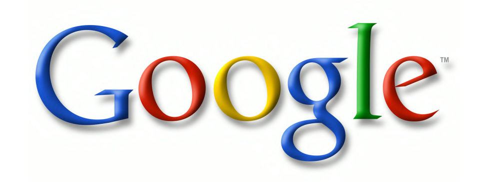




ERMANN

NOUVEAU GUIDE

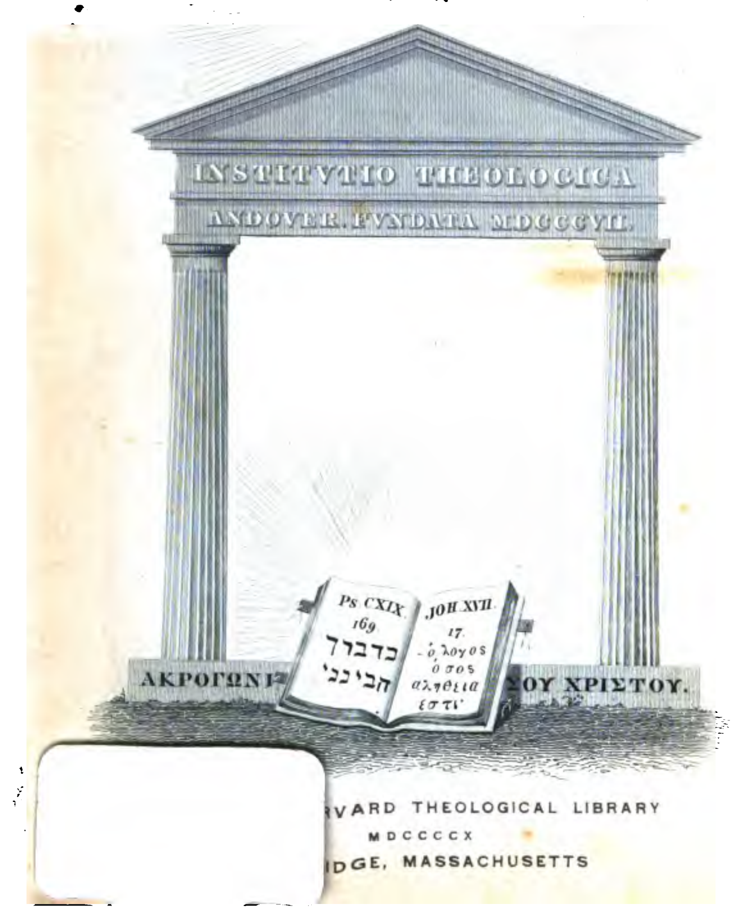
DE

TERRE SAINTE



A. PICARD ET FILS ÉDITEURS

יהוה


INSTITVTIO THEOLOGICA
ANDOVER. FVNDATA MDCCCVII.
Ps CXIX.
169.
כדברך
הבינני
JOH XVII.
17.
ὁ λόγος
ὁ σὸς
ἀλήθεια
ἐστι
ΑΚΡΟΓΩΝΙ
ΟΥ ΧΡΙΣΤΟΥ.

NOUVEAU GUIDE

DE

TERRE SAINTE

NOUVEAU GUIDE

DE

TERRE SAINTE

Avec 23 Cartes en couleurs
et 110 Plans de villes et de monuments
dans le texte et hors texte

PAR LE

P. Barnabé MEISTERMANN, O. F. M.

Missionnaire Apostolique



PARIS

ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

—

1907

DECRETUM

Cum opus, cui titulus « NOUVEAU GUIDE DE TERRE SAINTE », *a R. P. Lectore Barnaba Meistermann, Nostra et Venerabilis Discretorii auctoritate concinnatum, a duobus S. Custodiae Patribus scientia et pietate insignibus revisum fuerit, dignumque quod typis edatur inventum :*

Nos declaramus ex parte Nostra nihil obstare quominus, servatis servandis, Itinerarium hoc imprimatur ;

Addentes S. Custodiam hoc unum opus ratum habere, tamquam nomine Terrae Sanctae editum et ipsum italica, germanica, anglica, hispanica lingua, a viris in suo quibusque idiomate peritis, vertendum commisisse.

Datum Hierosolymis e Nostro Conventu S. S. Salvatoris, die 4 Augusti 1906.

L. S.

Fr. ROBERTUS RAZZOLI,
Totius Terrae Sanctae Custos.

De mandato Paternitatis Suae Rmae.

P. NAZARIUS ROSATI,
Terrae Sanctae a Secretis.

Imprimatur

Parisiis, die 31 Augusti 1906.

P. FAGES,
Vic. Gen.

PRÉFACE

La principale attraction de la Terre sainte, ce sont les grands souvenirs historiques et religieux qu'on y rencontre à chaque pas. La Palestine ! c'est le théâtre des révélations divines ; c'est le pays du peuple d'Israël comblé de faveurs par le Tout-Puissant ; c'est surtout la terre qui redit l'écho des paroles de Jésus-Christ et qui garde les traces de ses divins pas. Aussi le voyage vers ces rives est-il avant tout un pèlerinage.

Le but que se propose ce **Nouveau Guide de Terre sainte** *est d'évoquer, à l'aide des ressources que fournissent les sciences modernes, les innombrables souvenirs qui planent sur cette contrée privilégiée.*

Le réveil des études bibliques a porté un grand nombre d'explorateurs de toutes nations à examiner minutieusement le sol de cette région, à en interroger les ruines, à en relever l'onomastique locale. Les œuvres que nous ont laissées de nombreux écrivains tant ecclésiastiques que profanes des âges passés sur l'histoire, la topographie, les monuments de ce pays, ont été mises à contribution, après avoir été elles-mêmes épurées au creuset de la plus sévère critique. Grâce à ces recherches, la palestinologie a réalisé, au cours de ces dernières années, des progrès considérables.

Sans doute, une série de questions sont encore discutées et restent discutables; sur bien des sujets on ne connaîtra peut-être jamais le dernier mot. Loin de nous la prétention de trancher ces questions. En abordant ce travail, notre objectif a été simplement d'enregistrer les résultats les plus récemment acquis, de butiner à pleines mains dans le trésor des produits les plus remarquables obtenus, au point de vue critique, dans le domaine de la Bible, de l'histoire et des découvertes contemporaines. Affranchi de tout esprit de système, nous nous proposons de mettre à la portée du lecteur, en quelques pages simples, claires et brèves, ce que l'on sait aujourd'hui de plus positif sur les lieux bibliques et les souvenirs qui s'y rattachent, ponctuant notre exposé, selon le cas, de la note : certain, probable, vraisemblable.

Nombreux sont les Guides de la Palestine; *tous ont leur valeur respective. Celui-ci a, sur plusieurs de ses aînés, l'avantage d'être catholique. Ce n'est pas un manuel de touriste; c'est un* vade-mecum *de Pèlerin qui, tout en ayant le droit d'exiger des renseignements précis, désire alimenter sa foi et sa piété au contact des Lieux saints.*

Dans cet ordre d'idées, le Frère Liévin de Hamme a été un pionnier. Le premier il a publié un Guide-Indicateur de Terre sainte. *Le travail de cet humble Franciscain, si familiarisé avec tous les usages et tous les sentiers de la Palestine, a été une mine précieuse offerte, non seulement aux pèlerins, mais aussi aux explorateurs et à tous les ouvrages de même genre qui ont paru dans la suite. Mais, tout en rendant hommage au mérite du premier* Guide de Terre sainte, *il ne nous coûte nullement de reconnaître que depuis trente ans, l'étude des pays bibliques a réalisé de grands progrès. Bien des localités anciennes ont été retrouvées ou déterminées avec plus de précision.*

Puis, au nombre des traditions dont il se fait l'écho, toutes ne revêtent pas le même degré de certitude. S'il en est que la production de documents, alors inconnus, corroborent, il en est d'autres qui sont basées sur de simples méprises ou appartiennent au domaine des légendes. Les ardentes discussions qu'on a élevées autour des Lieux saints ont également contribué à jeter une lumière nouvelle sur les sanctuaires que le Pèlerin aime à visiter. Ajoutons que la création récente de routes et de voies ferrées a singulièrement modifié l'itinéraire à suivre par les pèlerins. L'apparition d'un nouveau Guide s'imposait donc.

Toute la Terre sainte, depuis le Liban et Damas au Nord, jusqu'à Gaza et Bersabée au Sud, rentre dans le cadre de cet ouvrage.

Notre travail est divisé en vingt-six excursions ou voyages qui, la plupart, peuvent se faire en chemin de fer ou en voiture.

Une carte générale de la Palestine et de nombreuses cartes spéciales en couleurs facilitent l'intelligence du texte qu'illustrent, en outre, des plans de villes et de monuments.

Parmi les renseignements généraux, on trouvera des indications utiles pour la traversée et la visite des villes où les paquebots font escale, soit que l'on prenne la voie d'Alexandrie ou celle de Constantinople.

Puisse notre modeste travail instruire et édifier le lecteur, lui faire mieux connaître et aimer cette terre bénie où Jésus-Christ daigna vivre et mourir.

TABLE DES MATIÈRES

On trouvera à la fin du volume la Table alphabétique des noms cités dans cet ouvrage.

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX

PRÉLIMINAIRES

JUDÉE

SAMARIE ET GALILÉE

EXCURSIONS DIVERSES

SUPPLÉMENTS

ILLUSTRATIONS

Cartes (hors texte) [1].

1. Nous avons suivi l'excellente *Carte biblique de la Palestine,* de M. l'abbé A. Legendre (Letouzey et Ané, édit., Paris). Les *noms anciens* sont écrits en capitales.

Plans.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

Abréviations des mots.

c., *circa.*	kg., *kilogramme.*	pa. *para.*
ch., *chemin.*	km., *kilomètre.*	pi, *piastre.*
Cf., *Confronter.*	m., *mètre.*	S., *sud* ou *saint.*
dr., *droite.*	min., *minute.*	s., *siècle.*
E., *est.*	N., *nord.*	st., *station.*
fr., *franc.*	O., *ouest.*	Voy., *Voyage.*
g., *gauche.*	p., *page.*	*V.*, *voir.*
h., *heure.*	p. ex., *par exemple.*	V., *volume.*

Abréviations des titres des ouvrages le plus souvent cités.

ÉCRITURE SAINTE

Gn., *Genèse.*	Esd., *Esdras.*
Ex., *Exode.*	Néh., *Néhémie.*
Lév., *Lévitique.*	Ps., *Psaume.*
Nomb., *Nombres.*	Is., *Isaïe.*
Deut., *Deutéronome.*	Jér., *Jérémie.*
Jos., *Josué.*	Mach., *Machabées.*
Jg. *Juges.*	Matth., *S. Matthieu.*
I R., *I Rois (I Samuel).*	Marc, *S. Marc.*
II R., *II Rois (II Samuel).*	Luc, *S. Luc.*
III R., *III (I) Rois.*	Jean, *S. Jean.*
IV R., *IV (II) Rois.*	Act., *Actes des Apôtres.*
Par., *Paralipomène (Chronique).*	

AUTRES OUVRAGES

A. J., *Antiquités judaïques*, par Flavius Josèphe.
Arch. res., *Archaeological researches*, par Clermont-Ganneau, 2 V., Londres, 1895-1899.
A. S. S., *Acta Sanctorum*, par les Bollandistes.
Bibl. res., *Biblical researches in Palestine*, par E. Robinson, 3 V., Boston, 1841.
D. B. H., *A Dictionnary of the Bible*, éd. J. Hastings, 5 V., 2e éd. Edimbourg, 1904.
D. B. V., *Dictionnaire de la Bible*, par F. Vigouroux, 5 V., Paris, 1895-1907.
H. N. *Historia naturalis*, par Pline.
M. P. G., Migne, *Patrologie grecque.*
M. P. L., Migne, *Patrologie latine.*
Géog. du Talm., *Géographie du Talmud*, par Neubauer.
O. S., *Onomasticon sacrum*, par Eusèbe, éd. Klostermann. Leipzig, 1904.
Q. S., *Quarterly Statement. Palestine exploration fund.* Londres.
R. B., *Revue biblique*, des Pères Dominicains de Jérusalem. Paris.
Rec. d'arch. or., *Recueil d'archéologie orientale*, par Clermont-Ganneau, 6 V., Paris.
S. W. P., *Survey of Western Palestine, Memoirs, Jerusalem, Special papers*, 6 V., Londres.
T. A. T., *The Tell Amarna tablets*, par Conder, 2e éd. Londres, 1894.
Z. D. P. V., *Zeitschrift des Deutschen Palestina Vereins.* Leipzig.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Le mont Thabor, notices historiques et descriptives. Paris, 1900, in-8, x-176 pages, 2 cartes, plans et figures hors texte.

La montagne de la Galilée où le Seigneur apparut aux apôtres (*Matth.*, XXVIII, 16. Jérusalem, 1901, in-8, 164 pages, 1 plan.

Deux questions d'archéologie palestinienne : I. L'église d'Amwâs, l'Emmaüs-Nicopolis ; II. L'église de Qoubeibeh, l'Emmaüs de saint Luc. Jérusalem, 1902, in-8, 200 pages, 2 cartes, 2 plans et 20 figures.

Le Prétoire de Pilate et la forteresse Antonia. Paris, A. Picard et Fils, 1902, in-8, XXIV-250 pages, 32 plans et figures.

Questions de topographie palestinienne : Le lieu de la rencontre d'Abraham et de Melchisédech, avec un Appendice sur le Tombeau de sainte Anne à Jérusalem. Jérusalem, 1903, in-8, 156 pages, 1 carte et 4 plans.

Le Tombeau de la Sainte Vierge à Jérusalem. Jérusalem, 1903, in-8 XX-302 pages, 13 illustrations.

La Patrie de saint Jean-Baptiste, avec un Appendice sur Arimathie. Paris, A. Picard et Fils, 1904, in-8, VIII-290 pages, 28 plans et figures.

La Ville de David. Paris, A. Picard et Fils, 1905, in-8, XIV-242 pages, 25 illustrations.


PORTS DE LA MÉDITERRANÉE
PARIS
FRANCE
Carlsruhe
Stuttgard
Munich
VIENNE
AUTRI
Berne
SUISSE
Lyon
Milan
Venise
Trieste
Turin
BOSNIE
MER ADRIATIQUE
Gênes
G. de Gênes
ITALIE
Marseille
MONT
G. du Lion
CORSE
Ajaccio
ROME
ESPAGNE
Barcelone
Naples
Brin
Is Baléares
SARDAIGNE
I. Minorque
I. Majorque
Is Lipari
Stromboli
MER
Messine
Reggio
Palerme
SICILE
IONIENN
MER
Tunis
Alger
Constantine
I. de Malte
ME
ALGÉRIE
TUNISIE
G. de Gabès
Tripoli
C. de la Syrte



20
25
30
RUSSIE
CHE
HONGRIE
Odessa
MER D'AZOF
Galatz
ROUMANIE
Braïla
CRIMEE
Salina
BELGRADE
BUKHAREST
Sébastopol
SERBIE
MER NOIRE
BULGARIE
SOPHIA
Varna
TÉNÉGRO
Bourgas
Port-Lagos
Ineboli
TURQUIE
Bartan
Sinope
Cavalla
Salonique
Dédéagh
Mer
Marmara
CONSTANTINOPLE
Samsoun
Dardanelles
Corfou
M.Egée
GRÈCE
Mytilène
Chios
Smyrne
ATHÈNES
ASIE MINEURE
Corinthe
le Pirée
Samos
Calamata
Syra
Adalie
Mersina
Adana
I.Milo
I.Cérigo
I.de Rhodes
Alexandrette
Alep
La Canée
Lattaquié
CHYPRE
Larnaca
SYRIE
CRÈTE
Limassol
Tripoli
Beyrouth
Damas
MÉDITERRANÉE
Caïffa
PALESTINE
Jaffa
Jérusalem
Pt Saïd
Alexandrie
EGYPTE
Le Caire
40
35

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX

Equipement. — Précautions hygiéniques. — Saison. — Mode de voyage. Quarantaine. — Service des Paquebots. — Traversée : Marseille, Naples, Le Pirée, Athènes, Smyrne, Constantinople, Port-Saïd, Le Caire, Alexandrie.

On voyage aujourd'hui presqu'aussi facilement en Palestine qu'en pays d'Europe. Il n'y a donc plus de longs conseils à donner sur les conditions matérielles du voyage.

Equipement. On engage le pèlerin à restreindre le plus possible ses bagages. Dans la plupart des villes, on trouve les articles dont on pourrait avoir besoin au cours du voyage.

On recommande les vêtements de laine, à couture solide, et spécialement les chemises de flanelle. Pour coiffure, un chapeau de voyage ordinaire recouvert d'un voile de mousseline blanche, ou mieux encore, un casque en liège. Pendant la saison des pluies, du mois de novembre au mois de mars, un imperméable est fort utile. Pendant l'été, un léger manteau blanc contre le soleil et la poussière, une ombrelle, des lunettes à verres fumés sont également recommandés. En toute saison, il faut se munir de chaussures légères mais solides.

Précautions hygiéniques. En été, on doit se défendre soigneusement contre la chaleur et éviter, autant que possible, de sortir de 10 h. 1/2 du matin à 2 h. du soir. A cause du brusque changement de température, à Jérusalem en particulier, il n'est pas prudent de se promener en plein air après le coucher du soleil, ou de laisser les fenêtres de son appartement ouvertes pendant la nuit.

La sagesse commande au voyageur d'être sobre dans le boire. Il ne doit user qu'avec une grande modération des vins généreux du pays, surtout des liqueurs alcoolisées ; par contre, il s'abstiendra de boire de l'eau pure ; celle ci doit toujours être coupée soit par du vin, soit par quelques gouttes de liqueur ou du café. La gourde est un article indispensable pendant les excursions.

La fièvre et la diarrhée sont les conséquences habituelles d'un refroidissement, d'un excès de fatigue ou d'un régime trop échauffant. Une légère purgation dès le début et surtout le repos constituent le meilleur remède.

**

On trouve, du reste, dans toutes les villes des médecins européens et des Religieux et Religieuses toujours prêts à donner les soins nécessaires.

Mode de voyager.

Saison. La meilleure saison pour visiter la Palestine est celle du mois de mars au mois de mai, et du mois de septembre au mois de novembre. Toutefois, en prenant les précautions nécessaires, on peut voyager en Terre sainte toute l'année.

Pèlerinages des Pères Assomptionistes. Le comité des Pèlerinages de Pénitence (bureau, 4, avenue de Breteuil, Paris) dispose d'un bateau spécial, l'*Etoile*. A Jérusalem, les Pères Assomptionistes possèdent la grande et belle Hôtellerie de Notre-Dame de France. Chaque année, ils organisent deux grands pèlerinages : l'un au printemps, l'autre pendant les vacances d'automne. Cette manière de voyager offre des avantages et des facilités de toutes sortes.

Pèlerinages de Saint Louis dirigés par Monseigneur Potard. Bien des pèlerins redoutent, cependant, les inconvénients de la grande foule et préfèrent le voyage par groupe de 20 à 40 personnes. Ils ne jouissent pas, il est vrai, d'un bateau spécial ; mais ils trouvent les Hôtelleries moins encombrées, surtout en Samarie et en Galilée, et ils ont l'avantage d'étendre leurs excursions jusqu'à Hébron, Emmaüs, Damas, Baalbek, Beyrouth, etc.

Monseigneur Potard (bureau, 25. rue Humbold, Paris) organise chaque année deux groupes de ce genre, au printemps et pendant les vacances d'automne.

De la plupart des pays d'Europe partent chaque année un ou deux pèlerinages pour la Terre sainte, soit par masse de 500 personnes, soit par groupe de 20 à 40 membres. (S'informer au Secrétariat, couvent de S. Sauveur, Jérusalem).

Les membres de ces pèlerinages n'ont pas à se soucier de l'embarquement, de la traversée, du logement, du programme des visites aux Lieux saints, etc. L'itinéraire est tracé d'avance ; les bureaux leur fournissent tous les renseignements sur le prix des places pour tout le voyage aller et retour, y compris le séjour en Palestine. En route, ils n'ont qu'à se laisser guider par le Directeur de la caravane.

Pèlerinages indépendants. Parmi les pèlerins, il s'en trouve qui ne peuvent pas s'embarquer à l'époque des grands pèlerinages ; ou bien ils désirent plus de commodité, plus de tranquillité et aussi plus de liberté pour la visite des Lieux saints et

l'emploi de leur temps. Ils préfèrent en conséquence ne voyager qu'avec un petit groupe de connaissances ou d'amis.

Ceux-ci n'ont qu'à consulter la marche des paquebots, pour régler leur embarquement. S'ils demandent l'hospitalité à la Casa Nova des Pères Franciscains, et s'ils annoncent à temps leur arrivée à Jaffa (adresse : Secrétariat, couvent de S.-Sauveur, Jérusalem), un Religieux ira les prendre à bord et leur servira dès lors de guide pendant leur séjour en Palestine. Sinon, un Religieux se mettra à leur disposition à leur arrivée à Jérusalem.

En tout cas, il est de la plus haute prudence de ne pas engager un guide séculier, soit à Jaffa, soit à Jérusalem, sans consulter le Directeur de l'Hospice ou le maître de l'Hôtel où l'on descend.

Quarantaine. Depuis quelques années, le gouvernement turc a établi un à cinq jours de quarantaine contre les paquebots qui font escale aux ports de l'Egypte. Elle est parfois supprimée pendant plusieurs semaines. Les voyageurs venant d'Alexandrie ont à purger la quarantaine au port de Beyrouth, avant de pouvoir descendre à Jaffa.

On évite la quarantaine en se rendant à Jaffa par Le Pirée, Smyrne et Beyrouth. On passera par l'Egypte en retournant en Europe.

Que l'on arrive à Beyrouth par Smyrne ou par Alexandrie, en temps de quarantaine, on commencera la visite de la Terre sainte en prenant le chemin de fer de Beyrouth à Damas et au lac de Tibériade. Après avoir parcouru la Galilée, on se rendra à Jérusalem soit par la Samarie, soit par la route de terre ou de mer de Caiffa à Jaffa. En hiver, lorsque la mer est très agitée, on n'a jamais la certitude de pouvoir débarquer ou s'embarquer dans ces deux ports.

Il sera toujours sage de prendre des renseignements exacts sur le mouvement des paquebots ou l'état des routes.

SERVICE DES PAQUEBOTS

I. Messageries maritimes.

(Paris, 1, rue Vignon. — Marseille, 16, rue Cannebière).

Le prix de Marseille à Beyrouth par Constantinople (aller) est de 465 frs en I[e] classe, 300 frs en II[e] cl. Les voyageurs qui ne désirent pas aller jusqu'à Constantinople, peuvent descendre à Smyrne, où le même paquebot retourne le 4[e] jour, pour continuer sa marche jusqu'à Beyrouth. Entre Smyrne et Beyrouth, circulent fréquemment des bateaux de diverses compagnies.

1° *Ligne de Marseille à Beyrouth, par Constantinople.*

Un voyage toutes les deux semaines.					
ALLER			RETOUR		
PORTS	ARRIVÉES	DÉPARTS	PORTS	ARRIVÉES	DÉPARTS
Marseille......	»	Jeudi 4 h. s.	Beyrouth [2]....	Vend. 4 m.	Sam. 10 m.
Naples........	Sam. 2 h. m.	Sam. 11 m.	Rhodes [1].....	Dim. 4 s.	Dim. 8 s.
Le Pirée......	Lundi 3 s.	Lundi 9 s.	Smyrne.......	Lundi 2 s.	Mardi 10 m.
Smyrne.......	Mardi midi.	Mardi 8 s.	Dardanelles....	Mardi 9 s.	Mardi 10 s.
Dardanelles...	Merc. 7 m.	Merc. 8 m.	Constantinople.	Merc. 8 m.	Jeudi 4 s.
Constantinople.	Merc. 6 s.	Jeudi 4 s.	Dardanelles....	Vend. 2 m.	Vend. 3 m.
Dardanelles...	Vend. 2 m.	Vend. 3 m.	Smyrne.......	Vend. 2 s.	Sam. 2 s.
Smyrne.......	Vend. 2 s.	Vend. min.	Le Pirée......	Dim. 5 m.	Dim. 11 m.
Vathy [1].......	Sam. 9 m.	Sam. 4 s.	Naples........	Mardi 3 s.	Mardi 10 m.
Beyrouth [2]....	Lundi 8 m.	Mardi 7 s.	Marseille......	Jeudi 8 m.	»

2° *Ligne de Marseille à Alexandrie, Jaffa et Beyrouth.*

Un voyage toutes les deux semaines.					
ALLER			RETOUR		
PORTS	ARRIVÉES	DÉPARTS	PORTS	ARRIVÉES	DÉPARTS
Marseille......	»	Jeudi 4 h. s.	Beyrouth [2]....	»	Lundi 8 h. s.
Alexandrie....	Mardi 4 h. m.	Merc. 4 s.	Jaffa..........	Mardi 6 h. m.	Mardi 8 s.
Port-Saïd.....	Jeudi 3 m.	Jeudi 8 s.	Port-Saïd.....	Merc. 6 m.	Merc. 8 s.
Jaffa..........	Vend. 6 m.	Vend. 6 s.	Alexandrie.....	Jeudi 7 m.	Vend. 4 s.
Beyrouth [2]....	Sam. 4 m.	»	Marseille......	Merc. 4 m.	»

Le prix de Marseille à Jaffa (aller) est de 370 frs en Ire classe et de 275 frs en IIe cl.

1. L'escale de Vathy (Samos) est desservie alternativement avec celle de Rhodes.
2. Au voyage d'aller, le paquebot de la ligne de Marseille-Alexandrie-Beyrouth correspond avec celui qui se rend de Beyrouth à Smyrne et Constantinople.

II. Lloyd autrichien.

(Palais du Lloyd, à Triesfe).

La ligne de Trieste-Alexandrie (un voyage par semaine) correspond à Alexandrie avec celle de Syrie, Jaffa, Caiffa, Beyrouth (un voyage par semaine de septembre en avril et un voyage tous les quinze jours seulement d'avril en septembre).

ALLER		RETOUR	
PORTS	DÉPART	PORTS	DÉPART
Trieste	Mercredi midi.	Beyrouth. . . .	Lundi m.
Brindisi	Jeudi s.	Caiffa	Mardi m.
Alexandrie (A).	Dimanche s.	Jaffa	Mardi s.
Alexandrie (D).	Mardi s.	Port-Saïd. . . .	Mercredi m.
Port-Saïd. . . .	Mercredi s.	Alexandrie (A).	Jeudi s.
Jaffa	Jeudi m.	Alexandrie (D).	Samedi s.
Caiffa	Jeudi s.	Brindisi	Mardi m.
Beyrouth. . . .	Vendredi s.	Trieste	Mercredi s.

De Beyrouth, la ligne de Syrie continue jusqu'à Constantinople, en huit jours, avec 10 escales, et correspond avec la ligne de Constantinople-Brindisi-Trieste.

Le prix de Brindisi à Jaffa par Alexandrie (aller) est de 325 frs en I[e] classe, et de 225 frs, en II[e] classe.

Pour éviter la quarantaine établie dans les ports de Syrie contre l'Egypte, les paquebots du Lloyd vont parfois directement de Brindisi à Jaffa, en quatre jours. S'informer auprès des Agences du Lloyd.

III. **Norddeutscher Lloyd** (allemand), (4, rue Beauvau, Marseille), une fois par semaine de Marseille à Naples et Alexandrie, de novembre en avril; tous les quinze jours seulement d'avril en novembre.

IV. **Navigazione generale italiana,** Florio Rubatino, tous les quinze jours de Gênes à Jaffa et Beyrouth, et de Venise à Brindisi et Alexandrie, et vice versa.

V. **Compagnie Khédiviale** (anglo-égyptienne), une fois par semaine d'Alexandrie à Port-Saïd, Jaffa, Caiffa, Beyrouth, etc., et vice versa.

VI. **Compagnie Russe,** une fois par semaine d'Alexandrie à Port-Saïd, Jaffa, Beyrouth, etc., et vice versa.

VII. **Prince Line** (anglaise), une fois par mois de Marseille à Jaffa, Beyrouth, etc., et vice versa.

VIII. La **Deutsche Levant Linie** de Hambourg et le **Norddeutscher Lloyd** de Brême exploiteront en commun, dès le mois de janvier 1907, un service de passagers pour les ports du Levant; c'est la **Ligne allemande méditerranéenne.** Un départ de Marseille aura lieu chaque dimanche par quinzaine, et un autre de Gênes chaque lundi par quinzaine, de façon que chaque mardi il y ait un départ de Naples pour le Pirée, Smyrne, Constantinople, etc.

TRAVERSÉE

MARSEILLE

Arrivé à la gare de Saint-Charles, terminus de la ligne de Paris-Lyon-Méditerranée, le voyageur aura soin de se rendre au bureau des Messageries-Maritimes (16, rue de Cannebière), pour arrêter sa place. Il ira ensuite au bureau des bagages, place de la Joliette, afin de s'embarquer une à deux heures avant le départ du paquebot, qui a lieu d'ordinaire à 4 h. du soir.

Pour les autres Compagnies de navigation, *V.* p. XXI.
Dans toutes les villes maritimes, il faut avoir soin de demander au conducteur de la voiture dont on se servira, le tarif qui règle le prix des courses.

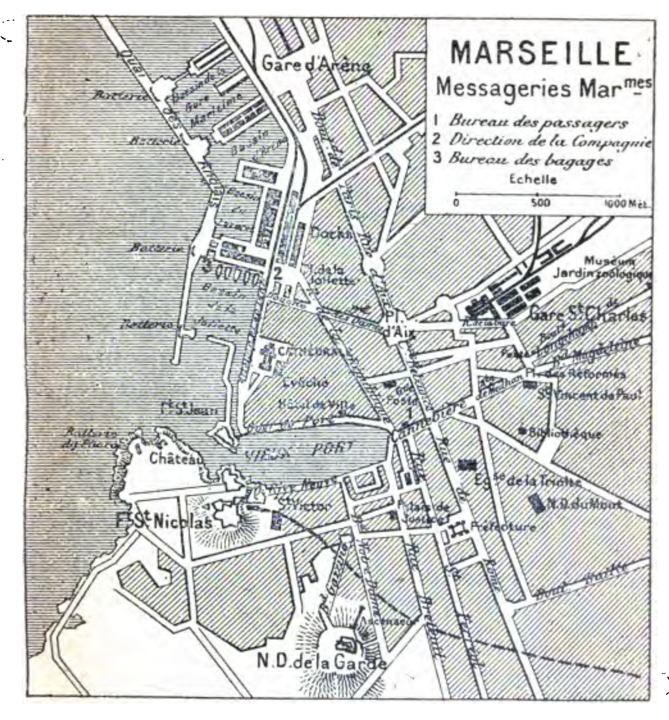
I. *Ligne de Marseille à Jaffa, par le Nord de la Méditerranée.*

Nous traçons d'abord la ligne de Marseille à Beyrouth par Smyrne et Constantinople.

De Marseille à Naples (144 milles).

De Marseille, on arrive en 13 heures ou un peu plus en face d'Ajaccio (178 milles; — le mille marin équivaut à 1.852 m.). Puis on traverse le détroit de Bonifacio qui sépare la Corse de la Sardaigne sur une distance de 10 km. Après avoir dépassé la baie de Bonifacio dominée par la ville forte de ce nom, on aperçoit à g. l'île de la Lavezzi, où se perdit en 1855 une frégate française, *la Sémillante*, allant en Crimée avec 800 hommes à bord. A dr., on laisse l'île de la Maddalena où les Italiens ont construit un port militaire. Un pont et une chaussée rattachent à cette île celle de Caprera, tombeau de Garibaldi.

L'archipel des îles Pontines est parfois visible à g. En s'approchant de l'Italie, on côtoie l'île d'Ischia (20.000 habitants)



dont le Montagnone (255 m.) forme la cime la plus élevée. Laissant, toujours à g., l'île de Procida, on entre dans le splendide golfe de Naples.

NAPLES

Naples, ville de 550.000 habitants, occupe un des plus beaux sites du monde. Les paquebots séjournent généralement assez longtemps dans le port, pour permettre de visiter rapidement la ville, ou même de faire une excursion aux ruines de Pompéi, en passant, soit en chemin de fer, soit en voiture, entre le Vésuve et le golfe. Il importe de ne pas descendre à terre avant de s'être assuré de l'heure du départ du paquebot.

Dans la *Villa Nazionale*, au N. du port, on peut visiter l'aquarium qui n'a pas son pareil. Du même côté, on rencontre la belle église de Saint-François de Paule (1817), imitation du Panthéon de Rome et, en face, le palais royal. En remontant la principale artère de Naples, la *Via Roma*, on remarque à dr. et à g. de nombreuses églises décorées avec profusion et renfermant presque toutes des œuvres d'art remarquables. La cathédrale Saint-Janvier, *San Gennaro*, commencée en 1272, mais restaurée à plusieurs reprises, conserve la célèbre ampoule du sang du protecteur de la ville. Sainte-Claire, *Santa Chiara*, le Panthéon de Naples, fondée en 1310 et restaurée en 1750, *Santa Maria la Nuova*, œuvre de Jean de Pise (1268) et renouvelée au XVI[e] s., l'*Incoronata*, chapelle royale (1352), *il Gesù Nuovo* (1586), *il Monte Oliveto*, *il Monte Calvario*, *San Domenico*, l'*Annunziata*, *San Giacomo Maggiore*, *il Carmine* et tant d'autres monuments sacrés témoignent de la piété profonde des Napolitains dans les siècles passés comme dans les temps modernes.

Le musée national possède une des premières collections du monde, surtout pour les antiquités et les objets d'art trouvés à Herculanum et à Pompéi.

De Naples à Pompéi en chemin de fer. 24. kil. — 50 min. Aller et retour, I[re] cl., 4 frs 30 ; — II[e] cl., 3 frs 10. — Gare centrale.

Départ des trains de Naples à Pompéi : 5 h. 5 m. ; — 8 h. ; — 9 h. 45 ; — 11 h. 35 : — 1 h. 55 ; — 4 h.

Départ des trains de Pompéi à Naples : 7 h. 53 ; — 11 h. 45 ; — 1 h. 35 ; — 4 h. 45 ; — 6 h. 24.

L'entrée des ruines est à 200 pas de la gare. Le champ des fouilles est ouvert de 7 h. du matin à 5 h. du soir. — Au guichet, 2 frs d'entrée. — Le guide est indispensable, mais ne le prendre qu'à l'entrée. On peut visiter les monuments en ruines, les maisons avec leurs splendides peintures et le musée en 2 h.

De Naples au Pirée (672 milles).

Le lendemain de bon matin, on traverse l'archipel des îles Lipari ou Eoliennes. C'est un groupe de 17 îles volcaniques qui sont les cimes de grandes montagnes émergeant des profondeurs de la mer. Le Stromboli, le Strongylé des anciens qui en firent la demeure d'Eole, est un volcan toujours en travail. Son cône s'élève à 926 m.

En entrant dans le détroit de Messine, on laisse à dr. la ville de Scilla, ou rocher de Scylla qu'Homère nous dépeint dans l'Odyssée comme un monstre marin rugissant et dévorant tout. Le petit village de Garofalo, à 2 h. 1/2 de Scilla, au N. de Messine, représente Charybde. Le gouffre de Charybde des marins grecs n'est autre chose qu'un changement de courant

qui varie de 6 h. en 6 h. Le détroit n'a à l'endroit le plus resserré que 3300 m. de largeur.

Messine, ville de 140.000 habitants, offre une vue grandiose au milieu d'un paysage d'une beauté remarquable. Son port formé par une presqu'île en croissant est un des meilleurs de



la Méditerranée. Les monuments qui frappent le regard à mesure qu'on s'avance sont : l'église de *San Francesco di Paola*, le palais royal, le théâtre, l'église Saint-Joachim, le palais municipal, la cathédrale qui date de l'époque de la domination des Normands (1098), la *Sma Annunziata dei Catalani*, la plus ancienne des églises normandes, l'Université, l'Hôpital civil, construction gigantesque du XVIe s., et la citadelle.

Au fond du paysage se dresse l'**Etna,** volcan le plus élevé de l'Europe (3.279 m.), qui est couvert de neige la plus grande partie de l'année.

A g., se déroule Reggio de Calabre, ville de 44.000 habitants.

La cathédrale est du XVIIe s. Derrière la cité s'élève l'imposant *Aspremonte*, massif granitique couvert de bois, dont la cime la plus haute, *Montalto*, atteint 1.958 m.

Peu à peu on perd de vue la terre, pour ne plus la retrouver qu'en Grèce. Le paquebot laisse à g. l'île de Cérigo, l'antique Cythère, au S. de la péninsule de Morée, l'ancienne Péloponèse, et à dr. l'île de Crête ou de Candie De là il remonte vers le N. et permet parfois d'apercevoir à l'orient Milo, l'ancienne Mélos, l'une des 27 îles qui forment le groupe des Cyclades. Il entre ensuite dans le golfe d'Egine, puis, dans le port du Pirée, après avoir laissé à g. l'île de Salamis, *Kuluri* où Thémistocle remporta sa victoire sur Xerxès en 480 av. J.-C.

LE PIRÉE

Le Pirée est l'ancienne ville de Peiraieus fondée par Thémistocle qui réunit son port à la ville d'Athènes. Sa population compte 80.000 habitants. Les paquebots y stationnent d'ordinaire assez lontemps, et on a toute facilité pour visiter Athènes.

La station, *stathmos*, du train électrique se trouve à 2 min. au N. du quai du débarcadère. Depuis l'aube du jour jusqu'après minuit, les trains partent tous les quarts d'heure ou toutes les demi-heures.

Du Pirée à Athènes, station *Omonia*, 8 km. parcours, 20 min.

Prix des places : Ire cl., aller et retour, 1 fr. 35 ; — IIe cl., 0 fr. 95.

Il est cependant plus agréable de faire le trajet avec une voiture à 2 chevaux, 3/4 d'h. Prix de la voiture, 6 à 7 drachmes en papier. (Le drachme vaut 1 fr., il est divisé en 100 lepta ; 20 frs en or équivalent à 23 ou 24 drachmes en papier.) Pour 12 à 15 drachmes, le conducteur promènera les voyageurs aux divers monuments d'Athènes et les ramènera au port.

Au sortir de la ville, le train passe à la station de Phaleron, l'ancienne Phalère, assise sur le rivage de la belle baie de ce nom. Il traverse ensuite le vallon de Képhisos couvert de vignes et d'oliviers, côtoyant les premières pentes de l'Hymette (1.027 m.), montagne célèbre par ses carrières de marbre et son miel.

En 1870 on mit à découvert du côté du N.-O. une rue bordée de deux rangées de monuments funèbres. A dr., s'élève la colline du Muséion derrière laquelle se dresse celle de l'acropole (150 m.). L'ancienne Athènes, qui avait une enceinte de 30 km., s'étendait autour de l'acropole, au S. de la ville actuelle.

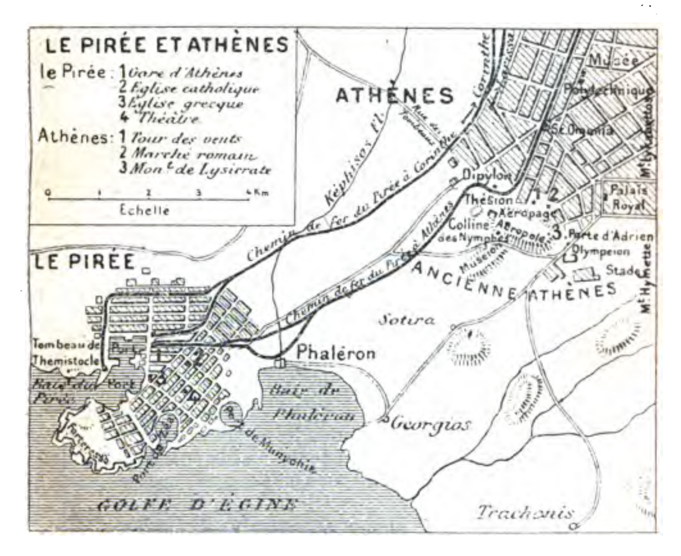
A travers des tranchées et des tunnels, le train arrive à la gare d'Omonia, au centre de la ville moderne.

ATHÈNES

Athènes, capitale de la Grèce, compte environ 125.000 habitants. Les ruines imposantes de l'ancienne capitale de l'Attique

attirent seules l'attention du voyageur. De la station, il se rendra directement à l'acropole.

Pour la visite des propylées, du temple de la Victoire, du Parthénon, de l'Erechteion et du musée de l'acropole, on peut avoir recours à un des nombreux guides qui attendent les voyageurs sur la colline; mais il faut arrêter d'avance le prix pour son service.



On pourra aussi visiter, en passant, l'Olympeion, œuvre de Pisistrate (530 av. J.-C.), continuée sous Antiochus Epiphane (174 av. J.-C.) et achevé par Adrien (130 ap. J.-C.), — la porte d'Adrien, — le monument de Lysicrate ou Lanterne de Diogène, — l'Asclépéion, — le Théséion, temple encore fort bien conservé, — la Tour des Vents, etc. (V. le plan).

Le musée national, particulièrement riche en sculptures de l'art attique primitif, est ouvert pendant la semaine de 9 h. à midi et de 3 h. à 6 h. pendant l'été et de 10 h. à midi et de 2 h. à 4 h. pendant l'hiver.

Du Pirée à Smyrne (199 milles).

Sorti du port, le paquebot navigue devant la baie de Phaléron et atteint en 3 heures le cap Sunion, ou le cap Colonnas où se dressent encore 12 colonnes du temple de Poséidon; puis il vient en vue de l'île de Makronisi, l'île d'Hélène des anciens. Il sort du golfe Saronique par le détroit qui sépare l'île de Thermia au S. et celle de Kéa ou Zia, l'ancienne Kéos au N., et, après avoir dépassé l'île d'Andros au N. et celle de Tinos au

S., les deux îles les plus septentrionales des Cyclades, il s'avance dans la haute mer jusqu'aux côtes de l'Asie Mineure.

On arrive en vue de l'île de Chios, en turc *Sakiz Adassi*, île du Mastic. Puis on double le cap *Kara Bournou* du promontoire formé par les montagnes de Mimâs (1.200 m.), et l'on pénètre dans le golfe de Smyrne, qui s'enfonce dans l'intérieur des terres sur une longueur de 54 km. et sur une largeur qui varie de 8 à 20 km. Dans ce beau golfe entouré de hautes montagnes, on rencontre plusieurs îles dont celle de Clazomène, à dr., sert de station pour les quarantaines. Du même côté on aperçoit le petit port de Vurla et le fort de *Sandjak Kalé*. Smyrne s'étend au fond du golfe et se prolonge vers le N. par le bourg de Cordelio et au S. par celui de Ghiostèpe.

SMYRNE

Smyrne, chef-lieu du vilayet d'Aïdin, compte environ 200.000 habitants. La spécialité de son commerce consiste en tapis turcs, figues et raisins secs et opium. La ville moderne n'offre rien de bien particulier. Les deux principales églises latines, Saint-Polycarpe desservi par les Pères Capucins et Sainte-Marie par les Pères Franciscains, se trouvent de 8 à 10 min. du quai.

Le mont Pagos (150 m.), qui domine la ville au S., servait d'acropole à l'ancienne Smyrne qui s'étageait sur ses flancs. C'est là que saint Polycarpe subit le martyre en 156. Le château fort en ruines qui couronne la colline est d'origine byzantine, mais il fut reconstruit au XIIIe s.

De Smyrne à Constantinople (274 milles).

Au sortir du golfe de Smyrne, on passe devant la baie d'Elaia, le port de Pergame, et l'on contourne l'île de Mitylène ou de Castro, l'ancienne Lesbos. Au loin, on aperçoit les côtes de la Troade, mais l'on voit plus distinctement l'île de Ténédos et celle de Lemnos, séjour de Vulcain et des Cyclopes. On entre ensuite dans le détroit des **Dardanelles** qui a 70 km. de longueur sur 1.400 à 7.000 m. de largeur. C'est l'ancien Hellespont qui relie l'archipel des Sporades ou la mer Egée à la mer de Marmara. Le paquebot s'arrête à l'entrée du détroit, pour obtenir du gouvernement turc la libre pratique.

Dans la mer de Marmara, on remarque à dr. Gallipoli, l'antique Kallioupolis, avec un petit port de mer. En face, dans l'Anatolie, on aperçoit la petite ville de Lapsaki, l'ancienne Lampsaque.

A l'extrémité de la mer, on rencontre à dr. les îles des Princes et à gauche San Stefano avec le monument russe.

C'est là que les Russes avaient établi leur quartier général et conclu les préliminaires de paix avec les Turcs, le 3 mars 1878. Les coupoles et les minarets de la capitale turque se dessinent gracieusement à l'horizon.

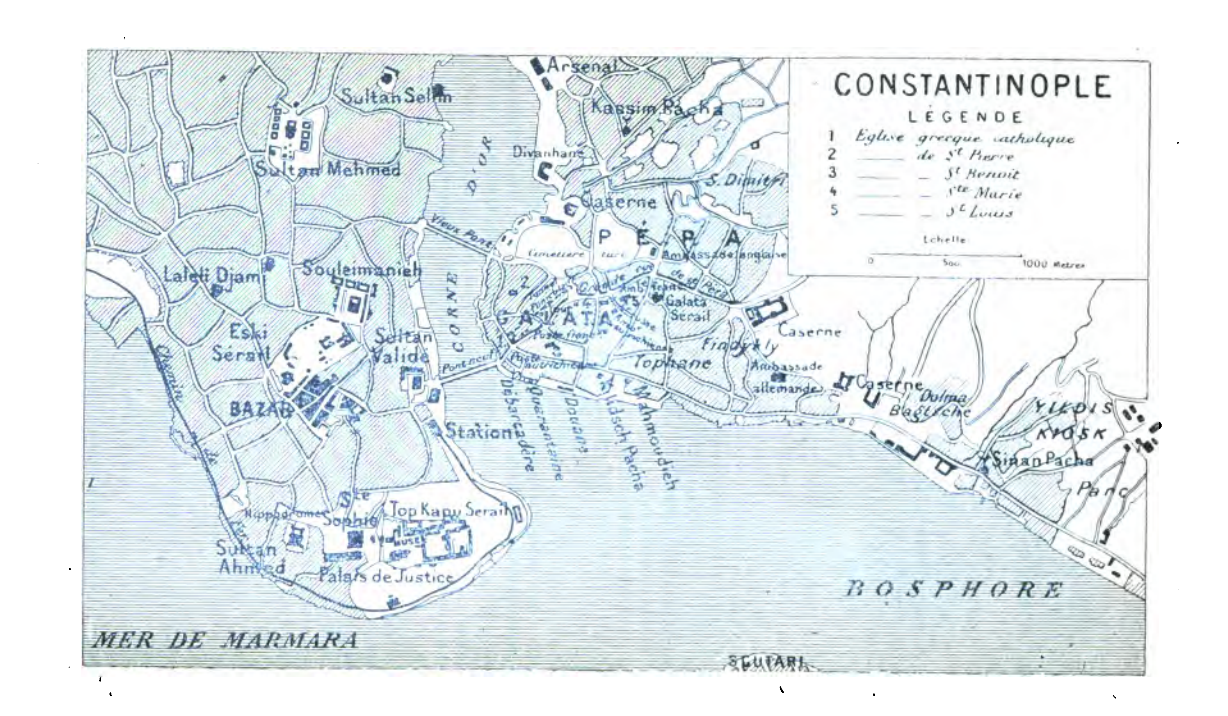
CONSTANTINOPLE

L'entrée dans le Bosphore est d'un effet ravissant; mais le panorama de la ville ne se déroule dans toute sa majesté que lorsqu'on est arrivé en face de la Corne d'Or, l'ancienne Chrysokéras, golfe étroit qui s'avance dans l'intérieur des terres sur une longueur de 7 km. Sur le promontoire baigné par le golfe et la mer, s'élève l'antique Byzance, la ville de Constantinople proprement dite. Au premier plan, se dresse l'*Agia Sophia*, la merveilleuse œuvre de l'empereur Justinien. L'imposante coupole est flanquée de 4 minarets. A g. de Sainte-Sophie, on aperçoit la superbe mosquée du sultan Ahmed entourée de 6 minarets. Puis se présente la colonne en porphyre de 40 m. de hauteur, que Constantin fit enlever du temple d'Apollon à Rome pour l'ériger en ce lieu. Au sommet de la colline (58 m.) se dresse la grosse tour du ministère de la guerre, *Serasker Kapousi*, à une hauteur de 62 m. A l'arrière-plan se dessinent un grand nombre de splendides mosquées dont la plus vaste, celle de la sultane Validé s'élève sur la rive de la Corne d'Or. En cet endroit un pont de 450 m. de longueur relie la ville aux deux grands quartiers de Stamboul, Galata et Péra, habités principalement par les chrétiens et par les diplomates européens. Ces faubourgs sont dominés par la superbe tour de Galata, l'ancienne tour du Christ, qui a 45 m. de hauteur et 90 au-dessus du niveau de la mer. Parmi les monuments situés au N. se distingue la mosquée du sultan Mahmoud, flanquée de deux minarets et plus loin, les palais impériaux de Dolmabagisch, de Tschiragan et d'Yildis Kiosk. Sur la rive asiatique du port se déroule la ville de Scutari.

Constantinople a environ 1.000.000 d'habitants dont la moitié sont mahométans. On y compte parmi les sujets ottomans 150.000 Grecs non-unis, autant d'Arméniens également schismatiques, 50.000 Juifs, 6.500 Arméniens catholiques, 5.000 Bulgares catholiques et schismatiques, 1.200 Latins, et 800 protestants. Il y a en outre 50.000 sujets hellènes et 80.000 Européens de nationalités diverses. La ville possède plus de 200 grandes mosquées et 600 petites, avec 150 églises appartenant à des rites divers.

Les paquebots des Messageries Maritimes touchent au quai. Pour entrer en ville, on traverse la douane où sont vérifiés les passeports.

Prix des voitures : Pour une petite course, 5 pi. (la piastre vaut 22 centimes). A l'heure, la première heure 15 pi. ; — pour chaque heure suivante, 10 pi.


CONSTANTINOPLE
LÉGENDE
1 Eglise grecque catholique
2 ——— de St Pierre
3 ——— — St Benoit
4 ——— — Ste Marie
5 ——— — St Louis
Echelle
0 500 1000 Mètres
Arsenal
Kassim Pacha
Sultan Selim
Sultan Mehmed
Divanhane
S. Dimitri
Caserne
PÉRA
Cimetière turc
Ambassade anglaise
GALATA
Galata Serail
Caserne
Findykly
Tophane
Ambassade allemande
Caserne
Dolma Baghtche
YILDIS KIOSK
Sinan Pacha
Parc
Vieux Pont
Pont neuf
CORNE D'OR
Laleli Djami
Souleimanieh
Eski Serail
Sultan Validé
BAZAR
Station
Débarcadère
Quarantaine
Douane
Kilidsch Pacha
Mahmoudieh
Ste Sophie
Top Kapu Serail
Hippodrome
Sultan Ahmed
Palais de Justice
Chemin de fer
BOSPHORE
MER DE MARMARA
SCUTARI

Un funiculaire passant sous un tunnel du côté du pont, monte de Galata au sommet du Péra. Toutes les 5 min. il y a un train. Prix : I[re] cl., 30 paras = 0 fr. 17 ; — II[e] cl., 20 paras, 0 fr. 11.

Pour traverser **le pont** de la Corne d'Or, le piéton paie 10 paras, 0 fr. 055 de péage et la voiture 2 piastres 1/2 ou 0 fr. 57.

La visite de **Sainte-Sophie** peut se faire à toute heure, excepté pendant le service religieux du vendredi matin. A l'entrée de la mosquée, on chausse par-dessus les souliers des pantoufles que les gardiens présentent à la porte. Celui-ci attend un petit pourboire. On donne également 1 à 2 frs à celui qui sert de guide dans la visite du monument.

Le musée des antiquités est ouvert tous les jours de 10 à 5 h., excepté le vendredi. Entrée 5 piastres.

Au S.-O. de Sainte-Sophie, on rencontre l'hippodrome orné d'un obélisque, que Thoutmès III fit élever à Héliopolis et que Théodose le Grand fit transporter à Constantinople en 390.

Sur la même place, on peut visiter le Musée des Janissaires, exhibition d'anciens costumes de ministres, d'officiers, de pages, etc. Entrée 5 piastres. — Dimanche et vendredi, 3 piastres.

L'ascension de la tour de Galata (180 marches) est également très intéressante, à cause du superbe panorama dont on jouit du haut de ses galeries.

De Constantinople à Beyrouth, par Smyrne, Vathy ou Rhodes (1414 milles).

Le paquebot des Messageries Maritimes retourne à Smyrne et se rend de là soit à Vathy, capitale de Samos, soit à Rhodes.

Depuis 1832, l'île de Samos forme une principauté dépendante de la Turquie. L'île compte environ 55.000 habitants, la plupart Grecs catholiques. Son vin est très estimé.

A 40 km. au S. de Samos, on peut apercevoir l'île de Pathmos, où saint Jean, exilé par Domitien, écrivit l'Apocalypse. Une des plus grandes îles du groupe des Sporades qu'on rencontre ensuite est Cos, patrie d'Hippocrate et d'Apelle.

En suivant la direction du S.-E., on arrive au port de Rhodes, chef-lieu de l'île de Rhodes. Les chevaliers de Saint-Jean prirent possession de l'île en 1309 et en furent expulsés par Soliman II en 1552. La rue principale de la ville a conservé la physionomie qu'elle avait au XVI[e] s.

De Vathy ou de Rhodes, le paquebot fait escale à Beyrouth. (*V.* p. 432).

II. *Ligne de Jaffa à Marseille, par le Sud de la Méditerranée.*

En allant, soit de Jaffa à Marseille, soit de Marseille à Jaffa par Alexandrie, on peut commodément faire une petite excursion au Caire. De Beyrouth et de Jaffa, par ex., les paquebots des Messageries arrivent à Port-Saïd le mercredi matin et lèvent l'ancre à Alexandrie pour Marseille le vendredi soir. De même, en arrivant de Marseille, ils s'arrêtent à Alexandrie le mardi matin et quittent Port-Saïd pour Jaffa ou pour Beyrouth le jeudi soir. Les paquebots du Lloyd Autrichien stationnent aussi fort longtemps à Alexandrie. En débarquant dans l'un de ces ports et en s'embarquant de nouveau dans l'autre, on peut combiner une excursion

de deux jours au Caire. Si l'on voulait s'arrêter plus longtemps en Egypte, on pourrait profiter des bateaux d'autres Compagnies qui font le service entre Jaffa et Port-Saïd. (V. p. XXI.)

CHEMIN DE FER DE PORT-SAÏD AU CAIRE.

Distance 235 km. — Prix des places : Ire cl., 27 frs 30 ; — IIe cl., 13 frs 10.

Horaire.

De Port-Saïd au Caire.

Port-Saïd	8 h. 10 m.	11 h. 35 m.	6 h. soir.
Le Caire	1 30 s.	5 soir.	11 25 s.

Du Caire à Port-Saïd.

Le Caire	7 h. mat.	11 h. mat.	6 h. 15 s.
Port-Saïd	12 10 s.	4 soir.	11 10 s.

CHEMIN DE FER DU CAIRE A ALEXANDRIE

Distance 208 km. — Prix des places : Ire cl., 22 frs 70 ; — IIe cl., 11 frs 30.

Horaire (Trains express).

Du Caire à Alexandrie.

Le Caire . . .	7 h. 50 m.	9 h. 30 m.	Midi.	4 h, s.	6 h. 25 s.
Alexandrie. .	10 35 m.	12 50 s.	3 h. 50 s.	7 35 s.	10 soir.

D'Alexandrie au Caire.

Alexandrie. .	7 h. mat.	9 h. mat.	Midi.	3 h. 40 s.	11 h 30 s.
Le Caire . . .	10 h. 20 m.	12 20 s.	3 h. 50 s.	7 10 s.	6 mat.

PORT-SAID

Lé port, tout artificiel, est protégé contre le limon du Nil par deux énormes jetées. Sur celle de l'occident, à 300 m. de la terre, s'élève la statue de Ferdinand de Lesseps, créateur du canal de Suez. Sur la terre ferme se dresse le phare qui a 53 m. de hauteur.

Après être descendu à terre (0 fr. 50 par personne pour la barque du bateau au quai), on traverse la place de Lesseps, près de laquelle se trouve l'église paroissiale latine de Sainte-Eugénie, desservie par les Pères Franciscains, et de là on se rend à la gare, — trajet de 800 pas.

En dehors de son port, la ville n'offre aucun attrait. Elle compte environ 42.000 habitants, parmi lesquels 11.000 sont Européens.

Le chemin de fer suit une sorte de chaussée entre le canal de Suez à g. et le lac de Menzaléh à dr. Les eaux saumâtres de ce lac couvrent une superficie de 2.500 km. carrés et s'étendent vers *el Kantara*, le Pont, où une éminence du sol les sépare du lac Bala. Sur cette digue naturelle ou isthme passait la grande route des caravanes de Syrie en Egypte. La sainte Famille dut la suivre lors de sa fuite en Egypte. C'était probablement par la même voie que passèrent Abraham, Jacob et ses fils.

On est en train de construire une nouvelle ligne de chemin de fer d'el Kantara au Caire, passant par es Salhiéh (33 km.), d'où part déjà une ligne à voie étroite jusqu'à Zagazig.

Le canal débouche dans le lac de Timsah, des Crocodiles, et le train entre en gare à Ismailia (78 km.). La ligne s'écarte ensuite de celle de Suez, et plie vers l'O., longeant, dans le Ouâdi Toumilât, le canal d'eau douce traversé par des barques à voile. En creusant ce canal, les ingénieurs français ont utilisé plusieurs tronçons d'un canal navigable construit XIV s. av. J.-C. Il se détachait du Nil à Bubaste et traversait les lacs Amers pour déboucher dans la mer Rouge.

Au Tell Maskoûta, près de la station de Mahsamah (106 km.), on a mis à découvert les ruines de Pithom, Maison du dieu Atoum, que les Israélites, écrasés sous les corvées, ont dû construire (Ex., I, 11).

A Tell el Kébir, st. 128 km., les Anglais firent prisonnier Arâbi-Bey, ministre de la guerre en 1882.

On est arrivé en plein pays de Gessen, territoire que le pharaon céda à la famille de Jacob (Gen., XLV, 10) et où le peuple d'Israël passa par tant de vicissitudes. A Seft el Henné près de Zagazig on découvrit l'une des anciennes villes du pays, Pisopt, que les Grecs appelaient Phakusa.

Zagazig, st. 154 km., ville de 36.000 habitants, centre du commerce de coton et de céréales de l'Egypte. A 1 km. au S.-E. de la ville, on a mis au jour les ruines importantes de Pibast, Maison de la déesse Bastet. Elle est appelée Bubastis en grec. Le prophète Ezéchiel (XXX, 17) la mentionne dans sa prophétie contre l'Egypte.

A Benha (188 km.), la ligne croise le bras du Nil, qui se jette à la mer à Damiette. A Toûkh (198 km.), les pyramides commencent à poindre. On traverse ensuite un pays de jardins et de villas jusqu'au Caire (235 km.).

***

LE CAIRE

Outre les **trois luxueux hôtels, Shephard's, Savoy et Continental Hôtel, on est très bien logé dans les hôtels du Nil, Royal, Bristol, Gorff, etc.**

Pour la visite de la ville et des environs, un guide est indispensable.

En traversant les rues, on rencontre plusieurs mosquées d'une architecture remarquable. La citadelle avec la superbe mosquée d'albâtre de Mehémet Ali domine toute la ville.

Le **musée** des antiquités égyptiennes est installé depuis 1902 près du grand pont du Nil, au N. de la caserne de Kasr el Nil.

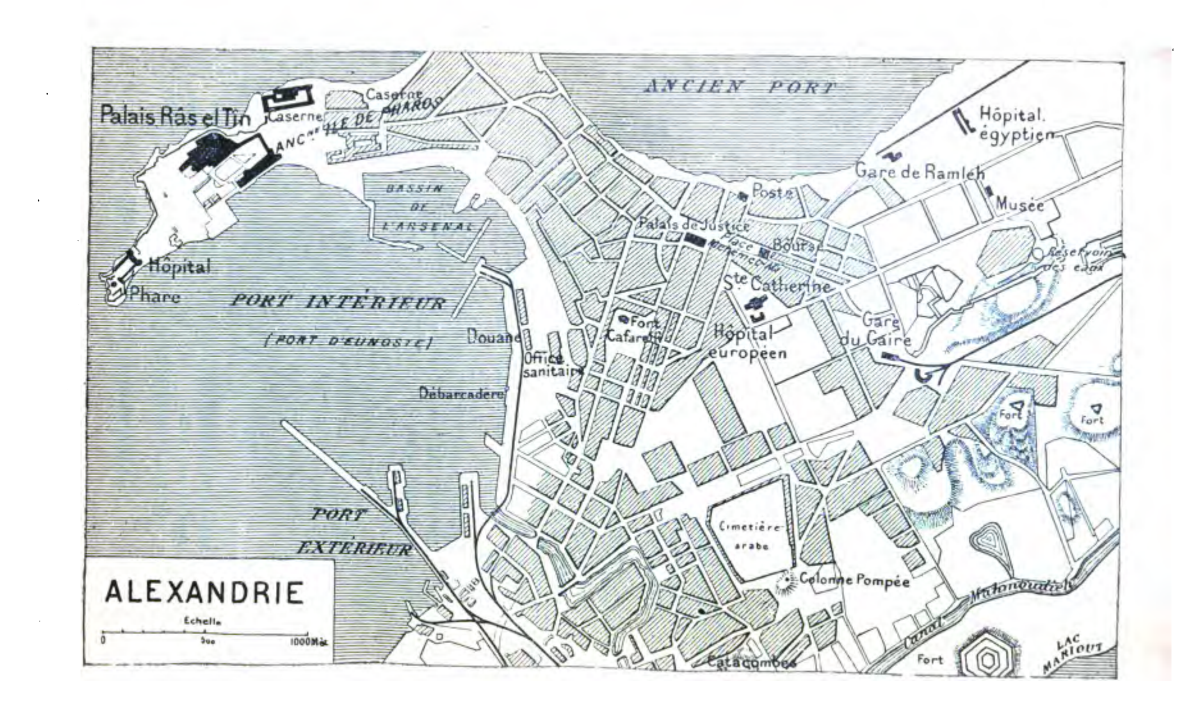
Pyramides. Du même pont un tramway électrique se rend aux pyramides de Ghizéh. De 7 h. du matin à 2 h. du soir circule un train toutes les heures ; de 2 h. à 7 h., il y en a un toutes les demi-heures. Prix des places, Ire cl. 0 fr. 78. — Une voiture, aller et retour, y compris 3 h. d'arrêt (en tout 5 à 6 h.), revient à 20 frs.

Eglise de la Sainte-Famille. Le long de la rive g. du Nil, un tramway électrique mène au Vieux-Caire, où le pèlerin visitera l'antique église copte d'Abou Sergé. La crypte était habitée, d'après la tradition, par Jésus, Marie et Joseph pendant leur séjour en Egypte.

Arbre de la Vierge. On peut s'y rendre en voiture ou en chemin de fer. La gare de départ appelée Matariyéh se trouve non loin de la gare centrale. Arrivé à la station de *Matariyéh*, 10 km., on se rend dans un jardin où l'on rencontre un puits d'excellente eau. Tout auprès s'élève un grand sycomore planté au XVIIe s. pour remplacer un autre qui venait de périr et à l'ombre duquel, dit la tradition, s'est reposée la sainte Famille.

A 20 min. de l'arbre de la Vierge, un obélisque en granit rouge, qui sort de terre à une hauteur de 20 m., indique l'emplacement d'Héliopolis, la ville d'On, patrie du prêtre dont la fille fut donnée en mariage par le pharaon au patriarche Joseph (Gen., XLI, 45).

L'excursion à l'ancienne Memphis exige un jour. De la gare centrale on va en chemin de fer à la station de Badrechein. Un train part à 7 h. et un autre à 9 h. 30 du matin. Le trajet se fait en une heure. De Badrechein on se rend à dos d'âne en 1 h. 30 aux ruines de Memphis. Le colosse de Ramsès II, la pyramide à degrés, la nécropole de Sakkara, l'hypogée des bœufs Apis, les mastabahs de Ptahhotep et de Ti et le tombeau de Mereroka excitent l'admiration de tout visiteur.


ALEXANDRIE
Echelle
0
500
1000 Mèt.
Palais Râs el Tîn
Caserne
Caserne
ANCNE ILE DE PHAROS
ANCIEN PORT
Hôpital
égyptien
Gare de Ramléh
Musée
Poste
Palais de Justice
Place Méhémet Ali
Bourse
Réservoir des eaux
Ste Catherine
BASSIN DE L'ARSENAL
Hôpital
Phare
PORT INTÉRIEUR
(PORT D'EUNOSTE)
Douane
Office sanitaire
Débarcadère
Fort Cafarelli
Hôpital européen
Gare du Caire
Fort
Fort
PORT EXTÉRIEUR
Cimetière arabe
Colonne Pompée
Catacombes
Canal
Mahmoudieh
Fort
LAC MARIOUT

Du Caire à Alexandrie.

Le train suit la ligne de Port-Saïd jusqu'à Benha (46 km.). De là il se dirige sur Tantah (86 km.), ville de 57.000 habitants, puis sur Kafr ez Zayât (104 km.), qui compte 10.000 habitants. Là, la ligne croise la branche du Nil de Rosette. Au km. 147, on rencontre Damanhour, 22.000 habitants. C'est l'ancienne Tim en Hor, ville d'Horus. A Kafr ed Daouar (181 km.), le chemin de fer court parallèlement au canal Mahmoudiyéh, œuvre de Méhémet Ali, et contourne jusqu'à Alexandrie la rive orientale du *Bahret Maryoût*, lac Maréotis. Au moyen-âge, le lac se dessécha. Pendant le siège d'Alexandrie en 1801, les Anglais percèrent les dunes d'Aboukir. La mer envahit cette plaine située de près de 3 m. au-dessous de son niveau et anéantit 150 villages. L'eau couvre encore 40.000 hectares de terre arable. Au km. 208, on est arrivé au centre d'Alexandrie..

ALEXANDRIE

Alexandrie, en arabe *Iskanderiyéh*, compte 320.000 habitants dont 45.000 Européens, pour la plupart originaires de Grèce, d'Italie et de Malte. Elle a été fondée par Alexandre le Grand, 331 av. J.-C., qui y créa un magnifique port rattaché au Nil par des bras navigables.

La place de Méhémet Ali, ornée de la satue équestre du vice-roi, est le principal centre de la vie européenne. De l'angle S. de la place, on parvient au *square* de **Sainte-Catherine,** où s'élève l'église paroissiale latine desservie par les Pères Franciscains.

A 300 pas plus au S. se dresse la **colonne de Pompée,** en granit rouge ; elle a 26 m. de hauteur, y compris le socle et le chapiteau. Elle a été érigée en 302 ap. J.-C. au milieu du Sérapeum, en l'honneur de Dioclétien. Puis 12 min. plus loin, on découvrit en 1900 d'importantes catacombes du IIe s. de notre ère ; c'est un beau modèle de la fusion des styles égyptiens et gréco-romains.

Au N. de la ville, vers la porte de Rosette, on rencontre le musée d'antiquités gréco-romaines ; il est ouvert tous les jours, excepté le vendredi, de 9 h. à midi et de 3 h. à 5 h.

L'île de Pharos, qui portait un phare de 180 m. de hauteur, était rattachée à l'ancienne ville par deux ponts et une jetée de 7 stades (1.275 m.). La jetée, envahie par le sable, s'élargit et finit par former un promontoire occupé aujourd'hui par un des principaux quartiers arabes à l'E. du port moderne.

D'Alexandrie à Marseille par le détroit de Messine. (V. p. XXII-XXVI.)

EN PALESTINE

Débarquemeut, Passeport et Douane.

Débarquement. Dans tous les ports de mer du Levant, le débarquement se fait au milieu d'un grand vacarme causé par les bateliers et les portefaix. Le voyageur ne doit pas s'en effrayer. Après avoir indiqué ses bagages à un drogman ou à un portefaix (*V.* Jaffa, p. 19), il le suivra dans la barque.

Si la mer est houleuse, qu'il se laisse enlever de l'échelle sans hésitation ; les bateliers, robustes et adroits, le déposeront au fond de la barque, un peu rudement sans doute, mais en toute sécurité.

Le prix des places dans les barques varie selon les ports et l'état de la mer. (*V.* les renseignements pour les diverses villes maritimes).

Passeport. Il est indispensable de se munir d'un passeport, qu'on fera viser, pour plus de sûreté, à l'ambassade ou au consulat turc de son pays. Ce *visa* est de rigueur pour entrer à Constantinople.

Au débarcadère, le voyageur doit exhiber ses papiers à un agent de police. Parfois, celui-ci les retient pour les transcrire sur le registre turc. Dans ce cas, il ne faut pas négliger de les réclamer, avant de quitter la ville, soit au bureau des passeports, soit à son consulat respectif, où l'autorité turque les dépose quelquefois.

Douane. Chacun doit assister personnellement à la visite de ses bagages par les douaniers. Les livres sont soumis à la censure. Ceux qui manquent de respect à l'islamisme ou qui renferment des notices qui ne sont pas très flatteuses pour l'administration ottomane sont confisqués. Aussi fait-on bien de mettre son *Guide de la Palestine* **en poche.** Les armes à feu, les cartouches, les cigarettes et le tabac sont interdits. On ne peut entrer en franchise que 50 cigarettes ou 50 gr. de tabac. Les cigares déclarés sont taxés à 75 0/0 de leur valeur approximative. Un pourboire aplanit généralement toute difficulté.

Postes et Télégraphes.

Postes. La Turquie fait partie de l'union postale universelle. A l'intérieur, la poste turque fait seule le service ; l'adresse, ou au moins le lieu de la destination, doit être écrit en arabe ou en turc.

Pour l'étranger, plusieurs nations européennes ont organisé dans la plupart des villes de la Palestine une poste propre, qui

fonctionne comme en Europe. A Jérusalem, par ex., on trouve une poste française, allemande, autrichienne et russe. On peut se servir de celle que l'on préfère, à condition de mettre sur les lettres un timbre de la nation correspondante.

Entre Jaffa et Jérusalem, les postes européennes ont même organisé un service de colis postaux ; mais ces colis sont soumis à la visite de la douane. Les simples paquets qui ne dépassent pas 1 kg. sont délivrés sans être soumis à la douane.

Télégraphes. Dans la plupart des villes de la Palestine, on trouve un bureau télégraphique, soit turc pour les télégrammes en langue turque ou arabe, soit international pour toute langue européenne.

A l'intérieur du Vilayet d'où l'on expédie le télégramme, 15 mots paient 6 piastres ou 1 fr. 50, et 0 fr. 05 pour chaque mot en sus. Le tarif augmente pour chaque nouveau Vilayet que la dépêche doit traverser. Les télégrammes urgents coûtent le triple. Ce sont à peu près les seuls qui sont sûrement expédiés avant l'expiration de 24 h.

Pour l'étranger, chaque mot paie pour les pays suivants :

Allemagne .	0 fr.	55	Egypte. . .	1 fr.	»	Grèce . . .	0 fr.	38
Angleterre .	0	71	Espagne . .	0	65	Italie . . .	0	48
Autriche . .	0	46	Etats-Unis .	2	75	Hollande. .	0	60
Belgique . .	0	60	France. . .	0	36	Suisse . . .	0	51

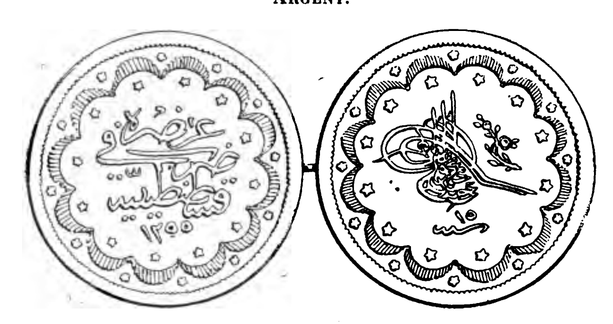
Monnaies.

La piastre (en arabe *kirsch*, au pluriel *kourousch*), divisée en 40 paras, forme l'unité monétaire en Turquie. Elle est théoriquement la 100e partie de la livre turque qui vaut 22 frs 75. Mais en réalité, elle n'a qu'une valeur nominale. L'Etat admet 96 piastres dans la livre ottomane. Dans la vie ordinaire, la livre est divisée en un plus grand nombre de piastres. Ce nombre diffère d'une ville à l'autre. Ainsi, par ex., à Jérusalem, parmi le peuple, la livre vaut 124 piastres ; à Jaffa elle est comptée pour 142 et à Gaza pour 248. Si l'on doit payer une valeur de 19 piastres à un bureau de poste ou à toute caisse d'Etat, on offrira un écu turc, un medjidié. Dans un magasin de Jérusalem on donnera la même pièce d'argent pour des objets offerts pour 23 piastres et à Gaza pour 46.

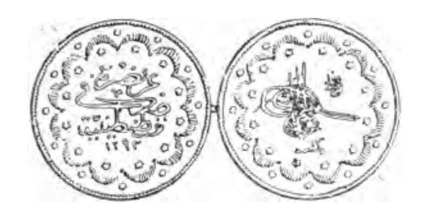
Comme le système monétaire turc est si bizarre, il vaut mieux conclure ses affaires, autant que possible, en valeurs européennes. L'or français, anglais, allemand, autrichien, italien et russe a cours partout. Les pièces d'argent françaises (frappées depuis 1852) et les schellings sont acceptés dans les villes de la Palestine. A défaut de pièces de 50 et de 20 centimes, on se procurera de la monnaie courante.

Nous donnons ici la représentation de la plupart des monnaies turques en argent et en billon avec leur valeur en francs, ainsi qu'en piastres à la caisse de l'Etat et dans le commerce à Jérusalem.

ARGENT.



Medjidié = 4 frs 50. — Etat, 19 pi. — Jérusalem, 23 pi.
Il existe des demi-medjidié de même coin.



Quart de medjidié = 1 fr. 125. — Etat, 4 pi. 30 paras. — Jérusalem, 5 pi. 30 pa.



Piastre d'argent = 0 fr. 237. — Jérusalem, 1 pi., 30 pa.
On trouve aussi des doubles piastres en argent.



Billon,



Beschlik = 0 f. 59. — Etat, 2 pi , 20 pa. — Jérusalem, 3 pi.



Demi-beschlik = 0 fr. 29. — Etat, 1 pi., 10 pa. — Jérusalem, 1 pi, 20 pa.

On trouve aussi de même coin le *sahrâoui* ou *altlik*, appelé en Palestine *ouazéri*, qui équivaut à deux beschlik, ainsi que des pièces d'un demi et d'un quart de *sahrâoui*.



Double metallik = 0 fr 11 3/4. — Etat, 20 pa. — Jérusalem, 25 pa.



Metallik = 0 fr. 05 3/4. — Etat, 10 pa. — Jérusalem, 12 pa 1/2.

Notons, enfin, une pièce en cuivre appelée *sahtoût* qui vaut à Jérusalem 5 paras ou 0 fr. 021/3.

PRIVILÈGES SPIRITUELS

Indulgences des Lieux saints.

Pour encourager les pèlerinages en Terre sainte, les Souverains Pontifes ont accordé de haute antiquité de nombreuses faveurs spirituelles.

Aux Lieux saints, et parfois aux principaux souvenirs d'un même sanctuaire, sont attachées des indulgences plénières ou partielles, toutes applicables aux âmes du purgatoire. Nous indiquerons en leur lieu les indulgences plénières par une croix de Malte ✠, et les indulgences partielles par une croix latine †. Pour gagner ces indulgences, même plusieurs fois par jour, il suffit d'être en état de grâce et de réciter un *Pater* et un *Ave* à l'endroit privilégié. (Innocent XI, 1688. — Grégoire XVI, 1841. — Pie IX, 1849.)

Objets de piété.

Les croix, chapelets, rosaires, médailles, statuettes et autres objets de dévotion, pourvu qu'ils soient en matière solide, acquièrent les indulgences dites des Lieux saints, si on les fait toucher aux sanctuaires de Terre sainte, comme, par ex., au Saint-Sépulcre, au Calvaire ou à d'autres Lieux saints. (Innocent XI, 1688. — Léon XIII, 1895.)

On peut en outre faire donner à ces objets une bénédiction spéciale par les Pères Franciscains qui jouissent de facultés tout à fait particulières pour indulgencier les Crucifix, leur appliquer les indulgences du Chemin de la Croix, etc. Il suffit de présenter ces objets à la sacristie latine du Saint-Sépulcre.

Toutes ces indulgences se perdent dès que les objets qui en furent enrichis sont vendus ou échangés. (S. C. Ind., 4 juin 1724).

Indulgences des Objets de piété.

Celui qui porte sur soi ou garde pieusement chez soi des souvenirs de Terre sainte enrichis par les indulgences des Lieux saints, gagne: 1° une indulgence plénière aux fêtes de Noël, Circoncision, Epiphanie, Pâque, Pentecôte, Ascension, Saint-Sacrement, Nativité, Annonciation, Purification, Assomption de la T. Ste Vierge, aux fêtes primaires de S. Jean-Baptiste (24 juin), et des Apôtres, (29 juin) et de la Toussaint, à condition de faire la sainte communion, de réciter chaque semaine le chapelet ou une prière équivalente, de pratiquer des œuvres de miséricorde spirituelles ou corporelles et de prier en ces jours aux intentions habituelles de la Ste Eglise. De plus, une indulgence plénière à l'article de la mort, à la condition d'invoquer de bouche ou au moins du cœur le saint nom de Jésus. Puis, de nombreuses indulgences partielles en retour de certaines prières comme le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, etc. Toutes ces indulgences sont applicables aux âmes du purgatoire.

Demander à l'imprimerie des Pères Franciscains de Jérusalem le Catalogue des indulgences de Terre sainte.

Décoration.

Par un décret de l'an 1900, S. S. Léon XIII a institué en faveur des pèlerins de Jérusalem une décoration dite **Croix de Terre sainte.** Elle est en or, en argent et en bronze. La Croix d'or est réservée aux pèlerins qui peuvent présenter des titres exceptionnels, contre une aumône de 150 frs pour les œuvres de Terre sainte. La Croix d'argent est accordée aux prêtres, ainsi qu'aux séculiers qui ont fait le pèlerinage deux fois, (aumône 25 frs). La Croix de bronze se donne à tout pèlerin qui en fait la demande, (aumône 15 frs). Cette décoration peut se porter en présence du Souverain Pontife et en d'autres circonstances indiquées dans une petite brochure qui accompagne la croix.

Les personnes qui ont fait le pèlerinage antérieurement au décret pontifical, ont également droit à la décoration. S'adresser au Secrétariat du couvent de Saint-Sauveur à Jérusalem.

Diplôme.

Sur leur demande, les pèlerins obtiennent gratuitement un beau diplôme attestant, au nom du Révérendissime Père Custode de Terre sainte, le religieux accomplissement de leur pèlerinage à Jérusalem. S'adresser au Secrétariat du couvent de Saint-Sauveur à Jérusalem.

E

ns
es
ux

de
la
es
n,
li-
on
et
i-
es
se
u

n-
es
le

u
e
e
t
t
t
s

s
a
s
a
c

NOUVEAU GUIDE DE TERRE SAINTE

PRÉLIMINAIRES

I

HISTOIRE DE LA PALESTINE

Dans un cadre aussi restreint que le nôtre, nous ne pouvons donner qu'un précis général de l'histoire de la Palestine. Les évènements les plus intéressants seront rappelés sur les lieux mêmes qui en ont été les théâtres.

Période chananéenne. Parmi les plus anciens habitants de la contrée promise par Dieu aux descendants d'Abraham, la Bible nomme les Kénites, les Cédmonites, les Hévéens, les Raphaïm ou Géants, les Enacim, les Emîm et les Zomzommîm, vraisemblablement tous de race sémitique. D'après une tradition rapportée par Hérodote et Strabon, une grande migration de tribus d'origine chamite partit des rives du golfe Persique et vint se fixer sur les bords du Jourdain et le rivage de la Méditerranée. Ils empruntèrent la langue sémitique aux peuplades qu'ils venaient de subjuguer, à moins qu'ils ne l'aient adoptée déjà pendant leur séjour au milieu des descendants de Sem, au nord du golfe Persique, la patrie d'Abraham.

Les nouveaux conquérants étaient partagés en plusieurs principautés indépendantes, dont la plus florissante, établie sur les côtes maritimes de la terre de Chanaan, reçut le nom de Phénicie.

Au nord de la terre de Chanaan, habitaient les Héthéens ou Hittites, race puissante, qui disputait à l'Egypte et à la Chaldée la suprématie sur l'Asie occidentale. Une confédération de peuples, la plupart sémites, venant de l'Arabie, de Chanaan et de Syrie, fondit sur l'Egypte, prit possession du Delta du Nil et s'y créa un puissant royaume. Les Egyptiens les désignèrent sous le nom de *Hyksos*, Pasteurs, dérivé de *Hik shasou*, Princes des pillards.

Période patriarcale. A cette époque, environ 21 siècles av. J.-C., Abraham vint dans la terre de Chanaan et dressa sa tente près d'Hébron, au milieu d'une tribu héthéenne qui, lors de la grande migration, s'était arrêtée dans ce pays. Environ deux siècles plus tard, Jacob, son petit-fils, quitta Hébron avec toute sa famille et alla s'établir auprès de son fils Joseph,

devenu le premier ministre d'un pharaon sémite. Bientôt les Hyksos furent expulsés de l'Egypte et un siècle plus tard, Thoutmès Ier, puis Thoutmès III (1640-1572), envahirent la terre de Chanaan. Les pylônes de Karnak énumèrent 118 cités chananéennes conquises par le dernier pharaon. De là, ils portèrent leurs armes dans le pays des *Kiti*, Héthéens, et élevèrent leurs stèles de victoire jusque sur les bords de l'Euphrate. Au commencement du xve s., Ramsès II consacra, à son tour, les 22 premières années de son long règne à faire la guerre aux Héthéens. Après la mort du pharaon, l'Egypte entra dans une période de décadence.

Telle était l'influence de la domination babylonienne dans le pays de Chanaan avant sa conquête par les pharaons, que les princes chananéens continuaient à se servir de la langue assyrienne et de l'écriture cunéiforme dans leurs rapports avec la cour d'Egypte, comme le démontrent les tablettes découvertes en Palestine, et surtout celles de Tell Armarna, en Egypte, retrouvées en 1888. Dans ces lettres adressées à Aménhotep III et Aménhotep IV, vers la fin du xve siècle, les gouverneurs de Chanaan, spécialement Abd-Hibéba prince d'*Urusalim*, Jérusalem, racontent que les *Habiru*, sous la conduite de *Milki-El*, avaient enlevé à l'Egypte plusieurs villes, Lachis, Aïalon, Meggido, Tyr, Sidon, Gaza, Urusalim et d'autres encore.

Au siècle suivant, les Israélites conduits par Moïse, quittèrent les montagnes de Sinaï, pour prendre possession de la Terre promise, que le prophète Zacharie (II, 12) appellera la **Terre sainte.** Au S. de la mer Morte, ils rencontrèrent les Iduméens, descendants d'Esaü ; mais comme le Seigneur leur avait défendu de molester leurs frères d'Edom, ils tournèrent leur pays à l'E. et arrivèrent dans le territoire des Amorrhéens, appelé Galaad. Cette importante tribu chananéenne s'était créé un grand empire divisé en deux royaumes : au S. régnait Séhon, roi d'Hésébon, au N., Og, roi de Basan. A la suite de plusieurs brillantes victoires, les Israélites s'en rendirent complètement maîtres. Ils descendirent ensuite dans la vallée du Jourdain, exterminèrent les Madianites et, une fois en possession de tout le territoire transjordanien depuis l'Arnon jusqu'au mont Hermon, ils passèrent le Jourdain à pied sec sous la conduite de Josué, successeur de Moïse. Jéricho, Haï, Lachis et la plupart des villes de Chanaan tombèrent successivement en leur pouvoir ; seules, celles de la côte maritime et quelques cités de l'intérieur restaient encore à conquérir.

La Terre promise fut partagée au sort entre les douze tribus d'Israël, savoir : A l'orient du Jourdain, **Ruben** occupait le midi entre l'Arnon et le Jaboc ; puis venait **Gad,** entre le fleuve Jaboc et la mer de la Galilée ; ensuite la demi-tribu de

Manassé qui arrivait jusqu'au pied de l'Hermon. **Siméon** s'établit au S. du pays de Chanaan. Entre la mer Morte et la Méditerranée voici **Juda,** qui s'étendit jusqu'à Jérusalem exclusivement. A partir de cette ville c'était **Benjamin** dont le territoire était limité à l'E. par le Jourdain et à l'O. par la tribu de **Dan.** Celle-ci obtint la plaine jusqu'à la mer et confinait avec Juda au S. et Ephraïm au N. **Ephraïm** reçut en partage le centre du pays conquis, avec Sichem pour capitale. Au N.-O d'Ephraïm jusqu'au mont Carmel, la région devint l'apanage de l'autre moitié de la tribu de **Manassé.** La plaine d'Esdrelon fut assignée à **Issachar** ; le pays montagneux au N. du mont Thabor à **Zabulon** et la côte maritime à **Aser.** Au N. de Zabulon, entre Aser et le Jourdain supérieur, se fixa **Nephtali.** La tribu de Dan, ne pouvant enlever aux Philistins la plupart des villes de la plaine, fonda une colonie autour de Laïs, au pied du Grand Hermon.

Silo, en Ephraïm, fut choisie pour la capitale provisoire et pour le dépôt du tabernacle du Seigneur.

Période des Juges. Après la mort de Josué, le peuple d'Israël déchut rapidement au point de vue national comme au point de vue religieux. Au lieu d'achever la conquête des villes restées indépendantes et d'exterminer les Chananéens, ils contractèrent des alliances avec eux, s'initièrent à leur culte grossier et sensuel et finirent par oublier le Dieu de leurs pères. Ils ne manquèrent pas alors d'être cruellement opprimés par leurs ennemis. Cependant, lorsque sous le poids de l'affliction ils se tournèrent vers Jahvé, celui-ci suscita des hommes d'action, qui, enflammés d'amour pour Dieu et son peuple, ranimèrent la foi et le courage, entraînèrent la masse au combat contre les oppresseurs et rendirent au pays l'indépendance, la paix et la prospérité. Ces héros sont appelés les **Juges d'Israël.** Leur période comporte un peu plus de trois siècles. Les plus terribles adversaires des Hébreux étaient les Philistins, race émigrée de Caphtor, l'île de Crête, et établie d'abord sur le Delta du Nil, puis dans la région maritime du midi de Chanaan. Cette contrée reçut le nom de *Peleschet,* qui, en hébreu, signifie *Immigration,* ou *Peleschtim,* pays des immigrés. De là le nom de **Philistaea** ou **Palaestina,** que les écrivains profanes de Grèce et de Rome ont appliqué à tout le pays de Chanaan.

Vers la fin de la judicature du grand-prêtre Héli, la situation d'Israël était critique. L'arche d'alliance venait de tomber entre les mains des Philistins ; le peuple était démoralisé ou plongé dans l'idolâtrie, et le sentiment de liberté et de solidarité était tellement émoussé, que les habitants de Juda livraient aux Philistins Samson, le héros de Dan.

Période royale. Dieu suscita alors Samuel, prophète et

dernier Juge. Il amena le peuple à répudier solennellement l'idolâtrie, le réconcilia avec le Seigneur et releva son courage par l'éclatante victoire qu'il remporta sur les Philistins à Maspha. Comme prophète, il reçut la mission d'instituer la royauté en Israël et sacra Saül, de la tribu de Benjamin. En plusieurs rencontres Saül remporta de brillantes victoires sur les ennemis ; mais à cause de ses défauts, surtout à cause de son esprit d'indépendance vis-à-vis du Seigneur, Samuel reçut l'ordre d'en Haut de donner l'onction royale à David, de la tribu de Juda.

Lorsque Saül et trois de ses fils eurent trouvé la mort sur les pentes de Gelboé, dans un combat contre les Philistins, David fut proclamé roi par la tribu de Juda vers l'an 1058. Sept ans après, à la mort d'Isboseth, dernier fils de Saül, tout Israël reconnut l'autorité du nouveau monarque. David quitta alors Hébron, sa capitale provisoire, s'empara de Sion, la citadelle des Jébuséens, et fit de Jérusalem la capitale politique et le centre religieux de la nation. Par ses nombreuses conquêtes, il devint le chef d'un puissant royaume, respecté au dehors et solidement organisé à l'intérieur. David était dans toute la force du terme un grand roi et, pour son époque, un saint roi. Toute sa conduite atteste la profondeur de ses sentiments religieux et son zèle ardent pour la gloire de Dieu. Il a commis des fautes très graves, il est vrai ; mais le repentir joint aux actes de pénitence les ont effacées devant Dieu. Salomon, son fils, lui succéda vers l'an 1018. Doué des qualités les plus heureuses, le jeune monarque fut encore, sur sa prière, enrichi du don supérieur de la sagesse. Son règne fut paisible, prospère et glorieux. Il éleva au Seigneur un temple de toute beauté, construisit plusieurs splendides palais et fonda de nombreuses villes, entre autres Palmyre au N.-E., et le port d'Asiongabar sur le golfe Elanitique, d'où partait une flotte pour Ophir. Hélas ! Salomon s'adonna aux voluptés des rois orientaux de ces temps-là et alla jusqu'à sacrifier sa foi à des femmes étrangères. Ce fut pour son malheur, comme pour celui du peuple de Dieu. De son vivant déjà, deux pays tributaires, la Syrie avec Damas au N. et l'Idumée au S., secouèrent son joug et se rendirent indépendants. A l'intérieur, c'était à la cour l'impiété et la corruption, et chez le peuple un mécontentement général causé par les corvées et les impôts exorbitants.

Division des tribus d'Israël. A la mort de Salomon, Jéroboam, de la tribu d'Ephraïm depuis longtemps rivale de celle de Juda, entraîna les tribus du N. à se séparer de la maison de David, et forma un nouveau royaume qui s'étendit depuis Béthel jusqu'à Dan. C'est **le royaume d'Israël.** La tribu de

Juda et celle de Benjamin seules restèrent fidèles à la dynastie de David et constituèrent, avec ce qui restait du territoire de Siméon et de Dan, **le royaume de Juda,** sous Roboam, fils de Salomon. La scission religieuse compléta la scission politique. Pour empêcher son peuple d'aller sacrifier à Jérusalem, Jéroboam institua à Béthel et à Dan le culte du veau d'or, qui prépara la voie au culte de Baal. Sans le zèle et le courage des prophètes, la religion mosaïque aurait sombré dans les tribus du N.

Le royaume de Juda eut quelques monarques très pieux ; mais malgré leurs efforts unis à ceux des prophètes, la décadence religieuse commencée par Salomon suivit son cours et ne put jamais être enrayée d'une manière durable. Pour comble de malheur, les deux royaumes, au lieu de s'entre-aider contre l'ennemi commun, se faisaient une guerre continuelle, et l'un et l'autre cherchaient ses appuis dans les grands empires païens. Ces discordes et les révolutions sanglantes qui bouleversaient les deux pays facilitèrent les victoires des ennemis du peuple de Dieu. C'est ainsi que le royaume d'Israël tomba sous les coups des Assyriens l'an 721 av. J.-C., et le royaume de Juda sous ceux des Chaldéens en 588.

Tableau synchronique de l'histoire des royaumes de Juda et d'Israël.

La conciliation des dates fournies par la Bible pour les listes des rois de Juda et d'Israël offre de très grandes difficultés. Nous indiquons la date de l'avènement des rois d'Israël telle qu'elle résulte du synchronisme avec l'histoire de Juda. *(V. J.-B. Pelt, Hist. de l'A. Test., II).*

	Royaume de Juda.
981-965	Roboam. Le pharaon Sésac pille Jérusalem et le Temple.
964-962	Abia. Victoire sur Jéroboam.
961-921	Asa. Victoire sur Zara ou Osorkon Ier. Il gagne à prix d'argent l'appui de Bénadad Ier contre Baasa.
920-894	Josaphat, très pieux, allié d'Achab à la bataille de Ramoth-Galaad. Victoire merveilleuse sur les Moabites et les Ammonites. Vainqueur du roi Mésa à l'orient de la mer Morte.
893-888	Joram épouse Athalie, fille d'Achab et de Jézabel. Règne d'Athalie.
887-880	Ochozias est tué par Jéhu

	Royaume d'Israël.
980-969	Jéroboam. Guerres avec Roboam et Abia.
960	Nadab, assassiné par Baasa.
	Baasa, allié de Bénadad Ier, roi de Syrie, fait la guerre à Asa.
	Ela, assassiné par Zamri.
934	Zamri, détrôné par Amri.
934-923	Amri fonde la ville de Samarie. Vocation d'Elie.
923-905	Achab épouse Jézabel, fille du roi de Sidon. Vocation d'Elisée. Vainqueur de Bénadad, il est vaincu par Salmanassar III, puis tué à la bataille de Ramoth.
904	Ochozias, roi très impie.
903	Joram, tué par Jéhu dans la vigne de Naboth.

à Jezraël, et Athalie par le peuple à Jérusalem.

880-841 Joas, élevé par le grand-prêtre Joïada, fait lapider le prophète Zacharie, fils de Joïada.

840-812 Amasias, vainqueur d'Edom, est fait prisonnier par Joas qui pille Jérusalem.

811-760 Azarias soumet les Ammonites, les Iduméens, les Arabes et les Philistins. Il est frappé de lèpre. Vocation d'Isaïe.

759-744 Joatham, roi pieux et heureux.

743-726 Achaz introduit le culte de Moloch. Battu par Phacée, il appelle Téglathphalasar à son secours.

727 Ezéchias, le meilleur des rois de Juda.

886-859 Jehu extirpe le culte de Baal. Il devient vassal de Salmanassar III, d'Assyrie.

858-845 Joachaz est opprimé par les Syriens.

844-826 Joas obtient trois victoires sur les Syriens et une autre sur Amasias, roi de Juda.

826-775 Jéroboam II conquiert Damas. Vocation des prophètes Amos, Jonas et Osée.

774 Zacharie, assassiné par Sellum.

Sellum, assassiné par Manahen.

773-763 Manahen, tributaire d'Assyrie.

762-760 Phacéïa, tué par Phacée.

760-731 Phacée, d'abord vainqueur d'Achaz, est vaincu par Téglathphalasar qui lui enlève Damas et la Galilée. Il meurt assassiné.

730 Osée, dernier roi du royaume du N.

Osée, vassal de l'Assyrie, s'allia à l'Egypte. Salmanasar IV vint l'assiéger dans Samarie (725). Sargon II finit par prendre la ville et emmena le roi et la plus grande partie du peuple au delà de l'Euphrate. Il mit ainsi fin au royaume d'Israël, en 721.

Les Israélites furent remplacés par des colons de Babylone, de Cutha, d'Avah et de Hamath. Ceux-ci adoptèrent la loi mosaïque pratiquée par les Hébreux restés dans le pays ; mais leur religion fut, à l'origine, un mélange disparate d'idolâtrie et de mosaïsme. Ils sont connus sous le nom de **Samaritains.** Après le retour des Juifs de l'exil, les Samaritains ne furent pas admis à coopérer à la reconstruction du Temple à Jérusalem. En conséquence, ils en érigèrent un sur le mont Garizim. De là naquit une haine implacable entre Juifs et Samaritains.

Rois de Juda *(suite).*

727-699 Ezéchias, vassal de l'Assyrie, fait alliance avec l'Egypte. Sennachérib dévaste ses Etats et assiège Jérusalem qui est délivrée par la destruction miraculeuse de l'armée ennemie.

698-645 Manassès. Assourpanibal s'empare de Jérusalem et emmène le roi en captivité à Babylone. Bientôt Manassès put retourner à Jérusalem, où il répara ses fautes.

644-642 Amon, roi impie, meurt assassiné par ses sujets.

631-611 Josias, guidé par Jérémie, relève le culte du vrai Dieu. Il périt dans la bataille de Magéddo livrée par les Juifs aux Egyptiens.

610 JOACHAS ou SELLUM est envoyé captif en Egypte par le vainqueur Néchao II.

609-600 ELIAKIM ou JOAKIM, son frère, est mis à sa place. Néchao II est vaincu à Gargamisch par les Assyriens. Ceux-ci sont subjugués à leur tour par les Mèdes et les Chaldéens. Nabuchodonosor s'empare de Jérusalem (605), et emmène en captivité quelques Juifs avec le prophète Daniel. Joakim se révolte contre les Chaldéens et meurt bientôt après.

599 JÉCHONIAS ou JOACHIN. Les Chaldéens prennent une deuxième fois Jérusalem et transportent le roi et 10,000 Juifs à Babylone.

599-588 SÉDÉCIAS, troisième fils de Josias, fait alliance avec le pharaon Apriès ou Hophra. Nabuchodonosor vient une troisième fois, détruit Jérusalem avec le Temple et envoie presque tous les Juifs, ainsi que le roi, en captivité à Babylone. Il laisse Godolias à Maspha avec le titre de gouverneur. Le royaume de Juda prit fin en 588.

La Palestine après l'exil.

Période sacerdotale.

536 Cyrus, roi de Perse et vainqueur des Chaldéens, permet aux Juifs de retourner en Palestine ; 50,000 exilés reviennent dans la patrie sous ZOROBABEL.

521 Darius Ier autorise la reconstruction du Temple. Opposition des Samaritains.

515 Achèvement du Temple à Jérusalem.

445 NÉHÉMIE, muni de pleins pouvoirs, rétablit les murs de la ville.

398 ESDRAS est nommé gouverneur de Jérusalem.

Période grecque.

332 Par la bataille d'Issus, Alexandre le Grand devient maître de la Syrie et de la Palestine. A son arrivée, les Juifs lui ouvrent les portes de Jérusalem.

323 A la mort d'Alexandre le Grand, Ptolémée Soter ou Lagus prend la Syrie et la Palestine.

312 Antigone le Cyclope, un des généraux d'Alexandre, enlève les deux provinces à Ptolémée Soter.

301 A la suite de la bataille d'Ipsus, la Syrie passe aux Séleucides et la Palestine aux Ptolémées d'Egypte.

217 Antiochus III, roi de Syrie, enlève la Palestine à l'Egypte.

200 Elle est reprise par Scopas, général de Ptolémée V, Epiphane.

198 Après la bataille de Panéas, elle est rendue à Antiochus III, le Grand.

174-164 Antiochus IV, Epiphane, s'efforce de remplacer la loi mosaïque par l'hellénisme ou le culte païen. Les Juifs se soulèvent.

170 Antiochus s'empare de Jérusalem, pille le Temple et le profane.

Période des Machabées.

167 Soulèvement général des Juifs sous la conduite de MATHATHIAS, l'Asmonéen.

166 Avènement de JUDAS MACHABÉE. Il triomphe de trois armées syriennes. Il meurt sur le champ de bataille.

161 JONATHAS MACHABÉE lui succède comme prince et grand prêtre.

142 Avènement de SIMON. L'indépendance de la nation juive est

reconnue par Démétrius III, et la souveraineté devient héréditaire dans la famille de Simon.

135 JEAN HYRCAN Ier conquiert la Samarie et la Pérée.

106 JUDA ARISTOBULE se rend maître de l'Iturée. Le premier, il porte le titre de roi.

104 ALEXANDRE JANNÉE étend les limites du royaume par ses nombreuses victoires.

78 HYRCAN II est détrôné par son frère Aristobule II. Guerre civile.

Période romaine.

63 Pompée s'empare de Jérusalem et replace Hyrcan sur le trône. Aristobule prend les armes. Gabinius s'empare de lui et le met à mort, puis il divise le royaume en cinq provinces.

47 HÉRODE l'Iduméen devient gouverneur de la Galilée.

39 Hérode est nommé par le sénat roi des Juifs. Trois ans plus tard, il réussit à monter sur le trône. Il rebâtit le Temple.

4 (Ire de notre ère) Naissance de NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST à Bethléem. La sainte Famille fuit en Egypte.

1 (3e de notre ère) Mort d'Hérode. Division du royaume en une ethnarchie et deux tétrarchies.

6 ap. J.-C. ARCHÉLAUS, fils d'Hérode, est détrôné et banni par Auguste, la neuvième année de son règne, comme ethnarque de la Judée de la Samarie et de l'Idumée.

6-25 COPONIUS, premier procurateur de la Judée avec résidence à Césarée.

26-36 Ponce-Pilate, procurateur. Il prononce la condamnation de Jésus.

36-44 AGRIPPA Ier. A sa mort, la Judée est de nouveau gouvernée par des procurateurs, Cuspius Fadus, Tibère Alexandre, Cumanus (48), Félix (52), Porcius Festus (60) et Gessius Florus (64).

66 Par ses vexations et ses cruautés, GESSIUS FLORUS pousse les Juifs à la révolte.

67 Vespasien soumet la Galilée.

70 Titus détruit la ville de Jérusalem.

132 Sous le règne d'Adrien, BARCOCHÉBAS entraîne les Juifs à la révolte et cause la ruine de sa nation.

135 Après avoir exterminé les Juifs, Adrien fait rebâtir Jérusalem sous le nom d'AELIA CAPITOLINA.

Période des empereurs chrétiens.

323-336 Constantin, étant monté sur le trône de l'empire romain, proclame la liberté du christianisme.

325 Sainte Hélène vient à Jérusalem.

361 Julien l'Apostat permet aux Juifs de reconstruire le Temple.

408 Parmi les empereurs qui ont attaché leur nom d'une manière spéciale à la Palestine, on compte Théodose II (408-450), Zénon (474-491), Justin Ier (518-537), Justinien Ier (527-565), Justin II (565-578) et Héraclius (610-641).

616 Chosroès II, roi de Perse, dévaste la Palestine et détruit Jérusalem.

622-628 Héraclius reprend aux Perses toutes les provinces qu'ils avaient conquises dans son empire.

Au ve s., la Palestine fut divisée en trois provinces : La Palestine Ire comprenait la partie occidentale de la Judée, la côte philistine et la Samarie, avec Césarée pour capitale. La Palestine IIe comprenait la Galilée et la Pérée, avec Scythopolis comme capitale. La Palestine IIIe ou *Salutaire*, était formée de la partie méridionale de la Judée et de la

Pérée, ainsi que du N. de l'Arabie Pétrée, avec Pétra pour capitale. Les trois Palestines renfermaient plus de 70 sièges épiscopaux.

Période arabe.

570-632 MAHOMET. L'hégire ou l'ère des musulmans commence l'an 622 ap. J.-C.
637 Omar, deuxième calife, s'empare de la Palestine et de Jérusalem.
661-679 Moaouyéh Ier, des OMMIADES, établit sa capitale à Damas.
750-786 Mansour, des ABASSIDES, établit sa capitale à Bagdad.
786-809 Haroûn er Raschîd, le plus glorieux des califes abassides.
936-1015 La Palestine passe sous la domination des FATIMITES d'Egypte, avec le calife Hakem Bir Amr Illah.
1074 La Palestine est gouvernée par les TURCOMANS SELJOUCIDES.

Période des Croisades.

1096 Première croisade. — Prise d'Antioche (1098).
1099 Prise de Jérusalem. Godefroy de Bouillon est proclamé roi.
1100-1118 Baudouin Ier. — Baudouin II (1118-1131). — Foulques d'Anjou (1131-1143). — Baudouin III (1143-1162).
1147-1149 Deuxième croisade conduite par Louis VII, roi de France, et Conrad III, empereur d'Allemagne.
1162-1173 Amaury, roi de Jérusalem. — Baudouin IV (1173-1185). — Baudouin V (1185-1186). — Guy de Lusignan (1186-1187).
1187 Bataille de Hattin. Saladin (1174-1193) met fin au royaume de Jérusalem.
1189-1192 Troisième croisade sous le commandement de Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, d'Henri Plantagenet et de son fils Richard Cœur-de-Lion, rois d'Angleterre, et de Philippe-Auguste, roi de France.
1228-1229 Croisade de Frédéric II, empereur d'Allemagne. — Trêve de 10 ans.
1241-1244 Les Kharismiens dévastent la Palestine.
1249-1252 Sixième croisade. Saint Louis, roi de France, est fait prisonnier en Egypte. Il se rend ensuite à Saint-Jean d'Acre.
1260-1277 Bibars Bendoukdar enlève aux Francs toutes leurs possessions sauf Acre et Athlît.
1292 Melek el Aschraf s'empare d'Acre. Les Croisés quittent définitivement la Palestine.
1400 Timourlenk, chef des Tartares, conquiert la Syrie et détruit Damas.

Période turque.

1517 Selim Ier, sultan de Constantinople, enlève la Palestine et la Syrie aux Mameluks.
1593-1634 Fakher ed Dîn, émir des Druses, se crée un Etat presqu'indépendant au N. de la Palestine.
1799 Napoléon Bonaparte assiège, sans succès, Saint-Jean d'Acre. — Victoire du Thabor. — L'armée française retourne en Egypte.
1832-1840 Ibrahîm Pacha, fils de Méhémet Ali, vice-roi d'Egypte, s'empare de la Palestine et de la Syrie. Le traité de paix de *Koutaiyéh* (1839) ratifie ses conquêtes ; mais ensuite, la flotte anglo-austro-turque le force d'abandonner la Palestine.
1860 Soulèvement des Druses et massacre des chrétiens à Damas et au Liban.

« Depuis les croisades jusqu'en 1848, les Pères Franciscains furent seuls, non seulement à garder au nom de l'Eglise et parfois au prix de leur sang tous les sanctuaires de la Terre sainte, non seulement à y

recevoir et guider les pèlerins, mais aussi à régir et à enseigner le petit troupeau fidèle des Arabes catholiques latins. Aujourd'hui encore on les retrouve partout à leur poste séculaire, priant au nom du monde catholique près des sanctuaires confiés à leur garde et prêts à accueillir tout le monde avec un admirable dévoûment. » (Les Professeurs de N.-D. de France, *La Palestine*, 1904, p. 33).

II. — *Division politique de la Palestine.*

La Syrie et la Palestine ne forment géographiquement et politiquement qu'un seul pays, la *Syrie* des anciens, la *Si-ru* des Assyriens. Elle comprend cette partie de la Turquie d'Asie qui s'étend depuis l'Asie Mineure ou la chaîne du mont Taurus au N., jusqu'à l'Arabie et l'Egypte au S.

Cette contrée est divisée en trois **Vilayets** ou **Pachaliks** administré chacun par un gouverneur général appelé *Vali*. Le Vilayet est divisé en **Livas** ou **Sandjaks,** gouverné chacun par un *Moutesarrîf*. Le Liva est subdivisé en cercles, **Kada** ou **Kaimmakamlik** dont le chef porte le titre de *Kaimmakam*. Chaque cercle comprend en outre plusieurs petits districts, **Nahiya** ou **Moudouriyéh,** placé chacun sous un officier qui a le titre de *Moudìr*. Au milieu des trois Vilayets existent en outre des Livas autonomes, qui dépendent directement du gouvernement central de Constantinople.

La Syrie comprend : 1° Le Vilayet d'Alep, limité au N. par l'Asie Mineure et au S. par le Liban, comprenant trois Livas : Alep, Marasch et Orfa. 2° Le Liva autonome de *Deir ez Zor*. 3° Le Vilayet de Damas à l'E. du Jourdain, avec quatre Livas : Damas, Hamâh, le Hauran et Maàn. 4° Le Vilayet de Beyrouth, depuis l'Oronte jusqu'à Jaffa (à l'exclusion du Liban), avec cinq Livas : Beyrouth, Latakiyéh, Tripoli, Acre et Naplouse. 5° Le Liban depuis Tripoli jusqu'à Saida (à l'exclusion de Beyrouth), forme un Liva autonome sous un *Mouschìr* chrétien. 6° Jérusalem, *el Qouds*, forme un Liva autonome sous un Moutesarrif de 1re classe.

III. — *Populations, Races.*

Dans la Turquie d'Asie, le dénombrement du peuple se fait d'une manière si imparfaite, qu'il est difficile d'évaluer, même approximativement, le nombre des habitants. Pour la population totale des trois Vilayets de Syrie on compte 3 millions 1/2 à 4 millions d'habitants, dont environ 700,000 appartiennent à la Palestine proprement dite.

Le pays a subi de nombreuses révolutions, qui ont mélangé sur le même sol des hommes de contrées et de races diverses. Néanmoins, on ramène tous ses habitants à trois races principales : la race turque, la race arabe et la race juive.

Les Turcs de race et de langue ne sont représentés que par un certain nombre de fonctionnaires, dans la magistrature et dans l'armée. Ils sont fréquemment changés de poste et doivent vivre principalement de leur casuel. Aussi se distinguent-ils, comme le gouvernement qu'ils représentent, par une administration négative.

Les Turkomans, race turque nomade, ne se rencontrent guère en dehors des Vilayets d'Alep et de Damas.

La population rurale, le commun peuple des villes, et les *enfants du désert* passent presque tous pour des Arabes. Cependant les premiers, qui sont sédentaires, portent improprement ce nom ; les bédouins seuls sont des Arabes pur sang.

A l'invasion des mahométans, la Palestine et la Syrie étaient occupées par des Syriens. Ceux-ci adoptèrent vite la langue des nouveaux maîtres et la plupart finirent par embrasser l'islamisme et par se fusionner avec les Arabes.

Ces Syriens-Arabes s'occupent d'agriculture dans la campagne et du petit commerce dans les villes. Extérieurement ils se distinguent des bédouins particulièrement par le bonnet rouge, *tarbouche*, entouré le plus souvent d'un épais turban de couleur blanche ou voyante. Ceux qui ont fait le pèlerinage de La Mecque ont le privilège de porter un turban vert. Pour les disciples du Coran, le turban sert de linceul à la fin de leur vie.

Les Arabes sédentaires, d'une physionomie pleine de vivacité, mettent en général de la dignité dans leur démarche et une certaine politesse dans leur abord et leurs conversations. L'ignorance et la routine dans lesquelles ils vivent doivent être attribuées bien plus aux vices du gouvernement turc, qu'aux défauts de leur esprit.

Les bédouins vivent sous la tente, du produit de leurs troupeaux. Ils sont divisés en tribus, occupant chacune une étendue de terrain strictement déterminé. Le moindre empiètement d'une tribu sur une autre, ou une offense grave quelconque, amène la guerre entre elles. De plus, les lois de l'honneur chez les Arabes veulent que tout meurtre soit vengé par le plus proche parent du défunt, à moins que l'offenseur n'offre à la famille *une rançon*. Tout crime de ce genre peut entraîner à sa suite une série de *vendetta*, qui se poursuivent à travers plusieurs générations. Les bédouins sont hostiles à toute autorité turque; mais leurs querelles sanglantes font le jeu du gouvernement ottoman

Le caractère de ce peuple est un singulier mélange de rapacité et de générosité. Pillards par nature, ils exercent le vol en toute occasion ; mais quiconque pénètre dans leur tente et s'assied à leur foyer, devient un ami, une personne sacrée, qu'on ne laisse manquer de rien. Cependant, s'ils exercent cette

cordiale hospitalité envers un Européen, ils s'attendent à être vaincus en générosité.

La frugalité du bédouin est proverbiale. En dehors de sa tente, on le rencontre toujours armé d'une longue lance, ou d'un fusil à pierre, ou au moins d'un cimetère. Il se coiffe d'un foulard, *kouffiéh*, qu'une grosse corde en poil de chameau serre autour de la tête. Il porte un caleçon blanc, une robe grise, *kombas*, à manches longues et larges, serrée à la taille par une corde, et, par-dessus, une peau de mouton ou un manteau grossier, *abaièh,* à larges raies brunes et blanches tirées verticalement.

Le costume des femmes ne diffère guère de celui des hommes, sauf qu'elles ne portent pas l'*abaièh,* et que le *kouffiéh* est remplacé par un voile long et étroit qui couvre leurs tresses de cheveux ornées de petites pièces d'or et d'argent. C'est là leur dot.

Juifs. Dans les Vilayets de Syrie, il existe plus de 150,000 Israélites dont environ 70,000 vivent en Palestine. Les Juifs établis à Damas et à Alep de temps immémorial, ressemblent par les mœurs et le costume aux Arabes, dont rien ne les distingue extérieurement.

En Palestine, ils forment deux groupes principaux. Le premier se rattache par son origine aux Juifs qui furent expulsés de l'Espagne et du Portugal sous Ferdinand et Isabelle, vers la fin du xve s. Ils parlent l'arabe, et entre eux un patois espagnol. Ils sont vêtus de la robe des gens du pays et coiffés d'un large chapeau de feutre noir.

Le second groupe se compose de Juifs allemands, polonais, russes, hongrois, roumains, hollandais, etc. Entre eux, ils parlent presque tous un patois allemand caractéristique. Ils sont reconnaissables à la longue mèche de cheveux portée aux tempes en forme de tire-bouchon. Les jours de fête et au mur des Pleurs, on les rencontre coiffés d'une lourde toque de fourrure et revêtus d'un long manteau de velours à couleurs voyantes.

Le mouvement qui porte les Juifs en Palestine s'est accentué il y a quarante ans. La misère et la politique les forcèrent de chercher meilleure fortune hors de leur pays natal. Ils sont efficacement soutenus par l'Alliance israélite de Paris et d'autres sociétés de ce genre fondées dans les capitales du Nord de l'Europe, ainsi que par les initiatives privées des Montefiore, Rotschild et Hirsch. Aujourd'hui bien peu d'entre eux sont protégés par leurs consulats respectifs. Ils ont dû, à contre-cœur, se faire naturaliser et devenir sujets ottomans.

Les Samaritains ne se rencontrent qu'à Naplouse, en fort petit nombre.

IV. — *Religions.*

Trois religions se partagent la population de la Palestine : l'islamisme, le christianisme et le judaïsme ; mais toutes trois sont subdivisées en plusieurs communautés séparées les unes des autres.

L'islamisme. La religion musulmane est la religion d'Etat. Cependant, malgré l'esprit fanatique de ses adeptes, toutes les autres religions jouissent de la plus grande tolérance et s'exercent en toute liberté. Les différentes confessions sont même représentées dans le conseil administratif des Vilayets et des municipalités.

Le sultan de Constantinople, qui en qualité de calife se considère comme le successeur de Mahomet, porte le titre de chef suprême du pouvoir spirituel. La vraie puissance religieuse est exercée de fait par le corps des *ulémas* qui se divisent en *cadis*, juges et docteurs, et en *imâms*. Ces derniers sont préposés au service de la mosquée et aux fonctions religieuses. A la classe des *imâms* appartiennent aussi les *sheikhs* qui sont chargés de la prédication, les *khatibs* qui ont à faire le vendredi la prière officielle, et les *mouezzin*. qui doivent annoncer cinq fois par jour, du haut du minaret, l'heure de la prière.

Les derviches sont des musulmans qui mènent la vie monastique. Ils se livrent à des exercices violents qui rappellent les anciennes corporations religieuses du culte de Baal. Les uns exécutent, en pirouettant, des danses vertigineuses ; ce sont les *derviches tourneurs*. D'autres hurlent en chœur certaines paroles cabalistiques ou la profession de foi musulmane, en balançant violemment le haut du corps ; ce sont les *derviches hurleurs* ou *aboyeurs*. D'autres enfin enfoncent des clous ou des dards effilés dans leurs chairs et paraissent insensibles à la douleur.

Les santons sont une sorte d'ermites mendiants que le peuple vénère comme des saints, à l'égal des fous.

Les bédouins sont très ignorants en matière de religion ; ils professent nominalement l'islamisme ; mais ils n'ont ni prêtres, ni mosquée, ni culte régulier ; ils s'en tiennent à la religion de Mahomet interprétée par le droit coutumier.

Les Druses professent l'islamisme ; mais ils admettent que Dieu s'est incarné dix fois, la dernière fois dans la personne du 3e calife fatimite, Hakem Bir Amr Illah, du xe au xie s. Dans une dernière incarnation, il réunira tous les peuples en un seul. Les ministres du Dieu suprême s'incarnent à leur tour plus ou moins fréquemment dans la personne des prophètes.

Les Druses habitent principalement le Hauran et le S. du Liban, au nombre de 200.000 âmes. On connait leur haine contre les chrétiens, surtout contre les Maronites.

Les Métouélis appartiennent, comme les Persans, à la secte des Chiites, qui assignent à Ali, gendre de Mahomet, un rang égal sinon supérieur au prophète lui-même. Ils témoignent encore plus de mépris pour les chrétiens et se montrent plus intolérants envers eux que les Druses. On les appelle aussi *Ansariéhs* ou *Nocaïris*, de *Nasr* qui fonda la secte au IXe s On en compte 130.000 qui habitent le pays oriental du Liban, entre Damas, Antioche et Adana.

Une autre secte, celle des **Ismaïliens** ou des **Bathanéens,** qui pendant les Croisades s'étaient rendus célèbres par leurs assassinats, compte environ 10.000 membres, tous répartis en Syrie.

Judaïsme. Très unis de race, les Juifs sont divisés en sectes multiples sur des minuties de rite ou de tradition. Ceux qui sont d'origine espagnole, portugaise, marocaine ou algérienne, forment la secte des **Séphardim.** Ils ont un grand-rabbin qui défend leurs intérêts auprès des autorités turques, soit au divan local, soit à la Sublime Porte. Ceux du N. de l'Europe forment la secte des **Aschkenazim.** Ces derniers sont subdivisés en *Peruschim*, Pharisiens et *Chasidim*. Ils possèdent tous leurs synagogues respectives.

Christianisme. La religion chrétienne est encore largement représentée en Syrie, et spécialement en Palestine, par le catholicisme romain et par les sectes qui se sont séparées de l'Eglise au cours des siècles. Commençons par ces derniers.

Originairement l'Eglise syrienne était l'Eglise de la Palestine ; mais dès le IVe s., des chrétiens de différentes races et de différentes langues vinrent s'établir dans la Terre sainte. Les rites nouveaux supplantèrent en quelque sorte le rite syriaque, surtout après que la plupart des Syriens eurent rejeté le concile de Chalcédoine pour former une secte, celle des **Syriens-Jacobites,** sous l'instigation de Jacob Barâda, évêque d'Edesse († 587). Le nombre des Syriens-Jacobites s'élève encore au chiffre de 50.000 dans les trois Vilayets. Ils sont représentés à Jérusalem par un évêque, quelques moines et un petit nombre d'ouailles.

L'Eglise grecque était divisée en trois grandes fractions dès le Ve s., savoir, l'Eglise grecque monophysite ou eutychéenne, l'Eglise grecque nestorienne et l'Eglise grecque restée attachée au siège de Rome et qui pour cela prit, à juste titre, le nom d'*orthodoxe*. Elle est restée de beaucoup la plus puissante des trois. Les Grecs orthodoxes, *roûm ourtoudouks*, poussés par un sentiment de rivalité, se déclarèrent autonomes au VIIIe s.

et finirent par rompre avec le Saint-Siège, sous Photius (867). Toutefois, à Byzance, le schisme ne fut consommé que deux siècles plus tard, sous le patriarche Michel Cérulaire (1054). Les Grecs ont conservé, en somme, la même foi et les mêmes sacrements que l'Eglise latine. Le seul point rejeté par eux est l'autorité suprême du successeur de saint Pierre, le Pape; car, au fond, la question du *Filioque* ne repose que sur un malentendu. Jusqu'au XVI[e] s. les Grecs non-unis de la Palestine vivaient en bons termes avec les Latins; mais depuis lors, ils leur ont voué une animosité que rien ne justifie.

L'ensemble de l'Eglise grecque comprend quatre patriarcats : Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem. Le patriarche de Constantinople porte le titre de chef civil de la communauté grecque; pour le reste, ces patriarcats sont indépendants les uns des autres. Les affaires religieuses de haute importance sont traitées par un synode de douze métropolitains et un conseil national composé de douze membres laïques. Les deux assemblées, avec les notables de la nation, font l'élection du patriarche, qui reçoit ensuite du sultan le *bérat* ou brevet d'investiture. Le synode nomme et dépose patriarches et évêques. La simonie est largement tolérée sur toute l'échelle hiérarchique. Les moines seuls peuvent arriver à la dignité épiscopale, et les hauts dignitaires sont à peu près tous choisis parmi les religieux de nationalité ou d'origine grecque.

En Palestine et en Syrie, l'Eglise grecque non-unie compte environ 300.000 sujets. Le patriarche de Jérusalem a sous sa juridiction 16 archevêchés et évêchés ou éparchies.

Depuis quelques années, l'Eglise grecque a trouvé un puissant protecteur dans l'empereur de Russie. La Société russe de Palestine, patronnée par les personnages les plus influents de l'Empire, a déjà fondé dans le pays plus de cent écoles et autres établissements. Chaque année elle envoie 10.000 à 15.000 pèlerins visiter la Terre sainte; elle a également fondé plusieurs colonies moscovites très prospères.

En voyant la Russie favoriser et soutenir par tous les moyens en son pouvoir le clergé *arabe* de rite grec au détriment de l'élément hellène, certains soupçonnent que l'Eglise russe tend, non pas à supplanter, mais à absorber l'Eglise grecque.

L'Eglise arménienne a pris racine sur le sol de la Palestine dès le V[e] s. D'abord opposés au concile de Chalcédoine, les Arméniens se sont réconciliés avec l'Eglise de Rome au XII[e] s., pour retomber de nouveau dans le monophysitisme qui confond les deux natures en Jésus-Christ. L'Arménie est le centre principal de cette communauté. Parmi les Arabes de Syrie, elle compte 30.000 âmes, la plupart dans les Vilayets de Damas et

d'Alep. Les Arméniens sont représentés à Jérusalem par un patriarche.

Les Coptes non-unis et les **Abyssins** partagent à peu près les mêmes croyances que les Arméniens, et sont représentés à Jérusalem par un évêque et quelques chrétiens venus de l'Abyssinie et de l'Egypte.

Les Protestants allemands, anglais et américains, appartenant à diverses sectes, font une propagande active auprès des chrétiens et des Juifs. Par leurs nombreuses œuvres de bienfaisance, écoles, orphelinats, dispensaires, hôpitaux, etc., ils exercent d'une manière admirable la charité chrétienne, contribuent à la civilisation des indigènes et propagent l'influence de leur nation respective; mais, en somme, ils ne font que peu de conquêtes sérieuses au protestantisme. L'indifférence en matière de religion fait seule d'effrayants progrès.

Le Catholicisme. Au milieu de ces sectes nombreuses et variées, l'Eglise catholique est représentée avec honneur, non seulement par les Latins, mais aussi par les Grecs, les Arméniens, les Syriens et les Maronites restés unis à Rome, et formant en Palestine et en Syrie un corps d'un demi-million de fidèles. Leur supériorité intellectuelle et morale est généralement reconnue de tout le monde.

Les Maronites, au nombre de 320.000, habitent principalement le Liban, où ils sont gouvernés par un pacha chrétien. Le patriarcat maronite contient 10 diocèses; le clergé suit la liturgie syriaque. Les Maronites forment la grande majorité de la population de Beyrouth et se rencontrent, en petit nombre, dans la plupart des villes de la Palestine.

Les Grecs unis ou Melchites, moins nombreux (145.000), vivent en Syrie et n'habitent la Palestine qu'en petit nombre. Leur patriarche, qui porte le titre de patriarche d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem, réside à Damas. A Jérusalem, demeure un évêque Melchite.

Les Syriens unis, au nombre de 45.000, habitent presque tous la Syrie.

Les Arméniens unis comptent dans les trois Vilayets 20.000 membres. **Les Chaldéens unis** sont à peu près aussi nombreux. Ils habitent le Vilayet d'Alep.

Toutes ces communautés ont conservé certains points de l'ancienne discipline. Les prêtres, par ex., ne peuvent pas se marier; mais des gens qui ont déjà contracté le mariage peuvent recevoir les ordres sacrés, pour entrer dans le clergé séculier.

Les Latins. Vers la fin du IVe s. déjà, saint Jérôme et Rufin, sainte Paule et sainte Mélanie fondèrent plusieurs monastères autour de Jérusalem, habités par un grand nombre de Latins.

Puis, les chroniques bénédictines affirment qu'en 602 fut fondé à Jérusalem le premier couvent bénédictin, sur l'ordre du pape Grégoire le Grand et sous la direction de l'abbé Probe. Il est historiquement certain qu'à la fin du VIII[e] s., sous Charlemagne et Haroûn er Raschîd, les moines bénédictins possédaient une abbaye au mont des Oliviers. Depuis ce temps-là, le saint sacrifice de la messe n'a jamais discontinué d'être célébré d'après la liturgie romaine, et le clergé oriental n'a pas cessé de subir la salutaire influence des moines d'Occident.

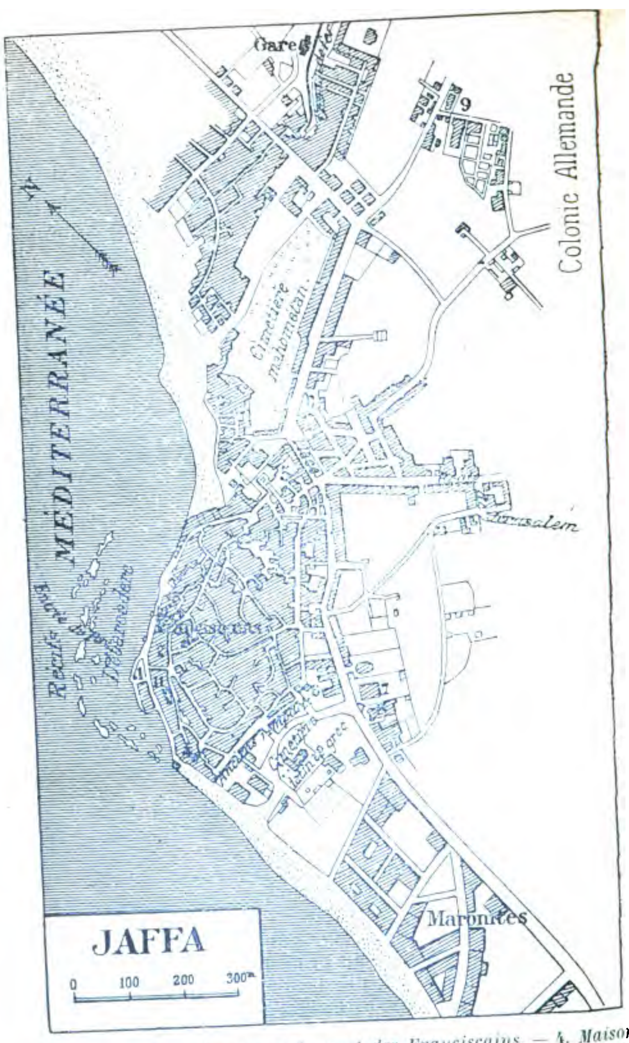
A partir du XIII[e] s., les Latins de la Terre sainte furent régis par les Fils de saint François d'Assise. Aujourd'hui encore, la Custodie de Terre sainte, qui s'étend à la basse Egypte, l'île de Chypre et l'Arménie, possède 56 couvents pour le service de 72.000 paroissiens latins.

« Pour la seule Palestine, les Franciscains sont au nombre de 260 Religieux (*Pères, Frères et Etudiants*) et se répartissent en 18 résidences, où le couvent est ordinairement accompagné d'une hôtellerie ouverte à tous les pèlerins, d'une école, d'un dispensaire et autres œuvres. Les plus populeuses paroisses latines de Terre sainte, Jérusalem, Bethléem, Jaffa, Saint-Jean, Nazareth, sont entre leurs mains, et comprenaient, en 1897, un total de 10.000 catholiques (*10.801, d'après la statistique de 1903*), dont 2.500 environ pour la Ville sainte. » (*Les Prof. de N.-D. de France*, op. cit., 33.)

Depuis 1848, la Palestine et l'île de Chypre forment un diocèse régulier sous la juridiction d'un patriarche latin résidant à Jérusalem. Le clergé patriarcal, composé de prêtres européens et de prêtres indigènes, Latins et Maronites, se dévoue au service de 23 paroisses nouvellement fondées sur les divers points de la Palestine, particulièrement dans le pays transjordanien. A chaque mission est adjointe une école ou quelqu'autre œuvre de bienfaisance.

Enfin les nombreuses congrégations religieuses d'hommes et de femmes, arrivées en Palestine depuis la création du patriarcat, montrent par leurs œuvres de science et de dévoûment l'extrême vitalité du Catholicisme en face des dissidents et des infidèles. Nous aurons l'occasion de les signaler au cours de nos pérégrinations.

Dans l'empire turc, le Catholicisme est placé sous le protectorat de la France. L'objet du protectorat est de défendre les droits acquis en Orient par l'Eglise romaine, et de protéger les catholiques du pays, sans distinction de rite et nonobstant leur qualité de sujets ottomans.



1. *Douane.* — 2, 3. *Hospice et Couvent des Franciscains.* — 4. *Maison de Simon le Corroyeur.* — 5. *Grande mosquée.* — 6. *Hôpital français.* — 7. *Frères des Écoles chr.* — 8. *Sœurs de Saint-Joseph.* — 9. *Agences et Banques.* — 10. *Couvent Arménien.* — 11. *Couvent Grec.*

JAFFA

En approchant de Jaffa, tout voyageur est frappé de l'étrange beauté qu'offre au regard cette ville. Ses vieilles maisons étagent leurs terrasses pêle-mêle sur les flancs d'une haute colline encadrée d'une luxuriante végétation. Le pèlerin chrétien dominé par les pensées les plus élevées, éprouve alors une émotion inexprimable ; car pour lui Jaffa est la porte de cette contrée bénie entre toutes, la Terre promise, le pays du Christ, le théâtre des plus sublimes évènements. Il lui tarde de pouvoir fouler ce sol sacré.

RENSEIGNEMENTS

La rade de Jaffa est ouverte à tous les vents, et son petit port est obstrué par une ligne de brisants ; on n'y pénètre que par un canal à demi ensablé. Aussi, les paquebots mouillent-ils au large, à un kilomètre, et même plus, du rivage. Le débarquement est, en conséquence, assez incommode si la mer est houleuse, et il devient même impossible si la mer est très mauvaise.

Toutefois, les barques arabes sont fortes et les bateliers les manœuvrent avec une grande habileté. Le transport à terre ne doit donc inspirer aucune inquiétude. Ici, comme dans tous les ports du Levant, le débarquement se fait avec beaucoup de bruit et une grande confusion. Les Arabes se précipitent sur le pont du navire et pénètrent dans les salles, se disputant, à grands cris, passagers et bagages ; mais au fond ils sont plus bruyants que méchants. Le mieux est de laisser le souci du débarquement, soit au janissaire ou chef-batelier des Pères de Terre sainte, Roubin, soit à l'employé de l'hôtel où l'on veut descendre, ou au portefaix d'une des Agences de voyage établies à Jaffa. Ceux-ci portent sur la poitrine le nom de l'hôtel ou de l'Agence qu'ils servent. Si les pèlerins ont annoncé à temps leur arrivée au Révérendissime Père Custode à Jérusalem, un Religieux Franciscain ira les prendre à bord et leur servira dès lors de guide pendant tout leur séjour en Palestine.

Le prix des barques n'est pas fixé. Quand 5 ou 6 personnes prennent une barque, elles paieront chacune 2 francs, y compris les bagages. Une barque réservée coûte de 8 à 10 francs. Ces prix sont augmentés du double, même du triple, lorsque la mer est mauvaise.

Douane. Arrivé à terre, le voyageur se trouve en face du **vérificateur des passeports**, qui, d'ordinaire, les rend aux porteurs aussitôt qu'il en a pris connaissance. Pendant ce temps, les portefaix s'emparent des bagages et les portent à la **douane** qui s'ouvre sur le débarcadère. La visite de la douane n'est pas sévère ; on la facilite au besoin avec une

gratification toujours acceptée, si elle est offerte discrètement. De la douane, les portefaix transportent les bagages à domicile ou à la voiture, selon les ordres qu'ils recevront. Quant aux **voitures**, il faut toujours s'entendre d'avance avec le conducteur pour le prix de la course.

La **gare du chemin de fer** se trouve à plus de 2 kilomètres du port. Au portefaix on donne 25 à 50 centimes ou plus, selon la distance qu'on lui fait parcourir ou le poids des colis dont il est chargé.

Logement. L'Hospice des Pères Franciscains, *Hospitium latinum*, se rencontre tout près de la douane. Sur la grande place du quartier neuf, on trouve *l'hôtel Kaminitz*, et dans la colonie allemande, à 10 minutes de la gare, *l'hôtel de Jérusalem* et *l'hôtel du Parc*.

Consulats. L'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche, la Belgique, l'Espagne, les Etats-Unis, la France, la Hollande, l'Italie et la Russie sont représentés à Jaffa par un vice-consul ou un agent consulaire.

Postes, télégraphe et banques. Les postes française, allemande autrichienne, russe et ottomane sont installées à Jaffa, ainsi que le télégraphe international. Le *Crédit Lyonnais* et la *Deutsche Palaestina Bank* y ont un comptoir. Les postes européennes et les banques, avec la plupart des agences maritimes, se rencontrent le long du quai, au nord de la douane. La poste ottomane et le télégraphe se trouvent plus loin, dans le quartier neuf, près de la tour à horloge.

Plusieurs **médecins** européens, de diverses nations, se sont établis à Jaffa.

HISTOIRE

Jaffa, en hébreu *Yafô*, en grec *Joppé*, signifie *la Belle*. Selon Pline, les habitants du pays font remonter sa fondation aux temps antédiluviens, et la mythologie en attribue l'origine à Jopa, fille d'Eole, et épouse de Céphée roi d'*Ethiopie*, nom que les anciens Grecs donnaient au pays de Jaffa. C'est l'analogie du nom de Jopa avec Joppé qui a créé cette légende, et c'est la même ressemblance qui porta les anciens rabbins à attribuer la fondation de Jaffa à Japhet, fils de Noé.

C'est à Joppé qu'Andromède, fille de Céphée et de Cassiopée, fut enchaînée sur le rivage et livrée en victime expiatoire à un monstre marin qui ravageait la contrée. Persée vint à travers les airs et délivra la princesse, en tuant la bête cruelle. C'est l'histoire d'un sacrifice humain, dont s'est emparé la mythologie.

Strabon, Pline et Flavius Josèphe prétendent qu'à leur époque on voyait encore les vestiges des chaînes qui avaient retenu Andromède. Bien plus, Scaurus, officier de Pompée, fit transporter de Joppé à Rome la carcasse d'un poisson de 12 m. de longueur, et la montra au peuple comme étant le squelette de l'être fantastique tué par Persée [1].

Josèphe attribue la fondation de Joppé, avec plus de raison, aux Phéniciens [2]. Son antiquité est attestée d'ailleurs par les pylônes de Karnak où, sous le nom de *Ja-pu*, elle figure parmi les villes palestiniennes conquises par le pharaon Thoutmès III,

1. Pline, *H. N.*, IX, 5. — 2. A. J., XIII, xv, 4.

vers l'an 1600 avant notre ère[1]. Elle porte le nom de *Ya-pu* dans deux lettres en caractères cunéiformes, écrites par son gouverneur au pharaon d'Egypte, Aménhotep, vers l'an 1400 av. J.-C[2].

A la distribution de la Terre promise sous Josué, Joppé échut en partage à la tribu de Dan ; mais elle ne fut soumise aux Israélites que sous le règne de David, qui le premier conquit la région maritime alors occupée par les Philistins[3]. Sous le règne de Salomon, les Phéniciens amenèrent dans le port de Joppé les bois de cèdre et de cyprès coupés au Liban pour la construction du Temple à Jérusalem. Le schisme des dix tribus permit à Joppé de recouvrer son indépendance, pour subir bientôt le joug des Assyriens sous Rammanicar III 812-783)[4].

C'est vers ce temps-là, que le prophète Jonas, envoyé par Dieu à Ninive pour y prêcher la pénitence, s'enfuit à Joppé et s'embarqua sur un navire faisant voile pour Tharsis. Une tempête se souleva bientôt ; le prophète fut jeté à l'eau et englouti par un monstre marin qui, le troisième jour, le rejeta vivant sur le rivage[5].

Le roi Ezéchias (727-698) enleva de nouveau Joppé aux Philistins. Mais Sennachérib, roi d'Assyrie, marchant contre l'Egypte, envahit d'abord le royaume de Juda, allié du pharaon. Parmi les villes du littoral dont il s'empara, figure *Ja-ap-pu-u*[6]. Peu après, l'Assyrie ayant été conquise par la Chaldée, Nabuchodonosor vint recueillir l'héritage de l'empire vaincu.

Après la captivité de Babylone, Cyrus, roi des Perses, rendit Joppé aux Juifs. Alexandre le Grand conquit à son tour la Perse, et après sa mort, Joppé eut constamment à souffrir des rivalités des rois grecs d'Egypte et de Syrie, qui s'étaient partagé le nouvel empire d'Alexandre.

Un jour, les habitants paiens de Joppé noyèrent traîtreusement 200 Israélites. A cette nouvelle, Judas Machabée (165-160 av. J.-C.) attaqua le port pendant la nuit et brûla les bateaux avec tous ceux qui les montaient[7]. Vers l'an 142, Simon Machabée prit possession de la ville et y laissa une garnison juive[8].

Après avoir pris Jérusalem l'an 63 av. J.-C., Pompée enleva Joppé aux Juifs et réunit cette ville à la province de Syrie. Mais Jules César, vainqueur de Pompée (48), la rendit aux Juifs[9]. Hérode le Grand, nommé roi de Judée par le sénat, dut

1. Max Muller, *Asia u Europa n., A. E. D.* — 2. Conder, *T. A. T.*, nos 57 et 71. — 3. Cf., Jg., I, 34 ; — XVIII, 1. — 4. W. Asiat inscr., 1, 35. — 5. Jon., I. — 6. Prisme de Taylor. — 7. II Mach., XIII, 3-7. — 8. I Mach., XII, 33. — 9. A. J., XIV, IV, 4 ; — X, 6.

s'emparer de Joppé par force, avec l'aide des Romains ; mais bientôt après, Antoine en fit don à Cléopâtre, qui la retint jusqu'à la défaite d'Antoine par Auguste à la bataille d'Actium (31). Joppé retourna alors à ses légitimes possesseurs[1].

Cette ville perdit beaucoup de son importance commerciale lorsqu'Hérode fit de la tour de Straton la splendide ville de Césarée, et y créa un port vaste et commode. Elle sut cependant maintenir son prestige, et sans devenir le chef-lieu d'une toparchie, comme le prétend Pline, elle resta, avec Jamnia, une ville autonome au dire de Josèphe[2].

Dès l'avènement du christianisme, Joppé compta des disciples du Christ. La résurrection de la veuve Tabitha ou Dorcas par le prince des apôtres, « fut connue dans tout Joppé et beaucoup crurent au Seigneur[3]. » C'est aussi pendant son séjour dans la maison du corroyeur Simon, que saint Pierre eut la vision symbolique des animaux purs et impurs.

Pendant l'insurrection des Juifs contre les Romains, Cestius Gallus, gouverneur de Syrie, livra Joppé aux flammes et passa 8.400 personnes au fil de l'épée[4]. Beaucoup de Juifs, pourchassés par les Romains dans d'autres contrées, se réfugièrent dans les ruines de cette ville et, pour assurer leur vie, se livrèrent à la piraterie. Vespasien assaillit ce repaire de brigands, dont 4.200 trouvèrent la mort, soit sous le glaive, soit dans les flots. Peu à peu Joppé se releva autour du fort que Vespasien y fit élever[5]. Le christianisme y refleurit, et Joppé devint le siège d'un évêché. Fidus, évêque de cette ville, assista au synode de Lydda en 415 et au concile d'Ephèse en 431.

Jusqu'au VIIe s., les pèlerins débarquèrent à Césarée. Mais attirés par les souvenirs bibliques de Joppé, ils s'écartèrent souvent de leur route, de Césarée à Jérusalem, pour visiter le tombeau de Dorcas et la maison de Simon. Saint Jérôme, sainte Paule et sa fille sainte Eustochium, Théodose et le Pèlerin de Plaisance dit Antonin, arrivés à Lydda, se rendirent à Jaffa avant de continuer leur route pour la Ville sainte.

Avec l'invasion des Arabes (637), Joppé, dorénavant appelé plus communément *Jaffa*, redevint le port principal de la Palestine.

Les Croisés trouvèrent Jaffa sans défense. Godefroy de Bouillon releva ses murs (1100), l'érigea en comté vassal du roi de Jérusalem et en confia la garde au chevalier picard Roger de Rozoi en Thiérache. La dignité comtale est dévolue successivement à Hugues, seigneur de Puiset, à Amaury, frère

1. A. J., XV, VII, 3. — 2. A. J., XIV, X, 6. — 3. Act., IX, 36-48. — 4. Act., X, 1-24. — 5. G. J., II, XVIII, 10 ; — III, IX, 2, 3.

de Baudouin III (1151), à Guillaume marquis de Monferrat (1157), puis à Geoffroi et Amaury frères de Gui de Lusignan, et ensuite à Gauthier de Brienne (1204). En 1247, elle passa dans la maison d'Ibelin, et à partir de 1447, le titre appartient à la famille vénitienne des Contarini, *conti del Jaffo*.

En 1103, Baudouin Ier concéda l'église de Saint-Pierre aux chanoines du Saint-Sépulcre. Baudouin III y accorda plusieurs privilèges aux Pisans, entre autres celui de posséder, à Jaffa, une rue avec une église. Après la désastreuse bataille de Hattin (1187), Jaffa fut prise et démantelée par Mélek el Adel, frère de Saladin, puis rendue aux chrétiens par la trêve conclue entre Richard Cœur-de-Lion et Saladin après la bataille d'Arsur (1191). Mélek el Adel s'en empara une seconde fois en 1197 et y fit massacrer 20.000 chrétiens. Gauthier de Brienne, après avoir battu les Sarrasins en plusieurs rencontres, devint maître de Jaffa en 1204, et l'empereur Frédéric II la restaura en 1228.

Saint Louis, roi de France, débarqua à Jaffa l'an 1251 et entoura la ville d'une nouvelle enceinte flanquée de 24 tours. Il fit construire en même temps une magnifique église avec dix autels pour les Religieux Franciscains [1]. Finalement, Bibars el Bendoukdar, sultan d'Egypte, prit la ville d'assaut en 1267, la ruina de fond en comble, et fit périr toute sa population. L'antique Joppé resta pendant quatre siècles sans histoire. Les masures ne servirent d'abris qu'à des bateliers et à des pêcheurs. Les pèlerins qui y débarquaient furent reçus par les Frères Mineurs, qui les conduisirent directement à leur hospice de Ramléh.

Au XVIIe s., Jaffa commençait à se relever et en 1650, les Frères Mineurs furent autorisés à y établir un couvent avec un hospice pour les pèlerins. Le 12 mai 1775, Mahoma Bey, appelé vulgairement Abou Daxas ou Dahab, se rendit maître de la ville et fit mettre à mort les chrétiens avec deux Pères Franciscains, le curé et son coadjuteur. Une trentaine seulement échappèrent au massacre.

Bonaparte, se rendant d'Egypte à Saint-Jean d'Acre, y mit le siège et s'en empara le 3 mars 1799. On lui reproche d'avoir fait massacrer la garnison composée de 4.000 Albanais, et empoisonner, au moment de la retraite, ses propres soldats atteints de la peste. Ces deux faits sont, cependant, sérieusement contestés. Ibrahim Pacha, fils de Méhémed Ali, s'empara à son tour de Jaffa en décembre 1831. Sept ans plus tard, un violent tremblement de terre la détruisit en partie et renversa ses murailles.

1. Michaud, *Hist. des Crois*, 1867, III, 212

Etat actuel.

L'ancienne Jaffa, encore ceinte d'une muraille en ruine, est bâtie en amphithéâtre sur les flancs d'une colline qui domine la mer de 51 mètres de hauteur, et la plaine, à l'E., de 30 m. Autour de l'ancienne ville se sont développés des quartiers nouveaux qui, par leur aspect de propreté et leurs beaux jardins, tranchent singulièrement sur les vieilles maisons à plate-forme empilées sans ordre sur la colline.

Population. La population qui, il y a 30 ans, comptait à peine 10.000 habitants, est évaluée, d'après le recensement de 1905, à plus de 40.000 âmes. Elle se répartit en deux classes : les sujets ottomans et non ottomans ou Européens. Les trois quarts sont ottomans, savoir : 24.265 musulmans, 970 israélites et 5.216 chrétiens. Ces derniers se divisent comme il suit : Latins 710 (sans compter les latins étrangers qui s'élèvent au nombre de 300) ; Maronites 214 ; Melchites 514 ; Syriens 35 ; Grecs non-unis 3.552 ; Arméniens non-unis 104 ; protestants 112. Parmi les sujets non ottomans, on compte environ 4.000 israélites et 800 protestants.

Les pèlerins et touristes affluent de plus en plus dans ce port pour se rendre à Jérusalem. On en compte annuellement environ 50.000, tant juifs et mahométans que chrétiens. Parmi ces derniers, les Russes forment le plus fort contingent.

Commerce. Au point de vue commercial, la rade de Jaffa est une des plus importantes du Levant. Elle est fréquentée chaque année par 400 bateaux à vapeur, qui emportent un chargement de 500.000 tonnes, et par un nombre égal de voiliers dont la cargaison peut être évaluée à 150.000 tonnes. Les articles d'exportation consistent surtout en blé, sésame, coton, cuir, fruits et spécialement en oranges. Les produits exportés d'année en année se montent à une valeur de 12 à 15 millions de francs. On importe des étoffes de coton et de laine, des denrées coloniales, du fer, des briques, du bois et autres matériaux de construction.

Ecoles et établissements de bienfaisance. Les Pères Franciscains dirigent, près l'église paroissiale, une école pour les garçons. Les Frères des Ecoles chrétiennes possèdent un internat et deux écoles pour externes. Une 4ᵉ école pour les garçons a été ouverte par une société de Florence. Les Religieuses de Saint-Joseph de l'Apparition ont un internat et l'école paroissiale pour les filles ; les Religieuses Franciscaines ont de même un internat et un externat pour les filles.

Chaque rite et chaque religion a son école respective.

Le grand hôpital français de Saint-Louis fondé en 1876, est desservi par les Sœurs de Saint-Joseph, qui tiennent aussi un dispensaire en faveur des pauvres.

On trouve également à Jaffa une école et un hospice allemands, deux écoles et un hôpital soutenus par la *Church missionary Society*, un pensionnat anglais pour les filles, et un orphelinat américain.

Visite de la ville.

Les rues sont tortueuses et enchevêtrées ; en temps de pluie surtout, elles sont fort malpropres. Pour visiter la ville, il est indispensable d'avoir un guide.

L'église paroissiale latine ✠.

Elle est attenante au couvent des Pères Franciscains qui desservent la paroisse latine. Elle s'ouvre sur la rue à laquelle on arrive directement de l'Hospice des pèlerins. Cette église,

dédiée à saint Pierre, a été construite sur l'emplacement d'un ancien château fort du XIIIe s., au sommet de la colline, pour remplacer l'ancienne devenue trop petite. En y récitant un *Pater* et un *Ave*, on gagne l'indulgence plénière concédée à tout pèlerin qui arrive en Terre sainte.

La maison de Simon le Corroyeur †.

De l'église paroissiale on se dirige vers le sud et on traverse une rue qui dans le cadastre municipal porte le nom de *Hâret et Tabît, quartier de Tabitha.* Mais la place de la maison où saint Pierre a ressuscité la pieuse Tabitha, n'a jamais été indiquée par les pèlerins ou les chrétiens indigènes. (Voir à la fin, *Actes des Apôtres*, IX, 36-43, n° **95**.

En 6 min. on arrive au phare, *el farân*, qui domine une petite mosquée, *Djamiâ et Tabît* ou *Mar Boutros, Saint-Pierre*, construite sur un monceau de ruines. C'est l'emplacement traditionnel de la maison de Simon le Corroyeur C'est là que logea saint Pierre lorsqu'il eut la vision de la nappe remplie d'animaux purs et impurs, et lorsqu'il entendit une voix du ciel qui l'invitait à recevoir au sein de l'Eglise les gentils aussi bien que les Juifs. Dans cette même maison, il reçut les messagers qui vinrent le prier de se rendre à Césarée auprès de Corneille le centurion. (Voir le récit des *Actes des Apôtres*, X, 1-23, à la fin, n° **96**.

En montant sur la terrasse près du phare, on voit immédiatement que ce lieu est situé « près de la mer » et limité par quelques restes d'anciennes fortifications. Aujourd'hui encore, les tanneurs habitent dans le voisinage, vers le midi. « Les documents du moyen âge, écrit M. L. Heidet, indiquent en effet l'église de Saint-Pierre vers le sud de la ville et vers l'angle sud-ouest. Dernièrement, le mur d'une construction contiguë à la petite mosquée, du côté du midi, s'étant écroulé, laissa paraître deux absides et quelques pans de mur d'une église de caractère médiéval ; cette découverte ne permet guère de douter que la tradition actuelle ne soit la continuation de la tradition du XIIe siècle. » (*D. B. V.*, III, 1640.)
On ne peut guère douter non plus que les chrétiens de Jaffa n'aient montré aux Croisés la Maison de Simon à l'emplacement traditionnel des siècles précédents, c'est-à-dire, là où elle fut visitée par le Pèlerin de Plaisance, Théodose, sainte Paule et saint Jérôme. Les ruines de la grande église qui apparaissent, appartiennent, sans doute, au premier sanctuaire que les Fils de saint François d'Assise ont obtenu en Terre sainte de la libéralité de saint Louis, qui aura simplement reconstruit l'église détruite aux siècles précédents.
Les visiteurs laissent au gardien, qui ouvre la mosquée, 20 cent. par personne ou 1 fr. par groupe.

Bazars, Jardins, Cimetière de Tabitha, Colonie allemande, etc.

Les pèlerins qui ont le loisir de visiter la ville peuvent faire une très intéressante promenade en longeant d'abord le quai,

d'ordinaire encombré d'ânes et de chameaux. A quelques pas au N. de l'Hospice latin, on rencontre le couvent des Arméniens non-unis, où l'on montre la *Salle des pestiférés*, l'ambulance de Bonaparte. Elle a été divisée depuis en plusieurs chambres vulgaires.

Plus loin, on arrive au bazar, où la variété des gens, des costumes, des langues et des produits du pays intéresse fort l'étranger. On y remarque deux fontaines monumentales ; leurs marbres proviennent pour la plupart d'anciens édifices. Elles sont dues à la munificence d'Abou Naboût, gouverneur de Jaffa au commencement du XIXe s.

A gauche se dresse la mosquée principale, *Djamiâ Makhmoudiyéh*, dont le portique de la façade et les galeries de la grande cour possèdent quelques colonnes monolithes de marbre, provenant d'antiques monuments. Pour entrer, même dans la cour de la mosquée, il faut ôter les souliers.

En sortant de l'ancienne ville, on arrive sur une grande place ornée de parterres de fleurs et dominée par une tour turque à horloge. D'un côté de la place, s'élève la caserne, de l'autre, le nouveau palais du sérail, siège du gouvernement local.

La ville mérite surtout le nom de *Yafô, la belle,* par ses admirables vergers. Déjà au XIVe s. av. J.-C., Mohar, un officier de Ramsès II, vantait les fruits délicieux des splendides jardins de *Ia-pu*. D'innombrables orangers, grenadiers, citronniers, figuiers, amandiers, palmiers et autres arbres fruitiers forment un immense bosquet d'où émergent çà et là de jolies villas. A l'époque de la floraison, l'air est embaumé à quelques km. à la ronde.

En prenant la route de Jérusalem, on arrive en 15 min. à une élégante *sébîl*, ou fontaine, qui coule à l'ombre de quelques sycomores. Elle aussi est due à la générosité d'Abou Naboût, qui y a choisi le lieu de sa sépulture.

Cimetière de Tabitha. Près de la fontaine existe un mamelon appelé par les indigènes *Ardh* ou *Djêbel Tabîta*. De temps immémorial, les habitants de Jaffa se transportent en ce lieu le 4e dimanche après la Pâque des Latins, pour fêter la mémoire de la généreuse veuve ressuscitée par saint Pierre, et qui, d'après la tradition, fut enterrée sur ce tertre. Son sépulcre, cependant, n'est pas connu. L'an 1905, le 21 mai, 10 à 15.000 personnes, chrétiens et musulmans, se rendirent au *Djêbel Tabîta*. (V. le récit des *Actes des Apôtres*, IX, 36-43, à la fin, n° **95**.)

En 1873, M. Clermont-Ganneau étudia ce terrain et constata bientôt que le mamelon renferme, en effet, la nécropole juive de Jaffa. On y a trouvé un grand nombre de tombeaux taillés dans le roc, avec plusieurs

inscriptions grecques, dont les noms propres sont hébreux, ainsi que des emblèmes juifs, comme le candélabre à sept branches, la palme funéraire, etc. (V. *Q. St., 1874*, 3-5.)

Dans le voisinage, les Russes possèdent une vaste propriété avec une église. Du haut du clocher on jouit d'une belle vue sur la plaine de Sâron.

De là on peut regagner la ville, en passant par la colonie allemande. L'hôtel du Parc, situé dans un magnifique jardin, possède un intéressant petit musée d'antiquités du pays, organisé par le baron d'Ustinov.

La colonie allemande, qui date de l'année 1868, est formée de familles wurtembergeoises d'une communauté dite *du Temple* ou des *Amis de Jérusalem*. Cette secte fondée en 1860 par W. et C. Hoffmann, se propose de régénérer le christianisme par une bonne interprétation des prophéties de l'Ancien Testament. La colonie compte 300 âmes. Tous s'occupent d'agriculture.

De JAFFA à JÉRUSALEM

On peut se rendre de Jaffa à Jérusalem soit en chemin de fer, soit en voiture, soit à cheval. En chemin de fer, on met 3 h. 50 min. Par la route carrossable, il faut de 7 à 8 h. en voiture, et de 11 à 12 h. à cheval. L'un et l'autre voyage sont très intéressants par les souvenirs bibliques qui se rattachent au pays que l'on traverse. C'est pourquoi nous décrirons les deux. Si l'on se rend de Jaffa à Jérusalem par la voie ferrée, on ne regrettera pas d'être descendu de Jérusalem à Jaffa en voiture.

VOYAGE Ier.

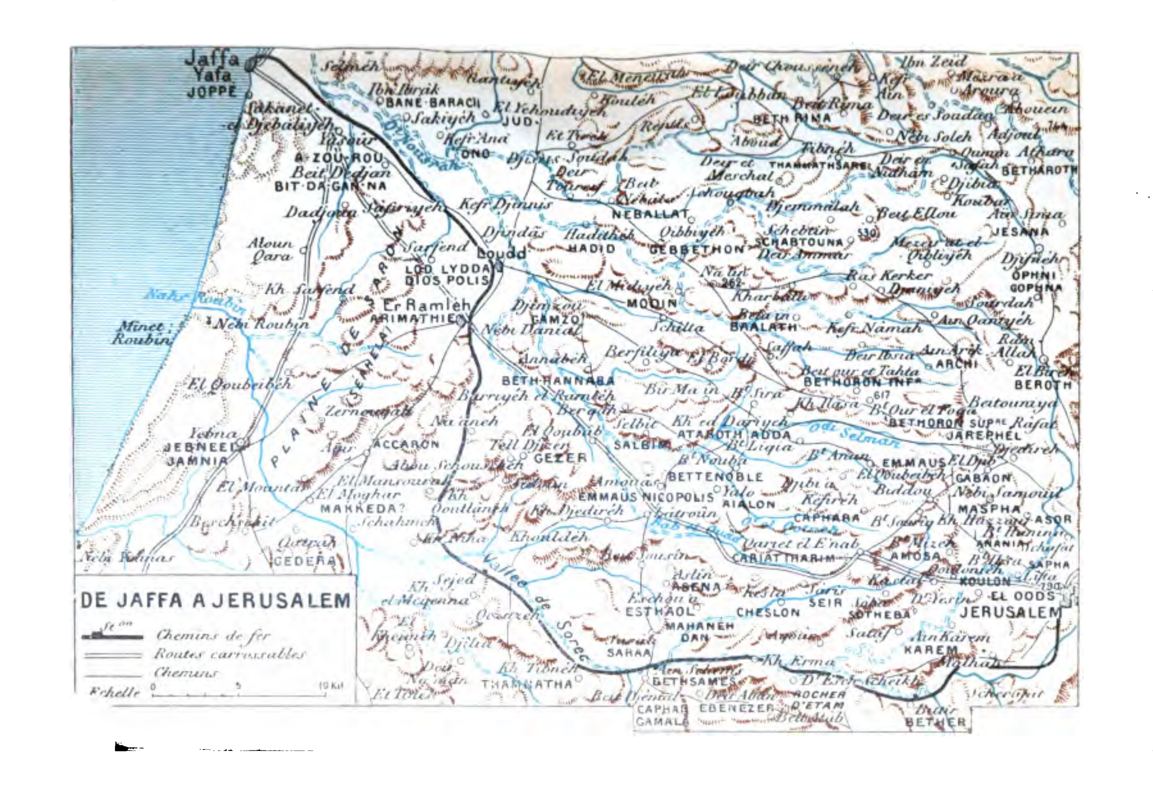
De Jaffa à Jérusalem en chemin de fer.

87 km. — Un train par jour. — Départ de Jaffa, du 1er octobre au 10 mars à 1 h. 20 du soir ; — du 10 mars au 1er octobre à 2 h. du soir. — Prix des places : 1re classe, 70 piastres 20 paras = 15 frs ; — 2e et dernière classe, 25 piastres = 5 frs 32.

Horaire du chemin de fer.

Dist.	STATIONS	Du 1er Octobre au 10 Mars		Du 10 Mars au 1er Octobre	
Km.		*Arrivée*	*Départ*	*Arrivée*	*Départ*
		soir H. M.	soir H. M.	soir H. M.	soir H. M.
	JAFFA		1 20		2 —
20	Lydda	1 58	2 01	2 37	2 40
23	Ramléh	2 07	2 13	2 47	2 53
40	Sedjed	2 47	2 52	3 26	3 36
51	Deir Abân	3 17	3 23	4 01	4 05
76	Bittir	4 35	4 38	5 16	5 18
87	JÉRUSALEM	5 10	—	5 50	—
		matin	matin	matin	matin
	JÉRUSALEM		8 —		7 40
11	Bittir	8 25	8 28	8 05	8 07
36	Deir Abân	9 30	9 36	9 09	9 10
47	Sedjed	9 59	10 02	9 42	9 44
64	Ramléh	10 36	10 42	10 18	10 23
67	Lydda	10 49	10 52	10 30	10 32
87	JAFFA	11 30	—	11 10	—

On peut, à la rigueur, profiter du train de marchandises, généralement mixte, qui part de Jaffa de 6 à 7 h. du matin.



DE JAFFA A JERUSALEM
Chemins de fer
Routes carrossables
Chemins
Echelle 0 5 10 Kil
Jaffa
Yafa
JOPPE
BANE BARACII
JUD.
ONO
A ZOU ROU
Beit Dedjan
BIT DAGAN NA
Aloun
Qara
Loudd
LOD LYDDA
DIOS POLIS
Er Ramleh
ARIMATHIE
Nebi Roubin
Minet Roubin
El Qoubeibeh
Yebna
JEBNEEL
JAMNIA
ACCARON
MAKKEDA?
GEDERA
GEZER
BETH HANNABA
HADID
NEBALLAT
GEBBETHON
SCHABTOUNA
MODIN
GAMZO
BAALATH
ATAROTH ADDA
SALBIM
BETTENOBLE
EMMAUS NICOPOLIS
AIALON
CAPHARA
CARIAT IARIM
ASENA
ESTHAOL
CHESLON
MAHANEH
DAN
SARAA
THAMNATHA
BETHSAMES
CAPHAR
GAMALA
EBENEZER
ROCHER
D'ETAM
BETHER
KAREM
SOTHEBA
SEIR
EL QODS
JERUSALEM
KOULON
SAPHA
ANANIA
AMOSA
ASOR
MASPHA
GABAON
EMMAUS
JAREPHEL
BETHORON SUPRE
BETHORON INFR
BEROTH
ARCHI
OPHNI
GOPHNA
JESANA
BETHAROTH
THAMNATHSARE
BETH RIMA
Ibn Zeid
Kefr Ana
Kefr Djinnis
Ras Kerker
Kefr Namah
Selbit
Vallée de Sorec

Le chemin de fer contourne au N. les splendides jardins. On aperçoit bientôt à droite le clocher russe, au N. du *Cimetière de Tabitha.*

Au km. 3, on traverse la route qui va à Naplouse et à Caiffa, et on remarque à g. le nouveau village de *Sarôna*, bâti par une seconde colonie wurtembergeoise, qui compte environ 400 âmes, La voie ferrée s'incline vers le S. et suit la dépression du *Ouâdi Miserâra.*

Plaine de Sâron. Au km. 4, on sort des jardins pour entrer dans la plaine de Sâron qu'on traverse du N.-O. au S.-E. Cette plaine, d'une fertilité remarquable lorsqu'elle est bien cultivée, s'étend jusqu'aux montagnes de la Judée, sur une largeur de 8 lieues, et depuis le Carmel jusqu'à Gaza sur une étendue de 30 lieues. Du Carmel jusqu'à la hauteur de Jaffa, elle porte ordinairement le nom de Sâron, et de Jaffa à Gaza, plus souvent celui de *Séphéla*, qui veut dire *pays bas.*

Déjà Isaïe vantait la beauté de la plaine de Sâron [1], et au temps de l'Epouse du Cantique des Cantiques, comme aujourd'hui, le narcisse domine entre les fleurs qui au printemps émaillent son sol. « Je suis le narcisse de Sâron, le lis des vallées [2]. » Le manque d'arbres rend cette vaste campagne un peu monotone. A dr., l'*Alliance israélite* fonda en 1870 une école d'agriculture, la colonie *Mikwéh Israël.*

Yazour. Au km. 5, on voit à dr. Yazour, un misérable village établi sur un tertre sablonneux.

Cette localité semble figurer sous le nom de *A-zu-ru* parmi les villes conquises par Sennachérib à l'O. de la Palestine [3]. Mais elle n'est ni l'*Asor* (Jos., XV, 23), ni la *Hatsor Hadattah* ou l'*Asor-Nova* de la Vulgate (Jos., XV, 25). Celles-ci appartiennent au groupe des villes situées au midi de Juda. (V. *Voy. XXI, De Jaffa à Gaza.*) La ville Hatzor, capitale du roi Jabin (Jos., XI), se trouvait certainement au N. de la Palestine.

A g. on aperçoit, à une distance de 4 km., le hameau d'*Ibn Ibrâk* qui veut dire le *Fils d'Ibrâk.* Par son nom et sa position, Ibn Ibrâk rappelle d'une manière frappante la ville de **Bane Barach,** *Fils de Barach,* que Josué attribua à la tribu de Dan (XIX, 45).

D'après les inscriptions cunéiformes, Sennachérib conquit dans ces parages une ville du nom de Ba-naï-Bar-qa, qui répond à Bane-Barach et à Ibn Ibrâk. Eusèbe et saint Jérôme ont eu le tort de faire de Bane-Barach deux villes distinctes. (V. *Voy. XXI, De Jaffa à Gaza.*)

Beit Dedjân. Au km. 10, le chemin de fer laisse à dr. le village de *Beit Dedjân* dont le nom peut bien provenir de *Beth Dagon, Maison ou Temple de Dagon,* divinité phénicienne en grand honneur chez les Philistins. Ce village représente *Bit-da-*

1. Is., XXXV, 2, — LXV, 10. — 2. Cant., II, 1, t. hébr. — 3. Pr. de Tayl.

gan-na, qui dans la liste des villes conquises par Sennachérib, vient immédiatement avant *Ja-ap-pu-u* et les autres localités déjà citées ; mais Beit Dédjân n'est pas la Beth Dagon de la Bible. Celle-ci était une ville de Juda [1].

M. Clermont-Ganneau signale à 4 km. au S. de Beit-Dédjân une antique localité appelée *Dadjoûn* [2], qui répond encore mieux que Dedjân au mot Dagon. Mais ni l'un ni l'autre ne répondent au Beth Dagon de la Bible. Celle-ci était une ville de la plaine de Juda et non de Dan. Puis Eusèbe et saint Jérôme disent que la ville biblique s'appelait de leur temps *Caphar Dagon*, village de Dagon, et se trouvait dans la tribu de Juda, entre Diospolis ou *Lydda* et Jamnia ou *Yebna* [3], c'est-à-dire, dans le voisinage d'Accaron ou *Akîr*, ville de la tribu de Juda.

A 3 km. au N.-E. se trouve *Kefr Ana*, petit village situé dans un pli de terrain de la plaine ondulée de Sâron. C'est l'**Ono** de la Bible, ville située sur la route des caravanes, le long de laquelle les Ismaélites emmenèrent Joseph en Egypte ; c'est probablement par cette même route que la sainte Famille revint de l'Egypte pour s'en retourner à Nazareth.

Le 1er livre des Paralipomènes (VIII, 12) raconte que le Benjamite Samad restaura **Ono** et **Lod** (Lydda). Sur les pylônes de Karnak, *Aa-na* est mentionnée avec *Luden* (Lod) et *Ia-pu* (Joppé) parmi les villes conquises par Thoutmès III. Le Talmud veut que Josué ait fortifié cette ville [4]. Avant et après la captivité de Babylone, Ono était habitée par des Benjamites [5]. Or Néhémie l'appelle « Ono vallée des artisans [6]. » Le Talmud de Jérusalem donne le nom de « vallée des artisans » à tout le territoire qui renferme Ono et Lydda [7]. Cela s'explique aisément : Ces deux villes formaient alors à tour de rôle un caravansérail important, étant placées sur la grande route de commerce qui d'Alep, de Bagdad et de Damas descendait à Sichem, à Gaza et en Egypte.

Près du km. 12, la ligne frise, à dr., un assez grand village du nom de *Sâfiriyéh*.

C'est peut-être *Kefar Sipouriya* ou *Beth Schifouriya* que le Talmud indique dans cette plaine [8]. Les Chroniques samaritaines citent Kefr Sarafiéh avec er Ramlah comme villes habitées par des Samaritains du VIe au VIIe s. ap. J.-C. [9].

Au km. 14, à dr., on voit le village de *Sarfend* sur une petite éminence. Cette localité est ancienne, comme le démontrent ses ruines et ses tombeaux juifs.

Isaac Chelo (1334) et Adrien Reland y voient le Sériphin ou Jardin de Céréfin du Talmud [10], d'où l'on devait offrir au Temple l'*Omer* ou *Gomer*, les prémices du blé [11].

Au km. 15, on peut entrevoir au N.-E. de Kefr Ana le hameau de *Yéhoud* qu'on identifie avec **Jud** ou **Jéhud**, ville de Dan [12].

1. Jos., XIX, 45. — 2. *Q. St.*, 1874, 279 ; — 1882, 21. — 3. O. S., 50. — 4. Mischna Erakkim, IX, 6. — 5. Esd., II, 33. — Neh., VII, 37 ; — XI, 33. — 6. Neh., XI, 35. — 7. Megillah, I, 2. — 8. Neubauer, *Géogr. du Talm.*, 81. — 9. S. W. P., S. P., 231. — 10. Mischna Menachot, VI, 2. — 11. Lév., XXIII, 10. — 12. Jos., XIX, 45.

La légende samaritaine y place le tombeau du patriarche Juda, et les musulmans y ont érigé un *moukam,* petit sanctuaire, au *Nébi Houda,* le prophète Juda. A 3 km. au S.-E. de Lydda, les Samaritains indiquent également, on ne sait pourquoi, le tombeau de Dan, un autre fils de Jacob, et les musulmans y ont élevé un sanctuaire au *Nébi Danidl* ou *Danián.*

LYDDA

La station de Lydda se rencontre au 20e km. La ville est dissimulée au milieu d'une véritable forêt d'oliviers, à 20 min. de la gare, à gauche.

HISTOIRE

Lod [1] ou Lydda [2], Loud en arabe, fut conquise, comme nous l'avons vu, par Thoutmès III, et rebâtie par Samad, un Benjamite. Nabuchodonosor emmena une partie de sa population en Chaldée. Parmi les captifs qui revinrent en Palestine avec Zorobabel, on comptait 725 hommes de Lod, d'Hadid, d'Ono et de Neballât, tous descendants de Benjamin [3].

Vers l'an 150 av. J.-C., Démétrius Nicator, roi de Syrie, détacha Lydda de la Samarie et la rendit au pontife-roi Jonathas [4]. Pompée l'enleva de nouveau à la Judée ; mais l'an 48, Jules-César la remit aux Juifs. Elle était alors chef-lieu d'une *toparchie* [5].

L'an 44 de notre ère, Cassius réduisit les habitants en esclavage ; mais Antoine ordonna de les remettre en liberté [6]. Cestius Gallus, après avoir livré Joppé aux flammes, incendia aussi Lydda ; mais il n'y trouva que 50 habitants à massacrer, parce que les autres assistaient aux fêtes des Tabernacles à Jérusalem [7]. A l'approche de Vespasien en 68, la ville se rendit à discrétion et n'eut pas à souffrir. Les Siro-Macédoniens avaient remplacé son nom par celui de Diospolis, ville de Zeus ou de Jupiter. Néanmoins, quelques siècles après, elle reprit son ancien nom, comme tant d'autres villes.

Dès le commencement de la prédication apostolique, Lydda comptait une chrétienté. Saint Pierre s'y rendit un jour « pour voir les saints, » et à cette occasion il guérit miraculeusement Enée, que la paralysie avait retenu huit ans au lit. « Et ceux qui habitaient Lydda et Sâron le virent et se convertirent au Seigneur [7]. » C'est là aussi que le Prince des apôtres reçut le messager qui l'appelait d'urgence à Joppé, où Tabitha venait de mourir.

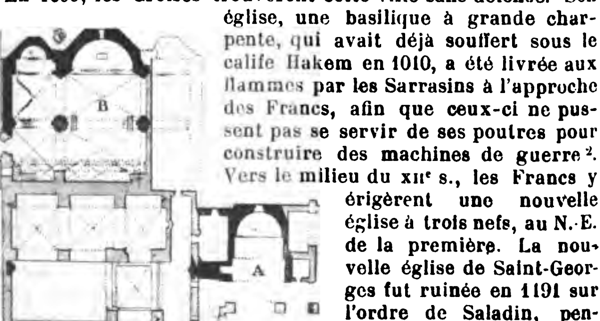
1. I Par., VIII, 12. — 2. Neh., VI, 35. — 3. Esd., II, 33. — 4. I Mach., XI. 34. — 5. G. J., III, III, 5 ; — A. J., XIV ou XI (XII, 2-5). — 6. G. J., II. XIX, 11. — 7. Act., IX, 32-35.

Aussitôt que la liberté du christianisme fut proclamée par Constantin, Lydda devint le siège d'un évêché. Aétius, évêque de Diospolis, figure sur la liste des Pères du concile de Nicée en 325. L'an 415, le métropolitain de Césarée convoqua un synode à Lydda, auquel assistèrent 14 évêques pour juger Pélage, Morgan d'Angleterre, qui y fut cité. Les erreurs qu'il avait répandues furent condamnées ; mais comme l'astucieux hérétique sembla anathématiser ses propres doctrines, il fut absous.

L'église de Lydda est dédiée au glorieux martyr saint Georges de Cappadoce. D'après la tradition locale, qu'on peut retracer jusqu'au VIe s., saint Georges était originaire de Lydda et ses restes mortels furent rapportés de Nicomédie en sa ville natale. Cependant, vers l'an 322, Eusèbe de Césarée raconte le martyre du noble soldat qui confessa le Christ à Nicomédie devant Dioclétien en avril 303 ; mais il ne nomme pas le saint par son nom et ne parle ni de sa patrie, ni du lieu de sa sépulture [1]. Parmi les pèlerins, le diacre Théodose (530) mentionne le premier le tombeau de saint Georges à Lydda.

De même que la prospérité de Lydda fit déchoir Ono, de même aussi Ramléh, croissant en importance après l'invasion des Arabes (637), causa la décadence de Lydda.

En 1099, les Croisés trouvèrent cette ville sans défense. Son église, une basilique à grande charpente, qui avait déjà souffert sous le calife Hakem en 1010, a été livrée aux flammes par les Sarrasins à l'approche des Francs, afin que ceux-ci ne pussent pas se servir de ses poutres pour construire des machines de guerre [2]. Vers le milieu du XIIe s., les Francs y érigèrent une nouvelle église à trois nefs, au N.-E. de la première. La nouvelle église de Saint-Georges fut ruinée en 1191 sur l'ordre de Saladin, pendant les luttes qu'il eut à soutenir contre Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre.



Plan de l'église de Saint-Georges.
A. *Basilique byzantine.*
B. *Eglise des Croisés.*

1. *H. E.*, VIII, 5. — 2. Guil. de Tyr, *H.*, VII, 22.

Etat actuel.

Lydda est aujourd'hui une petite ville sans industrie et sans commerce. Les rues sont étroites et malpropres. La population s'élève à environ 6.800 habitants, dont 4.800 musulmans, 2.000 Grecs non-unis et 30 protestants.

L'église de Saint-Georges †.

Une mosquée avec minaret a remplacé la première église de style basilical. M. Clermont-Ganneau en a retrouvé l'abside. De l'église des Croisés, deux absides et deux travées avec la crypte ont échappé à la destruction. Les vénérables restes de ce monument offrent le plus vif intérêt à l'archéologue, qui y retrouve le même plan que dans celle de Sébaste, avec des particularités de détails très caractéristiques.

Pendant la guerre franco-allemande, les Grecs non-unis contestèrent aux Pères de Terre sainte leurs droits sur cette église, sous prétexte qu'elle appartenait aux Grecs avant d'appartenir aux Latins. En vertu d'un compromis fait entre le gouvernement français et le gouvernement ottoman, les Pères Franciscains furent obligés de renoncer à leurs droits en faveur des Grecs, et comme dédommagement, le gouvernement français obtint l'église de Qariet el Enâb ou Abougôche. Les Grecs ont restauré depuis la portion de l'église qui restait debout, et dans la crypte ils ont placé un petit monument de forme cubique, un cénotaphe, portant en grand relief l'image de saint Georges.

Avant de quitter Lydda, on lira avec émotion le passage des Actes des Apôtres, relatif au séjour de saint Pierre dans cette ville et à la guérison du paralytique. (V. à la fin, Act. IX, 32-36, n° **94.**)

A l'E. de Lydda apparaît *Hadité* qui doit être **Hadid**, une des quatre villes occupées par les Benjamites d'après Esdras et Néhémie. On reconnaît la quatrième de ces villes, **Neballât,** dans le village de *Beit Nebâla* situé à 4 km. au N.-E. de Hadité.

Au sortir de la gare de Lydda, la voie descend vers le midi. Au km. 21, on aperçoit à g. le village de *Djimzou* qui est le **Gimzo** ou **Gamzo** de la Bible.

L'écrivain sacré raconte que les Philistins s'emparèrent « de Bethsamès, d'Aïalon, de Gadéroth, de Socho, ainsi que de Thamna et de Gamzo (Gimzo en grec), et qu'ils y habitèrent[1] ». Dans les monuments assyriens figure dans cette même direction la ville de *Gam-u-za-nu.*

RAMLÉH

Au km. 23, on arrive à la station de Ramléh, placée à 7 min. de la ville, qu'on voit à dr. On peut loger à l'Hospice des Pères Franciscains, ou à l'*hôtel Reinhardt.*

1. II Par., XXVIII, 18.

Ramléh est l'ancienne Arimathie, patrie de Joseph, le noble décurion qui ensevelit Notre-Seigneur dans son propre tombeau.

HISTOIRE

Parmi les anciennes villes de la tribu de Juda situées dans la plaine, la version des Septante mentionne **Ramen** [1]. Nous savons d'une manière positive que Démétrius Nicator détacha de la Samarie Ephraïm, Lydda et Ramathaïm pour les réunir à la Judée, parce que leurs habitants « sacrifiaient à Jérusalem »[2], c'est-à-dire qu'ils étaient Juifs.

Ramathaïm est la forme du duel de Rama; au pluriel Ramatha. Ce nom avec l'article *ha* devient en grec Armathem ou Arimathaïa. Or saint Luc raconte que Joseph qui ensevelit Notre Seigneur, était « d'Arimathie, ville de Juifs[3]. »

Il n'y a de doute pour personne qu'Arimathie ne soit Ramathaïm, et cette localité existait encore au IVe s. de notre ère. Eusèbe de Césarée dit qu'Armathem était *situé* près de Diospolis (Lydda), et que c'était « le lieu d'origine de Joseph appelé dans l'Evangile Joseph d'Arimathie[4]. » Saint Jérôme répète la même chose à son tour[5], et, dans l'épitaphe de sainte Paule, il fait suivre à cette dernière un itinéraire qui, comme le remarque A. Reland, semble bien placer Arimathie au S. de Lydda. Débarquée à Césarée, sainte Paule passa par Antipatride et arriva à Lydda. Au lieu de continuer son chemin vers Jérusalem par Bethoron, elle se rendit de Lydda à Arimathie, « patrie de Joseph », et de là à Joppé[6].

Au VIIIe s. Ramléh devint une grande ville munie de huit portes. L'historien arabe, Aboulféda, dit qu'elle est l'œuvre de Soleiman, fils d'Abd el Mélek, qui la bâtit en 716. Mais le même historien fait reculer son origine aux temps les plus éloignés. Lorsqu'Abraham revint de l'Egypte avec Sara, dit-il, il se fixa en Palestine « entre la ville de Jérusalem et celle de Ramla[7] ». Les Chroniques samaritaines nous fournissent d'ailleurs un document positif que cette ville existait longtemps avant que Soleiman ne la construisît dans de vastes proportions. Elles racontent que du VIe au VIIe s. « Safiriyéh et er Ramlah étaient habitées par des Samaritains[8]. »

Ramléh signifie sable en arabe ; mais personne n'ignore que les Arabes ont modifié une foule de noms hébreux de manière à leur donner un sens nouveau dans leur langue.

Sous la domination musulmane, Ramléh renfermait un bon nombre de chrétiens ; au Xe s. ils possédaient deux églises[9]. A

1. Jos., XV, 34. — 2. I Mac., XI, 34. — 3. Luc, XXXIII, 5, t. gr. — 4. O. S., 32. — 5. *Id.* — 6. Ep. LXXXVI, ad Eust. — 7. *H. anteislam.*. 22. — 8. S. W. P., *S. P.*, 231. — 9. Eutychius d'Alex., *Ann. M. P. G.*, CXI, 1551.

l'arrivée des Croisés, ils apprirent à ceux-ci que *Ramula* ou Ramléh était l'antique Ramatha ou l'Arimathie de Joseph. Foucher de Chartres, qui fit partie de la 1re Croisade, raconte que les Francs, après avoir occupé Lydda, « passèrent par la ville appelée Ramatha ou Arimathie, dont les Sarrasins s'étaient enfuis la veille[1]. » L'auteur des *Gesta Francorum*, Guibert de Nogent, et tous les autres historiens des Croisades appellent cette ville, Ramula, Rama, Rames et Ramatha.

Aussitôt que les Croisés eurent pris possession de la ville, ils y érigèrent un évêché sous le titulaire de Saint-Georges de Lydda, et dans tous les actes publics, l'évêque porte le titre de *Episcopus Ramathensis*. Ensuite, depuis Godefroy de Bouillon jusqu'au XIVe s., le seigneur de Ramléh porte le titre de *Dominus Ramathensis*, et la ville elle-même figure vingt fois dans les chartes de l'époque avec le nom de Ramatha.

L'Israélite Benjamin de Tudéla (1160-1165) reconnait dans Ramléh la Ramathaim de l'Ancien Testament. Jean de Wurzbourg (1165), Théodoric (1175), Burchard de Mont-Sion (1283), Marin Sanut et tant d'autres pèlerins y virent l'Arimathie de l'Evangile, la patrie de Joseph. Au moyen-âge, plusieurs écrivains se sont écartés de la tradition, déroutés qu'ils étaient par la Vulgate. Celle-ci a rendu les mots du texte original « Joseph d'Arimathie *ville de Juifs* » par « Joseph d'Arimathie *ville de la Judée*[2], » ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

Ramléh eut beaucoup à souffrir pendant les guerres des Croisades. En 1101, Baudouin Ier remporta une brillante victoire sur une armée égyptienne venue d'Ascalon pour s'emparer de Ramléh ; mais la même année, ses troupes furent défaites et il dut se réfugier dans la ville, d'où il s'enfuit pendant la nuit pour aller à Arsur, grâce à la magnanimité d'un chef arabe. Le lendemain, Ramléh fut prise d'assaut et tous les chrétiens furent mis à mort ou faits prisonniers. En 1177, la ville fut incendiée par le renégat Ibelin qui était à la tête d'une forte armée ; mais à son approche les habitants avaient abandonné la ville. Après la bataille de Hattin (1187), Saladin s'en rendit maître. Plus tard, en 1204, elle devint le quartier général de Richard Cœur de Lion et resta au pouvoir des chrétiens jusqu'à la conquête de Bibars (1266).

Etat actuel.

Ramléh resta une ville commerciale jusqu'au XVe s. ; mais depuis elle déchut rapidement de son ancienne splendeur, et

1. H. Hieros., XXV. — 2. V. notre ouvrage *La Patrie de S. Jean-B.*, App. Arimathie.

aujourd'hui elle n'est pas plus florissante que Lydda, sa voisine.

La population est d'environ 7,200 habitants dont 5,300 musulmans, 225 Latins, 25 Grecs catholiques, 1,600 Grecs non-unis et quelques Israélites.

La paroisse latine est dirigée par les Pères Franciscains. Ceux-ci y ont ouvert une école pour les garçons ; les filles ont la leur dirigée par les Sœurs de Saint-Joseph, qui tiennent en même temps un dispensaire.

Visite de la ville.

La mosquée Djamiâ el Kébir. En allant de la gare en ville, on voit à g. l'ancienne église de Saint-Jean, construite au XIIe s. et transformée depuis le XIIIe s. en mosquée appelée *la Grande, Djamiâ el Kébîr*. De toutes les églises de cette époque, celle-ci est peut-être la mieux conservée. Elle forme un rectangle de 50 m. de long sur 25 m. de large, divisé en trois nefs par des piliers flanqués de colonnettes. La nef du milieu est recouverte d'une voûte en berceau à ogive surbaissée, reposant sur sept arcs-doubleaux. Comme les bas côtés sont couverts de terrasse, il était permis de ménager à la naissance de la grande voûte une rangée de fenêtres. La façade, autrefois très élégante, est en partie masquée par une maçonnerie nécessitée par les décombres amoncelés dans la rue ; à l'intérieur le sol fut exhaussé de deux pieds pour le même motif. Un minaret remplace l'ancien clocher.

Eglise de Saint-Joseph d'Arimathie †.

A l'extrémité de la ville, sur la route de Jaffa, on rencontre le couvent des Frères Mineurs. Dès l'année 1296, les Franciscains y possédaient une maison. En 1392, Gérard Calvetti, custode de Terre sainte, y établit un couvent pour ses Religieux [1]. Mais ceux-ci eurent beaucoup à souffrir de la population musulmane. En 1403, les chevaliers de Rhodes stipulèrent avec le sultan d'Egypte un traité en vertu duquel « un consul », c'est-à-dire un *drogman*, et six Religieux étaient autorisés à s'établir à Ramléh pour le service des pèlerins [2].

Pendant le siège de Jaffa, en 1799, Bonaparte logea avec son état-major dans le couvent, et l'église fut transformée en hôpital. A peine l'armée française eut-elle quitté le pays, que les musulmans saccagèrent le couvent et massacrèrent les Religieux.

Dès l'origine, l'église fut dédiée à saint Joseph d'Arimathie et à saint Nicodème, qui l'aida à ensevelir le corps de Notre-Seigneur. L'église et le couvent viennent d'être reconstruits à neuf.

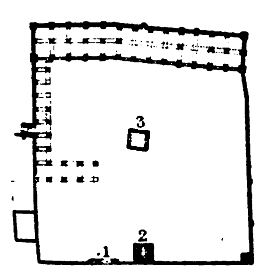
La tour des Quarante-Martyrs.

A 10 min. du couvent, vers l'O. s'élève la *mosquée Blanche*, Djamiâ el Abiâd, avec sa tour célèbre. C'est un carré de 100 m.

1. Calahorra, *Chron. Syr.*, II, 9. — 2. Miltitz, *Man. des Cons.*, II, I, 165.

de côté, garni en partie d'une ou de deux rangées d'arcades ogivales, autrefois couvertes de voûtes. A peu près au centre de la cour s'élève un petit monument formé de quatre arceaux surmontés d'une coupole. C'était une fontaine et en même temps un lieu de prière, comme l'indique le *mihrâb*. Sous le sol est ménagé un vaste souterrain divisé en deux nefs par une rangée de piliers carrés, qui supportent une voûte fort bien conservée. Tout l'ensemble de ces constructions représente un *khan* ou caravansérail, avec des magasins creusés dans un sol sablonneux très sec.

La tour carrée, qui se dresse à l'extrémité du même enclos, est appelée *Tour des Quarante Martyrs* par les chrétiens et *Tour des Quarante Compagnons du Prophète* par les mahométans. Elle mesure 9 m. sur chaque face, est divisée en 5 étages et renferme un escalier en spirale de 110 marches Celles-ci s'appuient sur un gros pivot central et conduisent à une plate-forme. La disposition des étages, les fenêtres et les contreforts sont imités des clochers chrétiens du XIIe s. La construction, les moulures et le galbe de la porte sont arabes. Une inscription qu'on y a trouvée dit que ce monument fut commencé sous Bibars de l'an 1267 à l'an 1268, et une autre sculptée sur la porte d'entrée apprend qu'il fut terminé par le sultan Nasir Mohammed ibn Kalaoûn en 1318. Moudjir ed Dîn l'attribue au même sultan. Cet édifice servit de tour d'observation en temps de guerre. Du haut de sa plate-forme, on jouit d'un panorama splendide sur toute la plaine. Au XVIIe s., une construction cylindrique fut élevée sur la terrasse et transforma la tour en minaret.



Plan de la Tour des Quarante-Martyrs.
1. *Entrée.* — 2. *Tour.*
3. *Mihrâb.*

A 10 m. au N. du couvent existent les *Vasques de Sainte-Hélène*, vaste réservoir d'eau de pluie, divisé par 15 piliers en 6 compartiments couverts de voûtes. Cette construction, aujourd'hui fort délabrée, remonte probablement au VIIIe s., à l'époque de Soleiman.

Au sortir de la gare de Ramléh, la voie ferrée franchit la route de Jaffa à Jérusalem. Au km. 25, on aperçoit à g. un hameau bâti en pisé et en bois, appelé *el Barriyet er Ramléh, le Désert de Ramléh*. C'est un des lieux destinés aux familles bannies de leurs villages par leurs concitoyens [1]. Plus loin,

1. S. W. P., II, 444. — 2. O. S., 20.

on voit *Annâbéh* qui correspond au *Beth-Oannâba* qu'Eusèbe indique à 4 milles à l'E. de Lydda et qu'il identifie avec **Anob** (?) conquis par Josué [2]. Puis, au km. 30, la voie touche à g. au village de *Nâanéh*, qui devait être anciennement une ville assez considérable à en juger par les ruines qu'on a mises à découvert dans ses alentours. Ce lieu répond assez bien au **Naamah** de la Bible.

Naamah est une ville de la plaine de Juda, mentionnée avec Gédéra aujourd'hui *Qatra*, Beth Dagon et Accaron [1].

Accaron. Au km. 31, on aperçoit à dr. le village d'*Aqîr*, la célèbre **Ekron** ou **Accaron** de l'Ecriture sainte, où les Philistins retinrent quelque temps l'arche d'alliance.

Eusèbe de Césarée indique Accaron entre Azot (Esdoûd) et Jamnia (Yebna) « vers l'orient » ; de son temps, c'était encore un gros bourg habité par des Juifs [2], ce qui permet d'identifier Aqîr avec Accaron.

Accaron était la capitale d'une des cinq principautés des Philistins, la plus septentrionale [3]. A la première division de la Terre promise, elle échut en partage à la tribu de Juda [4] ; mais à l'occasion d'une rectification des limites, elle fut assignée à la tribu de Dan [5]. Ce n'est qu'après la mort de Josué que les enfants de Juda purent s'en rendre maîtres, et elle ne tarda pas à tomber au pouvoir des Philistins jusqu'au règne de David.

Lors d'une guerre contre les Israélites, les Philistins s'emparèrent de l'arche d'alliance et la transportèrent d'abord à Azot, puis à Geth. Effrayés par les calamités que leur causait la présence de l'arche sainte, les habitants de ces villes la renvoyèrent à Accaron. Les Accaronites, châtiés à leur tour pour la profanation de l'arche du Seigneur, n'en voulurent plus au bout de sept mois. Ils la mirent sur un char neuf attelé de deux vaches qu'ils laissèrent aller à leur gré. Celles-ci se dirigèrent sur Bethsamès, qu'on voit de là sur une hauteur.

Ochozias, roi d'Israël, étant malade à Samarie, fit consulter la divinité d'Accaron, qui était Béelzébub [6]. Alexandre Bala, roi de Syrie, donna Accaron à Jonathas Machabée [7].

Aqîr compte aujourd'hui environ 1,200 habitants et possède une mosquée dédiée au *Nébi Aqer*. En 1884, le baron de Rothschild fonda une colonie juive dans le voisinage du bourg.

Gézer. A g. on aperçoit la blanche coupole du *Oueli d'Abou-Schousché*, hameau perché à l'extrémité d'une colline allongée appelée *Tell Djézer*. C'est l'antique **Gézer**, un jour ville lévitique.

Avant l'arrivée des Hébreux en Palestine, Yapakhi, roi de Gézer, était vassal des pharaons d'Egypte, d'après les tablettes de Tell Amarna. Pendant la conquête de la Terre promise, Horam, roi de Gézer, vola au secours de Lachis assiégé par Josué et trouva la mort sur le champ de bataille [8]. Gézer fut assignée à la tribu d'Ephraïm et forma la limite méridionale de son territoire [9] ; mais les Ephraïmites, ne pouvant s'en rendre maîtres, se contentèrent de toucher un tribut [10]. Vers l'an 1280 av. J.-C., le pharaon Mérenptah devint de nouveau possesseur de Gézer, comme le rapporte une inscription récemment découverte [11]. La ville

1. Jos., XV, 37-41. — 2. O. S., 22. — 3. Jos., XIII, 3. — 4. Jos., XV, 45. — 5. Jos., XIX, 43. — 6. IV Rois, V, 10-12. — 7. I Mach., X, 89. — 8. Jos., X, 33. — 9. Jos., XVI, 3 ; — XXI, 21. — 10. Jos., XVI, 10 ; — Jg., I, 29. — 11. D. B. H., II, 164.

retourna au pouvoir des Israélites sous David; mais au commencement du règne de Salomon, les Egyptiens s'en emparèrent et la détruisirent. Cependant, telle était l'importance de sa position stratégique, que le pharaon la donna comme dot à celle de ses filles qu'il maria à Salomon. Celui-ci se hâta de la fortifier, et elle resta définitivement au peuple de Dieu. Occupée momentanément par le général syrien Bacchide, Simon Machabée la reprit et y plaça une garnison juive sous le commandement d'Hyrcan.

Strabon l'appelle Gadaris [1]; Josèphe la nomme tantôt Gazara, comme les livres des Machabées [2], tantôt Gadara. Du IVe jusqu'au VIe s., Gézer était le siège d'un évêché sous le nom de Gadara; son premier évêque, Caïanus, assista au concile de Nicée, en 325. Les Croisés l'appelèrent Mont-Gisart.

M. Clermont-Ganneau y découvrit deux inscriptions gravées sur le rocher : l'une en hébreu, l'autre en grec du temps des Machabées, indiquant les limites sabbatiques de la ville de Gézer. La Société anglaise du *Palestine Exploration Fund* vient de charger M. Macalister d'explorer le sol jusqu'au rocher. Les ruines, habilement mises au jour, démontrent l'antiquité de la ville et confirment son histoire. Environ 3.000 ans av. J.-C., Gézer était habitée par des troglodytes, dans les grottes desquels furent retrouvés des ustensiles en silex. Après eux, la ville devint chananéenne, comme le prouvent les objets en bronze, en poterie, etc., trouvés dans la 2e couche. L'ancien temple fut aussi découvert. Sous le pavé on avait déposé des cruches renfermant, avec d'autres offrandes, des squelettes d'enfants brûlés. Dans la couche supérieure se présentèrent les mêmes offrandes, mais sans squelettes d'enfants. Les diverses couches de ruines superposées permettent de discerner la ville juive antéexilienne et postexilienne, ainsi que les travaux des Machabées. Les époques romaine, puis chrétienne et enfin arabe sont aussi représentées dans le monceau de décombres accumulés sur le plateau.

Au km. 32 se présente **à dr.** *Mansourah*, village sans histoire. Mais 7 **km.** plus au S., *el Moghar* est identifié par plusieurs savants avec la mémorable **Makkéda** ou Moqor, où Josué fit mettre à mort les cinq rois coalisés, le jour où il fit arrêter le soleil. (V. *Voyage de Jaffa à Gaza*, p. .)

Vallée de Sorec. Au km. 37, un pont en fer franchit le *Ouâdi Meroubbâh*, qui n'est que la continuation du *Ouâdi Sourâr*, la **vallée de Sorec** de la Bible. C'est dans cette vallée que demeurait Dalila, au moment où Samson, victime de sa séduction, fut pris par les Philistins qui lui crevèrent les yeux et l'emmenèrent prisonnier à Gaza [3].

La vallée de Sorec prend naissance au N. de Jérusalem, près d'el Biréh, descend entre Nébi Samouïl et la Ville sainte et serpente ensuite entre Qoloniyéh et Aïn Karem, devenant de plus en plus étroite et profonde. Au sortir des collines de Juda, son torrent traverse la plaine ondulée de Séphéla et, sous le nom de *Nahr Roubîn*, se jette dans la mer entre Yébnah et Jaffa. Dans ce pays, les vallées et les torrents changent souvent de noms sur leur parcours. Au XIIe s., le *Nahr Roubîn* était encore appelé *Sokrek* [4].

Au N. de *Qariet el Enab* (*Cariathiarim*) commence un vallon secondaire qui débouche dans le *Ouâdi Sourâr* près de la station de Deir-Abân. Une troisième vallée part de la plaine de Raphaïm, au S. de

1. *Geogr.*, XVI, II, 29. — 2. A. J.,V, I, 22; — VIII, VI, 1. — 3. Jg. XVI, 4. — 4. Michaud, *H. C.*, IV.

Jérusalem et vient se perdre dans le *Ouâdi Sourâr* entre Deir-Abân et Bittir; elle porte le nom de *Ouâdi Sikkéh*. La voie ferrée côtoie quelque temps la vallée de Sorec, puis elle suit le *Ouâdi Sikkéh* jusqu'au terminus.

La vallée de Sorec offrait une voie naturelle aux ennemis qui s'approchaient de Jérusalem. Les Philistins la suivirent fréquemment ; aussi est-elle fertile en souvenirs historiques.

La st. **Sedjed** se rencontre au delà du km. 39.

Au km. 46, on voit à g., sur le flanc de la montagne, quelques ruines nommées *Khirbet Souriq*. Ce lieu correspond au **Caphar Sorek** qu'Eusèbe indique près de Saraa, au N.-E. de la vallée [1]. Sorek, en hébreu, signifie un certain vin produit par des raisins pourpres.

Saraa et Esthaol. Au km. 49, on aperçoit à g., au bout de la montagne, le village de *Sarâa*, longtemps visible du train. C'est **Saraa** ou **Seraa,** la patrie de Samson. A 4 km. au N.-E. de ce lieu se trouve *Eschoua*, l'ancienne **Esthaol** de la Bible, toujours associée à Saraa dans l'Ancien Testament.

Saraa et Esthaol furent d'abord attribuées à Juda [2], puis à Dan [3], et sont souvent citées avec Cariathiarim et Bethsamès. Eusèbe indique « le village d'Esthaol et celui de Saraa, la patrie de Samson, » près de la 10e colonne milliaire au N. d'Eleuthéropolis (*Beit Djibrîn*), sur la voie de Nicopolis *(Amouas)* [4].

Dans le fertile vallon qui sépare ces deux villes, se trouve le **Camp de Dan, Mahanéh-Dan.** Avant d'entreprendre une expédition au N. de la Palestine pour s'emparer du pays de Laïs, 600 Danites partirent de Saraa et d'Esthaol et « montèrent » (c'est-à-dire allèrent vers le N.), dans le Camp de Dan, « derrière Cariathiarim, » (c'est-à-dire à l'O. de cette ville) [5].

C'est également dans le Camp de Dan que Samson ressentit la première impulsion divine et commença sa carrière de Juge ou héros d'Israël. Il trouva la mort à Gaza en faisant écrouler une salle remplie de Philistins. Ses frères allèrent chercher son corps et l'ensevelirent entre Saraa et Esthaol dans le sépulcre de Manué, son père [6]. Saraa fut fortifiée par Roboam [7] et repeuplée de Judaïtes après la captivité de Babylone [8].

La coupole blanche qui marque Sarâa, recouvre le tombeau du *Scheikh Sanoût*. En 1334 on montra à Isaac Chelo le tombeau de Samson dans ce village. Entre Sarâa et Eschoua existe le *Oueli* du *Scheikh Ghérîb*, qu'on montra à V. Guérin pour celui de Samson ; mais il est très douteux que les gens du pays en aient su quelque chose, avant qu'un certain chrétien du voisinage ne leur ait fait connaître, à sa manière, les récits bibliques et parlé du tombeau de *Schamschoûn* [9]. A Gaza, par exemple, le héros danite n'est connu que sous le nom de *Aly Mérouan*, Aly le Prisonnier, ou *Abou Lasm*, le Père énergique.

1. O. S., 160. — 2. Jos., XV, 33. — 3. Jos., XIX, 41 ; — Jg., XIII, 25. — 4. O. S., 89, 156. — 5. Jg., XVIII, 8-12. — 6. Jg., XVI, 31. — 7. II Par., XI, 10. — 8. Néh., XI, 29. — 9. S. W. P., III.

Thimna. Au S.-O. de Saràa, le chemin de fer laisse à dr., à une distance d'un km. et demi, les ruines de *Tibnéh*, *la Paille*. C'est **Thimna**, la patrie de la première femme de Samson.

Le site de Tibnéh est aujourd'hui désert, mais marqué par des ruines antiques, des chambres taillées dans le roc, des pressoirs à vin, etc. Au N. des ruines jaillit une source.

Thimna, ou Thamna, est une ville frontière de Juda située entre Bethsamès et Accaron [1]. Elle fut concédée plus tard à Dan [2], et au temps des Juges c'était une ville philistine [3]. Samson s'y rendit un jour pour demander en mariage la fille d'un *Thamnite* [4]. Réunie au royaume des Hébreux sous David, elle fut reconquise par les Philistins sous Achaz, avec plusieurs autres villes de cette région [5]. Ezéchias, fils d'Achaz, la reprit aux Philistins [6]. Mais Sennachérib, après avoir battu les Egyptiens à Al-ta-ku, l'Elteke de Dan [7], non loin d'Aïalon, continua la guerre contre Ezéchias et s'empara de *Tam-na-a*, puis d'*Am-qa-ru-na*, Accaron [8]. Tous les lieux bibliques nommés Thimna ou Thamnatha ont aujourd'hui la lettre *m* changée en *b* et s'appellent Tibnéh ou Tibnâ.

C'est en descendant avec son père et sa mère à Thimna que Samson rencontra un lionceau et le mit en pièces. Le miel trouvé plus tard dans la gueule du lion servit à l'énigme proposé le jour des noces, et qui amena, par l'indiscrétion de la jeune épouse, le massacre de 30 Ascalonites. C'est aussi dans ces parages que Samson prit 300 renards ou chacals, dont il se servit pour incendier les moissons des Philistins.

Bethsamès. La source *Aïn Schems* ou les ruines *Khirbet Betschems* qui apparaissent à dr., sur la hauteur en face de Saràa, sont celles de **Bethsamès** ou **Beth-Schémès**, Maison ou Temple du Soleil.

Bethsamès était une ville sacerdotale [9], située sur la limite septentrionale de la tribu de Juda, près de la plaine de Séphéla [10], non loin de Saraa et de Cariathiarim [11]. Plus tard, elle fut cédée aux Danites sous le nom de *Hirschémès*, ville du Soleil. Au IVᵉ s. de notre ère, on montrait encore le bourg de Bethsamès au 10ᵉ milliaire, à l'orient, en allant d'Eleuthéropolis à Nicopolis [12].

Les deux vaches chargées de l'arche d'alliance se dirigèrent d'Accaron tout droit à Bethsamès et s'arrêtèrent près d'une grande pierre. Les Israélites furent dans la jubilation. Ils fendirent le bois du char, et sur la pierre même ils offrirent les vaches en holocauste au Seigneur. Mais Dieu punit ensuite leur curiosité trop indiscrète, en en faisant mourir un grand nombre. Les Bethsamites épouvantés, envoyèrent des messagers à Cariathiarim, pour prier leurs voisins de venir prendre l'arche sainte et de l'emmener chez eux [13].

C'est près de Bethsamès que Joas, roi d'Israël, remporta une

1. Jos., XV, 10. — 2. Jos., XIX, 43. — 3. Jg., XIV, 1. — 4. Jg., XIV, 1-25. — XV, 6. — 5. II Par., XXVIII, 18. — 6. IV R., XVIII, 8. — 7. Jos., XIX, 44 ; — XXI, 23. — 8. D. B. H., I, 698. — 9. Jos., XIX, 16. — 10. Jos., XV, 10. — 11. I R., VI, 21. — 12. O. S., 54. — 13. I R., V-VI.

victoire complète sur Amasias, roi de Juda, qui fut fait prisonnier (820-810)[1]. Sous le règne de l'impie Achaz, les Philistins prirent Bethsamès avec Thamna, Gamzo et d'autres villes[2].

Du même côté, à l'E., on voit sur une colline une petite mosquée avec un mihrab, *Djamiâ Abou Maïze.* Son gardien essaya aussi de faire croire aux Européens que là se trouvait le tombeau de *Schamschoûn,* mais naturellement avec peu de succès.

A 45 min. de Djamiâ Abou Maïze, un petit village porte le nom de *Beit Djémâl.* Il s'étend sur le flanc de la montagne, possède une source à l'E. et des grottes au S. Un de ses vallons s'appelle *Ouddi Boulos,* vallée de Paul, et à 700 pas du village, au S., existe un sanctuaire musulman dédié à saint Paul, au milieu des vestiges d'une ancienne localité, *Khirbet en Nébi Boulos,* ruines du Prophète Paul.

Beit Djémâl est peut-être le **Caphar Gamala** qu'on montrait au IVe s. à 20 milles de Jérusalem et où habitait Gamaliel, le célèbre membre du Sanhédrin, qui déposa dans sa propriété le corps du protomartyr saint Etienne. Sur une révélation faite par Gamaliel, qui était apparu à un prêtre nommé Lucien en 415, pendant le synode de Lydda, le corps de l'illustre diacre fut découvert et transporté de Caphar Gamala dans la basilique de Sion à Jérusalem. On a aussi proposé d'identifier Caphar Gamala avec *Djemmaléh,* localité située au N.-O., dans le district de l'évêché de Nicopolis.

A Beit Djémâl, les Religieux Salésiens possèdent depuis 1891 une ferme-école fondée en 1868 par don Belloni.

Ebenézer. Au km. 51, on est à la st. de **Deir-Abân,** *Couvent de la Pierre.* Le village de ce nom se voit à dr., au S.-E., sur le versant de la montagne ; il compte environ 1.300 habitants tous mahométans. Ce lieu était considéré au IVe s. comme l'**Ebenézer,** *Ebenhaazer,* la Pierre du Secours érigée par le prophète Samuel. Eusèbe écrit en effet : « Abenézer, qui veut dire la pierre du secours ou la pierre auxiliatrice, est le lieu où les Philistins s'emparèrent de l'arche du Testament ; il se trouve entre Aelia (Jérusalem) et Ascalon, près du bourg de Bethsamys[3]. » Le monastère qui y fut construit, avant le VIIe s. au moins, reçut pour cela, semble-t-il, le nom de Couvent de la Pierre, Deir Abân.

Dans un combat engagé près de Maspha (Nébi Samouïl), les Israélites infligèrent aux Philistins une défaite sanglante, et les poursuivirent « jusqu'au-dessous de Bethcar » (probablement la même ville que Bethhacarem ou Aïn-Karem)[4]. « Et Samuel prit une pierre et la plaça entre Maspha et Sen et il appela ce lieu du nom de Pierre du secours et dit : « Le Seigneur nous a secouru jusqu'ici[5]. » Ce même lieu était alors déjà tristement célèbre pour les Hébreux. Une vingtaine d'années auparavant, les Israélites, en guerre contre les Philistins, y avaient établi leur camp. Les Philistins les mirent en déroute et emportèrent l'arche d'alliance à Azot[6].

Au km. 52, on remarque à g le village d'*Artouf.* Trois km. plus loin, s'ouvre au haut de la montagne du même côté une

1. II Par., XXVI, 23. — 2. II Par., XXVIII, 18. — 3. O. S., 32. — 4. V. *La patrie de S. Jean-B.,* p. 105-112. — 5. I R., VII, 12. — 6. I R., IV-V.

immense grotte appelée *Arâk Ismaïl*, qui sert de retraite à une quantité de pigeons sauvages. Le train coupe deux fois le torrent sur des ponts en fer.

La caverne du rocher d'Etam. A environ 8 km. de la station de Deir Abân, la ligne contourne pendant une heure une montagne au sommet de laquelle émerge un rocher qui domine de 20 à 30 m. toutes les hauteurs voisines, et qui porte fièrement le petit village de *Beit Atâb*. Dans ce massif, une grotte, qui rappelle le tunnel de Siloé, s'enfonce sous le village à une profondeur de 80 m. On y descend par un puits de 3 m. de hauteur. L'extrémité de la grotte s'est éboulée. Les indigènes l'appellent *Mogaret bir el Hasûta. Hasûta*, qui n'a pas de sens en arabe, vient sans doute du mot hébreu *hasût* qui signifie *refuge*. Le nom de cette caverne serait donc : *La caverne du puits du Refuge*. M. Conder[1] et d'autres savants y voient **la caverne du rocher d'Etam,** où se réfugia Samson, après avoir annoncé aux Philistins qu'il leur réservait d'autres châtiments. La consonne *m* du nom Etam s'est transformée dans la bouche des Arabes en *b* comme dans Thimna.

Eusèbe indique le rocher d'Etam près de la vallée de Sorec[2]. En effet, le contexte et les circonstances ne permettent pas d'admettre que pour se préparer à de nouveaux exploits contre les Philistins, le héros danite ait quitté son pays, pour se rendre à Etam au S. de Bethléem. De plus, les Philistins se présentèrent à la frontière de Juda et non au cœur du pays. Le texte, il est vrai, dit que Samson « descendit et habita dans la caverne du rocher d'Etam. » Dans le langage des Hébreux on ne « montait » jamais dans une caverne, on y « descendait » toujours. Du reste, le *Ramathlechi* ne laisse pas de doute que Samson ne se trouvât alors sur une montagne.

Pour avoir la paix avec les Philistins, les Judaïtes vinrent à la caverne du rocher d'Etam au nombre de 3.000, lièrent Samson avec des cordes et le livrèrent à ses ennemis. A la vue des Philistins, l'esprit du Seigneur s'empara de lui ; il brisa ses liens comme un fil et, ramassant une mâchoire d'âne, il défit 1.000 Philistins. Le lieu de ce combat s'appela dès lors **Ramath lechi, la Hauteur de la Mâchoire.**

Après son exploit, Samson se mourait de soif, lorsque, sur sa prière, Dieu fit jaillir une source de la Hauteur de la Mâchoire[3].

Sur une montagne située en face de Beit-Atâb, au N., se trouve un gros village du nom de *Kesla*. C'est probablement la ville de **Chesalon** indiquée dans le livre de Josué entre Cariathiarim et Bethsamès[4].

Au km. 65, le chemin de fer quitte la vallée de Sorec pour entrer dans celle de Sikkéh ou de Bittir.

Au km. 74, on voit, à dr., Bittir, ancienne ville chananéenne

1. S. W. P., III, 22. — 2. O. S., 96. — 3. Jg., XV. — 4. Jos., XV, 10.

conquise par Josué, devenue célèbre pendant l'insurrection des Juifs sous Barcochébas (132-135 ap. J.-C.).

Dans le Cantique des cantiques de la Vulgate (II, 17), il est fait mention des « montagnes de Béther », mais toutes les autres Versions rendent le dernier mot par un nom commun. La Version des Septante indique dans le livre de Josué une ville du nom de **Béther** ou **Baither** entre Koulon *(Qolôniyéh)* et Karem *(Aïn Karem)* [1]. Si par sa position géographique Bittir répond à la ville biblique, elle ne répond pas moins bien par sa position topographique à Béther qui pendant trois ans résista aux armées romaines. Du village, assis sur le versant de la montagne, on arrive en 15 min., par des sentiers très raides, à un plateau presque isolé de toutes parts. Les débris d'une ancienne place forte qui couvrent ce lieu lui ont valu le nom de *Khirbet Iéhoudiyéh, les ruines des Juifs*. A l'entour, le rocher a été taillé à pic sur plusieurs points. Une source très abondante jaillit du flanc de la montagne.

Au débouché de l'antique aqueduc, aujourd'hui brisé, M. Clermont-Ganneau découvrit une inscription gravée sur le rocher et faisant mention de deux détachements, l'un de la Ve légion macédonienne, l'autre de la XIe Claudia, appelées en Palestine l'an 135, vers la fin de la rébellion des Juifs. Cette inscription ne laisse plus de doute sur l'identité de Bittir avec Béther.

Les Juifs refusèrent de recevoir Jésus-Christ pour l'envoyé de Dieu. Comme cependant les prophéties sur l'avènement du Messie étaient accomplies depuis des années, ils s'empressèrent de reconnaître comme tel Barcochébas de Koziba, un imposteur qui les entraîna à la révolte et causa leur perte. Dans cette guerre d'extermination où, d'après Dion Cassius, 500.000 Juifs périrent par le glaive, Bittir joua le rôle principal. C'est même là que le peuple juif cessa pour toujours de former une nation.

Km. 76. Station de **Bittir.** La voie continue à monter à travers une gorge. Au bout d'un km. on voit à g. *el Ouélèdje*, gros village qui possède cinq sources dans son voisinage.

Au km. 78, on observe à dr., au fond du vallon, la belle source *Aïn Haniyèh*. Elle s'échappe d'un hémicycle de 1m.10 de rayon, flanqué de pilastres à chapiteaux corinthiens de style gréco-romain. A 0m,80 du sol, une niche d'un m. de hauteur est pratiquée dans l'absidiole et était probablement occupée par une statuette représentant le génie de la source.

Du IVe au XIIe s., la source où saint Philippe baptisa l'Eunuque de Candace [2] fut invariablement montrée près de Bethsour, sur la route de Jérusalem à Gaza, avant d'arriver à la bifurcation de la route d'Hébron. Mais comme la Vulgate place, par inadvertance, Bethsour *à 5 stades* au lieu de *5 schènes* (150 stades) de Jérusalem [3], les pèlerins du XIIIe s. prirent Bittir pour Bethsour et la fontaine d'Haniyéh pour celle de Saint-Philippe.

Km. 80. Une vallée plantée de vignes, à dr., conduit à Beit Djâlah et à Bethléem. Elle est dominée par un établissement des Pères Salésiens.

1. Jos., XV, 60. — 2. Act., VIII. — 3. II Mach., XI, 5.

Km. 81. Du même côté apparaît *Aïn Yalo*, une fort belle source ; au S. existent des tombes hébraïques. Plus loin, dans une belle position, le village de *Charafât* s'offre à la vue.

A g., également dans une position dominante qui reste longtemps en vue, on voit *Malhâh*, gros village dont les nombreux tombeaux taillés dans le roc démontrent l'antiquité. On ignore son ancien nom.

On traverse ensuite un bosquet d'oliviers dans une dépression appelée *Ouâdi el Ouard, la vallée des Roses ;* puis à dr. se montre le village de *Beit Saffâfa.*

Au km. 83 on découvre le clocher russe sur le mont des Oliviers, et quelques maisons modernes qui couronnent les hauteurs à l'O. de Jérusalem. La dépression large et fertile dans laquelle on entre ensuite est la *Béqaa*, la vallée des **Raphaïm** ou des **Géants,** où David battit deux fois les Philistins.

Au km. 85, on passe devant la colline de *Katamoùn,* à g. Le patriarche grec non-uni y construisit, en 1890, une villa d'été avec une petite église dédiée à saint Siméon.

Depuis le XVI[e] s., on y indique le lieu où habitait Siméon, le vieillard qui eut la consolation de voir, avant de mourir, le Sauveur du monde. Aujourd'hui les Grecs y montrent son tombeau.

Un peu plus loin, on voit du même côté une léproserie fondée en 1888 et dirigée par des diaconesses allemandes.

A dr. apparaît au loin le couvent de Saint-Elie sur la route de Bethléem, et en deçà le monastère des Clarisses sur le mont du Mauvais Conseil.

On arrive ensuite à un joli village européen, situé à g. C'est une colonie wurtembergeoise fondée en 1871. Les colons font partie, comme ceux de Jaffa, de la communauté du *Temple.*

Km. 87. Gare de **Jérusalem.** La station est située à 20 min. au S.-O. de la porte de Jaffa, *Bâb el Khalîl,* la première par laquelle on entre en ville.

Une voiture à 4 places se paie de 2 à 4 frs. selon la saison. Il est important d'avoir les bagages avec soi dans la voiture, à moins qu'une personne de confiance n'en ait la charge.

La route carrossable se dirige pendant 2 min. au S.-E. ; puis elle tourne vers le N., traverse le pont de la vallée d'Hinnom ou de la Géhenne, passe ensuite entre un bassin naturel, *Birket es Sultan,* et le mont Sion, et arrive à la porte de Jaffa. (Voir plus loin : Jérusalem, p. 56.)

VOYAGE II[e]

De Jaffa à Jérusalem par la route carrossable.

En voiture, 7 à 8 heures. — Prix d'une voiture à 4 places, 30 à 40 francs et plus selon la saison. De Jérusalem à Jaffa, le voyage se fait en moins de temps.

A cheval, 11 à 12 heures. — Prix pour un cheval de selle, 10 à 15 francs. — Pour un cheval chargé des bagages, 8 à 10 francs, y compris le *moukre* ou l'homme qui prend soin des chevaux et des bagages.

Tous ces prix sont à établir avant le départ avec le conducteur ou le moukre, en présence ou par le moyen d'une personne de confiance. — Il est à propos de se munir à Jaffa des provisions nécessaires pour le voyage ; les localités qu'on rencontre n'offrent que peu de ressources.

Pour les localités déjà décrites, nous renvoyons le lecteur aux explications du précédent trajet.

Dès qu'on sort de Jaffa, la route se dirige vers le S.-E., traversant les jardins. En 15 min. de marche, on laisse à g. la fontaine d'*Abou Naboût*, et 12 min. plus loin, on traverse un pont pour entrer dans la plaine de Sàron. Laissant à dr. le *Mikweh Israël*, on arrive en 17 min. à la première tour de garde, située à dr.

En 1860, Souraya, pacha de Jérusalem, fit construire 17 fortins sur la route de Jaffa à Jérusalem, confiés à la garde des *Bachibouzouks* ou gendarmes turcs, pour protéger les voyageurs contre les brigands. Ces tours furent toutes abandonnées depuis et tombent en ruines. Elles nous serviront comme points de repere.

Un quart d'heure plus loin, on laisse à g. le village de *Yazour*, puis le *Oueli* ou tombeau d'*Imâm Ali*, à plusieurs petites coupoles, près d'une belle fontaine, *Aïn Dilb*.

A la 2[e] tour (20 min.), on aperçoit à g. Sakiyéh, puis Beit Dedjàn, (Beth Dagon), et à une demi-lieue au S. de la route la vaste colonie israélite Richon le Sion.

Les voyageurs à cheval qui voudront visiter Lydda, prendront le chemin qui se présente à g., à 30 min. au delà de *Safiriyéh*, et atteindront la ville en une demi-heure. Après avoir visité Lydda, ils se rendront en 40 min. à Ramleh.

Voyageant en voiture, il est préférable de se rendre à Lydda au sortir de Ramléh.

15 min. plus loin, à g., apparaît Safiriyéh, puis la 3[e] tour près d'un bois d'oliviers. A la 4[e] tour (20 min.), on jouit d'un beau coup d'œil sur les environs. La fameuse tour de Ramléh devient visible et l'on aperçoit *Kefr Ana*, **Ono,** au N., *el Jehoudiyéh*, **Jehoud,** au N.-E. et *Beit Nebâla*, **Nebâllât,** à l'E. En 20 min. on passe par *Sarafand*, et, laissant Lydda à g., on arrive une demi-heure plus tard à Ramléh.

Ramléh. On s'arrête à l'entrée de la ville, devant le couvent des Pères Franciscains. Après avoir visité l'église de Saint-Joseph d'Arimathie, on se rend à pied à la mosquée Blanche, la tour de Ramléh, qu'on voit à dr.

Au sortir de Ramléh, on côtoie le cimetière musulman, où l'on remarque un grand réservoir d'eau de pluie, *Birket el Djamouse*, la *piscine des Buffles*. On coupe ensuite la voie ferrée et en 15 min. on franchit sur un pont le petit ruisseau *Nahr er Ramléh*. Dix min. plus loin, on rencontre la 6e tour de garde. A la 7e tour (20 min.), on remarque à dr. le village de *Barriyet er Ramléh*, le *Désert de Ramléh*. La contrée privée d'arbres devient de plus en plus monotone, quoiqu'elle reste belle et fertile.

A 7 min. *Annabéh*, **Beth Oannaba,** devient visible à g., et 30 min. plus loin, à dr., se dresse la colline de *Tell Djezer*, **Gézer,** reconnaissable par la coupole blanche du *Oueli Abou Schousché* A 15 min. de Tell Djezer, à g., *el Koubâb*, le **Koubi,** du Talmud de Babylone [1], couronne une colline. La 8e tour apparait 5 min. plus loin.

Ici finit la plaine de Sàron.

En descendant des hauteurs d'el Koubàb dans la vallée, on jouit d'un panorama très étendu. Devant soi Latroûn et Amouâs qu'on pourra visiter en passant ; un peu plus loin, au N.-E., *Yalo*, **Aïalon,** *Beit-Nouba*, **Beth-Annaba,** et au N., *Selbît*, peut-être **Salebim** ; enfin, sur le sommet des montagnes, *Beit-Our el Foka*, **Bethoron la Supérieure,** et *Beit-Our et Tahta*, **Bethoron l'Inférieure.**

Aïalon, ville de Dan, était située sur les frontières de Dan, de Benjamin et de Juda [2]. Avant l'arrivée des Hébreux, cette ville porte le nom d'*Aïaluna* dans les lettres cunéiformes du roi de Jérusalem [3]. Son nom figure dans le livre de Josué, à l'occasion de la défaite des cinq rois. Saül poursuivit un jour les Philistins jusqu'à Aïalon [4]. Roboam fortifia cette ville [5] ; mais sous le roi Achaz elle tomba entre les mains des Philistins [6], et il n'en est plus question dans l'Ecriture sainte.

Salébim. Les Amorrhéens habitèrent « au mont Hares... à Aïalon et à Salébim et empêchèrent les Danites de quitter les montagnes pour descendre dans la plaine [7]. » Sébît, au N.-O. d'Aïalon, répond assez bien à Salébim.

Bethannaba. Eusèbe ne parle pas de Nob ou Nobé, la ville sacerdotale ; mais il mentionne « Anob, conquise par Josué, » et l'identifie avec le village de Beth Oannaba à 4 milles à l'E. de Lydda [8]. Cette identification convient exactement à Annabéh. Saint Jérôme le corrige, disant qu'Anob est, d'après l'opinion commune, « à 8 milles à l'orient de Diospolis et s'appelle Bethannaba [9]. » Il indique évidemment *Beit-Nouba* ; mais il se trompe en l'identifiant ailleurs [10] avec Nob, la ville sacerdotale, où Abimélech offrit à David les pains de proposition et l'épée de Goliath,

1. Neubauer, *op. cit.*, 76. — 2. Jos., XIX, 40. — 3. *T. Arnarna T.* — 4. I R., XIV, 31. — 5. II Par., XI, 10. — 6. I Par., XXVIII, 18. — 7. Jg., I, 33. — 8. O. S., 20. — 9. *Id. Ibid.* — 10. Epist. CVIII, ad Eust.

et où Saül fit massacrer le souverain pontife, avec 80 prêtres [1]. D'après Isaïe (X, 32), Nobé était en face de Jérusalem, au N., et Néhémie (XI, 32) la mentionne avec Anathot et Rama. Beit-Nouba est la Betnoble des Croisés. On y voit les restes d'une église à 3 nefs d'architecture indigène.

Bethoron. Bethoron Supérieure et Bethoron Inférieure appartenaient à la tribu de Benjamin et étaient situées sur les limites de son territoire. C'est là que Josué, craignant que la journée ne lui manquât pour achever la défaite des cinq rois coalisés, s'écria : « Soleil, arrête-toi sur Gabaon, et toi, lune, dans la vallée d'Aïalon [2]. » Bethoron fut fortifiée d'abord par Salomon [3], puis par le général syrien Bacchide [4]. En 166, Judas Machabée y remporta une victoire sur le général syrien Séron et, cinq ans plus tard, une autre sur Nicanor [5]. Au IVe s., ces villes n'étaient plus que de modestes villages ; mais comme ils se trouvaient sur la voie ordinairement suivie pour aller de Lydda à Jérusalem, les pèlerins étaient à même de les visiter, et c'est ce que fit sainte Paule.

Ozen Sara. Il est écrit que Sara, petite-fille d'Ephraïm, bâtit, c'est-à-dire reconstruisit les deux Bethoron, « ainsi que *Ozen Sara* [6] » Le village de *Beit Sira*, situé sur l'antique route entre Beit Our et Tahta et Beit Nouba, répondrait assez bien à cette localité.

Arrivé au fond de la vallée, on franchit le pont et l'on rencontre à g. le chemin qui conduit au couvent des Pères Trappistes, établis depuis 1890 sur les dernières pentes de la colline qui porte le village d'el Latroûn. On trouve toujours chez eux le meilleur accueil.

Latroûn, nom probablement d'origine aramaïque, Natrûn, qui signifie *specula* [7], est par nature un poste d'observation. C'est sans doute là, « près d'Emmaüs, » que s'était posté Athrong, le fameux chef de brigands, lorsqu'avec sa bande il attaqua un convoi romain de ravitaillement et tua le centurion Arius et 40 de ses hommes, l'an 4 de notre ère [8]. Au XIXe s., son vieux château servait encore de repaire aux brigands, et Ibrahim Pacha dut le faire démolir.

A Latroûn les chrétiens avaient élevé une église en l'honneur de saint Dismas, d'après la tradition, le bon Larron de l'Evangile. Quaresmius en vit encore les ruines. Les Croisés y construisirent un château fort désigné sous le nom de *Castellum boni Latronis.* Benjamin de Tudela le nomme simplement *Toron de los Cabaleros.* Le nom de la localité, son histoire et le choix de son patron finirent par faire croire que Latroûn était la patrie de saint Dismas.

Emmaüs Nicopolis. A 15 min. de marche, derrière un pli de terrain s'étend un village nommé *Amouâs.* C'est l'Emmaüs de la plaine, qui reçut au IIIe siècle de notre ère le nom de Nicopolis.

L'histoire de cette Emmaüs ne remonte pas au delà du temps des Machabées. Judas y remporta une victoire sur Georgias, général d'An-

1. I R., XXII. — 2. Jos., X, 12. — 3. III R., IX, 17. — 4. I Mach., IX, 50. — 5. I Mach., III, 13-24. — 6. I Par., VII, 24. — 7. Cl. Ganneau, *Arch. Res.*, I, 494. — 8. A. J., XVII, x, 7.

tiochus Epiphane, l'an 166 av. J.-C. Quelques années plus tard, Bacchide occupa la ville et la fortifia « pour vexer Israël [1] ». Puis, afin de venger les Romains tués par Athrong, Varus incendia la ville qu'il trouva vide, parce que la population s'était enfuie à son approche [2]. Emmaüs ne cessa jamais d'être une ville importante et au temps de Notre-Seigneur elle était encore la métropole d'une toparchie [3]. Elle continua, même après la destruction de Jérusalem par Titus et l'extermination du peuple juif sous Adrien, à rester une des principales villes de la Palestine.

Au IVe siècle cette ville fut confondue avec le village d'Emmaüs de l'Evangile et voici comment :

Saint Luc dit que le jour de sa résurrection, Jésus-Christ se manifesta à deux de ses disciples à Emmaüs, « bourgade éloignée de Jérusalem de 60 stades [4] ». Josèphe raconte de son côté que Vespasien libéra, vers l'an 75 ap. J.-C., 800 vétérans et leur donna à cultiver les terres « dans un lieu nommé en vérité Ammaüs, mais distant de Jérusalem de 60 stades [5]. »

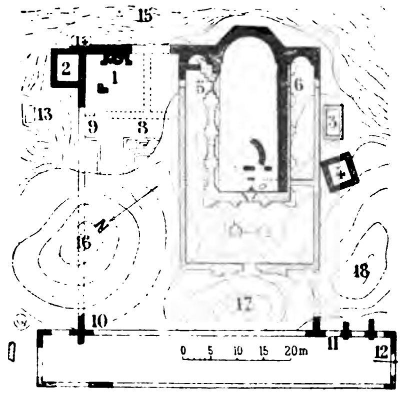
Les Romains donnaient d'habitude le nom de Nicopolis, *Victorieuse*, à l'un des endroits du pays nouvellement conquis. Vespasien, dit Sozomène [6], décerna ce titre à Emmaüs. Mais à laquelle des deux ? Ce n'est certainement pas à celle de la plaine, comme nous allons le voir, et la bourgade des vétérans avait bien droit à cet honneur. Environ 62 ans plus tard, l'Emmaüs des vétérans fut anéantie avec des centaines d'autres localités, pendant la révolte des Juifs sous la conduite de Barcochébas. En 222, Jules l'Africain, ayant restauré l'Emmaüs de la plaine, dont il était préfet, demanda à Héliogabale, puis à Alexandre-Sévère, l'autorisation de lui donner le nom de Nicopolis, « en souvenir, disent Eusèbe, saint Jérôme et Cassiodore, de la victoire remportée par les Romains sur le peuple juif sous l'empereur Vespasien. » Dès lors elle s'appelait Emmaüs-Nicopolis. Le titre commémoratif donné à l'Emmaüs des vétérans fut ainsi conservé.

Plus tard, Eusèbe, peut-être Origène déjà, ne connaissant qu'une Emmaüs, crut que celle de la plaine était la même que celle de saint Luc et de Josèphe, et, dans les Evangiles qu'il fit copier, il changea le chiffre de 60 stades en 160, pour le faire concorder mieux avec la réalité. Emmaüs-Nicopolis était éloignée de Jérusalem d'au moins 30 km. S'il était difficile aux deux disciples de se rendre de Jérusalem à l'Emmaüs de la plaine et de retourner dans la Ville sainte le même jour, il leur était impossible d'arriver à Jérusalem pendant que les apôtres étaient encore réunis, le soir, en partant d'Emmaüs quand le jour était déjà à son déclin, « quoniam advesperascit. » Néanmoins l'opinion d'Eusèbe fut suivie entre autres par saint Jérôme qui, toutefois, laissa dans l'Evangile qu'il rectifia, le chiffre de 60 stades. Plusieurs Evangiles portent depuis cette époque 160 stades ; mais, « leur autorité, dit C. Tischendorf, ne saurait prévaloir contre celle des manuscrits qui portent 60 stades [7]. » Le R. P. Lagrange ajoute : « La leçon de 60 stades doit être maintenue d'après les règles de la critique textuelle... Elle a en sa faveur la tradition des manuscrits [8]. »

Amouâs offre des ruines considérables, dont la plus intéressante se rencontre à dr., avant d'arriver au village. En 1880, Mademoiselle de Saint Criq acheta le terrain et y fit pratiquer des fouilles.

Sur les pentes d'une colline, au milieu de sépulcres juifs, se voient les ruines d'un édifice qui occupe près de 4,000 m. carrés. Sur la moitié de cette superficie, le sol rocheux a été

1. I Mach., IX, 50. — 2. A. J., XVII, x, 9. — 3. *Id.*, III, III, 5 ; — G. J., II, xx, 4 ; — Pline, *H. N.*, V, 14. — 4. Luc, XXIV, 28-33. — 5. G. J., VII, VI, 6. — 6. *H. E.*, V, 20. — 7, *N. T. gr.*, *1872*, p. 724. — 8. *R. B.*, 1896, 87.



Plan des ruines d'Amouâs.

Constructions romaines découvertes.
Constructions romaines recouvertes ou transformées.
= *Constructions du Ve au VIe s.*
Constructions du XIIe s.
1. *Cour pavée avec baptistère en mortier.*
2, 3, 4. *Aquaria.*
5, 6, 7. *Entrées descendantes.*
7, 8, 9, 10, 11. *Mosaïques.*
12. *Aqueduc.*
13, 14, 15. *Sépulcres juifs.*
16, 17, 18. *Monceaux de décombres.*

abaissé jusqu'à 3 ou 4 m. du côté de la colline. Les pierres de construction sont colossales ; la plupart ont 0 m. 75 de hauteur, autant de profondeur et quelques-unes de 3 à 4 m. de longueur.

La puissance de la construction, le nombre et la disposition des appartements pavés de mosaïques, à des niveaux différents et parfois terminés en hémicycle, les conduites d'eau ou de vapeur pratiquées dans les murs, l'aqueduc qui y amenait l'eau de fort loin, les *aquaria* et les traces d'hypocaustes offrent tous les éléments des anciens thermes romains. Cette construction remonte au IIIe s., sinon au IIe s. de notre ère.

Le bâtiment étant tombé en ruines, on établit une église d'une seule nef dans deux vastes pièces situées au-devant de l'hémicycle principal. Celui-ci fut percé d'une fenêtre et servit de chœur. Dans le stylobate haut de 0 m. 90 et large de 1 m. 33, portant originairement, semble-t-il, un mur garni à l'intérieur d'une colonnade, on a taillé les bases des pilastres, pour diviser la pièce en quatre travées, et on a renforcé le mur à l'extérieur. Comme le stylobate n'a été abaissé nulle part, on descendait dans l'église par plusieurs marches sur trois côtés différents. Vers l'O., le sol, encore marqué par un reste de pavement en mosaïque à 1 m. 50 au-dessous du seuil de la porte d'entrée, fut élevé au niveau de la salle orientale. Deux petits hémicycles, dont la démolition aurait compromis la solidité du nouveau chœur, furent conservés, mais tout le reste fut rasé jusqu'au sol. Cette église date du Ve ou du VIe siècle.

Au XIIe s., cette église, alors en ruines, fut restaurée par les chrétiens indigènes. Une rangée de pilastres à double retrait furent appliqués contre le mur à l'extérieur en guise de contreforts, et un porche, formé de quatre piliers, fut élevé devant la façade, à l'exemple de la grande église de Gaza. Au XVIe s. on mentionne pour la première fois son titulaire ; elle est appelée « l'église des Sept-Frères-Machabées [1]. »

Après avoir dépassé la colline de **Latroûn,** on rencontre la 11e tour (12 min.), puis la 12e (15 min.) et on longe ensuite un petit ruisseau rarement à sec, qu'on traverse sur un pont. A g. on voit *Bir Ayoub, le puits de Job*, puis les ruines du *Deir Ayoub*, *monastère de Job*, derrière lesquels se trouve un hameau de même nom ; enfin la 13e tour à 15 min. de la précédente. Ici on est arrivé au *Bâb el Ouâd, porte de la Vallée*, où se trouve une auberge. Ce lieu est à 320 m. d'altitude au-dessus du niveau de la Méditerranée.

Le chemin monte pendant une demi-heure au fond d'une gorge étroite, et passe, à une bifurcation de la vallée, devant un groupe de chênes-verts qui ombragent la mosquée en ruines d'un derviche légendaire appelé *Imâm Aali*. Celui-ci a laissé son nom à la vallée, *Ouâdi Aali*. Une demi-heure plus loin, on remarque à dr. un beau fourré d'oliviers, puis le village de Sâris, qui occupait autrefois la belle colline effilée qu'on voit à g. encore couronnée d'antiques ruines. On l'appelle *Khirbet Zanoukléh*. C'est probablement la ville de **Soris** de la Bible.

Parmi les villes de Juda, les Septante mentionnent Soris avec Bether, Cariathiarim, etc. [2]. Le livre de Josué nomme un mont Seir parmi les points culminants qui forment les limites de Juda [3]. Josèphe, ensuite, raconte que David, fuyant la cour de Saül, s'arrêta quelque temps avec ses compagnons à Saris [4].

De ce point élevé on aperçoit, en se tournant en arrière, la Méditerranée, et arrivé au petit village d'*Ammour,* on voit *Sôba* et *Kastal* devant soi.

Cariathiarim.

En 30 min. on arrive d'Ammour à *Qariet el Enab*, la célèbre **Cariathiarim** de la Bible. Le village, un des plus considérables du pays, est appelé par les Européens *Abou-Gôche*, du nom du Scheikh (maire), qui au commencement du XIXe s. terrorisait le pays et rançonnait sans pitié tous les voyageurs qui passaient près de l'endroit. Ibrahim Pacha mit fin à ce brigandage en 1830.

1. Boniface, 101 ; — Quaresmius, II, 12. — 2. Jos., V, 60. — 3. Jos., XV, 10. — 4. A. J., VI, XII, 4.

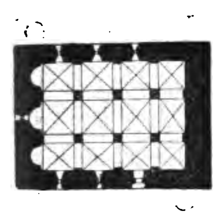
Kiriath-Iearim, Ville des Bois, ou **Kiriath Baal,** Ville de Baal, Cariathiarim dans la Vulgate, était une des principales villes des Gabaonites[1]. D'après les lettres de Tell Amarna[2], *Bitû-Bêlu,* Beth-Baal, se révolta contre *Uru-salim,* Jérusalem. Elle se rendit ensuite sans combat aux Israélites, et fut assignée à la tribu de Juda[3]. Elle est une fois comptée parmi les villes de Benjamin[4]; mais au temps des Juges, elle appartenait aux Judaïtes[5]. Quelques savants anglais proposèrent d'identifier Kiriath-iearim avec *Khirbet Erma* qui veut dire *Ruines de la Digue,* et qui se trouve à 6 km. à l'orient d'Aïn-Schems, sur le flanc méridional de la vallée de Sorec[6]. La position géographique de Cariathiarim est trop nettement indiquée dans les Livres sacrés, pour que cette identification soit acceptable. Il est d'abord difficile d'admettre qu'une ville située sur les montagnes de Bethsamès ait pu entrer dans la ligue des Gabaonites [7]. Après avoir été cruellement éprouvés par la présence de l'arche sainte, les Bethsamites envoyèrent des *messagers* aux habitants de Cariathiarim pour leur apprendre que l'arche du Seigneur était retournée [8]. Ces deux lieux ne semblent donc pas être limitrophes. Puis, des hauteurs de Saraa et d'Esthaol 600 Danites *montèrent* au Camp de Dan, (c.-à-d. allèrent au N.), qui est derrière (c.-à-d. à l'O.) de Cariathiarim. De là ils passèrent dans les montagnes d'Ephraïm[9]. Ensuite, dans la délimitation des territoires de Juda et de Benjamin, Cariathiarim est toujours indiqué à l'O. de Nephtoa, *Liftah,* qui elle-même vient immédiatement après la vallée de Hinnom près de Jérusalem[10]. Eusèbe dit à son tour : « Cariathiarim qui est Cariathbaal, ville des Bois, une des places des Gabaonites, appartenait à la tribu de Juda et se trouve à 9 milles d'Aelia sur la route de Diospolis[11]. » C'est bien de Qariet el Enab qu'il parle. La Version arabe (VIIIe s.) et Euthychius d'Alexandrie (Xe s.) remplacent le nom de Cariathiarim où resta l'arche d'alliance, par celui de Cariath el Enab ou Qiriat-Anab[12], ville des Raisins, nom que le village porte encore aujourd'hui. Les Croisés l'appelèrent *Kariateri*[13], nom qui rappelle celui du Pseudo-Esdras (V, 19) *Kariathiarius.*

Les habitants de Cariathiarim emmenèrent l'arche du Seigneur de Bethsamès et la déposèrent chez eux, dans la maison d'Abinadab, située sur la colline. Elle y était depuis 20 ans, lorsque David la fit transporter en grande pompe à Jérusalem. Mais effrayé par les malheurs arrivés en route, le roi l'amena dans la maison d'Obédédom. Trois mois après, elle fut portée solennellement à Jérusalem et déposée au mont Sion.

Cariathiarim était la patrie du prophète Uri, contemporain de Jérémie. Le roi Joachim le fit mettre à mort [14]. Après la captivité de Babylone, 743 hommes retournèrent à Cariathiarim, à Chéphira *(Kéfiréh)* et à Beeroth *(el Biréh)* [15].

L'église double. Qariet el Enab possède une église du XIIe s. en bon état de conservation et unique dans son genre. Elle a été aménagée dans un fortin romain de 30 m. de longueur sur 23 de largeur à l'extérieur, avec des murs qui ont partout 2 m. 45 d'épaisseur ; le mur oriental, ou le chevet, est de 0 m. 75 plus long que l'occidental. Une inscription découverte dans un mur restauré postérieurement, indique qu'il y avait là un détachement de la Xe légion *Fretensis,* que Vespasien avait laissée à Jérusalem en 70. Un petit canal amène l'eau d'une source au centre du

1. Jos., IX, 17. — 2. *Op. cit.*, n° 106. — 3. Jos., XV, 9, 60 ; — XVIII, 14. — 4. Jos., XVIII, 28. — 5. Jg., XVIII, 12. — 6. S. W. P., III, 112. — 7. Jos., IX, 17. — 8. I R., VI, 26. — 9. Jg., XVIII, 13, 13. — 10. Jos., XV, 9 ; — XVIII, 15. — 11. O S., 114. — 12. *Ann., P. G.*, CXI. — 13. Rey, *Les colon. fr.*, 387. — 14. Jer., XXVI, 20, 23. — 15. Néh., VII, 29.



Plan de l'église double.

bâtiment, un autre en éconduit le trop-plein, comme dans la tour de *Khirbet Bir el Leïmoûn*, à 2 km. à l'E. d'Aïn-Schems [1], et dans d'autres fortifications de ce genre.

L'église inférieure n'a que 5 m. de hauteur, mais son plan est identique à celui de l'église supérieure. Dans l'une et l'autre, les trois absides ne sont pas apparentes à l'extérieur; elles sont dissimulées dans l'épaisseur du mur; en conséquence, les trois nefs sont presqu'égales en largeur. A l'extérieur, l'étage supérieur de la nef centrale seul est muni de contreforts de faible saillie. A l'intérieur les piliers sont carrés et sans chapiteaux. Les arcades en ogive obtuse ont une clef de voûte. Les arcs-doubleaux reposent sur des chapiteaux à crochets et à volutes, soutenus par un tronçon de colonnette ressemblant à un bras humain sortant du mur. Les peintures à fresque, qui font toute l'ornementation de l'intérieur, sont signées d'un peintre grec. L'archivolte de la porte d'entrée, qui s'ouvre sur le flanc septentrional, est orné d'un tore qui se termine en spirale. Presque toutes ces particularités sont inconnues dans les monuments des Occidentaux, mais familières à l'architecture arabe. L'église de Qariet el Enab appartient à la famille des monuments religieux construits par les indigènes vers le milieu du XIIe s.

On ne connaît absolument rien de son histoire. Au XVIe s. Boniface de Raguse crut que Qariet el Enab était **Anathot** et que l'église était dédiée à saint Jérémie. Quaresmius fait remarquer, à juste titre, qu'Anathot, la patrie du prophète, se trouvait à 3 milles à l'E. de Jérusalem.

D'après Boniface de Raguse et Quaresmius, les Franciscains desservaient autrefois cette église; mais en 1489, les Religieux, au nombre de 9, furent massacrés et leur couvent fut détruit [2]. L'église servit depuis lors d'étable pour les animaux.

Lorsque les Franciscains durent renoncer à leurs droits sur l'église de Lydda, la Sublime Porte, pour les dédommager de ce déni de justice, céda à la France (en 1873), l'église de Qariet el Enab. En 1899, le gouvernement français en confia la garde aux Pères Bénédictins de France, qui y ont construit depuis un petit couvent.

En quittant Qariet el Enab, on aperçoit à dr., sur une montagne de forme conique, le village de *Sôba*. Sur ses pentes se rencontrent plusieurs tombeaux taillés dans le roc et jusqu'en 1834, son sommet était entouré d'un rempart en blocs de grand appareil. Ibrahim Pacha emporta la place d'assaut et rasa ses murailles. Sôba est appelé *Belmont* par les Croisés. C'était peut-être la ville chananéenne de **Sotheba** des Septante [3]; mais on n'a aucune raison de l'identifier avec Modîn, la patrie et le lieu de sépulture des Machabées.

Depuis Burchard de Mont Sion (1285), beaucoup ont identifié Sôba avec Modîn. En 1866, le Père Forner, curé latin de Bethléem, explora à deux lieues à l'E. de Lydda, le village d'*el Médiéh*, situé dans les montagnes au bas d'un mamelon couvert de ruines et soupçonna que c'était Modîn [4]. Parmi les nombreux sépulcres antiques, il y a le *Kobour el Yehûd*, Tombeau des Juifs. Eusèbe dit : « Modeim, bourg près de Diospolis, est la patrie des Machabées, dont on y montre jusqu'aujourd'hui les sépul-

8. *S. W. P.*. III, 109. — 2. Boniface. — Quaresmius, II, 14. — 3. Jos., XV, 60. — 4. Fr. Liévin, I, 155.

tures [1]. » La plupart des palestinologues reconnaissent el Médiéh pour la patrie des Machabées, bien que les tombeaux découverts n'aient pas encore fourni des témoignages positifs.

A 20 min. de Qariet el Enab, un pont traverse un ruisseau. De là on voit à g., sur une colline, le village de *Beit Nakouba.* Plus loin (4 min.), la route tourne à dr., traverse une vallée fertile où serpente un torrent. Au delà du nouveau pont, on remarque à une faible distance à dr. les ruines d'un ancien monastère, *Ikbâla* ou *Deir el Bénât, couvent de Filles.*

Ces ruines appartiennent à une construction du XIIe s. Parmi les sigles lapidaires, quelques-uns semblent être latins ; mais les croix grecques patées, les arceaux en ogive à peine accentuée et leurs clefs de voûte, ainsi que le caractère de la construction dénotent une œuvre exécutée par les indigènes, comme l'église de Qariet el Enab.

Après 25 min. de montée et de descente, on arrive à *Kastal,* petit hameau qui couronne une belle colline de forme conique. Cette localité doit être ancienne ; mais on ignore quelle ville a précédé Kastal, dont le nom semble dériver de *Castellum.*

Là, on a devant soi, au N.-E., le *Nébi Samouïl,* la plus haute montagne du pays. Puis en descendant par des lacets nombreux, on jouit à dr. d'un ravissant coup d'œil sur le gracieux village d'Aïn-Karem ou Saint-Jean in Montana. En 20 min. on atteint *Qoloûniyéh* au fond de la vallée de Sorec, appelée ici *Ouâdi Hanîna.* Près du pont sont groupés quelques cafés-restaurants arabes, à côté des restes d'une ancienne tour. Le village est assis sur le flanc de la montagne, au-dessus d'un terrain fertile, en partie couvert de vergers largement irrigués par des sources nombreuses. Le site est fort pittoresque.

Qoloûniyéh est l'ancienne **Koulon** que les Septante [2] mentionnent avec les localités qu'on vient de traverser. Au IVe s. ce lieu porte encore le nom de *Culon* dans les écrits de saint Jérôme [3].

Après avoir dépassé le pont, on monte sur le flanc méridional de la vallée, et en 18 min. on voit à g. le chemin qui à travers les montagnes conduit à l'Emmaüs de l'Evangile, *el Qoubeibéh* ; 15 min. plus loin, on voit de nouveau *Nébi-Samouïl* et plus bas, le village de *Beit Iksa.* Bientôt on est en face de *Liftâ,* village accroché au flanc de la montagne. Une source abondante qui s'échappe entre les rochers fertilise le fond de la vallée. A l'entrée du village, vers l'E., des restes de construction dénotent par leur caractère la haute antiquité de ce lieu. Liftâ est, en effet, la ville de **Nephtoa** de l'Ecriture. **La Fontaine de Nephtoa** était située sur les frontières de Juda et de Ben-

1. O. S., 133. — 2. Jos., XV, 60. — 3. Ad. Mich., V, 2.

jamin, entre Cariathiarim et la vallée d'Hinnôm, qui contourne Jérusalem à l'O. et au S[1].

A 8 min. de Liftâ, un chemin carrossable se détache de la route, à dr., pour aller à Aïn-Karem ou Saint-Jean in Montana. A g. s'élève la 15e tour de garde. Ici commence le faubourg de Jérusalem qui s'étend d'année en année. A dr., on aperçoit en quelques minutes le couvent de Sainte-Croix au fond d'un vallon ; plus loin, le couvent de Saint-Elie sur la route de Bethléem, et à g., la tour des Russes au mont des Oliviers. Les maisons cachent aujourd'hui le dôme du Saint-Sépulcre et celui de la mosquée d'Omar qui a remplacé le Temple de Salomon.

A la vue de la Ville sainte de ces hauteurs, des millions de chrétiens se sont prosternés à terre, pour réciter ou chanter en chœur, à travers les larmes de joie, le Psaume CXXI : « Je me suis réjoui, quand on me dit : Allons à la maison de Jahvé. » *(Voir ce Psaume à la fin du volume,* n° 1.*)*

Continuant son chemin à travers une colonie juive, on laisse à g. l'hôpital municipal, à dr. la 16e tour, avec un poste de soldats et, 4 min. plus loin, un grand bâtiment surmonté d'un clocheton : c'est l'orphelinat allemand dirigé par des diaconesses. A g. se présente le vaste établissement russe, avec une grande église à cinq coupoles de style byzantin-moscovite.

Au delà d'un petit jardin public, à g., on aperçoit enfin les murs de la Ville sainte, presqu'entièrement masqués par des maisons construites sur les fossés remblayés de la forteresse. En poursuivant la route, on rencontre plusieurs **hôtels** et l'on arrive à la porte de Jaffa, appelée en arabe Bab el Khalîl.

A quelques pas au delà du petit jardin public, une route, à g., passe entre le couvent des Dames Réparatrices à dr., et l'hôpital français Saint-Louis, suivi de l'**Hospice de Notre-Dame de France** des Pères Assomptionistes. Là, à dr., s'ouvre une porte de la ville, la Porte Neuve, en arabe *Bâb Abdoul Hamîd*, par laquelle on arrive à la **Casa-Nova** ou Hospice des Pères Franciscains. En suivant la route hors de la ville, on rencontre le nouvel Hospice allemand près de la porte de Damas. En entrant en ville par cette porte, on arrive à l'**Hospice austro-hongrois.** *(V. à la page suivante.)*

1. Jos., XV, 19 ; — XVIII, 15.

JÉRUSALEM

RENSEIGNEMENTS

Logement : 1° Hospices des pèlerins ; 2° Hôtels.

1° **Hospices des pèlerins.** Les voyageurs qui désirent loger dans la **Casa-Nova** ou Hospice des Pères Franciscains, descendent de voiture aussitôt arrivés en ville par la porte de Jaffa, *Bâb el Khalîl.* Ils prennent ensuite la 2e rue à g. et arrivent en 4 min. à leur destination. A la *Casa-Nova*, on loge gratuitement pendant 15 jours tous les pèlerins de quelque nationalité qu'ils soient, pourvu, cependant, qu'ils n'appartiennent pas à un rite particulier jouissant d'un établissement spécial de ce genre à Jérusalem. Le P. Directeur accepte des pèlerins qui sont dans l'aisance ce qu'ils offrent spontanément pour les œuvres de Terre sainte.

Pour se rendre dans les autres Hospices, on continue sa route à g., sans entrer en ville par la porte de Jaffa.

L'Hospice allemand catholique est situé à 25 min. de la porte de Jaffa, dans le faubourg occidental de la ville. Le *nouvel* Hospice allemand catholique est en voie de construction, près de la porte de Damas. (*V. ci-dessous*).

L'Hospice de Notre-Dame de France des Pères Assomptionistes est situé en face de la porte Neuve, *Bâb Abdoul Hamîd*, au N.-O. de la ville, sur la route carrossable qui se détache de la précédente pour longer les murs de la ville dans la direction de l'E.

La même route mène à la porte de Damas, près de laquelle s'élève le **nouvel Hospice allemand catholique.** En entrant par la porte de Damas, on suit une rue carrossable qui conduit à l'**Hospice austro-hongrois,** sur la *Via dolorosa*.

Il existe en outre un vaste **Hospice russe** au N.-O. de la villle, un **Hospice allemand protestant, Preussisches Johanniter hospiz,** au centre de la ville, ainsi que des hospices pour les Maronites, les Grecs et les Arméniens catholiques, les dissidents et les Israélites.

Dans ces hospices, les pèlerins plus ou moins pauvres sont hébergés à peu près gratuitement. Ceux qui sont dans l'aisance paient environ 5 francs par jour pour le service ordinaire, dont les pèlerins n'ont généralement qu'à se louer.

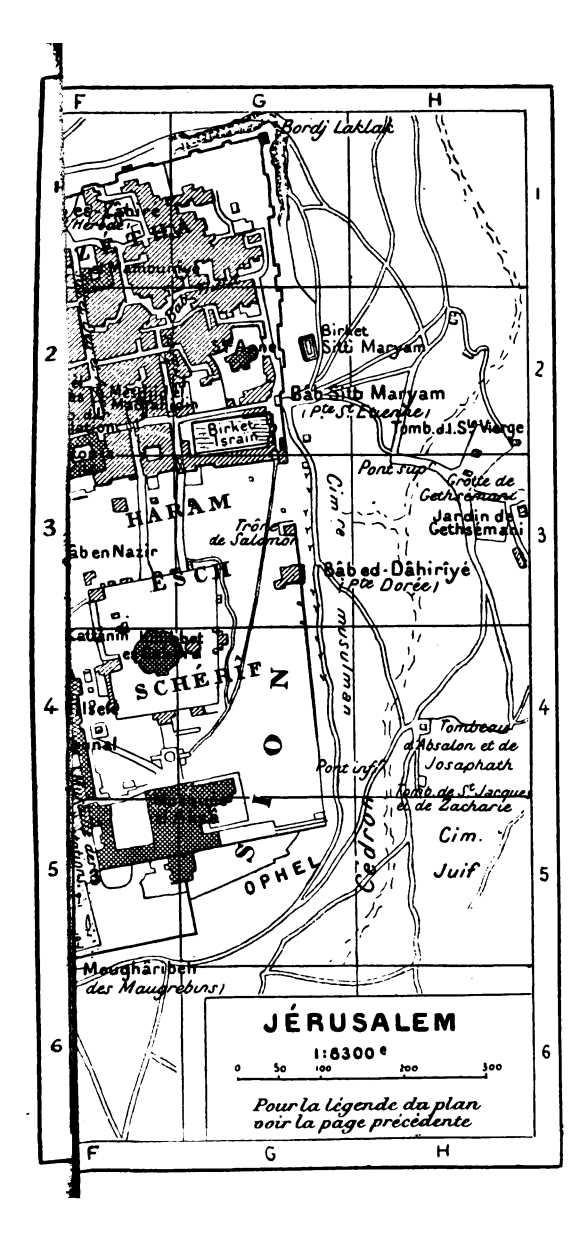
LÉGENDE DU PLAN DE JÉRUSALEM

Les noms qui ne figurent pas sur le plan sont réprésentés par un chiffre

---

Arc *Ecce Homo* 1	E 3
Arche de Robinson 3	F 5
— de Wilson 2	F 4
Banque, Crédit Lyonnais	C 4
— Ottomane 4	C 4
— Deut. Palaest. Bank 5	C 4
Caserne (anc. Antonia)	F 3
— citadelle, Tour de David	C 5
Cédron (vallée de)	H
Cimetières chrétiens	C 6
Consulat allemand au N.-O	
— anglais au N.-O	
— autrichien au N.-O.	
— espagnol 6	B 4
— des Etats-Unis au N.-O.	
— français 7	A 3
— grec 8	A 4
— hollandais 9	B 4
— italien au N.-O	
— russe 10	A 1
— suédois au N.-O	
— persan au N.-O	
Eglise ou Chapelle	
— des Sts Anges (maison d'Anne) 11	D 6
— de Ste Anne	G 2
— de l'Ascension, au mont des Oliviers à l'E.	
— du St Cénacle (*en Nébi Daoud*)	A 6
— de la Colonne de la Sentence (VIIe St.) 12	D 3
— de la Condamnation 13	F 2
— du *Dominus flevit* à l'*E*.	
— de la Dormition de Marie	A 6
— de St Etienne au N	
— de la Flagellation	F 2
— de St Jacques le Majeur	D 6
— de St Jean-Baptiste 14	D 4
— de Ste Marie-Marc 15	D 5
— de Ste Marie-Majeure (St Sauveur des prot. allem.)	D 4
— de N.-D du Spasme 16	E 3
— de la Prison du Christ (Maison de Caïphe)	A 5
— de St Sauveur (des Franciscains)	C 3
— du Saint-Sépulcre	D 4

Eglise ou Chapelle	
— du Tombeau de la Vierge	H 2
— de Ste Véronique 17	E 3
— Russe (cathédrale)	A 2
Gethsémani (Grotte de)	H 3
— (Jardin de)	H 3
Grotte de Jérémie	E 1
— royale	E 1
Haram esch Schérif	D 4
Hôpital français, St Louis	B 3
— grec	C 4
— de Ste Hélène 20	E 4
Hospice allemand catholique	D 1
— — protestant 18	D 3
— autrichien	E 2,3
— franciscain, *Casa Nova*	C 4
— de N.-D de France	B 3
— russe au N. de la ville	A 2
— — au Muristan 19	D 4
Maimouniyéh	F 1
Mosquée d'Omar	F 4
— *el Omariyéh* 21	D 4
— *el Aksa*	F 5
Mouristan	D 4
Mur des Lamentations	F 4
Patriarcat arménien	C 6
— grec	C 3
— latin	B 4
Porte de Damas, *Bâb el Amoûd*	D 2
— de St Etienne, *Sitti Maryam*	G 2
— d'Hérode, *ez Zahiréh*	F 1
— de Jaffa, *el Khalil*	C 5
— des Maugrabins, *el Moghâribéh*	F 6
— Neuve, *Abdoul Hamid*	B 3
— de Sion, *en Nébi Daoûd*	D 6
Poste allemande	B 4
— autrichienne	C 5
— française	B 4
— russe	A 3
— turque	C 4
Télégraphe (poste turque)	C 4
Tombeau d'Absalon et de Josaphat	H 4
Tombeau de St Jacques et de Zacharie	H 4
Tombeau des Rois au N	
Tribunal de *Mehkéméh* 2	F 4


F
G
H
Bordj Laklak
Birket
Sitti Maryam
Bâb Sitti Maryam
(Pte St Étienne)
Tomb. d.l. Ste Vierge
Pont sup.
Grotte de
Gethsémani
Jardin de
Gethsémani
HARAM
Trône
de Salomon
Bâb en Nazir
ESCH
Bâb ed-Dâhiriyé
(Pte Dorée)
Cim re musulman
SCHÉRÎF
Tombeau
d'Absalon et de
Josaphath
Pont inf.
Tomb. de St Jacques
et de Zacharie
Cim.
Juif
Cédron
OPHEL
Birket
Israin
Maghâribeh
des Maugrebins)
JÉRUSALEM
1:8300e
0
50
100
200
300
Pour la légende du plan
voir la page précédente
1
2
3
4
5
6

2° **Hôtels**. Près de la porte de Jaffa, à l'intérieur de la ville, se trouve à g. le **Grand New Hôtel** tenu par Morcos, catholique. Un peu plus loin, on rencontre l'**Hôtel Central** tenu par Amdurski, Grec. En dehors de la ville, sur la route de Jaffa, on rencontre successivement, à g. l'**Hôtel du Parc** tenu par Hall ; puis à dr., le **Lloyd Hôtel**, tenu par Fast, Allemand ; plus loin, à g., l'**Hôtel Hughes**, tenu par Hughes, Anglais, et à dr., près du consulat français, le petit **Hôtel de France**, tenu par Dominique Bourrel. Dans le même quartier, il y a aussi plusieurs **Pensions** tenues par des Anglais.

Dans tous ces hôtels on paie de 8 à 12 frs par jour pour le service ordinaire, les vins non compris.

Voitures, Guides, Drogmans. On paie 1/4 de medjidié ou 1 fr. 05 par course pour une voiture à 4 places ; le double de ce prix par heure, et 20 frs par jour. Ces prix sont plus élevés quand il y a affluence d'étrangers. Lorsqu'on a besoin d'une voiture pour faire une excursion, d'un conducteur, *cicerone*, pour visiter la ville, ou d'un drogman pour entreprendre un voyage, le mieux est d'avoir recours à l'obligeance du directeur de l'Hospice ou de l'Hôtel où l'on est descendu.

Consulats. La plupart des puissances étrangères sont représentées à Jérusalem par des consuls, savoir : l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche-Hongrie, l'Espagne, les Etats-Unis, la France, la Grèce, la Hollande, l'Italie, la Norvège, la Perse, la Russie et la Suisse.

Postes et télégraphes. A Jérusalem fonctionnent : 1° la poste ottomane qui fait partie de l'union postale universelle ; 2° la poste française ; 3° la poste allemande, les trois situées hors de la ville, dans le voisinage de la porte de Jaffa ; 4° la poste autrichienne située à l'intérieur de la ville, en face de l'entrée de la caserne turque, près de la porte de Jaffa, et 5° la poste russe sur la route de Jaffa. Le service de la poste ottomane entre Jérusalem et Jaffa se fait par le chemin de fer. Celui des postes européennes se fait par voiture, à la nuit tombante, la veille de l'arrivée d'un paquebot postal dans le port de Jaffa. Les jours de l'arrivée des paquebots et du départ de la poste européenne sont annoncés de semaine en semaine et affichés dans tous les Hôtels et Hospices. Le **télégraphe**, avec service international, est installé dans les bureaux de la poste ottomane.

Banques. La **Deutsche Palaestina Bank,** dans l'intérieur de la ville, près de la porte de Jaffa, le **Crédit Lyonnais** et la **Banque ottomane**, hors de la porte de Jaffa, sont les principales maisons de banque à Jérusalem.

Médecins. Plusieurs médecins européens, de diverses nations, sont établis à Jérusalem.

Magasins. On rencontre partout des magasins d'objets de piété et de souvenirs de Jérusalem. Parfois les marchands font aux étrangers des prix exorbitants; ne pas craindre de marchander. Les magasins d'articles européens en tous genres se trouvent principalement le long de la route de Jaffa.

Offices divins. MM. les ecclésiastiques qui désirent célébrer la sainte Messe au Sépulcre de N.-S., doivent s'adresser au Secrétariat du Couvent de Saint-Sauveur, près de la Casa-Nova, ouvert de 10 à 11 h. du matin et de 4 à 5 h. du soir. On leur délivre un billet, avec numéro d'ordre, qu'ils ont à présenter à la sacristie latine de la basilique du Saint-Sépulcre. Comme l'horaire des offices divins varie selon les fêtes ou selon les circonstances, les pèlerins feront bien de s'informer de l'ordre du jour, soit à la Casa-Nova, soit à la sacristie de la basilique.

Hospices hors de Jérusalem. Pour être reçu dans les Hospices ou *Casa-Nova* des Pères Franciscains à Bethléem, Saint-Jean in Montana, Emmaüs, Ramléh et Jaffa, etc., les voyageurs qui ne logent pas à la *Casa-Nova* de Jérusalem, doivent se munir d'un billet d'admission, qu'ils obtiennent au Secrétariat du Couvent de Saint-Sauveur. La présentation de ce billet est de rigueur pour ceux qui habitent la Palestine.

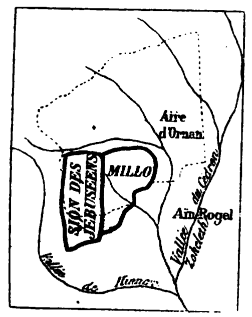
HISTOIRE DE JÉRUSALEM

Le Targum Onkelos et Flavius Josèphe identifient Jérusalem avec l'antique **Salem,** patrie du roi Melchisédech, prêtre du Très-Haut et, comme tel, figure de Jésus-Christ, le véritable grand prêtre. C'est dans **la vallée de Savé** ou **vallée du Roi,** probablement au N. de la vallée de Cédron, que 21 siècles av. J.-C., Melchisédech alla à la rencontre d'Abraham, le bénit et offrit au Seigneur le pain et le vin, symbole de l'Eucharistie. Avant l'arrivée des Israélites dans la Terre promise, Jérusalem portait le nom de **Uru-salim,** qui signifie Ville-Salem ; elle était alors, comme toutes les villes du pays de Chanaan, tributaire des pharaons d'Egypte. Vers la fin du xve s. av. J.-C., Abd-Hibéba, prince d'Uru-salim, écrivit plusieurs lettres à Aménhotep III ou Aménhotep IV (V. p. 2), pour lui apprendre qu'un peuple puissant et hostile s'était emparé d'un grand nombre de villes du pays, et menaçait sa propriété. C'est alors, sans doute, que Jérusalem tomba au pouvoir de la tribu des Jébuséens et reçut le nom de Jébus, et sa citadelle celui de Sion.

A l'arrivée des Israélites, Adonisédech, roi des Jébuséens, convoqua les rois d'Hébron, de Lachis, d'Eglon et de Jérimoth, et marcha avec eux contre l'armée de Josué. Mais à la fameuse bataille où *le soleil s'est arrêté,* les cinq rois coalisés furent défaits et mis à mort. Jérusalem, cependant, conserva son indépendance pendant plusieurs siècles, grâce à sa forte position au sommet d'une colline entourée de toutes parts de profondes vallées. A la division de la Terre promise, elle avait été assignée à la tribu de Benjamin et formait une des villes frontières entre cette tribu et celle de Juda. Molestés par son voisinage, les guerriers de Juda attaquèrent un jour la ville jébuséenne, mais ne réussirent pas à s'emparer de Sion, la forteresse. Ils se retirèrent après avoir livré aux flammes la ville extérieure, que Josèphe appelle la *ville basse.*

Lorsque la 7e année de son regne (1051), David fut reconnu comme roi par toutes les tribus d'Israël, il quitta Hébron et marcha sur Jérusalem, dont la citadelle était réputée imprenable. Après de longs efforts,

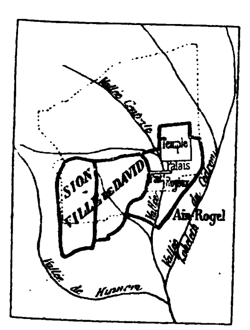
la forteresse de Sion fut emportée par les Hébreux. Le roi en fit aussitôt la capitale de son royaume et le centre religieux de la nation. Il fortifia la ville extérieure « autour du fort de Millo », et la rattacha à la citadelle, la *ville haute* de Josèphe. La place forte reçut alors le nom de « **Ville de David.** » Après avoir agrandi sa nouvelle capitale, David songea à l'embellir. Il fit venir du bois de cèdre du Liban, avec des ouvriers phéniciens de Tyr, et construisit un vaste palais royal. Il fit aussi transporter l'arche d'alliance dans la ville de Sion, qui devint dès lors « **la montagne sainte** ».



Plan de Jérusalem au temps de David.

Jérusalem fut troublée une première fois par la rébellion d'Absalon, fils aîné de David. Puis, Adonias, son 2e fils, rassembla sans bruit ses nombreux partisans sur le rocher de Zohélet, aujourd'hui *Zehwèlé*, en face d'Ain-Royel, aujourd'hui la fontaine de la Vierge, dans la vallée de Cédron, avec l'intention de se faire proclamer roi à l'issu du banquet. A cette nouvelle, David déjoua le complot, en envoyant secrètement son fils Salomon avec un grand cortège à Gihon, à l'O. de la ville. Là le fils de Bethsabée fut sacré roi et acclamé par le peuple à l'insu d'Adonias et de ses partisans.

Vers la fin de son règne, David avait ordonné le recensement de tout le peuple de son royaume. Dieu punit sa vanité en envoyant la peste. Levant les yeux vers la colline d'en face, le mont Moriah, le roi y vit l'ange exterminateur un glaive en main et menaçant la cité sainte. Contrit et humilié, le souverain gravit la colline, domaine du Jébuséen Ornan, l'acheta du propriétaire, y dressa un autel et offrit des sacrifices expiatoires. A la mort du roi, son corps fut enseveli « dans la ville de David », et son tombeau servit de sépulture à la plupart de ses successeurs. Le sépulcre des rois d'Israël n'a pas encore été retrouvé ; nous savons par Josèphe que « la ville de David » ou la forteresse jébuséenne qui le renferme, occupait la colline S.-O. de la ville, le mont Sion actuel. Les Israélites n'ont jamais ignoré où étaient enterrés leurs rois. Jean Hyrcan Ier, puis Hérode le Grand pénétrèrent dans le tombeau royal en quête de trésors. Ce dernier répara le sacrilège aux yeux du peuple, en élevant à l'entrée du tombeau un beau monument expiatoire en marbre blanc. Ce monument que Josèphe a dû voir souvent, semble avoir subsisté jusqu'au temps d'Adrien. Saint Pierre parle du sépulcre de David, comme d'un monument connu de tout le monde.



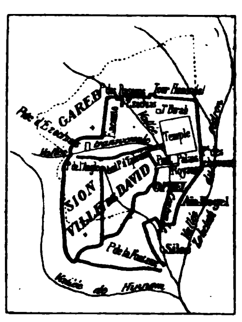
Plan de Jérusalem au temps de Salomon.

Sous le règne de Salomon, Jérusalem atteignit l'apogée de sa gloire et de sa grandeur. Sur l'aire d'Ornan, un magnifique Temple fut élevé au Seigneur avec l'aide d'architectes et d'ouvriers phéniciens. Au midi, le Moriah reçut un nouveau palais royal pour la nombreuse famille de Salomon, un palais pour la reine, fille de Pharaon la maison du *Bois du Liban* et de vastes habitationsp our les prêtres

Salomon relia le Temple et le nouveau quartier royal et sacerdotal à la ville de David par un mur d'enceinte, fortifia le Millo, et donna l'ordre de combler la vallée qui sépare les deux collines.

Le peuple, écrasé sous le poids des impôts et des corvées, commença à murmurer, et aussitôt après la mort de Salomon, les tribus du Nord se séparèrent de la maison de David et proclamèrent roi un Ephraïmite, Jéroboam. Jérusalem n'était plus que la capitale d'un petit royaume formé principalement par les tribus de Benjamin et de Juda.

Sous Roboam, successeur de Salomon, la ville fut saccagée par le pharaon Sésac ou Scheschong; puis, sous Joram (895-888), par les Philistins et les Arabes. Josias, roi d'Israël, après avoir vaincu à Bethsamès Amasias, roi de Juda (840-812), marcha sur Jérusalem « et détruisit le mur depuis la porte d'Ephraïm jusqu'à la porte de l'Angle sur une longueur de 400 coudées. » C'est le rempart qui limitait le mont Sion au N. Azarias, fils d'Amasias, répara les dégâts et construisit « des tours à la porte de l'Angle et à la porte de la Vallée. » Joathan (759-744) bâtit la grande porte du Temple et « entoura d'un mur l'Ophel », prolongement méridional du mont Moriah. A l'approche de Sennachérib, Ezéchias (727-698) se hâta d'enceindre d'un mur le faubourg qui s'était formé au N. du mont Sion et du Temple. Pour couper l'eau à l'ennemi, il obstrua la source du Gihon supérieur, à l'O. de la ville, et amena ses eaux par un canal souterrain dans une piscine creusée « entre deux murs », c'est-à-dire entre l'ancienne et la nouvelle enceinte. Ce réservoir porte le nom de piscine d'Ezéchias ou *Birket Hammâm el Batrak,* vasque des Bains du Patriarche. Jérusalem fut sauvée, comme Isaïe l'avait prédit, par la destruction de l'armée assyrienne, que l'ange de la peste venait de frapper.



Plan de Jérusalem au temps d'Ezéchias.

Plus tard, les Assyriens revinrent à la charge, prirent la ville et emmenèrent le roi Manassès (678-644) en captivité à Babylone. Remis en liberté, il revint à Jérusalem et s'empressa de restaurer et d'exhausser la seconde enceinte « à partir de la porte des Poissons ». Le pieux roi Josias (641-610) restaura le Temple et, à cette occasion, le grand prêtre Helcias y retrouva un très vieil exemplaire de la Loi. En 588, la ville et le Temple furent complètement ruinés par Nabuchodonosor, et le peuple emmené en captivité à Babylone.

Cyrus, roi de Perse, soumit les Assyriens à sa domination et permit aux Juifs (536) de retourner en Palestine et de reconstruire le Temple. Les ruines de la maison du Seigneur furent relevées et la dédicace de l'édifice eut lieu solennellement en 515. Néhémie, favori à la cour d'Artaxerxès à Suse, obtint du roi le titre de gouverneur de Jérusalem avec plein pouvoir de restaurer les murs de la ville. Ce travail, habilement organisé, fut terminé en 52 jours. Il ressort du livre de Néhémie que l'enceinte extérieure de la ville faisait le tour du mont Sion à l'O. et au S., puis, laissant la piscine de Siloé hors des murs, elle contournait le Moriah et passait à l'E. du Temple. De la porte des Brebis, au N.-E., le rempart, muni de la tour Hananaël, passait à la porte des Poissons au N.-O. pour aller rejoindre la porte de la Vallée à l'angle N.-O. du mont Sion. Le périmètre de la ville ne fut plus modifié jusqu'à l'an 43 de notre ère. Entre l'enceinte munie de la tour Hananaël et le Temple s'élevait la tour Birah, appelée Baris par Josèphe, et dont Hérode le Grand fit la forteresse Antonia.

L'an 170, Antiochus IV, Epiphane, sous prétexte d'étouffer une insurrection, pénétra dans Jérusalem et profana le Temple. Deux ans plus tard, Apollonius, son général, vint démanteler la ville. L'Acra ou la Ville basse, située « dans la ville de David », fut agrandie et fortifiée pour servir de garnison à l'armée syrienne et de refuge aux Juifs renégats. C'est alors que Mathathias souleva le peuple contre les tyrans. Judas Machabée (166-161), vainqueur des armées syriennes, marcha sur Jérusalem, purifia le Temple et consolida sa forteresse. Jonathas (161-143) bloqua l'Acra, d'où les Syriens molestaient sans cesse les Juifs qui se rendaient au Temple. Finalement, la garnison syrienne réduite par la famine sous Simon (142-135), capitula et quitta la ville. La colline qui portait l'Acra et qui, d'après les indications de Josèphe, formait l'angle N.-E. du mont Sion, fut alors abaissée, pour qu'elle ne dominât plus la forteresse du Temple.

L'an 70, Aristobule usurpa le trône de son frère Hyrcan II (78-70). La guerre civile, que la rivalité des deux frères fit naître, amena l'intervention de Rome. A l'arrivée de Pompée, les partisans du grand-prêtre Hyrcan ouvrirent au triumvir les portes de la cité, tandis que ceux d'Aristobule lui opposèrent une vive résistance dans le Temple et sa forteresse. Les Romains ne s'en rendirent maîtres qu'après un siège de trois mois. Ce fut l'an 63.

Hérode l'Iduméen ou l'Ascalonite fut nommé roi des Juifs par le sénat romain l'an 40. Pour se gagner la sympathie du peuple, il entreprit, la 19ᵉ année de son règne, une rénovation complète du Temple de Zorobabel. Le nouvel édifice fut inauguré l'an 11 av. J.-C. ; mais on ne cessa de travailler au hiéron que l'an 65 ap. J.-C. Hérode transforma aussi la tour Baris en une grande et magnifique citadelle et s'y construisit un palais royal. Il donna à cette splendide forteresse le nom d'Antonia, en l'honneur de son protecteur Marc-Antoine (83-36). Après la mort de Mariamne, sa malheureuse épouse (28), le tyran éleva un autre superbe château, flanqué de trois tours remarquables, à l'angle N.-O. de la Ville haute au mont Sion.

La 38ᵉ année du règne d'Hérode, Jésus, le Fils de Dieu, vient au monde à Bethléem. Le roi Iduméen meurt l'an 4 de notre ère après avoir régné un peu plus de 40 ans.

Archélaus, fils d'Hérode, fut nommé par César ethnarque de la Judée, de la Samarie et de l'Idumée ; mais l'an 6 (la 9ᵉ année de son règne), il fut déposé et remplacé par un procurateur romain. Coponius (6-9), Marc-Ambivius, Annius Rufus, Gratus (14-26) et Ponce Pilate (26-35) administrèrent successivement la Judée. Ce dernier fut envoyé en disgrâce à Rome l'an 35 et exilé à Vienne dans les Gaules l'année suivante.

Agrippa Iᵉʳ, petit-fils d'Hérode le Grand, obtint de Caligula le titre de roi et la tétrarchie de la Gaulanitide (37). Vers l'an 43, il protégea par un nouveau rempart les faubourgs qui s'étaient formés au N. de la 2ᵉ enceinte construite par Ezéchias. Cette 3ᵉ enceinte réunit à la ville le Golgotha, le mont Gareb et le mont Bézétha.

Après la mort d'Agrippa Iᵉʳ (44), la Judée fut de nouveau gouvernée par des procurateurs romains. Ceux-ci, particulièrement Gessius Florius, exercèrent tant de rapines et de si criantes injustices, qu'ils poussèrent le peuple à la révolte (65-66). A Jérusalem, trois factions s'étaient partagé le pouvoir et avaient livré la ville à la plus horrible anarchie. Le 1ᵉʳ mars 70, Titus en fit l'investissement. Le 1ᵉʳ avril, les légions romaines forcèrent la 3ᵉ enceinte, et 5 jours après, elles pénétrèrent par les brèches de la 2ᵉ muraille. Ne restait plus à prendre que la 1ʳᵉ enceinte avec ses trois puissantes citadelles. La forteresse Antonia fut investie le 23 avril. Les Romains pénétrèrent dans la 1ʳᵉ enceinte entre l'Antonia et le Temple, près de la piscine de Strouthion (sur laquelle s'élève aujourd'hui la prison), et enlevèrent par surprise la forteresse Antonia. Puis, le 12 juin, ils attaquèrent les fortifications du Temple. Le 8 juillet, l'incendie gagna le sanctuaire et bientôt il ne resta sur le hiéron qu'un monceau de ruines et de cadavres. Le lendemain, les vainqueurs mirent

le feu à l'Ophel ; puis, franchissant la vallée, ils occupèrent l'Acra, la Ville basse, à l'angle N.-E. du mont Sion. Restait encore le dernier et le plus formidable boulevard, la Ville haute défendue par le 2e château d'Hérode et ses 3 fameuses tours, Hippicus, Phasaël et Mariamne. Mais à peine les béliers se mirent-ils à jouer, que les Juifs s'enfuirent de la place. Ce fut le 1er août.

La Ville haute, ainsi épargnée, servit de campement à la Xe légion laissée en garnison dans la malheureuse cité, et le château d'Hérode, avec ses trois tours, fut conservé, sur l'ordre de Titus, comme un trophée de victoire.

C'est dans cette même forteresse que les Juifs, entraînés plus tard à la révolte par le soi-disant Messie, Barcochébas, se défendirent vaillamment contre les légions romaines en 133. Après l'extermination des rebelles, l'empereur Adrien (Aelius Hadrianus), fit reconstruire Jérusalem sous le nom d'Aelia Capitolina, et releva le château d'Hérode, qui reçut plus tard le nom de *Tour de David*.

Avec le triomphe du christianisme dans l'empire romain, commença pour Jérusalem une ère nouvelle. Comme son histoire se confond soit avec celle de la Palestine en général, soit avec celle de ses sanctuaires dont nous parlerons plus loin, nous nous bornons à rappeler les quelques faits suivants.

Jérusalem était arrivée à son époque la plus florissante au point de vue religieux, lorsqu'en 614 elle fut mise à sac par l'armée de Chosroës sous la conduite du général Rasmiz. Plus de 62,000 personnes de tout âge et de tout sexe furent égorgées, et un grand nombre d'habitants, parmi lesquels on comptait 3,000 enfants de 5 à 12 ans, furent emmenés en captivité au fond de la Perse. Les basiliques, avec plus de 300 monastères, hospices, églises et oratoires, devinrent la proie des flammes. La ville s'était à peine relevée de ce désastre, lorsqu'en 637 elle fut occupée par les Arabes mahométans, qui, d'ailleurs, se montrèrent assez cléments envers les chrétiens.

A la dynastie des Ommiades succéda celle des Abassides, illustrée surtout par Haroûn er Raschîd, calife de Bagdad. L'an 800, le patriarche Georges (796-807) expédia un moine de la Palestine à Aix-la-Chapelle, pour solliciter l'aide et la protection de l'empereur Charlemagne en faveur des Lieux saints. La même année, Haroûn er Raschîd envoya au même empereur les clefs de la basilique du Saint-Sépulcre, symbole du protectorat sur la chrétienté en Palestine. Mais en 1010 le calife Hakem, qui dans sa démence se fit passer pour dieu, renversa tous les monuments chrétiens. En 1099, les Croisés se rendirent maîtres de la Ville sainte ; mais en 1187, ils en furent expulsés par Saladin. En 1219, la ville fut démantelée et les sanctuaires ruinés à l'exception du Saint-Sépulcre que personne n'osait démolir. La trêve de 10 ans conclue en 1229 entre Frédéric II, empereur d'Allemagne, et Melek el Kamel, sultan d'Egypte, permit aux chrétiens de retourner à Jérusalem ; mais l'an 1244, ils furent massacrés par les Kharismiens. Les sultans mameluks, circassiens et turcs qui se succédèrent dans la possession de la Palestine, se montraient tous animés de sentiments plus ou moins hostiles envers les chrétiens de Jérusalem, particulièrement envers ceux d'origine européenne.

Maisons religieuses, Etablissements de bienfaisance, Ecoles, etc.

1° Latins

Pour les Latins, nous indiquons la date de leur arrivée à Jérusalem. On trouvera de plus amples détails sur leurs œuvres dans la description des sanctuaires.

Pères Franciscains, XIIIe s. Ils possèdent trois couvents,

celui de Saint-Sauveur, siège du Révérendissime Père Custode qui a droit aux insignes épiscopaux, celui du Saint-Sépulcre et celui de la Flagellation. Ils desservent la paroisse latine et de nombreux sanctuaires, possèdent une école et un orphelinat pour les garçons, Séminaire, etc. (V. *Le couvent de Saint-Sauveur*, p. 204).

Le Patriarcat latin, créé en 1847, siège du patriarche latin, grand-maître de l'ordre du S.-Sépulcre, avec une belle église, un petit et un grand Séminaire. (V. *Le Patriarcat latin*, p. 205.)

Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, 1848. Elles tiennent l'école paroissiale pour les filles, un hôpital, un dispensaire, un pensionnat et un orphelinat.

Dames de Sion, 1856, couvent et basilique de l'*Ecce Homo*, pensionnat et orphelinat pour les filles et catéchuménat juif.

Sœurs Carmélites de France au mont des Oliviers, 1873, église et couvent du *Pater*.

Frères des Ecoles chrétiennes, 1876, école pour les garçons.

Pères Blancs, 1878, église de *Sainte-Anne*, avec un petit et un grand Séminaire melchite.

Sœurs du Saint-Rosaire, 1880, pour le service de la mission du patriarcat, école et dispensaire.

Pères de Sion, 1884, couvent de Saint-Pierre, avec scolasticat, école industrielle et catéchuménat juif.

Pères Dominicains, 1884, basilique et couvent de *Saint-Etienne*, Ecole biblique et siège de la *Revue biblique*.

Sœurs Clarisses de France, 1884, monastère sur la route de Bethléem.

Sœurs Franciscaines d'Italie, 1885, école et orphelinat pour les filles.

Sœurs de Saint-Vincent de Paul, 1886, salle d'asile, orphelinat pour les deux sexes, refuge pour les aveugles et les vieillards, et assistance dans l'hôpital municipal.

Sœurs de Saint-Charles Borromée d'Allemagne, 1887, service de l'hospice allemand et de l'hospice autrichien, école, orphelinat et maison de retraite.

Pères Augustins de l'Assomption, 1887, Hôtellerie de Notre-Dame de France, scolasticat et siège de la revue *Jérusalem*.

Sœurs de Marie Réparatrice, 1888, Adoration perpétuelle.

Pères Lazaristes d'Allemagne, 1890, direction de l'hospice allemand, école pour garçons

Sœurs Bénédictines du Calvaire, 1890, couvent et orphelinat pour les enfants grecques melchites, au mont des Oliviers.

Pères Bénédictins de la Pierre-qui-Vire, 1899, couvent et Séminaire pour les Syriens, au mont des Oliviers.

Pères Passionnistes de France, 1903, près de Béthanie.

Pères Lazaristes de France, 1904.

Pères Salésiens, 1904, école italienne pour garçons.

Pères Bénédictins de Beuron, 1906, église et couvent de la *Dormition de Marie*, au mont Sion.

2° Rites orientaux

Maronites, église paroissiale desservie par un Vicaire patriarcal.

Grecs-Melchites, église de *Sainte-Véronique*, avec siège de l'archevêque grec catholique et hospice pour les chrétiens de rite grec.

Arméniens unis, église de *Notre-Dame du Spasme* desservie par un Vicaire patriarcal.

Syriens unis, chapelle desservie par un Vicaire patriarcal.

Patriarcat grec non-uni, Séminaire hellène à Sainte-Croix pour la formation du clergé destiné aux dignités, un autre pour les candidats indigènes destinés à desservir les paroisses de campagne, hôpital, hospices, écoles et œuvres diverses, avec de nombreux couvents en ville.

Patriarcat arménien non-uni, église de *Saint-Jacques le Majeur*, avec palais du patriarche, couvent, Séminaire, école, hospice, etc., — église des *Saints-Anges* ou maison d'Anne et *Prison du Christ* ou maison de Caïphe.

Syriens non-unis, église de Saint-Marc, avec siège d'un évêque et couvent.

Coptes non-unis, église près de la IXe Station, avec siège d'un évêque, hospice et école.

Abyssins non-unis, église avec siège d'un évêque, hospice et école.

Russes. Les Russes possèdent à Jérusalem de vastes établissements de tout genre.

Administration et Population.

Jérusalem est le siège d'un Moutesarrif, gouverneur de 1re classe, dépendant directement de la Sublime Porte. (V. p. 10).

Le Liva est administré par un conseil supérieur, *Medschlis idâra,* présidé par le gouverneur, et la ville par un conseil municipal, *Medschlis bélédiyéh*, présidé par un maire. Les différentes confessions, grecque, latine, arménienne, protestante et juive, ont le droit d'envoyer chacune un coreligionnaire comme membre du conseil dans l'une et l'autre assemblée.

La ville s'étend sur un terrain très accidenté dont le point culminant, au N.-O., a 789 m. d'altitude. Ses remparts sont munis de huit portes, dont l'une, la porte Dorée à l'orient de la ville, est murée. Elle est divisée en quatre quartiers par les

deux rues principales qui se croisent, l'une allant de la porte de Jaffa vers l'E., l'autre de la porte de Damas vers le S. Au N.-E., se trouve le quartier musulman; au S.-E., le quartier juif; au S.-O., l'arménien et au N.-O., le quartier chrétien ou gréco-franc. Les rues sont étroites, mal pavées et souvent entrecoupées par des marches, à cause de leur pente.

Autour des murs de la ville, spécialement au N. et à l'O., se sont formés des grands faubourgs qui renferment à peu près la moitié de la population de Jérusalem.

Les statistiques turques, qui n'enregistrent que les sujets ottomans, donnent pour l'année 1905 les chiffres suivants :

Musulmans	8.000
Juifs	45.000
Grecs non-unis	6.000
Latins	2.500
Arméniens	950
Protestants	800
Grecs unis	250
Coptes	150
Abyssins	100
Syriens-Jacobites	100
Syriens unis	50

La population totale est évaluée à 66.000 âmes.

Répartition du temps pour la visite de Jérusalem et des environs.

En arrivant à Jérusalem, généralement le soir, le pèlerin s'empressera d'aller se jeter un instant à genoux devant le glorieux Sépulcre de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il devra ensuite tracer un **programme,** avec l'aide de son guide ou de son drogman, pour répartir les visites à faire en ville et aux alentours. Avec un bon guide, huit à neuf jours suffisent pour visiter Jérusalem, Bethléem, Jéricho, la mer Morte et Saint-Jean in Montana. Mais bien des circonstances, non prévues par l'étranger, peuvent modifier **l'ordre** de ces visites. Le vendredi, par exemple, et d'autres jours de l'année, on ne peut pas se rendre au Temple ou à la mosquée d'Omar, tandis que le vendredi soir est le moment le plus propice pour visiter le Mur des Pleurs. Dans ce pays où il y a tant de rites, les fêtes religieuses, qui peuvent se présenter, doivent également être prises en considération.

Si, au contraire, on peut consacrer trois ou quatre jours de plus à son pèlerinage en Judée, les visites à Jérusalem se feront avec moins de fatigue, et on aura le loisir de voir Emmaüs, Nébi Samouîl, Hébron, Mar Saba, etc.

En tout cas, un programme bien tracé doit être la première sollicitude du pèlerin à son arrivée.

VISITE DE JÉRUSALEM

Ire VISITE

Basilique du Saint-Sépulcre. — Muristan. — Sainte-Marie-Majeure. — Sainte-Marie-Latine. — Saint-Jean-Baptiste. — Vallée transversale. — Piscine d'Ezéchias.

Le plan ci-joint permet au pèlerin de trouver l'entrée de la basilique du Saint-Sépulcre ; il est néanmoins prudent de s'y rendre avec un guide.

LA BASILIQUE DU SAINT-SÉPULCRE

HISTOIRE

Authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre. Il est démontré scientifiquement qu'au temps de Notre-Seigneur le Golgotha traditionnel se trouvait en dehors de la ville, non loin de la porte de *Gennath* ou des *Jardins*. Les vestiges de la 2e enceinte ont été retrouvés au midi et à l'orient de la basilique [1]. D'ailleurs, le tombeau juif à plusieurs fours à cercueil, *kokim*, qu'on voit derrière la rotonde du Saint-Sépulcre, et un autre de même genre retrouvé au N.-E. du monument, fournissent des arguments péremptoires qu'avant la construction de la 3e enceinte, l'an 43 de notre ère, ce lieu n'était pas compris dans les murs de la ville.

La tradition aussi offre des garanties à la critique la plus exigeante. Un grand nombre de Juifs, témoins de la Passion, étaient ou sont devenus les disciples du Christ. En embrassant le christianisme, ils n'ont pas abdiqué cette qualité commune aux Orientaux, mais qui distingue la race d'Abraham, savoir la fidélité aux traditions, la vénération profonde pour tout lieu témoin de la puissance ou de la bonté du Seigneur. Les évangélistes, de leur côté, ont soin de spécifier le théâtre du drame divin, comme pour y intéresser tout adorateur du Fils de Dieu. Ils apprennent que le monticule où Jésus fut crucifié est celui qui porte le nom de *Golgotha, hors de la porte,* mais *tout près de l'enceinte.* Il y avait en outre en cet endroit *un jardin* avec *un sépulcre neuf, propriété de Joseph d'Arimathie.*

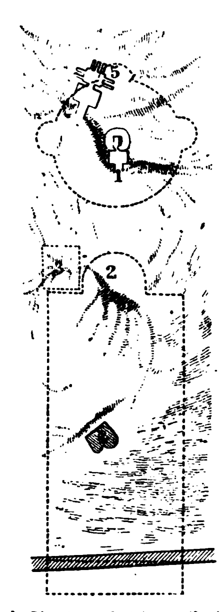
A l'approche des légions romaines sous le commandement de Titus, les chrétiens de Jérusalem comprirent que la prophétie du divin Maître sur le malheureux sort du Temple et de la ville allait s'accomplir, et ils se réfugièrent dans les Etats d'Agrippa Ier, au delà du Jourdain. Mais aussitôt que le fléau de la guerre fut passé, ils revinrent se grouper autour du Cénacle, dans la Ville haute qui avait échappé à la destruction. Là, la Xe légion leur fit bon accueil.

Lorsqu'ensuite les Juifs se soulevèrent de nouveau sous la conduite de Barcochébas, le prétendu Messie, les chrétiens ne prirent aucune part à la révolte et, s'ils eurent à souffrir de la part des Juifs, ils furent épargnés par les Romains.

1. *R. B.*, 1902.

Jusque là, ils avaient si bien gardé la vénération du saint Tombeau et du Calvaire, que l'empereur Adrien, résolu de fonder une ville toute païenne, essaya de les en éloigner en souillant les grands souvenirs du Judaïsme et du Christianisme par le culte des faux dieux. Dans ce dessein, disent Eusèbe[1] et saint Jérôme[2], il fit élever sur le Golgotha une vaste terrasse d'une centaine de mètres de longueur, en accumulant sur le sol inégal un monceau de terre et de décombres, que retenait un mur d'enceinte semblable à celui du Temple. Sur cette esplanade, il fit planter un bocage consacré à Jupiter et à Vénus. Cette profanation est une nouvelle garantie d'authenticité. Par elle aussi le Sépulcre et le Golgotha furent mis à l'abri de toute injure jusqu'à leur solennelle invention au IVe s.

Nous savons aussi par Origène[3], Eusèbe[4] et saint Jérôme[5], qu'aux IIe et IIIe s. de nombreux et illustres pèlerins se rendirent à Jérusalem, pour « visiter les Lieux saints et pour y prier ». Ce mouvement de pèlerinage, qui, suivant l'expression de saint Jérôme, commença dès l'ascension du divin Sauveur, ne permettait pas que l'oubli envahît les deux endroits mémorables où s'accomplirent les principaux mystères de la Rédemption[6].



1. *Sépulcre de Jésus-Christ.*
2. *Vallon.*
3. *Golgotha.*
4. *Grotte-citerne.*
5. *Sépulcre de famille. — A l'orient, rempart.*

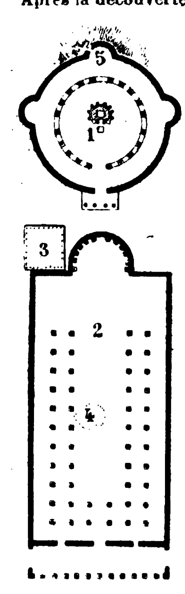
Aspect primitif du Golgotha et du Jardin de Joseph d'Arimathie. La configuration actuelle du sol permet aisément de reconstituer les lieux à peu près tels qu'ils étaient au temps de la Passion. Du côté de la ville s'élève une butte rocheuse de 5 m. de hauteur, dont le sommet dénudé et arrondi en forme de crâne lui a valu le nom de *Golgotha* ou de Calvaire. A son pied, vers l'O., un pli de terrain s'étend du S. au N. et s'accentue au N.-O. Ce vallonnement est limité à l'O. par les parois de la roche qui monte en pente assez raide sur les flancs du Gareb, et qui atteint une hauteur de 10 m. à la première rue qui passe à l'O. de la rotonde. Cette terrasse transformée en jardin était la propriété du noble décurion. Dans l'escarpe de la masse rocheuse s'ouvrait le tombeau de ses ancêtres, tombeau dont une partie subsiste encore. Tout auprès, Joseph d'Arimathie s'était fait tailler dans le vif un sépulcre neuf, à un niveau légèrement plus élevé. Un autre sépulcre de famille a été retrouvé à 50 m. au N.-E. du précédent.

A l'E. du Golgotha, vers le mur de l'ancienne ville, la dépression est plus profonde. Sur le flanc, à 10 m. au-dessous du sommet du monticule, s'ouvre une grotte naturelle qu'on pouvait utiliser comme citerne. Ajoutons encore que le Calvaire n'était pas spécialement destiné aux exécutions capitales. Les Juifs, comme M. Wilson l'a démontré[7], n'avait aucune place particulière pour exécuter les condamnes à mort.

1. *H. E.*, III. — 2. Ep. LVIII. — 3. In Joan., Ev., VIII. — C. Cels., II, 1. — 4. *H. E.*, VI, 9. — 5. *De Vir. illust.*, XXXVIII ; — LIV ; — LXII — 6. Ep. XLVI. — 7. *Q. St.*, 1902, 152.

Basilique de Constantin. Lorsque 190 ans après la profanation d'Adrien, sainte Hélène voulut remettre en honneur le théâtre de la Passion et de la Résurrection de Notre-Seigneur, elle n'eut qu'à faire disparaître l'esplanade païenne pour retrouver intacts le Sépulcre et le Golgotha. Toute la garnison de Jérusalem, secondée par les chrétiens du pays, fut employée à cette corvée.

Après la découverte des saints Lieux, l'empereur Constantin ordonna la construction d'un monument grandiose et somptueux, « digne du lieu le plus merveilleux du monde », dit-il dans sa lettre à saint Macaire, évêque de Jérusalem. Le rocher qui contenait le tombeau du divin Sauveur fut isolé du flanc de la colline et taillé en forme arrondie; les alentours furent abaissés jusqu'au niveau du seuil même du sépulcre, et sur cette surface ainsi aplanie, on éleva un splendide monument en forme de rotonde surmontée d'une coupole. Cet édifice rappelle le mausolée-baptistère de sainte Constance près de Rome. Il fut désigné sous le nom d'**Anastasis** ou Résurrection.



1. *Rotonde.*
2. *Basilique.*
3. *Golgotha.*
4. *Crypte de l'Invention de la Croix.*
5. *Sépulcre de famille.*

Puis, à l'E. surgit une basilique destinée aux assemblées des fidèles; on l'appela *Martyrion* ou la Passion. Elle renfermait une crypte dans laquelle s'ouvrait la grotte où fut retrouvée la vraie Croix. Le bâtiment était divisé en 5 nefs par 4 rangées de colonnes; les nefs latérales étaient surmontées de galeries, et le toit était en charpente apparente, richement ornée de caissons. Les propylées s'ouvraient à l'orient, et l'abside, décorée à l'intérieur de douze colonnes couronnées de cratères d'argent, était tournée vers l'occident. Le *Martyrion* n'est, ce semble, que la reproduction de la basilique ulpienne de Rome, une des œuvres les plus achevées de l'empereur Trajan, due au génie d'Appolodore de Damas. L'hémicycle de la basilique Ulpia était garni de 14 colonnes, au lieu de 12; mais pour tout le reste, elle répond exactement à la description qu'Eusèbe fait de celle de Jérusalem. Des portiques (que nous n'indiquons pas dans le plan) encadraient ces deux édifices et les reliaient entre eux et le rocher du Golgotha.

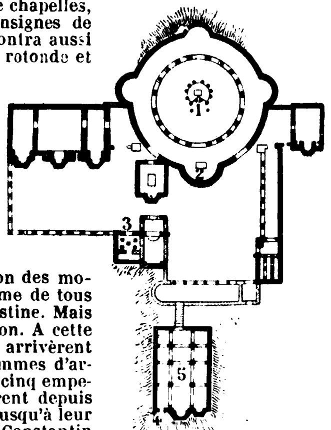
Le lieu du crucifiement de Notre-Seigneur restait exclu du *Martyrion*. L'ordonnance de l'architecture romaine n'admettait pas une grande masse rocheuse dans une basilique, et la position du glorieux sépulcre ne permit pas d'élever le sol du *Martyrion* au niveau du sommet du Golgotha.

A cette époque, l'Eglise, sans laisser dans l'ombre le souvenir des souffrances et des humiliations de Jésus-Christ, mit cependant beaucoup plus en relief le caractère divin du Messie, pour ménager la faiblesse des néophytes. Même l'image de la croix ne devint l'objet de la vénération publique que depuis le moment où Constantin la vit briller au firmament comme gage de sa victoire. L'an 333, lorsque la construction de l'*Anastasis* et du *Martyrion* était presque terminée, le Pèlerin de Bordeaux vit encore « à gauche le monticule du Golgotha », en se rendant du mont Sion au Prétoire. Vers la fin du même siècle, sainte Silvie d'Aquitaine trouva la petite colline *à ciel ouvert*, mais entourée d'une balustrade d'argent. Il en est de même de l'auteur du *Breviarius* de Jérusalem. Lors de la construction du Martyrion, le Calvaire fut taillé à pic sur trois

1. *St-Sépulcre.*
2. *Maître-Autel.*
3. *Chapelle du Golgotha.*
4. et 5. *Grotte et église de l'Invention de la Croix.*

de ses flancs et transformé en plateforme carrée à laquelle on montait par un escalier. Enfin, le biographe de sainte Mélanie la Jeune (417-439) rapporte qu'elle fit élever un oratoire « au lieu où, d'après la tradition, le Seigneur fut élevé sur la croix et subit la salutaire Passion ».

Eglise de Modeste au VIIe siècle. Les splendides monuments de Constantin furent détruits en 614 par l'armée de Chosroès. En l'absence du patriarche Zacharie, retenu captif en Perse, Modeste, abbé de Saint-Théodose, entreprit la restauration de l'insigne basilique. Vu les circonstances, il dut renoncer à rebâtir le *Martyrion* dans son ancienne splendeur. Il releva l'Anastasis qui de monument commémoratif devint l'église proprement dite. L'orientation étant alors de rigueur, Modeste, tout en conservant les trois absidioles au S., à l'O. et au N., en construisit une 4e à l'E. qui reçut l'autel. L'entrée dans la rotonde fut ménagée à dr. et à g. du nouveau chœur, et la coupole fut remplacée par un toit conique en charpente, ouvert au sommet. La petite église du Calvaire fut rebâtie ; quant au *Martyrion*, on ne restaura que la crypte qui ouvrait dans la grotte de l'Invention de la Croix. C'était de toute la basilique la partie la plus noble, et, sans doute aussi, la moins endommagée. La vaste esplanade comprise entre l'Anastasis, l'église de la Croix et le Calvaire fut transformée en atrium entouré de portiques et de chapelles, où l'on conservait les reliques insignes de la Passion. En 670, Arculfe rencontra aussi l'église de *Sainte-Marie* entre la rotonde et le Calvaire, renfermant la *Pierre de l'Onction*. Du IXe au Xe s., on vit surgir au N. du portique appelé les *Arceaux de la Vierge*, l'église de l'*Apparition du Ressuscité à sa sainte Mère*, et les trois autres chapelles alignées à l'O. du parvis méridional.



Saint-Sépulcre avant les Croisades. L'an 1010. Hakem Bi Amr Allâh, l'étrange calife qui donna naissance à la secte des Druses, ordonna la démolition des monuments du Saint-Sépulcre, comme de tous les autres sanctuaires de la Palestine. Mais bientôt il en autorisa la restauration. A cette nouvelle, des milliers de pèlerins arrivèrent de l'Occident avec de grandes sommes d'argent pour relever les ruines. Des cinq empereurs de Byzance qui se succédèrent depuis la destruction des édifices sacrés jusqu'à leur complète restauration (1048), Constantin Monomaque (1042-1054) s'y intéressa le plus.

On rebâtit toutes les églises, mais on n'en créa aucune nouvelle. En visitant la basilique, nous aurons à constater plusieurs fois que les restaurations de cette époque portent l'empreinte d'une exécution hâtive et mal dirigée.

Saint-Sépulcre des Croisés. A leur arrivée, les Francs trouvèrent que les édifices ne répondaient pas à la sainteté du lieu, et conçurent l'idée de relier les principaux sanctuaires par un monument central. Les difficultés se présentaient d'autant plus nombreuses qu'on était résolu de conserver scrupuleusement, autant que possible, les constructions anciennes. L'architecte, maître Jourdain, appuya contre la rotonde, à l'E., un transept et un chœur d'une cathédrale française de style roman de transition. Un grand arc triomphal s'ouvrait dans la rotonde; le chœur, entouré d'un déambulatoire, était partout à jour, de sorte qu'on embrassait d'un coup d'œil tout l'ensemble du monument, la rotonde du Saint-Sépulcre, le Calvaire, le chœur et les diverses chapelles. La petite église de Sainte-Marie, ou de la Pierre de l'Onction, seule fut condamnée à disparaître, pour faire place à l'entrée de la basilique à l'extrémité méridionale du transept. L'œuvre des Croisés, commencée vers l'an 1140, fut inaugurée en 1149.

En 1244, après l'invasion des Kharismiens, puis de nouveau en 1310, en 1400 et en 1719, la basilique réclama quelques réparations urgentes, qui, cependant, n'ont en rien modifié les dispositions de l'œuvre des Croisés.

Basilique actuelle. En 1808, un incendie détruisit la rotonde du Saint-Sépulcre. Les Grecs obtinrent du sultan le droit de la rebâtir seuls; aux autres rites ne restait que l'obligation d'avancer leur part de fonds. L'architecte grec ne se contenta pas de remplacer les belles colonnes de la rotonde par de lourds piliers, il transforma encore le gracieux chœur en une véritable église à part. L'arc triomphal fut remplacé par un mur informe qui aveugle le chœur. Les larges intervalles des piliers à faisceaux de colonnes, qui flanquaient le chœur, et les claires-voies des colonnettes géminées de l'abside furent noyés dans une maçonnerie massive à une grande hauteur, et le déambulatoire réduit en un tunnel obscur. Partout la vue est arrêtée, les grandes lignes brisées et toute perspective détruite. Cette disposition déroute tout visiteur qui met le pied dans la basilique.

La coupole de la rotonde de l'architecte grec dura juste 50 ans. Elle menaçait ruine. Aussi, en 1869, la France et la Russie, après entente préalable avec la Sublime Porte, la remplacèrent par une coupole nouvelle armée de fer. Malheureusement, les architectes franco-russes ont produit une œuvre qui n'est ni belle, ni durable, comme nous le verrons en visitant la basilique.

Visite de la basilique du Saint-Sépulcre.

Porte de Sainte-Marie. Arrivé dans la rue des Chrétiens, *Hâret en Nasâra,* qui s'étend du N. au S. sur le flanc occidental de la basilique du Saint-Sépulcre, on aperçoit une très belle porte murée du XIIe s. C'est *la porte Sainte-Marie* qui ouvrait autrefois sur les tribunes de la rotonde près de l'église de l'Apparition de la Sainte-Vierge. A 50 pas au S. de cette porte, on descend, à g., par une ruelle tortueuse coupée de nombreuses marches, qui conduit au parvis de la basilique.

Parvis. Le parvis (A) est une cour pavée d'environ 17 m. de largeur de l'E à l'O. et de 25 m. de longueur du N. au S. Au haut des 3 marches qui y descendent, on remarque les bases des colonnes d'un ancien portique ; à dr., l'une des colonnes, avec son chapiteau byzantin, est encore engagée dans le mur. Sous la cour existe une vaste citerne avec des arcs en plein cintre fort anciens. Du côté occidental du parvis, on voit les absides de trois chapelles grecques construites du IXe au Xe s. ; ce sont les chapelles de Saint-Jacques-le-Mineur (1), de Saint-Jean et de Sainte-Marie-Madeleine (2) et celle des 40 Martyrs, appelée par Daniel le Russe (1112) la chapelle de la Très-Sainte-Trinité (3). C'était là qu'on administrait le baptême ; là aussi furent ensevelis quelques patriarches de Jérusalem. A l'E., trois portes donnent accès, l'une dans le couvent grec de Saint-Abraham (4), la seconde dans la chapelle arménienne de Saint-Jean (5) et la troisième dans la chapelle copte de Saint-Michel (6). Par là on peut monter au couvent de ce rite, qui occupe l'ancien cloître des chanoines latins.

La forme des bases de colonne et le chapiteau du portique, la disposition des chapelles à l'O. et les substructions de la cour ne laissent pas de doute que le parvis ne soit antérieur aux Croisades. Cette cour a été fréquemment arrosée par le sang des disciples de saint François d'Assise. Le vénérable Frère Junipère y subit le martyre en 1557, et le vénérable Cosimo, Frère espagnol, en 1597, tous deux victimes du fanatisme des musulmans. En la même année, la vénérable Marie du Portugal, Tertiaire de Saint-François, y fut attachée sur une croix et brûlée vive. Un prêtre éthiopien y subit le même sort. La dernière scène sanglante eut lieu le 4 novembre 1901, lorsque, pour des motifs inavouables, les moines grecs attaquèrent à l'improviste les Religieux Franciscains et en blessèrent 15, dont quelques-uns grièvement.

Dans le pavé, au-devant de la double porte de la basilique (7), on voit la pierre tombale d'un chevalier anglais, Philippe d'Aubigny, précepteur de Henri III, roi d'Angleterre, et gouverneur de Jersey. Il vint en Orient l'an 1222, et accompagna ensuite l'empereur Frédéric II à Jérusalem l'an 1228. Jusqu'en 1867, cette tombe resta cachée sous un banc en maçonnerie servant de siège aux gardiens turcs, et c'est ainsi qu'elle a échappé au vandalisme commis en 1808 contre toutes les sépultures des rois et des chevaliers latins.

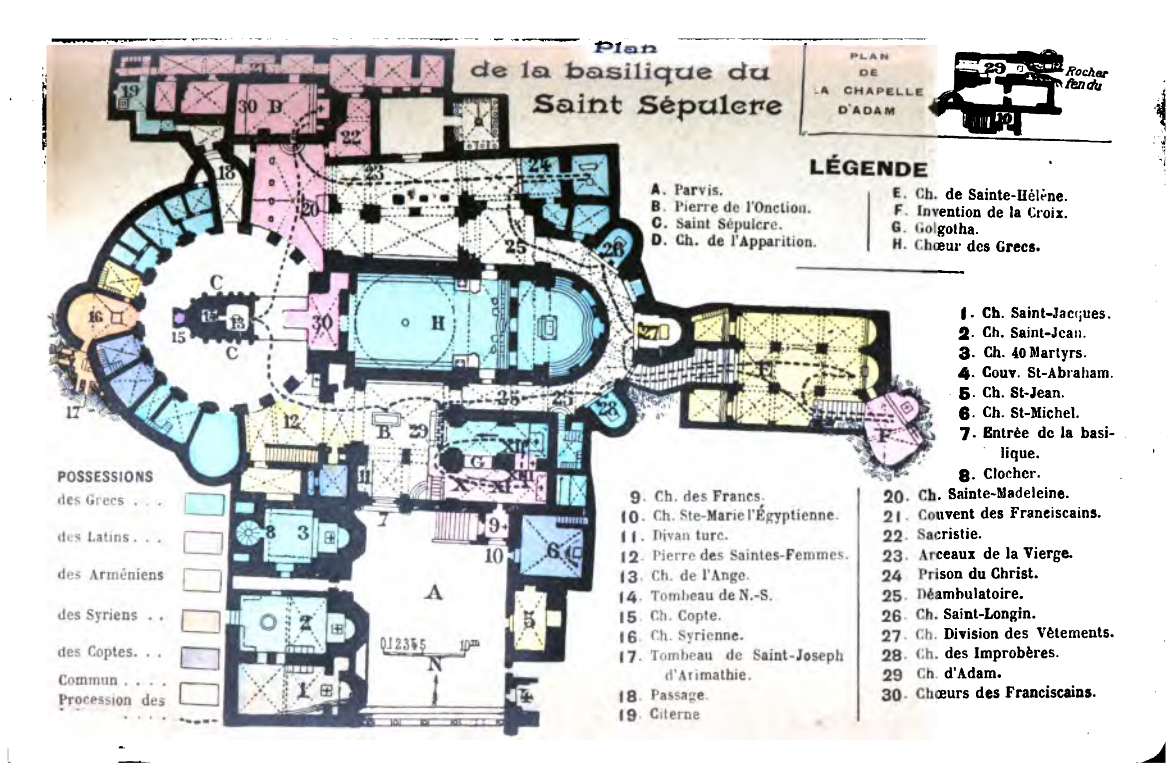
La façade, qui est tout entière l'œuvre des Croisés, se compose de deux baies (dont l'une est murée depuis 1808), et, au premier étage, de deux fenêtres correspondantes. Portes et fenêtres se terminent par des arcades légèrement brisées, et sont ornées de trois archivoltes dont les deux intérieures sont garnies de tores avec feuillages et moulures finement sculptés, tandis que la troisième est formée d'une série de coussinets, motif de décoration commune à Jérusalem. Ces archivoltes s'appuient sur trois colonnettes antiques en brèche d'un bleu verdâtre, placées dans les angles rentrants des jambages. Les chapiteaux, avec leur bouquet de feuillage replié horizontalement, sont une imitation byzantine du style corinthien. Les linteaux des portes sont recouverts d'une plaque de calcaire richement sculptée en bas-relief. Celui de g. représente la résurrection de Lazare, la fête des Rameaux et la sainte Cène. Le morceau qui manque à l'entrée triomphale de Jésus, fut retrouvé à Jérusalem et se conserve au musée du Louvre à Paris. Le linteau de dr. représente une série de rinceaux enroulés avec art et chargés de feuilles, de fleurs et de fruits, où s'agitent des figures d'hommes, des centaures, des oiseaux et d'autres animaux, dont il est difficile de saisir le symbolisme. Le tympan de g. est orné d'un dessin géométrique de goût arabe ; il fut recouvert, comme celui de dr., de mosaïques, aujourd'hui disparues.

Le clocher carré qui s'élève dans l'angle N.-O. du parvis (8) a été bâti par maître Jourdain, de l'an 1160 à l'an 1180. Cette tour, autrefois isolée, était fort belle avant qu'on ne l'eût découronnée, en lui enlevant son étage supérieur.

Chapelle des Francs † (9). Dans l'angle N.-E. du parvis, un escalier de 12 marches conduit à un élégant monument conçu dans le style de la façade. C'est l'ancien porche qui ouvrait directement sur le Calvaire. Après la prise de Jérusalem par Saladin, en 1187, cette entrée fut condamnée et remplacée par une fenêtre grillée ; les côtés O. et S. de l'édicule furent fermés par une fenêtre et une porte, et l'on obtint ainsi un gracieux oratoire que les anciens pèlerins nomment la *chapelle des Francs*. Elle est dédiée à Notre-Dame des Douleurs et à saint Jean, et appartient exclusivement aux Latins. On y célèbre la sainte messe chaque jour.

Chapelle de Sainte-Marie-l'Egyptienne † (10). Sous la chapelle des Francs, se trouve un tout petit oratoire grec dédié à sainte Marie l'Egyptienne, en souvenir de sa conversion à Jérusalem.

En 373, une courtisane d'Alexandrie vint dans la Ville sainte, où elle continua à mener une vie déréglée. A la fête de l'Invention de la


Plan
de la basilique du
Saint Sépulcre
PLAN DE LA CHAPELLE D'ADAM
Rocher fendu
LÉGENDE
A. Parvis.
B. Pierre de l'Onction.
C. Saint Sépulcre.
D. Ch. de l'Apparition.
E. Ch. de Sainte-Hélène.
F. Invention de la Croix.
G. Golgotha.
H. Chœur des Grecs.
1. Ch. Saint-Jacques.
2. Ch. Saint-Jean.
3. Ch. 40 Martyrs.
4. Couv. St-Abraham.
5. Ch. St-Jean.
6. Ch. St-Michel.
7. Entrée de la basilique.
8. Clocher.
9. Ch. des Francs.
10. Ch. Ste-Marie l'Égyptienne.
11. Divan turc.
12. Pierre des Saintes-Femmes.
13. Ch. de l'Ange.
14. Tombeau de N.-S.
15. Ch. Copte.
16. Ch. Syrienne.
17. Tombeau de Saint-Joseph d'Arimathie.
18. Passage.
19. Citerne
20. Ch. Sainte-Madeleine.
21. Couvent des Franciscains.
22. Sacristie.
23. Arceaux de la Vierge.
24. Prison du Christ.
25. Déambulatoire.
26. Ch. Saint-Longin.
27. Ch. Division des Vêtements.
28. Ch. des Improbères.
29. Ch. d'Adam.
30. Chœurs des Franciscains.
POSSESSIONS
des Grecs . . .
des Latins . . .
des Arméniens
des Syriens . .
des Coptes. . .
Commun . . . .
Procession des . . . .
0 1 2 3 4 5 10m
N

Sainte-Croix, elle voulut entrer dans la basilique, mais une main invisible la retenait chaque fois qu'elle s'efforçait d'en franchir le seuil. Confuse et repentante, elle alla se jeter devant l'image de la Sainte Vierge qui ornait la place, et promit de se convertir et de faire pénitence. Le lendemain, elle se rendit dans la solitude au delà du Jourdain, où elle mourut après avoir mené pendant 48 ans la vie la plus austère. Au temps de l'hégoumène Daniel (1112), on montrait encore sur le mur occidental d'un oratoire placé à peu près en ce lieu, l'image de la Sainte Vierge, devant laquelle la pénitente s'était agenouillée.

Entrée de la basilique (7). Après avoir franchi la porte d'entrée, le pèlerin se trouve généralement désorienté et surtout déçu. Dans l'espace irrégulier et mal éclairé où il arrive, sa vue est partout arrêtée, à dr. et à g. par l'obscurité des couloirs, et en face par un grand mur noir ; il a de la peine à se rendre compte qu'à cet endroit il se trouve dans le transept méridional. Nous avons dit plus haut à qui revient la défiguration de cette superbe basilique.

A g. en entrant, se voit le divan turc (11) occupé par 3 ou 4 portiers musulmans qui gardent l'entrée du Lieu saint.

Des musulmans sont les gardiens de la basilique dont la jouissance est concédée par le sultan aux communautés chrétiennes. Ce privilège, héréditaire dans une même famille, remonte peut-être au temps de Saladin. Depuis l'an 1187, la porte d'entrée est unique, non seulement pour pénétrer dans la basilique, mais aussi pour arriver aux 4 couvents adjacents, latin, grec, arménien et copte. Pendant la nuit, elle reste fermée. Le matin, l'une des communautés intéressées doit payer en argent ou en denrées l'ouverture de la porte, soit pour faire entrer leurs pèlerins, soit pour célébrer leurs fêtes respectives.

A dr., deux escaliers conduisent au Calvaire que nous décrirons plus loin. Devant soi se trouve le chœur qui s'étend dans le transept de la basilique des Croisés ; à leur intersection s'élève une majestueuse coupole. Celle-ci est malheureusement presqu'entièrement dérobée aux regards par le mur surmonté d'une galerie, qui depuis 1808 ferme le chœur.

Pierre de l'Onction ✠ (B).

En avançant de quelques pas, on a devant les yeux un rectangle de pierre rouge polie du pays, placée presqu'au niveau du sol et mesurant 2 m. 70 de longueur sur 1 m. 30 de largeur et 0 m. 30 d'épaisseur. D'après la tradition, cette dalle recouvre le rocher sur lequel fut placé le corps inanimé du Christ, lorsqu'il fut sommairement embaumé et oint de parfums par Nicodème, avant d'être mis au tombeau. (Jean, XIX, 38-39. *V*, n° **81**).

Avant le XIIe s., le souvenir de l'embaumement se vénérait dans une église distincte, *Sainte-Marie*, qui s'élevait en ce lieu. Cette église fut démolie lorsque les Francs construisirent le chœur et le transept. La place de l'embaumement resta marquée par une mosaïque. Celle-ci était

fort dégradée, lorsqu'en 1505 les Franciscains la remplacèrent par une belle dalle de marbre noir. Les Grecs l'enlevèrent en 1808 et mirent à sa place celle qu'on y voit aujourd'hui. Elle appartient en commun aux Latins, aux Grecs, aux Arméniens et aux Coptes, qui y entretiennent leurs lampes respectives, ainsi que les chandeliers qui l'entourent. C'est là que les pèlerins ont coutume de s'agenouiller en premier lieu, pour baiser respectueusement la dalle qui recouvre la pierre sacrée.

Place des saintes Femmes † (12). A 12 m. à g. de la Pierre de l'Onction, une pierre circulaire surmontée d'une cage en fer marque la place où les trois Marie assistaient à la mort de Notre-Seigneur, d'après Daniel l'hégoumène russe, ou à l'embaumement de son divin corps, d'après d'autres pèlerins. C'est probablement un souvenir de l'église Sainte-Marie.

Rotonde (c). De là on pénètre dans la rotonde. De toute la construction antérieure au xixe s., il ne reste que les murs extérieurs, dont les premières assises appartiennent au monument de Constantin. La rotonde centrale a 19 m. 30 de diam. et est entourée de 18 piliers massifs qui remplacent la belle colonnade d'autrefois. Au-dessus des piliers s'ouvrent 2 galeries superposées, chacune de 18 arcades. Le tout est surmonté de la coupole construite en 1869, aux frais communs de la France, de la Russie et de la Turquie. Déjà la peinture, arabesques sans caractère religieux, se détache par écailles qui, suspendues à la coupole, font penser à un papier détrempé et décollé par l'humidité.

A l'O., la nef circulaire du rez-de-chaussée a été convertie, il y a un siècle, en chapelles et en chambres d'habitation. La partie inférieure de la nef circulaire, comme les galeries qui la surmontent, sont divisées entre les moines de différents rites.

Sépulcre de Notre-Seigneur ✠.

Au centre de la rotonde s'élève le glorieux sépulcre de Notre-Seigneur, (la XIVe station du Chemin de la croix). L'édicule bâti par les Grecs en 1810, est de forme rectangulaire, se terminant à l'O. en pentagone ; il mesure 8 m. 25 de long, 5 m. de large et autant de haut. Les parois latérales sont ornées de 16 pilastres et couronnées d'une balustrade en colonnettes un peu trapues. La petite terrasse est surmontée d'une espèce de dôme de style moscovite, qui a la prétention de représenter une couronne impériale. La façade est décorée de 4 colonnettes torses et ornée de 3 tableaux accompagnés chacun d'une lampe ; l'un, le supérieur, appartient aux Latins, le 2e aux Grecs et l'autre aux Arméniens. Il en est de même des gros chandeliers placés à l'entrée. L'ensemble du monument est d'un goût fort médiocre.

Le seuil de l'étroite porte qui donne accès à l'intérieur s'élève à 0 m. 40 au-dessus du niveau du sol de la rotonde. En entrant, on se trouve d'abord dans un petit vestibule qui mesure 3 m. 45 de long sur 2 m. 90 de large. Dans l'épaisseur du mur sont enclavés les escaliers qui montent à la petite terrasse. En cet endroit, rapporte saint Cyrille de Jérusalem (Catéch. XIV), se trouvait le vestibule du tombeau sacré, qu'on fit disparaître lors de la construction de l'*Anastasis* sous Constantin. Ce vestibule reçut le nom de **chapelle de l'Ange,** parce que c'est là que l'ange, assis sur la pierre en forme de meule qu'il venait de faire rouler dans sa rainure, annonça aux saintes femmes la glorieuse résurrection du Christ. Un fragment de cette pierre est enchâssé dans le piédestal de marbre dressé au centre.

Saint Cyrille de Jérusalem († 386) nous apprend que de son temps la pierre en forme de meule qui fermait l'entrée du Sépulcre, était encore intacte et à sa place. Le Pèlerin de Plaisance (570) la vit également à l'entrée du monument. Elle aura été brisée lors du passage des Perses ; car Arculfe (670) raconte qu'une moitié de cette pierre, la plus petite, formait l'autel dressé devant la porte du Tombeau, et l'autre moitié était employée dans l'autel situé à l'orient de la rotonde (dans l'abside construite par Modeste). Au XIIe s., les deux autels furent enlevés de leur place. Pendant longtemps les pèlerins trouvèrent un grand fragment de cette relique conservé dans le vestibule ou chapelle de l'Ange ; tandis que depuis l'époque des Croisades, ils signalent un autre fragment très grand dans l'autel de la *Prison du Christ* ou de la maison de Caïphe au mont Sion ; il y est encore l'objet de la vénération des fidèles.

Des 15 lampes suspendues à la voûte, les 5 du centre appartiennent aux Latins, les 5 de dr. aux Grecs et des 5 de g., 4 sont aux Arméniens et 1 aux Coptes.

A l'extrémité de la chapelle de l'Ange, une porte cintrée haute de 1 m. 33 (agrandie depuis 1113), ouvre dans le Saint-Sépulcre proprement dit, qui a 2 m. 07 de longueur sur 1 m. 93 de largeur. Trois personnes, 4 au plus, peuvent s'y tenir à la fois. La voûte a malheureusement disparu à la suite des nombreux désastres qui ont frappé ce saint Lieu. Mais le rocher, caché sous un revêtement de marbre blanc, est demeuré tout autour de la chambre sépulcrale à une hauteur d'environ 1 m. 50. A dr., la couche funèbre, où la dépouille sacrée du divin Crucifié attendait du vendredi soir au dimanche matin le triomphe de la résurrection, est inhérent à la masse rocheuse ; mais le dessus et le devant sont également masqués par des dalles de marbre blanc. Le banc s'élève dans sa forme actuelle à 0 m. 66 au-dessus du pavé et mesure 1 m. 89 de long sur 0 m. 93 de large.

Quoiqu'il ne soit pas donné de baiser directement le rocher sacré, ce n'est pas sans émotion et même sans larmes que le pèlerin, prosterné à terre, adore le divin Maître devant sa tombe glorieuse, qui constitue le but de son pèlerinage.

Histoire de l'intérieur du Tombeau de N.-S. Dans l'*Anastasis* constantinienne, comme dans celle de Modeste, le rocher fut laissé à nu dans l'intérieur du Saint-Sépulcre. Vers la fin du VIIe s., Arculfe le trouva encore sans décoration et observa même les traces du ciseau « sur le calcaire blanc veiné de rouge ». Il en fut de même au IXe s., d'après le moine Bernard. En 1165, Jean de Wurzbourg vit les parois intérieures du monument couvertes de mosaïques, et en 1212, Willibrand d'Oldenbourg les trouva revêtues, comme aujourd'hui, de dalles de marbre blanc.

Forme du Tombeau de N.-S. D'après Arculfe et d'autres pèlerins qui ont vu la tombe du divin Sauveur à découvert, la couchette funèbre est un banc inhérent à la masse, légèrement excavé, suffisamment, cependant, pour pouvoir loger la dépouille mortelle d'un homme. En 1112, Daniel nous apprend le premier que la tombe était recouverte d'une dalle de marbre; mais les fidèles, ajoute-t-il, pouvaient voir et baiser la roche sacrée « par trois petites ouvertures rondes pratiquées sur le côté. »

En 1504, le P. Maure, Custode de Terre sainte, ayant été chargé par Kansou el Ghury, sultan d'Egypte, d'une mission spéciale près du pape Jules II, du doge de Venise et du roi d'Espagne, obtint l'autorisation d'ouvrir et de contempler, avant de partir, le vénérable Tombeau de N.-S. Parmi les objets qu'il y vit, se trouvait une tablette de marbre de 3 palmes 1/2 de long sur une palme de large, qu'il s'appropria. En 1555, le P. Boniface de Raguse eut à renouveler le revêtement du saint Sépulcre. Au centre de la tombe, il découvrit un morceau de bois, probablement de la vraie Croix, enveloppé dans un tissu fort usé dont la trame était en fil d'or, et un parchemin dont l'écriture presque effacée par le temps n'offrait de déchiffrable que ces deux mots : « Helena Magni. » Il est permis de conjecturer que l'inscription portait *Helena Magni Constantini mater*, et que le parchemin y fut déposé avec le bois sacré et la tablette de marbre, lorsqu'on recouvrit la tombe de dalles d'albâtre aux trois petites ouvertures, c'est-à-dire après la visite de Bernard et avant celle de Daniel. Quaresmius raconte que Boniface remplaça la plaque d'albâtre par une dalle de marbre blanc de 0m,04 d'épaisseur. Il la fit inciser, ajoute-t-il, en forme de fente profonde dans toute sa largeur « afin qu'elle parût cassée, s'il se présentait un amateur cupide », et sans doute aussi, pour qu'on ne puisse la soulever sans la briser réellement. C'est cette même dalle qu'on baise encore aujourd'hui.

Extérieur du Tombeau de N.-S. Au temps de Constantin, la chambre sépulcrale seule fut conservée; le vestibule, qui aurait occupé une trop grande place dans la belle rotonde, fut condamné à disparaître. A l'extérieur, le rocher reçut la forme d'un demi-cercle et ses parois furent recouvertes de marbres précieux. L'évêque Arculfe vit en outre une grande croix en or fixée au sommet, sur un piédestal ou pyramide richement décorée.

Vers 870, le moine Bernard rapporte que l'édicule était flanqué de 9 colonnettes « dont 4 se trouvaient au-devant de l'entrée, reliées entre elles par des cloisons. » C'est la forme du vestibule actuel. En 1112, Daniel trouva la pyramide remplacée par une tourelle surmontée d'une coupole recouverte d'écailles en argent doré. Sur la coupole se dressait la statue du Christ en argent massif. « C'est l'œuvre des Francs, » ajoute le pèlerin russe. Les Croisés renouvelèrent toute l'ornementation extérieure; car Jean de Wurzbourg (1165) trouva le monument accompagné d'une élégante colonnade à arcatures ogivales, et à l'entrée, un gracieux petit portique ouvert sur trois côtés. Par le récit de la restauration entreprise en 1555 sous la direction de Boniface de Raguse, nous apprenons que la tourelle était hexagonale, formée de 6 colonnettes jumelles en porphyre, terminées par des chapiteaux corinthiens. Sur les tailloirs des chapiteaux s'appuyaient des arcades ogivales surmontées d'une grande corniche, elle-même couronnée d'une coupole hémisphérique. Les colonnettes du pourtour de l'édicule, également à chapiteaux corinthiens,

s'élevaient sur des piédestaux carrés ornés de moulures : le porche était dans les derniers siècles fermé sur les deux côtés par une cloison percée d'une fenêtre. Les nombreux dessins que les pèlerins nous ont laissés, montrent que jusqu'au XIXe s., le Sépulcre de Notre-Seigneur a gardé une décoration noble, riche et artistique.

Chapelle des Coptes (15). En se dirigeant vers l'O., on rencontre la petite chapelle des Coptes, adossée au chevet de l'édicule du Saint-Sépulcre. Déjà l'an 1112, il y avait là un autel, que les Coptes obtinrent en 1573 pour y célébrer leurs offices.

Chapelle des Syriens (16) **et sépulcre de Joseph d'Arimathie** † (17).

Se munir de cierges pour visiter ces lieux.

En face de la chapelle des Coptes, un peu au N.-O., on passe entre 2 piliers de la rotonde et l'on arrive dans une petite pièce d'où l'on pénètre à g. dans la chapelle des Syriens Jacobites. Elle est dépourvue de décoration. Au fond se dessine une des trois absidioles constantiniennes, coupée à mi-hauteur par une voûte. Une porte basse et étroite pratiquée à main g. conduit dans un réduit obscur où l'on descend par une marche assez haute. A fleur de terre s'ouvrent deux petits caveaux, l'un de 0m,70, l'autre de 1m,40 de longueur et de 0m,90 de profondeur. Ce sont des ossuaires. Sur les flancs rocheux, à dr. et en face, existent plusieurs tombeaux à four de 1m,70 à 1m,80 de long, 0m,45 de large et 0m,75 de haut ; quelques-uns sont murés. Ce sont des sépulcres juifs rangés autour d'une chambre sépulcrale que la construction de l'*Anastasis* a fait disparaître en grande partie. Le beau mur à g., bâti avec des pierres à grand appareil, appartient à l'édifice du IVe s. Ces tombes constituent un argument péremptoire que le Golgotha se trouvait en dehors de la ville avant la construction de la 3e enceinte l'an 43, c'est-à-dire au temps du Christ ; car il n'était pas permis d'ensevelir les morts dans l'intérieur de la ville. Elles portent le nom de **Sépulcre de saint Joseph d'Arimathie.** Nous ne pouvons pas affirmer, faute de documents, que le noble décurion a été réellement enseveli dans ce sépulcre ; il est certain néanmoins que son jardin, *qui exigeait les soins d'un jardinier*, s'étendait jusque-là, et conséquemment le sépulcre en question était celui de ses ancêtres. Pour cette raison seule, il mériterait bien son nom. De plus, à supposer même qu'il n'y eut là qu'une seule chambre sépulcrale, le vestibule devait s'ouvrir tout près du tombeau que Joseph d'Arimathie s'était fait creuser et qu'il céda ensuite au divin Crucifié.

En sortant de la chapelle syrienne, on rencontre au 4e pilier (18) un passage qui traverse l'absidiole septentrionale de l'antique *Anastasis* et mène à une citerne commune (19).

Chapelle de Sainte-Marie-Madeleine † (20). On arrive ensuite, en passant à travers les piliers de la rotonde, dans la chapelle de Sainte-Marie-Madeleine. C'est le lieu traditionnel où Marie-Madeleine, s'en retournant du sépulcre vide vers le mont Sion, aperçut le divin Ressuscité sans le reconnaître, pensant que c'était le jardinier. Mais lorsque Jésus l'appela par son nom, elle s'écria : « Maître ! » C'est alors que le Sauveur prononça cette mystérieuse parole : « *Noli me tangere.* » (Jean, XX, 1-18, nº **82**).

Le sanctuaire de la première apparition du Sauveur ressuscité est antique. Saewulf (1102) le signale déjà dans l'atrium qui précédait alors le Saint Sépulcre, et Nicolas de Poggibonsi (1345) le décrit tel qu'on le voit aujourd'hui. Il est exclusivement réservé aux Latins.

Eglise de l'Apparition de Jésus à sa Mère ✠ (D). *Colonne de la Flagellation* ✠.

Au fond du sanctuaire de Sainte-Marie-Madeleine, on monte par un escalier demi-circulaire de 4 marches dans la petite église de Sainte-Marie, ou de l'Apparition de Jésus à sa Mère. Au maître-autel est conservé le Très Saint-Sacrement. Les Religieux Franciscains y tiennent aussi leur chœur et y officient nuit et jour.

Le Nouveau Testament ne mentionne que dix apparitions de Jésus entre sa résurrection et son ascension au ciel ; mais c'est le sentiment commun des Pères de l'Eglise qu'il se manifesta plus souvent. Saint Ignace, disciple des apôtres, saint Ambroise, Sédulius, poète du vᵉ s. et d'autres auteurs ecclésiastiques rapportent que, selon la tradition, le Seigneur, aussitôt sorti du tombeau, apparut à sa très sainte Mère, pour la dédommager par la joie de sa résurrection de tout ce qu'elle avait enduré pendant sa passion.

Quant à la chapelle, Saewulf (1102) en parle déjà. Elle est contemporaine de celles élevées à l'O. du parvis, dont elle forme le pendant : même plan, même chevet et même caractère dans la construction, à part les restaurations faites en 1882. Elle remonte certainement au-delà de l'époque de Hakem (996-1021) et peut bien appartenir à celle de Charlemagne. Du côté de l'Evangile se trouve l'**autel des Reliques**. On y conservait jadis entre autres trésors un morceau de la vraie Croix. Mais en 1537, pendant que les Franciscains étaient tous incarcérés sur l'ordre de Soliman II dont la flotte venait d'être détruite par André Doria, duc de Gênes, la précieuse relique fut dérobée et prit le chemin de l'Arménie.

Colonne de la Flagellation. Au-dessus de l'autel situé du côté de l'Epître, à dr. en entrant dans l'église de l'Apparition, on conserve une partie de la colonne de la flagellation que subit le Sauveur dans le Prétoire de Pilate. C'est un tronçon en porphyre de 0m,75 de hauteur. Le mercredi de la Semaine sainte, on ouvre la grille pour permettre aux fidèles de baiser la relique sacrée. Cette même faveur est concédée, si l'on en

fait la demande au Rme P. Custode, à l'occasion des grandes caravanes de pèlerins.

Après la destruction du *Martyrion* par les Perses, les reliques insignes de la Passion furent exposées dans une série de petites chapelles rangées autour de l'atrium qui, depuis le VIIe s., s'étendait entre la rotonde et l'église de Sainte-Croix ou de Sainte-Hélène. De ces oratoires, la *Prison du Christ*, en partie taillée dans le roc, n'a pas été déplacée par les Croisés; elle est située à 20 m. du sanctuaire de l'Apparition. C'est près de la Prison du Christ qu'avant les Croisades on vénérait la colonne de la Flagellation dont nous venons de parler.

Remarquons d'abord que la colonne à laquelle Jésus fut attaché et maltraité toute la nuit par les Juifs dans le palais de Caïphe, reçut aussi le nom de *colonne de Flagellation* dès le IVe s. Le Pèlerin de Bordeaux trouva celle-ci au milieu des ruines de l'habitation du grand-prêtre. Au temps de saint Jérôme, elle ornait le portique de la basilique du Cénacle. Brisée en deux lors du passage des Perses, une partie fut conservée dans l'église de Saint-Pierre ou du Palais de Caïphe, et l'autre dans celle du Saint-Cénacle. De siècle en siècle, les pèlerins en parlent, confondant parfois cette dernière avec la colonne du Prétoire. Pendant l'emprisonnement des Franciscains en 1537, des fanatiques mirent en pièces le tronçon conservé au Saint-Cénacle. En 1555, Boniface de Raguse en envoya les fragments au pape Paul IV et à différents souverains de l'Europe, pour les intéresser à la Terre sainte. De l'autre tronçon conservé par les Arméniens à Saint-Pierre ou Palais de Caïphe, il n'en est plus question après le XVIe s.

Le traité anonyme *Qualiter sita est Jerusalem*, que Tobler et Molinier font remonter à l'an 1095, dit : « A gauche du mont Calvaire est la Prison, et près de la Prison, du côté gauche, se voit la Colonne à laquelle Jésus fut lié. » Saewulf (1102), après avoir parlé de la prison du Christ près du Saint-Sépulcre, dit que d'un côté on rencontre le lieu où fut trouvée la Croix, et de l'autre, « non loin de la Prison, on voit la Colonne de marbre à laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ fut attaché lorsqu'il fut flagellé au Prétoire. » Il visite ensuite *le lieu du Manteau de pourpre et de la Couronne d'épines* et celui de la *Division* des vêtements; puis il monte au Calvaire. En 1037, Pierre Diacre, compilant un traité des Lieux saints avec d'anciens documents, dit en parlant du Saint-Sépulcre : « Non loin du *centre du monde* est la Prison ; près de là se trouvent l'Attache *(alligatio)*, la Flagellation, puis le Couronnement d'épines, ensuite le Dépouillement des vêtements et enfin leur Division. » Il mentionne en outre la colonne de la Flagellation qui se voyait dans l'église de Sion. Théodoric (1172) prit la colonne du mont Sion pour celle du Prétoire. Au Saint-Sépulcre, il confondit le petit tronçon de la colonne de la Flagellation avec le grand tronçon de la colonne sur laquelle, d'après la tradition, Jésus fut assis, quand la cohorte, pour se moquer de lui, le salua *Roi des Juifs*. Burchard (1283) fait la même confusion. Mais à cette époque (1285-1290), Philippe Brosserius mentionne les deux tronçons, celui du Saint-Cénacle et celui du Palais de Caïphe comme provenant de la maison du grand-prêtre, et les deux conservés au Saint-Sépulcre comme tirés du Prétoire de Pilate. Marin Sanut (1310), Jacques de Vérone (1335) et Léonard Frescobaldi (1384) ne distinguent pas moins clairement ces deux dernières reliques. Vers 1390, Ignace de Smolensk, qui venait de visiter Constantinople, écrit : « Dans l'endroit où officient les Francs (du Saint-Sépulcre), on voit la moitié de la Colonne à laquelle fut attaché et flagellé Notre-Seigneur Jésus-Christ pendant sa Passion... ; l'autre moitié se conserve à Constantinople dans l'église des Apôtres. Plus loin vient la Prison de Notre-Seigneur. »

Citons encore deux témoignages du XIVe s., fort intéressants. En 1345 Nicolas de Poggibonsi dit : « La colonne (de la Flagellation) a une circonférence de quatre palmes et est de couleur de porphyre *giroflé;* au dedans, à l'endroit de la cassure, elle est d'un gris sombre. » Vers la fin

du même siècle, Gréthénios, archimandrite grec, écrit, après avoir parlé du sanctuaire de Sainte-Marie-Madeleine : « Un peu plus loin, à une élévation de quatre marches, se trouve l'église franque. En y entrant, on voit à droite, enclavée dans le mur, une colonne de marbre rouge de plus d'une coudée de largeur. Elle se conserve derrière une porte en bois. C'est à cette colonne que Pilate donna l'ordre d'attacher le Christ pour être flagellé. »

Couvent des Pères Franciscains (21). Derrière l'église de l'Apparition s'élève le couvent étroit et malsain, où depuis le XIIIe s. les Religieux Franciscains doivent s'enfermer pour desservir la basilique. Grâce à la générosité de l'empereur d'Autriche, François-Joseph, ils possèdent depuis 1869 une petite terrasse enclavée de tous côtés entre les hautes murailles des maisons adjacentes ; de là ils peuvent prendre l'air et voir le firmament.

Sacristie de Terre sainte (22). En sortant de l'église de l'Apparition, on rencontre à g. l'entrée de la sacristie, où l'on montre une paire d'éperons dorés et une remarquable lame du temps des Croisés, dite *Epée de Godefroy de Bouillon*. Les Frères Mineurs l'ont obtenue au XIIIe s. d'un évêque de Nazareth. L'épée, les éperons et une belle croix pectorale servent à armer chevaliers ceux qui sont reçus dans l'ordre du Saint-Sépulcre.

Arceaux de la Vierge (23). De la sacristie on tourne à g., pour suivre une galerie longue de 20 m. et formée de 7 arceaux dits *de la Vierge*, à cause du voisinage de l'église de Sainte-Marie ou de l'Apparition. C'est un reste du portique qui entourait l'atrium avant l'arrivée des Francs. Quelques archéologues y voient un débris des galeries qui firent le tour de l'*Anastasis* et du *Martyrion* au temps de Constantin. Toujours est-il que les fûts mal ajustés dénotent que la colonnade subit une restauration hâtive sous le règne de Hakem. Pour épargner ce vieux monument, les Croisés ont écourté le transept septentrional.

Prison du Christ † (24). Au fond de la nef des arceaux de la Vierge, s'ouvre une modeste chapelle divisée en 2 compartiments complètement obscurs. Elle est appelée **Prison du Christ** et appartient aux Grecs.

L'Anonyme de 1095, Saewulf et Daniel visitèrent la Prison du Christ dans l'ancien atrium du Saint-Sépulcre. Elle doit son nom, il n'y a pas de doute, à quelque souvenir de la Passion vénéré autrefois en ce lieu. Nicolas de Poggibonsi (1345), décrivant cette chapelle, dit : « Sous l'autel se trouve une cavité profonde d'un pied, avec une peinture représentant le Christ flagellé et lié à la colonne. » La dalle perforée en forme de monture à lunettes et le tableau représentant Jésus avec les pieds liés d'une manière invraisemblable, n'y existaient pas encore au XIVe s.

A 10 m. au N.-E. de cet oratoire, on découvrit, il y a quelques années, un sépulcre de famille, du même type que celui de *Joseph d'Arimathie*.

Déambulatoire (25). En retournant sur ses pas, on entre, à g., dans le déambulatoire, qui formait autrefois la nef laté-

rale du chœur, mais qui depuis un siècle est réduit à l'état d'un couloir sombre. Pour conserver la mémoire des anciens oratoires de l'atrium, les Croisés ont ménagé dans cette nef circulaire trois chapelles absidales. La centrale est plus grande que les deux autres ; mais aujourd'hui les trois sont obscures, déformées et presque privées de toute décoration.

Chapelle de Saint-Longin † (26). On rencontre d'abord une chapelle dédiée à saint Longin, le soldat qui de sa lance ouvrit le côté du Sauveur mort sur la croix. (*V.* Jean, XIX, 31-38, n° **80**).

Au ve s., le Pèlerin arménien vit la **Lance** avec l'**Eponge** dans la galerie supérieure d'une des nefs latérales du *Martyrion.* Adamnanus raconte ensuite : « Arculfe (670) vit aussi la lance avec laquelle le soldat avait percé le côté du Sauveur attaché à la croix. Cette même lance est dans le *portique de la basilique de Constantin*, insérée dans une croix de bois. La hampe a été divisée en deux. » Les pèlerins n'en parlent plus dans la suite. C'est encore en mémoire de la sainte Lance que cette chapelle, reste, comme autrefois, sous le vocable de saint Longin. L'oratoire appartient aux Grecs.

Chapelle de la Division des vêtements † (27). On passe ensuite devant une porte qui mettait autrefois la basilique en communication avec le cloître des chanoines du Saint-Sépulcre ; elle est murée depuis le règne de Saladin. Puis, on arrive à la chapelle absidale du milieu. Là, on fait commémoration de la Division des vêtements de Notre-Seigneur (*V.* Jean, XIX, 23-24, n° **77**), dont quelques fragments, semble-t-il, ont été conservés en ce lieu. Au viie s., Arculfe vénéra dans l'atrium le **Linceul du Christ.**

A Saewulf on indiqua au pied du Calvaire l'endroit où les soldats se sont partagés les vêtements du Christ et où ils ont tiré au sort sa tunique sans couture. La chapelle appartient aux Arméniens.

Eglise de la Sainte-Croix ou de Sainte-Hélène ✠ (E).

On rencontre ensuite un escalier de 29 marches qui descend dans l'église de la Sainte-Croix, appelée aussi église de Sainte-Hélène. Elle a 25 m. de long et 13 de large ; son sol est à 5 m. au-dessous du niveau de celui de la basilique. Six lourdes colonnes monolithes surmontées de chapiteaux de grosseur disproportionnée et de style différent, divisent le sanctuaire en 3 nefs et supportent les voûtes et une coupole par où pénètre la lumière. L'autel de l'abside centrale est dédié à sainte Hélène et celui de l'abside septentrionale au bon Larron, saint Dismas. A la place de la 3e abside, un escalier descend dans la grotte où fut retrouvée la vraie Croix.

Dans la basilique constantinienne, cette église, en grande partie creusée dans le roc, formait la crypte ou la partie la plus sacrée, mise en

relation avec le lieu de l'Invention de la Croix. C'est ici, comme il est très probable, que du IVe au VIIe s. on vénérait l'insigne relique. Les Perses ruinèrent le *Martyrion* en 614 et emportèrent la vraie Croix à cause de la gaine en vermeil, enrichie de pierres précieuses, qui l'enchâssait. Le *Martyrion* ne fut pas relevé de ces ruines, mais la crypte, qui par sa nature échappa à la destruction, fut rendue au culte par Modeste, et lorsqu'en 629 Héraclius, vainqueur des Perses, ramena triomphalement le précieux dépôt, c'est encore dans cette église qu'il fut exposé à la vénération publique. Mais à l'approche des Arabes, cinq ans plus tard, l'empereur emporta la sainte relique à Constantinople.

L'irrégularité des colonnes qu'on y remarque doit être attribuée à une restauration faite à la hâte au commencement du XIe s. Les Croisés les conservèrent dans l'état où ils les ont trouvées, lorsqu'ils refirent les voûtes et la coupole ; seulement, pour établir le déambulatoire du chœur, ils durent avancer l'escalier dans l'intérieur de l'église souterraine ; la nef du milieu fut ainsi raccourcie d'une travée. Les deux travées correspondantes des nefs latérales sont occupées par des tribunes qui servent de dortoirs aux pèlerins arméniens ; car ce sanctuaire appartient à leur rite.

Chapelle de l'Invention de la Sainte-Croix ✠ (F).

A l'extrémité de la nef latérale à dr., un escalier de 13 marches taillées dans le roc et usées par le passage de longues générations, descend dans le lieu même où fut retrouvée la Croix avec d'autres instruments de la Passion de Notre-Seigneur. C'est une grotte naturelle, très irrégulière et entièrement creusée dans la roche ; elle mesure 7m,50 de long et de large et a 5 m. de hauteur en moyenne. Le plafond rocheux avait autrefois une ouverture qui se trouvait à 7 m. au-dessous du sommet du Calvaire et à 30 m. de distance du lieu du Crucifiement. Ce sanctuaire appartient aux Latins. L'autel est un don de l'archiduc Maximilien, qui devint empereur du Mexique. Il est surmonté de la statue en bronze de sainte Hélène, portée sur un socle de serpentine en forme de rocher.

« Dans la crainte, dit saint Jean, que les corps ne restassent sur la croix pendant le sabbat, (car on était à la veille du grand sabbat de Pâque), les Juifs demandèrent qu'on rompît les jambes des crucifiés et qu'on les enlevât. » En effet, d'après la loi juive, les corps des suppliciés devaient disparaître avant le coucher du soleil ; car leur vue aurait profané le jour sacré. De plus, les instruments du supplice devaient être enfouis immédiatement après l'exécution, parce que leur simple contact constituait une impureté légale de 8 jours. Les croix et tous les objets qui servirent à l'exécution des trois condamnés furent, en conséquence, enterrés dans l'endroit le plus favorable et le plus voisin du lieu du supplice. Lorsque sainte Hélène vint à Jérusalem à la recherche de la Croix du Rédempteur, Eusèbe de Césarée et saint Macaire, évêque de Jérusalem, connaissant les lois et les usages des Juifs, savaient que pour la retrouver il fallait fouiller le sol autour du Golgotha. Les instruments de supplice furent découverts dans la citerne voisine remplie de terre. Un double miracle, la guérison instantanée d'uue moribonde, puis la résurrection d'un mort par le simple contact d'une des trois croix, fit connaître, disent Eusèbe et saint Cyrille, celle sur laquelle était mort le divin Maître.

Chapelle des Impropères et du Couronnement d'épines † (28). En remontant au déambulatoire, on arrive à la chapelle des Grecs, la 3e absidale, dite des Impropères, c'est-à-dire, des outrages prodigués au Sauveur, quand, couronné d'épines, couvert d'un lambeau d'étoffe rouge et un roseau à la main, il fut tourné en dérison par la cohorte, au prétoire de Pilate. (V. Jean, XIX, 1-12, n° **74**).

Sous l'autel on conserve une partie de la colonne qu'on vénérait en cette même chapelle au XIIe s., comme nous l'apprend Théodoric, et sur laquelle, d'après la tradition, Jésus dut s'asseoir lorsque la cohorte se moqua de lui. La colonne paraît avoir été assez grande au XIIe et au XIIIe s. Aujourd'hui il n'en reste qu'un tronçon de 0m,40 de hauteur.

Dans l'Antonia, qui fut plusieurs fois saccagée en temps d'émeute, les légionnaires n'auront pas trouvé de difficulté à rouler un tronçon de colonne au milieu de la cour. Quant à la Couronne d'épines, saint Paulin de Nole (409) en parle comme d'un objet vénéré par les fidèles. Cassiodore (468-562) dit qu'elle se conservait à Jerusalem. En effet, le Pèlerin arménien au Ve s. et Théodose au VIe la virent dans la basilique de Sainte-Sion. Elle fut ensuite divisée en plusieurs parties, et le fragment envoyé à Constantinople fut cédé en 1238 par l'empereur Baudouin II à saint Louis, roi de France.

A 2 m. plus loin, toujours à g., un escalier de 3 marches conduit au réfectoire des moines grecs ; puis tout auprès, on voit l'emplacement de l'ancien escalier par lequel on montait autrefois au Calvaire ; 15 m. plus loin, on se trouve au pied des 18 marches qui y conduisent depuis 1808. Les Grecs construisirent un second escalier à l'angle S.-O. du Calvaire et murèrent pour ce motif l'une des portes de la façade. La plate-forme du Calvaire fut ainsi élargie du côté de l'O., aux dépens du transept.

Golgotha (G).

Nous sommes arrivés au lieu le plus auguste du monde, à la colline sacrée, théâtre des dernières scènes de la Passion, dont les quatre évangélistes nous ont laissé l'émouvant récit.

Le Golgotha, comme nous l'avons dit plus haut, fut taillé à pic sur 3 de ses flancs, au N., au S. et à l'O., pour permettre la régulière construction du *Martyrion*, comme aussi pour relier le rocher sacré à la basilique et à la rotonde par de grandioses portiques. Resté à ciel ouvert, le petit plateau carré fut entouré d'une grille d'argent, son sol fut couvert de mosaïques et une grande croix étincelante d'or et de pierreries plantée au centre. Au Ve s., sainte Mélanie la Jeune († 436) y fit construire une chapelle. Dévastée par les Perses, elle fut reconstruite par Modeste, et depuis lors, elle a conservé sa forme et ses proportions. Malgré son élévation au-dessus du sol environnant (4 m. 70), les Croisés réussirent à l'enchâsser, sans la modifier, dans le vaste édifice qui devait réunir les principaux sanctuaires sous un même toit. La chapelle mesure 15 m. dans sa plus grande longueur de l'E. à l'O, et 4 m. 50 du N. au S. Un quart de sa superficie seulement est établie immédiatement

sur le rocher, celui du N.-E. ; le reste repose sur des substructions qui forment un rez-de-chaussée. Tout l'intérieur est richement décoré de peintures d'époques diverses et de vieilles mosaïques qui remontent à l'époque des Francs.

Le sanctuaire du Gogotha est divisé en deux nefs ou deux chapelles par deux gros piliers. Celle du S. appartient aux Latins et celle du N. aux Grecs. Commençons par la première.

Lieu où Jésus fut dépouillé de ses vêtements †. Tandis que quelques satellites creusaient les fosses, d'autres dépouillaient Jésus de ses vêtements. Cette scène qui représente la Xe station du Chemin de la croix est vénérée vers l'O. près de l'escalier.

Par une fenêtre grillée, à dr., le regard pénètre dans la gracieuse chapelle des Francs, dont nous avons parlé à la page 72.

Lieu où Jésus fut cloué à la croix ✠. « Ils le crucifièrent. » Ces trois mots qui semblent si laconiques, renferment la description du plus terrible supplice. Etendu sur la couche funèbre, Jésus fut fixé sur le bois par des clous aux pieds et aux mains. Le tableau de l'autel latin, au fond de la chapelle, représente la scène du Crucifiement qui constitue la XIe station.

Autel du Stabat Mater †. Pendant l'agonie du Rédempteur, Marie se tenait au pied de la croix avec Jean, Marie de Cléophas et Marie-Madeleine. C'est là que la Vierge Mère entendit ces paroles tombées des lèvres mourantes de son divin Fils : « Femme, voilà votre Fils... Voilà votre mère. » C'est là également que la mère éplorée reçut dans ses bras le corps inanimé de Jésus descendu de la croix (XIIIe station). Cet autel appartient aussi exclusivement aux Latins.

Lieu où Jésus expira ✠ (XIIe station). En dépassant la ligne des deux piliers, on arrive à l'endroit où le divin Sauveur consomma son sanglant sacrifice. Au fond de la chapelle, sur une estrade d'un demi-mètre de hauteur, se dresse un autel grec. Entre les colonnettes qui soutiennent la table de l'autel, un disque en argent, ouvert au centre, recouvre le lieu où était plantée la croix de Notre-Seigneur.

On reproche aux Grecs l'entaillement de la roche sacrée, pour enlever la pierre dans laquelle avait été plantée la croix. Le fragment détaché en 1809, fut expédié à Constantinople ; mais il se perdit dans un naufrage sur les côtes de la Syrie.

De chaque côté de l'autel un disque de marbre noir indique l'emplacement présumé des croix des deux larrons, crucifiés aux côtés du Sauveur (*V.* Luc, XVIII, 32-45, n° **56**).

Puis à dr., en soulevant une plaque métallique, on voit la fente du rocher que produisit le tremblement de terre à la mort du Sauveur.

Cette fente suit une ligne ondulée allant de l'E. à l'O. On l'aperçoit bien mieux dans la chapelle inférieure, où la déchirure apparait de haut

en bas. Elle n'a que 0 m. 15 de largeur. Comme quelques anciens pèlerins parlent d'une fissure tellement large qu'un homme peut s'y glisser, M. Schick explora le rocher du Calvaire à l'E., dans le couvent des Grecs; il trouva qu'en cet endroit la fente est beaucoup plus large et que la relation des pèlerins n'avait rien d'exagéré.

Chapelle d'Adam (29). Revenu au bas de l'escalier, on entre dans un étroit et sombre couloir qui s'enfonce sous la chapelle du Calvaire. Cette voûte porte le nom de chapelle d'Adam.

Dès les premiers siècles de l'Eglise, les orateurs chrétiens ont fait un parallèle éloquent entre Adam, le premier homme, en qui tout le genre humain avait péché, et le nouvel Adam du Golgotha, en qui tous trouvent leur salut. Dans l'iconographie chrétienne, ce rapprochement donna lieu à la représentation symbolique d'un crâne au pied du crucifix. De même, Melchisédech, roi de Salem et prêtre du Très-Haut, est la figure du Christ, le véritable grand-prêtre, comme Isaac, fils unique d'Abraham, est celle du Fils unique de Dieu, immolé sur la croix. Ces figures et les symboles évoqués par les uns, furent pris pour des réalités par les autres, ce qui fit naître des légendes plus merveilleuses celles-ci que celles-là. Le crâne d'Adam, par exemple, passa pour avoir reçu la sépulture au « Calvarium, » précisément dans la grotte traversée par la fente miraculeuse, à travers laquelle une goutte du sang divin serait tombée sur la première tête coupable. L'antiquité juive ignorait, certainement, qu'un souvenir sacré se fût attaché à ce rocher ; autrement les Pharisiens n'auraient pas permis qu'on y exécutât les condammés.

En entrant dans la chapelle d'Adam, on remarque à dr. un banc en pierre qui occupe l'emplacement du tombeau de Godefroy de Bouillon († 1100), et vis-à-vis, un autre banc marque la place de la sépulture de Baudouin Ier († 1113), comme nous le savons par les récits et les dessins des anciens pèlerins.

Baudouin II († 1131) et Foulques d'Anjou († 1147) furent également ensevelis dans cette chapelle. Les autres rois de Jérusalem, Baudouin III († 1162), Amaury († 1175), Baudouin V, Baudouin VI († 1185) et un grand nombre de chevaliers furent enterrés entre la Pierre de l'Onction et le chœur. Ces tombes furent violées une première fois par les hordes barbares des Kharismiens en 1244 ; puis en 1808, les Grecs détruisirent les monuments funèbres et firent disparaître les moindres traces de tout ce qui rappelait les glorieux héros de la Terre sainte, parce qu'ils étaient *latins* et que les épitaphes de leurs sépulcres étaient écrites en langue *latine*.

A l'extrémité de la chapelle d'Adam, la voûte est en partie taillée dans le roc, ce qui indique bien qu'il y eut là autrefois une grotte. Derrière l'autel dédié à Melchisédech, une porte en cuivre doré, ornée des armes de la Russie, recouvre une cavité rocheuse ; une petite grille pratiquée au centre de la porte permet de constater le prolongement de la fissure à 2 m. au-dessous de l'autel grec du Calvaire. La porte qu'on voit au S. de la chapelle, à main g. en sortant, s'ouvre dans la sacristie des Grecs, où l'on conserve un grand nombre de reliques de toute provenance.

Chœur des Grecs (H).

Le chœur des Grecs, *Katolicon*, dont une des trois entrées se rencontre à l'E. de là Pierre de l'Onction, ne contient aucun souvenir évangélique. C'est la grande nef de l'œuvre des Croisés, remarquable par la régularité de son architecture. Mais il est défiguré par des murs encombrés d'ornements de goût douteux, et richement décorés de tableaux à la byzantine. L'abside où s'élève l'autel est séparé de la nef par l'iconostase remarquable par la profusion de ses peintures et de ses dorures. Sous la coupole se dresse un petit hémisphère en marbre blanc, au milieu d'une rosace incrustée dans le pavé. Avant qu'on ne sût que la terre était ronde, ce petit monument marquait ce que l'on croyait être le centre, ou mieux l'ombilic de la terre. Cette croyance s'appuyait sur le Psaume LXXV, 12: « Cependant Dieu, qui est notre roi depuis tant de siècles, a opéré notre salut au milieu de la terre. »

Chœur des Latins (30). L'estrade qui s'étend entre le chœur des Grecs et la chapelle de l'Ange sert de chœur aux Latins, quand ils officient devant le Saint-Sépulcre.

Feu céleste des dissidents le Samedi saint. Depuis 1810, les murs de la chapelle de l'Ange sont perforés de deux lucarnes ovales. Elles servent au haut clergé grec et arménien non-uni, pour communiquer de l'intérieur le fameux feu sacré. On fait croire au peuple que le Samedi saint le feu descend du ciel, ou est apporté par un ange dans le Saint-Sépulcre. L'évêque grec et l'évêque arménien s'enferment dans la chapelle de l'Ange, et lorsque, après une longue attente, l'évêque grec passe par la lucarne la prétendue flamme miraculeuse, des milliers de Grecs, de Russes, d'Arméniens, de Coptes et d'Abyssins, ivres d'enthousiasme, poussent des cris sauvages et se précipitent dans un désordre indescriptible vers les lucarnes pour allumer au plus vite leurs cierges et leurs torches. Les soldats turcs, chargés de maintenir l'ordre, sont souvent impuissants contre ces hordes frénétiques, et il est rare que les odieuses saturnales occasionnées par cette indigne supercherie, ne soient marquées par de graves accidents. En 1834, plus de 400 cadavres jonchèrent le pavé de la basilique à la suite de cette *fête religieuse*.

Procession quotidienne des Latins. Chaque jour à 4 h. 10 du soir, les Religieux du Saint-Sépulcre et les fidèles se rendent en procession aux divers sanctuaires de la basilique. Les pèlerins qui désirent prendre part à cette touchante cérémonie trouveront à la sacristie un petit cierge et le petit livre, le Processionnal, pour pouvoir suivre les prières et le chant. On peut demander indistinctement un exemplaire en latin, en anglais, en espagnol, en français ou en italien.

MURISTAN.

En face de l'entrée de la basilique du Saint-Sépulcre, s'étend un quartier limité par 4 rues qui se coupent à angles droits et

qui ont environ 140 m. de longueur chacune. C'est le Muristan, mot persan-arabe qui veut dire *Hôpital*. Ce quartier est célèbre autant par son histoire que par ses monuments.

Histoire. Sous le califat de Haroûn er Raschîd, Charlemagne fit construire au S. du Saint-Sépulcre une église dédiée à la sainte Vierge, appelée Sainte-Marie-Latine, un monastère et une bibliothèque pour les Bénédictins, avec un hospice pour les pèlerins. Après que cet établissement eût été ruiné par le calife Hakem, les marchands d'Amalfi, en Italie, obtinrent la permission de fonder dans le même quartier un asile pour les pèlerins. Deux hospices furent créés, chacun avec une église : l'un sous le vocable de Sainte-Marie-Madeleine, appelée plus tard Sainte-Marie-Mineure. l'autre sous celui de Saint-Jean-l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie (606-616), qui avait généreusement secouru les habitants de Jérusalem, après les horreurs commises par les Perses. Ce nouvel établissement reçut le nom d'*Hôpital*.

A l'arrivée des Croisés, Gérard de Provence, directeur de l'Hôpital, forma avec les hospitaliers un ordre religieux dont les membres s'engageaient par vœux à se consacrer au service des pauvres et des infirmes, à donner l'hospitalité aux pèlerins et la sépulture aux morts. Ils choisirent comme patron saint Jean-Baptiste. L'ordre des Hospitaliers, devenu riche et puissant, put s'affranchir, en 1113, de la juridiction de l'abbé de Sainte-Marie-Latine, et sous son 2e Grand-Maître, Raymond du Puy, il obtint du pape Pascal II le privilège d'être soustrait à l'autorité du patriarche de Jérusalem. Les Hospitaliers de Saint-Jean étaient divisés en 3 classes : les nobles ou chevaliers, les prêtres ou aumôniers et les Frères servants. Leur nombre s'accrut rapidement et ils formèrent bientôt une puissance à la fois religieuse, politique et militaire. C'est vers l'an 1130 qu'ils construisirent l'église de Sainte-Marie-Majeure, avec le vaste cloître adjacent. Après leur départ de Jérusalem en 1187, Saladin établit sa résidence dans l'Hôpital. Depuis, une partie des bâtiments fut transformée en *khan*; mais, faute d'entretien, ils tombèrent en ruines, et au XVIe s. l'Hôpital était exploité comme une carrière de pierres à bâtir.

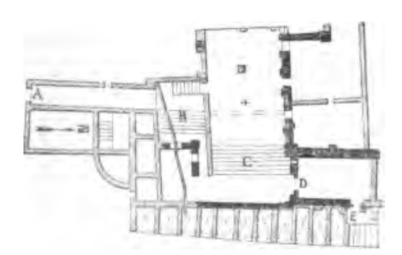
Mosquée Omariyéh. L'an 1216, Chihâb ed Dîn, neveu de Saladin, fit élever une mosquée presqu'en face de l'entrée de la basilique, pour rappeler un trait de magnanimité du calife Omar. C'est la mosquée qu'on y voit encore ; le minaret date de l'an 1417.

Après avoir conquis la ville de Jérusalem, Omar visita un jour les sanctuaires du Saint-Sépulcre, au moment où les *mouezzin* annonçaient l'heure de la prière. Le calife sortit aussitôt de l'enceinte sacrée et accomplit sa dévotion à quelques pas de là. Interrogé par le patriarche Sophronius, pourquoi il s'était retiré à l'écart, il répondit : « Si j'avais fait ma prière dans l'église même, mes coreligionnaires ne manqueraient pas de convertir le monument chrétien en mosquée, malgré les clauses de la capitulation. » La stèle, en écriture coufique, qui marquait le lieu où Omar fit sa prière, a été retrouvée *in situ* au N.-E. de l'église de Sainte-Hélène, près de l'ancienne entrée de la basilique. La nouvelle entrée construite par les Croisés a dérouté Chihâb ed Dîn.

En face du parvis de la basilique s'élève le couvent grec de *Gethsémani* sur l'emplacement du palais des Grands-Maîtres des chevaliers de Saint-Jean. Le couvent est condamné à faire place à de somptueux édifices destinés à la résidence du patriarche. A l'extrémité orientale, une porte basse et étroite mène dans l'ancienne rue des *Paumiers*, aujourd'hui *Hâret el*

Dabbaghîn, le quartier des Tanneurs. Les nombreuses et vastes piscines de ce quartier, particulièrement celles qui se trouvent sous le couvent grec de Saint-Abraham, à g., expliquent la présence des tanneurs dans ces parages aux siècles passés. On y vend aujourd'hui spécialement de la verroterie d'Hébron.

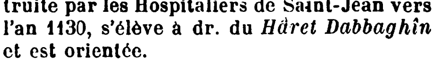
Ruines dans l'Hospice russe. (Ouvert de 10 h. du matin à 4 h. du soir.) A l'extrémité de la rue, à g., on peut entrer dans l'établissement russe, pour visiter les intéressantes ruines découvertes il y a vingt ans environ. Les magnifiques débris qu'on y voit proviennent très probablement des propylées du *Martyrion* de Constantin. Le vieil escalier est aujourd'hui reconstitué.



A. *Entrée.* — B. *Escalier moderne.* — C. *Ancien escalier restauré.* — D. *Seuil d'une porte.* — E. *Colonnes.*

Le seuil d'une porte formé de 2 pierres juxtaposées, avec une ouverture de 2 m. 25 entre les crapaudines, a beaucoup préoccupé les archéologues. Elle regarde le N. et ses deux vantaux s'ouvraient vers le S. L'escarpe rocheuse qu'on rencontre au-delà du seuil vers le N., était revêtue de dalles de marbre, comme l'indiquent les nombreux trous qui y furent pratiqués pour fixer le revêtement. On ignore quelles étaient les dispositions de l'enceinte monumentale qui entourait ou soutenait la terrasse d'Adrien. Le bosquet dédié à Jupiter et à Vénus n'avait certainement pas moins d'étendue que les constructions de Constantin. De plus, les édifices du IVe s. semblent avoir été renfermés dans une enceinte sur laquelle les archéologues ne sont pas encore fixés. Rien ne permet donc de prendre ce seuil pour celui d'une des portes de la 2e enceinte.

Eglise Sainte-Marie-Majeure. Cette église à 3 nefs, construite par les Hospitaliers de Saint-Jean vers l'an 1130, s'élève à dr. du *Hâret Dabbaghîn* et est orientée.



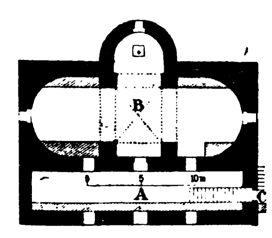
En 1869, le prince de Prusse, Frédéric-Guillaume, obtint du sultan la concession des ruines de l'ancienne église et du cloître. L'église fut reconstruite d'après le même plan et dans le même style que celle du XIIe s. Le 31 octobre 1898, l'empereur d'Allemagne, lors d'un voyage en Palestine avec l'impératrice, présida à son inauguration. Elle est affectée au culte protestant sous le vocable du Sauveur, *Erloeser-Kirche.*

De l'ancienne église reste encore une grande partie du portail septentrional, qui a la forme d'un porche et qui est un beau spécimen d'architecture romane du XIIe s.

L'archivolte offre une série de douze personnages, des cultivateurs qui représentent les douze mois de l'année.

Emplacement de l'église Sainte-Marie-Latine. Après avoir croisé la rue Prince-Frédéric-Guillaume, on arrive au grandiose bazar grec, encore en voie de construction. Un beau portail à 3 baies ouvre sur une rue bordée de côté et d'autre de grands magasins. La 1re ruelle à dr. conduit à l'endroit où furent mises au jour les ruines imposantes de l'église Sainte-Marie-Latine. Mais les vénérables pierres du monument de Charlemagne furent arrachées jusqu'à la dernière ; les superbes chapiteaux de style corinthien-byzantin furent emportés avec d'autres intéressants débris et, en 1905, on vit s'élever des boutiques de rapport sur l'emplacement de l'édifice sacré, dont le souvenir est soigneusement effacé.

Eglise Saint-Jean-Baptiste. Dans l'angle S.-O. du Muristan, derrière une fontaine monumentale de style grec moderne, on aperçoit une petite église surmontée d'une coupole. La façade s'ouvre dans une cour, dont on trouve l'entrée dans la rue des *Chrétiens*, à laquelle aboutissent les bazars grecs. Au-dessous de cette église en existe une autre, qui est le plus ancien monument chrétien de Jérusalem, plein d'intérêt pour l'archéologue.



Eglise Saint-Jean-Baptiste.
A. *Narthex.*
B. *Eglise à trois hémicycles.*

L'église inférieure de Saint-Jean-Baptiste, dont le sol est aujourd'hui de 7 à 8 m. au-dessous du niveau de la rue, est un carré de 7 m. de côté, flanqué à l'E. d'une abside munie d'un autel en maçonnerie, et au S. et au N. d'une abside d'un tiers plus grande. Cette construction en forme de trèfle est précédée d'un narthex. Dans les murs à g., on apercevait encore en 1904 des tuyaux qui y amenaient l'eau de la piscine voisine appelée *Birket Hammâm el Batrak*, Bassin des Bains du Patriarche. L'âge de ce monument (du ve au vi^e s.), son nom, sa forme, les conduites d'eau et d'autres particularités indiquent qu'à l'origine il servait d'église baptismale [1].

Vallée transversale et première enceinte. La rue des *Chrétiens* débouche au S. dans la rue de *David*, appelée *Hâret el Bizâr*, quartier des Bazars, qui se dirige de l'O à l'E., de la porte de Jaffa à la mosquée d'Omar. Elle occupe le fond d'une vallée aujourd'hui remblayée de 8 à 10 m. de hauteur, comme on vient de le voir. Cette vallée, désignée par les palestino-

1. P. Q. S^t., 1899, 43-45. — Notre ouvrage : *Deux questions d'arch. pal.*

logues sous le nom de *transversale*, limite le mont Sion au N. et servait de fossé naturel à la *Ville de David*. En face de la rue des Chrétiens, une ascension très raide, en forme d'escalier, mène à une rue qui court parallèlement à celle de David, mais à un niveau plus élevé de 5 à 6 m. Sous cette dernière rue, on mit au jour les restes d'un rempart garni de 2 tours, qui, au jugement des experts, appartenait à la ligne septentrionale de la première enceinte. (V. p. 125.)

Piscine d'Ezéchias ou Birket Hammâm el Batrak. A l'O. de l'église Saint-Jean-Baptiste, dans l'angle du quartier limité à l'E. par la rue des Chrétiens et au S. par celle de David, existe un vaste réservoir à ciel ouvert, dans lequel juifs et chrétiens reconnaissent la **piscine d'Ezéchias**. Le bassin a dans sa forme actuelle 80 m. de long sur 48 de large. Vers l'O. il est taillé dans le roc, au moins à une hauteur de 3 m., comme on l'a constaté lors de la réparation d'une des maisons qui l'encaissent de tous côtés.

A l'approche de Sennachérib, le roi Ezéchias (727-698 av. J.-C.) enferma dans une nouvelle enceinte le faubourg qui s'était formé au N. du mont Sion et du Temple. Ce mur, dont plusieurs vestiges ont été retrouvés, partait de la 1re enceinte à l'O. de la piscine et se dirigeait du S. au N. pour se replier bientôt à l'E. Afin de couper l'eau à l'ennemi, comme aussi pour approvisionner le nouveau quartier, le roi boucha la source du Gihon supérieur qui alimentait « la piscine ancienne » ou « piscine supérieure » appelée *Birket Mamillah*, et amena les eaux par un canal souterrain « à l'occident de la ville de David », dans la nouvelle piscine « creusée entre les deux murs », c.-à-d., les deux enceintes. Au siècle dernier, le *Birket Mamillah* envoyait encore ses eaux par un canal souterrain au *Birket Hammâm el Batrak*. Puis, au rapport de Josèphe, une source située à l'O. de la ville alimentait par un canal les citernes de la tour Hippicus au mont Sion. Ce canal fut retrouvé près de la porte de Jaffa. D'autres tronçons d'antiques canaux furent mis au jour entre la vasque d'Ezéchias et la ligne de partage des eaux, près de la route de Jaffa, à 2 km. 1/2 de la ville. C'est là que coulait le Gihon supérieur dont la source s'est perdue depuis. Cette source explique la présence des jardins à l'O. de la ville, hors de la porte de *Gennath* ou des Jardins. L'historien juif raconte que Titus faillit être fait prisonnier au milieu de ces jardins, et l'Evangile mentionne le jardin de Joseph d'Arimathie du même côté, près du Golgotha.

Du *Birket Hammâm el Batrak* il n'y a que quelques pas jusqu'à la porte de Jaffa, *Bâb el Khalîl*.

IIe VISITE

VIA DOLOROSA

Prétoire. — Forteresse Antonia. — Tribunal de Pilate. — Sainte-Sophie. — Chapelle du Couronnement d'épines. — Chapelle de la Flagellation. — Lithostrotos. — Chapelle de la Condamnation, — Arc Ecce Homo. — Basilique Ecce Homo. — Chapelle de la IIIe Station. — Eglise de Notre-Dame du Spasme. — Simon le Cyrénéen. — Eglise de Sainte-Véronique. — Porte Judiciaire. — Chapelle de la Colonne.

Il importe que le pèlerin soit fixé sur le point de départ de la *Via dolorosa*. Nous commencerons donc la visite par le Prétoire de Pilate, et nous la terminerons au Calvaire. Nous aurons ainsi une suite logique dans les explications du chemin parcouru par Notre-Seigneur. L'emplacement de la *Maison d'Hérode Antipas* indiqué par la tradition antérieurement au XVIIe s. et l'église *Sainte-Anne* rentrent dans le cadre de la 5e visite, à Gethsémani. On peut toutefois, si l'on en a le temps, commencer la 2e visite par l'église Sainte-Anne (*V.* p. 149-152).

Via dolorosa.

On donne le nom de *Via dolorosa* au chemin parcouru par Notre-Seigneur, chargé de la croix, du Prétoire au Golgotha.

Chaque année l'Eglise rappelle d'une manière touchante les souffrances et la mort de l'Homme-Dieu, et il n'y a pas de chrétien qui le Vendredi saint n'éprouve un élan d'amour et de reconnaissance pour son Rédempteur, pas d'indifférent qui ne sente se réveiller en lui quelque sentiment religieux qui le rapproche de son Createur.

Le souvenir de la Passion a toujours été pour les âmes d'élite l'aliment le plus solide de leur piété. Afin de se représenter plus vivement ce que Jésus a enduré par amour pour les hommes, elles suivent en esprit ses pas ensanglantés, s'arrêtent à chaque incident qui a marqué la voie douloureuse pour se livrer à la contemplation et à la prière. Ce sont là les *Stations*, que la piété chrétienne échelonna, au nombre de 14, entre le Prétoire et le Saint-Sépulcre. Neuf de ces incidents sont relatés dans l'Evangile, savoir : la condamnation du Sauveur par le gouverneur romain, l'imposition de la croix, l'aide de Simon de Cyrène chargé de l'instrument du supplice, les paroles de Jésus aux filles de Jérusalem, et les cinq dernières qui eurent lieu au Golgotha. La triple chute du divin Sauveur, sa rencontre avec sa Mère, et l'acte courageux autant que délicat d'une pieuse femme qui essuie le visage ensanglanté du Maître sont empruntés à des traditions plus ou moins anciennes. C'est à cette dernière forme, 14 Stations, que l'exercice de piété du Chemin de la croix s'est définitivement arrêté et qu'il s'est répandu dans le monde entier. Il compte parmi les dévotions les plus salutaires, enrichi par l'Eglise d'indulgences nombreuses.

L'exercice du Chemin de la croix se trouvera à la fin du volume, après les *Extraits* du Nouveau Testament.

Prétoire de Pilate.

Pour le pèlerin de Jérusalem, l'exercice du Chemin de la croix offre des charmes et des consolations inexprimables, s'il a conscience de prier aux endroits mêmes où se sont accomplis les grands mystères de la Rédemption. Quel est donc le point de départ de la *Via dolorosa ?* Où se trouve le Prétoire? Tout dépend de là ; car l'emplacement du tribunal de Pilate une fois connu, il est aisé de suivre Jésus-Christ sur le trajet relativement court qui aboutit au Calvaire.

Or, aux pèlerins du IVe s. les chrétiens de Jérusalem indiquèrent ce lieu au N.-O. du Temple, à la forteresse Antonia. Cette tradition, représentée depuis l'an 333 jusqu'à nos jours par une série de témoignages incontestables et non interrompus, est confirmée par les récits évangéliques, l'histoire profane et les découvertes archéologiques.

Le Prétoire était la résidence ordinaire de la cohorte et de son chef. Il devenait aussi celle du procurateur, qui chaque année venait passer quelques jours à Jérusalem, pour surveiller l'immense foule des Juifs attirés dans la Ville sainte par les fêtes de Pâques. C'était donc à la fois un palais et une caserne, c'est-à-dire un château fort. A Jérusalem, il y eut deux édifices de ce genre, tous les deux construits par Hérode le Grand. La première résidence royale fut la forteresse Antonia qui se dressait au N.-O. du Temple ; la seconde construite après la mort de Mariamne, sa deuxième épouse, s'élevait à l'extrémité occidentale de la ville, à l'angle N.-O. du mont Sion. La forteresse Antonia dominait les parvis sacrés qui, en cas de sédition, assure l'historien juif, « n'étaient accessibles que par l'Antonia. » Gessius Florus et le général Titus en firent l'expérience, l'un à l'occasion d'une émeute, l'autre quand il s'empara du Temple, puis de la Ville haute. En raison du caractère turbulent des Juifs et de leur animosité contre les Romains, en raison même de leurs propres divisions, rien n'était plus commun aux solennités de Pâques qu'une sédition, et celle-ci éclatait pour l'ordinaire, dit Josèphe, sur l'esplanade du Temple. Pilate en savait quelque chose, lui qui avait dû, une fois déjà, faire irruption sur les parvis sacrés pour étouffer une émeute de Galiléens, dont, dit saint Luc (XIII, 1), « il mêla le sang à celui des victimes. » Pour ces motifs, « il y avait toujours une légion romaine dans l'Antonia, continue Josèphe, et aux jours de fête, les soldats se tenaient sous les armes aux différents points des portiques, surveillant le peuple pour comprimer par leur présence toute tentative d'insurrection, le Temple étant la sentinelle de la ville, comme l'Antonia l'était du Temple. Voilà pourquoi l'Antonia renfermait, avec ses propres gardes, ceux du Temple et de la ville[1]. »

C'est donc à bon droit à l'Antonia qu'il faut chercher Pilate venu de Césarée à Jérusalem avec un renfort de troupes, uniquement pour surveiller les Juifs assemblés en foule autour du Sanctuaire. En dehors même des jours de fête, nous trouvons dans l'Antonia le commandant de la garnison de Jérusalem, Claude Lysias, comme il résulte de l'arrestation de saint Paul[2].

D'après le témoignage des premiers chrétiens de Jérusalem, Pilate n'a pas prononcé la sentence de mort contre Jésus dans le deuxième château d'Hérode au mont Sion. Et certes, ils ne s'intéressaient pas moins au

1. G. J., V, v, 8. — 2. Act., XXI, 31-37 ; — XXII, 22-24.

Prétoire où Jésus fut flagellé, couronné d'épines et condamné au supplice de la croix, qu'au Golgotha et au Cénacle. Saint Jean rappelle que la cour pavée, le *lithostrotos* où le Seigneur entendit sa condamnation, portait le nom significatif de « élevé », *Gaphiphta* en hébreu, ou *Gabbatha* en syro-chaldéen, la langue alors parlée dans le pays. Un lieu si connu et si bien précisé n'a pas pu s'oublier à la 4e ou 5e génération des disciples du Christ. En effet, au IVe s., saint Cyrille, devenu plus tard évêque de Jérusalem, rappela un jour au peuple comme un fait notoire à tous, que la maison de Caïphe et le prétoire de Pilate étaient restés jusqu'alors des monceaux de ruines « par la vertu de Celui qui fut attaché à la croix [1] ». Or le second château d'Hérode, celui du mont Sion, n'a jamais été détruit par les Romains. Nous savons, par l'historien juif, que Titus ordonna même de le conserver à cause de ses trois admirables tours. Il servit de citadelle à la Xe légion restée en garnison dans la Ville haute. Durant la rébellion des Juifs sous Barcochébas, Jules Sévère, il est vrai, dut l'emporter de vive force ; mais Adrien s'empressa de le reconstruire pour en faire la citadelle d'Ælia Capitolina [2]. La forteresse Antonia, au contraire, fut rasée sur l'ordre de Titus, même avant qu'on n'attaquât le hiéron [3], et l'histoire n'attribue aucune construction sur ses ruines, ni à Adrien, ni à personne autre antérieurement au Ve s.

Deuxième enceinte. Nous savons par le livre de Néhémie, qu'avant l'exil, le mur septentrional de la 2e enceinte s'étendait de la porte des *Troupeaux,* à l'E., à celle des *Poissons,* à l'O. (dans la vallée *el Wad*). Entre les deux portes, le rempart était muni d'une tour nommée Hananéel, (s'élevant probablement sur la crête qui du Bezétha descend vers le Sanctuaire). Sur cette même crête, entre le rempart et le Temple se dressait une autre tour, celle de Birah [4], que Josèphe appelle du nom grécisé de *Baris,* et dont Hérode fit la forteresse Antonia.

D'après Josèphe, la 2e enceinte commençait à la porte de *Gennath,* à l'O., et s'étendait jusqu'à la tour Antonia sur une longueur de 3,280 coudées, plus d'un kilomètre et demi [5]. Avec un pareil développement, l'enceinte a dû passer au N. de l'Antonia, pour aboutir à la porte des Troupeaux. Rien n'indique d'ailleurs que depuis Néhémie la ligne de ce mur ait été modifiée et restreinte. D'un autre côté, Titus fut obligé de s'emparer de la 3e, puis de la 2e enceinte avant qu'il ne lui fût possible de s'approcher de la forteresse Antonia. Josèphe n'indique pas, en conséquence, le terminus du mur de la 2e enceinte, mais sa direction.

Au siècle dernier, plusieurs écrivains soutenaient que cette enceinte butait contre la forteresse Antonia et excluait par conséquent la *Via dolorosa* traditionnelle. Pour cela, M. Warren explora en 1869 le sous-sol et poussa des galeries à fleur du rocher jusqu'à 80 m. au S. de l'Hospice autrichien [6]. Après lui, M. Clermont-Ganneau entreprit un travail du même genre sur un point différent [7]. L'un et l'autre explorateur ont dûment constaté que jamais rempart n'a passé là, pour aller rejoindre l'Antonia. Dans l'escarpe rocheuse à l'O. de l'église Ecce Homo, M. Clermont-Ganneau [8] découvrit des grottes dont quelques-unes ont servi d'écurie, d'autres de prison, probablement à l'époque d'Hérode le Grand. Les vestiges de la 2e enceinte doivent donc être cherchés au N. de l'Hospice autrichien et du couvent de la Flagellation, dans le quartier du mont Bézétha, jusqu'ici resté inexploré.

Emplacement du Prétoire d'après la tradition. En 333, le pèlerin de Bordeaux visita d'abord les ruines de la maison de Caïphe au mont Sion. « De là, écrit-il, en sortant de l'enceinte de Sion pour se rendre à la porte napolitaine, à droite, en bas dans la vallée, on voit des murailles où se trouvait la maison ou le prétoire de Pilate. Là le Seigneur fut jugé avant sa Passion ; à gauche se trouve le monticule du Golgotha où le

1. Catéch., XXXVIII et XXXIX. — 2. Eutych. d'Alex., *Ann.* — 3. G. J., VII, I, 1. — 4. Néh., II, 8 ; — III, 1 ; — XII, 38. — 5. G. J., V, IV, 2, 3. — 6. *Recov. of Jer.,* 281-284. — 7. *Arch, res.*, I, 56 84. — 8. *Id.*

Seigneur fut crucifié. » Lorsque le pèlerin rencontra le Golgotha à sa gauche, il avait à peu près dépassé l'enceinte du Temple à droite. Du reste, il venait de visiter l'esplanade sacrée avant de monter à Sion, et au pied de l'enceinte il indique l'emplacement du *palais du roi Ezéchias.* Puis, dans les mêmes parages, à l'endroit où s'élève le tribunal civil ottoman, le *Mehkémék,* près duquel on a découvert les vestiges de la première enceinte, Josèphe place à 3 reprises le palais du Conseil[1]. Celui-ci, d'après l'opinion commune des savants modernes, est le nouveau palais où se réfugia le Sanhédrin, peu de temps après avoir abandonné le Gazith au hiéron. C'est de là que Jésus fut entraîné au Prétoire.

L'enceinte sacrée s'élève à 35 m. au-dessus du fond de la vallée. On n'a jamais signalé ni palais de gouverneur, ni château fort dans ce bas-fond. Ce lieu eût été mal choisi pour la cohorte chargée de surveiller le peuple assemblé sur la plate-forme et d'étouffer les séditions. Ce rôle était exclusivement réservé à l'Antonia, d'après Josèphe. Ayant le Golgotha à g., le pèlerin bordelais ne pouvait avoir à dr. d'autre bâtiment historique en ruines que la forteresse Antonia, dont le majestueux portail et les murailles occidentales se remarquaient à 12 m. plus bas et s'avançaient jusqu'à une centaine de mètres de l'ancien lit, ou fond, de la vallée, sur le flanc oriental.

Le *Breviarius de Jérusalem,* antérieur à l'an 436, n'indique pas l'emplacement du Prétoire ; mais « on y voit, dit-il, une grande basilique appelée Sainte-Sophie, avec une chapelle, *cubiculum,* où le Sauveur a été dépouillé et flagellé. » — Pierre l'Ibérien (454) « visita le Golgotha, dit son compagnon et biographe, puis il descendit à l'église dite de Pilate, et de là à celle du Paralytique et ensuite à Gethsémani. » « L'église de Pilate, en conclut M. Clermont-Ganneau, était donc nécessairement entre l'église du Saint-Sépulcre et celle de Sainte-Anne, ce qui concorde absolument avec la tradition[2]. » — Vers 614, Sophronius, plus tard patriarche de Jérusalem, écrit encore dans une de ses odes sur les Lieux saints : « Après avoir quitté les hauteurs de Sion... j'irai au somptueux édifice vénérer la pierre. C'est en gémissant que, prosterné à terre, je baiserai l'endroit où le Prince de toute sagesse (*Sophie*) a entendu sa sentence. Puis j'entrerai dans la sainte Probatique, où la glorieuse Anne engendra Marie. » Nous aurons à citer d'autres témoignages en décrivant les sanctuaires du Prétoire.

La basilique de Sainte-Sophie fut détruite, avec toutes les autres, par les Perses en 614, et jusqu'au XIIe s. elle ne se releva plus de ses ruines. Car l'an 637 les disciples du Coran firent de la plate-forme du Temple le lieu le plus sacré de l'Islam, après la Kaba de La Mecque, et ils ne toléraient pas l'érection d'une église chrétienne dont la croix aurait dominé le croissant et aurait paru le braver. Le rocher de Baris ou de l'Antonia reprit son ancienne destination, et jusqu'au XIXe s., il servit de Sérail ou de prétoire musulman, abritant à la fois le gouverneur de la ville et une partie de la garnison.

Opinion des Occidentaux sur l'emplacement du Prétoire. La version italique conservée à Verceil dès le IVe s. porte : *On conduit donc Jésus chez Caïphe dans le prétoire ; ad Caipham in praetorium,* tandis que le texte original dit : de chez Caïphe dans le prétoire, *a Caipha*[3]. Saint Augustin, qui obtint, paraît-il, une copie de l'Evangile de Verceil, fait toutes sortes d'hypothèses pour expliquer comment Pilate pouvait habiter dans le même palais que le grand-prêtre. Le vénérable Bède et d'autres exégètes occidentaux firent de même. Devant la contradiction apparente entre le texte latin et la tradition locale, Arculfe, Willibald, le moine Bernard et même le vénérable Bède dans son traité des Lieux saints s'abstiennent de parler de l'emplacement du

1. G. J., II, XVII, 6 ; — V, IV, 2 ; — VI, VI, 3. — 2. *Rec. d'arch. or.,* III, 229. — 3. Jean, XVIII, 18.

Prétoire. Après la conquête de Jérusalem par les Francs (1099), un des premiers historiens des Croisades (1108), ainsi que Daniel le Russe indiquent encore vaguement l'emplacement du Prétoire de Pilate à l'O. de la piscine Probatique et de l'église Sainte-Anne. Mais ensuite, en vertu du texte *ad Caipham in praetorium*, les écrivains latins placent le palais du procurateur au mont Sion, où l'église Saint-Pierre avait consacré l'emplacement de la maison de Caïphe.

Pendant ce temps, les chrétiens indigènes continuèrent à visiter les Lieux saints du Prétoire à l'emplacement de l'Antonia et, qui plus est, ils reconstruisirent l'église Sainte-Sophie, dont on voyait encore au XVIe et au XVIIe s. certaines chapelles ornées de peintures représentant Jésus devant Pilate. A côté d'elle, ils bâtirent la chapelle du Couronnement d'Epines qu'on voit encore aujourd'hui en bon état de conservation au milieu de la caserne turque. Ils relevèrent aussi le *Cubiculum* ou chapelle de la Flagellation du Ve s. et, sur le *lithostrotos,* la chapelle qui marquait le lieu où Jésus a été condamné à mort.

Une tradition si tenace et commune à tous les Orientaux embarrassait fort les Latins. Théodoric (1172) s'efforce de la concilier avec le texte de son Evangile. A deux reprises il indique le palais de Pilate à l'Antonia. Là, dit-il, Jésus fut présenté au procurateur ; mais celui-ci, après l'avoir interrogé, « le fit conduire au lieu judiciaire » et le condamna à mort au mont Sion. Cependant, la tradition locale se montra intransigeante, et finit par s'imposer aux Occidentaux. Une carte topographique de Jérusalem tracée, d'après R. Roehricht, l'an 1180, puis la *Citez de Hiérusalem* commencée avant l'an 1187, Ernoul (1228), Ricold (1294) et presque tous les traités des Lieux saints qui sont originaux indiquent invariablement le Prétoire à l'antique forteresse Antonia.

Pour concilier le texte *ad Caipham* avec la tradition locale, ils se virent contraints d'indiquer, au moins d'une manière vague, la maison d'Anne, celle de Caïphe et « la Prison » où Jésus fut maltraité jusqu'à l'aube du jour, dans le voisinage de la forteresse Antonia. Enfin, saint Thomas d'Aquin († 1274) dénonça l'erreur de copiste qui s'était glissée dans la version italique, et rétablit le texte d'après l'original grec, *a Caipha in praetorium*. Avec Burchard (1283), les Latins, tout en continuant à visiter le Prétoire à l'Antonia, reconnurent que la maison d'Anne, celle de Caïphe et la « Prison du Christ » appartenaient au mont Sion.

L'opinion des Occidentaux basée sur un texte fautif, quelques expressions trouvées dans des relations manifestement estropiées par des copistes de 4e ou de 5e main, le rejet en bloc des témoignages de la tradition pour ne s'en tenir qu'aux renseignements insuffisants de l'historien juif, les théories hasardées sur le parcours de la 2e enceinte et d'autres prétextes ont fait naître au XIXe s. une foule d'hypothèses autour du vrai site du Prétoire ; mais aucune d'elles n'a infirmé la véracité de l'antique tradition des chrétiens de Jérusalem. Les pèlerins d'aujourd'hui peuvent donc se rendre à l'emplacement de l'Antonia avec la même confiance que ceux des siècles passés, et prier avec les mêmes consolations aux endroits où le divin Sauveur fut interrogé, flagellé, couronné d'épines et condamné au cruel supplice de la croix.

Description de la forteresse Antonia.

Voir les plans, p. 129 et p. 133.

A l'avènement d'Hérode, le massif rocheux qui portait la tour Birah ou Baris et sur lequel s'élève aujourd'hui la caserne turque, était isolé

de l'enceinte du Temple par une profonde coupure, sur un espace de 130 m. du N. au S. Au pied du mur septentrional des parvis sacrés existe un fossé remblayé de 10 m. de largeur et d'au moins 4 m. de profondeur.

M. Warren constata en outre à l'O. de cette esplanade une dépression créée artificiellement ; elle est en grande partie remblayée et occupée par la prison des criminels[1]. C'est là que devait se trouver la piscine du *Strouthion.* Au N., la tour Baris était séparée du mont Bézétha par une autre coupure sur une étendue de 65 m. Là, vers l'O., existe une piscine longue de 53 m. et large de 16 au fond de la cuvette. Un canal y amenait l'eau d'une source située au N. Le rocher de Baris était ainsi taillé à pic, au S. à une hauteur de 10 m., au N. à une hauteur de 5 m.

Ce colossal travail n'est mentionné nulle part. Josèphe nous apprend seulement que Simon Machabée employa tout le peuple pendant trois ans, pour abaisser la colline qui avait porté la citadelle des Syriens. Celle-ci se trouvait dans la Ville basse, selon Josèphe, dans la Ville de David selon la Bible, c'est-à-dire qu'elle occupait la colline de l'angle N.-E. du mont Sion, où elle dominait le Temple et constituait un grand danger pour les Juifs. Selon toute vraisemblance, il faut faire remonter à la même époque la gigantesque entreprise autour de la forteresse Baris, à laquelle le Ier livre des Machabées (XIII, 53) fait peut-être allusion en disant : « Simon fortifia la montagne du Temple près de la tour et y habita avec sa famille. »

Hérode doubla la superficie du hiéron. Entre son ancienne enceinte et le rocher de Baris, il établit deux vastes cours entourées de portiques, l'une au N., l'autre à l'O. La tour Baris fut remplacée par une splendide forteresse conçue d'après le plan des camps prétoriens romains. Pour flatter son protecteur Marc-Antoine, l'Iduméen lui donna le nom d'*Antonia.* « L'Antonia, écrit Josèphe, était l'œuvre pour laquelle Hérode avait déployé toutes les ressources de son génie... A l'intérieur, elle avait le développement et la disposition d'un palais royal ; on y voyait des constructions en tout genre et pour toute destination : des péristyles, des salles de bains et de vastes cours propres au mouvement d'une garnison. Par ses dispositions... elle avait l'air d'une ville ; mais par la splendeur de ses constructions elle ressemblait à un palais royal[2]. » Le même historien nous apprend de plus que la forteresse avait des murs de 18 à 19 m. de hauteur et qu'elle était flanquée à chaque angle d'une tour carrée, dont celle de l'angle S.-E. avait une hauteur de 37 m.

Le roi dut nécessairement construire son propre palais sur le rocher de Baris, qui a en moyenne 110 m. de longueur de l'E. à l'O. et 40 m. de largeur. La piscine creusée dans l'esplanade au N. fut divisée en deux par un mur de refend et couverte d'une double voûte en tunnel. L'arc dit *Ecce Homo* est un reste de la porte monumentale à triple baie, qui donnait accès à la forteresse. La contrescarpe rocheuse qui dans l'église des Dames de Sion se replie vers le N. à 14 m. de distance de l'angle extérieur de la petite baie, formait avec les murailles une espèce de fossé. A l'E. de l'arc Ecce Homo, on rencontre une cour pavée avec de magnifiques blocs rectangulaires de 0m,45 d'épaisseur ; elle mesure environ 40 m. de longueur sur 30 de largeur. C'est le **lithostrotos,** qui reçut le nom de Gabbatha, *élevé,* peut-être à cause de sa position au sommet de deux montées, l'une venant de l'E., l'autre de l'O. L'extrémité orientale de la cour était manifestement bordée de portiques et de bâtiments, sans doute à l'usage de la garnison.

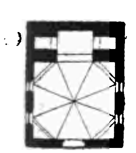
1. S. W. P., *Jérus.*, 216. — 2. G. J., V. v, 8.

Tribunal de Pilate.

La forteresse Antonia avait deux cours, *atria*, entourées de portiques dans lesquelles s'ouvraient les salles. L'une est appelée par les Evangélistes « l'atrium du prétoire[2] » ou « la cour intérieure[3]. » C'est là que Pilate tenait son tribunal et qu'il interrogea le divin Sauveur. Les Juifs n'y entrèrent point, parce que, pour y arriver, ils auraient dû traverser des habitations païennes, où se trouvait du pain fermenté, et qu'en ce jour-là ils auraient contracté une souillure légale. Ils s'arrêtèrent dans la cour extérieure, le lithostrotos appelé Gabbatha. La cour extérieure était en général plus basse que l'autre, comme c'était le cas dans le palais de Caïphe où saint Pierre se tint « dans l'atrium inférieur. » Aussi chaque fois que le procurateur voulut haranguer la foule, il *sortit* de « l'atrium intérieur » et descendit dans le lithostrotos. Le tribunal proprement dit se trouvait en conséquence, comme l'enseigne la tradition, dans l'ancien palais royal, sur le rocher de Baris où s'élève la caserne turque.

Caserne turque. A l'entrée de la caserne, en face de l'arc *Ecce Homo*, le rocher fait un angle rentrant de 8 m. de côté, sur une hauteur de 5 m. C'était la place tout indiquée pour l'escalier du palais d'Hérode. Aujourd'hui la paroi rocheuse à dr. est masquée par un bâtiment, et il ne reste dans cette encognure que l'espace nécessaire pour une rampe assez raide qui monte à la porte d'entrée.

Chapelle du Couronnement d'épines. Aussitôt qu'on a dépassé le seuil, on se tourne à dr. pour entrer dans une cour ornée d'un petit bassin à jet d'eau. Là on voit devant soi, enclavée dans de hauts bâtiments, la chapelle du Couronnement d'épines. Elle se compose d'un rectangle de 6 m. de largeur et de 8 de longueur, surmonté d'un tambour octogonal qui supporte une coupole. A l'extérieur, le mur est couronné par une corniche soutenue par des modillons à crochets. A l'intérieur, une arcade à ogive surbaissée ouvre dans un petit chœur carré flanqué de côté et d'autre d'une niche, la *prothèse* et le *diaconicum*, disposition qui ne manque jamais dans les églises de rite oriental.



Chapelle du Couronnement d'épines.

Au XIIe s., les chrétiens indigènes avaient construit plusieurs édifices de ce genre ; mais l'auteur de la *Citez de Hiérusalem* (1187) dit « qu'il

1. Marc., XV, 16. — 2. *Id.*, vers. syr. — 3. *Id.*

se garde bien de les nommer » parce qu'ils étaient entre les mains « de ces manières de gens qui n'estoient mie obéissant à Rome. » Quaresmius trouva cet oratoire transformé en cuisine. Depuis que M. Melchior de Vogüé en a relevé le plan et déclaré que la chapelle du Couronnement d'épines est une œuvre chrétienne du XIIe s., les musulmans ont pris ombrage. Ils placèrent dans la chapelle le cénotaphe d'un santon inconnu, tout en l'utilisant comme magasin d'habillement. Les chrétiens n'y entrent pas.

Atrium du Prétoire et basilique de Sainte-Sophie ✠. En tournant à g., on arrive à la grande cour de la caserne. La superbe basilique de Sainte-Sophie ou de la Sagesse éternelle, que le *Breviarius* de Jérusalem, *Pierre l'Ibérien*, Théodose, le Pèlerin de Plaisance et Sophrone nous ont fait connaître, fut détruite en 614. La *pierre très dure* qu'on y vénérait jusqu'à cette époque et dans laquelle, d'après Aurèle Cassiodore et le Pèlerin de Plaisance, Jésus laissa les empreintes de ses pieds pendant qu'il se tenait devant Pilate, fut transportée plus tard dans la basilique du Saint-Cénacle. Au XIIe s., les chrétiens indigènes relevèrent le glorieux monument qui marquait le tribunal de Pilate; mais il dut bientôt céder une seconde fois la place au tribunal du gouverneur musulman de Jérusalem.

La nouvelle église formait un vaisseau allongé, flanqué de deux nefs latérales. Boniface de Raguse (1562) y vit encore une peinture représentant Notre-Seigneur devant son juge[1]. Plusieurs autres pèlerins relatent le même fait. Quaresmius, qui eut l'occasion de visiter plusieurs fois le Sérail, dit de cette église : « Sauf sa splendeur primitive, l'ancien édifice existe encore. Il n'a changé que de forme et d'usage... A l'endroit où se trouvait jadis le prétoire et où se dressait le chœur, la partie principale de l'église, on voit présentement le tribunal. Les salles qui s'ouvrent de côté et d'autre retiennent toujours la forme des chapelles (*travées*) ; elles sont très hautes et couvertes de peintures, la plupart très détériorées. Sur la place qui sert maintenant de cour, s'élevait, à mon avis, l'avant-corps de l'église (*le vestibule*)[2]. » Vers 1832, Ibrahim Pacha fit reconstruire à neuf toute la caserne, sauf quelques corps de bâtiments placés au centre et renfermant la chapelle du Couronnement[3].

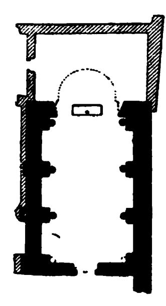
Chaque vendredi à 3 heures du soir, et les jours où les caravanes de pèlerins en font la demande au Rvme Père Custode, les Pères Franciscains, et à leur suite les autres catholiques, sont admis dans la cour de la caserne, pour y faire la lecture, même parfois la prédication de la 1re Station de la *Via Crucis*. Bien que Jésus entendit prononcer sa sentence de mort sur le *lithostrotos*, néanmoins l'usage s'est établi de commencer le Chemin de la croix au tribunal proprement dit de Pilate. Les fidèles ont ainsi la consolation de prier à l'endroit où le Prince de la Sagesse fut interrogé par son juge qui, tout en reconnaissant son innocence, le livra aux Juifs. C'est là que sa femme, nommée Procula, d'après les plus anciennes versions grecques

1. *Op. cit.*, 226. — 2. *Op. cit.*, II, 140. — 3. Schick, *Beit el Makdas*, 110.

de l'ouvrage apocryphe dit *Evangile de Nicodème*, eut le mystérieux songe qui la fit intervenir en faveur de Jésus. C'est là que les soldats ramenèrent l'innocente Victime après la flagellation et que, par un raffinement de cruauté, ils la couronnèrent d'épines, la couvrirent d'un manteau écarlate et invitèrent toute la cohorte à la tourner en dérision et à la saluer *Roi des Juifs*.

Chapelle de la Flagellation ✠.

Arrivé au pied de la rampe au sortir de la caserne, on se tourne à dr. et l'on entre par la 1re porte qu'on rencontre à g.; elle ouvre dans le cloître du couvent des Pères Franciscains. A dr., on aperçoit aussitôt la chapelle de la Flagellation, l'endroit où, d'après la tradition, le divin Maître fut soumis au cruel supplice du fouet et des verges. A g., on voit la chapelle de la Condamnation, qui s'élève sur l'antique *lithostrotos*.



Chapelle de la Flagellation.

Les Juifs n'ont pas assisté à la flagellation de leur Victime. Les bâtiments qui s'élevaient à l'E. de la cour où ils s'étaient arrêtés, les empêchaient de jouir du cruel spectacle ; c'est pourquoi le faible juge sortit avec Jésus de l'atrium du prétoire, pour le présenter à la foule, dans l'espoir que la vue du lamentable état où il était réduit exciterait en eux quelque sentiment de commisération.

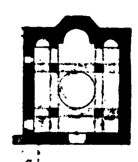
Nous avons déjà vu qu'au commencement du ve s. le *Breviarius* mentionne, avec la basilique de Sainte-Sophie, « le *cubiculum* où le Sauveur a été dépouillé et flagellé. » Au viie s., les nouveaux maîtres enlevèrent aux chrétiens le rocher de Baris avec les ruines de l'église de Sainte-Sophie ; mais ils leur laissèrent, comme il paraît, la partie septentrionale du Prétoire, qui en était séparée depuis longtemps déjà, comme aujourd'hui encore, par une rue. A l'époque de Charlemagne et d'Haroun er Raschid (vers 808), l'auteur du *Commemoratorium* écrit : « Au Prétoire, cinq (prêtres et clercs). »

Le sanctuaire de la Flagellation fut reconstruit au xiie s. par les chrétiens indigènes. La carte topographique de Jérusalem, tracée vers l'an 1180, l'indique au N. de la rue par ces mots écrits en toutes lettres : *Hic flagellatus est Jhesus*. Les débris de sculptures et de moulures retrouvés dans les ruines, montrent que cette petite église était un vrai bijou d'architecture, qui se rattache au type des plus belles œuvres des Croisés. Il est très vraisemblable que les architectes francs de l'église Sainte-Anne, qui ont construit aux Syriens Jacobites la belle église de Sainte-Marie-Madeleine dans le même quartier, leur bâtirent aussi la gracieuse chapelle de la Flagellation. En 1618, le fils du pacha de Jérusalem l'enleva par force aux Frères Mineurs. Réduit tantôt en écurie, tantôt en boutique de tisserand, le petit monument, malgré ses restaurations, ne forma bientôt plus qu'un monceau de ruines. Ibrahim Pacha le rendit à

leurs anciens propriétaires en 1838. L'année suivante, Maximilien, duc de Bavière, laissa comme souvenir de son pèlerinage à Jérusalem la somme nécessaire pour sa reconstruction. Les Franciscains, qui virent pâlir l'étoile du conquérant égyptien, relevèrent l'antique chapelle en toute hâte, pour assurer aux pèlerins la consolation de prier en liberté sur le lieu même où le divin Sauveur eut ses chairs mises en lambeaux par amour pour nous.

Chapelle de la Condamnation et de l'Imposition de la croix †.

A quelques pas de la chapelle de la Flagellation, vers l'O., on arrive au *lithostrotos*, au bord oriental duquel s'élève la chapelle de la Condamnation. C'est ici le *Gabbatha* où Ponce Pilate amena Jésus tout ensanglanté et le présenta au peuple avec ses mystérieuses paroles : *Ecce Homo*. Le faible juge espérait que sa vue calmerait la haine féroce des membres du Sanhédrin et ferait naître quelque sentiment de pitié. « Mais, lorsque les Princes des prêtres et les satellites le virent, ils s'écrièrent : Crucifiez-le ! crucifiez-le !... Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants. » Le juge inique, tout en se lavant les mains du sang de la Victime dont il venait de proclamer l'innocence, le condamne à mort et le fait charger de la croix.



Plan de la chapelle de la Condamnation et de l'Imposition de la croix.

La chapelle, découverte il y a quelques années, est un carré parfait de 10 m. de côté ; une abside s'y rattache à l'E. A l'intérieur, 4 piliers carrés sans socle supportaient autrefois une coupole. Les nefs latérales sont terminées, comme dans l'église voisine du *Deir el Adès*, par une niche semi-circulaire en pierres de taille à 1 m. au-dessus du sol. Au-dessous de la niche septentrionale, un petit placard en maçonnerie semble avoir été recouvert d'une des grosses dalles du pavement ; il devait en être de même sous la niche du midi, complètement démolie.

Avant que cette chapelle ne fût reconstruite en 1904, les dalles du *lithostrotos* s'avançaient jusqu'à l'abside. Celle-ci, un peu plus grande qu'aujourd'hui, portait des traces manifestes d'une restauration, qui a dû avoir lieu avant l'an 1187.

La chapelle de la Condamnation semble avoir été ruinée ou enlevée aux chrétiens dès l'an 1219. En 1294, Ricold de Monte Croce ne la remarqua déjà plus. « Près de la maison de Pilate, dit-il, nous vîmes le *lithostrotos* où le Seigneur fut condamné et le lieu où se tint le peuple, devant le palais, lorsque Pilate sortit au-devant de lui. » Fassbender (1492) parle de cette même cour, et en 1507, Anselme de Cracovie ajoute que « la place du Lithostrotos est traversée par une sorte de maçonnerie en forme d'arc ressemblant à une porte double. » Entre cet arc et le Sérail, Stochove (1630) indique le lieu où Jésus fut chargé de la croix. Joseph-Antoine de Milan (1764-1778), avant de parler de l'église de la Flagellation, écrit : « Au sortir de la caserne, nous notâmes, tout près les vestiges d'une antique église fort petite, ayant encore quelques piliers carrés et un reste de voûte portant des traces de peintures ; malgré mes efforts, je n'ai pu réussir à discerner ce qu'elles pouvaient représenter.

C'est la croyance commune des chrétiens du pays qu'en cet endroit on imposa la croix au divin Sauveur. » En effet, jusque vers l'an 1865, la 2e station du Chemin de la croix se fit toujours dans la rue à côté des ruines de cette chapelle.

Lithostrotos. Le dallage sur lequel la chapelle est assise s'étend sous la rue jusqu'au rocher qui porte la caserne ; il mesure environ 40 m. du N. au S. et s'avance vers l'O. à une distance d'environ 30 m. Dans le couvent des Dames de Sion attenant à celui de la Flagellation, on en a également mis à découvert une grande partie. Les dalles ont toutes 0 m. 35 à 0 m. 45 d'épaisseur, et celles qui se trouvent sur l'axe de l'arc *Ecce Homo* sont striées par des cannelures transversales, pour empêcher les chevaux de glisser. Les Actes des Apôtres (XXI, 34-37 ; — XXII, 24) nous apprennent en effet qu'il y avait dans la forteresse Antonia un corps de cavalerie. De place en place, on voit gravées sur les dalles des figures géométriques semblables au jeu de margelle ou de moulin en usage chez les Romains. Notons encore un immense linteau de porte orné d'un cartouche, un piédestal judaïque comprenant la base d'une colonne, retrouvé debout dans l'un des angles de la chapelle. Deux piédestaux de même caractère furent découverts chez les Dames de Sion. A Sébaste, ville d'Hérode, on en voit de forme identique. Le banc en pierre d'un m. de largeur qui limite le lithostrotos, semble avoir porté une rangée de colonnes. A l'E. de ce stylobate, la construction du nouveau couvent mit au jour plusieurs beaux murs qui courent parallèlement avec lui ; on en voit encore des pans fort intéressants.

Arc Ecce-Homo.

En sortant de l'enclos de la Flagellation, on se dirige à dr. vers l'O. et l'on arrive à l'arc en plein cintre qui traverse la rue. Depuis le XVIe s., il porte le nom d'arc *Ecce Homo*, parce que vers le XIVe s. on avait encastré dans le mur, au-dessus de l'archivolte, à l'O., deux pierres du *lithostrotos*, sur l'une desquelles se tenait, suivant la tradition, Notre-Seigneur et sur l'autre Pilate, lorsque celui-ci prononça ces mots : Voilà l'homme.

En 1310, Marin Sanut y remarqua déjà les deux dalles. Félix Fabri (1485) et 8 autres pèlerins du XVe s. rapportent que les deux pierres foulées l'une par Jésus, l'autre par son juge au lithostrotos, furent pieusement recueillies par les fidèles pour être conservées à cette place.

Anselme de Cracovie (1507) dit « qu'avec la permission du sultan, obtenue au prix d'une forte somme d'argent, un certain Père Gardien, aidé de quelques Frères Mineurs, les encastra au-dessus de l'arc. » Le premier couvent des Frères Mineurs à Jérusalem au XIIIe s. se trouvait dans le voisinage près de « Simon de Cyrène », et il est vraisemblable que les deux pierres sacrées occupaient jusqu'alors la base des deux niches de la chapelle de la Condamnation. A partir du XVIe s., quelques

pèlerins pensèrent que les deux pierres marquaient la place d'où Jésus fut montré à la foule, et l'arc devint peu à peu la tribune d'où Pilate haranguait le peuple, *l'arc Ecce Homo.*

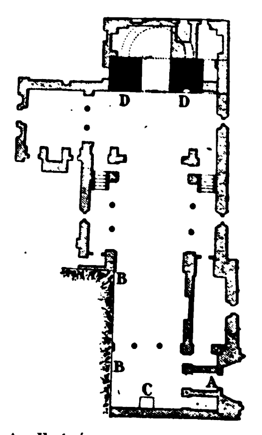
L'arc de la rue se continue dans l'intérieur de l'église des Dames de Sion par un arc semblable, mais plus petit; il y eut autrefois un deuxième petit arc au S. dans le couvent des derviches indiens.

L'arc central a 6 m. d'ouverture et l'ensemble de cette triple porte mesurait 20 m. de largeur. Les pieds droits et l'archivolte, seuls antiques, sont construits en très bel appareil de blocs considérables appelés communément *hérodiens.* Les moulures de l'archivolte sont de même caractère que celles de la Triple Porte, au S. du *Haram esch Schérif.* qui est l'œuvre d'Hérode. Le rocher sur lequel s'appuient les pieds droits, n'est pas recouvert de dalles ; comme il est d'un calcaire très compact, on s'est contenté de le strier transversalement. Dans l'église, on remarque au-dessus de la petite arcade une corniche de 2 m. de longueur, dont les moulures font angle de retour à chaque extrémité. C'est l'appui d'une fenêtre. Cela prouve que le monument était surmonté d'un ou de plusieurs étages pourvus de salles. La plupart des portes des places fortes romaines, comme par exemple l'entrée principale de Pompéi, celle du camp prétorien découvert à Lambèse en Algérie, formaient une tour carrée, dont la façade était percée d'une porte triple en plein cintre, ayant la baie centrale plus grande que les deux autres. Ces portes ou ces tours avaient d'ordinaire deux ou trois étages. La forteresse pour laquelle Hérode « avait déployé toutes les ressources de son génie, » ne pouvait manquer d'avoir une entrée monumentale. D'ailleurs, les anciens, comme le Pèlerin de Plaisance, Théodoric et d'autres, qui la virent en meilleur état de conservation, la prirent pour une porte de place forte.

Basilique Ecce-Homo ✠.

L'église et le couvent des Dames de Sion sont l'œuvre du R. P. Marie-Alphonse Ratisbonne et furent inaugurés en 1868. L'architecte a su tirer le plus heureux parti des vénérables pierres, témoins contemporains de la Passion du divin Rédempteur. L'église a été élevée au rang des basiliques mineures.

En entrant, on remarque à g., au fond de l'église, le gros piédestal que nous avons déjà mentionné. En face de soi, se dresse la contrescarpe rocheuse qu'on pourra suivre à l'O. jusqu'à l'Hospice autrichien et qui à l'E. se replie à angle droit vers le N., formant autrefois, avec le mur de la forteresse, un large fossé. Derrière le maître-autel, apparaît majestueusement l'arc collatéral avec le pied droit de l'arc central de la porte Antonia. La conque qui surmonte l'antique monument et qui renferme la statue de Jésus présenté au peuple, vient d'être



A. *Entrée.*
B. *Contrescarpe.*
C. *Piédestal.*
D. D. *Pieds-droits de l'arc Ecce Homo.*

décorée de mosaïques. La partie inférieure des pieds droits est cachée sur une hauteur de 1 m. 60 par l'exhaussement du sol de l'église au-dessus du niveau du seuil de l'antique porte.

Les Religieuses montrent volontiers aux pèlerins leur intéressante portion du *lithostrotos*. Mais l'accès à la piscine double est devenue assez difficile.

Antique rue de la forteresse Antonia.

De l'arc *Ecce Homo*, une rue aussi large que la porte à triple baie, c'est-à-dire de 20 m., descend dans le vallon *el Wad* ; elle est pavée avec des pierres de mêmes dimensions que celles du *lithostrotos*, et dans l'axe du grand arc, elles sont également striées transversalement. L'existence de cette voie pavée a déjà été constatée lors de la construction de l'église Ecce Homo et de celle de Notre-Dame du Spasme. Les Grecs non-unis qui viennent de construire une maison entre l'église Ecce Homo et l'Hospice autrichien (1906), ont retrouvé la même voie dans les mêmes conditions ; ils l'ont laissée à découvert et permettent de la visiter. De plus, au-dessous de ce beau pavage, ils ont retrouvé les traces d'une rue pavée avec moins de luxe. Cette dernière est sans doute la voie primitive par laquelle on montait à la tour B'rah ou Baris, que Néhémie fit restaurer après le retour de la captivité de Babylone. Arrivée au fond du vallon, la belle rue avec ses grosses dalles en suit le lit dans la direction du *Haram esch Schérif*, comme les ingénieurs l'ont constaté [1] ; elle aboutissait probablement à l'entrée la plus septentrionale du Temple au temps d'Hérode. De l'Antonia aux parvis sacrés il n'y avait d'autre communication directe que « deux escaliers [2], pour le service des soldats, » dit Josèphe [3].

Via dolorosa.

Plan des grottes dans la contrescarpe de la *Via dolorosa*.

1. Schick, *Z. D. P. V.*, XVII, 168. — 2. Cf. Act., XXXI, 35, 40. — 3. G. J., V, v, 8.

Pour établir une voie plane d'une largeur de 20 m., on dut nécessairement entailler les flancs du mont Bézétha. C'est ainsi que se forma l'espèce de contrescarpe qu'on voit dans l'église Ecce-Homo, et surtout dans le nouvel établissement des Grecs.

En formant la contrescarpe, on a emporté la partie antérieure de plusieurs anciennes habitations creusées dans le roc. Cependant, dans la propriété des Grecs existent encore des grottes artificielles à plusieurs étages, sur une grande étendue. Les trous pratiqués dans les parois de quelques-unes de ces grottes indiquent qu'elles ont été utilisées pour le logement des chevaux, peut-être par les soldats de l'Antonia. D'autres, soigneusement taillées et munies de portes et de couchettes, semblent constituer une prison romaine pour les criminels de la pire espèce.

Il y a une cellule qui mérite surtout d'être signalée : On y voit un grand banc rocheux de 0 m. 90 de hauteur et creusé en dessous à une certaine profondeur. Au-dessus de cette excavation, le banc est perforé de deux trous capables de recevoir les jambes d'un homme, de manière à ce qu'elles puissent être liées en dessous. Ce banc a certainement subi une restauration. En tout cas, rien n'autorise les moines Grecs à faire passer cette grotte pour la *Prison du Christ*.

Les Croisés, il est vrai, localisèrent, avant leur départ de Jérusalem, la maison de Caïphe, dans le voisinage du Prétoire ou la forteresse Antonia, pour les raisons que nous avons exposées plus haut. (V. p. 93). Pour les mêmes motifs, ils ont aussi fait descendre du mont Sion la *Prison* de la maison de Caïphe, où Jésus fut retenu jusqu'à l'aube du jour. C'est pourquoi Ernoul, par exemple, écrit : « Et là (à l'Est du Prètoire) estoit li prisons où il fu mis la nuit qu'il fut pris en Gessemani. » Mais bientôt il devint manifeste que ce fut là une erreur, et les Latins reconnurent que l'emplacement du palais de Caïphe, avec sa *Prison*, était au mont Sion, où les Orientaux n'avaient jamais cessé de l'indiquer. L'Evangile ne permet pas d'admettre que Jésus fut jeté en prison dans la forteresse Antonia.

IIIe Station. — *Première chute de Notre-Seigneur.*

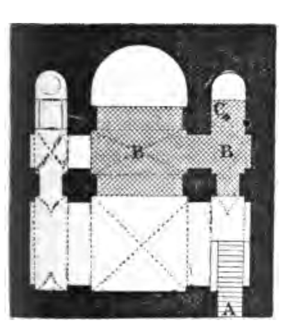
Arrivé au fond du vallon, on entre dans la rue qui descend de la porte de Damas. Dans ce carrefour, trois actions se passèrent presque simultanément. Jésus, épuisé de force, chancelle sous le poids de la croix. Cette chute n'est pas relatée dans l'Evangile ; mais saint Luc l'insinue en disant qu'à ce moment un passant fut requis pour porter le lourd instrument du supplice. Pendant cet instant d'arrêt, dit l'évangile apocryphe de Nicodème, Marie réussit à percer la foule et à arriver jusqu'à son divin Fils gisant dans la poussière et faisant des efforts pour se relever sous les coups et les imprécations des bourreaux. Le saint Evangile raconte que la Vierge Mère assista à l'agonie de son divin Fils, et que des femmes de Jérusalem se glissèrent dans le cortège pour exprimer à l'innocente Victime leur compassion pour ses souffrances. Il serait étrange que la tendre Mère ne fut pas la première à exprimer son amour et sa sympathie à Jésus traîné au lieu du supplice.

Une colonne de marbre brisée en deux et couchée à terre sur la chaussée marque de temps immémorial la première chute du divin Sauveur. Les Pères Franciscains bâtirent l'oratoire au pied duquel gît la colonne.

La Citez de Hierusalem (1187) et plusieurs traités modelés sur cet ouvrage parlent du lieu où Jésus se reposa un peu « quant on le mena crucefier », mais ils indiquent ce lieu à l'E. du Prétoire, vers l'église Sainte-Anne et à côté de la *Prison* de la maison de Caïphe. La confusion est manifeste. Ricold (1294) montre dans le carrefour du Cyrénéen le lieu où Jésus « épuisé se reposa un peu. » Ce repos, que Burchard (1285) et Jacques de Vérone (1335) appellent une *chute*, est nécessairement dû à l'accablement de Jésus sous le poids de la croix, qui, pour ce motif, fut alors imposée à un étranger.

IVe Station. — *Eglise de Notre-Dame du Spasme* †.

A l'emplacement traditionel de l'émouvante rencontre de Jésus et de sa Mère sur la Voie douloureuse, les Arméniens catholiques viennent d'élever la belle église qu'on voit au fond de la cour près de l'oratoire de la IIIe Station. Dans la crypte, au niveau de l'antique rue dont on a retrouvé quelques pavés du côté du N., existe une grande mosaïque, qui fut mise au jour quand on creusa les fondements de la nouvelle église. Un carreau encadré d'une belle bordure porte au centre deux petits souliers ou sandales juxtaposées, dont les pointes sont tournées vers le N.-O. Cette mosaïque, qui est antérieure au VIIe s., semble marquer la place traditionnelle occupée par la Sainte Vierge, quand elle échangea avec son Fils un regard où passa toute leur âme, mais qui pénétra le cœur de la Mère comme un glaive.



Plan
de la crypte de N.-D. du Spasme.
A. *Entrée.* — B. *Mosaïques.*
C. *Souliers.*

M. Macalister[1] et d'autres archéologues sont d'avis que la mosaïque appartient à une église antérieure à celle qui fut construite au XIIe s. et d'orientation un peu différente. L'évangile de Nicodème montre la Vierge en proie à une douleur immense sur le passage du cortège. Les chroniqueurs des XIIe et XIIIe s. semblent bien parler de cette église, en écrivant : « A main destre de cele rue de Josaffas avoit 1 moustier c'on apeloit *le Repos*. Là dist on que Ihesu Cris reposa, quant on le mena crucefiier. » L'orientation seule est erronée. L'auteur des *Méditations de la Vie de Jésus-Christ* (LXXII) (ouvrage attribué à tort à saint Bonaventure, mais composé au XIIIe s.) dit avoir appris des pèlerins que l'église du Spasme de N.-D. était en ruines. En 1294 Ricold visita dans ce carrefour « locum tramortitionis dominæ nostræ ». Une carte de Jérusalem de l'an 1308, représente dans ce même carrefour une église avec ces mots « Pasm Vgis » pour *Spasma Virginis*[2]. Odoric (1320) y indique une église dite

1. *Q. S.*, 1902, 122-124. — 2. De Vogüé, *Eglises de T. S.*, 438.

« Sancta Maria de Pasmoyson ». Les musulmans avaient transformé les dépendances de cette église et le monastère en bains publics, qui portent encore le nom de *Hammâm es Sultan,* Bains du Sultan.

La IVe Station du Chemin de la croix a été fixée dans la rue, à 35 m. des deux souliers en mosaïque.

Ve Station. — *Chapelle de Simon le Cyrénéen.*

Pendant la poignante entrevue de Jésus et de Marie, arrivait des champs, par la porte des Poissons, un étranger nommé Simon, originaire de Cyrène. C'était probablement un prosélyte juif, peut-être même un admirateur du Christ. Les satellites, voyant Jésus épuisé de force, imposèrent au Cyrénéen la corvée humiliante et pénible de porter la croix de Jésus sur la pente raide qui monte au Calvaire.

La *Citez de Hierusalem* (1187), Ernoul (1230) et plusieurs autres traités de l'époque des Croisades, indiquent à dr. du carrefour qui se trouve à l'O. des « Portes douloureuses », la rencontre de Jésus avec l'homme champêtre, *rusticus,* « ruissiaus », qui fut chargé de porter la croix : « A main destre sur le carfour de cele voie fu li *ruissiaus* dont l'Evangile tesmoigne, dont il disoit que Nostre Sire le passa quand il fu mené crucifier. »

Ricold de Monte-Croce (1294) raconte que près du Spasme de N.-D., le lieu du Repos et celui de Simon le Cyrénéen « se trouve la maison habitée jadis par les Frères Mineurs ». Il semble qu'à leur arrivée à Jérusalem, les Franciscains s'installèrent en premier lieu dans le couvent latin de Saint-Jean l'Evangéliste que la *Citez de Hierusalem* indique dans ce même carrefour, à moins que ce ne fût « le moustier du Repos » lui-même.

Dans l'angle méridional formé par la rue *el Wad* et celle qui monte au Calvaire, *Tarîq es Séraï*, appelée aussi par les chrétiens *Tarîq el Alam*, la rue des Douleurs, les Franciscains ont aménagé un oratoire en souvenir du Cyrénéen, qui mérita d'avoir son nom et ceux de ses fils, Alexandre et Rufus, consignés dans l'Evangile.

VIe Station. — *Eglise Sainte-Véronique.*

A 80 pas plus loin, au-delà d'une voûte à cheval sur la rue et portant un bel édifice, un fragment de colonne encastré dans le mur, à g., indique la VIe Station. C'est l'emplacement traditionnel de la maison de sainte Véronique, le lieu où parut cette noble femme tenant dans ses mains un linge trempé d'eau fraîche, qu'elle porta respectueusement au visage du divin Maître, couvert de poussière et de sang. Jésus l'appliqua sur son front et, pour récompenser cet acte de générosité, il y laissa les traits de sa face auguste.

Quelques anciennes voûtes, à moitié sous terre, ont été transformées en oratoire, par-dessus lequel les Grecs-unis ou Mel-

chites bâtirent en 1895 une fort belle église sous le vocable de Sainte-Véronique.

Ce que l'Evangile raconte de la piété des Filles de Jérusalem est bien d'accord avec ce que la tradition rapporte de Βερενικὴ ou Véréniké, *Veronica* dans la forme latine.

Dans la maçonnerie en pierres et en briques et les tuyaux de terre cuite retrouvés au milieu des constructions établies sur le roc, M. C. Schick voit les vestiges d'une maison juive antérieure à l'époque romaine[1]. Georges de Nuremberg (1435) et Félix Fabri (1484) montrent la maison de sainte Véronique en ce même lieu.

VIIe Station. — *Porte Judiciaire* †. — *Chapelle de la Colonne de la Sentence.*

A 60 pas plus haut, on arrive à un nouveau carrefour. Là, une porte de ville s'ouvrait sur la campagne. C'était la porte *Antique*, que le livre de Néhémie (XII, 38) place entre la porte des *Poissons* au N. et celle d'*Ephraïm* au S. A l'une des colonnes du portique intérieur fut affichée, dit-on, selon la coutume des anciens, une copie de la sentence de mort prononcée contre le Roi des Juifs, d'où les chrétiens donnèrent à la porte Antique le nom de porte *Judiciaire*. En franchissant le seuil de la porte, Jésus, bousculé par la cohue, défaillit une seconde fois, d'après une pieuse croyance.

La chapelle de la VIIe Station à l'angle N.-O. du carrefour renferme un splendide débris de l'antique Jérusalem, que tout pèlerin devrait visiter. Sur le roc traversé par une rigole carrée et profonde, se dresse une superbe colonne monolithe en marbre, ayant 0 m. 75 de diam. et 7 m. de hauteur ; le chapiteau a disparu. Le piédestal de la colonne est en partie enclavée dans un pan de mur de construction romaine. En face, à l'angle S.-O. du carrefour, Boniface de Raguse (1552) et le prince Nicolas de Radzivil (1585) virent encore une colonne semblable, formant le pendant. On sait que la rue qui passait devant cette porte, à l'intérieur, était ornée dans toute sa longueur d'un double portique, dont les colonnes n'avaient que la moitié du calibre de celle renfermée dans la chapelle. « Là où au temps de Néhémie, dit M. C. Schick, se trouvait la porte Antique, cette rue à colonnades fut croisée par une autre et portait, comme il paraît, un tétrapylône formé de colonnes plus hautes, dont une existe encore *in situ*[2]. »

Hérode le Grand se plaisait à orner les villes par des rues bordées de galeries ; il en construisit une à Césarée, à Jéricho et à Sébaste. Le monument auquel appartenaient les deux colonnes pouvait être fort bien indépendant de la rue, et avoir existé avant que celle-ci ne fut ornée d'un portique. Tout permet donc de croire que la majestueuse colonne vit le divin Sauveur gisant à ses pieds, lorsque, accablé de malédictions, il sortit de la ville déicide.

Dans cette même rue, on rencontre vers le N. une coupure de rocher longue d'environ 80 m. ; elle supportait, d'après MM. Williams, Warren, Wilson et d'autres explorateurs, le mur de la 2e enceinte, ou en formait la contrescarpe. Puis à l'O., du côté du Golgotha, on a constaté, lors de la construction d'un canal sous la rue, l'existence d'un fossé remblayé.

1. *Q. S.*, 1896, 215. — 2. *Z. D. P. V.*, 1894, 167.

Thomas de Swinburne (1392) et les pèlerins suivants ne disent pas que tombant une seconde fois au sortir de la ville, Jésus ait été chargé de sa croix. Adrichomius a même soin d'ajouter que le Cyrénéen continuait à la porter jusqu'au pied du Calvaire.

Au premier étage, les Franciscains ont élevé une chapelle assez grande qui communique avec l'oratoire inférieur par le moyen d'un escalier. Pour avoir la clef de l'un et de l'autre sanctuaire, il faut s'adresser au couvent de Saint-Sauveur.

VIIIe Station. — *Lieu où Jésus s'adressa aux Filles de Jérusalem.*

Après avoir croisé la rue transversale, *Tarîq Bâb el Amoûd*, on entre dans celle qui remonte à l'O., laissant à g. l'Hospice protestant allemand dit de l'*Ordre de Saint-Jean*. Là Jésus, arrivé en pleine campagne, rencontra un groupe de femmes tout en larmes. « Filles de Jérusalem, leur dit-il, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos enfants. »

Quelques écrivains, comme Ludolphe le Chartreux († 1370), supposèrent que ces femmes avaient accompagné la sainte Vierge et, en conséquence, ils placèrent leur rencontre avec Jésus à la Ve Station. François Pipin (1320), Jacques de Vérone (1331), Ludolphe de Sudheim et d'autres pèlerins placent cette rencontre « entre la porte Judiciaire et le Golgotha. » La distance n'est que de quelques pas. Mais la *Via dolorosa* est interceptée par le couvent de Saint-Caralambos des Grecs non-unis, autrefois résidence des chanoines latins du Saint-Sépulcre. A 35 m. de l'entrée de la rue, une simple pierre ornée d'une croix latine et encastrée dans le mur à g. marque la VIIIe Station. Pour atteindre la IXe, qui est tout près, il faut faire un grand détour.

Si l'on continue à remonter la rue, on rencontre à g. la mosquée *el Khaṅgah*, puis, du même côté, la rue par laquelle on arrive au Saint-Sépulcre. De là, on entre dans le quartier des Francs, *Hâret el Frandji*. Ensuite on voit à dr. l'orphelinat paroissial pour les filles, dirigé par les Sœurs Franciscaines ; 2 min. plus loin, on rencontre, également à dr., l'entrée de l'église paroissiale latine et du couvent de Saint-Sauveur des Franciscains, dont nous parlerons plus loin. De là il n'y a que quelques pas jusqu'à la *Casa-Nova*.

IXe Station. — *Troisième chute de Notre-Seigneur.*

De la VIIIe Station, on retourne sur ses pas, pour prendre à dr. la rue qui se dirige au S. Les Croisés lui donnèrent le nom de rue du *Malcuisinat*, parce qu'on y préparait les viandes qu'on vendait aux pèlerins. Après avoir fait une centaine de pas, on monte, à dr., un large escalier de 28 marches qui côtoie l'angle N.-E. de l'Hospice des nobles russes. Puis on suit le chemin tortueux sur une longueur de 90 m. et l'on arrive en face du portail de l'église copte. Un fût de colonne encastré dans le pied-droit de la porte marque la IXe Station.

Le chevet de la basilique du Saint-Sépulcre qu'on aperçoit à g. fait voir que de la IX[e] Station au sommet du Golgotha la distance n'est pas grande. Ludolphe de Sudheim (1336), Frescobaldi (1384) et d'autres pèlerins parmi lesquels il faut citer un évêque oriental, Nicolas d'Aquirman (1483), trouvèrent près de la basilique une pierre ornée de croix, qui, suivant la tradition, marquait l'endroit où Jésus tomba pour la troisième fois, et cette fois-ci de nouveau sous le fardeau de la croix. Les uns veulent qu'arrivé au pied du Calvaire, le divin Sauveur ait demandé à reprendre l'instrument de son supplice ; d'autres disent que les légionnaires l'aient contraint de s'en charger de nouveau, pour se conformer, au dernier moment, aux prescriptions de la loi. Quoi qu'il en soit, une expression de saint Marc : « Ils le portent, φέρουσιν, au Golgotha », semble indiquer qu'un moment « la faiblesse du divin Maître fut telle que les soldats durent le relever et peut-être le soutenir jusqu'au Calvaire[1]. »

A côté de l'église, se trouve le couvent où habitent l'évêque, les moines et les pèlerins coptes. On peut y visiter un vaste et antique réservoir d'eau appelé la *Citerne de Sainte-Hélène*, à laquelle on descend par 43 marches taillées dans le roc.

Au S. de l'église quelques marches descendent sur une terrasse, au milieu de laquelle émerge la coupole de l'église Sainte-Hélène ou de l'Invention de la Croix. La terrasse est au niveau du sol de l'antique Martyrium ou basilique constantinienne dont elle occupe la partie orientale. Pendant l'occupation de Jérusalem par les Croisés, les chanoines du Saint-Sépulcre tenaient là leur réfectoire, dont on voit encore de beaux restes contre le mur occidental. Aujourd'hui les moines abyssins, disciples d'Eutychès, habitent les masures qui encombrent la terrasse. Ils possèdent une modeste église dans le voisinage et y chantent l'office dans l'ancienne langue éthiopienne.

Pour arriver au Calvaire, on retourne sur ses pas jusqu'au pied de l'escalier où l'on reprend la rue *Tarîq Bab el Amoûd.* Passant entre l'établissement russe à dr. (*V.* p. 87) et la nouvelle église protestante du Rédempteur, puis les nouveaux bazars grecs à g. (*V.* p. 83), on traverse la petite porte au fond de la rue pour entrer dans le parvis de la basilique du Saint-Sépulcre.

Les 4 stations suivantes se font au Calvaire et la dernière au Tombeau de Notre-Seigneur. (*V.* Voy. précédent, p. 83-84.)

1. Fouard, *Vie de N.-S.*

IIIe VISITE

MONT SION

Tour de David. — Eglise des Trois-Marie. — Eglise de Saint-Jacques le-Majeur. — Maison d'Anne. — Porte de David. — Endroit où fut arrêté le convoi funèbre de Marie. — Saint-Cénacle. — Dormition de Marie. — Antique rempart. — Prison du Christ ou maison de Caïphe. — Grotte de Saint-Pierre in Gallicantu. — Tyropoeon. — Saint-Thomas des Allemands. — Sainte-Marie-Marc.

Mont Sion. Flavius Josèphe assure que la ville des Jébuséens ou la forteresse de Sion s'élevait sur la colline S.-O. de Jérusalem [1], c'est-à-dire, au mont Sion actuel. Lorsque le roi-prophète en eut fait sa capitale, elle reçut le nom de « ville de David. » A défaut d'autres renseignements, un monument en marqua la place d'une manière non douteuse, depuis le règne de David jusqu'au Ier ou IIe s. de notre ère. Car les livres historiques de la monarchie israélite placent les tombeaux de David, de Salomon et de la plupart des rois de Juda dans l'enceinte de l'ancienne Sion, dans la « ville de David [2]. » Au retour de l'exil, les vieillards qui avaient vu les splendeurs du Temple de Salomon [3], avaient vu également la royale nécropole. Aussi, Néhémie la retrouva-t-il sans hésitation « dans la ville de David », l'antique Sion [4]. Un peu plus d'un siècle avant J.-C., le prêtre-roi Jean Hyrcan pénétra dans le tombeau royal, en quête de richesses destinées à libérer Jérusalem du siège d'Antiochus le Pieux [5]. Hérode le Grand, à son tour, viola la sépulture, et afin de réparer aux yeux du peuple irrité, son sacrilège attentat, « il construisit un splendide monument en pierre blanche à l'entrée du sépulcre de David [6]. » Saint Pierre, dans son discours au peuple juif de Jérusalem et de la Dispersion, parle avec emphase de ce tombeau du roi-prophète « jusqu'aujourd'hui au milieu de nous [7]. » Grâce à ce tombeau, Sion, la ville de David, était connue par les premières générations chrétiennes aussi bien que par les Juifs des siècles précédents. Aussi, Eusèbe de Césarée [8] et saint Jérôme [9] nous l'indiquent-ils sans hésitation, comme l'historien juif, à la colline S.-O de la Ville sainte. C'est au mont Sion qu'on montra au Pèlerin de Bordeaux, à sainte Sylvie d'Aquitaine et à sainte Paule « la ville dont s'empara David et qu'il rebâtit [10]. » Les rabbins eux-mêmes n'ont cessé de reconnaître que le royaume de Jésus de Nazareth commençait à s'épanouir là même où David avait jeté les bases de la future grandeur du royaume d'Israël.

Qu'objecte-t-on à cette tradition ? Les textes bibliques qu'on allègue sont si peu précis, qu'ils ont donné naissance à 20 théories divergentes. Les mêmes textes qui conduisent les uns au Moriah, les autres à l'Ophel, amènent quelques palestinologues au N. du Temple, ou bien au Golgotha et même à la tour de Goliath de la 3e enceinte. Il en est enfin (et ils sont nombreux), qui en vertu de ces mêmes textes s'arrêtent, et avec infiniment plus de raison, au site traditionnel, et placent la « ville de David » au mont Sion actuel. Les découvertes archéologiques confirment pleinement la tradition des Juifs et des chrétiens [11].

1. A. J., XVI, VII, 1. — 2. III R., II, 10 ; — XI, 43 ; — XIV, 31, etc. — 3. Esd., III, 12. — 4. Neh., III, 15, 16 ; — XII, 36. — 6. A. J., VII, XV, 3 ; — XIII, VIII, 4. — G. J., I, II, 5. — 6. A. J., VII, XV, 3 ; — XVI, VII, 1. — 7. Act., II, 29. — 8. O. S., 74. — 9. Ep., CVIII, Ad. Eust. — 10. S. Jérôme, *loc. cit.* — 11. V. notre ouvrage *La ville de David*.

Tour de David.

Pour la visite du mont Sion, nous prenons comme point de départ la porte de Jaffa. Au sujet de la vallée *transversale* qui limite le mont Sion au N., voir p. 89.

Au S. de la porte de Jaffa, s'élève la citadelle turque, *el Qalâah*, appelée par les chrétiens *tour de David*. Le chroniqueur Sépéôs, évêque arménien, écrit que les Perses occupèrent en 614 « la tour de David [1] », et le document arabe du moine de Saint-Sabas, prisonnier des Perses, nous apprend qu'il y eut dans ce fort un oratoire chrétien, un *mihrâb*, dédié au roi-prophète [2]. »

La citadelle, y compris la place qui s'étend à l'E., occupe l'emplacement de la seconde résidence royale d'Hérode le Grand. C'est là que l'Ascalonite reçut la visite des trois Mages de l'Orient, suivie du massacre des Innocents. (*V.* Matth , II, 1-8, n° **4**.)

Après la mort de Mariamne (24 ans av. J.-C.), Hérode transféra sa résidence royale de l'Antonia au mont Sion, où il bâtit un somptueux château flanqué de trois tours d'une admirable construction. Il les appela, l'une Hippicus, du nom d'un de ses amis, l'autre Phasaël, du nom de son frère, et la 3e Mariamne, en souvenir de sa 2e épouse que, par jalousie, il avait fait étrangler par les bourreaux. Titus conserva le château à cause de ses trois tours; mais pendant la rébellion des Juifs sous Barcochébas, Jules Sévère s'en empara de vive force et ruina la place forte. L'empereur Adrien la fit reconstruire de fond en comble, pour en faire la citadelle de l'Aelia Capitolina [3]. Par suite de nombreux sièges, elle connut bien des restaurations, jusqu'à ce que Melek el Mouadhem la fit démolir en 1219, lorsqu'il démantela la ville. La tour de David se releva dans sa forme actuelle sous les sultans ottomans Sélim Ier et Soliman II au XVIe s. La partie inférieure de la grosse tour, à l'angle N.-E., remonte à l'époque d'Adrien, qui aura utilisé les matériaux de la forteresse d'Hérode, comme au XVIe s. on s'est servi de ceux de la forteresse d'Adrien.

La *Qalâah* s'ouvre à l'E. par un pont en bois jeté en travers du fossé. A l'intérieur elle est toute délabrée, quoiqu'elle serve de poudrière.

Eglise des Trois-Marie †

Derrière le temple protestant anglais, *Christ Church*, construite à l'E. de la place et destinée aux Juifs convertis, s'élève une petite église en ruines. C'est là, semble-t-il, le lieu traditionnel où Notre-Seigneur apparut aux femmes, après que celles-ci eurent appris de l'ange la résurrection du divin Crucifié et reçu l'ordre d'annoncer la bonne nouvelle aux disciples enfermés dans le Cénacle. (*V.* Matth., XXVIII, 8-10. n° **19**.)

1. V. Couret, *Pal.*, 240. — 2. Clermont-Ganneau, *Rec. d'arch. or.*, II, 160. — 3. Eutychius d'Alex., *Ann.*

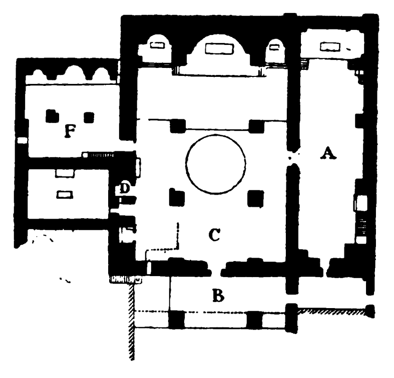
On a voulu identifier cette église avec celle de Saint-Jacques-le-Mineur. *La Citez de Hierusalem* et les autres documents du XIIe et du XIIIe s. indiquent cette dernière à l'E. du Temple, à l'endroit présumé de son martyre. Plus tard, lorsque la chapelle des Trois-Marie n'était plus accessible, peut-être même plus visible aux pèlerins, ceux-ci trouvèrent sur la place une grosse pierre destinée à rappeler le souvenir de cette apparition. Sur la place elle-même, à g., presque en face de l'entrée de la caserne turque, existait une autre chapelle convertie en maison d'habitation.

Eglise de Saint-Jacques-le-Majeur ✠.

Après avoir traversé la place *el Maukaf*, on suit la rue le long de la caserne turque et l'on entre dans le quartier arménien, *Hâret el Armen*.

A l'extrémité d'une rue voûtée, on rencontre à dr. les jardins du palais patriarcal arménien, et à g., l'entrée du vaste couvent des moines Arméniens, qui donne aussi accès à l'église Saint-Jacques-le-Majeur.

Ce monument, qui sert de cathédrale aux Arméniens non-unis, a été élevé à l'endroit où, suivant la tradition, l'apôtre saint Jacques fut décapité l'an 44, sur l'ordre d'Hérode Agrippa Ier, petit-fils d'Hérode le Grand. L'église actuelle fut construite vers le milieu du XIIe s. et modifiée au XIIIe. On y entrait d'abord au midi par un joli narthex (A). Puis on construisit un vestibule fort simple à l'O. (B), d'où, par une porte assez petite, on pénètre dans l'église (C). Celle-ci est divisée en 3 nefs ou mieux en 9 travées par quatre piliers qui supportent 8 voûtes et une coupole d'une structure remarquable. Les colonnettes des piliers ont disparu en partie, probablement l'an 1219; on n'en voit plus que les chapiteaux. Les piliers à faisceaux de colonnes reçurent une forme carrée et furent recouverts de carreaux de faïence bleue, provenant de l'Espagne.



Plan de l'église de S.-Jacques.

A. *Entrée primitive.*
B. *Entrée actuelle.*
C. *Eglise.*
D. *Chapelle du martyre.*
F. *Sacristie.*

Dans le mur N. se trouve une petite chapelle richement décorée (D). C'est là que le premier apôtre-martyr versa son sang. Dans le chœur paré avec profusion, on remarque un siège très ancien qui porte le titre de **chaire de Saint-Jacques**. Au S. une grande porte donne accès dans le narthex du XIIe s. (A), formé de 3 travées. Les arcades extérieures ont été murées ; mais le beau portail, qui rappelle celui de la basilique du Saint-Sépulcre, est encore bien conservé. Vers l'E. on remarque une pile de 3 pierres, dont la supérieure provient du mont Sinaï, la 2e du Thabor et la 3e du lit du Jourdain. Tout auprès, un escalier monte à une pièce carrée, aujourd'hui ouverte dans le vestibule et garnie d'un autel (E). La sacristie au N. de l'église (F) est une ancienne chapelle.

En 1142, le patriarche arménien, primat des deux Arménies, de Cappadoce, de Mède et de Perse, assista au concile de Jérusalem, où il se distingua par sa science et ses vertus. Il embrassa toutes les doctrines de l'Église de Rome et mérita d'être surnommé *le Catholique*[1]. Après le concile, il bâtit la cathédrale à l'emplacement d'un ancien sanctuaire en ruines, au lieu de la décollation de saint Jacques. Jean de Wurzbourg (1165) visita cette église et y vénéra la tête de l'apôtre, dont le corps fut transporté en Galicie. Le même pèlerin nous apprend aussi que les Arméniens y tenaient alors un grand hôpital pour les pauvres de leur rite. *La Citez de Hierusalem* nomme également « le Moustier monsigneur saint Jake de Galisse », parce que ses moines étaient alors unis avec l'Eglise de Rome. Ce sanctuaire fut patronné par les rois d'Espagne, qui lui octroyèrent leurs faveurs probablement dès l'année 1219, lorsque toutes les églises de Jérusalem, sauf la basilique du Saint-Sépulcre, furent dévastées. Leurs armes en décorèrent l'entrée jusqu'au XVIIe s., au rapport de Baldensel (1318), de Pantaléon d'Aveiro (1564) et d'autres pèlerins.

De tout temps les Latins avaient eu la faculté de célébrer la fête de saint Jacques à l'autel de son martyre. Mais le patriarche arménien profita de la guerre franco-allemande en 1870, pour les empêcher d'user de leur droit séculaire. Le gouvernement français a bien protesté contre ce déni de justice ; mais il faut attendre l'avènement d'un patriarche arménien mieux informé des avantages qui dérivent du respect des droits d'autrui et de la bonne entente avec les Latins.

Chapelle des Anges ou Maison du grand-prêtre Anne ✠.

De retour dans le vestibule, on aperçoit à g. de curieuses cloches arméniennes en bronze et en bois, de type antique, qui servent à appeler les fidèles à la prière. Là s'ouvre un corridor qui mène dans une vaste cour entourée de bâtiments comprenant hospices pour les pèlerins, logements pour les gens de service, imprimerie, écoles pour les garçons et les filles, etc. On traverse ensuite une 2e cour qui renferme à dr. le Séminaire, puis un beau bâtiment carré qui sert de musée. On arrive fina-

1. Guill. de Tyr, XV, 18.

lement au *Deir ez Zeitoûniéh*, couvent des Oliviers, où habitent des Sœurs arméniennes de la Congrégation des Saints-Anges. Leur chapelle, construite au XIIe s., peut-être sur les ruines d'une plus ancienne, marque l'emplacement traditionnel du palais du grand-prêtre Anne, devant qui comparut en premier lieu le divin Sauveur, après avoir été arrêté au jardin de Gethsémani. « Ils l'emmenèrent d'abord chez Anne, parce qu'il était le beau-père de Caïphe, le pontife de cette année-là. » (Jean, XIII, 13.)

Anne, élevé au souverain pontificat l'année 9 de notre ère, fut déposé après un règne de 9 ans par le procurateur Gratus. Mais étant riche, astucieux et intrigant, nous dit Josèphe, il réussit à avoir comme successeurs ses propres fils, et, 4 ans après, son gendre qui resta en charge pendant 19 ans. Anne était demeuré l'âme du Sanhédrin; c'est pourquoi le divin prisonnier lui fut présenté en tout premier lieu.

Epiphane de Jérusalem ou l'Hagiopolite, écrivain du IXe au XIe s., place la maison d'Anne au mont Sion. En 1294 Ricold visita sur cette colline « la maison d'Anne, beau-père de Caïphe. » Pipin (1320) et le baron d'Anglure en parlent de même. Georges Pfinzing (1436) et Rochechouart (1461) trouvèrent « la *chapelle des Anges,* élevée à l'emplacement de la maison d'Anne », en possession des Arméniens. Quaresmius dit avoir lu « dans un très ancien manuscrit que cette église a été bâtie en l'honneur des saints Anges », qui, selon l'expression des Pères de l'Eglise, se voilèrent la face quand leur Dieu fut souffleté par le valet du grand-prêtre. C'était alors l'opinion courante que cet outrage fut infligé au Christ dans la maison d'Anne.

La petite église est précédée d'un vestibule ou narthex, où se voit le puits des ablutions, qui dans l'Eglise latine a été remplacé par le bénitier. Par un joli portail du XIIe s., on entre dans le sanctuaire dont les voûtes reposent sur des piliers carrés. A g., un tout petit oratoire est spécialement consacré au souvenir de la comparution de Jésus devant Anne.

Revenu dans la cour, près d'une cloche arménienne, on peut voir à dr. quelques oliviers qui depuis le XIVe s. passent pour les rejetons de l'arbre auquel, dit-on, on avait attaché le Sauveur. Ces arbres ont donné au couvent son nom de *ez Zeitoûniéh.*

En sortant de la cour du couvent, on aperçoit, au fond d'un long passage resserré entre deux murs, une porte qui s'ouvre en face de la porte de David, laquelle elle-même conduit au Saint-Cénacle. Le portier ou l'une des bonnes femmes l'ouvre volontiers aux pèlerins, sur promesse d'un petit pourboire; autrement, il faudra retourner à l'église Saint-Jacques, reprendre la rue à g. et longer les remparts, pour arriver par un grand détour à la porte de la ville.

Porte de David, Bâb en Nébi Daoûd.

Cette porte, appelée par les indigènes *Bâb en Nébi Daoûd,* porte du Prophète David, et *Bâb Sahioun*, porte de Sion,

s'ouvre dans une des tours de l'enceinte construite par Soliman II, l'an 947 de l'hégire (1540-1541), d'après une inscription qu'on y lit. Les matériaux, spécialement ceux des assises inférieures, proviennent de l'ancienne muraille.

On a employé derrière un des battants de la porte, une pierre couverte d'une inscription latine. C'est une dédicace à Jupiter Sérapis, faite par un détachement de la IIIe légion cyrénaïque casernée dans la Ville haute, à l'occasion des victoires de Trajan, l'an 116.

Endroit où le cortège funèbre de la Très Sainte Vierge fut arrêté par les Juifs †.

De la porte de David, on s'avance droit devant soi à une distance de 40 pas et l'on remarque à dr., contre une muraille, un tronçon de colonne plantée dans le sol. Elle rappelle le miracle qui eut lieu pendant les funérailles de la bienheureuse Vierge Marie, lorsque les Juifs tentèrent d'outrager sa dépouille mortelle.

Cette tradition est très ancienne. Elle est rapportée par le livre apocryphe de *Saint Jean sur la Dormition de Marie*, écrit du IIIe au IVe s. Lorsque les apôtres transportèrent au tombeau de Gethsémani le corps vénérable de la mère de Dieu, les Juifs arrêtèrent le convoi et se précipitèrent avec rage sur la dépouille mortelle de celle qui avait donné le jour à Jésus. Le malheureux, qui porta le premier la main sur le brancard, eut le bras paralysé et tous furent à l'instant frappés de cécité. Saisis de frayeur, ils reconnurent dans ce châtiment la main du Seigneur et se repentirent de leur crime. Alors, à la prière du prince des Apôtres, Dieu les guérit, et ils se déclarèrent tous disciples de Jésus-Christ.

La profonde vénération que les chrétiens professaient pour la Mère de Dieu les détermina de bonne heure à consacrer par un monument le théâtre de cet événement extraordinaire. Au commencement du Ve s., le Pèlerin arménien écrit déjà : « Derrière la ville, à l'endroit où les Juifs arrêtèrent le convoi funèbre de la Sainte Vierge et voulurent empêcher qu'on ne l'ensevelît, se voit une coupole appuyée sur quatre colonnes de marbre, marquées de croix en bronze. » Cet édicule fut sans doute renversé par les Perses. Mais en 723, saint Willibald trouva encore « une grande colonne surmontée d'une croix marquant le lieu où les Juifs voulurent enlever le corps de sainte Marie. » Remarquons, cependant, que ces deux pèlerins indiquent le petit monument non loin du tombeau de la Sainte Vierge, à l'E. du Temple. Notre colonne, située sur le chemin qui allait de la maison de la Sainte Vierge au jardin de Gethsémani, ne fait que rappeler le glorieux évènement.

De là, on continue son chemin en appuyant à dr., et 20 pas plus loin, on passe devant la nouvelle église de la Dormition de la Vierge. Encore 40 pas et l'on est arrivé devant l'entrée de la mosquée de David qui renferme le Saint-Cénacle.

Cénacle.

Aux deux grands événements accomplis au Cénacle, dernière Cène et descente du Saint-Esprit, se rattachent un grand nombre d'autres souvenirs sacrés que nous nous contenterons de rappeler.

Pierre et Jean préparent le repas liturgique dans la salle supérieure de la maison d'un riche disciple du Christ. Le soir venu, Jésus lave les pieds de ses apôtres pour les préparer aux mystères qui les attendent. Puis, après avoir mangé pour la dernière fois l'agneau pascal, l'Agneau de Dieu, avant de s'immoler pour nous, institue la sainte Eucharistie et le sacerdoce. Il prédit ensuite la trahison de Judas et le triple reniement de Pierre. Après sa mort, le Cénacle sert de refuge aux disciples déconcertés. Là, le soir de la résurrection, Notre-Seigneur leur apparait les portes closes. Huit jours après, il s'y manifeste de nouveau et convainc Thomas de son incrédulité. C'est encore au Cénacle que se retirent les apôtres et les disciples au nombre de 120, après l'ascension du Maître et qu'ils procèdent à l'élection d'un nouvel apôtre, saint Mathias. Là s'accomplit ensuite le grand miracle de la Pentecôte. Pierre, rempli du Saint-Esprit, quitte la salle et, telle était la puissance de sa parole, qu'il persuade 3,000 Juifs de la mission messianique du glorieux Ressuscité. Le Cénacle, le premier lieu de réunion des chrétiens, devient *chef et mère* de toutes les Eglises. A son ombre enfin, la Vierge immaculée passe les dernières années de sa vie mortelle et rend sa belle âme entre les mains de son divin Fils.

Histoire du Saint-Cénacle. Ni l'Evangile, ni la tradition ne nous ont transmis le nom du généreux propriétaire du Cénacle. Mais voyant les apôtres et les disciples s'y rendre habituellement depuis la mort du Christ, on ne peut guère douter qu'il ne fût du nombre de ceux qui, selon saint Luc, avaient mis aux pieds des apôtres toute leur fortune, pour être distribuée à chacun selon ses besoins (Act. IV, 34-35).

Saint Epiphane (307-403) raconte qu'à l'arrivée d'Adrien dans la Ville sainte, l'an 135, « les chretiens possédaient encore la petite église construite au lieu du cénacle (c'est-à-dire au premier étage), dans lequel les apôtres s'étaient réunis après l'ascension du Sauveur. Elle s'élevait, continue-t-il, dans le quartier de Sion qui fut épargné lors de la destruction de la ville[1]. » Vers 350, saint Cyrille de Jérusalem parle aussi de « l'église supérieure des Apôtres, où le Saint-Esprit est descendu sur eux[2]. »

Au cours du IVe s., une grande basilique fut élevée sur les flancs du sanctuaire primitif, dont voici la description d'après le Pèlerin arménien du siècle suivant : « L'église de Sainte-Sion, à une stade de la Résurrection, est longue de 100 coudées et large de 70 ; elle compte 80 colonnes reliées entre elles par des arceaux. Il n'y a pas de division supérieure ; mais seulement un plafond en bois, auquel est suspendue la couronne d'épines qui fut placée sur la tête du Rédempteur. A la droite de l'église, se trouve la salle des mystères, avec une coupole en bois où est repré-

1. *De Mens.*, XIV. — 2. Catech., VI.

sentée la sainte Cène du Sauveur. On y voit un autel où se célèbre la liturgie[1]. » Pierre de Sébaste († 392) disait déjà : « L'église de la sainte montagne de Sion témoigne que le Messie a mangé la Pâque légale dans la salle haute, le jour de Pâque des Juifs[2]. » Hésychius de Jérusalem († 438) rappelle à son tour que la sainte Cène fut instituée au mont Sion. Si le Pèlerin de Bordeaux, sainte Sylvie et saint Jérôme ne mentionnent au mont Sion que la descente du Saint-Esprit et l'apparition de Jésus après sa résurrection, c'est sans doute parce que tout le monde savait alors que la sainte Cène et plusieurs autres mystères ont eu lieu dans la même salle. La célèbre Cène de Gethsémani n'est peut-être pas étrangère à ce silence. (*V.* p. 163).

La basilique aura beaucoup souffert en 614 ; mais en 670 saint Arculfe la trouva restaurée. Saewulf (1102) nous apprend qu'elle avait été détruite par les Sarrasins, sans doute par Hakem en 1010. Les Croisés ne tardèrent pas à la relever sur les mêmes bases. Jean de Wurzbourg (1165), après avoir expliqué que la sainte Cène eut lieu dans la salle du 1er étage et le Lavement des pieds dans celle du rez-de-chaussée, remarque que le Cénacle avait encore de son temps les mêmes dispositions qu'anciennement. « Car à gauche (au midi de la même église), dit-il, dans la partie supérieure, une peinture représente la cène et dans la partie inférieure, c'est-à-dire dans la crypte, on voit reproduit le lavement des pieds des disciples. »

La basilique, alors sous le vocable de *Sainte-Marie du mont Sion* et le Cénacle sous celui du *Saint-Esprit*, étaient desservis au XIIe s. par les chanoines réguliers de Saint-Augustin. En 1212, Willibrand d'Oldenbourg n'y trouva plus qu'un couvent de moines Syriens, qui montraient les sanctuaires aux rares pèlerins. Finalement en 1219, la basilique fut ruinée avec la plupart des autres sanctuaires de la ville, sur l'ordre de Melek el Mouadhem, qui espérait par là enlever aux Francs l'envie de reconquérir Jérusalem. Le Cénacle, ou chapelle du Saint-Esprit, échappa seule au désastre avec la basilique du Saint-Sépulcre, d'après les chroniqueurs de l'époque.

Pendant la trêve de dix ans conclue entre Frédéric II et Melek el Kamel en 1228, les Fils de saint François d'Assise s'établirent à Jérusalem, comme cela ressort de la bulle du 1er février 1230, que le pape Grégoire IX envoya au patriarche d'Antioche et à celui de Jérusalem résidant alors dans la Ville sainte. Un manuscrit de la bibliothèque *Magliabechiana* de Florence constate que le Saint-Sépulcre était desservi par les Frères Mineurs en 1240. Mais à en juger par un bref d'Alexandre IV, adressé le 19 mars 1257, au Provincial de Syrie, ils furent massacrés par les Kharismiens en 1244. D'autres religieux Franciscains leur succédèrent bientôt. Le 11 juillet 1309, Bibars II, dit Rokn ed Dîn, concéda « aux Frères de la Corde du couvent de Sion, du Saint-Sépulcre et de Bethléem, » un firman en vertu duquel il confirme les privilèges qui leur avaient été accordés « par ses prédécesseurs. » L'original de ce document a été publié en 1898 par le P. Jérôme Golubovich[3].

Marguerite, noble matrone de Sicile, toute dévouée aux pèlerins de Jérusalem, acheta pour 1,000 *dirhem* d'argent un petit terrain renfermant, dit l'acte d'achat du 15 mai 1335, l'*Elliât Sahioun,* le Cénacle de Sion, et le remit aux Frères Mineurs.

Pour parer aux vexations qui ne tardèrent pas à être suscitées, Robert d'Anjou, roi de Sicile, et Sanche, son épouse, s'adressèrent directement à Naser Mohammed, sultan d'Egypte et de Damas, et achetèrent pour 32,000 ducats tout le terrain occupé par les ruines du sanctuaire de Sion et de son monastère. Ils en firent don au Saint-Siège, à condition que les Frères Mineurs en seraient les Gardiens à perpétuité. Le pape Clément VI agréa cette condition par la bulle *Nuper carissimi* datée d'Avignon le 21 novembre 1342. C'est alors que les Franciscains reconstrui-

1. V. *Le Prétoire de Pil.*, 172. — 2. Al Machriq, Beyrouth, juin, 1902. — 3. *Serie chron. dei Super. di T. S.* — Docum. 128-180.

sirent la salle haute du Cénacle, à peu près telle qu'on la voit encore aujourd'hui.

Au XIIe s. le voyageur israélite Benjamin de Tudéla répandit la fable que le sépulcre de David se trouvait sous la salle inférieure du Cénacle. Cette erreur s'accrédita; les derviches travaillèrent la masse du peuple musulman, et finalement, Soliman II lança un firman en date du 28 mars 1523, ordonnant « l'expulsion des *infidèles* du couvent et de l'église du Cénacle. » Grâce à l'intervention du grand vizir de Gaza, puis de l'ambassadeur de François Ier, les Religieux purent conserver une partie du couvent, avec une chambre ouvrant sur le Saint-Cénacle. Ils en firent leur oratoire; mais peu de jours après, l'ouverture fut murée. Quelques années plus tard, le 3 octobre 1545, Soliman ordonna par un nouveau firman l'expulsion des Franciscains du reste du couvent, parce qu'ils étaient accusés d'y accumuler secrètement des armes de guerre. L'ambassadeur de France avait fait retarder l'exécution du décret, lorsqu'un 3e firman daté du 2 juin 1551 donna les ordres les plus sévères pour qu'on les chassât immédiatement du mont Sion. L'arrêt prononcé depuis 28 ans fut alors exécuté sans merci.

Les moines Arméniens cédèrent momentanément aux Religieux expulsés leur petit couvent du *Deir Zeitouniéh,* jusqu'à ce que ceux-ci pussent faire l'acquisition du couvent de Saint-Sauveur, où réside, depuis, le Rme P. Custode de Terre sainte, qui continue à porter le titre de *Gardien du Mont Sion.*

Etat actuel du Saint-Cénacle.

Arrivé devant le grand corps de bâtiment du *Nébi Daoûd,* on se trouve à l'emplacement de l'ancienne basilique. Celle-ci avait cinq nefs et s'étendait de l'E. à l'O.

La basilique primitive avait, d'après la relation du Pèlerin arménien, 50 m. de long sur 35 de large; le chiffre des colonnes, 80, est peut-être une erreur de copiste. A la dr. de l'église s'élevait la « salle des mystères », le Saint-Cénacle proprement dit. Les Croisés relevèrent l'ancienne basilique sans modifier son plan. D'après les descriptions des pèlerins, de la droite de l'autel qui occupait l'abside méridionale, on entrait au rez-de-chaussée du Cénacle, d'où un escalier conduisait à la salle supérieure. Phocas parle de 61 marches; c'est exagéré; le copiste aura lu ξα, 61, pour κα, 21. La colonne à plusieurs tambours qu'on voit encastrée dans le mur à main g., indique l'angle N.-O de la salle du Cénacle. A quelques pas à l'E. de l'autre angle, on découvrit, dit-on, sous les habitations musulmanes, les vestiges d'une abside. Tout cela concorde bien avec les récits des pèlerins. Du niveau de la rue, qui, comme l'ont démontré les fouilles pratiquées dans le terrain de la Dormition, est à peu près celui du sol de l'église, on monte aujourd'hui dans la salle supérieure par 24 marches.

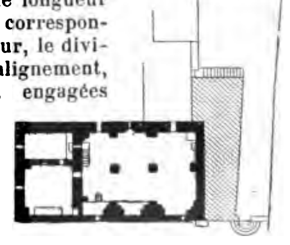
On gravit le petit escalier de 4 marches, et après avoir franchi la porte, on longe, à g., l'étage inférieur du Saint-Cénacle, dont on n'est séparé que par une construction étroite. C'est la salle où, suivant une antique tradition, eut lieu le Lavement des pieds. (*V.* Jean, XIII, 1-38, no 69.)

L'accès en est absolument interdit aux chrétiens.

L'étage inférieur formé avec les substructions anciennes est divisé en 2 compartiments: l'un, celui de l'O., a les voûtes supportées par 2 piliers; c'est la salle du Lavement des pieds. L'autre plus petit, mais plus haut, à l'E., renferme au centre un grossier sarcophage en maçonnerie recouvert de riches tapis; il représente, pour les musulmans, le tombeau de David.

Salle supérieure du Saint-Cénacle ✠.

A quelques pas plus loin, on rencontre à g. un escalier de 20 marches, qui conduit à une petite terrasse. A g. apparaît le mur méridional du vénérable sanctuaire, éclairé par 3 belles fenêtres ogivales. La porte, fort simple, s'ouvre au fond, vers l'O. L'intérieur est également divisé en 2 compartiments aujourd'hui complètement séparés l'un de l'autre. Celui de l'O. a 14 m. de longueur sur 9 de largeur. Deux colonnes, correspondant aux piliers de l'étage inférieur, le divisent en 2 nefs ; dans le même alignement, des demi-colonnes se trouvent engagées dans les murs latéraux. Les chapiteaux, les arcs-doubleaux, les nervures des voûtes, les colonnettes des fenêtres et la plupart des sculptures sont en style du XIVe s. Cette belle salle de 126 m. carrés, bien capable à elle seule de contenir 120 personnes, est spécialement consacrée à la mémoire de l'institution de la sainte Eucharistie et du sacerdoce. Dans l'angle S.-O. on voit l'escalier de 21 marches, dont parle Phocas ; il relie l'étage inférieur avec l'étage supérieur. Au fond de la salle, à l'E., un escalier de 8 marches conduit à la porte du second compartiment, dont la partie septentrionale est couverte d'une coupole sans tambour. Ce lieu est spécialement consacrée à la mémoire de la descente du Saint-Esprit le jour de Pentecôte. On y voit un second cénotaphe représentant le tombeau de David.


Plan du Saint-Cénacle.

Dans ce sanctuaire si illustre et si riche en glorieux souvenirs, il n'est plus permis aux chrétiens de se mettre à genoux, ni même de prier d'une manière ostensible. Rien n'empêche, pourtant, le pèlerin de se recueillir un instant, ne fut-ce que pour réciter à voix basse un *Pater* et un *Ave* et de gagner les indulgences plénières attachées à ce Lieu saint. (*V.* Luc, XXII, 7-23, n° **53**. — Jean, XX, 19-31, n° **83**. — Act. II, 1-4, n° **88**.)

Au delà de la seconde colonne vers l'E., les voûtes sont dépourvues de nervures et leur construction est sans art ; les deux colonnes engagées dans les angles sont également trop basses et d'un caractère différent des autres. En voici l'explication : Déjà au temps des Croisés, le lieu de la Descente du Saint-Esprit était plus élevé que le reste de la salle, et formait le béma ou chœur de la chapelle. « A la droite du temple, écrit Phocas, au côté droit de l'autel se trouve le Cénacle auquel on monte par 61 (lisez 21) marches. Le temple (Cénacle) a 4 voûtes et une coupole. Du côté gauche du Cénacle eut lieu la Cène du Seigneur dans l'abside du *béma* la descente du Saint-Esprit sur les apôtres. Dans

l'étage inférieur de l'église (du Cénacle), le Christ lava les pieds à ses apôtres ; en face de ce lieu s'élève le temple (la basilique). » Au XIVe s. l'étage inférieur était encore debout, d'après Félix Fabri. Puis Miss Barclay qui, déguisée en Arabe et passant pour une musulmane, réussit à visiter le prétendu tombeau de David au rez-de-chaussée, dit que les constructions adjacentes « remontent d'une manière évidente au temps des Croisés [1]. » En reconstruisant l'étage supérieur, les Franciscains ont donc nécessairement conservé les dispositions de la chapelle précédente. Mais les tribulations ne leur manquèrent pas dans leur pieux asile.

L'an 1368, par exemple, les musulmans firent irruption dans le couvent et massacrèrent 12 religieux [2]. En 1460 la populace détruisit la chapelle du Saint-Esprit, c'est-à-dire la partie orientale du Saint-Cénacle, et leur enleva, au rez-de-chaussée, le soi disant tombeau de David. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, fit réparer les dégâts avec magnificence ; mais après sa mort (1467), la chapelle du Saint-Esprit fut détruite une seconde fois [3]. En 1483, Félix Fabri célébra la messe dans la salle de l'Institution de l'Eucharistie et dans celle du Lavement des pieds ; mais tout accès au lieu de la Descente du Saint-Esprit était muré. Après avoir expulsé les Religieux de leur couvent, les musulmans refirent eux-mêmes les voûtes dans la partie orientale du Saint-Cénacle, comme cela est manifeste.

On a parfois supposé que la basilique avait 2 étages, ou une crypte qui s'étendait au moins sous la nef méridionale et formait le Saint-Cénacle. Aucun pèlerin ne raconte rien de semblable ; puis les fouilles pratiquées dans la partie occidentale de la basilique ont démontré que cette prétendue crypte n'a jamais existé. Le Saint-Cénacle actuel occupe l'emplacement de celui du XIIe s., le même que celui du IVe s., qui avait servi d'église aux chrétiens depuis l'ascension de Notre-Seigneur.

En quittant le Saint-Cénacle, mosquée du *Nébi Daoûd*, on prend la première rue à *g.* et l'on arrive à l'entrée de la nouvelle église de la Dormition de Marie.

Dormition de la Vierge ✠.

Le Cénacle était devenu la première église des disciples du Christ, le pied-à-terre habituel des apôtres auxquels il aura été cédé par son propriétaire avec toutes les dépendances. (Cf. Act. IV, 34-35). Or une salle au 1er étage, dans laquelle saint Pierre a pu haranguer 120 personnes, suppose une maison opulente avec une ou deux cours, sur lesquelles s'ouvraient une série d'habitations, comme le comportait toute maison importante, soit juive, soit grecque ou romaine. Il était donc naturel que la Sainte Vierge, confiée par son divin Fils à l'apôtre bien-aimé, trouvât un asile dans une de ces dépendances, à l'ombre du Cénacle. C'est là, en effet, qu'elle passa le reste de sa vie et s'éteignit doucement, d'après les livres apocryphes, Modeste, patriarche de Jérusalem († 634) et Jean Mosch (620). Sophronius, patriarche de Jérusalem (634-638) y vénéra la pierre où la Mère de Dieu s'étendit pour mourir. Saint Arculfe (670) indique le lieu du trépas de Marie au fond de la basilique, dans l'angle N.-O. Le vénérable Bède (720) et le moine Bernard (870)

1. Barclay, *City of t. g. King*, 212. — 2. F. Fabri. — 3. Suriano.

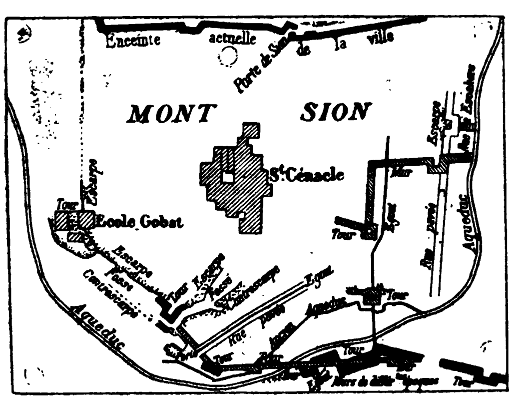
signalent ce souvenir au même endroit. Jean de Wurzbourg et Phocas trouvèrent cette place marquée par un autel recouvert d'un *ciborium* en marbre et entouré d'une grille en fer. Après la destruction de la basilique, les pèlerins reconnurent approximativement l'endroit où Marie rendit son âme à Dieu, à une pierre marquée d'une croix, qui s'élevait sur les ruines converties en champ.

En 1898, Guillaume II, empereur d'Allemagne, acheta ce terrain et en fit don aux catholiques d'Allemagne. Par les soins de la Société catholique de Palestine siégeant à Cologne, on est en train d'y construire une splendide rotonde dans le style de la célèbre église d'Aix-la-Chapelle. Les monceaux de décombres amoncelés sur tout le plateau depuis le XIIIe s., nécessitèrent la construction d'une crypte, qui est elle-même un beau monument.

Le 21 mars 1906, les Pères Bénédictins de Beuron ont pris possession du majestueux couvent qu'on vient de construire à côté de l'église de la Dormition, confiée à leurs soins.

Anciens remparts à l'angle S.-O. du mont Sion.

Au sortir de l'enclos de la Dormition de la Vierge, on peut aller voir les restes d'antiques fortifications, qui sont certainement antérieures à l'exil. On prend le chemin à g. et, arrivé



au sommet du ravin de la vallée d'Hinnom, on se dirige vers le S. jusqu'à l'établissement anglais appelé *Ecole Gobat*. Devant la porte à g., on remarque d'abord une grande quantité de beaux blocs de pierre taillés en bossage, puis une grande escarpe prise à même le roc, avec une saillie carrée de 12 à

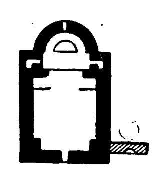
13 m. de côté qui servait de base à une tour d'angle. Dans l'intérieur de l'établissement, on peut suivre la roche coupée à pic sur une longueur de 50 m. Un fossé également creusé dans le vif, mais aujourd'hui comblé, côtoie la coupure. Dans l'angle N.-E. du cimetière protestant, que l'on traverse ensuite, une espèce de puits permet de constater toute la hauteur de la colossale escarpe qui atteint en cet endroit 15 m. de hauteur.

De là on revient à la porte de David, en passant entre les remparts à g. et les cimetières grec, arménien et latin à dr., pour visiter l'emplacement de la maison de Caïphe, dont l'entrée est près de la porte *Nébi Daoûd*.

Prison du Christ. — Emplacement de la maison de Caïphe ✠.

Après avoir pénétré dans l'enclos des Arméniens, on s'avance jusqu'à la porte qui fait vis-à-vis et qui ouvre sur une cour toute couverte de belles pierres tumulaires. C'est l'ancien cimetière des patriarches arméniens de Jérusalem. Les bâtiments qui s'élèvent à l'entour occupent l'emplacement traditionnel du palais de Caïphe.

De la maison d'Anne, Jésus fut conduit dans celle de Caïphe, où il fut interrogé par le grand-prêtre sur sa doctrine et sur sa mission, puis accusé de blasphème et condamné à mort. Pendant ce temps, Pierre, assis dans l'atrium extérieur ou inférieur, renia son Maître par trois fois. Jésus fut ensuite insulté et maltraité par la valetaille, jusqu'à sa comparution au tribunal du Sanhédrin à l'aube du jour. (V. Jean, XVIII, 12-27, n° **71** et **72**. — Luc, XXII, 54-62, n° **55**.)



Plan de la Prison du Christ.

En 333, le Pèlerin de Bordeaux visita le Cénacle « là où se voit la maison de Caïphe. » Le *Breviarius de Jérusalem* au v° s. et Théodose vers l'an 530 nous apprennent qu'une basilique avait été construite en ce lieu, sous le vocable de Saint-Pierre, en mémoire de son repentir. Sophronius indique ce sanctuaire au N. de celui de Sion et plusieurs pèlerins du xiie et du xiiie s. l'indiquent près de la Dormition de Marie.

Dans les ruines de la maison de Caïphe, on vénérait au temps du Pèlerin bordelais la colonne à laquelle Jésus avait été lié et maltraité ou *flagellé*, suivant l'expression des écrivains de l'époque, par les satellites du grand-prêtre. Plus tard, comme nous l'apprennent sainte Sylvie et saint Jérôme, elle orna le portique de la basilique de Sion. Après que les édifices sacrés eussent été dévastés par les Perses, la colonne se trouva brisée en deux. Une moitié fut dès lors conservée dans l'intérieur de la basilique de Sion, et l'autre moitié transportée dans le sanctuaire du palais de Caïphe. A l'arrivée des Croisés, la basilique de Saint-Pierre était un monceau de ruines. Les Arméniens, auxquels appartenait ce Lieu saint, se bornèrent à la remplacer par une chapelle, dont il est fait mention en 1145 et qui figure plus tard sous le nom de Saint-Pierre (1170), de Saint-Sauveur et de Prison du Seigneur, *Carcer Domini* (1283).

Au fond de la cour à g., existe un pavement en mosaïque qui s'étend en partie sous les bâtiments du couvent et sous la rue

qui passe à l'E. du bâtiment. C'est un reste de la basilique de Saint-Pierre.

Au N., ou à *g.* en entrant dans la cour, se trouve la chapelle dite **Prison du Seigneur,** en arabe *Habs el Messiéh.* C'est un rectangle dont le plan est presque identique avec celui de la chapelle du Couronnement d'épines dans la caserne turque, sauf la coupole qui manque à la Prison du Christ. Ce sanctuaire marque l'endroit où Jésus fut maltraité depuis sa première condamnation jusqu'au matin.

La nuit était froide (Jean, XVIII, 18) ; la valetaille ne sera pas restée en plein air, mais aura mené le divin prisonnier sous un abri, soit dans une salle, soit sous un portique. C'est pourquoi l'oratoire du Saint-Sauveur figure au XIIIe s. sous le nom de *prison.* A dr. et à g. de l'autel, deux chambrettes, le *diaconicum* et la *prothèse,* ont été ménagées dans l'épaisseur du mur. On en a muré l'une et restreint la Prison du Christ, bien à tort, à l'autre, située au S.

D'après Marin Sanuto (1310) et les pèlerins des siècles suivants, la pierre de l'autel est une partie de la meule qui fermait le sépulcre de Notre-Seigneur. (V. p. 75.) Les mêmes pèlerins y virent aussi une partie de la colonne à laquelle le Sauveur avait été lié pendant la mémorable nuit de son arrestation et de sa comparution devant Caïphe. Ce précieux souvenir a disparu depuis quelques siècles ; mais l'autel a conservé le fragment de la pierre qui fermait le sépulcre de N.-S.

Grotte de Saint-Pierre in Gallicantu †.

Sæwulf écrit, l'an 1102 : « Sous le mur de la ville, à l'extérieur, sur le flanc oriental du mont Sion, s'élève l'église de Saint-Pierre appelée *Gallicantus ;* c'est là, qu'après avoir renié le Seigneur, l'apôtre se cacha dans une grotte profonde qu'on y voit encore, et où il pleura amèrement ses péchés. » L'auteur du *Commemoratorium* (808) et le moine Bernard (870) semblent déjà parler de ce sanctuaire. Les pèlerins qui suivirent Sæwulf l'indiquent tous à peu près au même endroit, c'est-à-dire près des remparts, du côté de la porte qui s'ouvre dans le voisinage du Temple et à quelques centaines de pas de la maison de Caïphe. Félix Fabri et Zuallard (1586) font remarquer que la partie antérieure de la grotte de Saint-Pierre s'était écroulée. Cette grotte existe encore avec des vestiges de mosaïques et de constructions aux alentours ; mais comme elle s'ouvre au fond d'un champ cultivé et qu'aucun sentier n'y mène, elle est difficilement accessible aux pèlerins [1].

Sur le flanc oriental du mont Sion, les Pères Assomptionistes, les Pères Franciscains et les moines arméniens ont acquis de vastes terrains qu'ils ont fouillés méthodiquement.

1. *V.* P. U. Coppens, *Le palais de Caïphe.*

Partout ils ont mis au jour d'intéressants vestiges de la cité des vieux prophètes et de la ville contemporaine du Christ : des rues, des aqueducs, des bains, des salles pavées de mosaïques, des sculptures, des briques à estampille de la Xe légion Fretensis, etc. Dans la propriété des Pères Assomptionistes, on a découvert une rue à escalier descendant vers l'E. Elle se raccorde, selon toute vraisemblance, avec la rue de même construction dont M. Bliss a constaté l'existence au pied du mont Sion, au N.-O. de la piscine de Siloé, et rappelle l'escalier qui au temps de Néhémie descendait de la *ville de David*.

Hélas ! il a été dit de la ville ingrate : « Sion sera labourée comme un champ et rendue déserte[1]. »

Tyropoeon. — Saint-Thomas des Allemands.

De retour en ville par la porte de David, on peut visiter les lieux décrits ci-dessous, en descendant vers l'E. Le chemin mène à une rue établie au fond d'une dépression qui se dirige du N. au S. C'est le vallon, aujourd'hui presque comblé, que Josèphe appelle le **Tyropoeon** et qui divisait le mont Sion en deux collines. La colline occidentale, la plus élevée et la plus longue portait la Ville haute, l'ancienne forteresse des Jébuséens ; l'autre au N.-E. portait la Ville basse ou l'Acra. Bien que celle-ci ait été abaissée par les Asmonéens, parce qu'elle dominait le Temple[2], elle se relève encore à une hauteur de 7 m. sur le flanc oriental du chemin. Cette dernière colline forme aujourd'hui un quartier juif sans intérêt. La dépression mène à la vallée *transversale* ou rue de David[3].

La plupart des pèlerins préféreront cependant prendre le chemin le plus court et retourner par la voie qui passe devant le couvent de Saint-Jacques-le-Majeur.

Au delà de l'église Saint-Jacques-le-Majeur, on aperçoit au fond de la 1re rue à dr. une construction étayée par des poutres. C'est l'église de Saint-Thomas-des-Allemands, dont il est question dans le Cartulaire du Saint-Sépulcre. Depuis le départ des Croisés, elle a été convertie à deux ou trois reprises en mosquée ; mais elle s'écroulait toujours.

D'après Jean de Wurzbourg et la Citez de Hierusalem, il y avait du côté de la rue du Temple, une rue des *Allemands*, avec une église *Sainte-Marie-des-Allemands* et un hôpital des Allemands. L'hôpital fut fondé en 1128, à l'instar de celui de Saint-Jean, pour les pèlerins de langue allemande. Son personnel, qui dut quitter Jérusalem en 1187, servit de point de départ à la fondation de l'ordre des chevaliers teutoniques, pendant le siège mémorable de Saint-Jean d'Acre en 1191[4].

Emplacement de la maison de Marie, mère de Jean-Marc †.

A 180 pas de l'église Saint-Thomas, dans la direction N.-E., on arrive au couvent des Syriens-Jacobites, où réside leur évêque. Dans la cour s'élève une petite église à l'emplacement

1. Jér., XXVI, 18. — 2. G. J., V, IV, 1. — 3. V. notre ouvrage *La ville de David*. — 4. Jacques de Vitry, XLVI.

traditionnel de la maison de Marie, mère de Jean surnommé Marc. C'est là que se rendit saint Pierre, après avoir été délivré de la prison par l'ange, et qu'eut lieu le charmant épisode raconté par saint Luc. (*V.* Act. XII, 3-17, n° 100.)

La prison, où le prince des apôtres languissait dans les fers, se trouvait dans l'intérieur de la 2e enceinte. Au XIIe s., l'emplacement traditionnel de la prison, montré au S.-E. du Muristan, était marqué par une chapelle, dont il ne reste plus de traces. Après la délivrance, l'ange et l'apôtre se dirigèrent vers le mont Sion, la ville proprement dite. La porte en fer du mur de la 1re enceinte s'ouvrit d'elle-même devant eux. Après s'être avancé quelques pas dans la rue, l'ange quitta l'apôtre. Celui-ci frappa alors à la porte de la première maison habitée par des disciples du Seigneur. L'église des Jacobites est située à 50 m. du rempart de la 1re enceinte.

L'église de Sainte-Marie-Marc remonte au XIIe s., mais elle remplace un édifice sacré beaucoup plus ancien, probablement du VIe s. L'autel est orné d'un tableau remarquable représentant la Sainte Vierge. D'après les Syriens, la mère de Jésus aurait été baptisée dans la maison de la mère de saint Marc; un petit monument en forme de baptistère situé en face de la porte d'entrée en perpétue le souvenir.

Rien ne s'oppose à ce que la Vierge immaculée ait reçu le baptême, puisque Jésus-Christ lui-même a été baptisé par le Précurseur. Toutefois, la tradition du baptême de Marie ne peut pas être reculée au delà du XVe s.

De l'église des Syriens, on descend par une ruelle tortueuse, et après 50 pas de marche, on arrive dans le *Kaouatir Mar Botros*, la ruelle de Saint-Pierre, qui court parallèlement à la rue de David.

A l'extrémité orientale de la rue de Saint-Pierre, on aperçoit une antique porte dont le cintre seul apparaît au-dessus du pavé. On l'a prise pendant longtemps pour une porte de la ville, la porte de Gennath; cependant les fouilles ont démontré qu'elle n'appartenait pas à un rempart, mais plutôt à une importante habitation qui remonte au moins au temps d'Hérode le Grand. La porte de Gennath, d'où partait la 2e enceinte, se trouvait à l'autre extrémité de la rue, du côté de la tour de David.

De l'antique porte, on peut gagner, à travers les bazars, le Muristan et la basilique du Saint-Sépulcre qu'on aperçoit devant soi.

En suivant le *Kaouatir Mar Botros* vers l'O., à main g., on passe sur le mur de la 1re enceinte, dont on a découvert un pan considérable dans l'établissement protestant à dr. Le rempart, d'un caractère antique, a été retrouvé sur une longueur de 120 m.; il a encore 12 m. de hauteur et est muni de 2 tours. Au pied de l'une d'elles une poterne permettait de descendre dans le fond de la vallée qui formait un fossé naturel.

En continuant à suivre la rue, on laisse à g. le presbytère des Maronites; puis l'on descend dans la rue de David et l'on a devant soi la rue des Chrétiens qui conduit au Saint-Sépulcre, et à g. la rue de David qui aboutit à la porte de Jaffa.

IVe VISITE

MONT MORIAH

Hôpital Sainte-Hélène. — Temple de Salomon, — Mosquée d'Omar. — Mosquée el Aksa. — Porte-Double. — Berceau du Christ. — Ecùries de Salomon. — Porte Dorée. — Autour de la mosquée d'Omar. — Arche de Wilson. — Mur des Pleurs. — Arche de Robinson.

Depuis la guerre de Crimée, la mosquée d'Omar, qui occupe l'emplacement du Temple de Salomon, est devenue accessible aux chrétiens. Il suffit d'obtenir de l'administration locale un permis, soit par l'entremise de son consulat respectif, soit par une autre voie, et d'être accompagné par un *kaouas* ou janissaire.

La mosquée est ouverte aux étrangers toute l'année, excepté : 1° le vendredi ; 2° durant le mois de Ramadhân (carême musulman) ; 3° pendant les huit jours du pèlerinage de *Nébi-Mousa* et les trois jours qui le précèdent. (Ce pèlerinage s'organise généralement pendant la Semaine sainte des Latins ou des Grecs.)

Pour entrer dans la mosquée d'Omar et dans celle d'*el Aksa,* les babouches sont de rigueur. A la porte de la mosquée, les gardiens en offrent toujours ; on les chausse par-dessus ses souliers.

Le pourboire (*bakchiche*) dû au Scheikh qui accompagne les voyageurs dans la visite des monuments, n'est pas fixé. Il reçoit généralement 4 frs d'une personne seule et, par exemple, 10 frs pour un groupe de 4 personnes et 15 frs pour un groupe de 10 personnes.

Hôpital Sainte-Hélène.

On pénètre généralement dans le *Haram es Schérîf,* l'Enceinte sacrée, par la porte *Bâb el Kattanîn* qui s'ouvre presque en face du dôme. Pour cela on prend le plus souvent la rue qui descend vers l'E., à partir de l'angle de l'établissement russe, près du Saint-Sépulcre. Dans cette rue, on aperçoit à dr. un rocher taillé à pic. Les explorateurs ont retrouvé la continuation de cette escarpe sur plusieurs autres points ; elle se rattache à celle qui existe au N.-O. de la VIIe Station. (V. p. 107.) Plus loin on rencontre à g. le Sérail, palais du gouvernement local, un ancien établissement de bienfaisance.

Hôpital Sainte-Hélène. C'est dans ce quartier, semble-t-il, qu'arriva le Pèlerin de Plaisance, vers 570, quand il dit : « Nous vînmes aussi au lieu où l'on distribue du pain aux pauvres et aux pèlerins, comme Hélène l'avait établi. » Roxelane, la sultane favorite de Soliman II, raviva, sans doute à son insu, le souvenir de la générosité de sainte Hélène dans la mémoire des pèlerins. Elle fit bâtir le vaste bâtiment qu'on a devant soi et qui se distingue par ses trois portes en ogives

trifoliées, ornées de riches stalactites. La sultane destina cet établissement au soulagement des pauvres et des malades, et affecta à son entretien les revenus de Bethléem, de Beit-Djâlâh et de Siloé. Au commencement du XIXe s., on en fit le Sérail. Seuls les bâtiments au N.-O., *Tekket el Khasséki*, le couvent de la Favorite, dont l'entrée se trouve dans la rue parallèle, au N., ont conservé leur ancienne destination. On y voit deux immenses chaudrons en cuivre du XVIe s., qui servent encore pour la distribution des vivres aux indigents en temps de détresse. Les gros blocs des assises inférieures ont appartenu à un édifice beaucoup plus ancien. Pour les pèlerins des siècles passés, l'œuvre de Roxelane est restée l'*Hôpital Sainte-Hélène*.

On continue à descendre par la rue qui se replie une fois à dr. et une autre fois à g., et l'on franchit la vallée qui descend de la porte de Damas pour déboucher au torrent de Cédron.

Cette vallée n'a jamais eu de nom propre. Josèphe l'appelle une fois *la vallée large*. Dans la Bible elle est désignée par le mot *nahal*, vallée profonde ou torrent, et dans la bouche du peuple par celui d'*el Wad*, la vallée. Depuis le XVIe s., on l'a confondue, à notre avis bien à tort, avec le *Tyropoeon*, que Josèphe indique entre la 1re et la 2e colline (au mont Sion). Pour l'historien juif, la colline du Temple était la 3e.

On entre ensuite dans le *Souk el Kattanîn*, le bazar du Coton, dont les longues files de magasins sont depuis longtemps complètement abandonnées. A l'extrémité du bazar, on monte quelques marches et l'on entre par la porte *Bâb el Kattanîn* dans l'enceinte sacrée, au mont Moriah. Du colossal mur d'enceinte du Temple, on ne voit aucune trace en ce lieu ; car la vallée est remblayée à une hauteur de 25 m. au moins.

Mont Moriah.

Le mont Moriah est un long contrefort qui se rattache au N. à la masse rocheuse du mont Bézétha, et qui est limité à l'E. par la profonde vallée du Cédron et à l'O. par celle qu'on vient de franchir ; l'une et l'autre se réunissent à sa pointe méridionale. Au temps de David, cette colline était le domaine d'un Jébuséen, Ornan ou Aravna, qui tenait son aire à battre le blé sur la cime rocheuse. Vers la fin de son règne, David avait ordonné le dénombrement de son peuple. Dieu punit sa vanité en décimant les Hébreux par la peste. Levant un jour les yeux vers la colline, le roi vit l'ange exterminateur planer entre le ciel et la terre au-dessus de l'aire d'Ornan, son épée tournée contre la ville de Jérusalem. David, le cœur contrit et humilié, monta sur la colline, acheta le domaine du Jébuséen pour 600 sicles d'or et y dressa un autel, sur lequel il offrit des holocaustes. (II R., XXIV.) Dès lors le mont Moriah fut destiné à porter le temple de Jahvé, dont la construction était réservée à Salomon.

Les Hébreux n'ayant pas cultivé les arts, Salomon s'adressa à Hiram, roi de Tyr, pour avoir des architectes et des ouvriers habiles à travailler le bronze, la pierre et le bois de cèdre du Liban. Les travaux furent commencés l'an 966 av. J.-C. et 7 ans 1/2 plus tard, le roi fit la dédicace du Temple du vrai Dieu. Au S. de l'enceinte sacrée, Salomon fit construire de vastes palais pour sa nombreuse famille et des habitations pour les

prêtres et les lévites et pour sa garde. Le Temple et le nouveau quartier royal et sacerdotal furent réunis à la Ville de David par des viaducs et un mur d'enceinte. Le superbe monument, tout resplendissant de richesse, continua à s'agrandir et à s'embellir sous les successeurs de Salomon; mais il fut livré aux flammes par Nabuchodonosor en 588. Après l'exil, en 536, on le releva péniblement de ses ruines; mais les vieillards, témoins des grandeurs de l'ancien Temple, ne pouvaient retenir leurs larmes à la vue du nouvel édifice.

Hérode l'Iduméen, voulant se faire pardonner son origine, et se rendre populaire parmi les Juifs, conçut le projet de reconstruire le Temple dans toute sa splendeur primitive, tout en conservant ses dispositions traditionnelles. Ce fut l'an 18 av. J.-C.; 10.000 ouvriers furent employés à ce travail; 18 mois suffirent pour élever l'édifice intérieur; mais il fallut 8 ans pour rebâtir les portiques. Quant aux constructions accessoires, elles ne furent achevées que l'an 64 ap. J.-C., sous Hérode Agrippa II. A cette époque, les travaux avaient encore occupé 18.000 ouvriers.

Disposition et souvenirs du Temple.

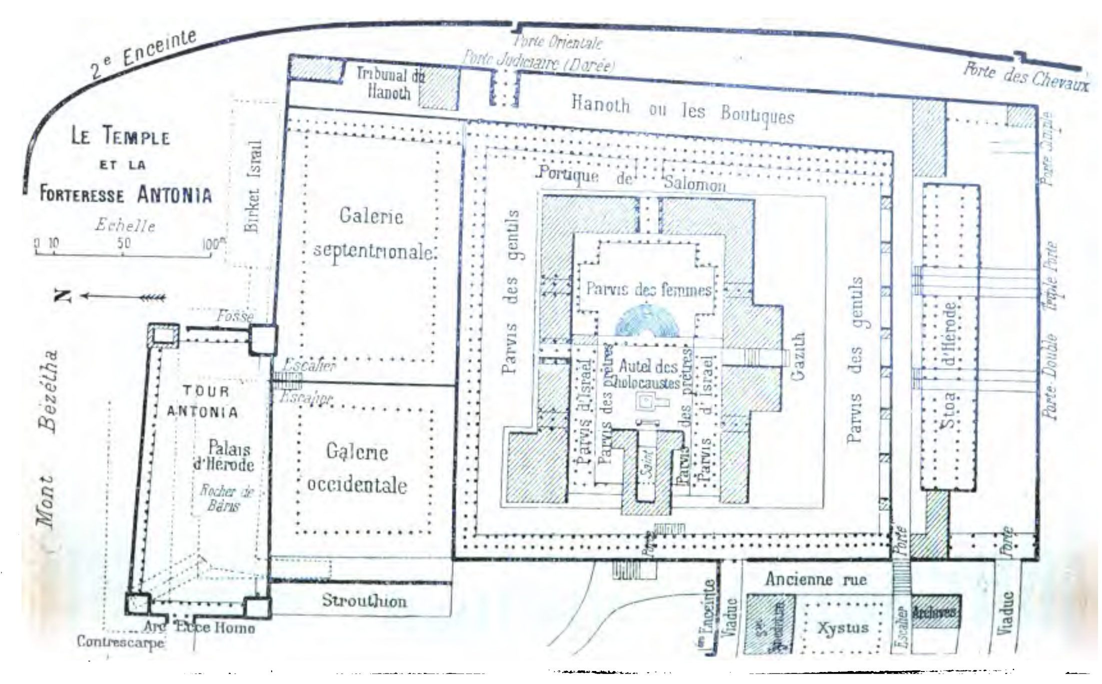
Le Temple de Salomon était la reproduction du Tabernacle qui comprenait un parvis à ciel ouvert et une tente divisée en deux compartiments. Les Phéniciens, qui le construisirent en premier lieu, n'avaient pas d'architecture nationale. Leurs œuvres sont inspirées à la fois par l'art égyptien et l'art assyrien.

1° **Au temps de Notre-Seigneur.** A l'avènement d'Hérode, la plateforme artificielle qui portait le Temple et qui sur 3 côtés était soutenue par des murs en blocs énormes, avait une forme à peu près carrée d'environ 180 m. de côté. L'Iduméen doubla cette surface, en étendant l'enceinte vers le S. et surtout vers le N., où les parvis et les portiques s'élargirent jusqu'au rocher de Bâris ou la forteresse Antonia.

Le rocher abrité par la coupole de la mosquée d'Omar, nous servira de point de repère pour représenter sur place la disposition du Temple au temps de Notre-Seigneur.

Parvis des prêtres. Sur cette roche s'élevait en plein air l'autel des holocaustes, tout revêtu d'épaisses plaques de bronze. On y brûlait les victimes, qui matin et soir étaient immolées au Seigneur. Il occupait le centre du **parvis des prêtres,** cour intérieure et supérieure, dans laquelle pénétraient avec les prêtres et les lévites, les Israélites qui venaient offrir des sacrifices. Dans ce même parvis, se trouvait aussi la **mer d'airain,** immense réservoir en airain fondu porté par le groupe de 12 bœufs de même matière et plus grands que nature. Au S., à l'E. et au N., trois portes monumentales, qui rappellent les pylônes des temples d'Egypte, donnaient accès à la cour et étaient reliées entre elles par une file de galeries et de salles. A l'O. s'élevait le Sanctuaire proprement dit.

Saint et Saint des Saints. En montant du parvis des prêtres au Sanctuaire, on rencontrait d'abord, sur un perron, deux énormes colonnes de bronze, de 13 m. de hauteur, appelées



Le Temple
et la
Forteresse Antonia
Echelle
0 10 50 100m
N
2e Enceinte
Porte Orientale
Porte Judiciaire (Dorée)
Porte des Chevaux
Tribunal de Hanoth
Hanoth ou les Boutiques
Birket Israil
Galerie septentrionale
Galerie occidentale
Fossé
Escalier
Escalier
Tour Antonia
Palais d'Hérode
Rocher de Baris
Mont Bezétha
Strouthion
Arc Ecce Homo
Contrescarpe
Portique de Salomon
Parvis des gentils
Parvis des femmes
Parvis d'Israel
Parvis des prêtres
Autel des holocaustes
Saint
Parvis des prêtres
Parvis d'Israel
Gazith
Parvis des gentils
Stoa d'Hérode
Porte Simple
Triple Porte
Porte Double
Porte
Porte
Porte
Ancienne rue
1ère Enceinte
Viaduc
Xystus
Escalier
Archives
Viaduc

l'une **Yakin**, Dieu établit, et l'autre **Boaz**, en lui la force. Ces deux colonnes ne se dressaient là que comme un ornement analogue aux obélisques qui précèdent les temples égyptiens. Puis, sur le même perron s'élevait la porte ou pylône occidental, composé de deux tours carrées, hautes de 32 m. et reliées entre elles. Ces tours formaient à la fois la majestueuse façade du Sanctuaire et son vestibule *(Oulem)*. Du vestibule, large de 10 m. et profond de 5, on entrait dans le **Saint** *(Qodesch ou Hékal)*, salle de 10 m. de largeur, 20 de profondeur et 15 de hauteur. Elle renfermait l'autel des parfums qu'un prêtre encensait 2 fois par jour, 5 tables d'or pour les pains de proposition et 10 candélabres à 7 branches. C'est là que le prêtre Zacharie eut la vision de l'ange Gabriel qui lui annonça la naissance du Précurseur. (V. Luc, I, 5-22, n° **31**). Vient finalement le **Saint des Saints** *(Qodesch haqqodaschim ou Débir)*, salle carrée de 10 m. de côté et complètement obscure. Elle ne renfermait qu'une table d'or sur laquelle était placée l'arche d'alliance ombragée de 2 chérubins et contenant les 2 tables de la Loi, la verge d'Aaron et une urne pleine de manne. L'arche d'alliance n'a plus été retrouvée après l'exil. Le grand-prêtre seul pénétrait dans le Saint des Saints une fois par an ; car c'était là le séjour du Seigneur sur la terre. Le Saint des Saints n'était séparé de la salle précédente que par un voile en soie recouvert de riches broderies. C'est ce voile qui se déchira de haut en bas au moment où le Christ rendit le dernier soupir (Marc, XV, 3). Le Sanctuaire, précédé de deux tours, était entouré sur les 3 autres côtés par une construction divisée en 3 étages, mais moins haute que l'édifice central.

Parvis d'Israël. Autour du parvis des prêtres s'étendait celui d'Israël, où les Juifs seuls pouvaient entrer. Du côté de l'orient, une place spéciale était assignée aux femmes. C'est devant la porte orientale du parvis des prêtres, à laquelle on montait par 15 degrés (d'où les 15 psaumes graduels), que se présenta la sainte Vierge avec son offrande, le jour de sa purification, et que Siméon, tenant l'Enfant Jésus sur ses bras, chanta le *Nunc dimittis*, en présence de la prophétesse Anne d'Aser. (*V.* Luc, II, 22-38, n° **38**). L'entrée à laquelle montaient les 15 marches était la porte intérieure ou **porte Nicanor**, munie de battants en bronze que 20 hommes avaient de la peine à mouvoir. D'après Josèphe et les Talmudistes, elle s'ouvrit spontanément 40 ans avant la destruction du Temple, c'est-à-dire, au commencement de la vie publique de Notre-Seigneur.

Contre les murailles extérieures du portique qui entourait le parvis des prêtres étaient suspendus les troncs, **gazophylacia**, destinés à recueillir les offrandes pour l'entretien du culte. C'est là que Jésus vit la pauvre veuve déposer ses deux

oboles dans le tronc, et qu'il donna une si belle leçon aux riches. (Luc, XXI, 1-4.)

Au S. du parvis des prêtres s'élevait le **Lischkat ha Gazith**, palais de Marbre, dans lequel siégea le Grand Sanhédrin jusqu'à la 40e année avant la destruction du Temple. Ce palais renfermait aussi une vaste salle, où les docteurs en Israël discutaient sur la Loi et instruisaient le peuple dans la religion. C'est là que Jésus âgé de douze ans étonna les docteurs de la Loi par sa sagesse. Là aussi il enseignait le peuple, lorsque les Pharisiens lui amenèrent la femme adultère, qui se retira pardonnée. (*V.* Jean, VIII, 1-11, n° **65**).

Parvis des gentils. Autour du parvis d'Israël s'étendait une 3e cour où les prosélytes et les païens avaient libre accès. C'était le **parvis des gentils.** Des inscriptions en grec et en latin ou en hébreu prévenaient les étrangers qu'il leur était défendu sous peine très grave de passer dans le parvis d'Israël. Une stèle avec une inscription grecque de ce genre fut retrouvée à Jérusalem et se conserve au musée du Louvre à Paris.

A l'E. du parvis des gentils, existait un faubourg appelé **Hanouyot,** les Boutiques. M. Warren a retrouvé sur plusieurs points l'ancien rempart, à 15 ou 19 m. de l'enceinte actuelle du *Haram esch Schérîf.* Dans ce faubourg se tenaient les marchands de pigeons, de brebis et de bœufs pour les sacrifices, les changeurs de monnaies, les vendeurs de denrées alimentaires et autres. Avec l'affluence des étrangers aux jours de fête, les trafiquants se multipliaient et envahissaient le parvis des gentifs et jusqu'à celui d'Israël. Jésus les chassa un jour à coups de corde et les fit redescendre dans le *Hanouyôth*. (Jean, II, 13-17.)

C'est à l'orient du parvis d'Israël qu'il faut probablement placer la belle porte, **porta Speciosa,** que le rabbin Jean Tobh appelle porte *Azaras.* Là, saint Pierre guérit un jour miraculeusement, au nom de Jésus, l'impotent de naissance, et tint un admirable discours au peuple sur le divin Crucifié. (*V.* Act. III, 1-11, n° **89**).

Le Sauveur vint souvent au Temple, soit pour prier, soit pour enseigner le peuple ou pour discuter avec les pharisiens. Un jour il leur fit entendre ces paroles alors inintelligibles pour eux : « Détruisez ce Temple et je le rebâtirai en trois jours. » (Jean, II, 16). Quand une autre fois un de ses disciples lui vantait la merveilleuse beauté du monument, il lui répondit avec mélancolie : « De tout ce que vous voyez, il ne restera pas pierre sur pierre. »

2° **Au temps d'Adrien et de Julien l'Apostat.** Après la destruction du Temple par Titus, l'esplanade resta déserte pendant 65 ans. En 135, Adrien y fit construire un temple

tétrastyle dédié à Jupiter Capitolin. Le triomphe du christianisme dans l'empire romain amena la ruine du temple de Jupiter à Jérusalem. En 333, le Pèlerin de Bordeaux vit la statue équestre d'Adrien gisant dans la poussière, à côté des ruines du monument paîen.

L'an 363, Julien l'Apostat autorisa les Juifs à rebâtir le Temple de Salomon, pour donner un démenti à la prophétie du Christ. Une foule enthousiaste de Juifs se mirent à l'œuvre et arrachèrent les dernières pierres du Saint des Saints. Mais, d'après plusieurs historiens de l'époque, les tremblements de terre et les explosions accompagnées de flammes rendirent tout travail impossible. Cette tentative de reconstruction du Temple excita chez les chrétiens une antipathie de plus en plus grande contre le hiéron.

Mosquée d'Omar.

Histoire. En 635, le calife Omar visita l'esplanade du Temple, que la Soure XVIIe du Coran appelle *Mesdjîd el Aksa*, le sanctuaire éloigné (de La Mecque). Il commença à déblayer de ses propres mains cette terrasse devenue un réceptacle des ordures de la ville, et en fit un lieu de prière.

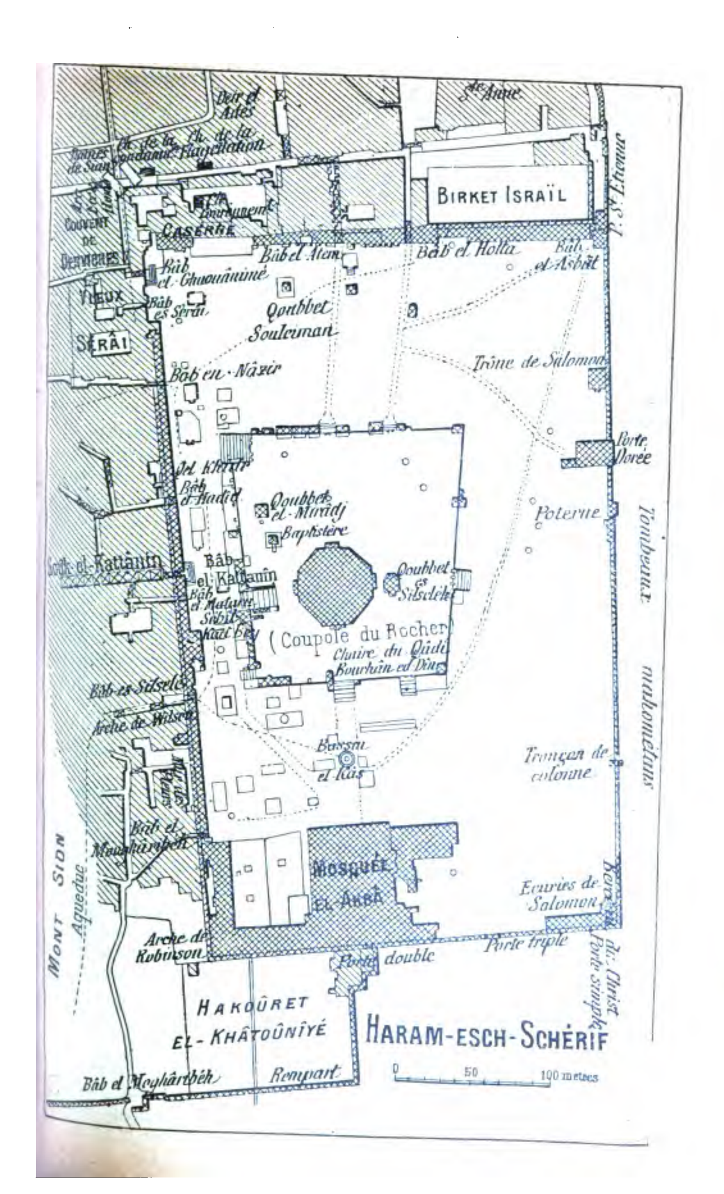
A l'origine, les Arabes n'avaient pas d'architecture. Ils se plaisaient, d'un autre côté, à prier en plein air, coutume qu'ils n'ont pas encore perdue. A Jérusalem, comme au Vieux-Caire, ils ne songeaient qu'à s'abriter contre les ardeurs du soleil. En 670, Arculfe vit sur l'esplanade du Temple « un immense édifice carré, *de construction vile*, établi sur les ruines d'anciens bâtiments et formé de poutres et de planches appuyées sur d'anciennes colonnes. » Un ancien historien arabe en fait une description semblable.

Plus tard, lorsque par suite des rivalités de partis, le calife de La Mecque refusa l'accès de la *Kaba* aux pèlerins qui reconnaissaient l'autorité des Ommiades, le calife du Nord. Abd el Melek Ibn Mérouan, songea à construire un *noble sanctuaire* à Jérusalem, qui devint ainsi le *Garizim* de l'Islam. De l'an 688 à 692, il fit élever par des architectes byzantins le monument connu par les Européens sous le nom de *mosquée d'Omar*, mais dont le vrai nom est *Qoubbet es Sakhra*, le dôme du Rocher. Le calife Abdallâh el Imâm el Mamoûn (813-833) compléta son œuvre. Renversée par un tremblement de terre, la coupole fut reconstruite en 1022 par Ali Daher el Izaz, fils de Hakem.

Au temps des Croisades. Les Croisés transformèrent la mosquée en église, sous le nom de *Templum Domini*, sans y introduire de modifications notables. Le rocher central fut recouvert d'un beau revêtement de marbre sculpté et servit de piédestal au maitre-autel. Des chanoines réguliers, avec un abbé mitré en tête, desservirent le monument jusqu'en 1187. Saladin restaura la mosquée en 1194, Mohammed Ibn Qalaoûn en 1327 et Soliman II au XVIe s.

Extérieur de la mosquée d'Omar.

La mosquée s'élève sur une plateforme irrégulière d'environ 3 m. de hauteur. On y monte par huit escaliers distribués sur



HARAM-ESCH-SCHÉRIF
Birket Israïl
Ste Anne
Deir el Adès
Caserne
Bâb el Atem
Bâb el Hotta
Bâb el-Asbât
Bâb el-Ghaouânimé
Bâb es Sérai
Vieux Sérai
Qoubbet Souleiman
Trône de Salomon
Bâb en-Nâzir
Porte Dorée
Qoubbet el-Mirâdj
Baptistère
Poterne
Tombeaux mahométans
Bâb el-Kattânîn
Qoubbet es Silsélé
Coupole du Rocher
Bâb es Silsélé
Arche de Wilson
Tronçon de colonne
Bâb el-Moghârbéh
Mosquée el Aksâ
Ecuries de Salomon
Mont Sion
Aqueduc
Arche de Robinson
Porte double
Porte triple
Porte simple
Hakoûret el-Khâtoûnîyé
Bâb el Moghârbéh
Rempart
0
50
100 mètres

les 4 côtés de l'esplanade. Au sommet de chaque escalier se dresse un portique formé de 3 ou 4 grandes et élégantes arcades, appelées *Maouzîn*, les Balances, parce que, d'après l'opinion des musulmans, au jugement dernier on y suspendra les balances pour peser les âmes. Ces portes, qui donnent accès à la place sacrée, rappellent de loin les pylônes qui ouvraient sur les parvis du Temple des rois d'Israël.

La mosquée est un octogone régulier, inscrit dans un cercle de 54 m. de diam. Au centre s'élève, sur un tambour cylindrique, une coupole de 22 m. 50 de diam. et de 34 m. de hauteur au-dessus du sol ; elle est en outre surmontée d'un croissant de 3 m. de hauteur.

Aux 4 points cardinaux s'ouvrent des porches soutenus par de belles colonnes. La base octogonale est revêtue de marbre jusqu'à une hauteur de 5 m. Il est très probable qu'à l'origine un portique, encore représenté par les porches, faisait le tour du bâtiment. Dans sa partie supérieure, la muraille, percée d'une rangée de fenêtres ogivales, est recouverte de faïences. Autrefois les fenêtres étaient géminées ; les arcs en plein cintre s'appuyaient sur des colonnettes et les parois étaient ornées de mosaïques, dont on a découvert les traces sous les maïoliques de Soliman II. Le tambour de la coupole est également percé d'une rangée de fenêtres en plein cintre, et revêtu de terres cuites émaillées, où des versets du Coran s'étalent en capricieuses arabesques. Les dessins blancs sur fond d'azur produisent un effet très harmonieux.

La coupole, légèrement étranglée à sa base, se termine en pointe peu accentuée. Elle est recouverte de plomb. Ce monument ne manque ni de grâce, ni de majesté ; mais le piédestal est trop bas pour s'harmoniser avec la coupole.

Chapelle baptismale des Croisés. Au N.-O. de la mosquée, on remarque un charmant octogone surmonté d'une coupole. Les 8 baies étaient originairement à jour. Les archivoltes en retrait reposent sur 3 colonnettes engagées dans les angles. Cette disposition, ainsi que la forme des chapiteaux et le plan du socle, sont empruntés à la porte de la basilique du Saint-Sépulcre. Une longue inscription arabe, sculptée au-dessus de l'entrée, indique qu'en 1200 cet édicule a été restauré et consacré au souvenir de l'ascension nocturne de Mahomet. A notre avis, c'est la chapelle baptismale du *Templum Domini* au temps des Croisés. La belle cuve baptismale, qui devait en avoir occupé le centre, se voit à quelques pas plus loin, vers le S.

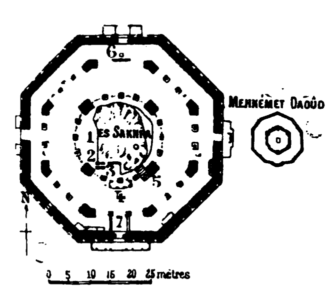
Tribunal de David. En face de la porte orientale, par laquelle les étrangers entrent dans la mosquée, s'élève un petit dôme, vrai bijou d'architecture du VIIIe s. Il est appelé *Mehkéméh Daoud*, Tribunal de David, et *Qoubbet es Silsèlèh*, le

Dôme de la Chaîne. Le plan se compose de deux rangées concentriques de 6 et de 11 colonnes. L'hexagone inscrit dans un polygone de 11 côtés permet d'apercevoir les 17 superbes colonnes de quelque côté qu'on les regarde. Colonnes, bases et chapiteaux ont été empruntés à d'anciens édifices.

D'après les musulmans, une chaîne invisible descend du ciel sur ce dôme et servira, à la fin du monde, à reconnaître les justes et les pécheurs ; de là son nom *Qoubbet es Silsèlèh*, Dôme de la Chaîne. C'est là aussi, disent-ils, que le roi-prophète rendit ses sentences, d'où le nom de *Mehkémèh Daoûd*, Tribunal de David. C'est peut-être, comme l'a remarqué M. Schick, une réminiscence du petit Sanhédrin composé de 23 membres, qui débattait les affaires religieuses de moindre importance et qui, suivant les Talmudistes, siégeait près de la porte orientale du parvis d'Israël.

Intérieur de la mosquée d'Omar.

Après s'être chaussé de babouches, on entre dans la mosquée. Tout visiteur reste émerveillé de l'effet mystérieux, féerique, produit par le jeu des lumières dans le vaste édifice, où le luxe des décorations est loin d'affaiblir l'harmonie des lignes.



Plan de la mosquée d'Omar.

L'espace que le monument recouvre entre ses huit pans de mur, est occupé par deux enceintes concentriques. L'extérieure est formée de 8 piliers correspondant aux 8 angles du bâtiment. D'un pilier à l'autre s'élèvent deux colonnes composées des plus beaux marbres, brèche, vert antique, granit, porphyre, etc. Toutes ces colonnes, de provenance diverse, reposent sur des bases inégales ; les chapiteaux sont la plupart d'origine byzantine et quelques-uns sont encore marqués de croix. Au-dessus des colonnes circule une architrave, qui elle-même supporte une série d'arcs en plein cintre, ajourés et décorés de mosaïques.

La 2e enceinte décrit une circonférence. Elle est formée de 4 piliers massifs et de 3 colonnes entre un pilier et l'autre. La base des colonnes est attique ; les fûts, de module différent, sont en marbre précieux, et la plupart des chapiteaux rappellent le style ionique. Ils sont reliés entre eux par des arcades sans architrave. Les plafonds placés sur les deux bas côtés, sont en bois recouvert de stuc, richement décoré de peintures et de dorures.

Les arcades de la 2e rangée de colonnes supportent le tambour qu'une forte corniche divise en deux registres. L'inférieur répond à la toiture des bas côtés, et le supérieur est percé d'une rangée de fenêtres. Toute la décoration, où se font remarquer des versets du Coran en lettres d'or au milieu d'élégants dessins, est en mosaïques d'origine byzantine, mais remaniées à différentes époques, particulièrement sous Saladin. Les vitraux, ceux de la coupole comme ceux de l'enceinte extérieure, produisent un effet ravissant. Ils ne sont pas peints, ni montés sur plomb à la manière européenne. Ce sont de simples fragments découpés dans des vitres unicolores. Chaque morceau de verre est enchâssé au fond d'une espèce de cornet en plâtre, dont la tranche inclinée se colore du même ton que le verre lui-même. Ces verres sont juxtaposés avec art, et leurs tons déjà si variés et si harmonieux, sont encore adoucis par un grillage en faïence qui ferme extérieurement les fenêtres et qui, tout en les protégeant contre la pluie, tamise la lumière et ne laisse arriver dans l'intérieur qu'un jour mystérieux.

La coupole est en charpente. La calotte a 20 m. de diam. et s'élève à 29 m. au-dessus du sol. A la base règne une petite galerie à jour portée par des colonnettes en bois. La calotte est formée de bardeaux de bois cloués sur les fermes et recouverts d'une riche ornementation en stuc peint et doré.

Rocher sacré ✠.

Pour pénétrer sous le dôme, on passe par une belle grille en fer doré, qui est une œuvre des Francs. Elle fait le tour de l'enceinte, et est fixée sur un banc de marbre qu'il faut franchir avec précaution, parce qu'à l'intérieur il est un peu plus haut qu'à l'extérieur. Presque tout l'espace central est occupé par le vénérable rocher, *es Sakhra*, qui dépasse de 2 m. le niveau du sol et qui, par sa surface nue, irrégulière et tourmentée, forme un singulier contraste avec la richesse des décors qui l'environnent, et de la coupole qui le recouvre comme un reliquaire.

Nous avons déjà dit que ce rocher est communément pris pour l'aire d'Ornan. David y dressa un autel et offrit des holocaustes qui furent consumés par le feu du ciel. Depuis Salomon jusqu'à la destruction du Temple par les Romains, il servit de piédestal à l'autel des holocaustes. Au IVe s., les Juifs se rassemblèrent autour du rocher sacré pour pleurer leur abandon et supplier Dieu de leur envoyer le Messie promis. Après que les musulmans l'eurent remis en vénération, les Croisés y élevèrent le maître-autel. Cette roche est l'unique relique du Temple de Salomon.

Le rocher sacré est entouré d'une forte balustrade en bois, qui ne permet pas de le toucher, ni même de le voir à son aise. Toutefois, en montant sur le banc de marbre à dr., on l'aperçoit dans toute sa longueur. A l'O., on rencontre dans la balus-

trade une ouverture carrée (1), par laquelle l'imâm, ou le Scheikh, montre une dépression, qui passe pour l'empreinte de la main de l'ange Gabriel.

Il faut éviter de faire des commentaires à haute voix, en n'importe quelle langue, pendant qu'on raconte les légendes arabes, pour ne pas froisser les musulmans qui sont présents.

Un jour, dit la légende musulmane, Mahomet, monté sur *el Bourâq*, magnifique jument dont lui avait fait présent l'ange Gabriel, fit de ce rocher son ascension au ciel. Le rocher se mit à trembler sur sa base et suivit le prophète. Dieu, cependant, ne voulant pas en priver le monde, envoya immédiatement l'ange Gabriel, qui de sa main puissante l'arrêta dans son ascension et y laissa l'empreinte de sa main. Depuis ce temps-là, le rocher sacré est resté suspendu dans l'espace.

Au S.-O., à dr. (2), on voit quelques belles sculptures en marbre blanc ; les chapiteaux sont ornés de figures humaines, têtes d'ange. Ce sont les restes de la **balustrade** qui revêtait le rocher à l'époque des Croisés. Ailleurs on rencontrera d'autres morceaux de même travail et de même provenance.

Au-dessus du petit monument, on montre le **bouclier de Hamzèh**, l'oncle du prophète. C'est un bassin ou plat byzantin.

Au S.-O. du rocher sacré, à g. (3), un grillage doré renferme dans sa partie inférieure une dalle portant une légère dépression, que les musulmans prennent pour l'empreinte d'un des pieds du prophète. A la partie supérieure, une grande urne d'argent renferme, dit-on, deux **poils de la barbe de Mahomet.**

On montre enfin **l'étendard de Mahomet** enroulé autour de sa lance, et la **bannière d'Omar.**

Grotte de la roche sacrée. A l'angle S.-E. (5), une belle porte ogivale s'ouvre sur un escalier de 15 marches, par lequel on descend sous le rocher sacré, dans une grotte qui mesure environ 10 m. de diamètre.

En descendant l'escalier, on voit au bord supérieur de la grotte, à dr., une pierre qui ressemble légèrement à une immense langue. Quand Omar, disent les musulmans, salua le rocher et lui dit : *Essalam aleik*, salut à toi ! celui-ci, usant de sa langue, lui répondit : *Aleik essalam* à toi salut !

Au temps d'Ornan, cette grotte devait servir plutôt de grenier que de citerne. En levant les yeux au plafond, on aperçoit une ouverture arrondie qui perce toute la voûte rocheuse. Elle servait à l'écoulement du sang des victimes et à celui de la grande quantité d'eau employée pour le lavage de l'autel des holocaustes. Le Pèlerin de Bordeaux parle de cette ouverture, disant que les Juifs venaient annuellement oindre « le rocher perforé, *lapis pertusus*, quand ils se livraient à leurs lamentations. » De la grotte, un canal, que la tradition rabbinique mentionne sous le nom de *Amah*, conduisait les eaux dans le torrent de Cédron. En frappant du pied le sol, au-dessous de l'orifice de la voûte, la sonorité produite révèle l'existence d'une cavité sous le dallage.

Légendes arabes. Dans la cavité qui résonne sous le dallage, les musulmans placent le **Puits des âmes**, *Bir el Arouâh*. C'est là, disent-ils, que les défunts se réunissent 2 fois par semaine pour adorer *Allâh*.

A dr. en entrant, les gardiens indiquent la place où pria Salomon, à g., celle où pria David et dans une excavation de la paroi g., celle où Abraham adora le Seigneur. Le prophète Elie a la sienne dans l'angle N., et Mahomet marqua lui-même sa place tout auprès. Voici comment : Dans la ferveur de son oraison, il se leva brusquement et heurta la tête contre le rocher du plafond ; mais celui-ci se ramollit comme de la cire et reçut l'empreinte de son turban. — On voit dans ce souterrain de beaux restes d'une balustrade en marbre blanc, provenant d'un monument chrétien.

En face de la porte septentrionale, *Bâb ed Djennèh*, porte du Paradis, dans la 1re nef (6), se trouve une plaque de jaspe qui a aussi sa légende : Mahomet y fixa 19 clous en or. A la fin de chaque époque un de ces clous disparaît, et à la disparition du dernier, arrivera la fin du monde. Un beau jour, le malin esprit, voulant accélérer la fin des temps, se mit à arracher les clous d'or ; mais avant qu'il n'eût terminé son travail, il fut chassé par l'ange Gabriel. On y voit encore 3 clous et la moitié d'un 4e.

En se dirigeant vers la porte du Midi, *Bâb el Qiblèh* (4), on rencontre une longue tribune soutenue par des colonnettes en marbre, où l'on conserve un vieux Coran, celui d'Omar, dit-on. Puis à dr. et à g. de l'intérieur de la porte (7), se trouve la bibliothèque pour l'étude du Coran. Sous cette porte, les docteurs de l'Islam tiennent leurs assemblées pour délibérer sur la loi. D'après les Talmudistes, le *Gazith*, où siégeait le Grand Sanhédrin et où les prêtres et les anciens du peuple exposaient la loi et enseignaient le peuple, se trouvait au S. du parvis des prêtres, à peu près à cette même place.

Les deux pies. Hors de la porte d'*el Qiblèh*, on montre dans la muraille une plaque de marbre dont les veines figurent deux oiseaux. La légende musulmane veut que Salomon ait pétrifié deux pies qui lui avaient manqué de respect et méprisé son œuvre.

Arrivé à la quadruple arcade qui précède l'escalier du S., on aperçoit à dr. un joli *menbar*, ou chaire à prêcher, qui porte le nom de *Borhan ed Dîn Qâdhi*. On y prêche chaque vendredi du *Ramadhân*.

Par un escalier de 20 marches, on descend de la plateforme supérieure et l'on arrive sur un terrain planté d'oliviers et de cyprès. Sur son chemin, on rencontre à fleur de terre un grand bassin circulaire haut d'un m., dans lequel descendent quelques marches. Le centre est occupé par une vasque ronde, construite avec des dalles de marbre placées sur champ. Un vase circulaire reposant sur un piédestal laisse échapper par 8 ouvertures l'eau qui est amenée de *Ras el Aïn*, la Fontaine Scellée, au S. de Bethléem. A l'E., on voit les orifices d'un grand nombre de citernes creusées dans le roc et couvertes de voûtes, dont quelques-unes ont jusqu'à 13 m. de profondeur et plus de 20 m. de circonférence.

A l'O., apparaissent deux des portes du *Haram*, *Bâb es Silsélèh* dont nous parlerons plus loin, et *Bâb el Moghâribéh*,

puis le minaret *el Qâdhi*, la mosquée d'*Abou Bekr* et celle des Maugrébins, *Mesdjîd el Moghâribéh*, appelée aussi *el Borâq*, parce que là Mahomet avait attaché sa jument légendaire, qui, d'après le Coran, le transporta à travers les airs, en une nuit, depuis La Mecque jusqu'à Jérusalem. Le grand bâtiment qu'on aperçoit en face est la mosquée *el Aksa*.

Mosquée el Aksa.

Histoire. La partie méridionale de l'esplanade du Temple est l'œuvre d'Hérode le Grand, et occupe l'emplacement du palais de Salomon et de la *Maison des cèdres du Liban*. Hérode y éleva la *stoa basilica* ou portique royal, un des plus beaux monuments qu'il ait créés.

Tout en appartenant à la nouvelle enceinte du Temple, ce lieu fréquenté par les Juifs et les païens, n'était cependant pas considéré comme une portion intégrale du hiéron, comme un terrain sacré proprement dit.

Au VIe s., Justinien construisit, à notre avis à l'angle S.-E. de la plateforme, une grande basilique à 3 nefs, dont les bas-côtés étaient à double étage. Une coupole couronnait l'édifice dédié à Sainte-Marie-Mère-de-Dieu. L'année où les Arabes investirent Jérusalem, le patriarche Sophronius y tint le discours de Noël, resté célèbre. Vers l'an 808, l'auteur du *Commemoratorium* nous apprend que « Sainte-Marie-la-Nouvelle, construite par l'empereur Justinien, était encore desservie par 12 prêtres et clercs. » Mais après la mort d'Haroûn er Raschîd, les Arabes se servirent des matériaux de cette basilique, peut-être ruinée par un tremblement de terre ou par un incendie, et construisirent, à côté de son emplacement, à l'O., mais dans la direction de La Mecque, la mosquée qui existe encore. Après le *Qoubbet es Sakhra*, c'est le monument le plus considérable du *Haram esch Schérîf*. Les Croisés en avaient fait une église sous le vocable de la **Présentation de la Sainte-Vierge.**

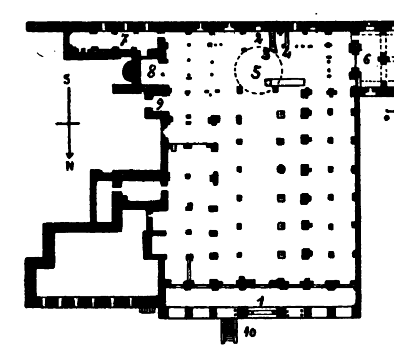
D'après le Coran, toute l'esplanade du Temple de Salomon était un lieu de prière désigné sous le nom d'*el Aksa*, l'Eloigné. Il est vraisemblable que ce nom s'est attaché d'une manière spéciale à l'immense édifice construit par les Arabes avec des colonnes, des poutres et des planches pour abriter les croyants, et dont parle Arculfe en 670. Cela expliquerait pourquoi le splendide dôme construit à la fin du même siècle reçut le nom de *Qoubbet es Sakhra* et non celui d'*el Aksa*. Avec l'abandon de la 1re mosquée, le nom d'*el Aksa* passa à celle qui la remplace depuis le IXe ou Xe s.

On prend généralement cette mosquée pour la basilique justinienne, ce qui est inadmissible. L'église de Sainte-Marie était remarquable par sa coupole, au dire du Pèlerin de Plaisance. La mosquée dont parle Arculfe n'avait pas de coupole et n'était pas une ancienne église. D'après un des plus anciens écrivains arabes, Ibn Asakir, cité par Djélâl ed Dîn, la 1re mosquée était formée de 600 colonnes de marbres, reliées entre

elles par des balustrades en bois. Le toit était plat et l'on pénétrait dans l'édifice par 50 portes [1]. Cela concorde fort bien avec le récit d'Arculfe.

Vers l'an 808, le monument de Justinien était encore desservi par des clercs et des prêtres. Derrière la coupole, l'édifice chrétien du VIe s. était continué par un chœur et terminé par une abside *nécessairement tournée vers l'orient.* La mosquée *el Aksa,* au contraire, est tournée au midi, la coupole occupe la dernière travée, et le mur qui termine l'édifice repose sur celui de l'enceinte du Temple, dont les 1res assises sont au moins hérodiennes. En dehors de cette enceinte, il n'y a pas de traces d'une substruction antérieure au VIIe s., comme il n'y a pas d'indice que la grande nef d'*el Aksa* se soit jamais prolongée vers le S. A l'intérieur, les colonnes de la nef centrale sont trapues ; les arcades qui soutiennent les 2 murs percés de fenêtres sont brisées et reposent sur des architraves ; enfin les grands arcs qui portent la coupole sont en ogive. Elle accuse si bien les caractères d'une construction arabe, que les partisans de la *basilique justinienne* veulent qu'elle ait été reconstruite de toute pièce au XIe s. Dans ce cas, les Arabes auraient reproduit le style basilical à une époque assez reculée. Pourquoi n'auraient-ils pas pu en faire autant un ou deux siècles auparavant ?

Description. La mosquée *el Aksa* est précédée d'un porche de 7 arcatures répondant aux 7 nefs de l'église (1) ; l'arcade centrale est de beaucoup plus grande que les autres. C'est



l'œuvre d'un architecte indigène. On y voit, entre autres, le même système de support des chapiteaux engagés que dans le vestibule de l'église Saint-Jacques-le-Majeur et dans celle de Qiriet el Enâb ou Abou-gôche. D'après une inscription encastrée dans le mur, le porche a été bâti en 1236 par el Melek Mouadhem Issa, neveu de Saladin. A l'intérieur, l'édifice présente la disposition de la basilique chrétienne, sauf qu'au lieu de former une croix grecque ou latine, elle représente la figure d'un *Tau*, dépourvue d'abside. La nef centrale est soutenue de chaque côté par six grandes colonnes massives, écourtées qui, comme les chapiteaux, proviennent d'un édifice byzantin. Des tirants de bois, sous forme d'architraves, en maintiennent l'écartement ; puis, au-dessus d'une rangée d'arcades en ogive

1. M. de Vogüé, *Le Temple,* 76.

surbaissée viennent 2 rangées de fenêtres. Le transept, nécessité par la construction de la coupole, renferme des colonnes superbes; mais elles sont d'emprunt, comme tous les autres matériaux; les piédestaux sont de forme et de hauteur différentes ; la même bigarrure règne dans les chapiteaux. Les 3 nefs du milieu et le transept sont abrités par un toit en charpente; les 4 nefs extrêmes sont couvertes par une série de voûtes d'arêtes, portées sur des piliers carrés et massifs.

La coupole en charpente (5) repose sur des arceaux d'ogive surbaissée. Dans toute la construction on ne trouve rien de l'élégance et du goût artistique qui distingue l'œuvre byzantine du *Qoubbet es Sakhra*, rien non plus qui dénote un travail antérieur au IXe ou Xe s.

Au fond, contre la muraille méridionale (2), est adossé le *mihrâb* flanqué d'élégantes colonnettes de marbre et tapissé de mosaïques. C'est l'œuvre de Saladin. A dr. se dresse le *menbar* (3). C'est une chaire en bois, remarquable morceau d'ébénisterie, relevée d'incrustations d'ivoire et de nacre. Elle fut exécutée en 1168 par un artiste alépin, Hamid Ben Thafir el Halebi, sur l'ordre de Nour ed Dîn et de son fils Mélek es Salèh, comme le dit une inscription. Cette chaire, probablement destinée pour une mosquée de Damas, fut transportée à Jérusalem sur l'ordre de Saladin.

A l'O. du *menbar*, un grillage en fer doré, exécuté par les Francs, renferme deux lieux de prière, dont chacun a son *mihrâb* (4). L'un est dédié à Moïse, l'autre à *Issa*, Jésus. Dans ce dernier, on montre l'empreinte d'un des pieds du Christ.

Les mosaïques à fond d'or du tambour et des arcs qui le supportent, ainsi que les décorations de la calotte remontent à Saladin et furent restaurées en 1327 par le sultan Mohammed Ibn Qalaoûn. Les vitraux sont du XVIe s.

Colonnes de l'épreuve. Dans les deux bras du transept, se trouvent deux belles colonnes tellement rapprochées l'une de l'autre, qu'un homme d'une grosseur ordinaire a de la peine à passer entre elles. On les appelle *colonnes de l'épreuve*, parce que, disent les musulmans, ceux-là seuls qui réussissent à se glisser entre les deux colonnes, peuvent entrer au Paradis. En 1881, un croyant, un peu trop obèse, tenta l'épreuve et mourut sur place. Depuis, on fixa des montants en fer entre les colonnes, pour empêcher ce jeu périlleux.

Oratoire des Templiers. L'an 1118, le roi Baudouin Ier concéda à Hugues de Payens et à ses 8 compagnons d'armes les dépendances occidentales de l'église de la Présentation. C'est là que fut fondé l'ordre des Templiers. Le transept s'ouvre sur une grande salle divisée en deux par une rangée de piliers, qui supportent les voûtes d'arêtes ogivales sans nervure (6). La construction est l'œuvre de ces chevaliers. On l'appelle généralement la *Salle d'armes des Templiers*. C'était plutôt leur oratoire.

Aujourd'hui les femmes musulmanes s'y rendent, lorsqu'elles vont faire leur prière.

Le transept oriental s'ouvre aussi sur un couloir voûté, où l'on voit un *mihrâb* soutenu par des colonnes torses de l'époque des Croisés (7). Là, dit-on, Omar fit sa prière. Pourtant, le *mihrâb d'Omar* dans la mosquée *el Moghâribèh* jouit d'une tradition plus ancienne. En retournant dans la mosquée, vers la porte orientale, on montre le *mihrâb* où pria le prophète Zacharie (8), et celui où s'était prosterné le prophète Jean, le Précurseur (9). Ils remplacent les deux autels que les Croisés avaient érigés dans ces chapelles en l'honneur de saint Zacharie et de saint Jean-Baptiste son fils. L'une, la plus grande, a conservé une partie de son abside, à l'orient, comme on peut s'en rendre compte à l'extérieur de l'édifice; elle servait probablement de chœur; l'autre, la petite, est ornée d'une belle rosace à 6 rayons, au-dessus de la porte qui s'ouvre à l'E. Elle est du XIIe s.

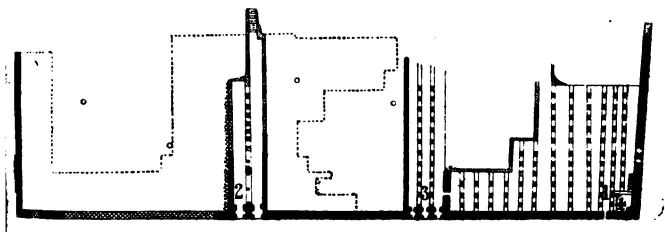
A la sortie de la mosquée *el Aksa*, soit par la porte orientale, soit par la porte septentrionale, on se débarrasse des babouches pour visiter la Porte-Double, dont l'entrée se trouve devant la façade de la mosquée (10).

Porte-Double.

Par un escalier de 16 marches, on descend dans une double galerie souterraine qui s'étend en pente douce vers le S. Sur une longueur de 23 m., les galeries sont divisées l'une de l'autre par une muraille, puis, sur une distance de 32 m., par une série d'arcatures supportées par des piliers carrés. La construction des voûtes en plein cintre un peu surbaissé est digne d'attention, et vers l'extrémité de la galerie occidentale, les premières assises du mur sont formées de blocs énormes.

On descend par un nouvel escalier de 8 marches dans un vestibule qui a la largeur des 2 galeries, (13 m.) (2). Au milieu se dresse une colonne monolithe que 3 personnes peuvent à peine embrasser. Le chapiteau, qui ne forme qu'une pièce avec le fût, est orné d'une série de feuilles d'acanthe en faible relief, qui imitent les palmes. Au N., on voit un immense pilier monolithe flanqué de deux demi-colonnes. Il repose sur un massif de 1m,20 plus haut que la colonne centrale, sans doute sur un des paliers de l'escalier primitif. Au S., une demi-colonne est engagée dans un gros pilier de 2m,40 de large sur 4m,20 de long, construit avec d'immenses blocs en bossage de type ancien. Les parois du vestibule sont formées avec des blocs du même genre. C'est tout ce que l'on peut voir, à l'intérieur, de la bâtisse primitive de la Porte-Double. Le caractère archaïque de la construction, les grandes dimensions des blocs, le style même

des chapiteaux et des jambages des portes à l'extérieur (*V.* M. de Vogüé, *Le Temple*), tout accuse une origine antérieure à Justinien, et remonte au moins à Hérode, si ce n'est aux rois de Juda. Justinien restaura cette entrée avec un système de colonnes dont on en voit encore deux au S.-O., et par



1. *Porte-Simple et Ecuries de Salomon.* — 2. *Porte-Double.* 3. *Porte-Triple.* — 4. *Berceau du Christ.*

de nouveaux tympans richement décorés, mais difficilement accessibles aujourd'hui. A lui remonte aussi la construction des 4 magnifiques voûtes qui forment le plafond du vestibule, et des deux galeries dans leur état actuel. La Porte-Double est une des 3 entrées qui conduisaient au Temple et à la basilique royale. La plus orientale des deux entrées de la Porte-Double semble répondre à celle que les Juifs appellent la *porte de la prophétesse Huldah.*

Porte-Triple. A 60 m. à l'orient de ces galeries, il en existe une autre qui est triple et plus grandiose encore que la précédente (3). Le souterrain est inaccessible ; mais en contournant les remparts au midi, on l'aperçoit fort bien, faisant corps avec un mur qui est le type le plus pur de l'architecture juive. A 50 pas plus loin, vers l'E., on rencontre la Porte-Simple (1) que nous retrouverons dans les *Ecuries de Salomon.*

Ecuries de Salomon.

Sous la plate-forme de l'angle S.-E. du *Haram esch Scherîf,* il existe un vaste souterrain qui atteint une profondeur de 30 m. jusqu'au rocher ; il est en grande partie rempli de décombres. Le mur de l'enceinte, à l'E. et au S., remonte pour le moins à l'époque hérodienne. A l'intérieur, le souterrain n'a conservé que peu de vestiges d'un travail juif. L'ensemble est une œuvre byzantine d'après l'opinion commune, (*V.* S. W. P. *Jérusalem,* 246), ou plus exactement un travail de Justinien restauré par les Arabes, avant l'arrivée des Croisés.

C'est là le grandiose travail de substruction exécuté au VIe s. par l'empereur, pour y asseoir la basilique de Sainte-Marie. L'historien Procope en parle avec emphase, mais aussi

avec confusion. Toutefois, il dit en termes formels que la basilique était entourée de portiques de tous côtés « excepté du côté de l'Orient », c'est-à-dire, derrière le chœur qui, à cette époque, était nécessairement tourné vers l'E. et qui s'appuyait sur le mur d'enceinte.

Berceau du Christ ou crypte de la basilique de Sainte-Marie. A l'extrémité orientale de l'esplanade, on descend par un escalier de 32 marches dans une chambre souterraine (4) qui portait le nom de **Berceau du Christ,** avant l'arrivée des Croisés, comme nous l'apprennent les chroniqueurs du XIIe s. Cette salle repose sur une terrasse longue de 27 m. et large de 9 à 11 m.; elle a été obtenue en accumulant des blocs de l'ancienne enceinte à une hauteur de 25 m. au-dessus du rocher. Ce colossal travail ne peut être attribué qu'aux architectes de Justinien, et ne pouvait avoir pour but que la formation de la crypte de la basilique de Sainte-Marie.

La petite mosquée du *Berceau du Christ,* qui est à peu près carrée, occupe la partie orientale de la terrasse. Un groupe de fenêtres, en forme de baies rectangulaires, percent le mur oriental et éclairent cette salle. Les arasements d'une fenêtre semblable se distinguent encore sur la face méridionale. La basilique ayant été dédiée à la Mère de Dieu, l'oratoire souterrain fut probablement consacré à la mémoire de l'Enfance de Jésus. De là les musulmans, puis les Croisés, en firent le *Berceau de Jésus.* Le berceau y est représenté par une niche byzantine destinée à un buste, couchée horizontalement et recouverte d'un dais porté par 4 colonnettes en marbre.

Ecuries de Salomon. De la mosquée du *Berceau du Christ* on descend, par un large escalier, dans le vaste souterrain qu'on appelle les **Ecuries de Salomon.** Cette dénomination est ancienne et jusqu'à un certain point assez justifiée.

Salomon construisit ses palais au S. du Temple. Pour cela, il dut racheter la déclivité du mont Moriah par des substructions, bien propres à loger les nombreux chevaux qu'il possédait. Les écuries royales étaient situées sur le flanc oriental de la colline; car, lorsque 880 ans av. J.-C. on eut arraché la reine Athalie au Temple, « on l'entraîna dans le chemin par où entraient les chevaux, près du palais royal, et c'est là qu'elle fut tuée[1]. » Josèphe ajoute, pour plus de clarté, que le chemin des chevaux descendait dans la vallée de Cédron[2]. Néhémie indique « la porte des Chevaux » dans le mur extérieur de la ville près de l'angle S.-E. de l'enceinte sacrée[3]. C'est là, en effet, que les ingénieurs anglais découvrirent sous le sol une ancienne porte de ville, en 1902.

Après la prise de Jérusalem par Titus, les Juifs se réfugièrent en grand nombre dans ces substructions[4].

Dans la partie du souterrain qui est accessible aujourd'hui, on compte 88 piliers carrés, placés sur 15 rangées et supportant des voûtes en plein cintre. La partie inférieure des piliers est

1. IV R., XI, 16. — 2. A. J., IX, VII, 3. — 3. Néh., III, 23. — 4. G. J., VIII, 1.

construite à l'aide de pierres de grand appareil en bossage provenant de murailles judaïques. Les blocs ont été placés debout, dans le sens de leur longueur, après que 2 ou 3 de leurs côtés eurent été également taillés grossièrement en bossage. Ce travail, qui ne saurait être attribué aux Arabes, doit remonter à Justinien. Le caractère architectural des arceaux et des voûtes rappelle aussi la construction des galeries de la Porte-Double, abstraction faite de quelques restaurations. Il est cependant possible que les voûtes aient été refaites par les Arabes, du xe au xie s.

Au xiie s., ces souterrains servirent d'écuries aux rois de Jérusalem et aux Templiers. L'on voit encore les trous creusés aux angles des piliers, auxquels on attacha les chevaux. Ceux-ci furent introduits par la **Porte-Simple** (1), dont l'arceau en plein-cintre a été remplacé par un arc ogival plus élevé. On l'aperçoit à fleur de terre à l'extrémité méridionale de la 6e galerie, en partant de l'E.

Plus loin, vers le N.-O., on rencontre des mangeoires taillées dans le roc, puis quelques voussoirs d'une forte voûte judaïque. L'extrémité occidentale du souterrain touche à la Porte-Triple.

On remonte par le même chemin sur l'esplanade du Temple, et on longe, dans la direction du N., la muraille qui forme terrasse au-dessus de la vallée de Cédron ; les meurtrières permettent d'y plonger le regard. C'est le long de cette vallée que s'élevait le célèbre portique de Salomon, qui, selon Josèphe, a été épargné par Hérode et ses successeurs. C'est également de ce côté que l'apôtre saint **Jacques le Mineur** a été précipité du haut du Temple dans la vallée de Josaphat, où il fut mis à mort.

Porte-Dorée ✠. Après s'être avancé de 200 pas, on rencontre la Porte-Dorée, à laquelle on descend par un escalier de 22 marches. C'est par cette porte que l'an 629, l'empereur Héraclius pénétra dans la ville, chargé de la vraie Croix qu'il venait de reconquérir sur les Perses. C'est par cette même porte que, selon la tradition, Jésus fit son entrée triomphale dans Jérusalem. A l'époque des Croisés, elle ne s'ouvrait que deux fois par an, le dimanche des Rameaux et à la fête de l'Exaltation de la sainte Croix. Les musulmans en ont muré la double baie depuis longtemps, par crainte superstitieuse.

La Porte-Dorée présente une grande analogie avec la Porte-Double. La double galerie ascendante, dont on a retrouvé les arasements, a été détruite, et il ne reste plus que le vestibule. Celui-ci fut complètement reconstruit au temps de Justinien sauf les bases des murs latéraux et les chambranles extérieurs dont l'un mesure 3m,40 de longueur, l'autre 4m,50, et l'un et l'autre 2m,10 de largeur.

Dans l'ancienne enceinte extérieure de la ville, que M. Warren a retrouvée à 15 m. à l'E. de la Porte Dorée, s'ouvrait la *porte des Chevaux* vers le S. et la *porte Orientale* un peu plus au N. Néhémie, après avoir mentionné la 1re, puis la 2e, ajoute que de là, Melchias construisit le mur « jusqu'en face de la porte Judiciaire et jusqu'au cénacle de l'Angle. » (III, 30-31.) La Porte Dorée semble répondre à l'ancienne porte Judiciaire.

De bonne heure, les chrétiens fixèrent aux ruines de cette porte le souvenir de la **porta Speciosa,** la Belle-Porte, où saint Pierre et saint Jean guérirent le boiteux de naissance, et qu'il faut chercher à l'E. du parvis d'Israël. Le Pèlerin de Plaisance l'appelle déjà *porta Speciosa,* et les Grecs θύρα ὡραία ; plus tard, l'expression grecque fut rendue en latin par *porta aurea,* porte Dorée. Les Arabes la nomment *Bâb ed Dâhiriyèh.*

Un peu plus loin, on laisse à dr. le *Koursi Soleiman,* trône de Salomon, petite construction rectangulaire adossée contre le mur d'enceinte et surmontée de deux petites coupoles.

Dans cette région s'élevait le tribunal d'un petit Sanhédrin composé de 23 membres, probablement pour les jugements de police. Il s'appelait *Hanôt,* Boutiques, à cause de la rue de ce nom, Hanouyôt, qui passait là. Les Talmudistes racontent que le Grand Sanhédrin, après avoir quitté précipitamment le Gazith, 40 ans avant la destruction du Temple, se réfugia provisoirement dans le tribunal du *Hanôt.* Au temps des rois de Juda, peut-être même au temps de Salomon, il devait déjà y avoir en ce lieu un tribunal, puisqu'avant l'exil, la porte voisine s'appelait *Judiciaire.* Cette même porte semble aussi s'être appelée *porte de la Garde,* et dans le voisinage il est question de la porte *Mikphad,* de la Prison, et de la porte de Benjamin, qui est peut-être la porte Orientale de Néhémie. En tout cas, c'est là que Jérémie, voulant s'enfuir de la ville, fut arrêté et jeté en prison, puis dans une citerne boueuse [1]. « Ce n'est donc pas par caprice, dit M. C. Schick, que les musulmans ont mis ce tribunal en relation avec celui de Salomon, mais bien par la force des traditions en Orient [2]. »

Pour expliquer pourquoi ce *Oueli* est dédié à Salomon, les musulmans ont imaginé une singulière légende.

De là on atteint, dans l'angle N.-E. de l'esplanade, *Bâb el Asbât,* porte des Tribus, par laquelle on arrive au Birket Israël (V. p. 150). En se dirigeant vers l'O., toujours dans l'intérieur de l'enceinte, on passe devant les portes *Bâb el Hotta,* puis *Bâb el Atem,* la Porte Sombre ; les deux débouchent dans la rue qui, de l'arc *Ecce Homo,* descend dans la vallée de Josaphat. Les belles maisons de cette place étaient destinées du XIIIe au XVe s. à des écoles de hautes études.

Après avoir dépassé un petit édifice octogonal surmonté d'une coupole, *Qoubbet Souleiman,* on voit le rocher taillé à pic qui portait autrefois la tour Bâris, le palais de la forteresse Antonia, le Prétoire de Pilate, et aujourd'hui une caserne turque. Entre le rocher de Bâris et le Temple, courut jadis une rue habitée par des prêtres et des orfèvres. Hérode le Grand la remplaça par deux vastes cours entourées de portiques, pour étendre l'esplanade du Temple jusqu'à la forteresse Antonia.

La porte *Bâb el Ghaouaniméh,* à l'angle N.-O., conduit à la

1. Jér., XXXVII, 12-15. — 2. *Der Tempel in Jer.,* 285.

Via dolorosa près de la caserne. En se dirigeant vers le S., on laisse à dr. les portes *Bâb es Sérai*, du Sérail, *Bâb en Nâzir*, de l'Inspecteur, *Bâb el Hadîd*, de Fer et *Bâb el Kattanîn*, par laquelle on a pénétré. Plus loin vient *Bâb el Mathara*, la porte des Latrines et enfin *Bâb es Salâm*, de la Paix et *Bâb es Silsélèh*, de la Chaîne ; cette dernière est double et forme la plus belle entrée du *Haram esch Schérîf*. Elle est ornée de belles colonnes torses. En face se voit une gracieuse fontaine alimentée par l'eau de *Râs el Aïn*, près des Vasques de Salomon. A g., un beau portail moresque ouvre dans le tribunal ottoman, *Mehkeméh*, qui occupe une partie de l'esplanade du Temple.

Arche de Wilson. Sous les substructions du Mehkeméh, M. Wilson a retrouvé une antique piscine voûtée, *Birket el Bourâq*, à laquelle aboutit un aqueduc qui venait du N.-O. du mont Sion. On en a découvert un tronçon en construisant l'église anglaise, *Christ Church*, en face de la tour de David. Puis, sous la rue qui descend du *Bâb es Silsélèh*, il remarqua une arche de 13 m. de largeur, de 6m,50 de hauteur et de 12 m. d'ouverture. Cette arche, à laquelle on a donné le nom de l'explorateur, appartenait à un viaduc qui reliait le mont Moriah au mont Sion. Cet immense pont reçut aussi l'aqueduc qui, des Vasques de Salomon, amenait l'eau au Temple. Il est incertain si l'arche de Wilson remonte au temps d'Hérode ou seulement au ve ou vie s. de notre ère ; mais il existe tout auprès une quantité de voussoirs provenant d'un viaduc construit au temps des rois de Juda. D'après Josèphe (G. J., IV, vii), ce pont reliait le Temple au Xyste ou Gymnase, situé au pied du mont Sion. Au-delà du pont vers le N., le mur de la 1re enceinte, descendant de la tour Hippicus, venait rejoindre l'enceinte sacrée. A 25 m. au-dessous de la route actuelle, coule un petit ruisseau dont l'eau a le goût saumâtre de celle d'Aïn-Rogel, ou Fontaine de la Vierge, et dont la source semble présenter le même caractère d'intermittence. Parmi les intéressantes ruines qui occupent le fond de la vallée, on a remarqué plusieurs travaux qui dénotent l'art phénicien. Les archéologues les font remonter au temps de Salomon.

La rue *Bâb es Silsélèh* aboutit aux bazars du Muristan.

Mur des Pleurs. A 100 m. à l'O. du *Bâb es Silsélèh*, on rencontre à dr. un joli portail d'un palais arabe du xiiie ou xive s. L'angle à g. est occupé par une petite bibliothèque arabe. Là, on s'engage dans la rue à main g., et, par de nombreux détours, on arrive au Mur où les Juifs se réunissent pour prier et se lamenter, surtout la veille des jours de sabbat et de fêtes, à partir de 3 h. du soir.

Ce mur offre un bel échantillon de l'architecture hébraïque. La construction primitive est encore intacte sur une hauteur de 12 m. au-dessus

du sol actuel. Les 8 ou 10 dernières assises sont d'un travail postérieur. Le même mur, avec ses beaux blocs en bossage, s'enfonce en terre à une profondeur de 25 m.

Adrien avait interdit aux Juifs l'entrée de la ville. Mais sous Constantin, il leur fut permis de pleurer sur le rocher sacré une fois par an, comme nous l'apprennent le Pèlerin de Bordeaux, saint Grégoire de Nazianze (Serm., XII) et saint Jérôme (Ep. ad Hedibiam). Au XIIe s., d'après Benjamin de Tudela, et probablement depuis l'arrivée des Arabes au VIIe s., la paroi de la muraille longue de 30 m. fut laissée aux Juifs comme lieu de prières et de larmes.

Arche de Robinson. Près de l'angle S.-O. de l'enceinte sacrée, on aperçoit trois rangs d'énormes voussoirs d'une arche de 15 m. de largeur. A une distance de 16m,70 des voussoirs, vers l'O., les ingénieurs anglais ont découvert dans le sol le pilier correspondant, sur lequel s'appuyait la grande arche. Le pilier lui-même est assis, à une grande profondeur, sur le dallage d'une rue, sous lequel on a retrouvé les voussoirs d'un pont plus ancien ; puis, tout au fond de la vallée, un aqueduc creusé dans le roc, dont la voûte est construite d'après les principes de l'art phénicien. « Ce premier pont, disent MM. Perrot et Chipiez, ne pouvait appartenir qu'au temps des rois de Juda ; il remonte peut-être à Salomon lui-même [1]. » Les voussoirs portent le nom du savant américain, qui le premier avait annoncé qu'ils appartenaient à un viaduc.

Josèphe fait mention de ce pont dans 5 passages différents. Pendant le siège de Jérusalem par Pompée (63 ans av. J.-C.), les partisans d'Aristobule, réfugiés dans le Temple, coupèrent le pont qui le reliait au mont Sion [2]. Le viaduc avait environ 100 m. de longueur.

Le mur actuel de l'angle S.-O., depuis la porte de Barclay, à l'O., jusqu'à la Porte-Double, au S., est, d'après les ingénieurs anglais, l'œuvre d'Hérode. Il est très probable que la construction hérodienne recouvre quelques arches de l'ancien viaduc, qui devait aboutir au palais royal.

Parmi les causes qui excitèrent le mécontentement du peuple sous le règne de Salomon, et qui préparèrent le schisme des tribus, furent les impôts écrasants et les corvées exorbitantes du puissant monarque, qui, entre autres travaux, « avait fait combler l'abîme de la cité de David [3]. »

Le chemin sort de la ville par la porte *Bâb el Moghâribéh*, des Maugrabins (musulmans du Moghrib, à l'O. de l'Afrique). Il descend à la piscine de Siloé, puis dans la vallée de Cédron (V. Visite suivante, p. 174). Arrivé hors de la porte, on peut faire le tour des remparts du côté de l'orient jusqu'à la porte Saint-Etienne, *Bâb Sitti Marîam*, ou du côté de l'occident jusqu'à la porte de David. On peut aussi remonter la colline à l'intérieur de la ville, le long des remparts, et traverser le quartier juif qui occupe le N.-E. du mont Sion. Ce quartier est dominé par l'hôpital de Rotschild et deux synagogues munies chacune d'une grande coupole.

1. *Hist. de l'art, la Judée*. 168. — 2. A. J., XIV, IV, 2 ; — Cf. G. J., I, VII, 2. — 3. III R., XI, 27.

Vᵉ VISITE

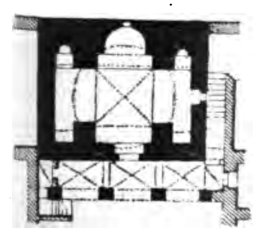
VALLÉE DE JOSAPHAT

Maison d'Hérode Antipas. — Sainte-Anne. — Vallée de Cédron. — Lapidation de S. Etienne. — Gethsémani. — Tombeau de la Sainte Vierge. — Tombeau d'Absalon. — Tombeau de Josaphat. — Tombeau de S. Jacques. — Tombeau de Zacharie. — Rocher de Zoheleth. — Aïn Rogel, Fontaine de la Vierge. — Bir Ayoub. — Barrage de la vallée. — Piscine, canal et basilique de Siloé. — Porte de la Fontaine. — Haceldama.

Nous commençons cette excursion à partir de la chapelle de la Flagellation. On peut se rendre directement à Gethsémani en voiture par la route de Jéricho ; mais de là il faudra faire à pied la visite des sanctuaires et des lieux mémorables.

Maison d'Hérode Antipas ✠.

La première rue que l'on rencontre à g. en allant de la chapelle de la Flagellation vers la vallée de Josaphat, s'appelle *Sikket Deir el Adès*, et aboutit à une porte de ville nommée *porte d'Hérode*, en arabe *Bâb ez Zahirèh*, du nom du terrain qui s'étend en face. A 40 pas de l'entrée de cette rue, on aperçoit au fond d'une impasse, à g., une église délabrée, surmontée d'une coupole sans croix. C'est l'église *el Adès* bâtie ou reconstruite au commencement du xiiᵉ s. sur d'antiques substructions. Tout autour existe un ancien monastère, *Deir el Adès*, dont quelques bâtiments du xiiᵉ s. sont d'une construction remarquable. Là, jusque vers la fin du xviᵉ s., les pèlerins ont indiqué invariablement la place de la maison d'Hérode Antipas, le tétrarque qui a tourné en dérision le divin Sauveur que Pilate lui avait envoyé. (Luc, XXIII, 6-12.)



Plan de l'église du *Deir el Adès*.

On arrive à l'entrée de cette église, propriété des Grecs non-unis, par un grand détour, en remontant la rue qui s'ouvre entre l'*arc Ecce Homo* et la chapelle de la *Condamnation*, et en prenant ensuite la 1ʳᵉ ruelle tortueuse à dr.

Le nom *el Adès,* Lentilles, semble n'être qu'une corruption du mot grec Ἡερωδής ; on sait avec quelle facilité la lettre *r* se change en *l* dans la bouche des Arabes. Il n'est pas étrange qu'un monument chrétien porte ce nom, puisque, au vᵉ s., la basilique Sainte-Sophie est désignée sous celui d'*église de Pilate.* D'après des documents que possèdent les Syriens de Jérusalem, c'était un monastère, qui, sous la domination franque appartenait aux moines Syro-Jacobites. Les chartes de l'époque rapportent un fait assez curieux au sujet des moines d'*el Adésiyéh :* Un chevalier franc, fait prisonnier de guerre, fut remis en liberté après 20 ans de captivité. De retour à Jérusalem sous Baudouin II (1119-1131), il contesta aux moines du *Deir el Adès* les droits sur une propriété qui lui avait appartenu avant sa captivité. Il est donc vraisemblable que le *Deir el Adès* existait avant l'arrivée des Croisés. Quoi qu'il en soit, Ricold de Monte-Crucis (1294), Jacques de Vérone, Jean de Maundeville, Greffin Affagart, Boniface de Raguse (1552) et d'autres montrent l'emplacement du palais d'Hérode Antipas au N.-E. du prétoire de Pilate. Seulement l'église *el Adès,* entourée du monastère, restait complètement cachée à la vue des passants. Une magnifique maison à 3 étages, « qui ressemble, dit Rochechouart, à une demeure royale, » se dressait à cheval sur une ruelle qui jadis menait à l'église *el Adès* et qui a été retrouvée sous les décombres, il y a 5 ans, à 15 pas à l'E. de l'église de la Flagellation. C'est à cette maison, située à 40 m. au N. de la rue *Tarîk Bab Sitti Marîam,* que s'arrêtaient les anciens pèlerins pour vénérer l'emplacement où Jésus fut tourné en dérision par le tétrarque. Dans la 2ᵉ moitié du xviᵉ s., la belle maison perdit son étage supérieur et fut masquée par de nouvelles constructions ; la ruelle qui y montait disparut de la vue. Les pèlerins suivants trouvèrent, à 80 pas plus à l'O., une autre ruelle qui montait également au N. pour aboutir à une belle habitation arabe. Ils s'imaginèrent que c'était là la maison d'Hérode, décrite par leurs devanciers. C'est ainsi que le lieu traditionnel du palais d'Hérode Antipas fut déplacé avec le xviiᵉ s.

En continuant son chemin vers l'orient, on rencontre à dr. la porte *Bâb el Atem,* couloir obscur qui s'ouvre sur l'esplanade de la mosquée d'Omar. En face de la porte, à g., se dresse une grosse tour carrée, construite avec de belles pierres en bossage ; elle fut remaniée au viᵉ s., puis transformée en mosquée. L'angle S.-E. porte un minaret en ruines. Dans l'intérieur sont enterrés des *santons* musulmans.

Quelques archéologues voient dans cette tour l'extrémité orientale de la forteresse Antonia. En tout cas, le fossé large de 20 m. qui du *Birket Israïl* se dirige vers l'O., ne dépasse pas la ligne de cette tour [1] ; il se replie, sans doute, vers le N. à l'E. du monument.

Birket Israïl. A quelques pas plus loin, on laisse à dr. une rue qui, par la porte *Bâb el Hotta,* débouche sur l'esplanade du *Haram esch Schérîf.* Bientôt on arrive près du *Birket Israïl,* vaste piscine renfermée aujourd'hui dans un enclos, et qui depuis le xivᵉ s. passe pour la piscine de *Bethesda près de la porte Probatique* ou des *Brebis,* où Jésus guérit le paralytique malade depuis 38 ans. (*V.* Jean, V, 1-15, nᵒ 68). Mais dans l'état présent, cette piscine n'offre aucun élément qui permette de l'identifier avec la piscine à 5 portiques, dans laquelle on plon-

1. Warren, *The recov. of Jerus.,* 195.

geait les malades. Les pèlerins ne la prirent pour la piscine de l'Evangile, que lorsque les autres réservoirs situés plus au N. eurent disparu sous les décombres.

Cette piscine, parallèle au mur d'enceinte du Haram, a 100 m. de longueur, 38 de largeur et 20 de profondeur. Elle est construite en bonne maçonnerie à travers un vallon qui vient de la porte d'Hérode et débouche dans le torrent de Cédron. A l'angle S.-O. s'ouvre le fossé large de 20 m. dont nous venons de parler. Il est divisé en deux, dans le sens de la longueur, par un gros mur de refend, puis recouvert d'une double voûte en berceau, sur laquelle s'élèvent des maisons. La piscine est, de l'aveu de tout le monde, antérieure à notre ère. Il est regrettable qu'on la remblaye jusqu'au bord, avec les décombres provenant des fouilles et des démolitions, pour en faire un champ de rapport.

Sainte-Anne ✠.

En face du Birket Israïl, à g., s'élève le vaste établissement des Pères Blancs, avec le petit et le grand Séminaire grec fondé par le cardinal Lavigerie.

Au milieu de la cour se trouve l'antique église, qui occupe l'emplacement de la maison paternelle de la Vierge Marie. C'était une modeste demeure en partie construite, en partie taillée dans le roc. Cette dernière forme la crypte de l'église, et c'est là qu'on vénère le lieu de la naissance de Marie-Immaculée.

Vers l'an 530, le diacre Théodose dit : « De la maison de Pilate jusqu'à la piscine Probatique il y a environ 100 pas. Là, le Seigneur guérit le Paralytique ; on y voit encore son grabat. Près de la piscine Probatique, où les malades se lavaient et guérissaient, est bâtie l'église de la bienheureuse Vierge. » La tradition enseignait alors depuis longtemps que Marie était née à Jérusalem. Antonin de Plaisance (570), Sophronius, patriarche de Jérusalem (637), saint Jean Damascène (730), saint André de Crète, l'auteur du *Commemoratorium* et Bernard le moine Franc, précisent que l'église de Marie près de la Probatique avait été élevée à l'endroit traditionnel de la Nativité de la Vierge. A l'arrivée des Croisés, le monastère qui s'élevait autour du sanctuaire n'était plus occupé que par 3 ou 4 pauvres Religieuses. Elles furent rejointes en 1104 par Arda, femme de Baudouin Ier, et en 1130 par Judith ou Yvette, fille de Baudouin II. Le monastère doté de revenus royaux, devint une riche abbaye.

Un ouvrage latin, faussement attribué à saint Jérôme, fait naître la sainte Vierge à Nazareth. Les Latins suivirent de bonne foi le Pseudo-Jérôme, et, ne voyant dans l'église de Jérusalem qu'un souvenir de la maison paternelle de Marie, ils la dédièrent définitivement à sainte Anne, après l'avoir reconstruite de toute pièce.

En 1192, Saladin convertit le monastère en école de théologie, devenue célèbre dans la suite sous le nom de *Salahiyéh*. L'école fut abandonnée au xve s. et la mosquée au xviiie, dans un triste état de délabrement. En 1842, Tayar, pacha de Jérusalem, essaya de restaurer le monument et fit construire contre l'angle S.-O. de la façade, un minaret qui resta inachevé.

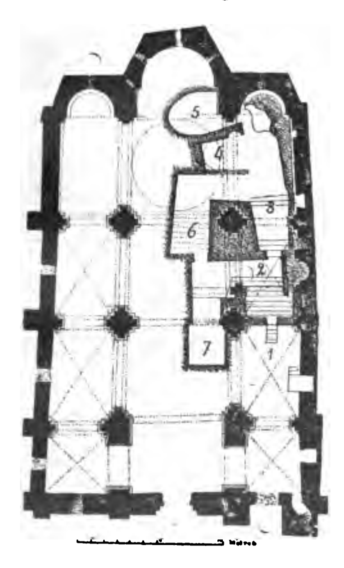
A la suite de la guerre de Crimée (1856), les ruines de l'église Sainte-Anne et celles du monastère furent cédées à la France par le sultan Abdul Medjid. Le gouvernement français fit restaurer le monument par M. Mauss, qui eut le talent de le remettre dans l'état où l'avaient laissé les architectes du xiie s. L'église fut rendue au culte en 1878 et confiée à la garde des Pères Blancs.

Pendant ces 7 siècles de profanation, les Pères Franciscains ont usé de tous les moyens pour obtenir de temps en temps accès à la crypte de la

Nativité de Marie, afin de pouvoir y prier avec leurs pèlerins. Ils ne purent y pénétrer qu'en s'y laissant glisser à travers une petite fenêtre qu'on y voit encore. Au xve s., ils obtinrent un firman qui les autorisait de célébrer la sainte messe dans la vénérable grotte, ce qui se faisait d'ordinaire, mais non sans difficulté, le jour de la Nativité de Marie et à la fête de son Immaculée Conception.

Visite de l'église Sainte-Anne.

De l'église primitive, les architectes du xiie s. n'ont conservé que la crypte. L'église actuelle, de style roman de transition, mesure 37 m. de long sur 19 m. 50 de large hors d'œuvre; le plan affecte la forme d'un trapèze. A l'intérieur, elle est divisée en 3 nefs, terminée chacune par une abside. Au-devant des absides passe un transept, à l'intersection duquel s'élève une coupole sans tambour. Sous la vieille coupole s'élève un magnifique autel neuf surmonté d'un baldaquin qui repose sur 4 colonnes de granit. Derrière l'autel, une statue de marbre blanc représente sainte Anne avec la Vierge enfant.



Plan de l'église et de la crypte de Sainte-Anne (1878).

Crypte de la Nativité de la Sainte Vierge. Vers le milieu de la nef méridionale, s'ouvre un escalier (1) par lequel on descend 16 marches pour arriver à un palier (2), d'où l'on passe par la baie d'une 1re porte; de là on descend par 4 autres marches, au bout desquelles on arrive à une 2e porte (3; à dr., on remarque l'ouverture en forme de glacis, par laquelle les Pères de Terre sainte et les pèlerins entraient autrefois dans ce saint Lieu. On descend 2 autres marches et l'on se trouve dans une grotte irrégulière d'environ 7 m. de longueur de l'E. à l'O., et 5 m. 50 de largeur du N. au S. Les constructions qu'on vient de traverser, comme celles qui se trouvent au N. des deux piliers (6 et 7), sont toutes d'origine byzantine, sauf les restaurations.

Le fond N.-E. de la grotte est occupé par un bel autel (4), à côté duquel on voit une petite abside creusée dans le vif. Au fond S.-E., une baie étroite est pratiquée dans le flanc d'une citerne circulaire taillée dans le roc (5). Telle est l'auguste grotte où d'innombrables générations ont vénéré l'humble demeure de saint Joachim et de sainte Anne et le berceau de la Vierge Immaculée.

A propos du tombeau de sainte Anne. En 1113, Daniel l'hégoumène russe dit que la grotte de l'Annonciation de la sainte Vierge à Nazareth renfermait le sépulcre de saint Joseph. Avant lui, personne n'en avait parlé, et après lui, personne ne le mentionne plus, excepté Théodoric (1172). Daniel annonça aussi que dans la grotte de la Nativité de la sainte Vierge à Jérusalem se trouvaient les tombeaux de sainte Anne et de saint Joachim. Aucun écrivain des siècles précédents n'a connu ce fait, et pendant un siècle et demi personne n'a renouvelé l'assertion du pèlerin russe, sauf le même Théodoric. Ce pèlerin allemand n'y indique, du reste, que le tombeau de sainte Anne et n'admet pas que Marie soit née à Jérusalem ; il place sa nativité à Nazareth.

Depuis la seconde moitié du XIIIe s. jusqu'au XIXe, environ 16 pèlerins parlent, dans leurs relations, du tombeau de la mère de la sainte Vierge dans la crypte de l'église Sainte-Anne. Mais les autres, et ils sont au nombre de plus de 200, n'y font aucune allusion. Au contraire, ceux qui ont vécu dans le pays et ont étudié les Lieux saints, comme Quaresmius, par exemple, combattent cette affirmation et démontrent qu'elle est en opposition avec la tradition locale aussi bien qu'avec la loi mosaïque qui défendait d'enterrer les morts dans les maisons, ou dans les lieux habités. Le cardinal Lavigerie a soutenu cette même thèse[1], et d'autres ont mis en lumière que s'il y avait là une sépulture juive, il ne pouvait y avoir le lieu de la nativité de Marie[2]. De l'an 1888 à 1891 on fouilla le rocher près des fondements du pilier N.-O. de la coupole et l'on trouva un espace vide comblé de débris. On en fit une chambrette sépulcrale au moyen de 4 murs en pierres de taille, et dans le mur oriental on construisit deux *arcosolia*, devant représenter, l'un le tombeau de saint Joachim, l'autre celui de sainte Anne. Il est regrettable qu'on n'ait pas laissé cette petite grotte dans l'état où on l'avait trouvée.

Dans la cour, au N.-O. de l'église, M. Mauss a reconstitué une antique colonne corinthienne de 6 m. 50 de hauteur, retrouvée dans le voisinage. Elle a été appropriée au culte chrétien à l'époque byzantine, comme le démontre la croix assez gauchement sculptée sur les 4 faces du piédestal.

La base de la colonne est taillée dans le même morceau de pierre que le piédestal. C'est le caractère particulier des piédestaux judaïques trouvés dans l'enclos de la Flagellation et dans les anciennes synagogues de la Galilée, spécialement à Capharnaüm, *(Tell Houm)*.

Piscine de Bethesda.

En 1871, M. Mauss découvrit à 50 m. au N.-O. de l'église Sainte-Anne l'abside d'une petite église du XIIe s. Celle-ci s'élevait sur une crypte, qui elle-même est bâtie au-dessus d'une

1. *Sainte-Anne de Jér. et Sainte-Anne d'Auray*, 45-46. — 2. P. Lagrange, *R. B., 1903*, 467. — Pour plus de détails V. notre ouvrage *Questions de topogr. pal.*, 93-154.

piscine de 16 m. de longueur, 6 en largeur et 16 m. en profondeur au-dessous du niveau du sol de l'église Sainte-Anne. Un premier escalier conduit dans la crypte, un deuxième au fond de la piscine. Il y a là un vaste réservoir qui s'étend vers le N. Ce grand bassin a été divisé en deux par un gros mur, pour les besoins de la construction de l'église qui s'élève sur la partie méridionale.

A l'O., les Pères Blancs ont découvert un autre réservoir très grand et de même profondeur que le précédent. Au pied de la paroi méridionale, s'ouvre un canal creusé dans le roc muni d'un très curieux appareil pour régler l'écoulement des eaux, qui étaient envoyées dans le Birket Israïl.

C'est, sans doute, dans le voisinage de ces réservoirs d'eau que se trouvait la piscine Bethesda; mais rien ne permet encore de localiser le bassin dans lequel étaient plongés les malades, aussitôt que l'ange avait agité l'eau. On ne peut pas davantage se faire une idée de la disposition des 5 portiques où s'étendaient les infirmes, avant qu'on n'en ait retrouvé quelque vestige positif. De l'église de la Probatique construite vers la fin du IVe s., on n'a pas non plus retrouvé les traces. Les Pères Blancs viennent d'acquérir la propriété qui s'étend au N. de la cour et des réservoirs. Les fouilles qu'ils entreprendront jetteront certainement de la lumière sur l'état de la piscine Probatique de l'Evangile.

Le mot Bethesda vient probablement de Bethzétha ou Bézétha, qui veut dire *ville* ou *quartier neuf*. La version syriaque et les versions arabes, suppléant au texte original, disent que cette piscine se trouvait « près de la porte Probatique ou des Brebis ». Celle-ci, d'après Néhémie (III. 1, 32), était située vers l'angle N.-E. de l'enceinte sacrée. Le Pèlerin de Bordeaux indique la piscine dans l'intérieur de la ville. D'après Pierre de Sébaste (c. 381) « au lieu des *Brebis* où Jésus guérit le paralytique malade depuis 38 ans » on construisit une église. Vers l'an 454, il est dit que Pierre l'Ibérien, après avoir quitté l'église de Pilate, se rendit « à l'église du Paralytique, » puis il descendit à Gethsémani. Théodose (c. 530) la montre, comme nous l'avons vu, à 100 pas romains de la maison de Pilate et près de l'église de la Vierge Marie. Le Pèlerin de Plaisance (570) en parlait avec plus de détails; mais le copiste de sa relation confondit la piscine Probatique avec la piscine Natatoire ou de Siloé, et des deux il ne fit qu'une seule.

Porte Saint-Etienne.

La porte orientale, la seule qui s'ouvre aujourd'hui sur la vallée de Cédron, est appelée par les pèlerins, à partir du XIVe s., porte Saint-Etienne, nom que les chroniqueurs du XIIe et XIIIe s. avaient donné à la porte de Naplouse ou *Bâb el Amoûd*. Les Européens continuent à la désigner par ce nom; mais les indigènes l'appellent *Bâb Sitti Marîam*, porte de Dame-Marie. Elle répond à l'antique porte des Troupeaux

ou des **Brebis**; mais dans sa construction actuelle, elle nè remonte qu'au xvie s.

Après avoir franchi la porte, on laisse à g. une piscine qui porte le nom de *Birket Hammâm Sitti Mariam,* bassin des Bains de Dame Marie. Elle n'a aucun intérêt historique. A dr., à une distance de 30 pas, s'élève dans le rempart une sorte de grosse tour de construction salomonienne, dont les blocs ont de 5 à 7 m. de longueur et 1 m. de hauteur. Le mur qui croise ici le vallon, s'enfonce à 36 m. sous le sol. Cette tour formait l'angle de l'ancienne enceinte sacrée.

A 140 m. de la porte Saint-Etienne, on arrive sur la route de Jérusalem à Jéricho, dans la vallée de Cédron ou de Josaphat.

Vallée de Cédron †.

La vallée de Cédron prend naissance près du Tombeau des Juges, à environ 2 km. au N.-O. de la ville. Elle passe près du Tombeau des Rois, puis au pied du mont Scopus, d'où elle se dirige à angle droit vers le S. et sépare Jérusalem du mont des Oliviers. Elle est très probablement **la vallée de Savé** ou la **vallée du Roi**, dans laquelle Melchisédech rencontra Abraham revenant victorieux sur Chodorlahomor, et offrit au Seigneur du pain et du vin. La gorge profonde (en hébreu *nahal*, qui, comme le mot *ouâdi* en arabe, signifie à la fois vallée et torrent), reçut du IIIe au IVe s. le nom de **Josaphat**, et la croyance populaire y localise la scène du jugement dernier.

Le prophète Joël dit que le Seigneur rassemblera les peuples dans la vallée de Josaphat pour juger tous leurs méfaits contre Israël[1]. D'après la tradition rabbinique, cette vallée n'existe pas[2]; la dénomination *Josaphat* est symbolique ; ce mot veut dire *Jahvé juge*. Néanmoins, les juifs, les chrétiens et les musulmans y voient la vallée de Cédron où, à la fin des jours, Dieu jugera tous les hommes. Les paroles adressées par les anges aux disciples après l'ascension de N.-S., devaient contribuer beaucoup à accréditer la croyance qui fait de cette vallée le théâtre du jugement dernier. « Hommes de Galilée... Ce Jésus qui du milieu de vous s'est élevé dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'y avez vu monter[3]. » Au temps de Théodose, les Grecs appelaient cette vallée *Pyrinos,* vallée du Feu. Aujourd'hui encore, au delà du *Bir Ayoûb*, elle s'appelle *Ouâdi en Nâr*, vallée du Feu. Elle passe près des gorges de *Mar Saba,* puis aboutit à la mer Morte, à environ 15 km. au S.-O. de l'embouchure du Jourdain. Au N. du *Bir Ayoûb*, elle est appelée par les Arabes *Ouâdi Silouân,* de la fontaine de Siloé, ou *Ouâdi Sitti Mariam.*

On suit la route carrossable jusqu'à ce qu'elle tourne à g. pour traverser le pont. A dr. on remarque quelques marches d'un **ancien escalier** taillé dans le roc, qui descendait de la ville.

A cet endroit débouche le vallon qui prend naissance près de la porte d'Hérode, et au fond duquel furent construits les grands réservoirs d'eau qu'on vient de visiter. Près de la porte Saint-Etienne, le rocher se ren-

1. Joel, III, 2, 12. — 2. V. Neubauer, *op. cit.*, 51. — 3. Act., I, 11.

contre à 7 m. au-dessous du sol. Il s'abaisse rapidement vers le gros mur salomonien contre lequel s'appuie le Birket Israïl, et atteint 36 m. en profondeur, pour se relever vers la **porte Dorée** qui apparaît à g. Dans cette dépression, les Juifs avaient taillé un escalier qui descendait dans la vallée de Cédron et remontait de l'autre côté au mont des Oliviers. Au-dessus du Jardin de Gethsémani, dans la propriété des Russes, un grand nombre de degrés très larges et bien taillés furent mis à découvert. Le Pèlerin arménien du vᵉ s. compta 250 marches en pierre depuis la ville jusqu'au tombeau de la sainte Vierge, et 800 de là au lieu de l'Ascension. Au ixᵉ s., l'auteur du *Commemoratorium* en compta 195 des remparts jusqu'au fond de la vallée, et 537, de la vallée jusqu'au mont des Oliviers. Pétronius, évêque de Bologne (c. 420) et Sophronius, patriarche de Jérusalem, en parlent également. Ces deux escaliers ne laissent pas subsister de doute qu'au temps de Jésus-Christ on franchissait le torrent de Cédron au même point qu'aujourd'hui.

Lieu de la lapidation de saint Etienne †. Saint Etienne avait été amené au Conseil, où il fut jugé digne de mort. De là les Juifs l'entraînèrent hors de la ville et le lapidèrent[1]. Les chrétiens orientaux et occidentaux vénèrent le lieu de la lapidation du protomartyr au bas de l'ancien escalier qui, du voisinage du Temple, descendait dans la vallée de Josaphat. Cependant, depuis 1860, plusieurs savants de renom sont d'avis qu'avant le xiiᵉ s., ou au moins avant le ixᵉ s., on montrait le lieu de la lapidation du saint Diacre hors de la porte de Damas, à l'endroit où l'impératrice Eudocie fit élever une vaste basilique et un monastère d'hommes en l'honneur de saint Etienne[2]. Elle y fut ensevelie en 460, avant que le monument ne fût achevé.

Eudocie fit construire un grand nombre d'églises en l'honneur de saint Etienne, son patron de prédilection. A Jérusalem, elle fit ériger sous son vocable une première église, dont on fit la dédicace le 15 mai 438[3], sous le règne du patriarche Juvénal. L'année suivante, le 26 décembre 439, sainte Mélanie la Jeune descendit du mont des Oliviers pour assister aux offices dans le *martyrium* de Saint-Etienne[4]. Cette église est mentionnée dans plusieurs documents contemporains comme existant avant le concile de Chalcédoine, en 451[5], ou du vivant du patriarche Juvénal[6]. Enfin, d'après de nouveaux documents publiés par le P. S. Vailhé[7], la première église de Saint-Etienne se trouvait à l'orient de la ville, c'est-à-dire, dans la vallée de Josaphat.

En 455, Eudocie, qui venait de persécuter l'Eglise de Jérusalem, se convertit et fit construire une nouvelle basilique en l'honneur du Protomartyr au N.-O. de la ville, près de la porte de Damas. En 560, avant qu'elle ne fût achevée, on en fit la consécration et on y déposa les reliques du saint Diacre, conservées jusqu'alors au mont Sion[8]. Vers l'an 808, l'auteur du *Commemoratorium* mentionne les deux églises. « Dans la vallée de Josaphat, dit-il,... à Saint-Etienne, (résident) III (prêtres). » Ailleurs il dit : « A Saint-Etienne, où il fut déposé, clercs II, lépreux XV. » Un ancien pèlerin, que Gamurrini croit, à tort ou à raison, être sainte Sylvie, indique le lieu du martyre de saint Etienne, « en face de Gethsémani[9]. »

1. Act., VI, 8-15 ; — VII, 55-59. — 2. V. P. Lagrange, *S. Etienne*. — 3. Raab, *Peter der Iberer*, 33. — 4. *Vita S. Melan. jun.* — 5. V. P. Vailhé, *Echos d'Or.*, VIII, 83-84. — 6. Basile de Séleucie, Orat., XLII, *In laud. S. Steph.* — 7. *Op. cit.* — 8. Cyr. de Scyth., *Vita Euthymii*, § 99. — 9. Petri Diac., *L. S.*

Théodose et Antonin de Plaisance, énumérant les sanctuaires de la vallée de Josaphat, parlent du lieu où le Diacre fut mis à mort, mais ils l'indiquent à la basilique qui s'élève au N.-O. de la ville. Le texte est-il correct, ou le copiste a-t-il fusionné en une seule les deux églises? Eudocie a-t-elle remplacé la première église par une basilique plus vaste et surtout plus splendide? Il reste encore à élucider plusieurs points, pour que la question puisse être tranchée définitivement. (*V.* VIe Visite, p. 181, la basilique de Saint-Etienne.)

A 60 m. de l'escalier, on franchit le pont jeté en travers du torrent de Cédron et l'on arrive au Gethsémani.

Gethsémani.

Saint Marc désigne Gethsémani sous le nom de *champ* ou *domaine*, χωρίον; saint Matthieu l'appelle *villa* et saint Jean κῆπος qui signifie *jardin* ou *bosquet*. Il faut donc se représenter un jardin à l'oriental, un verger clos de murs en pierre sèche ou de haies vives. La verdure et son ombre en faisaient un lieu de villégiature, où l'on venait s'abriter contre les rayons du soleil. Le nom de Gethsémani, *Gath-Schemâne*, pressoir d'huile, indique suffisamment que cette terre était plantée principalement d'oliviers. « Jésus y était venu souvent avec ses disciples, » dit saint Jean[1]. En voyant le divin Sauveur se rendre fréquemment et librement en ce lieu pour y prier et passer la nuit avec les siens, il est permis de supposer que c'était un bien familial. Cette conjecture est confirmée par le fait que Marie y reçut la sépulture. Quant à la position de Gethsémani, saint Jean dit qu'il était « au delà du torrent de Cédron[2]. » Eusèbe et saint Jérôme l'indiquent « à la base de la montagne des Oliviers[3]. » Le Pèlerin de Bordeaux rencontra « la pierre où Judas Iscariote trahit le Christ, » à g. du chemin qui conduit au mont des Oliviers. A dr. du même chemin, une église marquait déjà au IVe s. l'endroit où Jésus endura son agonie.

Localisation de l'agonie et de l'arrestation de Jésus. Après avoir mangé la dernière Pâque, Jésus se rendit avec onze de ses apôtres dans sa retraite habituelle. L'heure était avancée et la nuit froide. Arrivé à la grotte, il leur dit : « Restez ici pendant que je vais prier là-bas. » Il leur permit de se livrer au sommeil. Cependant, Pierre, Jacques et Jean, qui avaient été témoins de sa transfiguration, devaient l'être aussi de son agonie. Les prenant avec lui, Jésus fait quelques pas à travers les arbres jusqu'à un rocher où il s'arrêta comme écrasé sous le poids d'un indicible accablement. « Mon âme est triste jusqu'à la mort, leur dit-il. Tenez-vous ici et veillez avec moi. » Lui-même s'arrêta sous un arbre et se mit en

1. Jean, XXVIII, 2. — 2. Jean, XXVIII, 1. — 3. O. S., 74.

prière. Mais tout d'un coup il s'*arracha* à leur voisinage, suivant l'expression de saint Luc (XXII, 41), et alla prier plus loin, à la distance d'un jet de pierre. Les trois disciples suivirent du regard leur divin Maître, dont la face pleine d'angoisse était éclairée, dit saint Cyrille de Jérusalem, par la lune à son apogée. Ils entendirent sa supplication : « S'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi. » Mais après quelques instants de vigilance, ils cédèrent à la fatigue dont ils étaient accablés et au froid qui les saisit, et dormirent de ce sommeil pénible où l'on entend et où l'on voit à demi. Jésus, qui sous le poids de l'affliction cherchait du soulagement auprès de ses amis, les trouva endormis. « Simon, tu dors, dit-il avec tristesse. Vous n'avez donc pu veiller une heure avec moi. » Et sans attendre de réponse, il s'éloigna de quelques pas, et au jardin de Gethsémani on entend bientôt cette nouvelle prière : « Mon Père, s'il n'est pas possible que ce calice passe, sans que je le boive, qu'il soit fait selon votre volonté. » Peu après, Jésus sentit le besoin de revoir une seconde fois ses disciples, et une seconde fois il dut leur faire ce doux reproche : « Pourquoi dormez-vous ? » Il s'éloigna d'eux une 3e fois. Son agonie commençait. Une sueur sanglante tombait à grosses gouttes de son front livide. Cette fois, son Père lui envoya un ange pour le soutenir et lui donner la force du dernier combat. Le Sauveur vida la coupe jusqu'à la lie. L'épreuve était terminée ; la force lui revint avec la paix. Il n'avait plus besoin de l'assistance de ses disciples. « Dormez, leur dit-il, avec un visage rasséréné, et reposez-vous maintenant. » Ils allèrent tous rejoindre les huit autres dans leur abri. Puis, après un laps de temps que l'Evangile n'indique pas, Jésus les réveilla tous : « Assez ! l'heure est venue où le Fils de l'homme doit être livré aux mains des pécheurs. Levez-vous et allons ! Celui qui doit me livrer est tout près. »

En ce moment, Judas, suivi d'une tourbe armée de bâtons et munie de lanternes et de flambeaux, entrait dans le verger de Gethsémani ; il connaissait bien l'abri où il surprendrait son Maître. Mais en cas que, dans l'obscurité de la grotte, le Christ ne fût pas aisément reconnaissable, il avait dit aux agents du Sanhédrin : « Celui que j'embrasserai, c'est lui. Prenez bien vos mesures pour qu'il ne vous échappe pas. » Jésus sortit de la retraite le premier. Se trouvant à l'improviste en face du hrist, le traître fut consterné et balbutia : « Maître, Maître ! » ut en le trahissant par le baiser de paix. Au même moment, onze disciples se tenaient derrière leur Maître, prêts à le fendre, et ceux qui avaient des armes lui demandèrent : aut-il frapper ? » « Ne dois-je pas boire le calice proposé par n Père ? » leur répondit-il, et il se livra à ses ennemis.

Tombeau de la Sainte Vierge.

A 30 m. au delà du pont à main g., un escalier de 15 marches descend dans une cour d'environ 15 m. de côté. C'est le parvis de l'église de l'Assomption de Marie. L'église proprement dite est souterraine. Le monument carré qu'on a devant soi est un porche construit au XIIe s.; il précède l'escalier par lequel on arrive au glorieux Tombeau qui reçut la dépouille mortelle de la Vierge, et d'où celle-ci ressuscita le 3e jour pour monter au ciel.

Histoire. Dès le IIIe et le IVe s., les évangiles apocryphes, qui, bien que dénués de toute inspiration divine, reflètent les croyances communes de leurs temps, rapportent que la Mère de Dieu fut ensevelie au Jardin de Gethsémani, et que le 3e jour son corps avait été enlevé au ciel. Le *Livre de saint Jean sur la Dormition de Marie* écrit au IIIe ou au IVe s., un autre ouvrage, *De transitu B. M. V.*, du IVe s., ainsi que leurs nombreuses versions, la *Lettre de Denys l'Egyptien*, également du IVe s., en parlent avec force détails. Avant le concile de Chalcédoine (451), peut-être même avant celui d'Ephèse (431) qui donna une extension si rapide au culte de Marie, les chrétiens avaient élevé sur le tombeau vide de la Mère de Jésus un beau monument sacré. Le Pèlerin arménien écrit au commencement du Ve s.: « Derrière la ville, à l'endroit où les Juifs arrêtèrent le cercueil de la sainte Vierge et ne voulurent pas permettre de l'ensevelir, se trouve une coupole sur quatre colonnes de marbre couvertes de croix en bronze. De là, 250 marches de pierre conduisent en bas au tombeau de la Vierge, dans la vallée de Gethsémani; depuis 800 marches mènent au sommet du mont des Oliviers, d'où le Christ monta (au ciel). » Le *Breviarius* de Jérusalem, ouvrage composé avant que sainte Mélanie la Jeune (417-439) ne construisît une chapelle au Golgotha, dit en décrivant la vallée de Cédron: « Là se voit la basilique de Sainte-Marie, qui renferme son sépulcre. Là Judas trahit Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Dans cette même église, saint Jean Damascène († 754) prêcha son 2e sermon sur la mort de Marie en présence d'un grand nombre d'évêques, de prêtres et de moines, et cite un extrait du *livre III, chapitre XL, de l'Histoire Euthymienne,* œuvre du Ve s., due, d'après quelques critiques, à Cyrille de Scythopolis: Lorsque Juvénal, archevêque de Jérusalem, passa à Constantinople à l'occasion du concile de Chalcédoine (451), l'empereur Marcien et Pulchérie, son épouse, lui dirent: « Nous avons appris qu'à Jérusalem se trouve la première et la plus illustre église de Marie, Mère de Dieu, toujours vierge, au lieu appelé Gethsémani, où son corps, qui a porté la Vie, fut déposé dans un sépulcre. Nous désirons qu'on nous envoie ces reliques pour la protection de la ville impériale. » Juvénal leur raconta alors que, selon « une antique et très véridique tradition, » les apôtres entendaient autour du tombeau de suaves mélodies exécutées par des chœurs angéliques, pendant les trois jours qui suivirent la sépulture. Puis plus rien. Lorsqu'on ouvrit le tombeau pour satisfaire le véhément désir d'un apôtre qui n'avait pu assister à la mort et aux funérailles de la Vierge, on le trouva vide. Les apôtres comprirent alors que Celui qui s'est complu à naître de Marie, tout en conservant sa virginité inviolable, s'est plu aussi à préserver son corps de la corruption et à l'admettre au ciel avant le jour de la résurrection générale. — A cette nouvelle, l'empereur et l'impératrice prièrent l'archevêque de Jérusalem de leur envoyer le cercueil de la Vierge avec le linceul funéraire qu'il renfermait encore. — L'un et l'autre furent ensuite déposés dans la basilique de Sainte-Marie-aux-Blaquernes à Constantinople, où, d'après des

documents historiques, ils furent vénérés dès lors dans la chapelle du *Cercueil de la Vierge.* (*V.* notre ouvrage : *Le Tombeau de la sainte Vierge.*)

Théodose (530), Antonin (570), Modeste et Sophronius, patriarches de Jérusalem, font tous mention de l'église et du sépulcre de Marie dans la vallée de Josaphat. Etant sous terre, elle ne semble pas avoir souffert beaucoup pendant l'invasion des Perses (614) ; car Arculfe (670) et Willibald la trouvèrent intacte. Elle fut ruinée, toutefois, au temps de Hakem (1010). Les Croisés la restaurèrent vers l'an 1130 et y construisirent un monastère pour les moines Bénédictins de Cluny. Mais après leur départ (1187), le monastère fut rasé par les Sarrasins. Le sanctuaire seul fut respecté, mais resta abandonné. En 1363, les Franciscains obtinrent du sultan d'Egypte par l'entremise de Jeanne, reine de Naples et de Sicile, un firman qui les mit en possession de l'église. Au XVIIe s., les Grecs non-unis excitèrent les musulmans contre les Franciscains et réussirent à les faire expulser de l'église de l'Assomption, pour prendre leur place. Un firman, obtenu en 1666 par de la Haye, ambassadeur de France à Constantinople, les réintégra dans leur possession. Expulsés une seconde fois par l'autorité locale en 1740, les Franciscains obtinrent de nouveau justice auprès du sultan. Les Grecs usurpèrent leur place une 3e fois en 1757. Cette même année, de Vergennes, ambassadeur de France, obtint un nouveau firman de la Sublime Porte, mais sans réussir à le faire valoir. Depuis ce temps, les Grecs jouissent de la possession du vénérable sanctuaire, qu'ils partagent aujourd'hui avec les Arméniens et les schismatiques d'autres rites.

Etat actuel de l'église de l'Assomption ✠. Le porche (C), aujourd'hui enfoncé en terre d'un mètre et demi, est un carré de 8 m. de côté. La façade principale, regardant le midi, est percée d'une grande porte ornée de deux archivoltes très espacées l'une de l'autre et terminées en ogive obtuse. Leurs nombreuses moulures retombent sur un tailloir commun, qui repose sur 4 colonnettes de marbre blanc à chapiteaux foliés, engagées dans les angles rentrants des jambages. De la corniche qui couronnait l'édifice, il ne reste qu'une série de modillons. La porte du XIIe s. fut rétrécie par un mur percé d'une entrée assez basse.

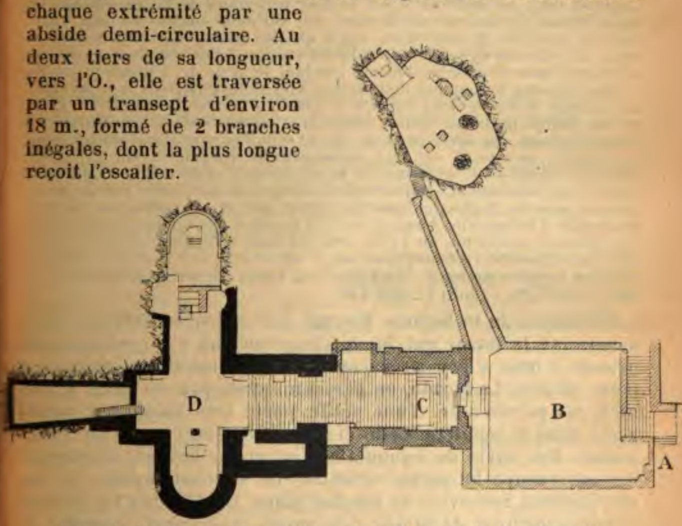
Escalier. Du seuil de la porte, un escalier de 48 marches conduit au fond de l'église. On descend d'abord par 11 marches sur l'ancien sol du porche (C), le niveau de l'entrée au XIIe s.

Chapelle de Saint-Joachin et de Sainte-Anne †. Dix marches plus bas, on rencontre, à dr., une chapelle dédiée aux parents de la Sainte Vierge. C'est là que, d'après Guillaume de Tyr (XVIII, 32), reposent les cendres de Mélissende, fille de Baudouin II et femme de Foulques d'Anjou, roi de Jérusalem ; elle mourut en 1161. Au-dessus de la chapelle, s'ouvrait autrefois une fenêtre. Trois autres fenêtres éclairaient jadis ce passage, qui ne reçoit plus de lumière que par la porte.

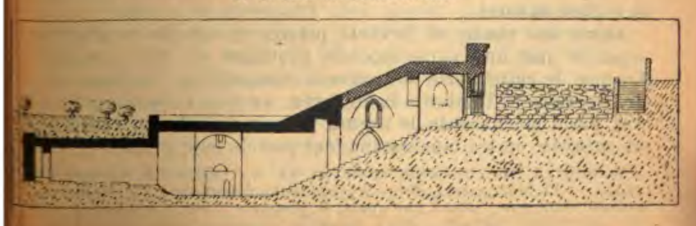
Chapelle de Saint-Joseph. Quelques marches plus bas, on voit à g. une chapelle dédiée au chaste époux de Marie. Ici se trouvait l'entrée de l'église avant les croisades. D'après Robert d'Elgin (*Vita S. Canuti*), Botilde, femme d'Erik-le-Bon, roi des Scandinaves, fut ensevelie en ce lieu, l'an 1103. C'est également

sous le portique de l'ancienne église que furent enterrés Werner de Gray, cousin de Godefroy de Bouillon, mort en 1100, et Arnulphe d'Audenarde tué près d'Ascalon en 1107.

L'ancienne église de l'Assomption. Les deux chapelles précédentes sont l'œuvre des Croisés. A partir de là, l'église a conservé sa physionomie primitive, sauf les voûtes en plein cintre refaites au XIIe s. Il n'y eut jamais d'église supérieure. Le monument forme une croix latine, dont la grande branche de l'E. à l'O. a environ 30 m. de longueur et est terminée à chaque extrémité par une abside demi-circulaire. Au deux tiers de sa longueur, vers l'O., elle est traversée par un transept d'environ 18 m., formé de 2 branches inégales, dont la plus longue reçoit l'escalier.



Plan de l'église de l'Assomption et de la grotte de Gethsémani.
A. *Escalier.* — B. *Parvis.* — C. *Porche.* — D. *Eglise souterraine.* E. *Grotte de Gethsémani.*



Coupe de l'église de l'Assomption.

L'église est sans sculpture ; mais ses parois ont été recouvertes de peintures ; car autrefois elle était assez bien éclairée par plusieurs fenêtres ménagées près des voûtes ; aujourd'hui elle ne l'est que par des lampes. Au milieu du bras oriental, complètement taillé dans le roc, s'élève le glorieux tombeau de la Sainte Vierge. Le niveau de l'édifice est à 12 m. au-dessus du lit rocheux de la vallée dans son état primitif.

A l'origine, le lit du torrent de Cédron se trouvait à environ 20 m. au-dessous de son niveau actuel, et de 10 m. plus près de la ville. Le sépulcre s'ouvrait donc naturellement sur le flanc occidental de la montagne. La vallée devait s'exhausser rapidement, par suite des masses de terre charriées du haut de la montagne, après que les Romains eurent déboisé le mont des Oliviers et fouillé son sol pour creuser leurs tranchées et établir le fameux mur de circonvallation, pendant le siège de Jérusalem, en 70.

Pour honorer le tombeau de la sainte Vierge, les chrétiens le séparèrent de la masse rocheuse dans laquelle il avait été creusé, de manière à l'isoler de toutes parts au milieu d'un large espace vide, à l'instar du glorieux tombeau du divin Sauveur. Si le sépulcre constituait un tombeau de famille, comme il est très vraisemblable, les pèlerins du xve s. ont raison d'y localiser la sépulture de saint Joachim et de sainte Anne. Mais dans ce cas, les couches funèbres des ancêtres de la Vierge furent sacrifiées au plan de l'église, comme l'ont été la plupart de celles des ancêtres de Joseph d'Arimathie. Aussi n'en est-il jamais question dans les relations des pèlerins antérieurs au xve s. C'est du reste à l'époque de la construction de l'église de l'Assomption, au ive ou ve s., que remonte la translation des reliques de saint Joachim et de celles de sainte Anne (A. S. S. Mart. III, 77-80. — Julii VI, 252-258).

Tombeau de la Sainte Vierge. Le vénérable tombeau, qui a conservé la forme qui lui fut imprimée au ve s., est un petit édicule à base à peu près carrée, surmontée d'une coupole à peine visible. La façade, en partie masquée par un autel arménien, est percée à dr. d'une petite porte très basse, qui donne accès dans le sépulcre. Celui-ci ne peut contenir que 4 ou 5 personnes. Une sorte de banquette d'un m. de hauteur au-dessus du sol, occupe la partie orientale de la chambrette ; il est entièrement recouvert de marbre blanc. C'est là que fut déposé le corps virginal de Marie. Les parois intérieures, comme les parois extérieures, sont complètement dérobées au regard par des tapisseries. Cependant, près du sol, on remarque aisément le rocher naturel.

Après une courte et fervente prière, on sort de ce glorieux sépulcre par une porte latérale pratiquée au N., à main g. En face de cette porte se trouve la chapelle des Syriens, et à dr., derrière le Tombeau, l'autel grec. Au S.-E. l'édicule est relié à la paroi méridionale de l'église par un mur. Là on remarque un *mihrâb*, où les musulmans font parfois leur prière.

Moudjir ed Dîn, historien arabe du xve s., rapporte la légende suivante : « El Moucharraf (l'un des premièrs biographes de Mahomet), raconte dans son *Sanad* que quand le prophète aperçut Jérusalem, lors de son voyage nocturne, deux lumières resplendissaient avec éclat à droite et à gauche du *Mesdjed* (le Temple). — Qu'est-ce que ces deux

lumières? demanda-t-il à Gabriel. — L'ange lui répondit : Celle qui est à droite est le mihrâb de ton frère David, et celle qui brille à gauche se trouve sur le tombeau de ta sœur Marie. »

En retournant à l'escalier, on remarque vers l'abside occidentale une citerne de bonne eau, derrière laquelle se dresse l'autel des Abyssins. Au fond du bras septentrional, un escalier de 18 marches conduit à un souterrain voûté, sans intérêt.

Revenu sur le parvis de l'église, on voit à g. une impasse au bout de laquelle s'ouvre une porte, d'où un escalier de 9 marches descend dans la Grotte de Gethsémani.

Grotte de Gethsémani ✠.

Au mont des Oliviers, on vénérait deux grottes qui servaient d'asile au divin Maître et qui étaient témoins de sa prière et de ses célestes enseignements. L'une était située au sommet de la montagne, non loin du lieu de l'Ascension ; mais dans un site aujourd'hui inconnu. L'autre au pied de la montagne, dans le Jardin de Gethsémani, tout près du tombeau de la Vierge, mais à un niveau plus élevé d'environ 7 m.

C'est dans cette dernière que le Sauveur se retirait habituellement pour prier avec ses disciples, partager avec eux sa frugale réfection et se reposer la nuit des fatigues du jour. C'est dans la Grotte de Gethsémani qu'après la dernière Cène il reconduisit ses apôtres, et lorsque par la prière il eut triomphé de l'agonie qui avait accablé son âme, il revint au milieu d'eux, pour être livré entre les mains de ses ennemis, trahi par un des siens.

Une très ancienne relation de pèlerin reproduite par Pierre Diacre (1037) dit : « Au delà du torrent de Cédron, se trouve une grotte... où la ve férie après la Cène, les Juifs arrêtèrent Jésus ; ce lieu est au fond de la vallée de Josaphat. Non loin de là est l'endroit où le Seigneur pria, lorsque sa sueur devint comme des gouttes de sang. » Le Pèlerin de Bordeaux indique aussi la pierre de la trahison de Judas à g., lorsque de la ville on arrive au pied du mont des Oliviers.

La Grotte de Gethsémani n'était pas devenue moins célèbre par **la Cène et le lavement des pieds** qui y eurent lieu la veille de l'entrée triomphale de Notre-Seigneur à Jérusalem. Théodose (530) la décrit en ces termes : « Là (dans la vallée de Josaphat), se trouve la basilique de Sainte-Marie Mère de Dieu, avec son sépulcre. Là il y a aussi le lieu où le Seigneur soupa avec ses disciples. Là il leur lava les pieds. On y voit quatre bancs (lits de table), où Notre Seigneur s'étendait au milieu de ses apôtres ; chaque banc peut contenir trois personnes. C'est là que Judas trahit le Sauveur. Il se rencontre des personnes qui, en arrivant en ce lieu, se plaisent à prendre, par dévotion, de la nourriture, autre que de la viande ; elles

allument des flambeaux, parce que ce lieu est dans une grotte... De là on gravit le mont des Oliviers. » Eutychius, patriarche de Constantinople, mort en 583, dit dans un de ses sermons que l'Eglise célébrait trois Cènes qui ont eu lieu vers le temps de la Passion et qui sont différentes les unes des autres, quant au temps et quant au lieu : Le premier repas, accompagné du lavement des pieds, la veille de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem ; le deuxième, accompagné de l'onction des pieds du Sauveur à Béthanie, le lundi de la Semaine sainte ; le troisième à Jérusalem, le Jeudi saint ; c'est la dernière Cène pendant laquelle fut instituée la sainte Eucharistie. « Le premier, dit le patriarche, eut lieu à Gethsémani, avec la purification, le jour du sabbat, le premier jour, c'est-à-dire, lorsque le dimanche était déjà commencé ; c'est pourquoi nous célébrons alors la vigile [1]. »

Antonin de Plaisance ne mentionne que 3 tables dans la grotte « où Jésus fut trahi. » Mais Arculfe y trouva encore les 4. Epiphane l'Hagiopolite en parle aussi ; et tous rappellent le célèbre repas. D'après les *Actes de saint Jean*, rédigés par les gnostiques de l'an 160 à 170, le disciple bien-aimé se réfugia, après la mort du Christ, dans une grotte du mont des Oliviers, apparemment dans celle de Gethsémani. Là le Sauveur ressuscité lui apparut et l'initia aux plus sublimes mystères [2].

Etat actuel. Cette Grotte où tout invite à la prière et au recueillement, cette retraite si souvent sanctifiée par la présence du Maître et de ses disciples, a été de tout temps, comme on voit, un sanctuaire de prédilection pour les fidèles. Elle est l'unique monument qui ait conservé presqu'intacte sa physionomie primitive, celle qu'elle eut au temps de Jésus-Christ. Les peintures qui ornaient autrefois ses parois inégales sont presqu'effacées, et les mosaïques qui couvraient son sol n'ont laissé que peu de traces. Partout le roc apparaît à peu près avec les mêmes contours et le même aspect que dans la célèbre nuit du Jeudi saint.

Au temps de Notre-Seigneur, son entrée se faisait au S., en face du Jardin de Gethsémani. La route s'étant exhaussée depuis de plusieurs mètres, on a pratiqué, à une époque inconnue, l'entrée actuelle. Au temps de Théodose, elle était encore obscure. Depuis, elle reçoit le jour par une ouverture ronde pratiquée dans le plafond rocheux, qui est soutenu par six piliers en maçonnerie. La Grotte, de forme irrégulière, mais ovale dans son ensemble, a 17 m. de long, 9 m. de large et 3 m. 50 de haut. Elle renferme 4 autels. Ce sanctuaire appartient exclusivement aux Pères Franciscains depuis 1392, année où le P. Gérard Chauvet d'Aquitaine en fit l'acquisition.

1. Migne, *P. G.*, LXXXVI, 2392. — 2. V. Zahn, *Dormitio B. M. V.* u. d. Haus. Joh. Markus.

Comment le souvenir de l'Agonie s'attacha à la Grotte de Gethsémani. Depuis le IVe s. jusqu'au XIVe, l'endroit où Jésus endura son agonie a été montré invariablement à dr. du chemin qui va au mont des Oliviers. Saint Jérôme et sainte Sylvie nous apprennent que déjà de leur temps on y avait élevé une église. Dans cette église on vénérait spécialement la pierre sur laquelle le Seigneur se tenait à genoux, quand il répétait l'émouvante supplication : « Mon Père, que ce calice s'éloigne de moi... » Lorsque l'édifice sacré fut renversé par les Perses, en 614, la vénérable pierre de l'Agonie fut transportée dans un sanctuaire voisin. Voici ce que raconte le moine Ecossais Adamnanus en 670 : « Ceux qui entrent dans l'église *inférieure* et *ronde* de Sainte-Marie, aperçoivent à dr., fixée dans la paroi, la pierre du champ de Gethsémani, sur laquelle le Seigneur priait à genoux une heure avant d'être livré par Judas entre les mains des impies. On y voit l'empreinte des deux genoux qui s'y enfoncèrent comme dans la cire molle. C'est ce que nous rapporte notre frère Arculfe. » Remarquons que l'église de Sainte-Marie ne fut jamais *double* ; sa partie inférieure était encore moins de forme *ronde*. Dès l'origine, elle avait la forme d'une croix dont la plus grande partie est taillée dans le roc. Arculfe aura parlé de deux sanctuaires situés l'un près de l'autre : de l'église du tombeau de la Vierge et de la grotte ronde de Gethsémani, qu'Adamnanus aura pris pour la crypte. Il est donc vraisemblable que depuis le VIIe s., la pierre de l'Agonie se vénérait dans la grotte de Gethsémani.

Nous arrivons à un fait plus positif : Jean de Wurzbourg écrit en 1165 : « Le lieu où Jésus pria (durant l'agonie) est entouré d'une nouvelle église sous le vocable de Saint-Sauveur ; du pavé surgissent trois pierres frustes, comme de petits rochers. Le Seigneur, dit-on, s'y tint à genoux à trois reprises... Dans la grotte (où il fut trahi par Judas), on montre une pierre avec cinq trous qui sont les empreintes des doigts de la main du Seigneur. »

De plus sur la voûte rocheuse, sous laquelle cette pierre était déposée, on peignit une inscription en quatre lignes, qu'on lit encore fort bien, au N. du maître-autel, et qui, d'après M. de Vogüé, remonte certainement au XIIe s. Elle dit :

HIC REX (san) CTVS SVDAVIT SANGVINEM
SEPE MORABATUR DV C̄....
MI PATER SI VIS TRANSFER
CALICEM ISTV̄ A ME

Cependant, aucun écrivain de l'époque ne localisa l'Agonie dans cette Grotte. Au XIVe s., les vestiges de l'église Saint-Sauveur avaient complètement disparu sous la charrue, et il ne fut même plus possible de s'approcher de son emplacement. Dans ces circonstances, faut-il s'étonner si en 1345 Nicolas de Poggibonsi écrit : « A gauche de la Grotte, on voit sur le sol une pierre par-dessus laquelle s'élève un autel. Là le Christ pria et sua du sang. Au-dessus sont écrits ces mots : *Pater si fieri potest, etc.* » Au même siècle, d'autres pèlerins furent amenés par la même inscription et la même pierre à y voir le sanctuaire de l'Agonie. Les Franciscains n'entrèrent en possession de la Grotte de Gethsémani qu'en 1392.

Dans le parvis de l'église de l'Assomption, on prend l'escalier de 20 marches situé dans l'angle S.-E., et l'on remonte le chemin jusqu'à l'extrémité de l'enclos du Jardin de Gethsémani. Là on rencontre un nouveau chemin, à dr., qui mène en quelques pas au

Rocher des Apôtres †.

C'est près de la masse rocheuse qui se dresse à main g. que, selon la tradition, Notre-Seigneur dit à Pierre, Jacques et Jean : « Mon âme est triste jusqu'à la mort, demeurez ici et veillez avec moi. » Lui-même alla « à un jet de pierre » plus loin, se prosterner sur le sol et baigner la terre d'une sueur de sang. Au fond d'une sorte d'impasse, on voit une colonne encastrée dans le mur. Les Grecs l'appellent *la colonne du Pater imon*, et pour les Orientaux elle servit toujours à indiquer le lieu de la mystérieuse Agonie. Le Rocher des Apôtres et la colonne appartiennent aux chrétiens de tous les rites.

Eglise de l'Agonie ✠.

Les chrétiens s'étaient empressés d'élever un monument sacré sur le lieu le plus auguste et le plus vénérable du monde, après le Golgotha et le Saint-Sépulcre. Vers 385, sainte Sylvie d'Aquitaine raconte déjà que le Jeudi saint, la procession, avec l'évêque en tête, descendait de la basilique de l'Ascension et faisait station « à l'endroit même où le Seigneur priait, comme il est écrit dans l'Evangile : Il alla à un jet de pierre et pria, etc. En ce lieu s'élève une élégante église... On y lit le passage de l'Evangile où il est dit : Veillez pour ne pas entrer en tentation... De là tous descendent à Gethsémani... et on lit le passage de l'Evangile de l'arrestation de Notre-Seigneur. » Saint Jérôme parle de cette même église élevée « à l'endroit où le Seigneur pria avant sa passion. »

Renversé par les Perses, le sanctuaire de la Prière ou de l'Agonie était un des rares monuments qui se relevèrent sous la domination musulmane. Saint Willibald le trouva restauré en 725. Détruit une seconde fois par l'insensé Hakem, les Croisés le reconstruisirent sous le vocable de *Saint-Sauveur*. Trois pierres enclavées dans le pavé rappelaient la triple supplication du Fils de Dieu. Jean de Wurzbourg, dont nous avons déjà cité le témoignage, et d'autres pèlerins en précisent l'emplacement. Après le départ des Croisés, au plus tard l'an 1219, elle fut détruite une 3e fois et au xve s. on n'en voyait même plus les vestiges.

Le terrain qui renferme ce précieux souvenir est devenu peu à peu la propriété des Pères Franciscains. Le noble sanctuaire ne tardera pas à recouvrer son ancienne splendeur, pour proclamer de nouveau l'immensité de l'amour du Cœur de Jésus dans son agonie.

Jardin de Gethsémani ✠.

En face du Rocher des Apôtres, tout près des ruines de l'église de l'Agonie, une porte étroite et basse introduit au Jardin de Gethsémani, coin de terre que Jésus traversa si souvent avec ses disciples, notamment la veille de sa passion. Au centre poussent huit oliviers, dont les énormes troncs atteignent de 6 à 8 m. de circonférence et offrent toutes les apparences de quartiers de rocher. Ils constituent les arbres les plus vénérables du monde ; car s'ils ne sont pas les contemporains du Christ, ils sont au moins les rejetons de ceux qui furent les témoins de sa prière et de son agonie.

Il n'est pas impossible que les oliviers atteignent l'âge de 2.000 ans. Josèphe, objectera-t-on peut-être, raconte que pendant le siège de Jérusalem, Titus fit déboiser le mont des Oliviers pour se procurer le bois nécessaire à ses machines de guerre ; mais personne n'admettra que les soldats romains soient allés chercher des troncs d'arbre au fond du Cédron, sous les murs de la ville si vaillamment défendue. D'ailleurs, comme Pline en a déjà fait la remarque, l'olivier ne meurt pas ; il se perpétue par ses rejetons. Une chose est historiquement certaine : ces oliviers ont plus de 13 siècles d'existence ; car ils n'ont jamais été soumis à l'impôt dont est frappé, depuis la conquête musulmane, tout arbre nouvellement planté.

Les Franciscains sont entrés en possession de cet inestimable terrain en 1681, et pendant longtemps ils l'ont laissé dans l'état où bien des pèlerins désireraient le voir encore : un champ inculte entouré d'un mur en pierre sèche et de haies de cactus. Mais, en 1848, ils se virent contraints de l'enfermer dans un enclos, un carré d'environ 70 m. de côté, pour en sauvegarder la propriété. Autour du mur de clôture, à l'intérieur, on érigea en 1873 les Stations du Chemin de la croix, pour répondre à la piété des fidèles qui désirent méditer sur la Passion, à l'endroit même où Jésus s'était chargé de nos péchés. Dans l'allée orientale, on rencontre un beau bas-relief en marbre représentant le Sauveur qui prie au Jardin de Gethsémani ; c'est une œuvre du célèbre Canova ou de son maître Torretti.

Tout le Jardin est semé de fleurs des plus variées, afin de pouvoir satisfaire les nombreux pèlerins, qui tous s'estiment heureux d'emporter quelques fleurs épanouies en ce sol béni. Le Frère jardinier se fait un plaisir d'en offrir le plus possible, avec quelques feuilles et même un peu de bois des branches mortes des oliviers sacrés ; mais l'huile qu'on retire de leurs olives et les noyaux enfilés en chapelet sont exclusivement réservés au Révérendissime Père Custode, qui en fait cadeau (nécessairement avec parcimonie) aux pèlerins qui en font la demande.

Eglise russe de Sainte-Marie-Madeleine. Au-dessus du Rocher des Apôtres, l'empereur Alexandre III fit construire

en 1888 la petite église *impériale* à 7 coupoles de Sainte-Marie-Madeleine, en mémoire de sa mère l'Impératrice Marie Alexandrovna, qui devait y trouver sa sépulture ; mais son corps n'y a pas encore été transporté. L'église est ornée de quelques bons tableaux. Au N. du monument, on voit une partie de l'antique escalier du mont des Oliviers.

Le chemin qui frise la propriété russe du N. au S., se replie vers l'E. et aboutit au sommet de la montagne.

Rocher de la Ceinture de la Vierge †. A l'angle N.-O. de la propriété russe, au bord de la route, on montre l'endroit où la sainte Vierge en montant au ciel aurait laissé tomber sa ceinture entre les mains de saint Thomas, pour le convaincre de sa résurrection. — Les Actes les plus anciens de l'Assomption de Marie ne mentionnent pas ce fait.

Rocher de la Sainte-Vierge. Au delà du chemin, en face du Rocher de la Ceinture, une grille ouvre sur un terrain appartenant aux Grecs et renfermant les ruines d'une chapelle du XIIe s. C'est là que, d'après la tradition de cette époque, la sainte Vierge aurait prié, pendant qu'on lapidait saint Etienne.

Chapelle du Dominus flevit. Le premier chemin à dr. monte au *Dominus flevit*, le lieu traditionnel où Jésus pleura sur Jérusalem, lorsqu'il fit son entrée triomphale dans la ville ingrate. La chapelle se trouve à environ 260 m. du Rocher de la Ceinture, et 200 m. en deçà du couvent du *Pater* au sommet du mont des Oliviers. Nous en parlerons dans la visite suivante, (p. 193).

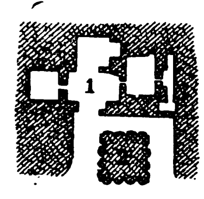
Monuments de la vallée de Josaphat.

La vallée renferme 4 sépulcres du plus haut intérêt. Ce sont les tombeaux d'Absalon, de Josaphat, de Saint-Jacques et de Saint-Zacharie.

Dans les anciens temps, ils passaient aussi pour ceux d'Ezéchias, d'Isaïe, de saint Siméon qui chanta le *Nunc dimittis*, et d'autres saints personnages ; mais aucun d'eux n'a occupé ces monuments. D'après une antique tradition très respectable, Isaïe fut mis à mort dans la vallée de Cédron et y reçut la sépulture. Nous savons par les Actes des Apôtres que saint Jacques, fils de Cléophas et de Marie et appelé le frère du Seigneur, fut précipité du pinacle du Temple et assommé dans la vallée de Cédron. Hégésippe († 192) y vit encore son sépulcre marqué par une colonne. Du Ve au VIe s. on trouva réunis dans un même tombeau le corps de saint Jacques-le-Mineur, celui de Siméon, et celui de Zacharie, père du Précurseur, qui d'après Origène, saint Pierre d'Alexandrie († 260), saint Basile de Césarée et saint Grégoire de Nysse, était le prophète tué entre le Temple et l'autel et dont parle Notre-Seigneur (Matth. XXIII, 34). Théodose (530) rapporte que le sépulcre qui renfermait ces trois derniers martyrs se trouvait dans la vallée de Josaphat ; mais leurs reliques étaient alors déjà transportées à Constantinople (A. S. S. Maii I, 28). Plus tard seulement, les 4 tombeaux en question reçurent les noms qu'ils portent aujourd'hui.

Arrivé à l'angle N.-O. du Jardin de Gethsémani, on suit la route de Jéricho, vers le S., à une distance de 120 pas ; puis on descend par le 1er chemin à dr. et 180 pas plus loin, on atteint le 2e pont du Cédron.

Tombeau d'Absalon. Le monument qui s'élève à g. du pont porte le nom de *Tombeau d'Absalon* auprès des Israélites et des chrétiens, et celui de *Tantoûr Firaoûn*, Bonnet de Pharaon, dans la bouche des musulmans. C'est un monolithe cubique de 6 m. 80 de côté, complètement séparé du rocher dans lequel il a été taillé. Les 4 demi-colonnes de chacune de ses faces supportent une frise dorique couronnée d'une corniche égyptienne. La partie supérieure est construite en grosses pierres et consiste en un dé surmonté d'un cylindre, qui se termine par une sorte de pyramide circulaire couronnée d'une touffe de palmes. La hauteur totale de l'édicule est de 16 m. Les Juifs ne manquent pas, en passant, de lancer des pierres contre *cette tombe maudite*, qui leur rappelle la désobéissance d'Absalon.



1. Tombeau de Josaphat.
2. Tombeau d'Absalon.

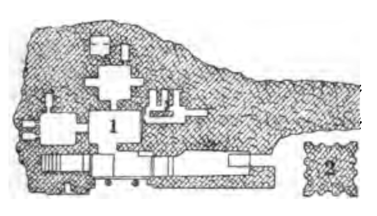
D'après la Bible, Absalon se fit construire de son vivant un monument dans la *vallée du Roi*, qui conserva le nom de *place d'Absalon* [1]. Josèphe dit de son côté que le *cippe de marbre* élevé par le fils ingrat de David, se voyait « à 2 stades de la ville, dans la vallée royale [2]. » En 333, le Pèlerin de Bordeaux parle du monolithe en question ainsi que de celui appelé aujourd'hui *Saint Zacharie*, mais pour lui l'un est le tombeau d'Ezéchias et l'autre celui d'Isaïe. Arculfe voit dans l'un le sépulcre de Siméon et dans l'autre celui de saint Joseph. Depuis le XIIe s. seulement, le premier porte le nom de Tombeau d'Absalon. Tel qu'il apparaît, ce monument est un mélange de style grec et égyptien, avec des éléments particuliers à l'Orient, et ne remonte guère au-delà de l'époque d'Hérode le Grand.

Tombeau de Josaphat. A 3 m. derrière le Tombeau d'Absalon, dans la paroi rocheuse obtenue en isolant ce dernier, une porte couronnée d'un riche fronton donne accès à un sépulcre juif composé de plusieurs chambres mortuaires. On l'appelle *Tombeau de Josaphat.* Depuis une vingtaine d'années, les Juifs en ont obstrué l'entrée et même masqué le fronton.

D'après l'Ecriture sainte [3], le pieux roi de ce nom a été enterré avec ses pères dans la *Ville de David.* Ce sépulcre est nécessairement postérieur à la construction du Tombeau d'Absalon. Il tira probablement son nom de celui de la vallée. Arculfe semble en parler, disant qu'on trouve dans cette vallée « la tour de Josaphat dans laquelle on voit son tombeau. »

1. II R., XVIII, 18. — 2. A. J., VII, x, 3. — 3. III R., XXII, 5.

Tombeau de Saint-Jacques †. A 50 m. au S. du Tombeau d'Absalon, on voit à main g. un imposant sépulcre juif, qui porte le nom de *Tombeau de Saint-Jacques.* Les Arabes l'appellent *Dioudn Firaoûn*, le Divan de Pharaon. Au milieu d'une haute muraille rocheuse s'ouvre un vestibule de 6 m. de longueur et de 3 m de profondeur. Deux colonnes et deux demi-pilastres engagés soutiennent une architrave dorique, surmontée d'une frise de même style. On arrivait au vestibule par un passage pratiqué au S., tandis qu'au N. un escalier conduisait sur la terrasse. Dans le mur du fond, une porte s'ouvre sur une suite de chambres mortuaires. Sur l'architrave, une inscription araméenne, fort mutilée, nous apprend que c'était là le sépulcre de la famille des Beni-Hézir, contemporaine, croit-on, d'Hérode le Grand.



1. Tombeau de Saint-Jacques.
2. Tombeau de Zacharie.

D'après la tradition, l'apôtre saint Jacques le Mineur alla se cacher dans ce sépulcre après le crucifiement de Jésus, et ce serait là que le divin Maître lui apparut après sa résurrection, comme le rapporte saint Paul [1].

Tombeau de Zacharie. Quelques pas plus loin, on rencontre un second monument monolithe de forme cubique, détaché de la montagne de tous côtés. Juifs et chrétiens l'appellent le *Tombeau de Zacharie* et les Arabes **Qabr Zodjet Firaoûn,** la tombe de la femme de Pharaon. Chaque face, large de 5 m. 30, est ornée de 2 colonnes au milieu et de 2 demi-colonnes engagées dans les piliers qui forment les angles. Au-dessus des colonnes règne une architrave très simple, terminée par une corniche égyptienne. Le tout est couronné par une pyramide quadrangulaire.

Le Tombeau de Josaphat et celui de saint Jacques appartiennent au type des tombeaux juifs. Celui d'Absalon et celui de Zacharie s'en éloignent complètement, et semblent avoir été créés plutôt comme monuments commémoratifs que comme sépulcres. N'y aurait-il pas là la clef du reproche fait par le Seigneur aux Pharisiens, dont les pères avaient tué les justes et les prophètes : « Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, qui construisez des tombeaux aux prophètes et ornez les monuments des justes [2]. » Le tombeau judéo-chrétien, appelé *Tombeau des Prophètes*, qu'on voit sur le faîte du mont des Oliviers, tire peut-être son nom d'un monument de ce genre, aujourd'hui disparu.

1. I Corinth., XV, 7. — 2. Matth., XXII, 29.

Mont du Scandale. A partir du Tombeau de Zacharie, le terrain ne forme plus qu'un vaste cimetière juif, qui s'étend sur les pentes de la colline appelée *mont du Scandale* ou *mont de l'Offense*. Le *mons Offensionis* est le lieu situé à l'E. de la ville où Salomon et quelques-uns de ses successeurs avaient bâti des hauts lieux, des autels à Moloch, à Astaroth et à d'autres divinités étrangères[1]. Au sommet s'élève depuis 1903 un couvent bénédictin. (V. Visite VI, p. 261).

Village de Siloé. A 300 m. du Tombeau de Zacharie, sur les pentes abruptes du mont du Scandale, s'étagent les maisons du *Kefr Silouân*, village de Siloé. La plupart des maisons s'élèvent au devant d'anciens sépulcres juifs taillés dans le roc. Du IVe au VIIe s., ceux-ci servirent de retraites aux solitaires et plusieurs furent transformés en chapelles.

Monolithe de Siloé. Au N. du village, on remarque un édicule monolithe qui par sa forme extérieure et sa dispositon intérieure constitue un hypogée égyptien. Dans un cartouche qui a été coupé au IVe s. lorsqu'on agrandit la porte d'entrée, on voit deux lettres d'une inscription hébraïque. La forme de ces lettres est aussi archaïque que celle de l'inscription trouvée dans le tunnel de Siloé, et qui peut remonter au temps de Salomon.

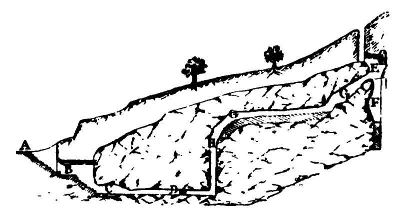
Rocher de Zohéleth. Au centre de *Kefr Silouân*, on voit un grand plateau de rocher occupé par des maisons qui en masquent la forme et l'étendue véritables. La face occidentale, coupée à pic, surplombe légèrement la vallée. Des degrés grossièrement taillés dans le roc servent aux femmes du village pour descendre à la fontaine de la Vierge, qui se trouve en face, à dr. Ce banc de rocher est appelé *ez Zehwèlé*. Pour MM. Clermont-Ganneau, Wilson, Warren et d'autres, il n'y a pas de doute que ce ne soit là « le rocher de Zohéleth voisin d'Aïn-Rogel, » où Adonias, fils de David, réunit secrètement ses nombreux partisans, avec l'intention de se faire proclamer roi à l'issue d'un banquet. David déjoua son complot, en faisant immédiatement sacrer roi son fils Salomon, à l'O. de la ville, au Gihon supérieur[2].

Fontaine de la Vierge.

A cause de la sépulture de la sainte Vierge à Gethsémani, les Arabes ont donné le nom de *Sitti Mariam* à la porte de la ville, à la piscine située hors des murs, à la vallée tout entière

1. I R., X, 1-7. — II R., XVIII, 1-3. — III R., I. — 2. V. notre ouvrage *La ville de David*, 113-128.

et spécialement à sa célèbre fontaine, *Aïn Sitti Mariam*. On l'appelle aussi *Aïn Oumm ed Daradj*, fontaine de la Mère des Escaliers. Le nom biblique de cette source est Aïn-Rogel, la fontaine de l'Espion. Elle coule au fond d'une grotte profonde. On y descend par un 1er escalier de 17 marches, qui conduit sur un palier naturel d'une chambre voûtée en ogive, mesurant 3 m. 50 en longueur, en largeur et en hauteur. De là, 15 autres marches mènent dans une grotte de 8 m. de profondeur. L'eau, légèrement saumâtre, se précipite du rocher avec bourdonnement et se jette dans un bassin d'environ 3 m. de longueur, 2 de largeur et autant de profondeur. Par un effet de siphon naturel, la source coule avec des intermittences à intervalles irréguliers, deux fois par jour en hiver, plus rarement en été. Des travaux hydrauliques très remarquables ont utilisé cette source en divers sens dès la plus haute antiquité. Un canal creusé à ciel ouvert, mais couvert de dalles et de terre, amenait les eaux du bassin dans la vallée de Cédron pour irriguer le *Jardin du Roi*. C'est pourquoi Josèphe dit qu'Adonias réunit ses amis « à la fontaine du jardin royal » [1]. Au sommet de l'Ophel, on creusa des puits et des galeries, qui permettaient de tirer l'eau au moyen de seaux et de cordes. On pouvait ainsi arriver à la source même en temps de siège. Dans les niches pratiquées sur les flancs des galeries, on a trouvé des lampes de l'époque romaine. On a exécuté un travail plus considérable, le canal de Siloé, dont nous parlerons plus loin.



Coupe de la colline au-dessus de la Fontaine de la Vierge.

A. *1er escalier.* — B. *2e escalier.* — C. *Aïn-Rogel ou Fontaine de la Vierge.* — D. *Orifice du canal de Siloé.* — E. *Entrée de la galerie au sommet de la colline.* — F. *Puits non achevé.* — G. *Galerie.* — H. *Puits.*

Au temps de la rébellion d'Absalon, David envoya de son exil deux espions, Jonathas et Achimas, pour s'informer secrètement de ce qui se tramait contre lui à Jérusalem. Les deux émissaires se blottirent « près d'En Rogel » où ils furent découverts par un gamin [2]. Rogel, du mot *ragal*, aller çà et là, signifie *espion*.

Cette même fontaine, qui par son intermittence et le bourdonnement de ses eaux au fond d'une grotte, devait en tout temps frapper l'imagination du peuple, servit déjà de repère pour la ligne de démarcation entre la tribu de Juda et celle de Benjamin. Celle-ci commençait un peu

1. A. J., VII, xiv, 4. — 2. II R., XVII, 17-18.

« au N. de la mer Morte, à Hogla », le moderne *Kasr Hadjlâh*, suivait « la montée d'Adomim au midi du torrent », du *Ouâdi el Kelt*. « passait à Aïn-chems », la fontaine du Soleil, appelée par les chrétiens la fontaine des Apôtres ; puis par le col qui sépare le mont des Oliviers du mont du Scandale, « elle arrivait à En Rogel », d'où elle remontait par la vallée d'Hinnom[1]. On a parfois méconnu que le torrent de Cédron débouche dans la mer Morte, non au N. du bassin, mais à 15 km. au S. de l'embouchure du Jourdain, et à 20 km. au S. de *Kasr Hadjlâh*. Le Cédron ne peut en aucun cas avoir été la frontière marquée par la Bible, sauf sur une distance de quelques mètres près de Jérusalem.

D'après Josèphe, le flanc oriental du mont Moriah portait lui-même le nom de Rogel, *Érogé*[2]. Rogel, en hébreu, signifie aussi *mouvoir les pieds;* de là il désigne également le *foulon*. C'est par ce sens que le Targum du Pseudo-Jonathan rend le nom de cette fontaine. Cela rappelle le foulon qui, d'après Hégésippe et Eusèbe, assomma de son maillet saint Jacques-le-Mineur, précipité dans la vallée du haut des parvis du Temple.

De la fontaine de la Vierge on suit le lit du torrent et l'on arrive bientôt aux jardins verdoyants de Siloé, qui occupent le fond de la vallée. Là se trouvait le **Jardin du Roi**, qui devait s'étendre davantage vers le N., lorsque la fontaine de Rogel déversait ses eaux de ce côté de la colline. Josèphe mentionne d'autres jardins royaux près d'Etam, au S. de Bethléem, où Salomon avait coutume de se rendre en char.

A environ 300 m. de la source de la Vierge, la vallée de Cédron fait sa jonction avec l'*el Wad* qui traverse la ville jusqu'à la porte de Damas. Là on aperçoit à l'extrémité méridionale du village de Siloé un **établissement de lépreux**, construit par la ville en 1875. Les malades se rendent pendant le jour sur les voies publiques pour demander la charité. La lèpre, dont ils sont affligés, est héréditaire; mais elle n'est pas contagieuse par le simple contact.

Bir Ayoûb. Au-dessous de la maison des lépreux, au fond de la vallée, on aperçoit deux constructions, dont l'une recouvre le *Bir Ayoûb*, le puits de Job, construit au VIe s. de notre ère.

Cyrille de Scythopolis raconte qu'après une cruelle sécheresse de cinq ans, Jean, patriarche de Jérusalem, fit creuser un puits profond de 40 toises « dans le torrent de Siloé, près de la Colonne Saint-Côme, sur le chemin de la grande laure (de Saint-Sabas)[3]. » Eutychius d'Alexandrie raconte que cette calamiteuse sécheresse de cinq ans commença la 23e année du règne d'Anastase, (en 513)[4]. Puis Moudjir ed Dîn rapporte que, d'après une ancienne chronique arabe, le « Bir Ayoûb » a été creusé, à une profondeur de 80 coudées, par les habitants de Jérusalem, lors d'une grande sécheresse[5]. Ce puits *(bir)* n'est donc pas la fontaine (*aïn*) de Rogel de la Bible, comme on l'a si souvent répété.

A l'arrivée des Croisés, les Arabes en avaient masqué l'orifice. Ce n'est qu'en 1185, lorsqu'une nouvelle sécheresse désola le pays, qu'un musulman en révéla l'existence à Germain, qui le nettoya et le restaura. Les Croisés le cachèrent à leur tour en 1187, à l'approche de Saladin.

1. Jos., XVIII, 6. — 2. A. J., IX, x, 4. — 3. *Vita S. Sabæ*. — 4. *Ann.* — 5. *Hist. de Jér. et d'Hébron.*

On crut au XIIe s. que le puits avait été construit par Job, dont il porte le nom, et les pèlerins y virent « la citerne sèche » dans laquelle fut caché le feu sacré, et à la place duquel on trouva de la vase au temps de Néhémie [1].

Le *Bir Ayoûb* n'est pas alimenté par une source ; l'eau y pénètre par suintement. La plus grande partie de l'année, la nappe d'eau se trouve de 20 à 25 m. de profondeur. Mais à l'époque des grandes pluies d'hiver, elle s'élève jusqu'à l'orifice et s'épanche dans la vallée. Cette abondance, qui est pour les indigènes l'indice d'une bonne récolte, est célébrée par une fête de plusieurs jours autour du puits.

Barrage de la vallée el Wad. A l'extrémité de l'Ophel, on remarque à dr. les restes d'une digue très reconnaissable, qui s'étend transversalement à l'entrée de la vallée, au S. de la piscine de Siloé. Elle a été construite à l'époque judaïque, pour convertir en étang la partie inférieure de la vallée. Le vaste réservoir est appelé **Etang de Salomon** par Josèphe (G. J., V, 13). Le Pèlerin de Bordeaux la nomme *piscina grandis foras*, et les Arabes *Birket el Hamra*, le bassin rouge.

Cette digue longue de 71 m. aboutissait au rempart de la ville, à l'angle S.-E. du mont Sion, près de la porte de la *Fontaine*, comme les fouilles de M. Bliss l'ont démontré. Elle consiste en un fondement de 6 m. de largeur sur lequel s'élève un mur de 7 m. de hauteur et de 2 m. 50 d'épaisseur, muni à l'extérieur de 7 larges contreforts de même calibre, le tout en beaux blocs à bossage. Trop faible pour résister à la poussée de l'eau, la digue fut renforcée une première fois par le remplissage des espaces restés vides entre les contreforts, au moyen d'une maçonnerie en pierres à peine équarries ; une seconde fois par un nouveau mur de soutènement en construction grossière. Malgré cela, le mur fit une panse et menaça de céder sous le poids de l'eau du bassin. Pour le préserver, on établit une nouvelle digue à 15 m. en amont, probablement au temps de l'impératrice Eudocie. Le réservoir fut ainsi rétréci et limité au S. par une chaussée de 24 m. de largeur. Une grande partie de l'étang est comblée et transformée en jardin et le reste en cloaque.

Lieu du martyre du prophète Isaïe †.

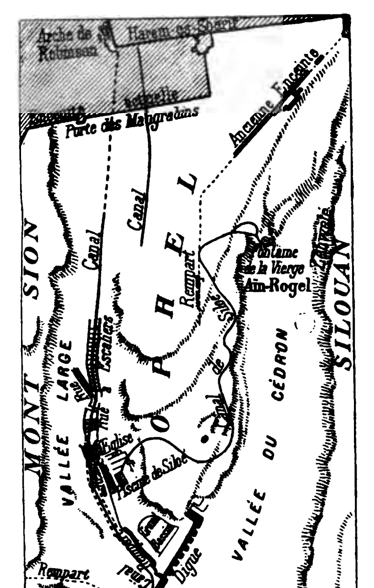
A l'angle S.-E. du *Birket el Hamra*, un tertre surmonté d'un vieux mûrier blanc, indique le lieu traditionnel du martyre du prophète Isaïe.

Saint Justin, Origène, Tertullien, saint Athanase et saint Jérôme rapportent qu'au commencement de son règne, Manassès fit scier le prophète par le milieu du corps, avec une scie en bois. La tradition qui place le lieu du martyre et celui de la sépulture d'Isaïe dans la vallée de Josaphat est très ancienne ; mais les premiers témoignages ne s'accordent pas sur leur endroit précis.

1. II Mach., I, 19.

Piscine de Siloé ✠.

En remontant vers le N., entre l'étang et la colline, on arrive, à une distance de 90 pas, à la piscine de Siloé, restée célèbre par le miracle qu'y opéra Notre-Seigneur en ouvrant les yeux à l'aveugle-né (V. Jean, IX, 1-34).



Canal et Piscine de Siloé.

Le Pèlerin de Bordeaux dit que la piscine de Siloé était entourée d'un quadruple portique. Il la trouva dans l'état où elle fut laissée après la destruction de Jérusalem par les Romains, c'est-à-dire, avec les mêmes dispositions qu'elle eut lorsque Jésus-Christ y envoya l'aveugle-né; car rien ne permet de supposer qu'elle ait été restaurée au temps d'Adrien.

Le bassin actuel, long de 16 m., large de 4 à 5 et profond de 6, a été construit dans les ruines et les décombres de l'ancien. Au N. et à l'O., on voit encore les murs de la piscine restaurée au VIe s., avec plusieurs tronçons de colonne en granit gris.

Canal de Siloé. Dans l'angle N.-E. de la piscine, un mauvais escalier descend à un petit bassin, où débouche le canal souterrain de Siloé, qui amène dans cette vallée les eaux de la fontaine de la Vierge. Ce tunnel existait déjà au temps du prophète Isaïe, c'est-à-dire, avant le règne d'Ezéchias, et remonte probablement au temps de Salomon.

Cet aqueduc a été taillé dans le roc à tâtonnement. Il décrit de nombreux zigzags, de sorte que sa longueur est de 550 m., tandis que la ligne directe n'est que de 340 m. Près de la source, la voûte n'a que 0 m. 90 de hauteur; elle descend même jusqu'à 0 m. 75 et à l'embouchure du tunnel elle arrive jusqu'à 4 m. 50. Les eaux qui coulent par une pente presqu'insensible, reçurent le nom de Siloé, qui signifie *envoyées*.

Au début du règne d'Achaz, père d'Ezéchias, le prophète Isaïe mentionne ce canal en disant : « Puisque ce peuple a

méprisé les eaux de Siloé qui coulent doucement[1]... » Saint Jerôme[2] fait remarquer que le prophète parle de la *Siloé* mentionnée dans l'Evangile de saint Jean. MM. Wilson, Sayce, Neubauer et beaucoup d'autres savants soutiennent aussi qu'Isaïe parle de ce canal.

En 1881, on découvrit dans le tunnel une inscription hébraïque en 5 lignes, inscrite dans un cartouche creux sur la paroi du rocher. Elle mentionne en caractères archaïques la percée du tunnel par ses deux extrémités, mais ne porte ni nom, ni date. M. Sayce, jugeant de la forme des lettres qui la composent et qui est celle de l'alphabet phénicien, la fait remonter au moins à l'époque de la stèle de Mésa, qui est de plus d'un siècle antérieure à Isaïe. Il trouve même qu'elle peut être reculée jusqu'au règne de Salomon[3]. M. Isaac Taylor, Conder, Stade, Marti, Maspéro et Renan sont tous d'avis que l'inscription remonte bien au delà de l'époque d'Ezéchias. On a découpé, depuis, le quartier de rocher qui portait le cartouche.

Basilique de Siloé. Théodose visita la piscine de Siloé vers l'an 530, sans y rencontrer d'église. Mais le Pèlerin de Plaisance, l'an 570, nous apprend qu'il y trouva une basilique dédiée au Sauveur Illuminateur. La piscine était divisée en 2 compartiments ; les hommes se baignaient dans l'un, les femmes dans l'autre, avec esprit de foi. Cette église fut ruinée en 614 et ne fut plus reconstruite. Elle est occupée par des champs de choux-fleurs. Depuis peu d'années, les musulmans y ont élevé un oratoire avec un minaret.

En 1896, M. Bliss, pratiquant des galeries souterraines, découvrit une église à trois nefs, construite vers le milieu du VIe s., au N. de la piscine, au niveau de la voûte du canal. Elle avait 32 m. de long, sur 18 de large ; 4 piliers supportaient une coupole. La nef méridionale s'élevait par-dessus le portique septentrional de la piscine, et le maître-autel était placé sur les dalles qui recouvrent l'extrémité du canal. Le narthex s'ouvrait au N. de l'église, dans laquelle on descendait par 16 marches. A l'O., l'édifice s'étendait sur un escalier de 34 marches de 6 à 8 m. de largeur, qui descendait dans la piscine ; la façade occidentale arrivait à une faible distance du mur de la ville. La piscine de Siloé restait en tout temps hors des remparts, comme cela ressort de plusieurs passages du livre de Néhémie[4], d'une déclaration formelle de Josèphe[5], et surtout du résultat des fouilles de M. Bliss[6].

Porte de la Fontaine et rempart de l'ancienne ville à l'angle S.-E. du mont Sion. M. Bliss a exploré cette région par le moyen de galeries souterraines. A l'O. de la piscine de Siloé et du *Birket el Hamra*, il a retrouvé sur une longueur de 300 m. l'escarpe haute de 1 à 3 m., et même quelques assises de l'ancien rempart. Le mur était construit en beaux blocs à bossage et à refend. Une rue large et partout coupée de marches nombreuses, longeait ce mur à l'intérieur. Sous le pavé circulait un canal. C'est la continuation de la rue et du canal retrouvés par M. Wilson en face de l'arche de Robinson. D'autres rues plus petites, dont une, au moins, à escalier, se détachent de la première et remontent les flancs de Sion. (V. p. 124).

A 50 m. à l'O. de l'angle du rempart, contre lequel butte l'ancienne

1. Is., VIII, 5. — 2. In Is. — 3. *Q. S.*, 1882 et 1883. — *Fresh Light.* — 4. Néh., II, 14 ; — III, 15-16 ; — XII, 36. — 5. G. J., V, IV, 2. — 6. *Excavations at Jer.*, 1898.

digue du *Birket el Hamra*, M. Guthe [1], puis M. Bliss, ont constaté l'existence d'une porte de ville, qui de l'avis de tous est la porte de la Fontaine de Néhémie [2] et de l'historien juif [3].

Vallée de Hinnom. A l'angle S.-O. du *Birket el Hamra* débouche la vallée de Hinnom, *Gê Hinnom* ou *Gehenna*, qui en langue syriaque reçut la signification d'*enfer*. Les Arabes l'appellent *Ouâdi er Rabâbi*. Elle contourne au S. et à l'O. le mont Sion. La montagne qui la limite au midi s'étend vers l'O., jusqu'au N. de la dépression large et fertile de la *Béqaa*, la vallée des Raphaïm de la Bible.

Le livre de Josué, traçant la limite des tribus de Juda et de Benjamin de l'orient à l'Occident, dit : « A la fontaine de Rogel, elle remonte la vallée du Fils de Hinnom, côtoyant la ville des Jébuséens (qui est Jérusalem) au midi, et monte la vallée jusqu'au sommet de la montagne qui regarde Gê Hinnom à l'occident et qui est à l'extrémité de la vallée des Raphaïm contre l'Aquilon [4]. »

Cette vallée est restée célèbre dans la Bible par le culte sanguinaire de Baal et de Moloch qui y fut établi par les rois idolâtres [5]. Saint Jérôme place le fameux haut lieu de Tophet dans la partie la plus fertile de la vallée et la plus rapprochée de Siloé.

Mont du Mauvais Conseil. La montagne qui borde la vallée de Hinnom au S., porte le nom de mont du *Mauvais Conseil*, parce qu'une tradition, d'ailleurs peu ancienne, y place la maison de campagne de Caïphe, où les princes des prêtres auraient délibéré sur le moyen de perdre Jésus-Christ (V. Jean, XI, 47-53). Les Arabes appellent la partie orientale *Djêbel el Qoubour*, le mont des Tombeaux, et l'occidentale *Djêbel Abou Tor*, mont du Père du Taureau (V. Voy. III, p. 207).

Pompée campa sur cette montagne quand il vint assiéger Jérusalem [6], et Titus y fit passer son mur de circonvallation.

Nécropole et église de Saint-Onuphre. De l'autre côté de la vallée, les flancs de la montagne sont percés de grottes sépulcrales de la dernière époque judaïque et de l'époque chrétienne. Josèphe signale en ce lieu le monument du grand-prêtre Ananus [7]. Plusieurs inscriptions grecques, où sont répétés les mots « de la sainte Sion », indiquent que du IVe au VIIe s., il y avait en ce lieu la nécropole des moines du mont Sion. Antonin de Plaisance y trouva plusieurs anciens sépulcres habités par des anachorètes.

Un de ces monuments, dont le vestibule est orné d'une gracieuse frise dorique, semble avoir été transformé en oratoire, comme l'indiquent les restes de peinture byzantine attachée à

1. *Z. D. P. V.*, V, 1882. — 2. Néh., II, 14; — III, 15. — 3. G. J., V, IV, 2. — 4. Jos., XV, 8. — Cf. XVIII, 16. — 5. IV R., XXIII, 10. — Jer., VII, 31; — XIX, 2-15. — 6. G. J., V, XII, 2. — 7. G. J., V, XII, 2.

ses parois. En 1874, les Grecs hétérodoxes rendirent de nouveau ce monument au culte et le placèrent sous le vocable de saint Onuphre, célèbre anachorète d'une thébaïde d'Egypte, mais qui n'a jamais été en Palestine.

Le pèlerin Dominicain Félix Fabri (1483) rapporte que huit des apôtres qui s'étaient enfuis du Jardin de Gethsémani quand leur Maître fut arrêté, allèrent se cacher dans ces sépulcres. Les pèlerins antérieurs au xve s. n'en parlent pas.

Haceldama. A l'O. du couvent de Saint-Onuphre, se trouve **le champ du potier** qui a été acheté par les princes des prêtres avec le prix de la trahison de Judas, pour servir à la sépulture des étrangers (V. Matthieu, XXVII, 1-10). Comme les 30 pièces d'argent étaient le *prix du sang*, les disciples du Seigneur et même les Juifs le nommèrent *Haceldama*, le Champ du sang.

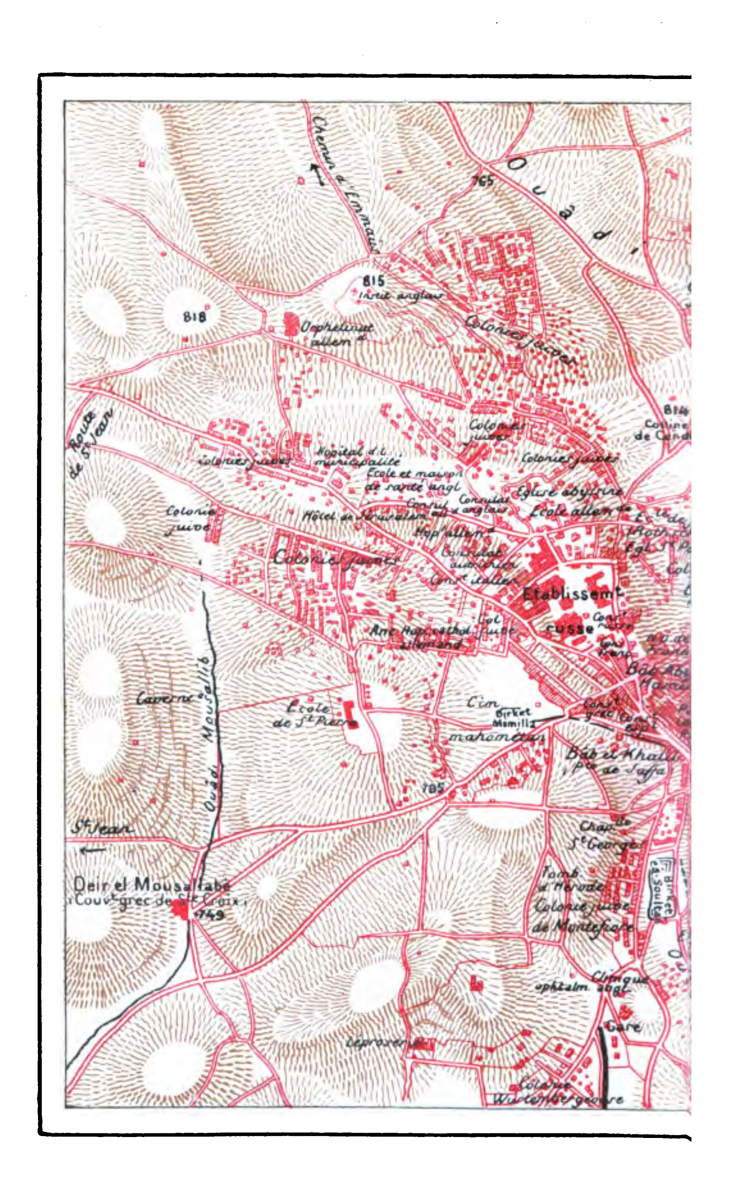
Saint Jérôme montre Haceldama au S. du mont Sion [1], à la place actuelle. Antonin de Plaisance le signale non loin de la piscine de Siloé, près des tombeaux dont nous venons de parler. Arculfe le visita plusieurs fois au S. du mont Sion et ajoute qu'il servait de sépulture aux pèlerins décédés à Jérusalem. Au xiie et au xiiie s. les écrivains latins l'appellent Acheldémac ou Aceldémac ; Ernoul seul le nomme *Chaudemar*. En 1143, le patriarche de Jérusalem céda Haceldama à l'ordre de l'Hôpital de Saint-Jean, pour y inhumer les pèlerins qui mouraient à Jérusalem. En 1236 les Frères Prêcheurs y ouvrirent un petit couvent qu'ils se virent obligés d'abandonner bientôt, à cause des brigands.

On dit que par dévotion sainte Hélène fit transporter une certaine quantité de la terre d'Haceldama au cimetière de Sainte-Croix à Rome. Les Pisans en firent autant pour leur *Campo santo*, en 1228.

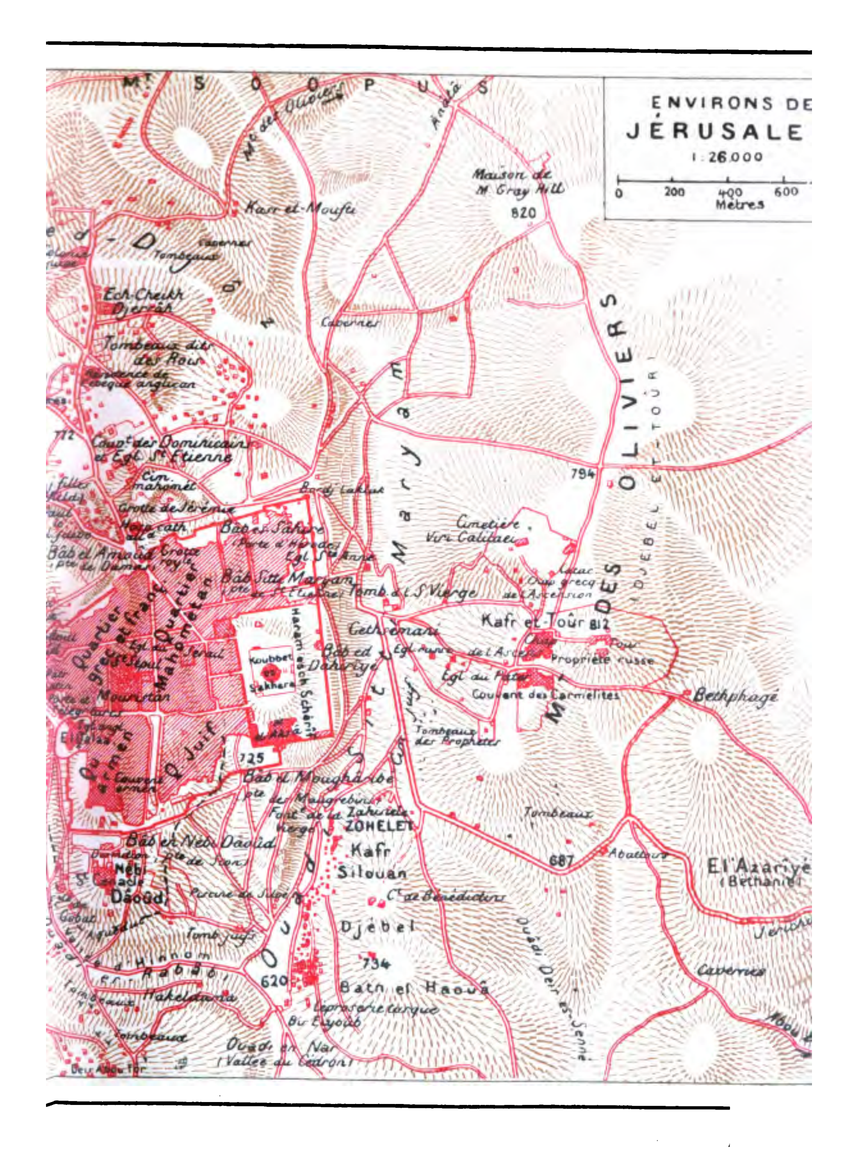
Il ne reste, du monument funéraire, qu'une construction délabrée couverte d'une voûte circulaire qui repose sur un pilier central. Deux brèches pratiquées dans cette voûte, aujourd'hui à fleur de terre, permettent de plonger le regard dans l'intérieur. Le sol actuel est à 5 m. en contre-bas du terrain environnant.

D'Haceldama on continue de suivre la vallée vers le N.-O, et à 700 pas de là, on arrive sur la route de Bethléem, près du *Birket es Sultan* (*V.* Voy. III, p. 206), d'où l'on se rend à la porte de Jaffa.

1. O. S., 102.



Chemin d'Emmaüs
765
O u a d i
815
Instit. anglais
818
Orphelinat allemd
Colonies juives
814
Route de St Jean
Colonies juives
Hôpital de la municipalité
Ecole et maison de santé angl
Colonies juives
Eglise abyssine
Consulat anglais
Ecole allemde
Colonie juive
Hôtel de Jérusalem
Hopl allemd
Colonies juives
Consulat autrichien
Consl italien
Etablissemt russe
Col juive
allemand
Caverne
Ouadi Mousallib
Ecole de St Pierre
Cim mahometan
Birket Mamilla
Consl grec
Pte de Jaffa
785
St Jean
Deir el Mousallabé
Couvt grec de St Croix
749
Chapelle de St Georges
Tomb. d'Hérode
Colonie juive de Montefiore
Birket es Soultan
Clinique ophtalm. angl.
Gare
Léproserie
Colonie Wurtembergeoise



ENVIRONS DE JÉRUSALE
1:26000
0 200 400 600
Mètres
MT SCOPUS
Maison de M. Gray Hill
820
Kasr el-Mouftí
Ech-Cheikh Djerrâh
Tombeaux dits des Rois
Coupt des Dominicains et Egl. St Etienne
Cim. mahomét.
Grotte de Jérémie
Bâb el Amoud
Bâb es Sâhiré
Bâb Sitti Maryam
Tomb. de la S. Vierge
Gethsémani
Bâb ed Dahriyé
Koubbet es Sakhera
Haram esch Schérif
Quartier grec et franc
Quartier Mahométan
Mouristan
Q. Juif
Q. Arménien
725
Bâb el Moughârbé
Bâb en Nebi Daoûd
Nebi Daoûd
ZOHELET
Kafr Silouan
Djebel
734
Batn el Haouâ
620
Ouadi en Nar (Vallée du Cédron)
Hakeldama
Tombeaux
Cimetière Viri Galilaei
794
Kafr et-Toûr 812
Egl. du Pater
Couvent des Carmelites
Propriété russe
Tombeaux des Prophètes
Bethphagé
Tombeaux
687
El Azariyé (Béthanie)
Cavernes
MT DES OLIVIERS
DJEBEL ET-TOÛR
Ouâdi Deir es-Senné
Deir Abou Tor

VIe VISITE

MONT DES OLIVIERS

Porte de Damas. — Grotte de Jérémie. — Grottes royales. — Basilique Saint-Etienne. — Tombeau des Rois. — Mont Scopus. — Mont des Oliviers. — Viri Galilaei. — *Sanctuaire de l'Ascension. — Etablissement russe. — Sanctuaire de l'Apparition de l'ange à Marie. — Grotte de Sainte-Pélagie. — Eglise du Pater.* — Dominus flevit. — *Bethphagé. — Pierre du colloque. — Béthanie.*

On peut se rendre au mont des Oliviers soit à pied par les chemins qui y montent de Gethsémani, soit en voiture par la route carrossable.

Nous recommandons aux pèlerins de faire cette tournée en voiture. Dans une demi-journée, ils pourront visiter tous les lieux indiqués ci-dessus. Le prix d'une voiture à 4 places, aller et retour est de 10 frs.

On fera bien de se munir de bougies pour visiter les grottes et les hypogées. Arrivé au mont des Oliviers, le voiturier descendra avec la voiture vide à Gethsémani, d'où il se rendra à Béthanie pour prendre les pèlerins et les reconduire à Jérusalem. Du mont des Oliviers à Betphagé, il y a 7 min. ; de là à Béthanie, il y en a 15. Le chemin, allant toujours en descendant, peut aisément se faire à pied.

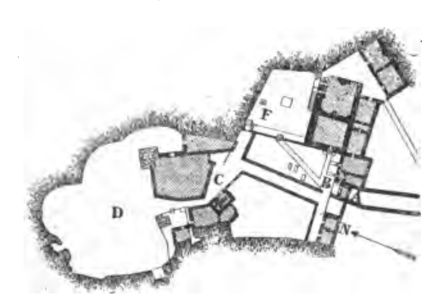
Porte de Damas. C'est la porte *Napolitaine* ou de Naplouse du IVe s. Au XIIe s., on l'appelait porte de *Saint-Etienne.* Les Arabes la nomment *Bâb el Amoûd*, porte de la Colonne, probablement à cause du forum qu'Adrien fit construire à l'entrée, et d'où partait une rue garnie de portiques, aboutissant au mont Sion. La porte de Damas, la plus belle de Jérusalem, est un beau spécimen d'architecture du XVIe s. Elle s'élève, avec les deux grosses tours qui la flanquent de côté et d'autre, sur une autre plus ancienne construite en blocs comparables à ceux de l'enceinte du Temple. Celle-ci est enfoncée dans le sol qui s'est exhaussé autour d'elle au moins de 6 m. On n'en voit plus que quelques voussoirs du cintre. Elle appartenait, à n'en pas douter, à la 3e enceinte construite par Hérode Agrippa Ier, l'an 43 de notre ère.

Tranchée du mont Bézétha. A l'E. de la porte de Damas s'élève le mont **Bézétha,** Quartier-Neuf. De la colline de Jérémie, le point culminant, il descend au Moriah, qui en est le prolongement. La pierre du mont Bézétha est d'excellente qualité ; la position élevée de la colline permettait de transporter les blocs jusqu'au Temple par des chemins inclinés. Aussi, dès la plus haute antiquité, cette colline a-t-elle été exploitée comme carrière, et l'extraction des pierres l'a perforée d'une multitude de cavernes. Agrippa Ier, élargissant la ville, coupa la

colline en deux, et la tranchée ainsi produite servit de fossé à la nouvelle enceinte.

La route de Gethsémani et de Jéricho passe aujourd'hui au fond de cette tranchée.

Grotte de Jérémie. En avançant de 100 pas sur la route de Gethsémani, on rencontre à g. la **Grotte de Jérémie** et à dr. es **Grottes royales**. Pour visiter la Grotte de Jérémie, on suit le petit chemin qui mène à un enclos (A). On entre d'abord dans une cour plantée d'arbres (B). Les colonnes et les débris de sculpture qu'on y voit proviennent d'un édifice circulaire qui s'élevait en ce lieu avant l'invasion musulmane. On passe ensuite près d'un oratoire musulman appelé *el Heidhémiyéh* (du nom de famille des derviches qui la possèdent) (C) et l'on arrive à la caverne (D). Celle-ci, de forme ronde, a environ 35 m. de diam. et est soutenue au centre par deux piliers naturels. Au S.-O., on montre le tombeau du *sultan Ibrahim* (E). Au S.-E., hors de la grotte, existe une belle citerne (F).



Plan de la Grotte de Jérémie.

Depuis le XVIe s., cette grotte passe pour celle où le prophète Jérémie composa ses lamentations. Félix Fabri (1483) et Suriano (1485) ne la mentionnent pas encore. La colline elle-même reçut le nom de Jérémie. Elle est occupée par un petit cimetière musulman appelé *Tourbet Zâhirèh*.

Grottes royales. Dans l'escarpe qui s'élève en face, à 6 m. au-dessous de la naissance du rempart, s'ouvre une grotte beaucoup plus vaste, qui n'a été découverte qu'en 1852. Josèphe la mentionne sous le nom de *grottes royales*. Les historiens arabes l'appellent *Moghâret el Kettân*, grotte de Lin et aussi grotte de Coton. C'est une immense carrière souterraine, soutenue par des piliers naturels. Elle s'étend sous la ville à 200 m. de distance vers le S.-E., sur une largeur d'environ 100 m. Dans les parois se voient encore les niches pour les lampes des carriers ; des quartiers de pierre taillés verticalement ne tiennent plus à la masse que par un côté et sont prêts à être détachés par des coins en bois. Le sol, très inégal et encombré de blocs et d'amas d'écailles de pierre, offre parfois de vrais

précipices. Aussi ne doit-on visiter cette caverne qu'avec circonspection et en compagnie d'un bon guide.

On retourne sur ses pas jusqu'au carrefour de la porte de Damas, et on prend la route de Naplouse, à l'angle du nouvel hospice catholique allemand. Sur le terrain qui s'étend au N. de ce bâtiment, les chevaliers de Saint-Jean de l'Hôpital tenaient leurs écuries, appelées vulgairement l'*Asnerie*. C'est là qu'à la fin du XIIe s. et au XIIIe furent hébergés les pèlerins, auxquels il était défendu de loger en ville.

Le premier chemin qui monte à dr., conduit à un enclos où l'on montre un tombeau juif, habité dans la suite par un anachorète qui traça sur l'une des parois la forme d'une croix. En 1882, le général Gordon s'imagina que c'était le sépulcre de Jésus-Christ. On paie 0 fr. 50 par personne pour entrer dans l'enclos.

Basilique de Saint-Etienne ✠. De l'autre côté du même chemin, toujours à main dr., commence le vaste enclos du couvent des Pères Dominicains. Il renferme outre le couvent et l'Ecole biblique, la belle basilique de Saint-Etienne.

En 455, l'impératrice Eudocie fit construire en dehors de la porte Napolitaine, ou de Damas, une grande basilique en l'honneur du Protomartyr. A sa mort (460), elle y fut inhumée selon ses désirs. L'an 518, saint Sabas présidait dans le vaste édifice une assemblée de 10.000 prêtres et moines, sans compter les séculiers qui y assistaient. En 1099, le comte de Normandie et celui de Flandre établirent leurs camps près de l'église de Saint-Etienne, au N. de la ville ; mais, comme nous l'apprend Saewulf, elle était alors complètement ruinée. Les Croisés l'ont rebâtie dans le style de l'époque ; mais à l'approche de Saladin (1187), ils la démolirent eux-mêmes, à cause de sa proximité de la ville, et ne laissèrent debout que l'*Asnerie*.

En 1881, on remarqua les vestiges d'un édifice religieux. Les Pères Dominicains achetèrent le terrain qui le renferme, et en 1889, les fouilles mirent au jour une chapelle longue de 13 m. et large de 7 m. 50. On y retrouva le rétable de l'autel, représentant Jésus au milieu des 12 apôtres. Tout auprès, on découvrit les vestiges d'un édifice beaucoup plus vaste, dont le sol était pavé de mosaïque et le chevet terminé par une abside. Les Pères Dominicains et après eux plusieurs savants, y virent les restes de la basilique d'Eudocie et l'emplacement de la lapidation de saint Etienne. L'église actuelle fut construite sur les ruines de l'ancien édifice, dont on a conservé le plan avec de légères modifications.

Dans le même enclos, du côté de la fameuse *tombe de Gordon*, on a également découvert une nécropole du plus haut intérêt. Elle renferme des sépulcres juifs et chrétiens, tous taillés dans le roc.

Au sortir du couvent des Pères Dominicains, on continue la route vers le N., laissant à g. la **colline des Cendres**. Les indigènes l'appellent avec raison *Telloûl el Massaben*, la colline des Savonneries. A sa dr., on rencontre l'église protestante avec le palais de l'évêque anglican. Puis, arrivé près d'une citerne située sur le bord de la route, (à 5 min. de Saint-Etienne), on monte le chemin qui s'ouvre à dr. et l'on aperçoit bientôt à g. la porte de l'enclos qui renferme le Tombeau des Rois.

Tombeau des Rois.

C'est la sépulture de la famille royale d'Adiabène, construite de l'an 44 de notre ère à l'an 70. Cette nécropole, la plus belle de Jérusalem, aide beaucoup à comprendre un passage de l'Evangile relatif au sépulcre de Notre-Seigneur. Les Arabes l'appellent *Qoubour el Molouk*, Tombeau des Rois et aussi *Qobour es Sâlatin*.

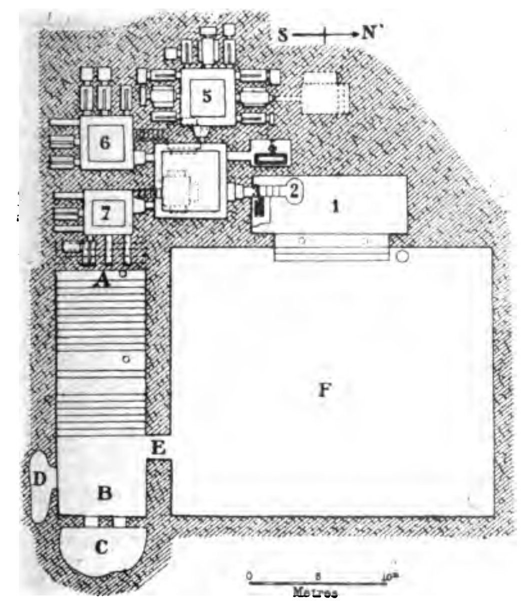
Adiabène, pays situé sur les rives du fleuve Adiabas, affluent oriental du Tigre, formait à l'époque romaine un royaume distinct, payant tribut aux Parthes. Hélène, reine d'Adiabène, se convertit avec toute sa famille au judaïsme et vint à Jérusalem, ainsi qu'Izatès son fils, l'an 44, au moment de la famine dont parlent les Actes des Apôtres (XI, 28). Après avoir employé ses immenses richesses à secourir les pauvres, la reine retourna dans son pays, où bientôt elle mourut ainsi que son fils. Le nouveau roi Monobaze, deuxième fils d'Hélène, transporta leurs dépouilles à Jérusalem, où plusieurs des 48 enfants d'Izatès s'étaient établis. Dans son récit de la destruction de Jérusalem, Josèphe parle de plusieurs princes d'Adiabène, qui prirent part à la défense de la ville, et mentionne 4 de leurs palais. Le même historien nous apprend aussi que leur sépulcre se trouvait « au N. de la ville, à environ 3 stades en face du rempart qui de la tour Pséphina (dont les vestiges furent retrouvés dans l'établissement des Frères des Ecoles chrétiennes), passe sur les cavernes royales. » Dans la relation du pèlerinage de sainte Paule, saint Jérôme raconte qu'elle vint de Gabaon *(el Djîb)* et de Gabaa (Tell el Foûl), « laissant sur sa gauche le mausolée d'Hélène, avant d'entrer en ville. »

La famille Pereyre acheta le Tombeau des Rois en 1879 et en offrit la propriété à la France.

Description. Escalier. Pour creuser cet hypogée royal, le premier soin des ouvriers fut de trouver une masse rocheuse homogène et compacte. La pierre fut d'abord extraite par gradins descendants, de l'O. à l'E (A-B) ; mais le rocher se montra caverneux et traversé de fissures. On renonça à poursuivre le travail dans cette direction. Le plan incliné fut transformé en escalier monumental de 27 marches inégales, de 0 m. 37 à 3 m. 25 de largeur, sur 9 à 10 m. de longueur. Une rigole creusée dans la 11e marche et une autre dans la 21e conduisent les eaux de pluie dans deux citernes ou grottes, moitié naturelles, moitié artificielles, situées à des niveaux différents (C, D). Au bas de l'escalier, 6 blocs rectangulaires furent séparés les uns des autres par des rainures ; mais on n'eut pas le temps de les détacher du sol pour les enlever.

Cour. La roche se présentant dans de meilleures conditions au N., on se décida d'y creuser la cour carrée (F) qui mesure 27 m. de côté, avec une profondeur de 7 à 8 m. sous le niveau du sol environnant. Entre l'escalier et la cour, on laissa subsister un gros mur naturel de 2 m. d'épaisseur, percé d'une grande porte cintrée (E).

Dans la paroi occidentale de la cour (celle qui garantissait le meilleur résultat), on tailla un vestibule de 9 m. de longueur sur 4 m. 50 de profondeur (1). Son entrée était autrefois soutenue par 2 colonnes prises dans la masse, et 2 piliers adhérents au roc. Au-dessus de cette ouverture court une longue frise,



Plan du Tombeau des Rois.

où sont sculptés avec délicatesse des raisins, des palmes et des patères ou boucliers ronds alternant avec des triglyphes. Une gracieuse guirlande orne la partie inférieure, et le tout est couronné par une belle corniche. On monte au vestibule par 3 marches.

Selon Josèphe, le vestibule était surmonté « de trois pyramides. » Eusèbe dit que de son temps on montrait encore au N. de la ville « les illustres colonnes d'Hélène. » (*H. E.*, II, 12). On peut donc se représenter 3 mausolées du genre de celui d'Absalon, mais d'un caractère beaucoup plus riche, comme le prouvent les débris recueillis dans le vestibule.

Arrivé dans ce vestibule, on voit à g. une fosse circulaire de 2 m. 50 de diam. et de 1 m. 40 de profondeur (2), dont la destina-

tion reste inconnue. De là on descend un escalier de 6 marches presqu'effacées, qui aboutit à une porte de 0 m. 80 de haut, sur 0 m. 78 de large (3). Cette entrée était masquée par une grosse pierre en forme de meule, qu'on aperçoit encore, à g. Elle est engagée dans une sorte de couloir étroit où l'on pouvait la rouler à dr. ou à g, selon qu'on voulait ouvrir ou fermer la petite porte. Pour arriver au disque, il fallut d'abord desceller une grande dalle qui de côté et d'autre cachait un étroit passage menant à la pierre et permettant de la faire jouer avec un levier ; une autre dalle, placée au niveau du sol du vestibule, la dérobait à la vue.

Cette meule nous fait saisir l'interrogation des saintes femmes arrivant au tombeau du Christ : « Qui nous roulera la pierre qui ferme le sépulcre ? » (Marc, XVI, 3.)

La petite porte mène dans une antichambre carrée de 6 m. 50 de côté. Tout autour règne un banc large et haut. La voûte est légèrement bombée. Parmi les monnaies que M. de Saulcy y a trouvées au milieu des décombres, la plus moderne fut frappée l'an 70, pendant le siège de Jérusalem. Les nombreuses urnes cinéraires qu'on y rencontra, renfermèrent probablement les cendres des soldats romains tués pendant le siège.

Sur ce vestibule intérieur, s'ouvrent 4 chambres mortuaires. Dans la 1re, à dr. de la porte (4), M. de Saulcy découvrit, en 1863, un sarcophage richement sculpté, contenant un squelette. Le couvercle porte une inscription indéchiffrable en 2 lignes de 8 lettres chacune, la première en syriaque, la deuxième en hébreu. On suppose qu'elle renferme le vrai nom de la reine d'Adiabène, appelée Hélène par les Grecs. Le sarcophage a été envoyé au musée du Louvre à Paris.

La chambre la plus intéressante est la suivante, à main dr. (5). Une porte s'ouvre dans un caveau carré de 4 m. de côté, autour duquel circule un banc. On remarque encore les trous dans lesquels tournaient les pivots d'un battant en basalte. Dans trois des flancs sont creusés deux cercueils à four, *kokim*, et au milieu, une ouverture assez haute introduit dans une chambrette présentant à dr. et à g. un banc funéraire protégé d'un arcosolium, et au fond une 3e couchette placée horizontalement. De la chambrette du N., un étroit couloir conduit dans une pièce assez spacieuse. De chaque côté des ouvertures centrales, une ouverture plus basse donne accès à une tombe simple. Les arcosolia sont garnis d'une niche destinée à recevoir la lampe sépulcrale.

Les deux autres caveaux (6, 7) sont de même nature. Il faudra entrer avec précaution dans le dernier, parce que à dr. en entrant, un escalier descend dans un étage inférieur. L'hypogée renferme en tout 31 tombes.

A 1 km. 1/2 plus loin, sur le chemin de *Nebi-Samouïl*, on rencontre le soi-disant **Tombeau des Juges**, *Qoubour el Qoudat*, que les Juifs des siècles derniers appelent le *Sépulcre du Sanhédrin*. Dans le voisinage se trouvent un grand nombre d'autres hypogées juifs, tous construits d'après les mêmes principes que le Tombeau des Rois.

La route continue à suivre une ancienne voie romaine, traverse la partie supérieure de la vallée de Josaphat, appelée ici *Ouâdi el Djôz*, vallée des Noix, et gagne, par un grand circuit, une hauteur d'où l'on aperçoit fort bien *Nébi-Samouïl*, Castal et Soba. Arrivée au mont Scopus, la voie se bifurque. La nouvelle route construite en 1898 à l'occasion de la visite de l'empereur d'Allemagne, se détache de celle de Naplouse et remonte vers l'E. sur les flancs de la colline dénudée qui domine la Ville sainte.

Mont Scopus (828 m.). Cette colline, qui tire son nom du mot grec σκοπός, observateur ou sentinelle, servit de camp à Titus et à la plupart des conquérants qui vinrent assaillir Jérusalem. C'est sur cette même hauteur que se présenta Alexandre le Grand qui, après la prise de Gaza, songea à s'emparer de Jérusalem. Le grand-prêtre Jaddus, revêtu de ses ornements pontificaux et accompagné d'une foule immense, se rendit en grande pompe au-devant du conquérant, pour fléchir sa colère. Frappé de la majesté du spectacle, Alexandre s'inclina devant le pontife et se rendit avec lui au Temple pour offrir des sacrifices à Dieu [1].

Le mont Scopus n'est que le prolongement du mont des Oliviers. La route se dirige bientôt du N. au S. en suivant la crête. Après avoir dépassé une villa anglaise à g., le pays présente un aspect étrange et saisissant du côté de l'E. Là s'étend le désert de Juda jusqu'au Jourdain. Une partie de la mer Morte apparaît plusieurs fois comme un bassin de mercure, et la longue chaîne des montagnes bleuâtres de Galaad et de Moab ferme le tableau. On franchit ensuite une forte dépression de la crête et on atteint le

Mont des Oliviers.

Le mont des Oliviers est appelé en arabe *Djébel et Tour*, nom qui signifie *montagne par excellence* ou *montagne sainte*, et qui est commun aux monts Thabor, Garizim et Sinaï. Cette petite chaîne s'étend parallèlement à la colline du Temple, dont elle n'est séparée que par le torrent de Cédron. Les ondulations de la montagne forment trois éminences distinctes. Celle du N., la plus haute, est appelée *Montagne de la Galilée*

1. A. J., XI, 8.

depuis le XIIIe s., et *Viri Galilæi* depuis le XIVe. Les Arabes la nomment *Karm es Sayâd*, Vigne du Chasseur. On la laisse à dr., pour arriver à celle du centre (808 m.), qui est le lieu traditionnel de l'ascension de Notre-Seigneur. Elle domine de 60 m. l'esplanade du Temple, dont elle n'est séparée que par une distance de 700 m. en ligne droite. Au S., un autre mamelon, qui ne porte pas de nom spécial, renferme le *Tombeau des Prophètes*. Il se prolonge par le mont du Scandale, *Djebel Batn el Haoua*, l'outre des Vents, qui est au niveau du *Haram esch Schérîf*.

Pendant la révolte d'Absalon, David « passa le torrent de Cédron » et traversa « la montée des Oliviers », d'où il se rendit à Bahurim (près d'Anatoth (*V.* p. 264 et 313), et de là à Jéricho [1]. Le culte idolâtrique pratiqué plus tard sur cette montagne, lui valut le nom de *mont de Corruption* ou *de Perdition*. « Joas (880-844), est-il dit, abolit les hauts lieux de Chemosch et de Moloch que Salomon avait établis sur le mont du Scandale [2], à l'E. de Jérusalem et à droite (c'est-à-dire au S.) du mont de Perdition [3] », « au midi du mont des Oliviers », dit le Targum de Jonathan. Dans les prophéties de Zacharie [4], elle est appelée « mont des Oliviers », comme dans plusieurs exemplaires du IIe livre des Rois, et surtout dans le Nouveau Testament. Néhémie [5] nous apprend que ses flancs n'étaient pas seulement ombragés d'oliviers, mais aussi de pins, de myrthes et de palmiers.

Chaque année, avant Pâque, on y immolait la vache rousse, pour préparer avec ses cendres l'eau lustrale. Cette cérémonie avait lieu, d'après les rabbins, sur le mamelon méridional. On y allumait aussi les signaux, pour transmettre aux Juifs de la Babylonie l'apparition de la nouvelle lune de Pâque.

Pendant le siège de Jérusalem, Titus y fit camper deux légions, et établit sur sa crête le célèbre mur de circonvallation.

Dans l'Ancien Testament, cette montagne ne joua, en somme, qu'un rôle très effacé. Le mont des Oliviers des Juifs est totalement éclipsé par le mont des Oliviers des chrétiens. Les souvenirs qui se sont attachés à son sommet ne sont pas moins glorieux que ceux qui illustrent sa base, le Gethsémani.

Colline du Viri Galilaei.

Cette colline n'a pas d'histoire spéciale.

Au XIIIe s. elle apparaît dans les récits des pèlerins sous le nom de *Montagne de la Galilée*, passant pour celle dont parle saint Matthieu (XXVIII, 6) quand il dit : « Or les onze disciples s'en allèrent en Galilée, sur la montagne où Jésus leur avait dit de se rendre. » D'après le contexte et l'interprétation des Pères de l'Eglise, le Seigneur leur est apparu dans la province de Galilée et non au mont des Oliviers [6]. Au XIVe s. on l'appelle *Viri Galilæi*, nom qu'elle a conservé jusqu'aujourd'hui. En voici la raison, à notre avis : Saint Willibald, parlant du sanctuaire de l'Ascension, dit : « A l'intérieur de l'église se trouvent deux colonnes placées l'une contre le mur septentrional, l'autre contre le mur méridional. Elles sont là en mémoire et comme symbole des deux hommes qui dirent : Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel ? » Jean de Wurzbourg (1165) parle du même souvenir. Mais lorsqu'il ne fut plus permis aux chrétiens de s'approcher du sanctuaire transformé en mosquée,

1. II R., XV, 14. — 2. III R., XI, 7. — 3. IV R., XXIII, 13. — 4. Zach., XIV, 4. — 5. Néh., VIII, 5. — 6. V. *La montagne de la Galilée*.

on vénéra l'apparition des deux anges sur la colline voisine, et on y planta les deux tronçons de colonnes qu'on y voit encore. Quaresmius (1626) combattit déjà cette erreur. Il admet seulement que le *Karm es Sayâd* ait pu recevoir le nom de Galilée, parce que les Galiléens y trouvaient leur gîte, quand ils venaient à Jérusalem pour les grandes solennités

Depuis 1881, le plateau du *Karm es Sayâd* est entouré d'un mur de clôture qui renferme une église et le palais de l'évêque grec de Jéricho, construits récemment. On y a trouvé beaucoup de débris de colonnes, de pavés en mosaïques et plusieurs sépulcres juifs et chrétiens taillés dans le roc.

La route carrossable se termine sur la colline de l'Ascension, au milieu du petit village arabe *Kefr et Tour*, ou *Kefr Zeitoûn*.

Colline de l'Ascension.

Dans son évangile (XXIV, 50), saint Luc dit que Jésus mena ses disciples hors de la ville « vers Béthanie » et qu'en les bénissant il fut enlevé au ciel. Dans les Actes des Apôtres (I, 12), il raconte « qu'après cet événement, les apôtres partirent de la montagne des Oliviers, qui est éloignée de Jérusalem de l'espace du chemin qu'on peut faire le jour du sabbat, et s'en retournèrent à Jérusalem. » Eusèbe de Césarée et les chrétiens de Jérusalem montraient le théâtre de cet événement sur le monticule central du mont des Oliviers.

Plusieurs versions de l'évangile de saint Luc portent : « Il les conduisit hors de la ville, *jusqu'à* Béthanie. » La leçon des 4 anciens manuscrits B, C, D, L, et celle du *Sinaïticus* disent πρὸς Βηθανίαν, *vers* Béthanie. On aurait ensuite tort de confondre le *bourg de Béthanie* avec le village *el Azariéh* qui renferme le tombeau de saint Lazare. Le disciple fut nécessairement enseveli hors du bourg, qui semble avoir disparu pendant les guerres livrées sous les murs de Jérusalem au temps de Vespasien et d'Adrien, tandis que, au IVe siècle, un nouveau centre d'habitations, appelé *Lazarium (el Azariéh)*, se forma autour du sépulcre de saint Lazare, comme nous l'apprend sainte Sylvie d'Aquitaine. D'après saint Jean (XI, 18), Béthanie se trouvait à environ 15 stades, 2.800 m., de Jérusalem. Or la distance qu'un Juif pouvait franchir sans violer le repos sabbatique est évaluée par les Talmudistes à environ 1.400 m. Ce n'est donc pas du bourg de Béthanie, mais bien du mont des Oliviers que partirent les apôtres, après avoir vu leur Maître monter au ciel. Chose curieuse ! Les indigènes donnent le nom de *Batthaniyéh* à la hauteur qui porte l'église du *Pater* [1]. Le territoire de Béthanie se serait-il étendu jusque-là ? — L'Evangile [2] et les Talmudistes prennent parfois Bethphagé, Béthanie et le mont des Oliviers indistinctement l'un pour l'autre.

Sanctuaire de l'Ascension ✠.

Sainte Hélène ordonna la construction de deux grands édifices sur la colline de l'Ascension : l'un, une rotonde appelée

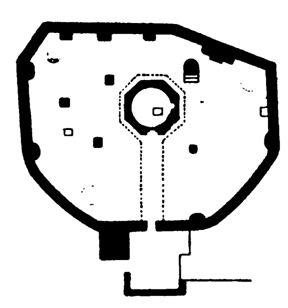
1. Clermont-Ganneau, *Arch. res.*, I, 342. — 2. Cf. Marc, XI, 1. — Luc, XIX, 20.

Imbomon, Εμβώμιον, autel, s'éleva à l'endroit même d'où Jésus monta au ciel ; l'autre, *Eléona*, Oliviers, était une vaste basilique qui recouvrait la grotte où le Seigneur avait prophétisé la ruine de Jérusalem et son dernier avènement [1].

L'*Imbomon* était à l'*Eléona* ce que l'*Anastasis* était au *Martyrium* près du Golgotha. Le premier était moins une église qu'un monument commémoratif, tandis que le second était la *basilique* proprement dite. où se rassemblaient les fidèles pour assister aux offices divins. C'est pourquoi, si Eusèbe, sainte Sylvie et d'autres parlent des deux édifices, le Pèlerin de Bordeaux, comme d'autres encore, ne mentionne au mont des Oliviers, ainsi que près du Golgotha, que la basilique. La rotonde n'était que le complément de celle-ci, comme certains baptistères en Italie.

La basilique de l'Eléona, qui vers l'époque des Croisés porte aussi le nom d'église du *Pater* ou est confondue avec celle-ci, a complètement disparu ; on n'en a même pas encore retrouvé l'emplacement. La célèbre grotte, où Jésus prédit la ruine de Jérusalem et initia ses disciples aux mystères de la foi, a également échappé jusqu'ici à toute recherche.

Monument de l'Ascension. Il était unique en son genre. Saint Jérôme nous apprend qu'il était de forme ronde et à ciel ouvert. Arculfe, Willibald, Bernard et Daniel nous fournissent des renseignements plus précis, qui permettent de reconstituer l'Imbomon, en tenant compte de ce qui en subsiste encore.



Plan de l'église de l'Ascension.

Le sanctuaire consistait en une cour ronde, pavée de mosaiques et de marbre. Elle avait environ 35 m. de diam. et était entourée de trois rangées de colonnes concentriques, surmontées de voûtes et formant un double portique. Au centre de la cour, une espèce de *téménos* que ne couvrait ni voûte ni toiture, se trouvait le rocher sacré d'où Jésus monta au ciel, et qui avait conservé l'empreinte de ses pieds. Une grille en métal protégeait cette pierre, à côté de laquelle s'élevait un autel également en plein air. Par la nature même de sa construction, ce monument souffrit peu lors du passage des Perses ; Arculfe, Willibald et le moine Bernard (870) le trouvèrent debout « avec sa cour à ciel ouvert, renfermant la pierre sacrée et l'autel. »

En 1113, Daniel le Russe trouva la pierre sacrée recouverte d'un édicule, dont la voûte était percée d'une ouverture au centre. Il aura été construit par les moines Bénédictins ou les empereurs grecs au XIe s.

1. Matth., XXIV. — Marc, XIII. — Luc, XXI, 5.

« Cet endroit, dit-il, formant une enceinte toute ronde pavée de dalles de marbre, est entouré de chambres voûtées. Au milieu de cette enceinte s'élève une petite chapelle arrondie, à ciel ouvert et sans dallage, et c'est là, sous cette coupole découverte, que gît la sainte pierre. »

Au temps des Croisés, les portiques, ou « le cercle des chambres voûtées » de Daniel, furent transformés en couvent à l'usage des chanoines réguliers de Saint-Augustin, appelés les moines blancs. Aujourd'hui, le couvent est occupé par une ceinture de maisons arabes. Le mur de l'enceinte intérieure a été relevé sur les fondements du mur circulaire primitif, comme l'indiquent encore les pans de mur du côté de l'O., qui se rapprochent du cercle. Les parois de l'enceinte furent ornées de huit faisceaux de colonnes, dont les bases sont d'inégale grandeur, et dont les chapiteaux supportaient un entablement. Si jamais les architectes francs avaient eu l'intention de construire une nef circulaire avec une rotonde couverte d'une coupole, ils y ont vite renoncé, pour s'en tenir au simple édicule; on n'a, d'ailleurs, trouvé aucune trace d'une seconde rangée de colonnes à l'intérieur. Le mur des Croisés fut reconstruit plus tard, du côté de l'E., à pans droits très irréguliers.

Chapelle de l'Ascension. La gracieuse chapelle, qu'on voit au centre de la cour, a été construite par les Croisés; les musulmans l'ont ensuite légèrement modifiée. C'est une construction octogone inscrite dans un cercle de 6 m. 60 de diam. Elle est formée de 8 piliers doubles, flanqué chacun de deux colonnettes en marbre, supportant 8 arcades ogivales. L'octogone se termine par une corniche supportée par des modillons. Les bases et les chapiteaux des colonnettes, ainsi que les modillons, tous en marbre blanc, sont du même type que ceux du Tombeau de la Vierge, de la chapelle du Couronnement et du baptistère octogonal transformé en oratoire de l'Ascension de Mahomet au Haram esch Schérif. Au XIIe s., la coupole était percée d'une grande ouverture au centre, mais ne reposait pas sur un tambour; les 8 arcades étaient complètement à jour. Les musulmans ont muré 7 des flancs de la chapelle, et construit une nouvelle coupole sans ouverture centrale; mais ils l'ont élevée sur un tambour, dont les fenêtres éclairent l'intérieur du sanctuaire.

A l'intérieur, un encadrement de marbre blanc de 0 m. 80 de long sur 0 m. 50 de largeur et 0 m. 10 en profondeur, entoure le rocher qui porte l'empreinte du pied gauche de Notre-Seigneur; les vestiges du pied droit se sont effacés avec le temps. Saint Jérôme et sainte Paule ont baisé cette pierre sacrée [1].

1. In Zach., XIV, 4.

C'est là que Jésus, au terme de sa mission divine, bénit une dernière fois ses disciples et leur fit cette suprême recommandation : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à garder tout ce que je vous ai recommandé. Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » (*V.* Luc, XXIV, 50-53, n° **58**, et Act., I, 9-13, n° **87**).

Sous la porte d'entrée de l'enceinte, M. Schick a découvert une grotte qui est sans doute celle qu'Eusèbe indique près du sanctuaire de l'Ascension, moins grande cependant que celle de l'Eléona.

Chaque année, le jour de la fête de l'Ascension, les Franciscains célèbrent solennellement les offices divins sur la sainte montagne. Ils s'y rendent dès la veille, chantent les premières Vêpres et Matines, et passent le reste de la nuit sous la tente. Dans la chapelle, qui reçoit pour la circonstance un revêtement nouveau, ils dressent deux autels portatifs, où les prêtres ne discontinuent pas de célébrer la sainte messe depuis minuit jusqu'à midi. Les Grecs et les Arméniens non-unis tiennent leur autel dans la cour.

Minaret. A l'entrée de la cour s'élève un minaret d'une base carrée de 3 m. 30 de côté ; elle est en maçonnerie pleine à une hauteur de 6 m. Cette partie de la construction semble remonter aux Croisés et avoir servi de base à un clocher. Pour y monter, on entre, au S., dans le divan du derviche, l'Imâm de la mosquée ; c'est le vestibule d'un oratoire musulman, reste de l'ancien couvent des moines blancs. A g. on rencontre un escalier qui mène au minaret muni à l'intérieur d'un escalier en colimaçon.

Panorama. Du haut du minaret on jouit d'un coup d'œil saisissant. Le regard embrasse à la fois la ville entière de Jérusalem entourée de la vallée de Josaphat et de celle de la Géhenne, les montagnes de la Judée et d'Ephraïm, et s'étend au-delà de la mer Morte et du Jourdain, évoquant partout les plus grands souvenirs de l'histoire du peuple d'Israël. L'Hérodium, ou mont des Francs, qui se dresse au S. semblable à un cratère éteint, et la surface miroitante de la mer Morte au S , attirent spécialement le regard.

Etablissement russe. On se rend dans l'établissement russe situé à l'E. du sanctuaire de l'Ascension, en traversant un petit bois de sapins. La construction de l'hospice, de l'église, du clocher et d'autres bâtiments, fut entreprise en 1870 et terminée en 1887. A 50 m. à l'E. de l'église, on peut voir, dans une construction rectangulaire, une splendide mosaïque d'une exécution artistique, qui représente un agneau, un cédrat, un canard, une oie, des poissons, des grappes de raisin, etc. La bande qui l'encadre contient une inscription arménienne avec ces mots : « C'est le tombeau de la bienheureuse Susanne,

mère d'Artavan, 18 septembre. » Cette épitaphe, comme le fait remarquer M. Clermont-Ganneau [1], a été incrustée au ve ou vie s. dans une mosaïque plus ancienne. Celle-ci ne porte aucun emblème funèbre, ni aucun signe qui démontre une origine chrétienne [2]. Sous la mosaïque existe un caveau sépulcral à 6 loges grossièrement creusées dans le roc. La salle contient quelques sculptures antiques trouvées dans le sol du plateau. Vers l'orient, on voit un hypogée chrétien de 18 tombes.

La lisière du bois de sapins offre un beau coup d'œil sur la vallée du Jourdain; mais du haut du clocher, le panorama est beaucoup plus étendu.

Lieu de l'Apparition de l'ange Gabriel à Marie †. Au S.-O. du monticule *Viri Galilæi,* à l'endroit où la route qui monte de Gethsémani se replie vers le S., existait une chapelle souvent mentionnée par les pèlerins, et dont on fit disparaître les dernières traces en 1882. Une tradition fort répandue par les livres apocryphes du ive et du ve s. rapporte que Marie, allant un jour prier au mont des Oliviers, reçut la visite de l'archange Gabriel. Celui-ci lui annonça qu'au bout de trois jours, elle serait réunie à son divin Fils, et lui remit une palme comme signe de son entrée triomphale au ciel.

En 1902, on découvrit au mont des Oliviers une inscription grecque où il est dit : « A été enterré le jour de la Pentecôte, le juste Josépios, prêtre du sanctuaire nouvellement fondé de l'Ange apparu. » M. Clermont-Ganneau, qui fait remonter cette inscription au viiie ou au ixe s., est d'avis que Josépios était attaché au sanctuaire de l'Apparition de l'Ange à Marie [3].

Grotte de Sainte-Pélagie †. A l'angle S.-E. de l'habitation de l'Imâm de la mosquée de l'Ascension, s'ouvre un souterrain. D'un vestibule obscur, on descend par un escalier de 15 marches, dans une grotte où l'on ne rencontre qu'un sarcophage fort simple. Cette grotte paraît avoir été originairement un sépulcre hébreu. Au dire des Juifs, c'est le **tombeau de la prophétesse Hulda,** qui vécut au temps du roi Josias (641-610) [4].

Marguerite, la célèbre comédienne d'Antioche, ramenée de sa vie déréglée par saint Nonne, évêque d'Edesse, vint à Jérusalem sous le nom de Pélagie, pour expier ses désordres par les larmes et les plus austères mortifications. Elle mourut en 457, après trois ans de pénitence. Théodose (530), Antonin de Plaisance (570), Daniel (1113) et d'autres pèlerins rapportent que sainte Pélagie avait passé les dernières années de sa vie et reçu la sépulture dans cette même grotte, qui ne tarda pas à devenir un sanctuaire. Les musulmans en ont fait une mosquée, où

1. *Arch. res.*, I, 321-331. — 2. V. *La Patrie de S. Jean-B.*, p. 200-203 — 3. *Rec. d'arch. or.*, V, 164-169. — 4. IV R., XXII, 14-20.

ils vénèrent le tombeau d'une dame *Rabba*, *Qabr Sidna Rabba*, nom qui cache celui de Hulda ou celui de Pélagie.

Eglise du Pater ✠. De la Grotte de Sainte-Pélagie on aperçoit à quelques pas, vers le S., le *Carmel du Pater* avec l'église du *Pater*.

D'après la tradition, Jésus enseigna une seconde fois l'oraison dominicale à ses disciples au mont des Oliviers, dans les circonstances relatées par saint Luc (XI, 1-13, V. **n° 49**). Avant l'arrivée des Croisés en Palestine, une église connue sous le nom de *Pater noster* marquait cet emplacement au S. du sanctuaire de l'Ascension ; elle remontait nécessairement au-delà du VIIe s. Swein, évêque de Viborg, et son frère Eskill, neveux de la reine Bothilde, trouvèrent cette église dans un état de délabrement et la firent reconstruire à leurs frais. Peu après, l'an 1152, l'un et l'autre y reçurent la sépulture.

En 1869, la princesse de la Tour d'Auvergne acheta le vaste terrain situé au S. du sanctuaire de l'Ascension et y construisit une nouvelle église du *Pater*, avec un monastère qui, en 1876, fut occupé par des religieuses Carmélites de France Les fouilles ont mis au jour plusieurs sépulcres juifs et chrétiens, avec une abside située dans l'angle S.-O. du préau. C'est là, dit le Fr. Liévin, que la tradition indiquait le lieu du *Pater*.

Pour visiter l'église du *Pater*, on traverse un cloître formé de 4 galeries en arcades ogivales, de 28 travées à jour. Le mur de fond est orné de 35 grands cadres, contenant chacun dans une langue différente le *Pater* peint sur émail. Au centre de la galerie méridionale s'ouvre une chambre mortuaire qui renferme un mausolée en marbre blanc, représentant la fondatrice de l'établissement décédée et exposée sur un lit de parade. Napoléon III eut l'idée de faire exécuter ce monument funèbre du vivant de sa cousine, la princesse d'Auvergne, et de lui en faire cadeau. Celle-ci est morte en 1891 ; mais son corps n'a pas encore été transporté dans le cloître du *Pater*. Une urne, déposée dans une niche au-dessus du mausolée, renferme le cœur du père de la princesse.

L'église du *Pater* s'ouvre à l'E. du cloître.

Crypte du Credo. En traversant la grande cour située à l'O. du cloître, on rencontre à g., près de la porte de sortie, une ancienne citerne transformée depuis peu en oratoire sous le nom de *Crypte du Credo*.

C'est une ancienne piscine en partie taillée dans le roc dans la direction du N. au S. Elle a 17 m. 80 de longueur sur 3 m. 80 de largeur et communique encore par un canal avec une grande citerne qu'on voit en dehors de l'enclos. Originairement à ciel ouvert, elle a été plus tard recouverte de larges dalles appuyées sur une série de petits arceaux qui reposent sur des piliers arrondis, en maçonnerie. Le sol est taillé en cuvette et toutes les parois ont été enduites de ciment.

Saewulf (1102), le premier pèlerin qui parle du lieu où les apôtres auraient composé le *Credo* avant de se disperser dans le monde, l'indique au Saint-Cénacle. C'est là qu'Adrichomius le montrait encore en 1584. Anselme de Cracovie (1508) était d'avis que ce fut au mont des Oliviers, à 40 pas du lieu de l'Ascension et à 40 pas de l'endroit où Jésus prédit

la fin du monde. » Même dans cette hypothèse, il ne vise pas l'ora actuel.

Quaresmius parle d'une église Saint-Marc située dans le voisi Dès le IVe s. le mont des Oliviers, habité par un grand nombre de s leurs et de servantes de Dieu, se couvrit d'églises, et déjà en 530, T dose en compta 24 ; mais avant le XVIe s. il n'est jamais question d église du *Credo*.

Dominus flevit †. En sortant de l'enclos du *Carmel du P* on descend vers la vallée de Josaphat par un chemin rc leux, en laissant à g. le couvent des Religieuses Bénédic de France. Après un parcours de 190 m., on arrive au lie Jésus pleura sur Jérusalem. (V. Luc, XIX, 29-44, n° 52).

Jésus vint de Bethphagé, monté sur un ânon, et traversa le mon Oliviers. « Lorsqu'il était déjà près de la descente du mont des Oliv dit saint Luc, toute la foule des disciples, transportée de joie, se m louer Dieu à haute voix pour tous les miracles qu'ils avaient vu Béni soit, disaient-ils, le roi qui vient au nom du Seigneur ! Paix le ciel, et gloire au plus haut des cieux ! — Alors quelques Pharis au milieu de la foule, dirent à Jésus : Maître, faites taire vos disci — Il leur répondit : Je vous le dis, si ceux-ci se taisent, les pierres ront. Et lorsqu'il fut proche de Jérusalem, à la vue de la ville, il pl sur elle, en disant : « Si tu connaissais, toi aussi, du moins en ce qui t'est donné, ce qui ferait ta paix !... » Il ressort de l'Evangile qu fut sur le versant occidental du mont des Oliviers que Jésus pleura la ville ingrate. On ne peut pas objecter le mauvais état du chemin passe par le *Dominus flevit*. La montagne était alors boisée et ses fl couverts de terre. Depuis des siècles, elle est presque dénudée pentes sont ravinées par les eaux de pluie et le rocher a été mis dans le fond des vallons, qui de haute antiquité servaient de chemi

Au XIIe s., le lieu du *Dominus flevit* était marqué par église élevée sur le bord septentrional du chemin. Elle transformée en mosquée sous le nom d'*el Mansouriyé* Triomphateur, et aujourd'hui elle n'est plus qu'une r En 1891, les Franciscains construisirent sur le bord mérid de ce même chemin, presque en face d'*el Mansouriye* modeste chapelle y voit à présent 1901, le cœur du quis de Bute a ét posé en terre à cô la chapelle.



Tombeau des Prophètes. Du *Dominus flevit* on retourn ses pas jusqu'au *Carmel du Pater*. De *suit le chemin qu dirige au S., et à pas on arrive à un clos qui renferme* **Tombeau des Pr**

phètes. C'est un caveau en forme de labyrinthe taillé dans le roc, du IVe au Ve s., pour servir de sépulture à des chrétiens étrangers. D'une galerie droite partent deux galeries circulaires et concentriqnes. La plus extérieure présente 28 niches à cercueil; il y en a 8 autres dans deux chambres qui s'y rattachent. Le plan du monument nous dispense d'en faire une description plus détaillée.

M. Clermont-Ganneau étudia soigneusement les grafites en langue grecque tracées dans le plâtre qui recouvre la paroi extérieure des tombes. Elles renferment toutes des noms de chrétiens originaires de la Batanée, du Hauran, de Palmyre, etc. Il en conclut que c'est un *polyandrion* ou sépulcre commun, construit par des chrétiens transjordaniens, probablement des ébionites, résidant à Jérusalem au IVe et au Ve s. [1].

Il est possible que ce labyrinthe ait emprunté son nom à un monument voisin, érigé à quelque prophète par les Pharisiens [2]. Depuis 1890, ce tombeau est la propriété des Russes.

Sanctuaire de Bethphagé ✠.

Du *Tombeau des Prophètes*, on revient à l'angle N.-O. du monastère des Carmélites et on tourne à dr., vers l'E., pour suivre le chemin qui n'est que la continuation de celui qui monte du *Dominus flevit*. Avant d'arriver à l'extrémité du jardin des Carmélites, on remarque à main g. un enclos portant les armes de Terre sainte. La propriété, que les Franciscains ont acquise depuis peu, s'étend jusqu'au mur de ceinture du sanctuaire de l'Ascension. Ce terrain renferme, en conséquence, une bonne portion de l'emplacement des portiques du monument primitif, et même une partie de sa cour centrale.

De là on tourne à dr., pour descendre par un chemin qui domine une profonde vallée. Sur les pentes à g., on a découvert un grand nombre de mosaïques, des inscriptions funèbres chrétiennes en langue grecque, et les vestiges de deux églises. A 7 min. du jardin des Carmélites, on rencontre la chapelle de Bethphagé.

Sanctuaire de Bethphagé. Ce sanctuaire représente un double souvenir évangélique. Au IVe s. déjà, il s'élevait à cet endroit une église où les chrétiens de Jérusalem, accompagnés de l'évêque, célébraient la mémoire de l'émouvant entretien que Marthe et Marie eurent avec le divin Maître, lorsque celui-ci vint de Jéricho pour se rendre à Béthanie, quatre jours après la mort de Lazare. C'est là que se trouve la **pierre du colloque.** (*V.* S. Jean, XI, 1-14, **n° 67**).

Là aussi les chrétiens de Jérusalem montraient, non l'empla-

1. *Arch. res.*, I, 375. — 2. Cf. Luc, XI, 47.

cement de Bethphagé, mais le lieu où Jésus, arrivé « en face de Bethphagé, vers le mont des Oliviers », monta sur l'ânon pour faire son entrée triomphale à Jérusalem. C'est là aussi qu'on voit la **pierre de Bethphagé.** (*V.* S. Luc, XIX, 29-44, n° **52**).

Sous la domination des rois latins, la procession des palmes, le dimanche des Rameaux, partait de ce sanctuaire. Plus tard, les Pères Franciscains reprirent cette cérémonie ; mais en 1563 la procession annuelle a été interdite par le gouverneur de Jérusalem, sur l'instigation des Juifs. La chapelle et la pierre célèbre disparurent peu à peu sans laisser de traces ; mais les Pères Franciscains et les chrétiens de la Ville sainte continuèrent à visiter ce lieu pour célébrer annuellement, à son point de départ, la marche triomphale de Jésus.

Stèle de Betphphagé. A l'endroit précis où les Franciscains chantaient ou récitaient chaque année l'évangile de l'en-



Stèle de Bethphagé (côté nord).

trée triomphale de Jésus à Jérusalem, pour célébrer l'épisode qui se rattache à Bethphagé, on découvrit fortuitement, en 1876, un bloc de pierre cubique adhérent au sol. Il mesure 1m,30 de long, en moyenne 1m,10 de large et 1 m. de haut, et est couvert, sur les 4 faces, de peintures délicates qui rappellent plutôt les fines enluminures d'un missel précieux qu'une fresque ordinaire, destinée à masquer la nudité d'une paroi. Au N., la peinture représente un castel, un groupe d'hommes, une ânesse et un ânon. Celle de l'E. représente des personnages portant des palmes. La place que devait occuper Jésus monté sur l'ânon, est dégradée. Au S., du côté de Béthanie, on voit Marthe et Marie prosternées aux pieds de Jésus, et au second plan, la résurrection de Lazare, qui explique la démarche des

deux sœurs. A l'O., une inscription mutilée, en 4 lignes, porte ces mots :

BETHPHAGE N
VM CVM ASINA DUCTVS | AD HEROSOLIMA
M
BERNARDI WITARDI DE BORDA FOK



Stèle de Bethphagé (côté sud).

A 2 m. de la stèle, on mit au jour les fondements d'une abside, puis ceux d'une chapelle de 12 m. de long sur 8 de large.

Pierre du colloque. Lazare était depuis 4 jours au tombeau, lorsque Jésus vint de Jéricho pour aller à Béthanie. Dès que Marthe eut appris que le Maître approchait, elle alla au-devant de lui et, tout éplorée, elle se jeta à ses pieds en s'écriant : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. » Après que Jésus l'eut consolée, Marthe courut prévenir sa sœur de son arrivée. Celle-ci quitta Béthanie à son tour et trouva Jésus à l'endroit où Marthe l'avait laissé. Jésus la voyant pleurer, elle et les Juifs qui l'accompagnaient, frémit en son esprit et se laissa aller à son émotion. « Où l'avez-vous mis ? » leur demanda-t-il. Ils lui répondirent : « Venez et voyez. » Jésus pleura.

Le lieu de cette rencontre doit évidemment se trouver sur le chemin entre Béthanie et Jéricho. Ce chemin n'est pas la route actuelle qui passe au S. d'*El Azarieh* ; car son tracé ne remonte qu'à Abd el Melek qui la fit construire vers la fin du VIIe s. La voie romaine de Jérusalem à Jéricho remontait vers le N., comme au temps de David, passait par

Bahurim, près d'Anathot (*Anâta*), pour se rendre de là à la colline dite du *Bon Samaritain*, puis à Jéricho. Antonin de Plaisance (570) arrivé de Jéricho à Bahurim est obligé « de tourner vers la gauche », c.-à-d. au S., afin de visiter le tombeau de saint Lazare. Voici du reste un témoignage précis : Sainte Sylvie raconte vers l'an 385 que le samedi de la Passion, l'évêque et le clergé de Jérusalem, suivis de la population, se rendaient au tombeau de saint Lazare, au *Lazarium*, pour y célébrer l'anniversaire de la résurrection du disciple de Jésus. La procession passait par le mont des Oliviers et « s'arrêtait, à environ 500 pas avant d'arriver au *Lazarium*, dans une église située sur le chemin, à l'endroit où Marie, sœur de Lazare, rencontra le Seigneur. On y lisait le passage de l'évangile qui se rapporte à cette rencontre. » La pèlerine gauloise, qui ne fait pas une description des sanctuaires, mais une simple relation des cérémonies liturgiques du jour, n'avait pas à rapporter ici les autres souvenirs évangéliques qui se rattachaient au même lieu. En 530, Théodose visita à Bethphagé une église construite à l'endroit où Jésus monta sur l'ânon.

En 1113, Daniel, un écho de la tradition grecque, dit : « A la distance d'une verste de là, (Béthanie), du côté de Jérusalem, se trouve une colonne érigée au lieu où Marthe rencontra Jésus. C'est aussi là que Jésus monta sur un âne, après la résurrection de Lazare[1]. » Une autre version porte le mot *tour*[2], au lieu de *colonne*. Jean de Wurzbourg (1165) signale à l'emplacement de Bethphagé « deux espèces de tours en pierre, dont l'une est une église. »

Les pèlerins du XIIIe et XIVe s., ne connaissant, pour aller à Jéricho, d'autre chemin que la route actuelle construite par les Arabes, furent amenés à placer au S. de Béthanie l'entretien de Jésus avec Marthe et Marie. Pour la même raison, Bahurim, qui est une ville de Benjamin, a été identifiée avec Aboudis, qui est en Juda (*V.* Voy. VIII, p. 264).

Pierre de Bethphagé. Bethphagé, Maison des Figues vertes, était un village situé sur le flanc oriental du mont des Oliviers. On ne possède pas de données positives qui permettent d'en préciser l'emplacement. On sait seulement par le Talmud, que *le village de Bethphagé* était éloigné de Jérusalem au delà d'une mesure sabbatique[3]. Du reste, la localité elle-même intéressait beaucoup moins les pèlerins que le lieu sanctifié par le contact des pieds divins de Jésus, et, en parlant de Bethphagé, ils n'entendent que le lieu où il s'était arrêté pour commencer sa marche triomphale au milieu des *Hosanna* du peuple.

Au sortir de Béthanie, raconte l'évangéliste, Jésus arriva « en face de Bethphagé, vers le mont des Oliviers. » Il s'arrêta et dit à deux de ses disciples : « Allez au village qui est devant vous : vous trouverez aussitôt une ânesse attachée et avec elle un ânon ; détachez-les et me les amenez[4]. »

Nous avons déjà vu que les Grecs montraient à Daniel le lieu où Jésus monta sur l'ânon au même endroit où il s'arrêta lorsque, de retour de Jéricho, il descendit à Béthanie. Le pèlerin russe vit cette place marquée par une *colonne*, qui ne peut être que la stèle dont parlent les autres pèlerins.

1. Ed. Norof, 36. — 2. Ed. Kitrowo, 22. — 3. Neubauer, *op. cit.*, 147. — 4. Matth., XXI, 2.

De bonne heure, semble-t-il, le rocher traditionnel sur lequel Jésus s'arrêta deux fois, a été évidé de la masse environnante d'après les mêmes principes que le sépulcre du Christ, celui de sa Mère, et le Golgotha lui-même. On ne peut guère douter que ce joyau n'ait reçu dès l'origine un revêtement riche et artistique comme au XIIe s. ; car Bernard le moine Franc le mentionne déjà au IXe s. Après avoir parlé de Béthanie, il dit : « A la descente du mont des Oliviers, du côté occidental, on montre *le marbre* d'où Jésus *descendit* sur le petit de l'ânesse. » Quiconque est familier avec les termes employés par le pèlerin dans son orientation, lira sans peine *oriental* pour *occidental*, conformément au récit évangélique. Nous avons déjà vu que Théodose (530) (d'après le *codex Vaticanus* du IXe s.), trouva à Béthphagé une église, marquant « le lieu où fut amené l'ânon sur lequel Jésus entra à Jérusalem. »

Aux XIIe et XIIIe s., les témoignages des pèlerins deviennent plus précis. Théodoric, par exemple, dit l'an 1172 : « Bethphagé... est à mi-chemin entre Béthanie et le mont des Oliviers ; on y a construit une honnête chapelle en l'honneur de Jésus qui envoya deux de ses disciples chercher l'ânesse et l'ânon. Se tenant sur la grande pierre, qui est mise en évidence dans cette même chapelle, il monta sur l'âne, et se rendit à Jérusalem par le mont des Oliviers. » Inutile de citer d'autres témoignages : ils sont nombreux et concordants. Fretellus (1142), Eugésippe son traducteur et Burchard de Mont-Sion ne s'en écartent pas, bien qu'ils fassent passer le chemin de la vallée de Josaphat à Bethphagé entre le mont des Oliviers et le mont du Scandale ; car ils prolongent le mont du Scandale jusqu'au monticule qui renferme le *Tombeau des Prophètes* et même l'église du *Pater*. Burchard, par exemple, rencontre Bethphagé au N. de Béthanie. De Bethphagé il traverse le mont des Oliviers et arrive « au torrent de Cédron » en passant « entre le lieu de la prière de Notre-Seigneur dans son agonie et le lieu de sa capture à Gethsémani. » C'est évidemment la voie traditionnelle qu'il a suivie.

De Bethphagé à *El Azariéh*, au tombeau de saint Lazare, il y a, comme le dit sainte Sylvie, environ 500 pas romains, c'est-à-dire moins d'un km., par des chemins qui vont toujours en descendant. (Pour Béthanie, V. Voy. VIII, p. 261.)

Le voiturier, s'il en a reçu l'ordre, stationnera sur la route qui borde le village au S., pour ramener les pèlerins à Jérusalem en passant par Gethsémani.

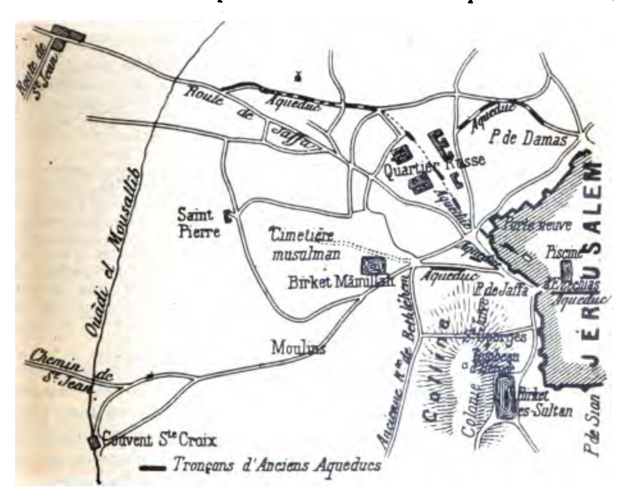
VIIe VISITE

BIRKET MAMILLA & SAINTE-CROIX

Birket Mâmilla. — Eglise Sainte-Mâmilla. — Charnier du Lion. — Gihon Supérieur. — Champ du Foulon. — Sainte-Croix.

La Birket Mâmilla, située à 6 min. de la porte de Jaffa, mérite d'être visitée à cause de ses nombreux souvenirs bibliques et autres. De là, on peut se rendre en 30 min., soit à pied, soit à cheval, à l'antique couvent de Sainte-Croix.

En sortant par la porte de Jaffa, on suit pendant 1 min. la route de Jaffa et l'on prend ensuite le chemin qui s'en détache



Birket Mâmilla et l'église de Sainte-Croix.

à g. Il conduit en 5 min. à la Birket Mâmilla, grand réservoir situé à l'extrémité supérieure de la vallée d'Hinnom, au milieu d'un cimetière musulman. Le bassin, qui mesure 90 m. en longueur, 60 en largeur avec 6 en profondeur, est en grande partie taillé dans le roc, mais maçonné à l'intérieur.

Un document contemporain de la prise de Jérusalem par les Perses (614) raconte que « 24.518 chrétiens furent entassés dans l'étang appelé Mamillah, à un trait de flèche à l'occident de la ville, et que tous y laissèrent la vie, martyrs de la foi[1]. » Le moine Bernard (870) visita près du réservoir « l'église de **Sainte-Mamilla,** où sont enterrés les corps de beaucoup de martyrs tués par les Sarrasins. » Cette église ne tenait pas son nom d'une sainte femme, mais du saint Lieu où elle s'élevait. Il n'en reste presque plus de vestige ; mais la grotte qui lui servait de crypte et qui constituait l'ossuaire où furent déposés les corps de ces nombreuses victimes, se voit encore à l'O. de la piscine.

Au XIIe s., cette grotte portait le nom de **Charnier du Lion,** parce que, d'après la légende de cette époque, un lion aurait recueilli les corps des martyrs dans cette caverne. La piscine elle-même fut appelée le **Lac du Patriarche,** sans doute, parce que par un canal souterrain elle envoyait ses eaux dans la *Birket Hammâm el Batrak,* bassin des Bains du Patriarche, ou piscine d'Ezéchias.

Le nom de *Mâmilla* que la vasque portait, comme on le voit, avant l'invasion des musulmans, n'est pas d'origine arabe, mais hébraïque. Moudjir ed Dîn (XVe s.) assure que les Juifs de Jérusalem l'appelaient *Beit-Milloa*[2]. Le Talmud de Babylone la mentionne sous le nom de *Beth Mamîl* ou *Mémala*[3]. Mâmilla doit venir de *Ma Millo,* les eaux de Millo.

Anciennement, la piscine était alimentée par une forte source, **le Gihon Supérieur**, qui coulait à une faible distance du réservoir, du côté du N., comme le démontrent les nombreux tronçons d'aqueduc retrouvés entre cette place et la ville. Josèphe raconte, du reste, « qu'un aqueduc passait sous la porte de la ville et amenait les eaux dans la tour Hippicus[4] », au mont Sion. Puis, Titus faillit tomber entre les mains des Juifs « au milieu des haies, des fossés et des clôtures de jardins qui s'étendaient jusqu'aux murs de la ville », lorsqu'avec une poignée d'hommes il fit une reconnaissance aux environs de la tour Pséphina. Celle-ci s'élevait à l'O. de la cité, au N. de la porte de *Gennath,* ou porte des Jardins[5].

C'est au **Gihon Supérieur,** source voisine de la *Birket Mâmilla,* que David fit sacrer roi d'Israël son fils Salomon par les soins du grand-prêtre Sadoc et du prophète Nathan, pendant qu'Adonias se tenait avec ses partisans sur le rocher de Zohéleth (*Zahouèlé*) en face d'Aïn-Rogel (*fontaine de la Vierge*), pour se faire proclamer roi à l'issue d'un banquet[6].

La Birket Mâmilla, qui est la **piscine Supérieure** ou **piscine Ancienne** de la Bible, est surtout devenue célèbre par la prophétie messianique prononcée par Isaïe sur ses bords. Le roi Achaz, terrifié à la nouvelle de l'approche des ennemis,

1. Couret, *Prise de Jér.*, 34, 39. — Eutychius, *P. G.*, CXI, 1083 et 1089. — 2. *Op. cit.*, 188. — 3. Neubauer, *op. cit.*, 146. — 4. G. J., V, IV, 2. — 5. G. J., V, II, 2. — 6. III R., I.

s'était rendu près de la piscine, probablement pour voir comment on pourrait capter les eaux et les couper aux ennemis, ce que fit d'ailleurs son successeur. Le Seigneur envoya le prophète vers lui pour le rassurer. « Sors à la rencontre d'Achaz, toi et Schéar Jasub, ton fils, à l'extrémité de l'aqueduc de la piscine Supérieure sur le chemin du champ du Foulon... Jahvé parla encore à Achaz en disant : Demande un signe à Jahvé ton Dieu... Mais Achaz dit : Je ne demanderai rien...

C'est pourquoi Jahvé lui-même vous donnera un signe,
Voici que la Vierge concevra et elle enfantera un fils,
Et elle lui donnera le nom d'Emmanuel[1]. »

Quelques années plus tard, sous Ezéchias, fils et successeur d'Achaz, Sennachérib menaça la Ville sainte. Après la prise de Lachis, ville du midi, le monarque assyrien envoya contre Jérusalem son *Rabsacès* ou général en chef, à la tête de « forces imposantes », pour obtenir la reddition de la ville par intimidation. « Le Rabsacès prit position près du canal de la piscine Supérieure, sur le chemin du champ du Foulon[2]. »

Le Rabsacès, comme autrefois le lévite d'Ephraïm[3], n'était en vue de Jérusalem qu'une fois arrivé près de la Birket Mâmilla. Il n'aurait pu choisir une meilleure base d'opération pour remplir sa mission que le terrain pourvu de sources qui s'étend au N.-O. de la ville. Là seulement, il lui fut possible de haranguer le peuple rassemblé sur les remparts[4] pendant son entrevue avec les représentants du roi de Juda.

Le terrain concave qui entoure la piscine et qui, arrosé par les eaux du Gihon, devait former une verdoyante prairie, se recommandait également pour les foulons ou blanchisseurs plus qu'aucun autre lieu des alentours de la ville, et c'est en effet près de la Birket Mâmilla que les pèlerins visitaient le **Champ du Foulon ou le Camp assyrien.**

Jusqu'au xivᵉ s., l'unique route d'Hébron et de Bethléem passait à l'O. de la colline qui fait face au mont Sion, et débouchait près de la Birket Mâmilla, où, pour la première fois, on se trouvait en face de Jérusalem. D'après les chartes du xiiᵉ s., le chemin de Bethléem passe invariablement près du « cimetière des chanoines du Saint-Sépulcre[5] », tranformé depuis en cimetière musulman. Plusieurs tombes sont couvertes avec les débris des monuments funèbres des Croisés. Plus tard, l'immense digue que Germain avait jetée à travers l'Hinnom pour former l'étang qui reçut son nom, *Lac de Germain*, et qui s'appelle aujourd'hui *Birket es Sultan*, fut utilisée comme viaduc par les piétons et peu à peu le nouveau sentier créé au pied du mont Sion fut transformé en route carrossable. Néanmoins, l'ancienne route, qui passe à l'O. de la station du chemin de fer, continue à être fréquentée.

Anciennement, le terme de *foulon* ne désignait pas seulement les ouvriers qui apprêtaient les étoffes de laine, mais aussi ceux qui blanchissaient les tissus de chanvre et de lin, comme nous l'apprend saint

1. Is., VII, 3-15. — 2. Is., XXXVI, 2. — 3. Jg., XIX, 10. — 4. IV R., XVIII, 26. — 5. *Cart. Hop. S. J.*, 376. — *Cart. S. Sep.*, Rozière, 234.

Marc (IX, 2) : « Ses vêtements devinrent étincelants, d'une blancheur aussi éclatante que la neige, et tels qu'aucun foulon sur la terre ne saurait blanchir. »

La tradition n'a pas perdu de vue le **Champ du Foulon**. Au VIIe s., la porte située au N. du mont Sion s'appelait encore *Porta villæ Fulonis*, comme le rapporte Arculfe ; Félix Fabri (1483) visita le Champ du Foulon « près du cimetière des Sarrasins qui renferme la piscine Mâmilla. »

Après le départ du Rabsacès, Ezéchias s'empressa de construire une seconde enceinte et de creuser entre les deux remparts une nouvelle piscine. « Il boucha les sources du Gihon Supérieur et les conduisit en bas à l'ouest de la ville de David [1], » ou, d'après le fils de Sirach, « au milieu de la ville [2]. »

En suivant l'ancienne route de Bethléem à une distance de 500 pas, on rencontre, à sa g., l'entrée d'un vaste champ d'oliviers appartenant aux Grecs non-unis. A 200 pas à l'E. de l'entrée, se trouve un intéressant sépulcre juif contenant encore plusieurs sarcophages. Ce monument répond au **Tombeau d'Hérode** (probablement d'Hérode Agrippa Ier), dont parle l'historien juif, quand il trace la ligne du mur de circonvallation à l'O. de la ville [3]. Près du même monument, il indique l'*Erébintôn Oikos*, la Maison des Pois chiches [4].

Sainte-Croix.

En suivant le chemin qui longe le cimetière musulman, on laisse à dr. l'établissement de Saint-Pierre des Pères de Sion, puis, également à dr., un ancien moulin à vent et l'on descend dans le *Ouâdi el Mousallabé*, vallée de la Croix, au fond de laquelle on rencontre le couvent grec de **Sainte-Croix**, *Deir el Mousallabé.*

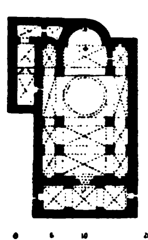
La fondation de ce couvent est attribuée à Mirian, premier roi chrétien de Grusie (265-342), qui le construisit pour les moines Géorgiens. Détruit par les Samaritains (521-531), il fut bientôt relevé, comme tant d'autres couvents du voisinage de Jérusalem, grâce au zèle de saint Sabas et à la générosité de l'empereur Justinien. Saewulf (1102) nous apprend que l'an 1099, le couvent de Sainte-Croix avait été saccagé par une bande de Sarrasins ; mais il ajoute que l'église, bien qu'endommagée, n'avait pas été anéantie. En effet, la partie supérieure est une restauration du XIIe s., mais le plan de l'église ne semble pas avoir été modifié ; il est conforme au type des petites églises en vogue à l'époque justinienne. Sous Bibars (1260-1277), les musulmans enlevèrent le sanctuaire aux Géorgiens ; mais il leur fut rendu l'an 1306. En 1644 Léontatian, roi de Géorgie, le fit restaurer. Les moines Géorgiens eurent beaucoup à souffrir des Arabes ; plusieurs fois le couvent fut pillé et même les religieux furent un jour massacrés. Criblés de dettes à la suite de mauvaises spéculations, les Géorgiens le vendirent aux Grecs non-unis.

Une tradition qui remonte au IVe s. veut que l'arbre qui servit à faire la croix de Notre-Seigneur, poussa à l'endroit même où s'élève l'église. Plus tard, du VIIe au VIIIe s., une légende invraisemblable greffée sur la tradition, attribue la plantation de l'arbre de la croix, un cyprès, à Loth, neveu d'Abraham.

1. II Par., XXXII, 30. — 2. Eccli., XLVIII, 19. — V. p. plus de détails : *La ville de David.* — 3. G. J., V, III, 2. — 4. G. J., V, XII, 2.

Le couvent est un grand bâtiment rectangulaire avec des murailles massives et sans fenêtres comme une forteresse du moyen âge. Il sert de Séminaire aux moines grecs et renferme une belle bibliothèque avec un petit musée archéologique.

L'église est précédée d'un narthex dont les arcatures extérieures sont murées ; on y pénètre par les flancs. A l'intérieur, l'édifice est divisé en trois nefs par six piliers surmontés d'arcs ogivaux, dont quatre supportent une coupole. Le sol est pavé de mosaïques et les murs décorés de fresques, qui datent, les unes comme les autres, du VIIᵉ s. ; mais elles furent restaurées plusieurs fois, en dernier lieu l'an 1644. Derrière l'autel, on montre l'endroit où avait crû l'arbre de la croix. Tout autour, des peintures murales représentent la légende de sa plantation.



On peut se rendre directement de Sainte-Croix à Saint-Jean in Montana, Aïn Karem, par un chemin très mauvais (**40 min.**), qui rejoint la route carrossable ; on la suivra pendant 35 min. Mais il vaut bien mieux se rendre directement de Jérusalem à Saint-Jean en voiture. (*V.* p. 294.)

VISITES DIVERSES

Couvent de Saint-Sauveur. — Patriarcat latin. — Musées et bibliothèques de Saint-Etienne, de Notre-Dame de France, de Sainte-Anne et d'el Mamoûniyéh, etc. — Modèle du Temple de Schick.

Couvent de Saint-Sauveur.

Le couvent de Saint-Sauveur se trouve à deux pas de la *Casa Nova* ou hôtellerie des Pères Franciscains. Il est la résidence du Révérendissime Père Custode de Terre sainte, qui a droit aux insignes épiscopaux. La Custodie de Terre sainte est internationale. D'après les Constitutions, le Rme Père Custode, de nationalité italienne, est assisté par un Vicaire custodial français, un Procureur espagnol et quatre Discrets ou Conseillers des nationalités suivantes : allemande, espagnole, française et italienne. Ensemble ils gèrent les intérêts multiples des sanctuaires, des paroisses et des missions desservies par les Pères Franciscains en Palestine, en Syrie, en Arménie, à Chypre et dans la Basse-Egypte.

Pour la célébration de la sainte messe au Sépulcre de N.-S., pour obtenir le diplôme de pèlerinage et la croix de pèlerin, comme aussi les billets d'admission dans les *Casa-Nova* en dehors de Jérusalem, il faut s'adresser au **Secrétariat** de Saint-Sauveur.

Eglise de Saint-Sauveur. A l'entrée du couvent, à g., un escalier conduit à **l'église paroissiale** de Saint-Sauveur, qui a été consacrée en 1885. Le maître-autel et les deux latéraux du fond sont privilégiés et enrichis des indulgences du Saint-Cénacle. Une indulgence plénière est attachée : 1° au maître-autel en mémoire de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres ✠ ; 2° à l'autel de dr., du côté de la sacristie, en souvenir de l'Apparition de Notre-Seigneur à saint Thomas ✠ ; 3° à celui de g., en souvenir de l'Institution de la Sainte-Cène ✠.

L'église renferme neuf autels ; les prêtres auront donc toute facilité pour célébrer la sainte messe. Les pèlerins trouveront dans cette église des Pères qui confessent à peu près dans toutes les langues.

L'église est ouverte en été de 4 h. à 11 h. du matin, et de 2 h. 1/2 jusqu'à la nuit tombante ; en hiver elle ne s'ouvre qu'à 5 h. du matin.

Couvent de Saint-Sauveur. C'est un ancien couvent géorgien acquis par les Pères Franciscains en 1551, après leur expulsion du Saint-Cénacle. Comme il est limité sur deux côtés par les remparts de la ville et qu'il a été agrandi successivement à diverses époques, il n'offre pas la régularité que l'on remarque dans la plupart des monastères. Le rez-de-chaussée est en dehors de la clôture et par conséquent accessible aux dames. Il renferme un orphelinat et une école paroissiale pour les garçons et plusieurs ateliers d'apprentissage. On visitera

avec intérêt les ateliers de typographie, de menuiserie, de ferronnerie et le moulin, où toutes les machines sont mues par la vapeur. On y trouve aussi une intéressante collection d'antiquités et une belle bibliothèque, la plus grande de la Palestine.

Patriarcat latin. Le palais patriarcal se trouve à 100 pas au N. de la porte de Jaffa et à la même distance au S. de la porte Neuve, *Bâb Abdoul Hamîd*, près de l'établissement des Frères des Ecoles chrétiennes. Il possède une église remarquable de style ogival du xve s., ainsi qu'un Séminaire et une riche bibliothèque.

Patriarcat grec hétérodoxe. Le grand couvent grec, *Deir Roum el Kebîr*, près de la basilique du Saint-Sépulcre, possède quelques milliers de manuscrits, grecs pour la plupart. Les plus anciens datent du xe s.

Couvent de Saint-Etienne. Dans l'Ecole d'Etudes bibliques, les Pères Dominicains organisent chaque année une série de conférences publiques sur des questions bibliques et archéologiques. Elles ont lieu le mercredi à 3 h. de l'après-midi de novembre à mars. On y trouve aussi une très riche bibliothèque avec une collection d'antiquités.

On visitera encore avec intérêt le musée archéologique des Pères Assomptionistes à **N.-D. de France,** le musée biblique des Pères Blancs à **Sainte-Anne** et le musée du collège musulman el Mamoûniyéh au N.-O. de Sainte-Anne, du côté de la porte d'Hérode. Ce collège occupe l'emplacement du couvent et de l'église **Sainte-Madeleine** construits par les Francs au xiie s. pour les Syriens-Jacobites. Le musée renferme un grand nombre d'objets trouvés par les ingénieurs européens, faisant des fouilles en Palestine. **L'Institut biblique et archéologique** des protestants allemands au N.-O. de la ville, près de l'église des Abyssins, le palais épiscopal anglican sur la route de Naplouse, et l'**Ecole biblique américaine** au Grand New Hôtel possèdent également une belle bibliothèque et un petit musée palestinien.

Modèle du Temple de M. Schick. On ne devrait pas quitter Jérusalem sans aller voir (hors de la porte de Damas, vers l'O.) le fac-similé en bois peint du Temple par M. Schick. Quoique certains détails soient discutables, c'est une reproduction saisissante, à petite échelle, du Temple de Salomon et de ses transformations aux temps de Zorobabel et d'Hérode, ainsi que du **Haram esch Schérif actuel.** Les explications sont données en plusieurs langues.

Entrée 10 fr. pour 10 personnes. Au-dessus de ce nombre, on paie en plus 1 fr. par personne.



BETHLÉEM, HÉBRON, BERSABÉE

Une route carrossable conduit de Jérusalem à Bethléem et jusqu'à Hébron. — De Jérusalem à Bethléem, 8 km. — Prix de la voiture, aller et retour, 8 à 12 frs. On peut loger à l'hôtellerie ou *Casa Nova* des Pères Franciscains.

De Bethléem aux Vasques de Salomon et Ourtas, route carrossable. 7 km.

De Bethléem à Hébron, 28 km.

De Jérusalem à Hébron, route directe, 36 km. — En voiture, le trajet se fait en 4 ou 5 h. — Prix de la voiture, aller et retour le même jour, 20 à 25 frs. — On trouve à Hébron une auberge juive. — Dans l'Hospice russe, on donne l'hospitalité pour la nuit, sans nourriture, moyennant 3 frs par tête.

VOYAGE IIIe

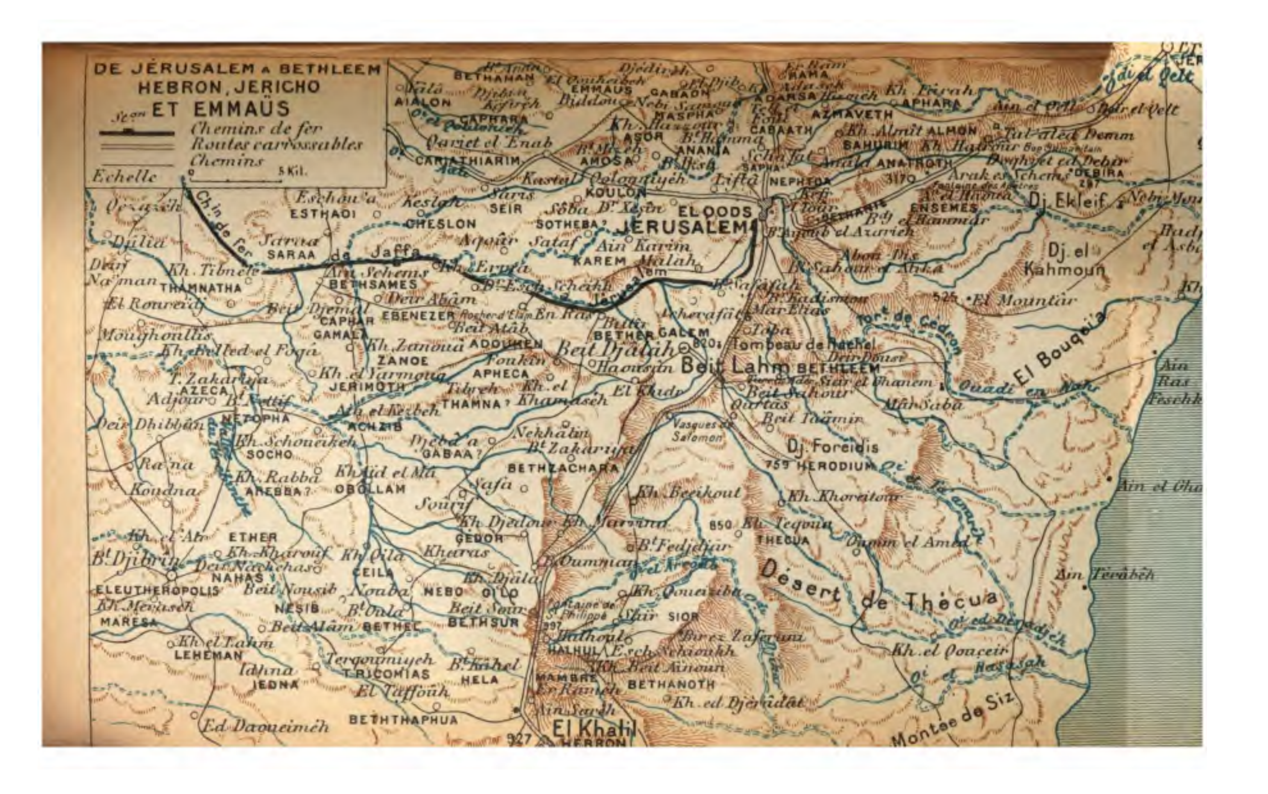
De Jérusalem à Bethléem.

Birket es Sultan. — Mont du Mauvais Conseil. — Plaine de Raphaïm. Puits de Marie. — Couvent de Saint-Elie. — Tantoûr. — Champ des Pois chiches. — Tombeau de Rachel. — Beit Djâlâh.

De la porte de Jaffa on descend dans la vallée d'Hinnom entre le mont Sion et la colonie israélite fondée par Moïse Montefiore, et l'on côtoie le *Birket es Sultan.* Ce réservoir, long de 180 m., large de 80 m. et d'une profondeur maxima de 10 m., est simplement formé par deux digues jetées à travers la vallée ; elles servent aujourd'hui de ponts. Le mur supérieur retient la masse de terre et de décombres charriés par les eaux de pluie, et le mur inférieur, celle de l'eau elle-même. Au XIIe s., un Franc du nom de Germain, reconstruisit cette piscine qui fut appelée pour cela *Lacus Germanus ;* Soliman II la restaura au XVIe s.

Après avoir traversé le pont, le chemin remonte les pentes de la vallée, laissant à g., d'abord l'hôpital ophtalmique anglais, puis le sentier qui conduit au sommet dénudé du

Mont du Mauvais Conseil. D'après une tradition du XIIe s., Caïphe possédait sur cette hauteur une maison de campagne, dans laquelle les Juifs, dit-on, tinrent leur première délibé-



DE JÉRUSALEM À BETHLEEM
HEBRON, JERICHO
ET EMMAÜS
Chemins de fer
Routes carrossables
Chemins
Echelle
5 Kil.
Ch.in de fer de Jaffa
JÉRUSALEM
EL QODS
Beit Lahm
BETHLEEM
Tombeau de Rachel
Dj. Foreidis
759 HERODIUM
Désert de Thécua
El Khalil
HEBRON
Dj. Ekleif
Dj. el Kahmoun
El Bouqeïa
Tor.t de Cedron
525 El Mountâr
Montée de Siz
Kh. el Qouceir
Beit Djâlah
BETHER GALEM
Vasques de Salomon
Beit Sahour
Mar Saba
EMMAUS
GABAON
AZMAVETH
ANATHOTH
NEPHTOA
SOTHEBA ?
KOULON
SEIR
CHESLON
ESTHAOI
SARAA
THAMNATHA
BETHSAMES
EBENEZER
ZANOE
APHECA
JERIMOTH
AZECA
SOCHO
GABAA ?
BETHZACHARA
OBOLLAM
GEDOR
ETHER
ELEUTHEROPOLIS
MARESA
NESIB
NEBO
BETHSUR
BETHEL
SIOR
THECUA
LEHEMAN
IEDNA
TRICOMIAS
HELA
BETHANOTH
BETHTHAPHUA
MAMBRE
HALHUL
AIALON
CAPHARA
CARIATHIARIM
AMOSA
ANANIA
ASOR
MASPHA
CABAATH
ALMON
SAHURIM
APHARA
DEBIRA
ENSEMES
BETHANIE
Ed Daoueimeh
Kh. Tibneh
Koudna
Ra'na
Deir Dhibbân

ration contre Jésus. C'est là que le gendre d'Anne « étant pontife pour cette année-là, prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation. » (Jean, XI, 51.) De là lui vient le nom de montagne du *Mauvais Conseil*. Les Arabes l'appellent *Djêbel Deir Abou Tôr*, mont du couvent du Père du Taureau. Il y eut là anciennement un monastère sous le vocable de saint Luc, dont l'emblème évangélique est le bœuf.

Après avoir dépassé la gare de Jérusalem et la colonie wurtembergeoise à dr., l'on entre dans la plaine de Raphaïm, en arabe *Baqâah*, qui mesure environ 3 km. 1/2 du N. au S. et 2 km. 1/2 de l'E. à l'O. Son nom *vallée des Géants*, ou, d'après Josèphe, *vallée des Titans*, rappelle les Enacim, hommes à taille gigantesque, descendant d'Arbée, le fondateur d'Hébron. Dans cette plaine, David battit deux fois les Philistins. Quand ceux-ci se présentèrent la première fois dans « l'éméq Raphaïm, » le roi leur infligea une sanglante défaite à **Baal-Pharasim,** où il brûla les idoles que l'ennemi, en fuyant, avait abandonnées [1].

Cette localité n'est pas connue. Elle doit appartenir à une des hauteurs qui entourent la plaine. Isaïe semble y faire allusion, quand il montre le Seigneur se tenant sur « le mont Pharasim ou Pérâsim [2]. »

A g., on rencontre le monastère des Clarisses françaises, et à dr., lorsque le chemin de fer fléchit vers l'O., on aperçoit *Catamoün* sur une hauteur, puis le village de *Sâfafa* et plus loin celui de Schérafât. (*V.* Voyage Ier. p. 45).

A dr., les pèlerins visitaient autrefois le **Thérébinthe de Marie.** Cet arbre, suivant une pieuse légende qui rappelle celle de *Mathariyéh* près du Caire, aurait abrité sous son ombre la sainte Vierge et l'Enfant Jésus, lorsqu'elle le portait au Temple. En 1645, un Arabe y mit le feu, parce que les pèlerins foulaient son champ, en allant baiser cet arbre vénérable.

Puits de Marie. Avant d'arriver au couvent de Saint-Elie, qui se dresse en face comme une forteresse féodale, on rencontre à g. une citerne que les Arabes appellent **Bir el Qadismou.** Ce mot, qui n'est pas arabe, peut venir de l'hébreu *Qadaschim* qui signifie les *saints* hommes, ou du grec *Kathisma*, qui veut dire *siège* ou *lieu de repos*. D'après une tradition déjà relatée par le diacre Théodose vers 530, la sainte Vierge s'était reposée en cet endroit, lorsqu'elle se rendit avec saint Joseph à Bethléem. « Près de ce puits, » Antonin de Plaisance (570) trouva une église élevée en l'honneur de la sainte Vierge. C'est sans contredit celle que la pieuse et riche matrone Icélia fit construire, selon Métaphraste, « sur le chemin de Bethléem en l'honneur de la Vierge-Mère de Dieu, » et dont saint Théodose

1. II R., V, 20. — I Par., XIV, 11. — 2. Is., XXVIII, 21.

fut quelque temps l'administrateur, avant de se retirer dans une grotte à l'E. de Bethléem, vers l'an 460 [1].

Le Puits du Repos est aussi appelé **Puits des Mages** ou de **l'Etoile,** parce que dans les anciens temps il servit également à rappeler le souvenir du fait merveilleux raconté par saint Matthieu (II, 9-10). « Après avoir entendu le roi (Hérode), ils partirent et voici que l'étoile vue en Orient marchait devant eux, jusqu'à ce que, arrivée au-dessus du lieu où était le petit enfant, elle s'arrêta. Voyant l'étoile, ils se réjouirent grandement. »

Couvent de Saint-Elie. Cinq minutes plus loin, on arrive au couvent de Saint-Elie, situé à égale distance entre Jérusalem et Bethléem, sur un haut plateau d'où l'on aperçoit les deux villes.

L'empereur Héraclius, croit-on, fonda ce couvent. D'après Jean Phocas, il fut restauré en 1160 par l'empereur Manuel Comnène. Les Grecs l'ont réparé en 1678 et au siècle dernier. A dr. de la route, ceux-ci montrent le rocher sur lequel le prophète Elie, fuyant la vengeance de Jézabel, aurait pris son repos, lorsque l'ange du Seigneur le réveilla et lui présenta du pain et de l'eau pour lui permettre de continuer sa route jusqu'au mont Horeb [2]. Mais d'un côté, Phocas ne sut rien de cette tradition ; d'un autre côté, Quaresmius (1620) fait la juste remarque que, d'après l'Ecriture sainte, cette apparition eut lieu « à une journée au sud de Bersabée de Juda, dans le désert. »

Sur la colline que l'on contourne à dr. (800 m.), existent d'anciens sépulcres juifs. Quaresmius y vit les restes d'une église dédiée au prophète Habacuc ; mais il avoue que, sur le lieu de l'enlèvement miraculeux du prophète par l'ange [3], les opinions sont partagées. La tradition qui fixe cet évènement en ce lieu est assez récente.

A partir du couvent de Saint-Elie, s'offrent devant le voyageur Bethléem au S. et le *mont des Francs* au S.-E.

Tantoûr. A 13 min., on passe à dr. devant Tantoûr, hauteur couronnée d'un bel hôpital avec chapelle, fondé au siècle dernier par les chevaliers de Malte. Depuis 1893, cet établissement est dirigé par les Frères de Saint-Jean de Dieu, qui y donnent gratuitement consultations et remèdes.

Champ des Pois chiches. En face de Tantoûr, à main g., un vaste champ couvert d'innombrables petits cailloux, a toujours frappé l'imagination des Arabes, et a servi de thème à l'un des récits moraux dont l'Orient est si fécond. Un jour un homme y semait des pois chiches, dit une pieuse légende, lorsque Jésus, passant par là, lui demanda : « Que sèmes-tu là, mon ami? — Des pierres, fut la réponse. — Eh bien ! tu récolteras des pierres. » En effet, lorsque le semeur vint faire la récolte, il ne trouva que des pois pétrifiés. Depuis lors, le *Champ des pois chiches* rappelle aux passants le châtiment qui attend le mensonge. Maundrell raconte en 1697 que les pois se sont transformés en pierres, parce qu'un jour le propriétaire refusa d'en donner une poignée à la sainte Vierge, qui avait faim. Ici le *Champ des pois chiches* sert de reproche perpétuel à la dureté de cœur.

1. Migne, *P. G.*, CXIX, 476. — 2. III R., XIX. — 3. Dan., XIV, 32-38.

Tombeau de Rachel.

Encore quelques pas, et l'on rencontre à dr., sur le bord du chemin, le *Qoubbet-Rahîl*, dôme de Rachel, le sépulcre de la gracieuse épouse de Jacob, depuis 3800 ans objet de la vénération des Israélites, comme des chrétiens et des musulmans.

Jacob quitta Béthel avec toute sa famille, pour se rendre à Hébron. « Et ils partirent de Beth-El, dit le texte original de la Genèse, et il y avait encore un *kibrath* de chemin (à parcourir) pour arriver à Ephrata [1]. »

Kibrath est une mesure itinéraire inconnue. On lit ailleurs, qu'Elisée congédia Naaman le lépreux, général du roi de Syrie, sans rien accepter de lui. Alors Giézi, serviteur du prophète, convoitant en secret les riches présents que son maître avait refusés, attendit que le général fut arrivé « à une distance d'un kibrath », pour courir après lui et lui extorquer par astuce deux talents d'argent [2]. Ici le *kibrath*, comme on le voit, ne peut guère dépasser un ou deux km.

Arrivée là, Rachel donna le jour à Benjamin, mais succomba aux douleurs de l'enfantement. « Rachel mourut donc, et elle fut ensevelie sur le chemin qui conduit à Ephrata, qui est Bethléem. Et Jacob dressa un monument sur son sépulcre : c'est le monument de la sépulture de Rachel que l'on voit encore aujourd'hui [3]. » Avant de mourir, Jacob rappela à Joseph que sa mère décéda « lorsqu'il n'y avait plus qu'un *kibrath* de chemin pour arriver à Ephrata, qui s'appelle aussi Bethléem [4]. » Ephrata, le nom primitif, signifie « pleine de fruits » ; Bethléem, « la maison de pain, » n'en est que le synonyme ; l'un et l'autre indiquent la grande fertilité du pays.

Le prophète Michée, annonçant la venue du Messie, unit les deux noms de cette localité, Bethléem-Ephrata, afin de donner plus de solennité à son discours [5].

Pour exprimer l'épouvantable calamité qui allait frapper les enfants de la tribu de Juda et de celle de Benjamin au temps de Nabuchodonosor, le prophète Jérémie évoque le souvenir de Rachel par ces vers d'un lyrisme saisissant :

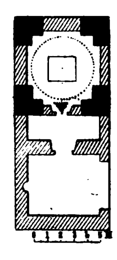
« Des cris montent,
Des lamentations, des larmes amères ;
Rachel pleure ses enfants ;
Elle refuse d'être consolée sur ses enfants,
Car ils ne sont plus [6]. »

Saint Matthieu reproduit ces mêmes paroles, en faisant le récit du massacre des Innocents [7], et la relation si intime qu'il établit entre les enfants de Bethléem et Rachel ne peut

1. Gen., XXXV, 16. — 2. IV R., V, 12. — 3. Gen., XXXV, 19-20. — 4. Id., XLVIII, 7. — 5. Mich., V, 2, t. h. — 6. Jér., XXXI, 15. — 7. Mat. II, 18.

provenir que du voisinage de la sépulture de l'épouse bien-aimée de Jacob.

Flavius Josèphe dit que Rachel fut ensevelie « dans la campagne d'Ephrata. » Les Talmudistes sont d'accord pour placer sa sépulture près de Bethléem. Origène, Eusèbe et saint Jérôme parlent du tombeau de Rachel dans le voisinage de Bethléem. Le Pèlerin de Bordeaux (333) signale le « monument » élevé sur ce sépulcre, à 4 milles au S. de Jérusalem, et à 2 milles au N. du sanctuaire de Bethléem. Théodose (530) y vit « un monument en pierre. » Arculfe (670) nous apprend qu'il avait la forme d'une pyramide. Puis Théodoric, l'israélite Benjamin de Tudéla et Edrisi, géographe arabe, tous trois du XIIe s., ajoutent que la pyramide était formée de 12 pierres représentant les 12 fils de Jacob ou les 12 tribus d'Israël. Les Croisés, comme nous l'apprennent ces mêmes voyageurs, élevèrent par-dessus ce monument un édicule carré de 7 m. de côté, formé de 4 piliers reliés entre eux par des arceaux en ogive, de 3 m. d'ouverture, et hauts de 6 m. ; le tout était couronné par une coupole. Du XVe au XVIe s., les 12 pierres disparurent et le mausolée fut restauré plusieurs fois. En 1560, Mohammed, pacha de Jérusalem, fit murer les 4 arceaux et imprima ainsi au petit édifice la physionomie d'un vulgaire *oueli* musulman. A la place de la pyramide, on éleva un cénotaphe en maçonnerie. Finalement, en 1841, Montefiore, le millionnaire anglais, obtint pour les Israélites la clef du *Qoubbet-Rahîl* et y adjoignit un pauvre vestibule carré avec un *mihrâb*, qui sert depuis de lieu de prières aux musulmans.



De nos jours, certains savants révoquent en doute l'authenticité du tombeau de Rachel, et soutiennent qu'il faut le chercher au N. de Jérusalem, entre er Râm, *Rama*, et Tell el Foûl, *Gabaa*. Voici pourquoi : Saül, à la recherche des ânesses de son père, quitta Gabaa et passa par les montagnes d'Ephraïm, les terres de Salisa, de Jémini et de Suph. De là il se rendit auprès de Samuel dans une ville que l'auteur sacré ne nomme pas. Le lendemain, Samuel congédia le jeune homme et lui dit : « Aujourd'hui, quand tu te seras éloigné de moi, tu trouveras deux hommes près du sépulcre de Rachel, sur la frontière de Benjamin, à Beth-Tseltsakh... Et lorsque tu seras parti de là, et que tu auras passé plus avant et que tu seras parvenu au chêne du Thabor, là te rencontreront trois hommes montant vers Dieu à Béthel ;... ils te donneront deux pains... Ensuite, tu arriveras à la colline de Dieu où est une station de Philistins. Et lorsque tu seras entré dans la ville (Gabaa), tu rencontreras une troupe de prophètes descendant du haut lieu. » (I R., X, 2-5).

Saül, disent nos critiques, rencontra Samuel à Ramah, la ville natale du prophète, et de là il se rendit chez lui à Gabaa, plus tard Gabaath-Saül. C'est entre ces deux localités qu'il rencontra le tombeau de Rachel.

Le texte sacré, comme tout le monde le reconnaît, manque de clarté et de précision. Nous ne ferons que les remarques suivantes : 1° Samuel, prophète et Juge d'Israël, pouvait avoir plusieurs domiciles, et rien n'in-

dique qu'à l'arrivée de Saül il se soit trouvé à Ramah de Benjamin. 2° De *er Râm* à *Tell el Foûl* il y a à peine 4 km. A en juger par le texte, le voyage que Samuel fit faire à Saül est certainement beaucoup plus long. 3° Samuel venait de traiter le jeune homme en futur roi et de lui servir un somptueux repas. Si celui-ci n'avait eu à faire qu'un voyage d'une heure, il eût été inutile de lui prédire qu'on lui donnerait deux pains en route. 4° Il est impossible qu'entre Ramah de Benjamin et Gabaa, Saül ait pu rencontrer une *station de Philistins*, qui venaient d'être défaits par Israël. 5° Jamais il n'y eut entre ces deux villes une localité appelée Ephrata, encore moins Bethléem. 6° Le livre de Ruth (IV, 11), le psaume CXXXI, 6, et Michée donnent le nom d'Ephrata, comme la Genèse, à la ville de Bethléem, dont les habitants sont souvent appelés *Ephrathéens* dans la Bible. Le texte relatif au voyage de Saül, dira-t-on, nous est parvenu dans un état altéré. Dans ce cas, il ne peut pas être opposé aux textes de la Genèse, du livre de Ruth et du prophète Michée. Quant à Jérémie, le texte original ne permet pas de supposer qu'il indique le tombeau de Rachel dans la tribu de Benjamin.

Au delà du tombeau de Rachel, la route se divise en trois branches ; l'une continue tout droit vers Hébron ; l'autre tourne à dr. et conduit à *Beit Djâlah*, un des villages les plus importants de la contrée, et localité toute chrétienne. D'après le recensement de 1905, on y compte 4.590 habitants savoir : 560 Latins, 3.852 Grecs non-unis et 176 Protestants. Les Sœurs de Saint-Joseph y tiennent une école pour les filles et les Russes y ont ouvert une école normale également pour les jeunes filles. Le bel établissement avec chapelle qu'on aperçoit au S. a été bâti par le patriarcat latin et sert de maison de campagne pour le Séminaire de Jérusalem. Les vastes plantations de vignes et d'oliviers qui environnent le village, lui donnent un air de prospérité et de vie.

Beit-Djâlah semble répondre à la ville chananéenne de **Gallem** de Juda, qu'il ne faut pas confondre avec Gallim de Benjamin. Les Septante (Jos., XV, 59) la mentionnent entre Carem (Aïn-Karem) et Bether (Bittir). Gilôh (Jos., XV, 51), avec laquelle on a proposé de l'identifier, est indiquée près d'Hébron.

La route à g. contourne le fertile vallon, au-dessus duquel s'étage Bethléem, en arabe *Beit Lahm*.

BETHLÉEM

« Si l'aspect général de Jérusalem, écrit M. Victor Guérin, et les souvenirs que cette ville rappelle éveillent dans l'âme une grave et solennelle émotion, pleine de grandeur, mais en même temps pleine de tristesse, le pèlerin éprouve des sentiments différents à la vue de Bethléem. Je ne sais quelle sereine et douce gaîté plane au-dessus de cette gracieuse bourgade, qui, au lieu d'avoir, comme la Cité sainte, à pleurer sur la mort et sur le tombeau d'un Dieu, renferme et montre encore avec une religieuse allégresse le lieu de sa naissance et l'emplacement de son berceau. C'est en effet la patrie de Celui après lequel le

monde antique avait soupiré si longtemps, et qui devait enfanter le monde moderne à une vie nouvelle. De là, l'éternelle auréole de joie qui, aux yeux du chrétien, semble ceindre le front de cette petite ville, et je plaindrais sincèrement ceux qui, en foulant pour la première fois le sol de Bethléem, ne ressentiraient pas, au fond du cœur, un de ces contentements ineffables qui font tressaillir l'âme tout entière, parce qu'ils ne viennent pas de la terre, mais du ciel[1]. »

Histoire. Bethléem, *Maison de pain*, portait primitivement le nom d'*Ephrata*, Pleine de fruits. *Beit-Lahm(o)* en syriaque, l'ancienne langue du pays, veut dire également *Maison de pain*, mais en arabe, ce nom signifie plutôt *Maison de la viande* ou *de la chair*.

La première mention de cette bourgade se rencontre dans la Genèse à propos de la mort de Rachel. Dans le texte complet du livre de Josué (XV, 60) conservé par les Septante, Bethléem trouve sa place entre Théco (*Téqoua*) et Phagor (*Beit Faqhour*). Ailleurs elle est appelée Bethléem de Juda[2] et Bethléem-Ephrata[3], pour la distinguer d'une autre Bethléem située dans la tribu de Zabulon en Galilée et qui donna le jour à Abésan, Juge d'Israël.

Bethléem est la patrie du lévite Jonathan, d'Elimélech et de Noémi. dont la belle-fille, Ruth la Moabite, devenue veuve, épousa le riche bethléémite Booz. De ce mariage naquit Obed, père d'Isaï ou Jessé, père lui-même de David, dont devait naître un jour, d'après les prophéties, l'Emmanuel, le Sauveur du monde. Lorsque Saül eut été rejeté de Dieu, Samuel vint à Bethléem, rassembla les anciens de la ville pour un sacrifice, et, sur l'ordre du Seigneur, il sacra roi d'Israël David, le plus jeune des fils de Jessé. Quelques années plus tard, les Philistins firent irruption dans le pays des Israélites et vinrent camper à **Socho** (*Schouêkéh*) et à **Azéca** (peut-être *Tell Zacharia*). Saül marcha au-devant d'eux dans la vallée de **Térébinthe** (*Ouâdi es Sent*). Trois des frères de David servaient dans l'armée du roi. Jessé envoya un jour David dans le camp des Hébreux et lui dit : « Porte à tes frères cette mesure de grains rôtis et ces dix pains, et donne ces dix formes de fromage à leur capitaine. Apporte-moi ensuite de leurs nouvelles. » C'est à cette occasion que le jeune pâtre tua d'un coup de fronde Goliath, le géant philistin.

A la mort de Saül, David fut reconnu roi par la tribu de Juda, puis par tout Israël, lorsqu'Isboseth, le dernier fils de Saül, eut cessé de vivre.

Bethléem est aussi la patrie de Joab, d'Abisaï et d'Asaël, tous trois fils de Sarvia, sœur de David. Joab eut la gloire de monter le premier à l'assaut de la forteresse des Jébuséens et devint général en chef de l'armée du roi. Abisaï, l'inséparable compagnon de David, lui sauva un jour la vie en tuant le géant philistin Jesbibénot, qui avait à sa lance un fer du poids de plus de huit livres. Asaël, le plus léger coureur parmi les vaillants, laissa la vie dans un de ses exploits près de Gabaon. Ses compagnons d'armes ramenèrent son corps à Bethléem pour lui donner la sépulture dans le tombeau de ses ancêtres. Parmi les braves de Bethléem, l'Écriture sainte nomme encore Eléhanan, fils de Dodo et officier supérieur de l'armée, ainsi qu'Elchanan, fils de Jaïr, l'Adéodat de la Vulgate, qui tua à Gob un géant philistin, frère de Goliath.

Pendant que David se trouvait au delà du Jourdain, lors de la rébellion d'Absalon, Berzellaï, petit roi de Galaad, lui avait rendu de nombreux services. Pour lui témoigner sa reconnaissance, David emmena son fils Chamaam avec lui à Jérusalem, le combla de bienfaits et lui

1. *La Judée*, I, 120. — 2. Jg., XVII, 7. — I R., XVII, 12. — Matth., II, 5. — 3. Mich., V, 2.

donna, comme il est permis de le penser, une partie des terres de sa ville natale. Avant de mourir, le roi le recommanda spécialement à la bienveillance de Salomon. Chamaam, pour abriter ses nombreux troupeaux et aussi pour faire du bien au pays, fit construire près de Bethléem un vaste caravansérail qui reçut son nom. Il devait aussi servir de station ordinaire aux caravanes allant en Egypte. Le prophète Jérémie raconte, en effet, que les Juifs, déterminés à s'enfuir sur les bords du Nil après le meurtre de Godolias, « s'assemblèrent dans le Khan de Chamaam près de Bethléem. » Il est probable que, 600 ans plus tard, Marie et Joseph se présentèrent à cette même hôtellerie. Comme il n'y eut pas de place pour eux, ils se réfugièrent « dans l'étable », dans les grottes destinées aux animaux.

Joseph, fils d'Héli, bien que domicilié à Nazareth, appartient à Bethléem comme « fils de David » et « descendant du roi-prophète ». D'après les livres apocryphes, Mathan de Bethléem avait trois filles, dont deux se marièrent dans leur ville natale, savoir : Marie de qui est née Marie-Salomé, et Soba qui donna le jour à Elisabeth, mère du Précurseur. La troisième, Anna, épousa Joachim de Sepphoris en Galilée et, pendant son séjour à Jérusalem, elle engendra Marie, la Vierge immaculée. L'édit de César Auguste, qui ordonnait le recensement dans toutes les provinces soumises à l'empire romain, amena Marie et Joseph dans leur ville d'origine. C'est alors que s'accomplit la prophétie de Michée qui avait dit, 750 ans auparavant : « Et toi Bethléem-Ephrata, tu es l'une des plus petites parmi les nombreuses villes de Juda ; mais de toi sortira Celui qui doit régner sur Israël ; son origine est dès le commencement, dès les jours de l'éternité. » Par la naissance du divin Sauveur, Bethléem acquit une renommée immortelle et devint une ville à jamais célèbre.

L'historien ecclésiastique Anastase nous apprend qu'un des premiers Vicaires de Jésus-Christ sur la terre était, comme saint Joseph, d'origine bethléémite. Saint Evariste, pape de l'an 100 à 109 et martyr sous Trajan, était né à Antioche d'un Juif nommé Juda, originaire de Bethléem. L'empereur Adrien profana la ville en y introduisant le culte des faux dieux. Mais sainte Hélène et Constantin en firent un des plus illustres sanctuaires du christianisme. Bethléem devint dès lors aussi un des grands centres de la vie monastique. Saint Jérôme s'y fixa en 384 et pendant 36 ans il se livra à la fois aux œuvres de la plus austère pénitence pour sa propre sanctification, et aux travaux de la plus vaste érudition, pour le bien des âmes et l'édification de l'Eglise. Sainte Paule, sa fille sainte Eustochium, Fabiola et beaucoup d'autres matrones romaines des plus illustres familles patriciennes vinrent également s'ensevelir dans la retraite près du berceau du Christ.

Pendant la révolte des Samaritains (521-530), Bethléem, mal défendue par ses murs délabrés, fut saccagée par les rebelles. En 531, Justinien l'entoura d'une nouvelle enceinte pour la mettre à l'abri des coups de main des pillards. Les Perses l'épargnèrent en 614 et les Arabes en 636. Lorsqu'en 1099, l'armée chrétienne fut arrivée à Emmaüs, à trois heures de marche de Jérusalem, les Bethléémites invitèrent Godefroy de Bouillon à prendre possession de leur ville. Tancrède quitta Emmaüs pendant la nuit à la tête de cent chevaliers d'élite et, au lever du jour, sa bannière flottait sur la basilique. Deux ans après, la nuit de Noël, Baudouin Ier y fut couronné roi. Malgré ses glorieux souvenirs et sa splendide basilique, Bethléem n'avait cependant jamais été élevée jusqu'alors à la dignité de siège épiscopal. Le pape Pascal II, sur la demande du roi, l'érigea en évêché latin l'an 1110. Ascétin ou Anselin en fut le premier évêque (1110-1128) et Anselme (1128-1143) le deuxième.

Retombée au pouvoir des musulmans en 1187, Jérusalem, avec Bethléem et les autres villes du pays, se retrouva sous la domination chrétienne de l'an 1228 à l'an 1244, en vertu de deux trêves conclues, l'une, de 10 ans, entre Frédéric II, empereur d'Allemagne, et Melek el Kamel, sultan d'Egypte, l'autre, entre les chevaliers de Saint-Jean d'Acre et le sultan de Damas. Mais les Kharismiens, vainqueurs des Croisés et du sultan de

Damas, expulsèrent les chrétiens de Jérusalem, mettant tout à feu et à sang. C'est après leur départ que les Franciscains s'établirent à Bethléem à l'ombre du sanctuaire.

Au début du XIVe s., les Grecs non-unis y créèrent à leur tour un siège épiscopal pour leur rite. Les Arméniens non-unis ne songèrent à y ériger un évêché qu'en 1661. Au XVe siècle, Bethléem était encore entourée d'une enceinte et protégée par deux tours, l'une au sommet, à l'ouest, l'autre dans le voisinage de la basilique. En 1489, par ordre du sultan, les forts ont été rasés, les murs démolis et les fossés comblés. Au siècle suivant, Bethléem n'était plus qu'un humble village, présentant partout, disent les pèlerins de l'époque, l'image de la ruine et de la désolation. En 1834, les musulmans de Bethléem s'étant révoltés contre Ibrahim Pacha, celui-ci, pour les châtier, dévasta leur quartier.

Etat actuel.

Bethléem est situé à 777 m. d'altitude sur deux collines qui descendent, par une suite de terrasses couvertes de vignes et d'oliviers, jusqu'aux profondes vallées qui les entourent de tous côtés, excepté au N.-O. La colline occidentale, la plus élevée, portait la ville biblique. Ses rues sont étroites, tortueuses et sombres. La colline orientale, moins haute mais plus large, porte sur son plateau supérieur la basilique de la Nativité, entourée de trois couvents, latin, grec, et arménien.

La population de Bethléem augmente rapidement, depuis 50 ans surtout. D'après le recensement de l'année 1905, on y compte 10.080 habitants, sujets ottomans, savoir : 5.020 Latins, 3.781 Grecs non-unis, 788 Mahométans, 175 Arméniens non-unis, 132 Protestants, 93 Grecs catholiques, 12 Coptes et 79 étrangers. Dans ces chiffres ne figurent pas les Européens.

Les habitants de Bethléem sont en général actifs et industrieux. Indépendamment de l'agriculture et de l'élevage des troupeaux, ils se livrent à la fabrication d'objets de piété, chapelets, croix, médaillons, etc., en bois, en nacre et en calcaire bitumineux, dit *pierre de la mer Morte.* La belle prestance des Bethléémites est proverbiale et leur antique costume, original et pittoresque, n'est pas une des moindres curiosités qu'offre la bourgade.

Poste et télégraphe. La ville possède un bureau de poste et un bureau de télégraphe turc près de la place de la basilique, où se trouve également une petite caserne.

Ecoles et établissements de bienfaisance. Au nord de la basilique de la Nativité, les Pères Franciscains possèdent un couvent avec l'église paroissiale latine. Ils y tiennent aussi un Hospice ou **Casa-Nova**, où les pèlerins reçoivent, comme partout ailleurs, une hospitalité large et gratuite. La même enceinte renferme une école pour les garçons et une pharmacie pour les pauvres.

L'école paroissiale pour les filles est dirigée par les Sœurs



PLAN DE BETHLÉEM
1. Basilique de la Nativité.
Au N., Couvent des Pères Franciscains et Casa Nova. — Au S.-E., Couvent des Grecs non-unis, et au S.-O., Couvent des Arméniens non-unis.
2. Chapelle de la Grotte de Lait.
3. Pères Salésiens.
4. Carmélites.
5. Sœurs de S.-Vincent-de-Paul.
6. Frères des Écoles chrétiennes.
7. Église protestante de la mission allemande.
Qoubbet Rahîl
Beit Djâlah
Hebron
Bethlehem
BETHLEHEM

de Saint-Joseph, qui possèdent à l'O. de la ville un autre établissement avec orphelinat et salle d'asile.

Les Sœurs de Saint-Vincent de Paul tiennent un hôpital, un orphelinat et une *crèche* (5).

Les Pères Salésiens, dont l'établissement est marqué par un beffroi, ont une école primaire, une école professionnelle et un orphelinat (3).

Les Frères des Ecoles chrétiennes occupent la cime de la colline occidentale où ils ont leur noviciat (6).

Enfin les Religieuses Carmélites sont établies au midi, sur une colline séparée de la ville par un profond ravin. Elle ont pour chapelains les Pères du Sacré-Cœur de Bétharram, qui habitent dans le voisinage (4).

Les Grecs non-unis tiennent une école pour les garçons et une autre pour les filles.

Les Arméniens non-unis n'ont qu'une école pour les garçons.

L'église avec la flèche aiguë qu'on voit à l'O. de la ville a été construite par la société protestante de Berlin, avec une école pour garçons et filles (7).

La mission protestante anglaise a aussi ouvert une école pour les filles.

Finalement, un minaret indique l'emplacement d'une mosquée et d'une école musulmane.

Basilique de la Nativité.

Histoire. Les étables des anciens khans de la Palestine ne sont souvent que des grottes naturelles ou artificielles pourvues de mangeoires, elles aussi creusées dans le vif du rocher. Tel était le berceau de l'Enfant Jésus. Saint Justin, élevé en Palestine et mort martyr en 165, dit en effet : « N'ayant pu trouver dans cette bourgade d'endroit pour se loger, Joseph chercha un asile dans une *caverne* voisine de Bethléem [1]. » Cette grotte a été de bonne heure environnée de la vénération des fidèles, comme le prouve la profanation d'Adrien. Cet empereur, raconte saint Jérôme, essaya d'effacer le souvenir de la naissance du Christ, en le souillant par le culte des faux dieux, comme il le fit pour le Calvaire et le saint Sépulcre. « Notre Bethléem (la Crèche), écrit le grand docteur, le lieu le plus auguste de l'univers, était ombragée par un bois consacré à Tammous, c'est-à-dire à Adonis, et dans la Crèche, qui avait entendu les vagissements du Christ enfant, l'on pleurait le favori de Vénus [2]. » Cependant, l'idole et le bocage d'Adonis disparurent bientôt faute d'adorateurs, et ce Lieu saint continua à demeurer l'objet de la vénération des disciples du Christ. Origène (185-252) put déjà jeter hautement ce défi aux adversaires du christianisme et leur dire : « Si quelqu'un désire s'assurer, en dehors de la prophétie de Michée et de l'histoire du Christ écrite par ses disciples, que Jésus est né à Bethléem, qu'il sache que conformément au récit de l'Evangile, on montre à Bethléem la *grotte* où il vit le jour. Tout le monde le sait dans le pays, et les païens eux-mêmes redisent à qui veut l'entendre que dans la dite *caverne* est né un certain Jésus, que les chrétiens adorent et admirent [3]. » Eusèbe constate

1. *Dial. c. Tryph.*, 70. — 2. Ep. LVIII, *ad Paulinum*. — 3. C. Cels., I, 51.

la persistance de cette tradition [1], et rapporte que sainte Hélène « transforma la grotte en magnifique sanctuaire [2]. » « Quelque temps après, ajoute-t-il, l'empereur lui-même, surpassant la magnificence de sa mère, orna le même endroit d'une manière vraiment royale [3]. » Socrate, saint Jérôme, Sozomène et tant d'autres écrivains ecclésiastiques n'attestent pas moins formellement l'authenticité de la grotte sacrée.

La basilique de Bethléem eut à souffrir pendant la révolte des Samaritains (521-528) ; mais elle fut restaurée par les soins de l'empereur Justinien en 531 [4]. Nous dirons plus loin quelles modifications ont été introduites dans son plan.

D'après une lettre synodale du concile de Jérusalem de l'an 836, la façade de la basilique était décorée d'une mosaïque représentant l'*Adoration des Mages*. Les Perses (614), reconnaissant leur costume national dans celui porté par les trois Rois, n'osèrent toucher au glorieux monument [5]. En 637, le calife Omar, maître de Jérusalem et de la Palestine, alla faire sa prière dans la grotte de Bethléem. Mais afin que les chrétiens restassent en possession de ce saint Lieu, il défendit à ses coreligionnaires d'y aller prier plus de trois à la fois [6]. De tous les califes, Hakem seul (1010) voulut porter une main sacrilège sur ce sanctuaire ; mais une puissance mystérieuse l'empêcha d'accomplir son fol attentat [7]. L'hégoumène russe, Daniel, au début du royaume latin, et le géographe arabe el Edrisi, en 1154, admirèrent les mosaïques et les peintures de la basilique. Néanmoins, de l'an 1163 à l'an 1173, elle reçut une nouvelle décoration d'une splendeur inexprimable et surtout d'une haute signification, comme on le verra plus loin.

La basilique était alors desservie par des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Mais après la chute du royaume latin (1187), ils se retirèrent tous, et il ne resta plus aucun prêtre au service du sanctuaire. Hubert Walter, évêque de Salisbury, profitant de la trêve conclue en 1192 entre le roi d'Angleterre et Saladin, obtint que deux prêtres, avec leurs diacres et un petit clergé catholique indigène, fussent attachés à chacun des sanctuaires de Bethléem, de Jérusalem et de Nazareth. Ce ne fut pas pour longtemps ; car en 1217 Thétmar trouva ces sanctuaires privés de lampes, de culte et de tout hommage extérieur. Par la trêve conclue en 1228 entre Frédéric II, empereur d'Allemagne, et Melek el Kamel, sultan d'Egypte et grand admirateur de saint François d'Assise, Jérusalem fut rendue aux chrétiens et les églises rouvertes au culte. Survinrent les hordes des Kharismiens 15 ans après ; ils exterminèrent ou chassèrent les chrétiens et dévastèrent les monuments religieux. Leur séjour en Palestine ne fut heureusement qu'éphémère. « Depuis ce temps, jusqu'à nos jours, écrit M. Melchior de Vogüé, malgré les guerres, malgré les invasions, les persécutions, les rivalités agressives des différentes sectes, la place a toujours été occupée, les saints offices toujours célébrés sur la crèche de Jésus-Christ comme au temps de Baudouin et d'Amaury ; c'est une des gloires de l'ordre de saint François [8]. » L'an 1309, Modhaffer Rokn ed Dîn, sultan d'Egypte, renouvelle les privilèges accordés aux *Frères de la Corde* à Bethléem *par ses prédécesseurs*, et un autre firman du xv° s. ratifie ceux qui leur furent octroyés par Zaher Bibars Bendoukdar (1260-1277), Mansour Kalaoûn (1279-1290) et le sultan Naser Mohammed [9].

Vers le milieu du xv° s., Philippe le Bon, duc de Bourgogne, obtint du pape Nicolas V une bulle qui l'autorisa à renouveler la toiture de la basilique pour sauver sa décoration intérieure d'une destruction imminente. Edouard IV, roi d'Angleterre, fournit le plomb nécessaire pour couvrir la nouvelle charpente, et les Franciscains dirigèrent les travaux.

1. *Dem. evang.*, VII, 5. — 2. *Vita Const.*, III, 43. — 3. *Laud. Const.*, IX. — 4. Eutch Alex., *Ann.* — 5. Cl.-Ganneau, *Rec. d'arch. or.*, II, 139. — 6. Eutych. Alex., *Ann.* — 7. Othmar (1165). — 8. *Op. cit.* — 9. V. ces documents : Golubovich, *Serie cronol. d. Sup. di T. S.*

En 1537, Soliman II, courroucé de voir sa flotte détruite par André Doria, duc de Gênes, s'en prit aux Franciscains de Jérusalem et de Bethléem et les fit enfermer dans la tour de David, d'où ils furent conduits à Damas. Après trois ans de prison, ils recouvrèrent leur liberté, grâce à l'intervention de François Ier, roi de France.

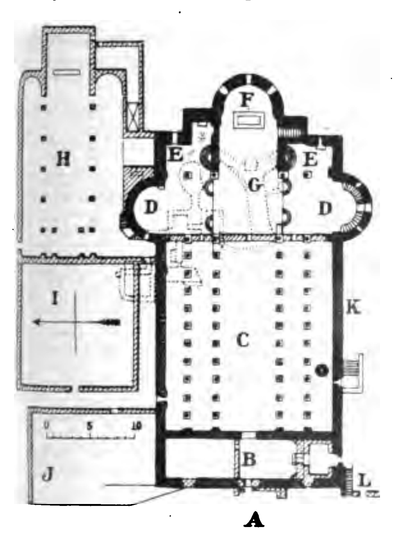
Jusqu'en 1564, les Frères Mineurs étaient en paisible possession de la basilique, pleins de respect pour les droits de chacun. Mais s'ouvre alors une ère de mésintelligence et de rivalité qui constitue la page la plus surprenante de l'histoire du vénérable sanctuaire. Les Grecs hétérodoxes émirent pour la première fois des prétentions sur la basilique de la Nativité; mais ils furent éconduits. Ils revinrent à la charge jusqu'à six fois, surtout à l'avènement de chaque nouveau sultan : ce fut toujours en vain. En 1620, l'ambassadeur de France obtint de la Sublime Porte un nouveau firman, ratifiant les droits exclusifs de l'Eglise catholique sur la basilique de Bethléem. Puis, en 1630, le tribunal ottoman, après avoir examiné les documents que les Grecs faisaient valoir pour justifier leurs prétentions, les déclara tous apocryphes. Trois ans plus tard, à l'instigation de la sultane Validé, grecque d'origine, son fils Amurat IV signa l'ordre d'expulsion des Franciscains de toutes leurs églises de Jérusalem et de Bethléem. Cependant, sur les instances des ambassadeurs de France, d'Autriche et de Venise, ce décret fut révoqué en 1635. Toutefois, deux ans plus tard, le sultan accorda aux Grecs un firman qui leur livra tout le sanctuaire. Ce jeu se renouvela six fois. Finalement, en 1757 les Grecs, ameutant un millier des leurs, saccagèrent le temple et l'occupèrent de vive force. M. de Vergennes, ambassadeur du roi de France, obtint du sultan Osman II un nouveau firman en faveur des Latins; mais il ne put le faire exécuter. Les Grecs restèrent maîtres de la basilique, et les Latins ne conservèrent que certains droits (Dieu sait au prix de quels sacrifices), sur la Grotte de la Nativité. En 1810, les Arméniens, qui voyaient de bon œil les empiètements des Grecs, enlevèrent à ceux-ci le bras gauche du transept et y placèrent un autel.

Pendant la guerre entre l'empire ottoman et la République de Venise (1645-1669), les lames de plomb de la toiture disparurent toutes; les eaux de pluie s'infiltraient partout, ruinant la charpente et les mosaïques. La guerre terminée par l'expulsion des Vénitiens de l'île de Crète, les Grecs furent autorisés à renouveler la toiture de la basilique à leurs frais. Cette restauration fut achevée en 1672; mais les peintures et les mosaïques étaient déjà trop dégradées pour pouvoir être sauvées.

Description de la Basilique.

Ce beau monument est entouré par les hautes murailles de trois couvents, qui le dérobent aux regards. Il était jadis précédé d'un atrium (A), place de 42 m. de long sur 30 m. de large entourée de galeries dont on voit encore les vestiges. Au centre de l'atrium s'ouvraient trois citernes destinées aux ablutions. De l'atrium on entrait dans le vestibule ou narthex par trois grandes portes, dont les deux latérales sont aujourd'hui masquées par des constructions. Celle du milieu seule est visible, bien que cachée en partie par un énorme contrefort. Par crainte des assauts en temps d'hostilité (pour empêcher aussi qu'on n'introduise des chevaux dans la basilique), la porte centrale fut murée et on n'y laissa qu'une ouverture basse et étroite qui conduit au narthex (B), aujourd'hui nu, obscur et divisé en trois compartiments.

Du narthex, une seule porte donne accès dans l'intérieur de la basilique (c). Les vantaux de la porte furent exécutés en 1227 par Haytoûn roi d'Arménie, comme en témoignent deux inscriptions, arabe et arménienne, sculptées sur la partie supérieure. Lorsqu'on franchit cette porte, on embrasse d'un coup d'œil la première partie de l'édifice, un rectangle long de 33 m. et large de 26 m. 30, divisé en cinq nefs par quatre rangées de colonnes monolithes en pierre rouge du pays, de 6 m. de hauteur. Les chapiteaux en marbre blanc sont de style corinthien de basse époque, et portent au milieu de l'abaque un fleuron orné d'une croix grecque. Une architrave en bois, un peu mesquine, règne au-dessus de chaque colonnade, et supporte, dans les bas-côtés, les solives de la toiture, et dans la nef centrale, deux murs lisses haut de 9 à 10 m., sur lesquels reposent les poutres apparentes du toit. A la partie supérieure, chaque mur est percé de 11 fenêtres à plein cintre qui correspondent à autant de travées ou d'entrecolonnements. La nef centrale a, d'axe en axe, 10 m. 40 de largeur, tandis que les deux bas côtés réunis n'ont que 7 m. 95.



Plan de la basilique de la Nativité.

A. *Entrée de la Basilique.* — B. *Narthex.* — C. *Nefs de la Basilique.* — D. D. *Transept.* E. E. *Entrée de la Grotte.* — F. *Maîtres-autel.* — G. *Grotte de la Nativité.* — H. *Eglise Ste-Catherine.* — I. *Cloître.* — J. *Entrée du couvent des Franciscains.* — K. *Couvent des Grecs.* — L. *Couvent des Arméniens.*

En 1842, les Grecs ont élevé à l'extrémité des nefs un horrible mur qui altère toute l'harmonie de l'intérieur de l'édifice. Au delà de cette clôture vient le transept (D) aussi large que la nef du milieu, et terminé à ses deux extrémités par une abside demi-circulaire qui fait saillie sur le corps du bâtiment. Au delà du transept, les cinq nefs réapparaissent (E) ; les plus

externes ont une travée, les autres, deux, se terminant toutes par un mur droit, pendant que la nef du milieu a deux travées et se clôture par une abside semblable à celles du transept (F). Ici, l'entrecolonnement est deux fois plus espacé que dans la partie occidentale de l'église.

La Grotte de la Nativité occupe le centre du transept et s'étend vers l'E. jusqu'au milieu de la 1[re] travée du chœur. Les Grecs possèdent le maître-autel et le bras S. du transept, les Arméniens son bras N.

Le Pèlerin arménien du commencement du v[e] s. décrit la basilique de Bethléem en ces termes : « L'église a 200 coudées en longueur et 100 en largeur, avec 90 colonnes de marbre et des voûtes en pierre. Sous l'autel se trouve la sainte grotte et la crèche, avec un autel où l'on célèbre la liturgie. » La coudée, 1 pied 1/2, avait 0[m],443, ce qui donnerait un bâtiment de 44 m. sur 88 en y comprenant l'atrium. Mais dans ce petit traité les chiffres sont souvent erronés, comme le montrent les variantes. Du monument actuel, l'atrium, le narthex, les murs occidental et méridional des nefs sont certainement du IV[e] s. A l'intérieur, les cinq nefs sont de style basilical ; mais les bases des colonnes et les chapiteaux avec leurs fleurons et leurs croix, l'architrave et le mur lisse dénotent plutôt l'architecture du VI[e] que celle du IV[e] s. Quant au transept et à ses hémicycles, ils sont sûrement de l'époque de Justinien ; les preuves en sont nombreuses. On peut donc en conclure qu'après le vandalisme commis par les Samaritains, l'architecte a conservé le plan et une grande partie des constructions de l'ancienne basilique ; mais il a ajouté le transept et reculé l'abside vers l'Orient. La sainte grotte, autrefois sous l'autel, occupe depuis le centre de la croix formée par le transept et la nef. L'église est devenue plus grande, mais certainement moins belle que celle de Constantin et elle ne devait pas plaire beaucoup à Justinien qui n'avait de goût que pour le type nouveau à coupole. Le récit d'Eutychius d'Alexandrie, qui place la reconstruction de la basilique au VI[e] s., est donc acceptable, sauf quelques exagérations de détail.

Mosaïques. Sous le règne d'Amaury I[er], 4[e] roi de Jérusalem (1163-1173), la basilique de la Nativité reçut une nouvelle décoration grâce à la magnificence de Manuel Porphyrogénète Comnène, empereur grec (1145-1180). Toutes les parois intérieures de l'église furent littéralement couvertes de peintures et surtout de mosaïques à fond d'or, dont on peut juger l'effet par les fragments qui nous en restent, par les descriptions minutieuses de Quaresmius et par les études de M. Melchior de Vogüé. Dans le transept, le chœur et la Grotte, elles représentaient des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les inscriptions qui accompagnent ces tableaux sont toutes écrites en une seule langue, la latine. De cette décoration, il ne reste plus que trois tableaux mutilés dans le transept : l'Entrée triomphale de Jésus, le Doute de saint Thomas et l'Ascension de Notre-Seigneur.

Le fond de la grande nef était couvert d'un immense *Arbre de Jessé*, dont les branches supportaient des figures de prophètes. Chacun tenait à la main une banderole sur laquelle était écrit *en latin* un verset d'une de ses prophéties.

Au-dessus de l'architrave des colonnes, étaient représentés, au S., les sept conciles œcuméniques, au N., des conciles provinciaux. On y voit encore l'Eglise d'Ancyre, celle de Gangros et celle de Sardique. Le concile tenu dans cette dernière ville en 347 est un de ceux qui proclamèrent la suprématie du Siège de Rome. Les textes des conciles, tous dogmatiques, sont rédigés à la fois en latin et en grec.

Finalement, dans le pourtour de l'hémicycle du chœur courait une inscription de cinq lignes, en grec et en latin, dont on a pu lire ces mots : « Le présent ouvrage fut achevé par la main d'Ephrem, peintre et mosaïste, sous le règne de l'empereur Manuel Porphyrogénète Comnène, et dans les jours du grand roi de Jérusalem, le Seigneur Amaury et du très saint évêque de la sainte Bethléem, monseigneur Raoul, en l'année 6677 (1169). » Le moine grec Phocas écrit aussi vers 1185, qu'en reconnaissance pour le service rendu par Comnène, « le pasteur latin fit placer son image dans différents endroits de l'église. »

L'histoire explique le choix des sujets et des inscriptions qui figurent dans ces mosaïques. Depuis 1150, une alliance réelle s'était nouée entre la cour de Jérusalem et celle de Constantinople, et de côté et d'autre on visait plus encore à l'union religieuse. Manuel envoya plusieurs ambassades à Rome et reçut les envoyés du Pape à Constantinople pour négocier l'union des deux Eglises. La représentation des conciles et le choix des inscriptions grecques et latines, manifestement dictées par un esprit de conciliation, attestent que l'union existait déjà au point de vue dogmatique, et qu'on préparait la voie pour la proclamer officiellement au berceau du Roi de la paix, qui n'a institué qu'un pasteur et qui ne veut qu'un troupeau.

Malheureusement, les circonstances n'ont pas permis que cette union se réalisât. Mais les fragments mutilés des anciennes mosaïques clament très haut et d'une manière pathétique les merveilles qu'une union momentanée a pu produire dans un seul sanctuaire, et étalent aux yeux de tous, dans leur délabrement, le lamentable résultat d'une mésintelligence obstinée.

Dans les cinq nefs séparées du transept par un mur et réduites en place publique pour les désœuvrés et les revendeurs, il n'y a à voir, qu'un superbe baptistère octogonal taillé dans un seul bloc de pierre rougeâtre, situé vers le midi. Sa croix pattée et son cartouche avec une inscription grecque le font remonter au VIe ou au VIIe s.

Grotte de la Nativité ✠.

La Grotte de la Nativité (G) est pratiquée dans un rocher calcaire fort tendre. A l'origine elle était assez vaste, ou formée de plusieurs enfoncements, et on devait y arriver de plain-pied. Lors de la construction de l'église, la grotte même, où s'accomplirent les augustes mystères, fut transformée en crypte, et le plafond naturel, peu solide, dut céder la place à une voûte en maçonnerie. Deux escaliers (1), composés l'un de 16 degrés, l'autre de 13 seulement, s'ouvrent aux deux côtés du chœur et aboutissent au fond de la sainte Grotte. Les deux gracieuses entrées au sommet des escaliers ont été remaniées au XIIe s. et sont fermées par de belles portes en bronze.

Sombre par elle-même, cette crypte est éclairée par 53 lampes, dont 19 appartiennent aux Latins. La forme est à peu près celle d'un rectangle, long de 12 m. 30 et large de 3 m. 15 en moyenne. Le sol et les parois sont recouverts de belles dalles de marbre blanc. A l'extrémité orientale de cette Grotte (2), entre les deux escaliers qui y convergent, on voit une niche arrondie dans sa partie supérieure et portant encore des traces de la mosaïque qui représentait la naissance du Fils de Dieu, avec la légende en latin. Le sol est revêtu de marbre blanc où brille, encastrée dans le pavé, une étoile en vermeille autour de laquelle on lit ces mots :

HIC DE VIRGINE MARIA JESUS CHRISTUS NATUS EST. — 1717.

C'est en effet en ce lieu que, d'après l'antique tradition, la Très Sainte Vierge mit au monde le Sauveur du genre humain. (*V.* Luc, II, 1-7, n° **35**). Autour de l'étoile brûlent jour et nuit 15 lampes dont 4 appartiennent aux Latins, 5 aux Arméniens et 6 aux Grecs.

Cette étoile, qui par son inscription latine consacre les droits des Latins à la propriété de ce précieux sanctuaire, avait disparu en 1847. Après cinq ans de négociations entre l'ambassade française et la Sublime Porte, négociations sans cesse entravées par les intrigues de l'ambassadeur de Russie, le sultan Abdoul Medjid obligea les Grecs à restituer l'étoile, qui fut de nouveau scellée à sa place en 1852. Toutefois, les Grecs et les Arméniens continuent à célébrer à cet endroit une messe par jour, à l'exclusion des Latins.

Crèche ✠. A quatre pas de là, vers le S.-O., on descend par trois marches dans l'oratoire de la **Crèche** (3), dont l'entrée et le côté N. sont soutenus par trois colonnes de vert antique. A travers la draperie on peut apercevoir les parois rocheuses. C'est là que la Vierge-Mère étendit sur la paille le Nouveau-né, et que les bergers, avertis par les anges, vinrent adorer le Messie (*V.* Luc, II, 8-20, n° **36**).

Une excavation dans le rocher, recouverte de marbre (4), représente la mangeoire. La crèche en bois plaqué d'argent, dont parlent les anciens pèlerins, se conserve dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure à Rome depuis le XIIe s.

Autel des Mages ✠. En face, on a dressé un autel dédié aux Mages de l'Orient (5), qui, conduits par une étoile, vinrent se prosterner en ce lieu devant le Maître du ciel et de la terre sous les traits d'un faible enfant. (*V.* Matth. II, 1-12, n° 4).



G. *Grotte de la Nativité.* — 1. 1. *Escaliers de la Ste Grotte.* — 2. *Lieu de la naissance de Jésus.* — 3. *Grotte de la Crèche.* — 4. *La mangeoire.* — 5. *Autel de l'adoration des mages.* — 6. *Puits.* — 7. *Entrée des chapelles souterraines.* — 8. *Autel de S. Joseph.* — 9. *Autel des SS. Innocents.* — 10. *Caveau des SS. Innocents.* — 11. *Tombeau de S. Eusèbe de Crémone.* — 12. *Tombeau de Ste Paule et de Ste Eustochium.* — 13. *Tombeau de S. Jérôme.* — 14 *Oratoire de S. Jérôme.* — 15. *Ancien escalier.* 16. 16. *Escalier conduisant à l'église de Ste Catherine.*

☙ Dans l'évangile de saint Matthieu on lit : « En entrant dans *la maison*, ils trouvèrent l'enfant avec Marie. » Cette expression est trop vague pour indiquer nécessairement une maison proprement dite ; elle signifie une habitation quelconque. Dans les montagnes de la Palestine, il existe un grand nombre de grottes aménagées en habitations pour les hommes et pour les animaux ; les Arabes les appellent *bîout*, maisons. D'un autre côté, saint Epiphane dit que « le Christ fut circoncis dans la grotte à Bethléem [1]. » C'est dans cette même grotte qu'on vénérait au IVe s. le souvenir de l'adoration des Mages, l'Epiphanie, qui constituait la principale fête de l'année et qui était la fête titulaire de la basilique. La tradition n'a jamais indiqué d'autre théâtre à ce glorieux évènement.

Saewulf, le pèlerin anglo-saxon qui visita la sainte Grotte en 1102, la décrit en ces termes : « Presqu'au milieu de cette église, sous le chœur, est une crypte dans laquelle on voit le lieu de la Nativité de Notre-Seigneur à gauche, et la Crèche à droite, un peu plus bas. » La description de la Grotte, telle qu'elle était constituée antérieurement aux Croisades, est encore aujourd'hui d'une vérité frappante. Le sanctuaire de la Crèche appartient exclusivement aux Latins.

En remontant dans la Grotte de la Nativité, on remarque au fond un petit puits (6), auquel la croyance populaire a attaché

1. *Haer. XX. adv. Herodianos.*

quelques pieuses légendes. La tapisserie qui couvre les parois de la crypte est en amiante et représente les principaux traits de l'Enfance de Jésus. Elle a été envoyée par la République française sous la présidence de Mac-Mahon, en 1874, pour remplacer celle qui venait de disparaître.

Le 25 avril 1873, une bande de 300 Grecs, moines et séculiers, armés jusqu'aux dents, envahirent la sainte Grotte, maltraitèrent et blessèrent les cinq Religieux Franciscains qui y priaient. Après cela, ils saccagèrent le saint lieu, emportant tout ce qui avait quelque valeur intrinsèque, jusqu'aux plaques de marbre qui couvraient la sainte Crèche. M. Patrimonio, consul de France à Jérusalem, obtint du gouvernement ottoman la réintégration des Franciscains dans leurs droits, avec faculté de réparer les dégâts. C'est alors que le gouvernement français envoya la belle toile d'amiante *garantie contre l'incendie.* Mais on n'obtint aucune indemnité pour les dégâts ; aucun objet volé n'a été restitué et les deux tableaux de l'*Adoration des Mages* et de *la Nativité* dus, l'un au pinceau de Murillo, l'autre à celui de Maello, qui furent arrachés durant l'ignoble sac, semblent avoir été détruits. Depuis ce triste évènement, un soldat turc est jour et nuit en faction dans la sainte Grotte.

Vingt ans après, dans ce même sanctuaire, un Croate, caouas russe et grec de religion, tua d'un coup de revolver le Frère sacristain latin. Il tira ensuite sur les Religieux Franciscains qui passaient en procession, et blessa grièvement l'un d'eux, un vieillard. Le meurtrier fut arrêté, mais avant le procès, il réussit à s'évader.

Chapelles souterraines.

Au fond de la Grotte de la Nativité, une porte (7), dont le Frère sacristain Franciscain tient la clef, donne accès dans un couloir, creusé dans le roc il y a quelques siècles. Il conduit dans un ensemble de pièces souterraines qui semblent avoir communiqué avec le lieu de la Nativité au N., avant la construction de la basilique.

Chapelle de Saint-Joseph ✠ (8). La première chapelle que l'on rencontre au sortir de la crypte de la Nativité, est dédiée à saint Joseph. En 1621, raconte Quaresmius, le P. Custode Thomas de Novare y éleva un autel en mémoire de l'avertissement que le chaste époux de la Vierge reçut en songe d'un esprit céleste, lui ordonnant de partir pour l'Egypte avec l'Enfant et sa Mère. (*V.* Matth. II, 13-15, n° 5). Une belle peinture sur cuivre, due au pinceau de Bernard Butte de Dusseldorf (1838), représente le songe de saint Joseph.

Chapelle des S. S. Innocents † (9). De là on descend par un escalier de cinq degrés dans la chapelle des Saints Innocents. Au centre, un gros fût de colonne soutient le plafond rocheux. Sous l'autel dédié à ces prémices de martyrs, est une ouverture basse, fermée par une grille en fer, qui donne accès dans un petit caveau vide (10), d'environ 5 m. de long sur 2 de large. On ne l'ouvre qu'une fois par an, le jour de la fête des saints Innocents. C'est là que, d'après une antique tradition, furent

déposés les ossements des innocentes victimes de la fureur d'Hérode. (*V.* Matth., II, 16-18, n° 5).

Au commencement du v° s., le Pèlerin arménien, après avoir parlé de la basilique de Bethléem, ajoute : « A droite de l'église, on voit un *maturn (martyrion)* où sont conservées les reliques des enfants massacrés par Hérode [1]. » Antonin de Plaisance (vi° s.) dit dans sa description de Bethléem : « Les enfants qu'Hérode a fait mourir y ont également leurs sépulcres et *on y voit* leurs saintes reliques. » Saewulf (1102) précise davantage l'emplacement de ce lieu : « Les Innocents, dit-il, les enfants qui furent massacrés en cet endroit par Hérode à cause de l'Enfant Jésus, reposent sous l'autel dans la partie méridionale de l'église, non loin des tombeaux de sainte Paule et de sa fille Eustochium. » L'Anonyme de 1187, après avoir parlé du puits qui se trouve au fond de la Grotte de la Nativité, ajoute : « Devers la senestre partie gisent li Innocent. Desous le cloistre est le sépulcre saint Jérôme [2]. » On ne doit pas exiger que dans ce labyrinthe tous les anciens pèlerins soient d'accord pour l'orientation.

Il était naturel que quelques jeunes mères, apprenant que les satellites d'Hérode, venus de l'O., massacraient les petits enfants, se soient enfuies vers l'E. et aient cherché à cacher leurs nourrissons dans les grottes, où malheureusement elles furent découvertes par les cruels bourreaux.

Dans tous les cas, lorsque la procession, que les Religieux et les fidèles font chaque soir à travers ces sanctuaires, est parvenue à la grotte des Innocents, personne ne résiste à l'émotion, quand là les enfants de chœur bethléémites entonnent de leur petite voix argentine l'hymne *Salvete flores Martyrum.*

« Salut, fleurs des martyrs, que, sur le seuil même de la lumière, le persécuteur du Christ a moissonnées, comme un tourbillon emporte les roses naissantes.

« O vous, premières victimes du Christ, tendre troupeau immolé pour lui, vous vous jouez innocemment sous l'autel même, avec des palmes et des couronnes. »

Tombeau de saint Eusèbe de Crémone † **(11).** On arrive ensuite à un étroit couloir, à g., où l'on rencontre l'autel qui recouvre le tombeau du B. Eusèbe de Crémone, disciple de saint Jérôme. A la mort du célèbre docteur, il lui succéda comme supérieur du monastère, mais ne lui survécut que deux ans ; il mourut en 422.

Tombeaux de sainte Paule, de sainte Eustochium † et de saint Jérôme †. En allant 6 m. plus avant dans l'étroit passage, on arrive dans une chambre entièrement creusée dans le roc, où deux tombes se font face. L'une, celle de g. (12), est la sépulture commune de sainte Paule morte en 404 et de sainte Eustochium, qui fut inhumée à côté de sa mère en 419 ; l'autre (13) est celle de saint Jérôme, qui quitta ce monde en 420. Ces deux tombeaux, de même que celui du B. Eusèbe, consistent en un banc mortuaire recouvert d'un arcosolium. Originairement, la grotte était plus large à son entrée. Un mur destiné à soutenir le plafond, créa le couloir devant le sépulcre de saint Eusèbe.

1. *Op. cit.* — 2. *V.* de Vogüé, *op. cit.*, 448.

L'authenticité de ces tombeaux est garantie par des documents irrécusables. Saint Jérôme nous apprend que « Paule fut ensevelie sous l'église et près de la grotte du Seigneur. » Il fit placer deux épitaphes en vers, l'une sur la pierre tumulaire, l'autre sur la chambre sépulcrale. Cette dernière contenait ces mots : « Vois-tu ce sépulcre étroit et taillé dans le roc? C'est la demeure de Paule, qui habite dans le royaume des cieux. » (Epit. S. P.) Deux anciennes biographies de saint Jérôme, l'une et l'autre anonymes, racontent que de son vivant le saint docteur avait fait creuser son tombeau « près du sépulcre des deux saintes, à l'entrée de la crypte de la Nativité et près de la cellule où il avait passé de longues années dans l'étude et la prière. » Le Pèlerin de Plaisance s'exprime à ce sujet presque dans les mêmes termes.

Ces tombeaux sont vides, et deux autels en occupent l'emplacement. Les restes précieux de saint Jérôme ont été transportés à Rome dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure. Quant aux cendres de l'illustre matrone romaine et de sa fille, déjà Quaresmius remarque qu'on ignore ce qu'elles sont devenues.

Chapelle de Saint-Jérôme † (14). C'est une cavité rocheuse régularisée par des murs. Elle mesure 6 m. de largeur sur 4 de longueur et est éclairée par une fenêtre qui donne dans le cloître latin. Un escalier de 18 marches (5) la faisait communiquer au XIIe s. avec le cloître ; mais il a été muré, lorsqu'on perça le rocher pour relier l'oratoire avec les grottes que nous venons de parcourir. C'est là, d'après une tradition ancienne, la cellule d'où sortirent ces vastes commentaires sur les Ecritures saintes, et cette fameuse version de la Bible appelée la Vulgate. C'est dans cette retraite que l'illustre Père de l'Eglise rédigea ces retentissantes controverses, ces réfutations véhémentes de toutes les erreurs de l'époque. Là il lutta jusqu'à l'âge de 88 ans contre Jovien, Vigilance, Pélage, les Origénistes et d'autres, les accablant tous par la force de sa logique et la richesse de ses textes. Comme si tant de travaux ne suffisaient pas, l'intrépide écrivain accepta en 395 l'administration de la paroisse de Bethléem, sur les instances de Jean, évêque de Jérusalem.

Eglise paroissiale de Sainte-Catherine † (H). En retournant sur ses pas, on rencontre un escalier de 23 marches (16), qui monte dans l'église Sainte-Catherine d'Alexandrie. L'ancienne église, restaurée par les Franciscains en 1672, s'ouvrait directement sur le cloître (I) qui lui servait d'atrium et qui dans son état actuel remonte au XIIe s. Comme elle demandait une sérieuse restauration et qu'elle était devenue trop petite pour contenir la population catholique qui dépasse 5.000 âmes, on a construit récemment, à la même place, une église à trois nefs. Elle n'est séparée de la basilique que par un mur. On y voit plusieurs bons tableaux.

Quaresmius s'est déjà posé la question de savoir pourquoi cette église est dédiée à sainte Catherine d'Alexandrie? « Les uns, dit-il, prétendent que là sainte Catherine a été fiancée au Christ, qui lui était apparu et lui avait passé au doigt l'anneau nuptial, lorsqu'elle visitait les sanc-

uaires de la Palestine. » Le célèbre Franciscain trouve cette opinion peu probable ; « en tout cas, ajoute-t-il, elle ne repose que sur une simple conjecture. » Il penche plutôt à croire que la dévotion particulière des fondateurs pour la vierge d'Alexandrie les a engagés à placer l'église sous son vocable, et incline volontiers à y voir l'œuvre de sainte Paule.

Saint Jérôme confirme indirectement l'opinion de Quaresmius. Après avoir dit que sainte Paule fonda (au S. de la basilique), un monastère d'hommes, dont elle avait confié la direction à des hommes, il continue : « Elle rassembla de diverses provinces un certain nombre de vierges, les unes nobles, les autres de classe moyenne, d'autres enfin d'une basse extraction, et les partagea en trois groupes et en trois monastères, de sorte que, séparées pour le travail et la nourriture, elles se réunissaient pour la psalmodie et l'oraison (le jour comme la nuit)... Le dimanche, elles se rendaient processionnellement à l'église (de la Nativité), à côté de laquelle elles habitaient. » (Ep. CXIII.) La première catégorie de ces pieuses femmes avaient renoncé aux splendeurs que leur noblesse et leur fortune leur offraient dans le monde, non seulement pour prier dans la retraite, mais encore, comme saint Jérôme nous l'apprend, « pour s'appliquer à l'étude des saintes Ecritures. » Or, qui pouvait mieux leur servir de modèle et de patronne que la vierge d'Alexandrie, laquelle, au dire d'Eusèbe de Césarée, était noble, riche et d'une rare érudition ; cette vierge qui osa reprocher à l'empereur Maximin (235-238) son ignoble brutalité envers les femmes honnêtes d'Alexandrie, et qui mérita par là, suivant le même historien, d'être dépouillée de ses biens et envoyée en exil ? Le couvent des Pères Franciscains occupe celui de sainte Paule et, selon toute vraisemblance, là où ils se réunissent pour chanter l'Office divin, des vierges, plus illustres encore par leurs vertus que par leur noblesse, offraient à Dieu les mêmes prières dès le IVe s.

Au couvent des Arméniens, on montrait autrefois une belle salle appelée **Ecole ou Bibliothèque de saint Jérôme**. Mais au siècle dernier, elle fut étrangement défigurée. Vers le milieu de sa hauteur, elle fut divisée par un plancher en deux étages, et les anciennes colonnes de marbre ont été enclavées dans de lourds piliers. De là, en effet, saint Jérôme « avait tous les jours Thécoa sous les yeux », comme lui-même nous l'apprend.

ENVIRONS DE BETHLÉEM

I. — Citernes de David.

A cinq min. de Bethléem, au N.-O. et en face de la Basilique de la Nativité, on remarque trois grandes citernes creusées dans le roc et appelées par les Arabes *Biar Daoûd*, les puits de David. La citerne principale, qui a trois orifices, appartient aux Franciscains ; les deux autres aux Grecs. C'est, d'après la tradition, cette eau qui fit l'objet des désirs de David. Celui-ci, après avoir battu une première fois les Philistins, campait dans la grotte d'Odollam *(Id el Miyéh)*, tandis que l'ennemi occupait encore Bethléem. « Oh ! si quelqu'un me donnait à boire, s'écria un jour le roi, de l'eau de la citerne qui est à Bethléem, près de la porte ! » Aussitôt trois de ses vaillants, ne comptant pas avec leur vie, passèrent audacieusement à travers le camp des ennemis, puisèrent un peu d'eau à la citerne indiquée et l'apportèrent au roi. Mais David ne voulut pas en boire et

l'offrit en libation au Seigneur en disant : « Dieu me garde de faire une telle action. Boirai-je le sang de ces hommes et ce qu'ils ont gagné au péril de leur vie [1] ? »

Les mots « près de la porte » et « à la porte » n'impliquent pas nécessairement que cette citerne était attenante à la porte de la ville. Quaresmius, confrontant ce texte avec d'autres passages de la Bible [2], conclut justement que « quod parum distat, nihil distare videtur. »

II. — Mausolée de David.

Tout près des *Citernes de David*, on a découvert des mosaïques en plusieurs endroits. A dix pas de là, vers la ville, on a mis au jour les ruines d'une église ; elle n'est qu'imparfaitement déblayée, mais elle semble appartenir à la classe des édifices sacrés construits sous Justinien. Une nécropole chrétienne, composée de 16 arcosolia, de 2 à 6 tombes chacun, s'enfonce en grande partie sous l'église et communique avec elle, probablement sous l'ancienne coupole, par une ouverture de forme conique [3]. Il y avait là certainement, soit le sépulcre des ancêtres de David, dont il est fait mention dans l'Ecriture sainte [4], soit un antique monument commémoratif en l'honneur du roi-prophète, dont le vrai sens échappa aux pèlerins chrétiens.

D'après Eusèbe [5], on montrait à Bethléem « le tombeau de Jessé et de David. » Le Pèlerin de Bordeaux dit : « Non loin de là (la basilique de Bethléem), on voit le monument d'Ezéchiel, d'Asaph, de Job, de Jessé, de David et de Salomon, avec une crypte couverte d'inscriptions hébraïques du côté de la vallée. » Saint Jérôme, qui n'ignorait pas que d'après 15 textes de l'Ecriture sainte le roi-prophète a été enterré à Jérusalem, écrit qu'à Bethléem, Paule et Eustochium avaient prié « dans le mausolée de David ». Arculfe et Antonin de Plaisance rapportent que « sur le flanc du vallon qui borne Bethléem au N., au milieu de l'église dite *basilique de David,* » se trouvait le sépulcre de David, et même celui de Salomon, et qu'une simple pyramide en pierre, surmontée d'une lampe, en marquait l'emplacement. Finalement, le pèlerin russe, Daniel (1112), rencontra à une portée de flèche de Bethléem « un Béthel », une maison de prière. « Là, dit-il, était la maison de Jessé, père de David... Là se trouve le puits de David, dont il désira boire l'eau. »

A notre avis, il y avait en ce lieu le sépulcre des ancêtres du roi-prophète.

III. — Grotte du Lait.

A 300 pas environ à l'E.-S.-E. de la basilique, on rencontre une grotte de forme irrégulière, creusée dans un tuf blanchâtre et friable ; on y descend par 13 marches. Elle est appelée par les Arabes *Moghâret es Sitti Mariam*, la Grotte de Dame Marie, mais plus communément la *Grotte du Lait.* Ce souter-

1. II R., XXIII, 15-17. — 2. Cf. IV R., XXIII, 13. — III R., XI, 7. — 3. V. *R. B.*, 1895, 439-444. — 4. II R., II, 32. — 5. O. S., 42.

rain, transformé en chapelle, est un antique sanctuaire, et parmi tous les sanctuaires du pays, un des plus vénérés par les chrétiens de tout rite, et même par les musulmans. Dans cette grotte, dit la tradition, la Sainte Vierge fit un court séjour avec le divin Enfant. L'expérience d'innombrables générations atteste que, dans ce lieu, Marie exauce d'une manière toute spéciale les prières de ceux qui, dans leur détresse, recourent à son intercession.

Aujourd'hui, comme au temps de Quaresmius, on voit encore au-dessus de la Grotte du Lait les restes d'un petit monastère et d'une église autrefois dédiée à saint Nicolas, et dont il est fait mention dans une bulle du pape Grégoire XI (1375). Au v[e] s., il y eut deux églises dans ces parages. « De là (la basilique), dit le Pèlerin arménien, vers l'orient, du côté du Jourdain, à trois stades de Bethléem (546 m. de la ville du v[e] s.), on remarque un bois avec deux églises dans lesquelles on célèbre la liturgie [1]. »

« Dans un ancien manuscrit qui traite des Lieux saints, dit Quaresmius, on lit au sujet des sanctuaires avoisinant Bethléem : De même l'église Saint-Nicolas, où se trouve une grotte dans laquelle, selon la tradition, séjourna la bienheureuse Vierge Marie avec l'Enfant Jésus. [2] » Gratien (1127-1151)[3] et De Castro[4], cités par Quaresmius, s'appuient sur la tradition des Arméniens et veulent que Marie, en allaitant son divin Fils, laissa tomber à terre quelques gouttes de son lait virginal. Gréthénios (1395) raconte que ce fait se produisit quand la sainte Famille s'enfuit en Egypte ; d'autres pèlerins veulent qu'avant cet événement la Vierge Mère se rendit un jour dans la grotte pour y prier. Toujours est-il, que cette grotte était célèbre longtemps avant les Croisades. C'est d'elle que proviennent ces pierres blanches et friables vénérées en beaucoup d'églises d'Europe sous le nom de *Lait de la Vierge*. C'est une de ces reliques que Gérard, le III[e] évêque de Bethléem, portait au camp du roi Baudouin III, lors du siége d'Ascalon en 1153.

La Grotte du Lait est le lieu de pèlerinage favori des femmes du pays, musulmanes et chrétiennes, catholiques et schismatiques. Quand, étant nourrices, elles s'aperçoivent que le lait vient à leur manquer, elles accourent prier dans cette grotte, détachent un petit éclat de la roche crayeuse et le réduisent en poudre, qu'elles avalent ensuite dans la boisson ou les aliments. Sans doute, cette poudre ne possède par elle-même aucune vertu médicinale, pas plus que l'eau de Lourdes ; mais depuis des siècles des millions de femmes du pays et de l'étranger proclament que, grâce à l'intercession de Notre-Dame de la Grotte du Lait, leurs vœux sont exaucés. Tous les écrivains modernes n'ont pas su respecter cette candide confiance en la Mère de Dieu. Le sanctuaire devint surtout l'objet de sarcasmes en 1904. Pour y répondre, les femmes de Bethléem se cotisent, nous dit-on, afin d'élever à l'entrée de leur sanctuaire un grandiose monument en l'honneur de leur insigne protectrice. C'est bien digne des descendantes de Ruth !

IV. — Maison de Saint-Joseph.

A la sortie de la grotte, on rencontre à 7 min. vers l'E. une chapelle dédiée à saint Joseph. De l'église primitive, on voit encore la première assise de l'abside creusée dans le roc, ainsi

1. V. *Le Prétoire de Pilate.* — 2. *Op. cit.*, II, 511. — 3. *Vita S. Josephi.* 4. *In vita B. M. V.*

que la base de l'ancien autel. Elle est appelée par les gens du pays la *Maison de Saint-Joseph.*

Comment saint Joseph pouvait-il avoir une maison à Bethléem? Quaresmius examine toutes les opinions émises pour résoudre le problème, et soulève toutes les difficultés que rencontre chaque interprétation. « Si ces explications ne vous satisfont pas, dit-il à la fin, admettez alors que c'est une maison, *domus*, dans le sens scripturaire, c'est-à-dire, un temple élevé en l'honneur de saint Joseph par la piété des fidèles. » C'est ainsi, en effet, que l'entend Nicéphore Calliste, au XIVe s. Cet historien, qui attribue presque toutes les anciennes églises de la Palestine à sainte Hélène, écrit : « A Bethléem... elle construisit aussi une église en l'honneur de saint Joseph, l'Epoux de Marie. » (*H. E.* VIII, 30). On est donc en présence d'un ancien sanctuaire dédié à saint Joseph, qui, certes, mérite un souvenir spécial, une vénération particulière à Bethléem, sa ville d'origine, où il séjourna lors de la naissance du Fils de Dieu et de l'adoration des Mages, jusqu'à la fuite en Egypte.

V. — Beit-Sahoûr.

Un peu plus loin, on est au pied de la montagne et on arrive à une petite colline qui porte le village de *Beit Sahoûr,* appelé quelquefois *Beit Sahoûr en Nasâra*, des Chrétiens, pour le distinguer de *Beit Sahoûr el Atiqa*, l'Ancien. Ce dernier, situé à 7 km. vers le N., était habité, il y a peu d'années encore, par des bédouins qui l'ont abandonné. *Beit Sâhoûr* peut signifier la *Maison des Devins* ou des *Magiciens.* Mais dans la bouche des indigènes *Sahoûr*, du syriaque *Sahor*, a le sens de *vigilants, Maison des Veilleurs.*

La localité est ancienne comme le témoignent les citernes, les tombes, les vases et les couteaux de silex qui y furent trouvés. Mais le nom de *Beit Sahoûr* ou son équivalent, n'apparaît qu'après l'époque des Croisades et ne lui appartenait probablement pas à l'origine. Le village se compose de 1.713 habitants, dont 1.161 Grecs non-unis, 318 Musulmans, 117 Latins, 79 Protestants et 38 Grecs catholiques.

VI. — Champ de Booz et de Ruth.

En sortant du village, on traverse la plaine fertile où la tradition place le champ de Booz. Cette tradition n'a rien en effet que de vraisemblable; car c'est le vallon le plus propre à la culture de l'orge dans tout le voisinage de Bethléem, et Booz, un des plus riches habitants de la ville, pouvait bien posséder des champs dans le meilleur terrain.

Là, se localise cette idylle gracieuse, touchante et à la fois pleine de renseignements pour nous, au point de vue de la connaissance des mœurs judaïques. Booz, touché par les grâces et les vertus d'une glaneuse étrangère, Ruth la Moabite, veuve de Mahalon et belle-fille de Noémi, songe à l'épouser. Il réunit le peuple à la porte de la ville et déclare avoir rempli toutes les conditions prescrites par la loi, pour être en droit de prendre

pour femme la jeune veuve. Les anciens répondent par cette acclamation qui a quelque chose de prophétique : « Nous en sommes témoins. Que le Seigneur rende cette femme qui entre dans ta maison, comme Rachel et Lia qui ont édifié la maison d'Israël ; qu'elle soit un exemple de vertu en Ephrata et qu'elle ait un nom célèbre en Bethléem. » (Ruth, IV, 11.) Du mariage de Booz avec Ruth naquit Obed, père de Jessé, père lui-même de David, dont devait naître un jour l'Emmanuel, le Sauveur du monde.

VII. — **Késniset er Râoût ou Râouat.**

De *Beit Sahoûr*, une chaussée en pierre traverse un bas-fond, marécageux en hiver, et conduit en 10 min. à un carré entouré d'un mur en pierre sèche et planté d'oliviers. C'est là, au centre du champ de Booz, que dès le v[e] ou vi[e] s. on avait fixé la mémoire de Ruth. Une grotte, dans laquelle on descend par 21 marches et qui servait probablement de citerne, fut transformée en chapelle souterraine. Par dessus, on éleva une petite église de 9 m. 25 de long sur 6 m. 20 de large. D'après les anciens pèlerins, le petit couvent bâti sur ses flancs était habité par des femmes. C'était l'église et le couvent de Ruth, en arabe *Kéniset* ou *Deir er Râoût*. Au temps des Croisades, le couvent des Pasteurs, depuis cinq siècles un monceau de ruines, fut perdu de vue, et le *Deir er Râoût* devint le *Deir er Râouat*, qui doit signifier *le couvent des Bergers ;* car *Rouât* est le pluriel de *Rai* qui veut dire *pasteur*. De là est née la confusion qui dura jusqu'au milieu du xix[e] s.

VIII. — **Couvent des Pasteurs ou du Gloria in excelsis.**

En 1858, M. Guermani [1] découvrit les ruines de l'ancien Sanctuaire des Pasteurs sur une colline voisine qui porte le nom de *Siâr el Ghânem*, la Bergerie ou l'Etable à Moutons. Ce lieu, avec ses ruines, répond exactement à la description du sanctuaire des Pasteurs que nous ont laissée les écrivains antérieurs au xii[e] s. La colline où les anges entonnèrent le *Gloria in excelsis Deo* serait, d'après eux, le *Migdal Ader*, Tour du Troupeau, où Jacob alla fixer sa tente après la mort de Rachel. Le *Migdal Ader* est encore mentionné par la Mischna comme un lieu de pâturage non loin de Jérusalem à l'époque postexilienne [2].

La tour du Troupeau du prophète Michée (iv, 8), et le témoignage de Flavius Dexter, auteur du iv[e] s., qu'on invoque d'ordinaire en faveur de

1. *Il Migdal Ader*, 1859. — 2. V. Neubauer, *op. cit.*, 152.

Siâr el Ghanem, seraient décisifs par eux-mêmes ; mais on doit les écarter, parce que le prophète parle de Jérusalem, et la *Chronique de Dexter*, publiée par Migne, est l'œuvre d'un compilateur du XVIe s.

Saint Jérôme parle deux fois du lieu où veillaient les bergers la nuit de Noël. « A mille pas de là (de Bethléem), dit-il d'abord, se trouve la Tour Ader, qui veut dire Tour du Troupeau, nom qui semble renfermer une allusion prophétique aux bergers, futurs témoins de la Nativité du Seigneur[1]. » Ailleurs il écrit : « Non loin de là (de la Crèche), Paule *descendit* vers la Tour Ader, près de laquelle Jacob fit paître ses troupeaux et où les bergers, veillant pendant la nuit, méritèrent d'entendre ces paroles : Gloire à Dieu au plus haut des cieux[2]. » Théodose (530) ne nous fournit pas d'autres renseignements que saint Jérôme. Mais Arculfe (650) nous apprend que la *Tour Ader* se trouvait à mille pas *à l'orient* de Bethléem, et ajoute qu'on y voit une église *nobiliter fundata*, dans laquelle il visita le sépulcre des trois bergers, les veilleurs de nuit auxquels s'était adressé l'ange du Seigneur, et qui avaient été inhumés à côté d'un grand rocher, dans trois tombes différentes. Le vénérable Bède reproduit à peu près les mêmes termes.

Au *Deir er Râouat*, on n'a retrouvé aucune trace, soit de tombeaux, soit de tour de garde. D'ailleurs une tour d'observation ne se conçoit que sur une hauteur. On a, ensuite, de la peine à chercher les pasteurs au milieu d'un champ ensemencé, et la grotte dans laquelle on descend par 21 degrés est plus apte à servir de citerne que de bercail, en hiver surtout.

Le *Siâr el Ghânem*, la Bergerie, est une colline dont les flancs escarpés offraient jusqu'en ces derniers temps des pâturages aux troupeaux pendant l'hiver. Au sommet, on remarque, creusées dans le roc, les fondations d'une tour carrée de 5 m. de côté (A). Du sommet de la tour, la vue devait s'étendre au loin vers tous les points cardinaux. Tout auprès existe une antique citerne taillée dans le roc depuis la margelle (B). Sous la tour s'ouvre une vaste caverne naturelle de 19 m. de longueur et 15 m. de profondeur, dans laquelle on entre de plain-pied (C). Au N. de cette grotte (D), on rencontre trois autres citernes dont l'une, *Bir el Amdân*, le puits des Colonnes, est recouverte de voûtes reposant sur deux piliers : elle a 10 m. 60 de longueur, 8 m. de largeur et 10 de hauteur et peut contenir 800 mètres cubes d'eau.



Plan des ruines du sanctuaire des *Pasteurs*.

Près de ce réservoir, les ruines d'un monastère occupent une superficie de 2.700 m. c. On y remarque surtout une église à trois nefs, de 26 m. de long sur 24 m. de large (E). Tout le pavage était en mosaïque à petits cubes de diverses couleurs. On y a aussi retrouvé une inté-

1. O. S., 43. — 2. Ep. CVIII.

ressante grotte avec double entrée, l'une de l'intérieur de l'église, l'autre de l'extérieur au N. de l'édifice sacré (F). De cette dernière, on arrive par un chemin incliné à un pilier carré (G), qui soutient la voûte rocheuse juste devant le premier passage actuellement bouché. A dr., trois marches très hautes descendent à une grande auge mortuaire (H), bien apte à être divisée en trois tombes. Les parois de cette belle grotte sont recouvertes de stuc sur lequel on voit partout des traces de peinture. Sous l'église, la roche tendre est perforée de grottes très irrégulières (I). Ce vénérable sanctuaire, qui aura été détruit au VIIe s., n'a plus été rebâti depuis.

Sous l'influence de saint Jérôme, le monastère des Pasteurs, a eu ses jours de gloire au IVe s. C'est là que fut institué l'office de Prime, qui bientôt fut chanté au lever du jour dans tous les couvents d'Orient et d'Occident. Parmi les moines qui y habitaient, on connait l'abbé Possidoine, Pallade, l'auteur de l'histoire *Lausiaque* [1], et un Gaulois ou Provençal, Jean Cassien. Vers 400, celui-ci obtint la permission de quitter le couvent des Pasteurs où il avait passé sa jeunesse. Ordonné prêtre par saint Jean Chrysostome à Constantinople, il se rendit à Marseille vers l'an 415 et fonda le célèbre monastère de Saint-Victor.

Khirbet Siâr el Ghânem, ou la Bergerie, n'est qu'à une demi-heure de Bethléem, ou à 600 m. au E.-N.-N. du *Deir er Râouat*. Le pèlerin peut donc visiter le Migdal Ader de Jacob, le sanctuaire des premiers pèlerins de Bethléem, les heureux bergers, sans grande fatigue.

VOYAGE IVe

De Bethléem à Thécoa par le mont des Francs, la laure de Souka et la grotte de Saint-Chariton.

Ce voyage ne peut se faire qu'à pied ou à cheval et requiert un bon guide. — Aller et retour, une journée. — On peut revenir à Bethléem par les Vasques de Salomon.

Au sortir de Bethléem, on se dirige vers le S.-E., et à 20 min. on passe au pied d'une colline *Khirbet el Bedd*, ruines du Temple (des Idoles), au N. de laquelle se trouve le *Bir Beit Bassa*, puits de la Maison du marécage. On y voit beaucoup de

1. Migne, *P. G.*, XXXIV, 1179.

citernes, dont l'une est très grande et a ses voûtes soutenues par un pilier. Parmi les tombeaux fort intéressants, l'un porte une croix grecque au-dessus de l'entrée. En 15 min. on arrive ensuite à *Beit Tamar*, village de la tribu bédouine de Tâmaréh. Enfin, 15 min. plus loin, on se trouve au pied du **mont des Francs,** en arabe *Djébel Foureidis*, mont du Paradis ou du Verger.

I. — Hérodium.

Le mont des Francs est une sommité conique en partie artificielle, dont la circonférence a 900 m. à sa base et 300 à son sommet ; il s'élève à 100 m. au-dessus du plateau environnant et à 811 m. au-dessus du niveau de la Méditerranée.

Hérode le Grand remporta en ce lieu une victoire signalée sur les partisans d'Antigone, son compétiteur, l'an 42 av. J.-C. En mémoire de ce glorieux fait d'arme, il construisit au pied de la colline une ville qu'il nomma **Hérodia.** Elle devint plus tard chef-lieu d'une toparchie. Au sommet, le vainqueur bâtit une citadelle qui reçut le nom d'**Hérodium** (A. J., XV, IX, 4). C'est là que, peu de temps après le massacre des Innocents, Hérode fut enseveli, comme il l'avait ordonné. Après la prise de Jérusalem par Titus, l'Hérodium était devenu un repaire de brigands. Lucilius Bassus s'en empara et le détruisit (G. J., V, VIII ; — VII, XXV).

Dans les relations des pèlerins du XVe s., cette colline apparaît sous le nom de *mont des Francs ;* rien n'indique, cependant, qu'elle ait été jamais occupée par les Croisés.

Au sommet, on voit encore les traces d'une enceinte circulaire ; puis à l'intérieur vient une seconde enceinte de même forme, flanquée d'une tour ronde à l'E. et de trois tours demi-circulaires aux autres points cardinaux, conformément au récit de Josèphe. C'est un beau spécimen de construction hérodienne, qui n'est inférieure à l'*Haram es Schérif* que par l'appareil des pierres. Du haut de la colline on jouit d'une vue très étendue sur tout le pays. De l'escalier en marbre de 200 marches, qui, d'après l'historien juif, conduisait au sommet, on voit à peine quelques vestiges. Au pied de la colline, on rencontre un bassin rectangulaire *Birket Bint es Sultan,* piscine de la Fille du roi, au centre duquel s'élevait un édicule en marbre de forme ronde. Ce réservoir, qui mesure 74 m. sur 45, était approvisionné par les eaux d'*Ourtâs,* qu'Hérode avait amenées à grands frais par un aqueduc. C'est à peu près tout ce qui reste du palais et de la ville d'Hérode. De son sépulcre, pas la moindre trace.

II. — Laure de Souka.

De Djébel Foureidis, on se dirige vers le S.-O. et, après 20 min. de marche, on arrive au *Ouâdi Kareitoûn,* torrent profond, encaissé entre deux murs de rochers percés de nombreuses cavernes. De là on atteint en 40 min. *Khirbet Kareitoûn,* les

ruines de la célèbre laure de Souka fondée vers 330 par saint Chariton, le plus ancien moine de la Palestine. L'an 404, les moines de Souka furent égorgés et leur monastère livré aux flammes par une bande de Sarrasins. La laure se releva cependant bientôt et vit briller les vertus de saint Euthyme, de saint Cyriaque et de saint Sabas, qui y passèrent quelque temps avant de fonder leurs monastères. Elle figure dans l'histoire sous le nom d'*Ancienne laure* pour la distinguer de celle qui fut fondée plus tard à Thécoa.

Au XII[e] s., Daniel le Russe y trouva encore deux églises, dont la plus grande renfermait le tombeau de saint Chariton. La laure ne fut d'ailleurs complètement abandonnée qu'au XIV[e] s. Parmi les ruines, on voit les restes d'une tour carrée, au S. de laquelle on rencontre une source, *Aïn Natouf*, qui suinte d'un rocher et qui, d'après la tradition locale, jaillit à la prière du saint fondateur.

III. — Grotte de Saint-Chariton.

A 8 min. au S. de la tour, on arrive à la grotte de Saint-Chariton, qui a deux ouvertures à l'E., l'une et l'autre d'un accès très difficile. Le saint anachorète y montait par une échelle. Cette vaste caverne est formée de sept salles de niveau différent, qui s'enfoncent à 200 m. vers le Sud, et qui communiquent entre elles par des couloirs parfois très étroits et fort bas. Le sol est couvert d'une poussière noirâtre, l'atmosphère est humide et la température varie de 20 à 25° C. en hiver.

Guillaume de Tyr et les écrivains postérieurs prirent cette caverne pour la grotte d'Odollam, où David se réfugia quand il dut fuir devant Saül [1]. Cette identification est erronée. Dans le livre de Josué (XV, 35), *Adullam* est mentionnée parmi les villes de la *plaine* de Juda, entre Jérimoth, Socho et Lachis. Roboam fortifia Odollam entre Socho et Geth [2]; puis Néhémie la cite entre Zanoa et Lachis [3]. David venait en effet de Geth, quand il se réfugia dans la caverne d'Odollam, que Josèphe place avec raison près de la ville de ce nom [4]. Au temps d'Eusèbe, Odollam était un bourg situé à 10 milles à l'orient d'Eleuthéropolis, *Beit Djibrîn* [5]. Cette localité correspond à un antique village en ruines, qui porte le nom de *Id el Miyèh,* la Fête des Cent. Dans le voisinage existent des grottes qui répondent à l'asile inexpugnable de David.

La grotte de Saint-Chariton n'est pas non plus celle où David épargna la vie au roi Saül. Celui-ci avait appris que David s'était retiré dans le désert d'Engaddi [6]. Pour l'atteindre, il ne passa pas près de cette grotte, et en tout cas, il ne monta pas, pour le simple motif indiqué par la Bible, dans une caverne dont l'accès était si difficile.

Mais il est bien possible que le roi et David se soient rencontrés à la hauteur d'*Oumm et Tald* (680 m.), à une heure à l'E. de *Beit Sahoûr*, où se trouve une caverne nommée *Moghâret Daoûd,* la grotte de David.

1. I R., XXII, 1. — 2. I Par., XI, 7. — 3. Néh., XI, 30. — 4. A. J., VI, XIV. — 5. O. S., 84. — 6. I R., XXIV.

IV. — Thécoa.

De la grotte de Saint-Chariton, on remonte vers le N.-O. jusqu'à la belle piscine *Aïn el Anaziéh*, longue de 19 m., large de 14 et profonde de 9. On prend ensuite la direction du S.-O., pour traverser bientôt un plateau aride, et, à 40 min. du point de départ, on atteint *Khirbet Téqoua* (848 m.).

Thécoa, ville chananéenne conquise par Josué [1], devint une place importante sous Roboam qui la fortifia [2]. C'était là que Joab avait cherché cette femme qui, par l'habileté de ses discours, parvint à réconcilier David avec Absalon [3]. Cette localité est surtout glorieuse pour avoir donné le jour au prophète Amos [4], qui y trouva aussi sa sépulture.

Sur l'instigation de Géronce, abbé du mont des Oliviers, Romain et Marcien, moines de Saint-Passarion, à Jérusalem, refusèrent de reconnaître le concile de Chalcédoine. Vers l'an 460, Marcien alla fonder un monastère à Bethléem, et Romain une laure à Thécoa, qui devint le boulevard des monophysites et un foyer d'anarchie. Plus tard, Marcien, s'étant converti, détruisit de fond en comble la laure de Romain. Ensuite, 60 moines se séparèrent de saint Sabas, dont ils trouvaient la règle trop sévère, et comme saint Aquilin, abbé de Souka, refusa de les recevoir, ils se réfugièrent dans les ruines de la laure de Thécoa, où bientôt ils souffrirent de la misère. Saint Sabas leur envoyait des secours ; mais sa bonté ne réussit pas à étouffer l'esprit d'insubordination qui régnait dans la nouvelle laure. A la mort de Pierre, patriarche de Jérusalem (544), les moines de Thécoa élurent à sa place Macaire II, un origéniste de leur parti, sans même consulter l'empereur. C'en fut trop ! Sur l'ordre de Justinien, le gouverneur Anastase déporta tous les moines hors de la province et les remplaça par de bons religieux, parmi lesquels se trouvait Cyrille de Scythopolis, biographe de saint Euthyme et de saint Sabas.

Pendant que Godefroy de Bouillon assiégeait Jérusalem, les chrétiens de Thécoa envoyèrent des vivres aux Latins. En 1134, le roi Foulques d'Anjou donna cette ville en fief aux chanoines du Saint-Sépulcre. Quatre ans plus tard, elle fut saccagée par les Sarrasins ; mais la population échappa à la mort en se réfugiant dans les grottes de Saint-Chariton.

Au sommet de la colline, d'où l'on découvre une vue analogue à celle du mont des Francs, subsistent des ruines considérables ; on y voit des pans de murs avec pierres taillées en bossage, et les restes d'une église avec un baptistère octogonal de travertin rose. C'est là que saint Jérôme, Willibald, Jean de Wurzbourg et Frétellus visitèrent le tombeau du prophète Amos. La tradition locale veut aussi qu'Hérode ait étendu le massacre des petits enfants jusqu'à Thécoa. Le sol est littéralement criblé de citernes et au pied du monticule jaillit une bonne source d'eau vive. La région, qui s'étend entre cette colline et la mer Morte, porte le nom de *désert de Thécoa*.

1. Jos., XV, 60 (Sept.). — 2. II Par., XI, 6. — 3. II R., XIV, 14. — 4. Amos, I, 1.

Pour rentrer à Bethléem, qu'on a devant les yeux (1 h. 40), on se dirige au N. et l'on traverse la *Baqaat et Teqoua*. Par les Vasques de Salomon, le chemin est plus long, mais beaucoup plus intéressant. (*V.* le Voyage suivant.)

VOYAGE V[e]

De Bethléem à Ourtâs par les Vasques de Salomon.

De Bethléem à *Ourtâs* la route est carrossable. — 7 km. — Si l'on prend une monture, il vaut mieux se rendre d'abord à *Ourtâs* et revenir par les Vasques de Salomon.

Sortant de Bethléem, on rejoint la route de Jérusalem à Hébron en face des splendides vergers de *Beit Djâlâh*. En 50 min., on rencontre à g. un orphelinat protestant allemand, pour les filles. A dr., on aperçoit dans un fertile vallon le village *el Khôdr*, le Verdoyant, nom par lequel les Arabes désignent Saint-Georges et le prophète Elie. Dans le *Deir el Khôdr*, les moines grecs s'occupent à guérir les aliénés, en les attachant à la chaîne dite de Saint-Georges.

Après un détour du chemin, apparaît le *Qalaât el Bourak*, le château des Bassins. Cette forteresse rectangulaire, flanquée d'une tour carrée à chacun de ses angles et munie de créneaux, a été construite au XVII[e] s. pour loger les soldats préposés à la garde des Vasques de Salomon. Bien que tout délabré, il est encore habité par deux *bachibouzouks* ou gendarmes turcs.

I. — **Région d'Etam.**

La vallée, qui de *Qalaât el Bourak* descend vers l'orient à *Ourtâs*, renferme à sa naissance une construction souterraine, où coule une source remarquable par la qualité et la quantité de ses eaux. Puis, viennent trois immenses réservoirs et tout un réseau d'anciens aqueducs. Au sommet d'une colline de forme conique, des ruines importantes marquent l'emplacement d'une antique localité. De là, vers l'E., le fond de la vallée n'est qu'un long jardin, dont la végétation luxuriante contraste avec l'aridité des montagnes qui l'enserrent et paraissent le fermer de toutes parts. C'est la région d'Etam qui, d'après Josèphe, le représentant de l'antique tradition du peuple juif, servait de

but à la promenade favorite du roi Salomon. « Escorté de ses gardes armés et munis d'arcs, écrit-il, Salomon, monté lui-même sur un char et revêtu d'un manteau blanc, avait coutume, à l'aube naissante, de sortir de Jérusalem. Or il y avait une région éloignée de deux schènes (11 km.) et appelée *Etam*. Grâce à ses jardins et à l'abondance des eaux courantes, ce lieu était à la fois plein de charme et de fertilité. C'est là que Salomon se faisait transporter[1]. » Le Tamuld[2] fait également remonter à ce grand monarque la création des premières œuvres hydrauliques d'*Etam* (des Vasques de Salomon), pour l'approvisionnement du Temple. Et si Roboam, fils et successeur de Salomon, fortifia la ville qui commande la vallée, cette place forte avait peut-être à jouer le même rôle à cette époque-là, que le Qalaât el Bourak au XVIIe s.

Il est donc vraisemblable que Salomon fait allusion aux jardins et à la principale source d'*Etam*, quand, parlant de sa bien-aimée, il dit d'elle :

« C'est un jardin fermé que ma sœur fiancée,
Une source fermée, une fontaine scellée,
Un bosquet où croissent les grenadiers,
Avec les fruits les plus exquis,
Le cypre avec le nard,
Le nard et le safran,
La cannelle et le cinnamome
Avec tous les arbres qui donnent l'encens,
La myrrhe et l'aloès
Et toutes les plantes embaumées[3]. »

Il est plus probable encore que Salomon avait en vue cette même vallée, lorsqu'il dit dans l'Ecclésiaste (II, 4 6) : « Je me suis fait des choses magnifiques... Je me suis créé des jardins et des vergers, et je les ai remplis de toutes sortes d'arbres. Je me suis construit des réservoirs d'eau pour l'arrosage de mes bosquets et de mes plantations. »

Le triangle formé par la jonction de l'Hinnom et du torrent de Cédron fut aussi transformé en jardin et reçut même le nom de *Jardin du Roi*. Mais il n'avait qu'une superficie fort restreinte et n'était arrosé que par l'eau saumâtre d'une source intermittente d'un faible débit. A lui seul, ce jardin ne pouvait constituer un titre de gloire pour le constructeur du Temple, et on y trouverait difficilement une place suffisante pour « les vergers, les bosquets et les réservoirs, » dont parle le texte sacré.

Considérant les travaux de la vallée d'*Etam*, *Ouâdi Ourtâs*, au simple point de vue technique, le capitaine Warren dit : « Nous pouvons admettre que les *Etangs de Salomon* existaient ou furent construits à l'époque de ce monarque[4]. » Nous savons

1. A. J., VIII, VII, 3. — 2. Yoma, 31 a; Zebaïm, 54 b. — 3. *Cant. C.*, IV, 12-14. — 4. *Underground Jer.*, 129.

par l'Ecriture sainte que Jérusalem et Hébron [1], par exemple, étaient pourvues de vastes piscines au temps de David.

II. — Fontaine scellée.

L'Aïn Sâhlé ou *Râs el Aïn*, la Tête de la source, mieux connue par les pèlerins sous le nom de *Fons signatus*, Fontaine scellée, coule sous terre à 120 m. à l'O. du *Qalaât el Bourak*, tout près de la ligne de partage des eaux entre le versant de la mer Morte et celui de la Méditerrannée. Une petite porte, que le gardien du château ouvre volontiers pour un léger bakchiche, donne sur un escalier, sans rampe, de 23 marches, qui descend dans une chambre bâtie en belles pierres de taille et voûtée en plein cintre. Le milieu de ce souterrain, long de 12 m. et large de 4 à 5 m., est occupé par un bassin rectangulaire. A dr., s'ouvre une seconde chambre plus petite, mais de même construction que la précédente. Au fond vers l'O., une source d'eau fraîche et limpide jaillit du roc vif par quatre ouvertures et se précipite dans un petit réservoir circulaire, d'où elle se déverse dans le bassin de la première chambre. La source se trouve à 814 m. au-dessus du niveau de la Méditerranée et à 60 m. au-dessus de celui de l'esplanade du Temple à Jérusalem. C'est là l'*En-Etam* du Talmud de Babylone, « qui approvisionnait le Temple de Salomon » ; mais, dans un autre passage, les rabbins la confondent bien à tort avec l'*En-Nephtoah* (Aïn Liftah) de la Bible. (V. Neubauer, *op. cit.*, 146.)

Le petit ruisseau s'écoule par un canal creusé dans le roc et couvert de voûtes, qui amène les eaux dans un réservoir surmonté d'une construction circulaire près du château, où une 2ᵉ source, jaillissant au S.-E. de la forteresse, vient mêler ses eaux à celles d'*Aïn Sâhlé*. De là elles se partagent pour être dirigées les unes vers les Vasques, les autres vers Bethléem et Jérusalem. M. Warren découvrit deux aqueducs à niveaux différents dans cette dernière direction. L'inférieur est en maçonnerie ; au siècle dernier il amenait encore les eaux à Jérusalem. L'autre, plus élevé, vient du *Ouâdi el Biâr*, vallée des Puits, sur un parcours de 8 km. Il passe à l'O. de la 1ʳᵉ piscine et se rend aussi à la Ville sainte. En certains endroits il forme syphon et se compose de tuyaux en pierre emboîtés les uns dans les autres. Ces aqueducs ont subi des restaurations importantes à diverses époques. Aujourd'hui, l'eau est envoyée à Jérusalem par des tuyaux en fonte.

III. — Vasques de Salomon.

A quelques pas du château fort, vers le S.-E., le fond de la vallée est occupé par trois vastes bassins qui se suivent et qui sont connus sous le nom de *Vasques de Salomon*.

Le réservoir supérieur mesure 116 m. de longueur et en moyenne 70 m. de largeur, sur 7 de profondeur. Il est soutenu

1. II R., IV, 12.

à l'intérieur par de puissants contreforts. A l'angle S.-E., un escalier permet d'y descendre.

Le bassin du milieu, situé un peu plus bas et à une distance de 49 m. du précédent, a 129 m. de long, 70 m. de large avec une profondeur de 12 m. Il est en partie creusé dans le roc et par différents étages en retrait les uns sur les autres, ce qui a rendu inutile l'emploi des contreforts. Deux escaliers y descendent, l'un à l'angle N.-O., où pénètrent les eaux de source, et l'autre au N.-E.

Le réservoir inférieur, situé à 45 m. du précédent, a une longueur de 177 m., une largeur de 83 m. à l'extrémité occidentale et de 45 m. à l'autre, avec une profondeur maxima de 15 m. Il est étayé à l'intérieur par de nombreux contreforts. Au N.-E., un couloir s'enfonce dans un énorme mur de soutènement et mène à une chambre voûtée en plein cintre, où jaillit une 3[e] source qui se déverse dans le bassin. Au S., une ouverture donne passage à un canal à ciel ouvert ; on voit des traces de canaux semblables près des bassins précédents ; car tous les trois étaient également destinés à recueillir les eaux de pluie qui descendaient des montagnes voisines. Ces réservoirs ont été restaurés à plusieurs reprises ; mais les dimensions des blocs des assises inférieures dénotent un travail judaïque.

En suivant un aqueduc dans la direction du S., à l'E. du 3[e] réservoir, on arrive à une 4[e] source appelée *Aïn Atân* ; elle est captée dans une chambre à voûte cintrée comme *l'Aïn Sâhlé.* Cette eau est réputée la plus salubre et la plus agréable de toutes celles de la vallée.

Près de la source d'*Aïn Atân* passe un aqueduc qui prend les eaux de l'*Ouâdi Arroûb*, à 10 km. au S. des Vasques de Salomon, et leur fait parcourir, par d'innombrables circuits à travers les montagnes, une distance de 45 km. avant de les amener au canal du *Ouâdi Ourtâs* [1].

Ce dernier aqueduc est probablement l'œuvre de Ponce-Pilate qui employa pour sa construction, ou restauration, les fonds du trésor sacré, *Corbonas,* l'an 35 de notre ère. Les Juifs, qui n'avaient pas besoin de cette eau, s'en plaignirent à Tibère. Pilate fut mandé à Rome et l'année suivante Caligula l'envoya en exil à Vienne en Dauphiné, où, de désespoir, il se donna la mort [2].

IV. — Ville d'Etam.

La source d'*Aïn Atân* seule a conservé le nom de la ville qu'il faut chercher dans cette vallée. Dans le livre de Josué des Septante (XV, 60), *Aitan*, que saint Jérôme rend par *Aetham*, est citée après Bethléem et Phagor. Puis il est dit : « Roboam

1. *V.* L. Heidet, *D. B. V.*, II, 1994. — 2. G. J., II, IX, 4.

fortifia... Bethléem, Etam et Phagor [1]. » A propos des jardins de Salomon, Josèphe ne parle que du district d'Etam ; mais la Mischna [2] mentionne un village de ce nom, *Kefr Etam*, situé près de Bethléem et qui, d'après Neubauer, n'est autre que l'Etam de la Bible [3].

A l'E. d'Aîn Atân, se dresse une colline de forme conique environnée de toutes parts de vallées profondes, comme d'un vaste fossé naturel. Le sommet est couronné de ruines qui dénotent des constructions solides comme celles d'une acropole. Les flancs recèlent plusieurs grottes très vastes et régularisées par la main de l'homme ; au bas de la colline existent de nombreux sépulcres taillés dans le roc.

Cette colline est connue aujourd'hui sous le nom vulgaire de *Khirbet el Khaoukh*, les ruines de la Prune ou de la Pêche. Il ne peut guère y avoir de doute qu'elle n'ait porté jadis la ville d'Etam, dont le nom est resté attaché à la source voisine. Le site du village d'*Ourtâs* au fond d'une vallée étroite et enserrée de tous côtés par des montagnes abruptes, ne peut convenir à une place forte.

Nous avons déjà vu (Voyage I, p. 43) que « le rocher d'Etam » où Samson se réfugia pour se préparer à de nouveaux exploits contre les Philistins, ne doit pas être confondu avec « la ville d'Etam. »

V. — Jardins d'Ourtâs.

En face du Khirbet el Khaouk commence la longue suite des jardins d'*Ourtâs*. La nature du sol, la haute température de la région que les montagnes protègent contre la rigueur des vents et où elles concentrent la chaleur par réverbération, mais avant tout, la grande abondance d'eau produisent dans le *Ouâdi Ourtâs* une fertilité prodigieuse. Les potagers présentent toutes les espèces de légumes cultivées avec le plus grand succès ; dans le cours d'une année, on a obtenu jusqu'à cinq récoltes de pommes de terre dans le même terrain. Les vergers, avec leur grand nombre d'espèces d'arbres fruitiers, en font un lieu de délices. Les Arabes nomment encore cette vallée *Bostân Souleimân*, jardins de Salomon. L'on croit même communément avec M. V. Guérin, que la dénomination *Ourtâs* dérive du mot latin *hortus*, (hortus conclusus), ce qui est peu vraisemblable. L'étymologie du nom Ourtâs doit plutôt se chercher dans la langue grecque, dans le mot εὐρείτης, par exemple, qui veut dire *lieu riche en eaux courantes*.

En approchant du village, le regard est attiré par un joli couvent et une gracieuse chapelle établis au delà du *Ouâdi* sur un contrefort de la montagne. On y arrive par un beau viaduc récemment jeté à travers la

1. II Par., XI, 6. — 2. Yebamoth, XII, 7. — 3. *Op. cit.* 132,.

vallée. Ce couvent a été fondé, il y a peu d'années, par Mgr Soléro, archevêque de Montévidéo, et est habité par des Religieuses de *Santa Maria dell'Orto.*

Le village, qui se compose de 364 musulmans et de quelques chrétiens, est étagé sur la pente occidentale de la montagne; les maisons descendent jusqu'au fond de la vallée. Au pied du village, jaillit une source très abondante, *Aïn Ourtâs.* Un aqueduc, construit par Hérode le Grand, conduisait autrefois les eaux jusqu'au mont des Francs; aujourd'hui elles s'écoulent dans un bassin du voisinage. Près d'une piscine située plus bas et de fort bonne construction, on a mis au jour les vestiges d'un bain romain. Ce lieu était connu auparavant déjà sous le nom de *Hammâm*, le Bain.

Pour se rendre en voiture, soit à Hébron, soit à Bethléem, il faut retourner par la même route jusqu'au *Qalaat el Bourak.*

VOYAGE VIe

De Bethléem à Hébron.

28 km. — En voiture, 4 heures. — *V.* Renseignements, p. 206.

Près des Vasques de Salomon (*V.* p. 237), la route monte vers le S.-O., pour redescendre dans le *Ouâdi el Biâr*, la vallée des Puits (1 km. 3/4), ainsi nommée à cause du grand nombre de puisards pratiqués le long de l'aqueduc en maçonnerie qui la parcourt. A g., on aperçoit les ruines du *Deir el Benât*, couvent de Filles. Un km. plus loin, à 100 m. de la route, à dr., une colline couronnée de ruines porte le nom de *Khirbet el Faqhour* (870 m.). C'est l'ancienne ville de **Phagor** de Josué (xv, 50) mentionnée par les Septante.

Bethzachara.

Vers le S.-O., à 3 km. de la route, apparait sur une hauteur (948 m.) un hameau appelé *Beit Skaria.* C'est la ville de **Bethzachara** du livre des Machabées. Là, 163 ans av. J.-C., Judas Machabée attendit Antiochus Eupator, qui vint de Bethsour avec une armée formidable comprenant une puissante cavalerie et beaucoup d'éléphants. Dans cette bataille désastreuse pour les Juifs, Eléazar, frère de Judas, trouva la mort en tuant l'éléphant qui, croyait-il, portait le roi (I Mach., VI, 30-47).

La Vie des Prophètes[1], le Chronicon Paschale[2] et saint Isidore de Séville[3] fixent à Bethzachara la patrie du prophète Habacuc. Saint Willi-

1. Migne, *P. G.*, XLIII, 417. — 2. *P. G.*, XCII, 369. — 3. *P. L.*, LXXXIII, 145.

bald, au VIIe s., appelle ce lieu Saint-Zacharie-le-Prophète ; mais il ajoute que ce prophète n'est pas le père du Précurseur.

Deux km. plus loin, on traverse le *Ouâdi Skaria* qui renferme, à 2 km. à g., les ruines de *Bereikout*.

On confond souvent ce lieu avec l'éméq Berrakah, la vallée des Bénédictions indiquée non loin de la montée de Sis, près d'Engaddi [1]. Berrakah est située, comme nous verrons plus loin, entre Thécoa et la mer Morte.

On remonte la côte et à 1 km. 1/2 on se trouve en face de *Khirbet Djedoûr*, ruines qui couronnent une colline (828 m.) à 2 km. à l'O. de la route. C'est l'ancienne cité de **Gédor** de Josué (XV, 58), mentionnée avec Bethsour et Halhul qui se présenteront bientôt à la vue.

Dix min. plus loin, la route descend dans la large vallée, appelée *Ouâdi Arroub* et, au bout d'un quart d'heure, elle traverse un pont jeté sur le torrent près de la source d'*Aïn Arroub*. On est à mi-chemin entre Jérusalem et Hébron ; aussi, les voituriers ont-ils coutume de s'arrêter quelques minutes devant un café turc.

En amont du pont, une fontaine jaillit sous une voûte, où l'on remarque une niche portant encore des vestiges de peintures païennes, deux génies. A 10 min. en aval, les eaux sont recueillies dans un bassin de 73 m. de long sur 48 de large, d'où un aqueduc de 45 km. de longueur les conduit par mille sinuosités au S.-E. des Vasques de Salomon.

La route remonte sur le flanc méridional de la vallée et passe, après 10 min. de marche, près du bassin de *Khirbet Koufîn*. Bientôt l'on voit au S.-O. le village de *Beit Oummar* (990 m.). Cette localité est probablement la ville de **Bethamar** près de Gabatha (aujourd'hui *Djéba* à 7 km. au N.-O. de Beit Oummar), et indiquée par l'Onomasticon d'Eusèbe à 12 milles d'Eleuthéropolis [2]. Bethamar répond assez bien à la ville de **Maarath** que le livre de Josué (XV, 58) mentionne avec Gédor, Halhoul et Bethsour.

Saint Willibald trouva dans cette ville une église dédiée à saint Mathias. En y assistant à la messe, il perdit la vue et resta aveugle pendant deux mois. La mosquée qu'on y voit est consacrée au *Nebi Matta*, nom estropié de Mathias. Mais les musulmans ont fait de l'apôtre un saint de l'Ancien Testament. Déjà au XVe s., comme nous l'apprend Moudjir ed Dîn, on y vénéra le tombeau de Matta (Amittaï), père du prophète Jonas, qui lui-même, prétendent-ils, est enterré dans le voisinage, à Halhoûl.

A 20 min. à l'O. de Beit Oummar existe un hameau du nom de *Djalâ*. C'est probablement **Gilo,** ville des montagnes de Juda [3] et patrie du fameux Achitophel, conseiller intime de David, qu'il trahit ensuite pour soutenir Absalon, conjuré contre son père [4].

1. II Par., XX, 26. — 2. O. S., 70. — 3. Jos., XV, 51. — 4. II R., XV, 12.

Bethsour.

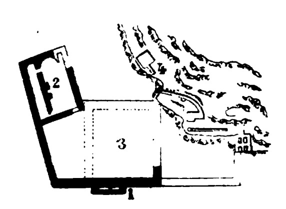
A un peu plus de 3 km. au S., on rencontre à dr. une colline (970 m.) sur laquelle se dresse une vieille tour, reste d'une ancienne forteresse plusieurs fois restaurée. Les Arabes l'appellent *Beit Soûr* ou *Bordj Soûr*, Forteresse du Rocher. C'est la ville chananéenne de **Bethsour,** Maison du Rocher, que Josué céda à la tribu de Juda avec Halhul et Gédor [1]. Roboam en fit une des principales places fortes du royaume [2]. Au retour de la captivité de Babylone, ses habitants contribuèrent à la restauration des murs de Jérusalem [3]. Mais elle tomba bientôt au pouvoir des Iduméens, maîtres d'Hébron et du midi de Juda. Au temps des Machabées, elle devint le principal boulevard des Juifs contre les Syriens qui envahirent souvent le pays par l'Idumée. L'an 165 av. J.-C., Judas Machabée, à la tête de 10.000 hommes, attendit sous les murs de Bethsour le général Lysias, qui avançait avec 60.000 fantassins et 5.000 cavaliers, et lui infligea une sanglante défaite. Deux ans plus tard, Antiochus Eupator et Lysias vinrent assiéger Bethsour, qui, après une longue défense, fut contrainte de capituler à la suite de la défaite de Judas à Bethzachara. Simon Machabée la reprit en 145. A l'époque d'Eusèbe, Bethsour n'était plus qu'un village.

Fontaine de Saint-Philippe †.

Sur le bord de la route, à g., sort une source abondante dont les eaux sont recueillies dans un petit bassin recouvert d'une vieille construction en gros blocs taillés avec soin. De là elles coulent dans un long réservoir en forme d'auge, où les troupeaux viennent s'abreuver (1). Cette fontaine s'appelle *Aïn ed Dirouéh*, fontaine de la Cime. Eusèbe [4], saint Jérôme [5], le Pèlerin de Bordeaux, la carte de Mâdaba et tous les pèlerins antérieurs au XIIIe s. nous apprennent que la fontaine « située en face de Bethsour, sur la route romaine d'Hébron et de Gaza » a prêté ses eaux à saint Philippe pour baptiser l'ennuque de la reine Candace d'Ethiopie. (*V.* Actes des apôtres, VIII, 26-39, n° 91).

Saint Willibald visita une petite église près de la fontaine de Saint-Philippe. Neuf siècles plus tard, Gonzalès la trouva transformée en mosquée. Parmi les ruines de ce lieu qui porte le nom de *Qasr Islaiyîn*, château d'Islaiyîn, M. Conder a constaté en 1874 celles d'une église de 17 m. de long sur 14 de large (2). Les musulmans l'ont fait disparaître en 1885, pour construire avec ses matériaux une misérable mosquée à quelques pas de la fontaine. Le *khan*, dont on voit encore les traces (3),

1. Jos., XV, 58. — 2. II Par., XI, 7. — 3. Néh., III, 16. — 4. O. S., 52. — 5. Epist. CVIII.



1. *Fontaine de S. Philippe.* — 2. *Eglise remplacée par une mosquée.* — 3. *Ancien Khan.* — 4. *Sépulcre juif.* — 5. *Canal et piscine.*

a été démoli dans la première moitié du XIX[e] s. Dans le rocher qui se dresse au S. du khan et d'où jaillit la source (4), on voit une chambre sépulcrale taillée dans le roc et munie d'un *koka* ou cercueil à four. Vers l'O., on voit plusieurs canaux avec une piscine. Sur la route, au S. de l'abreuvoir, M. Conder constata les vestiges de pavement romain [1].

A plusieurs reprises, les échancrures des montagnes permettent d'apercevoir au lointain la mer Méditerranée. Une dernière montée de 7 à 10 min. mène en face du gros village de *Halhoûl*, à g. (1019 m.). Cette localité a conservé à travers les siècles, avec une exactitude remarquable, la dénomination chananéenne qu'elle possédait au temps de Josué, **Halhul** [2]. D'après une tradition rabbinique, Halhoûl renferme le tombeau du prophète Gad.

En 1333, Isaac Chelo visita ce lieu et dit : « De Thécoa on va à Halhoûl, endroit mentionné par Josué. Il y a ici un certain nombre de Juifs qui vous montrent un ancien monument sépulcral attribué à Gad le Voyant. C'est le 3[e] tombeau de prophètes [3]. » Deux autres récits de voyageur publiés par Carmoly [4], répètent que Gad est enterré à Halhoûl. Les habitants musulmans confondirent le prophète Gad avec le prophète Jonas. Bien que la tradition juive et chrétienne montre le tombeau de Jonas « de Gethépher dans la tribu de Zabulon [5] » à *el Meschhed* près de Cana en Galilée, les habitants d'Halhoûl vénèrent son sépulcre dans la mosquée qui s'élève à l'E. du village et qui porte le nom de *Nébi Younès.*

A 4 km. au N.-E. d'*Halhoûl*, existe un village appelé *Siâir*, qui répond fort bien à la ville biblique de **Sior**, que Josué associe avec Hébron [6].

La synonymie du nom de ce lieu avec *Seir*, montagne de l'Idumée où habitait Esaü, et une fable répandue par les rabbins sur le genre de mort du fils aîné d'Isaac, ont amené les habitants à élever une mosquée en l'honneur du patriarche « Aïsa fils d'Isaac le Jaloux, » et à y vénérer son tombeau. Le Talmud (Sotah I, 13) raconte qu'à l'occasion de l'ensevelissement de Jacob à Hébron, surgit une querelle entre ses fils et l'oncle Esaü, au sujet des droits de propriété sur la caverne sépulcrale. Dans un accès de colère, Huschin, fils de Dan, coupa la tête à Esaü. La tête resta dans la grotte de Makpéla ; mais le corps fut enseveli ailleurs. Cette fable fut encore répétée par Jélâl ed Dîn, historien arabe du XVI[e] s.[7].

A 1 km. 1/2 au S.-E. d'Halhoûl et à 2 km. de la route, on aperçoit *Khirbet Beit Aïnoun* (944 m.). Parmi les ruines, on remarque les vestiges d'une tour construite en partie avec de gros blocs à bossage, et ceux d'une église, au midi. C'est la

1. S. W. P., III, 374. — 2. Jos., XV, 85. — 3. Carmoly, *Itin.*, 242. — 4. *Id.*, 388 et 435. — 5. R IV., XIV, 25. — 6. Jos., XV, 54. — 7. S. W. P., III, 351.

ville de **Bethanot**, la **Bethanam** des Septante, que le livre de Josué cite avec Halhul et Bethsour [1].

Eusèbe dit que de son temps cette ville était un bourg nommé Bethennim, situé à 2 milles du Térébinthe d'Abraham et à 4 milles d'Hébron [2]. Mais il confond ensuite Bethennim avec Aïn, ville sacerdotale limitrophe de la tribu de Siméon et de Juda.

Chêne de Mambré.

A 3 km. au S. de *Beit Soûr*, on arrive à un petit plateau entouré de collines et couvert de ruines imposantes. Il porte le nom de *Beït el Khalîl (er Rahman)*, la Maison de l'Ami (du Miséricordieux). *Khalîl*, l'ami de Dieu par excellence, est le nom par lequel les Arabes désignent ordinairement le patriarche Abraham. Du reste, dans Isaie (XLI, 8), Dieu lui-même appelle Abraham *son ami.*

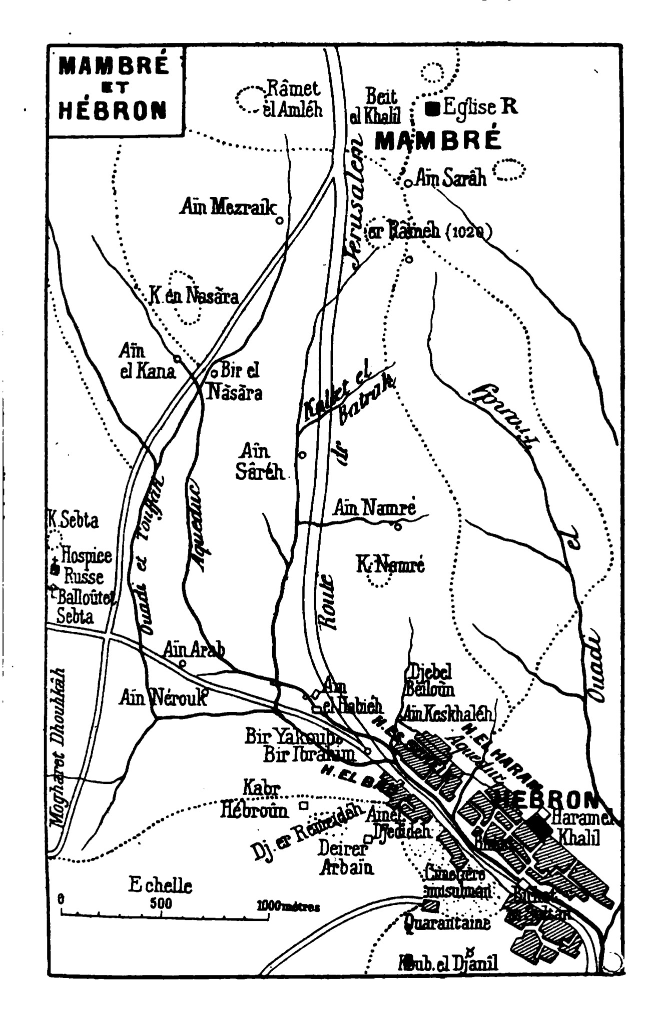
Description. A g. de la route, un sentier de 300 pas mène au centre du petit plateau, où l'on rencontre les assises inférieures d'une construction colossale appelée *Haram Râmet el Khalîl*, Enceinte du Haut Lieu de l'Ami.

Ce monument, rectangulaire à l'origine, n'a conservé que deux faces visibles au-dessus du sol, l'une au S., l'autre à l'O. Le mur de la première a 65 m. de longueur, et celui de la seconde 50 m., avec une hauteur de 2 à 3 m. Ils sont formés de 2 ou 3 assises de bloc sans bossage, mais de taille bien soignée et mis en place sans ciment. Chaque bloc a 1 m. de hauteur, 0 m. 75 d'épaisseur et 3 à 5 m. de longueur. L'épaisseur du mur est partout 1 m. 80. A l'O., une pierre de 5 m. 30 placée à 0 m. 45 plus bas que la 2e assise marque le seuil d'une porte. A l'intérieur, dans l'angle S.-O., s'ouvre un puits de 3 m. de diamètre et de 7 m. de profondeur. Il est appelé *Bir el Khalîl.*

A 60 m. de cette enceinte, à l'E., on remarque les ruines d'un édifice de 20 m. de longueur sur 15 de largeur. On n'y a pas trouvé d'abside; mais les vestiges d'un narthex à l'O. et la disposition des murs de l'édifice dénotent une ancienne église byzantine. Non loin de là, on remarque des pressoirs taillés dans le roc, et aux alentours, des vestiges d'antiques constructions. L'ensemble de ces ruines est désigné sous le nom de *Khirbet Râmet el Khalîl*, ruines du Haut Lieu de l'Ami. Au delà de ces ruines, le sol commence à baisser et se creuse en vallon qui se dirige vers l'E.-S.-E., sous le nom de *Khallet el Bothméh*, Place des Térébinthes.

A 250 m. du Haram, vers le S.-O., on rencontre une caverne au fond de laquelle jaillit une source appelée *Aïn Sâra,* fontaine de Sara. Le sommet voisin est appelé *er Râméh*, la Hauteur, ou encore *Djêbel el Batrak*, mont du Patriarche. C'est la plus haute montagne de la Palestine méridionale (1.020 m.). La montagne se prolonge vers Hébron, et un second sommet porte le

1. Jos., XV, 59. — 2. O. S., 24.


MAMBRÉ ET HÉBRON
Râmet el Amléh
Beit el Khalil
Eglise R
MAMBRÉ
Aïn Sarâh
Aïn Mezraik
Jerusalem
K. en Nasâra
Aïn el Kana
Bir el Nâsâra
Kallet el Batrak
Aïn Sârêh
Aïn Namré
K. Namré
K. Sebta
Hospice Russe
Balloûtet Sebta
Ouadi et Toufah
Aqueduc
Route de
Ouadi el
Aïn Arab
Aïn Néroul
Moghâret Dhoukkâh
Djebel Beiloûn
Aïn el Habieh
Aïn Keskhaléh
Bir Yakoub
Bir Ibrahim
Kabr Hébroûn
Dj. er Rémeidéh
Deirer Arbaïn
HÉBRON
Haram el Khalil
Quarantaine
Koub. el Djanil
Echelle
0
500
1000 mètres

nom de *Namré*. Au xv° s. déjà, les Arabes employaient le mot *Namré* pour *Mambré*. « El Khalîl, dit Moudjir ed Dîn, habitait Namré, sous la tente. Ce lieu est voisin de la localité de notre seigneur el Khalîl (sur qui soit salut et bénédiction), du côté du nord ; c'est une région où se trouvent une source d'eau et des vignes [1]. »

Tradition. Chaque coin de ce terrain porte, comme on voit, le souvenir du séjour d'Abraham dans le voisinage d'Hébron. La tradition indique aussi le Chêne de Mambré invariablement au Beit el Khalîl jusqu'au xii° s. Eusèbe, saint Jérôme, Sozomène, le Pèlerin de Bordeaux, Eucher, Théodose, Arculfe et d'autres montrent le sanctuaire d'Abraham à 2 milles (3 km.) au S. de Bethsour et à 2 milles au N. d'Hébron. Cette distance, sans parler d'autres indications que nous relèverons plus loin, nous mène au *Haram Râmet el Khalîl*.

Bible et Histoire. L'Ecriture sainte et l'histoire confirment pleinement la tradition locale sur l'authenticité de ce Lieu saint. Le Patriarche, après s'être séparé de Lot son neveu, se dirigea de Bethel vers le midi. « Abraham leva sa tente, dit le texte hébreu, et s'en alla et il s'établit près du chêne de Mambré qui est à Hébron (ou près d'Hébron), et il y éleva un autel au Seigneur [2]. » Plus loin il est dit : « Il habitait aux chênes de Mambré l'Amorrhéen, frère d'Escol [3]. » La chênaie où Abraham établit son camp, conserva depuis le nom de son propriétaire, Mambré, comme une vallée près d'Hébron reçut le nom de son frère, Escol.

Le mot *chêne* ou *chênes* du texte hébreu est improprement rendu par *convallis* dans la Vulgate. Eusèbe et saint Jérôme veulent aussi que le chêne de Mambré ait été un térébinthe [4]. Ces deux arbres se ressemblent beaucoup ; mais leurs noms en hébreu se ressemblent encore bien davantage. (*V.* p. 331).

Lorsqu'Absalon, pour dissimuler son complot, prétexta d'aller à Hébron afin d'y *sacrifier à Dieu*, il parla sans doute du *haut lieu* érigé au Seigneur par Abraham. La coutume d'aller sacrifier à Mambré semble avoir été commune aux païens comme aux Israélites, et de haute antiquité elle créa autour du Chêne d'Abraham une foire annuelle, qui attira, dit Sozomène, non seulement les gens de toute la Palestine, mais encore de la Phénicie et de l'Arabie [5]. Saint Jérôme raconte qu'en 136 on vendit « au marché du Térébinthe (de Mambré) » les Juifs qui avaient échappé au massacre, lors de la révolte suscitée par Barcochébas [6]. Eusèbe dit de son côté que ce lieu

1. *Hist. de Jér. et d'Hébron*, éd. Le Caire, 424. — *V.* L. Heidet, *D. B. V.*, IV, 626-635. — 2. Gen., XIII, 18. — 3. *Id.*, XIV, 13. — 4. O. S., 6. — 5. *H. E.*, II, 4. — 6. *Comm. in Zach.*, XI ; — *in Jer.*, XXXI.

ne cessait d'être en grande vénération auprès des Juifs et des chrétiens aussi bien que des gentils [1].

Eutropia, belle-mère de l'empereur Constantin, s'y rendit en pèlerinage, raconte Eusèbe. Mais révoltée par les pratiques superstitieuses qu'on exerçait sous l'Arbre d'Abraham, elle en informa son gendre. Celui-ci donna aussitôt l'ordre « de renverser l'autel, de détruire les idoles, puis d'ériger *près du chêne une maison de prière* [2]. » En 333, le Pèlerin de Bordeaux trouva « près du puits et du térébinthe d'Abraham, une basilique d'une grande beauté, qui venait d'être construite sur l'ordre de Constantin. » Saint Jérôme parle aussi de cette basilique [3]; mais le chêne ou le térébinthe qui d'après Eusèbe et le Pèlerin bordelais existait encore de leur temps, avait disparu vers la fin du IVe s.

Les ruines du Beit el Khalil restent un énigme pour les archéologues. Les uns voient dans le Haram, avec Arculfe, la basilique constantinienne, ce qui est de tout point invraisemblable. L'évêque franc perdit ses notes dans un naufrage. Adamnanus qui recueillit ses souvenirs racontés de mémoire, n'en aura pas toujours saisi la vraie portée. D'autres y voient, avec M. V. Guérin, un véritable *téménos* ou enceinte sacrée, renfermant la place où Abraham avait érigé son autel au Seigneur, et l'arbre sous lequel il avait dressé sa tente. Ce monument serait l'œuvre des Israélites ou des Iduméens. Cette opinion est très probable; mais il faut alors admettre que la basilique de Constantin a été remplacée au VIe ou VIIe s. par une église plus modeste.

Sanctuaire de Mambré. Beit el Khalil, déjà devenu un lieu saint par l'autel que le patriarche y éleva au Seigneur, fut sanctifié en outre par les trois principales manifestations de Dieu à son serviteur. Dans la première apparition à Abraham, Jahvé se déclara son protecteur et sa récompense, et lui promit une postérité innombrable comme les étoiles du firmament. Il contracta une alliance avec lui, et lui annonça que ses descendants reviendraient de l'Egypte et prendraient possession de la terre de Chanaan. Dans une seconde vision, le Tout-Puissant renouvela ses promesses et changea le nom d'Abram, père élevé, en celui d'Abraham, père d'une multitude, déclarant qu'un fils lui naîtrait de Sara. La troisième manifestation et la plus célèbre fut celle des trois messagers célestes, emblème visible de la très sainte Trinité, qui vinrent lui annoncer la naissance prochaine d'Isaac et la ruine de Sodome et de Gomorrhe.

Isaac quitta Bersabée et vint passer les dernières années de sa vie à Mambré, où il mourut à l'âge de 180 ans. Jacob y était venu rejoindre son père, avec toute sa famille. C'est là que Joseph eut ses songes mystérieux et qu'il reçut l'ordre, à l'âge de 16 ans, d'aller à Sichem à la recherche de ses frères. A

1. *Dem. évang.*, V, 9. — 2. *Vita Const.*, III, 57. — Socrate, *H. E.*, I, 18. — 3. Epist. CVIII.

l'arrivée de la robe ensanglantée, Jacob pleura son fils chéri et refusa toute consolation, parce qu'il crut qu'une bête féroce l'avait dévoré. Mambré fut également témoin des pourparlers entre Jacob et ses fils pour leur départ en Egypte au temps de la famine. C'est là aussi que vinrent les chars envoyés par Joseph pour prendre le patriarche et le transporter avec toute sa famille dans le pays des Pharaons.

Avant de quitter ce plateau où naquit le peuple de Dieu et où Abraham, Isaac et Jacob ont adoré le Tout-Puissant, le pèlerin élèvera aussi son cœur vers le ciel pour offrir un acte d'hommage et de reconnaissance à la Providence divine.

Khirbet en Nasâra et le Chêne du repos.

De retour sur la route, on est en face d'une colline, *Râmet el Amléh*, située à l'O de la voie. A cet endroit, un chemin se détache de la route, descend par le *Ouâdi et Touffah*, la vallée des Pommiers, et passe près d'un village en ruines appelé *Khirbet en Nasâra*, Ruines des Chrétiens ; ensuite, vient un puits d'eau potable, *Bir en Nasâra*. Gonsalès (1667) y vit une église transformée en mosquée. Cet endroit, autrefois habité par des Grecs, portait le nom de *Kefr Mariam*, *village de Marie*, parce que, d'après la tradition locale, la Sainte Vierge y aurait passé la première nuit de sa fuite en Egypte. Les pèlerins des siècles précédents n'en parlent pas ; mais le *Balloûtet Sebtâ*, le Chêne du Repos, qu'on voit dans le voisinage, dans l'Hospice russe, n'est peut-être qu'un écho de cette tradition.

Ce chêne vert (quercus pseudococcifera) avec ses 30 m. de hauteur et son tronc de 7 m. de circonférence était superbe encore il y a 20 ans et, selon toute vraisemblance, il a atteint l'âge de 8 à 10 siècles. Il s'est desséché depuis, et une seule de ses branches a encore un peu de vie. Au XII[e] s., les pèlerins latins, sans doute égarés par le mot *convallis* de la Vulgate, prirent le chêne du Repos de la vallée des Pommiers pour celui d'Abraham. Les palestinologues s'accordent presque tous à considérer cette opinion comme erronée.

Daniel le Russe (1112) écrit : « Ce chêne sacré se dresse superbe près du chemin à droite (en venant de Jérusalem), sur une haute montagne... On compte deux verstes (3 km.) de là jusqu'à Hébron. » Il indique manifestement le chêne au Râmet el Amléh. Les pèlerins latins du XII[e] s. le montrent à 2 km. plus au S., au *Balloûtet Sebtâ* actuel. Mais les indigènes ont maintenu l'antique tradition. Aly de Hérât (1173), Yaqoût (1225), un auteur arabe anonyme (1300) et Moudjir ed Dîn (XV[e] s.) s'en font l'écho et placent tous l'habitation d'Abraham à l'Hâram Râmet el Khalîl[1].

Arrivé à 1 km. 1/2 au S. de Râmet el Amléh, en suivant la route, on rencontre sur le bord du chemin, à dr., Aïn Sârâh,

1. *V.* L. Heidet, *D. B. V.*, IV, 635.

la source du Buisson, qu'il ne faut pas confondre avec *Aïn Sâra*, la source de Sara, dont il a été question plus haut. Aïn Sârâh est certainement le puits biblique de **Sira**, où était arrivé Abner, lorsqu'il fut rejoint par les messagers de Joab. De ce puits Abner retourna à Hébron et, arrivé à la porte de la ville, il fut traîtreusement tué par Joab [1].

Un peu plus loin, on laisse à dr. le bel Hospice russe avec le Chêne du Repos. Puis, quelques minutes avant d'arriver à Hébron, on passe près d'une nouvelle source à g., nommée *Aïn Keskalée*, et aussi, d'après quelques voyageurs, *Aïn Eskali*.

On veut voir dans le nom de cette source une réminiscence de la vallée d'Escol, dans laquelle les émissaires de Moïse trouvèrent des raisins, des grenades et des figues d'une grandeur prodigieuse [2]. Les Israélites d'Hébron identifient le célèbre nahal Escol avec le Ouâdi Touffah, dont la grappe de raisin pèse parfois 3 à 4 kg. Mais ce n'est là qu'une conjecture. Cette vallée est plutôt un *émêq*, vallon plat, qu'un *nahal*, torrent.

Hébron.

Dans l'Hospice russe on trouve un logement pour la nuit, sans nourriture, moyennant 3 frs par personne. Dans la ville, près du Birket es Sultan, existe un hôtel tenu par un Israélite. Les voituriers s'y arrêtent d'ordinaire. Il est prudent de ne visiter la ville qu'accompagné d'un guide. Les musulmans ne sont pas toujours aimables envers les étrangers.

Hébron (927 m.) s'allonge entre deux rangées de collines verdoyantes parsemées de bouquets d'oliviers, de grenadiers, de figuiers et d'autres arbres fruitiers, qui lui forment un cadre des plus gracieux. Les maisons construites en pierres d'une blancheur éclatante et couronnées de petites coupoles surbaissées, s'entassent d'une manière pittoresque autour d'une imposante mosquée qui les domine. Celle-ci renferme la célèbre caverne de Makpéla, tombeau d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Histoire. Hébron est une des villes les plus anciennes du monde. La Bible nous apprend qu'elle a été fondée 7 ans avant Tanis (*Soân*), capitale de la Basse Egypte [3], et Josèphe prétend qu'à son époque elle existait depuis 2.300 ans [4]. A l'origine, elle porta le nom de son fondateur, **Kiriat Arba**, Ville d'Arba, père d'Enac [5]. Les Arabes l'appellent *el Khalîl*, l'Ami, c'est-à-dire, Abraham.

« Hébron, dit le texte original du livre de Josué, était auparavant Kiriat-Arba, l'homme le plus grand parmi les Enacim [6]. » Certains interprètes juifs virent dans le mot *Arba* un nom commun, *quatre*, la ville des Quatre, et ils en conclurent que quatre patriarches étaient ensevelis dans la grotte de Makpéla. Du nom commun *ha âdâm*, l'homme, ils firent un nom propre *Adam*. Saint Jérôme suivit cette singulière interprétation, et dans la Vulgate on lit : « Hébron était auparavant Kiriat-Arba. Adam le plus grand des Enacim y repose. » Les commentaires des

1. II R., III, 26. — 2. Nomb., XIII, 24. — 3. Nomb., XIII, 23. — 4. G. J., IV, IX, 7. — 5. Gen., XXIII, 17, 19. — 6. Jos., XIV, 15.

rabbins juifs et samaritains firent naître une foule de légendes qui s'accréditèrent facilement au moyen âge. Ainsi, à l'O. de la ville, au S. du *Djêbel Remeidéh*, on montre le *Champ Damascène* ou de la terre rouge, avec laquelle Dieu forma le premier homme. Plus haut, à *Aïn Djîdeidéh*, se voit la grotte où Adam et Eve se cachèrent après avoir été chassés du paradis. Là aussi ils pleurèrent Abel tué par Caïn. Le lieu du fratricide fut fixé à 5 km. au S.-E. d'Hébron, là où s'élevait très probablement la ville d'**Ha-Cain** ou **Accain**, que le livre de Josué (XV, 57) énumère parmi les cités du midi de Juda. Les musulmans y ont élevé une mosquée à la mémoire de Caïn, sous le nom de *Nébi Yakîn*, et y vénèrent son tombeau.

Outre Adam et Eve[1], le patriarche Joseph aussi reçut des rabbins sa sépulture dans la grotte de Makpéla[2]. Saewulf (1102) visita le tombeau du fils de Jacob « à l'extrémité de l'enceinte fortifiée. » A cette même place, à l'angle N.-O. de la grande mosquée, les musulmans vénèrent le tombeau de *Sidna Yousef en Naddjâr*, de notre seigneur Joseph le Charpentier. Autant de légendes sur lesquelles nous n'avons plus à revenir.

A la mort de Sara, Abraham acheta d'Ephron, pour 400 sicles d'argent, le champ qui renfermait une caverne double, Makpéla, pour lui servir de tombeau de famille, et y ensevelit son épouse. Plus tard, il fut déposé lui-même à côté de Sara. Isaac à son tour fut réuni à son père, ainsi que Rebecca et Lia. Finalement Jacob, dont le corps fut rapporté d'Egypte, y reçut la sépulture.

Lorsque les Israélites envahirent la terre de Chanaan, Oham, roi de Kiriat Arba, se ligua contre eux avec Adonisédech, roi de Jébus, et trois autres princes ; mais ils furent vaincus à Gabaon et mis à mort à Macéda. Josué s'empara ensuite d'Hébron et fit passer ses habitants au fil de l'épée. Dans le partage de la Terre promise, elle échut à la tribu de Juda et fut cédée à Caleb. Elle fut aussi désignée comme une des six villes de refuge et assignée aux fils d'Aaron. A la mort de Saül, David en fit sa capitale temporaire. Sept ans après, le roi fit mourir Baana et Réchab qui avaient tué Isboseth, le dernier fils de Saül ; leurs mains et leurs pieds furent suspendus « audessus de la piscine d'Hébron. » Après cela, les anciens de toutes les tribus d'Israël vinrent à Hébron reconnaître l'autorité royale de David. Le roi quitta alors la ville et s'empara de Jérusalem, où il établit définitivement sa résidence. Absalon fit d'Hébron le centre de sa révolte, et Roboam fortifia la ville.

Pendant la captivité de Babylone, elle tomba au pouvoir des Iduméens qui s'y maintinrent jusqu'à ce qu'ils fussent égorgés par le général romain Céréalis, peu avant le siége de Jérusalem par Titus. Judas Machabée en avait déjà rasé les murs, mais sans exterminer sa population.

Au temps d'Eusèbe, Hébron n'était plus qu'un village. Sous les empereurs grecs, la vénération dont les chrétiens entou-

1. *Talm. bab.Erubin*, 53. — 2. *A.* J., II, VIII, 2.

raient la mémoire d'Abraham, lui rendit une partie de son antique importance. Avec la conquête de la Palestine par les Arabes, elle devint une des quatre villes sacrées de l'Islam. En 1100, Hébron fut prise par les Croisés et donnée comme fief à Gerhard d'Avesne, et en 1167, elle devint le siège d'un évêché latin, sous le titre de Saint-Abraham. C'est sous le nom de *château de Saint-Abraham* que les chroniqueurs de l'époque désignent souvent la ville elle-même. Reprise par Saladin en 1187, elle ne joua depuis dans l'histoire qu'un rôle assez effacé. En 1834, Ibrahim eut à triompher de l'opposition de ses habitants. Après les avoir battus près des Vasques de Salomon, il alla ruiner une partie de leur ville.

Etat actuel.

Hébron est aujourd'hui une des villes les plus importantes et les plus florissantes de la Palestine. Siège d'un Kaïmmakamlik, elle possède une population d'environ 20.000 Musulmans et 2.000 Juifs allemands, espagnols et polonais. La ville se divise en plusieurs quartiers. Le 1er, le moins considérable, est le *Hâret Bâb ez Zaouiyéh* qu'on rencontre à droite en entrant. Sur la colline *Djêbel Remeidéh*, au S.-O., se trouve la mosquée de *Deir el Arbaïn*, couvent des Quarante. En face, vers le N.-E., sur le versant du *Djêbel Béloûn*, s'étend le *Hâret es Scheikh*, le quartier du *Scheikh Ali Bakka*, qui fit construire, en 1269, la mosquée dont on aperçoit l'élégant minaret hexagonal. Ce minaret fut construit en 1303, par l'émir Seif ed Dîn Salâr. Un aqueduc traverse ce quartier et conduit les eaux d'Aïn Keskaléh au nord de la grande mosquée, dans une piscine voûtée appelée *Bir Sarâh*, puits de Sara. Dans le voisinage se trouve aussi le *puits d'Abraham* et celui de *Jacob*. A Hébron et dans sa riante campagne, on ne compte pas moins de 10 puits et de 25 sources. Le *Hâret el Haram*, le quartier de l'Enceinte sacrée, adossé au *Djêbel Djaâbrek*, se divise en plusieurs petits quartiers dont les principaux sont : Au N.-E., le *Hâret el Qalâah* qui renferme la forteresse restaurée à différentes époques. Toute délabrée qu'elle est, elle sert de caserne à la garnison de la ville ; le *Hâret el Akkabi*, des Fabricants d'outres, à l'O., et le *Hâret el Qazzazîn*, des Verriers, au S. du *Hâret el Bâb*, à dr. de la route. Ce dernier est habité principalement par des Israélites. La fabrication des outres avec des peaux de chèvre, et celle d'objets en verroterie sont depuis des siècles les deux branches d'industrie les plus importantes de la ville. Les Israélites s'occupent spécialement de la fabrication du vin, qui est excellent.

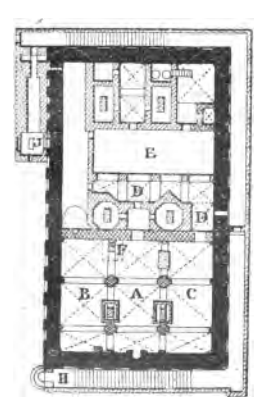
Dans le lit de la vallée, à l'O. et au S.-O. du Haram, sont

creusés deux grands réservoirs, qui par leur construction rappellent les Vasques de Salomon. Le premier, *Birket el Qazzazîn,* est long de 26 m., large de 17 et profond de 8 m. 50. Il est irrégulier et mal conditionné, mais très ancien. Le second, *Birket es Soultan,* forme un carré de 40 m. de côté avec 6 m. 50 en profondeur. Il est d'une structure solide, régulière et d'un beau travail. Kalaoun Seiff ed Dîn, sultan d'Egypte, le fit restaurer en 1280. C'est là, croit-on, « la piscine d'Hébron, » au-dessus de laquelle David fit pendre les deux assassins d'Isboseth.

Un autre grand quartier, *Hâret el Meschârqah*, occupe les pentes escarpées du *Djêbel Qoubbet el Djanêb,* au S. de la ville. Au N. de cette colline, on voit les bâtiments de la *Quarantaine* destinés aux pèlerins revenant de La Mecque. Au N.-E. du lazaret s'étend un vaste cimetière musulman.

Haram el Khalîl.

Le monument d'Hébron, c'est l'enceinte sacrée de la grotte de Makpéla. Elle constitue un parallélogramme de 60 m. 30 de long sur 34 de large, bâti en magnifiques blocs en bossage avec refend. La hauteur moyenne des assises est de 1 m. 10, et la longueur des blocs dépasse parfois 7 m. Le socle de l'édifice, une fois arrivé à la hauteur de 4^{m},50, c'est-à-dire au niveau du sol intérieur de l'enceinte, se termine par un retrait en plan incliné. Au-dessus du soubassement, les murs sont ornés de contreforts ou pilastres engagés, sans chapiteau, mais supportant une grosse corniche. On en compte 15 sur les grandes faces et 8 sur les petites, ayant tous 1^{m},15 de largeur et 0^{m},25 de saillie. Les pilastres aux quatre angles ont de côté et d'autre une largeur de 2^{m},75. Partout les murs ont une épaisseur de 2^{m},50, y compris les contreforts, et atteignent une hauteur moyenne de 12 m. au-dessus du niveau de la rue à l'O.



Plan du Haram el Khalil.

Les Arabes ont surélevé la construction antique par un mur crénelé haut de 3 à 4 m. et flanqué à chaque angle d'un minaret. Il ne reste plus que celui du S.-E. et celui du N.-O. Au N. et au S., un escalier monte au Haram, dont l'entrée est, d'ailleurs, sévèrement défendue à ceux qui n'appartiennent pas à l'Islam. On

permet cependant aux chrétiens et aux juifs d'avancer dans l'escalier méridional (H) jusqu'au 6e degré, où l'on rencontre une étroite ouverture dans un des blocs, qui, dit-on, s'étend jusqu'au sépulcre d'Abraham. C'est là, que depuis cinq siècles au moins [1], les Israélites vont chaque vendredi faire leurs lamentations, comme au *Mur des Pleurs* à Jérusalem.

L'appareil de ces murailles est identique à celui du Haram esch Schérif à Jérusalem. Le soubassement offre absolument le même caractère que celui du Mur des Pleurs. De plus au N.-O. du Haram de Jérusalem, les ingénieurs anglais ont constaté que le mur n'est uni que jusqu'au niveau de la cour intérieure située entre la caserne et la mosquée d'Omar. Là, comme à Hébron, le socle se termine par un chanfrein, et est surmonté ensuite d'un mur orné de pilastres [2].

Le Pèlerin de Bordeaux visita déjà « un monument rectangulaire en pierre d'une merveilleuse beauté, où reposent Abraham, Isaac et Jacob, Sara, Rebecca et Lia. » Josèphe, parlant de ces patriarches, écrit également : « On en voit encore dans cette même ville les monuments construits en beau marbre d'un travail fort élégant [3]. » Les blocs gigantesques sont, en effet, d'une pierre qui imite la beauté du marbre, et l'expression « on voit encore aujourd'hui » semble indiquer que la construction était alors déjà bien ancienne.

A qui revient la gloire d'avoir créé ce bel hypogée ? On l'ignore. Les archéologues qui voient dans toute l'enceinte de la mosquée d'Omar une œuvre hérodienne, parce qu'elle offre partout le même appareil que les murs élevés par Hérode à l'angle S.-O. du Temple, attribuent volontiers à ce roi la construction du Haram el Khalîl. On connaît bien les motifs qui ont poussé Hérode à renouveler le Temple de Jérusalem ; mais on ignore quel intérêt pouvait avoir cet Iduméen, plus païen que Juif, à exécuter un si beau travail à Hébron. Josèphe aurait-il, dans ce cas, négligé de nommer l'auteur d'une telle œuvre, quand partout ailleurs il parle avec emphase des entreprises d'Hérode, presque son contemporain ?

D'autres archéologues n'oublient pas que la construction en grands matériaux, à joints vifs et avec refend sur le parement extérieur, était chose traditionnelle en Phénicie et en Syrie bien longtemps avant Hérode. Dans ce cas, rien n'aurait été plus facile aux constructeurs de l'angle S.-O. du Haram de Jérusalem que d'imiter les procédés de leurs devanciers, pour éviter les disparates. C'est pourquoi ces archéologues font remonter le Haram d'Hébron aux rois de Juda, qui à Roboam, la constructeur des fortifications de la ville, qui à Salomon ou même à David. Sous Nabuchodonosor, Hébron devint une ville iduméenne : cela explique peut-être, pourquoi elle tient si peu de place dans les écrits postexiliens.

Intérieur du Haram. L'enceinte sacrée comprend une église avec narthex, convertie en mosquée, et une cour à ciel ouvert. Six oratoires renferment les cénotaphes des trois patriarches et de leurs trois épouses. Sous le sol se trouve la double caverne Makpéla avec leurs sépulcres. Avec l'autorisation du sultan, le prince de Galles, actuellement sur le trône d'Angleterre, visita la mosquée en 1862, le marquis de Bute en 1866 et les princes Victor et Georges de Galles en 1881, accompagnés par les plus éminents explorateurs de la Palestine ; mais personne ne put

1. Jichus ha Tsadikim (1561). — 2. Perrot, *Hist. de l'Art,* IV, 273. — 3. G. J., IV, IX, 7.

pénétrer dans la caverne sépulcrale. On peut jeter un coup d'œil sur la cour et ses bâtiments en se faisant conduire près de la mosquée *Ibn Othman* ou *Jaoualiyéh*, sur la hauteur qui domine le Haram au N.-E.

Vers 570, Antonin de Plaisance y trouva une basilique avec un portique carré et un atrium découvert et divisé au milieu par une grille; d'un côté entraient les chrétiens, de l'autre les juifs. Dans un coin de l'aile g. de la mosquée, on lit encore une inscription grecque, remontant au moins au temps de Justinien. C'est une invocation adressée à Abraham par certains personnages qui lui ont élevé la basilique. La basilique fut reconstruite au XIIe s. par les Latins; desservie d'abord par des chanoines réguliers, elle devint cathédrale en 1167, et vingt ans plus tard, elle fut transformée en mosquée.

L'église occupe la partie méridionale de l'enceinte. Elle est formée de trois nefs d'égale largeur, mesurant ensemble 28 m. 25, et est divisée par quatre piliers à chapiteaux semi-byzantins en trois travées d'inégale longueur, mesurant 21 m. 50 du S. au N. La nef centrale, plus haute que les latérales, est éclairée de côté et d'autre par un rang de trois fenêtres à ogive peu prononcée. Tout l'édifice est voûté à arête, et les toitures sont recouvertes de plomb.

Dans l'église même se trouvent les cénotaphes d'Isaac et de Rebecca (B, C). Il n'y existe plus aucune communication avec les sépulcres des patriarches; un pavé en marbre a même fait disparaître toute trace de l'ancienne entrée, et il est probable que depuis bien des siècles, même aucun musulman n'est descendu dans la double grotte. Un orifice étroit de margelle de puits (F) permet de plonger le regard dans une grotte obscure, dont le sol est jonché de papiers. C'est par là que les mahométans adressent leurs suppliques par écrit particulièrement à *Isaac le Jaloux*. Quiconque a visité le tombeau de ce patriarche, disent les gardiens de la mosquée, a été frappé de cécité.

Dans le double porche ou narthex, se voient les oratoires d'Abraham et de Sara (D, D) et dans la cour, ceux de Jacob et de Lia avec leurs cénotaphes, tous recouverts de plusieurs tapis de soie verte magnifiquement brodés en or. De la cour, une porte pratiquée dans le mur d'enceinte conduit au monument de Joseph le Charpentier.

Bérakkah.

Mentionnons encore une localité biblique dont le souvenir se rattache intimement à celui de Mambré. C'est *Béni-Naïm*, petit village situé à 5 km. d'Hébron, à l'E.-S.-E., sur une hauteur (955 m.), d'où l'on domine le midi de la mer Morte. Ce lieu, qui naguère portait encore le nom de *Kefr Bereik* [1], est le *Caphar Barucha* que saint Epiphane place à trois milles d'Hébron [2], et saint Jérôme à l'orient de cette ville [3]. La campagne voisine est l'**éméq Bérakkah,** la vallée des Bénédictions de l'Ecriture sainte. C'est là que le roi Josaphat et tout son peuple rendirent mille actions de grâce au Seigneur, en voyant étendus morts devant eux les redoutables ennemis qui, partis d'Engaddi par la montée de Sis, marchaient contre Israël [4]. Caphar Barucha,

1. Guérin, *Judée*, III, 154. — 2. *Adv. haer.*, I. — 3. Ep. CVIII. — 4. II Par., XX, 26.

D'HEBRON A BERSABÉE

Routes carrossables
Chemins
Echelle 0 5 10K

dit saint Jérôme, est le lieu jusqu'où Abraham conduisit les célestes visiteurs se rendant à Sodome. C'est là qu'il implora la miséricorde divine pour les villes coupables. C'est là aussi que, le lendemain, le patriarche vit les cendres enflammées s'élever de Sodome et de Gomorrhe comme la fumée d'une fournaise.

La mosquée dédiée à Lot, neveu d'Abraham, est une ancienne église. On y montre le tombeau de Lot, *Qabr Loût*, que Jean de Wurzbourg (1165) et Jean de Maundeville ont déjà visité « à 3 milles à l'orient d'Hébron. »

VOYAGE VIIe

BERSABÉE ET LES VILLES BIBLIQUES AU MIDI D'HÉBRON

Pour traverser cette contrée, il est nécessaire de s'entendre avec un drogman, qui aura à fournir les chevaux, les tentes, les provisions nécessaires pour le voyage et une escorte de deux soldats turcs. Le pays est à peu près désert. Ses souvenirs et ses ruines offrent moins d'intérêt au pèlerin qu'à l'archéologue et à l'étudiant de la topographie biblique.

Depuis la transportation de ses habitants à Babylone par Nabuchodonosor (587 av. J.-C.), le midi de Juda, y compris Hébron, fut envahi par les Iduméens, descendants d'Esaü et ennemis implacables de ceux de Jacob. Ils ont continué à occuper le pays après le retour des Juifs de la captivité, et même après la destruction de la nation juive au IIe s. de notre ère.

Nous nous bornerons donc à faire une description sommaire de cette contrée, en énumérant ses villes bibliques avec leurs principaux souvenirs.

D'Hébron à Bersabée.

Au sortir d'Hébron, on suit le chemin dans la direction S.-E. A 3 km. 1/2, on laisse à g. Yaqîn, village perché sur le sommet d'un rocher avec une mosquée dédiée à Caïn, fils d'Adam. C'est là ville chananéenne d'**Haccaïn** ou **Accaïn** donnée à la tribu de Juda [1]. (*V.* **Hébron,** p. 252).

3 km. plus loin, on arrive à Tell ez Zîf, colline couverte des ruines de **Ziph,** ville de Juda [2]. A l'E. s'étend le **Désert de Ziph,** campagne autrefois couverte de broussailles, dans laquelle se réfugia David, pour échapper à la fureur du roi Saül [3]. Le *Khirbet Istamboûl,* qui est dans le voisinage, correspond à la ville d'**Aristoboulias** que Cyrille de Scythopolis indique dans cette contrée [4].

S'avançant 4 km. de plus au S., on rencontre une ancienne localité en ruines, *Khirbet el Kermel,* sur les flancs d'une montagne (819 m.). C'est

1. Jos., XV, 57. — 2. Jos., XV, 55. — 3. I R., XXIII, 14-15. — 4. *Vita S. Euthym.*

la ville de **Carmel** et le **mont Carmel de Juda** [1]. Saül y érigea un arc de triomphe pour célébrer sa victoire sur les Amalécites [2]. Au IVe s., Carmel était encore une localité importante et possédait une garnison romaine. Le christianisme y fleurit jusqu'à l'invasion des Arabes et on y voit encore les débris de 3 églises et d'un château-fort.

A 2 km. plus au S., on rencontre le *Khirbet Maîn* et le Tell Maîn (935 m.). Les vastes ruines qu'on y voit sont celles de **Maon,** ville de Juda [3] et patrie d'Abigaïl qui, à la mort de son mari Nabal, devint l'épouse de David [4]. A l'E., s'étend le **Désert de Maon,** où David errait également lorsqu'il fuyait devant Saül.

A 6 km. à l'O. de *Tell Maîn*, vient le village d'*es Sémoua*, peut-être l'ancienne ville d'**Esthemo,** qui fut assignée aux lévites [5]. Autour du village se dressent des tombeaux juifs, 2 mausolées, un château-fort et d'autres ruines importantes.

A 7 km. au S. de *Tell Maîn,* on rencontre le *Khirbet Qoureitcim*, communément identifié avec **Carioth Hesbon** [6]. Au milieu de ses ruines on remarque les vestiges d'une église du XIIe s. On croit généralement que le traître Judas, appelé Iscarioth, c.-à-d. de Carioth, pour le distinguer de saint Jude, était originaire de ce lieu. Mais il est difficile d'admettre que ce pays, habité depuis 6 siècles presqu'exclusivement par des Iduméens, ait fourni un apôtre, même un Judas. Il existe un autre Carioth, au N. de Juda, sur la frontière de la Samarie (*V.* p. 326.)

On laisse à dr. deux anciennes localités appelées *Gououein el Foqa* ou la Supérieure (746 m.) et *Gououein el Tahta* ou l'Inférieure, distante l'une de l'autre de 10 min. seulement. C'est la ville d'**Anim** [7], dont la désinence indique la forme du duel. Au temps d'Eusèbe, Anim se composait d'une ville chrétienne nommée **Anéa** à l'E., et d'une ville juive, plus importante, nommée **Anaia,** à l'O. [8].

A 8 km. au S. du *Khirbet Qoureiteim* se présente un monticule arrondi couvert de ruines, qui porte le nom de *Tell Arâd*. C'est la ville chananéenne d'**Arad**. Lorsque les Israélites s'avancèrent sous la conduite de Moïse, le roi d'Arad marcha contre eux et leur infligea une défaite. Ceux-ci revinrent à la charge, tuèrent le roi et saccagèrent Arad [9]. Plus tard, Josué battit le nouveau roi et s'empara de la ville d'**Héred** ou **Arad** [10]. Au VIe s., Arad était le siège d'un évêché.

On traverse ensuite la plaine de Farah et on arrive (11 km.) à une colline artificielle *Tell el Mélèh* ou *el Mîlh,* site d'une ville importante. On propose de l'identifier avec la ville de **Molada** [11], appelée plus tard Malatha. C'est là qu'Agrippa Ier se réfugia à son retour de Rome jusqu'à la mort de Tibère [12]. Comme *mîlh* signifie *sel* en hébreu de même qu'en arabe, on a pris ce lieu pour la **ville de Sel** du livre de Josué [13]. Mais dans la Bible, cette dernière est indiquée non loin d'Engaddi, et l'on doit la chercher près de *Khasm Ousdoûm,* la montagne de sel.

On laisse au S. (10 km.) *Khirbet Arârah,* la ville d'**Aroër** de Juda [14] et l'on remonte au N.-O., passant, après 2 h. de marche, près de *Tell es Saouéh,* colline proéminente jonchée de ruines. On l'identifie avec **Jésué,** ville que le livre de Néhémie indique non loin de Molada [15].

10 km. plus loin, on atteint *Tell es Séba,* qui serait **Sabée,** ville de Juda donnée à la tribu de Siméon [16]. Cependant, quelques critiques ne voient pas dans Sabée une ville différente de Bersabée qui fut assignée aux descendants de Siméon. Cette tribu, distinguée par sa bravoure, obtint plusieurs villes du midi du territoire de Juda, comme une avant-garde qui avait à protéger le pays d'Israël contre les ennemis du Sud.

1. Jos., XV, 55. — 2. I R., XV, 12. — 3. Jos., XV, 55. — 4. I R., XXV., 2. 5. Jos., XV, 50 ; — XVI, 14. — 6. Jos., XV, 25. — 7. Jos., XV, 5. — 8. O. S., 26. — 9. Nomb., XXI. — 10. Jos., XII, 14. — 11. Jos., XV, 26. — 12. A. J., XVIII, VI, 6. — 13. Jos., XV, 61 et 62. — 14. I R., XXX, 28. — 15. Néh., XI, 26. — 16. Jos., XIX, 2.

Bersabée.

A 3 km. 1/2 à l'O. de *Tell es Séba,* on arrive à *Bir es Séba* (240 m.), la célèbre **Bersabée.**

Abraham, ayant creusé un puits, voulut s'en assurer la possession. Il conclut une alliance avec le roi de **Gérare** (aujourd'hui *Oumm ed Djerrdr),* au N.-O., non loin de la mer. L'alliance fut confirmée par un serment réciproque fait sur le puits. Abraham y ajouta une nouvelle sanction en offrant au roi 7 jeunes brebis [1]. Le puits, *Bir*, reçut le nom de *Séba,* Jurement, du mot *Sébuah,* prêter serment. Birséba peut aussi signifier Puits des Sept, le chiffre, sacré par excellence, des agneaux offerts au roi à cette occasion. On y voit trois puits circulaires, offrant tous les trois des caractères de haute antiquité. Deux d'entre eux contiennent une eau claire et excellente ; le 3' est à sec. Celui du milieu a 3 m. 50 de diam. avec une profondeur de 12 m. Le 2', à 300 pas à l'O. du précédent, a un diam. de 1 m. 65, avec la même profondeur ; le 3', à 250 pas à l'E., a 2 m. de diam. et une profondeur de 14 m. ; il ne contient presque jamais d'eau.

C'est de ce lieu que partit Abraham avec son fils Isaac pour immoler ce dernier au mont Moriah. Le patriarche revint ensuite à Bersabée, et y demeura quelque temps. Plus tard, Isaac vint s'y fixer à son tour, et la nuit même de son arrivée, Dieu lui apparut pour renouveler ses promesses. Le lendemain, Isaac y dressa un autel. Jacob aussi s'y arrêta avant son départ pour l'Egypte. Cette ville étant la plus importante du midi de la Terre promise, on désigna l'ensemble du pays d'Israël par la locution « depuis Dan jusqu'à Bersabée. »

Le prophète Elie, fuyant la colère de Jézabel, alla à Bersabée. Là il congédia son serviteur et s'enfonça dans le **désert** qui s'ouvre au S.-E. des puits. C'est dans ce même désert que la pauvre Agar avait erré avec son fils Ismaël, lorsqu'ils furent chassés de la tente d'Abraham. Outre le nom de Bersabée, ce désert porte aussi celui de désert de Juda et même de Maon, de Sin, de Cadès et de Sur, à cause du voisinage de ces lieux.

Au temps de saint Jérôme, Bersabée était le siège d'un évêché et possédait une garnison romaine.

De Bersabée à Hébron.

De Bersabée on remonte au N.-N.-E. par le *Ouddi el Khalîl* et à 20 km. de distance on arrive en face de *Khirbet Attir,* à l'E., qui est probablement la ville lévitique de **Jéther** [2].

Un peu plus loin, au N.-E., vient *Khirbet Zanouta,* avec des ruines très intéressantes. Ce lieu répond à la ville de **Zanoé** [3].

De là on atteint (11 km.) *Khirbet Dhahériyéh,* village qui, d'après l'opinion commune, occupe l'emplacement de **Dabir,** habitée au temps de Josué, par les Enacim, race de géants [4]. La ville était si bien défendue que Caleb, pour stimuler l'ardeur de ses guerriers, promit sa sœur Asa en mariage à qui entrerait le premier dans la place forte. Othoniel, son neveu, fut l'heureux héros et épousa Asa. Les lévites y obtinrent une résidence.

Originairement la ville s'appelait **Cariath-Sépher,** la ville du Livre, et **Cariath-Senna,** dont le sens est obscur, mais peut signifier ville de la Loi. Débir, en hébreu, veut dire *reculée au fond. Dhaheriyéh,* en arabe, a le même sens. Le village est bâti avec d'antiques matériaux. Au centre s'élève une tour de construction romaine. Parmi les nombreuses

1. Gen., XXI, 22-30. — 2. Jos., XV, 48 ; — XX, 14. — 3. Jos., XV, 56. — 4. Jos., X, 39 ; — XI, 21 ; — XV, 49.

sculptures de toutes sortes, on mit au jour un grand nombre d'inscriptions grecques. *Dhahériyéh* est occupée aujourd'hui par un poste de soldats turcs.

Autour de *Dhahériyéh* on rencontre plusieurs localités anciennes. Au S.-S.-O. (4 km.), *Oumm Deimnéh* passe pour **Medemena** [1], ou Mademna [2]. Cependant, Eusèbe dit qu'à son époque Medemena était un village appelé **Menoïs** et était situé près de Gaza. Ce serait *el Miniyéh* au S. de cette ville.

Khirbet Oumm Roumâmin, à 10 km. au S.-O. de *Dhahériyéh*, est l'antique **Remmon**, que Josué [3] donna à la tribu de Siméon. A cause de l'abondante source qui l'avoisine, elle s'appelle aussi **En Remmon**. Ses ruines accusent des constructions juives et bizantines.

A 2 km. à l'O. de *Dhaheriyéh*, se trouve le *Khirbet Anâb*, la ville d'**Anab** des Enacim, prise par Josué [4]. Parmi ses ruines, on remarque les vestiges d'une église.

A 4 km. au N.-O. de *Dhaheriyéh*, le *Khirbet Sômérah* répond assez bien à la ville de **Samir** du livre de Josué [5].

Au N. du même village (3 km.), le Khirbet Dôméh, avec des ruines chananéennes et juives, représente la ville de **Dumah**, appelée aussi **Ruma** [6].

En continuant la route par le *Ouâdi el Khalîl*, on laisse à dr., à 6 km. de Dhahériyéh, le *Khirbet Schoueikéh*, qu'on veut identifier avec **Socoth** de Juda [7], et 4 km. plus loin vient *es Sîmia*, probablement la ville d'**Esaan** que les Septante ont rendu par **Soma** et **Sâma** [8]. On y remarque un beau tombeau creusé dans le roc avec un vestibule orné de colonnes et d'un entablement dorique.

A 1 km. plus loin, se présente le *Khirbet er Rabiyéh*, l'ancienne **Arab** de la tribu de Juda [9], et 6 km. au delà, le gros village appelé **Jaththa** (837 m.). C'est la ville lévitique de **Yuttah**, appelée aussi **Jota** et **Jéta** [10]. On n'y a trouvé aucun vestige de monument chrétien. L'inscription grecque qu'on voit dans le mur d'une maison provient d'une église de Khirbet Kermel.

De là, il n'y a plus que 5 km. à parcourir pour arriver à *Tell ez Zîf*. Mentionnons encore à 8 km. au S.-O. d'Hébron, le village de *Doûrah*. C'est **Aduram** fortifiée par Roboam [11], et appelée plus tard **Ador** [12]. On y voit un sarcophage de dimensions colossales, qui d'après la croyance populaire renferme la dépouille mortelle de Noé. Des sarcophages de même caractère trouvés dans d'autres pays passent également pour le sépulcre du même patriarche.

De Tell ez Zîf, on revient à Hébron par le chemin suivi en commençant cette excursion.

D'Hébron à Beit-Djibrîn et à Gaza, *V.* Voyage XXII.

1. Jos., XV, 31. — 2. I Par., II, 49. — 3. Jos., XV, 22. — 4. Jos., XI, 21. — 5. Jos., XV, 48. — 6. Jos., XV, 52. — 7. Jos., XV, 48. — 8. Jos., XV, 52. — 9. Jos., XV, 52. — 10. Jos., XV, 55 ; — XXI, 16. — 11. II Par., XI, 9. — 12. I Mach., XIII, 20.

VOYAGE VIII°

DE JÉRUSALEM à BÉTHANIE, JÉRICHO ET LA MER MORTE

Le pèlerin qui ne redoute pas la grande chaleur, ne doit pas renoncer à l'intéressante excursion dans cette contrée si pittoresque et si essentiellement biblique.

De Jérusalem à Jéricho en voiture, 4 h. — Au Jourdain et à la mer Morte, 2 h. — Aller et retour 1 jour 1/2. Prix de la voiture, 40 à 60 frs.

Si l'on fait l'excursion à cheval, on peut passer par Mar-Sabas. Ceux qui vont à Jéricho en voiture, ce qui est bien préférable, laisseront pour un autre jour la visite de cette laure, qui est à 3 h. de Jérusalem.

On trouve à Jéricho 4 hôtels tous relativement confortables.

En quittant Jérusalem l'après-midi, on a l'avantage de pouvoir visiter le Jourdain et la mer Morte le lendemain matin avant la grande chaleur.

En sortant de la ville, on suit la route qui descend à Gethsémani. Elle remonte le long du torrent de Cédron et passe entre le mont des Oliviers et le mont du Scandale couronné par le nouvel établissement des Pères Bénédictins de France. A la hauteur de *Bâtn el Haoua*, l'Outre des Vents, (738 m.), elle se dirige vers l'E. Depuis l'époque des Croisés, on montre dans ces parages, à g., le champ où Notre-Seigneur, allant de Béthanie à Jérusalem, maudit un figuier plein de feuilles mais sans fruits. (Marc, XI, 12-23).

On passe ensuite près de l'abattoir, à droite, et après un trajet de 40 min. on arrive à Béthanie (708 m.).

Béthanie.

Histoire. Béthanie, qui d'après Eusèbe signifie *Maison de Tristesse*, mais plus exactement *Maison des Dattiers*, *Beït-Hiné*, selon l'interprétation du Talmud, est ce bourg où Jésus aimait à séjourner, parce que là demeuraient Marthe, Marie et Lazare.

A Béthanie, Marie répandit un vase de parfum sur les pieds de Notre-Seigneur que Simon le Lépreux avait invité à sa table. (*V.* S. Jean, XII, 1-10, n° 68). — Dans la maison de Lazare, le divin Maître fit entendre cette grande parole qui résume toute la destinée de l'homme : *Une seule chose est nécessaire* (S. Luc, X, 38-42). — Au sortir de Béthanie, Jésus envoya en avant deux de ses disciples chercher l'ânesse qui devait le porter, quand il fit son entrée triomphale à Jérusalem. (*V.* Luc, XIX, 29-44,

n° 52). — Près de Béthanie, Marthe et Marie étaient venues à sa rencontre et eurent avec lui le touchant entretien raconté par S. Jean (*V.* Jean, XI, 12-30). C'est enfin à Béthanie que le Sauveur ressuscita Lazare mort depuis 4 jours. On peut ajouter que Lazare, Marthe et Marie étaient du nombre des disciples qui s'embarquèrent sur un navire faisant voile pour Marseille, afin d'apporter la bonne nouvelle au pays des Gaules.

Béthanie se trouvait à 15 stades (2 km. 700 m.) de Jérusalem [1]. Eusèbe indique le sépulcre au 2° mille (3 km.) d'Aelia. C'est là, dit-il, qu'on montre le tombeau de Lazare. Le Pèlerin de Bordeaux rencontre le même tombeau à 1.500 pas du mont des Oliviers et saint Jérôme nous apprend qu'une église avait été construite sur le sépulcre du disciple. Le bourg, situé au N.-O. du tombeau de saint Lazare, comme l'attestent les nombreuses citernes qu'on y voit, semble avoir disparu peu à peu à la suite des guerres livrées sous les murs de Jérusalem au temps de Vespasien et d'Adrien. L'église de Saint-Lazare devint un nouveau centre d'habitations. Vers la fin du IV° s., la pèlerine gauloise, sainte Sylvie, raconte que le 7° vendredi de carême (l'avant-dernière semaine), les chrétiens franchissaient le mont des Oliviers, s'arrêtaient d'abord dans *l'église située sur la route, « à l'endroit où eut lieu le colloque entre Jésus, Marthe et Marie,* » et arrivaient à 500 pas plus loin au *Lazarion,* sépulcre vide du disciple ressuscité [2]. Ce nom fut conservé depuis, et les Arabes le prononcent *el-Azariyéh.* Antonin de Plaisance visita ce sanctuaire en 570, et malgré les incursions des Samaritains et des Perses, et l'invasion des Arabes, Arculfe (670), l'Anonyme de l'an 808, Bernard le Moine Franc (870) et Saewulf (1102) y trouvèrent toujours le sépulcre de saint Lazare dans une église desservie par quelques prêtres du couvent voisin.

En 1106, Daniel le Russe y trouva « une grande église richement peinte, » à 25 m. à l'E. du sépulcre de saint Lazare. Au S.-E. du sanctuaire, on découvrit récemment les ruines d'une grande église à trois nefs. Comme il est difficile d'admettre que l'église de Daniel ait pu être l'œuvre des Croisés, il est vraisemblable qu'elle fut reconstruite par la reine Mélissende qui fonda à Béthanie en 1134 une riche abbaye « avec une belle église » pour sa sœur Yvette ou Judith, religieuse de Sainte-Anne [3]. Les chanoines du Saint-Sépulcre renoncèrent en faveur des Bénédictines de Sainte-Anne à tous les droits qu'ils avaient jusqu'alors sur Saint-Lazare [4]. Après la prise de Jérusalem par Saladin (1187), les Bénédictines de Béthanie durent se réfugier à Saint-Jean d'Acre et les édifices sacrés commencèrent dès lors à tomber en ruines.

Tombeau de S. Lazare. Le tombeau de saint Lazare, dont Origène parle déjà (185-254), est une grotte taillée dans une roche de calcaire très friable. Il est formé d'un vestibule de 3 m. de côté, d'où l'on descend par un escalier étroit de 3 marches dans une autre pièce de 2 m. en tous sens. C'est le sépulcre proprement dit, dont l'entrée avait été fermée par une dalle placée horizontalement, comme, du reste, saint Jean le dit clairement : « C'était une grotte et une pierre était posée dessus [5]. » Le vestibule dans lequel se tenait Jésus lorsque, les larmes aux yeux, il commanda de soulever la pierre, et qu'il

1. Jean, XI, 18. — 2. *Peregr. S. S.*, 83, 89. — 3. Guill. de Tyr, *Hist.*, XV, XXVI. — 4. Guill. de Tyr. — 5. Jean, XI, 83, t. g.

ordonna à Lazare de sortir, fut transformé en chapelle, comme l'indiquent les absidioles et l'autel qu'on y voit. La chambre sépulcrale elle-même fut toute lambrissée de marbre et reçut aussi un petit autel, d'après les relations des anciens pèlerins; mais ces décorations firent disparaître la banquette mortuaire. A cause du poids de l'église, on fortifia la grotte par un revêtement en maçonnerie et on ferma les vides par une voûte d'arête ogivale, qui est du XIIe siècle.

Bien que ce glorieux sépulcre ait ainsi perdu son aspect primitif, les pèlerins, sous la conduite des Frères-Mineurs, ne s'empressèrent pas moins d'aller prier dans ce lieu mémorable. Mais vers la fin du XVIe s., les musulmans transformèrent les ruines de l'église en mosquée, dont l'accès était interdit aux chrétiens, et, par le fait, le sanctuaire leur devint inaccessible. L'entrée primitive, qui ouvrait dans la mosquée, fut elle-même murée.

Cependant, moyennant une forte somme d'argent, le P. Custode de Terre sainte, Ange de Messine (1612-1615), obtint la permission d'ouvrir une nouvelle entrée du côté de la rue, et depuis on descend dans le vestibule par 24 marches, aujourd'hui fort usées. Les Pères Franciscains et, avec leur autorisation, d'autres prêtres latins y célèbrent de temps en temps la Messe, spécialement le vendredi de la 4e semaine de carême et aux fêtes de saint Lazare et de saintes Marie et Marthe.

C'est dans le vestibule qu'il convient de lire le récit émouvant de la résurrection de saint Lazare (*V.* S. Jean, XI, 1-45, n° 67).

Visite. Béthanie, ou *el Azariyéh*, est aujourd'hui un amas confus de maisons en pierres provenant la plupart d'anciens édifices religieux. Les habitants, 250 environ, sont tous musulmans.

En remontant du tombeau de saint Lazare et suivant le sentier qui se présente à g., on passe devant une tour en ruine, environnée d'un large fossé remblayé. Elle mesure 11 m. de côté et les murs ont 4 m. d'épaisseur; les parements sont formés de belles et grandes pierres dont quelques-unes ont 2 m. de longueur. Cette tour fut construite sous le roi Foulques d'Anjou pour la protection de l'abbaye; mais les matériaux proviennent d'un fort plus ancien.

Le champ situé au N.-O. de la tour est indiqué depuis le XIIIe siècle pour l'emplacement de la maison de Simon le Lépreux. A g. du même chemin, on voit dans un enclos, de beaux restes de sculptures de style roman de transition, qui rappellent les plus riches monuments de France du XIIe s. Là se trouvait l'abbaye fondée par Mélissende. Villibrand d'Oldenbourg (1261) et Burchard de Mont-Sion (1283) y voient l'emplacement de la maison de saintes Marthe et Marie. Les maisons

qui couvraient ces nobles ruines furent achetées en 1868 par la Custodie de Terre sainte. Les Franciscains ont aussi acquis les maisons construites dans les ruines de l'ancienne église à trois nefs attenante à l'abbaye, à l'E.

Bordj el Hammâr. A 1 km. d'el Azariyéh, on aperçoit à dr. une petite église avec coupole à côté d'un couvent de moines grecs non-unis. Ce lieu s'appelle *Bordj el Hammâr*, la Tour des Anes. En y creusant les fondements, on découvrit les vestiges d'une modeste abside et d'anciens sépulcres. Au XIV[e] s., les pèlerins ne connaissant plus l'ancienne route de Jérusalem à Jéricho par le mont des Oliviers, indiquèrent ici la *Pierre du Colloque*, c'est-à-dire le lieu de la rencontre de Jésus avec Marthe et Marie. Nous avons déjà vu (p. 262) qu'au IV[e] s. comme au XII[e], ce lieu se montrait à la chapelle actuelle de Bethphagé.

Pour le même motif, on prit pour **Bahurim** le village d'*Aboudîs* qu'on voit devant soi sur une colline flanquée de profondes vallées, et qui est sur le territoire de la tribu de Juda.

Abner, conduisant Michol, fille de Saül, de Gallim, ville benjamite[1], à Hébron, s'arrêta à Bahurim et renvoya le mari Phaltiel, sans doute parce qu'il allait entrer dans le territoire de la tribu de Juda qui avait reconnu l'autorité de David[2].

Puis, pendant la révolte d'Absalon, David s'enfuit à Jéricho passant « par le mont des Oliviers ». Lorsqu'il vint à Bahurim, Séméï, un Benjamite, sortit de la ville pour lui lancer des pierres et des malédictions[3]. Peu après, deux messagers fidèles du roi, Jonathan et Achimaas, découverts dans leur cachette d'Aïn Rogel, Fontaine des Espions, aujourd'hui : Fontaine de la Vierge, durent s'enfuir devant les satellites d'Absalon et se cachèrent dans une citerne à Bahurim[4]. Le Targum Jonathan identifie toujours Bahurim avec Almath, en hébreu Alémeth, ville de Benjamin[5], qui n'est autre que l'*Almon* du livre de Josué (XXI, 18). Le site répond exactement aux ruines du moderne Almit qui se trouve sur une ancienne route de Jérusalem à Jéricho à 1 kil. 1/2 au N.-E. d'Anâta, *Anathot*, et à 4 km 1/2 au N.-N.-E. de Jérusalem. C'est en effet par là qu'Antonin de Plaisance visita Bahurim ; remarquons, pourtant, qu'Almon et Bahurim étaient deux villes, voisines sans doute, mais différentes.

On découvre ensuite au sommet d'une montagne vers le S. *Deïr Dousi*, le célèbre monastère de S. Théodose, disciple de S. Euthyme et compagnom de S. Sabas. La route descend alors une pente rapide par de nombreux lacets. On voit d'abord à dr. au fond de la vallée *Aïn el Mouhendis*, la source de l'Architecte, puis on atteint la **Fontaine des Apôtres,** en arabe *Aïn el Haud*, la fontaine de l'Auge (471 m.). L'eau est bonne mais elle contient de petites sangsues. Les ruines du khan qu'on y voit et le monument qui abrite l'auge dans laquelle se déverse la source, sont de construction arabe. Les voitures s'arrêtent devant une auberge tenue par un Grec.

1. Cf. Is., X, 30. — 2. II R., III, 16. — 3. II R., XVI, 5. — 4. II R., XVII, 18. — 5. I Par., VII, 8.

Cette source est l'**Aïn-Schemès**, la *Fontaine du Soleil* de la Bible [1]; elle n'apparaît sous le nom de Fontaine des Apôtres que depuis le XIVe s.

Enschemès est située sur les confins de la tribu de Juda et de Benjamin. D'Aïn-Rogel, la limite passe par Enschemès, puis entre Adommîm et Débéra (que nous rencontrerons plus loin), pour suivre le torrent du *Ouâdi el Qelt* jusqu'au Jourdain, près de Beth-Hogla, aujourd'hui *Hadjlâ* [2]. Du torrent de Cédron jusqu'à Jéricho, la route carrossable suit à peu près la délimitation des deux tribus.

Au bout d'un quart d'heure, on passe devant l'entrée du *Ouâdi el Djemâl*, vallée des Chameaux, et à 2 km. 1/2 à dr. de la Fontaine des Apôtres, se dresse une haute colline appelée aujourd'hui encore **Arâk es-Schems**, le *Rocher du Soleil*, ce qui rappelle d'une manière frappante la *Fontaine du Soleil* de la Bible [3].

Deux km. plus loin, on laisse à dr. le *Ouâdi Moufâk*, vallée du Sifflement du vent.

Un chemin se détache de la route pour aller au *Khan el Ahmar*, le caravansérail des Pierres rouges, détruit par Ibrahim Pacha, quand il battit les Bédouins dans cette région. On croit que ce khan a été construit sur les ruines du célèbre monastère de saint Euthyme. La voie se dirige ensuite vers **Nébi-Mousa** (9 kil.), célèbre sanctuaire musulman dominant la mer Morte. La légende arabe raconte que Moïse, déjà âgé de 120 ans et voulant fuir la mort, vint de l'E. du Jourdain à l'O. de la mer Morte. Là il fut endormi et enseveli par les anges dans un sépulcre blanc à l'extérieur et tout noir à l'intérieur. Nébi-Mousa possède un important gîte de calcaire bitumineux, dont les Arabes se servent pour entretenir les feux de campement. Chaque année, un vendredi d'avril, des milliers de musulmans vont passer 8 jours au prétendu *tombeau de Moïse*. A la procession qui s'organise avec grande pompe et grand fracas à Jérusalem, on remarque surtout beaucoup de derviches fanatisés.

Après s'être avancé de 4 km., on franchit sur un pont le *Ouâdi Sidr*, la vallée du Lotus ou jujubier épineux *(lotus lamprocarpus)*, qu'on retrouvera partout dans les environs de Jéricho. Arrivée dans un vallon, à 212 m. au-dessus du niveau de la Méditerranée, la route remonte quelque peu jusqu'au *Khan Hatroûr* (3 km.). C'est ici que débouche l'ancienne route de Jérusalem, celle suivie par Notre-Seigneur, quand il se rendit à Jéricho ou de Jéricho à la Ville sainte. On continuera dès lors l'excursion par la route des temps bibliques.

Khan-Hathroûr ou Hôtellerie du Bon Samaritain.

La route monte jusqu'au **Khan Hathroûr** (270 m.). Le khan vient d'être reconstruit à neuf; mais dans la cour on voit encore de beaux pans de murs antiques, avec des restes considérables de pavements en mosaïques fines de plusieurs couleurs, qui ne

1. Jos., XV, 7; XVIII, 17. — 2. Jos., XVIII, 16 21. — 3. S. W. P., III, 42

sont pas postérieures au XII[e] s. L'eau est bonne et l'on trouve dans l'auberge des rafraîchissements et des objets de curiosité.

La tradition localise ici l'hôtellerie où le bon Samaritain de la parabole confia son blessé à l'hôtelier (*V.* Luc, X, 30-37, n° **48**).

Le choix du site est des plus heureux, car la contrée est affreusement solitaire, et de temps immémorial, il y avait ici un caravansérail. Le khan occupe le sommet de deux montées fort raides.

Au N.-E. s'élève le *Qalaat ed Doumm*, château du Sang (315 m.), qui est l'**Adommin**, le Sang, de la Bible. Ce nom est dû sans doute à la marne de couleur rouge-brique qu'on voit dans le voisinage, surtout du côté de l'O. Au S. du khan, la région s'appelle *Thogreit ed Debr* et rappelle la ville de **Débir** ou **Debera** que le livre de Josué indique en face d'Adommim.

Le texte original dit : « Et la frontière monte (depuis la mer Morte) vers Débir, depuis le vallon d'Achor, vers le septentrion regardant Galgala, qui est vis-à-vis de la montée d'Adommim, laquelle est au midi du torrent[1]. » Le torrent est celui du *Ouâdi el Qelt* qui est le prolongement de la vallée d'**Achor**, et qui passe au nord du *Talât ed Doumm* à mi-chemin entre Jérusalem et Jéricho. Le château-fort, dont on voit les ruines sur la colline, a été construit par les Croisés et la garde en fut confiée aux Templiers. On l'appelait le château Maldouin ou la Tour Rouge. Marin Sanuto en parle encore au XIV[e] s. Cette tour a remplacé une forteresse beaucoup plus ancienne, comme nous le savons par Eusèbe et saint Jérôme. Le premier dit : « Adommim, petite ville de Juda, aujourd'hui en ruine, entre Aelia et Jéricho, est appelée de nos jours Maledomni ; on y voit un château-fort[2]. » Saint Jérôme ajoute : « Les Grecs l'appellent *la montée des Rouges*... à cause du sang qui y fut si souvent versé par les voleurs ; il est situé sur les confins de Juda et de Benjamin, qui de Jérusalem descendent à Jéricho. On y voit un fort gardé par des soldats pour la protection des voyageurs. Notre-Seigneur rappelle ce lieu de massacre et de sang dans la parabole de l'homme qui descendit de Jérusalem à Jéricho[3]. »

Débir ou Debera veut dire en *arrière* ou *reculé*, et *Thoghreit ed Debr* signifie en arabe le *passage par derrière*. M. J. Schwarz voit dans le dernier mot plutôt un nom propre et rend *Thoghreit ed Debr* par *lieu de rassemblement de Débir*, une des stations des Israélites qui venaient à Jérusalem pour les grandes fêtes[4]. Le texte biblique, comme on le reconnaît généralement, autorise pleinement cette interprétation.

On s'arrache avec peine à un lieu où notre divin Maître et tant de saints pèlerins de l'Ancien et du Nouveau Testament ont reposé leurs membres fatigués.

En 25 min. on descend vers le *Ouâdi er Rumâni*, la vallée des Romains, qui plus loin s'appellera *Akoubet el Akrâd*, la montée des Kourdes, puis *Ouâdi Talât ed Doumm*, vallée de la montée d'Adommim. En descendant de voiture, à la première rencontre d'un aqueduc ruiné (27 min.), et en parcourant une distance de 70 pas vers le N., on arrive au bord du *Ouâdi el Qelt* enfoncé

1. Jos., XV, 7. — 2. O. S., 24. — 3. O. S., 25. — 4. *D. h. Land.*, 67.

entre des murailles de rochers gigantesques. Là on a une vue splendide sur le *Deir el Qelt*, l'antique couvent de Couziba, cramponé, comme un nid d'hirondelle, contre la paroi de la montagne au-dessus d'un gouffre.

L'origine de ce couvent semble remonter aux Esséniens ; en tout cas, sa fondation est antérieure à celle des monastères de saint Euthyme. Une tradition indépendante, parait-il, des évangiles apocryphes, veut que S. Joachim se soit réfugié en ce lieu pour demander au Seigneur de faire cesser la stérilité de son épouse, sainte Anne, qui devint ensuite la mère de Marie Immaculée. Au ɪvᵉ s., il formait avec les mombreuses grottes des alentours la laure de Jean de Couziba. D'après des inscriptions qu'on y a trouvées, le couvent fut restauré en 1234, pendant que l'empereur Frédéric II était maître de Jérusalem [1]. Abandonné ensuite, il fut réparé par les moines grecs qui l'habitent depuis 1880. La chapelle a conservé d'intéressantes peintures à fresque du vᵉ et du xɪɪɪᵉ siècle, représentant principalement la vie de S. Joachim. On y voit aussi de beaux restes de pavements en mosaïque. Le chemin qui conduit à ce couvent se rencontre 20 min. plus loin.

Le *Ouâdi el Qelt* n'est que le prolongement oriental du *Ouâdi Farâh*. Cette dernière vallée possède une source des plus riches, dont l'eau était amenée dans la plaine de Jéricho par deux aqueducs construits à des niveaux différents. Le long de la route, on rencontre fréquemment les vestiges de ces conduits. Les eaux d'*Aïn Qelt*, qui coulent non moins copieusement au N. du torrent, sont amenées par un canal au bord du précipice, d'où elles sont conduites par un pont-aqueduc sur le flanc méridional. Ce pont, dont on voit les ruines majestueuses, s'élevait à 21 m. au-dessus du torrent ; l'arche principale avait une ouverture de 14 m. Un aqueduc partait de la tête du pont au N. et deux autres construits en maçonnerie avec un niveau de 12 m. de différence, sillonnent le flanc méridional du ravin. Ces travaux, construits par les Romains, furent restaurés par les Byzantins, puis par les Croisés.

On aurait tort de voir dans le *Ouâdi el Qelt* le torrent de *Carith*, où s'est caché le prophète Elie pendant les trois années de sécheresse et où il fut nourri par un corbeau. Carith se trouve « à l'orient du royaume de Samarie, en face du Jourdain [2]. » (*V.* Voyage XIX).

On descend ensuite au-dessous du niveau de la Méditerranée. En moins d'un km. on rencontre à g. le sentier qui en 20 min. conduit au *Deir el Qelt* ou couvent de Couziba. L'horizon commence à s'élargir. A g. se montrent les ruines de *Beit-Djébar el Fokani*, ou Djébar-le-Haut. Trois km. plus loin, à dr..

1. *R. B.*, 1892, 444. — 2. III R., XVII, 3.

on aperçoit sur la crête d'une colline *Beït-Djébar et Tahtâni*, Djébar-le-Bas, restes d'un vieux château fort défendu par un fossé et restauré au XIIe s. C'est le château qu'Hérode fit construire « au-dessus de la ville » et qu'il appela *Cypros*, du nom de sa mère. Cette forteresse fut détruite par Agrippa [1]. A côté du château existe une grande piscine, peut-être celle-là même dans laquelle Hérode fit noyer traitreusement le grand-prêtre Aristobule, son beau-frère, à peine âgé de 19 ans, pour se débarrasser du dernier des Asmonéens [2].

Derrière *Beït-Djébar et Tahtâni* s'élève une montagne de forme conique appelée *Touveil el Akabéh*, la Cime de la Montée. Une montagne semblable se dresse en face, au nord de la vallée *el Qelt*, *Nouseib Aouschiréh*, le Haut-lieu des Clans. Ces deux montagnes répondent à l'Hébal et au Garizim que saint Jérôme [3] indique près de Jéricho [4]. Cette maladroite identification est due, sans doute, aux anciens rabbins, aussi envieux des gloires des Samaritains, que ceux-ci l'étaient de celles des Juifs [5].

On entre ensuite dans la plaine de Jéricho, laissant à dr. les ruines dites *Khirbet-Qaqoûn* (. — 180 m.), puis le *Birket-Mousa*, vaste bassin de 170 m. de long sur 140 de large, alimenté autrefois par un aqueduc.

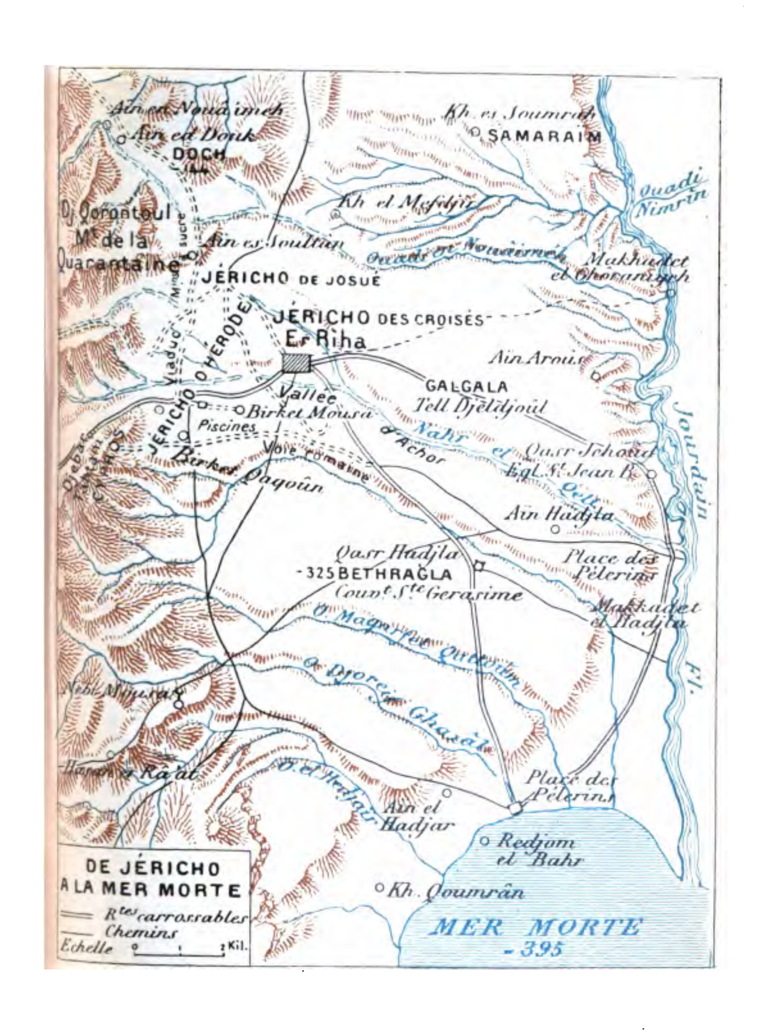
La légende arabe dit que Moïse paria un jour avec une femme chrétienne (*sic*), à qui amènerait en moins de temps l'eau à cette place. Le législateur prit alors son bâton, et, d'un trait, il créa un aqueduc du torrent jusqu'à la piscine, qui pour cela porte son nom.

Au N. apparaissent deux mamelons artificiels, *Telloul Abou el Aleïk*, dans lesquelles on a trouvé des vestiges de constructions romaines [6]. C'est là qu'on place le *Thrax* et le *Tauras*, les deux tours que Pompée détruisit à Jéricho [7].

La ville de Jéricho du Nouveau Testament, qui d'après le Pèlerin de Bordeaux (333) se trouvait à 1.500 pas en deçà de la Fontaine d'Elisée et, d'après le diacre Théodose (530), à 2.000 pas, s'étendait sur les deux rives du *Nahr el Qelt*, au-devant de la montée d'Adommim. C'est ici que les premiers chrétiens montraient l'endroit où le publicain de petite taille monta sur un sycomore pour voir passer Jésus de Nazareth et où il eut la joie d'entendre ces mots : « Zachée, hâte-toi de descendre ; car aujourd'hui il faut que je loge chez toi. »

« En descendant de la montagne, dit le Pèlerin bordelais, on aperçoit à dr., derrière un monument, le sycomore sur lequel était monté Zachée pour voir Jésus. » Antonin de Plaisance remarque également l'arbre de Zachée, « renfermé dans un ora-

1. Josèphe, A. J., XVI, v, 2 ; G. J., II, XVIII, 16. — 2. Josèphe, A. J., XV, III, 3. — 3. O. S. — 4. Conder, *Q. St.*, 1876, 183. — 5. V. notre ouvrage. *Questions de topogr. palestinienne.* — 6. S. W. P., III, 224. — 7. Strabon, XVI, II, 40.



Aïn en Nouaïmeh
Aïn ed Douk
DOCH
SAMARAÏM
Kh. es Soumrah
Kh. el Mefdjir
Ouadi Nimrîn
Dj. Qorontoul
Mt de la Quarantaine
Aïn es Soultân
Ouadi en Nouaïmeh
Makhadet el Ghoraniyeh
JÉRICHO DE JOSUÉ
JÉRICHO DES CROISÉS
Er Riha
JÉRICHO D'HÉRODE
Viaduc
Aïn Arous
GALGALA
Tell Djeldjoûl
Vallée
Birket Mousa
Piscines
Nahr el Qelt
d'Achor
Qasr Jehoud
Egl. St Jean B.
Voie romaine
Birket Qaqoûn
Aïn Hadjla
Qasr Hadjla
-325 BETHRAGLA
Couvt Ste Gerasime
Place des Pèlerins
Makhadet el Hadjla
Jourdain Fl.
O. Mograret Qumrân
O. Djoreïn Ghazâle
Nebi Mousa
O. el Hadjar
Aïn el Hadjar
Place des Pèlerins
Redjom el Bahr
Kh. Qoumrân
MER MORTE
-395
DE JÉRICHO A LA MER MORTE
Rtes carrossables
Chemins
Echelle 0 1 2 Kil.

toire sans toit », après être sorti de Jéricho pour se rendre à Jérusalem. (*V.* Luc, XIX, 1-10, n° 5).

C'est aussi lorsque Jésus, suivi d'une grande foule, était parti de Jéricho pour se rendre à Jérusalem, que l'aveugle Bar-Timé et un autre mendiant frappé également de cécité s'écrièrent : « Seigneur, Fils de David, ayez pitié de nous. » On voulut les faire taire. Ils crièrent plus fort : « Seigneur, Fils de David, ayez pitié de nous. » Et Jésus récompensa leur foi, en leur rendant la vue (Matth., XXI, 29-34 ; — Marc, X, 46-52).

On traverse l'emplacement de la ville de Jéricho d'Hérode ou des Romains, et en 25 min. on arrive près d'un bel aqueduc de 10 arches ogivales, où l'on franchit le *Ouâdi el Qelt*, et 7 min. plus loin, on atteint le village d'*er Riha*, la Jéricho actuelle.

Jéricho.

Après avoir arrêté la chambre à l'hôtel, on peut se rendre en voiture à la **Fontaine d'Elisée**, et visiter ensuite à pied la montagne de la **Quarantaine**.

Histoire. Jéricho, appelée aussi ville des Palmiers, était une place forte chananéenne, assise au pied du mont de la Quarantaine, à l'extrémité d'une plaine vaste et extrêmement fertile. C'est la première ville que les Israélites rencontrèrent après avoir traversé miraculeusement le Jourdain. Sept jours durant, l'arche d'alliance fut portée processionnellement autour de la ville au son des trompettes, et le 7e jour elle fit le tour 7 fois. Puis aux cris du peuple mêlés au bruit des instruments de musique, les murailles s'écroulèrent d'elles-mêmes. La place forte fut rasée et, selon les mœurs de l'époque, tous les habitants furent passés au fil de l'épée, excepté une femme, Rahab, et ses proches parents, parce qu'elle avait protégé les espions expédiés par Josué [1]. Le territoire fut assigné à la tribu de Benjamin.

Jéricho était devenue une école de prophètes. Elie s'y arrêta avant de se rendre sur les bords du Jourdain, où il fut enlevé au ciel sur un char de feu. Son disciple Elisée y résida longtemps.

Après le schisme des dix tribus, Jéricho appartenait au royaume du N. Au temps d'Achaz, un homme impie, Hiel de Béthel, rebâtit ses murailles malgré les malédictions prononcées par Josué contre quiconque essayerait de relever la place. Le châtiment prédit ne tarda pas d'arriver. Hiel perdit son premier-né quand il jeta les fondements de la ville, et vit mourir le dernier de ses enfants quand il en posa les portes [2].

Après la captivité de Babylone, 345 habitants se fixèrent de nouveau dans le pays. A cause des splendides jardins dont les arbres à baume constituaient un revenu considérable, Antoine en fit don à Cléopâtre, qui vendit à Hérode le Grand la ville et les alentours. Celui-ci construisit alors une cité nouvelle au S. de la première, et la dota d'un hippodrome, d'un amphithéâtre, du château de Cypros, de merveilleux jardins irrigués par de nombreux aqueducs, et en fit une somptueuse résidence d'hiver. C'est là que mourut ce monstre de cruauté.

Au temps des fêtes de Pâque, Jéricho était le rendez-vous des Juifs de Pérée et de la Galilée, quand ils allaient à Jérusalem.

Jéricho eut beaucoup à souffrir pendant la rébellion des Juifs, sous le règne de Vespasien. Adrien rebâtit la ville d'Hérode, et sous Cons-

1. Jos., IV, V, VI. — 2. III R., XVI, 34.

tantin, le christianisme s'y développa rapidement. Jéricho devint de bonne heure le siège d'un évêché. Son 1er évêque, Janvier, assista au concile de Nicée (325) et son dernier, Grégoire, prit part au synode de Jérusalem en 536[1].

Une multitude de chrétiens accourus de pays divers se fixèrent à Jéricho ou dans les environs pour mener la vie cénobitique ou solitaire sous la direction de saint Euthyme, puis de saint Sabas. Justinien y construisit une grande église en l'honneur de la Mère de Dieu, et fonda une vaste hôtellerie pour les pèlerins.

Après le passage des hordes dévastatrices de Chosroës, secondées par les Arabes, Arculfe (670) trouva Jéricho en pleine décadence et, au XIIe s., elle n'était plus qu'un monceau de ruines.

Les Croisés fondèrent une cité nouvelle à l'E. des deux premières, c.-à-d. à l'endroit occupé aujourd'hui par le village d'*er Riha*. Des Religieux de divers ordres vinrent s'y établir. Elle finit par acquérir une certaine prospérité, quand Saladin mit fin au royaume de Jérusalem. Au XIIIe et au XIVe s., les pèlerins vantent encore ses riches plantations de palmiers, de baumiers et de cannes à sucre. Mais l'abandon des travaux de canalisation amena la dépopulation, et, à partir du XVIe s., la riche plaine de Jéricho devint un véritable désert.

Etat actuel. Il y a 30 ans, *er Riha* (— 250 m.) n'était qu'un groupe de chétives masures habitées par une race mêlée et dégradée. Depuis que le pays jouit d'une plus grande sécurité, la localité a pris un certain essor. Un bel hospice bâti pour les pèlerins russes, une église grecque, une chapelle latine construite par les Pères de Terre sainte, plusieurs hôtels fort convenables pour les voyageurs, quelques maisons habitées par des colons grecs et israélites, un sérail pour les employés du gouvernement, une poste et un télégraphe ottomans, des cafés turcs etc., ont donné à *er Riha* une nouvelle physionomie.

Une partie du terrain occupé par les ruines fut défrichée et céda la place à des jardins d'une luxuriante végétation. Telle est la fertilité du sol, qu'un pied de vigne âgé de 42 ans mesurait au ras du sol 2 m. 30 de circonférence et produisait en moyenne 1.500 kilog. de raisins par an. Il a péri parce que pendant quelque temps on négligea d'irriguer le sol. De sérieux travaux de canalisation ou la création de vastes réservoirs d'eau de pluie pourront seuls permettre d'étendre la culture vers la plaine.

La flore célébrée dans les Livres saints ou dans les œuvres de Josèphe ne se retrouve plus qu'autour de la mer Morte.

En guise de *pomme de Sodome* (*calotropis procera*), on vend aux voyageurs le *hadaq* ou le *limon de Lot* des Arabes, le *Solanum sodomeum* de Linné, un fruit d'abord jaune, puis rouge et plein de pépins noirs.

Une racine desséchée et flétrie, qui s'ouvre et refleurit indéfiniment quand on la plonge dans l'eau, l'*anastatica hierichuntina*, est prise pour la rose de Jéricho.

1. Le Quien, *Or. ch.*, III, 654.

Un arbuste, *balanites œgyptiaca*, le *myrobolanum* de Josèphe, produit des fruits ressemblant à une grosse olive. Les indigènes l'appellent *zakkoûm*, et des noyaux du fruit ils extraient une huile employée pour la guérison des blessures; ils la vendent aux pèlerins sous le nom d'*huile de Zachée*.

Parmi les rhamnées qui couvrent partout le sol ou servent à former les haies, se rencontre surtout le *Zizyphus Spina Christi*, appelé *nebq;* ses petits jujubes, *dôm*, sont acidulés et fort agréables au goût. On croit que c'est avec ses rameaux armés de pointes aiguës que fut tressée la couronne d'épines de Notre-Seigneur.

Fontaine d'Elisée. On y arrive en 25 min. par une route carrossable. On traverse le village de Jéricho et l'on passe près du *Bordj er Riha*, tour carrée de 7 m. de côté, construite au XII[e] s. Malgré son état de délabrement, elle sert de caserne à une demi-douzaine de Bachibouzouks, ou gendarmes turcs.

La fontaine d'Elisée, *Aïn es Sultan*, est une source tellement abondante qu'elle donne naissance à un petit ruisseau, dont les bords couverts de tamaris, de joncs et de *nebqs*, contrastent par leur luxuriante végétation, avec la plaine aride du voisinage. L'eau qui jaillit par de nombreux orifices est recueillie, dans un bassin de 12 m. de longueur sur 7 de largeur. La niche qui la décore était probablement destinée à une statue représentant le génie de la source. Celle-ci reçut le nom de *Fontaine d'Elisée*, parce que le prophète, touché par les prières des habitants de Jéricho, corrigea l'amertume de l'eau et la rendit fertilisante en y jetant une poignée de sel. (*V.* IV R., II, 19-22).

Au VI[e] s., Théodose signala près de la fontaine une église renfermant « le monument de Saint-Elisée. » On n'en voit plus de traces ; mais une des pierres d'une grande construction située au N. porte une inscription grecque qui dit : « *Le* (monument) *de Saint Elisée*[1]. »

Le *Tell es Sultan*, qui s'élève à l'O., est la plus grande des 7 collines de Jéricho. Il est formé de 2 mamelons de 25 à 30 m. de hauteur au-dessus de la nappe d'eau. En 1868, M. Warren y pratiqua des fouilles et reconnut un amas énorme de briques cuites au soleil, au milieu desquelles se trouvent des pierres, des fragments de poterie et des morceaux de charbon. Ce tertre servait d'assiette, comme tout le monde l'admet, à la ville chananéenne conquise par Josué. Dans la colline située au S. du *Tell es Sultan*, l'explorateur anglais découvrit d'anciens tombeaux à 2 m. sous le sol. Au Pèlerin de Bordeaux on montra l'emplacement de la maison de Rahab « au-dessus de la Fontaine d'Elisée. »

1. L. Heidet, *D. B. V.*, III, 1290.

Mont de la Quarantaine. En se rendant d'*Aïn es Sultan* à la montagne de la Quarantaine, en arabe *Djêbel-Qârântal*, on passe devant les ruines d'un moulin à sucre, *Taouahîn es Souqar*, utilisé au XIIe s. L'eau y était amenée d'*Aïn Doûq*, par des canaux dont on distingue encore des restes bien conservés. De deux autres moulins à sucre on ne voit plus que les vestiges. La face orientale du mont de la Quarantaine est percée de 30 à 40 grottes naturelles ou artificielles, habitées autrefois par des anachorètes. La face méridionale dans le *Ouâdi Denoûn* n'est pas moins criblée de semblables cavités. D'après une tradition commune aux chrétiens de tous les rites, le Sauveur aurait accompli son jeûne de 40 jours près de Jéricho, dans une de ces grottes. C'est sur le sommet de la même montagne que le démon l'aurait transporté pour le tenter par l'ambition.

La grotte traditionnelle où Jésus passa le Carême, a été transformée de bonne heure en chapelle. Abandonnée depuis le XIIIe s., elle vient d'être restaurée par les Grecs non-unis, qui s'y sont établis en 1874. On y voit encore des vestiges de peintures à fresque du XIIe s., représentant Jésus tenté par le démon. A cette époque, la montagne appartenait aux chanoines du Saint-Sépulcre et était habitée par des Religieux appelés *Frères de la Quarantaine*.

Bien que le chemin qui monte à la sainte Grotte soit très praticable et très intéressant, l'ascension (25 min.) est assez fatigante. D'un autre côté, la lecture du récit évangélique dans la sainte Grotte elle-même offre trop de charme pour ne pas inspirer du courage. (*V.* Luc, IV, 1-13, n° **40**).

Après avoir visité la chapelle, on peut continuer l'ascension de la montagne, en s'adressant aux moines qui volontiers permettent de traverser le couvent. En 30 min. on se trouve sur un précipice presque à pic de 300 m. On arrive enfin au point culminant, un mamelon isolé du reste de la montagne par un large fossé. C'est là que se trouvait, paraît-il, le château de **Doch,** où l'an 135 av. J.-C., Ptolémée invita son beau-père, le grand-prêtre Simon, et le fit assassiner avec ses deux fils au milieu d'un festin [1]. Cette montagne est connue dans la Vie des Ermites sous le nom de *Douka* et dans un manuscrit arabe sous celui de *Djêbel ed Doûq*. Saint Chariton, après avoir quitté sa laure de Phara, vint en fonder une autre en ce lieu. Saint Elpide, saint Enèse, saint Eustace et l'abbé Simisius s'établirent dans ces grottes avec un grand nombre d'autres disciples. Au VIIIe s., saint Etienne le Thaumaturge s'y rendit pour passer le carême. Leur chapelle occupait le sommet de la montagne. De cette chapelle, reconstruite au XIIe s., il ne reste

1. I Mach., XVI, 11, 16.

que les vestiges de l'abside au milieu d'un enclos carré. L'immense panorama qui se déroule de cette cime suffit pour dédommager amplement le pèlerin de ses fatigues.

A la descente de la montagne, on peut visiter, à 30 min. dans la direction du N., la belle source *Aïn Doûq*, et 12 min. plus loin celle de *Nouaïméh*, qui arrosent le beau vallon au pied du mont de la Quarantaine et le vallon parallèle, les deux sillonnés par d'anciens aqueducs.

A l'E. d'*Aïn Doûq* s'élève un *moukam* ou sanctuaire musulman, en l'honneur d'Imâm-Aly, le Josué de la légende arabe. Daniel le Russe visita à un verste à l'orient de Jéricho (environ 1 km.), une église élevée à l'endroit où le chef de la milice céleste, S. Michel, conversa avec Josué. Phocas signale ce même sanctuaire sur une hauteur en *face du mont de la Quarantaine.*

De Jéricho au Jourdain.

Le temps le plus favorable pour faire cette excursion est le matin de bonne heure, et la route carrossable la plus intéressante est celle qui passe par le *Qasr el Jéhoûd*, le couvent de Saint-Jean-Baptiste. Pendant les grandes pluies le sol argileux, imprégné de plâtre et de sel, est tellement détrempé, qu'on ne peut se rendre du Jourdain à la mer Morte qu'avec peine.

Au sortir du village, on suit la direction du *Ouâdi el Qelt*, qu'on laisse à droite. C'est la vallée d'**Achor** de la Bible, **émèq Achor,** le vallon de Trouble.

La vallée d'Achor formait la limite septentrionale de Juda, qui, d'après le texte hébreu, passait au S. de Jéricho et de Galgala [1]. Le *Ouâdi el Qelt* seul correspond à l'Achor qui, d'émèq — vallée plate — dans la plaine, devient un *nahal*, torrent, dans les montagnes, le long de la montée d'Adommim. Eusèbe et saint Jérôme placent Achor au N. de Jéricho ; cela est assez juste, s'ils ont en vue la ville de Jéricho de leur temps, la cité d'Hérode et d'Adrien.

Josué avait prononcé l'anathème contre quiconque s'approprierait quoi que ce soit du riche butin fait dans l'opulente ville de Jéricho. Un Israélite, nommé Achan, contrevint à ses ordres, en retenant 200 sicles d'argent, un manteau d'écarlate et une verge d'or du poids de 50 sicles. Pour infliger un châtiment exemplaire, Josué le fit lapider dans la vallée d'Achor [2].

La plaine devient désormais complètement aride.

Galgala. A 3 km. d'er Riha, on aperçoit à droite un tamaris isolé, *Schedjeret Itléh*, près d'un ancien cimetière et au nord de quelques mamelons appelés *Tell Djedjoûl*. Vers le S., on remarque une piscine longue de 30 m. 50 et large de 25 m. 60, avec des restes d'anciennes constructions et des cubes de mosaïques éparses dans le sol. Ce réservoir porte le nom de *Birket Djeldjouliyéh*. C'est l'emplacement de **Gilgal** ou de **Galgala**, un des lieux les plus sacrés pour les enfants de Dieu.

1. Jos., VII, 24, 26 ; — XV, 7. — 2. Jos., VII, 19-26.

Galgala était situé dans le voisinage de Jéricho, près de la frontière septentrionale de Juda, mais dans le territoire de Benjamin [1]. Josèphe en fixe l'emplacement à 10 stades (1 kil. 850 m.) de Jéricho (au temps des Romains) et à 50 stades (9 kil. 1/4, chiffre exagéré) du Jourdain. Théodose, au VIe s., donne les distances d'après l'historien juif. Eusèbe et saint Jérôme indiquent « le lieu désert de Galgala au 2e mille (3 km.) à l'E. de Jéricho [2]. » Willibald visita ce lieu à 2 milles à l'orient de Jéricho et à 5 milles (7 kil. 1/2) en deçà du fleuve. L'Ecriture sainte, l'histoire et le rapport onomastique entre *Djeldjoûl* ou *Djeldjouliyéh,* et Gilgal ou Galgala rendent l'identification certaine.

Galgala fut le premier camp des Israélites après leur passage à travers le Jourdain. C'est ici que les douze pierres recueillies dans le lit du fleuve furent érigées en monument, qui devait attester aux futures générations la puissance et la protection de Jahvé. Le tabernacle et l'arche d'alliance, qui y restèrent 6 ans, en firent le premier sanctuaire de la Palestine, où fut célébrée solennellement la 1re Pâque dans la Terre promise. Là, furent sanctifiés par la circoncision les hommes nés dans le désert, et là, la manne cessa de tomber. Le nom du lieu, Galgala, qui signifie *cercle de pierres*, devint le symbole que l'opprobre d'Egypte était enlevé (roulé au loin) du peuple d'Israël. C'est en ce lieu que Josué reçut les Gabaonites qui surprirent sa bonne foi, et c'est de là qu'il partit avec ses vaillants pour secourir Gabaon le jour où il remporta la brillante victoire sur les 5 rois coalisés. Galgala resta le camp central d'où Josué dirigeait tous ses exploits contre les Chananéens pour conquérir la Terre promise [3]. Plus tard, Aod y tua Eglon, roi de Moab, pour délivrer Israël de son oppression [4], et Samuel y descendait tous les ans pour rendre la justice au peuple [5]. Lorsqu'après la mort tragique d'Absalon, David revint de l'exil, le peuple s'avança à sa rencontre jusquà Galgala [6].

Ce lieu rempli de souvenirs continuait à être tenu en grande vénération au IVe siècle, au dire d'Eusèbe et de saint Jérôme [7]. Sainte Paule y vit encore les douze pierres du Jourdain. Théodose, Arculfe et Willibald trouvèrent une église construite par-dessus cet antique monument, que Thiétmar et Ludolphe de Sudheim mentionnent encore au XIIIe et au XIVe siècle.

Couvent de Saint-Jean-Baptiste. De Galgala, la route suit la direction d'un petit canal qui amène l'eau d'*Aïn es Sultan* au couvent de Saint-Jean-Baptiste, *Deïr Mar Iouhanna,* appelé aussi *Qasr el Iehoûd*, château des Juifs. C'est un couvent fortifié, flanqué de tours carrées, qui s'élève sur la berge supérieure du Jourdain, à 400 pas du fleuve. Les moines grecs non-unis l'ont reconstruit en 1882. De l'ancienne église, qui forme aujourd'hui une espèce de crypte, on voit encore des restes intéres-

1. Jos., XV, 17. — 2. O. S., 66. — 3. Jos., IV, V, X, XIV. — 4. Jg., III, 19. — 5. I R., VII, 16. — 6. II R., XIX, 15. — 7. O. S., 66.

sants, avec des sculptures de diverses époques, des vestiges de fresques et de mosaïques. Ce sanctuaire fut érigé en mémoire du séjour du Précurseur dans le *désert de Juda*, sur les bords du Jourdain.

Dans la Vie de sainte Marie l'Egyptienne, la courtisane convertie à Jérusalem, il est dit qu'avant de passer le Jourdain, en 373, elle s'arrêta au monastère du Précurseur [1]. Au commencement du v° siècle, un pèlerin arménien parle d'une église de Saint-Jean-Baptiste en forme de croix qu'il visita sur les bords du Jourdain [2]. Théodose raconte qu'Anastase (491-518) construisit une église sur le fleuve sacré en l'honneur de S. Jean-Baptiste. Ces renseignements ne sont pas contradictoires ; car sur la rive orientale, à 50 pas du fleuve, se conservent les ruines d'un second monastères dont les pierres, les mosaïques et d'autres détails dénotent une construction du iv° au vi° siècle [3]. Mais c'est dans le monastère de la rive droite que, suivant Procope, l'empereur Justinien fit construire un puits [4]. Le Pèlerin de Plaisance et Arculfe en parlent aussi, et Phocas (1170) raconte que ce monastère ayant été renversé par un tremblement de terre, fut reconstruit par l'empereur Manuel Comnène. Nous parlerons plus loin du lieu de Baptême de Notre-Seigneur. Après avoir salué le Précurseur par une petite prière, on descend vers le midi. En 14 min. on franchit le *Nahr el Qelt* et en 5 min. on arrive au bord du Jourdain, dans le territoire de Beth-Hogla.

Beth-Hogla. La plage sur laquelle tous les pèlerins s'arrêtent pour contempler le fleuve sacré, s'appelle *Makkâdet el Hadjlâ*, Gué de la Perdrix, qui tire son nom de Beth-Hogla, ou Bethhagla, *maison de la Perdrix*. A 3 km. à l'O. du gué, on voit encore les vestiges de l'ancienne localité de ce nom.

Beth-Hogla était située au N. de la tribu de Juda [5], à la limite S.-E. de la tribu de Benjamin, dont elle devint l'héritage [6]. Cette ville se trouvait au temps de Josué sur les bords de la mer Morte ; car, comme M. Clermont-Ganneau l'a démontré [7], celle-ci s'étendait alors de 4 à 5 km. plus au N. Le *Makkâdet el Hadjlâ* était en conséquence le gué le plus méridional du Jourdain. — Beth-Hogla est conservé d'une façon incontestable sous le nom d'*Aïn el Hadjlâ*, source de la Perdrix, qui coule à 3 km. à l'O. du fleuve. A 20 min. au S.-O. de la source, on rencontre un couvent fortifié qui, dans la langue du pays, est appelé *Qasr Hadjlâ* ou *Deïr Hadjlâ*. M. Robinson y vit des pierres à bossage, des mosaïques et de belles peintures murales du xii° s. ; elles sont aujourd'hui presqu'effacées à la suite de la restauration entreprise par les moines grecs. Ceux-ci l'appellent le *couvent de Saint-Gérasime*. C'est au contraire le *couvent de Calamoûn*, des Roseaux, restauré par Jean VII ou IX, patriarche de Jérusalem, sous l'empereur Manuel Comnène (1143-1180), d'après une inscription grecque qu'on y a trouvée [8]. — En effet, Jean Moschus (vii° s.) place la laure de S. Gérasime à 1 mille du Jourdain [9], et Jean Phocas la rencontra en ruines « entre le *monastère du Précurseur* et celui de Calamoûn [10] ». On peut aisément visiter ce couvent en retournant de la mer Morte à Jéricho.

Lieu du baptême de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Saint Jean baptisait en plusieurs endroits le long du Jourdain. Du *désert* de Juda, il remonta le fleuve jusqu'à Ennon, près de

1. *Boll. A. S. Avril*, I, 81. — 2. *Prétoire de Pilate*, 174. — 3. L. Heidet, *D. B. V.*, I, 1647. — 4. *De ædif.*, V, 9. — 5. Jos., XV, 6. — 6. Jos., XVIII, 19, 21. — 7. *Rec. d'arch. or.*, V, 267. — 8. *R. B.*, 1892, 440. — 9. *Prat. spir.*, CVII. — 10. *Descr. T. S.*, XXIII.

Salim, en face de la Samarie, où il fut arrêté par Hérode Antipas. Lorsque les prêtres et les lévites de Jérusalem allèrent le trouver pour lui demander : « Qui es-tu ? », le Précurseur baptisait « à Béthanie au-delà du Jourdain[1]. » « Le jour suivant Jean vit Jésus venir vers lui[2]. »

La leçon de *Béthanie* est la leçon ancienne et la plus commune jusqu'au temps d'Origène. Sous prétexte que près du Jourdain on ne trouve pas de *Béthanie*, mais bien un *Béthara*, Origène soutint qu'au lieu de Béthanie il fallait lire Bethabara[3], et beaucoup d'écrivains suivirent depuis sa correction.

L'unique localité qui se rapproche de ce dernier nom, est Bethbara[4] au S. de la Galilée ; cependant elle n'est pas située *au-delà* mais *en-deça* du Jourdain et ne se trouve pas non plus *dans le désert*. Quant au *Béthara* d'Origène, quelques copistes qui ont suivi sa lecture l'ont rendu par *Bétharaba*. Bétharaba était une ville voisine de Beth-Hogla, en-deça du fleuve, appartenant à la tribu de Juda[5]. La plaine stérile des deux bords du Jourdain, comme toute la dépression de la mer Morte, était appelée Arabah. M. L. Heidet signale à une demi-lieue du Jourdain, à l'orient, précisément en face du *Makkadet el Hadjlâ*, une localité en ruines du nom de *Khirbet el Arbéh*[6]. Quoi qu'il en soit, depuis le IVe s. jusqu'au XIIIe aucun des nombreux pèlerins qui ont visité l'endroit où Jésus fut baptisé, ne l'a désigné par un nom propre de lieu ; mais tous l'ont vénéré à peu près à la même place. Au Pèlerin de Bordeaux (333) les Chrétiens du pays ont montré le lieu du baptême de N.-S. « au-delà du Jourdain à 5 milles (7 km. 1/2) au N. de la mer Morte. » Depuis, tous les témoignages concordent. « Une pareille tradition a droit au respect, écrit le R. P. Lagrange, et je n'hésite pas à la tenir pour véritable[7]. »

Dans ces derniers temps, quelques savants crurent devoir chercher Béthanie ou Béthabara au S. de la Galilée, parce que saint Jean commence le chapitre IIe de son évangile par dire que « le troisième jour » Jésus assista aux noces de Cana avec ses disciples. Mais le contexte indique clairement qu'il vint à Cana le 3e jour après son retour en Galilée, et au plus tôt le 5e jour depuis son baptême.

Si l'on ne connaît point l'endroit précis où Jésus est entré dans les ondes, on ne se trouve pas moins pour cela, sur l'une et l'autre rive, en un lieu témoin des plus sublimes mystères. C'est au-dessus de nos têtes que le ciel s'entr'ouvrit et que Jean vit l'Esprit de Dieu descendre en forme de colombe sur le Messie, pendant que le Père céleste fit entendre sa voix : « Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » (*V.* Matth., III, 1-17, n° 6).

En souvenir du baptême de Notre-Seigneur où son Père révéla sa mission messianique, les fidèles allèrent, dès les premiers siècles, se baigner par esprit de piété dans les eaux du Jourdain. Antonin de Plaisance raconte qu'à son époque (VIe s.) « une foule infinie de gens » se rendaient au fleuve la veille de l'Epiphanie, et se plongeaient dans les ondes dès la pointe du jour. Théodoric (1172) vit un soir, près de Jéricho, plus de 60.000 personnes, la plupart armés de flambeaux. Elles se diri-

1. S. Jean, I, 19-28. — 2. *Id.*, 29. — 3. In Joan., I, 28. — 4. Jg., VII, 24. — 5. Jos., XV, 6. — 6. *D. B. V.*, I, 1647. — 7. *R. B.*, 1895, 506.

geaient toutes vers le Jourdain pour s'y baigner. Aujourd'hui les Grecs et les Russes continuent cette pieuse coutume. Cependant, pour se baigner il faut user de prudence, à cause de la rapidité du courant et des tourbillons fort dangereux.

La vaste place, où s'arrêtent les caravanes, est encadrée de véritables fourrés d'arbres aux formes gracieuses et aux tons les plus variés. Les saules, les acacias, les tamaris et les peupliers, *populus euphratica*, s'élèvent à des hauteurs prodigieuses et à leur pied pullulent les plantes aquatiques, parmi lesquelles on distingue le roseau du Jourdain, *agnus castus*, une sorte de bambou qui fleurit. Cette végétation vivace est égayée par le gazouillement d'innombrables oiseaux. Le pèlerin en emporte un souvenir ineffable, surtout s'il a le bonheur d'assister à la sainte messe dans ce grandiose sanctuaire de la nature. En tout cas, avant de quitter ce sol béni, il offrira ses hommages d'adoration à la Très Sainte Trinité et renouvellera ses promesses de baptême, jurant de rester, jusqu'à la mort, fidèle à sa foi et à sa religion.

Jourdain. Le Jourdain, en hébreu *Yarden*, l'Impétueux, et en arabe *Esch Scheriat el Kébir*, le grand Abreuvoir, n'est pas seulement de tous les fleuves du monde le plus sacré pour les Juifs et les chrétiens, mais il est aussi le plus merveilleux, et en quelque sorte l'unique au monde par la dépression de son lit, que les Arabes appellent *Ghôr*, crevasse. Il prend naissance dans les flancs du Grand-Hermon et traverse le lac Houlé, puis celui de Tibériade qui lui servent de régulateurs à l'époque des crues produites par la fonte des neiges de l'Hermon et du Liban. Depuis sa source la plus septentrionale, l'*Hesbani* (520 m.), jusqu'à la mer Morte, on compte 195 kil. Sur ce parcours la dépression de son lit est de 914 m. La distance du lac de Tibériade à la mer Morte est à peine de 104 kil. avec une inclinaison de 188 m. ; mais les nombreux méandres que fait le cours d'eau, triplent cette longueur. « Ce fleuve sinueux, dit Pline, semble offrir son excellente eau à droite et à gauche aux riverains, comme s'il lui répugnait de la mêler au fluide pestilentiel du lac Asphaltite [1]. » Dans la dernière partie de son cours, le Jourdain reçoit comme affluents, sur sa rive droite, le *nahr Fasaïl*, dont le nom est emprunté à la ville hérodienne de Phasaël, qu'il traverse ; le *nahr Audjéh*, le *nahr Nouaïméh*, dont la source est voisine d'*Aïn Doûq*, et le *nahr el Qelt*. Sur la rive gauche, il recoit le *nahr Nimrîn* qui prit son nom de Beth Rimnin du Talmud, le Bethnemra, « maison de l'eau limpide, » ou de la Panthère, de la Bible, et le *nahr Hesbân*, qui

1. *H. N.*, V, 34.

prend sa source dans les collines voisines de l'antique ville d'**Hésébon** et qui se continue dans le *nahr Kefreîn* (*V*.V. XIX).

Vers l'embouchure, le Jourdain ralentit son cours, atteint une largeur de 75 m. avant de se diviser en deux bras marécageux, où il n'atteint plus qu'un mètre de profondeur.

Son eau, quoique trouble, est célèbre par son excellent goût. On fera bien d'en emporter une petite provision, ne fut-ce que pour se laver les mains, après avoir touché l'eau de la mer Morte.

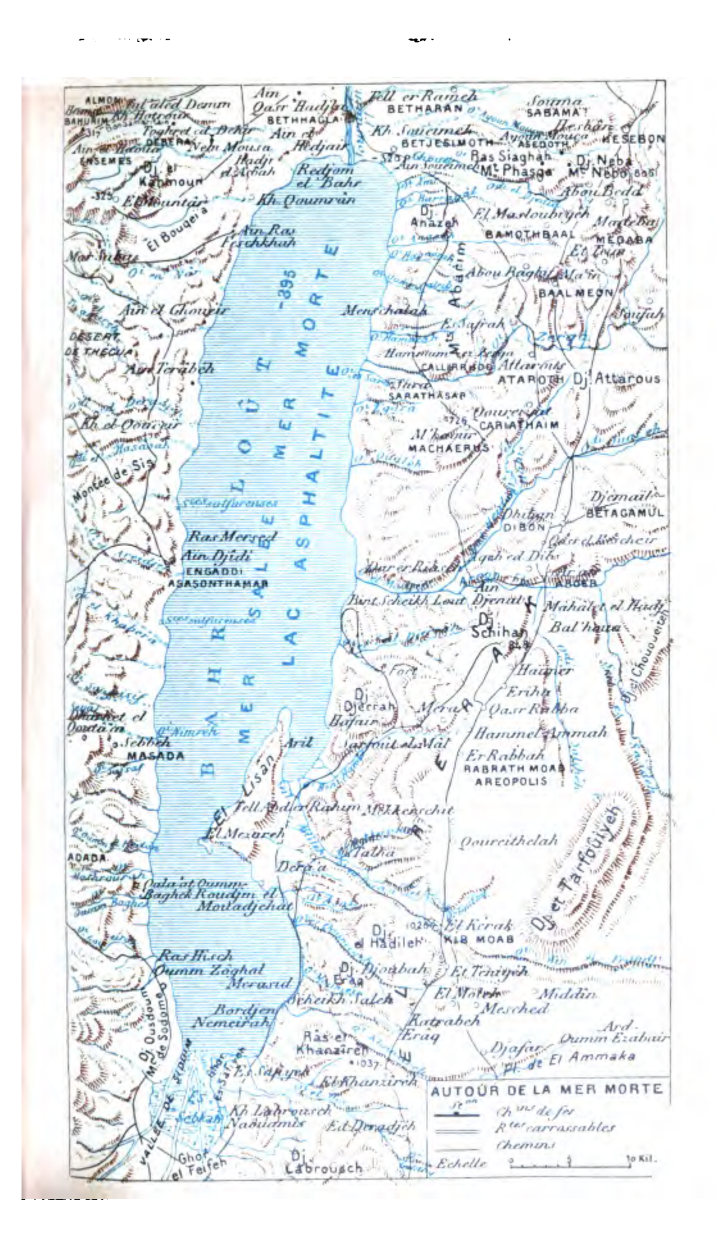
Quittant le *Makkâdet Hadjlâ*, on longe le fleuve pendant quelques minutes à travers un épais fouilli d'arbustes. Bientôt la végétation n'est plus représentée que par quelques maigres touffes de bruyères. A dr., se dresse sous les formes les plus fantastiques la berge haute du Jourdain des temps préhistoriques.

Campement des Israélites. Pendant qu'on traverse cette plaine aride et blanchie par le sel et le gypse, on laisse à g., au delà du fleuve, un des lieux les plus mémorables. que les pèlerins des premiers siècles ne manquaient pas de visiter. C'est la plaine où campaient les Israélites sous la conduite de Moïse. Lorsque la défaite des deux puissants rois amorrhéens, Séhon d'Hésébon et Og de Basan, eut livré tout le pays transjordanique depuis l'Hermon jusqu'à l'Arnon, entre les mains des Hébreux, Moïse rassembla le peuple dans la plaine de Moab, en face de Jéricho, entre la mer Salée et la hauteur du gué el Hadjlà.

Dans ce camp, un grand nombre d'Israélites se laissèrent séduire par le culte idolâtrique et impur de Beelphagor, et 24.000 d'entre eux durent expier ce crime par le sacrifice de leur vie [1]. Moïse, n'ayant pas reçu de Dieu la permission d'entrer dans la terre de Chanaan, emp'oya les derniers moments de sa vie à prendre des mesures de la plus haute importance pour la distribution de la Terre promise entre les 12 tribus, et pour la création des villes lévitiques et des villes de refuge. C'est sur la rive du Jourdain que, pour inculquer au peuple l'amour de la Loi, il la résuma en discours d'une éloquence saisissante, dont le recueil est appelé *Deutéronome, la loi réitérée*. Sur l'ordre de Dieu, il établit Josué pour son successeur, bénit chacune des 12 tribus et quitta le camp pour gravir le mont Nébo et rendre son âme à Dieu.

Du même camp, Josué envoya deux espions à Jéricho, et les Israélites, au nombre de quelques centaines de mille, s'avancèrent un peu vers le N., pour passer le Jourdain à pied sec,

1. Nomb., XXV, 1-9.



AUTOUR DE LA MER MORTE
MER MORTE
LAC ASPHALTITE
BAHR LOÛT
MER SALÉE
-395
Tell er Rameh
BETHARAN
Souma
SABAMA
Ain
Qasr Hadjla
BETHHAGLA
Kh. Soueimeh
BETJESIMOTH
Hesbân
HESEBON
Ras Siaghah
Dj. Neba
Mt. Phasga
Mt. Nebo
Redjom el Bahr
Kh. Qoumrân
Anazeh
El Marloubiyeh
BAMOTHBAAL
MEDABA
Ain Ras Feschkhah
Mar Saba
Abou Raghif
BAALMEON
Ain el Ghoueir
Es Safrah
DESERT DE THECUA
Hammam ez Zerqa
CALLIRRHOÉ
ATAROTH
Dj. Attarous
Ain Terâbeh
SARATHASAR
Kh. el Qouceir
Qoureiyat
CARIATHAIM
M'kaour
MACHAERUS
Montée de Sis
Sces sulfureuses
Djemaïl
BETAGAMUL
Dhiban
DIBON
Ras Mersed
Ain Djidi
ENGADDI
ASASONTHAMAR
AROER
Birt Scheikh Lout
Djenal
Mahalet el Hadj
Dj. Schihan
Bal'houa
Dj. el Chououeiteh
Haimer
Dj. Djerrah
Bafair
Qasr Rabba
Hammet Ammah
Aril
Er Rabbah
RABBATH MOAB
AREOPOLIS
MASADA
Sebbeh
El Lisân
El Mezareh
Qoureithelah
ADADA
Dj. et Tarfouiyeh
Dera'a
El Kerak
KIR MOAB
Dj. el Hâdileh
Ras Hisch
Oumm Zoghal
Merasid
Dj. Djoubah
Et Tnîyeh
Dj. Eraq
Scheikh Saleh
El Moteh
Middîn
Meschedd
Bordjen Nemeirah
Katrabeh
Eraq
Ard Oumm Ezabair
Dj. Ousdoum
Mt de Sodome
Râs el Khanzîreh
-1037
Djafar
Pl. de El Ammaka
Es Safyeh
El Khanzîreh
Kh. Labrousch
Nahamis
Ed Deradjeh
Es Sebkah
Dj. Labrousch
Ghor el Feifeh
Ch. de fer
Rtes carrossables
Chemins
Echelle
0
5
10 Kil.

« à l'époque de la moisson où le fleuve regorge par-dessus toutes ses rives[1]. »

Le camp des Israélites s'étendait entre **Bethjésimoth** au S. et **Abel satim** au N., d'après l'Ecriture sainte[2], et renfermait Bétharan, d'après la tradition.

Abelsatim, en hébreu *Abel ha Sittim*, le Pré des Acacias, appelée communément Sittim par abréviation, est une localité restée inconnue. Nous savons seulement par Josèphe que « le camp d'Abila, environné de palmiers, » était sur le Jourdain, à 60 stades (11 km.) de Jéricho[3].

Bethjésimoth, ou Beth-Simot était une ville conquise par Moïse sur le roi Séhon, dans l'Arabah de Moab, près de la mer Salée[4]. Josèphe raconte que sous Vespasien le général Placide s'empara d'Abila, de Juliade (S. Jérôme et d'autres disent avec raison Liviade) ou Betharan, et de Bésimoth, trois villes situées sur le Jourdain, près de la mer Morte[5]. Cette ville existait encore au temps de S. Jérôme qui l'indique à 10 milles (15 kil.) au S. de Jéricho[6]. Le Pèlerin de Plaisance, se rendant du lieu du baptême de N.-S. à la mer Morte, visita le *camp des Israélites* à *Salamaïda* (probablement pour Samaïta) et rapproche ce lieu des *Fontaines de Moïse*, qui coulent à 18 km. à l'E. de l'embouchure du Jourdain. Les Talmuds mettent entre Bethsimoth et Abelsatim une distance de 12 milles (18 kil.). Toutes les indications topographiques fournies par la Bible, Josèphe, les Talmuds et Antonin conviennent fort bien aux ruines appelées *Khirbet Soueimet*, ou au site des sources d'*Aïn Soueïmet*, qu'on voit à 10 km. au S.-S.-E. de Jéricho, à 4 kil. à l'E. du Jourdain et à 2 km. au N.-E. de la mer Morte, avec plusieurs dolmens dans le voisinage[7]. Sainte Sylvie d'Aquitaine permet de préciser l'étendue de ce camp. Venant du N., du lieu du baptême de N.-S., elle y entra à Livias, alors siège d'un évêché. Au temps de Jésus-Christ, Hérode Antipas, tétrarque de Galilée et de Pétrée, donna le nom de Livias (en l'honneur de Livia, femme de l'empereur Auguste) à l'antique ville de Bétharan, en grec Betharam. Josèphe l'appelle Betharamatha et Betharamphta, et le Talmud Betha-Ramta, forme chaldéenne de Ram ou Ramah. Dans la Bible cette ville est toujours associée avec Bethnemra, appelée par le Talmud Beth-Nimrîn et indiquée par Eusèbe à 5 milles de Bétharan-Livias. Bethnemra est sans contredit le *Tell Nimrîn* à 9 km. à l'E. du Jourdain et à 15 km. au N. de la mer Morte, et Livias ou Betharam répond fort bien au *Tell er-Raméh* situé à 9 kil. à l'E. du Jourdain, à 8 kil. au S. de Tell Nimrîn et à 7 au N.-E. de Soueimet[8].

Le camp des Israélites s'étendait donc de la mer Morte à la hauteur du gué *el Hadjlâ* et se prolongeait à l'E. probablement vers les Fontaines de Moïse, au septentrion du mont Phasga et du mont Nébo.

MER MORTE.

L'apparition soudaine de la mer Morte excite autant l'étonnement que l'admiration du voyageur qui la voit pour la première fois ; car cette masse d'eau limpide comme le cristal, avec son miroir d'azur tout étincelant sous les rayons du soleil, contraste moins avec l'affreux désert qui l'environne qu'avec la réputation qu'on lui a faite dans les anciens temps. Si l'eau est détestable au goût, l'immense lac offre à l'œil un

1. Jos., III, 15. — 2. Nomb., XXXIII, 49. — Jos., XII, 3. — 3. A. J., IV, VIII, 1 ; — V, I, 1. — 4. Nomb., XXXIII, 49. — 5. G. J., IV, VII, 6. — 6. *De Situ et nom.* — 7. L. Heidet, *D. B. V.*, I, 1696. — 8. *V.* L. Heidet, *D. B. V.*, I, 1664.

tableau grandiose et ravissant, au milieu d'une atmosphère des plus pures.

Elle est appelée **mer de Sel, mer d'Arabah** ou **d'Orient** par les Hébreux, et **lac Asphaltite** par les Grecs, à cause des masses bitumineuses qui flottent parfois à sa surface. Les Latins l'ont appelée **mare Mortuum**, pour indiquer l'absence de toute vie animale dans ses flots. Si la faune y fait défaut, ce n'est pas parce que l'eau est saturée de sel, mais parce qu'elle contient une grande proportion de bromure et de chlorure de magnésium. C'est ce dernier métal qui donne à l'eau son goût amer et caustique, comme le chlorure de calcium la rend onctueuse et gluante au toucher.

Les Arabes, par nature conservateurs des antiques traditions, la nomme *Bahr Loût*, la mer de Lot, nom qui rappelle immédiatement l'épouvantable cataclysme dont le lac fut témoin au temps d'Abraham.

La mer Morte a une longueur de 76 km. et une largeur de 15 km. 700, ce qui constitue une superficie de 926 km. carrés, supérieure d'un tiers à celle du lac de Genève. Elle est divisée en 2 parties bien distinctes par un promontoire fort bas appelé *el Lisân*, la Langue, qui s'avance de l'E. à 4 km. de la rive occidentale. Au N. d'*el Lisan*, la profondeur de l'eau atteint jusqu'à 400 m., tandis qu'au S. elle n'a généralement que 3 à 4 m. de profondeur et ne dépasse pas 6 m. C'est là qu'on place communément **la vallée de Siddim**, engloutie ou envahie par les eaux de la mer Morte, quand Sodome, Gomorrhe et les trois autres villes furent anéanties par le feu du ciel.

Outre le Jourdain, plusieurs autres cours d'eau alimentent cet immense bassin. D'après des calculs approximatifs, 6 à 7 millions de litres d'eau sont versés journellement dans ce lac, et comme celui-ci est sans écoulement, cette masse d'eau est absorbée par l'évaporation très grande dans cette cuvette surchauffée, où le thermomètre arrive à 40° C. et monte parfois jusqu'à 50.

Son niveau ne varie que légèrement, et, selon la saison, il est inférieur de 392 à 395 m. à celui de la Méditerranée.

La densité de l'eau est telle que le corps humain y plonge avec peine. Elle contient à la surface 24 à 26 0/0 de matière solide, dont 7 0/0 de sel marin. Son poids spécifique est de 1.021 dans les couches supérieures et de 1.250 dans les couches profondes. Les poissons que les fleuves y entraînent meurent vite et servent de pâture aux vautours, aux corbeaux et à des martins-pêcheurs bleus et jaunes.

Un bateau à voile fait le service entre l'embouchure du Jourdain et la presqu'île *el Lisan*, qui est le port de mer de *Kérak*.

Autour de la mer Morte.

Il n'est pas sans intérêt de réveiller les souvenirs bibliques qui se sont attachés aux abords de la mer Morte, d'autant plus qu'un grand nombre de localités que nous avons à citer et qui furent visitées par les anciens pèlerins, sont visibles de la plage sur laquelle s'arrêtent les voyageurs. Nous indiquerons leur altitude au-dessus de la mer Morte.

La rive occidentale appartenait à la tribu de Juda. Le *Ouâdi en Nâr*, la vallée du Feu, qui n'est que la continuation du torrent de Cédron, débouche dans la mer à 15 km. au S. du rivage septentrional.

25 km. plus bas, *Aïn-Djidi*, la source du Chevreau, coule sur un plateau qui s'élève à 125 m. au-dessus du rivage. A son pied, une masse informe de ruines marque l'emplacement de la ville d'**Engaddi,** la source du Chevreau. Son nom primitif était **Asasonthamar,** que Chodorlahomor rencontra sur son chemin. Le Cantique des Cantiques (I, 13) célèbre les vignes d'Engaddi ; Josèphe vante ses palmiers et le Talmud son baume. On rencontre encore dans son oasis les acacias *Seyal,* qui produisent la gomme arabique, et le *henné* (*Lausonia alba*) qui fournit une teinture orange, le *kofer* ou *botrus cypris* du Cantique des Cantiques (I, 13), dont les femmes arabes se teignent les ongles, les sourcils, la paume des mains, etc. On y trouve aussi la pomme de Sodome (*Calotropis procera*), dont le fruit jaune-pâle et gros comme une petite orange, est rempli de graines soyeuses que les femmes tissent avec des fils de coton.

Au N. d'Ain Djidi, le *Ouâdi Hasasé* rappelle **la montée de Sis,** en hébreu **ha-Tsits,** où s'assemblèrent les Ammonites, les Moabites et les habitants du mont Seir, pour marcher contre Israël. Quand le roi Josaphat vint avec son armée « dans le désert de Thécoa, » il trouva que le Seigneur avait tourné la fureur des redoutables ennemis les uns contre les autres, jusqu'à l'extermination. Le peuple d'Israël fit alors entendre un concert de bénédictions (II Par. XX, 26.). Pour ce motif, ce lieu reçut le nom d'**emèq Bérakah,** vallée des Bénédictions, et s'appela au IVe s. **Caphar Barucha,** et *el Bereik* dans la bouche des Arabes. C'est aujourd'hui *Beni Naïm* située à l'O. du *Ouâdi Hasasé*. Abraham reconduit jusque-là les trois anges qui se rendirent à Sodome et c'est de là que, le lendemain, il vit les cendres enflammées s'élever de la pentapole comme de la fumée d'une fournaise. (*V.* p. 256-257).

16 km. plus loin, *Sebbéh* (520 m.) occupe l'emplacement de la forteresse **Masada,** construite par le grand prêtre Jonathas et rendue imprenable par Hérode le Grand. Après la prise de Jérusalem par Titus, Eléazar s'y retrancha avec ses bandes. Le général Flavius Silva vint y mettre le siège ; mais les Juifs, pour ne pas tomber entre les mains des Romains, égorgèrent leurs femmes et leurs enfants, puis s'entretuèrent jusqu'au dernier[1]. On y voit encore des ruines considérables de la forteresse.

La région occupée par la mer au S. du promontoire *el Lisân*, est la **vallée de Siddim** ou **des Bois**, « pleine de puits de bitume ». C'est là que se trouvaient Sodome, Gomorrhe, Adama et Séboïm. Le *Djêbel Ousdoum*, montagne qui borde la mer au S.-O., tire son nom de celui de **Sodome. Ségor**, en hébreu Soar, ville où se réfugia Lot quand il fuit Sodome, est indiqué par l'historien juif à l'extrémité méridionale de la mer Morte[2]. On l'identifie avec le village actuel d'*es Safiéh* dans le *Ghor* de même nom ou avec *khan Labrousch*, grande ruine située à 2 km. au S.-E. d'*es Safiéh*. Souillées de crimes honteux, ces villes furent détruites par une pluie de feu et de soufre que Dieu fit tomber sur elles, et toute la région fut engloutie par la mer. Le souvenir de ce terrible châtiment resta profondément gravé dans la mémoire du peuple. Dans les masses de sel, aux formes bizarres, du *Djêbel Ousdoum*, l'ima-

1. G. J., VII, II. — 2. G. J., IV, VIII, 4.

gination des Juifs, d'après Josèphe, et des pèlerins du moyen âge, vit longtemps la statue de la femme de Lot. Sylvie d'Aquitaine, cependant, visita ce pays et affirme que cette statue de sel ne se voyait plus de son temps. Notre-Seigneur rappelle ces malheureuses villes et déclare plus coupables encore celles qui ne voudront pas recevoir sa parole [1].

Les lagunes les plus méridionales du lac s'appellent *es Sebkah*, Marécages salés. Au delà, commence la **montée d'Accrabim**, des Scorpions. Le *Ouâdi Hadîthé*, appelé plus loin *Ouâdi el Frandji*, vallée des Francs, conduit de la presqu'île *el Lisan* à *el Kérak*, ville importante située à 4 km. de la mer, sur une montagne de forme conique et d'une altitude de 1420 m. C'est **Qir-Moab**, appelée aussi **Qir-Hérès**. Mésa, roi de Moab, poursuivi par Joram et Josaphat, rois d'Israël et de Juda, se réfugia dans cette ville et immola sur les remparts son fils aîné à Baal [2]. Les anciens Grecs l'appelèrent **Charac-moba**; elle fut le siège d'un évêché au VIe s. En 1136, les Croisés la rebâtirent sous le nom de **château de Crac**; elle porta aussi, mais par erreur, le nom de *Petra deserti*, et devint le siège d'un archevêché latin. Ibrahim Pacha s'en empara en 1832, et les Turcs, lors d'une sédition qui troubla la ville en 1893, y établirent une garnison. La ville compte 7.000 habitants, dont 1.200 Grecs non-unis et 300 catholiques de rite latin.

Plus au N., *er Rabbah* représente **Ar-Moab** ou **Rabbath-Moab**, appelée **Aéropolis** par les Grecs et les Romains [3].

Vers le milieu du rivage oriental, à 36 km. de la plage où s'arrêtent les pèlerins, débouche le *Ouâdi Modjîb*. C'est l'**Arnon**, le Rapide, qui coule au fond d'une gigantesque crevasse ouverte par un tremblement de terre. L'Arnon forma la limite septentrionale du pays des Moabites, descendants de Lot et, par conséquent, parents des Israélites. C'est pourquoi le Seigneur avait ordonné à ceux-ci d'éviter tout conflit avec Moab [4]. Moïse conquit le pays des Amorrhéens au N. de Moab et céda à la tribu de Ruben le territoire qui s'étend depuis l'Arnon jusqu'à Hésébon, et à celle de Gad la région située entre Hésébon et le Jaboc [5].

Arâer, située sur le bord septentrional du *Ouâdi Modjîb*, est la ville d'**Aroër** conquise par Israël après avoir franchi l'Arnon. Cette localité, bien que haut placée, n'est pas visible du N. de la mer Morte.

A 3 km. au N.-O. d'*Arâer* s'élève le village de *Dibân*, la célèbre **Dibon** ou **Dibon-Gad**, une des stations des Israélites [6]. Dans les ruines de l'acropole on a trouvé la fameuse **stèle de Mésa**, où le roi « Dibonite » raconte ses exploits contre Joram et Josaphat.

Djémeil, à 12 km. au N.-E. d'*Arâer*, remplace peut-être la ville de **Beth-Gamul** que Jérémie (XLVIII, 23) indique dans ces parages. A 10 km. du rivage, sur une hauteur de 1.120 m., on voit les ruines de *Mekaoûr*. C'est la ville de **Machaerus** ou **Machéronte** construite par Alexandre Jannée et fortifiée par Hérode le Grand. A la mort de ce dernier, Machéronte devint la propriété d'Hérode Antipas. C'est là que le tétrarque emprisonna saint Jean-Baptiste et le fit décapiter pour plaire à Hérodiade [7].

Cariathaïm, la Ville double, en hébreu **Savé Qiriâtaïm**, est le moderne *Qereiyôt* situé sur deux collines. Lorsque Chodorlahomor la traversa, elle était habitée par les Emîm, race forte et de haute taille comme celle des Enacim [8]. Les Israélites l'enlevèrent aux Amorrhéens [9].

Djêbel Attarous et *Khirbet Attarous*, à une faible distance au N. de *Qereiyôt*, représentent la ville d'**Ataroth** de la Bible [10].

Puis viennent les célèbres sources thermales appelées **Callirrhoé** par les Grecs. Elles s'échappent au nombre de 10 des crevasses d'une gorge profonde du *Ouâdi ez Zerqa-Maîn*. Quelques-unes de ces sources sont

1. Matth., X, 15. — 2. IV R., III. — 3. O. S., 124. — 4. Deut., II, 36; — IV, 48. — 5. Nomb., XXXII. — 6. Nomb., XXI, 30. — 7. Marc, VI, 21. — A. J., XVIII, V, 2. — 8. Gen., XIV, 5. — 9. Nomb., XXXII, 37. — 10. Nomb., XXXII, 1, 3.

sulfureuses et d'une température de 65 à 70° C. La Genèse (XXXVI, 24) semble parler de ces sources en disant : « C'est cet Ana qui trouva des eaux chaudes dans le désert, pendant qu'il paissait les ânes de Sébéon, son père. » D'après le Targum Jonathan et saint Jérôme, Callirrhoé est le nom postbiblique de la ville de Lésa [1]. Hérode le Grand vint inutilement demander aux thermes de Callirrhoé la guérison de l'affreuse maladie qui le consumait [2]. Les ruines de sa somptueuse résidence ont disparu sous le dépôt sulfureux des eaux chaudes.

Le *Khirbet Maîn* est l'ancienne **Baal-Méon** ou **Bethmaon** de la plaine de Médaba [3]. On y voit des maisons chrétiennes en ruines.

A *el Masloubiyéh* s'élève un groupe considérable de monuments mégalithiques. M. Conder [4] y localise **Bamoth-Baal**, les Hauts Lieux de Baal [5].

La ville biblique de **Médaba** n'a presque pas changé de nom depuis 33 s. [6]. Elle s'appelle encore *Mâdabah*. Située entre Qir-Moab et Hésébon, elle joua un grand rôle pendant les guerres des Machabées. Au ve s. elle fut le siège d'un évêché. En 1880 une colonie de chrétiens grecs et latins de Kérak alla s'établir à Mâdabah ; 12 ans plus tard, les Grecs, reconstruisant une ancienne église, découvrirent une intéressante mosaïque représentant la carte topographique de la Palestine et de l'Egypte, du ve au vie s. Quoique mutilée, cette mosaïque est un monument précieux pour les palestinologues.

En portant ses regards dans la direction E.-S.-E., on aperçoit dans un groupe de montagnes le **mont Phasga**, *Ras Siagha*, et derrière lui le **mont Nebo**, *Djébel Nebâ* (1.200 m.).

Balac, roi de Moab, de concert avec les Madianites, amena le devin Balaam sur les montagnes de Phasga, pour maudire les Israélites. A 4 reprises, Balaam ne put proférer, malgré lui, que des bénédictions [7]. *Ras Siagha* possède les ruines d'une église à 3 nefs avec un atrium.

Nébo est la montagne d'où il fut permis à Moïse de contempler la Terre promise. Il y mourut à l'âge de 120 ans et, d'après la tradition rapportée par saint Jude (V, 9), son corps fut enseveli par l'archange saint Michel dans un sépulcre resté caché aux Israélites.

Au N. du mont Phasga et du mont Nébo, coulent les sources de Moïse, *Aïoun Mousa*, avec une telle abondance qu'elles forment un ruisseau. C'est là que l'Onomasticon d'Eusèbe [8] place **Asédoth** ou **Asdoth hap Pisgah** [9].

A 6 km. au N.-E. du mont Nébo se trouve *Hesbân* (1.300 m.). C'est **Hésébon**, qui au temps de Moïse servait de capitale au royaume amorrhéen de Séhon. Tombée entre les mains des Moabites pendant l'exil de Babylone, elle rentra en possession des Juifs sous les Machabées. Au ve s., *Hesbân* était le siège d'un évêché.

Signalons enfin *el Al* (1.328 m.), qui est l'ancienne **Eléaléh** [10], l'Elevée, située à 2 km. 1/2 au N.-E. de Hesbân. Au temps d'Eusèbe elle était encore une ville importante [11], et dans ses ruines on a découvert les restes d'une église byzantine.

1. Gen., X, 19. — 2. G. J., I, xxxiii, 5. — 3. Jos., XIII, 17. — 4. *O. S.*, 1882, 85. — 5. Jos., XIII, 17. — 6. Deut., XXIV, 1. — 7. Nomb., XXIII. — 8. O. S., 16. — 9. Deut., III, 17. — Jos., X, 40. — 10. Nomb., XXII, 3. — 11. O. S., 84.

VOYAGE IXe

DE JÉRUSALEM A EMMAÜS (QOUBEIBÉH) ET NÉBI SAMOUIL

De Jérusalem à l'Emmaüs de l'Evangile il y a 60 stades, c.-à-d., un peu plus de 11 km., qui exigent environ 2 h. 30 de marche.

La route carrossable de Jérusalem à Emmaüs est en projet, mais en attendant qu'elle soit faite, il faudra contiuuer de s'y rendre soit à âne, soit à cheval, par des chemins rocailleux. Cependant, ceux qui ne voudraient pas faire tout le trajet à cheval, pourraient aller en voiture jusqu'à Kastal, d'où il ne reste plus qu'une bonne heure de chemin à faire jusqu'à Emmaüs.

La route la plus intéressante est *le chemin des Disciples* jusqu'à Emmaüs, avec retour par *Nébi Samouîl.* Entre Jérusalem et Emmaüs on peut suivre une voie plus courte, *le chemin des moukres* qui au lieu de passer par Nébi Samouîl traverse le village de *Beit-Iksa.*

A Emmaüs on trouve un Hospice pour les pèlerins, attenant au couvent des Pères Franciscains.

Au sortir de Jérusalem, on suit la route de Jaffa, (*V.* Voy. II, p. 55) et l'on passe successivement devant l'établissement russe, l'hôpital municipal et la route de Saint-Jean in Montana. Au bout de 50 min., on laisse *Liftâ*, l'antique **Nephtoa,** à dr., et l'on arrive bientôt au sentier qui se détache de la route carrossable pour descendre en pente raide au fond de la vallée de **Sorec,** appelée ici *Ouâdi Beit Hanina.* — 12 min. plus loin, on traverse le torrent et l'on rencontre à g., sur le versant de la montagne, les ruines du village de *Beit Toulma*, au pied duquel coule une source de bonne eau.

La croyance populaire localise ici la rencontre de Jésus ressuscité avec les deux disciples, qui, tristes et abattus, se rendaient chez eux à Emmaüs. C'est pour cela que ce sentier reçut le nom de *chemin des Disciples*[1].

Le sentier serpente dans une gorge étroite entre deux rangées de montagnes dont les flancs sont couverts d'arbres et de vignes. A 10 min. de l'entrée de la vallée, le chemin passe sur un rocher plat et glissant. Celui qui n'a pas l'habitude du cheval, fera bien de descendre quelques instants. Plus loin (8 min.), on voit sur le flanc de la montagne, à g., *Khirbet el Lozeh*, avec d'intéressantes ruines et une bonne source. A une demi-heure au delà, on côtoie un beau verger de grenadiers, de citronniers et de cognassiers, arrosé par la source voisine *Aïn Beit Sourîq*. Le village de même nom, *Beit Sourîq*, occupe la hau-

1. Quaresmius, *op. cit.*, II, 720.

teur à g. La localité est ancienne, comme le démontrent les tombeaux taillés dans le roc. Entre le village et la source on découvrit récemment une mosaïque avec inscription chrétienne en langue grecque, du v[e] ou du vi[e] s., mais trop mutilée pour permettre d'en tirer un sens. De vastes pans de mur, des colonnes et des chapiteaux en marbre de style gréco-romain, des aqueducs, etc., indiquent que là se trouvait un établissement considérable et probablement un monastère. Les gens du pays ont fouillé ce terrain pour exploiter les pierres de taille et spécialement les grandes dalles du pavement. *Beit Sourîq*, appelée aussi la *Petite Mahonerie* par les Croisés, était du nombre des *casaux* donnés par Godefroy de Bouillon aux chanoines du Saint-Sépulcre [1].

De la source, on se dirige au N.-O. et on traverse un bosquet d'oliviers qui occupe le fond de la vallée. Arrivé de l'autre côté, on remonte la pente et après 20 min. de marche, on laisse à dr. le village de *Biddou*, centre de plusieurs voies romaines. Celle qu'on continue à suivre vers l'O., est marquée, 5 min. plus loin, par un tronçon de la 8[e] colonne milliaire, gisant à terre. Après avoir dépassé une nouvelle bifurcation de routes, on aperçoit les premières ruines d'Emmaüs, puis le village de Qoubeibéh et, à son extrémité, l'église et le couvent des Pères Franciscains.

Emmaüs.

C'est ici, d'après la tradition, la patrie de saint Cléophas et de son fils saint Siméon, qui devint le 2[e] évêque de Jérusalem. Après que le divin Maître, sous l'aspect d'un pèlerin, leur eut expliqué en route la réalisation des prophéties dans tout ce qui venait d'arriver au Christ à Jérusalem, « ils approchèrent du village où ils allaient. Lui fit semblant d'aller plus loin. Mais ils le pressèrent, en disant : « Restez avec nous ; car le soir approche et le jour est sur son déclin. » Et il entra pour demeurer avec eux. Pendant qu'il était à table, il prit le pain et, après l'avoir béni, il le rompit et le leur donna. Alors leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent ; mais il disparut à leurs yeux [2]. »

A propos d'Emmaüs de la plaine de **Saron**, nous avons déjà dit que, d'après l'historien Sozomène, le titre de Nicopolis, la Victorieuse, fut imposé par Vespasien à Emmaüs, en souvenir de la conquête de la Judée. C'est naturellement là l'Emmaüs que l'empereur donna en partage, avec son territoire, aux 800 Vétérans, « endroit nommé en vérité Ammaüs, dit l'historien juif, mais distant de Jérusalem de 60 stades [3]. » Cet « endroit » est évidemment le même que l'Emmaüs de l'Evangile, « un bourg distant de 60 stades de Jérusalem [4]. » Pendant

1. *Cart. du S. Sépul.*, CXV. — 2. Luc, XXIV, 28-31. — 3. G. J., VII, vi, 6. — 4. Luc, XXIV, 13.

la terrible guerre menée par les légions romaines contre les Juifs en révolte sous le règne d'Adrien (132-135), l'Emmaüs à 60 stades disparut comme la plupart des villes et villages de la région. Mais la ville d'Emmaüs de la plaine, métropole d'une toparchie au Ier s., et dans une position stratégique de premier ordre, fut épargnée et conserva son importance. L'an 222, Alexandre Sévère concéda à la ville d'Emmaüs le titre de Nicopolis, sur la demande du préfet Jules Africain, « pour conserver le glorieux souvenir, disent les écrivains du IVe s., de la victoire remportée par les Romains sur les Juifs l'an 70. » De l'Emmaüs détruit au IIe s., le titre de Nicopolis passa à un autre Emmaüs, par un privilège spécial de l'empereur.

Du IIIe au IVe s., les écrivains ecclésiastiques, Origène, puis Eusèbe de Césarée, ne connaissaient plus qu'un Emmaus, la ville des Macchabées dans la plaine, portant le titre de Nicopolis, et ils crurent que c'était là l'Emmaüs de l'Évangile. Mais l'Emmaüs-Nicopolis de la plaine est située, non à 60 stades, mais à 165 stades de Jérusalem. Pour faire disparaître l'erreur apparente, ils corrigèrent le texte sacré dans les copies de l'Evangile qu'ils firent transcrire, changeant le chiffre de 60 stades en 160. Saint Jérôme, traduisant l'Onomasticon d'Eusèbe, indique l'Emmaüs de saint Luc à Nicopolis dans la plaine, mais dans la Vulgate, il laisse le chiffre de 60 stades, tel qu'il l'avait trouvé dans les anciens manuscrits. Ces illustres écrivains ne semblent pas s'être aperçu que les deux disciples, après avoir fait un voyage de 30 km. de Jérusalem à Emmaüs, n'auraient pu faire le même jour un second voyage de 30 km. et arriver à Jérusalem *cum sero esset,* c.-à-d., vers la 9e heure, tout en partant d'Emmaüs quand déjà le jour était à son déclin. Aussi la plupart des savants voient-ils dans les 160 stades une correction maladroite.

D'ailleurs, Tatien (IIe s.)[1], une relation de pèlerin publiée par Pierre Diacre en 1037 et que M. Gamurrini, l'éditeur, attribue à sainte Sylvie (IVe s.)[2], saint Augustin[3], un moine du mont des Oliviers (Ve s.)[4], les Commentaires attribués à Tite, évêque de Bosra (Ve-VIe s.)[5], le V. Bède[6], Théophane de Taormina[7], et Jean, évêque des Euchaïtes[8], se prononcent pour l'Emmaüs à 60 stades. Georges Cédrénus (vers 1059), après avoir parlé de la *ville* d'Emmaüs-Nicopolis, rapporte un fait arrivé l'an 387 au *village* d'Emmaüs en Palestine[9]. L'Emmaüs de saint Luc ne semble donc pas avoir été perdu de vue et apparaît de nouveau comme un village dès le IVe s.

L'an 1099, les Croisés se rendirent de Lydda à Jérusalem en passant par **Bettenoble,** *Beit Nouba,* d'où ils s'engagèrent dans une gorge suivie par une voie romaine et arrivèrent à Emmaüs[10]. C'est évidemment Emmaüs-Qoubeïbéh. Près de ce lieu, ils rencontrèrent une source d'eau abondante et délicieuse. Les indigènes l'appellent *Aïn Adjâb,* la Fontaine miraculeuse. Dans l'endroit même, les Francs rencontrèrent en ruines un antique sanctuaire abritant une maison juive. Les chrétiens du pays leur apprirent que c'était là le lieu où Jésus s'était manifesté à deux de ses disciples par la fraction du pain, l'Emmaüs de saint Luc.

La route passant par *Beit Nouba, Emmaüs* et *Nébi Samouîl* pour aboutir à Jérusalem, était la voie ordinairement suivie par les pèlerins aussi bien que par les troupes franques. C'est pourquoi les Croisés construisirent le **château Arnold** à l'entrée de la gorge, près de *Beit Nouba* et le confièrent aux chevaliers de Saint-Jean de l'Hôpital. En même temps (le 13 février 1141) leur furent concédées « les terres d'Emmaüs », avec charge de protéger les pèlerins sur cette voie[11]. Ce

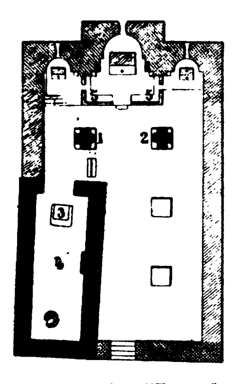
1. *Ev. Harm.,* 203. — 2. Petri Diac., *De loc. s.,* 129. — 3. *De cons. evang.,* III, 25. — 4. *Vita S. Melaniæ j.* — 5. *Bibl. Pat.,* II, 835. — 6. *Com. in S. Luc.,* XXXIII. — 7. *Hom.,* XXXII. — 8. *J. E. M. Fragm.,* éd. de la Garde, 63. — 9. *Hist. comp.* — 10. Albertus Aq., *H. H. Exp.,* V, XLIII-XLV. — 11. Guill. de Tyr, *De bello s.,* XIV, 8.

même chemin fut suivi par Richard Cœur de Lion en 1192, lorsqu'il passa « par l'Emmaüs de l'Evangile[1]. »

Après l'époque des Croisades, Ludolphe de Sudheim (1336-1350), Louis de Rochechouart (1461), Al. Ariosti (1470), Félix Fabri (1480-1483) et tant d'autres visitèrent en ce même lieu l'Emmaüs de saint Luc, mais ils virent l'église en ruines et le bourg à peu près désert. François Suriano (1541) trouva le village occupé par des paysans arabes et nous apprend que ceux-ci appelaient ce lieu, non plus Emmaüs, mais « Chubébé. » M. Clermont-Ganneau fit déjà remarquer qu'au moyen-âge, avec l'émigration des peuples, il y eut aussi une émigration de noms de lieux. Pour ne citer qu'un exemple : *Beit Iksa*, à 6 km. au S.-E. d'Emmaüs-Qoubeibéh, s'appelait autrefois *Oumm el Ela*.. Des Arabes de la famille des Beni Zeid vinrent du N., s'établirent en ce lieu et lui donnèrent le nom qu'il porte aujourd'hui[2].

Eglise d'Emmaüs. Le plus fort appui de la tradition gît dans l'antique monument dont les ruines furent mises au jour en 1873.

L'église a une longueur de 34 m. sur une largeur de 22 m. Elle est divisée en 3 nefs dont chacune se termine par une abside à l'E. Trois piliers, formant 4 travées, divisent la nef centrale de la nef méridionale. Mais le côté N. ne possède qu'un pilier ; les deux qui manquent étaient remplacés par un mur qui faisait partie d'une maison incorporée dans l'église.



Plan de l'église d'Emmaüs.

1. 2. *Colonnes antiques.*
3. *Place d'un ancien autel.*
4. *Place de mosaïques.*
5. 5. *Place d'un iconostase.*

Les absides dissimulées dans l'épaisseur des murs du chevet, l'absence de contreforts à l'extérieur et de pilastres à l'intérieur, la présence de deux niches près du maître-autel, le *diaconicum* et la *prothèse*, l'iconostase, la disposition des piliers et tant d'autres particularités dénotent clairement que ce monument est l'œuvre des chrétiens indigènes et nullement celle des Croisés. Il remonte, du reste, bien au delà de l'époque des Croisades.

M. C. Schick[3], M. de Saulcy[4] et d'autres savants le reportent à l'époque byzantine. Les divers systèmes de construction qu'on observe dans ses murs, l'appui des fenêtres des absides, à l'origine très étroites puis élargies lors d'une restauration, le pavement du chœur, l'état des autels

1. Vinisauf., *It. Ric.* — Coggeshall. *Chron. angl.* — 2. S. W. P., III, 8. — 3. *Q. St.*, 1901. — Z. D. P. V., *M. u. N.*, 1901. n° I, 15. — 4. *Voy. en T. S.*, 89.

ne laissent pas de doute sur la reconstruction de l'église au XIIe s. et, par conséquent, sur son existence au moins avant l'invasion des Arabes au VIIe s. Tout permet d'admettre qu'originairement elle était couverte d'une toiture à charpente lambrissée. Ses piliers appartiennent par leur forme au type de ceux que les chrétiens orientaux n'employaient qu'au VIe et au VIIe s. De plus, la colonne qui orne chaque pilier provient, comme on peut encore s'en assurer, d'un monument pseudo-périptère, système de construction en vogue dans les temples romains du Ier et du IIe s. de notre ère. Les beaux blocs à bossage ou en panneaux à relief, qui forment les retours d'angle et dans lesquels M. de Saulcy reconnaît un travail romain, semblent provenir plutôt du soubassement d'un temple que d'une forteresse. La colonie des 800 vétérans explique la présence d'un petit temple romain, dont les débris servirent à la construction de l'église.

Le plan de l'église a été conçu et son harmonie a même été sacrifiée pour enchâsser une maison de construction hébraïque.

Les fouilles faites en 1901 en présence de M. C. Schick et de deux autres palestinologues jusqu'alors ardents partisans de l'Emmaüs dans la plaine, ne laissent plus de doute à ce sujet[1]. « Cette construction, écrit l'ingénieur Schick, protestant wurtembergeois, donne à l'église un aspect tout particulier et je n'ai rien vu de semblable sinon le Cénacle, qui, étant la maison où le Seigneur fit la dernière cène, a été enclavé dans l'église byzantine, au mont Sion[2]. » Ailleurs il dit : « Cette maison a dû exister avant la construction de l'église primitive, et, enclavée comme elle est dans un monument religieux, elle fait songer à la maison de Cléophas, parce qu'il existe une tradition ancienne en faveur de Qoubeibéh, relative à l'Emmaüs du Nouveau Testament. Cette découverte, on le conçoit, augmente la valeur de la tradition[3]. »

L'église a été reconstruite en 1901 dans le style roman de transition. Elle est ornée de beaux vitraux et de magnifiques autels, dont le central est surmonté d'un triptyque sculpté avec art et représentant la Fraction du pain. Mais les vieilles pierres de l'ancienne église, conservées à leur place avec un soin religieux, forment son plus bel ornement. Ce qui attire particulièrement l'attention du pèlerin, c'est l'**emplacement de la maison de saint Cléophas,** à g., avec ses gros murs qui s'élèvent encore au-dessus du sol. Vers l'E. de cette mai-

1. *V.* notre brochure : *Deux questions d'arch. pal.*, l'église d'Amouas et celle de Qoubeibéh. — 2. *Q. St.*, 1901, 16. — 3. Z. D. P. V., 1901, *M. u, N.*, I.

son, on a retrouvé une estrade en pierre de 2 m. de côté sur 0 m. 15 de hauteur, et sur ce marchepied les traces d'un autel de 1 m. 25 de côté. Un nouvel autel en marbre de Carrare y remplace l'ancien. Le sol, qui avait conservé des fragments de mosaïques, est recouvert d'un splendide dallage en marbre. Au fond de cette vénérable chapelle, repose en Dieu la sainte et noble dame française, la marquise Pauline de Nicolay, qui, pleine d'espoir de découvrir les vestiges de l'antique sanctuaire d'Emmaûs, avait acheté un terrain considérable dont elle fit don à la Custodie de Terre sainte.

Sur ces dalles sacrées, le pèlerin lira avec bonheur le ravissant récit que fait saint Luc de la présence du Seigneur à Emmaûs le jour de sa résurrection. (*V.* Luc, XXIV, 13-36, n° 7).

Visite aux alentours. Bien qu'en 1517 Soliman fit emporter d'Emmaûs les meilleures pierres de taille pour construire l'enceinte actuelle de Jérusalem [1], il reste encore des ruines intéressantes provenant, soit de forteresses remaniées par les Croisés, soit du *Deir*, l'ancien monastère, ou bien de l'ancien village juif.

A 10 pas de l'église, au N., une route romaine monte vers l'orient, où elle est bordée de deux rangées de maisons antiques de type juif. Plus haut, une trentaine de maisons musulmanes s'élèvent sur les ruines de l'ancien bourg. On y a découvert un canal taillé dans le roc, se dirigeant vers une large piscine qu'on peut voir dans le jardin du couvent. Elle mesure 38 m. sur 28, avec 5 m. de profondeur, en partie taillée dans le roc. Ce travail est romain.

Au fond de la vallée, vers le N.-O., coule une source très abondante d'une excellente eau. Les indigènes l'appellent *Aïn Adjâb*, la Fontaine Miraculeuse, et prétendent qu'elle coulait autrefois près du village, à l'E.

Panorama. Du haut de la terrasse de l'Hospice, on jouit d'une vue très étendue. On aperçoit la mer en deux endroits. Vers le S.-O., on voit les ruines de *Kéfiréh*, perché comme un nid d'aigle sur les couches rocheuses de 3 à 4 m. de hauteur, qui se succèdent en retrait les unes sur les autres, pour lui former comme une immense escarpe. Le sol est jonché de ruines, parmi lesquelles on remarque plusieurs pierres à bossage en forte saillie. *Kéfiréh* est l'ancienne **Chéphira**, une des 4 villes Gabaonites qui, grâce à un stratagème, firent la paix avec Josué, pour sauver leur vie [2]. Chéphira fut repeuplée après la captivité de Babylone [3]. D'autres localités bibliques sont en vue ; mais on les distinguera mieux du haut du *Nébi Samouîl*.

1. Quaresmius, *op. cit.*, II, 720. — 2. Jos., IX, 7. — 3. Néh., VII, 29.

Le nouvel établissement qui s'élève sur la colline à l'O. du couvent franciscain, appartient à la Société catholique allemande de Palestine, sous la direction des Pères Lazaristes allemands de Jérusalem.

Nébi Samouîl.

D'Emmaüs on retourne sur ses pas jusqu'à *Biddou* (16 min.). Puis, on suit quelque temps la voie qui conduit directement à *Beit Iksa* et à Jérusalem. C'est *le chemin des Moukres*, le plus court des 4 chemins de Jérusalem à Emmaüs. En 45 min., on arrive au Nébi Samouîl, après avoir dépassé quelques antiques sépulcres et une source qui coule au N. de la colline.

Nébi Samouîl est un des points culminants de la Judée. De sa cime (895 m.) la vue s'étend de la mer de Jaffa jusqu'aux montagnes de Moab, et des hauteurs d'Hébron jusqu'au Garizim et au mont Carmel. Les pèlerins du moyen âge, passant par Beit Noûba et Emmaüs, apercevaient pour la première fois les murs de la Cité sainte du haut de cette colline, et dans leurs transports d'allégresse, ils la nommèrent **Mons Gaudii**, le **Montjoie.**

La colline à pentes raides de tous côtés, commande à la fois les voies qui conduisent de Jérusalem à la mer et celles qui montent en Samarie. Un tel site a dû jouer son rôle dans les temps anciens. Les ruines que renferme le hameau attestent, d'ailleurs, l'antiquité de cette localité, ainsi que son importance. A quelle localité biblique correspond Nébi Samouîl? A *Maspha*, où Samuel jugea le peuple, répondent Eusèbe et saint Jérôme. A *Ramathaïm-Sophim*, patrie et sépulture du prophète, disent les chrétiens avec le diacre Théodose, depuis le VIe s. L'une et l'autre identification ont soulevé les plus vives contestations, parce que les uns confondent Maspha près de Béthel en Ephraïm, avec Maspha de Benjamin, et les autres voient dans Rama et Ramathaïm-Sophim deux villes différentes. Or, le texte hébreu du Ier livre des Rois nous apprend à deux reprises que Samuel fut enterré « dans sa maison à Rama[1]. » Cette ville est fixée avec précision au N. de Gabaath-Saül, *Tell el Foûl*, et répond au village moderne *er Râm*, à 9 km. au N. de Jérusalem. Ramathaïm-Sophim n'est que le nom, exprimé incorrectement, de Rama, qui dans les versions est aussi appelée Ramatha et Armathem. (*V.* Voy. XII, p. 314).

Mispha, en hébreu, signifie *observer, regarder*. Au temps des Israélites, il y eut en Palestine une dizaine de places de ce nom, soit villes, soit tours de garde ou simples positions stratégiques. Maspha de Benjamin était une ville mentionnée avec Gabaa ou Gabaath Saül[2], *Tell el Foûl*, et l'écrivain sacré nous apprend qu'il s'élevait « en face de Jérusalem[3]. » Cette ville est donc bien distincte de Maspha près de Béthel, où se réunirent 400.000 combattants d'Israël[4], presqu'à l'insu des Benjamites[5], pour venger le crime odieux commis par les hommes de Gabaa sur la femme du lévite d'Ephraïm. Ce dernier Maspha n'était peut-être qu'un simple haut plateau. (*V.* Voy. XII, p. 312 et 319); l'autre répond parfaitement à *Nébi Samouîl*.

1. I R., XXV, 1 : — XXVIII, 3. — 2. Jos., XVIII, 26. — 3. I Mach., III, 46. — 4. Jg., XX, 10. — 5. Cf. Jg., XX, 3.

Maspha de Benjamin a été illustré par les hauts faits du prophète et Juge d'Israël ; c'est pourquoi, vers le VI[e] s. de notre ère il reçut le nom de *Samuel* et finit par passer pour sa patrie.

A la mort d'Héli, Silo cessa d'être le sanctuaire de Jahvé. L'arche d'alliance, tombée entre les mains des Philistins, fut renvoyée à Cariathiarim, où elle resta jusqu'au règne de David. Le tabernacle fut transporté de Silo à Maspha de Benjamin, où il demeura environ 77 ans, jusqu'à la dédicace du Temple bâti par Salomon.

Israël, tombé dans l'idolâtrie, eut beaucoup à souffrir des Philistins. Samuel, pour le sauver, fit détruire les idoles, convoqua le peuple à Maspha de Benjamin et le ramena contrit et repentant au culte du vrai Dieu. Pendant que le prophète offrait des holocaustes au Seigneur, les Philistins vinrent à Maspha attaquer les Israélites. Ceux-ci les repoussèrent vigoureusement et les poursuivirent « jusqu'au-dessous de Bethcar », peut-être Bethacarem ou Aïn Karem. En souvenir de cette brillante victoire, Samuel érigea entre Maspha et Sen un monument, la **Pierre du Secours, Eben haazer** [1], qu'Eusèbe et saint Jérôme localisent à *Deir Abân*. (*V.* Voy. I, p. 42).

Peu de temps après, le peuple se réunit de nouveau à Maspha pour proclamer Saul roi d'Israel.

Après la destruction de Jérusalem par les Chaldéens, Godolias, nommé gouverneur du pays, établit sa résidence à Maspha [2]. Les fugitifs revinrent « au pays de Juda vers Godolias, » et s'établirent autour de Maspha, que Josèphe place « dans la région de la capitale en ruines [3]. » Ismaël assassina traitreusement Godolias avec les Juifs et les Chaldéens qui étaient dans la ville. Deux jours après le massacre, il vit un groupe de 80 hommes venant de Samarie, de Sichem et de Silo avec des victimes qu'ils allaient immoler sur un Haut Lieu, probablement à Gabaon, *el Djîb*, ou même à Maspha. L'assassin alla à leur rencontre et les invita à entrer en ville, saluer le gouverneur Godolias. Les pèlerins, ignorant ce qui s'était passé, acceptèrent l'invitation ; mais à peine furent-ils entrés que 70 d'entre eux furent égorgés et leurs cadavres jetés « dans le bassin construit par le roi Asa [4], » qui avait fortifié Gabaa et Maspha pour protéger Jérusalem [5].

Les Machabées, voulant se préparer par le jeûne et les supplications à la glorieuse lutte qu'ils allaient entreprendre pour la délivrance d'Israël, « s'assemblèrent et vinrent à Maspha, *en face de* Jérusalem, parce qu'il y avait eu autrefois à Maspha un lieu de prière pour Israël [6]. »

Eusèbe, tout en entremêlant les Maspha de Galaad, de Juda et de Benjamin, localise près de *Qariet el Enab* le Maspha illustré par Samuel. « Maspha, dit-il, dans la tribu de Juda (!), où habitait Jephté (!), est près de Cariathiarim où l'arche d'alliance séjourna quelque temps. Samuel y jugea le peuple ; ce lieu est aussi mentionné par Jérémie [7]. » Saint Jérôme traduisit ce passage textuellement, sans rien y changer.

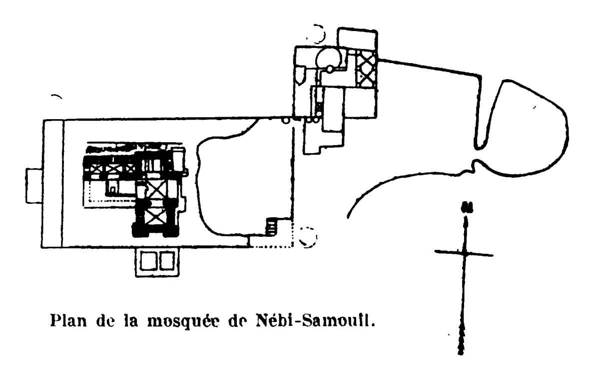
M. Conder identifie Maspha avec **Nob** ; mais ces deux villes ont été évidemment distinctes à toute époque. M. Guérin propose de l'identifier avec *Schafât*, village situé entre *Tell el Foûl* et Jérusalem. Mais cet endroit ne remonte pas au temps des Juges. (V. Voy. XII, p. 311). Puis au temps de Josèphe, le lieu où s'étaient rassemblés les Machabées s'appellait encore *Masphate,* tandis que Schafât portait le nom de *Sapha* et était bien différent du premier.

Récemment, on soutint aussi que *Nébi Samouîl* était Gabaon, le lieu le plus élevé d'après le III[e] livre des Rois (III, 4). D'après ce texte, Gabaon n'était pas le plus élevé mais « le plus considérable des hauts-lieux, *bamah.* » Gabaon est, d'après les indications de Josèphe, de saint Epiphane, d'Eusèbe et de saint Jérôme, le moderne *el Djîb*. (V. Voy. XII.)

1. I R., VII, 5-12. — 2. Jér., XL, 12. — 3. A. J., VI, II, 4. — 4. Jér., XLI, 7. — 5. II Par., XVI, 6. — 6. I Mach., III, 46. — 7. O. S., 128. — 8. A. J., XI, VIII, 5.

Le Nébi Samouîl seul répond au Maspha de Samuel et des Machabées, et certes nul sommet ne mérite à plus juste titre le nom de *lieu d'observation.*

Au VI[e] s. de notre ère, Nébi Samouîl était déjà un sanctuaire célèbre. « De Jérusalem jusqu'à Ramatha, où repose le prophète Samuel, dit Théodose vers 530, on compte cinq milles. » Saint Jérôme qui, à l'exemple d'Eusèbe, fait de Ramathaïm-Sophim une ville distincte de Rama, la confond avec Arimathie, *Ram-*



Plan de la mosquée de Nébi-Samouîl.

léh, et y indique la sépulture de Samuel[1]. Puis, il affirme que les ossements du prophète furent transportés par l'empereur Arcadius en Thrace, l'an 400, sans ajouter en quel lieu ils furent trouvés[2].

Grâce aux libéralités de Baudouin II, les religieux Prémontrés construisirent au sommet de la colline une grande abbaye, avec une belle église en forme de croix. Commencée en 1131, elle fut achevée en 1151, sous le vocable de *Saint-Samuel de Montjoie.* Il n'en reste plus que le transept transformé en mosquée, dans laquelle les musulmans ont élevé un cénotaphe en mémoire de la prétendue sépulture du dernier Juge d'Israël en ce lieu.

Moyennant un *bakchiche*, on peut visiter la mosquée et même monter au minaret, d'où l'on jouit d'une vue splendide et des plus étendues.

Panorama. L'œil embrasse au N. le mont Garizim et le mont Carmel. *El Djîb*, **Gabaon,** *Qoubeibéh*, **Emmaüs,** et *Kéfiréh*, **Chephira,** se dessinent nettement. Puis, à l'O. se présentent Kastal, Sôba, Lydda, Ramléh, Jaffa avec une bonne

1. O. S., 114. — 2. *Lib. c. Vigil.*

partie de la plaine maritime. Au S. apparaissent Liftà, Ain Karem ou Saint-Jean in Montana, Beit Djâlâh, Bethléem, le **mont** des Francs et jusqu'aux hauteurs d'Hébron. A l'E., on voit à ses pieds Jérusalem, *Anâta*, **Anathoth,** *Tell el Foûl*, **Gabaa ou Gabaath-Saül,** *Rafât*, peut-être l'ancienne **Jarépel** ou **Irpéél,** *er Râm*, **Rama,** *Ramallah*, *el Biréh*, **Béeroth,** *Moukmas*, **Machmas,** et d'autres localités dont il sera question au Voy. XIIe, De Jérusalem en Samarie. La vue s'étend jusqu'à la vallée du Jourdain et s'arrête aux montagnes de Moab et de Galaad.

Signalons encore à 3 km. au N.-O. d'Emmaüs le village de *Beit Anân*, qui répond à **Bethanan** citée avec Aïalon, Bethsamès et Salebim [1]. A 7 km. au N.-O. d'Emmaüs et à 6 km. de Yalo, **Aïalon,** apparaît le village de *Beit Likia*, qu'on identifie volontiers avec **Eltékéh,** ville limitrophe de Dan et de Benjamin, non loin d'Aïalon [2].

C'est à **Al-ta-ku, Eltékéh,** que Sennachérib défit l'armée égyptienne. Plus au N., on remarque *Beit Our el Foka*, **Béthoron Supérieur.** A l'E de ce village, on montre des ruines très anciennes autour du hameau d'*Aïn Arîk*, que Marin Sanuto (1321) appelle **Arecha** et qui est vraisemblablement la ville d'**Archi** située sur la frontière de Benjamin et d'Ephraïm, entre Béthoron et Béthel (Jos. XVI, 2).

En quittant la mosquée, on passe, au S.-E., à côté d'une plateforme dans laquelle furent creusés deux grands bassins de forme irrégulière. Le chemin qu'on suit pour descendre, passe d'abord entre deux rochers taillés à pic, puis 8 min. plus loin, il laisse à g. un autre grand réservoir également creusé dans le vif et qui rappelle la piscine du roi Asa, dans laquelle Ismaël jeta ses victimes. Une source s'échappe d'un rocher en plusieurs filets d'eau. On rencontre aussi des habitations creusées dans le roc et même une écurie avec des mangeoires en pierre. Après 10 min. de marche, on laisse à dr. le sentier qui conduit à un fortin en ruine, *Khirbet el Bordj*, au sommet d'une colline. Cette tour semble avoir été restaurée au XIIe s.

7 min. plus loin, se présente, sur une hauteur à g., le village de *Beit Hanîna*, la ville d'**Anania** que Néhémie mentionne avec Anathoth, Nob et Asor [3]. **Asor** ou mieux **Hazor,** aujourd'hui *Khirbet Azzour*, est un monceau de ruines à 2 km. à l'O. de *Beit Hanîna*. On y voit d'antiques réservoirs et des tombeaux munis de *kokîm* et de *loculi* garnis de niches pour recevoir les lampes mortuaires.

1. Jos., XIX, 4. — 2. Jos., XIX, 44. — 3. Néh., XI, 33.

Encore une 1/2 h. de marche, et l'on est de retour à Jérusalem.

La route qu'on suit est aussi très ancienne. Çà et là, elle est encore bordée d'une rangée de grosses pierres; d'autres fois elle est taillée en larges gradins, dont quelques-uns ont conservé le pavement formé d'un assemblage de pierres polygonales. En 20 min., on arrive au fond du *Ouâdi Beit Hanina*, et à la même distance du torrent, on traverse la nécropole de Jérusalem connue sous le nom de *Tombeaux des Juges*. Les nombreux sépulcres qu'on voit à dr. et à g. sont tous creusés d'après le même principe que celui qui est appelé le *Tombeau des Rois* et qui mérite plus que tout autre d'être visité.

VOYAGE X^e^

Aïn Karem ou Saint-Jean in Montana.

De Jérusalem à Saint-Jean-in-Montana, 6 km. 1/2 par la route carrossable. — Aller et retour, une 1/2 journée. — Du village au Désert de Saint-Jean, 1 h. par un chemin assez mauvais. — Une hôtellerie, *Casa nova*, pour les pèlerins est annexée au couvent de Saint-Jean.

Au sortir de Jérusalem, on suit d'abord la route de Jaffa sur un parcours de 2 km. 1/2. (*V.* Voy. II, p. 55). Arrivé à l'Asile israélite des aliénés, on tourne à g. et l'on aperçoit bientôt au fond du *Ouâdi el Mousallîb* le couvent de Sainte-Croix. (*V.* p. 202). Après avoir atteint le faîte de la colline, on découvre à l'O., la mer Méditerranée et à l'E., le mont des Oliviers, et un peu plus loin à dr., le village de *Deir Yasîn* et au N., le *Nébi Samouîl*. Bientôt se dessine à ses pieds un riant vallon qui débouche dans le *Ouâdi Beit Hanina*, la **vallée de Sorec**. Entre ses flancs plantés de vignes, d'oliviers et d'autres arbres fruitiers, émerge le gracieux village d'*Aïn Karem*, la patrie du Précurseur. On aperçoit d'abord le grand établissement des Dames de Sion perché sur une colline; puis apparaissent le clocher, l'église et le couvent de Saint-Jean, et tout au fond, un minaret indique la fontaine de la Vierge, qui arrose le vallon et le transforme en jardin. De l'autre côté, un clocher carré marque l'emplacement du lieu de la Visitation, et tout auprès s'élève l'église, avec un clocher octogonal, de la colonie russe. Tel est le délicieux coin de terre où furent improvisés les deux

sublimes cantiques que l'Evangile nous a transmis, le *Magnificat* et le *Benedictus*.

Saint Luc (I, 29) se contente de dire : « En ces jours-là, Marie se levant s'en alla en hâte au pays montagneux, en une ville de Juda. » Quelle est cette ville ? Plusieurs Pères de l'Eglise croyaient que l'autel des parfums, encensé par Zacharie lorsque l'ange lui apparut, se trouvait dans le *Saint des Saints*, où le grand-prêtre seul pénétrait une fois par an. Le père du Précurseur, pensaient-ils en conséquence, avait été élevé à la dignité suprême du sacerdoce. Or, comme le souverain pontife était tenu d'avoir son domicile dans la Ville sainte, quelques écrivains occidentaux en ont conclu que saint Jean-Baptiste était né à Jérusalem. Mais d'un côté, l'autel des parfums, que des prêtres ordinaires encensaient deux fois par jour, était placé dans le *Saint* et non dans le *Saint des Saints* ; d'un autre côté, nous savons par saint Luc que Zacharie était un simple prêtre, de la famille d'Abia ; il était de semaine et sa fonction spéciale lui avait été désignée par le sort. En dehors de sa semaine, il n'était donc pas tenu d'habiter Jérusalem.

Baronius crut que la patrie du prêtre Zacharie était nécessairement une ville sacerdotale et patronna Hébron, la principale ville sacerdotale de Juda. Adrien Reland, au contraire, soupçonna que le mot *Juda* de l'évangéliste était le nom de la ville habitée par Zacharie et qu'il fallait y voir **Youttâh** ou **Iota**, ville sacerdotale au S. d'Hébron, qu'on identifie avec le village moderne de *Iaththa*. Remarquons d'abord que, dès le règne de David et surtout depuis l'exil, les prêtres et les lévites n'étaient plus astreints à habiter les endroits qui leur avaient été assignés à l'arrivée des Israélites dans la Terre promise; on les trouve, au contraire, domiciliés en dehors de ces villes. De plus, après la captivité de Babylone, Hébron et tout le midi de Juda n'était plus habité par des Juifs, mais par des Iduméens. Dans les œuvres de Josèphe et d'autres écrivains de l'époque, les cités de ce pays ne sont plus jamais comptées comme *villes de Juda*, mais invariablement comme *villes de l'Idumée*. Enfin la critique textuelle, la philologie et le caractère de l'évangéliste ne permettent pas d'admettre que celui-ci ait désigné par le nom de *Juda* la ville de *Youththa*. Son indication eut été absolument inintelligible. Des auteurs occidentaux ont émis d'autres hypothèses qui ne sont plus prises au sérieux aujourd'hui [1].

Patrie de saint Jean-Baptiste. Saint Luc raconte que de Nazareth la sainte Vierge se rendit « εἰς τὴν ὀρεινήν (sous entendu χώραν), *dans la région montagneuse,* dans une ville de Juda. » Or Pline dit que ἡ Ὀρεινή était le nom de la toparchie dont Jérusalem était la capitale [2]. Cette toparchie renfermait nécessairement Aïn Kârem qui, sans contredit, est la ville chananéenne **Karem** que le livre de Josué des Septante mentionne avec **Koulon**, *Koloniyéh*, **Baither**, *Bittir*, **Galem**, *Beit Djâlâh* et Bethléem. C'est très probablement aussi le **Beth hacarem** de Jérémie (VI, 1) et de Néhémie (III, 14) et peut-être le **Bethcar** du Ier livre des Rois (VII, 11).

D'après l'ouvrage apocryphe attribué à saint Jacques le Mineur et vulgairement appelé le Proto-évangile, pendant le massacre des enfants de Bethléem, sainte Elisabeth demeurait avec son fils aux environs de cette ville [3].

La ville habitée par le prêtre Zacharie n'a pas pu échapper à l'attention des gens du pays : car le bruit des merveilles qui s'y étaient accomplies lors de la naissance de son fils, s'était répandu sur « toutes les montagnes de la Judée », excitant partout la plus vive admiration [4]. En effet, les premiers chrétiens n'ont pas oublié en quelle heureuse cité le Fils de Dieu avait sanctifié son précurseur dès avant sa naissance, et le

1. *V.* notre ouvrage *La patrie de S. Jean-B.* — 2. *H. N.*, V, XIV. — 3. Cf. Matth., II, 16. — 4. Luc, II, 65.

dernier prophète chanté la venue du Messie dans ce *Benedictus* qui faisait écho au *Magnificat*. Vers la fin du IVe s., ils avaient marqué ce lieu par un monument sacré, comme nous l'apprend saint Pierre, évêque de Sébaste en Arménie, dans son apologie de la divinité de Jésus-Christ : « L'église de Zacharie, écrit-il, dans le territoire d'*Ælia* (Jérusalem), témoigne que Marie se leva et se rendit auprès de sa cousine Elisabeth [1]. » L'église de la Visitation à Aïn Karem remonte, en réalité, à cette époque, comme on le verra plus loin.

Vers 530, l'archidiacre Théodose place ce même sanctuaire « à cinq milles de Jérusalem », distance exacte de la Ville sainte à Aïn Karem.

Epiphane l'Hagiopolite (IXe s.) dit que le « mont Karmel (lisez : Karem), propriété de la famille du Précurseur », était à six milles à l'O. de Jérusalem et à 18 milles d'Emmaüs-Nicopolis [2].

Vers l'an 808, l'auteur du *Commemoratorium* nous apprend qu'à « Saint-Jean, où celui-ci est né, se trouvent deux prêtres, » et il classe le sanctuaire parmi ceux qui étaient situés à moins de deux lieues de Jérusalem.

Enfin, au Xe s., une version saïdique de l'évangile de saint Luc et plusieurs versions arabes à l'usage des Coptes avaient remplacé les mots *in montana* par *Aïn-Karem*. On y lit : « En ces jours-là, Marie se leva et se rendit avec empressement à **Aïn Karem**, ville de Juda. » Une version éthiopienne porte le mot *Aïna-Karm* à la place de *montagneuse* [3]. Cette croyance si ferme qu'Aïn Karem était la patrie du Précurseur ne peut être que l'écho d'une tradition en vigueur chez les chrétiens de la Palestine, avec lesquels les pèlerins égyptiens étaient en constante relation.

Daniel, l'hégoumène russe (1113), guidé par un vieux moine de Saint-Sabas, visita « à quatre verstes à l'ouest du couvent de Sainte-Croix, la maison de Zacharie remplacée par une église. » Celle-ci, ajoute-t-il, renferme la grotte où naquit saint Jean-Baptiste, et la montagne qui fait face est appelée **Oriné**.

Saewulf, le pèlerin anglo-saxon (1102), trouva l'ancien monastère grec en ruines « à trois milles à l'O. de l'église de Sainte-Croix. »

Malgré les opinions divergentes de quelques écrivains ecclésiastiques d'Occident au sujet de la patrie du Précurseur, les Croisés suivirent, sans hésiter, la tradition des indigènes. *Aïn Kârem*, qui dès l'occupation de la Ville sainte par les Francs fit partie du domaine de la couronne, apparaît dans les actes publics sous le nom de **Montana**. Dans une charte du 28 septembre 1110 et dans une autre du 30 juillet 1154, le village de *Montana* est mentionné parmi les localités voisines de Jérusalem, avec *Bethafava*, la moderne *Beitsafafa* située à 4 km. 1/2 au S-E. d'Aïn Karem [4].

Les pèlerins du XIIe s. et tous ceux qui les suivirent, montrent tous « la maison de Zacharie » de l'Evangile au village d'Aïn Karem. Au sujet de la patrie de saint Jean-Baptiste, il n'y a donc qu'une seule tradition ; elle est constante et plonge ses racines jusque dans les premiers siècles de l'Eglise. Elle mérite en conséquence d'être respectée.

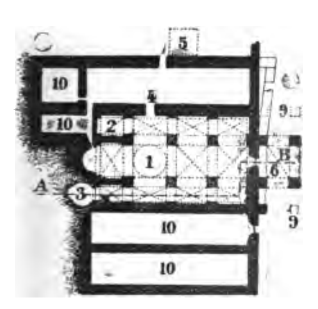
Après avoir fait un grand détour, la voiture s'arrête à l'entrée du village. Celui-ci compte environ 1.650 habitants, dont 235 sont Latins, 160 Russes et 40 Grecs non-unis. Les autres sont musulmans. La paroisse latine est desservie par les Franciscains, qui y tiennent une école pour les garçons et une pharmacie pour les pauvres. Les Dames de Sion ont un pensionnat et une école pour les jeunes filles.

1. Fragm. du livre des preuves, *V. al Machrîq*, Beyrouth, 1902, 486. — 2. Enarr. Syriae, *P. G.*, CXX, 263. — 3. *V. La patrie de S. J.-B.*, 123-126. — 4. *Cart. Hosp. S. Jean*, I, nos 20, 21 ; — nos 225, 172.

Après être descendu de voiture, on prend la rue qui monte à dr. ; puis on entre dans celle que l'on rencontre également à dr., et quelques pas plus loin, on tourne à g. et l'on voit la porte du couvent des Franciscains au fond d'une impasse. Dans la première cour, un escalier double de 15 marches conduit à l'église de Saint-Jean-Baptiste.

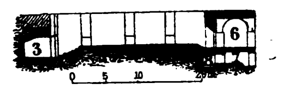
Eglise de Saint-Jean-Baptiste ✠.

La demeure habituelle du prêtre Zacharie était appuyée contre la montagne du côté de l'orient. Une grotte formait une de ses dépendances, comme dans tant d'autres maisons juives. D'après la tradition, c'est dans cette grotte, d'ailleurs fraîche en été, que sainte Elisabeth donna le jour au Précurseur du Messie, qui lui-même devait se manifester au monde dans une grotte réduite en étable. Là, se réunirent parents et voisins pour féliciter l'heureuse mère et pour louer Dieu de sa miséricorde. Huit jours après, ils s'assemblèrent derechef dans la maison du prêtre pour assister à la cérémonie de la circoncision du nouveau-né et de l'imposition de son nom. C'est alors que se passa la charmante scène racontée par saint Luc, et que Zacharie, frappé de mutisme au Temple, recouvra la parole et chanta le *Benedictus Dominus Deus Israel*. (*V.* Luc, I, 56-80, nº **34**).



Plan de l'église S. Jean-Baptiste.

1. *Coupole.* — 2. *Chapelle Ste-Elisabeth.* — 3. *Grotte de la naissance de S. Jean-B.* — 4. *Sacristie.* — 5. *Clocher.* — 6. *Porche.* 9. 9. *Place des piliers de l'ancien narthex.* — 10. *Ancien couvent.*



Coupe de l'église S.-Jean-Baptiste, d'après la ligne A-B.

3. *Grotte de la naissance de S. Jean-B.* — 6. *Porche.* — 7. *Mosaïque.* 8. *Sépulcre.*

L'église est divisée en trois nefs par six piliers carrés. Les bas côtés sont surmontés de galeries et la nef du milieu d'une coupole reposant sur un tambour percé de fenêtres. Les parois de l'église sont revêtues jusqu'à une certaine hauteur de carreaux en faïence bleue. Le maître-autel, dédié à saint Jean-Baptiste, est surmonté d'une belle statue représentant l'Immaculée Conception. Le fond de la nef méridionale forme la cha-

pelle de Sainte-Elisabeth, près de laquelle s'ouvre la sacristie.

A l'extrémité de la nef septentrionale, un escalier de sept degrés en marbre blanc descend dans la **Grotte de la Nativité de Saint-Jean.** Elle est entièrement taillée dans le roc et n'est éclairée que par les lampes qui y brûlent. Les parois du rocher sont recouvertes jusqu'au plafond de cinq bas-reliefs en marbre blanc, qui représentent les principaux traits de la vie de saint Jean-Baptiste.

En remontant dans l'église, on voit à dr. une bonne copie d'un tableau de Murillo.

Histoire de l'église de Saint-Jean-Baptiste. La première église construite à Aïn Karem au IVe s. s'élevait à l'emplacement de la maison de campagne où s'était retirée sainte Elisabeth après sa conception, et où elle reçut la visite de la Vierge Marie. Au siècle suivant, une 2e église et un couvent de moines grecs furent bâtis, probablement par les soins de saint Sabas, au lieu où naquit le Précurseur et où retentit pour la première fois le *Benedictus.* Pendant leur révolte contre l'empire (521-531), les Samaritains détruisirent cette église et égorgèrent les moines. Ceux-ci furent ensevelis sous le narthex de l'église, qui elle-même fut bientôt restaurée dans le style de l'époque justinienne. L'an 1102, Saewulf trouva l'église et le couvent en ruines; mais il nota la sépulture des moines grecs martyrisés. Elle fut relevée dix ans après, comme cela apparaît du récit de Daniel, et de nouveau desservie par des moines, d'après Phocas (1180).

Après l'expulsion des Croisés, le monument fut transformé en *khan* et en écurie. Cependant, il ne cessa jamais d'être visité par les chrétiens de tout rite. Les Franciscains rachetèrent la vénérable Grotte, dit Suriano (1485), et la séparèrent de l'église par un mur muni d'une porte se fermant à clef. « Les Frères Mineurs de Jérusalem et de Bethléem, raconte Boniface de Raguse en 1561, se rendent annuellement à Saint-Jean in Montana, pour y chanter solennellement les premières Vêpres (de la fête de saint Jean-Baptiste), puis Matines à minuit et, enfin, le matin la messe solennelle, à laquelle assistent les Latins, les Maronites et les Syriens. Après cela, les Grecs et les Orientaux entrent dans le saint Lieu pour y célébrer leurs offices. »

En 1621, Thomas de Novare, Custode de Terre sainte, racheta l'église et le couvent et y établit une petite communauté de Religieux. Mais il rencontra des difficultés inouïes quand il voulut restaurer le sanctuaire, et ses Religieux eurent beaucoup à souffrir des musulmans. Grâce à l'entremise du marquis de Nointel, ambassadeur de France à Constantinople, les travaux de restauration purent commencer en 1675, et, après avoir été interrompus deux fois par les gens du pays, ils furent menés à bonne fin en 1690.

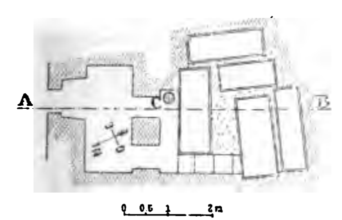
L'église de Saint-Jean avait conservé jusqu'alors sa coupole et ses voûtes quoique dans un état fort délabré, comme il résulte de la description qu'en fit le P. Nau, qui avait accompagné le marquis de Nointel en 1674. Les Pères de Terre sainte, en la restaurant, ont scrupuleusement conservé les dispositions premières, y compris les galeries supérieures des nefs latérales dont parle le P. Marien de Maleo en 1658. Il est très probable qu'au XIIe s. on a restauré, et non reconstruit de toute pièce, l'église du VIe s. Son plan est identique à celui de l'église de Sainte-Croix. En tout cas, la restauration au XIIe s. n'est pas l'œuvre des Croisés. Contrairement aux dispositions des églises latines, la coupole occupe la 2e travée au-devant de l'abside, les piliers sont carrés et massifs, et la dernière travée des bas côtés ne s'ouvre pas dans le chœur qui, jusqu'au XVIIIe s., a conservé son *iconostase.*

L'escalier, qui du porche monte vers le N., conduit au couvent et à la

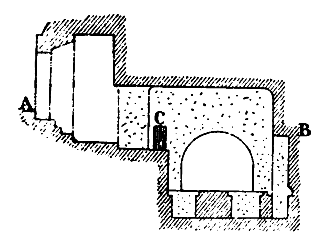
Casa-nova. Entre les deux escaliers qui mènent au palier de l'église, une porte s'ouvre dans la substruction du porche, reste d'un ancien narthex.

Le chevet de l'église bute contre la montagne vers l'orient ; de là, le monument s'étend vers l'occident sur un rocher légèrement en pente. Le seuil de la porte se trouve en conséquence à 2 m. au-dessus du sol à l'occident, ce qui a obligé les premiers constructeurs à élever le narthex sur une substruction voûtée. Des trois travées du narthex, celle du milieu seule subsiste encore, transformée en porche. En enlevant, l'an 1885, les décombres amoncelés dans la substruction du porche, on découvrit une mosaïque au-devant d'un sépulcre.

Sépulture des Martyrs. Le sol du rez-de-chaussée du porche est occupé par une splendide mosaïque encadrée par une bordure de gracieux rinceaux. Au milieu sont représentés des paons, des colombes et des perdrix becquetant des fleurs et des fruits, autour d'un assemblage de neuf losanges, dont le central porte une inscription grecque : ΧΑΙΡΕΣΘΕ Θ(ΕΟ)Υ ΜΑΡΤΥΡΕΣ, Salut ! Martyrs de Dieu. A un pas de la mosaïque, s'élève le mur qui soutient la façade de l'église. Il est percé d'une ouverture en plein-cintre, haute de 1 m. 68 et large de 1 m. 54, qui donne accès dans une absidiole. La conque est en maçonnerie, tandis que le reste est taillé dans le roc. L'absidiole s'enfonce à 1 m. 08 au-dessous du niveau de la mosaïque et présente deux auges sépulcrales de 1 m. 75 en longueur, 0 m. 60 en largeur et à peu près autant en profondeur. Les deux tombes étaient autrefois fermées par des dalles. Elles renfermaient évidemment les corps des martyrs mentionnés dans l'épigraphe de la mosaïque. Selon MM. J.-B. de Rossi et H. Marucchi, celle-ci remonte au Ve s., au plus tard au commencement du VIe s., d'où il faut conclure que « les moines grecs tués par les Sarrasins, » dont parle Saewulf sont tombés victimes de la fureur des Samaritains qui de l'an 521 à l'an 528 ont ravagé la plupart des couvents autour de Jérusalem.



Plan de la grotte sépulcrale, située dans une maison musulmane.



Coupe de la grotte sépulcrale, d'après la ligne A-B.

Les Perses (614) laissèrent la population de la Judée dans la plus profonde misère et, pour

comble de malheur, peu d'années après arrivèrent les disciples de Mahomet. Les monastères et les églises ne furent plus reconstruits et les tombes des victimes de cette époque ne furent pas ornées de riches mosaïques, *à l'entrée des églises en ruines.*

A 25 m. du porche de l'église, du côté de l'O., une maison musulmane recouvre une grande grotte sépulcrale de la même époque que la précédente. On y descend par dix marches; les parois taillées artificiellement sont recouvertes de stuc portant de nombreuses traces de peinture et quelques lettres grecques; 5 auges de différente grandeur sont creusées dans le sol et paraissent avoir servi plutôt d'ossuaires que de tombes [1].

Eglise de la Visitation ✠.

De l'église de Saint-Jean, on retourne à la place où l'on a laissé la voiture; 4 min. plus loin, coule la source du village, qui depuis le XIVe s. porte le nom de **Fontaine de la Vierge.** Au siècle dernier, les musulmans y ont élevé un lieu de prière avec un minaret.

L'eau est très bonne et abondante. Il est naturel de supposer que pendant son séjour de trois mois auprès d'Elisabeth, Marie vint chaque jour puiser de l'eau à cette fontaine; mais la tradition n'y a attaché aucun souvenir particulier se rapportant à la sainte Vierge ou aux parents du Précurseur.

Laissant à g. le grand bâtiment qui sert de villégiature aux Pères Blancs, on tourne à dr. et l'on marche le long des jardins qui descendent en terrasses jusqu'au fond de la vallée. Sur les flancs de la colline qui porte l'établissement des Dames de Sion, on aperçoit quelques sépulcres juifs. On prend ensuite le chemin qui monte à g., et après avoir dépassé l'entrée de la colonie russe, on arrive, à 7 min. de la fontaine, à la porte du couvent de la Visitation.

Les deux maisons de Zacharie. Aïn Karem possède deux sanctuaires érigés sur l'emplacement de deux maisons bien distinctes appartenant à saint Zacharie, et devenues l'une et l'autre le théâtre d'événements surnaturels. La première, la demeure habituelle, était située dans la ville vers l'orient; elle fut témoin des merveilles qui accompagnèrent la naissance de saint Jean. La seconde, assise au milieu d'un bosquet sur le flanc occidental du fertile vallon, fut la maison, *domus Zachariæ,* où se rencontrèrent les deux mères, Marie et Elisabeth, et où retentit pour la première fois le cantique sublime du *Magnificat.*

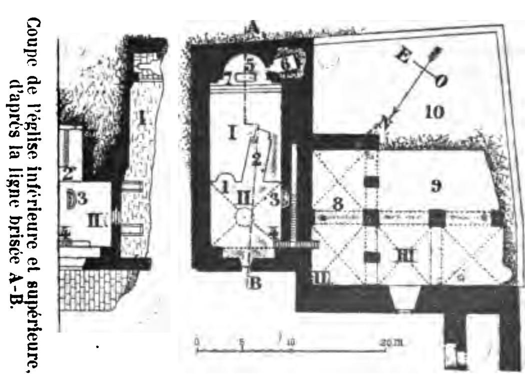
La double résidence du prêtre est insinuée par l'évangéliste lui-même. « Quelque temps après, dit-il, Elisabeth, sa femme, conçut et elle se tint cachée pendant cinq mois, disant : C'est une grâce que le Seigneur m'a faite au jour où il m'a regardée pour faire cesser mon opprobre parmi les hommes. » Elle se retira du milieu des hommes, pour vivre dans la solitude, lorsqu'elle se fut assurée, un mois après la conception, de la grâce que Dieu venait de lui faire. Cette résolution lui fut dictée par un besoin profondément senti de reconnaissance, de recueillement et de prière. Le Seigneur venait de lui accorder une grâce inespérée, et cela même après avoir envoyé un ange à son époux sacrifiant au Temple. Elle ne pénétrait qu'imparfaitement le secret du ciel et attendait dans le recueillement que Dieu lui-même manifestât la grande miséricorde pro-

1. V. *La patrie de S. Jean.-B.*

mise à son peuple, pendant que Zacharie encensait l'autel des parfums.
En effet, le 6e mois de la grossesse, le 5e de la retraite de la pieuse Elisabeth, le même ange révéla à la Vierge de Nazareth l'accomplissement de la Rédemption, l'avènement du merveilleux Enfant, qui devait être le Fils du Très-Haut et en même temps le Fils de la Vierge Immaculée. Il lui fit connaître également les merveilles en voie de s'accomplir dans la maison de Zacharie. C'est Marie qui est ainsi chargée de mieux instruire Elisabeth et de lui notifier les mystères messianiques qui allaient s'accomplir. Le *Magnificat* dévoila à l'épouse du prêtre tous les mystères divins de la Rédemption, et cette révélation mit fin à sa retraite. Elle quitta la solitude et retourna avec sa cousine au milieu des hommes, en ville, où elles vécurent ensemble pendant trois mois, c.-à-d., jusqu'après la naissance du Précurseur.

Saint Joseph, n'étant alors que le fiancé de la sainte Vierge, ne l'avait pas accompagnée en Juda, comme le démontrent les anxiétés qu'il eut plus tard (Cf. Matth., I, 18-24). Aussi, les anciens témoins de la tradition ne parlent-ils jamais de sa présence dans la maison de Zacharie.

Sanctuaire de la Visitation. L'église de la Visitation est pittoresquement perchée sur un plateau rocheux qui s'appuie sur le flanc de la montagne. Vers le S.-E., l'abside s'enfonce dans le roc, tandis que l'autre extrémité de l'église repose sur une substruction voûtée qui a 7 m. de hauteur et 9 m. de longueur, y compris l'épais mur de la façade. Cette substruction forme elle-même une chapelle, aujourd'hui seule rendue au culte.



Coupe de l'église inférieure et supérieure, d'après la ligne brisée A-B.

Plan du Sanctuaire de la Visitation.
I. *Eglise supérieure.* — II. *Eglise inférieure.*
III. *Ancien couvent.*

Eglise inférieure. Au fond, à g. (1), se trouve une absidiole avec un autel; à dr. (2), une sorte de grotte s'enfonce dans la montagne sur une longueur de 6 m , tout en déviant de l'axe de l'église, dans la direction du midi. Cet enfoncement était à l'origine à ciel ouvert et vraisemblablement muni d'un escalier

rustique conduisant sur la terrasse où s'élevait la maison de campagne de Zacharie. Elle est couverte d'une solide voûte en berceau, appuyée sur une grosse corniche en pierre.

Au fond de cette grotte artificielle, jaillit une source d'eau limpide et douce, qui est recueillie dans un petit puits, d'où le trop plein s'écoule au dehors Daniel le Russe mentionne déjà cette source. Les pèlerins anciens avaient coutume de boire de cette eau par dévotion ; car, d'après une pieuse croyance, elle aurait surgi au moment même où sainte Elisabeth, descendue dans le jardin pour recevoir sa jeune parente, eut avec elle la touchante entrevue racontée par l'Evangile.

Dans les descriptions des pèlerins, d'Antoine de Reboldis (1330), de Félix Fabri, de l'Anonyme français de 1480 et d'autres, cette source sert à fixer le lieu de la rencontre de Marie et de sa cousine Elisabeth. Mais la chapelle fut habitée la plupart du temps par des musulmans fanatiques, et bien des pèlerins ne purent même pas s'en approcher. Aussi, quelques-uns prirent la source du village pour celle qui est mentionnée par leurs prédécesseurs, et localisèrent la rencontre de la Vierge et d'Elisabeth sur le chemin public, au fond de la vallée, sans s'apercevoir que, d'après l'Evangile, cette scène se passait dans l'intimité, dans l'enclos « de la maison de Zacharie. »

Un quartier de rocher plat et fruste occupe de temps immémorial une niche pratiquée dans l'épaisseur du mur, vers le S. (3). Daniel et Phocas le notèrent déjà. Il provient du Désert de Saint-Jean dont nous parlerons bientôt, et représente la merveilleuse *cachette* du fils de Zacharie et d'Elisabeth, pendant le massacre des Innocents.

On rencontre, enfin, du même côté (4), un escalier de 40 marches établi dans l'épaisseur du mur et conduisant à l'église supérieure, ainsi qu'au premier étage de l'ancien monastère, construits l'un et l'autre avec la solidité d'un château fort.

Histoire de l'église de la Visitation. Nous avons déjà dit que saint Pierre, évêque de Sébaste vers la fin du IVe s., énumère cette église parmi les sanctuaires de son époque. En effet, M. Tobler reconnaît dans ses imposantes ruines les restes d'un monument chrétien du Ve, voire même du IVe s. [1] M. C. Schick déclare que, si ce monument remonte, comme il est évident, au-delà de l'époque de Chosroès, il peut fort bien dater du règne de Constantin [2]. MM. Kitchener et Conder reconnaissent que le travail est antérieur au XIIe s. et ne ressemble pas aux constructions faites par les Croisés [3]. En effet, ni chroniqueur, ni pèlerin n'en attribue même la restauration aux Francs. L'archimandrite Gréthénios (vers l'an 1400) dit que ce sanctuaire était la propriété des Arméniens ; mais ceux-ci l'abandonnèrent après le départ des Croisés, comme les Grecs avaient abandonné celui de Saint-Jean. Pipin, Odoric, Maundeville et Baldensel trouvèrent encore le monument debout, et Ludolphe de Sudheim (1336) dit qu'il était *très beau*. Cependant Suriano, Custode de Terre sainte, écrit : « Au temps de mon premier guardianat (1485), l'église était encore debout et intacte; mais depuis, elle s'est écroulée et n'a plus été restaurée. Toutefois, les autels majeurs sont res-

1. *Topogr. v. Jerus.*, 1857, II, 355-356. — 2. Der Geburts'ort Joh., *Z. D. P. V.*, 1899, 86-88. — 3. S. W. P., III, 60-61.

tés à leur place, et aux jours des grandes solennités nous y célébrons la messe [1]. » En 1679, la Custodie de Terre sainte réussit à acheter les ruines de la Visitation, mais sans obtenir l'autorisation de restaurer l'église supérieure qui, peu à peu, s'était transformée en verger. La chapelle inférieure seule fut définitivement rendue au culte et chaque samedi on y chanta la messe en l'honneur de l'Immaculée Conception [2].

L'an 1860, la petite église inférieure souffrit beaucoup à la suite de pluies torrentielles. L'année suivante les dégâts furent réparés et le sanctuaire remis dans l'état où il se trouve aujourd'hui.

L'église et le monastère ont été construits avec de grands blocs dont quelques-uns sont en bossage. Au N.-E. du chevet, une pierre angulaire mesure 1 m. 50 de longueur, 1 m. de hauteur et 1 m. 15 de largeur. Les blocs voisins ont des dimensions moins grandes, il est vrai, mais colossales encore.

A l'intérieur, l'abside a conservé quatre assises de pierres ayant toutes 0 m. 65 de hauteur, et quelques-unes plus d'un m. de longueur. Elles sont si bien dressées et les joints si parfaits, que le travail soutient la comparaison avec ce que les Romains eux-mêmes ont exécuté en ce genre.

La place qu'occupe l'autel (5) offre un caractère positif de haute antiquité. La base de l'autel est un monolithe calcaire de 1 m. 90 de long, 1 m. 30 de large et de 0 m. 50 de haut. Elle est placée immédiatement au-dessus des trois degrés qui montent dans l'abside. Le degré supérieur est en partie taillé dans le même bloc que la base de l'autel et n'offre au-devant de celui-ci qu'un espace de 0 m. 30 de largeur. Il est donc évident que l'autel occupe sa place primitive et que le prêtre, remplissant les fonctions sacerdotales, se tenait derrière l'autel, la face tournée vers le peuple. L'église elle-même n'est pas orientée ; son axe se dirige du N.-O. au S.-E.

A g. de l'autel, dans le flanc de l'abside (6), s'ouvre une porte étroite dont le seuil s'élève à 0 m. 30 au dessus du sol. Elle conduit dans une petite chambre carrée, mais irrégulière, d'environ 2 m. de côté. Toute la partie inférieure est taillée dans le rocher à une hauteur qui varie d'un à deux m. Cette pièce est unique dans son genre ; on ne trouve rien de semblable dans aucune église. Si les premiers constructeurs ont relié cette chambrette avec l'abside, c'est probablement parce qu'elle constitue un reste de l'habitation traditionnelle occupée par sainte Elisabeth pendant sa retraite de cinq mois.

Sur la face d'un des retraits de l'abside, à dr. (7), est sculpté l'éphod du grand-prêtre. Les parois de l'église sont encore en partie recouvertes de deux enduits superposés, et l'un et l'autre portent des traces de peinture ; le second était manifestement décoré de figures de saints. Les grafites furent tracés, pour la

1. *Il Trattato di T. S.*, 133. — 2. *Gesta Dei*, p. Frat. Min., 1712.

plupart, dans la pierre avant que celle-ci ne fut recouverte de stuc. On y voit un grand nombre de croix grecques pattées, dites *Croix de Malte*, et des croix arméniennes ou latines de type antique.

L'église a 25 m. de longueur sur 13 de largeur dans œuvre.

Le rez-de-chaussée de l'antique couvent (III, 8, 9), restauré au XIIe s., offre un beau specimen des constructions monastiques en pleine campagne dans les anciens temps. Il renferme le **puits de Saint-Zacharie** alimenté par une source intarissable. Le clocher s'élève à l'angle N.-E. (11) et le couvent sur un rocher (10).

Bien que les indigènes vénèrent tous dans ce lieu le souvenir de la Visitation de Marie, ils continuent à appeler le sanctuaire *Mar Zakàriyah*, Saint-Zacharie, parce qu'il occupe, non l'emplacement de la maison principale du prêtre, mais celui de la maison que l'Evangile appelle *Domus Zachariæ*.

Les personnes qui ne voudront pas faire l'excursion au Désert de Saint Jean, reviendront du sanctuaire de la Visitation au couvent des Pères Franciscains. Avant d'arriver au couvent, on pourra visiter sur la gauche, l'établissement des sœurs de Notre-Dame de Sion, fondé par le P. Marie Ratisbonne, qui est enterré dans l'enclos.

Premier Désert de saint Jean.

En quittant le sanctuaire du *Magnificat*, on revient sur ses pas et l'on entre dans le premier chemin qui se présente à g. Après une marche de 22 min., on aperçoit *Koloniyéh*, l'ancienne **Koulon**, au fond du *Ouâdi Beit Hanina*, **la vallée de Sorec**, et *Kastal* au sommet d'une montagne.

Rocher de Saint-Jean-Baptiste. A mi-chemin entre Aïn Karem et le Désert, on rencontre à g. un rocher qui, avec le terrain circonvoisin, est la propriété des Arméniens catholiques. On l'appelle le **Rocher de Saint-Jean-Baptiste**; mais on ne sait pas au juste quel souvenir s'y rattache.

Anselme de Cracovie (1509) veut que saint Zacharie se soit reposé sur cette pierre quand il passait par ce chemin. De Villamont (1600) en fait le siège de saint Jean-Baptiste, et de Stochove (1630) dit que du haut de ce rocher le Précurseur prêchait la pénitence au peuple, ce qui ne concorde pas avec les récits évangéliques. Quaresmius passe outre, sans même le mentionner.

Il acquit un certain intérêt aux yeux des pèlerins en 1721. Un Maugrabin d'Aïn Karem eut l'audace d'en détacher plusieurs fragments pour les réduire en chaux. Mais à peine avait-il mis le feu au combustible qu'une forte détonation retentit, le four vola en éclats et les pierres qu'il contenait furent projetées au loin. Revenu de sa stupeur, le musulman comprit que le prophète *Hanna* (Jean) était irrité contre lui à cause du sacrilège qu'il venait de commettre. Afin d'apaiser son courroux, il alla humblement porter le plus grand fragment au Père Supérieur du couvent de Saint-Jean. Celui-ci fit placer cette pierre dans la chapelle de Sainte-Elisabeth, où elle prêcha éloquemment à ces Maugrabins, jusqu'alors si hostiles et si intraitables, le respect qui est dû à tout ce qui touche *aux prophètes Zacharie et Jean*.

Au bout de 12 min., on traverse le *Ouâdi Handaq*, vallée bien cultivée qu'on suit pendant 10 min. dans la direction de l'O. On aperçoit bientôt au N.-N.-O., *Sôba*, village perché sur une montagne. Encore un quart d'heure et l'on atteindra le Désert de Saint-Jean.

Premier désert du Précurseur. Saint Luc résume dans un seul verset les trente premières années du Précurseur. « Or l'enfant, dit-il, croissait et se fortifiait en esprit et il demeura *dans les déserts* jusqu'au jour où il devait se montrer à Israël » (I, 80). L'Evangile ne laisse pas de doute que Jean se retirât dans la solitude dans son enfance même. Le sentiment d'Origène [1] et de saint Jean Chrysostome [2], c'est qu'il quitta la maison paternelle dès ses premières années. La première strophe de l'hymne que l'Eglise chante dans l'Office de la Nativité de saint Jean-Baptiste rappelle aussi l'âge tendre auquel il se rendit dans une grotte du désert:

Antra deserti, teneris sub annis
Civium turmas fugiens petisti.

Saint Jérôme dit même que ce fut dès les premiers jours de sa vie [3]. L'évangile apocryphe de saint Jacques le Mineur, probablement l'œuvre d'Eustathe, écrivain du Iᵉʳ au IIᵉ s., raconte que pendant le massacre des enfants à Bethléem, « Elisabeth, informée qu'Hérode recherchait aussi le fils de Zacharie, s'enfuit avec l'enfant dans les montagnes. Sur sa prière, un rocher s'entr'ouvrit et reçut la mère et l'enfant. Après la mort d'Hérode, Jésus revint de l'Egypte avec ses parents ; mais Jean resta dans le désert jusqu'au jour où il devait se montrer à Israël. »

Le désert de l'enfance de Jean doit nécessairement se chercher dans le voisinage de la demeure de ses parents, toujours prêts, en cas de nécessité, à subvenir à ses besoins et à lui prêter aide et protection.

Avant le XIIᵉ s., aucun auteur n'indique le site du premier désert de Jean ; mais avant cette époque, et par conséquent avant le VIIᵉ s., l'église inférieure de la Visitation renfermait *la pierre de la Cachette* du petit Jean. Cette pierre dérouta même plusieurs pèlerins, comme Daniel et Phocas, qui prirent le souvenir du désert pour la montagne à laquelle Elisabeth avait confié son fils.

Au XIIᵉ s., toutefois, une église et un monastère consacraient dans le Désert de Saint-Jean le souvenir de la première solitude du Précurseur. Un grand nombre de pèlerins nous parlent de leurs ruines et encore aujourd'hui, on en voit les vestiges [4].

Grotte de Saint-Jean †.

Après avoir atteint une habitation moderne construite sur les ruines de l'ancien monastère, on rencontre une petite grotte en forme de bassin dans lequel se déverse une source d'eau délicieuse appelée *Aïn el Habis*, fontaine de l'Ermite. De là, un escalier de 12 marches taillées dans le roc descend à une piscine en maçonnerie, à l'O. de laquelle un petit escalier monte à l'entrée de la **Grotte de Saint-Jean**, fermée par une grille en fer.

Cette grotte, située sur le versant de la montagne, surplombe la profonde **vallée de Sorec**, appelée ici *Ouâdi Sâthâf*, nom

1. In Luc. *hom.*, XI. — 2. *Hom.*, X et XXXVII. — 3. *Adv. Lucif.* — 4. *V. La patrie de S. Jean-B.*, 211-225.

du village qui s'élève sur la pente de la montagne opposée. L'excavation a 5 m. de longueur sur 3 de largeur et 2 de hauteur. L'entrée s'ouvre au N.-E. et une ouverture pratiquée dans la paroi N.-O. sert de fenêtre. Au fond de la grotte s'étend un banc rocheux sur lequel on célèbre parfois la messe.

Mgr Valerga, patriarche de Jérusalem, a fait l'acquisition de ce Lieu saint pour le patriarcat latin.

Le Désert de Saint-Jean, situé au milieu d'un pays bien cultivé, est un site pittoresque et charmant. Il ne faut pas oublier que les solitudes habitées par le Précurseur étaient *des déserts* d'après la signification orientale de ce mot. Il est synonyme de *lieux solitaires*, quoique cultivés et fertiles. Lorsque Jésus multiplia les cinq pains et les deux poissons *dans le désert*, il fit asseoir la foule sur l'herbe (Matth., XIV, 13). Les abeilles et les sauterelles, qui fournissaient à saint Jean son aliment, ne se trouvent habituellement que dans les contrées riches en végétation.

Un historien ecclésiastique du IXe s., Georges Cédrénus, raconte que sainte Elisabeth, après s'être retirée dans la solitude avec son fils pour le soustraire à la fureur d'Hérode, y mourut au bout de 40 jours, et qu'un ange prit alors soin de l'enfant. Il n'ajoute pas si la mère fut enterrée en ce même désert[1]. Quaresmius cite le texte de Cédrénus ; mais il ignore l'existence du tombeau de sainte Elisabeth au Désert de Saint-Jean. Le P. Marien Morone (1669) et le P. Marcel Ladoir (1720) rapportent aussi que, d'après la tradition et la *Cité mystique* de la V. Marie d'Agréda, sainte Elisabeth mourut dans le désert, mais ils ne savent rien de l'emplacement de son sépulcre.

Du Désert de Saint-Jean, on regagne Aïn Karem, pour retourner à Jérusalem.

VOYAGE XI

De Jérusalem à Saint-Sabas et à Saint-Théodose.

Cette excursion (15 km. jusqu'à Saint-Sabas) ne peut se faire qu'à cheval. Pour pouvoir entrer dans le couvent, il faut se munir d'une lettre de recommandation qu'on obtient au patriarcat grec non-uni. Au retour, on pourra visiter le monastère de Saint-Théodose, *Deir Dousi*, en faisant un détour d'une heure.

Au sortir de Jérusalem, on descend par la vallée d'Hinnom ou de la Géhenne et, arrivé au *Bir Ayoûb* (V. p. 174), on suit le torrent de Cédron, à dr. A 30 min. du puits, on passe entre deux collines couvertes de ruines. A dr., on voit *Beit Sahour el Atika*, Beit Sahour l'Antique. (V. p. 230). On y a trouvé 15 citernes et beaucoup de couteaux en silex. A g., *Deir es Sinnéh*, un ancien couvent, avec de nombreuses citernes et des pressoirs à vin taillés dans le roc.

1. *Hist. comp.*, Migne, *P. G.*, CXXI, 533.

On franchit ensuite la vallée de Cédron, qui porte le nom de *Ouâdi en Nâr*, vallée de Feu, et l'on monte sur une colline d'où l'on aperçoit Jérusalem. Plus loin (30 min.), on arrive au *Khirbet Djoub er Roûm*, le puits des Grecs, et l'on redescend dans le *Ouâdi en Nâr*. Une demi-heure plus loin, on passe près d'un puits appelé *Bir Abou Kélâb*. puits du Père du Chien, qui fut pris, bien à tort, pour la source du Soleil, l'Enschémès de la Bible. Tout près de là se trouve le tombeau du *Scheikh Maseyîf*. Après une marche de 15 min., la vallée traverse une gorge profonde, déchirure de montagne produite par un violent tremblement de terre. Les deux immenses murailles qui se dressent l'une en face de l'autre, sont formées d'un calcaire blanchâtre, coupé d'assises régulières de silex foncé, et les deux flancs sont perforés de grottes qui ont servi d'habitation à des anachorètes. C'est la **laure de Saint-Euthyme**. En s'avançant une demi-heure le long de cette gorge, on rencontre le couvent de Saint-Sabas, en arabe *Mar Saba*.

Couvent de Saint Sabas.

Histoire. Parmi les nombreux disciples que saint Euthyme laissait en mourant (474), deux anachorètes, Sabas et Théodose, l'un et l'autre de Cappadoce, se distinguaient autant par l'éclat de leur sainteté, que par l'élévation de leur esprit. Sabas attira bientôt un grand nombre de disciples autour de lui. L'an 491, Salluste, patriarche de Jérusalem, l'obligea de recevoir les ordres sacrés et le nomma archimandrite ou abbé. Il avait alors 52 ans. Deux ans plus tard. à la mort de Marcien de Bethléem, Supérieur général de tous les religieux du patriarcat de Jérusalem, Salluste divisa cette lourde charge entre saint Sabas et et saint Théodose; au premier, il confia la direction des anachorètes qui menaient la vie solitaire dans les laures; au second, celle des cénobites qui vivaient en communauté dans les monastères. Ce fut alors que saint Sabas construisit le couvent qui conserva son nom, pour en faire le siège de sa vaste administration et le centre de la vie intellectuelle unie à la vie spirituelle. Cet homme, après avoir étonné le monde par sa sainteté, sa sagesse et sa puissance, rendit paisiblement son âme à Dieu dans son couvent l'an 532.

Au siècle suivant, pendant que l'armée de Chosroès assiégeait Jérusalem (614), des bandes arabes, venues de l'E. de la mer Morte, saccagèrent le couvent et massacrèrent 40 Religieux [1]. Au VIIIe et au IXe s., cette maison de prière eut à supporter

1. *Vie de S. Jean l'Aum.*, I, 6.

d'autres assauts des Arabes maraudeurs, et on dut la protéger par des tours pour la mettre à l'abri des coups de main.

Presqu'abandonné depuis l'époque des Croisades, le couvent était tombé en ruines, lorsque l'an 1840 le gouvernement russe le fit restaurer. Il est habité depuis par des moines grecs non-unis.

Description. Mar Saba est une construction plus pittoresque encore que le couvent de Kouziba dans le *Ouâdi el Kelt.* Comme celui-ci, il est suspendu sur le flanc d'une gorge sauvage ; mais au lieu d'y monter du fond de la vallée, on y descend du haut des rochers.

En s'en approchant, on rencontre d'abord un ancien fortin appelé la **tour des Femmes**. Elle sert de logement aux pèlerines, auxquelles l'entrée du couvent est interdite. Une construction semblable protège la porte du couvent et s'appelle **tour d'Eudocie**, en souvenir du logement que cette impératrice s'était fait construire près de la laure de saint Euthyme, pour pouvoir s'entretenir avec le célèbre abbé. A la suite de ces entretiens, Eudocie reconnut ses erreurs et rentra dans le giron de l'Eglise (455). La *tour d'Eudocie* renferme un oratoire dédié à saint Simon Stylite et sert d'observatoire au moine-portier. Lorsque celui-ci a vérifié le permis du patriarche grec, la porte extérieure en fer s'ouvre, et l'on traverse une plate-forme occupée par quelques chambres et des écuries. De là on descend un premier escalier de 50 marches, puis un second, et l'on arrive dans une petite cour au centre de laquelle s'élève une construction octogonale surmontée d'un dôme.

L'intérieur est surchargé de décorations et de peintures modernes. C'est le lieu de sépulture du glorieux abbé saint Sabas. Son corps n'y est plus ; il a été transporté à Venise.

Au N.-O. de cet édicule est la **chapelle Saint-Nicolas,** entièrement taillée dans le roc. Derrière une grille, on aperçoit les crânes entassés d'un grand nombre de moines, parmi lesquels on compte ceux des 40 martyrs du VIIe s.

A l'E. de la cour, s'élève l'église du monastère, bâtie en forme de croix grecque, surmontée d'une coupole et soutenue par d'énormes arcs-boutants. Ce monument, qui mesure 24 m. sur 9 dans œuvre, est couvert de peintures à fresque, dont quelques-unes sont très anciennes ; les autres furent exécutées en 1865. L'iconostase qui sépare le chœur de la nef, offre de belles sculptures en bois doré.

Le réfectoire est moderne. De nombreux corridors étroits et des escaliers tournants mettent l'église et le réfectoire en communication avec les cellules des moines, dont la plupart sont creusées dans le roc, à étages superposés.

En sortant de l'église par la porte septentrionale, on monte

par un escalier, à dr , sur une petite terrasse qui surplombe le lit desséché de la gorge d'une hauteur de plus de 160 m. De l'autre côté du ravin, on aperçoit dans la muraille de roc les ouvertures des cavernes habitées par les anachorètes. Au fond du lit du torrent, coule une petite source attribuée à un miracle de saint Sabas. A g., on voit également un vieux palmier qui produit des dattes sans noyau. Saint Sabas, dit la tradition, l'a planté de ses mains dans la fissure d'un rocher. Lorsque l'arbre se meurt, il en repousse un autre. De là on visite la **chapelle de Saint-Jean Damascène**, qui donne accès dans la grotte habitée au VIII[e] siècle par le célèbre Docteur de l'Eglise, et dans laquelle il fut inhumé après sa mort. Son corps a été transporté à Moscou.

Après avoir regagné la cour centrale, on descend par un escalier dans un petit jardin, d'où l'on remonte à une terrasse, pour passer de là dans la **chapelle de Saint-Sabas,** entièrement creusée dans le roc. Une porte qui s'ouvre dans la paroi de l'oratoire communique avec l'antre, où le saint fondateur passa plus d'un demi-siècle dans la prière et la pratique des plus grandes austérités. A cette même grotte se rattache la gracieuse légende du lion qui pendant de longues années tint compagnie au saint abbé. Les *merles de Saint-Sabas*, oiseaux à plumage bleu foncé et à ailes jaunâtres *(Amydrus Tristrami)*, viennent encore chaque jour prendre leur becquée de la main des moines.

La bibliothèque de Saint-Sabas, riche en manuscrits, a été transportée il y a quelques années au couvent de Sainte-Croix, puis à la bibliothèque des manuscrits du patriarcat grec à Jérusalem, où elle est plus en sûreté.

Citons encore au nombre des moines qui ont embaumé cette solitude, saint Jean le Silentiaire, saint Cosme de Maïouma, saint Théophane Graphtos, saint Théodore d'Edesse et saint Aphrodise.

Entre Mar Saba et Nébi Mousa (*V.* Voy. VII, p. 265) s'élève la montagne du *Mountar,* Tour de garde. D'après la tradition juive, c'est là le désert dans lequel on conduisait le bouc émissaire chargé des péchés d'Israël. Arrivée là, la pauvre bête était précipitée dans un abîme.

Couvent de Saint-Théodose.

De Mar Saba, on monte la côte vers l'O., pour suivre ensuite tout le temps la crête de la montagne. On jouit longtemps d'une très belle vue sur la mer Morte, Bethléem, Jérusalem et leurs environs. Après une bonne heure de marche, on arrive au **monastère de Saint-Théodose**, en arabe *Deir Doùsi*, appelé aussi *Deir Ibn Abeid*, parce que ce lieu devint le centre de la tribu des Abdiéh.

Saint Théodose le Cénobiarque, après avoir quitté l'église de la Sainte-Vierge près du *Bir Kadismou* sur la route de Bethléem (*V.* Voy. III, p. 207), se retira en ce lieu solitaire et habita la grotte dans laquelle, suivant une ancienne tradition [1], les trois Mages avaient passé la première nuit, après que l'ange les eut avertis de retourner dans leur pays sans passer par Jérusalem. Il fut bientôt rejoint par un si grand nombre de cénobites, qu'il construisit une quadruple église. Les moines de rite grec célébraient leur office dans la branche la plus grande; une autre était destinée aux moines Arméniens, Arabes et Persans; la 3[e] aux Besses ou moines de langue slave et runique, venus de l'Europe. Les pénitents occupaient la 4[e]. Saint Théodose mourut l'an 520 et reçut la sépulture dans la *Grotte des Mages*, par-dessus laquelle surgit bientôt une nouvelle église. De ces deux églises, du monastère, de l'infirmerie et de l'hôtellerie élevés par le saint fondateur subsistent des restes fort intéressants, avec une grande quantité de débris de sculptures et d'inscriptions. Les moines grecs non-unis s'y sont établis depuis quelques années.

De *Deir Dousi* on peut se rendre soit à Bethléem par l'ancien couvent des Pasteurs, *Siâr el Ghânem*, soit à Jérusalem par un vallon qui débouche dans le *Ouâdi en Nâr*.

VOYAGE XII

De Jérusalem à Nazareth par la Samarie.

De Jérusalem à Nazareth on compte 34 lieues.

La route carrossable de Jérusalem en Samarie n'est construite que jusqu'au *Khan el Loubbân*. De là à Naplouse il faut parcourir 10 km. par un chemin montagneux et 10 autres dans la plaine. La route de Naplouse à Nazareth par Djénîn et el Afoûléh est également projetée. En attendant, le pèlerin devra se résoudre à faire le voyage à cheval.

Le trajet de Jérusalem à Nazareth peut s'effectuer en 3 jours si l'on quitte la ville de bon matin. Il est toutefois préférable d'y consacrer 3 jours 1/2, et de partir de Jérusalem l'après-midi.

S'ils ne forment pas un groupe nombreux, les pèlerins peuvent trouver l'hospitalité pour la nuit à Ramâllah, à 3 h. de Jérusalem, ou à Djifnéh, à 4 h. 1/4 de la Ville sainte, aux presbytères latins. La 2[e] nuit se passera à Naplouse, 12 h. 1/2 de Jérusalem, où les voyageurs recevront le logement soit chez le curé latin, soit dans l'hôtel nouvellement construit par la Société *Hamburg-Amerika-Linie*. On passera la 3[e] nuit à *Djénîn* où se

1. Métaphraste, P. Migne, *P. G.*, CXIV, 478.



DE JERUSALEM A NAPLOUSE
Chemin de Jérusalem à Nazareth
Ch^ins de fer
Routes carrossables
Chemins
Echelle
5 Kil
Deir Scharâf
Zaouâta
Nébi Belân
Dj. Sliman
938 Mt Hebal
Askar
Naplouse
SICHAR
Rafidiyeh
Balata
Deir el Hatab
SICHEM
Sâlim
868 Dj. et Tour
Mt Garizim
SALEM
Bourin
Beit Dedjan
Qallin
Roudjib
Beit Fourîq
Ta'na
THANATH SELO
210 Ras Oumm el Kharroubéh
Scheikh Selmân
Aouertah
GABAA DE PHINEES ?
Haouarah
Beita
823
Yanoun
El Ormeli
JANOE
Zeita
Djema'in
CHUS
Tell el Mazar
Aqrabeh
623
EKREBEL
AKRABBIM
Aïn Djôzeleh
MOCHMOR
Kefr Haris
Yetma
TIMNATH HERES
Djourisch
Qabalân
Dj Sartabeh
SARTABA
Telfit
Qourîyout
Méteil edh Dhib
El Loubban
LEBONA
CARIOTH
Djâloûd
Ed Dômeh
Amouriyeh
Kh. Gharabeh
Seiloun
SILO
Sindjil
Kh. Fasail
PHASAELIS
O^t Fasail
Jourdain
Abouein
744
Djildjilis
Tourmous Aya
THORMASIA
El Mougheir
685
El Arâkêh
GALGALA
Athara
ATAROTH
GABAA DE PHINEES
Bordj Berdaouil
O^{di} Baqr
Selouâd
Aïn Sinia
BAALHASOR
1011
Kh. Samiyeh
NAARATHA
JESANA
Dar Djerir
KEPHAREMONAI
El Aoudjéh et Tahtâni
Djifneh
GOPHNA
Aïn Yebroud
869
EPHEM
El Aoudjéh el Foqa
Beitin
881
BETHEL
Kh. Karoual
O^{di} el Aoudjeh
Rammoun
RAMMON
Kh. es Soumrah
SAMARAIM
Et Tell
HAI
Ramâlla
893
El Bireh
Kh. Haiyan
Désert de Bethaven
Aïn ed Douk
DOCH ?
Bourqeh
Moukhmas
MACHMAS
Dj. Qorontoul
Aïn es Soultân
Rafat
Kh. Athara
ATAROTH
Mt de la Quarantaine
Er Riha
JERICHO
Djédiréh
Er Ram
RAMA
Djeba
GABAA
Vallée d'Achor
Deir el Qelt
Tell Djeldjoul
GALGALA
Nébi Samouil
MASPHA
ADARSA
Kh. Farah
APHARA
Aïn el Qelt
AZMAVETH
GABAATH
Kh. Almit
ALMON
Tal'aled Demm
Aïn Qasr Hadjla
325 BETH HAGLA
ANANIA
NEPHTOA
SAPHA
Anata
ANATHOTH
Loghret ed Debir
DEBERA 287
Lifta
790
Kefr et Tour
Aïn el Haoud
ENSEMES
Dj. Ekleif
Nébi Mousa
Aïn el Hadjla
Bordj el Hammar
El Azariyeh
BETHANIE
Hadj el Arbah
EL QODS
JERUSALEM

trouve également un hôtel de la même société et un autre fort modeste tenu par un indigène. De là, on arrive le même jour à Nazareth qui, outre la grande hôtellerie franciscaine, *Casa Nova,* possède un hôtel européen et plusieurs autres exploités par des indigènes.

Le meilleur moyen de faire ce voyage est de passer la nuit sous la tente. Les dépenses sont plus considérables ; mais on a l'avantage de s'arrêter où l'on veut, à Béthel, Silo, Soulem, Naïm, etc. Il faudra, dans ce cas, faire un contrat en règle avec un drogman, qui aura à s'occuper de la monture, de la literie, de la cuisine et du service de table.

Parmi les localités du pays qu'on traverse, nous indiquerons toutes celles qui offrent quelqu'intérêt ; d'autant plus que les voyageurs ne suivent pas toujours le même chemin. Plusieurs, en effet, désirent visiter certaines villes bibliques qui ne se trouvent pas sur le chemin direct. D'autre part, pendant la saison des pluies, les pèlerins sont obligés de suivre les hauteurs, afin d'éviter les bas-fonds marécageux de certaines plaines.

Départ de Jérusalem.

En sortant de Jérusalem, on se dirige vers le Tombeau des Rois. De là on arrive en 20 min. au mont Scopus, à la bifurcation de la route du mont des Oliviers (*V.* Jérusalem, 6e Visite, p. 181-185). Sur cette éminence, le pèlerin salue une dernière fois la Ville sainte, disant avec le Psalmiste :

« Si jamais je t'oublie Jérusalem,
Que ma droite oublie de se mouvoir ;
Que ma langue s'attache à mon palais
Si je cesse de penser à toi. »

Par un rescrit du 7 juin 1888, le Pape Léon XIII a accordé une indulgence de 300 ans à tout pèlerin qui, en partant de Jérusalem, récite ou chante le psaume CXXXVI, *Super flumina Babylonis.* (*V.* ce psaume à la fin, n° 2).

La route se dirige ensuite vers le N. et passe, 20 min. plus loin, devant *Schafât*, petit village musulman situé à g. sur un plateau de 800 m. d'altitude. On y voit une piscine taillée dans le roc et les vestiges d'une église chrétienne. Schafât répond à **Sapha,** nom que Josèphe interprète par **Scopus,** lieu d'observation. Là le grand-prêtre Jaddus se présenta devant Alexandre le Grand[1]. (*V.* Jérusalem, 6e Visite, p. 185). Quelques auteurs latins du moyen âge l'appellent **Josaphat.**

Cette localité ne semble pas avoir existé au temps du lévite d'Ephraïm : celui-ci l'aurait, sans doute, nommée avant Gabaa[2]. On ne peut donc pas l'identifier avec la ville chananéenne de Nob, et encore moins avec Masphat, le lieu d'assemblée des Machabées, qui portait encore le nom de *Masphate* au temps de Josèphe[3]. D'après les indigènes, Schafât tire son nom de celui d'un roi de Jérusalem. C'est Josaphat : Schafât renferme en effet tous les radicaux de ce nom. Au XIIe s., Fretellus indique l'église Saint-Etienne entre Jérusalem et le village de Josaphat. Marin Sanuto (1322) mentionne cette localité sous le même nom et à la même place.

Le monticule à dr. porte le nom de *Khirbet es Sôma,* ruines

1. A. J., XIII, VII, 5. — 2. Jg., XIX. — 3. A. J., XI, VIII, 5.

du Monceau, ou du Cloître. La colline renferme une grande citerne, des tombeaux taillés dans le roc et quelques vestiges de construction d'apparence moderne.

Gabaath-Saül.

Un peu plus loin apparaît à dr. une haute colline conique (835 m.), appelée *Tell el Foûl,* colline des Fèves. Au sommet on remarque les restes d'une tour carrée d'environ 20 m. de côté, autour de laquelle régnait un chemin de ronde, puis une enceinte. Au bas de la colline se rencontrent des citernes et des pierres provenant d'antiques constructions. Tell el Foûl est communément identifié avec **Gabaa** où s'arrêta le lévite d'Ephraïm. On l'appelait aussi **Gabaath-Saül,** parce que Saül y vit le jour et en fit sa résidence royale. Parfois elle porte le nom de **Gabaa de Benjamin** [1].

Histoire. Le lévite d'Ephraïm partit de Bethléem avec sa femme et son serviteur et arriva en face de Jébus (Jérusalem) au déclin du jour. Au lieu de passer la nuit dans une ville d'infidèles, il préféra continuer son chemin jusqu'à « Gabaa ou Rama ». Il s'arrêta à Gabaa. Là, plusieurs habitants firent subir à sa femme l'indigne outrage qui souleva dans tout Israël un cri d'horreur ; 400.000 combattants s'assemblèrent à Maspha en Ephraïm, sur les frontières de Benjamin, demandant aux Benjamites de leur livrer les coupables. Les Benjamites prirent, au contraire, fait et cause pour les habitants de Gabaa, ce qui amena l'extermination, non seulement de cette ville, mais de presque toute la tribu de Benjamin [2].

La même ville est appelée plus tard Gabaath-Saül, pour la distinguer d'une autre de même nom située un peu plus au N. A Gabaath, les messagers de Jabès vinrent trouver le roi Saül pour solliciter son appui [3]. Là aussi les habitants de Ziph vinrent lui découvrir la retraite de David [4]. Plus tard, les Gabaonites, qui eurent beaucoup à souffrir de Saül, pendirent à Gabaath-Saül, avec l'autorisation de David, deux fils de Respha, concubine de Saül, et cinq fils de Mérob, fille du roi. Respha, pour empêcher les oiseaux de proie et les bêtes fauves de dévorer les cadavres, resta au pied des potences depuis le commencement de la moisson jusqu'à la saison des pluies. En apprenant l'admirable dévoûment de Respha, David alla prendre les ossements de Saül et de son fils Jonathas chez les habitants de Jabès en Galaad, et les ensevelit avec ceux des fils de Respha et de Mérob dans le tombeau de Cis, père de Saül, à **Séla** [5], ville de Benjamin. Le livre de Josué indique Séla non loin de Jérusalem, mais cette localité n'a pas encore été retrouvée.

Isaïe, décrivant la marche des Assyriens contre Jérusalem, nous montre Gabaath-Saül au S. de Rama, *er Râm* [6]. Josèphe rapporte que Titus, s'avançant de Gophna, *Djifnéh,* établit son camp « dans le lieu appelé par les Juifs en leur langue la **vallée des Epines,** près d'un village nommé Gabaath-Saül, et se tint à environ 30 stades (5 km. 1/2) de Jérusalem [7]. » Cette distance nous conduit au *Ouâdi ed Doumm,* arbustes épineux, qui s'étend au N.-O. de Tell el Foûl, et qui plus loin vers l'O. porte dans la Bible le nom de **vallée de Soreo.**

Anatoth. Du sommet de *Tell el Foûl,* on aperçoit au S.-E. le petit village d'*Anâta,* qui semble avoir été fortifié jadis et qui

1. Jg., XX, 4 et 10. — 2. Jg., XIX, XX. — 3. I R., XI, 4. — 4. I R., XXIII, 19. — 5. II R., XXI. — 6. Is., X, 32. — 7. G. J., V, II, 1.

possède les vestiges d'une église pavée de mosaïques. C'est l'ancienne ville d'**Anatoth,** patrie du prophète Jérémie.

Les données fournies par la Bible, Eusèbe et saint Jérôme permettent d'identifier sans hésitation Anâta avec Anatoth. Cette ville vit naître Abiézer et Jéhu, deux des vaillants de David, et le grand-prêtre Abiathar qui favorisa la conspiration d'Adonias, fils de David. Elle est surtout célèbre pour avoir été le berceau de Jérémie, qui, d'ailleurs, n'était pas « prophète dans sa patrie ; » car il fut en butte à la haine de ses concitoyens.

A 5 km. à l'E. de *Tell el Foûl*, existe une ancienne localité en ruines appelée *Khirbet Almît*. C'est la ville d'**Almath** [1], appelée **Almon** dans le livre de Josué (XXI, 18) qui la cite entre Gabaa, *Djéba*, et Anatoth. Le Targum Jonathan (II R. XVI, 5) rend **Bahurim** par Almat. Ce sont là deux villes distinctes, mais voisines l'une de l'autre.

Au N., on aperçoit *Hizméh*, **Azmaveth,** *er Râm*, **Rama,** *Djéba*, **Gabaa,** *Mukhmâs*, **Machmas,** etc. (*V.* plus loin à *Djéba*, p. 315).

A l'O. on voit *Beit Iksa*, *Beit Hanina*, **Anania** et d'autres localités autour de Nébi-Samouîl (*V.* Voy. 293).

Adarsa. En avançant de 20 min. au N. de Tell el Foûl, on rencontre un chemin qui se détache de la route à g. C'est là que la voie romaine de Césarée-Lydda-Béthoron se rencontrait avec celle de Jérusalem à Naplouse. Au N.-O. de la bifurcation, une colline verdoyante porte le nom de *Khirbet Adaséh*. C'est **Adarsa** [2] ou **Adazer** [3] de la Bible, appelée **Adasa** par Josèphe [4]. Ce lieu est devenu célèbre par la brillante victoire que Judas Machabée remporta sur Nicanor l'an 161 av. J.-C. En souvenir de ce glorieux fait d'arme qui rendit à la terre de la Judée la tranquillité pour quelque temps, on institua une fête annuelle qui se célébrait encore au temps de l'historien juif.

Gabaon. Le chemin à g. mène en une h. à *el Djib*, village perché sur une colline conique (710 m.), formée d'une suite de gradins naturels concentriques, au milieu d'une fertile campagne arrosée par huit sources différentes. Malgré quelques difficultés qu'offrent les récits des anciens, *el Djîb* est identifié presque unanimement avec la célèbre **Gabaon,** en hébreu **Gibôn.**

Gabaon, primitivement habitée par les Hévéens [5], était une cité royale dont dépendaient Caphira, Béroth et Cariathiarim. A l'arrivée des Hébreux, les Gabaonites surprirent la bonne foi de Josué et échappèrent par leur stratagème à l'extermination [6]. Gabaon fut assignée à la tribu de Benjamin et devint ville sacerdotale.

Un jour, les partisans de David, commandés par Joab, et ceux d'Isbo-

1. I Par., VI, 60. — 2. I Mach., VII, 40-49. — 3. II Mach., XV, 36. — 4. G. J., XII, x, 5. — 5. Jos., XI, 19. — 6. Jos., IX. 2.

seth, fils de Saul, conduits par Abner, se rencontrèrent près de la piscine de Gabaon. Il y eut d'abord un combat singulier. Douze champions de chaque côté entrèrent en lice, et leur ardeur fut telle qu'ils se passèrent tous l'épée à travers le corps et tombèrent morts tous ensemble. Ce lieu reçut le nom de « **Champ des vaillants** ». La mêlée devint alors générale et Abner fut battu et mis en fuite[1]. L'une des sources d'*el Djîb* jaillit toujours au fond d'une grotte et alimente une antique et vaste piscine qui rappelle le grand bassin d'Hébron. Le vallon, qui s'étend au N. du village, porte le nom de *Ouâdi el Askar*, vallée des Soldats.

Lorsque David ramena l'arche d'alliance à Jérusalem, le tabernacle resta à Gabaon avec l'autel des holocaustes, sur lequel on sacrifiait chaque jour. Gabaon était avant la fondation du Temple le *haut lieu* le plus important de tous ceux qui furent consacrés au Seigneur. Salomon y alla un jour offrir 1.000 victimes en holocauste, et obtint, sur sa prière, le don de sagesse[2].

Joab, qui avait traîtreusement tué Abner à Hébron et soutenu le parti d'Adonias contre Salomon, alla se réfugier après la mort de David, dans le tabernacle de Gabaon ; mais là il fut tué par Bananias, sur l'ordre de Salomon[3].

Rama.

Rama. A 25 min. de la bifurcation, on atteint *Khoraîb er Râm*, khan abandonné, qui ne semble pas être très ancien. Dix min. plus loin, on est en face d'er Râm, pauvre village qui s'élève à dr. sur une colline de 793 m. d'altitude. On y voit un réservoir et quelques pierres antiques. Le *Oueli Scheikh Hasin*, qu'on aperçoit à l'O. du hameau, est construit dans les ruines d'une ancienne église. *Er Râm* est la ville de **Rama**, patrie et lieu de sépulture du prophète Samuel.

Parmi les villes assignées par Josué à la tribu de Benjamin se trouvent, à la suite, Gabaon, Rama et Béroth[4]. Rama en hébreu signifie hauteur, *lieu élevé*. Les dérivés Ram, Ramah, au pluriel Ramath, Ramatha, au duel Ramathaïm, souvent avec l'article *ha*, Armathem, ont tous le même sens. En Palestine, beaucoup d'anciennes localités portaient un de ces noms ; mais la Bible n'en mentionne qu'une seule dans le territoire de Benjamin ; c'est la patrie de Samuel.

Le texte hébreu du Ier livre des Rois nous apprend à deux reprises que Samuel fut enterré « dans sa maison à Rama[5]. » La Vulgate et la version syriaque rendent ce nom par Ramatha. Les Septante écrivent Armathem et la version chaldéenne une fois *Rama* et l'autre fois *Ramatha*. Ailleurs, le texte hébreu du même livre désigne aussi la patrie de Samuel sous le nom de Ramatha. Dans tous les autres livres sacrés Rama et Ramatha sont une seule et même ville, et il ne peut y avoir de doute que **Ramathaïm-Sophim** ne soit identique avec Rama.

Ramathaïm-Sophim, qui n'apparaît qu'une fois dans la Bible, signifie la *double hauteur des vedettes*. Cette ville a toujours offert de grandes difficultés aux exégètes, parce que grammaticalement son nom n'est pas explicable. Les Septante ont fait une rectification en remplaçant le mot, *Sophim* par *Seipha*, pluriel de *Sufites*. Comme Elcana, père de Samuel descend de *Suph l'Ephraïte*, on propose de lire (I R. I, 1) : « Un homme de Ramathaïm, des Suphites des pays montagneux d'Ephraïm..., » ou bien : « Un homme de Ramathaïm, un Suphite[6]... »

Rama de Benjamin est invariablement indiqué au N. de Jérusalem et

1. II R., II, 2-17. — 2. III R., III, 4-15 ; — IX, 2. — 3. III R., II, 34. — 4. Jos., IX, 17. — 5. I R., XXV, 1 ; — XXVIII, 3. — 6. *V.* D. B. H., IV, 198.

fixé avec assez de précision au village moderne d'er Râm, à 9 km. au N. de la Ville sainte.

Le lévite d'Ephraïm arrivé de Bethléem en face de Jérusalem, se décide à aller plus loin « à Gabaa (Tell el Foûl) ou à Rama. » Le palmier de Débora se voyait entre Rama et Béthel sur la montagne d'Ephraïm [1]. Après le schisme des tribus du N., Baasa, roi d'Israël, s'avance contre Juda et s'empare de Rama. Déjà il renforçait les fortifications de la ville, dans le but d'empêcher qui que ce fut de sortir de Juda ou d'y entrer, quand il dut se retirer [2]. Josèphe indique *Ramatha* conquise par Baasa à 40 stades au N. de Jérusalem [3]. Er Râm occupe en effet une position stratégique et répond assez bien à la distance indiquée par l'historien juif. Isaïe la montre au N. de Gabaath-Saül [4]. Puis, après la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor, le convoi des captifs conduits à Babylone passa par Rama, et c'est là que le prophète Jérémie fut délivré de ses chaînes et remis en liberté [5]. Enfin, Eusèbe et saint Jérôme écrivent : « Rama dans la tribu de Benjamin, ville de Saül, est à 6 milles (9 km.) au N. d'Ælia, vers Bethel [6]. » Mais ne sachant où localiser Ramathaïm-Sophim, et connaissant un bourg du nom d'Armathem, Arimathie, près de Lydda, ils fusionnèrent la première avec la seconde, comme ils l'ont fait pour les deux Emmaüs, les trois Maspha et d'autres localités de même nom. Quelques-uns ont cherché le même Ramathaïm-Sophim au Maspha de Benjamin que Samuël a rendu glorieux par ses exploits et qui porte le nom de *Nébi Samouîl.*

Gabaa, Machmas, Asmaveth. Une excursion d'*er Râm* à *Djéba*, l'antique Gabaa (35 min.), est fort intéressante, parce que cette localité (801 m.) domine un pays pittoresque et plein de souvenirs bibliques.

Gabaa. D'er Râm on suit, dans la direction de l'E., la crête de la longue colline jusqu'à *Djéba*, village musulman qui couronne la montagne à son extrémité. Sa position stratégique est importante et l'on y voit beaucoup de vestiges d'anciennes fortifications. Djéba est sans aucun doute la ville de **Gabaa** où les Philistins avaient établi une garnison et d'où ils furent délogés par le vaillant Jonathas, fils aîné de Saül [7].

Machmas. A 3 km. en ligne droite au N.-E. de Djéba apparaît le village de *Mukhmâs*, également dans une très forte position. C'est l'ancienne ville de **Machmas**, occupée par les Philistins après leur expulsion de Gabaa. Ces deux localités sont séparées par le *Ouâdi Soueïnit*, gorge sauvage et profonde, bordée d'immenses rochers élevés à pic. On y reconnaît les deux rochers restés célèbres dans la Bible sous le nom de **Bôses** et de **Sénéh** [8]. Il semble même que la gorge *Soueïnit* ait tiré son nom de ce dernier.

Jonathas, suivi de son écuyer, escalada les flancs escarpés de la vallée, attaqua, avec une audace inouïe, le poste ennemi et tua 20 hommes. Au bruit des armes, Saül s'élança avec ses troupes vers le lieu du combat et infligea une défaite sanglante à l'armée philistine qui fut poursuivie jusqu'à Aïalon. La nature du terrain illustre d'une manière surprenante les récits du XIII[e] et du XIV[e] chapitre du I[er] livre des Rois. Une colline

1. Jg., IV, 5. — 2. III R., XV, 17. — 3. A. J., VIII, XII, 3. — 4. Is., X, 28. — 5. Jér., XL, 1. — 6. O. S., 144. — 7. I R., XIII, 3. — 8. I R., XIV, 4.

située au N.-O. de Mukhmàs porte le nom de *Tell el Askar,* colline des Soldats.

De Djéba, on découvre aussi l'emplacement de **Haï** près de *Beitîn*, **Béthel,** puis le **rocher de Remmon,** plus loin **Ephrem** où Jésus se retira avant sa passion, et **Baalhazor.** Nous en donnerons la description plus loin, p. 318 et p. 320.

Azmaveth. A 2 km. au S. de Djéba, on voit le petit village de *Hizméh*, qui répond fort bien à la ville d'**Azmaveth,** citée avec Anatoth, Béroth et Rama [1], et qui, avec Gabaa, envoya des chantres à Jérusalem lors de la dédicace des nouvelles murailles, sous Néhémie [2].

Gédérah. En reprenant la route à *er Râm*, on aperçoit à 3 km., à l'O., le petit village de *Djédiréh* qui répond à la ville de **Gédérah de Benjamin,** d'où était originaire Jézabad, un des vaillants de David [3].

Puis, 20 min. plus loin, apparaît à g. le hameau de *Kalendiyéh*, la **Kalandie** des Croisés, un des 21 villages donnés en fief aux chanoines du Saint-Sépulcre sous le règne de Godefroy de Bouillon.

Ataroth. En continuant la marche pendant 20 autres min., on rencontre à dr. le hameau de *Kefr Akab,* et on laisse à g. une ancienne localité en ruines nommée *Khirbet Atâra*, qui semble bien être **Ataroth,** ville de la frontière septentrionale de Benjamin.

De Béthel, la frontière « descendait à Ataroth-Addar, par la montagne qui est au-dessous de Béthoron-le-Bas [4]. » Cette ville ne peut pas être à la fois au midi de Béthel et de Béthoron. Il faut supposer qu'il y a une petite lacune dans le texte et voir dans Ataroth-Addar deux villes : la première au midi de Beitîn représentée par *Khirbet Atâra,* et la seconde au S.-O. de Beit Our et Tahta, où se trouve le *Khirbet ed Dariyéh.*

On s'est beaucoup occupé en ces derniers temps de *Aïn-Misbah* et de *Tell el Nasbéh* dans le voisinage de *Khirbet Atâra ;* mais bien inutilement. « Pour les paysans de la contrée, dit M. L. Heidet, *Nasbèh* comme *Misbah*... sont des noms purement arabes et *d'origine récente,* dont la similitude avec Mispha est purement fortuite [5]. »

Jarephel. A l'O.-S.-O. de *Khirbet Atâra* existe un hameau du nom de *Râfat*, avec de beaux sépulcres juifs de 2 à 8 fours à cercueil. Il est possible que ce soit la ville d'**Irpeel ou Jarephel** de Benjamin [6].

Ramâllah. A g., on rencontre ensuite un chemin qui en 45 min. mène à *Ramâllah*, dans la direction du N.-O. C'est un grand village habité exclusivement par des chrétiens au nombre d'environ 5.000, dont la grande majorité sont de rite grec non-uni ; puis viennent les Latins avec deux écoles ; celle des filles est dirigée par les Sœurs de Saint-Joseph. Les

1. Esd., II, 24. — 2. Néh., XII, 29. — 3. I Par., XII, 4. — 4. Jos., XIX, 13. — 5. D. B. V., IV, 842. — 6. Jos., XVIII, 27.

Anglais et les Quakers américains y ont aussi établi une mission et des écoles. Dans la maison du patriarcat latin, le curé donne l'hospitalité aux pèlerins.

En suivant un vallon assez dénudé et en traversant ensuite un plateau aride qui fait partie de la ligne de partage des eaux entre la Méditerranée et le Jourdain, on arrive en 40 min à *el Biréh*, situé à 15 km. de Jérusalem.

Béroth.

El Biréh, les Puits, est l'ancienne **Béroth,** en hébreu **Beeroth,** les Puits, ville de Benjamin.

Dans la liste des places habitées par les successeurs du grand-prêtre Tobias, la Chronique samaritaine nomme dans le texte samaritain **Beirothah,** rendue dans la version arabe par *el Biréh*[1].

Au XII[e] s., les Croisés l'appelèrent **Bira** et aussi la **Grande Mahonnerie**. Au XIV[e] s. le voyageur israélite Isaac Chélo dit : « De Rama on se rend à Beeroth, ville mentionnée par Josué. On la nomme aujourd'hui Albérah (al Bérah)[2]. »

Cette ville semble figurer dans la liste des places conquises par Thoutmès III sous le nom de **Bartu**. A l'arrivée des Hébreux, elle formait une confédération avec Gabaon et quelques autres villes[3]. Josué l'assigna à la tribu de Benjamin[4].

Baana et Réchab, qui assassinèrent Isboseth, fils de Saül, et que David fit pendre à Hébron, étaient natifs de Béroth[5], ainsi que Naharai, écuyer de Joab, le neveu de David[6].

El Biréh, habitée par un millier d'habitants, est bâtie sur une colline rocheuse (893 m.). Au bas de la colline, tout près de la route, à dr., coule une magnifique source dont l'eau alimente un petit réservoir surmonté d'un oratoire musulman. Elle s'écoulait autrefois dans deux grands bassins d'un beau travail, dont on voit encore quelques pans de mur. Au S.-E. de la fontaine, s'élève un vaste *khan* bien construit, mais fort délabré aujourd'hui. Au temps de Quaresmius (XVII[e] s.) il était encore fréquenté par les caravanes.

Eglise de la Sainte-Famille. L'église en partie debout au sommet du village, fut terminée l'an 1146, ainsi que l'hôpital qui en dépendait. Elle est divisée en 3 nefs et présente une longueur totale de 43 m. sur une largeur de 22. Les murs ont 2 m. 70 d'épaisseur ; les angles et d'autres parties de l'édifice sont construits avec des pierres à bossage. Ce monument a sans doute remplacé une église plus ancienne ; car, d'après la tradition, c'est le lieu où Marie et Joseph, revenant de Jérusalem, se sont aperçu que l'Enfant Jésus n'était pas avec ses compagnons de voyage, comme ils l'avaient supposé. Ils retour-

1. S. W. P., *S. P.*, 230. — 2. Carmoly, *op. cit.*, 249. — 3. Jos., IX, 17. — 4. Jos., XVIII, 25. — 5. II R., IV, 2-9. — 6. II R., XXIII, 37.

nèrent aussitôt à Jérusalem et le retrouvèrent au Temple au milieu des docteurs de la loi. (*V.* Luc, II, 40-52, **n° 39**).

L'*iter diei*, la journée de marche de saint Luc, correspond en Orient à 6 ou 7 heures. Mais ici, il ne signifie pas tant le chemin qu'on peut parcourir en un jour, que la première étape d'une caravane où se trouvaient des enfants. Le départ des grandes caravanes s'organise lentement, et la première étape est d'ordinaire très courte, comme le prouve, du reste, *el Biréh*, où de temps immémorial s'élevait près de la belle source un caravansérail pour les voyageurs se rendant de Jérusalem en Samarie et en Galilée. En Orient, les usages des caravanes changent difficilement.

D'*el Biréh*, un chemin carrossable conduit en 15 min. à *Ramâllah*, vers l'O.

Beitîn, la célèbre **Béthel**, se trouve à un peu plus de 2 km. à dr. de la route carrossable. Si l'on veut s'y rendre, on prend le chemin qui se détache de la route à 400 m. au N. d'el Biréh et qui y conduit en 40 min. A mi-chemin, on rencontre à g. deux sources dont l'une se déverse dans deux grottes, confondues, au XII[e] s., avec l'*Ayoûn el Hàrâmiyéh*, sources des Voleurs, qu'on trouvera près de Silo. Dix min. avant d'arriver au village, on laisse à g. une 3[e] source, *Aïn el Akabéh.*

Béthel.

La ville chananéenne de **Luz** ou **Luza,** les Amandiers, est appelée depuis le temps des Patriarches **Béthel,** Maison de Dieu. C'est le premier sanctuaire de la Palestine, particulièrement riche en souvenirs bibliques.

Disons d'abord que peu de villes ont leur position déterminée avec plus de précision que Béthel. Elle se trouve, d'après la Bible, dans les montagnes d'Ephraïm, sur le chemin de Sichem, au S. de Silo et au N. de Rama. Eusèbe et saint Jérôme la placent à 12 milles (18 km.) de Jérusalem, à dr. de la route qui de la Ville sainte conduit à Naplouse. C'est le site de *Beitîn* (881 m.).

A son entrée dans la terre de Chanaan, Abraham fixa sa tente à l'orient de Luz, « entre Béthel et Haï, » et y bâtit un autel au Seigneur. Revenant d'Egypte, il retourna au même lieu et campa près de l'autel. C'est là qu'il se sépara de Lot, son neveu, après que celui-ci eut choisi pour sa part la plaine du Jourdain, qu'on aperçoit des sommets les plus élevés au S.-E. de Beitîn, avec la partie septentrionale de la mer Morte.

Jacob, fuyant devant son frère Esaü, s'arrêta en ce même lieu et vit en songe une échelle qui allait depuis la terre jusqu'au ciel, et sur laquelle montaient et descendaient les anges de Dieu. L'Eternel lui promit alors la terre sur laquelle il reposait. A son réveil, Jacob prit la pierre dont il avait fait son chevet et l'érigea en monument, disant : « Que ce lieu est redoutable ! C'est bien ici la maison de Dieu, c'est ici la porte du ciel ! » En même temps il nomma ce lieu **Béthel**, maison de Dieu. Lorsqu'il revint de Mésopotamie, il se rendit de Sichem à Béthel sur l'ordre du Seigneur et en fit un sanctuaire. Dans une nou-

velle apparition, Dieu confirma au patriarche son nom d'Israël et lui renouvela ses promesses antérieures. C'est aussi près de ce lieu « sous le Chêne des Pleurs, » que fut enterrée Débora, la nourrice de Rébecca. Le nom de Béthel imposé à ce lieu par Jacob, s'étendit à la ville voisine et remplaça celui de Luz, au temps des Israélites.

Après la conquête de la Terre promise, Béthel fut attribuée aux fils de Benjamin ; mais les Ephraïmites, enfants de Joseph, s'en emparèrent plus tard [1]. C'est entre Rama et Béthel que la prophétesse Débora, assise sous son palmier, recevait les enfants d'Israël pour régler leurs différends.

Afin de venger le crime commis à Gabaa sur la femme du lévite d'Ephraïm, 400,000 Israélites s'étaient assemblés à Masphath, la Hauteur, apparemment en Ephraïm. Avant de marcher contre les Benjamites, ils montèrent à Béthel, où se trouvait temporairement l'arche d'alliance, comme le texte hébreu (Jg. XX, 27) le dit expressément. Là ils consultèrent le Seigneur et pleurèrent devant lui, tout en se livrant au jeûne et en offrant des holocaustes et des hosties pacifiques [2].

Chaque année, le prophète Samuel se rendait à Béthel, comme à Maspha et à Galgala, pour juger le peuple [3]. Au début du schisme d'Israël, Jéroboam interdit à ses sujets le pèlerinage à Jérusalem et fit ériger dans Béthel un veau d'or.

Elie, peu avant son enlèvement au ciel, visita Béthel qui possédait alors une école de prophètes. Elisée, son disciple, y revint peu après, à son retour du Jourdain. Comme il s'approchait de la ville, une troupe d'enfants en sortirent et l'accablèrent d'insultes. « Monte, tête chauve, monte, tête chauve, » lui crièrent-ils. Le prophète les maudit au nom du Seigneur, et aussitôt deux ours sortirent des bois et déchirèrent 42 de ces jeunes insolents.

Malgré les réprimandes des prophètes Amos, Osée et Jérémie, le roi Jéhu et ses successeurs toléraient le culte idolâtrique dans cette ville. A la chute de Samarie, les Assyriens emportèrent les idoles de Béthel [4]. Plus tard, Josias, roi de Juda, pollua ses *hauts lieux*. Après la captivité de Babylone, la ville fut habitée de nouveau par quelques Benjamites. Sous les Machabées, Bacchides, général syrien, y construisit un fort. Finalement Vespasien s'empara de la ville, ainsi que d'Ephraïm, sa voisine.

Beitîn a environ 400 habitants qui vivent dans de misérables cabanes. L'une de ses sources coule au S.-O. du village, au fond d'un petit réservoir circulaire ménagé au milieu d'un immense bassin de 96 m. de longueur sur 66 de largeur, appelé *Bahr Beitîn*, mer de Beitîn ; il est à moitié remblayé et sert d'aire pour battre le blé. Au N.-O., au point le plus élevé du village, on remarque une tour restaurée au XII[e] s. et les vestiges d'une église de la même époque dédiée à Saint-Joseph ; depuis 1892, elle est remplacée par une mosquée.

A 800 m. environ du village, à l'E.-S.-E., s'élève une colline appelée *Bordj Beitîn*. On y voit les traces d'une ancienne église du V[e] au VII[e] s., et d'un monastère transformé plus tard en forteresse. C'est là que M. V. Guérin voit l'emplacement de l'autel d'Abraham et de Jacob.

Haï. A 2 km. 1/2 à l'E.-S.-E. de Beitîn, une colline escarpée et toute couverte de pierres porte le nom de *et Tell,* sans autre déterminatif. Un

1. Jg., I, 22 et 26. — 2. Jg., XX, 27 ; — XXI, 2. — 3. I R., VII, 16. — 4. Os., X, 5-6.

km. plus loin, dans la même direction, on aperçoit le village de *Deir Diouân,* et à 500 m. au S. du village, une colline s'appelle *Khirbet Haiyân.* Haï signifie monceau de pierres, en arabe *et Tell.* C'est le mot équivalent à *et Tell* qu'emploie l'Ecriture sainte en disant que Josué, après avoir fait passer tous les habitants au nombre de 12.000, au fil de l'épée, « brûla la ville de Haï et en fit un monceau éternel [1]. » Aussi, quelques palestinologues voient-ils dans *et Tell* l'emplacement de la célèbre ville chananéenne. D'autres croient que *Haiyân* représente Haï, appelée par Josèphe *Aïna* [2]. D'autres enfin identifient cette ville avec *Khirbet el Houdeirèh,* au S.-E. de Beitîn, parce que ses ruines étendues, ses nombreuses citernes et son grand réservoir accusent une ville de grande importance.

Bethaven. L'emplacement de cette ville, située tout près de Haï, n'a pas été retrouvé. Elle donna son nom au *désert* qui bordait la frontière septentrionale de Benjamin, c'est-à-dire, à l'aride contrée qui s'étend du S.-E. de Beitîn vers le Jourdain.

Rocher de Remmon. A 5 km. à l'E. de *Beitîn* et à 2 km. 1/2 au N.-N.-E. de *Deir Diouân,* se dresse une colline conique, escarpée et percée de grottes. Elle est couronnée d'un village appelé *Rammoûn.* C'est le **rocher de Remmon,** où pendant la guerre d'extermination s'étaient réfugiés 600 Benjamites. Ceux-ci restèrent pendant quatre mois sur cette colline, jusqu'à ce que les autres tribus leur eussent offert la paix [3]. Eusèbe indique le rocher de Remmon à 15 milles (22 km.) au N. de Jérusalem.

Ephrem. A 6 km. au N.-E. de *Beitîn*, à 2 km. au N. de *Rammoun*, une colline conique très élevée (823 m.) porte un grand village appelé *Tayébèh*, où n'habitent que des chrétiens, savoir 650 Grecs non-unis, 300 Latins et 50 Melchites. D'après la carte de Mâdaba et les renseignements fournis par la Bible, Tayébèh occupe l'emplacement d'**Ephrem,** « ville d'une contrée voisine du désert, » dans laquelle Jésus se retira et séjourna quelque temps avec ses disciples, lorsque le Sanhédrin eut décrété sa mort [4].

Ephrem, Ephrata, Ephron est la même ville qu'**Ophra** énumérée dans le livre de Josué (XVIII, 23) parmi les villes du N.-E. de Benjamin [5]; mais en réalité, elle devint le partage des Ephraïmites [6]. Eusèbe indique **Aphra** ou **Ephrem** au 5ᵉ mille de Béthel, ce qui nous mène aussi à Tayébèh.

En continuant la route sans passer par Beitîn, on arrive en 20 min., à g., près d'un petit lac, *el Bâloua,* presque toujours sec en été.

A 2 km. 1/2 du lac, on rencontre le petit village de *Sourda* étendu sur le flanc d'une colline au pied de laquelle jaillit la source d'*Aïn Djélazoûn. Sourda* est peut-être **Saréda,** patrie de Jéroboam, premier roi d'Israël, dans le royaume du N. [7].

On laisse ensuite à g. la riante vallée plantée de vignes

1. Jos., VII et VIII. — 2. A. J., V, I, 12. — 3. Jg., XX, 47. — 4. Jean, XI, 54. — 5. Cf. I R., XXIII, 17. — 6. Jos., XVI, 2. — Jg., I, 23. — 7. III R., XI, 26.

appelée *Ouâdi Djifnèh*, au fond de laquelle on rencontre, au bout de 20 min , le village du même nom.

Gophna.

Djifnèh est l'ancienne **Gophna,** chef-lieu d'une des dix toparchies de la Judée au temps des Romains. Gophna répond à la ville biblique d'**Ophni,** mentionnée parmi les cités de Benjamin[1]. Vespasien s'en empara l'an 69 et y laissa une garnison romaine.

Le village est assis au milieu d'une gracieuse oasis de verdure. De haute antiquité la localité fut célèbre par ses vignobles, d'où son nom de *Guphna* qui en grec signifie cep de vigne, comme *Dafn* en arabe. La population se compose d'environ 300 Grecs non-unis et d'autant de Latins. La paroisse catholique, desservie par un prêtre du patriarcat, possède une école de filles dirigée par les Sœurs du S. Rosaire.

Les pèlerins sont hébergés au presbytère.

A l'E. du presbytère, on a découvert les vestiges d'une ancienne église. Celle des Grecs, au S. du village, s'élève également sur les ruines d'un monastère byzantin ; on y remarque, entre autres antiquités, un beau sarcophage enclavé dans une muraille. Vers le S., une colline est couronnée des ruines d'un château fort.

Berzétho. A 1 km. 1/2 à l'O. de Djifnèh, se rencontre un petit village du nom de *Bir ez Zeit.* C'est probablement là que Judas Machabée périt glorieusement dans un combat acharné contre Bacchides. Cette bataille, dit Josèphe, eut lieu au N. de Jérusalem à **Berzétho ou Bethzéto,** d'où Judas poursuivit l'ennemi jusqu'à la montagne d'**Asa**[2]. Le Ier livre des Machabées appelle cette même montagne **Azotus** (IX, 14).

Au N.-O. de Djifnèh, dans une localité appelée *Tibnéh,* M. V. Guérin croit avoir découvert le tombeau de Josué.(*V.* plus loin, p. 327.)

LA SAMARIE

Peu après la mort de Salomon, les tribus du N. se séparèrent de la maison de David et fondèrent un nouveau royaume qui, à cause de son étendue, prit le nom de royaume d'Israël (981 ou 963).

Le nouveau royaume eut pour capitale Sichem, puis Thersa et enfin Samarie, ville fondée par Omri, de l'an 913 à 902. La nouvelle capitale étendit son nom au pays d'Ephraïm et même à tout le royaume, dont les limites variaient selon les événements. Les luttes intestines, les révolutions de palais et les changements continuels de dynasties, joints à une inimitié pro-

1. Jos., XVIII, 24. — 2. A. J., XII, XI, 4 et 5.

fonde pour le royaume de Juda, obligèrent les rois d'Israël à rechercher les alliances avec les puissances païennes et préparèrent la ruine de la nation. Les Israélites furent déportés en Assyrie par Téglatphalasar III, Salmanasar V et Sargon II qui détruisit la ville de Samarie en 722 et mit fin au royaume du N. Cinquante ans plus tard, les Assyriens remplacèrent la population exilée par des gens de Babylone, de Cutha et d'autres pays étrangers. Ces nouveaux colons vinrent avec leurs divinités nationales. Ils adoptèrent cependant peu à peu la loi mosaïque pratiquée par les Israélites restés dans leur patrie, et créèrent une religion nouvelle, mélange disparate de mosaïsme et d'idolâtrie. Ils furent désignés sous le nom de Samaritains.

Moins d'un siècle et demi après la chute de Samarie, Jérusalem fut détruite par Nabuchodonosor et les habitants du royaume de Juda transportés à leur tour à Babylone. Lorsque 70 ans plus tard ils revinrent de la captivité, ils refusèrent aux Samaritains la faveur de coopérer à la reconstruction du Temple. Dès lors, ceux-ci vouèrent aux Juifs une haine mortelle.

Après avoir été une province assyrienne, la Samarie passa successivement au pouvoir des Chaldéens, des Perses et des Grecs-Macédoniens. Sous les Asmonéens et Hérode le Grand, elle retourna à la Judée ; mais à cette époque, elle était limitée au N. par la Galilée.

De Djifnèh à el Loubbân.

Au-delà de Djifnèh, la route continue le long de la fertile vallée.

Kephar Emona. Elle laisse à dr. le *Khirbet Kefr Ana*, probablement le **Kephar Emona,** ville de Benjamin[1], appelée **Anât** dans le Talmud[2].

En 35 min., on atteint par de grandes courbes le village d'*Aïn Sînia* (22 km. de Jérusalem). Ce lieu semble être la ville biblique de **Jésana.**

Abia, roi de Juda, après avoir remporté une éclatante victoire sur Jéroboam Ier, se rendit maître d'Ephrem, de Béthel et de **Jésana**[3]. Josèphe raconte qu'Hérode le Grand remporta une victoire sur Pappus, général de l'armée d'Antigone, à **Isana**, au S. de la Samarie[4]. En 1872, on découvrit sur l'une des tombes d'*Aïn Sînia* une inscription hébraïque mutilée.

La route monte ensuite vers le N., toujours le long de la vallée. Arrivé au sommet d'une colline, on voit à g. le gros village d'*Atâra*, qui paraît être l'ancienne **Atarôth,** ville méri-

1. Jos., XVIII, 24. — 2. Neubauer, *op. cit.*, 154. — 3. II P., XIII, 19. — 4. A. J., XIV, XV, 12.

dionale d'Ephraïm [1], qu'Eusèbe appelle, d'après les Septante, **Archiataròth d'Ephraïm** [2].

A dr., on aperçoit le village d'*Yébroûd* et, un peu plus loin, celui de *Sélouâd*. Du même côté, apparaissent les ruines d'une forteresse des Croisés au sommet d'une colline (793 m.). C'est l'ancien château de Baudouin, que les Arabes appellent *Bordj Berdaouîl*.

Baalhasor. La route fait un brusque détour vers l'E., et à environ 4 km. du côté de l'orient, on aperçoit une haute montagne (945 m.) qui domine tous les alentours. Elle est appelée *Tell Asoûr*. C'est **Baalhasor** que la Bible indique près de la ville d'Ephraïm (Tayébèh).

Absalon, fils de David, possédait à Baalhasor un grand domaine et de nombreux troupeaux. A l'occasion de la tonte des moutons, il donna un grand festin auquel il convia tous ses frères. Vers la fin du banquet, il fit tuer son frère Amnon, pour venger l'outrage fait à sa sœur Thamar [3].

La route s'engage alors dans le *Ouâdi el Harâmiyéh*, vallée des Voleurs, ombragée d'arbres fruitiers et autres.

Ayoûn el Harâmiyéh. 31 km. Après avoir suivi la vallée sur un parcours de 3 km., on arrive près d'un ancien khan en ruines. Des flancs rocheux de la gorge, à g., l'eau suinte avec abondance et forme la *source des Voleurs*, *Ayoûn el Harâmiyéh*, nom qui signifie aussi les *Yeux des Voleurs*, représentés par de petites cavernes creusées dans la paroi rocheuse.

A l'E. de la source s'élève une colline qui ne le cède en hauteur qu'au *Tell Asoûr* et qui sur trois de ses flancs est inaccessible. Au sommet elle porte les ruines du *Bordj Lisânéh*, tour de la Langue. C'est une construction du XIIᵉ s., faite avec des matériaux romains. A l'O. de la tour, se trouvent les ruines d'une église d'origine byzantine. Le *Ouâdi el Harâmiyéh* est la clef de la route de Jérusalem à Naplouse, et de tout temps, on a protégé ce défilé par des fortins contre les brigands.

Après 45 min. de circuit au fond de la vallée, la route débouche dans une plaine fertile dominée par un gros village musulman appelé *Sindjîl*. Il doit son nom à Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse.

Fretellus (1145) mentionne le casal Saint-Gilles entre Jérusalem et Naplouse. Au sommet de la colline, on remarque deux édifices en ruines, datant de l'époque des Croisades : l'un porte le nom de *Qasr*, tour, l'autre celui de *Kénishé*, église.

Galgala. A 4 km. à l'O. de Sindjil, un bourg du nom de *Djildjilia* occupe la cime d'une colline haute (843 m.) et escarpée. C'est **Gilgala** ou **Galgala** où habitait le prophète Elie peu avant son enlèvement au ciel.

1. Jos., XIV, 2. — 2. O. S., 26. — 3. II R., XIII, 23.

De Galgala, Elie et Elisée « descendirent à Béthel [1]. » *Descendre* dans le langage des Hébreux, signifie aller vers le midi. Elisée résidait habituellement à Galgala avec ses disciples ou fils de prophètes. Là il opéra un de ses miracles en temps de famine, rendant douces et mangeables des herbes cuites avec des coloquintes sauvages [2]. On admet généralement que *Djildjîlia* représente aussi la **Galgala** du Deutéronome (XI, 30), citée pour déterminer la position des monts Garizim et Hébal.

A 2 km. E.-S.-E. de Sindjil, apparaît le misérable hameau de *Tourmous-Aya*. C'est apparemment l'ancienne ville de **Thormasia** du Talmud [3]. Le chemin qui se détache de la route à dr. va à *Seiloûn*, l'antique **Silo.**

De Sindjil à el Loubbân on compte 4 km. par la voie directe. Si l'on passe par *Seiloûn*, (à cheval), on double cette distance. De Sindjil à Seiloûn 3 km., de Seiloûn à el Loubbân 5 km.

Silo.

Silo, Paix ou Repos, tient une place de premier ordre dans l'histoire d'Israël. Dépositaire du tabernacle et de l'arche d'alliance pendant les trois premiers siècles qui suivirent la conquête de la Terre promise, elle fut pendant cette longue période, le centre de la vie religieuse et politique du peuple hébreu.

Son identification avec *Seiloûn* est certaine. Josèphe appelle déjà cette localité du nom de *Siloun* [4]. Puis, d'après le livre des Juges, elle était située « au nord de Béthel, au midi de Lébona, *el Loubbân*, et à l'orient du chemin qui de Béthel conduit à Sichem. » Eusèbe place Silo dans l'Acrabathène, toparchie qui s'étendait de Néapolis, Naplouse, vers Jéricho ; il l'indique ensuite, avec plus de précision, à 12 milles (18 km.) de Néapolis.

Après la conquête du pays de Chanaan, le tabernacle et l'arche d'alliance furent déposés à Silo ; c'est là que se réunirent les tribus d'Israël pour procéder au partage de la Terre promise.

Lors de l'extermination presque totale des Benjamites, les enfants d'Israël avaient juré de ne donner aucune de leurs filles en mariage aux survivants. Plus tard, ils permirent cependant à ces derniers d'enlever les filles qui sortiraient de Silo pour danser à la fête annuelle, et de les prendre pour femmes.

Anna, femme d'Elcana, étant stérile, se rendit de Rama à Silo pour supplier le Seigneur de lui donner un fils. Ses prières furent exaucées ; elle mit au monde Samuel que, tout jeune, elle présenta au grand-prêtre à Silo et consacra au Seigneur. Là, pendant son sommeil, le jeune lévite fut appelé trois fois par le Seigneur. La troisième fois, celui-ci lui révéla les malheurs qui allaient fondre sur la maison du grand-prêtre Héli. En effet, l'arche d'alliance tomba bientôt entre les mains des Philistins, et les deux fils d'Héli, Ophni et Phinéès, furent tués sur le champ de bataille. A la nouvelle de ce désastre, le grand-prêtre mourut subitement, et reçut la sépulture à Silo, avec ses deux fils.

Silo était aussi la patrie et la résidence du prophète Ahias qui prédit à Jéroboam le schisme d'Israël [4]. Plus tard, étant déjà avancé en âge et

1. IV R., IV, 38-41. — 2. IV R., II, 3. — 3. Neubauer, *op. cit.*, 279. — 4. A. J., V, I, 19. — 4. III R., XI, 28-40.

frappé de cécité, il annonça à la femme du roi Jéroboam, que leur race s'éteindrait avec eux [1].

Avec la perte de l'arche d'alliance, Silo perdit toute importance et déchut rapidement. Au temps de Jérémie (VII, 2) elle n'était plus qu'une ruine, et saint Jérôme put à peine y reconnaître un autel. La localité elle-même tomba en oubli jusqu'au temps de Boniface de Raguse (xvi[e] s.).

Les ruines de *Seiloûn* occupent un monticule isolé (680 m.), environné de collines. Au N. des ruines, au sommet de la colline, une belle plateforme arrondie offre un site naturel pour un sanctuaire. Au S., s'élève une mosquée délabrée, *Djamia el Yeteim*, construite avec d'antiques matériaux. Plus au midi, un peu vers l'E., s'élève une ancienne synagogue de 10 m. de long sur 10 de large, dont le plafond reposait sur quatre colonnes corinthiennes. Le linteau de la porte a deux m. de longueur et est décoré au centre d'une amphore munie d'une anse, puis de deux couronnes et de deux autels. Contre la muraille orientale, les musulmans ont élevé une petite mosquée, *Djamia el Arbaïn*.



Aly el Herewy trouva à Seiloûn deux mosquées, la *Mesdjed es Sekinèh*, sanctuaire de l'Arche, et la *Hadjar el Maïèdèh*, la Pierre de la Table de la loi. M. Clermont-Ganneau suppose que la première, appelée la Coupole de l'Arche par Esthori ha Parchi, est la *Djamia el Arbaïn*, et la seconde la *Djamia el Yeteim* [2].

La source de Seiloûn coule à 1 km. au N.-E. de la colline, dans une vallée étroite, dont les flancs renferment des tombeaux juifs.

En 45 min. on descend au *khan el Loubbân* (530 m.), qui n'est qu'un monceau de ruines, au milieu desquelles coule une forte source, au pied d'une montagne escarpée. La route carrossable, qui suit la crête de cette montagne, s'arrête en cet endroit.

Lébona. *El Loubbân* est un pauvre village situé à quelques min. au N.-O. de la source. C'est l'antique « **Lébona** au sud (*sud-est*) de laquelle est située Silo [3]. »

Le Talmud l'appelle Beth-Laban et la cite parmi les cinq villes qui fournissaient les vins employés en libation au Temple de Jérusalem [4]. Marin Sanuto (1322) la nomme *casal Lepna*. A côté de la mosquée, on a retrouvé les vestiges d'une église.

1. III R., XIV, 1-16. — 2. *Arch. res.*, II, 300. — 3. Jg., XX, 19. — 4. Neubauer, *op. cit.*, 82.

Les rochers de couleur *blanc de lait*, d'où la localité aura tiré son nom, renferment beaucoup de grottes sépulcrales.

D'el Loubbân à Naplouse.

Du *khan el Loubbân*, le chemin prend la direction N.-E. A 5 km. à l'orient de la route apparait sur une montagne de 796 m. d'altitude le village de *Qouriyout*. D'après M. E. Robinson, c'est l'ancienne **Coréa,** ville de la frontière de Judée, où s'arrêta Pompée dans sa marche de Bethsan à Jérusalem[1]. *Qouriyout* rappelle aussi **Carioth,** patrie du traître Judas. Les deux autres villages, *Telfît* et *Qabalân* qu'on voit du même côté sont sans importance.

La vallée qu'on suit monte avec une pente assez forte et mène à un groupe de montagnes abruptes. Après 20 min. de marche, on laisse à g. le village d'*es Sâouiyéh* avec un *khan* en ruines et de nombreuses grottes sépulcrales dans le voisinage.

Puis, on descend dans le *Ouâdi Yetma* et l'on traverse un torrent dont les eaux vont se jeter dans la Méditerranée. Du fond de la vallée, on remonte à un plateau aride, laissant à dr. le village de *Yetma* et à g., au milieu de magnifiques jardins, celui de *Yasouf* qui porte le nom de **Jusephe** dans la Chronique samaritaine. Après une ascension de 30 min., on jouit d'un superbe coup d'œil : en bas, la grande plaine d'*el Makhnah* se déroule tout entière devant soi, bordée par les montagnes de la Samarie. Au N.-O., se dressent le Garizim et l'Hébal, et à l'horizon, on aperçoit les cimes neigeuses du grand Hermon.

Chus et Ekrebel. Le chemin laisse bientôt à dr. le petit village de *Beita* et à g. celui de *Qouza* qui répond à l'antique **Chus** du livre de Judith.

Dans un passage omis par la Vulgate il est dit : « Les fils d'Esaü (les troupes d'Holopherne) montèrent et allèrent camper sur les montagnes vis-à-vis de Dothaïn et ils envoyèrent quelques-uns d'entre eux au midi et à l'orient vis-à-vis d'Ekrebel qui est près de Chus, situé près du torrent de Mochmor[2]. » Ekrebel peut fort bien être la ville d'**Akrabim,** qui sous la domination romaine devint le chef-lieu d'une toparchie nommée Acrabathène. Elle s'appelle aujourd'hui Aqrabâ et est située à 9 km. à l'E.-S.-E. de *Qouzah*. Dans ce cas, le torrent de *Yetma* qu'on vient de traverser, est l'ancien Mochmor.

Le chemin descend ensuite à travers des collines pierreuses, laissant à g. le village d'*Aïn Abous*, puis côtoie le gros village de *Haouarah* sis au pied d'un contrefort du Garizim, et entre, finalement, dans la plaine d'el Makhnah, qui forme le foyer d'un amphithéâtre d'environ une lieue de diam.

1. A. J., XIV, III, 4. — 2. Jud., VII, 16-19, t. LXX.

Il est possible que le *sahel el Maknah* soit l'ascher ha **Machméthath** du livre de Josué [1]. La Chronique samaritaine indique à l'E. de Sichem un village du nom de **Mohnah**.

Gabaa de Phinées? Sur la colline qui borde la plaine au S.-E., on aperçoit le village d'*Aoudélah* et, un peu plus au N., celui d'*Aouertâh*. Les Juifs et les Samaritains veulent que *Aouertâh* soit la **Gibea** ou **Gabaa de Phinées,** lieu de sépulture du grand-prêtre Eléazar, fils d'Aaron, et celui de Phinées, fils d'Eléazar. A l'O. du village, un antique tombeau porte le nom de *el Azeïr*; ce serait celui d'Eléazar, et à l'E., un autre s'appelle *el Azeirât*, où repose, dit-on, Phinées. Ils sont l'un et l'autre recouverts d'une construction très originale, mais relativement moderne.

Un mot sur le tombeau de Josué et celui d'Eléazar. Il est écrit de Josué : « On l'ensevelit dans le territoire qu'il avait eu en partage à Timnath-Hérès (Thamnath-Saré), dans la montagne d'Ephraïm, au nord du mont Gaas [2]. » Du grand-prêtre Eléazar il est dit : « Eléazar, fils d'Aaron, mourut, et on l'enterra à Gibéa (Gabaa), ville de Phinées, son fils, auquel elle avait été donnée dans la montagne d'Ephraïm [3]. »

A 7 km. environ au N.-O. de *Djifnèh*, existe un petit village nommé *Djîbia*, et 5 km. plus loin se trouve le *Khirbet Tibnèh*, ancienne localité dont le nom peut fort bien dériver de Timnatha. M. V. Guérin découvrit en ce dernier endroit un sépulcre princier, du type des tombeaux hébreux les plus anciens. Le fond du vestibule est perforé de plus de 200 petites niches où brûlaient autrefois des lampes, ce qui semble dénoter la grande vénération que le peuple professait pour ce monument. A l'intérieur, on trouva un grand nombre de couteaux en silex. Près du sépulcre, un chêne porte le nom de *Scheikh et Teim*, Chef serviteur de Dieu, et à 4 km. à l'E., un village s'appelle *Ischoua*, nom qui rappelle celui de Josué. Le célèbre explorateur voit dans *Tibnèh*, **Timnatha Hérès** avec le sépulcre de Josué, et dans *Djîbia*, **Gibea de Phinées** qui possède celui d'Eléazar. Le témoignage d'Eusèbe et de saint Jérôme, les représentants de la tradition au IVe s., favorise beaucoup l'opinion de M. Guérin [4].

Les Juifs et les Samaritains, auxquels s'est joint Marin Sanuto (1322), montrent **Gibéa de Phinées** à *Aouertâh*, et **Timnatha-Hérès** à *Kefr Hâris*, à 10 km. au S.-O. d'Aouertah et à 14 km. au S. de Naplouse et à la même distance au N. de *Khirbet Tibnèh*. La localité n'aurait conservé que le second nom, *Hérès*. Près de ce lieu, on rencontre trois sanctuaires musulmans : l'un dédié au *Nébi Kéfîl*, le prophète de la Division par le sort, c.-à-d., Caleb ; le 2e au Nébi Lôscha, Josué, et le 3e au *Nebi Noûn*, le père de Josué. A 1 km. 1/2 plus à l'E., on vénère le tombeau de *Sitti Miriam*, sœur de Moïse.

Malgré les arguments nombreux et solides que M. Guérin fait valoir à l'appui de sa thèse, un grand nombre de palestinologues, surtout anglais [5], préfèrent identifier Gibea de Phinées et Timnatha Hérès avec Aouertâh et Kefr Hâris, principalement à cause de la concordance de la tradition juive avec la samaritaine. Remarquons, cependant, qu'en pareille matière le témoignage des Samaritains est plus ou moins suspect. Les témoins de la tradition juive font défaut. Ce n'est que depuis l'époque des Croisades que des voyageurs israélites ont épousé l'opinion des Samaritains. La tradition chrétienne du IVe s. pourrait bien, en conséquence, être l'écho de l'antique tradition des Israélites.

1. Jos., XVII, 7. — 2. Jos., XXIV, 30. — 3. Jos., XXIV, 33. — 4. *La Samarie*, II, 106-109. — 5. S. W. P., II, 337.

A g., on aperçoit sur le versant du Garizim le petit village de *Kefr Qallîn* et à dr. celui de *Radjêb.* Lorsque le chemin fléchit à g. pour passer entre le mont Garizim et le mont Hébal, on se trouve près du Puits de Jacob.

Champ de Jacob. — Puits de Jacob et de la Samaritaine. — Tombeau de Joseph. — Sichar. — Salem. — Chenaie de Moréh. — Lieu des Bénédictions. — Garizim. — Hébal.

Champ de Jacob. C'est à l'entrée de la pittoresque vallée qui sépare le Garizim de l'Hébal qu'Abraham vint dresser sa tente. « Abram traversa le pays jusqu'au lieu nommé Sichem, jusqu'au chêne de Moréh. Jahvé apparut à Abram et lui dit : Je donnerai ce pays à ta postérité. Et Abram bâtit là un autel à Jahvé qui lui était apparu [1]. » Plus tard, Jacob, revenant de la Mésopotamie avec sa famille et ses troupeaux, « passa jusqu'à Salem, ville des Sichémites... et il campa devant la ville. Il acheta des fils de Hémor, père de Sichem, pour cent késitas la pièce de terre où il avait dressé sa tente, et après avoir élevé un autel en ce lieu, il l'appela l'*autel* du Dieu fort, du *Dieu* d'Israël [2]. » Pendant son séjour dans cette terre, située entre Sichem et Salem, il creusa le puits qui reçut son nom. Comme ses fils avaient massacré les Sichémites pour venger l'outrage fait à leur sœur Dina, le patriarche dût quitter le pays et, sur l'ordre du Seigneur, il se rendit à Béthel ; mais avant d'aller dans ce lieu saint, il fit ramasser les *térapim* de Laban, que Rachel avait emportés avec elle, et tous les autres objets de superstition et les enfouit « sous le térébinthe qui est près de Sichem [3]. »

Plus tard, Joseph vint dans le pays de Sichem à la recherche de ses frères. Jacob, avant de mourir dans la terre des pharaons, légua à Joseph, en sus de son héritage, le *champ de Sichem.* Enfin Joseph, arrivé lui-même au lit de mort, fit jurer à ses frères d'emporter sa dépouille de l'Egypte pour la déposer en la *terre de Sichem*, quand ils feraient la conquête du pays de Chanaan.

Puits de Jacob. A quelques pas du chemin, vers le N., on aperçoit un tertre couvert de ruines. Il renferme le puits de Jacob, *Bir Yakoûb.* Ce puits est devenu particulièrement célèbre depuis que Jésus-Christ s'y est arrêté pour s'entretenir avec la Samaritaine de Sichar, et évangéliser les Samaritains (*V.* Jean, IV, 5-42, **n° 61**). Pour ce motif, il est appelé communément le **Puits de la Samaritaine,** *Bir Samariyéh.*

1. Gen., XII, 6-7. — 2. Gen., XXXIII, 18-20. — 3. Gen., XXXIV-XXXV.

Saint Jérôme (404) mentionne déjà une église au puits de la Samaritaine, et Arculfe (670) rapporte qu'elle avait la forme d'une croix latine, au centre de laquelle se trouvait une crypte avec le puits sacré. Epargnée au temps des Perses qui ne traversèrent pas la Samarie, la basilique fut ruinée plus tard, probablement sous Hakem. Les Croisés construisirent une nouvelle église à trois nefs, et la disposèrent de manière à avoir la crypte et le puits sous le maître-autel. Ce monument fut renversé après l'année 1187. Jusqu'en 1555, les Grecs non-unis y tenaient un autel où ils célébraient de temps en temps la messe. Ils



réussirent, au siècle dernier, à acheter du gouvernement turc les ruines et une parcelle de terre à l'entour.

Le puits de Jacob est recouvert d'une voûte carrée de 5 m. de côté et de 2 m. de hauteur ; on peut y pénétrer au N. O. Très étroit à son orifice, le puits s'élargit et acquiert un diam. de 2 m. 50. La partie supérieure est bâtie avec des pierres régulièrement agencées entre elles ; la partie inférieure est taillée dans une roche calcaire. La profondeur actuelle est de 24 m., mais on ne connaît pas la hauteur des décombres accumulés au fond. Les anciens pèlerins y ont trouvé une eau fraîche et abondante en toute saison ; mais de nos jours, il est parfois à sec en

été ; on suppose qu'il s'est produit une fissure dans ses parois par suite de quelque mouvement sismique du sol.

Tombeau de Joseph. A 160 m. au N. du puits de Jacob, se trouve le tombeau de Joseph, *Qabr Yousef.* Le monument qui le recouvre a été restauré en 1868 et ne diffère pas de la forme ordinaire d'un Oueli musulman. Le sépulcre de Joseph est tenu en grande vénération par les Juifs, les Samaritains, les chrétiens et les musulmans, et son authenticité, comme celle du puits de Jacob, repose sur une tradition non interrompue qui s'accorde pleinement avec l'Ecriture sainte. « Les ossements de Joseph que les enfants d'Israël avaient emportés d'Egypte, furent enterrés à Sichem, dans la pièce de terre que Jacob avait achetée pour cent késitas des fils d'Hémor, père de Sichem, et ils devinrent la propriété des fils de Joseph [1]. »

Sichar. A 600 m. au N.-E. du tombeau de Joseph, se voit un petit village appelé *Askar.* C'est l'ancienne ville de **Sichar,** la patrie de la Samaritaine qui eut le bonheur de rencontrer Jésus au puits de Jacob, la cité de la Samarie qui fut évangélisée par le Seigneur lui-même.

En 333, le Pèlerin de Bordeaux trouva Sichar à un mille de Sichem. Eusèbe et saint Jérôme, son traducteur, écrivent : « Sichar (est) devant Néapolis, près du champ que Jacob donna à Joseph et où Notre-Seigneur s'entretint avec la femme samaritaine, comme le raconte l'évangéliste saint Jean [2]. » Ces indications, en tenant compte de l'ancien emplacement de Sichem, nous mènent à *Askar,* qui dans la Chronique samaritaine est appelée *Iskar.* La Mischna mentionne une plaine nommée *Sokher.* D'après le rabbin Schwartz [3] et Neubauer [4], *Sokher* est la même localité que la moderne *Askar* et la **Sichar** de l'Evangile. *Sakar* signifie en hébreu prendre à louage, et *sakir* veut dire mercenaire. Les Arabes semblent avoir emprunté à la langue araméenne le mot *Askar* qui veut dire soldat.

Salem. A 4 km. à l'E. du puits de Jacob, on aperçoit sur une éminence un modeste village appelé *Sâlim.* C'est l'ancienne ville de **Salem,** près de laquelle s'arrêta Jacob à son retour de Mésopotamie. Dans la Chronique samaritaine elle porte le nom de Salem-la-Grande.

Il ne faut pas confondre cette ville avec **Salim près d'Ennon,** où le Précurseur administrait le baptême. Celle-ci se trouvait au S. de Bethsan, près du Jourdain. Salem, « ville des Sichémites, » n'est pas non plus Salem, capitale de Melchisédech.

Chêne de Môréh. A 250 m. du puits de Jacob, en allant à Naplouse, on rencontre, à g., le hameau de *Balâta,* qui possède une magnifique source au milieu d'un bosquet de figuiers et de mûriers. C'est l'emplacement traditionnel du célèbre chêne, ou mieux de la **chenaie de Môréh** ou de Sichem, dont il est question dans l'histoire d'Abraham, de Jacob, de Josué et du roi Abimélech.

1. Jos., XXIV, 32. — 2. O. S., 164. — 3. *H. Land.*, 127. — 4. *Op. cit.*, 170.

Rappelons d'abord que dans la Bible les mots *élôn*, chêne et *élâh*, térébinthe, s'emploient indifféremment pour les deux espèces d'arbres qui, d'ailleurs, se ressemblent beaucoup. Eusèbe et saint Jérôme disent : « Le Balanos (qui veut dire chêne) des Sichémites, où Abimélech fut proclamé roi, se voit encore aujourd'hui dans la banlieue de Néapolis, près du tombeau de Joseph [1]. » Ce Balanos est en effet « le chêne de Sichem » mentionné dans le livre des Juges (IX, 6) : « Alors tous les habitants de Sichem et toute la maison de Mello s'assemblèrent ; ils vinrent proclamer Abimélech près du chêne qui était planté à Sichem. » Le chêne de Sichem, où le peuple assemblé autour d'Abimélech entendait les paroles du jeune Joatham, fils de Gédéon, s'adressant à lui du mont Garizim [2], ne paraît pas différent des « chênes de Môréh » que le Deutéronome (XI, 30) indique près du Garizim et de l'Hébal, ni du « chêne de Môréh » près duquel s'arrêta Abraham [3]. Il est aussi, selon toute apparence, « le chêne qui est près de Sichem », sous lequel Jacob enterra les emblèmes idolâtriques de ses gens [4], et le « chêne de Sichem planté dans le lieu consacré au Seigneur, » près duquel Josué dressa une pierre commémorative de l'alliance contractée avec le peuple assemblé dans la vallée, entre le Garizim et l'Hébal [5].

Le chêne qui s'appelle Balanos en grec, se nomme *Balloût* en langue araméenne, et c'était sans doute sous ce nom que les indigènes des premiers siècles de notre ère désignaient le chêne de Sichem. Dans le livre de Josué des Samaritains, la localité est déjà appelée *Balâta*, et la Chronique samaritaine désigne sous le nom de *plaine de Balâta* le lieu de la grande assemblée du peuple sous Josué. Au XIIIe s., Yaqoût, géographe arabe, rapporte que les Juifs rattachaient le souvenir d'Abraham « à Balâta, village du district de Nâblous, où se trouve une source, et près duquel fut enseveli Joseph. » Le rabbin Estôri ha Parchi dit à son tour : « Balâta est dans le champ qu'acheta Jacob. » « S'il n'est pas possible, dit M. l'abbé Heidet, de tracer les limites précises du domaine de Joseph ou de l'Elôn Moréh, sa situation du moins est parfaitement déterminée par le village de Balâta, le puits de Jacob et le sépulcre de Joseph, trois points dont l'authenticité paraît aussi certaine qu'elle peut l'être [6]. »

Assemblée d'Israël et lieu des malédictions et des bénédictions. La vallée s'étend de l'E. à l'O., entre le mont Hébal au N. et le mont Garizim au S., comme un immense amphithéâtre naturel, dont les stratifications de la masse rocheuse des flancs

1. O. S., 54. — 2. Jg., IX, 6-7. — 3. Gen., XII, 6. — 4. Gen., XXXV, 4 — 5. Jos., XXIV, 25. — 6. D. B. V., IV, 1270.

forment les gradins. C'est là qu'eut lieu l'assemblée générale des douze tribus d'Israël, ainsi que la grande solennité des malédictions et des bénédictions, prescrite par Moïse.

Sur l'ordre de Josué, six tribus se placèrent sur les flancs du mont Hébal et six occupèrent ceux du mont Garizim, tandis que les prêtres et les lévites se tenaient au fond de la vallée autour de l'arche d'alliance. Les lévites, s'étant tournés vers l'Hébal, récitèrent à haute voix, l'une après l'autre, les malédictions prononcées par le législateur. A chaque anathème, le peuple répondit : *Amen*. Puis, se tournant vers le Garizim, ils firent entendre les bénédictions, auxquelles aussi le peuple répondit : *Amen*.

Mont Garizim. Le Garizim, appelé *Djêbel et Tour* (*V.* p. 185) et aussi *Djêbel es Sâmiré*, montagne des Samaritains, est une petite chaîne de montagne formée de calcaire nummulite. Elle s'élève à 868 m. au-dessus de la Méditerranée et à 380 m. au-dessus de la vallée.

Au temps du Pèlerin de Bordeaux, un escalier de 300 marches conduisait au Garizim. Les monnaies de Néapolis représentent l'escalier monumental du Garizim, aboutissant au temple de Jupiter, qui couronnait alors la montagne. Cet escalier, auquel on arrivait probablement par un portique, partait de l'endroit où s'élève un *Oueli* musulman appelé *Ridjâl el Amoûd*, les Hommes de Colonne, à l'O. de la caserne turque. L'ancienne Néapolis s'étendait jusque là.

A l'angle N.-E., les pentes du Garizim sont très escarpées. Au S.-O. de la ville, la montagne est aisément accessible par le *Ouâdi Ras el Aïn*, vallon arrosé par une abondante source d'eau excellente. On monte d'abord au plateau où campent les Samaritains, lorsqu'ils y vont célébrer les fêtes de Pâques, de Pentecôte et des Tabernacles. A quelques pas plus loin, on rencontre 12 blocs de pierre, *Balâta*, placés là jadis par les Samaritains. Ces pierres sont entourées d'une enceinte carrée, dans laquelle les Samaritains font chaque samedi leurs prières. Au point culminant, dans une autre enceinte carrée en ruines, on voit les vestiges d'une église octogonale. C'est *Sainte-Marie* élevée par l'empereur Zénon en 474. Du temple samaritain il ne reste aucune trace, pas plus que du temple de Jupiter. A l'O., le sol est jonché de ruines informes appelées *Khirbet Loûzâ*. Les Samaritains localisent au mont Garizim plusieurs souvenirs bibliques qu'il faut évidemment chercher ailleurs.

Du sommet du mont Garizim le panorama est superbe.

Mont Hébal. L'Hébal, en arabe *Djêbel Eslamiyéh,* a 938 m. d'altitude, c.-à-d., 70 m. de plus que le Garizim. Le panorama qui se déroule de sa cime s'étend depuis Jaffa jusqu'à Safed et le Grand Hermon, et depuis le Carmel jusqu'aux montagnes du Hauran. Au midi, ses flancs sont plus dénudés que ceux du Garizim, à cause de l'inclinaison de ses strates.

Sur l'Hébal, Josué érigea un monument formé de grandes pierres enduites de chaux, où furent tracées les paroles de la loi. Il y éleva aussi un autel de 12 pierres brutes, sur lequel on offrait au Seigneur des holocaustes. Il n'en reste plus aucun vestige. Dans les débris d'une enceinte carrée on voit encore quelques voûtes délabrées appelées *Khirbet Kouleisa* ou *Kouneisa ;* elles furent prises, bien à tort, pour celles d'une église. Vers l'O. de la montagne, s'élève un petit sanctuaire musulman qui, d'après les chrétiens indigènes, occupe l'emplacement d'une ancienne église. Il est dédié au *Scheikh Amâd ed Dîn*, le Pilier de la Foi, et n'est peut-être qu'une réminiscence du monument de Josué.

L'histoire de Garizim et de l'Hébal se confond avec celle de Sichem ou de Naplouse, dont il sera question tout à l'heure.

De *Balâta* on arrive en 15 min. à Aïn Dafna, très belle source auprès de laquelle on a construit une caserne d'infanterie avec un arsenal et un lazaret. Quelques pas plus loin, on rencontre un second bâtiment qui dépend de la caserne. De là à la ville on mesure encore 800 m. Avant d'y arriver, on rencontre le nouvel *Hôtel Nablus*.

Pour se rendre au presbytere latin, marqué par une croix sur le plan, on suit le chemin qui longe la ville au N. La place destinée pour les tentes, *es Soueitérah*, le Champ du campement, se trouve de l'autre côté de la ville, à l'O.

Sichem. — Naplouse.

Naplouse, en arabe *Nâblous* ou *Nâboulous*, s'élève un peu à l'occident de l'antique **Sichem.** Cette cité n'a jamais cessé de jouer un certain rôle dans l'histoire de la Palestine, grâce à sa position pittoresque et stratégique à l'entrée d'un défilé étroit entre le bassin de la Méditerranée et celui du Jourdain, et aussi à cause de l'extrême fertilité de son sol arrosé par une vingtaine de sources.

Histoire. Nous avons déjà eu l'occasion de parler de Sichem, à propos du séjour d'Abraham et de Jacob dans son voisinage, et de l'assemblée du peuple de Dieu dans sa vallée. Lors du partage de la Terre promise, Sichem échut à la tribu d'Ephraïm, descendants de Joseph, et devint une ville de refuge.

Abimélech, né de Gédéon et d'une mère Sichémite, mit à mort 69 de ses frères et se fit proclamer roi « près du chêne de Sichem. » A cette nouvelle, le jeune Joatham, le seul fils de Gédéon qui ait échappé au massacre, monta sur le Garizim et de là il adressa au peuple la parabole des arbres qui, assemblés pour se choisir un roi, élirent un buisson. Trois ans après, Sichem se révolta contre son souverain. Celui-ci, pour se venger de cet affront, massacra la population, détruisit la ville et répandit le sel sur ses ruines.

A la mort de Salomon, Israël s'assembla à Sichem, relevée de ses ruines, pour offrir à Roboam la succession de son père. Mais son orgueil et son insolence exaspérèrent le peuple. Les tribus du Nord

offrirent la couronne à l'Ephraïmite Jéroboam, qui s'empressa d'agrandir et de fortifier Sichem et d'en faire sa capitale. Cependant, peu de temps après, il établit sa résidence royale à Thirza qui, 50 ans plus tard, dut céder l'honneur à Samarie. Pendant trois siècles, Sichem ne joua plus aucun rôle politique. Mais lorsque Samarie eut succombé sous les coups des Assyriens, et que les habitants d'Ephraïm, emmenés en captivité, eurent été remplacés par des colons étrangers et idolâtres, Sichem reprit son ancien rang.

Sichem s'appelait anciennement *Mabortha* d'après Josèphe [1], ou *Mamortha* d'après Pline [2]. La signification de ce nom, selon l'interprétation la plus acceptable, est *Défilé,* sens que comporte aussi le mot Sichem. Neubauer, cependant, y voit une corruption du mot araméen *mabarakhta,* ville des Bénédictions, nom que les Samaritains n'ont cessé de donner au Garizim [3]. Ce serait donc pendant l'exil que la ville reçut le nom de Mabortha de la part des nouveaux colons. Ceux-ci furent initiés à la loi mosaïque, mais ils conservèrent les superstitions païennes. Les Juifs de Jérusalem ne voulurent point les reconnaître comme enfants d'Israël, et les surnommèrent *les Samaritains.* Par dépit, Sanaballète institua un nouveau sacerdoce ; bientôt même un temple fut bâti sur le mont Garizim en l'honneur de Jahvèh, le Dieu d'Israël. Sichem devint dès lors la métropole des Samaritains.

L'an 132 av. J.-C., Jean Hyrcan s'empara de Sichem et détruisit le temple du Garizim. Pendant la guerre des Juifs contre les Romains, Céréalis, lieutenant de Vespasien, cerna les Samaritains au mont Garizim et les fit passer au fil de l'épée [4]. Sichem, saccagée à cette occasion, fut rebâtie après l'année 70 sous le nom de **Flavia Neapolis**, Ville-neuve, en l'honneur de Flavius Vespasien. Adrien fit élever au Garizim un temple à Jupiter.

Nous avons déjà vu que quelques Samaritains reçurent l'Evangile de la bouche de Jésus-Christ lui-même. Saint Philippe prêcha avec succès dans le voisinage ; de leur côté saint Pierre et saint Jean, après avoir visité Samarie, « annoncèrent la bonne nouvelle dans plusieurs villages samaritains [5]. » Le christianisme pénétra à cette même époque dans Sichem, qui donna le jour à saint Justin, le grand apologiste du IIe s. Au IVe s., elle fut le siège d'un évêché.

Pour châtier les Samaritains de leurs vexations envers les chrétiens, l'empereur Zénon les expulsa du Garizim et consacra la montagne à Marie, Mère de Dieu, en y élevant en son honneur une belle église. Les Samaritains, devenus de plus en plus riches et puissants, se révoltèrent à plusieurs reprises contre l'empire, particulièrement l'an 521. Ils tuèrent l'évêque de Néapolis, incendièrent les églises et les monastères depuis Scythopolis (Bethsan) jusqu'à Bethléem, et massacrèrent les prêtres et les moines qui leur tombaient sous la main. L'armée samaritaine, plusieurs fois battue par les troupes de Justinien, se réfugia dans la Trachonitide à l'E. du Jourdain, où elle fut anéantie dans une dernière bataille ; 20.000 prisonniers furent vendus en Perse et dans les Indes ; les autres embrassèrent le christianisme ou se dispersèrent dans l'empire. Il en restait cependant toujours un petit nombre à Néapolis.

En 636, la ville subit le joug des musulmans, et l'an 1100 elle passa aux mains des Croisés. Un synode eut lieu à Naplouse en 1120. Saladin, qui avait déjà pillé la ville en 1184, en devint maître en 1187. L'histoire des temps modernes nous montre Naplouse en rébellion constante contre les pachas de Damas, ou ceux d'Acre, chargés de l'administrer. En 1834, ses habitants se révoltèrent aussi contre Ibrahim Pacha. Celui-ci fondit à l'improviste sur Naplouse, la livra au pillage et emmena son scheikh, Hassin Ahmed, à Damas, où il périt par le glaive avec ses quatre fils.

1. G. J., IV, VIII, 1. — 2. *H. N.*, V, 13. — 3. *Op. cit.*, 169. — 4. G. J., III, VIII, 32. — 5. Act., VIII, 25.

Etat actuel. Naplouse est le chef-lieu d'un Liva dépendant du Vilayet de Beyrouth. Elle compte environ 25.000 habitants, presque tous musulmans. Il n'y a que 500 Grecs non-unis avec un évêque à leur tête; 60 Latins sous la direction d'un prêtre du patriarcat, avec une école de filles dirigée par les Sœurs du S. Rosaire, quelques Grecs unis, une centaine de protestants de la mission anglaise qui tient une école et un hôpital, 200 Juifs et 170 Samaritains.

La ville possède un bureau de poste et de télégraphe turc. Le commerce y est très prospère, surtout avec les pays transjordaniens qui lui fournissent la laine et le coton ; on y compte encore une quinzaine de savonneries à base d'huile d'olive.

Les habitants musulmans sont réputés pour leur caractere turbulent et leur grossièreté envers les étrangers. Aussi ne doit-on pas s'aventurer dans la ville sans être accompagné d'un guide.

Visite de la ville. Dans le quartier oriental, la grande mosquée, *Djamia el Kébir,* est un reste de l'église de Saint-Jean ou de la Résurrection, construite en 1167 par les chanoines du Saint-Sépulcre, sur l'emplacement d'une basilique justinienne. Le portail, assez bien conservé, offre une certaine analogie avec celui du Saint-Sépulcre à Jérusalem. La *Djamia en Naser* est également une ancienne église byzantine reconstruite au XIIe s., d'après un plan identique à la *Djamia el Kébir* de Ramlèh. Les quatre colonnes monolithes en granit rose avec chapiteau dorique qui soutiennent la mosquée, proviennent d'un édifice gréco-romain. Au S. O. de la ville, en dehors des habitations, la *Djamia el Khadra* est une ancienne église des Croisés; à côté de la mosquée s'élève un clocher dans le style de la tour de Ramlèh. On y voit cinq autres mosquées.

Synagogue des Samaritains. La *Kenîset es Sâmiré* se trouve dans le quartier S.-O. On y montre, pour un bakchiche, un ancien Pentateuque, qui constitue, avec le livre de Josué, toute la Bible des Samaritains. Ce Pentateuque est un véritable *volumen*, se roulant et se déroulant sur deux grosses baguettes. Le texte est écrit en caractères phéniciens que les Israélites employaient avant la captivité. D'après l'opinion la plus vraisemblable, dit le P. R. Cornély, les Samaritains étaient en possession du Pentateuque avant le retour des Juifs de la captivité de Babylone [1]. Il est certain qu'ils le possédaient au IVe s av. J.-C., au temps de Manassé ou d'Alexandre le Grand. Le manuscrit de Naplouse, qui en est une copie, peut remonter aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

Le bazar au N. de la ville n'offre que peu d'attraction.

1. *Introd. in S. S.,* II, 267.

De Naplouse à Sébastiyéh.

En sortant de Naplouse, du côté occidental de la ville, on suit pendant une heure la route carrossable de Jaffa, qui côtoie une fertile vallée. Sur les dernières pentes du Garizim, on aperçoit *Rafîdia*, village habité par 500 Grecs non-unis, quelques Latins et quelques protestants. A dr., le village de *Zouâta* occupe le versant de l'Hébal. Vingt min. plus loin, on voit à g. *Beit Oudhen*, puis *Beit Iba*. Au bout d'une heure de marche, on quitte la route de Jaffa pour prendre le chemin qui se dirige au N.-O. Après 20 min. de montée, on aperçoit au fond d'une vallée *Deir Schérâf*, plus loin, vers l'O. *Keisîn* et *Beit Lîd*, au N.-O. *Ramîn* et *Anebtâ ;* ce dernier village possède d'anciens sépulcres et une piscine taillée dans le roc. A dr., se présente *en Naqoûra* situé sur une éminence, et au-delà *Djennesînia*. Bientôt on descend la côte ; puis, 10 min. après avoir traversé le vallon, on passe sous un aqueduc. Après une nouvelle montée de 15 min., on arrive à *Sébastiyéh*.

Samarie. — Sébaste.

Histoire. Jéroboam avait transféré sa résidence royale de Sichem à **Thirza** ou **Thersa**, aujourd'hui *Talouza*, à 9 km. à l'E. de Sébastiyéh.

Thirza avait été détruite par Josué, et son roi mis à mort avec toute la population [1]. Burchard de Mont-Sion (1285) rappelle cette localité par son nom biblique, mais Jean de Maundeville la nomme *Délouze*.

La 6e année de son règne (928 ou 929), Omri acheta pour deux talents d'argent la colline de Séméron de son propriétaire Somer, et y fonda une cité appelée en araméen *Schomeraïn*, nom que les Grecs ont rendu par *Samareia*. Le roi en fit la capitale du royaume d'Israël.

Achab, fils d'Omri, épousa Jézabel, fille du roi de Sidon, et introduisit à Samarie le culte de Baal, auquel il bâtit un temple. Samarie fut assiégée deux fois par Benhadad Ier, roi de Syrie. La seconde fois, le siège dura trois ans, et telles furent les horreurs de la famine, qu'une mère mangea son propre enfant. Néanmoins, l'ennemi, effrayé par des bruits mystérieux, leva le siège et s'enfuit, comme l'avait prédit le prophète Elisée [2]. A cette époque, Samarie fut témoin de plusieurs miracles et prédictions des prophètes Elie et Elisée.

Jéhu s'empara de Samarie, extermina la famille d'Achab et fit mettre à mort les prêtres de Baal. Ce roi y fut enseveli après sa mort.

Salmanasar III, puis Sargon II, rois d'Assyrie, mirent le siège devant la ville qui succomba au bout de trois ans. Ce fut la fin du royaume d'Israël ; 27.000 Israélites furent emmenés en captivité à Babylone, et 50 ans plus tard, Assarhaddon envoya à Samarie une colonie étrangère.

Alexandre le Grand châtia sévèrement cette ville qui, l'an 331 av. J.-C., s'était révoltée contre le gouverneur de la Syrie. Les habitants qui échappèrent à la mort furent expulsés et remplacés par des colons syro-macédoniens.

L'an 129, Aristobule et Antigone, secondés par Hyrcan, leur père, prirent la ville après un siège d'un an. Gabinius la rebâtit et Auguste la céda à Hérode le Grand. Celui-ci l'agrandit, l'embellit avec un luxe

1. Jos., XII, 20. — 2. IV R., VII, 1-8.

DE NAPLOUSE A DJENIN

Chemins de fer
Stᵒⁿ
Rᵗᵉˢ carrossables

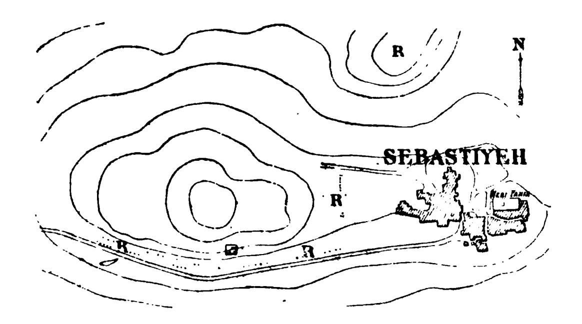
ALOUNA
HADAD RIMMON
MAXIMIANOPOLIS
THANACH
ANEM
CHELMON
El Yamôn
El Bârid
Scheikh
Schibel
Lebdah
Ya bid
Ferdsîn
Kefr Qoûd
CAPARCOTIA
Djenin
ENGANNIM
ENHADDA
Arrâneh
Djelameh
Deir
Ghouzaleh
Kh. Belameh
BELMA
Deir Abou Daif
Beit Qad
Djelbon
Djelqamous
Kh. el Hamrah
Kh. Beit Ilfa
Nahr Djaloud
Dj. Abou Madouar
Kh. el Houdjedda
Beisan
BETHSAN
SCYTHOPOLIS
Tell es Sâremi
Tell Abou Faradj
Ouadi Siklab
Arbaïn
Djenin
Mirka
Kefr Meya
Tell Hamma
Kh. Fahil
PELLA
Oᵈⁱ Abou Saïd
Oᵈᵉ Fahil
Kh. Miryamin
Oᵈⁱ Yabis
Kefr Abil
Scharhabil
Ed Deir
Halaoueh
Fâra
Kourkama
Kh. Saleikhat
Roumeïmin
Mansourah
Tell Handeqoûq
Tell Abou Feraidj
Tell es Saïdiyeh
ADJLOUN
Tell Dothan
DOTHAIN
Arrabeh
Toubras
338
Merkeh
Kefr Ra'i
Fahmeh
Djerba
Mislyeh
Merdj el Ghourouq
El Qoufeir
Ras Ibziq
BEZEC
Zebabdeh
Raba
RABBOTH
El Moughaïr
Oᵈⁱ Schoubasch
Kh. Qaoun
Aïn esch Schemsiyeh
BETHSAMES
Oumm el Amden
Berdeleh
Kh. Djebrisch
Aïn el Helouch
ABELMEHULA
El Jardén
Adjdjeh
Ez Ramleh
Sanour
BETHULIE
Tell Kheibar
Kh. Ibziq
Aqabeh
Ras el Aqra
Djedeideh
Meithaloun
Sir
Oᵈⁱ Moussin
Atara
ATAROTH
Es Sileh
Djeba
GEBA
PENTAKOMIAS
Fendaqoumiyeh
Siris
Kh. Nebâta
Toubas
THEBES
Teyasir
ASER
Bordj el Maleh
Aïn Maleh
Ras Djadir
Kh. Yerzeh
Aïnoûn
Kh. Oumm el Iqba
Kh. es Soumrah
Kh. Mifia
Kh. Atouf
Dj. Tâmoûn
Tâmoûn
Bordj el Farah
Oᵈⁱ Farah
Tallouzah
THERSA
Aïn el Farah
Yasid
683
Beit Imrin
Nousf Djebil
Belyazid
Bourqa
SEBASTE
Sebastiyeh
Ramin
Beit Lid
Deir Saharaf
Asiret el Hatab
Nebi Belan
Dj. Slimah
Voie romaine
Anebta
Kefr Roummân
Oucin

extraordinaire et lui donna le nom de **Sébaste,** traduction grecque d'Auguste. Elle fut alors habitée par une colonie de 6.000 vétérans. Malgré cela, un siècle plus tard, Sébaste était totalement éclipsée par sa voisine Néapolis.

Sébaste était le théâtre des exploits de Simon le Magicien, lorsqu'arriva le diacre saint Philippe. Les miracles de Philippe suscitèrent un grand nombre de conversions à la religion du Christ. Pierre et Jean vinrent à leur tour imposer les mains aux nouveaux baptisés et leur donner le Saint-Esprit. A cette occasion, le chef des apôtres confondit Simon le Magicien. (Actes, VIII.)

Samarie fut pourvue d'un évêché au IVᵉ s. ; son premier évêque, Marius ou Marinus, assista au concile de Nicée l'an 325 ; mais elle ne jeta plus aucun éclat. Elle se releva au temps des Croisades, devint le siège d'un évêché, pour retomber en peu de temps à l'état d'un pauvre village.

Etat actuel. Un des chemins qui mènent au village occupe sur une longueur de 600 m. un ancien portique à double rangée



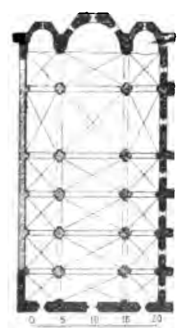
de colonnes, dont quelques-unes sont encore debout, mais enfoncées dans le sol. C'est la rue à colonnes créée par Hérode. Elle contournait la partie supérieure de la colline sur un parcours d'environ 1.800 m. L'enceinte de la ville avait, d'après l'historien juif, un développement de 3.700 m.

Eglise Saint-Jean-Baptiste. Le sanctuaire de Saint-Jean-Baptiste est transformé en mosquée sous le nom de *Nébi Yahia.* C'était un des plus beaux monuments du XIIᵉ s., élevé par les Croisés sur les débris d'une basilique mentionnée par le Pèlerin de Plaisance (VIIᵉ s.). Celle-ci remontait très probablement au IVᵉ s. Sous le monument existe une crypte avec le tombeau du Précurseur.

Saint Jean fut décapité par Hérode Antipas dans la forteresse de Machéronte, au-delà du Jourdain, dit Flavius Josèphe [1]. Saint Matthieu, (XIV, 2), après avoir raconté son martyre, ajoute : « Les disciples

1. A. J., XVIII, v, 2.

vinrent prendre le corps et lui donnèrent la sépulture ; puis ils allèrent en informer Jésus. » Rufin [1] et saint Jérôme [2] disent que le corps de saint Jean fut enseveli à Sébaste, ; vers la fin du IVe s., sainte Paule fut témoin des prodiges qui s'opéraient dans cette ville à son tombeau. Théodoret affirme qu'en 361, sous Julien l'Apostat, le sépulcre du Précurseur fut violé et ses reliques dispersées [3].



Plan de l'église de Saint-Jean-Baptiste.

Il ne reste de l'édifice du XIIe s. que les absides du S., quelques pans de mur, une bonne partie de la façade occidentale et des faisceaux de colonnes.

Crypte. Au N.-O. de la mosquée, un escalier de 21 marches descend dans une chambre creusée dans le roc et divisée en trois caveaux cintrés ; la maçonnerie est en belles pierres de taille. Trois petites ouvertures pratiquées dans la paroi méridionale permettent d'introduire de la lumière dans les caveaux et de les examiner, mais on ne peut pas y pénétrer. La porte en basalte, qui fermait autrefois le sépulcre et dont la forme est du type juif bien caractérisé, est couchée à terre.

D'après la tradition locale, l'un des compartiments renfermait le corps de saint Jean-Baptiste et les deux autres ceux des prophètes Abdias et Elisée.

La tradition représentée par saint Jérôme veut que le prophète Abdias et le prophète Elisée soient morts à Samarie. On sait par la Bible qu'Elisée possédait une maison dans cette ville [4]. Quant à Abdias, ce n'est probablement pas le 4e des petits prophètes, mais le pieux intendant d'Achab « qui cachait et nourrissait cent prophètes, » pendant que le roi les persécutait [5].

En montant vers l'O., on arrive à une plateforme artificielle qui sert aujourd'hui d'aire pour battre le blé. Une douzaine de colonnes monolithes de pierre calcaire y sont encore debout. C'est là, semble-t-il, l'emplacement du temple d'Auguste, que le roi Hérode bâtit au milieu d'un *téménos* de 6 stades (1100 m.) de pourtour. Il est probable qu'à la même place s'élevait auparavant le temple de Baal érigé par le roi Achab.

Isaïe (XXVIII, 1-3) compare le sommet de cette colline à un diadème, lorsqu'il prophétise la ruine de Samarie :

« Malheur à l'orgueilleux diadème des buveurs d'Ephraïm,
A la fleur éphémère qui fait l'éclat de leur parure,
Qui couronne la fertile vallée des hommes ivres de vin.

1. *H. E.*, 28. — 2. De situ. — 3. *H. E.*, 65. — 4. IV R., XIII. — 5. III R., XVIII, 4.

Voici qu'un ennemi fort et puissant vient de la part du Seigneur,
Comme un orage de grêle, un ouragan destructeur :
Pareil à une tempête de grosses eaux qui débordent,
Il le jettera par terre avec violence et fracas. »

Une autre construction située au N.-O. mesure plus de **400 m.** de longueur sur 55 de largeur et semble avoir servi d'hippodrome. Les tronçons de colonne et les débris de pierres taillées qui jonchent partout le sol, accusent hautement l'antique splendeur de Sébaste. Du sommet de la colline (**443 m.**) on jouit d'une vue fort belle et assez étendue.

De Sébastiyéh à Sânoûr.

En quittant le village dans la direction du N.-O., on descend dans un vallon au fond duquel on remarque 15 colonnes encore debout, mais profondément enfoncées dans le sol. A dr. se présente le grand village de *Beït Imrîn*. Après avoir traversé la vallée de même nom, on gravit une colline qui porte sur ses flancs le village de *Bourqa*. Arrivé au sommet (**25 min.**), on voit à dr. le *Oueli Thémet ed Déhour*, au N. le village de *Selet ed Daher* et un peu plus loin celui d'*Atâra*, qui est l'ancienne **Ataroth** d'Ephraïm [1].

Eusèbe indique Ataròth de la tribu d'Ephraïm à 4 milles au N. de Sébaste, ajoutant qu'à son époque c'était un bourg nommé Atharouth [2].

Un peu plus loin, apparaissent *er Raméh* et *Anza*. En redescendant vers l'E.-N.-E., on arrive en **23 min.** à *el Fandaqoumiéh*, qui, d'après E. Robinson, est l'ancienne **Pentakomias.** Le village est entouré de beaux vergers.

Géba. 22 min. plus loin, un monticule porte le florissant village de *Djéba*, pourvu de plusieurs sources. A l'E. des habitations existe un sépulcre hébreu, formé d'un vestibule et d'une chambrette à trois cercueils à four. *Djéba* est le *Kursi* ou le siège de la fameuse famille Djerrâr qui gouvernait autrefois le district. Il est possible aussi que *Djéba* soit la ville de **Géba** ou **Gabaa** du livre de Judith (III, 14).

Avant d'attaquer Béthulie, Holopherne, venant de Bethsan, s'arrêta 30 jours entre cette ville et Géba, pour rassembler ses troupes. De là, il fit conduire Achior, chef des Ammonites, à Béthulie pour le livrer aux enfants d'Israël (V et VI). — A Djéba, on reprend le chemin direct de Naplouse à Djénîn.

De Djéba la vallée se rétrécit et débouche sur un vaste bassin cultivé, nommé *Merdj el Gharouq*, plaine Submergée. Après **35 min.** de marche à travers la plaine, on arrive au pied

1. Jos., XVI, 3. — 2. O. S., 26.

d'une colline abrupte au sommet de laquelle le village de *Sânoûr* est perché comme un véritable nid d'aigle.

Béthulie.

Sânoûr est un gros village de 2.000 habitants, entouré d'une enceinte flanquée de tours. Cette forteresse couronne une colline escarpée qui s'avance dans la plaine comme un promontoire et qui n'est reliée à la masse des montagnes que par une langue de rocher, sur son flanc occidental.

En 1799, Djezzar Pacha, gouverneur d'Acre, l'assiégea vainement pendant six mois avec une armée de 5.000 hommes. Abdallah Pacha, son successeur, s'en rendit maître en 1830, après avoir perdu 6.000 hommes durant un siège de 3 à 4 mois. Ibrahim Pacha la bombarda à son tour en 1840.

Sânoûr est identifié par MM. Raumer, de Saulcy, Mislin, V. Guérin et d'autres avec **Béthulie,** la patrie de Judith, l'héroïne d'Israël, qui sauva son peuple en tranchant la tête à Holopherne, général de l'armée assyrienne.

Aucune tradition n'a conservé le souvenir de l'emplacement de Béthulie. Les anciens voyageurs la montrent en divers endroits depuis *Beit Oula* au S. de la Palestine jusqu'à *Safed*. Ce ne sont là que de simples conjectures. Pour retrouver le site de cette ville célèbre, il ne reste que la Bible, et comme les versions du livre de Judith ont subi de nombreuses variantes et portent des lacunes, le plus sûr est de s'en tenir au texte grec, qui, au point de vue critique, est la plus fidèle reproduction de l'original en hébreu qu'on ne possède plus.

Béthulie s'élevait sur une montagne au pied de laquelle coulait une source. La ville n'était pas éloignée « de **Bethomestaïm** qui est devant Esdrelon et en face de la plaine, près de **Dothaïn** » (IV, 6). Bethomestaïm et Béthulie commandaient les défilés qui donnent accès à la Judée (IV, 7). Entre Dothaïn et **Balamon** ou **Belma,** s'étendait une plaine (VIII, 3).

Or, Sânoûr est située à une lieue et demie au S. de *Tell Dothân*, **Dothaïn,** à 2 lieues au S.-O. de *Khirbet* Bélâmèh et de Bir Bélâmèh, ancienne localité qu'on identifie volontiers avec **Balamon** ou **Belma**. A 2 km. au S. de *Bir el Bélâmèh*, existe une autre localité ancienne, où l'on voit une piscine taillée dans le roc et un *moukam* musulman avec une inscription coufique ; c'est le *Khirbet Oumm el Bouthmèh.* Cette localité, qui est en face de la plaine d'Esdrelon et peu éloignée de l'antique route qui conduisait de la plaine de Jezraël à Samarie et à Sichem, répond, de l'avis de M. Guérin, à **Bethomestaïm**. Nous avons déjà vu qu'à une lieue au S. de Sânoûr se trouve Djéba, qui peut bien être **Géba**, où Holopherne rassembla son armée et d'où il livra Achior aux habitants de Béthulie.

Le nom de Sânoûr ne dérive pas, il est vrai, de Béthulie, et au pied de la colline ne coule aucune source. Mais tout le monde sait que plusieurs villes, comme Sichem et Samarie, ont changé de nom, et que bien des sources ont tari ou se sont déplacées. Néanmoins, pour les deux raisons précédentes, M. Conder propose d'identifier Béthulie avec *Messilièh* située à une lieue au N.-E. de Sânoûr[1]. M. Riess la voit de préférence à *Tell Keibar* près de *Metheiloûn* à 3 km. à l'E. de Sânoûr[2]. M. L. Heidet

1. *Tentwork*, I, 99. — 2. *Bibel Atlas.*

se base principalement sur la version syriaque qui, comme la Vulgate, place non seulement **Beth Mastim** mais aussi **Beth Palou** (Béthulie) « en face de la plaine de Jezraël, » contrairement au texte grec. En conséquence, il identifie la patrie de Judith avec *Scheikh Schibel* situé à 15 km. au N.-N.-O. de Sânoûr [1].

Somme toute, nous disons avec M. Guérin : « Aucun site ne paraît mieux convenir à Béthulie que Sânoûr [2]. »

En continuant la route, on laisse à g. le hameau d'*el Djerba* au haut d'une colline, puis à dr., le petit village de *Messiliéh* couché sur le versant d'une montagne, et l'on arrive en 45 min. à un col d'où l'on aperçoit la plaine d'Esdrelon. Le chemin descend ensuite par une gorge plantée d'arbres, *Ouâdi Melek*, et passe à *Qabatiyèh*, grand village musulman situé à l'angle S.-E. du *sahel Arrâbèh*, qui est la plaine de **Dothaïn.**

On aperçoit le *Tell Dothân* à 4 km. au N.-E. de *Qabatiyèh.* Si l'on va visiter le *Tell,* il est inutile de revenir à Qabatiyèh. Dans ce cas, on prendra le chemin qui passe à l'O. du Tell Dothân, pour se rendre à *Bourqîn* et de là à *Djénîn,* laissant à g. d'abord *Kefr Qoûd,* la **Capercotia** de la Table de Peutinger, puis *Scheikh Schibel.*

Dothaïn.

Dothan ou **Dothaïn,** les deux Sources, aujourd'hui *Tell Dothân*, est la ville de la plaine dans laquelle Joseph retrouva ses frères. Ceux-ci, aveuglés par l'envie, le jetèrent dans une citerne sèche, et le vendirent ensuite pour 20 sicles d'argent à des marchands ismaélites qui se rendaient de Galaad en Egypte. Sa tunique, préalablement souillée de sang de brebis, fut envoyée à Jacob, pour lui faire croire que son fils de prédilection avait été dévoré par une bête féroce [3].

Elisée se trouvait à Dothan, lorsqu'une nuit la ville fut enveloppée de tous côtés par les troupes de Benhadad, roi de Syrie, qui voulurent s'emparer de sa personne. Le prophète demanda à Dieu de les frapper d'aveuglement ; puis il s'offrit aux soldats comme guide pour trouver l'homme qu'ils cherchaient et les conduisit au centre de la ville de Samarie. Il ne permit cependant pas qu'on les mit à mort [4].

L'identification du *Tell Dothân* avec **Dothan** de la Bible ne laisse subsister aucun doute. Eusèbe indique Dothaïn à 12 milles au N. de Sébaste. Puis, Tell Dothân est un mamelon couronné d'un *Oueli,* qui s'élève de 25 à 30 m. au-dessus du niveau de la plaine environnante ; il est isolé de toutes parts, comme le suggère l'incident raconté par le IVe livre des Rois. Aux alentours, on trouve un grand nombre de citernes et *deux sources,* dont l'une coule au pied du Tell. Aujourd'hui encore, le *sahel Arrâbeh* offre les meilleurs pâturages en temps de sécheresse, grâce à ses sources. La plaine est traversée par une ancienne route qui d'Esdrelon allait, soit à Sichem, soit à la mer. Enfin, le nom biblique s'est conservé presqu'intact.

3. *D. B. V.*, I, 1751-1762. — 2. *La Samarie*, I, 346. — Cfr. S. W. P., II, 64. — 3. Gen., XXXVIII. — 4. IV R., VI, 13-23.

De *Qabatiyéh*, le chemin monte au *Khirbet Oumm el Boutmèh* et passe par *Bir el Bélâmèh*, dont il a été question précédemment. Il laisse ensuite *Khirbet Bélâmèh* à g. et aboutit à *Djénîn*. C'est un trajet de 1 h. 1/2 de marche.

On peut aussi se rendre de Sânoûr à Djénîn par *Zébabdèh*, à 9 km. au S. de Djénîn, si l'on a l'intention de passer la nuit dans ce village, chez le curé latin du patriarcat.

Djénîn. — Engannim.

Djénîn est l'ancienne **Engannim,** Source des Jardins. Lors du partage de la Terre promise, elle fut assignée à la tribu d'Issachar et devint ville lévitique[1]. Josèphe l'appelle *Ginea*[2], et Jean de Wurzbourg (1165) *Major Gallina,* Zérin ou Jezraël étant la *Gallina Minor* des Croisés.

Une tradition fort ancienne veut que Jésus ait opéré la guérison des dix lépreux à Engannim. (*V.* Luc, XVII, 11-19, **n° 50**).

Au VIe s., on y voyait une église, dont on a retrouvé les vestiges près de l'une des deux mosquées.

Cette ville ne figure guère dans l'histoire, bien qu'elle occupe une position importante sur la frontière de la Samarie et de la Galilée, à l'entrée de la plaine d'Esdrelon. Ses maisons s'étagent sur les pentes d'une petite colline (157 m.). Elles sont entourées de jardins d'une luxuriante végétation où dominent, au milieu de bouquets d'arbres, quelques beaux palmiers. Un petit ruisseau, qui prend naissance à l'E. de **Djénîn,** traverse toute la bourgade.

Djénîn est le siège d'un kaimmakâmlik et compte environ 2.000 habitants, tous musulmans, à l'exception d'un petit nombre de chrétiens de rite grec orthodoxe. Elle possède un bureau de télégraphe ottoman et un bazar.

La société *Hamburg-Amerika-Linie* vient d'y construire l'*Hôtel Dschenîn*.

De Djénîn à Nazareth.

De Djénîn à Nazareth une route carrossable passant par *el Afoulèh*, station de chemin de fer, est en voie de construction. Pour la description des localités et du pays qu'on traverse de Djénîn à Nazareth, Voir Voyage XIX, p. 490-492).

Au sortir de Djénîn, le chemin traverse la plaine d'Esdrelon ou plaine de Jezraël de la tribu d'Issachar (*V.* p. 488).

En 1 h. 20, on arrive au village d'*el Mouqabélèh* et on longe ensuite les premières ondulations des montagnes de **Gelboé,**

1. Jos., XXI, 29. — 2. G. J., III, III.

Djêbel Foqouah. Une lieue plus loin, on est en face de *Zérîn*, l'ancienne ville de **Jezraël,** située à l'E. A l'O., se dessine la chaîne du mont Carmel ; puis apparaît à dr. le **petit Hermon,** *Djêbel Dahy.* Entre le mont Gelboé et le petit Hermon, s'ouvre la vallée qui descend à *Beisan*, l'ancienne **Bethsan** ou **Scythopolis,** pour rejoindre celle du Jourdain. A l'extrémité de cette dépression, se dressent, au delà du Jourdain, les montagnes de **Galaad.**

Sur les pentes du petit Hermon apparaît, au milieu d'un bouquet d'arbres, *Soulem*, l'antique **Sunam,** puis *el Fouléh* et, tout auprès, *el Afouléh*, station du chemin de fer de Caiffa au lac de Tibériade et à Damas.

D'*el Afouléh* on peut se rendre à Nazareth qu'on a devant soi, ou directement par la gorge du mont du Précipice, ou bien par Naïm, Endor et le mont Thabor. (*V.* p. 383-396).

VOYAGE XIII

De Djénîn à Caiffa.

Les voyageurs qui arrivent en Galilée par la Samarie, dans l'intention de se rendre en chemin de fer du lac de Tibériade à Damas et à Beyrouth, feront bien d'aller d'abord de Djénîn à Caiffa et de là à Nazareth et à Tibériade.

S'ils viennent de Damas avec l'intention de se rendre à Jérusalem par la Samarie, ils auront tout avantage à visiter d'abord le lac de Tibériade, Nazareth et Caiffa, et prendre ensuite la route de Caiffa à Djénîn.

De Djénîn à Caiffa la route est carrossable ; mais il faudra commander d'avance les voitures, soit à Nazareth, soit à Caiffa, aussi longtemps que la route d'el Loubbân à Djénîn ne sera pas ouverte.

De Djénîn à Caiffa, en voiture 7 h. ; — à cheval 10 à 11 h.

De Caiffa à Nazareth et à Tibériade en voiture ou en chemin de fer. (*V.* Voy. XIV, p. 361-365 et Voy. XIX, p. 481-491).

En Haddah. La route longe presque tout le temps les collines qui bordent la plaine d'Esdrelon, *Merdj Ibn Amer,* plaine ou prairie du Fils d'Amer. Laissant à dr. le massif du **mont Gelboé,** *Djébel Foqouah*, la route se dirige vers le N.-O. et passe en 55 min. au petit village de *Kefr Adân*, ancienne localité qui s'élève à g., sur une colline couverte d'arbres fruitiers. C'est très probablement la ville d'**En Haddah** de la tribu d'Issachar, que le livre de Josué (XIX, 21) mentionne immédiatement après Engannim.

Chelmon. A 2 km. à l'O. de *Kefr Adân*, on aperçoit le village d'*el Yamôn* qu'on propose, avec raison, d'identifier avec **Chelmon,** en grec Kyamôn, du livre de Judith (VII, 3).

Thanach. A 4 km. de *Kefr Adân*, on rencontre à g. le petit village de *Siléh*, et 1 km. 1/2 plus loin, on arrive à *Taanak* qui est **Thanach,** cité chananéenne, dont le roi fut vaincu par Josué (XII, 21).

« Taanak » figure dans la liste des villes conquises par Thoutmès III, et dans celle des conquêtes du pharaon Sisac, Scheschonq. Bien que située dans le territoire d'Issachar, elle fut assignée à la demi-tribu de Manassé et devint ville lévitique. Ses habitants, cependant, n'ont pas pu en être expulsés par les Hébreux ; à l'époque de Débora, elle était encore occupée par les Chananéens [1].

Le pieux roi Josias (610) voulut barrer le chemin au pharaon Néchao II qui marchait vers l'Euphrate. Il fut tué sur le champ de bataille près de Thanach, et son corps transporté à Jérusalem [2].

Au temps des Croisades, le manoir de Thanach était un fief de l'abbaye de Sainte-Marie-de-Josaphat à Jérusalem. La mosquée remplace une ancienne église.

De 1901 à 1902, M. le professeur Sellin, député par une Société autrichienne, explora le *Tell Taanak* et découvrit d'intéressants vestiges de la ville chananéenne, égyptienne, juive, etc.

Haddah Rimmon. A 1 km. 1/2 plus loin, on rencontre à g. le village de *Roummanéh*, qui est l'antique **Haddah Rimmon** ou **Adadremmon** mentionnée par le prophète Zacharie (XII, 11), lorsqu'il fait allusion au deuil public occasionné par la mort du roi Josias. Cette ville reçut plus tard le nom de **Maximianopolis.**

Saint Jérôme dit expressément que « Maximianopolis dans la plaine de Mageddo était **Adadremnon** [3]. » Le Pèlerin de Bordeaux marque Maximianopolis à 10 milles de Jezraël et à 18 de Césarée. Après la chute de l'empire romain, la ville reprit son ancien nom.

A 1 km. plus loin, apparaît, à dr., la ville d'*Ezbouba*, que Marin Sanuto appelle **Sububa** et qu'il prit pour Mageddo. Puis, à la même distance de là, on arrive à la source d'*Aïn Salîm* et au village de *Salîm*, antique localité située sur un tertre, à g. ; plus loin vient le village de *Séléféh* et à dr. le *Tell Abou Qoudeis*.

Qédès ou **Cédès.** Le *Tell Abou Qoudeis* est généralement identifié avec **Cédès** d'Issachar, assignée aux lévites de la famille de Gerson [4]. La liste parallèle de Josué (XXI, 28) la nomme **Césion.** Cette ville semble figurer dans le bulletin de victoire gravé sur les pylônes de Karnak sous le nom de **Rosch-Qodsou.**

Mageddo. En s'avançant de 2 autres km., on atteint le *Khan Ledjoun*, caravansérail en ruines situé au fond d'un vallon traversé par le principal affluent du Cison. Ici passait jadis la

1. Jg., V, 19. — 2. IV R., XXIII, 9. — II Par., XXV, 20-24. — 3. *Comm. in Zach.*, XII, 11. — 4. Jos., XIX, 20 ; — I Par., VI, 72.

grande route des caravanes et des armées de l'Assyrie se rendant en Egypte. A 10 min. plus loin, on rencontre le hameau d'*el Ledjoun* et, à 5 min. de là, le *Tell el Moutesellim*, qui est l'emplacement de la célèbre forteresse de **Mageddo, ou Megiddo.**

C'est sous les murs de Mageddo que les peuples du Nord livrèrent la 1re bataille aux armées de Thoutmès Ier, Thoutmès II, Thoutmès III et d'autres pharaons qui marchaient contre les Héthéens et les Assyriens. En 1799, Bonaparte prit ce même chemin, lorsque de Ramléh il s'avança contre Saint-Jean d'Acre.

Josué soumit le roi de Mageddo ; mais les fils de Manassé, qui obtinrent la ville en partage, ne purent déloger ses habitants. Aussi, Sisara attendit-il sous les murs de Mageddo et de Hanach l'attaque des Israélites que la prophétesse Débora avait convoqués au mont Thabor.

Ochozias, roi de Juda, ayant été blessé par Jéhu à la montée de Gaver, se réfugia à Mageddo et y expira (887). Son corps fut transporté à Jérusalem [1].

A cause de la position stratégique de la ville, les Romains y établirent une forte garnison et donnèrent à la cité, au rapport d'Eusèbe, le nom de **Legio,** dont les Arabes ont fait *Ledjoûn.*

Un tertre de 25 m. de hauteur appelé *Tell el Moutesellim*, colline du Gouverneur, attira l'attention de M. V. Guérin, qui soupçonna dans le nom un souvenir de la résidence du gouverneur royal que Salomon avait établie à Mageddo [2]. En 1902, la Société allemande de Palestine, dont le siège est à Leipzig, chargea M. le Dr Schumacher de Caiffa de faire des fouilles dans le *Tell el Moutesellim.* L'habile explorateur y découvrit un monceau de ruines provenant d'anciennes villes construites à six ou sept époques différentes. Les débris d'un château fort et un mur d'enceinte en briques, de 8 m. d'épaisseur, élevé, peut-être, 3.000 ans avant J.-C., dénotent l'importance de la localité. Les objets chananéens, assyriens, égyptiens et judaïques trouvés dans le tertre ne laissent pas subsister de doute que ce ne soit Mageddo. Puis, à *el Ledjoûn* on a trouvé des briques romaines portant la marque de la VIe légion.

Au delà d'*el Ledjoûn*, la plaine prend un aspect moins monotone. A g. apparaît la montagne volcanique du *Scheikh Iskander*, puis l'extrémité méridionale du mont Carmel, dont les cimes sont couvertes de chênes-verts. L'une d'elles est couronnée par la chapelle du Moukhraqa, qui marque le lieu traditionnel du sacrifice d'Elie. A dr., se dessine à l'horizon la silhouette des montagnes bleuâtres du *Djêbel Adjloûn*, au delà du Jourdain. Plus près, s'élève le dôme arrondi du mont Thabor, puis viennent les montagnes de Zabulon, avec celles de Nazareth en particulier.

1. IV R., IX, 27-28. — 2. III R., IV, 12.

En s'avançant de 60 min. du *Tell el Moutesellim*, on laisse à g. le village d'*Abou Schouschéh*, sans histoire, puis 20 min. plus loin, les flancs de la montagne présentent de nombreux sépulcres taillés dans le roc. Après 40 min. de marche, on traverse le *Ouâdi el Mìlèh*, vallée du Sel, qui sépare les montagnes de la Samarie du Carmel. Le long du chemin qui suit la vallée, on a établi les poteaux du télégraphe de Saint-Jean d'Acre à Naplouse, Jérusalem et Jaffa.

Jéchonam. Sur le flanc gauche de la vallée d'*el Mìlèh*, une colline qui s'élève à 100 m. de hauteur porte le nom de *Tell el Qaïmoun*. C'est l'antique **Jéchonam** ou **Yoknéam** de la Bible. Sur son sommet on voit les vestiges d'un fort construit au XVIII[e] s. par Dhaher el Amer et, à mi-côte, on a retrouvé les traces d'une église byzantine.

Le texte hébreu du livre de Josué (XII, 22) appelle cette ville **Yoknéam du Carmel** et trace la frontière de Zabulon « jusqu'au torrent qui est contre Yokneam » (XIX, 11). Elle devint ville lévitique.

Eusèbe l'appelle Kammôna et saint Jérôme Cimona. Ils l'indiquent « à 5 milles de Legio sur la route de Ptolémaïs[1]. » Mais l'un et l'autre écrivain ont eu le tort de l'identifier avec **Camon**, lieu de sépulture de Jaïr, juge d'Israël[2], qui fut enterré à **Camon** en Galaad[3].

Fretellus (1145) l'appelle *Kaim Mons*, Jean de Wurzbourg (1165 *Caïn Mons*, et Marin Sanuto ajoute que Caïn y fut tué par une flèche que lui avait lancé Lamech ! M. Guérin y voit **Chelmon**, en grec **Kyamôn**, du livre de Judith (VII, 3). Mais *Tell el Qaïmoûn* est trop éloignée du *Tell Dothân* pour rendre cette identification vraisemblable.

Du Tell el Qaïmoûn au Carmel. On peut se rendre à Caïffa en suivant la crête du mont Carmel ; mais l'ascension de la montagne est pénible. (On peut visiter le *Moukhraqa* beaucoup plus facilement en partant de Caïffa, du couvent des Pères Carmes). On laisse à dr. *el Mansourah*, village habité par des Druses, et l'on suit quelque temps le *Ouâdi el Mîlèh*. On gravit ensuite la montagne jusqu'à *ez Zeinât* (25 min.) d'où il faut une heure pour arriver à la chapelle du *Moukhraqa*. De là jusqu'à Caïffa, *V.* Caïffa, p. 360).

A 25 min. de *Tell el Qaïmoùn*, on arrive au *Tell el Qassis*, colline des Prêtres, sur le bord du Cison. C'est le lieu traditionnel où 850 prêtres de Baal furent égorgés sur l'ordre du prophète Elie. (V. p. 354).

Au N. du *Tell*, au delà du Cison, passe le chemin de fer de Caïffa à Bethsan et Damas. Au N.-E , sur une colline couverte de chênes, on aperçoit *Scheikh Abreik* (*V.* p. 353).

A 1 km. du *Tell el Qassis*, la route traverse le Cison, (*V.* p. 352 et 488), suit la ligne du chemin de fer et rejoint la route de Nazareth à Caïffa au-dessous du village d'*el Haritiyéh*, l'ancienne ville de **Haroseth** (V. p. 362). Si l'on est à cheval, on peut suivre un chemin plus court, qui se dirige directement vers le pont de la voie ferrée. D'ici à Caïffa, *V.* p. 362.

1. O. S., 117. — 2. Jg., X, 5. — 3. A. J., V, VII, 6.

CAIFFA

Caiffa, dominée par le mont Carmel, est située au S.-O. de la baie de Saint-Jean d'Acre, et fait face à la ville du même nom. Son port, abrité par le promontoire du Carmel, est protégé contre le vent du S.-O.; mais il est ouvert à celui du N.-O. et n'est, en conséquence, guère meilleur que celui de Jaffa. Aussi le débarquement s'y fait-il dans les mêmes conditions.

Outre les bateaux à vapeur qui fréquentent le port de Caiffa irrégulièrement, ceux du Lloyd autrichien et ceux de la Compagnie anglo-égyptienne le visitent à jours fixes une ou deux fois par semaine, venant soit de Jaffa, soit de Beyrouth.

Douane et bureau des passe-ports. L'un et l'autre s'ouvrent sur le débarcadère, et l'on y procède dans les mêmes conditions qu'à Jaffa.

Logement. Les Pères Carmes donnent l'hospitalité aux pèlerins. En cas de nécessité, ils les reçoivent dans l'*Hospice* attenant à l'église paroissiale dans la ville même. Mais si le temps et les circonstances le permettent, les pèlerins montent en voiture au couvent des Pères Carmes au mont Carmel (V. p. 356).

Les Sœurs de Saint-Charles Borromée tiennent aussi un hospice pour les pèlerins dans la colonie allemande. Dans le même quartier se trouvent deux hôtels européens, l'*Hôtel Karmel* et le *New-Hôtel*.

Poste et télégraphe. Caiffa possède un bureau de poste ottoman et de télégraphe international, ainsi qu'un bureau de poste autrichien et un français.

Consulats. L'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche, la Belgique, les Etats-Unis, la France, la Hollande, l'Italie et la Russie sont représentés par des vices-consuls ou des agents consulaires.

Il y a à Caiffa trois médecins européens. On y trouve aussi plusieurs magasins d'articles européens en tout genre.

Histoire.

Caiffa ou **Hépha,** appelée autrefois **Calamon,** ne figure pas dans la Bible et n'apparaît dans l'histoire qu'assez tard, pour ne jouer qu'un rôle sans importance. **Helba**, mentionnée dans le livre des Juges (I, 31) et appelée **Chebda** et **Schidia** par les Septante, ne peut d'aucune façon être identifiée avec Hépha.

Le littoral échut en partage à la tribu d'Aser[1]; mais à leur arrivée, les Israélites ne purent s'emparer d'aucune ville maritime. Parmi les souverains vaincus par Josué au N. de la Palestine, se trouve « Jochanan,

1. Jg., V, 17.

roi de Carmel[1]. » La ville de Carmel était assise, d'après Pline, sur la montagne de même nom, et s'appelait autrefois Ecbatane[2].

Dans le voisinage de **Hépha** ou **Calamon** se trouvait la ville de **Sycaminos**, qui devait son nom, sans doute, aux sycomores de son territoire. Calamon et Sycaminos étaient deux rivales qui s'élevèrent tour à tour l'une aux dépens de l'autre, jusqu'au moyen âge, alors que la dernière disparut pour toujours. L'histoire de l'une se confond avec celle de l'autre.

L'an 104 av. J.-C., Ptolémée Lathyre, qui régna sur l'île de Chypre après avoir été chassé d'Egypte par Cléopâtre sa mère, vint au secours de Ptolémaïs (Saint-Jean-d'Acre), alors assiégée par Alexandre Jannée, roi de Juda. A cet effet, il débarqua ses troupes, au nombre de 30.000 hommes, à Sycaminos[3].

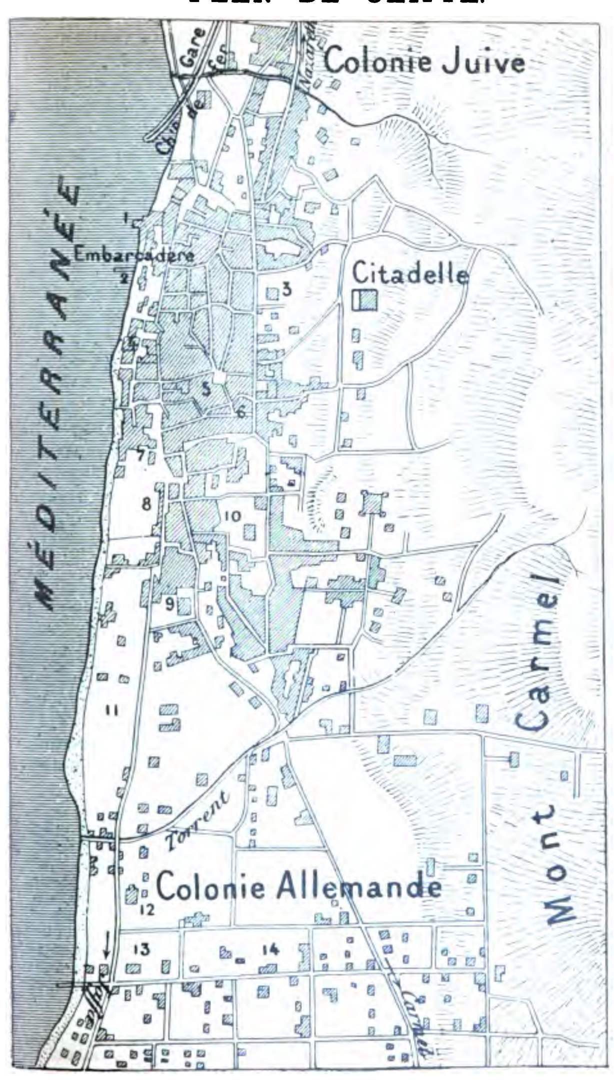
Au commencement de l'ère chrétienne, Sycaminos était sans importance comme la plupart des villes voisines. « Après Ace (Acre), dit Strabon, vient la tour de Straton (Césarée). Dans l'intervalle on rencontre le mont Carmel et des noms de villes et pas autre chose, tels que ceux de Sycaminopolis, Boucolopolis, Crocodilopolis et autres semblables[4]. » Pline s'exprime à peu près dans les mêmes termes[5]. Sycaminos s'était relevée vers le ɪvᵉ s., ainsi que Calamon qui porte le plus souvent le nom de Hépha.

Eusèbe et saint Jérôme semblent ne faire qu'une ville de Sycaminos et de Calamon ou Hépha, disant que Sycaminos reçut le nom de « Epha à cause du mont Carmel[6]. » Le nom de Hépha fut-il donné à la ville parce que le Carmel lui sert d'abri, *khafah* en hébreu, ou parce que le promontoire forme son port, en hébreu *hof?* Quoi qu'il en soit, Sycaminos et Hépha étaient deux villes différentes. Le Talmud distingue nettement *Shikmonah* de *Hépha*[7]. Puis le Pèlerin de Bordeaux, venant de Ptolémaïs, rencontra la ville de Calamon à XII milles romaines (18 km.) vers le S. Or à cette distance, à 1 km. 1/2 au-delà de la ville actuelle, existait une cité gréco-romaine, comme l'ont démontré les fouilles pratiquées en ce lieu. Au bord de l'eau, on voit encore les restes d'une antique fortification appelée *Bordj ez Zaoûra*, tour de la Hanche; l'emplacement de cette ville porte dans la bouche des indigènes le nom de *Haifa el Atika*, Caiffa l'ancienne.

En outre, à III milles de Calamon, le pèlerin gaulois rencontra Sycaminos. Précisément à 4 km. de *Haifa el Atika*, et même à une distance un peu plus grande si on longe la mer par le *Râs el Kéroûn*, le cap des Vignes, on arrive au *Tell es Sémak*, colline du Poisson, où l'on a trouvé des monnaies, des

1. Jos., XII, 22. — 2. *H. N.*, V, 17. — 3. A. J., XIII, xɪɪ, 3. — 4. *Géogr.*, XVI, ɪɪ, 25. — 5. *H. N.*, V, 17. — 6. O. S., 108. — 7. *Mischna*, Demai I, — *Talm. Bab. Sab.*, 26.

PLAN DE CAIFFA.



1. Poste autr. — 2. Douane. — 3. P. Franciscains. — 4. Séraïl. — 5. Grecs orth. — 6. Grecs cath. — 7. P. Carmes. — 8. Dames de Naz. — 9. Frères des Écoles. — 10. Maronites. — 11. Cimetières. — 12. Sœurs de S. Charles. — 13. Hôtel Karmel. — 14. New-Hôtel.

chapiteaux et de vastes constructions des époques romaine et byzantine. C'est donc là l'emplacement de la rivale de Calamon. Le Pèlerin de Plaisance (570) fournit au sujet de Sycaminos quelques détails assez intéressants. D'après son récit, dans lequel les chiffres donnés pour les distances ont été souvent manifestement altérés par les copistes, Sycaminos se trouvait « au-dessous du mont Carmel. » A un mille de la cité, on rencontrait les « Camps des Samaritains, » et à un demi-mille au-dessus de ces camps, « le monastère du prophète Elisée. » Les Camps des Samaritains, appelés dans le Talmud « les Camps des Minim[1], » des hérétiques, répondent au village en ruines d'*es Samir* situé à 3 km. au S. de Tell es Sémak et à 2 km. d'*ed Deir*, le Monastère, dont on voit encore les vestiges près de la Fontaine d'Elie. Du reste, *es Sémak* semble bien être une réminiscence de *Shikmonah*. En tout cas, au témoignage précis du pèlerin du IVe s. on ne saurait opposer le témoignage vague et indécis d'Isaac Chélo qui, 1.000 ans plus tard, indique Kalamoun « entre Césarée et Caiffa[2]. » Malgré leurs plus diligentes recherches, les explorateurs n'ont pu découvrir aucun souvenir de Calamon entre ces deux villes. Le lieutenant Kitchener a compulsé tous les titres de propriété des terrains situés autour de Tell es Sémak et il est resté persuadé que le nom de Calamon ne s'est attaché sous aucune forme à un point quelconque du territoire[3].

Lors de la première Croisade, Godefroy de Bouillon concéda à Tancrède la principauté de Galilée, depuis Tibériade jusqu'à Caiffa. Tancrède s'empara de cette dernière place après un siège de 15 jours et avec les efforts combinés de l'armée de terre et de la flotte vénitienne[4]. Les historiens de l'époque l'appellent Caifas, Caiphas et Héffa ; ils la désignent aussi sous le nom de sa voisine disparue *Sycaminum*. Bien plus, Guillaume de Tyr[5] et Jacques de Vitry l'appellent même **Porphyria novissima**, nom d'une ville que le Pèlerin de Plaisance avait déjà signalée au S. de Sycaminos.

Porphyrion l'ancienne était une ville de Phénicie située, d'après le Pèlerin de Bordeaux, à VIII milles au N. de Sidon (V. Voy. XXIV). Mais au dire du Talmud, la pêche des coquillages qui fournissaient la pourpre s'étendait depuis les Echelles de Tyr (voire même depuis Beyrouth) « jusqu'à Hépha[6] », (voire même jusqu'à Dora) ; car les Sidoniens enlevèrent un jour cette ville aux Philistins à cause de ses coquillages de pourpre. Par représailles, les Ascalonites allèrent détruire la flotte de Sidon et réduisirent la ville en cendres. Du reste, le *murex trunculus*, la coquille dont on extrayait la précieuse teinture, abondait sur les plages du mont Carmel, et la mer rejette encore de ces testacés. Le Cantique des Cantiques fait peut-être allusion aux coquillages de pourpre de cette mer

1. S. W. P., I, 286. — 2. Carmoly. *Itin.*, 254. — 3. S. W. P., I, 287. — 4. Guill. de Tyr, IX, 13. — 5. *Id.*, XIII, 2. — 6. *Gem. Sab.*, XXVI, 1.

lorsqu'il dit : « Ta tête est comme le Carmel, et les cheveux de la tête comme la pourpre [1]. » Il n'est donc pas merveilleux de trouver une *Porphyria novissima* sur le littoral du Carmel.

Saladin se rendit maître de Caiffa en 1187; mais en 1191, lorsque *Akka* ou Saint Jean d'Acre fut tombée au pouvoir des Francs, il fit démanteler et dévaster la ville, pour ne laisser aux Croisés qu'une ruine. Ceux-ci la relevèrent; mais après leur départ de la Palestine (1292), elle végéta jusqu'à ce que, au XVIII[e] s., le Scheikh Dhaher el Amer la détruisit de fond en comble, lorsqu'il fit la conquête de la Galilée. Toutefois, le conquérant ne tarda pas à la reconstruire sur un nouvel emplacement, au fond de la baie, à 20 min. au S.-E. de l'ancienne ville. Il l'entoura d'une enceinte et éleva un château fort sur une éminence rocheuse qui domine la ville au S.

Ce Scheikh, que nous aurons à mentionner souvent dans nos excursions en Galilée, était un bédouin de la famille des Béni Zyadnéh. De son père il hérita de la ville de Safed, et inaugura une lutte à outrance contre les pachas turcs. Devenu maître de Tibériade en 1738 et de Saint-Jean-d'Acre en 1749, il se proclama Scheikh de toute la Galilée. Par son influence vraiment civilisatrice, il rappelle l'émir des Druses, Fakher ed Dîn, dont il partagea la glorieuse carrière et le malheureux sort. Dhaher el Amer eut à lutter contre ses propres fils issus de mères rivales, et fut en dernier lieu trahi par son lieutenant Ahmed, mieux connu sous le nom de Djezzar Pacha, le Boucher.

Les troupes de Bonaparte s'emparèrent de Caiffa en 1799, et quelques jours après, elles repoussèrent brillamment une attaque de la flotte anglaise.

Plus tard, en 1837, Caiffa fut occupée par les soldats d'Ibrahim Pacha, et en 1840 la place, le château fort surtout, subit de grands dégâts par le bombardement des flottes réunies de l'Angleterre, de l'Autriche et de la Turquie. Depuis le départ de l'armée égyptienne, la ville était restée sans garnison jusque dans ces derniers temps.

Etat actuel.

La place forte du XVIII[e] s. forme au S.-O. de la baie de Saint-Jean un parallélogramme d'environ 450 m. de long sur 250 de large. Ses murs et ses bastions sont dans un triste état de délabrement; en plusieurs points ils ont complètement disparu. L'enceinte renferme au S.-E, du côté d'Acre, le débarcadère, la douane (2), les agences maritimes avec la poste autrichienne (1). (Voir les indications sur le plan de la ville). Puis on rencontre la grande mosquée avec une belle tour à horloge (4), la poste ottomane; le bureau du télégraphe et la poste française, l'église grecque catholique (5) et l'église grecque non-unie (6). Plusieurs

1. Cant., VII, 5, t. hébr.

magasins européens sont largement pourvus d'articles de voyage, de conserves et d'objets en tout genre.

Depuis une cinquantaine d'années, la ville a débordé de tous côtés au delà de son enceinte. Au S.-E., sur la route de Saint-Jean d'Acre et de Nazareth, s'est formé un nouveau quartier qui renferme la gare du chemin de fer de Bethsan et de Damas. Plus loin, une colonie juive occupe le pied de la montagne, tandis que le long de la mer s'étend une belle plantation de palmiers.

Dans le pâté de maisons qui s'élèvent sur les flancs de la montagne, entre l'ancienne enceinte et *Bordj es Slam*, le château fort, se trouve la Résidence des Pères Franciscains (3), mais sans hospice pour les pèlerins. Au N.-O., l'une des deux portes de la ville et une bonne partie des remparts furent rasés au siècle dernier, pour permettre la circulation et l'érection de nouvelles constructions. Il s'y est formé un nouveau quartier européen qui renferme à dr., en se dirigeant vers le couvent du Carmel, l'**église paroissiale latine** avec l'**Hospice des Pèlerins** sous la direction des Pères Carmes (7). Puis vient le pensionnat des Dames de Nazareth (8), ensuite l'établissement des Frères des Ecoles chrétiennes (9(, et, à g., l'église des Maronites (10), enfin l'établissement des Sœurs de Charité avec asile et ouvroir.

La plupart des consulats se trouvent dans ce quartier.

Colonie allemande. On arrive ensuite à la colonie allemande fondée en 1869. La régularité et la propreté des rues, le bel alignement des maisons entourées de jardinets pleins de fraîcheur, contrastent singulièrement avec l'aspect que les villes orientales offrent d'ordinaire au voyageur.

La colonie renferme l'**établissement des Sœurs de Saint-Charles** (12), avec hospice pour les pèlerins, hôpital, orphelinat et école pour les filles. Puis, on rencontre l'*Hôtel Karmel* (13), et plus loin le *New-Hôtel* (14), ainsi que les chapelles et les écoles pour les diverses sectes protestantes de la colonie. Plus loin, sur une bifurcation de la route, se trouve la nouvelle caserne turque. Enfin, sur les ruines de l'antique Hépha s'élève le monastère des Religieuses Carmélites de France.

Population. Caiffa est le siège d'un kaimmakam et compte une population indigène d'environ 12.000 habitants qui se répartissent comme il suit : 400 Latins, 1.800 Grecs Melchites, 600 Maronites, 1.000 Grecs non-unis et quelques protestants indigènes. Les Juifs sont au nombre de 900 et les Européens au nombre de 650 dont 500 Allemands protestants. Le reste est musulman.

Commerce. Le commerce de Caiffa fleurit de plus en plus et, grâce au nouveau chemin de fer, les denréees du Hauran, blé, coton, réglisse, etc., qui usqu'ici étaient expédiés à Beyrouth,

à Saint-Jean d'Acre et à Jaffa, trouveront leur débouché naturel à Caiffa. Du jour où la rade sera protégée par des brise-lames et des môles (ce qui est déjà en projet), Caiffa deviendra une des premières villes de commerce de la côte syrienne. Dans le courant de l'année 1905, à peu près 300 bateaux à vapeur et 650 voiliers ont exporté 20.000 tonnes de blé, de maïs, de sésame, d'huile d'olive, etc., et importé 10.000 tonnes d'articles divers.

Le mont Carmel.

Le grand attrait de Caiffa, c'est le mont Carmel. Cette belle chaîne de montagnes, en grande partie de formation calcaire, s'étend du N.-O. au S.-O. sur une longueur d'environ 24 km. et une largeur qui varie de 5 à 8 km. Au N.-O., sa hauteur ne dépasse guère 300 m.; mais au centre, elle atteint une altitude de 540 m. et domine majestueusement la mer d'un côté et la vaste plaine d'Esdrelon de l'autre.

Dans la Bible, il est une fois appelé **Carmelus maris**[1], pour le distinguer d'une autre montagne de même nom située au S. de la Palestine (V. p. 258).

Histoire. Le Carmel servit de limites à quatre tribus : à la tribu d'Aser vers le N.-E., à celle de Zabulon et à celle d'Issachar vers l'E., enfin à la demi-tribu de Manassé au S. La montagne elle-même ne fut adjugée, semble-t-il, à aucune grande famille en particulier; elle était plutôt considérée comme un lieu sacré, un lieu de refuge ou un territoire neutre.

Carmel signifie en hébreu *jardin* ou lieu planté d'arbres. Dans l'Ecriture sainte il apparaît moins souvent comme indication géographique que comme figure métaphorique, comme type de la fécondité et de la beauté. De plus, ses flancs, si verdoyants de nos jours encore, sont sillonnés de nombreux vallons et perforés d'innombrables grottes qui offraient un asile sûr à ceux qui fuyaient la justice ou la malice des hommes. Elles expliquent les paroles du prophète Amos (IX, 2-3) : « S'ils se cachent sur le sommet du Carmel, je les y découvrirai et les en chasserai. »

Ce qui a rendu cette montagne à jamais célèbre, c'est le séjour qu'y fit le prophète Elie et les prodiges qu'il y opéra. Le Carmel reçut même dans le langage du peuple le nom de *Djébel Mar Elias*, montagne de Saint-Elie.

A côté de l'autel du vrai Dieu élevé sur la cime du Carmel, existait aussi un autel de Baal. Jézabel, fille du roi de Sidon et femme d'Achab, roi d'Israël, avait entraîné la masse du peuple

1. Jos., XIX, 26.

dans l'idolâtrie. Elie convoqua au Carmel « tout Israël » avec les 450 prêtres de Baal entretenus par Jézabel. Après avoir démontré l'impuissance de la fausse divinité, le prophète dressa un autel, y plaça l'holocauste et invoqua l'Eternel. Aussitôt le feu descendit du ciel et consuma les victimes. A la vue de ce miracle, le peuple proclama de nouveau Jahvé pour son Dieu, et, sur l'ordre d'Elie, les prêtres de Baal furent entraînés au bord du torrent de Cison, pour y être égorgés[1].

Une longue et terrible sécheresse prédite par Elie avait forcé le roi Achab à se réfugier avec ses chevaux dans une des gorges du Carmel. Le prophète conjura le Seigneur de faire cesser le fléau, et après s'être prosterné contre terre, il dit à son serviteur : « Monte et regarde du côté de la mer. Le serviteur monta ; il regarda et dit : Il n'y a rien. (Elie) lui dit : Retourne jusqu'à sept fois. A la septième fois (le serviteur) dit : Voici un petit nuage qui s'élève de la mer et qui est large comme la paume de la main d'un homme. Elie dit : Va et dis à Achab : Attelle et descends de peur que la pluie ne t'arrête. Peu à peu le ciel s'obscurcit par les nuages, le vent souffla et il tomba une grande pluie[2]. » La nuée qui parut dans le ciel limpide après une longue sécheresse, et qui annonça au peuple la pluie bienfaisante tant désirée, a été regardée par quelques Pères de l'Eglise comme la figure de la Vierge Marie qui portait en elle, comme le nuage porte l'eau, l'abondance de toutes les grâces, le principe de toute fécondité.

Elisée se trouvait au Carmel quand une mère éplorée vint le supplier de la suivre à Sunam et de rappeler à la vie son fils unique qu'une insolation venait d'emporter[3]. Ce touchant épisode nous apprend que les jours de sabbat et des calendes, ou nouvelles lunes, les fidèles du royaume d'Israël se rendaient sur cette montagne pour y prier, consulter les prophètes et offrir des sacrifices à Dieu.

Les païens eux-mêmes continuaient à fréquenter le Carmel. Au IIe s. av. J.-C., le célèbre philosophe Pythagore, raconte Jamblique, son biographe, alla souvent méditer « dans le lieu sacré du Carmel[4]. » Puis au temps de Darius, fils d'Hystaspe (521 à 485 av. J.-C.), la montagne semble avoir été consacrée à Jupiter[5]. Cependant, Suétone et Tacite prétendent que le Carmel ui-même était la divinité adorée. « Le dieu Carmel, ajoute Tacite, n'a ni statue, ni temple, ainsi que l'ont voulu les fondateurs de son culte ; on n'y rencontre qu'un autel et des adorateurs. »

Vespasien, alors simple général, sacrifiait en ce lieu dans le

1. III R., XVIII, 1-40. — 2. III R., XVIII, 42-45. — 3. IV R., IV, 17-37. — 4. *Vita Pythag.*, III, 5. — 5. Scylax, *Périple*, 42.

temps où son esprit roulait de secrètes espérances. Le prêtre Basilide, après avoir examiné les entrailles des victimes, lui dit : « Quelque chose que tu médites,... un vaste siège t'est réservé [1]. » Josèphe nous explique cette recrudescence de superstitions païennes au Carmel, en nous apprenant que la montagne sacrée appartenait alors aux Tyriens [2].

Cette montagne, si éminemment apte à la vie contemplative, attira de bonne heure les anachorètes chrétiens. Vers l'an 570, Antonin de Plaisance signale au S. de Sycaminos et au-dessus des *Camps des Samaritains* « le monastère d'Elisée le prophète, à l'endroit où il fut rencontré par la femme dont il ressuscita le fils. » On voit encore les vestiges de ce couvent dans la vallée des Martyrs. Après la conquête de la Palestine par les Francs, un Croisé, Berthold de Limoges, vint rejoindre les ermites de rite grec qui vivaient au pied du Carmel. L'Israélite espagnol, Benjamin de Tudéla, dit en 1160 : « Non loin de Hépha et du cimetière juif, se trouve la grotte du prophète Elie ; deux fils d'Edom (c.-à-d., deux chrétiens) y ont élevé une chapelle. » Il indique la belle grotte dite *Ecole des Prophètes*. Quant au monastère visité par le Placentin, Jean Phocas, moine grec, le trouva en ruines en 1181. « Cependant, dit-il, un moine Calabrais, blanchi par l'âge et revêtu de la dignité sacerdotale, vint aborder en ce lieu. Il entoura d'une petite enceinte les restes du monastère, y bâtit une tour et une chapelle et réunit une dizaine de frères. » Lorsque les Francs durent se concentrer autour de Saint-Jean d'Acre après la perte de Jérusalem, le nombre des ermites du Carmel augmenta considérablement. Ceux de rite latin étaient placés sous la direction de Brocard, né dans la Ville sainte de parents français. En 1212, il pria Albert, délégué apostolique et patriarche de Jérusalem, en résidence à Acre, de leur tracer une nouvelle règle de vie. Par cette règle, l'ordre des Carmes était définitivement fondé. Les vertus de saint Berthold et de saint Brocard firent multiplier les vocations et, du mont Carmel, les Religieux Carmes se répandirent bientôt en Europe. Saint Simon Stock, général de l'ordre, institua en 1245 la confrérie du Scapulaire de N.-D. du mont Carmel.

Les chroniqueurs de l'époque ne nous apprennent pas si pendant son séjour à Acre saint Louis a visité Caïffa et le mont Carmel. Il quitta le port d'Acre le 25 avril 1254 pour se rendre en France. Le lendemain, son vaisseau s'ensabla, non pas au cap du Carmel, mais près de l'île de Chypre [3].

Déjà les Religieux avaient été assaillis par des bandes de

1. Pline, *H. N.*, II, 17. — Cf. Suetone, *Vita Vespas.*, V. — 2. G. J., III, v, 2. — 3. Joinville, LXXVIII.

Sarrasins en 1238. Puis, en 1260 plusieurs tombèrent victimes de leur foi. Enfin, après la prise de Saint-Jean d'Acre par les musulmans en 1291, les moines qui ne purent s'enfuir furent égorgés tous sans pitié. La chapelle de Notre-Dame, dans la vallée des Martyrs, resta dès lors abandonnée.

En 1630, le P. Prosper du Saint-Esprit, Carme d'origine espagnole, vint s'établir, avec un ou deux compagnons, dans les ruines de l'ancien couvent; mais il ne put résister longtemps aux tracasseries des musulmans du voisinage. Les Carmes revinrent plus nombreux en 1767 et construisirent un nouveau monastère au sommet du promontoire. Bonaparte en fit une ambulance pour ses soldats blessés sous les murs de Saint-Jean d'Acre ou atteints de la peste. Mais à peine s'était-il retiré du pays, le 29 mai 1799, que moines et soldats furent massacrés et le couvent livré aux flammes. En 1827, le Fr. Jean-Baptiste de Frascati posa la première pierre du bel édifice qu'on y admire encore aujourd'hui, et, trois ans plus tard, les Carmes reprirent possession de la montagne sacrée pour y célébrer les divins offices.

Visite du mont Carmel.

Le couvent de N.-D. du mont Carmel est situé à 150 m. d'altitude, à 3 km. de la ville de Caiffa. Il faut, pour y arriver, 20 à 25 min. en voiture, ou 3/4 d'h. à pied, par une route carrossable tracée sur le flanc de la montagne.

Couvent des P. Carmes. Le couvent est construit sur une vaste esplanade avec la solidité d'une forteresse. Ses murs épais, ses fenêtres solidement grillées, ses portes basses protégées par des meurtrières et des machicoulis offrent un beau spécimen des couvents du moyen âge en Orient, où ils étaient toujours exposés aux surprises des bandes de brigands et d'autres ennemis. Le premier étage sert d'hôtellerie pour les pèlerins qui y reçoivent toujours le plus bienveillant accueil; le second est réservé aux moines. Du haut des terrasses, on jouit d'une vue assez étendue. Au S. apparaissent les ruines d'Athlit, le *Castrum Peregrinorum* et celles de Tantoûr, l'ancienne Dora (*V.* Voy. XX). Au N., on voit Saint-Jean d'Acre et les Echelles de Tyr (*V.* Voy. XXIV). A l'E. se déroulent les montagnes de la Galilée jusqu'au grand Hermon.

Eglise de Notre-Dame du Carmel ✠. Le vaste quadrilatère renferme au centre l'église de N.-D. du Carmel. C'est un édifice octogonal ou mieux en forme de croix grecque de style italien du XVIIIe s., surmontée d'une coupole. Au milieu de la façade occidentale du couvent, un vestibule donne accès à l'église. En face de la porte, au fond du monument, un double escalier en

marbre blanc conduit au chœur, qui contient un magnifique autel sur lequel resplendit la statue de N.-D. du Scapulaire. Entre les rampes des deux escaliers, cinq marches descendent dans une petite grotte de 5 m. de largeur et 3 de profondeur qui s'enfonce sous le chœur. Sur l'autel se dresse la statue en bois de saint Elie ; une inscription placée à l'entrée dit que c'est là l'une des habitations du prophète.

Monument des soldats français. Dans le jardinet sis devant l'entrée du couvent, une petite pyramide en maçonnerie, surmontée d'une croix en fer, recouvre les ossements des soldats de Bonaparte morts au mont Carmel. Les Religieux les ont pieusement recueillis sur les divers points de la montagne pour les réunir dans une tombe commune. La croix fut plantée sur son piédestal par les marins français en 1875.

Palazzo et phare. Au milieu de la vaste cour s'élève sur un grandiose piédestal, une colonne en granit gris portant la statue de Marie Immaculée. C'est un don des pèlerins du Chili. A l'extrémité de la cour, un grand bâtiment porte le nom de *Palazzo*. C'est un pavillon qu'Abdallah, pacha de Saint-Jean d'Acre, se fit construire en 1821, avec les ruines du monastère. La grande salle du bâtiment sert de réfectoire aux pèlerins, lorsque leur nombre est considérable. La même construction sert de base au phare établi en cet endroit par la Société des phares de l'empire ottoman. Son feu blanc à éclat de deux minutes d'intervalle est visible à 10 lieues de distance.

Visite de l'école des Prophètes et de la vallée des Martyrs.

L'Ecole des Prophètes, la fontaine d'Elie, le couvent de saint Brocard et d'autres lieux qui méritent d'être visités par les pèlerins sont situés au pied du Carmel, presqu'au bord de la mer. Le sentier qui y descend directement du couvent est très raide et mal commode. On y arrive plus aisément en suivant la route carrossable de Caiffa à Athlît. De l'Ecole des Prophètes, la voiture peut s'avancer jusqu'à l'entrée de la vallée des Martyrs. De là on peut aussi monter en voiture au Carmel des Allemands, par une route construite en 1898 lors du passage de l'empereur d'Allemagne, et redescendre par une autre route carrossable qui aboutit à la colonie allemande.

Chapelle de Saint-Simon Stock: En descendant de l'enceinte du couvent, on arrive en cinq minutes à des constructions en ruines, au milieu desquelles se réfugia, dit-on, le P. Prosper au XVIIe s. La grotte a été transformée récemment en oratoire dédié à saint Simon Stock, qui avait habité autrefois le Carmel.

Ecole des Prophètes. Dix min. plus bas, on arrive d'abord à un cimetière musulman, puis, auprès d'une maison adossée contre la montagne. Dans la cour de ce bâtiment, s'ouvre la **grotte de Saint-Elie,** appelée plus communément depuis le

XVIIe s. l'**Ecole des Prophètes.** Elle sert de mosquée dédiée à *el Khôdr*, le Verdoyant, le Vivant. C'est ainsi que les musulmans désignent le prophète Elie qui, d'après la Bible, n'est point mort. La grotte mesure 14 m. de longueur, 7 de largeur et 6 de hauteur. Elle a été régularisée par la main de l'homme et ses parois sont couvertes d'un enduit sur lequel d'innombrables pèlerins grecs, latins, arabes, etc., ont gravé leurs noms ou des invocations. De tout temps ce sanctuaire a été l'objet de la vénération des juifs, des chrétiens et des musulmans. A gauche, en entrant, on remarque une grande excavation taillée avec assez de régularité. D'après une légende peu ancienne et très invraisemblable, la sainte Famille, revenant d'Egypte, y aurait passé la nuit.

Vallée des Ermites ou des Martyrs. De l'Ecole des Prophètes, on descend sur la route carrossable qui passe à dix pas de là. En la suivant vers le S., on laisse bientôt à dr. la colline artificielle du *Tell es Sémak*, l'ancienne ville de Sycaminos. Puis, après avoir longé le nouvel enclos de la propriété des Pères Carmes à g., on traverse le *Ouâdi Gamîk*, vallée Profonde, et on laisse également à g. la route qui monte au Carmel des Allemands. A 4 km. de l'Ecole des Prophètes, on arrive à l'entrée d'une vallée fertile plantée de grenadiers, de figuiers et d'oliviers. Cette vallée porte plusieurs noms. Les Arabes l'appellent *Ouâdi Siyâh*, vallée des Ermites, et aussi *Ouâdi Aschlîl el Heiyah*, vallée de la Cascade des Serpents. Ce dernier nom n'est probablement qu'une corruption de *Aschlîl Eliyâh*, Cascade d'Elie. Depuis le XVIIe s., les chrétiens la désignent sous le nom de **vallée des Martyrs,** parce que là furent massacrés les serviteurs de Dieu, dont nous avons parlé plus haut.

Cette vallée a été sanctifiée par des ermites chrétiens dès les premiers siècles de l'Eglise ; à l'époque des Croisades, elle renfermait la chapelle de Sainte-Marguerite des moines grecs et celle de Notre-Dame des moines latins ou des Carmes.

Jacques de Vitry, qui parle des Religieux Carmes, avant d'avoir occupé le siège épiscopal de Ptolémaïs, dit que « le couvent situé près de la fontaine de Saint-Elie et habité par des hommes qui imitent les vertus du prophète, était dédié à sainte Marguerite. » C'était bien là le couvent des moines grecs, mais non celui des moines latins. Ceux-ci vivaient en face, comme nous l'apprend une intéressante relation de la 1re moitié du XIIIe s. « En cele meisme montagne est l'abaïs de sainte Marguerite laquelle est des moines Griex où il a aussi biau lieu. En cele abaïe a de bones reliques et au pendant est le lieu ou saint Helyes habita, à quel lieu il a une chapele en la roche. Emprès de cele abaie de sainte Marguerite en la costière de celle meismes montagne a .1. moult biau lieu et délitieus où habitent les hermites latins que l'on apele frères du Carmes ou il a une petite yglise de Nostre Dame et par tout ce lieu on a grant plantés de bones eaues qui issent de meisme la roche de la montagne [1]. »

1. *V.* Vogüé, *Eglises de T. S.*, 445.

Aïn Siyâh. En 3 min. on arrive à Aïn Siyâh, fontaine des Ermites, qui s'échappe du flanc gauche de la vallée.

Cette fontaine passe aujourd'hui pour la *fontaine de Saint-Elie;* mais pour les anciens, la fontaine d'Elie est l'*Aïn Oumm el Faradj,* qui coule plus haut au milieu du *ed Deir,* le Monastère.

Couvent de Saint-Brocard et église de Notre-Dame. A 10 min. de la source des Ermites, on arrive à un enclos récemment construit par les Pères Carmes autour d'anciennes ruines ombragées par de magnifiques arbres, sur le flanc g. de la vallée. Tout auprès coule avec abondance une source d'eau fraiche et douce, qui en s'échappant du rocher se déverse dans un bassin tout artificiel et d'un curieux travail. Les indigènes appellent ce lieu *ed Deir,* le monastère, et la source *Aïn Oumm el Faradj.* Parmi les ruines on voit des restes d'arceaux et de voûtes, avec un pan de mur parallèle à la vallée, construit avec des blocs d'un bel appareil de moyenne grandeur. C'est là le couvent signalé par Antonin de Plaisance et dans les ruines duquel Phocas visita « le moine Calabrais... qui y bâtit une enceinte avec une tour et une chapelle. » C'est dans ce coin particulièrement fertile et riche en eau de source que vivaient les disciples du grand prophète, lorsque le légat apostolique, saint Albert, octroya la nouvelle règle « au cher fils Brocard et aux très chers Frères Ermites vivant sous son obédience, près de la fontaine d'Elie, sur le mont Carmel. » C'est là aussi que s'élevait la première chapelle de Notre-Dame du mont Carmel, mentionnée au XIIIe s.

Eglise de Sainte-Marguerite. En face d'*Aïn Oumm el Faradj*, un arceau en maçonnerie récemment jeté par-dessus la gorge conduit sur le flanc dr. de la vallée, à une caverne à double étage. La grotte inférieure mesure 5 m. sur 6 m. 10. Au centre, un pilier naturel soutient la voûte rocheuse. Sur deux flancs court un banc excavé de la masse, ayant 0 m. 80 de hauteur et 0 m. 60 de largeur. Chaque banc est divisé en plusieurs *sedilia* ou stalles à l'antique, creusées en forme d'auges peu profondes et alternant régulièrement avec une plus grande et une plus petite. D'un côté, il y a 7 sièges, de l'autre 5 seulement; le rocher qui se relève à l'extrémité de ce dernier banc semble avoir servi d'autel. Près de l'angle N.-E., une fente de rocher ouvre sur un escalier tournant qui conduit à travers le massif à l'étage supérieur. La voûte naturelle de cette dernière grotte s'est en partie effritée du côté de la vallée. C'est bien là « la chapelle en la roche » de l'abbaye de Sainte-Marguerite dont parle notre chroniqueur du XIIIe s. Cet oratoire si original appartient en tout cas aux plus anciens monuments de l'archéologie chrétienne.

Champ des melons d'Elie. A 20 min. au-dessus du couvent

de saint Brocard, un petit plateau porte le nom de **Champ des melons d'Elie.** Les anciens pèlerins, qui ne manquaient pas de visiter cette vallée si riche en pieux souvenirs, signalèrent en ce lieu des boules de pierre en forme de melons. Ce sont des géodes, vides à l'intérieur et dont la cavité est tapissée de cristaux de quartz ou de chalcédoine. On en rencontre sur tous les points de la chaîne du Carmel, ainsi que sur d'autres montagnes de même formation géologique. L'imagination orientale, si féconde en paraboles et en récits moraux, créa à leur sujet une gracieuse légende, digne pendant du *Champ des Pois chiches* près de Bethléem.

Visite au Moukhraqa, lieu du sacrifice d'Elie.

Du couvent des Pères Carmes, on peut se rendre à cheval en 4 ou 5 h. au lieu du *Sacrifice d'Elie*, qui occupe un des points les plus élevés de la chaîne du Carmel (515 m.). Un chemin assez commode et fort agréable suit la crête de la montagne. Il traverse d'abord les beaux vignobles et les jolis bouquets de pins de la colonie allemande. Parmi les maisons les plus notables, on remarque l'ancien Hôtel Prosz, un grand établissement de villégiature, *Luftkurhaus*, pour le peuple, et une maison de convalescence, *Elias-Ruhe*, des Sœurs de Saint-Charles. *Esfiyâh* (540 m.), habité par des Druses, est le seul village qu'on traverse. Plusieurs autres ont été détruits en 1837 par Ibrahim Pacha.

Le lieu traditionnel où Elie offrit l'holocauste consumé par le feu du ciel (*V.* p. 354) est marqué par une chapelle que les Pères Carmes ont construite il y a quelques années. Il a conservé dans la langue du peuple le nom de *el Moukhraqa*, le Sacrifice. Le Moukhraqa n'a que 515 m. d'altitude et est tourné vers la plaine d'Esdrelon. La mer n'y est pas visible, ce qui cadre fort bien avec l'ordre donné par Elie à son serviteur. Jusqu'au XVIII[e] s., des voyageurs israélites prétendent avoir rencontré sur le Carmel un autel formé de 12 pierres. Mais au siècle passé, on a exploité les ruines de cette montagne pour vendre les pierres de taille dans le voisinage.

Au pied de la montagne, une colline située sur les bords du *Nahr el Mouqatta*, fleuve du Massacre, le Cison de la Bible, porte le nom de *Tell el Qassis*, colline des Prêtres, et encore celui de *Tell el Qatl*, colline du Massacre, en mémoire des prêtres de Baal qui y furent mis à mort sur l'ordre du prophète Elie.

A 800 m. d'*el Moukhraqa*, du côté du N.-O., s'étendent des ruines considérables dont la plupart des pierres sont de moyen appareil de taille très soignée. Ce lieu est appelé *Khirbet Daouabèh*. M. Guérin est incliné

1. D. B. V. II, *Carmel*.

[illegible], du côté du N.-O., s'étendent des ruines considérables dont la plupart des pierres sont de moyen appareil de taille très soignée. Ce lieu est appelé *Khirbet Daouabèh*. M. Guérin est incliné

à y voir **la ville de Carmel,** l'ancienne Ecbathane dont parle Pline. M. l'abbé Heidet y a reconnu les vestiges d'un *téménos* ou enceinte sacrée. Il fait dériver le mot *Daouabèh* du mot hébreu *dabiha,* sacrifice. De plus, sur la paroi du rocher, il a remarqué une sculpture de caractère antique, représentant quelques emblèmes de sacrifice. Dans l'une des figures sculptées en relief, mais dans un état fort dégradé, notre explorateur croit pouvoir discerner l'image d'un candélabre à 7 branches [1]. Ce dernier point est contestable et rien n'autorise jusqu'à présent à placer au *Khirbet Daouabèh* l'autel du Dieu d'Israël plutôt que le téménos païen du dieu Carmel, dont il est question dans les historiens anciens.

De Caïffa à Jaffa en voiture, *V.* Voy. XX, p. 493.

De Caiffa à Saint-Jeau d'Acre en voiture, *V.* Voy. XXIV, p. 521.

De Caiffa à Tyr, Saïda et Beyrouth à cheval, *V.* Voy. XXIV.

De Caiffa à Nazareth à cheval par Schef Amr et Sepphoris, *V.* Voy. XXIII, p. 518.

De Caiffa à el Afoulèh (station de Nazareth) et au lac de Tibériade en chemin de fer, *V.* Voy. XIX, p. 482-492. — De Beyrouth à Damas, lac de Tibériade et Caiffa, *V.* p. 432-492).

De Caiffa à Djenin en voiture, *V.* Voy. XIII, p. 343-346.

VOYAGE XIV

De Caiffa à Nazareth en voiture.

38 km. — Environ 5 h. en voiture. — Prix pour une voiture de 4 à 6 places, 20 à 30 frs.

La route traverse le faubourg oriental, laisse la station du chemin de fer à g., ainsi que les belles plantations de palmiers le long du littoral, pour passer par la colonie juive appuyée sur les flancs du Carmel. En 5 min. on arrive au pont jeté sur le *Ouâdi Rischmiyéh* qui descend de la montagne. On en suivra longtemps les derniers contreforts. C'était elle qui formait la limite méridionale du territoire de la tribu d'**Aser.**

Anne la prophétesse qui, âgée de 84 ans, eut le bonheur d'assister à la présentation de l'Enfant Jésus au Temple, était de cette tribu (Luc, II, 36).

La Galilée.

Dans le principe, le nom de Galilée, en hébreu *Galîl,* cercle, district, s'appliquait uniquement à la région septentrionale de la Terre promise.

1. D. B. V. II, *Carmel.*

Elle renfermait 20 villes que Salomon donna au roi de Tyr, en retour de ses services, lors de la construction du Temple à Jérusalem. Ce pays était alors occupé par une multitude de païens, d'où son nom de *Galilée des gentils ou des nations.* Au temps d'Isaïe, la Galilée s'étendait jusqu'aux bords du lac de Tibériade, et bientôt elle comprit aussi la plaine d'Esdrelon. Finalement, à l'époque de Notre-Seigneur, elle renfermait les territoires des tribus d'Aser, de Nephtali, de Zabulon et d'Issachar. Elle restait cependant divisée en haute et en basse Galilée : la première s'étendait au N. de la ligne tirée d'Acre à Capharnaüm, et la seconde en occupait la partie méridionale.

A 5 km. de Caiffa, on voit à dr. le village de *Béled es Scheikh* habité par des Druses.

8 km. A dr., le village de *Yadjoûr* avec de belles plantations de mûriers et quelques palmiers.

10 km. A g., s'élève une colline artificielle, *Tell el Harbadj,* couverte de ruines avec quelques maisons situées au N.

Ce grand tumulus, qui semble être très ancien, a été entouré d'un fossé et couronné par un fortin en 1749, sous Dhaher el Amer qui voulut défendre le passage du *Nahr el Mouqatta,* le Cison.

11 km. Le *Ouâdi es Schomariyéh,* à dr., monte au village d'*Esfiyâh* qui occupe la crête de la montagne (540 m.). Schomariyéh est la 1re station de chemin de fer. La route croise la voie ferrée, et 5 min. plus loin, elle traverse sur un pont le *Nahr el Mouqatta,* en face du viaduc à 6 arceaux du chemin de fer.

Cison. Le *Nahr el Mouqatta,* fleuve du Massacre, est le célèbre **Cison** de la Bible. Cette rivière, qui devient un torrent impétueux aux jours d'orage, roula dans ses flots les cadavres des guerriers de Sisara tués par les troupes de la prophétesse Débora, ceux des prêtres de Baal, égorgés sur l'ordre du prophète Elie, ainsi que les Mameluks tombés sous le glaive des soldats de Bonaparte à la bataille du Thabor.

Haroseth. La route s'éloigne du Carmel et monte en serpentant au hameau d'*el Haritiyéh.* C'est la ville **Haroseth des Gentils,** résidence de Sisara, généralissime du roi Jabin, vaincu par Débora [1].

El Haritiyéh occupe une position stratégique importante sur l'étroit passage qui relie la plaine maritime à celle d'Esdrelon. Sisara, ayant appris que 10.000 hommes s'étaient réunis au Thabor sous le commandement de Débora et de Barac, partit d'Haroseth et alla déployer son armée et ses 900 chariots de guerre dans la plaine large et unie de Mageddo et de Thanach, pour y attendre l'attaque des Israélites. Ceux-ci fondirent avec impétuosité sur l'ennemi ; une pluie torrentielle vint détremper le sol et gonfler le Cison ; les chars s'embourbèrent et les troupes de Sisara furent mises en déroute et taillées en pièces avant qu'elles aient pu regagner leur forteresse.

D'*el Haritiyéh* le chemin continue à monter à travers une agréable forêt de chênes-verts (175 m.). Les voituriers font

1. Jg., IV, 2.

généralement une halte de quelques minutes à l'ombre des arbres. En redescendant la colline, on aperçoit à g. le village de *Koskos* et plus près de la route celui de *Toubaoûn*.

Toubaoûn est mentionnée dans le Talmud de Babylone avec Hépha et Bethsan à propos de la prononciation défectueuse de l'*aleph* et de l'*aïn* commune à leurs habitants, qui pour cela étaient rejetés comme lecteurs dans les synagogues [1].

A 1 km. 1/2 vers le S. apparaît sur le sommet d'une belle colline *Scheikh Abreik*, très ancienne et très importante localité qui répond au *Gaba* de Josèphe, le quartier général du tribun romain Æbutius [2].

La colline est percée de vastes cavernes artificielles composées d'un grand nombre de chambres sépulcrales. Celles-ci sont taillées sans régularité et garnies de *loculi* et de *kokim* ou cercueils à four. C'est le cimetière le plus grand et le plus important de ceux qui existent en Galilée. On continua d'y creuser des tombes jusqu'au IIe siècle de notre ère ; mais les explorateurs anglais n'y ont découvert aucun signe chrétien [3]. On soupçonne que le *Scheikh Abreik* représente le général Barac.

On traverse ensuite le vallon marécageux du *Ouâdi Djéda* pour remonter au petit hameau de même nom (130 m.).

21 km. *Djéda* possède un khan moderne et une buvette arabe. C'est l'ancienne **Jédala** de la Bible.

Djéda forme un triangle avec *Beit Lahm* situé à 3 km. au N.-N.-E., et *Sémoûniyéh* qu'on rencontrera 3 km. plus loin. *Beit Lahm* est sans contredit **Bethléem de Zabulon**. On y voit encore des tronçons de colonnes et d'autres vestiges d'antiquité. *Sémouniyéh* est la place forte de **Simonias**, que Josèphe indique « sur les confins de la Galilée, à 60 stades de Gaba [4]. » Le Talmud de Jérusalem appelle ce lieu *Simouniah* et l'identifie avec la ville de **Schimron** ou **Séméron** de la Bible. Or dans l'énumération des villes de la tribu de Zabulon, le livre de Josué (XIX, 15) cite à la file « Séméron, Jédala et Bethléem. » Au N. de *Djéda* existe le *Khirbet Zebda* également une antique localité.

24 km. A g., on distingue le misérable village de *Simouniyéh*. Sur la colline ronde et isolée à l'E. du hameau, se voient encore les vestiges d'une forteresse. C'est là l'emplacement de **Simounias,** l'ancienne **Séméron.**

Jabin, roi d'Hazor, apprenant les rapides conquêtes de Josué, invita le roi de Séméron à se joindre à lui pour résister aux Israélites [5]. Mais Séméron fut prise et, dans la liste des souverains vaincus par Josué, son roi figure immédiatement avant ceux d'Achsaph, de Thanach et de Mageddo [6].

Pendant les guerres de rébellion, Simonias était une place forte. Josèphe, gouverneur des deux Galilées, faillit être fait prisonnier sous ses murs par la cavalerie du tribun Æbutius, l'an 65 ap. J.-C. Un peu plus tard, les Romains prirent la ville et rasèrent ses fortifications.

En 1867, une petite colonie wurtembergeoise *du Temple* vint s'établir à *Simouniyéh;* mais dans le courant de l'année, tous moururent de fièvres paludéennes, à l'exception d'un seul. Ils furent remplacés depuis par des indigènes. Les deux sources du village fournissent une eau très insalubre.

1. *Meguil*, 24. — 2. A. J., XV, VIII, 5. — G. J., III, III, 1. — 3. S. W. P., I, 343. — 4. *Vita*, IX. — 5. Jos., XI, 1. — 6. Jos., XII, 2.

En montant la côte, toujours sur les confins du territoire de Zabulon et de la plaine d'Issachar, on jouit d'une belle vue rétrospective sur le Carmel, qui se développe dans toute sa longueur. La chapelle du *Moukhraqa* et le *Tell el Qassis* apparaissent nettement.

26 km. A g., on aperçoit le village de *Maloûl* pittoresquement perché au haut d'une montagne. D'après le Talmud, c'est la ville biblique de **Naalol.**

Dans le livre de Josué (XIX, 15) **Nahalal** ou **Naalol** est citée dans le même verset que Séméron, Jédala et Bethleem Elle fut concédée aux lévites de la famille de Mérari [1]. Depuis, il n'en est plus question dans l'Ecriture sainte. Elle devait cependant jouir d'une certaine importance à l'époque gréco-romaine ; car en 1854, M. V. Guérin trouva à l'O. du village un magnifique mausolée appelé *Qasr ez Zir* [2].

Dans la plaine à dr., on remarque le hameau de *Djébâta*, qu'Eusèbe indique sous le nom de « Gabatha près de la grande plaine de Legio, sur les confins de Diocésarée (Sepphoris) [3]. » Les explorateurs anglais supposent que c'est la ville de **Kebatouân** mentionnée parmi les places fortes de la plaine de Jezraël conquises par Touthmès III, 16 siècles av. J.-C.

29 km. *Moudjeidîl* (238 m.) est un florissant village au N. d'un petit plateau qui sert d'aire pour battre le blé.

Le village compte 600 habitants dont 400 musulmans, 140 Grecs nonunis et 60 Latins passés du schisme au catholicisme, il y a peu d'années. Outre l'école des Grecs et celle des Pères Franciscains, il y aussi depuis 25 ans une école protestante pour les filles.

Moudjeidîl doit tirer son nom d'un *migdal* ou *magdiel*, tour, et possède tous les caractères d'une antique localité ; mais ce simple nom tel quel ne se prête à aucune identification sérieuse.

Après être arrivé sur un haut plateau ondulé, on remarque, à un détour de la route vers l'E., les vestiges d'une voie romaine. A dr., au pied de la montagne, apparaît le village de *Sindjar*, et plus loin *el Afoulèh*, la gare de chemin de fer pour Nazareth. La plaine d'Esdrelon, encadrée par le Carmel et les montagnes d'Ephraïm à l'O., les montagnes de Gelboé au S. et le *Djêbel Dahi* ou le petit Hermon à l'E., offre un beau coup d'œil, par ses nombreux villages parsemés au milieu de la fertile campagne. La plupart de ces localités ont été témoins de scènes bibliques.

Bientôt on voit s'élever devant soi le dôme majestueux du mont Thabor, et, plus près encore, la **montagne du Précipice** avec sa silhouette si caractéristique.

35 km. *Yâfa*, le beau village qui occupe à g. deux monticules adjacents, est l'antique ville chananéenne de **Yafia** ou **Japhia** que le livre de Josué (XIX, 10 et 12) place sur les limites du territoire de Zabulon.

1. Jos., XXI, 35. — 2. *La Galilée*, II. — 3. O. S., 70.

Sa petite église, qu'on aperçoit de loin en venant de Moudjeidil, est dédiée à l'apôtre saint Jacques. D'après une tradition du xve s., Yafa serait la patrie de Jacques et de Jean, fils de Zébédée, qui, pendant la vie publique de Notre-Seigneur, habitèrent Bethsaïda. C'est probablement ici qu'il faut placer l'église Saint-Jacques que les Bénédictins du mont Thabor possédaient au xiie s. dans cette contrée [1].

Les alentours de Yâfa sont parsemés de grottes sépulcrales. Près de l'église des Grecs, on a mis à découvert de curieux souterrains voûtés à triple étage, qui paraissent avoir servi de magasin de blé. En 1869, on y trouva un vase rempli de 200 monnaies marquées au coin de divers empereurs romains. Josèphe rapporte que Japhia était une place forte munie d'une double enceinte. Vespasien, occupé à faire le siège de Jotapata, envoya à Japhia Trajan avec 2 000 fantassins et 1.000 cavaliers, puis son fils Titus avec un renfort de 1.000 fantassins et de 500 cavaliers. Après une longue et vive résistance, la ville fut prise d'assaut ; 15.000 Juifs périrent par le glaive et 2.130 furent réduits en esclavage [2].

Depuis 1641, Saint-Jacques servit d'église paroissiale aux habitants du village que les Pères Franciscains avaient convertis au catholicisme. En 1866, les Religieux cédèrent la petite paroisse au patriarcat latin, tout en se réservant le sanctuaire. En 1885, le patriarcat y construisit une nouvelle église paroissiale. Yâfa compte environ 150 Latins, 250 Grecs non-unis, autant de musulmans et quelques protestants.

La route passe ensuite au haut du *Ouâdi el Emir*, gorge profonde fertilisée par une source très abondante. Quelques palmiers dominent les beaux arbres fruitiers qui ombragent la vallée.

On continue à descendre et à un brusque détour de la route, la ville de Nazareth se déploie gracieusement au regard. Le grand clocher terminé en flèche indique le lieu de l'Annonciation. A dr., sur une colline couverte de cyprès, apparaît la chapelle de Notre-Dame de l'Effroi. A l'extrémité orientale de la ville, l'église grecque fixe l'endroit où coule la Fontaine de la Vierge.

Bientôt on passe devant l'Hôtel Germania à g. et le couvent des Clarisses à dr. La voiture s'arrête enfin devant l'Hôtellerie, la *Casa Nova* des Pères Franciscains, où les pèlerins de toute nationalité reçoivent un bienveillant accueil.

NAZARETH

L'origine étymologique du nom de Nazareth est *Nezer* qui signifie rejeton, pousse florifère et même fleur. Nazareth n'est mentionnée ni dans l'Ancien Testament, ni dans les œuvres des historiens de l'antiquité. Cette *Fleur* ne s'épanouit que pour produire un fruit qui remplit le monde et qui lui-même est « la

1. *Invent. de l'Hop. R. O. l.*, 77. — 2. G. J., II, xx, 6.

fleur sortie de la racine de Jessé. » Nazareth doit toute sa célébrité à l'honneur insigne qui lui fut réservé d'être la ville où vivait l'immaculée Vierge Marie, lorsque l'archange Gabriel lui annonça le mystère de l'Incarnation du Verbe, et le lieu choisi par le Fils de Dieu pour y passer sa jeunesse jusqu'à l'âge de trente ans, pauvre, ignoré et soumis à Marie et à Joseph.

Les souvenirs qui se rattachent à cette bourgade et qui l'entourent d'une auréole incomparable, appartiennent tous à cette trinité terrestre appelée la *sainte Famille*, et ils sont tous de nature à éveiller dans l'âme du pèlerin des émotions pleines de suavité et de sainte allégresse.

Le gracieux paysage que la ville de Jésus, de Marie et de Joseph offre au regard du pèlerin qui s'en approche lui communique une impression non moins délicieuse. Etendue en amphithéâtre au pied d'un cercle de hautes collines, avec des maisons blanches et proprettes encadrées d'oliviers, de figuiers et de haies de cactus, Nazareth forme un tableau gracieux et attrayant, que l'œil ne se lasse pas de contempler.

Histoire.

Nazareth, en arabe *Nâsirah*, n'a pas d'histoire avant la venue du Messie. On sait seulement que ses habitants ne jouissaient pas d'une bonne réputation : « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth, » dit Nathanaël à Philippe [1]. Les Nazaréens ont prouvé par leur conduite envers Jésus, que la répartie du « bon Israélite » n'avait pas été dictée par la jalousie qui anime si souvent les habitants de deux petites villes voisines. Saint Matthieu confirme ce fait en disant que le Seigneur alla habiter à Nazareth « pour accomplir ce qui est annoncé par les prophètes : parce qu'il sera appelé Nazaréen [2]. » « L'évangéliste, explique saint Jérôme, fait ici allusion aux prophètes qui annoncèrent que le Messie deviendrait un objet d'opprobre pour les siens [3]. » En effet, jusqu'au temps de Tertullien (160-240), le nom de Nazaréen servit aux Juifs et aux païens de terme de mépris pour désigner les disciples du Christ. Cette qualification injurieuse ne tomba en désuétude que pour devenir au IVe s. le nom distinctif d'une secte hérétique. Les Arabes, cependant, continuent à désigner les chrétiens sous l'épithète de *Nosrâni* au singulier et *Nasâra* au pluriel.

L'emplacement de l'ancienne Nazareth peut être déterminé approximativement avec assez de sûreté. La belle source qui s'échappe de la montagne, autrefois avec plus d'abondance qu'aujourd'hui, et le ruisselet d'eau fraîche et limpide qui serpente au fond du vallon devaient décider les habitants à s'établir sur le mamelon qui s'étend au N. du vallon. C'est là en effet que nous trouvons les sites traditionnels de l'Annonciation, de la Nutrition et la fontaine de la Vierge. Les limites septentrionales de la bourgade sont marquées par les sépulcres juifs, découverts sur les flancs du *Djébel es Sîk* ou du *Nébi Saïn*. Les ingénieurs anglais y ont signalé un tombeau dont la chambre sépulcrale a trois de ses flancs garnis de dix *kokîms* ou cercueils à four et un autre qui en a douze. En creusant les fondements d'un grand établissement européen, au pied de cette même montagne, on heurta contre un autre

1. Jean, I, 46. — 2. Matth., II, 23. — 3. In Matth., II, 23.

[redacted]

NAZARETH

0 50 100 200 300

N
S

Route pour Saffourye et Acre

ORPHELINAT PROTESTANT

SALÉSIENS

FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉT

HÂRET - ER - ROÛM

EGLISE S^T GABRIEL

EL KANOÛK

Tibériade et du Mt Thabor

GRAND KHAN

Route de

BAINS TURCS

Jardins

AIN MIRYAM

Fontaine de la Vierge

ÉTABLISSEMENT RUSSE

EVÊCHÉ GREC

CIMET

HÂRET EL - ISLÂM

MOULAM EL ARBAIN MUSULMAN

Moulin à vapeur

Moulin

HÂRET ECH-CHARKIYE

Oliviers

Vallon

et

Jardins

Vallon

Route pour Tibériade du Vallon

BUREAU DU TÉLÉGRAPHE

SÉRAIL

MOSQUÉE

HÂRET

SYNAGOGUE

Atelier ou Maison de St Joseph

HÂRET-EZ-ZIROÛB

EGLISE DES MARONITES

Chapelle de la Mensa Christi

Source

Moulin

HÂRET-ES-SOUROÛDJI

HÂRET EL GHARBIYE

HÂRET EL LATIN

SŒURS DE S^T JOSEPH

EGLISE PROTESTANTE

COUVENT ET EGLISE DE L'ANNONCIAT^N

DAMES DE NAZ

CASA NOVA HOSPICE LATIN

Ecole mahom^ne de Garçons

KHAN EL BACHA

HÂRET

HÂRET EL GHARÂBA

Chemin du Brech

Route de Caïfa

EL BAYÂDIR

AIRES À BATTRE LE BLÉ

EL GHÂBIYE

CLARISSES

SŒURS DE S^T VINC^T DE P^L

HÔTEL GERMANIA

N^D DE L'EF

sépulcre juif, dont la chambre a été ruinée lorsqu'au moyen âge on construisit des maisons et qu'on établit des citernes en ce lieu. Il ne reste que les deux tombes à four du côté du N. Il est donc certain que la bourgade juive de Nazareth ne s'étendait pas jusque là ; car la loi mosaïque défendait sévèrement d'ensevelir les morts à côté des demeures des vivants ; la bourgade eût été polluée et le simple contact, même involontaire, d'une tombe entrainait une impureté légale.

Jusqu'au temps de Constantin, Nazareth était restée une ville exclusivement juive. Mais lorsque le christianisme eut triomphé dans l'empire romain, une splendide basilique fut élevée au lieu où Marie avait reçu la visite de l'archange Gabriel. La maison où avait habité la mère de Jésus a dû rester connue des gens du pays, grâce autant à la haine profonde des Juifs contre le Christ, qu'à la grande vénération des chrétiens pour le divin Sauveur.

Saint Epiphane rapporte que, l'an 339, il logeait à Scythopolis chez le comte Joseph de Tibériade. Celui-ci lui raconta de vive voix que l'empereur Constantin l'avait chargé « d'élever des églises au Christ dans les villes et les bourgs des Juifs, où personne n'avait pu en construire jusqu'alors, parce que ni Grecs, ni Samaritains, ni Chrétiens n'étaient admis au milieu d'eux, et cela surtout à Tibériade, à Diocésarée appelée aussi Sepphoris, à *Nazareth* et à Capharnaüm [1]. » La construction de la première basilique, dont il reste encore des colonnes monolithes en granit de Syène et des débris de sculpture, doit se placer entre la mort de sainte Hélène (326), et celle de l'empereur son fils (336).

Sainte Paule et sainte Sylvie d'Aquitaine sont allées prier à Nazareth ; saint Jérôme nomme cette ville plusieurs fois, le diacre Théodose (530) détermine sa distance de Diocésarée et du mont Thabor; mais aucun d'eux n'a laissé de description de ses monuments. Le Pèlerin de Plaisance y trouva outre la *maison de Marie transformée en basilique, l'ancienne synagogue*. Vers 670, Arculfe nous apprend que Nazareth était sans murs d'enceinte et possédait deux églises, celle de l'Annonciation et celle de la Nutrition. Le vénérable Bède (675-735) et le moine Pierre Diacre (1037) reproduisirent le témoignage de l'évêque franc. Dans un petit traité intitulé *Liber nominum locorum ex Actis* on lit : « Nazareth est un petit bourg de la Galilée non loin du mont Thabor. C'est de lui que Notre-Seigneur fut appelé le Nazaréen. On y voit une église au lieu où l'ange entra pour annoncer à Marie la grande nouvelle, et une autre à l'endroit où le Seigneur fut élevé. » Ce témoignage fut longtemps attribué à Eusèbe mort en 337, ou à son traducteur saint Jérôme, qui aurait amplifié le texte. Mais les critiques le contestent pour de bonnes raisons, et l'attribuent à un auteur du VIᵉ s. [2]

Les hordes de Chosroës n'avaient pas traversé la Galilée. Malheureusement la tolérance que les musulmans avaient montrée aux chrétiens après la conquête du pays, ne dura pas longtemps. Lorsque Willibald arriva à Nazareth, vers l'an 725, il n'y trouva debout que la basilique de l'Annonciation. Encore ajoute-t-il : « Les chrétiens rachetaient souvent cette église des païens (les Sarrasins), quand ceux-ci voulaient la détruire [3]. » Cependant vers l'an 808, un lettré d'Occident qui fit un travail de statistique sur l'état des églises et monastères de Palestine, compta à Nazareth 12 moines et à un mille de la ville, au Précipice, 8 moines [4].

Par une suite de victoires, l'empereur Jean Scimiscès reprit aux Sarrasins la Syrie et la Phénicie. L'an 975, il occupa même Tibériade, le mont Thabor et Nazareth ; mais peu de temps après, il fut empoisonné par ses eunuques, et les provinces conquises tombèrent de nouveau au pouvoir des Arabes.

Lorsqu'après la prise de Jérusalem Tancrède vint prendre possession

1. *Adv. Haer.*, I, 2, haer. XIX. — 2. Guérin, *La Galilée*, I, 98. — 3. *Hodoep.* — 4. *Commemoratorium de Casis Dei.*

de la Galilée (1100), les monuments de Nazareth venaient d'être ruinés par les Sarrasins, comme nous l'apprend Saewulf (1103). Le monastère de l'Annonciation seul fut épargné. La basilique fut reconstruite par les Croisés et servit de cathédrale. Le monastère devint le palais épiscopal ; car l'an 1109, le siège métropolitain de Scythopolis fut transféré à Nazareth. En même temps, les Grecs construisirent l'église Saint-Gabriel près de la fontaine de la Vierge.

A la suite de la désastreuse bataille de Hattîn (1187), Nazareth tomba au pouvoir de Saladin qui se montra assez clément envers ses habitants ; mais le clergé européen ne put se maintenir dans la ville ; la basilique de l'Annonciation, comme l'église de la Nutrition, furent abandonnées. En 1192, Hubert Walter, évêque de Salisbury, obtint de Saladin l'autorisation d'établir à Nazareth, ainsi qu'à Jérusalem et à Bethléem, deux prêtres latins avec leurs diacres et un petit nombre de prêtres du clergé indigène. Par la trêve de dix ans conclue avec le sultan d'Egypte, le 20 février 1229, Frédéric II, empereur d'Allemagne, devint maître de la route d'Acre à Nazareth et restaura cette dernière ville qui, d'ailleurs, ne fut jamais une place forte.

Saint Louis, roi de France, vint à Acre après sa captivité en Egypte. En vertu du traité conclu avec le sultan d'Egypte en 1250, les villes du littoral depuis Jaffa jusqu'à Sidon, y compris Safed, Sepphoris et Nazareth, furent rendues aux chrétiens. Le pieux roi ne voulut pas quitter la Palestine sans avoir visité le lieu de l'Incarnation et de la Transfiguration. Il partit de Saint-Jean d'Acre avec la reine Marguerite le 23 mars 1254, pour faire la visite de ces saints Lieux en vrai pèlerin. Laissons la parole à son confesseur, Godefroi de Baulieu : « Je ne crois pas bon de taire l'humilité et la foi avec lesquelles le pieux monarque fit le pèlerinage d'Acre à la sainte et dévote ville de Nazareth. La veille de l'Annonciation de Notre-Dame, après avoir couché à Sepphoris, il revêtit un cilice et alla à Cana de Galilée, puis au mont Thabor et arriva le même jour à Nazareth. D'aussi loin qu'il aperçut la sainte ville, il descendit de cheval et pria pieusement à deux genoux. Puis, marchant à pied en toute humilité, il parvint à la ville sainte et entra dans le lieu sacré de l'Incarnation.

« Ce jour-là, il jeûna au pain et à l'eau malgré ses fatigues. Avec quelle dévotion il se comporta, avec quelle solennité et quel éclat il fit célébrer vêpres, matines, la messe et les autres offices qui conviennent à une telle fête, les nombreux assistants peuvent le raconter, et plus d'un proclamera et attestera que vraiment, depuis le jour où le Fils de Dieu a pris chair de la Vierge Marie en ce même lieu, jamais office n'avait été célébré avec tant de solennité et tant de dévotion. Le pieux roi, après avoir assisté à la messe dite à l'autel de l'Annonciation, reçut la sainte communion. Le seigneur Odon de Tusculum (légat du Saint-Siège) célébra la grand'messe et fit un dévot sermon [1]. »

Moins de dix ans après, en mars 1263, Bibars vint de l'Egypte avec une armée formidable et dressa son camp sur les flancs du mont Thabor. De là il envoya des troupes à Nazareth avec ordre de détruire de fond en comble églises et monastères. Aux chrétiens de la ville il offrit la liberté à condition qu'ils embrasseraient l'Islam. Mais les nobles et dignes enfants de Nazareth préférèrent la mort à l'apostasie ; ils furent donc massacrés et leurs corps jetés dans une citerne [2]. Quelques siècles plus tard, on montrait encore les ossements de ces généreux martyrs au couvent des Pères Franciscains [3], qui occupe l'emplacement de l'ancien archevêché.

L'an 1291, les Croisés quittèrent pour toujours la Terre sainte et ils furent suivis à bref délai par le clergé séculier et régulier d'Occident. Depuis 1349 les Franciscains restèrent seuls à leur poste périlleux, pour reconquérir les Lieux saints et venir en aide aux chrétiens du pays.

Saint François d'Assise avait débarqué à Saint-Jean d'Acre le 29 août

1. *Vita S. Ludovici*, IV. — 2. Aboulféda. — 3. Bscheider, 144. — Tobler, *Nazareth*, 44.

1219. Pendant ses voyages en Syrie et en Galilée, il n'a pas manqué de visiter Nazareth, « où l'attirait spécialement, dit son premier biographe Thomas de Célano, le sanctuaire du mystère de l'Incarnation du Verbe [1]. » Ses disciples ont hérité de son ardent amour pour ce sanctuaire. « Si cette sainte ville a été sauvée et conservée au christianisme, dit un palestinologue protestant, M. T. Tobler, on le doit à l'intrépidité et à la constance des Pères Franciscains [2]. »

Environ 60 ans après le départ des Croisés, les Frères Mineurs réussirent à s'installer dans les ruines du sanctuaire de l'Annonciation ; car vers la fin du XIVe s., Barthélémy de Pise, parlant des Frères Mineurs de la Province de Terre sainte, dit : « A Nazareth ils eurent aussi un couvent, actuellement abandonné à cause de la méchanceté des païens [3]. » D'après les chroniqueurs de la Custodie, ils furent expulsés de Nazareth une première fois en 1385 et une deuxième fois en 1448 [4]. En 1449, Stephan de Gumpenberg trouva de nouveau *un prêtre et deux chrétiens* logés secrètement « dans la chapelle où l'ange a salué Marie. »

En 1548, sous la domination ottomane, sévit une nouvelle persécution contre les Religieux de Nazareth. Quelques-uns furent mis à mort ; les autres se retirèrent à Jérusalem, après avoir confié à un chrétien du nom d'Issa la clef de la sainte grotte, avec l'obligation d'y entretenir constamment deux lampes aux frais du Père Gardien du Mont-Sion [5].

Finalement, le 19 décembre 1620, le P. Custode Thomas de Novare, secondé par le consul de France à Saïda, obtint du puissant émir des Druses, Fakher ed Dîn, l'autorisation formelle de construire une église par-dessus la grotte de l'Annonciation, avec un couvent. Le P. Eugène Roger de Paris, ami et conseiller de Fakher ed Dîn, écrivit quelques années après : « On y trouve toujours 10 à 12 Religieux de notre ordre, la plupart Français. Le même P. Jacques (de Vendôme) fut institué par notre Saint Père le Pape Gardien de Nazareth. Il a été maintenu dans cette charge par Sa Sainteté l'espace de huit ans, célébrant la sainte Messe et faisant l'office divin avec autant de liberté qu'en France, comme je l'ai vu pendant les 20 mois que j'y ai demeuré [6]. » En 1631, les Religieux de Nazareth furent au nombre de 22. Mais l'année suivante, le P. Hilaire fut retenu en prison pendant deux mois par Térabith, émir des Bédouins et rival de Fakher ed Dîn. Puis l'an 1634, le pacha de Damas, s'étant emparé de Safed, emmena prisonniers les Franciscains de Nazareth et ne les relâcha qu'au bout de six semaines contre une rançon de 500 séquins, environ 5.000 fr. Il les força ensuite de lui payer 300 séquins de plus, sous prétexte qu'ils possédaient une cloche dans leur couvent. Le *moussalim*, juge de Safed, ne resta pas en arrière ; il leur infligea une amende de 250 séquins « pour avoir profané leur saint couvent de Nazareth en buvant du vin et en mangeant du sanglier [7]. » En 1638, les Bédouins exécutèrent des razzias dans le pays ; ils pillèrent Nazareth, ruinèrent l'église et le couvent et forcèrent les moines à quitter le pays. Ceux-ci, après deux tentatives infructueuses, s'établirent de nouveau dans les ruines de leur cher sanctuaire, fin janvier 1641. Mais leurs épreuves furent quotidiennes. De Rozel, gentilhomme normand, écrit en 1644 : « Le couvent est aussi presque tout abattu et ne contient plus que trois pauvres Religieux, journellement persécutés par les Turcs, qui leur viennent tout rompre et emporter ce qu'ils ont [8]. »

Les écrivains de l'époque signalent encore une ou deux expulsions jusqu'en l'année 1730, où, sous la domination du Scheikh Dhaher el Amer, ils jouirent d'une paix relative, malgré les intrigues des Grecs à la cour de Constantinople. En cette année, les Franciscains construisirent l'église qu'on y voit encore à présent. Le travail, qui par force a dû être mené rondement, fut terminé en 7 mois.

1. *Vita B. Fr.* — Wadding., *Ann.*, 1219, 20. — 2. *Op. cit.*, 43. — *Conform. S. Fr.*, II. — 4. *Gesta Dei p. Frat. Min. in T. S.* — 5. Boniace de Raguse, *op. cit.* — 6. *La Terre S.*, 61. — 7. *Id.*, 444. — 8. *Voy. e Jérus.*, 31.

En 1799, pendant que Bonaparte faisait le siège d'Acre, le général Junot vint avec sa brigade établir son quartier général à Nazareth, pour aller au devant d'Abdallah, pacha de Damas, qui accourait avec une armée de 40.000 hommes au secours de la ville assiégée. Bientôt arriva la division de Kléber, puis Bonaparte lui-même. Après les glorieux com-combats de Cana et du Thabor, les blessés furent recueillis et soignés par les Religieux, dont l'hospitalité fut héroïque au rapport des témoins [1]. Bonaparte, Kléber et Junot logèrent à la Casa Nova. Avant de quitter Nazareth, ils visitèrent le sanctuaire de l'Annonciation, où les jours précédents les soldats de la République étaient venus s'agenouiller et prier, réveillant dans l'esprit du peuple le souvenir des héros de la Croisade.

Etat actuel.

La ville de Nazareth, en arabe *en Nâsirah*, est le chef-lieu d'un Qada, siège d'un Kaimmakam dépendant du *Moutesarrifiéh* d'Acre. Elle possède un bureau de poste turque et de télégraphe international.

Les maisons sont étagées sur le versant méridional de *Djêbel es Sikh*, à une altitude moyenne de 350 m. Le sol est très inégal, les rues sont étroites, mais bien pavées. Les trois principaux quartiers sont : le *Hâret el Lâtîn*, quartier des Latins, au S. et S.-O. ; le *Hâret er Roûm*, quartier des Grecs, au N. et N.-O. et le *Hâret el Islam,* quartier des musulmans, au centre et à l'E.

Population et religions. D'après le recensement de l'an 1905, Nazareth compte 7.147 habitants, sujets ottomans, dont 2.483 sont catholiques, savoir : Latins 1.189, Grecs Melchites 927, Maronites 367. Il y a ensuite 2.774 Grecs non-unis, 302 protestants et 1 588 musulmans.

Ecoles, paroisses et œuvres de bienfaisance.

1° Les Pères Franciscains desservent la paroisse latine et tiennent un hospice pour les pèlerins, une école pour les garçons et une pharmacie pour les pauvres.

2° Les Frères de Saint-Jean de Dieu ont un hôpital pour les hommes sur la route de Cana, et deux pharmacies.

3° Les Dames de Nazareth : un orphelinat et une école pour les filles, avec un dispensaire.

4° Les Sœurs de Saint-Joseph : une école pour les filles, un hôpital pour les femmes et un dispensaire.

5° Les Sœurs de Saint-Vincent de Paul : un hôpital et un dispensaire.

6° Les Frères des Ecoles chrétiennes : une école pour les garçons.

7° Les Religieux Salésiens : un orphelinat pour les garçons hors de la ville.

1. Pierre Millet. *V.* Le Hardy, *Nazareth*, 214-218.

8° Les Religieuses Clarisses : un monastère sur la route de Caiffa.

9° Les Maronites : église paroissiale.

10° Les Grecs Melchites : église paroissiale.

11° Les Grecs non-unis : église cathédrale et écoles pour garçons et filles.

12° Les protestants écossais : hôpital et pharmacie.

13° La *Church Mission* anglaise : église, orphelinat pour les filles et écoles pour les deux sexes.

14° La *Société Russe de Palestine* possède un immense établissement comprenant hôpital, pharmacie, hospice pour les pèlerins, écoles primaires pour garçons et filles, école normale, pensionnat, etc.

15° Ecole musulmane pour les garçons.

Visite de la Ville.

Eglise de l'Annonciation. — Eglise de la Nutrition. — Fontaine de la Vierge. — Synagogue. — Mensa Christi. — Précipice. — N.-D. de l'Effroi.

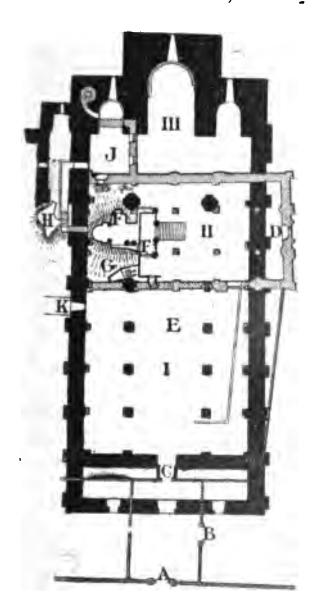
Pour visiter l'église de la Nutrition, dite Maison ou Atelier de Saint-Joseph, et la Mensa Christi, il est prudent d'avertir le Frère Sacristain du couvent, parce que ces chapelles sont fermées à clef une bonne partie de la journée.

I. — Eglise de l'Annonciation ✠.

Après avoir franchi l'enclos du couvent des Pères Franciscains (A), on rencontre à dr. une porte grillée (B) qui ouvre sur une grande terrasse dallée et mène à la façade, ou à la grande porte (D) de l'église paroissiale, sanctuaire de l'Annonciation (II).

Si, après avoir dépassé la porte de l'enclos, on s'avance tout droit jusqu'à la porte du couvent (C), on remarquera aisément que le bas de l'entrée actuelle appartient au portail de la basilique constantinienne. L'immense seuil est encore à sa place, usé par les pieds de millions de pèlerins. De côté et d'autre, les bases des anciens pieds-droits sont engagées dans le blocage du mur moderne. La grande cour carrée qu'on a devant soi (E) est limitée au fond par l'église construite en 1730. En deçà de l'église se dresse une colonne monolithe en granit gris de Syène, supportant la statue de N.-D. de Lourdes, don du 1er Pèlerinage de Pénitence (mai 1882). Une colonne semblable gît à terre, et plusieurs tronçons de même granit et de même diamètre se rencontrent sur plusieurs points de la ville. Elles proviennent de la Haute Egypte et furent, sans doute, enlevées à quelqu'édifice païen de Palestine pour la construction de la basilique au IVe s. Dans cette même cour, on a recueilli divers débris de sculptures greco-romaines du IVe s. et d'autres du XIIe s. Deux caveaux sépulcraux sont transformés en citernes. A g., le couvent s'élève sur un reste du mur septentrional de la basilique restaurée au XIIe s. Celle-ci s'étendait au-delà de l'église actuelle. En faisant des fouilles dans le jardin, on a mis à découvert les arasements de toute la partie orientale de l'ancien édifice (III).

D'après saint Epiphane, la 1re basilique fut construite, comme nous l'avons vu, par Joseph, comte de Tibériade, sur l'ordre de Constantin. Ce fut avant l'année 336. A l'approche des Croisés, les Sarrasins ruinèrent ce monument. L'an 1113, Daniel l'hégoumène russe dit : « C'est sur la grotte même qu'on a élevé l'église consacrée à l'Annonciation. Ce lieu avait été dévasté et ce sont les Francs qui ont refait les bâtisses avec le plus grand soin. Un évêque latin très riche y réside, et ce lieu est sous sa dépendance. » L'ancien plan a été conservé avec ses belles rangées de colonnes. Le chevet seul est l'œuvre exclusif des Croisés qui lui ont donné l'aspect et la solidité d'une forteresse. Les ruines mêmes l'attestèrent longtemps. Cootwick d'Utrecht, qui fit le pèlerinage à Nazareth en 1598 avec le Père Custode, 4 Religieux de Terre sainte et 8 autres pèlerins, écrit : « A l'entrée de la ville, là où la Vierge, Mère de Dieu, fut saluée par l'Ange, s'élevait une église célèbre dédiée à l'Annonciation. Ce fut jadis le siège d'un archevêché. Elle était bâtie en pierres de taille, avec colonnes de marbre et de porphyre; elle était vaste et ornée avec magnificence. On le remarque encore par les grandes colonnes dont les unes sont brisées et les autres enfouies sous les décombres, ainsi que par les hauts pans de muraille qui subsistent jusqu'à nos jours. »



Plan de l'ancienne basilique.

I, *Nefs*. — II. *Transept occupé par l'église actuelle*. — III. *Chœur*. — A. *Entrée de l'enclos*. — B. *Porte grillée*. — C. *Entrée de la cour*. — D. *Porte de l'église actuelle*. — E. *Cour*. F. G. *Ste Grotte*. — H. *Escalier et citerne*. — J. *Sacristie*. — K. *Porte de la clôture*.

Les pèlerins indiquent unanimement la maison de la sainte Vierge et la grotte, non sous le maître-autel, mais dans la nef latérale de g. Les bases de deux gros piliers retrouvés sous le sol de l'église actuelle vers l'E. et un autre dans l'épaisseur du mur vers l'O., ne laissent pas de doute que la basilique avait un transept, dont le bras g. était occupé par la sainte maison et la grotte, marquées aujourd'hui encore par une mosaïque du VIe au VIIe s.

C'est précisément sur les fondements de ce transept qu'on éleva l'église au XVIIe et au XVIIIe s. Celle-ci ne dépasse les limites du transept la ligne de la basilique au S., à la qu'à l'E. La travée en dehors de façade, a été ajoutée en 1877.

Eglise actuelle. L'église (II) est divisée en trois nefs par de puissants piliers et forme un rectangle long de 22 m. et large de 17 à l'intérieur Le fond de la nef centrale est occupé par le chœur et le maître-autel qui s'élèvent au-dessus de la crypte. On y monte par deux rampes disposées à dr. et à g., tandis

qu'au milieu un large escalier de 15 marches en marbre blanc descend dans le sanctuaire proprement dit (F G). A l'extrémité de l'aile droite, du côté de l'E., on rencontre la sacristie (J).

Crypte. Cette crypte se trouvait toujours en contrebas du sol de la basilique. « En y entrant, dit Daniel, on voit à gauche une grotte qui a deux portes, d'où l'on descend par plusieurs degrés. » En 1172, Théodoric parle de 15 marches. Boniface de Raguse en compte seulement 12. Depuis 1730 il y en a 15 pour descendre dans la chapelle de l'Ange et 2 autres dans la grotte. Les bases des anciens piliers qu'on voit encore dans la cour au N. démontrent que le sol de l'église actuelle est à peine de 0 m. 70 au-dessus du niveau de l'ancien. Quiconque a une idée des difficultés que les Religieux ont rencontrées pour sauver le sanctuaire, leur reprochera difficilement de n'avoir pas déblayé le terrain jusqu'au sol primitif avant de construire. Vu les circonstances, ils n'avaient ni le temps, ni les moyens d'enlever les décombres qui restaient à emporter. Encore moins pouvaient-ils songer à relever l'ancienne basilique dans ses vastes proportions.

Plan de la crypte de l'Annonciation.
Au haut du plan, l'inscription de la mosaïque (10).

Habitation de la Sainte Vierge. A Nazareth, on trouve encore aujourd'hui plusieurs habitations qui comprennent deux parties : une maisonnette appuyée contre le flanc d'une colline et couverte d'une terrasse formée de branches d'arbre et de terre glaise ; puis, au fond de cette pièce, une grotte creusée dans le roc. C'est une maison de ce genre qu'habitait l'humble Vierge de Nazareth. On y entrait de plain-pied, avant la construction de la basilique.

Arrivé au bas de l'escalier (1), on se trouve dans une sorte de vestibule voûté en maçonnerie. A dr. est un autel dédié à sainte Anne et saint Joachim (2) ; à g., un autre autel est consacré à l'archange Gabriel (3). C'est là l'emplacement de la maisonnette proprement dite de la Vierge. On la nomme la chapelle de l'Ange.

Avant le XVII[e] s., on descendait dans cette chapelle du côté dr., de l'E. A l'O., elle s'étendait au-delà de la grille en fer qu'on voit à côté de l'autel de Saint-Gabriel (9). Derrière cette grille, le pavé est en mosaïque avec une inscription grecque mentionnant que ce travail est dû à un diacre de Jérusalem, nommé Kononos (10). Un autre panneau de mosaïque

du même genre se voit dans une anfractuosité de rocher au-devant d'un tombeau dont il ne reste plus que des vestiges. Ces pavés, comme le tombeau, remontent au VIe s. On remarque aussi les traces de la porte qui ouvrait autrefois dans ce sanctuaire du côté de l'O. Portes et mosaïques démontrent que depuis le IVe s. cette chapelle n'a subi aucun changement notable dans son ensemble.

Tombeau de saint Joseph. Daniel le Russe prit le tombeau dont il vient d'être question pour celui de saint Joseph. Avant lui personne n'en avait parlé, et après lui nous ne trouvons que Théodoric (1172) qui l'ait répété. Chose curieuse ! Ce même pèlerin suivit aussi l'hégoumène quand celui-ci rêva que sainte Anne fut enterrée au lieu où elle avait mis au monde la sainte Vierge, à Jérusalem. La tradition ne nous a pas transmis en quel lieu le père nourricier de Jésus a reçu la sépulture. Une seule chose est certaine : ce ne fut ni dans une maison, ni près d'une maison de Nazareth. La bourgade eût été polluée et certes les Juifs n'étaient pas disposés à tolérer de la part de Jésus et de Marie une telle infraction à la loi, qui aurait entraîné de graves conséquences pour toute la localité.

Sainte Grotte. Traversant ensuite une arcade ogivale qui s'appuie sur deux colonnes torses en marbre blanc, on descend par deux degrés dans la grotte de l'Annonciation (4). Cette seconde chapelle est entièrement creusée dans le roc, comme on peut s'en convaincre en examinant la voûte et la paroi de dr.; partout ailleurs elle est revêtue de marbre. L'autel en marbres précieux en occupe le fond. Un excellent tableau, représentant l'Annonciation, est placé au-dessus de l'autel, et sous la table de celui-ci sont gravés ces mots :

VERBUM CARO HIC FACTUM EST

C'est ici qu'a commencé l'œuvre de la Rédemption par l'incarnation du Verbe, le Fils de Dieu. C'est ici le lieu béni, où furent prononcées ces mémorables paroles, sans cesse répétées depuis par l'Eglise : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes, » paroles auxquelles Marie, après les explications données par le messager céleste, répondit par ces mots non moins célèbres : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Quel charme acquiert le récit de saint Luc relu dans ce lieu même. (*V.* Luc, I, 26-38, **n° 32**).

A g., on remarque deux colonnes en granit rouge ou porphyre (5). Elles furent placées là dès le IVe s. pour consolider la voûte dans la ligne des colonnes qui séparaient les nefs dans la basilique supérieure. L'une est à moitié engagée dans la maçonnerie d'un pilier ; l'autre est brisée dans le bas et suspendue à la voûte dans laquelle elle est solidement encastrée. Par précaution, on a lié ce tronc de colonne au plafond avec des barres de fer et au-dessous on a placé un autre fragment de colonne, pour empêcher qu'on aille s'y heurter le front. La colonne encore entière est vulgairement appelée **la colonne de l'Ange** et celle qui est brisée **la colonne de la Vierge.** Le

Père Thomas de Novare raconte que des *Maures africains* avaient rompu cette dernière à environ deux pieds du sol, croyant qu'elle recélait un grand trésor.

Jusqu'au XIIIe s., il n'y avait qu'un autel dans cette crypte, celui de l'Annonciation, qui occupait une absidiole à dr., vers l'E., aujourd'hui masquée par le placage en marbre. Mais depuis que la basilique fut renversée sur l'ordre du sultan Bibars (1263), tous les pèlerins y signalent trois autels. « Il y a trois autels, dit Burchard de Mont-Sion en 1283, dans la chapelle taillée dans le roc. » Ce sont, d'après Quaresmius, l'autel de l'Archange dans le vestibule, celui de l'Annonciation dans l'absidiole et celui de Saint-Joseph au fond de la grotte au N. En plaçant l'autel principal en face du grand escalier construit au XVIIe s., on a divisé la sainte Grotte en deux compartiments.

A l'extrémité orientale de l'autel de l'Annonciation, du côté de l'Epître, une porte ouvre dans le second compartiment dont la voûte rocheuse se termine en quart de sphère. Il renferme l'autel de Saint-Joseph adossé au précédent, mais séparé de lui par un mur de refend, qui supporte les retables en marbre des deux autels (6). Vers l'an 1624, on tailla dans le roc, au fond de la grotte, un escalier étroit de 16 marches qui conduit à la sacristie et au couvent. C'est à cette occasion que l'autel de Saint-Joseph a dû être changé de place et reçut la disposition qu'il a gardée depuis.

Cuisine de la Vierge. Quaresmius dit : « Ainsi nous pouvons descendre de notre habitation dans la partie septentrionale de la Grotte par un escalier taillé récemment. » En cas d'émeute, cette communication directe entre la crypte et le couvent permit aux Religieux d'y descendre sans être vus ni molestés par les musulmans, comme aussi de se sauver en cas de surprise. En créant ce passage, on heurta contre une petite grotte autrefois utilisée comme citerne. Le peuple, s'imaginant qu'elle avait toujours communiqué avec l'habitation de Marie, et prenant l'orifice de la citerne pour une cheminée, l'appela la *Cuisine de la Vierge*.

Plusieurs écrivains, particulièrement au temps des Croisades, ont cru que la Très sainte Vierge était née dans cette grotte. Le traité *De nativitate B. M. V.* qui déclare que Marie vit le jour à Nazareth, passait alors pour l'œuvre de saint Jérôme, tandis qu'il n'est en réalité que celle d'un pieux faussaire. La Sainte Vierge naquit à Jérusalem.

II. — **Eglise de la Nutrition ou Maison de Saint-Joseph** †.

Après avoir regagné la rue, on tourne à dr., autour de l'angle N.-E. du couvent et, en 3 min., on arrive au lieu traditionnel de la maison de saint Joseph, dans laquelle Jésus fut élevé et passa sa jeunesse jusqu'à l'âge de trente ans, avec Marie et Joseph. D'après les informations fournies par les pèlerins depuis le IVe s., cette habitation se composait également d'une maison appuyée contre une grotte, avec un petit jardin pourvu d'un puits. L'église construite à cet endroit, au plus tard vers la fin du VIe s., est appelée **Maison** ou **Atelier**

de Saint-Joseph, mais anciennement elle était connue sous le nom d'**église de la Nutrition.**

Depuis quelque temps, Marie était solennellement fiancée à Joseph; mais la cérémonie de la réception dans la maison de l'époux n'avait pas encore eu lieu. Une épreuve attendait la Vierge et son fiancé. Les signes de la maternité devenaient visibles. Qu'allait faire Joseph qui ignorait encore le mystère de l'Incarnation du Verbe? L'ange de Dieu lui apparut en songe et lui dit : « Joseph, fils de David, ne craignez pas de recevoir dans votre maison Marie, votre épouse. Ce qui est né d'elle est de l'Esprit-Saint[1]. » Après que Joseph eut reçu cet avertissement du ciel, la réception de Marie dans la maison de son époux fut célébrée sans retard, suivant les lois de Moïse et les coutumes du pays. Après son retour d'Egypte, Joseph vint à Nazareth occuper avec la Vierge et le divin Enfant son ancienne demeure.

Le plus ancien document recueilli en 1037 par Pierre Diacre, bibliothécaire du Mont-Cassin, dit : « A Nazareth, il y a aussi un jardin là où habitait le Seigneur après son retour d'Egypte[2]. » Le deuxième témoignage, que M. Gamurrini attribue à sainte Sylvie d'Aquitaine, dit : « La grotte dans laquelle Jésus habita est grande et très claire; on y a placé un autel. A l'entrée de la grotte, est le lieu où il puisait l'eau[3]. » Le Traité des Lieux saints du VIe s.[4] dit ensuite : « A Nazareth... il y a une autre église à l'endroit où le Seigneur fut élevé (nutritus). » Arculfe parle de ce sanctuaire en ces termes : « L'une des deux grandes églises est au milieu de la ville, bâtie sur deux voûtes (super duos fundata cancros), au lieu où s'élevait jadis la maison dans laquelle Notre-Seigneur et Sauveur fut élevé. Cette même église s'appuie, comme on vient de le dire, sur deux tertres et les arcatures placées entre eux (tumulis et interpositis arcubus suffulta). En bas, entre les deux tertres, se trouve une fontaine limpide où tout le peuple de la ville vient puiser de l'eau, que l'on élève dans l'église avec des vases au moyen de poulies.»

Au VIIIe s., cette église était détruite ou privée de culte; mais elle fut reconstruite par les Croisés. Dans un passage fort embrouillé de la description de Nazareth par le moine grec Jean Phocas, on lit : « La Vierge revint à la maison de Joseph... Depuis, la maison de Joseph a été transformée en très belle église... A gauche de l'Annonciation (au N.), on voit la petite construction sans lumière où, d'après la tradition, le Christ Notre-Seigneur a demeuré depuis le retour d'Egypte jusqu'à la décollation du Précurseur. » Le Continuateur de Guillaume de Tyr reproduisit en 1261 une chronique qui place l'Habitation de la sainte Famille parmi les trois sanctuaires de Nazareth. Dans sa lettre à saint Louis, le pape Urbain IV y fait également allusion (*Annales Reynalde*, an. 1263, 7).

Boniface de Raguse, Quaresmius, Eugène Roger et d'autres nous ont laissé des descriptions intéressantes des ruines de l'église de la Maison de Saint-Joseph, que les pèlerins visitèrent en allant du sanctuaire de l'Annonciation à la Fontaine de la Vierge.

En 1754, les Franciscains purent acquérir l'une des maisons construites sur les ruines de l'église de la Nutrition, à l'extrémité orientale, et la remplacèrent par une chapelle en l'honneur de saint Joseph. Renversée par un tremblement de terre en 1837, elle fut rebâtie l'année suivante. Finalement, ils ont réussi à acheter l'une après l'autre toutes les maisons musulmanes qui encombraient ce Lieu saint.

Le déblaiement mit au jour les premières assises d'une belle église d'architecture romane à 3 nefs, longue de 29 m. et large

1. Matth., I, 20. — 2. Ed. Gamurrini, 129. — 3. *Id.*, 130. — 4. *V.* p. 368.

de 15 m. 60 dans œuvre. Sous le mur méridional de l'édifice, près d'une porte latérale, existe une grande et superbe citerne artistiquement construite en forme de bouteille; un canal y amenait autrefois l'eau de la source de la Vierge. Par deux orifices pratiqués en partie dans l'épaisseur du mur de l'église, l'un à l'intérieur, l'autre à l'extérieur, on en tirait l'eau « avec des vases au moyen de poulies, » suivant les expressions d'Arculfe. L'église est bâtie au sommet du ravin qui borde la ville au S.-E., et le chœur est nécessairement établi sur une substruction. C'est là, sans doute, qu'en reconstruisant le noble sanctuaire de la Sainte-Famille, on trouvera l'explication des *cancri* et *tumuli* d'Arculfe, de la *grotte* de sainte Sylvie et de la *construction sans lumière* de Phocas.

A l'intérieur de la chapelle actuelle, on voit un autel en beau marbre blanc, don du marquis de Nicolay. Au-dessus de l'autel, un bon tableau représente l'Enfant Jésus entre son père et sa mère, sanctifiant le travail par son propre exemple. Au bas du tableau on lit ces mots : HIC ERAT SUBDITUS ILLIS.

III. — La Fontaine de Marie †.

A 4 min. de la Maison de Saint-Joseph, dans la direction de l'E., on rencontre au milieu d'un carrefour une fontaine publique. Elle porte le nom de **Fontaine de Marie.** L'eau versée par trois robinets est amenée par un aqueduc de la source qui s'échappe de la montagne, un peu au-dessus de l'église Saint-Gabriel, située à g. La fontaine a été reconstruite en 1862. On y voit un sarcophage antique, aujourd'hui très mutilé, et à g., un ancien réservoir en mauvais état. Tous les pèlerins rappellent la Fontaine, la seule du pays, à laquelle Marie et son divin Fils allaient prendre de l'eau.

Eglise Saint-Gabriel. Saewulf (1103) trouva déjà la Fontaine de Marie « garnie de colonnes et de plaques de marbre. » Ce monument se trouvait plus près de la source que la fontaine actuelle et a été remplacé au XII[e] s. par l'église Saint-Gabriel construite par les Grecs.

Phocas (1181-1185) mentionne le premier l'existence de cette église avec sa chapelle souterraine. Il nous apprend que l'édifice fut consacré à l'archange Gabriel, parce que celui-ci apparut à Marie une première fois près de la source. En effet, l'évangile apocryphe, faussement attribué à saint Jacques le Mineur, dit : « Quand la Vierge prit la cruche et sortit pour aller puiser de l'eau, voilà qu'une voix lui dit : Je te salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec toi, tu es bénie entre les femmes. Marie ne vit personne; mais rentrée chez elle, et pendant qu'elle filait de la laine pourpre, l'Ange se présenta et lui dit : Ne crains rien, Marie, etc. » Saint Luc, au contraire, raconte que ces paroles : Je te salue, pleine de grâce, etc., furent prononcées par l'ange après son *entrée dans la maison* où se trouvait la Vierge. Doubdan, chanoine de

Saint-Denis au XVIIe s., reprochait déjà à Martin Luther d'avoir ajouté foi « à la rêverie du pseudo-évangéliste, plus qu'à l'évangile de saint Luc. »

Au temps de Quaresmius, la chapelle souterraine était seule conservée. Un escalier y descend et aboutit près d'une citerne dans laquelle sont recueillies par dérivation les eaux de la source qui coule un peu plus haut dans la montagne. L'église fut reconstruite au XVIIIe s. Les boiseries de l'iconostase, qui porte la date de 1767, sont très belles.

IV. — La Synagogue †.

A environ 180 m. au N.-O. de la *Casa Nova*, on arrive à travers les bazars à l'église paroissiale des Grecs catholiques. La chapelle située à g. de l'église est bâtie sur l'emplacement traditionnel de la *Synagogue* où Notre-Seigneur interpréta un passage d'Isaïe qui le concernait, et d'où il fut chassé par ses concitoyens. Ceux-ci le menèrent au précipice pour le mettre à mort (*V.* Luc, IV, 14-31, n° 41). Cette chapelle, qui dans sa forme actuelle n'est pas très ancienne, est appelée par les Arabes Medréséh el Mesiéh, l'Ecole du Messie. Elle forme une salle rectangulaire de 9 m. 20 de longueur et 8 m. de largeur couverte d'une voûte en berceau brisée. Elle a été un peu raccourcie lors de la construction de la nouvelle église paroissiale.

Le Pèlerin de Plaisance (VIe s.) mentionne déjà la Synagogue de Nazareth. Pierre le Diacre, qui compila en 1037 un traité sur les Lieux saints d'après d'anciennes relations de pèlerinage, écrit : « Là où se trouvait la synagogue dans laquelle Jésus fit la lecture du livre d'Isaïe, existe maintenant une église. » En 1285, Burchard de Mont-Sion dit encore : « On y voit aussi la synagogue dans laquelle Jésus enseigna ; elle est transformée en église. » Plusieurs autres pèlerins en parlent sans indiquer davantage l'emplacement. Cependant, les pèlerins continuaient à la visiter au même endroit que les précédents, malgré une boutade de Quaresmius. « En avançant de l'église de Saint-Joseph vers le N., dit-il, on rencontre à g. l'église des Quarante-Martyrs, et un peu plus loin une fontaine et une autre église dont il sera question tout à l'heure. La première s'élève-t-elle à la place de la synagogue où entra Notre-Seigneur, comme le rapporte saint Luc ? » Sans répondre à la question, il passe à la Fontaine de Marie et à l'église Saint-Gabriel. Ce que le docte Quaresmius a pris pour l'église des Quarante-Martyrs était un oratoire musulman, *Moukam el Arbaïn*, dédié aux *Quarante Compagnons* du prophète et qui se voit encore dans le cimetière musulman, à quelques pas de la fontaine. Surius, qui résidait en Terre sainte 24 ans après Quaresmius, dit que la synagogue se trouvait « presqu'au milieu de la ville. » Doubdan écrit en 1652 avec plus de précision : « A quelque cent pas du couvent, presque au milieu de la ville, tirant un peu vers le couchant, se void un vieux bastiment de pierre de taille, qu'on dist être du reste de la Synagogue, en laquelle Notre-Seigneur, etc. » En 1741, les Pères Franciscains achetèrent ce bâtiment et le transformèrent en chapelle. A cette même époque, ils ramenèrent 220 Grecs schismatiques de Nazareth au giron de l'Église catholique. Il y avait 30 ans qu'ils persévéraient dans leur conversion ; il devenait dès lors nécessaire de créer une paroisse de rite grec ; la S. Congrégation de la Propagande autorisa donc ce groupe de fidèles à disposer de la Synagogue comme d'église paroissiale.

V. — Mensa Christi †.

A 400 pas au N.-O. de la Synagogue, une petite chapelle couronnée par une coupole, abrite un énorme bloc de calcaire tendre qui mesure en moyenne 3 m. 50 de long, 3 m. de large et 1 m. de haut. En 1861, les Pères Franciscains achetèrent les ruines de l'ancien oratoire, propriété d'un musulman, et bâtirent la chapelle actuelle.

D'après une tradition qui se manifeste dans les relations des pèlerins du XVIe s., ce beau bloc aurait servi de table à Notre-Seigneur, y mangeant un jour avec ses disciples. De là son nom de *Mensa Christi*, Table du Christ. La source voisine, qui depuis le tremblement de terre de 1837 ne produit plus qu'un mince filet d'eau, est appelée **Fontaine des Apôtres** par Doubdan et d'autres pèlerins.

Un repas pris sur cette pierre selon l'antique usage des Juifs se conçoit aisément, si elle a été taillée en forme de table après l'évènement. Mais telle qu'on la présente, la tradition ne cadre guère avec l'histoire évangélique, d'autant plus qu'au-delà de l'époque de Boniface de Raguse on n'en a trouvé aucune trace. Le souvenir que ce bloc devait perpétuer a été, peut-être, mis en relation avec la colline *el Oreimeh* située à 3 km au S. de Capharnaüm et qui au temps de Saewulf (1103) portait le nom de *Mensa Christi,* parce que Notre-Seigneur y nourrit 5.000 hommes. D'autres pèlerins trouvèrent ce même nom attaché au *Hadjâret en Nasâra,* les Pierres des chrétiens, au N.-O. de Tibériade, en souvenir de la deuxième multiplication des pains. La tradition relative à la Mensa Christi de Nazareth demande encore à être éclaircie.

VI. — Le Précipice †.

Saint Luc raconte que les Juifs de Nazareth jetèrent Notre-Seigneur hors de la ville « et le menèrent au sommet de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie, pour le précipiter. »

Nazareth est assise au pied du *Djébel es Sîkh*, dominé par le tombeau de *Nébi Saïn* (488 m.), et s'élève sur un massif montagneux à une altitude de 350 m. La montagne *sur laquelle la ville est bâtie,* est constituée par un ensemble de hautes collines qui dominent la bourgade. Au midi, à 2 km. de distance, cette chaîne de collines se termine brusquement par deux cimes d'un aspect grandiose et terrible, qui sont séparées l'une de l'autre par une gorge profonde, étroite et sauvage, formant un remarquable précipice. Elles dominent de 300 m. la plaine d'Esdrelon, au bord de laquelle elles s'élancent d'un jet vers le ciel. L'un de ces pics, le plus occidental (392 m.), porte le nom de *Djébel el Qafsah*, le mont du Saut ou du **Précipice.**

Sur son sommet, deux énormes blocs de rocher servent comme de garde-fous à l'extrémité d'une petite plate-forme, et séparent le spectateur de l'abîme presque vertical qui s'entr'ouvre devant

lui. Sur le flanc, on remarque deux anciennes citernes et une grande niche pratiquée dans le roc en forme d'abside, avec une table d'autel taillée dans la masse, où l'on célébrait la messe. Au-devant de cette abside, s'étend une terrasse artificielle soutenue par un mur solidement bâti, et recouverte d'un pavement en mosaïque, comme le démontrent les cubes de gros calibre qu'on trouve en quantité dans la terre. Plus bas, on voit les vestiges d'un monastère.

Dès les premiers siècles de l'Eglise, les chrétiens du pays ont vénéré cette montagne comme celle où, d'après l'Evangile, les Juifs menèrent le divin Sauveur pour le mettre à mort, en le précipitant dans l'abîme. C'est là le lieu où Jésus manifesta sa puissance divine à ses concitoyens, en disparaissant du milieu d'eux. Telle était la vénération des chrétiens pour ce sanctuaire qu'au commencement du IX[e] s., Nazareth ne possédant plus qu'une église et 12 moines, le mont du Précipice restait desservi par 8 Religieux. « En Galilée, dans la sainte cité de Nazareth, écrit l'auteur du *Commemoratorium* vers l'an 808, se trouvent 12 moines. A un mille de Nazareth, là où les Juifs voulurent précipiter le Christ Notre-Seigneur, on a bâti un monastère et une église en l'honneur de Sainte-Marie ; il est occupé par 8 moines. »

A l'époque des Croisades, Fretellus (1145) écrit : « A un mille de Nazareth, vers le midi, est l'endroit appelé le Précipice. Jésus étant jeune, ses parents, jaloux de sa sagesse, voulurent le précipiter de là ; mais lui disparut subitement du milieu d'eux. » Phocas nous a laissé cette description graphique : « Suit une chaîne formée de plusieurs collines dont la culminante est le lieu d'où les Juifs voulaient précipiter le Seigneur qui passa au milieu d'eux et s'en alla à Capharnaüm. » Burchard de Mont Sion (1285), Odoric (1320) et une multitude d'autres pèlerins indiquent le Précipice à la même montagne avec une distance plus ou moins grande, selon qu'ils ont suivi la voie directe à travers la gorge, ou le chemin plus long, mais plus commode, par la crête de la montagne.

Du sommet du *Djêbel el Qafsah* on domine la plaine d'Esdrelon et l'on jouit d'une vue splendide.

VII. — Notre-Dame de l'Effroi †.

En venant de Caïffa à Nazareth, avant d'entrer en ville, on laisse à dr. une belle colline couverte d'arbres et de vignes, et couronnée par une gracieuse chapelle. La colline s'appelle *Deir el Benât*, Monastère de Filles. Cette chapelle est placée sous le vocable de **N.-D. de l'Effroi.** Elle se trouve sur la voie qui mène au mont du Précipice en suivant la crête.

La sainte Vierge, raconte une antique tradition locale, ayant appris que les Juifs avaient emmené Jésus pour le précipiter dans l'abîme, ne consulta que son amour maternel et, le cœur plein d'anxiété et d'effroi, elle s'élança sur les pas de son divin Fils. A peine arrivée au haut de la colline, elle fut frappée de terreur; car elle vit les Juifs revenir du Précipice; mais bientôt elle s'aperçut qu'ils étaient exaspérés de ce que l'innocente victime leur avait échappé. Cette démarche est bien digne de la tendre et affectionnée mère, qu'on rencontrera plus tard sur la voie douloureuse et au Golgotha au pied de la croix.

Depuis au moins onze siècles, les chrétiens du pays ont marqué par une église et un monastère l'endroit traditionnel où un nouveau glaive perça si cruellement le cœur de l'humble Vierge de Nazareth. La chapelle et le couvent qui jusqu'au XIVe s. étaient occupés par des chrétiens, tombèrent peu à peu complètement en ruines et au siècle dernier, on n'y voyait plus que quelques pans de murailles, des galeries souterraines et les fondations de l'abside de l'église taillée dans le roc. En 1882, les Franciscains, propriétaires du terrain depuis des siècles, ont enfin obtenu l'autorisation de construire une nouvelle chapelle à la place de l'ancienne. Comme le rocher est tendre et le sous-sol percé de grottes naturelles et artificielles, le terrain s'est affaissé et le petit monument a dû subir récemment une restauration complète.

Vers l'an 808, l'auteur du *Commemoratorium* raconte, comme nous l'avons vu, qu'au mont du Précipice il y avait 8 moines, avec un monastère et « une église de Sainte-Marie. » On est surpris de trouver le lieu du Précipice consacré à la sainte Vierge plutôt qu'à son divin Fils. Au Précipice, les ruines attestent l'existence d'un antique sanctuaire. Sur le chemin du Précipice, au *Deir el Bénât,* la tradition a consacré la mémoire des terreurs de la Vierge par un couvent et une église sous le vocable de Marie. L'anonyme n'aurait-il pas uni ensemble les deux souvenirs qui se rapportent au même événement et à la même montagne. L'église qu'il nomme ne serait-elle pas celle qui au XIIe siècle était en possession des Religieuses Bénédictines et que Nicolas de Poggibonsi trouva encore debout en 1345 ? Cela paraît bien probable.

Voici ce que le P. Nicolas apprit à ce sujet des chrétiens du pays, dont la piété se plaît à amplifier le merveilleux des événements. Après avoir parlé du mont du Précipice, il ajoute : « Lorsque le peuple descendit de la montagne, la Vierge Marie était consternée et anxieuse sur le sort de son très cher fils Jésus-Christ, à tel point que, remplie d'effroi, elle s'appuya contre une grotte de la montagne, et la montagne lui offrit une place pour se cacher. Le peuple passa outre sans l'apercevoir.

On y voit encore la place, c'est-à-dire, la forme du corps que prit le rocher. Là se trouve un beau monastère avec une belle église au centre, qui est appelée Sainte-Marie de la Frayeur, — Santa Maria della Paura. — Des chrétiens nègres de Nubie y habitent. On y gagne une indulgence plénière [1]. »

Parmi les témoignages devenus nombreux à partir du xve s, citons encore celui du chanoine Doubdan (1652) : « Pour aller à ce précipice, dit-il, il y a deux chemins, l'un par le dessus de la montagne, que l'on monte insensiblement, où l'on void à la moitié du chemin quelques ruines restantes d'une église et d'un monastère de Religieuses, qu'on avait basti à la place, où on tient par tradition que la sainte Vierge allant à la hâte, et courant après Notre-Seigneur que les Juifs emmenaient à ce précipice, tomba toute outrée de douleur et de crainte qu'ils ne l'eussent désia fait mourir. Et pour ce sujet l'église fut appelée Nostre Dame de la Crainte. Cette place se voit facilement de la maison (du couvent) de Nazareth, et quelques mille pas plus avant est le précipice [2]. »

Les Religieuses Clarisses de France ont établi leur monastère au pied de la colline.

Chapelle de l'Effroi des Grecs non-unis. « En face même de ce sanctuaire (N.-D. de l'Effroi), près du chemin direct qui conduit au précipice, les Grecs ont construit une petite chapelle précédée d'un vestibule ouvert. C'est là qu'ils montrent à leurs pèlerins le lieu de l'Effroi de Marie. C'est évidemment une contre-tradition, et qui n'a même pas pour elle l'apparence d'une raison, ni l'excuse de la bonne foi [3]. »

De la chapelle de N.-D. de l'Effroi on redescend sur la route pour rentrer à la Casa Nova (8 min.).

La mosquée de la ville construite en 1814 n'offre aucun intérêt.

VOYAGE XV

De Nazareth au mont Thabor.

De Nazareth au mont Thabor, 2 h. 45 à cheval. — L'ascension de la montagne dure 50 min. et ne présente aucune difficulté ; les chevaux portant les bagages peuvent même atteindre le sommet, si l'on veut y camper. — Les Pères Franciscains reçoivent les voyageurs dans leur

1. *Libro d'Oltramare*, ed. Bacchi della Lega, 269. — 2. *Le Voyage en T. S.*, 492. — 3. Les Professeurs de N.-D. de Fr., *La Palestine*, 439.

hôtellerie. Les moines Grecs en tiennent une aussi, principalement pour les Russes.

Du mont Thabor, un chemin va directement à Tibériade par *Kefr Sabt*, 4 h. 30. — On peut aussi se rendre à cheval à *Loubièh* (2 h. 15), et continuer la route en voiture jusqu'à Tibériade (2 h. 45). Dans ce cas, il faut avoir soin de donner des ordres précis au voiturier, avant de quitter Nazareth.

Au sortir de Nazareth près de la fontaine de la Vierge, on suit la route de Tibériade jusqu'à ce qu'on arrive en face de l'hôpital des Frères de Saint-Jean de Dieu. Laissant cet établissement à g., on gravit les collines qui dominent la ville (10 m.). Après avoir chevauché pendant 7 min. sur un haut plateau, on aperçoit le Thabor ; 12 min. plus loin, on laisse à dr. *Khirbet et Tiréh*, ancienne localité en ruines au sommet d'une colline. Après un quart d'heure de marche, apparaît à g. le village d'*Aïn Mâhel* étendu sur le flanc d'une montagne ; puis, 18 min. plus loin, on traverse une vallée dont les versants sont couverts de broussailles de chêne. Arrivé sur la crête d'une colline (10 min.), on jouit d'une belle vue sur le petit Hermon, Endor et Naïm. Avant de franchir un second ravin (10 min.), on découvre au pied du mont Thabor, au N.-O., le petit village de *Dabouriyéh* assis en amphithéâtre sur plusieurs monticules.

Dabéreth.

Dabouriyéh est la ville de **Dabéreth** de la tribu d'Issachar[1], confinant avec celle de Zabulon[2]. C'était une des villes lévitiques données aux fils de Gersom[3]. Josèphe l'appelle *Dabaritta* et les chroniqueurs des Croisades *Buria* et *Burie*.

D'après une tradition ancienne et très accréditée, Jésus laissa 9 de ses apôtres à Dabéreth, pendant qu'avec Pierre, Jacques et Jean il gravit le Thabor et s'y transfigura. En redescendant de la montagne, le divin Maître rejoignit en ce même bourg ses disciples et guérit devant eux un jeune homme possédé d'un démon qu'ils n'avaient pu chasser eux-mêmes. Lorsqu'ils lui demandèrent en secret, pourquoi ils n'avaient pu expulser cet esprit, il leur répondit : « Ce genre de démon ne peut être chassé que par le jeûne et la prière. » (V. Marc, IX, 16-26, n° 25).

Au centre du village, près d'une antique citerne, on a mis à jour les restes d'une église mesurant 22 m. de long sur 10 de large. C'est l'église des **Huit-Apôtres**, mentionnée fréquemment par les pèlerins du moyen âge. Elle a été construite avant la conquête du pays par les Arabes, en mémoire du miracle opéré par Notre-Seigneur en ce lieu.

1. Jos., XXI, 28. — 2. Jos., XIX, 12. — 3. I Par., VI, 72.

Laissant à dr. le sentier qui conduit à Dabouriyéh, on tourne à g. et, après 18 min. de marche, on croise obliquement une gorge pour commencer l'ascension du mont Thabor, 18 min. plus loin.

MONT THABOR

« Le Thabor s'élève vers le ciel comme un autel que le Créateur s'est érigé à lui-même[1]. » Ce dôme gigantesque s'élance d'un jet à 500 m. au-dessus de la plaine d'Esdrelon et atteint une altitude de 602 m. au-dessus de la Méditerranée. Par sa forme gracieuse, son site pittoresque, sa remarquable végétation et la splendeur de son panorama, il se distingue entre toutes les montagnes de la Palestine. Le chemin serpente en zigzags sur les flancs couverts de chênes-verts, de caroubiers, de térébinthes, de lentisques et d'abghar dont les noyaux bruns et ronds servent de grains de chapelet. D'après Epiphane l'Hagiopolite (IXe s.) et Nicéphore Callixte, un escalier de 4.340 marches conduisait autrefois les pèlerins au sommet de la montagne. Le chemin qu'on suit aujourd'hui est en plusieurs endroits taillé dans le roc et paraît avoir appartenu à cet escalier monumental.

Le sommet forme un plateau oblong de 1.200 m. de longueur sur 400 m. de largeur.

Le mont Thabor est appelé par les indigènes *Djêbel et Tour*, nom qui signifie *montagne par excellence* ou *montagne sainte* et qui est commun aux monts Garizim, Sinaï et des Oliviers.

Céseleth-Thabor.

Après une montée de 10 min., on rencontre à g. une ancienne localité hébraïque. L'étendue des ruines, les débris de colonnes, les sépulcres taillés dans le roc, les grottes divisées en plusieurs compartiments par des murs de refend, tout dénote une ville d'une certaine importance. Dominant au N. le vallon traversé par l'antique voie des caravanes et des armées égyptiennes, elle occupait en outre une position stratégique remarquable. Les Arabes appellent ces ruines *Daboûra* ou bien encore *Abou Amoûd*, Père des Colonnes.

Daboûra est la ville de **Céseleth-Thabor,** en hébreu **Kisloththabor,** Flanc du Thabor. Le livre de Josué (XIX, 12) indique Céseleth-Thabor dans la tribu de Zabulon. Le Ier livre des Paralipomènes (VI, 77) l'appelle simplement **Thabor** et en fait une ville lévitique également de la tribu de Zabulon. Dans

1. V. Guérin, *op. cit.*

l'histoire profane, la ville du *Flanc du Thabor* n'apparait qu'avec le nom donné par les Paralipomènes. Elle figure sous le nom de *Dapoûra* et de *Dapour* dans le *papyrus d'Anastasi* parmi les cités galiléennes conquises par Ramsès II[1]. C'est le même nom, *Daboûra*, qu'elle porte encore aujourd'hui. Polype parle de cette ville quand il dit : « Atabyrium (nom grec du Thabor) est situé sur une colline qui s'élève légèrement au-dessus de la plaine en forme de mamelon, ayant une hauteur de quinze stades... Antiochus (le Grand) prit la ville par ruse et par stratagème... Après s'être assuré de la ville, il s'en alla plus loin[2]. » Depuis les sanglantes batailles livrées au pied du Thabor entre Alexandre, fils d'Aristobule, et Aulius Gabinius, lieutenant de Pompée, l'an 53 av. J.-C., cette ville ne joua plus aucun rôle. Un siècle plus tard, pendant la révolte des Juifs contre les Romains, Josèphe créa de toute pièce une nouvelle forteresse au sommet de la montagne. Il donne à celle-ci une hauteur de trente stades, le double de celle que Polype indique pour la ville d'Atabyrium.

Eusèbe seul rappelle encore cette ville : « Dabira, bourg des Juifs sur le mont Thabor. »

Eusèbe fait de Dabira un bourg distinct de Dabéreth qu'il appelle *Dabrath*. On confond généralement Céseleth Thabor avec **Casaloth**, la moderne *Iksâl* (*V*. Voy. XVI, p. 394). Casaloth, cependant, est toujours présentée dans la Bible comme une ville de la tribu d'Issachar et non pas de Zabulon. Elle est située au pied des montagnes de Nazareth, à 5 km. à l'O. de Dabouriyéh, et nullement sur les pentes du Thabor. Céseleth-Thabor, ou la ville de Thabor, et Casaloth sont deux villes distinctes, appartenant à deux tribus différentes.

En 35 min. on atteint le plateau de la montagne, et l'on aperçoit à main g. un reste de l'enceinte de Josèphe, qui couronne le dernier talus naturel. En s'avançant de 400 pas, le chemin se bifurque et conduit à g. dans la propriété des Grecs, à dr. dans celle des Franciscains.

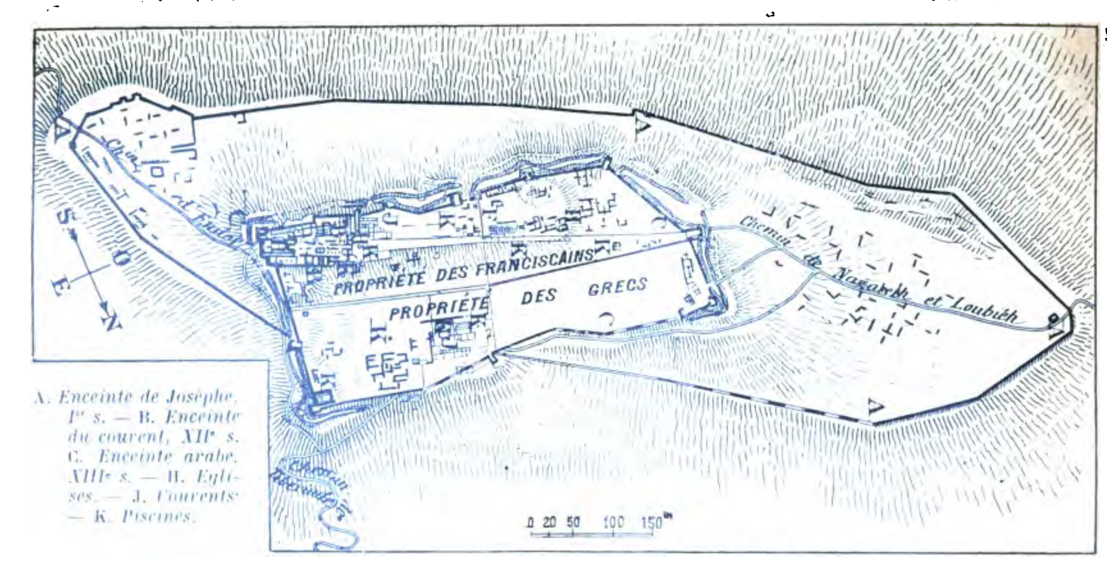
En suivant ce dernier sentier, on arrive à la forteresse construite au XIIIe s. par les Sarrasins. Le fossé, autrefois traversé par un pont-levis, est comblé par un amas de pierres qui forment un pont au-devant de l'ancienne porte, *Bâb el Haoua*, porte du Vent, restaurée en 1898. Après avoir franchi la porte, on s'avance de 400 autres pas et l'on arrive à l'Hospice des Pères de Terre sainte.

Histoire.

Plateau du mont Thabor. Le mont Thabor servait de limite entre la tribu d'Issachar et celle de Zabulon.

1. *V.* notre ouvrage, *Le mont Thabor*, 1-7. — 2. *H.*, IX, v, 70.

PLATEAU DU MONT THABOR



A. Enceinte de Josèphe, Ier s. — B. Enceinte du couvent, XIIe s. C. Enceinte arabe, XIIIe s. — H. Eglises. — J. Couvents — K. Piscines.

Quand 150 ans après la conquête de la Terre promise, les Israélites étaient cruellement opprimés par les Chananéens, Débora, poussée par l'esprit prophétique, jugea que le moment de la délivrance était arrivé. Elle fit appel au patriotisme des Hébreux, et 10.000 braves se réunirent secrètement au mont Thabor sous le commandement de Barac. A un moment donné, sur l'ordre de Débora, Barac descendit précipitamment de la montagne et s'élança avec impétuosité contre l'armée de Sisara. Le ciel combattit pour Israël et l'ennemi fut anéanti[1].

Les Hébreux ont exprimé leurs sentiments de reconnaissance envers Dieu dans l'admirable chant de victoire connu sous le nom de *Cantique de Débora*.

Plus tard, les Madianites et les Amalécites envahirent la plaine d'Esdrelon et, par leurs razzias et leurs meurtres, ils firent beaucoup souffrir les Israélites. Ceux-ci se réfugièrent en grand nombre au mont Thabor, mais poursuivis par les ennemis, ils y trouvèrent la mort avec les frères de Gédéon[2].

Cette belle montagne devint l'objet des comparaisons poétiques des prophètes. Jérémie, annonçant l'arrivée du puissant Nabuchodonosor, dit : « Il viendra comme le Thabor parmi les montagnes, comme le Carmel au-dessus de la mer[3]. » Le Psalmiste prophétise que le Thabor tressaillira de joie au nom du Seigneur : « Le Thabor et l'Hermon, exulteront en ton nom[4]. » Eusèbe de Césarée et saint Jérôme y voient une allusion à la transfiguration du Christ.

Transfiguration de Notre-Seigneur.

D'après une tradition qui remonte aux temps apostoliques et qui a été admise universellement comme un fait historique indiscutable, c'est au mont Thabor que Jésus-Christ s'est transfiguré.

Les évangélistes ne nomment pas la montagne de la transfiguration ; mais ils insistent sur le laps de temps écoulé entre le dernier discours du Sauveur à Césarée de Philippe, et son ascension sur la montagne sainte avec trois de ses disciples. « Environ huit jours après qu'il eut dit ces paroles, raconte saint Luc, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean et s'en alla sur la montagne pour prier[5]. » L'évangéliste compte le jour du dernier discours et celui de l'arrivée sur la montagne. Saint Matthieu et saint Marc, qui ne comptent que les jours complets, n'en donnent que six. Or, si les synoptiques appuient *sur l'intervalle de six à huit jours*, sans mentionner aucune

1. Jg., IV et V. — 2. Jg., VI, 2 ; — VIII, 18-19. — 3. Jér., XLVI, 18. — 4. Ps. LXXXVIII, 13. — 5. Luc, IX, 28.

parole, aucun fait, aucun détail qui ait marqué ce temps, ils laissent deviner que la semaine a été employée à faire un voyage.

Un fragment de l'évangile apocryphe des *Douze Apôtres*, composé vers la fin du Ier s. ou au commencement du IIe, rapporte que Jésus fut conduit par l'Esprit-Saint « sur la montagne du grand Thabor. » Le passage qui suivait n'existe plus ; mais, d'après les critiques, il devait relater que ce fut pour y être transfiguré entre Moïse et Elie[1].

Origène (185-254) dit : « Le Thabor est la montagne de la Galilée sur laquelle le Christ s'est transfiguré[2]. »

La *Dormition de la B. V. Marie*, ouvrage composé du IIIe au IVe s., relate à deux reprises que la transfiguration du Sauveur a eu lieu au mont Thabor[3].

Eusèbe de Césarée[4], Agathange, l'historien d'Arménie[5], saint Cyrille de Jérusalem[6], Pierre de Sébaste, saint Jérôme[7], Pétronius, évêque de Bologne († 420)[8], saint Procle, patriarche de Constantinople († 447)[9], Arnobe le Jeune († 460)[10], Cassiodore[11], saint Isidore de Séville[12], saint André de Jérusalem[13], saint Jean Damascène[14], sans parler des pèlerins du IVe, du Ve et du VIe s., tous affirment que le mont Thabor fut le glorieux théâtre de la transfiguration du divin Sauveur.

Au Ve concile de Constantinople, l'an 553, on procéda à l'érection d'un évêché au mont Thabor[15], qui, dès le IVe s., était devenu un lieu de pèlerinage célèbre. Sainte Sylvie d'Aquitaine, sainte Paule, le diacre Théodose, Antonin de Plaisance, saint Arculfe et saint Willibald gravirent la montagne sacrée, témoin de la glorification du Messie. Longtemps après l'invasion des Arabes, vers l'an 808, l'auteur du *Commemoratorium* nous apprend que le siège épiscopal du mont Thabor était occupé par un évêque nommé Théophane, et qu'au sommet de la montagne on voyait encore quatre églises et un monastère habité par 18 moines.

« Les témoignages en faveur de la tradition, se continuent sans interruption pendant la durée des Croisades ; et ni les révolutions, ni les guerres, ni les temps, malgré toutes les ruines accumulées, n'ont réussi à faire perdre au Thabor la gloire dont il est couronné[16]. » (*V.* Marc, IX, 1-9, n° **42**).

D'après Théodose (530) et d'autres écrivains ecclésiastiques, le

1. Hilgenfeld, Ev. Hebr., *fragm.*, 5. — 2. *Comm. in Ps.*, LXXXVIII, 13. — 3. Tischendorf, *Apocal. apocr.*, 117. — 4. *Comm. in Ps.*, LXXXVIII, 13. — 5. *Hist. Armen.*, II, 18. — 6. Catech., II, *De Chr. incarn.* — 7. Ep., XLVI et CVIII. — 8. *V.* Tobler et Molinier, *Publ. de l'Or. lat.*, II, 146. — 9. Orat. VIII, *In Transf. D.* — 10. *Comm. in Ps.*, LXXXVIII, 13. — 11. *Exp. in Ps.*, LXXXVIII, 13. — 12. *De obitu P. V. T.*, XXV. — 13. *Serm. in Transf. D.* — 14. *Comm. in Ps.*, LXXXVIII, 13. — 15. *Notitiae Antiochiae et Jeros. Patriarch.* — 16. P. Didon, *Jésus-Christ*, II, 428.

Thabor est aussi « la montagne de la Galilée » sur laquelle Jésus se manifesta à ses apôtres, comme il le leur avait promis[1]. A cette occasion, le Sauveur a été vu par les 500 disciples dont parle saint Paul[2].

Mur d'Enceinte de Josèphe.

Pendant le soulèvement des Juifs, les rebelles chassés de toutes parts par les Romains, se retirèrent au mont Thabor pour y organiser la dernière résistance. Comme au sommet de la montagne il n'y avait ni ville, ni forteresse, ni aucun autre travail de défense, Josèphe, gouverneur des deux Galilées, fit entourer le haut plateau d'un mur de 26 stades de longueur. Le travail fut exécuté en 40 jours. L'année suivante, Vespasien envoya Placide avec un corps de 600 cavaliers pour disperser la multitude des Juifs rassemblés en ce lieu. L'officier romain, usant de stratagème, les attira dans la plaine, où il tailla les uns en pièces et mit les autres en déroute[3].

On peut encore suivre les vestiges de l'enceinte dans tout son développement (A-A). Ce mur, qui fut construit en 40 jours avec un pourtour de 3 km., est moins un rempart qu'une solide clôture faite avec de gros moellons à peine équarris. A l'O., on rencontre les débris des habitations bâties par les Juifs pendant leur séjour d'un à deux ans sur cette montagne.

Mont Thabor au temps des Croisades.

L'an 1101, le mont Thabor fut confié à des moines Bénédictins probablement d'origine allemande, qui en 1130 embrassèrent l'observance de Cluny. Tancrède, prince de Galilée, leur assigna des revenus considérables. Douze ans plus tard, les moines et leurs serviteurs, en tout 72 personnes, furent massacrés par les bandes de Malduc et de Toghtékin qui firent irruption sur le Thabor et prirent l'abbaye d'assaut.

En 1183, le couvent et l'église Saint-Elie des moines Grecs furent saccagés par les troupes de Saladin qui montèrent au Thabor pour faire des razzias; mais l'abbaye des Bénédictins, défendue par des murs solides et des tours, résista vaillamment à leurs attaques. Cependant, après la bataille de Hattin (1187), les moines furent contraints d'abandonner le Thabor et se réfugièrent à Saint-Jean d'Acre et à Antioche.

Melek el Adel, sultan de Damas, fit construire au Thabor une forteresse pour menacer Saint-Jean d'Acre. Son fils, Mouadhem Issa, chargé d'en diriger les travaux, la termina en 1212. Cinq ans plus tard, André II, roi de Hongrie, Léopold, duc d'Autriche, Guillaume, comte de Flandre, Louis de Bavière, Jean de Brienne, roi de Jérusalem, et Hugues de Lusignan, roi de Chypre, vinrent avec une armée de 15.000 hommes camper sur le « ruissel du Cresson devant Naïm et Endor. » Le 3 décembre, les troupes franques escaladèrent la montagne; mais au moment décisif, la division se mit dans les rangs et l'armée chrétienne retourna au camp. Deux jours après, les Croisés attaquèrent une seconde fois la forteresse: mais ils furent repoussés par les défenseurs de la place. André

1. Matth., XXVIII, 16. — 2. Ad. Cor., XV, 5-8. — *V. La montagne de la Galilée*. — 3. G. J., IV, I; — IV, IV.

retourna en Hongrie, et les autres princes allèrent mettre le siège devant Damiette. La même année, 1217-1218, Melek el Adel fit démanteler la forteresse dans l'espoir que sa destruction tranquilliserait les chrétiens et aiderait à rétablir la paix.

Le 1er avril 1255, le pape Clément IV céda le mont Thabor à l'ordre de l'Hôpital de Saint-Jean. Mais en 1263, Bibars el Bendoukdar quitta l'Egypte avec une armée formidable et vint camper sur les flancs du Thabor. Il fit détruire de fond en comble tous les édifices religieux de la sainte montagne.

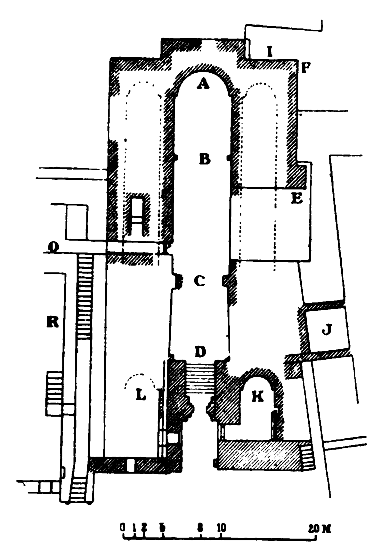
En 1631, François de Verrazzano, consul du grand-duché de Toscane à Saïda, obtint du prince Fakher ed Dîn l'autorisation formelle pour les Frères Mineurs de s'établir au mont Thabor.

Visite des ruines.

Basilique de la Transfiguration ✠.

Les ruines les plus intéressantes se trouvent concentrées à l'orient du plateau, dans une enceinte carrée où s'élevait le couvent fortifié des Bénédictins.

Plan des ruines. En y entrant, on rencontre à g. les restes d'une chapelle de 6 m. de longueur et de 4 de largeur à l'intérieur. M. Melchior de Vogüé lui reconnaît tous les caractères des oratoires du IVe et du Ve s. Contre la façade se trouvait adossé un petit couvent antérieurement au XIIe s.



Plan de la basilique de la Transfiguration.

Un peu plus vers l'orient, on voit les ruines de deux autres chapelles; celle de g. (L), dédiée à Elie, a été transformée en salle; celle de dr. (K), sous le vocable de Moïse, est mieux conservée et offre une grande analogie avec le premier oratoire. Entre les deux chapelles s'ouvre le portail d'une église à trois nefs. C'est la **basilique de la Transfiguration** de N.-S., qui servit de cathédrale au VIe s.

La basilique de la Transfiguration au mont Thabor est mentionnée à la fin du IVe s., dans un document attribué à Pierre de Sébaste, frère

de saint Basile. C'est là, sans doute, que saint Jérôme, sainte Paule et sainte Sylvie sont venus s'agenouiller vers la même époque.

Antonin de Plaisance (570) trouva trois églises à l'endroit où Pierre dit à Jésus : « Maître, il nous est bon d'être ici ; dressons trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. » A l'extrémité de la longue crypte, l'hémicycle précédé d'un carré de 6 m. de côté (AB) formait la *Confession* ou le *Testimonium* de l'église primitive. En la reconstruisant, les Bénédictins ont prolongé la Confession (A) jusqu'à la façade de la basilique, qui s'arrêtait au point C, précédée d'un atrium. Les parois de la Confession étaient recouvertes d'un stuc blanc qui porte encore des traces de peinture. Celles de la crypte du XII[e] s. sont formées de pierres de petit appareil très soigné, qui n'ont jamais reçu un enduit quelconque.

Lorsque de l'an 1210 à 1212 les Sarrasins construisirent la solide forteresse qu'on y voit encore, ils mirent un soin tout particulier à fortifier l'angle S.-E. de l'église, un des points les plus vulnérables, à cause du petit plateau qui s'étend de ce côté-là. Ils élevèrent une grosse tour contre le mur byzantin (FE) et comblèrent les vides de l'église en ruines par un monceau de pierres et de terre, pour obtenir une grande terrase destinée aux défenseurs et aux machines de guerre.

En 1228, l'amnistie conclue entre Frédéric II et Mélek el Kamel rendit aux chrétiens Nazareth et le mont Thabor. Ce dernier fut occupé par de nouveaux Religieux, d'après Boniface de Raguse, les Frères Hongrois ou moines de Saint-Paul-l'Ermite. A leur arrivée, ils trouvèrent la basilique de la Transfiguration non seulement en ruines, mais encore couverte d'un immense monceau de pierres. La crypte seule avait échappé à la destruction. Dans l'ancien atrium, les Frères Hongrois taillèrent un escalier, et au-devant de la crypte, ils élevèrent une nouvelle église avec les matériaux de l'ancienne. C'est ainsi que les restes du portail furent transportés du point C entre la chapelle de Moïse et celle d'Elie.

Saint Louis, roi de France, visita cette église en 1254 ; mais, 9 ans plus tard, elle fut détruite, à son tour, sur l'ordre de Bibars.

Au midi (J), hors de l'ancien atrium, on voit les restes d'un baptistère de 4 m. de côté à l'intérieur. Le pavé est formé d'une splendide mosaïque à double bordure ; au centre s'élevait la cuve baptismale.

Abbaye des Bénédictins. La forteresse, qui au XII[e] s. renfermait la basilique de la Transfiguration, les trois chapelles dont nous venons de parler et l'abbaye des Bénédictins, occupait une superficie de 6 à 7.000 mètres carrés. Au N. de la basilique on voit encore les arasements de la salle capitulaire ; puis vers l'O., vient le réfectoire et ensuite la cuisine. Cette dernière contient un joli petit bain à la turque.

Eglise Saint-Elie. Vers le N. du plateau, les Grecs hétérodoxes ont reconstruit une ancienne église mentionnée par Guillaume de Tyr en 1183 sous le nom de *Saint-Elie des moines grecs*. Phocas est le premier à parler du monastère « où les Nazaréens, dit-il, qui mènent la vie monastique selon nos coutumes, sanctifient ce Lieu saint. » Il l'indique à gauche, c.-à-d. au N., de l'abbaye latine et de la basilique « lieu où le Seigneur se transfigura entre Moïse et Elie. » L'an 1183, les troupes de Saladin ruinèrent le couvent et l'église Saint Elie, et il n'en est plus question dans les relations des pèlerins ou des chroniqueurs.

L'église Saint-Elie a le chevet droit, de sorte qu'originairement les trois absides et les trois nefs étaient à peu près d'égale largeur, comme dans l'église de Qariet el Enab ou Abou-Gôche. En la reconstruisant, les

Grecs ont élargi l'abside du milieu, et, partant, la nef centrale, au dépens de celle du N. Aussi, l'abside méridionale seule a conservé ses assises inférieures intactes, avec quelques traces de peintures.

A l'O. de l'église de Saint-Elie, une grotte, aujourd'hui transformée en chapelle, servait d'habitation à Melchisédech, d'après Daniel le Russe et le moine Jean Phocas. Une fable inventée au VII° s. fait du roi Melchisédech un ermite qui vivait presqu'à l'état sauvage.

Au centre du plateau, à dr. en venant de la porte *Bâb el Haoua*, on voit une modeste chapelle de 9 m. de longueur sur 4 de largeur entourée de plusieurs habitations en ruine. C'est, d'après Phocas, l'endroit où Jésus dit à ses apôtres : « Ne parlez à personne de cette vision, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts. »

Panorama. La tour sarrasine, à l'angle S.-O. de la basilique de la Transfiguration, et la terrasse de l'Hospice latin offrent les meilleures places pour jouir du panorama grandiose qu'offre le Thabor. Le regard est tout d'abord attiré vers le septentrion, où se dressent les masses gigantesques du grand Hermon presque toujours couvert de neige ; puis, le lac de Tibériade, la gorge profonde du Yarmouk, la chaîne bleuâtre des montagnes du Hauran vers le S., et les montagnes de Safed vers le N. forment avec leurs villages un paysage gracieux et varié. Au S. et à l'O. s'étend la plaine d'Esdrelon avec le petit Hermon, le Gelboé et le Carmel, et l'œil aperçoit partout des localités qui évoquent dans l'esprit des souvenirs bibliques ou d'autres faits historiques.

Pour se rendre à Tibériade, on peut suivre le chemin le plus court qui part du N.-E. du plateau ; mais il est très raide et mal commode. Il est préférable de descendre par le chemin qu'on a pris pour monter. A 40 min. du sommet, on tourne à l'E. et pendant 25 min. on traverse une verdoyante vallée ; 20 min. plus loin, on arrive au **Khan et Touddjâr**, Marché des Négociants. C'est un vaste caravansérail construit en 1487, où les marchands échangeaient autrefois leurs denrées. Sur la colline qui s'élève au N.-O. du *Khan*, on voit un château fort arabe. Les deux bâtiments tombent en ruines.

De là on peut se rendre à Kefr Sabt (50 min.) et Tibériade par le chemin le plus court, ou bien vers Loubiéh, où l'on rencontre la route carrossable. (*V.* p. 384 et 405[1]).

Si l'on veut revenir à Nazareth par Endor et Naïm on prend le chemin qui descend au S.-O. du plateau. (*Voir* p. 394).

1. Pour d'autres détails, *V.* notre ouvrage *Le mont Thabor*.

VOYAGE XVI

De Nazareth à Naïm et Endor.

De Nazareth à Naïm à cheval, 2 h. 1/4. — La route carrossable en voie de construction de Nazareth à el Fouléh permettra de se rendre commodément en voiture jusqu'à Naïm.

On suit pendant quelques min. la route de Caiffa, puis on tourne à g. et, après une bonne demi-heure de marche, on arrive à la descente de la montagne, qui dure 1/4 h. par un chemin en zigzags.

Après être arrivé aux dernières ondulations de la montagne (10 min.), on voit à sa gauche la gorge du mont du Précipice. A 2 km. plus loin, on traverse le Cison (*V.* p. 362), qui rappelle la victoire de Débora, puis celle de Bonaparte. Sur les rives du même torrent, Alexandre, fils d'Aristobule, à la tête de 30.000 hommes, fut défait par Gabinius et perdit un tiers de ses soldats.

A g., apparait sur une petite colline *Iksâl*, village de 600 habitants, tous musulmans. C'est l'ancienne Casaloth.

Casaloth.

Casaloth, en hébreu Hak Kesullôt, est une ville de la tribu d'Issachar [1]. Josèphe l'appelle *Xalôth* [2]. Eusèbe dit que « Achaseluth du livre de Josué était le bourg de Chsalous situé dans la plaine près du Thabor, à 8 milles de Diocésarée. » Ce même bourg est appelé par les Arabes *Ksâl* et le plus souvent *Iksâl*. La plateforme rocheuse qui s'étend à l'E. du village renferme une nécropole judaïque d'un caractère particulier. La plupart des tombes sont des fosses creusées à la surface horizontale du rocher et recouvertes de grosses dalles; d'autres sont pratiquées dans le roc sous des *arcosolia* cintrés. Les indigènes appellent cette nécropole *Moghâret el Afrandji*, Grotte des Francs.

A 5 km. à l'E. d'Iksâl, on voit le village de Dabouriéh, au pied du Thabor. (*V.* p. 384.)

Petit Hermon.

Du Cison, on arrive aux premières ondulations du petit Hermon, appelé *Djêbel Dahy*, du nom d'un santon musulman

1. Jos. XIX, 19. — 2. G. J., III, III, 1.

enterré sur le sommet de la montagne, à l'endroit où s'élève un Oueli ou mosquée.

Cette petite chaîne de montagnes semble être le **mont Moréh** au pied duquel les Madianites avaient établi leur camp avant leur défaite par Gédéon [1]. Eusèbe et saint Jérôme l'ont identifié avec *l'Hermoniim a monte modico* du psalmiste (XLI, 7), qui, d'après le contexte, se trouve au delà du Jourdain. C'est en vertu de cette fausse interprétation que, depuis le IVe s., ce massif est appelé petit Hermon.

Le petit Hermon est formé de trois cimes presque d'égale hauteur (550 m.) : à l'E. le *Djêbel Adjaroûs*, au centre le *Djêbel Adjoûl*, volcan éteint, et au S.-O. le *Djêbel Dahy*, comme le précédent, de formation basaltique. A 60 m. du *Oueli Dahy*, existe un hameau de même nom habité par quelques *fakirs*. Un bouquet d'arbres et quelques champs cultivés autour du hameau forment la seule végétation de cette montagne, imposante, il est vrai, mais triste et dénudée.

Naïm. ✠.

Bientôt on arrive à la montée d'un haut plateau qui s'élève au pied du petit Hermon et qui porte le village de *Naïn* habité par 150 musulmans. Cet endroit appelé *Nâîm*, l'Agréable, par le Talmud [2], est, d'après Eusèbe et saint Jérôme, la ville de **Naïm**, demeurée célèbre par le miracle de la résurrection du fils unique de la veuve. (*V.* Luc, VII, 11-17, n° **43**).

Les tombeaux, taillés dans le roc, qu'on aperçoit non loin de là, au S.-E., sont probablement de ceux vers lesquels se dirigeait la foule en deuil accompagnant la mère éplorée. A l'extrémité orientale du plateau, à l'endroit où l'on cherche naturellement la porte de la ville près de laquelle Jésus rencontra le convoi funèbre, une église marque, probablement depuis le IVe s., l'endroit traditionnel où le divin Sauveur ressuscita le jeune homme et le rendit à sa mère.

L'ancienne église de Naïm fut convertie en mosquée après le départ des Croisés. La mosquée finit par tomber en ruines et fut remplacée par une autre que les habitants élevèrent dans le voisinage. En 1880, les Pères Franciscains, après de longues négociations avec l'autorité locale, entrèrent en possession du premier bâtiment, et élevèrent sur les fondements de l'antique sanctuaire la chapelle qu'on y voit à présent.

A quelques pas de l'église coule une source abondante, *Aïn Naïn*, dans une chambre voûtée, où l'on descend par quelques marches. Le long d'un réservoir délabré gisent trois sarcophages antiques, très mutilés, qui servent d'abreuvoir.

On peut se rendre, en une heure, de Naïm à Soulem, l'ancienne Sounam, pour revenir à Nazareth par la route d'el Afouléh. (*V.* p. 490).

1. Jg. VII, 1. — 2. Neubauer, *op. cit.*, 188.

Endor.

De Naïm on arrive en 50 min. à *Endoûr*, en contournant le pied de la montagne dans la direction de l'E. Ce petit village, habité par quelques familles musulmanes, est situé sur les pentes du *Tell Adjoûl*, petite montagne volcanique qui appartient au massif du *Djêbel Dahy*. Les grottes funéraires, les silos et les citernes creusés dans le roc attestent l'antique importance de cette localité. Une source coule au fond d'une caverne, d'où elle sort par un petit canal, pour aller arroser les jardins du village.

Endoûr est l'ancienne **Endor** ou **En-Dor,** Source de Dor ou de l'Habitation. Comprise d'abord dans le territoire d'Issachar, elle fut ensuite cédée à la demi-tribu de Manassé [1].

Saül, avant d'engager avec les Philistins la bataille de Gelboé, dans laquelle il périt, se rendit secrètement à Endor et pria la pythonisse d'évoquer devant lui l'ombre de Samuel. Celui-ci apparut au roi et lui annonça que le lendemain il périrait avec ses fils sur le champ de bataille [2].

D'Endoûr on peut traverser la plaine fertile, mais marécageuse en hiver, et monter au Thabor par le flanc S.-O. ; mais cette montée est très pénible.

VOYAGE XVII

De Nazareth à Tibériade.

Er Reinéh. — Gethhépher. — Cana. — Loubiéh. — Hattîn. — Lieu de la II° multiplication des pains. — Nephtali. — Tibériade.

1° De Nazareth à Tibériade par Cana, 30 km. — En voiture, 4 h. 1/2.

2° De Nazareth à Tibériade par le mont Thabor, à cheval, *V.* p. 383.

De Nazareth à Cana.

La route passe devant la fontaine de la Vierge et remonte par de longs circuits entre l'établissement des Frères de Saint-Jean de Dieu à dr. et l'hôpital des Sœurs de Saint-Joseph à g.,

1. Jos., XVII, 11. — 2. I. R., XXVIII, 18-25.

au sommet d'*el Chanoûk* (15 min.), d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la ville et les environs de Nazareth. En descendant sur l'autre versant dans la direction du N.-E., on aperçoit a g. Seffourlyéh (248 m.) situé à 5 km. au N.-N.-O. de Nazareth. C'est l'ancienne ville de **Sepphoris.** (*V.* p. 520).

Devant soi on voit *er Reinéh* qu'on atteint en 20 min. Au S.-E. du village coule une bonne source dont l'eau est recueillie dans un bassin. Un sarcophage décoré de gracieuses guirlandes de fleurs sert d'auge pour abreuver le bétail.

Le florissant village appuyé sur le versant S.-O. d'une fertile colline, compte 1.096 habitants dont 109 sont de rite latin, 480 de rite grec nonuni, 40 protestants et 467 musulmans. Les Franciscains ramenèrent un bon nombre de schismatiques du village à la religion catholique. En 1880 on y érigea une paroisse latine desservie par un prêtre du patriarcat.

A 9 min. au delà d'*er Reinéh*, on traverse un petit ruisseau alimenté par l'*Aïn es Schemâliyéh*, source Septentrionale, qui coule à dr. Autour de cette source, appelée par les historiens des Croisades *fontaine du Cresson*, une poignée de Francs livra un combat acharné à une armée musulmane.

A la fin d'avril 1187, Afdal, fils de Saladin, passa le Jourdain et envahit la Galilée à la tête de 7.000 cavaliers d'élite. Jacquelin de Maillé, maréchal du Temple, rassembla les 90 chevaliers du château d'El Foûléh et les 40 de la garnison de Nazareth, avec leurs écuyers au nombre de 400, et marcha contre l'ennemi qu'il rejoignit le 1er mai, près de la fontaine du Cresson. Les hardis chevaliers firent trois charges formidables contre la cavalerie arabe. Mais, enveloppés de tous côtés et séparés du groupe des fantassins qui avaient lâché pied, ils périrent l'un après l'autre, en faisant autour d'eux un horrible carnage. Jacquelin resta seul debout et fit mordre la poussière à tous ceux qui osaient l'approcher. Les Arabes, pleins d'admiration et de terreur, le prirent pour saint Georges en personne. Finalement, son cheval s'étant abattu et l'ayant entraîné dans sa chute, le héros tomba percé de coups, mais non sans avoir immolé dans une dernière lutte plusieurs de ses adversaires. Trois chevaliers purent seuls rejoindre les écuyers et rentrer avec eux à Nazareth.

Gethhépher. A 10 min. de là, on voit à g. sur une colline (382 m.), le village d'*el Meschhed*, dominé par une mosquée à 2 coupoles blanchies à la chaux. C'est l'ancienne **Gethhepher** de Zabulon [1], patrie du prophète Jonas [2]. D'après la tradition juive et chrétienne, le prophète fut enterré dans sa ville natale. Les musulmans vénèrent son tombeau dans la mosquée aux deux coupoles.

Gethhépher ou **Geth ha Hépher,** Pressoir de l'Excavation, est une ville frontière de Zabulon. Saint Jérôme dit que *Geth en Opher*, patrie de Jonas, est un grand village situé à 2 milles de Sepphoris du côté de Tibériade. Il ajoute qu'il renferme le tombeau du prophète [3]. Le Talmud indique cette ville dans la même région. A l'époque des Croisades, cette localité semble avoir été déserte, car Benjamin de Tudéla

1. Jos., XIX, 13. — 2. IV R., XIV, 25. — 3. *Pref. in Jon.*

(1160) indique le tombeau de Jonas sur une colline « près de Sepphoris, » sans nommer aucun lieu. En 1334, le rabbin Isaac Chelo dit : « De Sepphoris on va à Gathahépher, aujourd'hui *Meschhad*... C'est un endroit peu considérable habité seulement par quelques pauvres musulmans [1]. » Les nouveaux colons, ignorant sans doute l'antique nom de la localité, lui ont donné, on ne sait pourquoi, celui de *Meschhed,* Sanctuaire du Martyr.

De Meschhed, on arrive en 30 min., à travers deux colossales haies de cactus, à la fontaine de *Kefr Kenna*, la célèbre **Cana de Galilée**, qu'on voit à 4 min. de là. La source qui alimente la fontaine, jaillit au fond d'un puits à quelques pas de la place, vers le S., au milieu d'un champ de grenadiers et de cactus. L'eau est amenée par un canal dans le bassin, à côté duquel on voit l'inévitable sarcophage en guise d'abreuvoir. Les pèlerins ne manquent pas de goûter cette eau, d'ailleurs très bonne, quoique peu fraiche. Antonin de Plaisance raconte même qu'il s'y était lavé par dévotion, parce que de cette fontaine fut puisée l'eau, pensait-on, que Jésus changea en vin au repas des noces. « Près de la fontaine, dit le P. Nau, pèlerin du XVIII[e] s., il y a une petite chapelle précédée de son parvis bien pavé avec de belles pierres. Les Turcs l'ont aussi profanée en y faisant l'exercice de leurs prières et de leur infidélité. » De cet oratoire, souvent signalé par les pèlerins, il ne reste plus aucune trace.

Cana.

Cana est un digne pendant de Nazareth et évoque dans le cœur du pèlerin bon nombre de souvenirs non seulement pleins de charmes et de suavité, mais aussi pleins de salutaires enseignements.

A Nazareth, Jésus mena jusqu'à l'âge de trente ans une vie cachée, dans la parfaite soumission à ses parents. A Cana, il inaugure sa vie publique en assistant avec ses disciples à des noces. Là, il élève par sa présence le mariage à la dignité d'un sacrement de la nouvelle loi et pose les bases de la famille chrétienne. Cana entend la première intercession de la Vierge Marie auprès de son divin Fils. Sur la prière de sa mère, le Sauveur opère son premier miracle, qui, par sa nature et ses circonstances, eut un si grand retentissement dans toute la Palestine. C'est également à Cana que, peu après, il exerça sa puissance divine une seconde fois, en guérissant à distance le fils d'un officier royal, gravement malade à Capharnaüm. Enfin, saint Jean précise que Nathanaël, l'apôtre saint Barthélemy, était de Cana. De haute antiquité les chrétiens fixèrent le sou-

1. Carmoly, 236.

venir de ces événements par des édifices sacrés, dont on voit encore quelques précieux vestiges à Kefr Kenna.

Histoire.

Les rabbins de Safed possèdent la liste des villes contribuables de la tribu de Zabulon, compilée d'après d'anciens documents. On y lit au n° 5 : « La ville d'*Ittha Hazim,* plus tard *Isanna,* aujourd'hui *Kaphar Cana* [1]. » Cela concorde très bien avec le livre de Josué où il est dit : « La frontière de Zabulon... monte à Japha, de là elle passe vers l'orient de Gethhépher, à Ittha Hazim (*Vulgate,* Thacasin) et sort à Remmon [2]. » Remmon est identifié avec *Roummânéh,* village situé au N.-E. de Kefr Kenna.

Dans l'Evangile, ce lieu est appelé *Cana de Galilée,* pour le distinguer de la ville de Cana d Aser [3], qu'on identifie avec le village de *Qânâ* situé à 12 km. au S.-E. de *Soûr,* l'ancienne Tyr. Néanmoins, Eusèbe et saint Jérôme n'ont pas fait cette distinction. Suivant leur regrettable habitude de réunir plusieurs villes de même nom en une seule, ils écrivent : « Il y eut une ville de Cana dans la tribu d'Aser ; là Notre-Seigneur changea l'eau en vin, et Nathanaël en fut originaire. C'est aujourd'hui une ville de la Galilée des gentils [4]. » Toutefois, après avoir commis une pareille méprise, saint Jérôme raconte que sa disciple Paule visita Cana où Notre-Seigneur changea l'eau en vin, en allant de Nazareth à Capharnaüm [5]. Sainte Paule et sainte Eustochium écrivent elles-mêmes à Marcella que « peu loin de Nazareth elles virent Cana où l'eau fut changée en vin, et que de là elles montèrent au Thabor [6]. » Flavius Josèphe raconte de son côté avoir occupé Cana à cause de sa position stratégique entre Sepphoris et Tibériade [7].

L'emplacement de cette ville est ensuite indiqué avec précision par l'ensemble des relations laissées par les pèlerins. Théodose (530) indique Sepphoris à égale distance de Nazareth et de Cana. Ces trois lieux forment en effet un triangle équilatéral de 4 km 1/2 de côté. Antonin de Plaisance (570) devient plus explicite. De Ptolémaïs, il se rend à Sepphoris et, à trois milles de là, il arrive à Cana. Il s'assit, dit-il, et écrivit le nom de ses parents sur le banc où le Seigneur prit place dans la salle du festin. Il y trouva encore deux des six cruches qui servirent aux noces. La pierre qu'on avait montrée au pèlerin italien et sur laquelle, lui avait-on dit, s'était étendu Notre-Seigneur pendant le festin des noces, a été retrouvée, en 1885, non pas à Cana, mais dans les ruines de l'église d'Elatée en Phocide, ancienne Grèce. Elle est en marbre gris et mesure 2 m. 33 sur 0 m. 64 avec une épaisseur de 0 m. 33. On y lit l'inscription grecque suivante, en caractères du VIe ou VIIe s. : « Cette pierre vient de Cana de Galilée, où Notre-Seigneur changea l'eau en vin [8]. » Ce bloc de marbre, aujourd'hui conservé à Athènes, a dû être emporté de Cana avant l'invasion des musulmans.

Dans la relation d'Arculfe, Adamnanus copia à la lettre la phrase de saint Jérôme relative à Cana d'Aser. Dans l'Hodoepéricon de saint Willibald (723-726) il est dit : « De Nazareth... ils arrivèrent au bourg de Chana, où le Seigneur changea l'eau en vin. On y voit une grande église ; sur l'autel se trouve encore une des six hydries que le Seigneur fit remplir d'eau qui se changea en vin. Ils passèrent un jour en cet endroit, puis de là, ils montèrent au Thabor. » Vers 808, le *Commemoratorium* rapporte qu'à Cana en Galilée vivaient des moines, ce qui permet de supposer que la basilique et le monastère y subsistaient encore.

1. P. Egide Geissler, *Das bibl. Cana,* Die Posaune, 1901, 60. — 2. Jos., XIX, 13. — 3. Jos., XIX, 25. — 4. O. S., 16. — 5. *Peregr. S. Paulae.* — 6. Ep., XXXVI. — 7. *Vita,* 16. — 8. Le Camus, *D. B. V.*, II, 117.

Inutile de citer les témoignages des pèlerins qui visitèrent Cana aux siècles suivants. Ils sont tous d'accord avec leurs prédécesseurs, bien que quelques-uns influencés par le texte de saint Jérôme ou d'Adamnanus s'expriment d'une manière incorrecte. Burchard (1285) place, il est vrai, Cana au N. de la plaine de Batoûf, ainsi que Marin Sanuto quelques années plus tard (XIVe s.). Mais leur description du sanctuaire, celle de Sanuto surtout, est identique à celle faite par les pèlerins qui jusqu'au XVIIIe s. ont visité Kefr Kenna, et répond exactement au monument dont on a découvert les vestiges. Il suffira de rappeler que saint Louis, accompagné de tout ce qu'il y avait de plus noble et de plus savant à Saint-Jean d'Acre, se rendit de Sepphoris à Cana de Galilée, de là au mont Thabor et arriva le même jour à Nazareth.

Basilique de Cana. La basilique de Kefr Kenna s'est conservée à peu près intacte dans sa forme primitive jusqu'au XVIIIe s. Le chanoine Doubdan qui la visita en 1654 en a laissé la description suivante : « C'est un bastiment fort ancien, tout à fait de pierres-de-taille, qui consiste en deux grands corps de logis, dont celuy de main droite est l'église, qui est une voûte longue environ de 40 pas et large de 20, soustenue au milieu d'un rang de colonnes, et quelques fenestres qui y donnent le jour. (Surius (1644) estima à 35 pas sur 15 les proportions de l'édifice). Elle est toute déserte, continue Doubdan, et néanmoins encore toute entière, et sert de mosquée à ceux du pays, et dessous icelle est une chapelle qu'on dist estre au même endroit où Nostre Seigneur fit cette merveille. L'autre partie est un grand logis, qui estoit la demeure des ecclésiastiques, où à présent logent les santons, et entre ces deux bastiments est une cour assez spacieuse, sur la porte et entrée de laquelle est une grande pierre qui sert de linteau, où sont taillés en relief trois pots ou cruches, avec quelque écriture ancienne et à moitié effacée, qui fait paroistre que c'est le même lieu où ce grand miracle a été fait. »

Au siècle suivant, le P. Nau en fait une description identique. Puis, il rappelle que, d'après Marin Sanuto, on descendait par plusieurs marches « dans le réfectoire » où se tenait le repas des noces, et ajoute : « Je croirais assez que le lieu des cruches était sous terre, comme il le raconte, et à l'endroit où est le bâtiment d'aujourd'hui. Mais je douterais que le Réfectoir fut si enfoncé, bien que la colline sur le bas de laquelle cette église est bâtie, ait pu donner occasion de le creuser un peu en terre. » En effet, les ravinements des pluies ont amoncelé la terre autour « du Réfectoir » surtout pendant les guerres du Ier et du IIe s.

Depuis Burchard (1285), les pèlerins font remarquer que la basilique recouvrait deux lieux distincts : celui où se trouvaient les six amphores quand l'eau fut changée en vin, et *l'architriclinium* où eut lieu le repas des noces. Le premier a été retrouvé et forme la crypte de l'église qu'on y voit à présent.

Etat actuel.

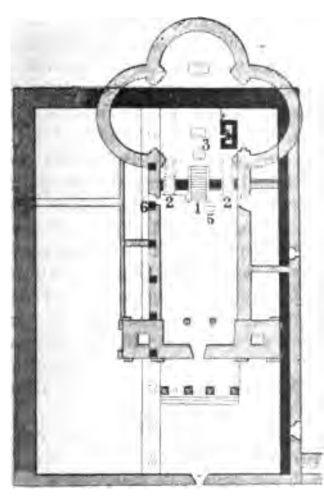
Kefr Kenna compte 1.009 habitants, dont 105 sont de rite latin, 366 de rite grec non-uni, 41 protestants et 497 musulmans. La localité était autrefois de 3 à 4 fois plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui, comme le démontre l'extension de ses ruines. Longtemps elle fut le siège du gouverneur du district, avant qu'il ne fut transféré à Nazareth. Kenna déchut rapidement jusqu'au point de n'être plus qu'un misérable hameau au XVIIIe s. Les mosquées furent abandonnées et tombèrent en ruines. La haine contre les chrétiens, spécialement

contre les pèlerins, resta seule bien vivace dans l'endroit, jusqu'à la seconde moitié du siècle dernier.

Au milieu de ses gourbis en pisé, on aperçoit deux églises : celle de g. est l'église paroissiale des Grecs, celle de dr., l'église paroissiale des Latins, desservie par les Franciscains.

Sanctuaire de Cana ✠.

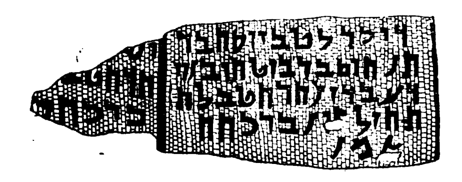
Après de longues démarches qui commencèrent en 1641, les Pères Franciscains réussirent à acheter une partie de l'ancien sanctuaire, et grâce à la bienveillance de Midath Pacha, gouverneur de Damas, ils furent autorisés en 1879 à élever un mur de clôture et à construire une chapelle. Mais pour bien des motifs, particulièrement à cause de la jalousie des Grecs et même des protestants, il fallut bâtir l'église au plus vite, sans avoir les loisirs de faire des fouilles archéologiques. Peu à peu la propriété des Religieux s'élargit, et le R. P. Egide Geissler de Salzbourg, pendant 22 ans curé de Cana, agrandit et embellit son église, tout en explorant le sous-sol.



Plan de l'ancienne basilique et de l'église actuelle.

1. *Escalier de la crypte.* — 2. 2. *Escaliers du chœur.* — 3. *Amphore judaïque.* — 4. *Citerne.* — 5. *Inscription hébraïque.* — 6. *Colonne.*

Mosaïque avec inscription hébraïque. A 2 pieds sous le sol actuel de l'église, on a retrouvé partout des restes considérables de l'ancien pavement en mosaïque, construit au IVe s. Au-devant du chœur actuel (5), on voit dans ce pavé deux inscriptions hébraïques. Le panneau de dr., assez bien conservé, est formé de 5 lignes de 0 m. 85 de lon-



gueur avec des caractères de 0 m. 05 de hauteur. On y lit, d'après M. Clermont-Ganneau : « En bonne mémoire : **Yoséh** (Joseph), **fils de Tanhum, fils de Butâh, et ses enfants, lesquels ont fait cette T B L H. Que la bénédiction soit pour eux. Amen.** » On peut lire T B L H *tabulah*, mot rabbinique transcrit du latin *tabula*. Mais ces lettres peuvent aussi se rapporter à *tablita*, mot araméen chrétien qui signifie *autel* [1]. De l'autre panneau qui est plus central et qui devait renfermer le motif de l'érection du monument, il ne subsiste malheureusement qu'un fragment. L'inscription appartient au IVe s. ; par définition et par destination elle est chrétienne. Saint Epiphane raconte que Joseph ou Yoséh, comte de Tibériade et Juif converti au christianisme, fit élever des basiliques à Tibériade, à Capharnaüm, à Sepphoris, à Nazareth « et autres villes et villages [2]. » Certes, parmi ces villes et villages, Cana, illustrée par le premier miracle du Messie, n'a pas pu être oubliée.

Amphore judaïque dans la crypte. Sous le chœur, on peut visiter une partie de la chapelle souterraine ou de la crypte dont il est si souvent question dans les relations des anciens pèlerins. A l'origine, elle n'était qu'à 1 m. 25 au-dessous du niveau de la basilique. Aujourd'hui on y descend par 12 marches (1). Au pied de l'escalier (3), on rencontre une amphore en maçonnerie encastrée dans une petite construction carrée. Au jugement d'archéologues de renom, c'est un travail judaïque destiné aux ablutions. A dr., s'ouvre une magnifique citerne que les experts font remonter à une très haute antiquité. Dans cette crypte on lisait anciennement une inscription latine disant : « Ici étaient les cruches d'eau. »

Rangée de colonnes. En remontant dans l'église, on rencontre au N. une porte qui conduit dans une petite pièce, véritable musée où se voient une foule de débris de sculptures byzantines, de monnaies juives et constantiniennes trouvées sur place, etc.

A travers une grille posée à fleur de terre (6), on aperçoit la base d'une belle colonne en marbre, encore *in situ* sur le pavé en mosaïque ; 4 autres colonnes sont rangées sur la même ligne, dans la direction de l'O., sous la maçonnerie de l'église actuelle. Un des chapiteaux de ces colonnes, de style corinthien, se trouve dans la collection dont nous venons de parler.

Plan de l'ancienne basilique. L'ancienne basilique, disent les pèlerins du moyen âge, était une vaste salle de 35 à 40 pas de long sur 15 à 20 de large, divisée en 2 nefs par une rangée de

1. *Rec. d'arch.*, IV, 345-360. — *P. E. F.*, 1902, 132-134. — 2. *Adv. Haer. P. G.*, XLI, 427.

colonnes. Elle était tournée vers l'orient, à l'inverse des synagogues galiléennes. Le mur méridional du monument, sur lequel s'élève aujourd'hui le mur septentrional du couvent et de l'Hospice des pèlerins, s'étend jusqu'à la rue. Celle-ci occupe l'emplacement du narthex ou portique, duquel on descendait par un escalier au niveau du sol de l'église grecque.

L'église actuelle occupe une grande partie de la nef méridionale : la crypte est la salle où les *hydries* furent remplies de cette eau qui, par la toute-puissance du Christ, fut changée en vin. A l'extrémité de l'autre nef, encore encombrée de maisons et d'une ruelle, on vénérait l'emplacement de la salle du festin.

Saint Jean admet, en effet, deux pièces distinctes. Le P. Geissler découvrit dans la crypte une porte s'ouvrant au N. Dans l'espoir de trouver les vestiges de la salle du festin, il allait reprendre ses travaux d'exploration, quand Dieu appela à lui (8 avril 1935) son vertueux et zélé serviteur.

Les colonnes du portique, les linteaux de porte, les corniches et les moulures de style du IVe s., éparses dans la cour ou enclavées dans les murs des maisons voisines, proviennent tous de l'ancienne basilique.

Qu'il fait bon de prier dans ce lieu si merveilleusement sanctifié par la tendre charité de Jésus et de Marie, et qu'on aime à relire sur place l'épisode des noces de Cana! (*V.* Jean, II, 1-12, n° **60**).

Eglise des Grecs. En face, les Grecs hétérodoxes ont édifié une église en 1556, le plus près possible du sanctuaire servant alors de mosquée. Ils l'ont rebâtie en 1886. On y montre deux gros et lourds bassins en pierre qui ont la forme d'un cône renversé.. Historiquement, le plus grand servait de baptistère aux Grecs catholiques, qui abandonnèrent leur église au XVIIIe s. Le second fut taillé par les Grecs non-unis pour l'église construite en 1566 et qu'ils désertèrent également au XVIIIe s. Nous avons vu que le Pèlerin de Plaisance trouva à Cana deux des six *hydries;* Willibald n'en trouve qu'une seule et à l'arrivée des Croisés il n'y en avait plus aucune. D'ailleurs, les 2 baptistères ne ressemblent en rien aux anciennes amphores du pays, dont plusieurs furent découvertes en Galilée.

Chapelle de Saint-Barthélémy †.

En sortant du village du côté du N., on rencontre à g. la chapelle de Saint-Barthélemy. C'est l'emplacement traditionnel de la maison de Nathanaël, fils (en hébreu *bar*) de Tolmaï, d'où son nom de Barthélemy. C'est là que Philippe vint lui annoncer la venue du Messie, Jésus de Nazareth. C'est là aussi que le Sauveur le vit sous le figuier.

A l'emplacement de la maison de Nathanaël ou de l'apôtre saint Barthélemy, les chrétiens de Cana avaient érigé une église dont on a retrouvé des vestiges indubitables. Les disciples du croissant l'avaient convertie en mosquée. Celle-ci fut

abandonnée et tomba complètement en ruines. Les Pères Franciscains eurent la bonne fortune d'entrer en possession des ruines et construisirent la chapelle qu'on y voit.

Simon le Cananéen. Les pèlerins sont parfois étonnés de ce que les anciens chrétiens n'aient pas aussi élevé un sanctuaire à l'apôtre Simon le Cananéen. Il n'y avait pas lieu de le faire.

Nazareth, avons-nous vu, vient de *Nezer*, rejeton, fleur, et le mot *Nazarenus* signifie l'habitant de cette ville. *Nazar* veut dire séparer, et *Nazareus* indique l'individu consacré à Dieu par des vœux spéciaux. Samson, Samuel et saint Paul étaient Nazaréens dans ce dernier sens, sans jamais avoir été à Nazareth. Il en est de même du mot Cana. Le nom de la ville signifie *roseau ;* mais le même nom écrit avec une légère différence signifie *zèle.* Saint Matthieu, disant en langue araméenne que l'apôtre Simon était Cananéen, n'indique pas son pays d'origine, mais la secte religieuse à laquelle il appartenait. C'est pourquoi saint Luc rend le mot Cana de saint Matthieu par celui de *zèle* et appelle toujours Simon le *Zélote.* Saint Paul raconte qu'étant jeune, il appartenait aussi à la secte des zélateurs, dont le but était de promouvoir la stricte observance des traditions paternelles. Pendant la guerre de rébellion, il se forma à Jérusalem la triste secte *politique* des *Zélotes.*

De tous les écrivains ecclésiastiques des 12 premiers siècles de l'Eglise, saint Jérôme seul avance que Simon était né à Cana. Il se trompe, en tout cas, quand il affirme que le nom de cette ville signifie *zèle*, et c'est sans doute pour l'avoir cru qu'il fit dériver le surnom de l'apôtre, le Zélote, du nom de la ville évangélique.

Un mot à propos de Khirbet Qanâ.

A 10 km. au N.-O. de Kefr Kenna, à 9 km. au N.-N.-E. de Sepphoris, s'étend un lieu désert appelé aujourd'hui *Khirbet Qanâ.* D'après les rabbins de Safed, ce lieu s'appelait autrefois *Eisel Aana* puis Kefr Aana [1]. En cet endroit on n'a découvert ni fontaine, ni source, rien que des citernes. Parmi les ruines, on n'a trouvé aucun vestige d'une église ou d'une construction quelque peu importante. Or, en 1838, un Grec de Nazareth dit à M. E. Robinson que le *Khirbet* en question s'appelait *Qanât el Djelîl*, ce qui signifie *Qana la belle* et aussi *Qana de Galilée.* Aussitôt le ministre protestant déclara que *Khirbet Qanâ* était évidemment la Cana de Galilée, témoin du premier miracle de Jésus. *Kefr Kenna,* ajouta-t-il, ne possède en sa faveur aucun témoignage antérieur au XVI[e] s. et n'a aucune antiquité archéologique à faire valoir [2]. Bon nombre de protestants et même des catholiques suivirent le savant Américain et prononcèrent un verdict inexorable contre Kefr Kenna.

M. C. Conder, un des célèbres explorateurs anglais, se rendit à Khirbet Qanâ en 1872, puis une seconde fois en 1875. Il s'informa soigneusement auprès des *gens du pays*, raconte-t-il, sur le véritable nom de cette localité. Il lui répondirent invariablement qu'on la nomme *Khirbet Qanâ*, sans autre épithète. Pressés de questions, ils déclarèrent que le nom de *Djelîl* ne s'était jamais présenté sur les lèvres de leurs ancêtres ; seuls les Européens, qui passent par là, veulent qu'elle porte aussi celui de Djelîl [3]. M. V. Guérin reçut en 1875 la même réponse des musulmans ; les chrétiens lui dirent que la Cana de Galilée de l'Evangile était *Kefr Kenna,* et nullement *Khirbet Qanâ* [4].

De Kefr Kenna la route prend la direction du N.-E. et descend par des pentes pierreuses dans le *Ouâdi er Roummânéh*,

1. P. Egide Geissler, op. cité. — 2. *Bibl. researches,* III, 205. — 3. S. W. P., I, 287. — 4. *La Galilée,* I, 475.

vallée latérale de la plaine de *Batoûf*, la **plaine de Zabulon** de la Bible et l'**Azochis** des Grecs et des Romains. C'est là que le 11 avril 1799, Kléber livra le **combat de Cana** contre les Mamelucks.

Après 40 min. de marche, on voit à g. le village de *Tourân*, puis à dr., derrière un mamelon, *es Sedjérah*, dont la mosquée est une église byzantine à 3 nefs divisée par 2 rangées de colonnes monolithes. Une colonie juive vient de s'établir dans ce village, pour exploiter la belle et fertile région environnante qu'une société israélite acheta en 1898.

Champ des épis.

C'est dans cette fertile campagne que les pèlerins du moyen âge ont localisé le **Champ de blé** de l'Evangile, au milieu duquel Notre-Seigneur passa un jour de sabbat. Ses disciples, pressés par la faim, se mirent à arracher quelques épis de blé et les mangèrent au grand scandale des pharisiens, qui osèrent le reprocher au Maître. La leçon que ces derniers reçurent à cette occasion acquiert une saveur spéciale quand on lit l'Evangile au milieu de cette belle campagne. *(V.* Matth. XII, 1-8, nº **13**).

Loubiéh. La route monte ensuite en pente douce jusqu'à Loubiéh, grand village situé à dr. sur une colline calcaire. C'est ici que le 8 avril 1799, le général Junot, à la tête de 300 braves, arrêta l'avant-garde de la grande armée turque qui arrivait de Damas. Ce brillant fait d'armes est connu dans les annales sous le nom de *combat de Nazareth.*

Hattîn.

Qoroun Hattîn. Après avoir dépassé le *khan Loubiéh*, aujourd'hui un amas de ruines qu'on rencontre à g., on aperçoit bientôt du même côté le village de *Nimrîn.* On entre ensuite dans la zone volcanique de la vallée du Jourdain. Vers le N. se dresse le *Djêbel Qoroun Hattîn*, Cornes de Hattîn, belle colline allongée qui s'élève à 60 m. au-dessus du niveau de la plaine et 361 m. au-dessus de celui de la Méditerranée. A ses deux extrémités, elle se relève comme une selle arabe et forme deux cimes qui ressemblent à des cornes, *Qoroun.*

Hassidim. Au N.-O. de la colline se trouve le florissant village de *Hattîn* et, sur un monticule situé entre le village et Qoroun Hattîn, on voit encore les ruines d'une ville appelée *Hattîn el Kédim*, Hattîn l'ancienne. C'est probablement la ville de **Hassidim** ou **Assedim** de la tribu de Nephtali [1].

1. Jos., XIX, 35.

D'après le Talmud, elle portait le nom de *Kefar Hattya* ou *Hitya*, du temps du second Temple[1]. Les rabbins y montrent (on ne sait sur quelle autorité ils s'appuient), le tombeau de Jéthro, beau-père de Moïse, et celui de Séphora, femme du législateur. Les musulmans y vénèrent encore leurs sépulcres, celui de Jéthro sous le nom de *Nébi Schouaîb*, et celui de Séphora sous celui d'*el Bénèt*, la Fille.

La forme particulière de *Qoroun Hattîn* a toujours dû frapper les pèlerins. Sa position pittoresque au milieu de la plaine qui avoisine le grand lac, rappelle involontairement le mont des Béatitudes. Pourtant, avant le XVIe s., cette colline n'a jamais passé pour la montagne de l'Evangile. Cootwiek (1598) est un des premiers écrivains qui indiquent la montagne sacrée dans cette plaine. Les ruines d'une petite mosquée construite au sommet de la colline et que Boha ed Dîn (XIIIe s.) dit être le *Oueli* du *Nebi Schouaîb*[2], furent prises par erreur pour celles d'une église[3].

Bataille de Hattîn. A l'arrivée de la formidable armée de Saladin, les Croisés quittèrent Sepphoris, malgré l'avis contraire du comte de Tripoli, et vinrent camper dans la plaine près de Hattîn. L'armée franque se composait de 2.000 chevaliers et 50.000 fantassins. Dès le premier jour, 2 juillet 1187, les soldats chrétiens souffrirent de la soif, le pays étant presque dépourvu d'eau. Le lendemain, le souffle brûlant du vent de l'E., le *Khamsin,* vint se joindre aux ardeurs intolérables du soleil, pour augmenter leurs tortures au milieu des attaques incessantes des troupes ennemies. Aussi, le jour de la bataille décisive, le 4 juillet, l'armée chrétienne ne résista pas longtemps au choc. Le comte Raymond de Tripoli, voyant que tout était perdu, se fraya un passage l'épée à la main et s'enfuit à Tyr. Les gens à pied rendirent les armes presque sans résistance. Le roi Guy de Lusignan se retira avec les barons et les chevaliers sur le sommet du Qoroun Hattîn. Mais, malgré une résistance héroïque, la colline fut prise d'assaut et Saladin y planta son pavillon. C'est là que le vainqueur fit mettre à mort les grands maîtres du Temple et de l'Hôpital avec 200 de leurs compagnons, ainsi que Renaud de Châtillon, seigneur de Kérak. Le roi resta prisonnier, le bois de la vraie Croix fut envoyé à Damas comme un trophée, et les places fortes de l'intérieur se rendirent l'une après l'autre sans grande difficulté.

Plaine de Sarôn. A dr., on jouit d'une belle vue sur le mont Thabor et sur les ondulations capricieuses du *sahel el Ahma* appelé dans la Bible **plaine de Sarôn.**

Eusèbe et saint Jérôme écrivent : « Saron, dont parle Isaïe quand il dit : Saron s'est changée en désert (XXXI, 9). La région qui s'étend entre le mont Thabor et le lac de Tibériade s'appelle encore aujourd'hui **Sarona**[4]. » Ils rappellent ensuite qu'il existe une plaine du même nom entre Jaffa et Césarée.

Sur ce même plateau, un petit village porte encore le nom de *Saronah*. C'est peut-être l'antique ville de **Lassharon** (dans la Vulgate, Saron) dont le roi fut soumis par les Israélites[5].

A l'horizon se dessinent, en face, les montagnes du Djolân, à g., celles de Safed et plus loin, le grand Hermon.

1. Neubauer, *op. cit.*, 207. — 2. *Vita Saladini,* 69. — 3. Quaresmius, II, 856. — 4. O. S., 163. — 5. Jos., XII, 18.

Lieu de la deuxième multiplication des pains †.

Avant d'arriver à l'extrémité du plateau où commence le profond encaissement du lac, on rencontre à g., au point culminant du *Ouâdi Abou el Amis*, quelques gros blocs de basalte à fleur de terre. Ils portent le nom de *Hadjâret en Nasârah*, Pierres des Chrétiens, ou bien *Khamsa Khoubsat*, les Cinq pains, et en latin *Mensa-Christi*. C'est là que, d'après une antique tradition, Jésus opéra un des miracles de la multiplication des pains. Ce n'est pas la première, celle des cinq pains; car saint Luc l'indique près de Bethsaïda, et une constante tradition la montre à Bersabée ou Heptapégon, aujourd'hui Ain Tabigah. C'est la seconde, celle des sept pains dont parlent saint Matthieu et saint Luc. Le premier évangéliste dit que Jésus, après avoir quitté Tyr et Sidon, « vint le long de la mer de Galilée et gravit une montagne [1]. » Saint Marc, rapportant le même fait, raconte que le Seigneur, « se retirant de Tyr et de Sidon, vint vers la mer de Galilée [2]. » Après avoir guéri les malades et les infirmes et rassasié avec 7 pains et quelques poissons 4.000 hommes, sans compter les femmes et les enfants, Jésus descendit au rivage, monta dans une barque et se rendit à *Dalmanutha* selon saint Marc, à Magadan ou Magédan selon saint Matthieu. Magadan est la moderne *el Medjdel* au N. de Tibériade. L'Evangile vient donc à l'appui de la tradition. (*V.* **Matth. XV, 29-39, n° 16**).

Saint Marc raconte que Jésus vint de Tyr et de Sidon « vers la mer de Galilée au milieu des limites de la Décapole. » Ces limites étaient très variables et il est impossible de déterminer l'extension de la Décapole au temps de Notre-Seigneur. On sait seulement que Bethsan ou Scythopolis, en deçà du Jourdain, en faisait alors partie.

Puis, les évangélistes ne font aucune allusion à une *traversée* du lac d'un rivage à l'autre. Pour se rendre à Magadan, le divin Maître semble avoir côtoyé la rive où il s'est embarqué. Or, un grand nombre d'anciens manuscrits grecs, syriaques, araméens et autres de l'évangile de saint Matthieu, et même de celui de saint Marc, rendent le mot Magadan ou Dalmanutha par Magdal, Magdala et Magdalan, identifié avec *el Medjdel*. Les nombreuses hypothèses qui proposent d'identifier Magadan avec une localité différente d'*el Medjdel*, sont toutes dénuées de fondement [3].

Les premiers chrétiens ont conservé le souvenir du lieu où 4.000 hommes furent nourris avec 7 pains. Sainte Paule raconte qu'elle visita ce lieu, ainsi que celui de la première multiplication [4]. Puis Arculfe (670), avant d'arriver à Tibériade ou au rivage du lac, rencontra une plaine couverte d'herbes. Il n'y vit aucune construction, sinon une colonne renversée au bord d'une fontaine, où se désaltéra le peuple après que le Seigneur l'eut rassasiée. « Ce lieu, dit Adamnanus, est en deçà de la mer de Galilée, en regard de la ville de Tibériade qui se présente vers le midi. » Le vénérable Bède [5] et Epiphane l'Hagiopolite placent la seconde multiplication des pains au même endroit. L'absence d'une église au

1. Matth., XV, 29. — 2. Marc, VII, 31. — 3. *V.* Van Kasteren, *D. B. V.*, II, 1210. — 4. *Ep. ad Marcel.* — 5. *De loc. s.*

Hadjâret en Nasârah explique pourquoi si peu de pèlerins ont noté ce lieu dans leurs mémoires, tandis que tous parlent de la première multiplication, dont le souvenir était fixé entre Bethsaïda et Capharnaüm par une église et un monastère.

A 20 min. des blocs de basalte, l'on rencontre une source d'eau potable, *Bir el Qattâb*, Puits du Scribe, qui semble être la fontaine dont parle Arculfe ; 15 min. plus loin, à g., on aperçoit le village de *Mansourah* situé sur le versant de la montagne.

Nephtali.

Du territoire de la tribu de Zabulon, on est entré dans celui de la tribu de Nephtali, qui comprenait toute la rive occidentale de la mer de Génésareth.

Saint Matthieu raconte que le Sauveur, après avoir quitté Nazareth, vint habiter à Capharnaüm maritime, « sur les confins de Zabulon et de Nephtali[1]. » On ne doit pas conclure de là que les limites de ces deux tribus s'arrêtaient au N. du lac ; car Kinnereth, Rakkat et Hammath, Sources thermales, sont autant de cités de la tribu de Nephtali, échelonnées le long du lac au S. de Capharnaüm et, comme celle-ci, des villes frontières dans le sens de la Bible. L'évangéliste, d'ailleurs, ne semble pas viser à la précision géographique. Il rapproche manifestement Zabulon et Nephtali de Capharnaüm, pour amener le passage du prophète Isaïe, qui suit immédiatement : « Afin que s'accomplît cette parole du prophète Isaïe : Terre de Zabulon et Terre de Nephtali qui confinez à la mer, pays au delà du Jourdain, Galilée des Gentils ! Le peuple qui était assis dans les ténèbres a vu une grande lumière ; et sur ceux qui étaient assis dans la région de l'ombre de la mort, la lumière s'est levée. »

On laisse à g. une petite mosquée, *Oueli Nasr ed Dîn*, avec les vestiges d'une ancienne ville que Josèphe appelle **Bethmaous**[2], et l'on arrive au bord de l'immense entonnoir au fond duquel miroite le lac argenté. Le ravissant panorama dont on jouit fait oublier la longueur de la route qui s'allonge démesurément sur la côte rapide en d'innombrables circuits, avant d'arriver au terme.

En s'approchant de la ville, on voit à g., sur un monticule, une citadelle en basalte, un parallélogramme flanqué de quatre tours rondes. Elle doit son origine aux Croisés ; mais en 1735 elle fut reconstruite par le Scheikh Dhaher el Amer. Ebranlée par un tremblement de terre en 1837, elle resta depuis dans un état d'abandon.

TIBÉRIADE

Tibériade, en arabe Tabariyéh, occupe une bande de terre baignée par les ondes du lac et limitée à l'O. par une haute montagne à pentes escarpées. Son vieux château au N., ses

1. Matth., IV, 13. — 2. *Vita*, 12.

murs crénelés et flanqués de tours, mais ouverts par d'immenses lézardes et de vastes brèches, les nombreux palmiers qui élèvent majestueusement leurs couronnes de palmes par-dessus les terrasses, la couleur éclatante des maisons blanchies à la chaux, qui se reflètent dans les ondes du lac, tout contribue à donner à la ville un aspect original et pittoresque.

Renseignements.

Logement. Les Pères Franciscains donnent l'hospitalité aux pèlerins dans la *Casa Nova,* beau bâtiment qu'on aperçoit sur les bords du lac, presque en face de la porte par laquelle on entre dans la ville.

Près de cette même porte, à g., on rencontre un excellent hôtel européen, *Hôtel Tibériade*, dans une belle position.

Poste et Télégraphe. On y trouve un bureau de poste turque et de télégraphe international.

Population. Tibériade est la résidence d'un *moudîr*. Elle compte environ 6.400 habitants dont 4.500 sont des Israélites venus d'Allemagne, de Pologne, d'Espagne et d'autres pays. Ils appartiennent à deux sectes : les Aschkénazim qui possèdent 5 synagogues et les Séphardim qui en ont 2. Les musulmans ne montent qu'au chiffre de 1.600. Les chrétiens sont encore en nombre respectable. On y compte 38 Latins, 185 Grecs Melchites, 42 Grecs non-unis. Les uns et les autres possèdent une école. La Mission écossaise tient une station avec école et hôpital dans un bel établissement au N. de la ville ; elle compte une vingtaine de protestants.

Barques. Le prix d'une barque de 6 à 8 places pour se rendre à Capharnaüm y compris le retour, est de 15 à 25 frs selon la saison. On paie le même prix pour aller à la station de chemin de fer d'*es Sémak*.

Depuis peu, un petit bateau à vapeur, appartenant au gouvernement turc, fait le service du lac.

Histoire.

Tibériade a été fondée l'an 17 de notre ère par Hérode Antipas, tétrarque de Galilée, qui en fit sa capitale. Il lui donna le nom qu'elle a conservé jusqu'aujourd'hui, en l'honneur de son protecteur l'empereur Tibère.

La ville d'Hérode, qui avait au moins 5 km. de pourtour, occupait, d'après les Talmudistes, l'emplacement de *Rakkath,* l'Etroite, ville que le livre de Josué (XIX, 33) mentionne immédiatement après celle de *Hammath* (Emath), aujourd'hui Khirbet el Hammâm, autour des sources thermales au S. de la ville. Comme dans l'enceinte de la ville en construction on découvrit des tombeaux, les Juifs refusèrent de l'habiter, parce que la violation des sépultures était un sacrilège et que leur contact constituait une impureté légale de 7 jours. Hérode ne réussit à la peupler que de gens de basse extraction ; encore dut-il les gratifier de toutes sortes de faveurs. Malgré cela, ceux-ci mirent le feu au palais que le tétrarque avait osé décorer de peintures païennes. Le Nouveau Testament ne dit nulle part que Jésus-Christ soit jamais entré dans cette ville, et la tradition locale garde le même silence.

Après la mort du triste roitelet qui fit décapiter le Précurseur et qui se moqua de Jésus lors de sa Passion, Néron céda Tibériade à Agrippa le Jeune, l'an 41. Celui-ci déclassa la ville et rendit à Sepphoris son ancien rang de capitale de la Galilée. Lors du soulèvement des Juifs contre les Romains, l'historien Josèphe, devenu gouverneur des deux Galilées, fortifia Tibériade et y vint fréquemment pour imposer son autorité à la population turbulente et souvent rebelle. Les stratagèmes qu'il prétend avoir employés pour les réduire à la soumission ne témoi-

gnent pas en faveur de la sagacité et de la bravoure des habitants. Ceux-ci, du reste, ouvrirent les portes de la ville à Vespasien, dès qu'il se fut présenté avec ses légions, et cette soumission volontaire valut à Tibériade des ménagements et des faveurs de la part des Romains après la destruction de Jérusalem.

L'empereur Adrien, après avoir écrasé la nation juive, fit construire à Tibériade un temple aux faux dieux, pour y implanter le paganisme; mais malgré tout, la prépondérance juive s'affirma de plus en plus sous les règnes suivants. Tibériade, la ville polluée et impure d'après la loi mosaïque, fut choisie par les docteurs de la loi, on ne sait par quelle fatalité, comme leur ville sacrée, leur nouvelle Jérusalem. Vers la fin du IIe s., le grand Sanhédrin se transporta de Sepphoris à Tibériade avec la célèbre école talmudique de Jamnia. De cette école, florissante pendant plusieurs siècles, sortit le docte rabbi Juda, surnommé *hak kodesch*, le saint. Au commencement du IIIe s., il réunit tous les codes et toutes les lois traditionnelles en un seul corps de droit, connu sous le nom de *Mischna*, Répétition ou Seconde loi. De l'an 230 à 270, Jochanam composa la *Gémara*, Complément ou Commentaire de la Mischna. Ces deux codes constituent le Talmud de Jérusalem. Le rabbin Bar Anina de Tibériade donna des leçons d'hébreu à saint Jérôme. Au VIe s., cette même école produisit la *Masora*, Tradition. C'est le texte hébreu de la Bible établi d'après les manuscrits les plus authentiques. En même temps, l'orthographe, ou mieux la pureté de la prononciation fut fixée par des commentaires et par des points voyelles et des accents.

Au IVe s., Joseph, un des Juifs les plus distingués de Tibériade, se convertit au christianisme. L'empereur Constantin l'éleva à la dignité de comte de Galilée, et l'autorisa à transformer en église l'*Hadrianeum*, temple fondé par Adrien, resté inachevé et dont les Juifs allaient faire un bain public[1]. Quoique les émeutes de la population juive eussent obligé le comte à se retirer à Scythopolis, le nombre des chrétiens augmenta rapidement à Tibériade. Jean, son premier évêque, souscrivit aux actes du concile de Chalcédoine en 451. Justinien restaura son enceinte[2]. Les bandes de Chosroès épargnèrent Tibériade, parce qu'ils trouvèrent dans les Juifs leurs meilleurs auxiliaires.

Le christianisme se maintint dans cette ville après l'invasion musulmane. En 725, Willibald y vit encore plusieurs églises, ainsi que des synagogues. Puis, le *Commemoratorium* mentionne un évêque nommé Théodore, 5 églises avec 30 prêtres, moines et chanoines, et un couvent de Religieuses.

Après la conquête de Jérusalem par les Croisés, Godefroy de Bouillon donna la Galilée en fief à Tancrède qui fit de Tibériade sa capitale. Une nouvelle ville fut construite vers le N. de l'ancienne; les églises furent relevées et on établit un évêché latin, suffragant de celui de Nazareth.

En 1187, avant la bataille de Hattîn, Tibériade, appartenant alors à Raymond III, comte de Tripoli, tomba au pouvoir de Saladin, à l'exception de la citadelle, dans laquelle la comtesse de Tripoli s'était retranchée avec ses enfants. Mais à la nouvelle du désastre qui frappa l'armée chrétienne le 4 juillet, le château n'offrit plus de résistance.

En 1239, Tibériade devint provisoirement la possession d'Eudes de Montbéliard, en vertu d'une alliance conclue avec Melek Salèh Ayoûb, sultan de Damas, contre celui d'Egypte. Cinq ans plus tard, le sultan d'Egypte, aidé par les Kharismiens, la reprit et massacra la garnison avec toute la population chrétienne[3]. Dès lors, son déclin alla toujours croissant. Quand Quaresmius la visita en 1620, le dernier Juif venait de mourir et il n'y avait plus que des musulmans.

1. Epiphane, *loco cit.* — 2. Procope, *De aed.*, V, 2. — 3. *Estoires d'Eracl., Emp.*, XLVIII et LVI.

Etat actuel.

La ville moderne est celle qui fut fondée par les Croisés. Du côté du lac, elle est complètement ouverte; le mur d'enceinte a été rasé le long du rivage ; on n'y voit plus que quelques substructions d'anciens magasins. Sur les trois autres côtés, la ville est entourée d'un mur de 3 m. 70 d'épaisseur construit en pierres basaltiques de moyenne grandeur. Il est flanqué de distance en distance de grosses tours soit rondes soit carrées, mais ne possède qu'une seule porte, fort délabrée, au N.-O. L'enceinte actuelle fut restaurée par Dhaher el Amer en 1738 et par Ibrahim Pacha en 1833. Quatre ans plus tard, un violent tremblement de terre, qui coûta la vie à plus de 700 personnes, ébranla toutes les constructions. Les brèches qui se produisirent dans le rempart furent élargies depuis lors par la main de l'homme, et aujourd'hui on pénètre en ville de tous les côtés.

La *Djamia el Bahr*, mosquée de la Mer, qui s'élève au N. de la ville près du lac, est l'œuvre de Dhaher el Amr ; l'autre, *Djamia er Raml*, mosquée du Sable, fut construite par son fils Hadj Yousef.

Tibériade gagne à être vue du lac. On la longe du N. au S., soit en faisant une promenade en barque aux ruines de l'ancienne ville et aux thermes, soit en se rendant à la station d'*es Semak*.

Eglise de Saint-Pierre †.

Les Pères Franciscains possèdent à côté de leur Hospice une antique église consacrée au souvenir de la pêche miraculeuse et de l'institution de la suprématie de saint Pierre. (*V*. Jean, XXI, 1-19, n^os^ **85 et 86**).

Quaresmius en parle dans ces termes : « A l'intérieur, sur le rivage de la mer, au N. de la ville, se trouve une église. Bien que les Turcs l'aient convertie en mosquée et en aient fait une étable pour les animaux, l'édifice est encore entier. Il mesure environ 24 pas de longueur sur 12 de largeur et est dédié à saint Pierre. »

Extérieurement, l'abside figure une carène de navire, en souvenir de la barque de saint Pierre. A l'intérieur, l'église est voûtée en berceau et munie de fenêtres très étroites et très ébrasées comme des meurtrières. La façade est moderne. Sous le portique, on remarque une statue en bronze, reproduction de la célèbre statue de saint Pierre à Rome. C'est un don du 2e Pèlerinage de Pénitence (1883).

Visite aux ruines de l'ancienne Tibériade.

L'ancienne ville, qui avait un pourtour d'au moins 5 km., s'étendait au N. jusqu'à l'entrée actuelle ; mais comme elle était plus large qu'aujourd'hui, on remarque encore ses traces dans les champs à l'O. des remparts. Si l'on traverse la ville du N. au S., on sort par une large brèche pratiquée dans l'enceinte, et l'on suit une route carrossable qui longe les bords du lac. A 15 min. au S. de la cité, le sol resté inculte est jonché de débris de colonnes, de chapiteaux, de moulures provenant d'édifices gréco-romains. La ville a été renversée par un violent tremblement de terre, si bien qu'une dizaine de colonnes monolithes en granit gris, appartenant au même monument, sont couchées parallèlement les unes aux autres. On suppose que c'est l'Hadrianaeum devenue plus tard basilique chrétienne.

Thermes.

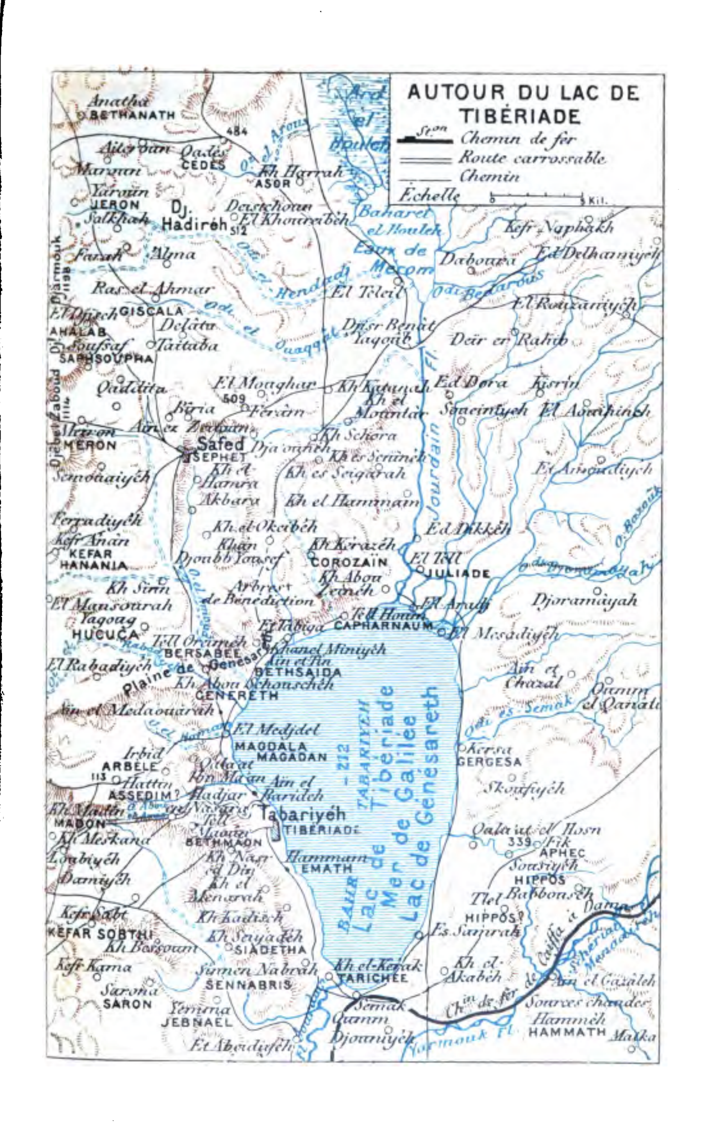
Hammath. A 300 pas de ces ruines, on voit les traces d'une ville distincte de l'ancienne Tibériade ; mais il arriva un temps où elle n'en était plus séparée que par un mur mitoyen. Le nom de ce lieu *Khirbet el Hammâm* répond à la ville de **Hammath** qui, d'après le livre de Josué, se trouvait au midi de Nephtali. *Hammath* signifie *être chaud* et le mot arabe *Hammâm* qui en dérive, veut dire *bain chaud.* Josèphe emploie le nom grécisé de Hammath, Emmaüs et Ammous, et indique cette localité au S. de Tibériade. Il est très probable que cette ville figure déjà dans la liste de Touthmès III sous le nom de *Hemtu* et dans les voyages du Mohar, deux siècles après, sous celui de *Hamat.*

Quatre sources d'eau chaude alimentent les bains. L'établissement le plus considérable, le septentrional, a été construit par Ibrahim Pacha, dont il porte le nom. C'est un grand bassin entouré d'antiques colonnes de marbre supportant une grande coupole. Celle-ci est percée de trous cylindriques par lesquels s'échappent les vapeurs. L'eau a une température de 62° C. Elle est assez limpide, d'une saveur salée et amère, et dégage une forte odeur d'acide sulfhydrique ou d'œufs pourris.

Le gouvernement turc est propriétaire de ces bains qui, malgré le luxe du marbre, sont tenus sans soin et sans propreté.

Les eaux du *Hammâm Sidna Souleiman,* établissement presqu'en ruines, n'ont que 55° C. Un nouveau bassin vient d'être construit entre les deux précédents, en 1901.

Au-dessus des bains, vers le S., on aperçoit une synagogue et une école construite en l'honneur du rabbin Maïr Casson


AUTOUR DU LAC DE TIBÉRIADE
Chemin de fer
Route carrossable
Chemin
Échelle
Lac de Tibériade
Mer de Galilée
Lac de Génésareth
Tabariyéh
TIBÉRIADE
Safed
SEPHET
CAPHARNAUM
BETHSAIDA
COROZAÏN
MAGDALA
MAGADAN
Jourdain Fl.
Yarmouk Fl.
Plaine de Génésar

enterré en ce lieu. Il ne doit pas être confondu avec le célèbre Maïr de la Mischna, qui reçut la sépulture à Babylone. Vers le N., se trouve le tombeau du rabbi Kahna, probablement Jochanan, l'auteur de la *Gémara*, qui mourut à Tibériade.

Sur les flancs de la montagne qui domine la ville, des constructions en ruine marquent le tombeau du rabbi Rambam Maïmonide, mort en 1204, et celui du rabbi Akiba tué à Bittir en 135, après qu'il eut proclamé Simon Barcochébas comme le Messie annoncé par les prophètes.

VOYAGE XVIII

Autour du lac de Tibériade.

Magdala, patrie de sainte Marie-Madeleine, Bethsaïda, patrie de saint Pierre, de saint André et de saint Philippe, Bersabée ou Heptapégon, lieu de la multiplication des 5 pains et des 2 poissons, le mont des Béatitudes, Capharnaüm, voilà autant de Lieux saints échelonnés sur le rivage occidental du lac, le long de la belle plaine de Génésareth.

On peut faire cette excursion à cheval ; un chemin longe constamment le rivage jusqu'à Capharnaüm 3 h.), et même jusqu'à Corozaïn (45 min.). Mais en barque, la visite de ces lieux exige moins de temps et de fatigue, et l'on jouit davantage du superbe panorama.

Nous indiquerons les distances d'après celles du chemin qui côtoie le lac.

Lac de Tibériade.

Aspect. Le lac de Tibériade est le 2e bassin que le Jourdain remplit dans sa course à travers l'immense dépression produite par un épouvantable cataclysme entre Césarée de Philippe (330 m.) et la mer Morte (— 396 m.) (*V.* p. 277 et 482).

La surface de la nappe d'eau se trouve à 208 m. au-dessous du niveau de la Méditerranée, et la profondeur du lac est de 45 m. au centre, mais elle atteint 250 m. dans les gouffres qui avoisinent le bord méridional vers *es Sémak*.

Le bassin mesure 21 km. en longueur du N. au S. et 9 km. 1/2 en largeur, formant une superficie de 170 km. carrés. Les eaux sont potables en toute saison et nourrissent un grand nombre de poissons d'excellente qualité. Parmi les espèces les plus intéressantes on compte le *Cromis Pater-familias,* qui pendant plusieurs semaines porte ses petits dans la cavité buccale, et le *Clarias Macrantus*, gros poisson de la famille des silures ou anguilles. Les musulmans l'appellent *balboût* et les chrétiens

poisson de Saint-Pierre, parce que le prince des apôtres, supposent-ils, trouva dans la large bouche d'un poisson de cette espèce le statère ou la pièce de 4 drachmes que réclamait le fisc.

Les montagnes qui enserrent le lac au S.-O. s'en écartent au N.-O. et forment un vaste amphithéâtre, dont l'arène est la plaine fertile de Génésareth, le principal théâtre des prédications et des miracles de Notre-Seigneur. Plus loin, elles s'étagent en terrasses et se dressent à 800 m. au-dessus du lac, portant sur leurs flancs de nombreux villages avec l'antique ville de **Saphet.** Au N., une plaine alluviale annonce l'embouchure du Jourdain. Par-dessus la plaine ondulée qui sépare le lac de Tibériade de celui de *Houléh* ou des **eaux de Mérom,** on aperçoit le sommet neigeux et étincelant du grand Hermon. A l'E. et au S.-E., le lac est limité par d'imposantes falaises d'environ 300 m. de hauteur, qui portent le plateau du Djolân, l'antique **Gaulanitide.** Au S., s'ouvre de nouveau le *Ghôr*, Crevasse, par lequel le Jourdain s'échappe en décrivant d'innombrables méandres **En résumé :** A ses pieds une immense nappe d'eau argentée, d'un caractère généralement calme, silencieux et empreint de mystérieuse sainteté ; au-dessus de sa tête, un ciel d'une limpidité brillante, et tout autour de soi des horizons inondés d'une lumière empourprée aux tons les plus riches et les plus variés, tel est à grands traits le décor incomparable qu'offre le lac de Tibériade, décor que tout pinceau d'artiste tenterait en vain de reproduire.

Noms. Primitivement le lac s'appelait **Kinneret.** On a conjecturé qu'il tirait ce nom de sa forme ovale, dans laquelle on veut voir une ressemblance avec la harpe, en hébreu *Kinnor*. Remarquons, cependant, que cette forme est commune à tous les lacs encaissés dans les montagnes et traversés par un fleuve ; puis, avant l'arrivée des Hébreux, Kinneret, cité chananéenne, existait déjà.

Après la captivité de Babylone, il est appelé **mer de Génésar** et de **Génésareth,** nom emprunté à la plaine fertile qui en borde les rives au N.-O. Dans le Nouveau Testament, le lac porte aussi le nom de **mer de Galilée** et celui de **mer de Tibériade.** C'est ce dernier nom que les Arabes ont conservé sous la forme de *Bahr Tabariyéh*.

Souvenirs. Ce beau bassin rappelle vivement à la mémoire les plus belles pages de l'Evangile. Jésus allait et venait d'une rive à l'autre, accompagné de ses disciples, pour répandre ses enseignements et ses miracles sur son rivage. Là, la barque de Pierre, un jour assaillie soudainement par une violente tempête, sembla sur le point de sombrer, quand à la voix de Jésus le vent s'apaisa subitement et la mer devint calme. La barque de Pierre, qui finit par toucher heureusement au port, est restée

l'image de l'Eglise (V. Matth., VIII, 23-27, n° **11**. — Luc, VIII, 23-25, n° **45**).

Sur ces flots, Jésus marcha vers ses disciples comme sur un sol ferme et solide. Pierre, plein de confiance en la toute-puissance de son Maître, demanda à faire la même épreuve. (*V.* Matth., XIV, 22-32, n° **15**).

C'est assis sur une barque que le divin Maître parla à la foule entassée sur le rivage et lui expliqua les paraboles du royaume des cieux. (*V.* Matth. XIII, 1-9, n° **14**).

Ces eaux furent également témoins de plusieurs pêches miraculeuses. La première fut suivie de la vocation des apôtres. (Matth., IV, 18-22. — *V.* Jean, I, 35-44, n° **59**). La seconde servit à payer l'impôt du Maître et du prince des apôtres. (*V.* Matth., XVII, 23-26, n° **17**). A la troisième qui eut lieu après la résurrection de Notre-Seigneur, Pierre fut institué Vicaire de Jésus-Christ sur la terre.

A mesure qu'on avancera le long de ses rivages, le lac sacré évoquera de nouveaux souvenirs qui font planer au-dessus de ses eaux d'une manière saisissante l'idéale figure du Christ.

Magdala.

En sortant du petit port situé derrière l'Hospice de Terre sainte, on passe devant les murs délabrés du N. de la ville. A 6 min. de distance, on remarque un beau bouquet d'arbres fruitiers qui recèlent une source. Puis, 25 min. plus loin, on passe devant l'embouchure de la vallée d'*Abou el Amis*, qui descend de la plaine d'Hattin en passant près du lieu de la deuxième multiplication des pains. L'une des sources qui jaillissent au milieu des belles plantations d'arbres à l'entrée de la vallée, s'appelle *Aïn Baridéh*, fontaine Froide Elle sourd du fond d'une sorte de tour circulaire en maçonnerie, *tannoûr*, qui contraint l'eau de s'élever à une hauteur suffisante pour irriguer les alentours en amont.

A 4 km. de Tibériade, au pied de la montagne qui forme le flanc méridional du *Ouâdi el Hamâm,* vallée des Pigeons, on rencontre un misérable village du nom d'*el Medjdel.* Un petit *Oueli* musulman s'élève à côté des gourbis. On y remarque les débris d'un mur d'enceinte et de deux tours. L'une d'elle, la plus septentrionale, a été utilisée par des teinturiers. *El Medjdel* est l'ancienne **Magdala**, forme araméenne correspondant à l'hébreu *migdol*, tour ou forteresse.

Magdala était, d'après le Talmud, une ville assez importante. Elle était divisée en plusieurs quartiers, dont on connait le *Migdal Nounya*, quartier des Poissons, et le *Migdal Ceboya*, quartier des Teinturiers. On y comptait 80 boutiques de tisserands

en laine fine et 300 boutiques où l'on vendait des pigeons pour les sacrifices. Cette ville, ajoute le *Midrasch Ekka* (II, 2), fut détruite par les Juifs du voisinage, à cause de la profonde corruption de ses habitants [1].

Il est possible qu'*el Medjdel* soit identique à la ville de **Magdal-El** de la tribu de Nephtali [2], quoique le fait soit peu vraisemblable. Mais, comme on l'a vu précédemment, ce lieu est **Magadan**, appelé **Magdala** dans un grand nombre de versions syriaques, grecques, araméennes et autres. Il reste incertain si Dalmanutha était le nom d'un quartier de la ville ou celui d'un village voisin ou du district.

Lorsque Jésus se fut rendu à Magdala, les pharisiens vinrent le trouver et lui demandèrent, pour le tenter, un prodige dans le ciel ; mais cette race perverse n'obtint que le signe du prophète Jonas [3].

El Medjdel est la patrie de Maria Magdalena, Marie de Magdala, une des saintes femmes qui suivaient le Sauveur dans ses courses apostoliques en Judée, pour le servir à l'aide de leurs propres ressources. Cette Marie a été délivrée de sept démons, au rapport de saint Luc [4]. Elle est aussi, comme on le pense avec raison, la femme pécheresse, dont saint Luc, par un trait de délicatesse, tait le nom, cette pénitente qui pénétra dans la maison du pharisien, probablement à Capharnaüm, pour arroser de ses larmes les pieds du divin Sauveur et les oindre de parfums [5].

S'il faut en croire les rabbins de Tibériade, Marie de Magdala aurait encouru l'indignation publique en ville et sur tout le littoral pour avoir divorcé illégalement et contracté une nouvelle alliance avec un païen. Mariée d'abord à un Juif, Pappus ben Juda, elle l'aurait abandonné pour suivre un officier d'Hérode Antipas, nommé Panther, en garnison à Magdala [6].

Dans le *Livre des Démonstrations* attribué à Pierre de Sébaste (fin du IVe s.), on lit : « L'église de Magdala près de Tibériade atteste que le Messie a chassé sept démons qui se trouvaient en Marie-Madeleine. » Vers 530, Théodose écrit : « De Tibériade à Magdalum, d'où fut Marie-Madeleine, il y a 2 milles. » Willibald visita Magdala, patrie de sainte Madeleine au N. de Tibériade. Epiphane de Jérusalem et Daniel le Russe parlent de son église « élevée sur l'emplacement présumé de la maison de la Madeleine. » Tous les pèlerins suivants rendent le même témoignage à *el Medjdel*.

Arbéla. Au N. d'*el Medjdel*, débouche le *Ouâdi el Hamâm*, vallée des Pigeons. C'est une gorge sauvage resserrée entre deux murs de rochers presqu'à pic, de 200 à 300 m. de hauteur. A 2 km. de son embouchure, la vallée passe près des ruines

1. Neubauer, *op. cit.*, 217. — 2. Jos., XIX, 38. — 3. Matth., XVI, 1-5. Marc, VIII, 11-12. — 4. Luc., VIII, 2. — 5. Luc., VII, 37. — 6. *V.* Le Sêtre, *D. B. V.*, IV, 809.

d'*Irbîd*, la **Beth-Arbel** du prophète Osée (X, 4) et l'**Arbéla** des Machabées et de l'historien juif, pour aboutir à Hattin.

Les murailles gigantesques qui forment les parois de cette gorge sont percées d'innombrables cavernes, qui servent encore d'asile à des milliers de pigeons. La plus remarquable de ces cavernes, *Qalâat Ibn Maân*, est un immense labyrinthe presqu'inaccessible. Au temps des Machabées, elle servit de refuge aux habitants d'Arbéla fuyant devant Bacchides, général de Démétrius [1]. Hérode le Grand imagina un ingénieux plan d'attaque pour se rendre maître des brigands qui s'étaient retranchés dans cet asile sauvage [2]. Josèphe y fit exécuter des travaux de fortification pour la rendre absolument inexpugnable [3].

A *Khirbet Irbîd*, une société d'archéologues allemands mit à découvert, en 1905, l'intéressante synagogue construite, d'après le Talmud, par le rabbi Nithaï ha Arbell, natif de ce lieu.

Terre de Génésareth.

Avec el Medjdel commence la plaine appelée *el Ghoueir*, petit *Ghôr*, *Ghôr* étant le nom donné à la vallée du Jourdain. *El Ghoueir* est la célèbre **terre de Génésareth**.

Les Talmudistes indiquent la ville de Kinnérét au S. de Tibériade. Ceux qui les suivent voient dans Gennésar un nom qui ne dérive pas de Kinnérét, mais plutôt de *Gan sâr*, Jardin du Prince. Cependant, les Tarkums rendent habituellement le mot *Gennésar* de la Bible par Kinnérét. C'est pourquoi beaucoup d'interprètes voient dans le mot Gennésar et Génésareth une mauvaise prononciation de Kinnérét et placent cette ville dans le *Ghoueir*.

La plaine de Génésareth longe le lac sur une étendue d'environ 6 km. et s'enfonce à peu près 4 km. dans l'intérieur des terres. Cette plaine, arrosée par plusieurs ruisseaux intarissables, ne formait autrefois qu'un immense jardin d'une prodigieuse fertilité. L'historien juif décrit son incomparable beauté en termes enthousiastes. Aujourd'hui, elle est hérissée de hautes herbes et de broussailles inextricables. L'on ne voit de place en place que de rares endroits cultivés où croissent le cotonnier, le doura, le sésame et les concombres. Les roseaux, les *agnus castus* et les lauriers roses signalent à l'œil les cours d'eau.

Le *Ghoueir*, quoique en grande partie inculte, reste néanmoins, comme le lac, la terre classique des souvenirs évangéliques. Ce petit coin de terre fut le séjour de choix et de prédilection du Sauveur. Il la parcourut dans tous les sens et en évangélisa chaque ville et chaque hameau. Aussi est-elle demeurée un sanctuaire cher en tout temps aux chrétiens de toutes nations.

A 12 min. de la rivière du *Ouâdi el Hamâm*, on rencontre un autre cours d'eau, parfois assez profond, qui prend naissance à l'*Aïn Médaouârah*, fontaine Ronde, située à 30 min. du rivage. La source jaillit en bouillonnant au fond d'un grand bassin

1. I Mach., IX, 2. — 2. G. J., I, xvi, 2, 4. — 3. *Vita*, 37.

maçonné de 26 m. de diamètre, entouré d'une ceinture de roseaux et de lauriers roses.

Puis à 4 km. du lac, on aperçoit une colline couronnée d'un *Oueli* et d'un petit hameau arabe, appelé *Abou Schousché*. Dans les ruines voisines, M. de Saulcy découvrit une tour carrée et voûtée en berceau, en beaux blocs de taille soignée. Ce site répondrait, d'après l'explorateur, à l'antique Kinnérét ou Cénéreth.

On rencontre ensuite le *Ouâdi Rabadiyéh*, qui emprunte son nom à une localité en ruines située plus haut et d'où descend un cours d'eau. Une autre vallée, *Ouâdi el Amoûd*, des Colonnes, qui s'ouvre à Safed, s'en vient déboucher sur les bords du lac.

Bethsaïda.

Après avoir dépassé le *Ouâdi el Amoûd*, on arrive à *Aïn et Tinéh*, source du Figuier, située à l'extrémité septentrionale de la plaine. Là s'élève une colline, *Tell el Oreiméh*, qui s'avance dans le lac en sorte de promontoire et y forme une petite baie. Les eaux d'*Aïn et Tinéh* sont recueillies dans un petit réservoir d'où elles s'écoulent dans un marais qui, à 100 pas de là, s'ouvre une issue dans la mer. Ce marais semble avoir remplacé un petit port pour barques de pêcheurs. Les ruines de cette anse s'appellent effectivement *Khirbet el Miniéh*, nom arabe qui est un diminutif de *mina*, port. Les restes d'un caravansérail voisin portent aussi le nom de *Khan el Miniéh*, Khan du petit Port. Puis, les champs de blé sont jonchés d'innombrables tessons de poterie, témoins irrécusables d'un endroit autrefois habité. Parmi les ruines qui ont été exploitées longtemps comme une carrière de matériaux propres à bâtir, M. V. Guérin vit des arasements de murs construits avec des pierres de taille [1]. On y remarque aussi les ruines d'une église. « Au mois de mai 1880, écrit le Fr. Liévin de Hamme, j'ai vu abattre une grande partie des ruines de cette belle église qui avait été construite avec de magnifiques blocs de pierre. On voit encore aujourd'hui une partie de l'abside de ce monument [2]. »

Le Khirbet el Miniéh, la première antique localité qu'on rencontre depuis *el Medjdel* sur le bord du lac, est, d'après la tradition, la **Bethsaïda** de l'Evangile, la patrie de Pierre, de son frère André et de Philippe. C'est là aussi que, d'après la même tradition, s'était établi Zébédée avec ses deux fils Jacques et Jean.

Pendant la traversée de Magdala à Bethsaïda, Jésus prémunit ses disciples contre *le levain des pharisiens*, comme aussi

1. *La Galilée*, I, 214. — 2. *Le Guide ind. de T. S.*, 1897, III, 139.

contre *le levain d'Hérode*. Il leur fit cette dernière recommandation parce que, comme Galiléens, ils étaient sujets d'Hérode Antipas, roi demi-païen, et qu'ils habitaient sa tétrarchie qui s'étendait à l'O. du lac (*V.* Marc, VIII, 10-14, n° **22**). Puis, arrivé à Bethsaïda, on lui amena un aveugle avec prière de le toucher. « Prenant l'aveugle par la main, Jésus le conduisit hors du village, lui mit de la salive sur les yeux, et lui ayant imposé les mains, lui demanda s'il voyait quelque chose. L'aveugle leva les yeux et dit : Je vois des hommes qui marchent, semblables à des arbres. Jésus lui mit de nouveau les mains sur les yeux et il le fit regarder. Alors il fut si bien guéri qu'il voyait distinctement toutes choses. Alors Jésus le renvoya dans sa maison, en lui disant : Va dans ta maison, sans entrer dans le bourg, ni parler de ceci à personne du bourg. » (*V.* Marc. VIII, 22-26, n° **23**).

Bethsaïda fut confondue avec Capharnaüm et Corozaïn dans les malédictions du Seigneur, à cause de l'incrédulité de ses habitants : « Malheur à toi, Corozaïn ! Malheur à toi, Bethsaïda ! Car si les miracles qui ont été faits au milieu de vous, avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence sous le cilice et la cendre[1]. »

Le mot Bethsaïda vient de l'araméen *Bet-Saïda*, maison de la Pêche ou des Pêcheurs. D'après le Talmud, **Ha Nekeb** (Vulg. Néceb), citée avec **Adami** parmi les villes de Nephtali[2], s'appelait, à l'époque du second Temple, *Saïdatha* et l'autre ville *Damin*. Cette dernière est identifiée avec le village de *Daméh* au S. de *Qoroun Hattîn*. Le géographe israélite A. Neubauer se demande si Saïdatha n'était pas la Bethsaïda que les Evangiles indiquent dans cette même tribu ?

Boha ed Dîn, biographe de Saladin, dit que le sultan vint de Damas en 1190 pour aller au secours d'Acre, et s'arrêta sur les rives du lac à *Minîya*, Petit-Port[3], le Khan Miniéh d'aujourd'hui. Cependant, au commencement du XIII[e] s., il y eut encore en ce lieu un hameau du nom de casal Bethsaïda qui figure parmi les casaux du district de Saphet[4]. Burchard y trouva encore six familles. Le nom n'est peut-être pas complètement perdu aujourd'hui. Le *Oueli* près du *Khan Miniéh* est dédié au Scheikh Ali *es Saïad*. Les explorateurs anglais sont d'avis que le nom de la patrie du Scheikh Ali, Saïad, pourrait bien représenter Saïda ou Bethsaïda de l'Evangile[5].

L'Evangile ne parle que d'une Bethsaïda, située à l'ouest du lac.

Flavius Josèphe nous apprend qu'il a existé aussi un village du nom de Bethsaïda dans la basse Gaulanitide, à l'E. de l'embouchure du Jourdain, un peu au N. du lac de Tibériade. Philippe, fils d'Hérode le Grand, étant devenu tétrarque de la Gaulanitide l'an 4 av. J.-C.[6], fit de ce hameau l'une des principales villes de sa tétrarchie et lui donna le nom de **Juliade** en l'honneur de Julie, fille de l'empereur Auguste, née l'an 39 av. J.-C. et morte l'an 14 de notre ère. Philippe (qu'il ne faut pas confondre avec Hérode Philippe, premier époux d'Hérodiade), y fit construire de son vivant un somptueux mausolée et y mourut après un règne de 38 ans, sans être jamais venu en contact avec le Sauveur ou ses

1. Matth., XI, 21. — 2. Jos., XIX, 33. — 3. *Vita Salad.* — 4. Baluze, *Misc.*, I, 228. — 5. S. W. P., I, 369. — 6. Cf. Luc, III, 1.

disciples. Juliade resta longtemps une ville opulente et prospère; mais au temps de Jésus-Christ et des évangélistes, elle n'était plus connue sous le nom de Bethsaïda. Josèphe, qui en parle six fois, Pline, Ptolémée et d'autres ne la désignent jamais que sous le nom de *Juliade*, sans épithète. Le nom de *Bethsaïda-Juliade* est de création toute moderne. Eusèbe et saint Jérôme n'ont pas trouvé Juliade mentionnée dans l'Evangile sous aucune forme; c'est pourquoi ils n'y font pas la moindre allusion dans l'*Onomasticon*. Ils ne connaissent qu'une Bethsaïda et celle-là en Galilée.

D'après l'Ancien et le Nouveau Testament, la Galilée était tout entière en deçà du Jourdain, entre les limites de la tribu de Nephtali et de celle de Zabulon. Elle n'a jamais renfermé la Gaulanitide, ni aucune autre partie de la demi-tribu orientale de Manassé. Josèphe dit clairement : « A l'Orient, la Galilée était limitée par l'Hippène et la Gadaritide, ainsi que par la **Gaulanitide** et les frontières du royaume d'Agrippa [1]. » Ailleurs, il dit que la Basse Galilée s'étendait en largeur « depuis Xalot (Iksâl) jusqu'à Bersabée (Sept Fontaines) [2]. » Bersabée, que les Grecs appelaient *Heptapégon*, était une place forte située sur une des collines qu'on rencontre entre le *Khan Miniéh* et Tell Houm, Capharnaüm [3].

Saint Jean (XII, 21) dit expressément que « Philippe était de Bethsaïda de Galilée. » Pierre aussi était Galiléen. Puis, saint Marc (VI, 45) raconte que Jésus enjoignit à ses disciples « de passer devant lui, à l'autre bord, à Bethsaïda. » Ils obéirent « et ayant passé l'eau, ils vinrent au territoire de Génésareth. » (VI, 53). Le même évangéliste (VIII, 23 et 26) appelle toujours Bethsaïda κώμη, village ou hameau. Du moment que l'Evangile emploie le mot πόλις, ville, pour désigner une petite bourgade comme Nazareth, le mot village ne peut pas être appliqué sans ironie à l'une des villes les plus florissantes de la tétrarchie de Philippe. Enfin, saint Luc (VIII, 26) nous apprend que « le pays des Géraséniens, » à l'orient du lac, était « vis-à-vis de la Galilée. »

Eusèbe et saint Jérôme écrivent : « Bethsaïda, patrie d'André, de Pierre et de Philippe, était en Galilée près du lac de Génésareth [4]. » Pour eux, Juliade n'était ni une Bethsaïda, ni une ville mentionnée dans le Nouveau Testament ou illustrée par quelque fait évangélique; ils n'en parlent même pas.

D'après Julien l'Apostat, « Bethsaïda et Béthanie (de l'Evangile) n'étaient que de pauvres villages [5]. » Un antique Commentaire grec sur saint Pierre dit : « Pierre habitait la Galilée, contrée de la Palestine; sa patrie était Bethsaïda, un humble petit village [6]. » Saint Epiphane ne connaît aussi qu'une seule Bethsaïda évangélique et il la place « à une faible distance de Capharnaüm. » Adamnanus, dans sa relation d'Arculfe, et le vénérable Bède [7], racontent que le Jourdain se jette dans la mer de Génésareth « près de la ville de Julias. » Mais ni l'un ni l'autre ne désignent cette ville sous un autre nom, ou y attachent quelque souvenir évangélique.

Tradition. Dans les courtes relations des premiers pèlerins, Bethsaïda ne trouve généralement pas de place, soit parce qu'elle est éclipsée par Capharnaüm, où, dès le IVe s., ils trouvèrent la maison de Pierre et d'André transformée en église, soit parce que le chiffre de 12 milles au lieu de 2, que le texte grec de l'Onomasticon assigne par erreur pour la distance entre Capharnaüm et Corozaïn, les a déroutés. Parfois, on a donné au mot *traverser, transfretare*, le sens absolu de passer du bord occidental du lac au bord oriental et *vice-versa*, comme s'il s'agissait d'un fleuve. Or dans l'Evangile, cette expression signifie simplement, comme cela est manifeste, aller en barque d'un point du rivage à un autre point. Autrefois, comme aujourd'hui encore, on *traversait* le lac en allant,

1. G. J., III, III, 1. — 2. G. III, III, 1. — 3. G. J., II, xx, 6. — *Vita*, 37. — 4. O. S., 58. — 5. *Ad. Christ.* V. A. Reland, 654. — 6. *A. S. S.*, Junii, VII, 481. — 7. *De locis s.*, XII.

par ex., de Tibériade à Capharnaüm, ou de Medjdel à Khan Miniéh, sans se rendre pour cela à la rive orientale. Le lac, avec sa forme d'un oval irrégulier, n'est qu'une suite de baies et d'anses.

Saewulf (1103) arrive du mont Thabor et indique « Tibériade d'un côté de la mer (à dr.) et Corozaïn et Bethsaïda de l'autre (à g.). » Daniel (1113), après avoir parlé de Magdala, dit : « Un peu plus loin, vers la montagne, se trouve Bethsaïda, ville natale de Pierre, d'André et de Philippe. » Tout auprès il montre le village de Zébédée, père de Jean, puis Capharnaüm, au delà duquel coule le Jourdain.

Burchard de Mont-Sion décrit le *Khirbet Miniéh* avec une grande précision et rappelle même l'aqueduc en ruines qui amenait l'eau d'Heptapégon. Bethsaïda se composait alors de six maisons.

Ricold de Monte Croce (1294), le B. Odoric (1320), Marin Sanuto (1321) dans le texte et sur la carte, Guilbert de Launoy (1404), Adrichomius et d'autres visitèrent la patrie de saint Pierre au même lieu que Burchard, c.-à-d., au *Khirbet Miniéh.*

Bersabée. Immédiatement au-dessus d'*Aïn et Tinéh* s'élève la colline rocheuse du *Tell el Oreiméh* (74 m. au-dessus du niveau du lac). En s'avançant dans le lac, elle ferme complètement la plaine du *Ghoueir.* Pour franchir le promontoire, on suit un chemin large d'un m., taillé dans le roc qui surplombe le lac. C'est l'ancien aqueduc, qui conduisait autrefois les eaux d'*Aïn Tabigah* jusqu'au *Tell Abou Schousché.* Les ruines qui couvrent le sommet du *Tell el Oreiméh* peuvent fort bien appartenir à la forteresse de **Bersabée**, Sept-Fontaines, nom des sources voisines appelées par les Grecs *Heptapégon.*

Josèphe raconte qu'il avait fortifié Bersabée, Arbéla et d'autres places de la Basse-Galilée [1]. Puis il écrit que la Basse-Galilée s'étendait en largeur depuis Xalot (Iksâl), à l'occident, jusqu'à Bersabée, à l'orient [2]. Théodose (VIe s.) place également *Bersabée* à 5 milles au nord de Magdala.

Tabigah. On rencontre ensuite une belle maison de campagne entourée de magnifiques jardins. Depuis 1895, elle est, avec les vastes terrains des alentours, la propriété du Comité catholique allemand de Palestine, dont le siège est à Cologne. Un prêtre allemand y habite pour diriger l'exploitation du domaine.

De là on descend en quelques min. sur la plage sablonneuse de la petite baie d'*Aïn Tabigah.*

Lieu de la première multiplication des pains †.

Sources. De nombreux moulins occupaient autrefois la plage d'*Aïn Tabigha*; un seul subsiste encore; il est mis en mouvement par un ruisseau dont la source d'eau tiède jaillit à 150 m. de distance au N.-O., au fond d'un bassin maçonné en forme de tour. D'après les relations des anciens pèlerins, il y eut là jadis sept sources, d'où la place et même le village voisin furent appelés par les Juifs Bersabée, *Beer*, sources, *sâba*, sept. Traduit en grec, ce nom devint Heptapégon, ἑπτὰ sept, πηγαί, sources. Les

1. G. J., II, xx, 6. — *Vita*, 37. — 2. G. J., III, III, 1.

Arabes laissèrent tomber la première syllabe de ce nom et le prononcent *Tabigah*. Des sept sources, il n'en existe plus que cinq ; les deux plus intéressantes se voient au N. de la baie.

Aïn el Hasel, la plus septentrionale et la plus élevée, est une source d'eau potable qui montait autrefois dans une tour cylindrique, en arabe *tannour*, à une hauteur de 7 m. et à 20 m. au-dessus du niveau du lac, pour se déverser dans un canal. Celui-ci, construit avec une pente insensible, traversait le vallon sur des arches, contournait les flancs du *Tell el Oreiméh* par l'aqueduc taillé dans le roc et conduisait les eaux jusqu'au centre du *Ghoueir*. L'autre *tannour* emprisonne une source plus abondante appelée *Aïn Ayoubet et Tabigah* et plus communément *Aïn Ali ed Dhaher*, du nom du prince qui fit restaurer ces travaux hydrauliques au xviiie s. La tour est un octogone de 80 m. de pourtour et de 10 m. de profondeur ; sa base est de construction antique, probablement romaine. L'eau de cette source a une température de 32° C. et est d'un goût saumâtre et légèrement sulfureux. Il se pourrait, toutefois, qu'elle fût douce autrefois et que son goût alcalin lui soit venu de sa fusion avec l'une des sources perdues à la suite de quelque tremblement de terre. En tout cas, l'*Aïn Ayoùb et Tabigah* est, d'après Burchard de Mont-Sion, Wilson [1], Guérin, Heidet et la plupart des savants « la Fontaine de Capharnaüm » de Josèphe, dont les eaux servaient à irriguer « la terre de Génésareth [2]. » Ici commence, en effet, le territoire de Capharnaüm. « Cette source, dit l'historien juif, est regardée par quelques-uns comme l'une des veines du Nil, parce qu'elle engendre un poisson semblable au *korakinos* (coracinus), que l'on trouve dans les marais d'Alexandrie. » Aujourd'hui, le même poisson vit aussi dans l'*Aïn Medaouârah* et dans les eaux du lac. Parmi les plantes qui entourent les fontaines de la côte, comme aussi l'*Aïn et Tinéh*, on remarque surtout le *papyrus*.

Multiplication des pains. C'est sur cette intéressante plage qu'eut lieu, d'après la tradition, la première multiplication des pains. (V. Matth., XIV, 14-34, n° 8, et Marc, VI, 32-54).

D'après les anciens interprètes, Jésus s'embarqua avec ses apôtres à Capharnaüm. Après avoir traversé la mer, il débarqua sur la plage des Sept-Fontaines et se retira à l'écart dans un lieu solitaire couvert d'herbes, sur le territoire de Bethsaïda. La foule le suivit *à pied* avec de nombreux malades, pour entendre sa parole et obtenir la guérison des infirmes. A l'approche de la nuit, Notre-Seigneur nourrit miraculeusement 5.000 hommes avec cinq pains d'orge et deux poissons, et l'on

1. *The Recovery*, 348. — 2. G. J., III, x, 8.

emporta douze paniers pleins de morceaux qui étaient restés. Après avoir renvoyé la foule, le divin Maître enjoignit à ses disciples de se rendre à l'autre bord, à Bethsaïda, tandis que lui-même alla prier sur la montagne. Un vent contraire et soufflant avec violence éloigna la barque du rivage et la poussa au milieu de la mer. Mais, grâce à l'intervention de Jésus, le vent se calma, et les disciples débarquèrent dans la terre de Génésareth.

Peu de Lieux saints de la Palestine sont en possession de meilleures garanties d'authenticité que celui où Jésus nourrit si merveilleusement 5.000 hommes.

Saint Jérôme, décrivant le pèlerinage que sainte Paule fit vers l'an 380, dit : « Elle visita rapidement Nazareth, Cana, la ville de Capharnaüm, témoin habituel des miracles du Sauveur, le lac de Tibériade sanctifié par ses traversées, le désert où plusieurs milliers d'hommes furent rassasiés avec cinq pains... De là elle monta au Thabor. » Sainte Paule, dans sa lettre à Marcelle, fait entendre qu'elle visita le lieu de la première multiplication des pains sur le rivage occidental du lac.

Sainte Sylvie d'Aquitaine, qui vint en Galilée peu d'années plus tard, dit, après avoir parlé de Capharnaüm : « Là, sur le rivage de la mer, s'étend aussi une plaine toute couverte d'herbes et de palmiers, au milieu desquels jaillissent sept sources, chacune avec une grande abondance d'eau. C'est la plaine où le Seigneur rassasia la foule avec cinq pains et deux poissons. Une église a été édifiée par-dessus la pierre sur laquelle le Seigneur avait posé les pains. Ceux qui visitent ce lieu emportent des parcelles de cette pierre pour leur guérison ; elle est efficace pour tous. Près de l'église passe la grande route, sur laquelle l'apôtre Matthieu tenait son *telonium*[1]. » Théodose (530) montre à 5 milles de Magdala « Bersabée, qui veut dire sept fontaines, lieu où le Seigneur baptisa ses apôtres et où il rassasia 5.000 hommes avec cinq pains et deux poissons. »

Dans le *Commemoratorium* (vers 808), on lit : « Sur le lac de Tibériade existe un monastère appelé *Heptapégon,* à l'endroit où le Seigneur nourrit 5.000 personnes avec cinq pains et deux poissons. Il est habité par dix moines. Sur les bords de la mer s'élève une église appelée les *Douze Trônes.* On y voit la table *(mensa)* où s'asseyait le Seigneur avec ses disciples, lorsqu'il s'y trouvait avec eux. »

Du IXe au Xe s., Épiphane l'Hagiopolite indique à 2 milles à l'O. de Capharnaüm, sur les bords du lac, la grande église appelée Heptapégon, et la plaine où le Seigneur opéra le miracle de la multiplication des pains. Saewulf, Daniel, Fretellus, Jean de Wurzbourg, Théodoric, Phocas, Burchard et tous les autres pèlerins s'accordent à placer en ce même lieu la première multiplication des pains [2].

Mont des Béatitudes †.

Au delà de la petite plaine de *Tabigah*, on aperçoit plusieurs collines qui s'élèvent à environ 250 m. au-dessus du niveau du lac. L'une d'elles, située au N., à 3 km. de distance, se fait remarquer par deux térébinthes isolés. Dans le voisinage s'ouvre une grande caverne avec des vestiges d'anciennes constructions. Les deux térébinthes sont appelés en arabe *Sedjerât el Moubâ-*

1. Petri Diac., *Gamurrini,* 131. — 2. V. L. Heidet, *Das h. Land.*, 1898, 188-197.

raqât, Arbres bénis ou arbres de Bénédiction. Ils perpétuent la mémoire du mont sacré dont parle saint Matthieu, ou du « lieu champêtre » de saint Luc, où Jésus, entouré d'une foule accourue de tous les points de la Palestine, donna cette suite de sublimes enseignements connus sous le nom de **Sermon sur la montagne.** C'est sur ces monticules qu'il prêcha les béatitudes chrétiennes, suivies des admirables leçons sur le scandale, la charité, l'humilité et le pardon des injures, morale si opposée aux idées du monde. C'est là aussi que, pour la première fois, il enseigna la prière des prières, l'**Oraison Dominicale.** (*V.* Matth., V, 11-13, n° 7 ; — VI, VII. — Marc, VI. — Luc, VII, 1-5).

En descendant de la montagne pour rentrer à Capharnaûm, voici qu'un lépreux adressa à Jésus cette supplication si pleine de foi et de confiance : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Et Jésus, étendant la main, le toucha et lui dit : Je le veux, sois guéri. » (*V.* Matth., VIII, 1-5, n° **8**).

La tradition qui place le Mont des Béatitudes au N. du lieu de la multiplication des pains est ancienne et n'a pas varié jusqu'au XVIe s. ; mais peu de pèlerins en font mention, et ceux qui en parlent dans leurs relations semblent le rapprocher davantage du lac, sans bien préciser son site. Sainte Sylvie d'Aquitaine trouva le mont des Béatitudes à peu de distance des Sept Fontaines et y vit une grotte dans laquelle monta Notre-Seigneur. Burchard, Breitenbach (1483), Anselme (1509), Barthélémy de Salignac (1522), Adrichomius (1584) et d'autres pèlerins en font de même. Les *Sedjerât el Moubâraqât*, à 4 km. au N.-O. de Capharnaüm, représentent cependant la tradition locale qui doit être ancienne.

A 35 min. d'*Aïn Ali ed Dhaher* on arrive aux ruines de *Tell Houm.*

Capharnaüm ✠

Capharnaûm n'est pas mentionnée dans l'Ancien Testament ; mais dans le Nouveau, cette ville occupe une place prééminente, car Jésus, après avoir vainement essayé d'évangéliser ses concitoyens de Nazareth, fixa son domicile à Capharnaûm et en fit sa seconde patrie, le centre de son œuvre messianique. En nulle autre ville il ne prononça plus de discours ; nulle part ailleurs il ne manifesta sa toute-puissance par autant de miracles et ne témoigna aux hommes plus de bonté et de tendresse.

Au bureau des percepteurs, il s'attacha le publicain Lévi-Matthieu comme 6e apôtre. (Matth., IX, 9). Là aussi il paya l'impôt pour lui et pour Pierre en recourant à un prodige (*V.* Matth., XVII, 23-26, n° **17**). La fille de Jaïre, chef de synagogue, se leva de son lit de mort, comme si elle sortait de son sommeil (Matth , IX, 18-26). Le centurion païen dit avec une profonde humilité : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. » (*V.* Matth., VIII, 5-13, n° **9**). Comme la foule pressée autour du Maître empêchait quatre porteurs de

lui présenter un paralytique sur son grabat, ceux-ci montèrent sur la terrasse, y pratiquèrent une large ouverture et descendirent le malade sur sa couchette au pied du Sauveur. (*V.* Marc, II, 1-5, nº **21**). La synagogue fut témoin de la guérison soudaine d'un homme possédé par un démon impur. (*V.* Luc, IV, 31-37, nº **42**). L'hémorroïsse est guérie en touchant seulement la robe du divin Maître. (Marc, V, 25).

A Capharnaüm, Jésus logeait dans la maison de Pierre qui avait quitté Bethsaïda et transféré son domicile en cette ville. Un jour, qu'au sortir de la synagogue il rentrait chez l'apôtre, il guérit sa belle-mère d'une fièvre violente. (*V.* Matth. VIII, 14, nº **10**). « Le soir venu, ajoute saint Marc (I, 32-34), lorsque le soleil fut couché, ils lui amenèrent tous les malades et les possédés. Et toute la ville était assemblée devant la porte. Et il en guérit beaucoup qui étaient tourmentés par diverses maladies, et il chassa beaucoup de démons sans leur permettre de dire qu'ils le connaissaient. »

Au banquet de Matthieu et dans la synagogue, il fit plusieurs discours sur divers sujets, plus sublimes les uns que les autres. Mais celui qu'il développa dans la synagogue peu après la multiplication des pains, renferme des paroles d'une haute signification, inouïes jusqu'alors : « Je suis le pain de vie... En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle. » Il y a un charme inexprimable à lire le VIᵉ chapitre de l'évangile de saint Jean sur ces mêmes pierres qui entendirent ce céleste discours, et qui furent témoins des scènes tumultueuses qu'il provoqua dans la foule de ses disciples. (*V.* Jean, VI, 26-70, nº **64**).

Les pharisiens, accourus de toute la Galilée et même de Jérusalem, subornèrent le peuple. Malgré tant de prodiges dont ils avaient été témoins et de tant de faveurs qu'ils avaient reçues, les habitants de Capharnaüm prirent peu à peu une attitude hostile contre « le fils du charpentier de Nazareth, » et finirent par s'attirer les anathèmes du Christ, comme Bethsaïda et Corozaïn. Qu'il est triste l'adieu que lui adressa le divin Maître, au moment de transporter en Judée le centre de son activité : « Et toi, Capharnaüm, qui t'élèves jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'au fond de l'abîme ; car si les miracles qui ont été faits dans tes murs, avaient été faits dans Sodome, elle serait restée debout jusqu'à ce jour. Oui, je te le dis, il y aura, au jour du jugement, moins de rigueur pour le pays de Sodome que pour toi. » (*V.* Matth., XI, 23-24, nº **12**).

Noms. Capharnaüm, en hébreu et dans la version syriaque **Caphar Nahoum,** est une fois appelée Capharnômé par Josèphe. Le Talmud de

Jérusalem la nomme *Caphar Tanhoum* qui, d'après A. Neubauer, n'est qu'une variante de Nahoum, ayant l'un et l'autre le sens de *bourg de consolation*, signification qu'Origène donne en effet à Capharnaüm [1]. Dans le Talmud de Babylone, cette ville figure avec Khorazim (Corozaïn) sous le nom de *Kefar Ahim*. Finalement, de Nahoum et Tanhoum, il ne resta plus que la dernière syllabe *Houm*, et depuis que la bourgade, Caphar ou Kéfar, n'est plus qu'un *tell*, un monceau de ruines, ce lieu s'appelle Tell Houm. D'autres noms de ville ont perdu leur première syllabe par le même procédé ; ainsi, l'antique Achziba au N. de Saint-Jean d'Acre est devenue dans la bouche des Arabes *Zib*, Aphek à l'orient du lac de Tibériade s'appelle *Fik* et Heptapégon *Tabigah*. Il se pourrait aussi que Tell Houm soit le nom de Tanhoum par la transformation de la consonne *n* en *l*, *Talhoum*.

Position. L'Evangile nous apprend que Capharnaüm était une ville située près de la frontière de Nephtali et de Zabulon, en Galilée, sur la rive occidentale de la mer de Génésareth. Cette cité, alors florissante, possédait une synagogue, logeait une petite garnison romaine et tenait dans le voisinage une station douanière ou de percepteurs d'impôts. C'était en conséquence la ville la plus voisine de la frontière, assise sur la grande route des caravanes allant de Damas vers Césarée Maritime et vers l'Egypte. En effet, Josèphe, blessé sous les murs de Juliade, repassa le Jourdain et reçut les premiers soins à Capharnômé [2]. Tell Houm, qui est la localité la plus voisine du Jourdain et qui est située sur l'antique voie des caravanes, répond en tout point aux données de l'Evangile et de l'historien juif. Nous verrons à propos des ruines que Tell Houm avait sa synagogue et sa forteresse.

Tradition. Remarquons d'abord que le Talmud rapproche Capharnaüm de Corozaïn, lorsqu'il rapporte que leurs champs étaient réputés pour la qualité de leurs froments : « Si Khorazim et Kefar Ahim avaient été plus près de Jérusalem, on y aurait pris les blés pour le Temple [3]. » La campagne de *Tell Houm* et de *Khérazéh*, quoique négligée, jouit encore de la même réputation parmi les Bédouins. Qui n'est frappé de cette coïncidence : C'est précisement à Capharnaüm que le *Pain de vie* promet le *froment des élus* aux âmes qui deviennent les temples du Saint-Esprit.

Saint Jérôme, qui a dû visiter ce pays, dit que Corozaïn se rencontre à 2 milles (3 km.) de Capharnaüm. Les ruines de *Kérazéh* se voient à 45 min. de marche de celles de *Tell Houm*.

Saint Epiphane place Capharnaüm à une faible distance de Bethzaïda. Il raconte aussi que le comte Joseph bâtit une église chrétienne à Capharnaüm, habitée jusqu'alors exclusivement par des Juifs.

Sainte Paule s'y rendit en pèlerinage. Peu de temps après, sainte Sylvie visita la même ville à peu de distance des Sept-Fontaines, et nous en a laissé cette intéressante description : « A Capharnaüm, on transforma en église la maison du prince des apôtres, dont les murs ont été conservés jusqu'aujourd'hui. Là, le Seigneur guérit le paralytique. On y voit aussi la synagogue dans laquelle le Seigneur guérit le démoniaque ; on y monte par de nombreuses marches; elle est construite en pierres de taille. » Le comte Joseph, comme on voit, laissa aux Juifs la synagogue et fit construire une basilique nouvelle.

Théodose, venant de Magdala, trouva Capharnaüm à 2 milles au delà des Sept-Fontaines.

Antonin de Plaisance raconte aussi qu'à Capharnaüm la maison de saint Pierre avait été remplacée par une basilique. Willibald, Arculfe, le V. Bède, Daniel, Marin Sanuto et 50 autres pèlerins montrent l'emplacement de cette ville au même point. En 1283, Burchard ne trouva au milieu de ses ruines que sept cabanes de pauvres pêcheurs.

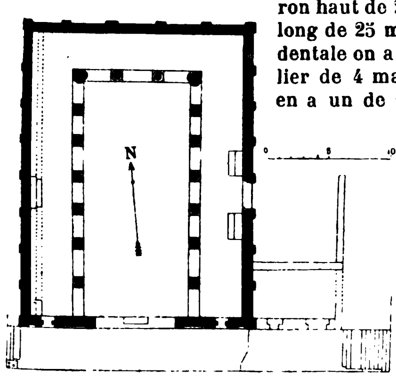
1. Neubauer, *op. cit.*, 219. — 2. *Vita*, 72. — 3. Neubauer, 220.

Visite des ruines.

Les ruines de Tell Houm s'étendent au bord du lac sur une longueur de près d'un km. et une largeur de 400 m. Une fois entré dans l'enclos des Pères de Terre sainte, on arrive au reste d'un mur de fortification, actuellement sous terre. Cette construction, formée de gros blocs de basalte taillés en bossage, appartient plutôt à une enceinte qu'à une grosse tour. En avançant de quelques pas, on voit à g. une tour carrée d'une date encore incertaine. Dans la maçonnerie qui dépasse le sol furent employés des tronçons de colonne, des moulures et des blocs de pierre calcaire qui proviennent de monuments plus anciens.

On passe ensuite sur une belle et grande mosaïque qui, croit-on, appartenait à une église; les fouilles ultérieures apprendront quel genre d'édifice s'élevait en ce lieu. Tout autour de soi, on voit des pierres remarquables par la profusion de leurs ornements.

Synagogue. A l'extrémité du chemin, on est en face des ruines grandioses de la synagogue. Elle est précédée d'un perron haut de 2 m., large de 3 m. 50, et long de 25 m.; à son extrémité occidentale on a mis à découvert un escalier de 4 marches; à l'orientale il y en a un de 14. C'est là l'escalier signalé par la pèlerine gauloise au IVe s.



Plan de la Synagogue.

La synagogue forme un parallélogramme de 24 m. de longueur sur 18 de largeur, tourné du S. au N., comme tous les monuments de ce genre en Palestine. Elle était tout entière construite en beaux blocs de pierre calcaire d'un blanc jaunâtre. La façade, richement décorée, était percée d'une grande porte centrale et de deux portes latérales, au-dessus desquelles s'ouvraient trois fenêtres d'un magnifique travail.

A l'intérieur, on voit une nef centrale de 19 m. 50 de long sur 8 m. 50 de large, entourée sur trois côtés, à l'E., au N. et à l'O., d'une nef latérale. Elles sont séparées l'une de l'autre par un stylobate portant une rangée de colonnes, 6 de chaque côté et 2 au N.; aux deux angles de la galerie, se trouvent deux piliers

carrés flanqués d'une demi-colonne sur deux de leurs faces qui se touchent. Sur l'entablement qui surmontait cette colonnade, s'élevait une rangée de colonnes plus petites ; les bas côtés avaient un second étage ou galerie.

Les piédestaux qui font corps avec les bases des colonnes sont la plupart encore à leur place. Les fûts monolithes ont 3 m. de longueur et portaient de superbes chapiteaux corinthiens à feuillage très fouillé. L'entablement, la frise en particulier, était orné à profusion de sculptures, palmiers, rinceaux, fruits et figures géométriques. Dans les bas côtés régnait le long de la muraille un banc formé de deux gradins. A l'E., une porte latérale s'ouvre sur une petite place dallée et en partie entourée de murs en pierres blanches bien taillées. Il est vraisemblable que là s'élevait une synagogue plus ancienne.

M. Wilson, qui le premier fit des fouilles dans ces ruines en 1866, n'hésite pas à attribuer la fondation de cette synagogue au centurion mentionné dans l'Evangile. Les ingénieurs Israélites qui ont déblayé davantage ces mêmes ruines en 1905, ont déclaré à leur tour que ce monument « qui se distingue entre tous les autres par la richesse de ses sculptures et l'excellence du travail, est le type des synagogues construites sous la domination romaine [1]. »

On sait qu'en temps de paix, les soldats romains ne restaient jamais oisifs : on leur doit un grand nombre de constructions en tout genre. Il ne peut y avoir de doute que la splendide synagogue en ruines ne soit due au généreux concours prêté par le centurion et aux ressources fournies par la ville où régnait le bien-être.

Corozaïn.

De Tell Houm on suit, par un mauvais chemin, le lit d'un vallon sauvage, et, après une marche de 3 km., on arrive aux ruines de *Khirbet Kérazèh*, qui est l'ancienne **Corozaïn.** L'Evangile seule mentionne cette ville, et c'est pour rappeler les malédictions que le Seigneur prononça contre elle, parce que, à l'instar de Capharnaüm et de Bethsaïda, elle est restée insensible à ses prédications et à ses miracles. Ses ruines s'étendent en partie au fond de la gorge et en partie sur une saillie rocheuse du flanc g. de la vallée. Parmi les édifices dont les colonnes jonchent le sol, on remarque surtout la synagogue.

Dans le texte grec de l'*Onomasticon*, Corozaïn, notée comme une ville alors en ruines, est marquée à 12 milles de Capharnaüm, distance qui nous mène à *Kersa*, dans le pays des Géraséniens où le Seigneur permit aux démons d'entrer dans le corps des pourceaux [2]. L'erreur est manifeste. Capharnaüm, à l'O. du Jourdain, ne peut pas servir de point de départ pour indiquer la position d'une ville située à 18 km. à l'E., quand sur cette ligne se trouvent des villes plus importantes comme Juliade. De

1. Mittheil. D. Or. Gesellsch., Dez. 1905, 20. — 2. Luc, VIII, 22-39.

plus, la ville de Gergésa ou Gérasa de l'Evangile n'était pas en ruines au IVe s. Elle possédait, au contraire, une chrétienté florissante avec une église. Aussi saint Jérôme a-t-il corrigé le chiffre ιβ',12, en β',2, ce qui concorde parfaitement avec la distance entre Tell Hoûm et Khirbet Kérâzèh. Le texte grec de l'*Onomasticon* a néanmoins dérouté certains écrivains.

Saphet.

A 7 km. au N.-O. de *Kirbet Kérazèh*, on aperçoit la ville de *Safed* perchée sur une montagne, à une altitude de 1046 m. au-dessus du niveau du lac de Tibériade.

Cette ville semble être *Tziphoth* que le Mohar égyptien (XIVe s. av. J.-C.) mentionne parmi les villes de la Galilée supérieure. Le Talmud l'appelle Tzéphath et la cite comme une excellente station de signalement pour annoncer la néoménie.

Josèphe raconte que, parmi les places de la Galilée, il fortifia Seph[1], et qu'à Saphot, près du Jourdain, Alexandre Jannée rencontra et défit Ptolémée Lathyre. La Vulgate place la ville de Nephtali, patrie de Tobie, non loin de **Séphet**[2]. Au XIIe s., la *Citez de Hierusalem* mentionne le tombeau de Tobie dans une grotte près de Séphet. Dans une autre grotte qui se trouve à l'intérieur de la ville, les musulmans vénèrent le sépulcre des Filles de Jacob, *Moghâret Benât Yaqoûb*. Le pont, qui de haute antiquité traverse le Jourdain au S. du lac de Houléh et par où passait la **Via Maris**, la route de la Mer du prophète Isaïe[3], s'appelle aussi *Djisr Benât Yaqoub*. A mi-chemin entre Khan Miniéh et Safed, sur la même route des caravanes allant de Damas à la mer, on rencontre le *Khan Djoubb Youssouf*, Kan du puits de Joseph, auquel on a rattaché l'histoire de Joseph vendu par ses frères, par suite de la fausse identification de Safed avec Béthulie.

Safed, capitale du district, avec un kaimmakamlik relevant d'Acre, a une population de 20 à 25.000 habitants dont environ 7.000 sont musulmans, pour la plupart des Algériens qui ont suivi Abd el Kader dans son exil. Les Juifs forment plus des deux tiers de la population. Les premiers colons chassés d'Espagne se sont établis dans cette ville au XVIe s.; mais aujourd'hui, presque tous sont d'origine polonaise et jouissent du protectorat de l'Autriche. Ils regardent Safed comme une ville sainte, d'où doit venir le Messie.

Foulques d'Anjou, roi de Jérusalem, construisit le château fort de Safed en 1140. Après sa défaite près du lac de Houléh, Baudouin III s'y réfugia en 1157. La défense de la place fut confiée aux chevaliers du Temple. Saladin l'assiégea pendant 5 semaines en 1188 et la força de capituler. Melek el Mouadhem Issa la démantela en 1220. Rendue aux chrétiens avec la ville de Tibériade en 1240, la place fut aussitôt fortifiée par les Templiers, encouragés et secondés par les largesses de Benoit, évêque de Marseille, qui se trouvait alors en Palestine. Le sultan Bibars s'en empara en 1266, après avoir promis la vie sauve aux défenseurs; mais ensuite, il fit massacrer les chrétiens, au nombre de 600, qui refusèrent d'embrasser l'islamisme. Parmi les victimes, se trouvèrent le

1. G. J., II, xx, 6. — 2. Tob., I, 1. — 3. Is, VIII, 23.

prieur des Templiers et deux Pères Franciscains, Jacques du Puy et Jérémie.

La forteresse fut renversée par un tremblement de terre en 1759. La citadelle qui s'élève au sommet d'un rocher dont les flancs escarpés sont occupés par des maisons, fut restaurée et continua d'être habitée par une garnison musulmane. Les troupes françaises en prirent possession en 1799. Un nouveau tremblement de terre ruina la ville en 1837, et fit périr 5.000 habitants, parmi lesquels il y avait 4.000 Israélites.

Du haut de la citadelle (838 m.), on jouit d'un panorama immense. A l'O. de la ville s'élève le Djèbel Zéboûd (1.114 m.) et le Djèbel Djermak (1.199 m.), cime la plus élevée de la Palestine en deçà du Jourdain.

Hucuca. A 9 km. au S.-S.-O. de Safed, se trouve le village de *Yaqouq* (24 m.). C'est l'ancienne ville de **Hukkok,** en grec **Ikok** ou Iekana et **Hucuca** dans la Vulgate, que le livre de Josué (XIX, 34) nomme parmi les villes de la frontière de Nephtali.

Cadès. A 17 km. au N. de Safed, s'élève le village de *Qadès* ou *Qdis* au milieu de magnifiques ruines. C'est **Cédès** ou **Cadès de Nephtali,** patrie de Barac, général de la prophétesse Débora. Haber avait planté sa tente dans une vallée voisine. Sisara, vaincu dans la plaine de Mageddo, s'enfuit et se réfugia dans la tente de Haber, où il trouva la mort de la main de Jahel, femme d'Haber[1].

Asor. Dans les ruines du *Khirbet Harraoui,* à 4 km. au S.-E. de *Qadès,* on veut voir l'emplacement de **Hatzor** ou **Asor,** capitale de Jabin, le plus puissant des rois chananéens.

Eaux de Mérom. Plus au S.-E., on rencontre le *Bahr el Houléh* traversé par le Jourdain, à 4 lieues au N. du lac de Tibériade. Ce sont les **Eaux de Mérom,** près desquelles une foule de petits rois chananéens coalisés contre Israël, attendaient l'armée de Josué. « Le Seigneur dit à Josué : Ne les crains point ; car demain, à cette heure, je les livrerai tous transpercés devant Israël. » Le lendemain Israël les battit tous et les poursuivit jusqu'à Sidon-la-Grande[2].

Juliade. A l'orient de l'embouchure du Jourdain, les ruines d'*et Tell* qui gisent au N. de la plaine d'*el Batihéh,* appartiennent probablement à la ville de **Juliade**. Josèphe nous apprend que Philippe, tétrarque de la Gaulanitide, l'a construite à l'emplacement d'un village nommé Bethsaïda, et lui a donné le nom de Julie, fille de César[3]. Ce fut avant ou peu après la naissance de Notre-Seigneur. Avant le XIXe s., ce lieu ne fut plus jamais appelé Bethsaïda ; en tout cas, d'après l'Ancien et le Nouveau Testament, ainsi que d'après l'historien juif, il ne se trouvait pas en Galilée.

Gérasa.

Sur la même côte, en face d'*el Medjdel,* on aperçoit le *Ouâdi es Semak*, vallée des Poissons, qui débouche dans le lac. Là, s'élève un promontoire qui s'avance à quelques pas de la plage. Un peu au S. du torrent, mais dans l'intérieur des terres, on remarque les restes d'un mur d'enceinte et d'autres constructions. Ce lieu s'appelle *Khirbet Kersa* ou *Koursa.* C'est à *Kersa* que Pierre de Sébaste indique une église élevée en mémoire du miracle opéré par Jésus-Christ, qui délivra un possédé et permit aux démons d'entrer dans le corps des pourceaux. Ceux-ci allèrent ensuite se noyer dans le lac. Eusèbe et saint Jérôme appellent ce lieu **Gergésa** et ajoutent que de leur temps c'était encore un village. La leçon **Gérasa** est préférable à celle de

1. Jg., IV, 11-21. — 2. Jos., XI, 1-9. — 3. G. J., II, XI, 1.

Gergésa et surtout à Gadara. Mais il faut distinguer cette Gérasa de la grande ville du même nom, aujourd'hui *Djérasch*, dont il subsiste encore des débris remarquables dans le *Djêbel el Adjloûn*, l'ancien pays de Galaad.

Kersa répond fort bien aux données de l'Evangile. Jésus s'embarqua à Capharnaûm et aborda « de l'autre côté du lac, au pays des Geraséniens, *qui est vis-à-vis de la Galilée*, » ajoute saint Luc. (*V*. Luc, VIII, 26-37, n° 16. — Matth., VIII, 18. — Marc, IV, 35).

Gamala. En face de Tibériade, s'ouvre le *Ouâdi Qalâat el Hosn*. Dans cette vallée, à 2 km. du lac, s'élève un monticule escarpé et presque isolé qui porte les ruines d'une forteresse appelée *Qalâat el Hosn*. Elle répond à la célèbre **Gamala**, prise autrefois par Alexandre Jannée, puis fortifiée de nouveau par Josèphe. Agrippa II l'assiégea sans succès pendant sept mois. Puis, Vespasien s'en rendit maître après un siège opiniâtre et la détruisit. Cependant, les traces d'une église montrent qu'elle se releva de ses ruines.

Aphec. A 3 km. à l'E. de *Qalâat el Hosn*, on rencontre un gros village nommé *Fîk*, où abondent les débris d'anciennes constructions. C'est, d'après les indications d'Eusèbe, la ville d'**Aphec**, où Achab (923-905) remporta une éclatante victoire sur Benhadad II, roi de Syrie [1], et Joas (844-775) une autre sur Benhadad III [2]. *Fîk* est assise sur la grande route de Damas en Palestine, traversant le Jourdain au S. du lac.

Hippos. Entre *Qalâat el Hosn* et *Fîk*, un peu au midi de ces deux endroits, s'élève le village de *Sousiyéh* également riche en ruines. On l'identifie généralement avec **Hippos**, chef-lieu de l'Hippène et ville de la Décapole. Pline place cette ville à l'orient du lac [3], et Eusèbe près d'Aphec. Le Talmud de Jérusalem parle souvent d'une ville païenne nommée *Sousitha*, toujours en hostilité avec Tibériade. Neubauer [4] suppose que *Sousitha*, qui vient de *sus*, cheval, n'est que la traduction du mot Hippos en hébreu. De Sousitha les Arabes ont fait *Sousiyéh*.

Au IVe s., Hippos était le siège d'un évêché.

Sur la plage, au S. du lac, on rencontre le village d'es Sémak, station du chemin de fer de Caiffa à Damas. De là on arrive en 30 min. au Jourdain (*V*. p. 277 et 482). Le fleuve a 20 m. de largeur à sa sortie du lac. De l'ancien pont, *Djisr Oumm el Qanâtir* ou d'*es Sémak*, qui autrefois traversait le fleuve en cet endroit, il ne reste que quatre grandes arches éboulées. Une route carrossable de Tibériade au Jourdain est en voie de construction.

Tarichée. A 10 min. du Jourdain, un monticule de ruines qui s'élève sur les bords du lac est appelé *Khirbet el Kérak*. C'est la ville de **Tarichée**, que Josèphe avait fortifiée pendant la guerre de rébellion. Après que Vespasien se fut rendu maître de Tibériade, son fils Titus mit le siège devant Tarichée et pénétra inopinément en ville en tournant le rempart et en passant par le lac [5]. Du mamelon, on découvre une belle vue sur le lac et sur la vallée du Jourdain.

Sennabris. A 20 min. de *Khirbet el Kérak*, à g. du chemin, se trouvent les ruines d'une ancienne localité appelée *Sinn en Nabra*. C'est la ville de **Sennabris** dont le château fort dominait la route. L'historien juif raconte que Vespasien, venant de Scythopolis, campa à Sennabris avant d'entrer à Tibériade.

De *Sinn en Nabra* jusqu'à *Hammâm*, les thermes de Tibériade, il reste encore 6 km. à parcourir.

D'es Sémak à Damas en chemin de fer, voir le Voyage suivant.

1. IV R., XIII, 17-25. — 2. IV R., XX, 26-30. — 3. H. N., V, 15. — 4. *Op. cit.*. 239. — 5. G. J., III, I. — *Vita*, 32.

BEYROUTH, DAMAS, MÉZÉRIB, DÉRAA, BETHSAN

BEYROUTH

Vue de la baie de Saint Georges, Beyrouth offre un coup d'œil ravissant. La ville ressemble. selon l'expression des Arabes, à une jolie sultane accoudée sur un coussin de verdure et contemplant les flots dans une rêveuse indolence. En effet, autour de la rade, les maisons s'élèvent en amphithéâtre sur les flancs de riantes collines, au milieu de fleurs et d'une riche végétation. Derrière ces mamelons en apparaissent d'autres plus élevés, tous parsemés de blancs villages et de jolies villas entourées de bouquets d'arbres. A l'horizon enfin, se montrent les gigantesques cimes du Liban, couvertes d'une neige éblouissante la plus grande partie de l'année. Le panorama de Beyrouth mérite d'être rapproché de celui de Naples et de Constantinople.

Saint Georges, le noble soldat qui subit glorieusement le martyre près de Nicomédie, le 23 avril 303, devint de bonne heure un des patrons de Beyrouth, et la gracieuse baie reçut son nom. Mais de bonne heure aussi, le peuple chercha à compléter sa courte biographie, en rattachant à cet illustre martyr les traits légendaires empruntés aux héros païens. Si ailleurs on lui prêta des hauts faits semblables à ceux du vainqueur de l'hydre de Lerne, à Beyrouth on lui broda une légende analogue à celle de Persée et d'Andromède de Joppé, en en localisant la scène dans la baie qui porte son nom.

Renseignements.

Port. Depuis 1889, Beyrouth possède un petit port que de solides jetées et des brise-lames abritent assez bien contre l'agitation de la mer.

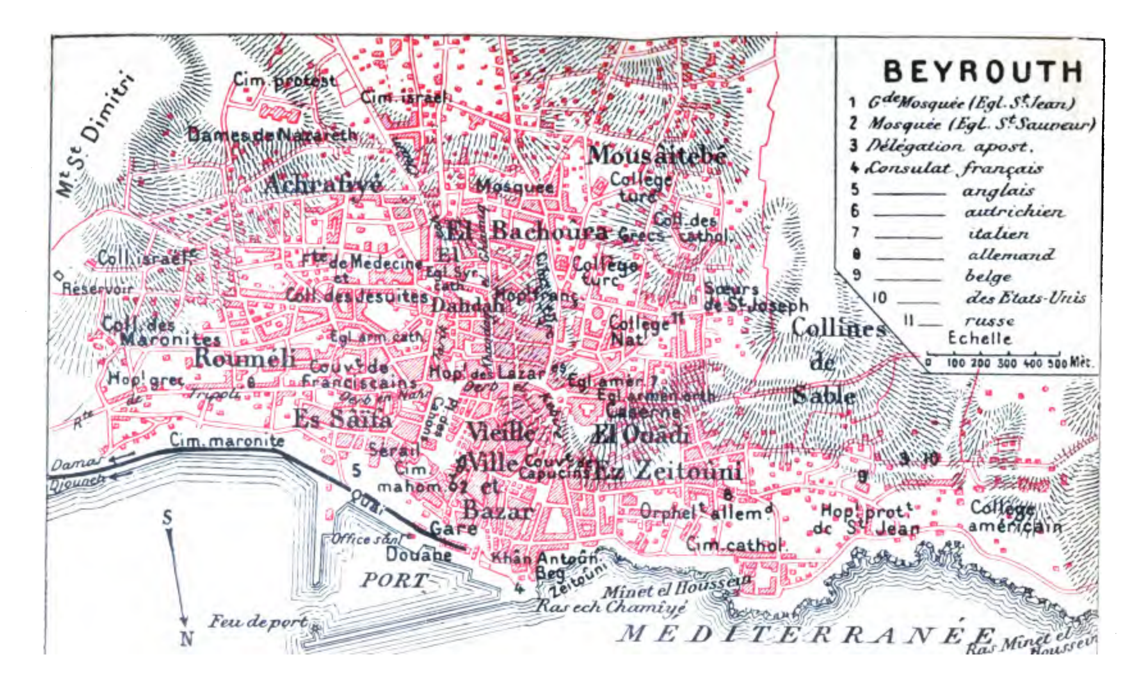
Douane. Le bureau des passe-ports et la douane s'ouvrent sur le môle du débarcadère. *(Pour le débarquement en général, V. p. 19.)*

Agences maritimes. Dans le voisinage de la douane, on rencontre les diverses agences maritimes : allemande, anglaise, autrichienne, égyptienne, française, italienne et russe.

Postes, télégraphes et banques. Outre la poste ottomane, on a créé aussi des bureaux de poste allemand, anglais, autrichien et français, et un bureau de télégraphe international. La banque ottomane y tient un comptoir.

Consulats. L'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche, la Belgique, le Danemark, les Etats-Unis, la France, la Grèce, la Hollande, l'Italie et la Russie sont représentés par des consuls respectifs.

Hôtels. Beyrouth compte un grand nombre d'hôtels ; voici les principaux : Deutscher-Hof, Hôtel d'Orient, Gastmann's Hôtel, Hôtel Bassoul, Hôtel d'Angleterre, Hôtel Belle-Vue, etc. On y trouve aussi des magasins européens en tout genre.



BEYROUTH
1 Gde Mosquée (Egl. St Jean)
2 Mosquée (Egl. St Sauveur)
3 Délégation apost.
4 Consulat français
5 ——— anglais
6 ——— autrichien
7 ——— italien
8 ——— allemand
9 ——— belge
10 ——— des Etats-Unis
11 ——— russe
Echelle
0 100 200 300 400 500 Mèt.
Mt St Dimitri
Cim. protest.
Cim. israél.
Dames de Nazareth
Mousaïtebé
Achrafiyé
Mosquée
Collège turc
Coll. des Grecs cathol.
El Bachoura
Coll. israélite
Fté de Médecine et Coll. des Jésuites
Egl. Syr. cath.
Dahdah
Hopl franç.
Collège turc
Sœurs de St Joseph
Réservoir
Coll. des Maronites
Egl. arm. cath.
Collège Nat.
Collines de Sable
Roumêh
Couvt de Franciscains
Hopl grec
Rte de Tripoli
Hopl des Lazar.
Egl. améric.
Egl. armén. orth.
Caserne
Es Saïfa
Vieille Ville
El Ouâdi
Cim. maronite
Sérail
Couvt des Capucins
Ez Zeitoûni
Damas
Djouneh
Cim. mahom.
Quai
Bazar
Gare
Orphelt allemd
Hopl protat de St Jean
Collège américain
Office sanit.
Douane
Khân Antoûn Beg
Zeitoûni
Cim. cathol.
PORT
Minet el Houssein
Ras ech Chamîyé
Feu de port
S
N
MEDITERRANÉE
Ras Minet el Houssein

Histoire.

Les traditions nationales, conservées sous forme de cosmogonie par Sanchoniaton, représentent **Béryte** et **Gébal** comme les deux villes les plus importantes de la côte. L'une et l'autre appartenaient à la race des Giblites [1], et avaient le dieu El pour fondateur. Philon de Biblos, ou Gébal, raconte que El avait donné Béryte à son fils, le Baal-marin, appelé Poséidon par les Grecs. Celui-ci épousa sa sœur Baalat-Bérout qui, dans les monnaies greco-romaines, est représentée sous la figure d'une nymphe.

Le nom de Beyrouth fut retrouvé dans les textes égyptiens sous la forme *Biroutou* dérivant d'un mot phénicien qui signifie cyprès ou plutôt pins [2]. Quatre des lettres cunéiformes de Tell Amarna furent écrites par Ammunira, roi de Bérufa, vassal de l'Egypte. Dans l'une d'elles, il demande au pharaon l'autorisation « de fortifier la ville et les jardins de mûriers [3]. »

La Bible ne parle pas de cette ville. Les annales d'Alexandre le Grand ne la mentionnent pas non plus. L'an 140 av. J.-C., Diodote Tryphon, disputant le trône à Démétrius Nicator, saccagea *Berytos*. Plus tard, Marc Agrippa s'en empara et en fit une colonie militaire sous le nom de *Colonia Julia Augusta Felix Berytus*, en l'honneur de la fille d'Auguste [4]. La V° légion Macédonienne et la VIII° Auguste en formèrent la garnison.

Hérode le Grand y construisit des temples, des portiques et des places publiques [5]. C'est dans cette ville qu'il obtint du tribunal la condamnation à mort de ses deux fils Alexandre et Aristobule, nés de Mariamne [6].

Agrippa Ier, petit-fils d'Hérode le Grand, y bâtit des thermes avec un aqueduc amenant l'eau du **Magoras**, le *Nahr Béroût*, un théâtre et un amphithéâtre. Un jour, il divisa 1.400 condamnés en deux camps et les obligea à se battre dans l'arène pour divertir le peuple. Les malheureux s'attaquèrent avec une telle rage qu'ils s'entretuèrent jusqu'au dernier [7]. Agrippa II, son fils, orna la cité d'une multitude de statues [8]. Après la prise de Jérusalem, Titus s'arrêta quelque temps à Beyrouth et y célébra l'anniversaire de la naissance de Vespasien par des combats de gladiateurs, dans lesquels furent immolés un grand nombre de prisonniers juifs [9].

Beyrouth obtint le droit de cité romaine et devint le siège d'écoles célèbres dans toute la Syrie. Son école de droit rivalisait même avec celles d'Alexandrie, d'Athènes et de Césarée de Cappadoce. Saint Grégoire le Thaumaturge, se destinant au barreau, alla étudier le droit à Béryte, attiré par la renommée de son enseignement. Eudoxius, Léontius et Anatolius y professèrent, de père en fils, les lois romaines. L'empereur Justinien associa ce dernier avec Dorothée, autre professeur de Béryte, aux travaux du Digeste, Institutions du 2° Code (529-531).

Le christianisme avait pénétré de bonne heure dans Beyrouth ; au IV° s., elle était déjà le siège d'un évêché. Un de ses enfants les plus illustres est saint Pamphile, qui remplaça Origène dans la direction de l'école d'Alexandrie et fonda ensuite une célèbre bibliothèque à Césarée de Palestine, où il subit glorieusement le martyre en 309.

Au II° concile de Nicée (787), on lut un rapport attribué à saint Athanase († 373), qui mérite d'être mentionné : Les Juifs, alors nombreux à Beyrouth, trouvèrent dans une maison, autrefois occupée par une famille chrétienne, l'image du Christ en croix. Ils profanèrent l'image sacrée dans leur synagogue. Quand ils lui eurent percé le côté, il en sortit de l'eau et du sang qui, par son contact, guérit instantanément beaucoup

1. Cf. Jos., XIII. 5. — 2. Maspero, *H. A.*, II, 179. — 3. Conder, *T. A. T.*, n° 26. — 4. Pline, *H. N.*, V., 17. — 5. G. J., XVI, II. — 6. A. J., XVI, VII, 5 7. A. J., XIX, XII, 5. — 8. A. J., XX, IX. 4. — 9. G. J., VII, III, 1.

28

de malades. A la vue de ces prodiges, une foule de Juifs embrassèrent le christianisme, et la synagogue fut transformée en église sous le titre de Saint-Sauveur. Depuis lors, ajoute le document, les habitants de Beyrouth célèbrent chaque année l'anniversaire de cet événement le 9 novembre avec la même solennité que le jour de Pâques ou de Noël[1]. Le rapport peut bien provenir d'une autre plume que de celle de saint Athanase ; mais l'institution d'une fête aussi solennelle, qui est un fait historique, doit être prise en considération.

En 551, la ville fut détruite par un tremblement de terre. L'école de droit fut alors transférée à Sidon ; l'industrie de la soie, depuis des siècles source de richesse, languit, et la ville, tout en se relevant du désastre, ne recouvra plus jamais son ancienne splendeur. En 635, elle tomba sous le joug des musulmans.

Baudouin Ier l'assiégea en 1110, tirant le bois nécessaire pour les échelles et les tours mobiles, dit Guillaume de Tyr (XI, 13), d'une forêt de pins du voisinage. Après un siège de deux mois, la ville capitula ; mais les habitants, ayant ensuite brûlé toutes leurs richesses sur les places publiques, furent passés presque tous au fil de l'épée. Beyrouth devint alors le siège d'un évêché latin.

A la suite de la bataille de Hattîn, elle ouvrit ses portes aux troupes de Saladin, après quelques jours d'investissement. Dix ans plus tard, elle se rendit sans résistance à Amaury, roi de Chypre, qui venait de battre Melek el Adel entre Sidon et Tyr. Elle resta au pouvoir des Croisés jusqu'en 1291.

Au XVIe s. Beyrouth tomba sous la domination des émirs des Druses. L'un d'eux, Faker ed Dîn (1584-1635), se créa un royaume presque indépendant et fit de Beyrouth sa résidence favorite. Allié de Venise, il fit fleurir le commerce. Un Franciscain de Terre sainte, Eugène Roger, de Paris, était du nombre de ses conseillers intimes. Mais pendant son long séjour en Italie, où il sollicita le secours des Médicis contre la Turquie, il se forma contre lui, parmi les siens, un parti hostile. Bientôt il perdit Aly, son fils, tué à Safed dans un engagement contre les Turcs, et le vieil émir, accablé de maux, dut comparaître à Stamboul, où le sultan Amurat IV le fit étrangler.

En 1789, Abdallah Pacha enleva définitivement Beyrouth aux Druses. Sous le sceptre de Méhémet-Ali, vice-roi d'Egypte, elle vit son commerce refleurir. Mais le 10 octobre 1840, la flotte anglo-austro-turque vint déloger les troupes égyptiennes à coups de canon.

Les massacres du Liban de l'année 1860 amenèrent au sein de Beyrouth une foule de Maronites qui y prirent domicile. Le commerce se développa avec l'accroissement de la population, et l'on se vit contraint d'abattre les vieux murs de la ville pour faire place aux constructions nouvelles. Aujourd'hui Beyrouth a la physionomie d'une ville semi-européenne.

La Béryte phénicienne et gréco-romaine occupait les rives du Magoras, appelé à juste titre *Nahr Béroût*. Ce n'est qu'au moyen âge qu'elle s'est transportée vers l'O.

Etat actuel.

Population. Beyrouth compte plus de 150.000 habitants dont un tiers est catholique. Parmi ceux-ci, les Maronites forment la grande majorité ; puis viennent les Grecs, les Latins et un petit nombre de Syriens, d'Arméniens et de Chaldéens. Le parti schismatique n'est guère inférieur en nombre aux catholiques ; il est presqu'exclusivement formé de Grecs ; il n'y a qu'un petit groupe d'Arméniens et de Syriens. On compte aussi quelques

3. Labbé, *Coll. Conc.*, VII, 218.

milliers de protestants de diverses sectes, et un nombre égal d'Israélites. Environ 40.000 habitants sont musulmans et 1.000 sont druses.

Administration. Beyrouth est le chef-lieu d'un Villayet et sert de résidence au *Ouâli* ou gouverneur général. (V. p. 10). Elle est aussi le siège d'un Délégué apostolique de Syrie, représenté actuellement par Mgr Frédien Giannini, O. F. M., archevêque de Serres. Un archevêque Maronite, un archevêque Grec Melchite et un évêque Grec non-uni y résident également. La ville possède aussi une garnison de 2.000 hommes d'infanterie et de cavalerie.

Commerce. Beyrouth est le principal entrepôt du commerce de la Syrie. Son port est fréquenté par un millier de bateaux à vapeur effectuant une cargaison d'environ 100.000 tonnes. Les articles d'exportation consistent, principalement en blé, huile d'olive, coton, soies-grèges, jus ou bois de réglisse, sésame, bétail, éponges, fruits, etc. Les cotonnades, les matériaux de construction, le pétrole et les denrées coloniales fournissent le principal contingent des articles importés. Ce que le port de Beyrouth perdra par la nouvelle ligne de Damas à Caiffa, il le regagnera, en partie au moins, par le prolongement du chemin de fer de Rayak à Alep.

Ecoles et établissements de bienfaisance. La liste en est longue ; nous ne pouvons que les énumérer brièvement.

1° L'Université des Pères Jésuites, avec facultés de théologie, de médecine et de langues orientales. Elle renferme en outre un collège avec école primaire et secondaire et une grande imprimerie.

2° L'église paroissiale latine desservie par les Pères Capucins, avec école pour garçons.

3° Les Sœurs de S.-Vincent de Paul dirigent un vaste hôpital de premier ordre. Elles ont en outre un établissement qui renferme un orphelinat pour les filles, un autre pour les garçons, un pensionnat et 4 externats pour les filles.

4° Le couvent des Pères Franciscains, Procure de la Custodie de Terre sainte.

Au XIII° s. déjà, les Frères Mineurs y possédaient un couvent avec la célèbre église de Saint-Sauveur. Nicolas Poggibonsi les trouva à Beyrouth en 1345 et Nicolas Martoni en 1393. En 1421, le pape Martin V écrivit deux bulles en leur faveur. Mais cette même année, les Religieux étaient expulsés de la ville. Le doge de Venise leur obtint du sultan d'Egypte la faculté de rentrer à Beyrouth dans leur ancien couvent de Saint-Sauveur, « pour le service religieux des négociants européens. » Chassés de nouveau à la mort de Fakher ed Dìn, ils y retournèrent en 1830.

5° Les Dames de Nazareth, avec un pensionnat.

6° Les Frères des écoles chrétiennes, trois écoles pour externes.

7° Les Pères Lazaristes, les Frères Maristes et les Sœurs *Mariamût* ou du S.-Rosaire, une Procure.

8° Les Sœurs des Sept-Douleurs, un hospice pour les vieillards.

9° Les Sœurs de Marie Réparatrice, maison de refuge pour les jeunes filles.

10° Etablissement des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition.

11° Les Sœurs de la Sainte-Famille, un externat.

12° Les Maronites, un collège.

13° Les Grecs unis, un collège également.

14° Les Grecs non-unis possèdent un grand hôpital.

15° Presque tous les autres rites ont, avec leur église paroissiale, une ou plusieurs écoles.

Les œuvres fondées par les protestants sont aussi largement représentées à Beyrouth.

16° La mission américaine entretient une faculté de médecine et une faculté de théologie avec une imprimerie.

17° La mission écossaise pour la conversion des Juifs, une école pour les garçons, plus un internat et un externat pour les filles.

18° La mission anglo-syrienne, une école normale et une école industrielle pour les filles et une maison pour les aveugles.

19° La mission allemande a fait bâtir un bel et grand hôpital, un orphelinat et un pensionnat dirigés par des diaconesses.

On y trouve en outre une maison de santé pour les aliénés.

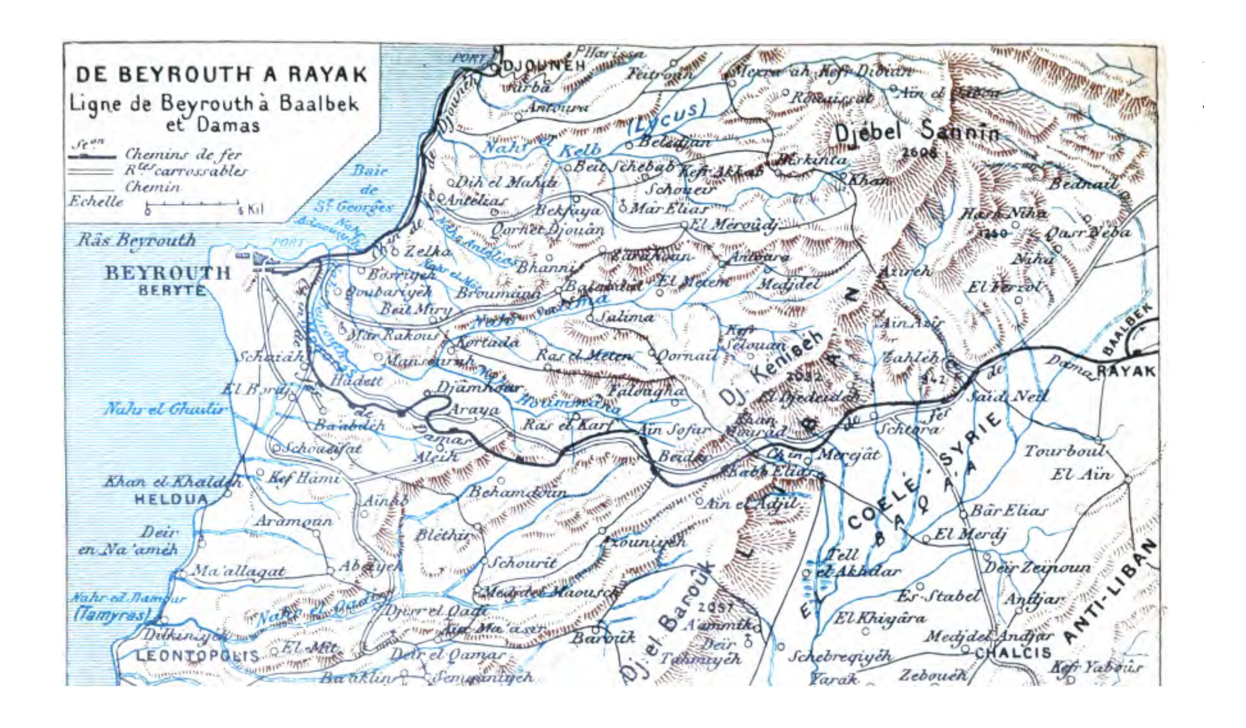
Visite de la Ville.

Les vieux quartiers, au centre de la ville, conservent encore l'enchevêtrement des ruelles étroites et malpropres qui caractérisent les villes de l'Orient. Leurs bazars, quoique bien fournis d'étoffes de soie, de tapis et d'objets en métaux ciselés, ne rivalisent cependant pas avec ceux de Damas.

Grande mosquée. Comme monument, il n'y a de remarquable que la grande mosquée, *Djamia el kébir*. C'est l'ancienne église cathédrale de Saint-Jean, construite au XIIe s. Elle est à trois nefs, dont la centrale est voûtée en berceau et les deux autres à arêtes, comme celle de Ramléh. Un clocher quadrangulaire isolé s'élève devant la porte septentrionale.

Saint-Sauveur. A 100 pas au N.-E. de la grande mosquée, à l'angle d'une place carrée, une autre mosquée occupe l'emplacement du couvent et de l'église de Saint-Sauveur. (V. p. 434).

Les nouveaux quartiers dont la ville s'est enrichie offrent un caractère plus européen qu'oriental. Les rues sont larges et éclairées au gaz. L'on rencontre quelques belles places comme le *Mîdan el Bordj*, place de la Tour, appelée généralement la *place des Canons*. Elle est ornée de jardins au centre et entou-



DE BEYROUTH A RAYAK
Ligne de Beyrouth à Baalbek et Damas
Chemins de fer
Rtes carrossables
Chemin
Echelle
5 Kil
Râs Beyrouth
BEYROUTH
BERYTE
Baie de St Georges
PORT
DJOUNEH
Antoura
Feitroun
(Lycus)
Nahr el Kelb
Beledjan
Beit Schebab
Schoueir
Mar Elias
Dih el Mahdi
Antélias
Bekfaya
Qarnet Djouân
El Meroûdj
Zelka
Bhanni
Bosriyeh
Qoubariyeh
Broumâna
Beit Miry
El Metem
Medjdel
Salima
Mar Rakous
Kortada
Ras el Meten
Qornaïl
Mansourah
Hadett
Djamhour
Araya
Ras el Karf
Falougha
Aïn Sofar
Baabdeh
Schoueifat
Aleih
Beida
Schouaïfat
Schoaïah
El Bordj
Nahr el Ghadir
Khan el Khaldeh
HELDOUA
Kef Hami
Behamdoun
Aïn el Adjil
Aramoun
Deir en Na'ameh
Blethir
Ma'allaqat
Abeiyeh
Schourit
Nahr ed Damour
(Tamyras)
Djisr el Qadi
Ma'aser
Baroûk
LEONTOPOLIS
El Mit
Deir el Qamar
Baaklin
2057
A'ammik
Deir Tahnayeh
Dj. el Baroûk
Djebel Sannin
2608
Kefr Akkab
Khan
Bednail
Qasr Neba
Niha
El Ferzol
Aïn Aziz
Zahleh
Dj. Keniseh
2032
Khan Mourad
Mereyât
Said Neïl
Schtora
RAYAK
BAALBEK
Tourboul
El Aïn
COELÉ-SYRIE
Bâr Elias
El Merdj
Deir Zeinoun
Tell el Akhdar
Es Stabel
Anjar
El Khiyâra
Schebreqiyêh
Medjdel Andjar
CHALCIS
Zebouêh
Yarak
Kefr Yaboûs
ANTI-LIBAN

rée d'assez belles maisons, parmi lesquelles domine le palais du Sérail. A l'O. de la place, s'élève l'église Saint-Georges, cathédrale maronite. Une autre belle place se trouve près de la grande caserne. La ville est abondamment pourvue d'eau par un aqueduc dérivé du *Nahr el Kelb*, le Lycus des anciens.

Excursions aux environs de Beyrouth.

Aux Pins. En montant au bois **des Pins**, situé à une demi-heure de la place des Canons, sur la route de Damas, on jouit d'une vue splendide sur la ville, la rade et la chaîne du Liban. Cette belle plantation de pins, *pinus halebensis*, dont la ville semble avoir tiré son nom au temps des Phéniciens, est percée de larges allées sablées et forme le principal rendez-vous des promeneurs, particulièrement des cavaliers. On y a construit une caserne de cavalerie. Un peu plus loin, on rencontre plusieurs mausolées modernes.

Nahr el Kelb. Une excursion au Nahr el Kelb et à ses antiquités est particulièrement recommandée. On y arrive par chemin de fer en une demi-heure, et en voiture en 1 h. 1/2. (*V*. Voyage XXV, De Beyrouth au Liban).

Saïda. De Beyrouth à Saïda, des voitures publiques font chaque jour le service par une voie carrossable ; mais leur marche est très lente. Une voiture privée est préférable. (V. Voyage XXIV, De Caïffa à Beyrouth).

VOYAGE XIX

De Beyrouth à Baalbek, Damas, lac de Tibériade, Bethsan et Caïffa, par chemin de fer.

I. — DE BEYROUTH A DAMAS.

La ligne de la *Société ottomane des chemins de fer de Damas-Hauran et Prolongement* a été construite par une compagnie française ; elle fut inaugurée en 1895.

Chaque matin, un train de voyageurs part de Beyrouth pour Damas, et de Damas pour Beyrouth (147 km.). Un train mixte fait en outre le même trajet du soir au matin. Les voyageurs pour *Baalbek* changent de train à **Rayak**. Il y a des wagons de Ire, de IIe et de IIIe classe. A Damas, on descend à l'avant-dernière station, **Damas-Béramké**.

Prix des places. L'administration du chemin de fer compte 20 francs en or pour 87 piastres 20 paras. De Beyrouth à Damas-Béramké, Ire cl., 110 piastres 10 p. = 25 frs 20 ; — IIe cl., 75 piastres = 17 frs 30. — De

Beyrouth à Baalbek, Ire cl., 67 p. 20 = 15 frs 40; — IIe cl., 45 p. 20 = 10 frs 45. — De Rayak à Damas-Béramké, Ire cl., 58 p. 20 = 13 frs 25; — IIe cl., 40 p. 20 = 9 frs 25.

Horaire du chemin de fer.

STATIONS	Arrivée	Départ	STATIONS	Arrivée	Départ
	matin	matin		soir	soir
	H. M.	H. M.		H. M.	H. M.
BEYROUTH-PORT. .		7 00	RAYAK. . . . . . , .		12 45
Beyrouth Gare. .	7 13	7 17	Yahfoufah.	1 10	1 15
Hadett.	7 35	7 38	Zerghaya	1 41	1 42
Bâbda	7 54	7 55	Zebdâni . , , . . .	2 04	2 09
Jamhour	8 13	8 18	Et Tequiéh	2 34	2 35
Araya	8 40	8 45	Souk-Barada . . .	2 44	2 46
Aley	9 11	9 17	Deir Ilhanoûn . .	2 54	2 55
Béhamdoûn. . . .	9 47	9 50	Aïn Figéh . . . , ,	3 05	3 09
Sofar.	10 12	10 17	Jédeidéh, ...	3 23	3 24
Beidar . . . . . , .	10 43	10 44	Haméh.	3 32	3 36
Méréjât . . . , , .	11 02	11 06	Doummar. . . . ,	3 44	3 45
Jéditha-Chtaura .	11 18	11 20	DAMAS-BÉRAMKÉ .	4 00	4 12
Saïd-Neil . , . . ,	11 32	11 33	Damas-Midân. . .	4 25	
Mouallaka.	11 43	11 55			
RAYAK (Buffet) . .	12 15	soir			

De Beyrouth à Baalbek et Damas.

Beyrouth-Port, St. Sur le quai du port, à l'E. de la douane, se trouve la première station d'où part le train. La ligne longe le rivage de la mer, à travers la ville, et arrive bientôt à la station principale.

Beyrouth-Gare, St. La voie ferrée traverse la route de Tripoli, se retourne vers le S. et suit quelque temps la rivière *Nahr Béroût*, le Magoras, sur les rives duquel s'élevait la Béryte phénicienne et romaine. Depuis les massacres de 1860, le Liban, à l'exclusion de Beyrouth et de Tripoli, forme un Liva à part, avec une milice libanaise, sous un gouverneur chrétien protégé par les puissances. Le *Nahr Béroût* forme la limite orientale du territoire de Beyrouth. Après avoir passé près d'un jardin public, dit Roustem Pacha, à g., et près des Pins, à dr., elle croise la route de Damas et arrive à

Hadett, St., 7 km. Le village maronite de ce nom se trouve au S.-S.-O. De ce point, la ligne plie vers l'E. et commence à gravir les pentes du Liban. (Pour le Liban, *V.* Voyage XXV, De Beyrouth au Liban'.

Baabda, St., 9 km., (242 m.). Le château qu'on voit à l'E. du village situé à dr. est la résidence d'hiver du gouverneur du Liban. La résidence ordinaire est *Beit ed Dîn*, ville située entre

le grand Hermon et la mer, à la hauteur de Saïda. Les signes de prospérité des localités maronites sous le régime d'un chef chrétien sont partout manifestes.

Jamhour, St., 12 km. La ligne traverse de nouveau la route de Damas ; puis l'ascension devient rapide ; mais elle offre une vue très belle sur les montagnes et la mer.

Araya, St., 17 km. Séjour d'été très recherché des habitants de Beyrouth.

Au N.-E., au delà de la vallée de *Hamâna*, un couvent maronite, *Deir el Qalâah*, monastère de la Forteresse (670 m.), occupe les ruines d'une ancienne ville phénicienne. L'enceinte primitive est reconnaissable aux énormes blocs qui rappellent ceux de Baalbek. On y voit aussi les ruines d'un temple païen dédié à Baalmarcos, d'après une inscription grecque.

La voie s'avance encore de quelques km. pour s'enfoncer dans une impasse. La locomotive est attachée à l'autre extrémité du train qui retourne dans la direction d'où il est venu, changeant seulement de binaire pour monter à Aley. Là, la même manœuvre se renouvelle.

Aley, St., 21 km. (750 m.) Petite ville avec deux grands hôtels et un grand nombre de villas dans une position splendide. A partir de cette localité, la voie est à crémaillère, c.-à-d. qu'un rail central et une roue fixée sur l'essieu moteur de la locomotive sont à engrenages.

Béhamdoûn, St., 27 km. Le village au S. est perché sur un piton entouré de vignobles. A tout instant des panoramas nouveaux et de plus en plus ravissants s'ouvrent à travers le *Ouâdi el Hamâna* au N. et le *Ouâdi Sahroûr* au S. Au milieu de verdoyants bosquets de mûriers blancs, on aperçoit des filatures de soie. Cette industrie, jadis si prospère sous la direction des puissantes maisons de Lyon, a été compromise depuis l'ouverture du canal de Suez, par la concurrence des soies de Chine et du Japon.

Sofar, St., 31 km. La localité possède une source d'eau délicieuse. La vallée de Hamâna finit par former un vaste amphithéâtre couvert de belles forêts de pins *(pinus brutia)*. Au N., on voit le village de Hamâna entouré de plantations de mûriers. Lamartine y séjourna quelque temps. Peu à peu la végétation disparait et la contrée devient aride. La ligne côtoie une gorge profonde et passe sous le tunnel d'*el Moudeiredj*, long de 280 m.

Beidar, St., 38 km. La ligne atteint ici sa plus grande élévation dans le Liban, 1.487 m. — La route qui traverse la voie ferrée au-devant du tunnel d'*el Moudeiredj*, franchit le col à une hauteur de 1.800 m. — On traverse ensuite le tunnel d'*el Beidar* long de 360 m., pour descendre sur le versant oriental. Au sortir du tunnel, on a une vue magnifique sur l'Antiliban et sur la plaine de la Cœlésyrie, la *Beqaa*, placée à 915 m. plus bas.

Bientôt se présentent, à g. le *Djêbel Kéniséh*, le mont de l'Eglise, aux flancs dénudés (2.033 m.), et à dr. le *Djêbel Baroûk* (2.151 m.), couvert de quelques cèdres.

Méréjât, St., 44 km.

Jéditah-Chtaura, St., 47 km. Chtaura, à dr., est un grand village. Les Pères Jésuites y possèdent de beaux vignobles dont les vins sont très estimés.

Par deux tablettes cunéiformes trouvées à Tell Amarna, Néboyapiza, gouverneur de Khazi (la moderne *Ghazze* au S. de la *Beqaa*), informe le pharaon Aménhotep III que les Héthéens, marchant sur Damas, avaient envahi le pays et pris entre autres villes de la plaine (de Cœlésyrie) Astarti et Mukhzi D'après M. C. Conder (*The Tell Amarna Tablets*, 19-20), Astarti, différente des Astaroth du Hauran, semble répondre à Chtaura. et Mukhzi au village de Mekséh qu'on rencontre un peu plus loin, près de Zahlé.

La route carrossable s'éloigne du chemin de fer, descend au S. et passe près du village de *Medjel-Andjâr* (13 km.). C'est l'ancienne **Chalcis** de la Syrie. Un certain Lysanias, roi de Chalcis, y fut mis à mort par Marc Antoine vers l'an 34 av. J.-C. On y voit les restes d'un temple d'ordre ionique, construit probablement par Hérode Agrippa II, qui gouverna la province de Chalcis pendant 4 ans.

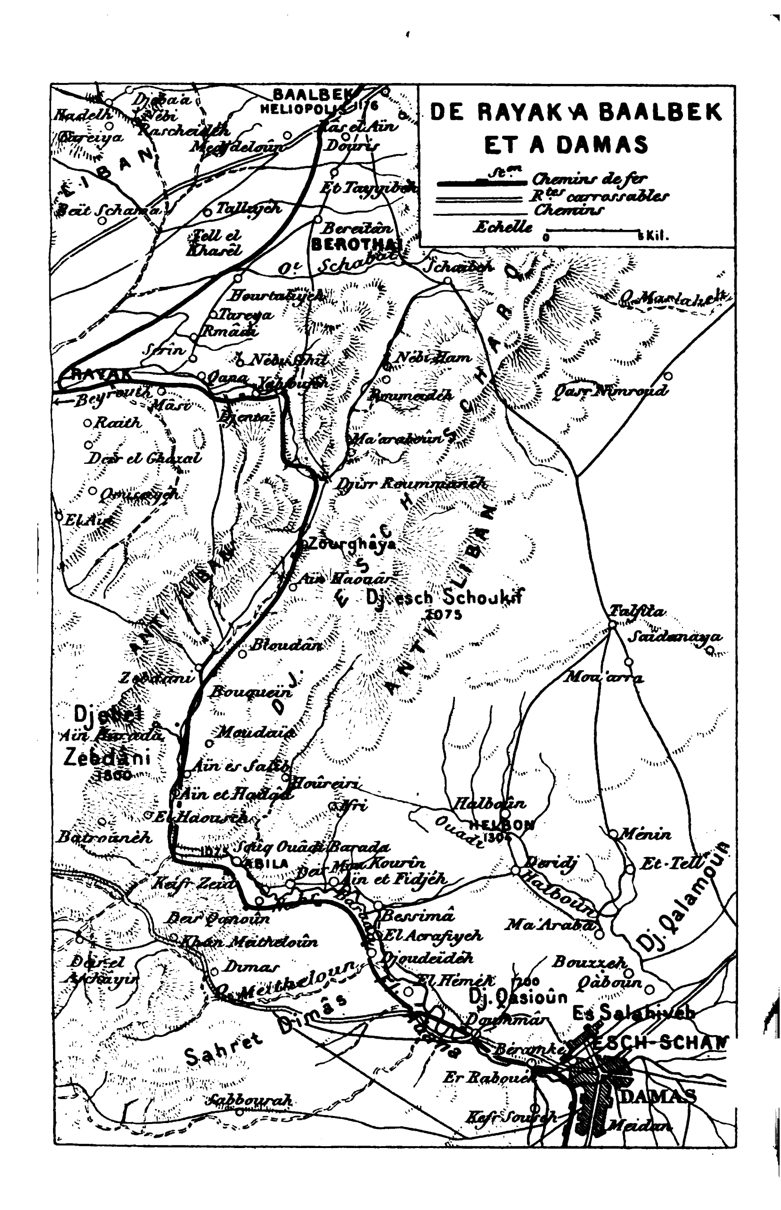
Saïd-Neïl, St., 56 km. On arrive aux confins du Liva du Liban. Au S. apparaît à l'horizon le grand Hermon.

Mouallaka, St., 52 km. Gros village musulman qui appartient déjà au Vilayet de Syrie, dans le Sandjak de Damas; aussi le vérificateur turc des passeports et *taskaréhs* ne tarde-t-il pas à se présenter à la portière du compartiment. A Mouallaka, la mission des Pères Jésuites entretient un orphelinat et une école. La mission anglaise y tient aussi une école primaire et secondaire.

Au N. de Mouallaka s'étend Zahléh, ville de 16.000 habitants tous chrétiens; elle appartient encore au Moutessarifiéh du Liban. Les maisons s'étagent sur les deux flancs d'une gorge profonde (950 m.) sillonnée par un torrent, *Nahr Bardân*, le Froid. Il descend du mont *Sannîn* (2.608 m.) qu'on a sous les yeux. Cette ville fort industrieuse sert de résidence à un évêque grec catholique et à un évêque grec non-uni. Les Pères Jésuites y ont une mission avec une école. La mission anglo-syrienne y est également active. En 1860, les Druses et les Métouélis (*V.* p. 14) s'emparèrent de cette ville et en firent le quartier général de leurs luttes contre les Maronites. Les chrétiens eurent alors beaucoup à souffrir. Les vins de Zahlé sont très renommés.

Au N.-E. de Zahlé se trouve un village du nom d'*el Kerak Noûah*, le Château de Noé. La mosquée dédiée à ce patriarche renferme un sarcophage d'une grandeur colossale; il passe pour le tombeau de Noé. Le village est visible de la plaine près de Rayak.

Le chemin de fer coupe ensuite de l'O. à l'E. la *Béqaa*, Dépression ou vallée large (572 m.). C'est l'ancienne **Coelésyrie**,


DE RAYAK A BAALBEK
ET A DAMAS
Sta.
Chemins de fer
Rtes carrossables
Chemins
Echelle
0
5 Kil.
BAALBEK
HELIOPOLIS
1176
Ras el Aïn
Douris
Et Tayyibeh
Bereitân
BEROTHA
Schaibeh
Hourtabiyeh
Tareya
Rmâdi
Serîn
Nebi Schit
Nebi Ham
Qana
Yahfoufeh
RAYAK
Beyrouth
Masr
Djenta
Roumeidîh
Raith
Ma'arabûn
Deir el Ghazal
Djisr Roummâneh
Qmeseyeh
El Aïn
Zourghâya
Aïn Haouâr
Dj. esch Schoukif
2075
Bloudân
Zebdâni
Bouqueïn
Djebel
Zebdâni
1800
Aïn Barada
Maudaïa
Aïn es Saheb
Houreira
Aïn el Hadâd
Afri
El Haouch
Batrouâneh
Souq Ouâdi Barada
1075
ABILA
Keifr Zeit
Der Moukourîn
Aïn et Fidjéh
Bessimâ
El Acrafiyeh
Djoudeidéh
Dear Qanoûn
Khan Meithelouûn
Dimas
Dar el Achaïyir
El Hémêh
1100
Dj. Qâsioûn
Dimâs
Sahret
Doummâr
Es Salahiyeh
ESCH-SCHAM
Bérankeh
Er Rabouêh
DAMAS
Sabbourah
Kefr Souseh
Meidan
Talfita
Saidanaya
Mou'arra
Halbouîn
HELBON
1305
Ouadi
Menin
Deridj
Et-Tell
Halboun
Dj. Qalamoun
Ma'Araba
Bouzzeh
Qâboun
Qasr Nimroud
Q. Maalah
Tallayeh
Tell el Kharêl
Baït Schama
Djebaa
Nebi
Raschaideh
Meddeloûn
Hadeth
Sareiya
LIBAN
ANTI LIBAN
DJ. ESCH SCHARQI

la Syrie Creuse, qui sépare comme par un immense fossé les deux chaînes de montagnes parallèles, le Liban et l'Antiliban.

La Cœlésyrie proprement dite, la *Béqaa,* s'étend sur une longueur de 112 km. depuis le lac *Homs,* l'ancienne **Emèse** au N., jusqu'à la hauteur d'*Hasbeya* au pied de l'Hermon, marquée par les deux pics bien visibles de *Tomât Niha,* les Jumeaux (1.860 m.). Le mot de Cœlésyrie reçut souvent une extension beaucoup plus grande, excluant néanmoins toujours la Phénicie. A l'époque des Séleucides, elle comprenait la vallée de l'Oronte, celle du Léontès et le territoire de Damas. C'est dans ce sens que les livres des Machabées (I M., X, 69 ; — II M., III, 5, 8) prennent la « province de Cœlésyrie. »

Le sol est formé d'une terre noire-rougeâtre, très riche en humus. Si la plaine était bien cultivée, elle serait encore aujourd'hui, comme elle l'était à l'époque romaine, un grenier d'abondance.

On traverse ensuite le *Nahr el Leitani*, l'ancien **Léontès**. Ce fleuve prend sa source près de Baalbek, non loin de celle du *Nahr el Asi*, l'ancien **Oronte**, et se jette à la mer au N. de *Soûr*, l'ancienne Tyr.

Rayak, St., 66 km., 30 min. d'arrêt, Buffet. Le train venant d'Alep par Baalbek et celui qui vient de Damas se rencontrent à cette gare avec celui de Beyrouth. Les voyageurs pour Baalbek changent de train. (De Rayak à Baalbek, *V.* Voyage XXVI).

De Rayak la ligne monte dans l'Antiliban à travers la gorge étroite du *Ouâdi Yahfoufah,* dont le fond est tapissé d'églantiers, de chênes, de platanes.

Au N., sur le sommet d'une montagne qui fait face à *el Kérak Noûah,* les musulmans vénèrent un autre sarcophage aux dimensions colossales. D'après la légende, c'est le tombeau de Nébi Schiit, le prophète Seth, 3[e] fils d'Adam. Ces sarcophages rappellent le fameux lit de fer d'Og, roi de Basan, un des derniers descendants des géants. (Deut., III, 11).

Yahfoufah, St., 78 km. Village de ce nom au N. de la gare. La voie prend la direction du S., puis du S.-E., jusqu'au *Djisr Roummânéh,* pont de la Grenade, construction romaine d'une seule arche (1.321 m.). Elle atteint bientôt la ligne de partage des eaux (1.405 m.).

Zerghaia, St., 87 km. (1.370 m.). C'est une antique localité comme le prouvent les sarcophages trouvés dans des tombeaux creusés dans le roc et une colonne portant une inscription chrétienne mutilée. La ligne fléchit au S.-O., laissant à g. le pic du *Djêbel Schoukif* (2.075 m).

Zebdâni, St., 98 km. 1/2 (1.115 m.). Cette ville compte 6.000 à 7.000 habitants dont la moitié est chrétienne ; elle est le chef-lieu d'un *Kada* et possède une petite garnison. Il y a aussi une école russe. Les pommes, les raisins et d'autres fruits de Zebdâni sont renommés.

Au km. 103, on aperçoit à dr., dans une gorge, l'Aïn Baradâ, source qui forme aussitôt un petit lac couvert de nénuphars et

de roseaux. Elle déverse ses eaux dans la rivière côtoyée depuis quelque temps par le chemin de fer, et lui donne son nom, *Nahr Baradâ*. La rivière resserrée au fond d'une gorge étroite forme çà et là de belles cascades à plusieurs étages formés de gigantesques rochers. Une Compagnie belge a installé des turbines au km. 111, pour la création d'un tramway électrique à Damas.

Et Téquiéh, Halte, 112 km. La voie ferrée traverse la rivière, passe sous un petit tunnel et arrive, à l'extrémité d'une gorge, à **Souk Ouâdi Baradâ**, St., 116 km. C'est l'ancienne **Abila**, capitale d'Abilène, dont, selon saint Luc (III, 1), « Lysinias était tétrarque la 15e année de Tibère. »

En 1737, Pocoke y découvrit une inscription grecque dédiée par un affranchi « de Lysinias tétrarque, » au « Salut d'Auguste. » Cette dernière formule ne peut s'appliquer qu'à Tibère ou à Livie. (*V.* Beurlier, *D. B. V.*, IV, 46). Sur le flanc de la vallée, on a taillé une route avec un tunnel. A l'entrée de celui-ci, une inscription latine gravée sur le rocher et visible du train, dit que Marc Aurèle et Vérus firent construire cette voie « *impendiis* Abelinorum. » Au-dessous de cette route, qui surplombe la vallée de 30 m., on remarque deux anciens aqueducs.

L'an 38 de notre ère, Caligula donna à Agrippa Ier la tétrarchie de son oncle Philippe, avec la province d'Abilène. Au ve s., Abila était le siège d'un évêché. Une foire annuelle, *Souk* en arabe, avait réuni les chrétiens du pays en cette ville, l'an 634, lorsqu'une armée musulmane survint à l'improviste, tailla les chrétiens en pièces et saccagea la place. Depuis lors, elle n'est plus connue que sous son nom actuel. Cependant, l'ancien nom, Abila, ne s'est pas perdu complètement. Sur la montagne qui se dresse au S.-O. du village, un tombeau porte encore le nom de *Habîl*, dont la légende musulmane fait le sépulcre d'Abel, fils d'Adam. A côté du *Oueli* qui recouvre le *Kabr Habîl*, on voit les restes d'un petit temple. Anciennement Abila occupait les deux rives du torrent.

Deir Khanoûn, St., 119 km. Le pays devient de plus en plus pittoresque.

Aîn Figèh, St., 123 km. Ce nom provient du mot grec πηγή, source d'un fleuve. En effet, un peu au-delà de la gare, à g., une source jaillit avec impétuosité du fond d'une caverne ; son abondance est telle, qu'elle double le volume d'eau du Baradâ. Sur le plateau qui s'élève au-dessus de la grotte, on observe les vestiges de deux temples dont l'un est de construction cyclopéenne.

Aîn Fidjéh passa dans l'ancien temps pour la source du Baradâ. Edrisi affirme que les eaux qui arrosent la plaine de Damas viennent d'une source appelée *Aïn Fidjéh*. De son côté, Aboul-Féda dit que la source de la rivière de Damas jaillit sous le temple *el Fidgéh*. Le Baradâ débouche dans la plaine de Damas, traverse la ville après s'être ramifié en plusieurs branches et se perd dans le lac *Bahr el Ateibéh*, à 20 km. à l'E. de la ville. C'est à cette rivière que Damas doit son existence et sa prospérité ; aussi, les anciens appelèrent-ils cette eau **Chrysorrhous**, fleuve d'or, parce qu'il répand partout la richesse sur son passage.

Abana. Le Nahr Baradâ est sans contredit l'Abana de la Bible. Naaman, général des armées syriennes, vint de Damas auprès d'Elisée pour lui demander la guérison de sa lèpre. Le

prophète lui recommanda de se laver sept fois dans les eaux du Jourdain. L'officier répliqua avec dédain : « Est-ce que l'Abana et le Pharphar, fleuves de Damas, ne sont pas meilleurs que toutes les eaux d'Israël, pour que je m'y lave et sois purifié ? » (IV R., V, 12). Le Pharphar est le *Nahr el Ouadj*, à 13 km. au S. de Damas. Un de ses anciens affluents porte encore le nom de *Nahr Barbar*.

Au v[e] s., Etienne de Byzance appelle le fleuve de Damas Bardinès, et la Version arabe de la Bible rend le nom hébreu *Abana* par *Barda*. Le nom de *Nahr Banias*, que porte une des ramifications du *Nahr Baradâ* à l'E. de la ville, semble bien être une réminiscence du nom biblique du fleuve.

Helbon. A 10 km. au N.-E. d'El Figéh, se trouve le village de Halboûn, l'**Helbon** dont les vins, d'après Ezéchias (XXVII, 18), étaient envoyés sur les marchés de Tyr. D'après Strabon, les rois de Perse préféraient les vins de **Chabylon** (Helbon) à ceux de toute autre provenance (*V.* Robinson, *B. R.* III, 471).

Jedeydéh, St., 130 km. La vallée s'élargit de temps en temps et se couvre de jardins, tandis que les hauteurs se couronnent de villas.

Haméh, St., 134 km. La route de Beyrouth suit de nouveau la même direction que le chemin de fer.

Doummar, St., 137 km. (726 m.). Lieu de villégiature. La vallée s'ouvre largement, et soudain apparaît Damas avec ses nombreux minarets au milieu d'un oasis de verdure. A g. se dresse le *Djêbel Kasioûn* (1.200 m.), au pied duquel s'étend *es Salahiyéh* (20.000 habitants), considéré comme un faubourg de Damas.

Damas-Béramké, St., 144 km. (697 m.). Les voyageurs descendent d'ordinaire à cette halte, qui est voisine des hôtels européens et des quartiers à visiter. La ligne contourne la ville à travers de magnifiques jardins, et, à l'extrémité d'un long faubourg, le *Midân* ou *Meidân*, elle aboutit à la station principale de **Damas-Midân**, 147 km.

DAMAS.

A la gare de Damas-Béramké stationnent toujours de nombreuses voitures. On fait bien de fixer d'avance avec le cocher le prix de la course, qui peut varier de 1 à 2 bischliks (0 fr. 60 à 1 fr. 20) suivent la longueur de la route à parcourir. Une voiture prise à l'heure coûte un demi-medjidiéh, 2 fr. 10.

Au sortir de la gare, on passe entre une belle caserne à g. et un champ de manœuvre à dr. Puis on contourne à dr. les grands bâtiments du *Tekkiyéh*, dont les salles sont couvertes de coupoles et la mosquée flanquée de deux minarets effilés à la turque. Le sultan Sélim fit construire cet édifice en 1516, pour y héberger les pèlerins de La Mecque. Aujourd'hui il sert de résidence aux derviches. On longe ensuite le Baradâ, dont les

rives sont occupées par des cafés, et l'on arrive devant les hôtels *Victoria*, *d'Orient* et *de Damas* près de la place du Sérail.

Renseignements.

Damas, vue des hauteurs, captive le regard par son site enchanteur. Mais elle perd singulièrement de son prestige lorsqu'on y pénètre et qu'on la parcourt en détail. La plupart de ses rues sont étroites, tortueuses et mal entretenues. Les édifices publics, les mosquées, les médréséhs et les caravansérails offrent, il est vrai, les plus beaux spécimens de l'art arabe. Partout aussi on rencontre de nobles vestiges de grandioses monuments grecs, romains et byzantins; mais à chaque pas éclate l'incurie de l'administration. Les maisons les plus riches affectent presque toutes un aspect misérable au dehors. En revanche, si l'on obtient la permission de les visiter, (ce qui peut se faire pour quelques habitations de chrétiens riches ou de banquiers juifs), on s'aperçoit bientôt que ce sont des maisons princières, où s'étalent une opulence et un luxe dignes des *Contes des Mille et une Nuits*. Les nombreux et vastes bazars sont remarquables par leur variété et leur originalité. Les denrées de luxe, confiserie, parfumerie, soierie, argenterie qui s'étalent de préférence, attestent la richesse de la ville.

Les grands bazars, et même la plupart des petits, se ferment une ou deux heures avant le coucher du soleil. Les boutiquiers, qui ont passé la journée dans une atmosphère viciée, s'empressent d'aller respirer le bon air dans les cafés-concerts des splendides jardins qui bordent le Baradâ. Ils s'y prélassent une bonne partie de la nuit. Aussi n'ouvrent-ils leurs magasins que deux ou trois heures après le lever du soleil. Avec les étrangers, les marchands font souvent des prix exorbitants; mais ils ne s'offensent pas si l'on offre la moitié du prix proposé. Acheteurs et vendeurs finissent toujours par s'entendre.

Un guide est indispensable au voyageur qui veut parcourir la ville, même un caouas de l'hôtel ou du consulat est souvent fort utile lorsqu'on désire visiter la grande mosquée à son aise. Autrefois, la population de la ville avait un si mauvais caractère que *Schami, Schoumi*, Damasquin, Coquin, était devenu proverbial. Aujourd'hui, cependant, on peut circuler partout sans être molesté.

Consulats. L'Allemagne, l'Autriche, l'Espagne, les Etats-Unis, la France et la Russie sont représentés à Damas par des consuls.

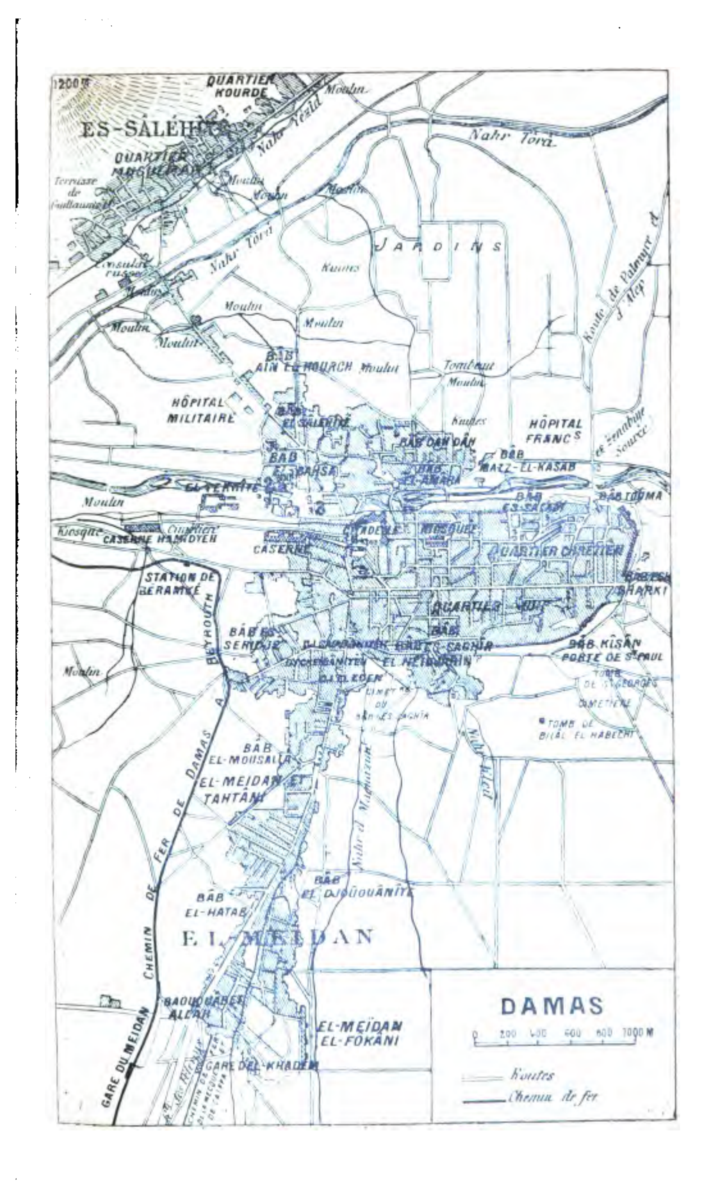
Poste et Télégraphe. La poste turque et le télégraphe international se trouvent au N. de la place du Sérail, dans le voisinage des hôtels.

Le Quartier chrétien est situé à l'extrémité orientale de la ville, principalement au N. de la rue Droite; le quartier israélite, au S.-E. de cette même voie.

Histoire.

Damas est appelée en hébreu Damméséq [1], Demeure de l'arrosage. Les Arabes la nomment *Dimaschq es Scham*, nom qui répond à l'*Aram*

1. II R., VIII, 5, 6.



QUARTIER KOURDE
ES-SÂLÉHIYÉ
Nahr Yezid
Nahr Tôra
JARDINS
Route de Palmyre et d'Alep
HÔPITAL MILITAIRE
HÔPITAL FRANÇS
BAB AÏN EL MOURCH
Tombeau
Moulin
BÂB BAZZ-EL-KASAB
BÂB TOUMA
BÂB ES-SALÂM
CASERNE HAMIDYEH
CASERNE
Kiosque
STATION DE BÉRAMKÉ
QUARTIER CHRÉTIEN
BÂB ESH SHARKI
QUARTIER JUIF
BÂB KÎSÂN
PORTE DE S^T PAUL
TOMB DE BILÂL EL HABECHI
CIMETIÈRE
EL-MEÏDAN TAHTÂNI
EL-MEIDAN
EL-MEÏDAN EL-FOKANI
BÂB EL-HATAB
BÂB EL-MOUSALLA
CHEMIN DE FER DE DAMAS A BEYROUTH
GARE DU MEIDAN
GARE DEL-KHADEM
DAMAS
0 200 400 600 800 1000 M
Routes
Chemin de fer

Dammèsèq de la Bible [1]; Aram, pays haut ou pays des Araméens, représente la Syrie et c'est par ce terme que la Vulgate a rendu le mot Aram. *Es Scham,* pays de gauche, représente également la Syrie, comme l'*Yémen,* la droite, signifie l'Arabie Heureuse. Cependant, les Arabes ne nomment habituellement cette ville que par le simple nom de *es Scham;* car ils se plaisent à donner à la capitale le nom du pays. C'est ainsi que Le Caire, *el Qahira,* est désigné par *Masr,* l'Egypte, et Bosra, par *Eschqi Scham,* l'ancienne Gauche ou Syrie.

L'histoire de Damas est aussi ancienne que celle de la Syrie. Son merveilleux site est un de ceux qui semblent avoir été de tout temps destinés à l'emplacement d'une ville. C'est ce qui explique pourquoi les rabbins attribuent la fondation d'Aram Dammèsèq à Us, fils d'Aram et petit-fils de Sem [2].

Quoiqu'on ne sache rien de précis sur l'origine de celle qu'on appelle à juste titre « la Perle ou l'Œil de l'Orient », Abraham a dû la rencontrer sur son chemin de Mésopotamie en Palestine. Le fait qu'Eliézer, son serviteur, était de Damas [3], autorise l'historien païen, Nicolas de Damas, à dire qu'Abraham s'était arrêté quelque temps près de cette ville [4]. L'Ecriture sainte, d'ailleurs, nous apprend d'une manière positive que le patriarche poursuivit le roi Chodorlahomor et ses alliés jusqu'au N. de Damas [5].

Sur les pylônes de Karnak, elle figure sous le nom de *Timsqu* ou *Dimasqu* parmi les villes conquises par Touthmès III, et les tablettes de Tell Amarna nous apprennent que XIV à XV s. av. J.-C., *Dimasca,* vassale d'Egypte, fut attaquée par les Hittites [6].

David, après avoir vaincu les Philistins et les Moabites, fit la guerre à Adazer, roi de Soba; puis il fondit sur Damas dont les habitants volaient au secours de leurs voisins. Il leur tua 22.000 hommes, laissa une garnison dans la place et assujettit toute la Syrie à un tribut [7]. Sous le règne de Salomon, Razon, général d'Adarézer, se fit proclamer roi de Damas et ne songea qu'à se venger des Hébreux [8]. Telle était la puissance de ce royaume, que le roi d'Israël et celui de Juda se disputaient l'amitié de Benhadad Ier, successeur de Razon.

Vers l'an 901, Benhadad II fut vaincu deux fois par Achab, roi d'Israël, et fait prisonnier à Aphec. Dans le traité de paix, il fut stipulé que les Israélites auraient à Damas un quartier en propre [9]. C'est peut-être ce même quartier que les Juifs occupaient aux temps apostoliques et où ils habitent encore aujourd'hui.

Sous le règne de Joram, petit-fils d'Achab, Naaman vint à Samarie demander au prophète Elisée la guérison de sa lèpre. Un jour que le même prophète se trouvait près de Damas, Benhadad II, souffrant d'une grave maladie, lui envoya Hazaël, un de ses officiers, pour le consulter sur sa guérison. L'homme de Dieu prophétisa la mort du roi, l'élévation d'Hazaël au trône et la haine que ce dernier exercerait contre le peuple de Dieu. En effet, peu après, Hazaël assassina le roi, usurpa le trône et inaugura son règne par la guerre contre Joram, puis contre Jéhu. Celui-ci implora le secours de Salmanassar II. Le roi assyrien accourut s'emparer de Damas et la rendit tributaire. Avec Benhadad III (836), commença la décadence de Damas. Le roi d'Assyrie, Rammanirar III, dévasta la ville. Puis, lorsque Rasin II menaça Jérusalem, Achaz implora le secours de Téglathphalasar III (733). Le monarque assyrien s'empara de Damas (*Imîrisce,* forteresse de Syrie), après un siège de deux ans, tua Rasin et transporta les habitants à Kir, comme Amos et Isaïe l'avaient prédit. Damas s'était à peine relevé de ce désastre qu'Holopherne, général de Nabuchodonosor (Assurbanipal), vint ravager ses campagnes [10].

Malgré tant de catastrophes, Damas était de nouveau une ville impor-

1. *Id.* — 2. A. J., VII, v, 2. — 3. Gen., XV, 2. — 4. *V.* A. J., I, VII, 2. — 5. Gen., XIV, 15. — 6. Conder, *op. cit.*, 16, 20. — 7. II R., VIII, 5, 6. — 8. III R., XI, 25. — 9. IV R., XVI, 9. — 10. Jud., II, 27.

tante au temps de la domination des Perses [1]. Tombée au pouvoir de Darius, elle passa à celui d'Alexandre le Grand, puis des Séleucides. Vers l'an 111 av. J.-C., elle devint la capitale d'Antiochus de Cyzique et fut ensuite gouvernée tour à tour par plusieurs rois éphémères qui s'en disputèrent la possession, jusqu'à ce qu'Arétas Philhellène, roi des Arabes, fut invité par la garnison à prendre possession du trône. Ce roi nabathéen fonda une dynastie qui accepta la suzeraineté romaine en 64 av. J.-C. [2]. et se perpétua jusqu'en 105 ap. J.-C.

C'est dans cette période, l'an 34 de notre ère, qu'eut lieu sur le chemin de Damas la conversion de Saul, muni d'instructions pour la synagogue de la ville. Les Juifs formaient alors une colonie importante et jouissaient d'une grande influence sur l'éthnarque qui gouvernait la ville au nom d'Arétas III Philodème, ou Arétas Aenéas (7 ans av. à 40 ans ap. J.-C.). C'était le beau-père d'Hérode Antipas. Aussi pouvaient-ils compter sur l'appui de ses troupes. Saint Paul devait lui-même en faire l'expérience au péril de sa vie.

Sous Néron (54-68), les païens de la ville égorgèrent les Juifs par trahison dans le gymnase bâti par Hérode. Josèphe, qui aime à grossir les chiffres, dit que 10.000 Israélites tombèrent victimes de cet horrible complot; il ajoute que les païens eurent soin de cacher le drame à leurs femmes, parce que la plupart étaient gagnées à la religion judaïque [3]. Trajan réunit la ville à la province romaine de Syrie, l'an 105. A cette époque (104), la tribu arabe des Ghassanides vint de l'Yémen s'établir dans le Hauran et ne tarda pas à embrasser le christianisme. Un de ses membres, Marius Julius Philippe, devint empereur romain de l'an 244 à 249 et octroya à Damas le titre de colonie romaine. D'après l'opinion commune au temps d'Eusèbe, cet empereur appartenait à la religion chrétienne.

La bonne semence jetée par saint Paul au sein de la capitale leva à son tour et produisit des fruits. Aussi voyons-nous Magnus, métropolitain de Damas, assister au concile de Nicée (325) avec sept de ses suffragants. Après avoir beaucoup souffert des luttes entre Héraclius et Chosroës, Damas passa sous le joug des musulmans. Saint Epiphane [4] s'était déjà plaint que la Syrie fût le berceau des hérésies des Nazaréens et des Ebionites. A l'arrivée des nouveaux conquérants, les Arabes des frontières s'empressèrent de renier le christianisme pour embrasser l'islàm. Ils contribuèrent même à la défaite des armées chrétiennes sur les bords du Yarmouk, comme à la prise de Damas. Abou Obeidah et Khaled, généraux du calife Omar, assurèrent cependant aux chrétiens le libre exercice de leur culte.

Le calife Moaouréh, fondateur de la dynastie des Ommiades, transféra le siège de son gouvernement à Damas (661). Mais après la mort de Mérouan II, son successeur, Abou Abbas, chef des Abbassides, s'empara du trône et choisit Bagdad pour capitale (750). Au milieu des révolutions sanglantes dans lesquelles s'abîmait l'empire des Abbassides, Damas, comme Bagdad, tomba successivement au pouvoir d'Ahmed, le premier prince toulounide, puis des Akchidites et ensuite des Fatimites d'Egypte En 1074, Azig, Turk Seldjoukide, devint maître de la ville.

Baudouin II (1126) remporta une victoire douteuse sur Togtekin sous les murs de Damas, sans pouvoir se rendre maître de la ville. Sous le calife Moudjir ed Dîn (1148, Conrad III, empereur d'Allemagne, Louis VII, roi de France et Baudouin III, roi de Jérusalem, échouèrent à leur tour devant Damas, par suite de la trahison des barons de Syrie, dit-on.

Nour ed Dîn, sultan d'Alep, se rendit maître de Damas en 1158. Saladin fit échouer, par sa vigilance, une nouvelle tentative des Francs en 1177. Damas était alors le grand centre commercial, industriel et scientifique

1. Strabon, XVI. — 2. A. J., XIV, II, 3. — 3. A. J., XVIII, V, 1, 3. — 4. *Adv. Haer.*, h. XXIX, 1 et XXX, 2.

de la Syrie. Elle possédait une école de médecine et un observatoire astronomique sur le *Djébel Kasioun*.

Prise par les Mongols sous la conduite de Houlaqou, petit-fils de Dinguis-Khan (1260), elle tomba peu après au pouvoir des Kotous, prince des Mameluks d'Egypte, d'origine tcherkesse. Son successeur, Bibars Bendoukdar, restaura la citadelle. Plus tard, les Tartares ravagèrent, la ville, une 1re fois en 1300 sous le chef Ghazzen-Khan, et une 2e fois en 1401, sous Timour Lenk. Celui-ci, après avoir écrasé l'armée égyptienne, livra la ville aux flammes et fit passer au fil de l'épée toute la population, à l'exception de quelques armuriers et potiers-émailleurs qui furent emmenés à Samarkand et à Khorassan. C'est ainsi que Damas perdit ses célèbres fabriques de lames et de céramique. Aussi Timour Lenk n'est-il connu à Damas que sous le nom d'*el Ouahsch*, la bête féroce. A peine la ville s'était-elle relevée de ses ruines, que les Mameluks se la virent enlever par le sultan Sélim Ier (1510), qui l'incorpora à l'empire turc, dont elle fait encore partie.

Ibrahim Pacha s'empara de Damas en 1832; mais en 1840, son père, Méhémet Ali, fut obligé de la restituer au sultan de Stamboul.

Une des plus tristes pages de l'histoire de Damas est celle des massacres des chrétiens en 1860, du 9 au 11 juillet. Exaltés par la rébellion des Indiens contre les Anglais, les musulmans attaquèrent le quartier chrétien et le réduisirent en cendres. Plus de 6.000 chrétiens furent froidement égorgés, tandis que d'innombrables jeunes femmes et jeunes filles furent enfermées dans les harems des bourreaux, réduites au plus honteux des esclavages. Un grand nombre de chrétiens purent se sauver en se réfugiant dans les consulats ou dans le palais d'Abd el Kader qui, avec ses Algériens, brava le fanatisme de ses féroces coreligionnaires, pour arracher à la mort 1.500 personnes. Pendant ce temps, la garnison fraternisait avec la populace. Les massacres se répétèrent dans les montagnes du Liban, où les Druses donnèrent libre cours à leur haine séculaire contre les Maronites. L'expédition française en Syrie décida un grand nombre de Druses à se retirer dans le Hauran.

Etat actuel.

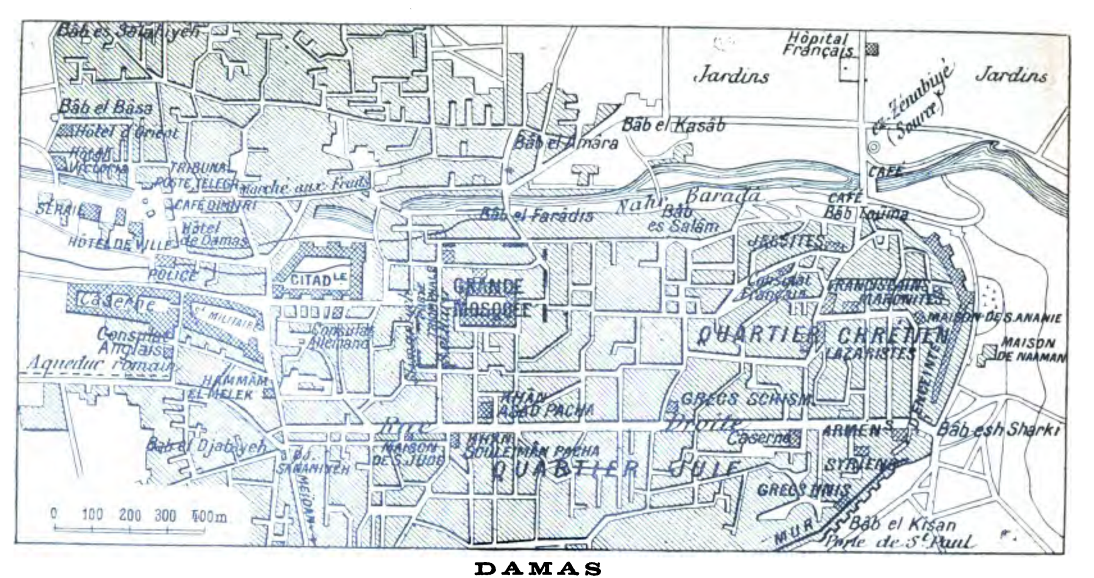
Damas est le chef-lieu du Vilayet de Syrie et, d'après son rang, la 5e ville de l'empire ottoman. Elle est la résidence d'un Ouâli ou gouverneur général, et d'un Mouschir, commandant d'un corps d'armée turque.

Population. Damas, y compris le faubourg d'es Salahîyéh, compte une population d'environ 300.000 habitants, dont 35 000 sont chrétiens. Ceux-ci se répartissent comme il suit : Catholiques : Grecs, 12 à 15.000; — Syriens, 1.500; — Maronites, 1.500; — Arméniens, 700; — Latins, 500; — Chaldéens, 100. Schismatiques : Grecs, 16.000; — Arméniens, 400; — Syriens, 150. Les protestants s'élèvent au nombre de 500 et les Israélites à celui de 10.000. Les musulmans comptent 235.000 âmes.

Ecoles et Etablissements de bienfaisance :

1° Le couvent de Saint-Paul des Pères Franciscains de Terre sainte, avec église paroissiale latine et école pour les garçons.

En 1233, le pape Grégoire IX envoya des Frères Mineurs à Damas avec une lettre pour le calife de Syrie. (Sbaraglia, *Bull, franc. I, 93*). Dès l'année 1289, deux disciples de saint François d'Assise y souffrirent le martyre. Puis en 1368, seize d'entre eux furent jetés dans les fers, et mis à mort après cinq mois de souffrance. (Barthélémy de P., *Conf. I*). Vers



DAMAS

Partie centrale ou ville ancienne.

1557, trois Religieux franciscains de la province Basilicate en Italie furent envoyés dans cette ville par le Père Gardien du Mont Sion. Ils furent livrés aux gamins qui les lapidèrent; après quoi ils eurent la tête tranchée. Au temps de Quaresmius *(II, 661)*, leur tombe était encore l'objet de la vénération du peuple chrétien. En 1668, les Franciscains achetèrent une église des Maronites, et 50 ans plus tard, ils en bâtirent une autre avec un couvent. Tout fut détruit en 1860, pendant le terrible massacre, dans lequel huit Franciscains, sept Espagnols et un Tyrolien, périrent héroïquement au pied de l'autel. Les Pères Capucins qui résidaient autrefois à Damas, ont abandonné la ville après la mort tragique du P. Thomas et de son serviteur Ibrahim Amarab, le 5 février 1840.

2° Les Sœurs de S. Vincent de Paul desservent l'hôpital français et tiennent un orphelinat et une école pour les filles.

3° Les Pères Lazaristes dirigent un grand collège.

4° Les Pères Jésuites occupent une résidence.

5° Les Sœurs *Mariamât* ou du S.-Rosaire ont une école pour les filles.

6° Les Grecs catholiques possèdent, avec l'église-cathédrale, un séminaire patriarcal, une école pour les garçons et une autre pour les filles.

7° Les Grecs non-unis possèdent également une cathédrale et plusieurs écoles. Les autres rites ont tous ouvert une école dépendante de leur église paroissiale.

8° La mission protestante anglo-syrienne entretient un hôpital privé avec une école. La mission américaine et la mission irlandaise ont installé chacune une petite école.

9° La municipalité de Damas a fait construire un hôpital général du côté de la gare de Béramké, et un hôpital pour les lépreux dans la maison dite de *Naaman*. Des 240 mosquées et oratoires attenant aux *médréséh* ou écoles, la plupart sont délabrés ou tombés en ruines ; 70 d'entre eux sont encore fréquentés par les musulmans.

Visite de la Ville.

Nous divisons la visite de la ville en trois excursions qu'on peut faire en voiture. La 1re commencera à la place du Sérail, d'où l'on se rendra à la grande mosquée, ensuite, par la rue Droite, à Saint-Ananie, à la tour Saint-Paul, avec retour à la place du Sérail par le N. de la ville. La 2e, à *el Salahiyéh* au N. La 3e, de la place du Sérail à la gare du Midân au S.

Première Excursion.

A travers les bazars. En face des hôtels *Victoria* et *d'Orient*, et près du nouveau Sérail, on rencontre une vaste place sous laquelle passe le Baradâ. Entre le palais de la municipalité, *el Belediyéh*, à l'O. et le café-restaurant Dimitri à l'E., coule une belle fontaine à jet d'eau. Tout auprès, on a élevé un monument commémoratif de la construction de la ligne du Hedjaz ; mais il est resté inachevé. Au S. de la place apparaît l'ancien **Sérail**.

Arrivé à l'angle de la mosquée *Djamia es Sandjaktar* à l'E., on tourne vers le S., laissant à g. le *Souk Souroudjiéh*, bazar des Selliers. La citadelle, *el Qalâah*, qui ne mérite guère d'être visitée, s'ouvre à g., flanquée de puissantes tours carrées et de machicoulis. Elle est en grande partie masquée par des bazars construits par-dessus ses fossés.

Cette forteresse de forme irrégulière mesure 250 m. sur 160 et occupe l'angle N.-O. de l'ancienne enceinte. Elle semble remonter au delà de l'époque romaine, mais elle a été remaniée plusieurs fois, entre autres par Bibars Bendoukdar en 1262, et par les Turcs au XVIe s. Aujourd'hui elle est dans un état pitoyable, à l'intérieur surtout.

On laisse à dr. le bazar des fripiers, *Souk el Koumêlé*, marché aux Poux, puis le Sérail militaire, où, en novembre 1898, furent logés l'empereur et l'impératrice d'Allemagne, et l'on entre à g. dans le grandiose bazar *des Grecs*, *Souk el Arouâm*, qui plus loin porte le nom de *Souk el Amidiyéh*. Détruit par un incendie en 1893, il fut reconstruit avec une couverture métallique qui repose sur des arceaux en fer. D'élégants magasins de soieries, tapis, armes, antiquités, confiseries, pâtisseries, etc., bordent cette belle et large rue jusqu'à la mosquée, sur une longueur de 500 m.

Grande Mosquée.

La mosquée des Ommiades, *Djamia el Oumâoui*, est une ancienne basilique chrétienne, qui elle-même a été construite avec les matériaux d'un temple païen.

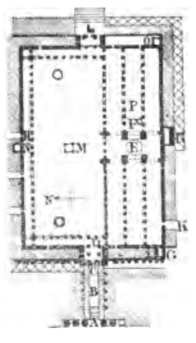
Rimmon était la principale divinité de Damas, comme nous l'apprend Naaman. Après avoir été miraculeusement guéri de la lèpre, dans les eaux du Jourdain, le général syrien assura Elisée qu'il n'adorera plus d'autre Dieu que celui d'Israël. « Toutefois, ajouta-t-il, que Jahvé pardonne ceci à ton serviteur, quand mon maître (*le roi*) entrera dans le temple de Remmon, pour y adorer et qu'il s'appuiera sur ma main, je me prosternerai aussi dans la maison de Remmon : daigne Jahvé pardonner à ton serviteur, lorsque je me prosternerai dans la maison de Remmon ! » Elisée lui dit : « Va en paix. » (IV R., V, 18).

Rimmon en hébreu signifie *grenade*. Mais ici ce nom représente la divinité assyro-babylonienne *Rammân*, de la racine Ramâmu, *la foudre*. En effet, Rammân est figuré sur les sceaux armé de foudres, et, à l'époque gréco-romaine, le temple de Damas était dédié à Jupiter. Hadad est un nom spécial de Rimmon, représenté avec le même idéogramme dans les écritures cunéiformes. (Price, *D. B. H, IV, 284*). De là, le nom de Hadad-Rimmon porté par une ville de la plaine de Mageddo (Zach., XII, 11). Cela explique aussi pourquoi plusieurs rois de Damas, qui étaient en même temps grands prêtres, s'appelaient Ben (fils de) Hadad.

Temple. Le temple était entouré d'une 1re enceinte carrée d'environ 300 m. de côté, formée de grands blocs à taille lisse. En entrant du *Souk el Hamidiyéh* dans la rue *Slimaniyéh* qui court parallèlement au *Souk el Harîr*, bazar des Soieries, on en voit de beaux vestiges d'une hauteur de 2 à 4 m., qui servent de fondements à des maisons arabes. A l'extrémité S.-E. de la

rue, l'enceinte se retourne à angle droit vers l'E. Elle se retrouve dans la 2ᵉ rue à l'E. et la 2ᵉ au N. de la mosquée. Cette 1ʳᵉ enceinte renfermait sans doute le bois sacré.

Portes triomphales. A l'E. et à l'O. de la mosquée subsistent de grandioses débris de deux portes triomphales, qui s'ouvraient dans la 2ᵉ enceinte du temple. A l'extrémité du *Souk el Hamidiyéh* se dressent encore 4 superbes colonnes corinthiennes sur 6 (A). Leurs chapiteaux et l'architrave richement décorés de sculptures dépassent en hauteur les maisons dans lesquelles elles sont enclavées. L'entablement et l'arc sont couronnés d'un fronton.



Plan
de la Grande Mosquée.

On peut aisément voir la partie supérieure de ce majestueux monument, soit en montant sur la terrasse de la maison qui s'ouvre à dr., (au S.), soit du haut du minaret de l'angle S.-O. de la mosquée, dont on ne devrait pas manquer de faire l'ascension. A l'orient de la mosquée, dans la 1ʳᵉ rue qui se dirige du N. au S., quelques colonnes enclavées dans une maison sont les seuls restes de la porte orientale.

Portique du temple. De la porte triomphale, dont la base est enfoncée dans le sol, on descend quelques marches dans le *Souk el Koutoubiyéh*, bazar des Libraires, où la plupart des librairies arabes, jadis si florissantes, sont occupées par des savetiers (B). Une double rangée de colonnes corinthiennes, dont on voit cinq à dr. reliées entre elles par des arceaux, formaient un portique entre l'entrée monumentale et le sanctuaire. Il est vraisemblable qu'au N. et au S. du temple il existait un portique semblable, et que tous débouchaient dans une enceinte intérieure dont il reste encore un glorieux débris que chrétiens et musulmans ont respecté.

Porte méridionale du temple. Devant le transept méridional de la mosquée, en dehors de son axe, vers l'E. (R), se trouve une magnifique porte romaine à triple baie, en partie détruite et en partie ensevelie dans le sol. C'est par elle, dit Ibn Asaker, qu'après la prise de Damas entraient les musulmans et les chrétiens. Au-dessus de l'arcade centrale, les chrétiens ont adapté une inscription grecque qui dit : « Ta royauté, (ô Christ), est une royauté qui embrasse tous les siècles, et ta domination s'étend de génération en génération. » (Ps. CXLI, 13). La beauté et la richesse de ces portes et de ces galeries témoignent de la

magnificence de l'édifice auquel elles donnaient accès et qui s'élevait sur le croisement de leurs axes.

On peut voir le splendide entablement de cette dernière porte triple par une fenêtre carrée, à l'endroit où la rue qui longe le flanc méridional de la mosquée, commence à être couverte d'une toiture. On peut l'admirer davantage en montant sur la terrasse par-dessus le bazar des orfèvres.

Basilique chrétienne. L'empereur Arcadius, fils de Théodose (395-408), renversa le temple, pour construire avec ses matériaux une superbe basilique chrétienne, comme nous l'apprend une inscription trouvée à Damas. Elle était dédiée à saint Jean-Baptiste, et servait de cathédrale. A la prise de la ville par les musulmans, il fut stipulé entre vainqueurs et vaincus que la moitié occidentale de l'église resterait à l'usage du culte chrétien et que la moitié orientale serait affectée au culte de l'islam.

Le général Khaled Ibn Oualîd, qui assiégeait la ville à l'E., la prit d'assaut, pénétra dans son enceinte, pilla et massacra tout sur son passage. Pendant ce temps, les habitants rendirent la place au commandant en chef, Abou Obeïd, qui campait à l'O. et qui ignorait jusqu'alors le succès de son collègue. Il accepta les conditions fixées pour la reddition, savoir : de respecter la vie des habitants et de leur laisser leurs églises et leurs propriétés. Les troupes d'Abou Obeïd rencontrèrent celles de Khaled dans la rue Droite, en face de la basilique. On mit fin au pillage et au massacre et on reconnut comme conquise par les armes la moitié orientale de la ville et de la basilique, et comme rendue par capitulation l'autre moitié.

La Mosquée.

Histoire. Le calife Oualîd Ier (705-715) enleva aux chrétiens leurs droits sur la moitié de la basilique. Avec l'aide d'architectes grecs et une foule d'artistes accourus de Constantinople et de la Perse, il transforma le monument en mosquée. Celle-ci passait pour une des merveilles du monde. Incendiée en 1069, puis ravagée par Timour Lenk en 1401 et fortement endommagée par un nouvel incendie en 1893, elle fut successivement restaurée sans jamais recouvrer son ancienne splendeur.

Cour de la mosquée. A l'extrémité du bazar des Libraires (C), une triple porte, *Bab el Bérîd*, ouvre sur un vestibule soutenu par quatre colonnes antiques (D), et introduit dans une enceinte longue de 150 m. et large de 98, qui renferme une cour au N. et la mosquée au S. La cour est entourée sur 3 côtés par une galerie, dont les 47 arcades en fer à cheval reposent sur des piliers carrés qui ont remplacé d'anciennes colonnes de marbre. Une seconde galerie élevée sur la première donne sur les habitations des gens de service. La cour est ornée de trois édicules à coupoles, dont celle du milieu (M) recouvre la fontaine des ablutions.

Intérieur de la mosquée. La mosquée proprement dite a 131 m. de long, sur 38 de large dans œuvre. Le caractère du style basilical y est nettement accusé, et il est aisé de discerner ce qui reste du monument chrétien de Saint-Jean, *Mar Johanna*. Le transept a été conservé intégralement comme le démontre sa structure, sa belle fenêtre à trois baies et sa décoration. Dans la partie occidentale, les murs extérieurs à l'ouest et au midi, la cage de l'escalier qui sert de base au minaret de l'angle S.-O., ainsi que le mur d'enceinte extérieur orné de pilastres, appartiennent au monument chrétien. La grande nef avait originairement la même largeur (16 m.) et la même hauteur que le transept; les nefs latérales étaient de proportions plus restreintes. Les musulmans divisèrent l'édifice en trois nefs d'égale largeur et hauteur; la nef centrale resta en conséquence plus basse que le bras transversal. Puis, sur l'intersection des deux bras de la croix (E), on éleva une coupole de 12 m. de diam. avec une hauteur de 45 m. au-dessus du sol; elle repose sur quatre gros piliers revêtus de marbre. Le mur septentrional est percé de grandes arcades qui s'appuient sur des colonnes, aujourd'hui enclavées dans des piliers massifs, et par-dessus lesquelles court une rangée de fenêtres. A l'orient de l'édifice, l'abside fut démolie et le monument fut prolongé avec les mêmes mesures et dispositions qu'à l'occident. Le transept, tourné vers la Mecque, devint ainsi la partie principale.

Les deux rangées de colonnes corinthiennes qui divisent ce long bâtiment ont un caractère imposant. Leurs chapiteaux sont reproduits d'après ceux qui furent détruits par l'incendie de 1893. Elles ont 7 m. de hauteur et sont reliées entre elles par de grandes arcades cintrées. Celles-ci sont surmontées d'un mur percé par une série d'arcatures, sur lesquelles repose la charpente de la toiture richement décorée. Les *mirhâb*, celui du fond du transept surtout, les niches, *kiblé*, la chaire en bois de cèdre, les fenêtres, les inscriptions, les faïences peintes avec des couleurs délicates et pleines d'harmonie, des marbres précieux élégamment sculptés produisent partout des effets ravissants. Le mur septentrional du transept est couvert à l'intérieur et à l'extérieur de beaux fragments de mosaïques.

A l'E. du transept, entre la 3e et la 4e colonne de la rangée méridionale (P), un bel édicule en marbre blanc, couronné d'un dôme et orné de grilles en bronze doré, s'élève, disent les musulmans, sur le caveau qui renferme la tête du Précurseur.

Ibn el Fakîh dit que le Calife Oualîd (VIIIe s.) trouva la tête de saint Jean dans une chapelle de trois coudées de côté, et qu'il fit déposer la relique « près de la 4e colonne ». Antonin de Plaisance (570) a vénéré la tête du Précurseur à Emèse, *Homs*, et Willibald (730), à Edesse au N. de la Mésopotamie. L'un et l'autre pèlerin ont visité Damas et n'y ont pas rencontré cette relique.

Un des gardiens de la mosquée offre respectueusement aux voyageurs une coupe d'eau tirée du puits de Saint-Jean-Baptiste (F), dans l'attente d'une légère gratification.

Minarets. De l'intérieur de la mosquée, au S.-O., on monte par 172 marches au *Médinet el Gharbiéh*, minaret de l'Ouest (G), beau modèle d'architecture arabe. Le minaret octogonal garni de trois gracieuses galeries superposées, s'élève sur une tour carrée, cage à escalier de construction byzantine. De la 1re galerie, le panorama est splendide. A l'O, se dressent l'entablement et le fronton de la porte triomphale; au N.-E. le tombeau de Saladin; puis le gracieux minaret *el Aroùs*, la Fiancée, au N. (N), et le *Médinet Issa*, le minaret de Jésus, à l'angle S.-E. (O). Jésus, dit la légende musulmane, descendra sur ce minaret pour présider au jugement dernier. La coupole de la mosquée porte le nom de *Qoubbet en Nisr*, de l'Aigle, parce que, selon Ibn Batouta, écrivain du XIVe s, par son transept, la mosquée ressemble à un aigle aux ailes déployées, dont la tête est représentée par la coupole.

Tombeau de Saladin. En sortant de la cour par la porte des Jardins, *Bab el Farâdis* au N. près du minaret *el Aroùs* (H), on arrive au mausolée de Saladin. (Entrée 6 piastres). Saladin, sultan d'Egypte et de Syrie, mourut à Damas en 1193 et repose sous un cénotaphe de marbre blanc, dans une petite mosquée ornée de précieuses faïences. Une armoire vitrée renferme la couronne de lauriers en bronze doré que l'empereur d'Allemagne déposa en 1898 sur le tombeau du héros arabe sous la 3e croisade.

En sortant de là, on se dirige vers l'E. et l'on suit la 1re rue transversale à g., pour arriver à la mosquée et au *médréséh* d'el Melek Dhaher Bibars Bendoukdar. Le sultan de ce nom y fut enterré en 1279. En face, à g., s'élève une mosquée construite par son fils. Dans ce quartier, on retrouve en plusieurs endroits les vestiges de l'ancienne enceinte du temple.

En suivant la 1re rue transversale à dr., vers le S., on arrive à une petite place décorée d'une fontaine à puissant jet d'eau. On monte ensuite plusieurs marches qui mènent à l'entrée orientale de la mosquée, *Bâb Djairoûn* (L). Puis, en traversant le bazar qui contourne la mosquée à l'E. et au S., on arrive à l'antique porte à troies baies au S. du transept (V. p. 452) et de là au bazar des Orfèvres.

Si l'on sort de la mosquée par la porte occidentale par laquelle on est entré, on peut se rendre au bazar des Orfèvres, soit à pied par une ruelle qui longe la mosquée, soit en voiture, en retournant à la porte triomphale, d'où l'on traversera les bazars des soieries, des ébénistes et marqueteurs. On rencontre sur son chemin le tombeau du sultan Noûr ed Din mort en 1173, et un beau bain turc, *Hammâm el Kischâni*.

Bazar des Orfèvres. Les orfèvres, tous chrétiens, exposent ici leurs travaux en or et en argent, rehaussés de pierres précieuses. A côté de sa vitrine, chaque artisan tient son petit atelier; aussi le spectacle est-il des plus curieux et des plus intéressants. L'orfèvrerie de Damas, comme la ciselure en cuivre,

manque de bon goût et d'élégance. L'art naquit en Egypte, dit un proverbe arabe, grandit à Alep et alla mourir à Damas.

Khan d'Asad Pacha. En se rendant au S., on rencontre à g. le palais d'Asad Pacha, occupé par son descendant Abdallah Bey el Adem. Ce palais compte plus de 300 pièces au milieu de jardins féeriques. Plus loin, du même côté, on peut visiter le *Khan d'Asad Pacha*. Cet édifice est construit avec des assises de marbre jaune alternant avec des rangées de marbre noir. La porte finement sculptée conduit à une vaste pièce, divisée en 9 carrés. Chaque carré est surmonté d'une coupole dont le tambour est percé de fenêtres et orné d'arabesques. Trois de ces coupoles se sont effondrées. Tout autour de la vaste pièce règne une gracieuse galerie avec de grandes tribunes. D'un bassin placé au centre jaillit une fontaine. Derrière ce monument se trouvent des cours, des magasins et des étables. Ce chef-d'œuvre d'architecture arabe donne une idée des anciens khans de Damas destinés au commerce en gros.

La rue Droite.

Du khan d'Asad Pacha, on entre dans la rue transversale appelée *Souk el Taouîl*, le bazar Long, et aussi *Derb el Moûstaqîm*, la rue Droite. C'est le **Vicus rectus** dont il est question dans les Actes des Apôtres et dans laquelle Saul, devenu aveugle à la suite d'une vision mystérieuse, alla loger chez un certain Jude. « Le Seigneur dit à Ananie : Lève-toi, va dans la rue qu'on appelle la rue Droite et cherche dans la maison de Jude un nommé Saul, de Tarse ; car il est en prière. » (Act. IX, 11). Aux yeux du chrétien, la mémoire du grand apôtre éclipse tous les autres souvenirs. Le pèlerin parcourra donc le *Vicus rectus* avec une légitime émotion.

A l'orient comme à l'occident de cette rue longue de 1.500 m., une porte de caractère monumental donnait accès dans la ville. L'une et l'autre consistaient en une arcade centrale large de 6 m. 30 et en deux arcades latérales moins grandes qui servaient aux piétons. La largeur de chaque porte était d'environ 30 m. La rue qui s'étendait d'une porte à l'autre avait la même largeur et était bordée de chaque côté d'une galerie de colonnes corinthiennes. A l'O., l'ancienne porte n'a laissé que peu de traces. Cependant la baie méridionale, *Bâb el Djabiéh,* restaurée par Nour ed Dîn d'après l'inscription qu'on lit sur le linteau, sert encore d'entrée. Dans la rue elle-même, l'emplacement des galeries ou portiques a été envahi par les maisons. En creusant les fondations de nouvelles habitations, comme p. ex. au *Souk es Sinaniyéh,* des bases de colonnes alignées ont été retrouvées en place.

Maison de saint Jude. Vers l'O., en deçà du *Souk es Soukkariyéh,* bazar du Sucre, un balcon sert de minaret dans cette rue couverte. Derrière la maison qui porte le balcon, s'élève une petite mosquée où chrétiens et musulmans vénèrent l'emplacement de la maison de Jude, dans laquelle logea Paul lors-

qu'Ananie reçut la mission de l'instruire et de le baptiser. (*V.* Actes des Apôtres, IX, 3-19, n° **92**). Quaresmius (1616) apprit des chrétiens de Damas que cette mosquée remplaçait une ancienne église élevée sur le terrain où était bâtie la demeure de l'Apôtre.

En se dirigeant vers l'E. du *Souk el Taouîl*, on laisse à dr. le *khan Souleiman Pacha*, et l'on arrive bientôt au quartier israélite, à dr., et au quartier chrétien, à g. de la rue. A 450 m. du *khan d'Asad Pacha*, une rue qui s'ouvre à g. mène à la cathédrale de Sainte-Marie des Grecs non-unis. L'historien arabe, Edrisi (1154), vantait déjà la beauté « de l'église Sainte-Marie des Grecs. »

A 300 m. plus loin, on rencontre un carrefour dont l'angle S.-O. est occupé par une caserne. A g., une rue étroite conduit à l'établissement des Pères Lazaristes et à celui des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, puis au couvent des Pères Franciscains (*V.* p. 450). Dans le même quartier, l'on rencontre l'église des Maronites et la résidence des Pères Jésuites sur le sol traditionnel de la maison où naquit saint Jean Damascène.

Maison de saint Ananie †. A 300 pas de leur couvent, vers le S.-E., les Pères Franciscains possèdent une chapelle souterraine dédiée à saint Ananie. De temps immémorial, le peuple de Damas vénère en cet endroit le lieu de l'habitation du pieux disciple du Christ. D'après le Ménologe grec, le maître de saint Paul devint lui-même prédicateur de l'Evangile et subit glorieusement le martyre dans sa ville natale, sous le procurateur Licinius. Il fut enseveli dans son domaine paternel aux environs de la ville; mais on ne connaît plus le lieu de sa sépulture.

La maison de saint Ananie fut remplacée de bonne heure par une église, qui elle-même fut transformée dans la suite en mosquée. Au temps de Boniface de Raguse (XVIe s.), on y descendait par un escalier. « La chapelle souterraine où chrétiens et musulmans vont vénérer la place de la demeure de saint Ananie, raconte Quaresmius, est éclairée par deux lucarnes rondes pratiquées dans la voûte. Outre le *mihrâb* placé au S., on remarque encore une abside à l'E. » Pendant le séjour du docte Franciscain à Damas, les musulmans y construisirent un minaret; mais à peine achevé, il s'écroula. La mosquée elle-même tomba en ruines et n'a plus été reconstruite. Les beaux matériaux qui entraient dans sa bâtisse semblent bien provenir d'un édifice byzantin. En 1820, les Frères Mineurs transformèrent en oratoire deux antiques chambres contiguës à la petite mosquée. On y descend par un escalier de quinze marches; car dans tout le quartier, le sol s'est exhaussé de 3 à 4 m., comme il est aisé de le constater près de la porte romaine par laquelle on sort de la ville.

Dans le quartier situé au S. de la rue Droite, entre la caserne turque et les remparts, se trouvent l'église des Syriens catholiques, la cathédrale des Grecs Melchites et l'église arménienne catholique.

Autour des remparts.

Bâb esch Scharqi, porte d'Orient. C'est l'antique porte romaine dont il a été question plus haut. Elle est encore assez bien conservée dans son ensemble ; mais la baie septentrionale seule est restée ouverte ; les deux autres sont murées et masquées par des magasins. Au-dessus de la porte s'élève un minaret ; au-dehors, une grosse tour carrée, dont les créneaux tombent en ruines, garde l'entrée de la ville.

M. Nassau, Grec catholiqne, permet volontiers d'entrer dans ses magasins à dr., pour y voir la grande porte du milieu et celle du S. avec leurs intéressants détails. On peut aussi visiter en face ses ateliers, où quelques centaines d'ouvriers fabriquent des ouvrages en cuivre ciselé relevé de filets d'or et d'argent, des objets de marqueterie en bois, en nacre, etc. La beauté des inscriptions arabes, copiées des anciens monuments de la ville, appelle surtout l'attention.

Tour Saint-Paul †. En longeant les remparts, on s'aperçoit aisément que l'enceinte est encore celle des temps apostoliques. Les premières assises sont formées de gros blocs soigneusement joints sans mortier ; les assises suivantes accusent un travail, soit byzantin, soit arabe, et la partie supérieure est l'œuvre des Turcs. Une des tours porte une inscription au nom de Nour ed Dîn, avec la date 1171.

Vers l'angle S. E. de l'enceinte, on remarque les débris d'une puissante tour carrée dont la base est formée de blocs taillés en bossage. Tout auprès, on aperçoit les vestiges d'une antique porte murée, *Bâb el Kîsân*. C'est là l'endroit traditionnel où les chrétiens descendirent saint Paul dans une corbeille, pour le soustraire aux embûches des Juifs qui cherchaient à le tuer. (V. Actes des Apôtres, IX, 19-25, n° **93**).

Presqu'en face de cette tour, dans le cimetière des Grecs non-unis, les chrétiens de tous les rites vénèrent le sépulcre de saint Georges, officier abyssin gagné à la cause du christianisme. Préposé à la garde de la tour, d'après une ancienne tradition locale, il favorisa l'évasion de l'Apôtre et, pour ce fait, il fut mis à mort.

Dans une de ses Epîtres (II Cor., XI, 32), saint Paul raconte que les soldats avaient été chargés d'empêcher sa fuite pour s'emparer de sa personne. Il est assez curieux que près de la tombe de saint Georges d'Abyssinie, les musulmans vénèrent celle d'un santon légendaire appelé *Bilâl el Habeschi*, Bilâl l'Abyssin.

Se dirigeant ensuite vers le S.-E., on passe près des cimetières des différents rites catholiques, et l'on arrive à la place où les chrétiens de Damas ont coutume de s'assembler le 25 janvier, pour célébrer la mémoire de la Conversion de saint Paul. (*V.* Actes des Apôtres, IX, 3-19, n° **92**). C'est de ce côté là que, depuis le VI[e] s., les pèlerins ont invariablement signalé l'en-

droit où Saul fut terrassé par une force divine, pendant qu'une voix céleste lui disait : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? » On y a aussi mis à découvert une partie de la chaussée de l'antique voie qui reliait la Palestine à Damas.

Antonin de Plaisance (570) visita le lieu de la Conversion de saint Paul « à la 2e borne milliaire de la cité, » et le trouva occupé par un monastère dédié à l'Apôtre. Saint Willibald (VIIIe s.) vit l'église de la Conversion de saint Paul « près de la ville, » d'après la relation de l'Anonyme, et à « deux milles de Damas, » d'après la nonne d'Heydenheim. Vers 1148, Fretellus l'indique encore au 2e mille[1], et Antoine de Crémone (XIVe s. à un mille[2]. A 18 km. au S.-O. de l'ancienne enceinte, le petit village de *Kaukab* possède une église en ruines dans le voisinage d'une colline qui s'appelle *Mar Boulos*, Saint-Paul ; mais les gens du pays ignorent d'où lui vient ce nom. Il est d'ailleurs peu vraisemblable qu'un homme, frappé tout d'un coup de cécité et tremblant d'émotion, ait fait 18 km. à pied[3], quand il avait des montures à sa disposition.

En retournant vers le N., on rencontre en face du *Bâb esch Scharqi* des amas de décombres ; les fouilles faites en cet endroit ont révélé l'existence d'anciennes fabriques de tuiles et de faïences vernissées et élégamment peintes, industrie qui constituait jadis une des gloires de Damas.

Maison de Naaman. Entre la porte esch Scharqi et l'angle N.-E. de l'enceinte, on rencontre à dr. une léproserie entretenue par la municipalité. De tout temps il y eut là, semble-t-il, une léproserie sous le vocable du général de Damas, guéri de la lèpre par la toute-puissance de Dieu, d'où son nom de **Maison de Naaman**.

La tour de l'angle est l'œuvre de Melek es Salêh, 1249. A la courbe de la route, s'élève le tombeau du Scheikh Arslân, célèbre poète du temps de Nour ed Dîn.

Bâb Toûma, porte de Thomas. On passe ensuite devant la porte de Thomas, qui s'ouvre au N. du quartier chrétien. Sur le linteau est gravée une inscription dédiée au sultan Kalaoûn, avec la date 1235. Le linteau et toute la construction inférieure remontent, toutefois, à une époque beaucoup plus reculée.

Cette porte doit son nom, croit-on, à Thomas, gendre de l'empereur Héraclius, qui, pendant le siège de 634, s'était distingué par ses audacieuses sorties contre les troupes arabes. Cependant, d'après Ibn el Athîr (XIIe au XIIIe s.), les chrétiens possédaient une église de *Toûma* au temps de Oualîd Ier (705-715). (Guy le Strange, *op. cit.*, 265).

De la porte Toûma part la route d'Alep et de Palmyre, traversant une île formée par le fleuve Baradâ. Les rives des deux branches du cours d'eau sont couvertes de jardins publics très ombragés, où l'on débite du café, de l'eau-de-vie et des rafraîchissements de toutes sortes.

A 5 km. au N. de la porte, est assis le gros village de *Djobâr*. Depuis le XIIe s., les Juifs y montrent dans une antique synagogue le lieu où Elie oignit Elisée comme prophète et où celui-ci donna l'onction royale à Hazaël. (*V.* p. 446). Ils prétendent aussi que *Djobâr* est la ville de **Hoba**, où Abraham acheva sa victoire sur Chodorlahomor. Cette identificatio n'a aucun fondement. Le village de *Hoba* à 100 km. au N. de Damas n répond pas davantage à la ville de **Hobah** de la Bible.

1. Migne, *P. L.*, CXV, 1042. — 2. *Z. D. P.V.*, XIII, 155. — 3. Cf. Act. IX,

La rive g. du Baradâ est occupée par le quartier des tanneurs, *Méhallet el Farâïn*. En suivant la rive dr., on arrive à la porte de la Paix, *Bâb es Salâm*, qui paraît être contemporaine de celle de Toûma. Une ruelle appelée Entre-deux-murs, *Bîn es Sûraïn*, conduit à l'intérieur de la ville; mais de côté et d'autre les remparts sont masqués par des habitations. On arrive ensuite à la porte intérieure, *Bâb el Farâdis*, porte du Jardin. C'est également une porte romaine à triple baie. Puis à travers de nombreux bazars de tout genre, on passe sous un vieux platane qui a 10 m. de circonférence. Dans le creux de son tronc on a ménagé une chambre. Les musulmans racontent que cet arbre a été planté à la naissance du Prophète. De là à la place du Sérail, il n'y a plus que quelques pas.

II. — Excursion à es Salahiyéh.

Pour se rendre compte de la splendide position de Damas, il faut faire une promenade à *es Salahiyéh* (25 min. en voiture). C'est un grand faubourg qui s'étend sur les premières pentes de l'Antiliban, au N. de la ville.

De la place du Sérail, on traverse le Baradâ ; puis on suit une longue rue, soit à travers le faubourg *el Amâra*, soit à l'O. de ce quartier, laissant les Hôtels Victoria et d'Orient à dr. Au *Bâb es Salahiyéh*, la route prend la direction N.-E. et passe devant l'hôpital militaire, à g. Des villas, des maisons et des jardins séparés les uns des autres par des murs en biseau bordent les deux côtés du chemin dans toute sa longueur. Après 15 min. de marche, on franchit le *Nahr Tôra*, beau canal qui dérive du Baradâ près de Doummar ; 12 min. plus loin, on traverse le *Nahr Yézid*, autre canal qui se détache du fleuve à Hâméh. Sur le bord septentrional du ruisseau s'élève Salahiyéh. Les eaux du Baradâ n'arrivent pas plus haut. Aussi, à l'Eden succède le désert. Des jardins d'une luxuriante végétation, des prés émaillés de fleurs et ombragés par des arbres gigantesques, on passe sans transition à une rangée de collines arides, brûlées par le soleil.

La route se dirige vers l'O. du faubourg, remonte de nouveau vers le N. et aboutit à la terrasse construite en 1898 pour l'empereur d'Allemagne.

Damas avec ses innombrables coupoles et minarets, offre aux regards un panorama indescriptible et inoubliable. La ville, entourée d'une superbe couronne de verdure, s'élève comme un palais enchanté au milieu d'une plaine fertile parsemée de florissants villages et environnée d'une ceinture de montagnes aux formes les plus pittoresques. Le tableau est unique dans son genre.

Le faubourg compte plus de 20.000 habitants. Au XIe s., il devint le refuge des Turcomans, puis des Kourdes. Dans ces derniers temps, ils furent rejoints par des musulmans Tcherkesses, Algériens et Crétois, qui se sont expatriés pour rester sous le sceptre du sultan. Les écoles et les mosquées délabrées, surtout celle qui recouvre les cendres du poète mystique Mouchi ed Dîn Ibn el Arabi, mort en 1240, témoignent de l'ancienne splendeur d'*es Salahiyéh*. Près de cette dernière mosquée repose le célèbre émir algérien Abd el Kader, le glorieux prisonnier de Lamoricière. Mis en liberté en 1853, il devint un ami dévoué de la France, jusqu'à sa mort qui arriva en 1883.

Au N. d'*es Salahiyéh*, s'élève le *Djêbel Qasioûn* (1.200 m.), montagne rougeâtre et dénudée, où la légende musulmane localise la création d'Adam et d'Eve, le fratricide de Caïn, le premier sépulcre d'Abel et la grotte des Sept-Dormants.

D'*es Salahiyéh* plusieurs bonnes routes reconduisent le voyageur à Damas à travers la riante campagne.

III. — A travers le Midân.

Un tramway électrique, en voie de construction, partira de la station Damas-Béramké, traversera la place du Sérail, puis tout le Midân jusqu'à son extrémité méridionale, pour aboutir à la gare de Khadem, tête de ligne du chemin de fer de Damas à Caïffa. En attendant, cette promenade peut se faire en voiture. Elle n'offre d'ailleurs que peu d'intérêt ; car le long faubourg du Midân, qui veut dire Hippodrome ou champ de course, n'apparaît qu'au moyen-âge, et aucun de ses monuments n'est antérieur au XVe s. Les bazars sont aussi moins pittoresques que ceux de l'ancienne ville : la plupart des articles qu'on y offre en vente sont destinés à l'usage des cultivateurs et des bédouins.

Le Midân prend une animation extraordinaire lorsque s'organise la grande caravane pour La Mecque, ou lorsqu'elle en revient. Le pèlerinage commence, pour ainsi dire, à Damas. La tente sacrée qui accompagne les pèlerins est conservée dans la grande mosquée. Elle est formée de superbes tapis verts brodés d'or et renferme la bannière du Prophète, ainsi qu'un vieux coran. Cette petite tente est montée sur un chameau, richement harnaché de coquillages, de sonnettes et de monnaies d'or. Une splendide portantine couverte de tapisseries aux couleurs éclatantes est portée au moyen de solides brancards par deux autres chameaux également harnachés avec un luxe tout oriental. Deux santons, à peine vêtus comme d'habitude, s'y étendent sur des coussins et président au pèlerinage. Depuis que les bateaux à vapeur sillonnent la mer Rouge et le golfe Persique, peu de pèlerins africains, perses ou indiens se rendent à Damas. Mais les Tcherkesses et les musulmans de l'Asie centrale continuent à s'y rencontrer avec ceux de la Turquie d'Europe et d'Asie.

Le nouveau chemin de fer de l'Hedjaz, qui se prolonge déjà à 600 km. (le tiers de la distance de Damas à La Mecque), modifiera la date du départ et la durée du voyage. On a déjà commandé un splendide wagon-mosquée, qui remplacera les nobles chameaux.

Visite du Midân. De la place du Sérail, on descend au S., laissant à g. la citadelle et le bazar des Grecs, et à dr. la caserne et le Sérail militaire. On rencontre ensuite à dr. la mosquée *el Dervischiyéh*, belle construction de la fin du XVIe s., et un peu

plus loin, dans le bazar des Tourneurs, *Souk el Kharratîn*, on remarque une autre mosquée, *el Kharratîn*, construite avec des assises de marbre rouge alternant avec du marbre blanc.

On passe ensuite devant l'entrée de la rue Droite, dont l'extrémité occidentale reçut en 1870 le nom de *Souk Midhat Pacha*, nom du célèbre gouverneur qui, au siècle dernier, fit restaurer le quartier. Quelques pas plus loin, on rencontre à dr. la porte *Bâb el Djabiéh;* c'est la baie méridionale de l'ancienne porte romaine. La rue prend ensuite le nom de *Souk es Senaniyéh;* elle est couverte au moyen d'arceaux en pierre hauts de 9 à 10 m. La **mosquée Senaniyéh** qu'on voit à g. a été construite par Senân Pacha vers la fin du XVI[e] s. Elle est flanquée d'un ravissant minaret couvert de tuiles vernissées en couleur verte et bleue. Le portail et les fenêtres sont ornés de beaux arceaux ou voûtes en stalactites et décorés de faïences, qui, par la pureté des dessins et l'harmonie des couleurs, surpassent tout ce que Damas possède de plus beau en ce genre. Un peu plus loin, on voit à g. la mosquée *Sabouniyéh* construite en rangées alternatives de marbre blanc et noir, avec des arabesques du meilleur goût.

En face, à dr., se trouve l'entrée du célèbre petit cimetière qui indique l'extrémité de l'ancienne ville et qui tire son nom de sa porte méridionale, *Maqbaret Bâb es Saghir*, cimetière de la Petite Porte. Là reposent, d'après les musulmans, Selma et Habiba, deux des femmes du Prophète, et Fathma, sa fille de prédilection.

Ici commence à proprement dire le faubourg du Midân ou Meidân, qui est divisé en deux sections : le *Midân Tahtâni*, l'Inférieur, qui s'étend à 1.500 m. de l'ancienne ville, et le *Midân Foqani*, le Supérieur, qui a une étendue de 1.200 m. L'un et l'autre quartier sont munis de portes qu'on peut fermer pendant la nuit.

En face du cimetière, à la déviation de la rue, s'élève à dr. la mosquée d'*el Eden*. Signalons encore la mosquée de *Mendjek*, construite par l'émir de ce nom en 1669, et la mosquée *Qaat el Oûla* ornée de très belles arabesques et d'une porte en stalactites.

Le Midân se termine au *Baouâbet Allah*, porte de Dieu, ainsi appelée parce que par elle entrent et sortent les pèlerins de La Mecque. Au delà de cette porte s'étendent de beaux jardins et une véritable forêt d'oliviers.

Au sortir du *Baouâbet Allah*, on arrive à dr. à la grande station de Damas-Midân, gare centrale de la ligne de Beyrouth et de celle de Mézérib, et à g., à la station de Khadem, tête de ligne du chemin de fer de l'Hedjaz et de la Galilée.

DE DAMAS A MEZERIB ET DERAA

Ligne de Damas à Caiffa
et à La Mecque

St.on Chemins de fer

R.tes carrossables

Chemin

Echelle 0 5 10 Kil.

II. — DE DAMAS AU LAC DE TIBÉRIADE.

Les voyageurs qui voudront se rendre de Damas en Galilée par le chemin de fer, devront suivre la nouvelle ligne ottomane de Damas-Déraa-Lac de Tibériade et Caiffa, de préférence à la ligne française de Damas à Mézérîb. Le jour et l'heure des trains des deux lignes ne correspondent pas, et les trains de voyageurs de la ligne de Mézérîb ne touchent pas celle de Déraa. De Mézérîb à Déraa, il y a trois heures de marche.

Les deux lignes étant à peu près parallèles sur une longueur de 100 km., la description du pays à l'O. du chemin de fer de Damas à Mézérîb ne sera pas sans intérêt pour ceux qui font le voyage de Damas à Déraa.

A. — De Damas à Mézérîb en chemin de fer.

La ligne de Damas à Mézérîb est, comme celle de Beyrouth à Damas, la propriété d'une société française. Ce chemin de fer, le premier créé en Syrie, fut ouvert en 1894, principalement dans le but de transporter à Damas, et de là à Beyrouth, les blés du Hauran, jusqu'alors portés à dos de chameau, soit à Acre, soit à Caiffa.

Un train de voyageurs se rend à Mézérîb quatre fois par semaine, savoir les dimanche, mardi, jeudi et samedi, et retourne le même jour à Damas.

Prix des places : Ire classe, 75 piastres 30 p. = 18 frs 50. — IIe cl., 50 piastres 20 p. = 12 frs 60. — On y trouve aussi des wagons de IIIe cl.

Horaire.

STATIONS	matin H. M.	STATIONS	matin H. M.
Damas-Béramké. . .	6 00	Sunameïn	8 50
Damas-Midân	6 30	Kénéia	9 09
Darâya	6 45	Qouteibéh	9 25
Sahnâya	6 57	Scheikh-Meskîn . . .	10 05
Kessoué.	7 32	Daël.	10 29
Khan Denoûn	7 36	Taflas.	10 46
Zérakié.	8 01	Mézérîb.	11 00
Ghabaghîb	8 18		

Le train repart le même jour à midi et arrive à Damas-Midân à 5 h. du soir et à Damas-Beramké à 5 h. 25.

Damas-Béramké, St. Le chemin de fer contourne la ville à l'O., à travers les jardins.

Damas-Midân, Station centrale à l'extrémité du Midân. La ligne suit, dans la direction du S., la route des Pèlerins, *Derb el Haddj*, jusqu'à Mézérîb. Elle traverse la riante plaine de *Ghoutâ* couverte de jardins et de vergers.

Darayâ, St., 6 km. Grand village où subsistent les soubassements d'un temple romain de forme rectangulaire.

Sahnâya, St., 10 km. Village assis sur les collines Noires, *Djêbel-Asouâd.*

A 5 km. à l'O. de la gare existe le village de *Kaukab* et le *Mar Boulos* (*V.* p. 459), où l'armée des Croisés campa lors de sa première expédition peu heureuse contre Damas, en 1122. On traverse ensuite le fertile vallon d'*el Adjem* et l'on atteint

Kessoué, St., 20 km. Ce gros bourg est habité principalement par des Druses. Il sert aussi de station à la ligne de l'Hedjaz. Le *Nahr el Aouadj* qui baigne Kessoué est le fleuve **Pharphar** mentionné dans la Bible à propos de la guérison de Naaman le lépreux (*V.* p. 443). Il va se perdre dans un grand lac du désert, *Bahret el Hidjânèh*, à 25 km. à l'E. de Kessoué. Un ruisseau, qui envoie ses eaux dans la rivière de Darâya et qui probablement formait jadis un des affluents du *Nahr el Aouadj*, s'appelle *Nahr Barbar*, réminiscence, sans doute, du fleuve Pharphar. Le *Nahr el Aouadj*, dont le lit est marqué par une large ligne de verdure dominée par des saules et des peupliers, sert de frontière entre le district de Damas et le **Hauran.** Il formait aussi la limite septentrionale de l'antique royaume de **Basan.**

Basan, qui veut dire *fertile, gras*, était gouverné par le roi amorrhéen Og, à l'arrivée des Israélites. Ce royaume comprenait le pays limité au N. par la plaine de Damas et la chaîne de l'Hermon, à l'E. par le *Djêbel Haurân*, à l'O. par le Jourdain et le lac de Tibériade et au S. par le Yarmouk qui le séparait du pays de Galaad. Après la défaite du roi Og, son royaume échut en partage à la demi-tribu de Manassé.

Hauran. Le prophète Ezéchiel (XLVII, 16, 18) parle du Hauran (Auranitis dans les Septante), comme frontière N.-E. de la Terre sainte, et semble le circonscrire entre le territoire de Damas, celui de Galaad et le Jourdain. C'est à peu près l'ancien Basan.

Le nom de *Hauran* peut bien provenir du mot hébreu *hûr* dont les dérivés ont le sens de *creuser ;* de là le mot *hori*, troglodythe, et celui de *Horim*, Horrhéens, habitants des grottes. Les nombreuses cavernes naturelles et artificielles de ce pays et ses villes souterraines habitées surtout à l'époque des géants, justifient amplement cette désignation.

Après la conquête d'Alexandre le Grand, la Palestine transjordanienne reçut le nom de **Peræa,** du mot grec πέραν, *au delà*. La Pérée fut alors divisée en six territoires qui sont : 1° l'Iturée ; 2° la Trachonitide ; 3° l'Auranitide ; 4° la Batanée ; 5° la Gaulanitide et 6° la Pérée proprement dite. Lorsque les Romains se furent emparés de Pétra en Idumée, tout le pays transjordanien fut réduit en province romaine sous le nom de province d'Arabie, avec Bostra comme capitale (106 ap. J.-C.). Vers la fin du IIIe s., l'Arabie fut divisée en deux provinces : celle du N., qui conserva Bostra comme capitale, et celle du S., dont Pétra devint le chef-lieu,

L'Auranitide, province gréco-romaine du Hauran, avait une extension moins grande que l'ancien pays de ce nom ; mais il est difficile d'en préciser les limites. Actuellement on entend par le Hauran, la contrée volcanique limitée au N. par le *Ouâdi el Adjem*, à l'E. par le désert qui s'étend à l'orient du vaste massif du *Djêbel Haurân*, au S. par le désert *El Hamad* et le *Djêbel Adjloûn*, et à l'O. par le *Djaulân* et le *Djedoûr*.

Ce pays, fertile par nature, renfermait autrefois un très grand nombre de villes florissantes ; aujourd'hui elles sont à peu près désertes. Leurs

magnifiques œuvres d'art et d'architecture ont en partie résisté aux ravages du temps, grâce à leur construction en basalte ; elles sont des témoins éloquents du parti qu'une domination intelligente, comme la syro-macédonienne et la romaine, a su tirer de ce pays, aujourd'hui dans la misère. De par une loi, les habitants du Hauran sont exemptés du service militaire, aussi longtemps qu'ils se trouveront dans un état de gêne. Or, ils détestent si profondément la vie de caserne, qu'ils n'éprouvent aucune envie d'utiliser les richesses de leur sol.

Zérakiyéh, St., 33 km. Un peu plus loin, à g., une colline porte un sanctuaire musulman dédié au prophète Elisée, *Mar Eliescha*.

Iturée. Le vaste plateau qui s'étend du N. au S., depuis Kessoué jusqu'à Sounamein et qui est borné à l'O. par la chaîne de l'Hermon, s'appelle *Djêdour*. C'est l'Iturée qui avec la Trachonitide formait, selon saint Luc (III, 1), la tétrarchie de Philippe.

Les Ituréens descendaient de Iétur, fils d'Ismaël [1]. Les enfants de Ruben et ceux de Gad, maîtres du pays depuis l'Arnon jusqu'à Salécah de Basan, aidèrent Manassé à vaincre « les Hagaréens, Iétur, Naphiséh et Nodâb [2]. » Le pays des vaincus, qui s'étendait jusqu'aux montagnes de l'Hermon, fut alors occupé par la demi-tribu de Manassé [3]. En 185 av. J.-C., une partie de l'Iturée fut reconquise par Aristobule Ier, qui laissa aux habitants le choix, ou d'embrasser le judaïsme, ou de quitter le pays [4]. Josèphe raconte qu'à la mort de Zénodore, sa tétarchie « située entre la Trachonitide *(le Ledjah)* et la Galilée » fut cédée par Auguste à Hérode [5]. Cette tétrarchie est l'Iturée, la moderne *Djédour*.

Gessur d'Aram. Il est très probable que la contrée située au S.-O. de Djédour formait le petit royaume de **Gessur d'Aram** et celui d'**Aram Maacha**, dont les habitants ne furent pas expulsés par les Israélites [6]. Tolmaï, roi de Gessur d'Aram, donna sa fille en mariage à David. De cette union naquit Absalon. Celui-ci, après avoir tué son frère Amnon, alla se réfugier chez son grand-père et resta auprès de lui pendant trois ans [7].

Ghabaghib, St., 39 km. Le village de ce nom, à g., possède un grand réservoir avec un caravansérail en ruines.

Sounameïn, St., 51 km. (674 m.). Ligne de partage des eaux. Au S. commence le bassin du Yarmouk. Le ruisseau *el Ehreir*, qui prend naissance dans la banlieue, est appelé Yarmouk par les Bédouins. Il l'était aussi par les anciens écrivains, d'après M. Schumacher. *Sounameïn*, les Deux-Idoles, est l'ancienne ville gréco-romaine **Aere**. Le village est remarquable par ses vieilles maisons et ses monuments en ruines, de vrais types d'un style particulier au pays.

Au N. du village, on voit deux grosses tours carrées à plusieurs étages, dont l'inférieur n'a ni porte, ni fenêtre, ni escalier. Les murs construits en gros blocs de basalte noir, joints sans mortier, sont de place en place ornés de belles sculptures en relief. Ce sont des mausolées qui abritent des sépulcres. Des deux anciens temples, le principal et le mieux conservé occupe le centre de l'endroit. Il est de style corinthien et fut

1. I Par., I, 31. — 2. I Par., V, 19. — 3. I Par., V, 32. — 4. A, J., XVI, II, 18. — 5. A. J., XV, X, 3. — *V.* Beurlier. *D. B. V.*, III, 1039, — 6. Jos., XIII, 13. — 7. II R., III, 3 ; — XIII, 37. — I Par., III, 2.

construit sous Alexandre Sévère (222-235 ap. J.-C.), en l'honneur de la déesse Fortune, la Tychée des Grecs.

Nouqrat el Haurân. De Sounameïn la voie ferrée entre dans la région appelée *Nouqrat el Haurân,* Pente du Hauran. Sa position entre plusieurs chaînes de collines lui donne en effet l'aspect d'un vaste bassin qui s'étend au loin vers le S.-S.-E. Le sol noir-rougeâtre est composé de scories et de cendres désagrégées par les agents atmosphériques. Toute la plaine est extrêmement fertile et produit le blé au grain semi-transparent tant apprécié dans le commerce. Presque sans travail, on obtient toujours une moisson abondante ; il n'y a à redouter que la sécheresse et les sauterelles.

Qouneiyéh, St., 58 km. L'industrie de meules à moulin en basalte est très active dans ce pays.

Qoteibéh, St., 63 km. Au km. 72, on passe devant le village de *Dilli*, à g., où un vaste étang est traversé par la rivière *Ehreir.* Djébélé Ier, roi des Ghassanides (IIe s.), fit construire un aqueduc appelé par les Arabes *Qanâtir Firaoûn*, Arches de Pharaon, pour conduire ces eaux à Edraï, *Déraa*, et de là à Gadara, *Oumm Qeis.*

A 2 km. plus loin, on laisse à g. le village de *Djoueiméh.* A 13 km. à l'O. de ce lieu se trouve un grand bourg situé sur un carrefour d'anciennes routes romaines. C'est *Naouâ*, la ville de **Neve** des anciens. Elle était autrefois un grand centre de Juifs, comme le démontrent les nombreuses sculptures où figure le candélabre à sept branches.

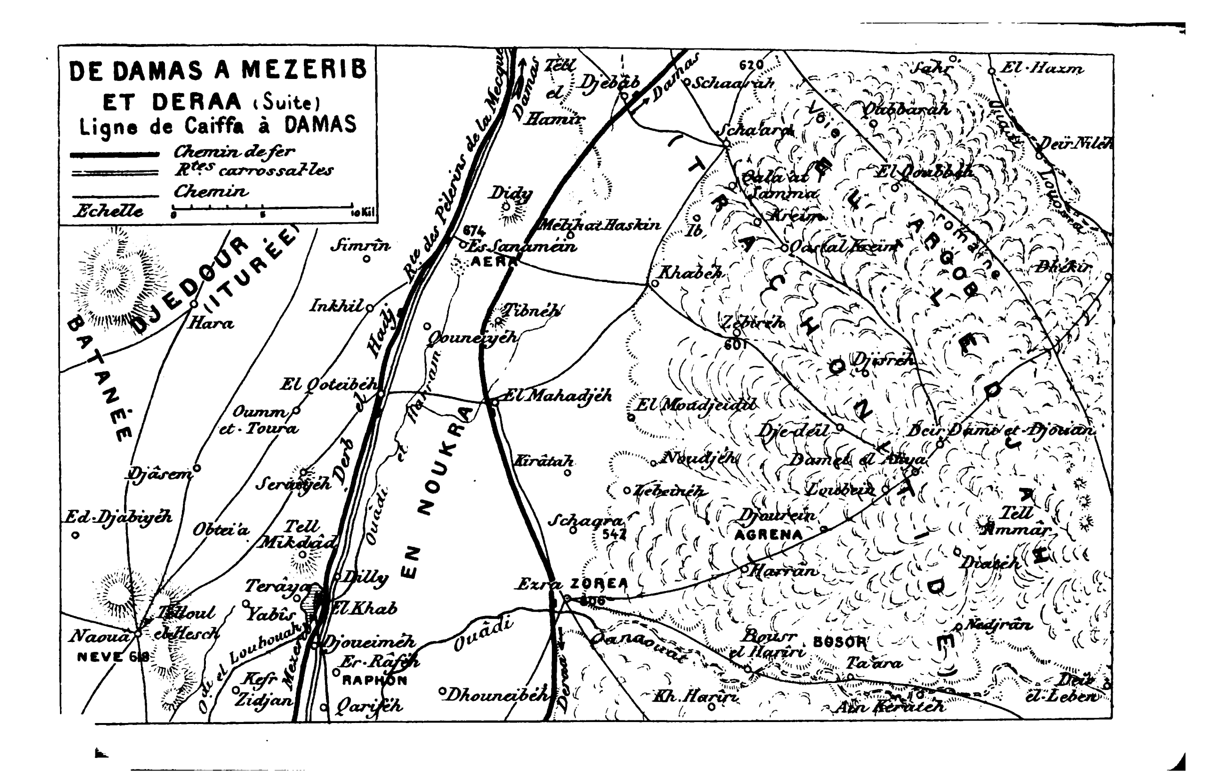
A une demi-lieue au S.-E. de *Djoueiméh,* on voit le village d'*er Râféh,* que M. A. Legendre propose d'identifier avec **Raphon,** où Judas Machabée défit Timothée (I Mach., V, 37). Pline la nomme **Raphana**.

Scheikh Meskîn, St., 80 km (506 m.). A *Scheikh Meskîn,* le Pauvre Scheikh, la ligne fléchit vers le S.-O. et entre dans le territoire de la **Batanée,** patrie traditionnelle de **Job,** et région des **Astaroth,** villes témoins de tant de sanglantes batailles.

La Batanée fait revivre le nom de Basan, qui en araméen, la langue du pays, est appelée **Batân**.

Scheikh Saad — De *Scheikh Meskîn,* on aperçoit à l'O., à une distance de 14 km., une longue colline dominée au N. par une mosquée. Elle recouvre le tombeau de Saad, fils d'un certain Abd el Kader, qui vint du Soudan avec un petit nombre d'esclaves nègres, auxquels il donna la liberté. Le hameau situé au N.-O. de la colline est habité par eux et porte le nom de *Scheikh Saad.*

Pierre de Job. A l'extrémité méridionale de la colline, une construction rectangulaire adossée contre les rochers renferme un monolithe mutilé en basalte, de 2 m. 70 de haut sur 1 m. 20 de large. Sur l'une des faces, on distingue des hiéroglyphes et le dieu Osiris avec un pharaon, probablement Ramsès II (1330-1270 av. J.-C.). Au pied de la colline, un lion sculpté dans un bloc de basalte révèle l'art primitif des Hittites ou Héthéens. La stèle de victoire du pharaon est appelée *Sakhrat Ayoûb*, Pierre de Job. C'est là que le serviteur de Dieu, frappé de la lèpre, doit avoir reçu la visite de ses trois amis. A l'E. du *Oueli Scheikh Saad*, on tient en grande vénération le *Hammâm Ayoûb*, Bain de Job, parce que, après sa guérison, il s'est lavé,


DE DAMAS A MEZERIB
ET DERAA (Suite)
Ligne de Caiffa à DAMAS
Chemin de fer
Rtes carrossables
Chemin
Echelle
0
5
10 Kil
DJEDOUR (ITURÉE)
BATANÉE
EN NOUKRA
Rte des Pèlerins de la Mecque
Damas
Tell el Hamir
Djebâb
Schaarah
620
Schaarah
Voie romaine
Qabbarah
Sahr
El-Hazm
Deir Nileh
Lououa
El Qoubbeh
Qala'at Jammia
Kreim
Ib
Didy
Mehjhat Haskin
674
Es Sanamein
AERA
Simrîn
Inkhil
Hara
Qastal Kreim
Khabeb
Dhekir
Tibneh
Qouneiyeh
Zebireh
601
Djisreh
El Qoteibeh
Haij
El Mahadjeh
El Moudjeidil
Oumm et-Toura
Derb el Haj
Ouâdi el Harram
Dje-deil
Deir Dâmi et-Djouan
Djâsem
Serâyeh
Kirâtah
Noudjeh
Dame el Aliya
Loubein
Zebeineh
Ed-Djabiyeh
Obtei'a
Tell Mikdâd
Schagra
542
Djourein
AGRENA
Tell Ammâr
Diabeh
Dilly
Harran
Terâya
El Khab
Ezra ZOREA
Yabîs
Tselloul el Hesch
Naoua
NEVE 618
Ouâdi el Louhouah
Ouâdi
Djoueimeh
Er-Râfeh
RAPHON
Kefr Zidjan
Mezerib
Qarifeh
Dhouneibeh
Deraa
Qanaouat
Bousr el Hariri
BOSOR
Nedjrân
Ta'ara
Kh. Hariri
Aïn Keraleh
Deir el-Leben
TRACHONITIDE
ARGOB
LEDJA

dit-on, dans la source qui alimente ce bain. A *el Merkèz*, endroit situé à 1.000 pas au S. de *Scheikh Saad*, se trouve le monastère de Job, *Deir Ayoûb*, qui, d'après Aboulféda, fut construit au IIIe s. par Amr fils de Djefna et prince de la tribu arabe des Ghassanides [1]. Cette tribu, émigrée de l'Yémen dans le Hauran vers l'an 104 de notre ère, embrassa de bonne heure le christianisme.

Saint Jean Chrysostome (347-407) raconte dans une de ses homélies que les pèlerinages au tombeau de Job étaient fréquents [2]. Sainte Sylvie d'Aquitaine le fit vers la fin du IVe s. et trouva le tombeau de Job renfermé dans une église desservie par un évêque. Elle se rendit, dit-elle, de Thisbé, au N. de Galaad, « à Carnéa de la région Ausitide [3]. » Eusèbe et saint Jérôme disent de leur côté : « *Carnaïm*. Astaroth-Carnaïm est aujourd'hui un grand village dans l'angle de la Batanée, au delà du Jourdain ; elle est appelée Carnéa. On rapporte qu'elle est la patrie de Job [4]. » Ausitis est le nom grec de **Hus**, d'après la Bible, la patrie du patient serviteur de Dieu [5].

Le siège du gouvernement du Hauran fut transféré de Bosra à Mézérîb et de là près de Scheikh Saad. Une nouvelle localité se forma en conséquence sous le nom d'*el Merkez*, le Centre. A cette occasion, le *Deir Ayoûb* fut transformé en caserne turque. Malgré le remaniement des constructions et le crépissage des vieilles murailles, on découvre encore sur leurs parois des emblèmes chrétiens, comme, par ex., une croix grecque avec l'Alpha et l'Oméga [6].

A l'O. du *Deir*, on montre le tombeau de Job et celui de sa femme dans une petite mosquée nouvellement reconstruite. Au IVe s., le sépulcre de Job consistait en une grotte située sous l'autel de l'eglise.

Astaroth-Carnaïm. **Dans cette région plusieurs villes étaient consacrées à la déesse du ciel des peuples sémites. Outre Astaroth-Carnaïm dont il était question ci-dessus, il y avait aussi, à en croire Eusèbe, une ville du nom de Carnaïm-Astaroth et une autre du nom d'Astaroth.**

Au temps d'Abraham, Astaroth-Carnaïm était habitée par des Raphaïm géants qui furent battus par Chodorlahomor et ses alliés [7]. Astartu figure ensuite parmi les villes de la Syrie méridionale conquises par Thoutmès III. Puis dans la Tablette n° 64 de Tell Amarna, Astartu est citée avec Edraï et d'autres villes de Basan [8]. D'après cette lettre, les rebelles enlevèrent Astartu à l'Egypte alors en pleine décadence. Josué défit Og, roi de Basan, et devint maître de ses deux principales villes, Edraï et Astaroth [9]. Cette dernière fut cédée à la famille lévitique de Gersom [10]. Puis, lors d'une brillante expédition dans le pays de Galaad, Judas Machabée prit d'assaut la ville de Carnaïm ou Carnion réputée inexpugnable et fit massacrer 25.000 habitants qui s'étaient réfugiés dans le temple d'Atargatis ou Astarté [11].

L'une de ces villes doit être identifiée avec Tell Aschtérah, mamelon artificiel qui s'élève à 2 km. 1/2 au S. du *Deir Ayoûb*. Le pied du monticule est baigné par le ruisseau de Job, *Moyet en nébi Ayoûb*, et entouré au S. et au S.-O. de vestiges de fortification qui remonte à une haute antiquité. L'autre Astaroth est le *Tell Aschari*, hameau qui occupe le sommet d'une colline également artificielle, à 7 km. au S. du

1. *H. anteislam.*, 128. — 2. Hom. V., *P. G.*, XLIX, 69. — 3. Gamurrini, 67. — 4. O. S., 112. — 5. Job., I, 1. — 6. Schumacher, *Across the Jordan*, 10, — 7. Gen., XIV, 5. — 8. Conder, *T. A. T.*, 24. — 9. Jos., IX, 10. — 10. I Par., VI, 71, — 11. I Mach., V, 24.

précédent et à 18 km. au N.-O. de Déraa. Sur le flanc oriental, on a constaté l'existence d'une triple enceinte en gros blocs basaltiques. Au S., on a retrouvé les traces d'une grande ville, tandis qu'à l'O., le Tell est bordé d'un précipice qui descend jusqu'au fond du torrent *el Ehreir*[1]. Enfin, à 5 km. au S. de Tell Aschari et à 13 km. au N.-O. de Déraa, s'élève *Mézérîb*, les Canaux, perchée sur un rocher qui émerge du milieu d'un petit lac. C'est à notre avis la 3e Astaroth.

En effet, Eusèbe et saint Jérôme affirment que la Batanée renfermait trois localités de ce nom : 1° Carnaïm-Astaroth ou Carnéa, patrie de Job, qui est, comme nous l'avons vu, Tell Aschtérah. — 2° « Astaroth-Carnaïm, disent-ils, pays des géants que Chodorlahomor défit avant de se rendre dans la terre de Sodome. Il existe en Batanée deux bourgs de ce nom séparés l'un de l'autre par un espace de neuf milles entre Adara et Abila (de la Décapole)[2]. » Tell el Aschari, situé entre *Déraa*, Adara et *Tell Abîl*, Abila répond fort bien à la place extraordinairement forte conquise par Judas Machabée, et à la ville des géants de Chodorlahomor. — 3° « Astaroth, écrivent-ils ailleurs, antique ville d'Og, roi de Basan, habitée par des géants... Ce lieu se trouve dans la Batanée, à six milles de distance d'Adra, ville d'Arabie[3]. » Cette ville ne peut être autre que Mézérîb, située à 7 milles environ de Déraa, l'ancienne Adara ou Edraï.

Daël, St., 89 km., village à g., avec une curieuse tour de mausolée.

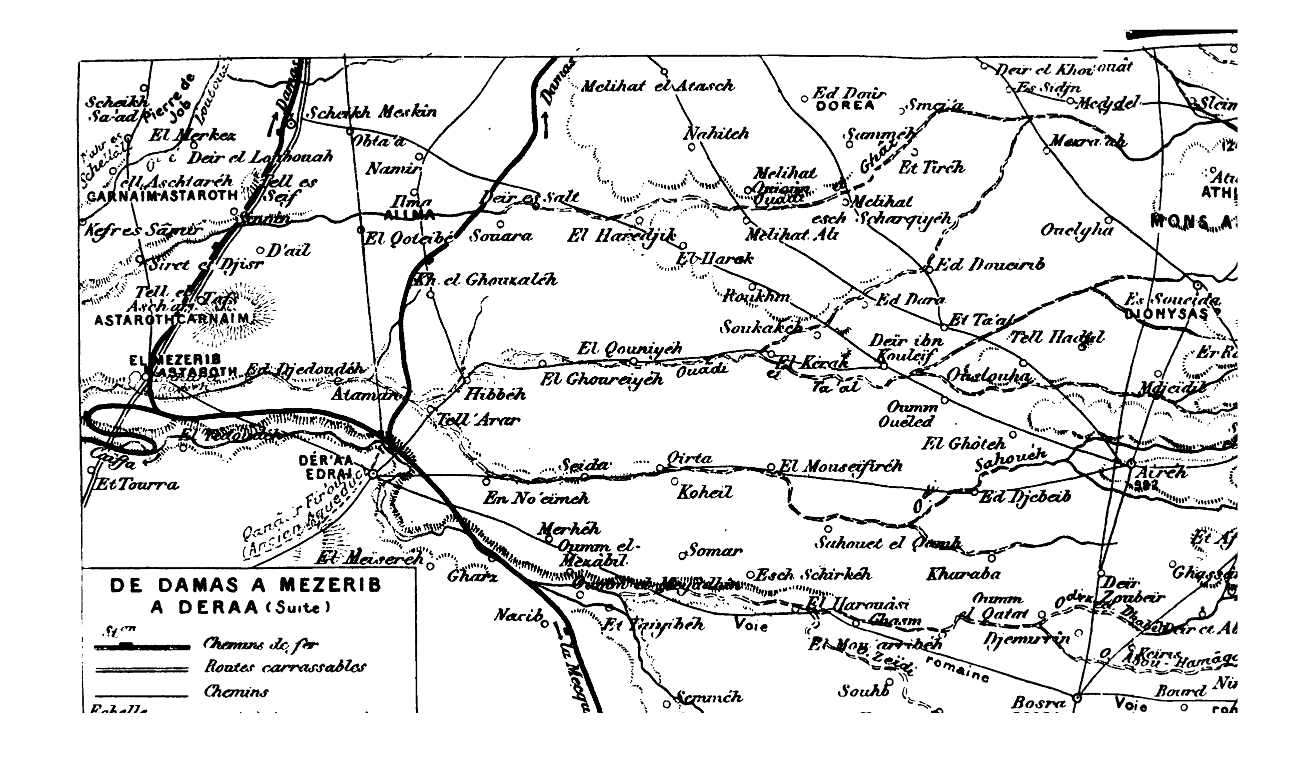
Taffas, St., 96 km., village à dr., avec une tour-mausolée bien conservée. La mosquée qui y est attenante a été construite avec les matériaux d'une église.

Mézérîb, Terminus, 100 km. Du milieu d'un petit lac d'une eau limpide et poissonneuse surgit un immense rocher sur lequel s'étagent pêle-mêle les maisons de Mézérîb. Ce pittoresque îlot est relié à la terre ferme par une longue digue artificielle, qui débouche dans des jardins ombragés d'arbres fruitiers, mais marécageux. A peu de distance, vers le N.-E., on voit l'eau sourdre de terre à gros bouillons, pour former aussitôt un ruisseau large et profond. Celui-ci traverse un beau moulin à trois meules, exploité par des soldats turcs. Aussitôt que la farine sort du moulin, elle est réduite en pâte et mise au four par d'autres soldats. De là, les galettes minces et rondes sont expédiées dans les casernes du pays, jusque dans celles de Damas. Du moulin, le ruisseau s'écoule dans le lac *Bahret el Badjeh* et, 6 km. plus loin, à 72 m. au-dessus du chemin de fer de Déraa à Caïffa, il forme une splendide cascade.

Les blocs énormes épars sur les bords du lac et les ruines près du *Hammâm* appartiennent à des constructions antiques. C'est là, d'après les données d'Eusèbe et de son traducteur, saint Jérôme, l'Astaroth d'où partit le roi Og, pour aller à Edraï se mesurer avec les Israélites.

La citadelle en ruines, avec une mosquée au centre, à l'E. du lac, a été construite par Sélim Ier en 1522, pour la protection des pèlerins. Ses murs renferment beaucoup de pierres ornées de

1. Schumacher, *op. cit.* — 2. O. S., 6. — 3. *Id.*, 12.


DE DAMAS A MEZERIB
A DERAA (Suite)
Chemins de fer
Routes carrossables
Chemins
Scheikh Sa'ad
Pierre de Job
El Merkez
Deir el Lebhouah
Tell es Seif
GARNAIM-ASTAROTH
Kefres Sâmir
D'ail
Siret el Djisr
ASTAROTH CARNAIM
EL MEZERIB
ASTAROTH
Ed Djedoudéh
Caïffa
Et Tourra
Scheikh Meskin
Obta'a
Namir
Ilma
ALLMA
El Qoteibé
Kh. el Ghouzaléh
Atamân
Tell 'Arar
Hibbéh
DÉR'AA
EDRAÏ
El Meisereh
Gharz
Nacib
La Mecque
Damas
Melihat el Atasch
Nahiteh
Deir es Salt
Souara
El Hareidjik
El Harak
Melihat Ali
Melihat
Roukhm
Soukakeh
El Qouniyéh
Ouadi
El Ghoureiyéh
Seida
Qirta
Koheil
En No'eimeh
Merhêh
Oumm el-Mezâbil
Somar
Esch Schirkéh
Et Taiyibeh
Voie
romaine
Semmêh
Ed Doir
DOREA
Smeia
Sammeh
Et Tirch
Melihat
esch Scharqiyéh
Ed Doueirib
Ed Dara
Et Ta'al
Deïr ibn Kouleïf
El Kerak
Ta'al
Ouslouha
Oumm Oueled
El Ghôteh
El Mouseifiréh
Sahouéh
Ed Djebeib
Sahouet el Qamh
Kharaba
El Harouâsi
Ghasm
El Mou'arribeh
Souhb
Oumm el Qatat
Djemurrin
Deïr Zoubeir
Bosra
Deir el Khoi'onât
Es Sidjn
Medjdel
Mezra'ah
Oueliha
Es Soueida
DIONYSAS
Tell Hadid
Medjdil
Aireh
Ghassan
Keiras
Bourd
Voie

moulures romaines et d'inscriptions grecques. La citadelle porte le nom de *Qalâah el Atika*, Château-vieux, par opposition à une autre forteresse *Qalâah el Djedîdéh*, Château-neuf, qui s'élève plus au N. et qui n'est pas dans un état moins déplorable que le premier.

A l'aller et au retour, les caravanes de La Mecque passent plusieurs jours sous les tentes aux bords du *Bahr el Badjéh*, qui est sacré et dans lequel tout pèlerin doit prendre un bain. Une grande foire a lieu à cette occasion. Aussi s'est-il formé un nouveau village autour du *Qalâah el Djedîdéh* sous le nom de *Daqaqîn*, les Boutiques.

El Mézérîb fut pendant quelque temps le siège du gouvernement du Hauran; mais à cause de l'insalubrité du climat, il fut transféré à *el Merkez*.

Nous avons vu que Mézérîb répond à la ville d'Astaroth du roi Og. Celle-ci est aussi appelée Be-Estérah, forme contractée de Beth-Estérah, Maison d'Astaroth. Or les Septante rendent Be-Estérah par Bosora. L'une des deux villes de **Bosor** conquises par Judas Machabée (I Mach.. V, 28 et 36) serait dans ce cas Mézérîb.

De la gare de Mézérîb, la ligne poursuit son cours pour le transport des marchandises, et, 3 km. plus loin, elle rejoint le chemin de fer de Déraa à Caiffa.

B. — De Damas à Déraa et au lac de Tibériade, en chemin de fer.

La ligne de l'Hedjaz, région de l'Arabie dont les principales villes sont Médine et La Mecque, est l'œuvre du gouvernement ottoman exécutée par des ingénieurs européens. Elle a été entreprise pour faciliter les pèlerinages musulmans, mais avant tout, la mobilisation des troupes.

La distance qui sépare Damas de La Mecque est d'environ 1.700 km. La ligne est déjà construite sur une longueur de 600 km. Mais elle ne sera probablement pas achevée avant dix ans. Elle passe à *Déraa*, 123 km., *Ammân*, **Rabbat-Ammon** de la Bible et la **Philadelphie** des Grecs, 224 km., et Maân, 469 km. Cette station n'est qu'à 6 h. de distance de Pétra et environ 100 km. du golfe Akaba de la mer Rouge.

A Déraa, un embranchement se détache de la ligne de l'Hedjaz, pour se rendre par la vallée du Yarmouk et la plaine d'Esdrelon à Caiffa.

Trois trains par semaine conduisent de Damas à Caiffa et *vice versa;* mais l'horaire et le prix des places n'avaient pas encore été publiés en 1906.

I. — De Damas à Déraa.

Khadem, Tête de ligne, au S.-E. du *Baouâbêt Allah*, sur la route des Pèlerins. Jusqu'à Déraa, le chemin de fer court dans la même direction que celui de la Société française. Après avoir traversé la riche plaine de *Ghoutâ*, il franchit le ruisseau *Nahr Berdi* et monte sur les collines d'*el Asouâd*, d'où l'on commence à jouir du beau spectacle qu'offre le Grand Hermon. La plus grande partie de l'année couvertes de neige, ses hautes cimes, d'un blanc éclatant, resplendissent merveilleusement dans l'azur.

Hermon. Cette chaîne de montagnes est le prolongement méridional de l'Antiliban. Les Sidoniens l'appelaient *Sirion,* les Septante *Sanior* et les Amorrhéens *Sénir*. La Bible le nomme une fois **Sion** (Deut., III, 4, 5, 13, 14), qui veut dire Elevé, à moins qu'il ne faille lire Sirion. Son nom en arabe est *Djêbel esch Scheikh.* montagne du Scheikh, probablement parce que son sommet couvert de neige rappelle la tête blanchie du vieillard. Elle reçut le nom de **Grand Hermon** pour la distinguer du *Djêbel Dahi,* en face du mont Thabor, qui, par une fausse interprétation du Ps. LXXXVIII, 13, fut appelé dès le IVe s. Petit Hermon.

La chaîne de l'Hermon court du N.-O. au S.-E. sur une longueur d'environ 30 km. Le pic principal qui ressemble à un immense cône tronqué. est formé de trois cimes dont deux atteignent la hauteur de 2.670 m. au-dessus du niveau de la Méditerranée. Cette montagne était dédiée au dieu Baal-Hermon, dont le temple en ruines existe encore au sommet. A ses pieds, vers le S., une ville reçut le nom de **Baal-Gad,** Baal-Fortune. C'est probablement la même que *Panéas*, la **Césarée de Philippe,** où le culte de Pan aura remplacé celui de Baal.

Le chemin de fer traverse ensuite le riant *Ouâdi el Adjem* et la rivière d'*el Aouâd*, le **Pharphar** biblique, pour entrer dans l'ancien pays de Basan. (*V.* p. 464).

El Kessoué, St., 18 km. (*V.* p. 464). Au sortir de la gare, la ligne contourne les contreforts du *Djêbel Mani* et se dirige vers le S. par **Deir Ali,** St., 29 km.

El Mousmiyéh, St., 50 km. La ligne arrive au *Ledjah*, qui appartient à la **Trachonitide** gréco-romaine et à l'**Argôb** de la Bible.

L'Argôb était une contrée de Basan s'étendant jusqu'à Gessur et Aram Maacha (*V*, p. 465). Les 60 places fortes qu'elle renfermait devinrent la possession de Jaïr, de la tribu de Manassé, et sont désignées sous le nom de **Havoth-Jaïr,** Villes de Jaïr. (Deut., III, 4-14.— III R., IV, 13). Le mot *Argôb* vient de *régôb* dont la racine *ragâb* signifie *monceau de pierres.* Le Tarkum Onkelos rend Argôb par le mot grec *Trachon*, lieu rude, pays pierreux, d'où le nom de Trachonitide.

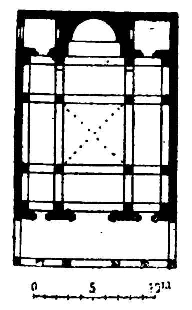
Trachonitide. Strabon parle de deux Trachons, ou contrées couvertes de laves. L'une est le *Safah,* l'autre le *Ledjah.* Le premier, situé à l'E., dans une plaine écartée et presque inhabitée, est peu connu. Le second, qui occupe une plaine fertile et peuplée, devint la Trachonitide en tant que province grecque organisée. Ce territoire, que saint Luc (III, 1) mentionne aussi, comprenait, outre le *Ledjah,* toutes les campagnes avoisinantes, jusqu'à Bosra.

El Ledjah est une véritable mer de laves vomies par les cratères du *Tell Schihân* et du *Tell Ghararat el Qibliyéh* (1.211 m.), cimes septentrionales du *Djêbel Haurân.* Pendant que la nappe liquide en ébullition se refroidissait, une terrible tempête la mit en fureur comme un océan. Une fois consolidée, elle fut déchirée dans tous les sens par une suite de violents tremblements de terre. Cet âpre plateau s'étend à 40 km. au N.-O. du centre des éruptions volcaniques, sur une largeur moyenne de 30 km. Aujourd'hui, il ne s'élève que de 8 à 10 m. au-dessus de la plaine environnante ; mais la masse lavique s'enfonce, dit-on, à 200 m. dans le sol. Partout elle est sillonnée d'innombrables crevasses, qui se coupent dans toutes les directions et forment un inextricable labyrinthe de ravins et de précipices, dont les flancs sont perforés d'une multitude de cavernes. Aussi, à toute époque, ce canton offrit-il un asile sûr aux individus comme à des populations entières menacés par un ennemi ou par la justice. C'est pourquoi les Arabes lui ont donné le nom de *Ledjah,* qui signifie refuge.

Le plateau présente sur ses bords de profondes échancrures qui

forment des baies et des promontoires. A l'intérieur, les laves désagrégées ont créé, en comblant les crevasses, de vraies oasis d'une prodigieuse fertilité. Dans le pourtour de cette contrée, on compte huit anciennes cités et quinze bourgades, et à l'intérieur, quatre villes et une dizaine de bourgades. La plupart d'entre elles sont encore entourées de hautes murailles et possèdent de beaux monuments d'architecture en ruines, qui témoignent de leur importance et de leur richesse primitive.

Phaena. El Mousmiyéh est l'ancienne **Phaena,** capitale de la Trachonitide, et siège épiscopal au IVᵉ s. On y arrive de la plaine par un labyrinthe de rochers, traversé par une route taillée dans la lave. Ce bourg possède une petite garnison turque.



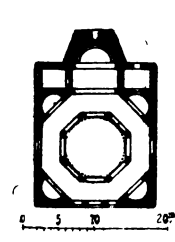
Plan du prétoire de Mousmiyéh.

Parmi les anciens monuments de Mousmiyéh, se distingue le *Prétoire*, basilique civile d'ordre dorique, construite de l'an 160 à l'an 169 de notre ère par la 3ᵉ légion gallique. L'édifice est dans un excellent état de conservation ; il ne manque que la coupole d'arête qui recouvrait le carré central [1].

Constantia. *Bourâk,* village situé à 6 km. au N.-E. d'*el Mousmiyéh*, était autrefois une ville importante, comme le témoignent les débris de ses monuments. On veut l'identifier avec **Constantia,** fondée par l'empereur Constantin et mentionnée par Hiéraclès parmi les villes épiscopales de l'Arabie du Nord.

Le train prend la direction S.-O., pour contourner le Ledjah et passe à 4 km. de la ligne de Mézérib. On rencontre successivement les stations de *Djébâb*, *Tibnéh*, *Mahaddjéh* et *Schaqra.*

Ezra, St., 90 km. Le village est assis sur un promontoire de laves et n'est accessible que par des défilés. C'est l'ancienne **Zora** ou **Zoroa** des Romains. Au N.-E., on voit une église baptismale construite l'an 515 par l'évêque Varus. C'est une reproduction, sur une petite échelle, de la cathédrale de Bosra construite en 513. Le baptistère d'Ezra sert d'église paroissiale aux Grecs Melchites, sous le vocable de Saint-Georges.



Plan du baptistère d'Ezra.

La voie ferrée croise ensuite l'*Ouâdi Qanaouât*. En remontant cette vallée, on rencontre d'abord, à 12 km. d'Ezra, *Bousr el Hariri,* qui est un des deux Bosor, le **Bosor du désert,** dont s'est emparé Judas Machabée (*V.* p. 469). Plus haut, sur les pentes du *Djêbel Haurân*, se trouve *Qanaouât* (1.244 m), la

1. M. de Vogüé, *Syrie centrale.*

Kanath gréco-romaine, ville importante sous les Antonin et siège d'un évêché au IVe s.

D'Ezra, le chemin de fer s'éloigne du *Ledjah* pour traverser la *Nouqra* (*V.* p. 466). Arrivé au km. 104, il franchit le *Ouâdi el Ghaz*. De là, à 2 km. vers l'E., on aperçoit le village d'*Ilma*, qu'on propose d'identifier avec la place forte d'**Alima** conquise par Judas Machabée (I, Mach., V, 26), lorsqu'il se fut emparé de Carnaïm.

Montagnes de Basan. A l'extrémité orientale de la vaste plaine se dressent les masses sombres du *Djébel Haurân*, appelé plus communément *Djébel ed Drûs*, parce que, comme le *Ledjah*, il est habité principalement par des Druses. Dans quelques localités demeurent aussi des Grecs Melchites et des Grecs non-unis. Les Romains le connaissaient sous le nom de *Mons Asaldamus*, et dans les Psaumes (LXVIII, 16-17), il est désigné sous celui de **montagnes de Basan**, que la Vulgate a rendu par *mons pinguis*, sens littéral du mot *basan*.

« Montagnes de Dieu, montagnes de Basan,
Montagnes aux cimes élevées, montagnes de Basan !
Pourquoi êtes-vous jalouses, hautes cimes,
De la montagne (de Sion) que Dieu a choisie pour son séjour ?
Jahvé y habitera à jamais. »

Cette imposante chaîne de massifs volcaniques fermait au N.-E. le pays transjordanien des saintes Ecritures. Ses cimes qui ressemblent à des blocs calcinés par le feu, sont nombreuses, et la plus élevée d'entre elles, le *Djébel Djoueilîl* arrive à 1.782 m. au-dessus du niveau de la mer.

Parmi les villes qui illustrèrent jadis le mont d'Asaldamus, citons encore *Schôba*, au S. du *Tell Schihân*. C'est **Philippopolis** fondée par l'empereur romain Philippe l'Arabe ou le Trachonite (244-249). Il naquit en ce lieu et avait embrassé le christianisme d'après Victor Aurèle et Eusèbe. Philippopolis formait un évêché suffragant de Bostra, ainsi que **Dionysios**, identifiée par certains palestinologues avec *Soueida*. L'ancienne ville de **Mardoka** répond au village de *Mourdoûk*, **Athila** à *Atîl*, **Dorea** à *ed Doûr*. Sur le flanc septentrional de la montagne, **Sacchæa** est remplacé par le village de *Schaqqa* et **Heita** par celui d'*el Haydt*. Toutes ces localités sont riches en ruines archéologiques. Sur les pentes méridionales du *Djébel Haurân* se rencontre *Salkhad*, l'ancienne ville de **Salécah**, jusqu'où arrivèrent les fils de Gad, lorsqu'ils prirent possession du pays de Galaad. (Deut., III, 10). *Bosra*, également dans la plaine, est probablement la ville de Basara des Machabées (I Mach., V, 26-36), mais certainement la **Nova Trajana Bostra** des Romains, capitale de la province de l'Arabie et centre de commerce de la Syrie centrale.

Khirbet Ghazaléh, St., 115 km. (614 m.). Au-delà de la gare, on franchit le *Ouâdi ed Dahâb*, vallée d'Or, et l'on rencontre à dr. le village d'*Otamân*, où se trouvent les traces du *Qanâtir Firaoûn* (*V.* p. 466), et à g., le hameau *en Noueiméh*.

Déraa.

Station centrale, Buffet (575 m.). C'est la ville d'**Edraï** de la Bible.

Histoire. Déraa est composée de plusieurs villes superposées. L'inférieure, toute souterraine, est taillée dans le roc. C'est le plus beau type des demeures troglodytes ; il constitue, sans doute, l'œuvre de ces

Raphaïm, ou géants, dont le roi Og était un des derniers descendants. C'est là, à l'entrée de son royaume, qu'il essaya d'arrêter la marche victorieuse du peuple de Dieu; mais il trouva la mort sur le champ de bataille. Depuis lors, il n'est plus question d'Edraï dans la Bible.

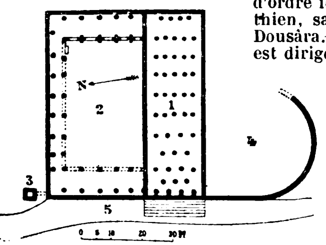
Sous la domination des Grecs et des Romains, Edraï, appelée **Adraa**, était une des villes les plus importantes de la province d'Arabie, et comme Bostra et Pétra, elle jouissait du privilège de battre monnaie. Sur l'une d'elles, la face représente le buste de Lucille Auguste, fille de Marc-Aurèle (161-180), et le revers celui de *Tychée d'Adraa*. Une autre du règne de Commode, fils de Marc-Aurèle, montre au revers le dieu Dousâra, le Dionysius des Arabes. Du IVe au Ve s., Adraa fut le siège d'un évêché. Aujourd'hui encore, elle est la demeure d'un Kaimmakâm et compte une population d'environ 5.000 habitants.



Plan de Déraa.

Description de la ville. Déraa, située à 20 min. au S. de la gare, occupe deux hauts plateaux entourés en grande partie par le vallon de *Zadi*, qui lui sert de fossé naturel, et au S. par une forte dépression formée par un éperon des collines de *Zoumléh*. On franchit le *Ouâdi Zadi*, sur un beau pont à cinq arches construit après l'invasion musulmane avec les matériaux d'un pont romain. L'aqueduc de Firaoûn passait sur ce pont par le moyen d'un gros mur bâti en amont. A g. du pont, une pompe à vapeur envoie l'eau à la station. Au N. de la ville, s'élève le *Kérak*, petite colline conique occupée jadis par la citadelle. La ville possède d'intéressantes maisons du vrai type hauranais et beaucoup de ruines et de sculptures romaines, surtout au S.-E., autour du Sérail.

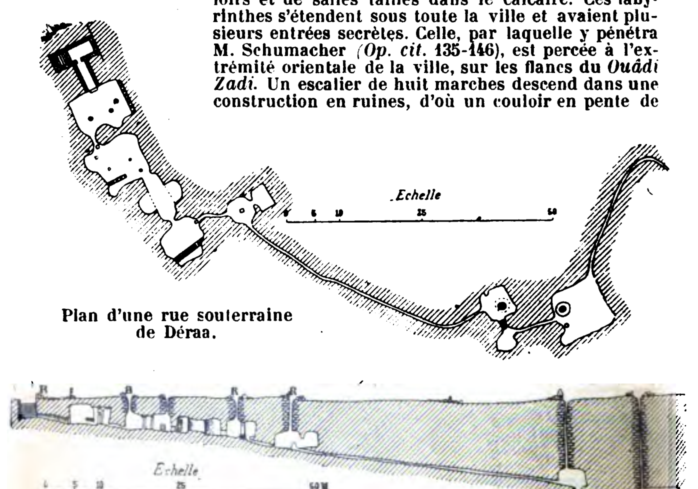
Mosquée. La mosquée construite en 1254 occupe l'emplacement d'une basilique chrétienne, qui elle-même avait été bâtie avec les matériaux en basalte provenant de deux temples, l'un d'ordre ionique et l'autre d'ordre corinthien, sans doute ceux de Tychée et de Dousâra. Le *rouâk*, ou salle de prière (1), est dirigé de l'E. à l'O. et divisé par 47 colonnes antiques en dix nefs sur une longueur de 60 m., et en cinq sur une largeur de 18 m. Les colonnes sont reliées entre elles par des arceaux qui supportent le plafond formé de longues dalles de basalte. Une cour oblongue, entourée d'une galerie sur trois côtés (2), la précède au S. Les premières assises d'une grande abside située derrière



la mosquée au S. (4) porte encore le nom de *Kéniséh*, église. Le *Medâni*, grosse tour carrée qui domine la plaine au loin (3), devait se

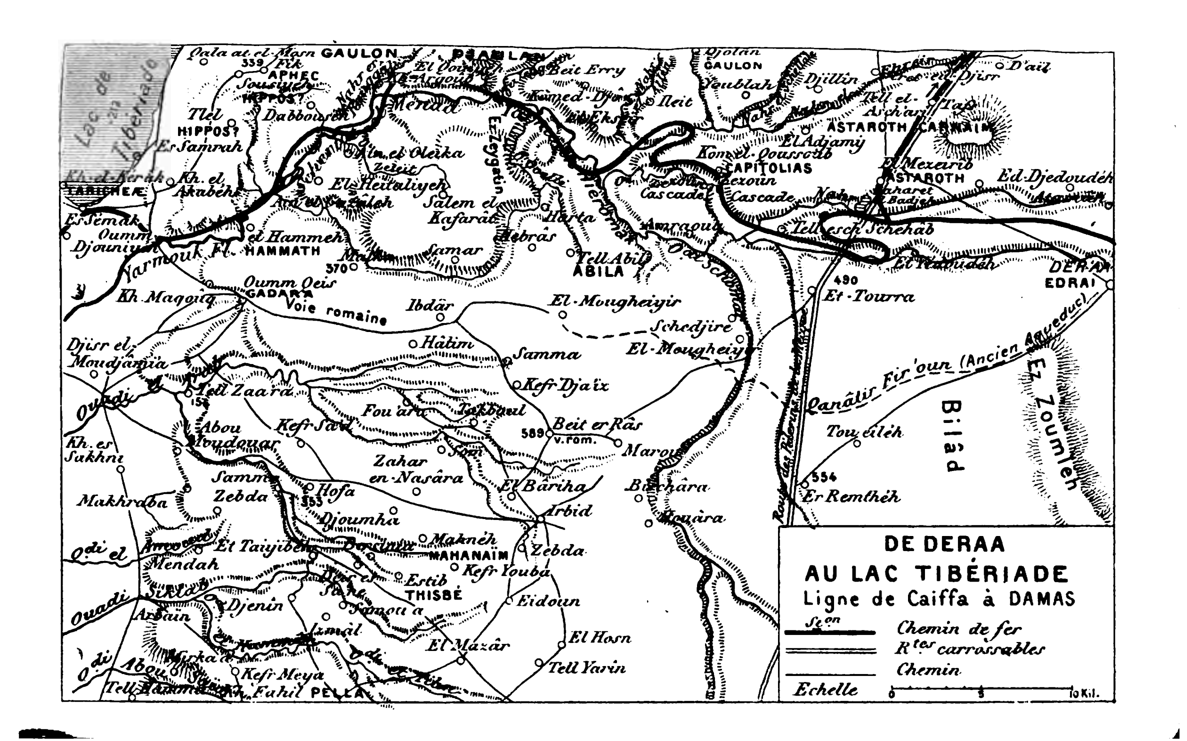
dresser à dr. de la façade du monument chrétien. Ce genre de construction imité des mausolées, est fréquent dans le Hauran, et les églises, comme les grandes maisons antiques, sont souvent accompagnées de cette sorte de pylônes destinés à rehausser la majesté du temple chrétien. La tour de Déraa, qui remonte au IVe ou au Ve s., est construite en basalte sans mortier, La partie inférieure a la forme d'un piédestal de 8 m. de hauteur, orné de trois rangées de moulures; sur la face méridionale s'ouvre une porte. Du piédestal, la tour monte à une hauteur d'environ 12 m. en forme de pyramide tronquée. Chaque face est percée d'une grande fenêtre carrée, au-dessus de laquelle s'ouvrent deux petites fenêtres cintrées. Dans la rue (5), on voit encore un escalier qui montait autrefois dans l'église ou au temple.

Ville souterraine. Cette étrange cité, difficilement accessible, est la principale merveille de Déraa. Elle consiste en un vaste réseau de couloirs et de salles taillés dans le calcaire. Ces labyrinthes s'étendent sous toute la ville et avaient plusieurs entrées secrètes. Celle, par laquelle y pénétra M. Schumacher *(Op. cit.* 135-146), est percée à l'extrémité orientale de la ville, sur les flancs du *Ouâdi Zadi.* Un escalier de huit marches descend dans une construction en ruines, d'où un couloir en pente de 6 m. de longueur, mais à peine d'un m. de hauteur et de largeur, aboutit à une porte en pierre. Celle-ci donne accès dans une grotte artificielle d'environ 10 m. de long, 7 de large et 3 de haut. De pareilles pièces, reliées les unes aux autres par des passages plus ou moins longs et étroits, se succèdent en longues files d'une manière irrégulière. La voûte rocheuse est parfois soutenue par des piliers taillés dans la masse; d'autres fois elle est consolidée par des colonnes romaines, ce qui prouve que cette forteresse inexpugnable fut utilisée à travers tous les siècles. L'air y est introduit par des soupiraux sous forme de cheminées, qui du plafond montent à la surface, où l'ouverture est masquée par une construction. Notons encore des niches destinées aux lampes, des mangeoires pour les animaux et des citernes en forme de bouteille dans les pièces les plus profondes, à 21 m. sous terre.



Plan d'une rue souterraine de Déraa.

Coupe du souterrain.


DE DERAA
AU LAC TIBÉRIADE
Ligne de Caiffa à DAMAS
Chemin de fer
Rtes carrossables
Chemin
Echelle
0
5
10 Kil.
Lac de Tibériade
TARICHEÆ
Es Semak
Oumm Djouniye
Yarmouk Fl.
Kh. Maqoiq
Oumm Qeis
GADARA
Voie romaine
el Hammeh
HAMMATH
Es Samrah
Tlel
HIPPOS?
Kh. el Akabeh
Qala at el-Hosn
GAULON
339
Fik
APHEC
Dabbousieh
Menada
Zeleit
El-Heitaliyeh
Salem el Kafarât
Samar
570
Ez Zeygatin
Beit Erry
Hebrâs
Harta
Tell Abil
ABILA
Ibdâr
El-Mougheiyir
Schedjire
El-Moughei
Hâtim
Samma
Kefr Dja'ix
Djisr el Moudjamia
Ouadi
Tell Zaara
154
Fou'ara
Kefr Sa'd
Abou Moudouar
Kh. es Sakhni
Zahar en-Nasâra
Beit er Râs
589
v. rom.
Marou
Samma
Zebda
Hofa
553
Djoumha
El Bâriha
Arbid
Birchâra
Houâra
Makhraba
Et Taiyibeh
Mendah
Makneh
MAHANAÏM
Zebda
Kefr Youba
Estib
THISBÉ
Ouadi
Djenin
Arbain
Eidoun
El Hosn
El Mazâr
Tell Yarin
Izmâl
Kefr Meya
Fahil
PELLA
Tell Hammeh
Djolan
GAULON
Yeublah
Djillin
Ileit
Tell el-Ach'ari
ASTAROTH CARNAÏM
El Adjamy
Kom el-Qoussoub
CAPITOLIAS
Cascade
Mezoun
Cascade
Amraoua
Tell esch Schehab
El Mezarib
ASTAROTH
Ed-Djedoudéh
El Remthéh
DERAA
EDRAI
490
Et-Tourra
Qanâtir Fir'oun (Ancien Aqueduc)
Bilâd
Ez Zoumleh
Tou'eiléh
554
Er Remthéh
Route des Pèlerins de la Mecque
D'ail
Djisr

Au N.-O. de la ville, on aperçoit encore les vestiges des fortifications, qui témoignent que l'ancienne cité avait une étendue beaucoup plus grande que la localité actuelle. Plus loin, on rencontre le cimetière dit des *Abbassides*, avec un grand nombre d'inscriptions coufiques. La langue du pays était l'araméen. L'écriture nabathéenne, en usage dans toute la région transjordanienne, dérive de la souche araméenne; des formes presqu'hébraïques, elle passa par degrés aux formes coufiques. A partir du VIIIe s., cette écriture s'enrichit de signes et de points diacritiques et produisit l'écriture arabe actuelle.

II. — De Déraa au lac de Tibériade.

De Déraa, l'embranchement de Caïffa remonte à l'O.-N.-O., laisse à dr. le village de *Djoumah*, puis celui d'*ed Djedoûdi*, ancienne localité chrétienne dont l'église est transformée en mosquée. D'*Aïn Oumm el Amâd* (10 km.), où la locomotive fait sa provision d'eau, une ligne de raccord monte à Mézérib distant de 3 km.

Le chemin de fer franchit ensuite la route des Pèlerins. De celle-ci se détache une antique voie qui descend dans le pays de **Galaad,** et qui, à 30 km. de distance, arrive dans un canton plein de souvenirs bibliques. C'est là qu'on cherche **Mahanaïm** illustré par Jacob, Isboseth et David, ainsi que **Thisbé,** patrie du prophète Elie.

Galaad. Avant de se séparer de Laban son beau-père, Jacob érigea avec lui un monument commémoratif, qui devait rester le témoin de leur réconciliation. Il fut appelé **Galaad,** Monceau-témoin [1]. Ce nom fut appliqué à toute la région située entre le Yarmouk et le Jaboc, *Nahr ez Zerqa;* il s'étendit plus tard à tout le pays compris entre l'Hermon et l'Arnon. Cependant, par montagnes de Galaad la Bible entend le *Djêbel Adjloûn.* Galaad, dans le sens restreint, devint sous la domination macédonienne la province de Pérée proprement dite avec **Pella** pour capitale. Aujourd'hui, cette région qui comprend les montagnes d'*Adjloûn* et la *Belqaa,* forme le Kada d'Adjloûn avec *Irbîd* comme chef-lieu.

Mahanaïm. Après avoir quitté son beau-père, « Jacob poursuivit son chemin, et des anges de Dieu le rencontrèrent. En les voyant, il dit: C'est le camp (Mahanéh) de Dieu ! et il donna à ce lieu le nom de Mahanaïm [2]. » A l'arrivée des Israélites sous la conduite de Josué, Mahanaïm était une ville située au N. de Galaad, près des frontières de Basan. Elle fut cédée aux fils de Gad et devint ville lévitique et ville de refuge [3]. Après que David eût été proclamé roi par la tribu de Juda, Isboseth, fils de Saül, choisit Mahanaïm comme capitale de son royaume; mais sept ans après, il y fut assassiné. David, à son tour, se réfugia à Mahanaïm pendant la rébellion d'Absalon. Celui-ci périt d'une manière tragique dans la **forêt d'Ephraïm** près de Mahanaïm [4].

Entre *Irbîd* et *Hosn* se déroule la vallée d'*el Mahnéh* qui renferme une ancienne localité en ruines portant le même nom. Au XIIIe s., Estori ha Parchi indiqua Mahanaïm « à Mahnéh, à l'orient de Bethsan, en ligne droite, à une demi-journée. » C'est évidemment le *Khirbet el Mahnéh* distant de Beïsan de 30 km. à vol d'oiseau. Le P. Van Kasteren [5] et M. L. Heidet [6], s'appuyant sur de bonnes raisons, identifient *el Mahnéh* ou *el Minéh* avec Mahanaïm.

1. Gen., XXXI, 47. — 2. Gen., XXXII, 1-2. — 3. Jos., XIII, 26-30; — XXI, 37-38. — 4. II R., XVII, 27; — XVIII, 6. — 5. *Z. D. P. V.*, 1891, XIII, 205. — 6. *D. B. V.*, IV, 571-576.

Tisbéh. A une heure au N.-E. d'*el Mahnéh*, se présente une ancienne localité du nom d'*el Estîb* ou *Lestîb*, qui, d'après la tradition locale, est Thisbé, patrie du prophète Elie. Le rabbin Estori ha Parchi indique la patrie du Thesbite à « el Estêb, à une heure d'el Mahnéh vers le N. » Dans un ancien document arabe le prophète est, en effet, appelé « Elie l'Astabi. » Sainte Sylvie d'Aquitaine se rendit aussi de Salim près de Bethsan, au tombeau d'Elie à Thisbé et de là à celui de Job à Carnéa. Le sommet qui domine *el Estîb* porte le nom de *Mar Elias*. A environ une heure d'*el Estîb*, passe une vallée, *Ouâd el Yabis*, qui est tenue pour celle de **Carith** [1], dans laquelle se réfugia le prophète, et où les corbeaux lui apportèrent régulièrement du pain et de la viande [2].

La voie traverse ensuite le *Ouâdi ed Dahâb*, et descend jusqu'en face de

Tell esch Schéhab, St. (351 m.).

Tell esch Schéhâb, colline du Héros, est un florissant village situé à l'extrémité d'une sorte de promontoire. Bâti sur un rocher de 15 à 25 m. de hauteur, le village est entouré presque partout de gorges profondes et n'est accessible qu'à l'orient, où l'on voit des traces de fortification, d'ailleurs peu anciennes.

Par un demi-cercle à faible rayon, la ligne se retourne vers l'E.-S.-E., passe par un petit tunnel et, produisant brusquement une nouvelle courbe, elle franchit le *Ouâdi el Meddân*, prolongation de la vallée de *Zâdi*. Elle reprend ensuite sa direction O.-N.-O. et descend dans la profonde gorge qui contourne la colline de *Tell esch Schéâb*. Bientôt on arrive à la jonction du *Ouâdi Meddân* avec le *Ouâdi el Badjèh* qui descend de Mézérib et offre dans ce coin un ravissant spectacle.

Cascade du Nahr el Badjèh. La masse d'eau de la rivière *el Badjèh* tombe en large nappe d'un immense banc de rocher haut de 20 m., et se précipite de cataracte en cataracte à travers une gorge étroite de roches basaltiques. Depuis la cascade jusqu'au fond de la vallée, les eaux blanchies par l'écume font tourner plus de trente moulins d'un caractère tout primitif, mais la plupart pittoresquement nichés dans de larges crevasses garnies d'arbustes et de plantes grimpantes.

Après avoir traversé le *Ouâdi el Badjèh*, appelé ici *et Tell*, le train suit une voie taillée dans le flanc du haut plateau de *Zeizoûn*, traversant deux petits tunnels.

A 5 km. du pont, on rencontre à dr. une nouvelle cascade non moins imposante que la première. Les eaux mugissantes se précipitent de rocher en rocher à travers une végétation luxuriante, mais sauvage, et, après une chute de 240 m., elles vont se perdre dans le torrent sinueux qui coule au fond de la vallée (172 m.). Pendant longtemps l'on voit briller la nappe d'argent de la cascade, et de fort loin on entend le murmure de ses eaux.

Zeizoûn, St. Au sortir d'un nouveau petit tunnel, on arrive à

1. III R., XVII, 3-5. — 2. *V.* Van Kasteren, *loc. cit.* — Heidet, *loc. cit.*

la gare de Zeizoûn, où la machine fait une nouvelle provision d'eau.

Le village de Zeizoûn occupe le bord du haut plateau. Dans son voisinage, des sources surgissent de terre avec une telle abondance qu'elles forment aussitôt le large ruisseau qui se précipite du haut des rochers. Aux alentours, on rencontre beaucoup de chapiteaux, de corniches et autres sculptures de styles corinthien et ionique, des vestiges de thermes et des inscriptions grecques d'origine chrétienne. M. Schumacher propose d'identifier Zeizoûn, de préférence à *Beit er Ras*, avec **Capitolias**, importante ville romaine mentionnée par Ptolémée.

Le chemin de fer suit les méandres du torrent qui porte ici le nom de *Nahr Zeizoûn*, passe au-dessous du village de *Qom el Qoussoub*, colline des Roseaux, et s'avance jusqu'à la pointe du *Tell el Makarîm* resserré au N. par une vallée profonde. Celle-ci sert de lit à un grand cours d'eau formé d'un côté par le *Nahr Allân* qui vient de Sounamein et qui recueille en passant les eaux de la rivière de Job, et d'un autre côté par le *Nahr el Ahlln* qui descend du *Tell el Kara* au S. de Djédoûr. Presqu'à l'endroit où cette rivière fait sa jonction avec le *Nâhr Zeizoûn*, vient déboucher le *Ouâdi esch Schellâléh* qui amène ses eaux du S. La réunion de ces rivières forme proprement le *Schériât el Ménadiréh* ou le **Yarmouk.**

Tell el Makarîm, St. Par un brusque détour, la voie contourne la pointe du promontoire et prend la direction E.-N.-E. Après avoir franchi la rivière formée par l'Ehreir et l'Allân, elle revient au S. et traverse la pointe S.-E. du *Djaulân*, l'ancien **Gaulon.**

Le Djaulân est limité à l'E. par le *Nahr el Allân* et à l'O. par le lac de Tibériade et le Jourdain supérieur. Le Yarmouk le sépare du district d'Adjloûn au S. et le *Nahr el Hôschaba* près de Banias, de celui du Djêbel esch Scheikh ou l'Hermon au N.

Gaulon, en hébreu **Golân,** était une ville sacerdotale et une ville de refuge du pays de Basan, appartenant à la demi-tribu de Manassé (Deut. IV, 43. — Jos., XXI, 27). Au temps d'Eusèbe, c'était encore une ville considérable. Elle subsiste jusqu'aujourd'hui sous le nom de *Sahem ed Djaulân*, village situé à 2 km. à l'E. du *Nahr el Allân* et à 7 km. au N.-N.-O. de *Zeizoûn*. On y voit entre autres ruines celles d'une tour carrée de 15 m. de hauteur, à côté d'une belle construction qui semble avoir été une église. M. Edmond Rothschild y a établi une colonie juive.

Anciennement, la ville avait donné son nom à un district appelé **Gaulanitide,** qui avait une plus grande extension vers l'orient que le Djaulân moderne. *Sahem ed Djaulân* est en dehors des limites géographiques du Djaulân administratif ; mais, — chose remarquable, — par exception, le gouvernement considère toujours ce village comme faisant partie du district.

La ligne franchit la première fois le Yarmouk sur un beau pont en pierre, à 55 m. au-dessus du niveau de la Méditerranée, et suit quelque temps sa rive gauche.

Yarmouk. Le nom de ce fleuve ne se rencontre pas dans les Livres saints. Pline l'appelle **Hieromax** et le Talmud **Yarmoch**. Les Arabes l'appellent *Schériât el Ménadiréh*. *Schériât* veut dire abreuvoir et

Ménadiréh est le nom de la tribu bédouine qui jouit du droit de pâturage dans ce district et cultive les pentes de la gorge.

La vallée affecte ici un aspect vraiment grandiose et pittoresque. L'œil rencontre partout des gorges boisées, des torrents mugissants, de gracieuses cascades, d'énormes rocs éboulés au pied de pics qui s'élancent hardiment dans les airs, prenant les teintes et les formes les plus variées. A 3 km. du pont du Yarmouk, on voit à dr. des masses gigantesques de basalte ou de calcaire taillés à pic et recouverts d'une épaisse couche de laves, qui se révèlera sur plusieurs points du parcours jusqu'au delà d'el Hamméh.

Cette masse lavique a été vomie à l'époque historique, croit-on, par le *Tell el Faras,* volcan éteint situé à 30 km. au N. La lave, en envahissant la contrée, s'accumula dans les vallées. Les eaux des torrents formèrent alors des lacs en amont, jusqu'à ce qu'elles aient réussi à se frayer un nouveau passage à travers la masse poreuse. C'est ainsi que se sont formés des lits souterrains ou nombre de gigantesques ponts en lave, qui, sous l'action de l'eau et des mouvements sismiques, finirent par s'écrouler. Forcé de déplacer son lit, tantôt à dr., tantôt à g., le Yarmouk charria pendant de longs siècles d'immenses morceaux de pierres volcaniques et créa ces murailles verticales et hautes de 20 à 40 m. qui bordent parfois ses flancs.

On passe ensuite devant le *Ouâdi el Qoeïlbi*, à g., qui mène au *Tell Abîl* (8 km.). C'est le site d'**Abila**, ville de la Décapole. Eusèbe l'indique sous le nom d'Abela à 12 milles à l'orient de Gadara.

Décapole. Un grand nombre de villes païennes, assujetties aux Juifs par Alexandre Jannée (104-78 av. J.-C.), obtinrent leur liberté après la prise de Jérusalem par Pompée, l'an 63 av. J.-C. Dix d'entre elles, toutes situées au delà du Jourdain, excepté Scythopolis, formèrent une confédération à laquelle les montagnes d'Adjloûn servirent de noyau principal. Avec le temps, plusieurs de ces villes se détachèrent de la confédération, et de nouvelles y adhérèrent, de sorte qu'on ne saurait donner un sens bien déterminé à cette expression *Décapole,* et encore moins définir l'étendue de son territoire qui, d'ailleurs, n'était pas homogène.

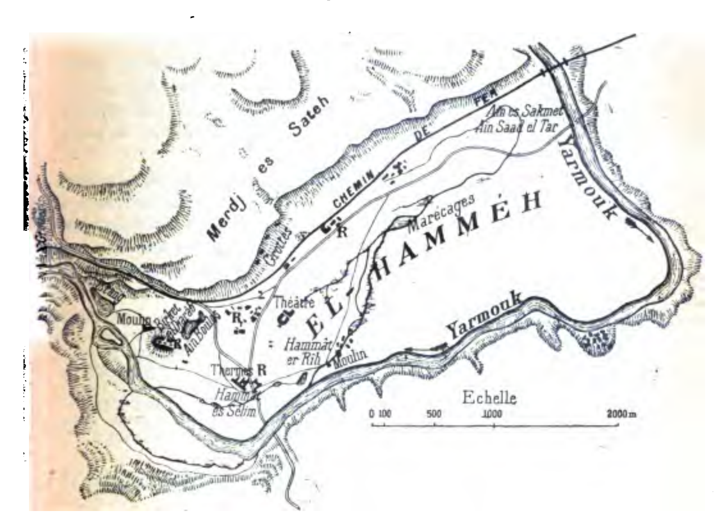
Ez Zeyyatîn, St. Le lit du fleuve se trouve à peu près au niveau de la Méditerranée. Au N. du Yarmouk, à l'embouchure du *Ouâdi ez Zeyyatîn*, on voit un joli coin de terre planté de vergers et de vignes. La voie croise le fleuve pour suivre sa rive droite, passant au-dessous du village d'*el Qoùiyéh.* Elle s'avance jusqu'à l'extrémité du promontoire d'*Arqoûb er Rahouâh* formé par la vallée profonde qui amène un nouvel affluent considérable : c'est le *Nahr Rouqqad* qui prend naissance au pied de l'Hermon. Avant d'atteindre cette rivière, le chemin de fer se replie brusquement vers le S., franchit le Yarmouk (— 47 m.), dont il suit les sinuosités sur la rive g.

Ouâdi Qeleit, St. La vallée de ce nom monte au S. et renferme le grand village de *Sahem el Kafarht.* La ligne repasse sur la rive dr., puis de nouveau sur la rive g. à **Aîn el Ghazâleh,** St., où s'étend une belle terre couverte de palmiers

et de lauriers. Bientôt elle franchit le fleuve sur le premier des quatre grands ponts, dont le tablier en fer repose sur des piliers de 20 à 28 m. de hauteur. A g., apparaît le village d'*el Ehsoùn*. Au S., sur la montagne, on aperçoit les ruines de **Gadara**, dont nous parlerons tout à l'heure. Par un second pont en fer, la voie entre dans le pittoresque territoire d'*el Hamméh*, St. (— 180 m.).

El Hamméh.

Le fleuve fait un angle aigu au S.-E. et un angle obtus au S.-O. et forme avec la muraille rocheuse du N. un quadrilatère d'environ 2 km. 1/2 de longueur de l'E. à l'O., et 1 à 2 km. de



largeur. En entrant dans cette petite plaine, on rencontre *Aïn es Sakhnéh* ou *Aïn Saad el Far*, source d'eau claire et potable de 22° C. Elle est tellement abondante qu'elle fournit 1.500 litres par seconde. Le ruisseau qu'elle forme traverse le quadrilatère en diagonale, au milieu d'un marécage couvert de lauriers et de roseaux et, après avoir fait tourner un moulin, il se jette dans le Yarmouk. A dr., le rocher taillé perpendiculairement sur une hauteur de 20 m. par l'ancien cours du fleuve, est une masse de lave, percée de grottes naturelles. Elles étaient habitées par des troglodytes, comme l'ont démontré les fouilles qu'on y a prati-

quées. On arrive ensuite à la gare d'*el Hamméh.* L'odeur d'acide sulfhydrique dont l'air est imprégné devient de plus en plus sensible. En effet, vers l'angle N.-O. de la plaine se déploie un grand bassin naturel au milieu duquel jaillissent plusieurs sources d'eau sulfureuse d'une température de 40° C., et d'un débit de 1.000 litres par seconde. C'est le *Birket ed Djarâb.* A 2 m. 1/2 du bord de l'étang on voit sourdre une source d'eau potable de 25° C., qui se déverse dans le bassin voisin. Les Arabes l'appellent *Aïn Boulos*, source de Paul. Ces précieuses eaux minérales sont soigneusement recueillies dans un canal et amenées, toutes fumantes, sur la roue d'un moulin primitif, où elles sont utilisées pour moudre le blé ; de là, elles s'écoulent dans le fleuve. Au-dessus du moulin, un canal de dérivation conduit le trop-plein vers l'angle N.-O. dans un étang long de 90 m.

La principale source thermale sulfureuse jaillit au S., avec une température de 50° C. et un débit de 1.700 litres par seconde ; elle est appelée *Hammet Sélim* ou *Birket el Hâbel.* Une autre source de même nature forme le *Birket er Rih* au S.-E.

Toute la partie occidentale de ce merveilleux terrain est couverte de ruines d'antiques monuments. On voit entre autres les restes de thermes romains autour du *Hammet Sélîm*, un théâtre assez bien conservé au N.-E. du Hammet, et les vestiges d'un temple ou d'un château sur le mamelon qui s'élève au S. du *Birket ed Djarhb.*

Du mois d'avril au mois de juin, ces bains sont fréquentés par les indigènes qui y passent le jour sous les tentes ou dans des cabanes et prennent leurs ébats après le coucher du soleil. Mais les baigneurs sont obligés d'amener avec eux tout ce dont ils ont besoin ; car ils ne trouvent absolument rien dans ce désert. La construction du chemin de fer permettra de mieux utiliser à l'avenir ces sources si appréciées dans le passé. Le terrain appartient à un particulier d'Akka, et les sources sont la propriété du sultan. Pour les Bédouins, cette petite plaine est un asile inviolable, une terre de refuge.

Hammat. El Hamméh est l'ancienne *Hammat*, thermes de la ville de **Gadara**.

Eusèbe (O. S. 22) dit une première fois : « Dans le voisinage de Gadara se trouve une villa appelée Ammatha, où jaillissent des eaux thermales. » Il ajoute ensuite (O. S. 74) : « Gadara est une ville transjordanienne située en face de Scythopolis et de Tibériade, sur une montagne au pied de laquelle s'échappent des eaux chaudes entourées de thermes. » Les Romains venaient prendre leur bain dans cette étuve, puis remontaient sur la crête de la montagne où l'air est frais et pur et la vue splendide.

Gadara, aujourd'hui *Oumm Qeis* ou Mqeis, est située à 530 m. au-dessus d'el Hamméh, à une heure de marche de ces sources. Elle constituait toujours une des villes les plus importantes de la Pérée, et était le chef-lieu d'un district particulier appelé **Gadaritide**. Conquise en 218 av. J.-C. par Antiochus le Grand, elle fut reprise en 198 par Alexandre Jannée. Pompée s'en empara à son tour en 63 et la releva par amour pour Démétrius, son affranchi, qui naquit en cette ville. Plus tard, elle devint le siège d'un des cinq synodes juifs établis par Gabinius. Auguste la céda

à Hérode le Grand. Pendant la guerre des Juifs, elle fut dévastée par Vespasien. Au IVe s., elle devint le siège d'un évêché et continua à prospérer jusqu'au VIIe s., comme toutes les autres villes de la contrée. Mais la fatale bataille du Yarmouk fit disparaître presque complètement le christianisme dans la Syrie, et avec le christianisme disparut aussi la civilisation.

Les ruines de Gadara, qui occupent un vaste plateau, sont imposantes. Partout on rencontre, au milieu de sculptures de toutes sortes, des vestiges de temples, de théâtres, de châteaux et d'églises. Les beaux tombeaux taillés dans le roc servent aujourd'hui d'habitations aux musulmans. Les anciens géographes arabes appelèrent Gadara *Djadar,* nom qui est resté attaché aux cavernes du voisinage, *Djadoûr Oumm Qeis.*

A l'extrémité occidentale du district d'*el Hamméh*, à un brusque détour du Yarmouk, on voit des cavernes d'un genre différent des précédentes. La coulée de lave repose sur un rocher calcaire assez tendre, perforé de grottes en partie artificielles et d'un curieux travail. Elles s'ouvrent à 10 m. au-dessus du sol.

On franchit le fleuve sur un 3e, puis un 4e pont en fer, l'un et l'autre suspendus à une trentaine de mètres au-dessus du cours d'eau. La ligne s'éloigne ensuite du Yarmouk et, au hameau d'*ed Doûer*, elle sort de la vallée aride et déserte pour entrer dans la plaine du Jourdain, large de 6 km.

Es Sémak, St. En quelques min. le train arrive à la gare d'*es Sémak,* sur le bord du lac de Tibériade (— 212 m.). La vue sur le lac et les montagnes environnantes est magnifique. Tibériade reste en grande partie cachée derrière les promontoires; mais Tabigah s'accentue nettement par sa verdure, et Capharnaüm est indiqué à l'extrémité septentrionale du lac par l'entrée de la vallée suivie par le Jourdain. Au-dessus de Capharnaüm, apparaissent la ville de Safed et plusieurs villages.

D'*es Sémak* à Tibériade en bateau à vapeur, on met 35 min.; — en barque à voile, 1 h. à 2; — à cheval, le long du lac, il faut 4 h. — (*V.* p. 431).

III. — DU LAC DE TIBÉRIADE A CAIFFA, en chemin de fer.

Nous indiquons les distances en km. à partir de la station d'es Sémak.

En quittant la gare d'*es Sémak,* le chemin de fer se dirige vers le S.-S.-O. A dr., on aperçoit les maisons aux toits rouges d'une colonie juive, *es Sedjarâh;* puis le hameau d'*Oumm Djouniéh.* A 8 km. du lac, la ligne croise pour la dernière fois le Yarmouk, qui va se confondre avec le Jourdain, dont il double en toute saison le volume d'eau.

Deux km. plus loin, on franchit le Jourdain, le fleuve de la Terre sainte (— 258 m.). Le *Djisr el Moudjamia*, pont des Réunions ou du Marché, qu'on voit en amont, date de l'époque sarracénique. Il se compose d'une grande arche ogivale flanquée

de côté et d'autre d'une arche petite et fort basse. Une chaussée percée de trois arcatures s'élève par-dessus les deux petites arches pour atteindre la hauteur de l'arche centrale. Tout auprès, sur la rive dr., se dresse un ancien caravansérail, encore en assez bon état, avec un bon nombre d'habitations en ruines, appelées *Daqaqîn*, les Boutiques. C'est là que passait la route commerciale de Bethsan à Gadara et dans le Hauran.

Le Jourdain s'appelle en hébreu *hay Yârden,* mot dérivé de Yârâd, qui veut dire *descendre*. Le fleuve reçut le nom de *descendant* sans doute à cause de sa pente extraordinaire qui lui imprime une grande rapidité. Saint Jérôme crut qu'il dut son nom à *Yeor* et *Dan*, fleuve de Dan. Mais à l'époque d'Abraham, Laïs ne portait pas encore le nom de Dan. Puis, Yeor n'a pas le sens de fleuve en hébreu. Dans l'écriture hiéroglyptique *(Papyrus d'Anastasi, I, 23, 4)*, le Jourdain est appelé *Irduna*, et dans les anciennes chroniques arabes, *Urdunn*. Aujourd'hui il est nommé *esch Schériât,* abreuvoir, avec l'épithète *et Kébîr,* la grande, pour le distinguer de son affluent *esch Schériât et Menadiréh.*

Le Jourdain, qui pour Juifs et chrétiens est le fleuve sacré par excellence, est aussi de tous les cours d'eau du monde le plus singulier et le plus extraordinaire. Il s'échappe des flancs de l'Hermon qui, grâce à ses neiges quasi perpétuelles, l'alimente abondamment toute l'année. Au N.-O. de cette chaîne de montagnes, la source d'*Hesbeya* (520 m.) forme au sortir de terre un torrent considérable nommé *Nahr el Hasbâni.* Au S. de l'Hermon jaillit avec impétuosité une source deux fois plus abondante (145 m.), qui produit le *Nahr el Leddani.* C'est la source du *Tell el Qadi,* colline du Juge, l'emplacement de la ville de **Dan,** dont le nom en hébreu signifie Juge. Enfin 40 min. plus à l'E., sort une autre source, moins abondante, il est vrai, mais plus pittoresque et surtout plus illustre : c'est celle de Banias, l'ancienne **Panéas** ou **Césarée de Philippe** (330 m.), qui forme le *Nahr Banias.* Ces trois cours d'eau se précipitent avec fracas à travers des gorges basaltiques et opèrent leur jonction à 45 m. d'altitude seulement, pour donner naissance au Jourdain proprement dit. Quinze min. plus bas, celui-ci traverse le *Bahret el Houléh,* l'antique lac de **Mérom**, qui a 6 km. de long et autant de large, à 2 m. d'altitude. Le fleuve s'échappe de là pour aller se jeter dans le lac de Tibériade, 16 km. plus loin. Cet immense bassin (— 212 m.), qui dans la Bible porte le nom de mer de Génésareth et de mer de Galilée, a 21 km. de longueur sur 9 km. de largeur et forme une superficie de 170 km. carrés, avec une profondeur moyenne de 45 m. (*V.* Lac de Tibériade, p. 413).

Le fleuve sort du lac de Tibériade à son extrémité S.-O. et passe à travers les piles en basalte de deux anciens ponts, le *Djisr es Sémak* et le *Djisr es Sidd,* dont les débris amoncelés forment aujourd'hui des gués. Après avoir reçu son principal affluent, le Yarmouk, le Jourdain continue sa course au milieu d'une double chaîne de montagnes, pour aller se perdre dans la mer Morte (— 396 m.). La distance qui sépare ces deux mers est de 104 km. ; mais les méandres que décrit le fleuve sont si nombreux qu'ils triplent la longueur de son cours. Le bassin du Jourdain, depuis sa source jusqu'à son embouchure, est une immense dépression du sol, unique au monde. Les Arabes donnent à cette énorme faille le nom de *Ghôr,* Crevasse. Ils appellent *ez Zôr*, la plaine au fond de laquelle serpente le Jourdain et qu'il s'est formée par le déplacement successif de son lit, en rongeant les flancs du Ghôr, tantôt à dr., tantôt à g. Cette plaine, dont la largeur varie de 3 à 20 km., est la fertile *Hikkar hay Yârden* de la Bible. (*V.* Le Jourdain près de la mer Morte, p. 277).

Après avoir dépassé la gare du *Djisr el Moudjamia* sur la rive dr. du fleuve (10 km.), la voie ferrée reprend sa direction

S.-S.-O. sur la berge inférieure du Ghôr et s'achemine le long d'une ancienne route romaine. Elle franchit, 3 km. plus loin, le *Ouâdi el Biréh*, belle et large vallée qui amène les eaux du Khan et Toudjar, situé au N.-E. du mont Thabor. L'*ez Zôr* se rétrécit jusqu'à n'avoir qu'une largeur de 2 km. 1/2.

A travers les deux vallons qu'on rencontre un peu plus loin, on aperçoit à dr., sur le sommet d'une montagne (297 m.), les belles ruines du *Kaukab el Haoua*, la Rose des vents. C'est le **Belvoir**, château fort que le roi Foulques fit construire en 1140. Saladin s'en empara en 1188. Aujourd'hui ces ruines servent d'habitation à quelques familles de *fellahîn*.

A 20 km. d'es Sémak, on traverse le *Ouâdi esch Schech* (— 181 m.), dont le torrent prend naissance à Toumrah près d'Endor. 3 km. plus loin, on se trouve en face d'un gué, *Makkâdet el Abârah*, Gué du Passage, qui a beaucoup préoccupé certains palestinologues modernes, à propos de Bethabara où, d'après Origène, baptisait le Précurseur.

Entre le lac de Tibériade et la mer Morte on rencontre 50 gués. Dans le livre des Juges (VII, 24), nous lisons que Gédéon, voulant couper la retraite aux Madianites qui s'enfuirent jusqu'au bord d'Abel Méhôla (à 16 km. au S. de Bethsan. *V.* p. 489), fit occuper les gués sur la rive droite du Jourdain « jusqu'à **Bethbara**. » Cette ville se trouve beaucoup trop au midi pour avoir pu donner son nom au gué en face de Bethsan. En tout cas, on ne saurait y voir, comme on l'a prétendu, Béthanie, nom qu'Origène a rendu par Bethara et Bethabara, où saint Jean a baptisé Notre-Seigneur. Celle-ci se trouvait sur la *rive gauche* du Jourdain (Jean I, 18, 28) et dans le *désert de Juda* (Matthieu, III, 1). *Jérusalem et toute la Judée* sortit pour être baptisé (Matthieu, III, 5). Cette Béthanie se trouvait, d'après la tradition des premiers siècles, *en face de Jéricho*. (*V.* 275).

La ligne se plie vers l'O., laissant au S. une gracieuse plaine large d'environ 15 km. dans laquelle s'élève **Beisan,** St., 31 km. (— 98 m.). C'est l'antique Bethsan.

Bethsan.

Les alentours de cette cité, arrosés par quatre différents cours d'eau, excitèrent toujours l'admiration des voyageurs par leur luxuriante végétation. Les palmiers y croissaient en grand nombre jusqu'au XIIIe s., et le Talmud vante spécialement les olives et le lin de sa campagne. Le rabbin Simon ben Lakisch dit : « Si le Paradis se trouve en Palestine, la porte en est Beth Schéan. »

Histoire. Bethsan, en hébreu *Beth Séan*, Maison de Repos, et en arabe *Beïsan*, est située sur un plateau de formation basaltique qui domine de 180 m. le lit du Jourdain, à 5 km. de la rive du fleuve.

Cette ville chananéenne échut en partage à la demi-tribu occidentale de Manassé; mais ses habitants, valeureux et munis de chariots de guerre, ne furent point exterminés (Jos., XVII, 11. 16). Plus tard, cependant, ils payèrent le tribut aux Israélites (Jg., I, 27, 27). Après la désas-

treuse bataille de Gelboé, les Philistins coupèrent la tête au roi Saül qui s'était donné la mort, et la déposèrent, avec ses armes, dans le temple d'Astaroth. Quant à son corps, ils le suspendirent, avec ceux de ses trois malheureux fils, à la muraille de Bethsan. Pendant la nuit, les habitants de Jabès-Galaad vinrent furtivement enlever le corps du roi et ceux des trois princes, pour leur donner la sépulture dans leur ville (I R., XXXI. — III R., IV, 12). De Bethsan, on voit fort bien la gorge profonde du *Ouâdi Yabis*, qui renfermait l'antique **Jabès-Galaad.** Celle-ci était située à 5 ou 6 heures de la rive gauche du fleuve.

David se rendit maître de Bethsan et de son territoire, et Salomon en confia l'administration à Banaa, fils d'Ahilud [1]. Mais Bethsan ne devint jamais une ville juive proprement dite.

Sous la domination grecque, elle portait le nom de **Scythopolis.** On ignore pour quel motif elle reçut ce nom. L'hypothèse émise par Georges Syncelle (VIIIe s.) n'est pas plus acceptable que celles proposées par des écrivains modernes. Depuis l'époque d'Holopherne qui campa un mois entre Bethsan et Gabaa, jusqu'à celle des Machabées, la Bible garde le silence sur cette ville. On sait seulement qu'au IIIe s. av. J.-C., elle était vassale des Ptolémées d'Egypte ; puis en 218, elle se rendit à Antiochus le Grand. Judas Machabée, revenant de sa glorieuse expédition au pays de Galaad, en 163 av. J.-C., traversa Scythopolis pour regagner Jérusalem. Il remercia la population païenne de ses bons sentiments à l'égard des Juifs qui habitaient dans la ville [2].

L'an 109, Epicrate, chargé par Antiochus de Cyzique de continuer la guerre contre Jean Hyrcan, roi de Judée, vendit à ce dernier monarque Scythopolis et toutes les villes voisines occupées par les Syriens. Huit ans après, Cléopâtre y eut une entrevue avec le roi Alexandre Jannée, dans le but de contracter alliance avec le peuple juif. Pompée s'empara de la place lorsqu'il marcha de Damas à Jérusalem. Sous Gabinius, elle devint une ville autonome de l'empire romain [3]. Elle surpassa alors Jérusalem par sa population et son commerce. C'est à cette époque qu'elle fut enrichie de la plupart des monuments qui lui ont valu le nom de *Ville des temples* [4], et dont les ruines accusent encore l'antique splendeur.

Au début de la guerre de rébellion contre les Romains (65 ap. J.-C.), des bandes d'insurgés juifs assaillirent la ville. Les habitants païens, puissamment secondés par les Juifs, repoussèrent les agresseurs. Après ce succès, ils chassèrent la population juive hors de la ville et la massacrèrent traîtreusement dans un bois voisin au nombre de 13.000 personnes, hommes, femmes et enfants. Un juif nommé Simon, qui avait pris une part active à la défense de la ville, voulut épargner à sa famille et à lui-même la honte de périr de la main de ses lâches et ingrats concitoyens. Il perça de son épée son vieux père, sa mère, sa femme et ses enfants ; puis, debout sur les cadavres des siens, il plongea l'arme dans sa propre poitrine [5].

Le christianisme pénétra de très bonne heure dans Bethsan. Eusèbe nous apprend que, pendant l'ère des martyrs sous Dioclétien (303-311), saint Procope, originaire de Jérusalem, était lecteur, exorciste et interprète en langue syriaque dans l'Eglise de Scythopolis [6]. Le saint lévite fut le premier chrétien martyrisé à Césarée, et reçut le titre de *Grand Martyr*. Scythopolis était alors le siège métropolitain de la Palestine Seconde. (*V. p.* 9). Son premier évêque, saint Patrophile, assista au concile tenu en Palestine l'an 318, et plus tard à celui de Nicée, en 325. En 355, saint Eusèbe de Verceil, ayant refusé pendant le concile de Milan d'accéder à la condamnation de saint Athanase, fut envoyé en exil à Scythopolis par l'empereur Constance II. Il s'y rencontra avec saint Gaudence, évêque de Novare et avec saint Epiphane. La ville était alors un grand centre de vie monastique.

1. III R. IV, 12. — 2. I Mach., V, 52. — 3. A. J., XIV, III, 4 ; — IV, 4. — 4. G. J., III, IX, 7. — 5. G. J., II, XVIII, 3-4. — 6. *H. E.*, VIII-IX.

Sous Julien l'Apostat, en 361, les païens sévirent cruellement contre les chrétiens et en martyrisèrent un grand nombre. Plus tard, les Samaritains, en révolte contre l'empire (521-531), massacrèrent à leur tour un grand nombre de chrétiens et livrèrent une bonne partie de la ville aux flammes. Une des gloires de Scythopolis est d'avoir donné le jour à saint Basilide et à saint Cyrille, biographe de saint Euthyme et de saint Sabas.

Après l'invasion des Arabes, la ville recouvra, avec une légère modification, son ancien nom, **Beïsan** ; mais elle perdit sa prospérité. Les Croisés la virent en pleine décadence et transférèrent le siège de son archevêché à Nazareth. En 1182, la ville repoussa vaillamment une attaque des troupes de Saladin ; mais lorsque l'année suivante celui-ci revint à la charge, il la trouva déserte et la livra aux flammes.

Etat actuel.

Beisan, qui ne possédait que 300 habitants il y a 50 ans, en compte environ 3.000 aujourd'hui. Elle est devenue le siège d'un Moudiriyéh dépendant du Kaimmakamlik de Naplouse et est pourvue d'une petite garnison. Tout le territoire de Beisan est domaine du sultan.

Les remparts de l'ancienne ville, dont on peut aisément suivre les traces, avaient un périmètre d'environ une lieue. A l'intérieur, d'autres murs divisaient la place forte en 3 ou 4 quartiers, et, à peu près au centre, s'élevait l'acropole.

Le village moderne occupe le quartier méridional. Au N.-E. du village, s'élève la grande mosquée des Quarante-Guerriers, *Djamiâ el Arbaïn Gazaoui*, construite en 1401, à la place d'une ancienne église. En 1888, dans le jardin du Sérail, les ouvriers découvrirent en creusant le sol les restes d'un magnifique édifice, probablement une église, avec 27 colonnes couronnées de chapiteaux corinthiens en marbre blanc.

A l'O. du village, se rencontre l'hippodrome, vaste bassin elliptique de 92 m. de longueur sur 53 de largeur. Les sièges de l'amphithéâtre étaient en marbre blanc ; il n'en reste plus que des vestiges. A 300 m. au N. de l'hippodrome, on remarque les ruines d'un beau théâtre de 60 m. de diam. Les gradins ont disparu ; mais les galeries voûtées sur lesquelles ils reposaient, ainsi que neuf vomitoires sont en partie intacts. Le peuple nomme ce théâtre *el Akoûd*, les Arches. L'arène est construite de manière à pouvoir servir aux jeux naumachiques ou combats sur l'eau. La source voisine, *Aïn el Melâb*, fontaine de la Maison des jeux, permettait d'inonder le foyer de l'amphithéâtre. C'est là que sous Julien l'Apostat périrent un grand nombre de chrétiens. Dans l'espace compris entre le théâtre et l'acropole, les principales rues étaient bordées de colonnades. On y rencontre aussi une belle voûte romaine appelée *Mogharet et Tell*, caverne de la Colline.

L'**acropole,** *Qalâah*, appelée aussi *Tell el Hösn*, colline de la

Forteresse, s'élève sur trois mamelons de hauteur différente et entourée d'un mur de 2 m. 30 d'épaisseur. Au N. et à l'E., la citadelle est bordée par le profond ravin du *Ouâdi el Djalout*, dont le ruisseau fait sa jonction avec celui qui coule au S. du *Tell* et suit son cours vers le Jourdain. Un pont de trois arches, *Djisr el Maqtoua*, traversait le ravin à l'E., tout en faisant partie de l'enceinte de la ville. Du *Tell el Hösn*, on jouit d'une très belle



vue ; malheureusement, les plus belles ruines de Beïsan sont recouvertes par des champs en culture ou envahies par les broussailles.

Du *Djisr el Maqtoua*, un chemin descend vers le N. et aboutit à *el Hammâm*, bassin de 7 m. de longueur, 6 m. 50 de largeur et 3 m. 70 de profondeur. Autrefois il était voûté et entouré d'un portique. Un aqueduc dérivé du *Nahr el Djalout* y amenait l'eau nécessaire pour les bains. Au S.-E. du Hammâm, on rencontre un grand nombre de sépulcres taillés dans le roc, et d'autres construits en maçonnerie avec des voûtes sphériques.

A l'angle N.-O. de l'ancienne ville, près de la gare, on a retrouvé les vestiges d'une église byzantine dont l'abside avait 8 m. 25 de diam.

Au sortir de la gare de Bethsan, on rencontre à dr. le *Khan el Ahmar*, Caravansérail rouge (— 146 m.). C'est une vaste cour de 82 m. de long sur 72 m. de large entourée d'une galerie voûtée, avec une fontaine au centre. Il ressemble beaucoup à celui de Ramléh, sauf que la tour carrée est remplacée par un grandiose portail. Le chemin de fer monte le long du vallon au fond duquel coule le *Nahr el Djalout.*

A g. se dressent les montagnes de **Gelboé**, devenues célèbres par la mort de Saül et de Jonathas, et surtout par la malédiction que David prononça contre elles dans sa sublime élégie sur la mort du roi et sur celle de son ami (II R., I, 21).

Montagnes de Gelboé, qu'il n'y ait sur vous ni rosée ni pluie,
Ni champs de prémices !
Car là fut jeté bas le bouclier des héros,
Le bouclier de Saül comme s'il n'eut pas été oint de l'huile (sainte).

Cette petite chaine de montagnes, longue d'environ 14 km. de l'E. à l'O. et large de 6 à 8 km. du N. au S., est la ramification la plus orientale des montagnes d'Ephraïm. De belles sources coulent à ses pieds ; mais les plateaux supérieurs, dépourvus d'eau, sont dénudés. Le nom de Gelboé se survit dans celui de *Djelboûn,* village situé sur le flanc oriental (324 m.). Au temps d'Eusèbe, Gelboé était encore un gros bourg nommé Gelbus « à 6 milles de Scythopolis sur le mont Gelboé. » (O. S. 72). Cependant, c'est le village de *Foqoua,* assis sur un sommet de 458 m. d'altitude, qui a donné son nom à la montagne, appelée par les Arabes *Djêbel Foqoua.* La cime voisine, *Scheikh Barkân,* la plus haute de toutes, mesure 516 m. d'altitude.

Schoutta, St., 39 km. Le village de ce nom, assis à dr. sur un mamelon (— 40 m.), est généralement identifié avec **Beth Schittah,** Maison de l'Acacia, mentionnée dans le livre de Josué (VII, 22), à propos de la victoire de Gédéon sur les Madianites. Bientôt apparaît à dr. le *Djêbel Dahi*, le petit Hermon des écrivains du IVe s., le mont **Moréh** de la Bible (V. p. 394). L'on est arrivé en plein territoire de la tribu d'**Issachar,** la **plaine d'Esdrelon** si riche en souvenirs bibliques.

Plaine d'Esdrelon. Esdrelon représente la forme grécisée du nom hébreu de **Jezraël,** la célèbre ville qui occupa la pointe N.-O. des montagnes de Gelboé et qui porte aujourd'hui le nom de *Zéraïn.* Cette plaine forme un triangle irrégulier dont la base longue de 36 km. s'appuie sur le mont Carmel et les montagnes de Samarie, depuis le pont de Cison près d'*el Haratiyéh* jusqu'à

Djénîn. La pointe du triangle est au mont Thabor. Le petit Hermon qui s'avance dans ce territoire, forme une large vallée avec le mont Thabor au N., et une autre avec le mont Gelboé au S. Cette vaste campagne, qui figure parfois dans la Bible sous le nom de plaine de Mageddo, s'appelle aujourd'hui *Merdj Ibn Amîr*, prairie du Fils d'Amîr.

Cison. La plaine d'Esdrelon est traversée d'un bout à l'autre par le *Nahr el Mouqatta,* fleuve du Massacre. C'est le **Cison** biblique, en hébreu *nahal Qisôn,* nom dérivé de la racine *qôs*, être recourbé ou tortueux. La branche principale du torrent descend des montagnes de la Samarie, près de Djenîn ; l'autre a sa source au pied du Thabor, entre *Endor* et *Iksal.* Il reçoit sur son passage le tribut de nombreux torrents d'hiver qui descendent des montagnes environnantes.

La plaine d'Esdrelon, marécageuse en quelques endroits, est d'une remarquable fertilité, comme l'indique, du reste, son nom de *Jezraël,* qui veut dire Semence de Dieu. Le patriarche Jacob la destinait à son fils Issachar, père d'une race de pasteurs, et il le représente à juste titre « comme un âne robuste, couché dans son étable, voyant que le repos est doux et la terre excellente. » (Gen., XLIX, 14, 15).

Cette plaine fut aussi en tout temps un champ de bataille. Là se croisent dans toutes les directions les routes qui reliaient autrefois les empires de l'Orient. Par sa position, sa fertilité et sa couronne de montagnes qui constituent d'excellents postes d'observation ou des forteresses naturelles, elle semble avoir été créée tout exprès pour la rencontre des peuples qui devaient s'entrechoquer. Thoutmès III, Ramsès II, Gédéon, Débora, les Philistins au temps de Saül, Néchao II au temps de Josias, les Grecs, les Romains, les Croisés, jusqu'à Bonaparte y ont remporté de signalées victoires.

Koumiéh, St., 43 km. Ce village occupe le sommet de la colline à dr. (254 m.). Au S., sur les contreforts du mont Gelboé, on voit un groupe de trois villages : ce sont à l'E., *er Rihaniyéh*, sur un haut plateau (402 m.), *el Mazar* habité par des derviches et but de pèlerinage pour les musulmans, enfin à l'O., *Noûris*, une antique localité.

Fontaine de Harod. Au delà de Koumiéh, on aperçoit au pied du *Djêbel Foqoua* une tache de verdure produite par des joncs et des roseaux (— 42 m.). Là coule la célèbre fontaine de **Harod,** appelée aujourd'hui Aïn Djalout, où Gédéon conduisit son armée pour éprouver ses hommes avant d'attaquer le camp des Madianites. L'eau jaillit avec impétuosité à travers les larges fentes de la roche au fond d'une caverne, et forme aussitôt un vaste réservoir de 20 m. de diam.

Au temps des Croisades, les Francs et les Sarrasins établirent tour à tour leur camp autour de ce beau bassin, dont le fond était autrefois pavé. Guillaume de Tyr (XXII, 26) appelle la fontaine de Gédéon *Tubania,* nom d'une ancienne localité voisine, *Khirbet Toubaoûn.* Ce nom est resté attaché à une source qui coule à 1 km. 1/2 d'**Aïn Harod**. Boha ed Dîn nomme cette dernière *Aïn Djalout,* source de Goliath. Ce nom est très ancien ; le Pèlerin de Bordeaux y vit déjà un souvenir de Goliath. Quelle en est l'origine? Le texte hébreu du livre des Juges (VII, 3) et toutes ses versions donnent le nom de *Gilâd* ou *Galaad* à la partie septentrionale de la montagne de Gelboé, où Gédéon avait rassemblé ses soldats. Les exégètes modernes sont d'avis, il est vrai, que le copiste a

rendu par inadvertance le mot *Gilbôa* par celui de *Gilâd*, mais Juifs et chrétiens croyaient fermement que c'était là le nom de la montagne au pied de laquelle jaillit la célèbre fontaine. De là, sans doute, le nom d'Aïn Galaad, en arabe *Aïn Djaloûd.* D'un autre côté, les historiens arabes, induits en erreur par le Coran, confondent l'histoire de Gédéon avec celle de Goliath, et placent la victoire de David près de cette source, ce qui est un argument pour l'identification d'Aïn Djalout avec Aïn Harod.

Champ de bataille de Gédéon. Les Madianites et les Amalécites avaient étendu leur camp jusque vers les hauteurs du mont **Moréh** ou petit Hermon. « Ils remplissaient le N. de la vallée comme une multitude de sauterelles avec leurs chameaux innombrables comme les grains de sable sur les bords de la mer. » Les Israélites campaient en face, sur les flancs du mont Gelboé. Le Seigneur ordonna à Gédéon de renvoyer de son armée tous les hommes timides. De 22.000 hommes, il en resta 10.000. Ce fut encore trop. Sur l'ordre de Dieu, Gédéon fit alors descendre ses soldats à la fontaine d'Harod et n'en garda que 300, les seuls qui burent du creux de la main. Avec cette poignée de braves, armé chacun d'une trompette et d'une cruche garnie d'une torche, Gédéon fit irruption pendant la nuit dans le camp ennemi. Les Madianites surpris et affolés s'entretuèrent les uns les autres et « s'enfuirent jusqu'à Beth ha Schitta vers Tsérédata, jusqu'au bord d'Abel Méhôla vers Tabbath. » (Jg., VII, 23, t. héb.) Pour couper la retraite aux fugitifs qui cherchaient à regagner leur pays au delà du Jourdain, le vainqueur fit occuper les gués à l'O. du fleuve « jusqu'à Bethabara. »

Beth ha Schitta est identifié avec Schoutta. **Abel Mehôla** était encore un village au IVe s., portant le nom de **Bethmaula**. Eusèbe ajoute qu'il était situé à 10 milles au S. de Bethsan sur la rive droite du fleuve, et que le prophète Elisée naquit en ce lieu (O. S. 34). **Tsérédata** est le même lieu que « Sarédatha près de Sochot et de Bethsan » (II Par. IV,, 17), et « Sarethana au-dessous de Jezraël » (III R., IV, 12), où Salomon fit fondre les vases sacrés en bronze. C'est aussi jusqu'à **Zarethan** que s'accumulèrent les eaux du Jourdain, lorsque les Israélites passèrent le fleuve à pied sec (Jos., III, 16, LXX).

A 2 km. à l'O.-N.-O. d'Aïn Djalout, on voit le village de *Zerîn* qui s'élève dans un site pittoresque sur un des derniers contreforts du Djébel Foqoua (122 m.). C'est l'ancienne **Jezraël** ou **Esdraelon** de la tribu d'Issachar.

Saül, marchant contre les Philistins établis à Sunam, réunit ses troupes « près de la fontaine de Jezraël. » (I R., XXIX, 1). C'est, sans doute, celle qui coule au pied de la colline (18 m.), à 20 min. du village, au N.-E. Les Arabes l'appellent *Aïn Maiyitéh*, source Morte, parce que pendant quelque temps elle avait disparu sous les rochers qui s'étaient éboulés. En 1834 on la retrouva en pratiquant des excavations. Elle continue depuis à former un petit ruisseau qui mêle ses eaux, un peu plus loin, à celles du Nahr Djalout.

Cette ville acquit une certaine célébrité sous le roi Achab et la reine Jézabel, qui en firent leur résidence habituelle et l'embellirent d'un grand palais. Jézabel, Phénicienne d'origine, y éleva aussi un temple à Astarté et maintint un grand nombre de prêtres de Baal. C'est à l'E. de la ville que s'étendait la vigne de Naboth, tant convoitée par Achab qui voulut en faire un des jardins de son palais. C'est là que Naboth fut lapidé sur les

ordres de Jézabel, pour avoir refusé de se dépouiller de son patrimoine. C'est là aussi que le prophète Elie annonça au roi et à la reine les terribles châtiments de leur crime (III R., XXI). Achab périt sur le champ de bataille. Joram, son fils, blessé à Ramoth, soigna sa plaie à Jezraël, où il reçut la visite d'Ochozias, roi de Juda. Pendant ce temps, Jéhu fut sacré roi d'Israël par le prophète Elisée et reçut la mission d'exterminer la famille d'Achab, dont l'impiété avait été si pernicieuse pour le royaume. Le nouveau roi accourut par la route de Bethsan, rencontra Joram près de la ville et, après lui avoir percé le cœur d'une flèche, il fit jeter le corps dans la vigne de Naboth. Ochozias, poursuivi et blessé à son tour, alla mourir à Mageddo. Jéhu entre ensuite en ville, voit Jézabel à une fenêtre du palais et la fait précipiter dans la rue, où elle fut dévorée par les chiens. A Samarie, 70 fils de la famille royale furent égorgés et leurs têtes envoyées à Jéhu qui les fit exposer en deux monceaux à la porte de Jezraël (IV R., IX). Ce fut vers l'an 884 av. J.-C.

Avec ce sanglant épisode, la gloire et la prospérité de Jezraël disparurent pour toujours. La Bible n'en fait plus mention, sinon dans une prophétie messianique d'Osée (II, 22), où il est fait allusion à la signification de son nom, *Semence de Dieu.*

Le nom de Jezraël ou Esdrelon ne parait non plus dans l'histoire qu'accidentellement et défiguré. Le Pèlerin de Bordeaux l'appelle *Stradela,* nom qui rappelle Esdrelon. Les Francs, qui repoussèrent les troupes de Saladin près de cette ville en 1183, l'appelèrent Petit-Gérin ; c'est un dérivé de Zérin, forme arabe de Jezraël. De l'ancienne ville, il ne reste d'autres traces que quelques débris de sarcophages et des pressoirs à vin taillés dans le roc. La construction carrée en forme de tour, qui émerge au milieu des masures, semble être d'origine arabe et sert d'habitation au Scheikh.

On arrive à la ligne de faîte (80 m.) qui sépare le bassin du Jourdain de celui de la Méditerranée, et, à 7 km. de Koumiéh, on passe devant *Soûlam* assis sur le sommet d'une colline, à dr. (135 m.).

Sunam. *Soûlam* est l'antique ville d'Issachar **Sunam** ou **Sulam**, patrie d'Abisag, la jeune Israélite qui, grâce à sa beauté, devint la compagne de David dans sa vieillesse (III R., I, 4). Lors de ses voyages entre Abelméhôla et le mont Carmel, le prophète Elisée reçut souvent l'hospitalité à Sunam dans la maison d'une famille riche, qui lui avait préparé une chambre bien meublée. Le mari était déjà avancé en âge et la femme sans enfant. Pour récompenser leur générosité, Elisée leur prophétisa que l'année à peine écoulée, il leur naîtrait un fils. L'enfant vint au monde et grandit. Un jour qu'il était allé vers son père au milieu des moissonneurs, il fut frappé d'un coup de soleil et, transporté à la maison, il mourut sur les genoux de sa mère. Celle-ci déposa le corps de l'enfant sur le lit du

prophète et se rendit en toute hâte au mont Carmel pour raconter son malheur au serviteur de Dieu. Elisée revint avec elle à Sunam et rappela l'enfant à la vie (IV R., IV). Plus tard, le prophète annonça à cette femme devenue veuve, que Dieu allait châtier le peuple par une famine de sept ans, et lui conseilla de partir avec son fils, pour passer ce temps à l'étranger (IV R., VIII).

L'épouse du Cantique des Cantiques, l'image de la beauté future de l'Eglise, est appelée la *Sulamite*. Salomon, en vantant ses charmes, avait peut-être en vue Abisag, qui tout en étant la compagne de David dans sa vieillesse, était restée vierge.

On rencontre ensuite à dr. *el Fouléh*, et 2 km. plus loin à g., *el Afouléh*, deux villages situés sur des mamelons artificiels.

La liste de Thoutmés III porte deux fois de suite le nom d'*Aphla* parmi les villes de cette plaine, immédiatement après *Anechéru*. Celle-ci répond à la ville d'Anahareth que le livre de Josué (XIX, 19) range dans le groupe de Sounam, Chiseloth, *Iksal*, et En Gannim, *Djénîn*. C'est le village moderne d'*en Naoûrah* entre Endor et el Fouléh. Il est donc très vraisemblable que les deux Aphla des pylônes de Karnak représentent l'une el Fouléh, l'autre el Afouléh.

El Fouléh fut fortifiée par les Croisés et reçut le nom de **Castrum Fabac**, traduction littérale du mot *el Fouléh* qui veut dire la Fève. La forteresse a été confiée à la garde des Templiers. Son emplacement est occupé par les maisons du village. Au S.-E. du village, on a retrouvé les vestiges d'une église.

Pendant que Bonaparte assiégeait Saint-Jean d'Acre, Abdallah, pacha de Damas, marcha au secours de la ville avec 40.000 combattants, dont un grand nombre étaient à cheval. Le général Kléber et le général Junot, envoyés contre l'ennemi, furent repoussés entre Cana et Loubiéh. Les Arabes envahirent alors la plaine d'Esdrelon et dressèrent leur camp autour d'el Fouléh. A cette nouvelle, Kléber partit de Nazareth le 16 avril 1799 et, avec moins de 3.000 hommes, il attaqua l'armée ennemie forte de 25 à 30.000 soldats. Rapidement enveloppé par des nuées de cavaliers, il forma ses troupes en trois carrés qui restèrent inébranlables. Mais après neuf heures de lutte héroïque, les munitions étaient presqu'épuisées ; les soldats, à jeun depuis la veille, étaient dévorés par la soif sous un soleil brûlant. Cette lutte inégale semblait désespérée, lorsque du haut de la montagne septentrionale retentit un coup de canon. Bonaparte arrivait avec un renfort de 1.500 hommes. Les soldats français, électrisés par la présence de leur chef, exécutèrent alors une charge furieuse et, grâce à l'habile tactique de leurs généraux, la cavalerie turque fut refoulée sur les fondrières des sources du Cison, mise en complète déroute et poursuivie jusque sur les rives du Jourdain. Ce glorieux fait d'armes est connu dans l'histoire sous le nom de bataille du Thabor.

El Afouléh, St , 53 km. Le village est situé à g.

El Afouléh est la gare pour les voyageurs qui se rendent à Nazareth ou viennent de cette ville. Une route carrossable de Nazareth à la station (10 km.) et une autre de la station à Djénîn (16 km.), puis à Naplouse et Jérusalem, sont en voie d'exécution.

La vaste plaine qui se déroule devant soi offre un coup d'œil charmant, surtout par sa ceinture de montagnes dont les for-

mes sont aussi gracieuses que variées. Depuis quelque temps, la voie ferrée s'achemine au pied des contreforts du *Djêbel Dahi*, le petit Hermon dont la cime est couronnée d'une mosquée blanche. (*V.* p. 394). Puis, apparaît la *montagne sainte*, le Thabor, comme un dôme gigantesque. On ne le perd plus de vue jusqu'à l'extrémité de la plaine. Au N., à travers la gorge du mont du Précipice, on aperçoit la glorieuse ville de Nazareth, assise comme une reine au milieu des montagnes de Zabulon, à plus de 250 m. au-dessus de la plaine. La longue file de hautes collines qui bordent le *Merdj* au N. est parsemée de villages et de bouquets d'arbres. A l'O. se dessine la gracieuse silhouette du mont Carmel et au S. celle des montagnes d'Ephraïm. Au milieu de ce cadre, s'étendent à perte de vue des champs de blé sillonnés par le cours sinueux du Cison et de ses nombreux petits affluents. Les espaces marécageux ou restés en jachère sont recouverts de hautes herbes et de fleurs, parmi lesquelles le chardon géant, dont la fleur bleue violacée ressemble à celle de l'artichaut, voisine avec les innombrables ombelles blanches de la carotte sauvage.

Le chemin de fer suit jusqu'à l'extrémité de la plaine la rive droite du *Nahr el Moqatta*, passe par la halte de *Tarbanéh*, 59 km., et laisse ensuite à dr. les hameaux de *Ouarankani* et de *Tell el Torâh*, colline du Taureau. A 8 km. au S. de la ligne, on a retrouvé les ruines de Mageddo et un peu plus loin celles de Taanach. (*V.* Voyage XIII, De Djenin à Caiffa p. 344).

Tell esch Schemmam, colline du Melon, St., 68 km. Le village est situé à g. Environ 5 km. plus loin, on rencontre à g. le *Tell el Kassis*, colline des Prêtres (94 m.), et sur la crête du Carmel on distingue la chapelle d'*el Mouhraka*, le Sacrifice d'Elie. (*V.* Le mont Carmel, p. 354). A dr. apparaît au haut d'une colline l'intéressant petit village de *Scheikh Abreik*. (*V.* p. 362). Au km. 77, le chemin de fer franchit le Cison sur un beau pont en pierre de cinq arches, en face de celui que traverse la route de Nazareth. Un peu plus loin, la voie croise cette route et court parallèlement avec elle, le long du Carmel, jusqu'à Caiffa. On ne rencontre plus ensuite que la station du *Ouâdi Schomariyéh*, 80 km. (*V.* Voy. XIV, De Caiffa à Nazareth, p. 361-362).

Caiffa, Tête de ligne, 90 km. La station s'élève près du port, au S.-E. de la ville, du côté de Saint-Jean d'Acre. (*V.* Caiffa. p. 347).

VOYAGE XX

De Caïffa à Jaffa, par la route carrossable.

De Caïffa à Jaffa il y a une route carrossable, mais en mauvais état. Le voyage est pénible et monotone. Cependant, on l'entreprend volontiers lorsque, par suite de la mauvaise mer, on ne peut pas s'embarquer à Caïffa, ou que l'on risque de ne pouvoir débarquer à Jaffa.

A cheval, il faut 2 jours ; — en voiture, 1 jour 1/2. Pour la nuit, on trouve un gîte à *Zammarîn* (5 h. 1/2), dans une auberge israélite, ou à *Kalansaouéh* (11 h.).

Après avoir dépassé la pointe du mont Carmel à *Tell es Sémak*, 5 km. (*V.* p. 348-350), on rencontre, 3 km. plus loin, une colonie wurtembergeoise, *Neuhardthof*, fondée en 1898, et les ruines de Kefr es Sâmir au pied du mont Carmel. A 4 km., à dr., on remarque un puits, *Bir el Keniséh*, et un peu plus loin *Tell el Keniséh* avec les vestiges d'une église, et à g. le village *et Tiréh*, le **Tyrus** de Guillaume de Tyr. Après une marche d'une heure, on arrive près du *Bir el Ebdaouiyéh*, puits des Bédouines.

Athlît.

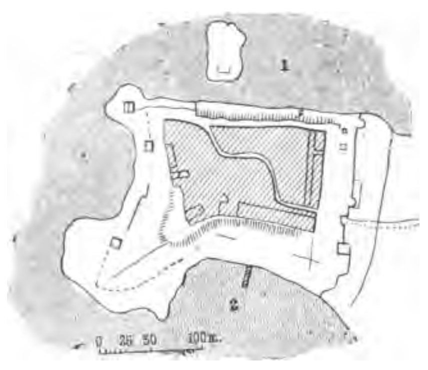
Deux km. plus loin, on rencontre à dr., sur le banc rocheux qui s'étend le long de la plage, le *Khirbet Destréh*, nom qui dérive de l'ancien mot français *destroit*, défilé. La route se retourne à angle droit vers l'O. et traverse le *Ouâdi Destréh*, passe taillée à travers la colline rocheuse. L'entrée du défilé était défendue par une porte flanquée de deux bastions, dont on voit encore les vestiges. Ce passage, appelé par les historiens latins *Districtum*, *Via Stricta* et *Petra Incisa*, mène à la forteresse d'*Athlît*, construite sur un rocher qui s'avance dans la mer. C'est le **Castrum Peregrinorum**, Château des Pèlerins, bâti en 1218 par les Templiers pour la protection des chrétiens.

De haute antiquité ce promontoire portait une ville ou un château fort, comme le prouvent les gros murs et les nombreuses monnaies qui, d'après Jacques de Vitry, y furent trouvées par les Templiers ; ces monnaies n'étaient ni grecques, ni romaines, ni arabes. Eusèbe indique un *Magdal* à 9 milles (d'après saint Jérôme à 5 milles) au N. de Dora (Tantoûrâh), et le Pèlerin de Bordeaux mentionne une *mutatio Certha* à 8 milles au S. du cap Carmel.

Au XII[e] s., le défilé servait d'embuscade aux brigands pour attaquer les pèlerins qui allaient à Jérusalem ou en revenaient. C'est là aussi que Baudouin I[er] fut assailli et grièvement blessé en 1103, lorsque, après avoir levé le siège de Saint-Jean d'Acre, il s'en retourna à Jérusalem. Le Castrum Pergerinorum servit également aux Templiers comme maison centrale de leur ordre.

La forteresse était à peine achevée, que le sultan Melek el Mouadhem vint l'assiéger, mais sans succès. Elle fut le dernier boulevard que les Croisés occupèrent en Palestine. Les Templiers se maintinrent encore quelques semaines dans leur château, après que Saint-Jean fut tombé entre les mains des musulmans (1291). Mais, finalement, il fut pris et démantelé par le sultan Melek el Aschraf.

A 200 m. en avant du château, une 1[re] enceinte partait de la baie supérieure et allait couvrir à peu près la moitié du port inférieur. De ce mur long de 600 m., on voit encore, à l'angle méridional, les vestiges d'une tour, *el Kandouk*, le Fossé. Un fossé rempli d'eau le protégeait dans toute sa longueur. Un 2[e] rempart s'étendait d'une baie à l'autre et était également défendu par un large fossé et deux ou trois grosses tours carrées. Enfin venait le château proprement dit, dont il reste d'imposants débris et de grandes voûtes souterraines. De l'église hexagonale on voit encore quelques pans de mur enclavés dans des masures arabes. Le hameau construit dans les ruines appartient au baron Ed. de Rothschild, de Paris.



Plan des ruines d'Athlit.
1. *Port septentrional.* — 2. *Port méridional.*

D'Athlit, le chemin reprend la direction du S. et laisse à dr., à 5 min. du château, les ruines d'*el Handouk*, tour perchée sur un rocher. A g., on aperçoit le village d'*Aïn Haud ;* 4 km. plus loin *Djéba*, puis (2 km.), *Sarfand*, où le rivage assez fertile offre quelques bouquets de palmiers. A 2 km. de là, on passe au pied d'une montagne dont le sommet porte le village de *Kefr Lâm* et les ruines d'une forteresse, *el Qasr*, flanquée de tours rondes du temps des Croisés. C'est le Capernaüm dont parle Vinisauf en 1191 (Itin. Richardi, IV, 12), et le *Kefr Tancoum* et *Méon* que Benjamin de Tudéla (1163) indique à 23 km. de Caiffa. Méon semble être le nom de la forteresse de Kefr Lâm. Saladin le fit détruire avant le passage de Richard Cœur de Lion. Derrière *Kefr Lâm*, apparaissent *Aïn Ghazal* et *Soudâmir*.

Continuant la route à une distance de 2 km. 1/2, on arrive

en face d'*el Bordj*, la Tour, qu'on aperçoit de fort loin et qui marque la place de la ville de **Dor** ou **Dora.** La tour ébréchée mesure 12 m. de longueur sur 7 de largeur et s'élève encore à 13 m. de hauteur sur un petit promontoire. Elle formait l'extrémité septentrionale de l'enceinte de la ville, dont les débris jonchent le sol tout à l'entour. Au S., vient le port semi-circulaire, puis le gros village de *Tantourâh*, dont le nom rappelle encore la **Naphetdora** de la Bible.

A l'arrivée des Hébreux, le roi de Dor entra dans la coalition de Jabin, roi d'Asor, et fut battu par Josué à Mérom, avec les autres princes alliés (Jos., XI. 1). La ville échut en partage à la demi-tribu de Manassé qui, ne réussissant pas à s'en emparer et à en exterminer les habitants, se contenta d'exiger d'elle un tribut annuel. Les Philistins, grâce à leur flotte, s'en rendirent maîtres. Mais à l'époque des Juges, les Sidoniens allèrent occuper la ville, attirés en ce lieu par les coquilles de pourpre qui abondaient sur le rivage. En revanche, le roi d'Ascalon vint détruire la flotte sidonienne, s'empara de Sidon et la ruina de fond en comble (Justin, XVIII, 3). Les victoires de David sur les Philistins réunirent Dor au royaume d'Israël. Salomon fit administrer le riche district de Naphetdor par son gendre Benabinadab (III R, IV, 11). L'an 217 av. J.-C., Antiochus le Grand, en guerre contre Ptolémée Philopator, l'assiégea sans succès. Plus tard, Antiochus VII y cerna l'usurpateur Tryphon qui réussit à s'enfuir par mer. Elle était devenue la propriété des Juifs sous Alexandre Jannée (103) ; mais Pompée lui accorda son autonomie en 64. A l'époque de Pline, elle avait perdu toute importance, et saint Jerôme dit que *Dornaphet* était déserte. Elle devint néanmoins le siège d'un évêché au v[e] s.

Foucher de Chartres l'appelle *Pirgul*, nom qui semble venir du mot grec *purgos*, tour, en arabe *bordj*. La forteresse *le Merle*, que Vinisauf place entre « la maison du Détroit et la rivière des Crocodiles », paraît bien être Tantourâh.

De Tantourâh, la route se dirige au S.-E., vers les montagnes, et traverse bientôt un nouveau défilé taillé de mains d'hommes. Ce travail est très ancien ; car les flancs sont occupés par plusieurs sépulcres à *kokims*. On y voit aussi quelques excavations qui semblent avoir servi d'habitation aux gardiens du passage.

On traverse ensuite une campagne fertile et, à 3 km. de Tantourâh, on passe près du hameau d'*el Foureidis*, le Paradis. Après d'immenses champs de blé, viennent des coteaux couverts de vignes et cultivés d'après les meilleures méthodes des vignerons européens. La route monte sur les flancs d'une haute colline (170 m.), couronnée par un beau village israélite, **Zammarîn** (4 km.), où l'on trouve un modeste hôtel pour passer la nuit.

Les colons sont la plupart des Juifs de Roumanie émigrés en 1882. Le baron de Rothschild les réunit sur cette colline à laquelle il donna le nom de *Sichrôn Jacob*, en mémoire de son père. La petite ville est traversée par des rues droites et larges, et les maisons sont construites avec autant de régularité que d'économie. On y remarque surtout de vastes bâtiments pour la fabrication du vin. La colonie est une des plus prospères de la Palestine.

Crocodilopolis. Arrivé de nouveau au bas de la colline

(6 km.), on rencontre le village de *Miâmâs*, qui possède un théâtre romain, encore très reconnaissable, bien qu'il ait été transformé en forteresse, puis en khan arabe. Tout auprès s'élève aussi une tour de 12 m. de hauteur sur 7 m. de côté. A l'E., coule une source très abondante, entourée de digues qui forment un grand bassin et qui servaient anciennement à élever l'eau pour l'envoyer à Césarée au moyen d'un aqueduc. Miâmâs est l'ancienne ville de **Crocodilopolis** dont parle Strabon. Au temps de Pline, elle n'existait déjà plus.

Crocodilon. A *Miâmâs*, on traverse sur un pont le *Nahr ez Zerqa*, le fleuve Bleu, un des plus beaux cours d'eau de la Palestine. Les tamaris, les roseaux, le papyrus syrien et d'autres plantes aquatiques couvrent partout ses rivages. Le climat de ce pays marécageux a quelqu'analogie avec le Delta du Nil. Strabon et Pline appellent cette rivière *Crocodilon flumen*, à cause des crocodiles, en arabe *timsah*, dont, à toute époque, on a constaté la présence dans ses eaux. En 1877, des colons allemands de Caiffa y tuèrent une femelle. Le crocodile du *Nahr ez Zerqa* est une espèce différente de celle du Nil.

Au-delà du pont, la route se bifurque ; une branche se dirige au S.-O. et mène à *Qaisariyéh*, **Césarée,** en 1 h. 1/2. Sur le trajet, on rencontre deux aqueducs à niveaux différents, établis sur des arcs presqu'entièrement enfoncés dans le sable ou la vase des marais. L'un amenait les eaux de *Miâmâs*, l'autre celles de *Soubbarîn* située dans les montagnes à l'E.

Césarée.

Histoire. A l'origine, Césarée n'était qu'une petite ville païenne appelée **Tour de Straton.** L'an 25 av. J.-C., Hérode le Grand transforma sa petite anse en un port de mer et, dans l'espace de douze ans, il y bâtit une ville splendide à laquelle il donna le nom de Césarée, en l'honneur de César-Auguste. Au double point de vue civil et militaire, Césarée éclipsa Jérusalem et devint le siège ordinaire des procurateurs romains. Elle joua un rôle important dans l'histoire primitive du christianisme. Saint Philippe le Diacre l'évangélisa (Act., VIII, 40). Saint Pierre vint y baptiser le centurion Corneille et sa famille, prémices de la gentilité. En 44, Hérode Agrippa y est frappé de la main du Seigneur, pendant que le peuple l'acclamait Dieu. Saint Paul vint plusieurs fois à Césarée. Arraché à la fureur des Juifs par le tribun à Jérusalem, l'Apôtre fut envoyé sous escorte à Césarée, où il fut retenu pendant deux ans avant d'être dirigé sur Rome, au tribunal de César. De l'an 57 à l'an 67, les rixes entre les habitants grecs et syriens d'un côté et les Juifs de l'autre amenèrent plusieurs fois l'intervention des Romains. Enfin, le massacre de 20.000 Juifs par les Grecs alluma dans toute la Palestine le feu de la révolte, qui devait amener la ruine de la nation juive. A Césarée, Vespasien fut proclamé empereur par les légions (69). En retour, la ville reçut du nouvel empereur le titre de *Colonia prima Flavia*.

Césarée devint de bonne heure un évêché, et en 195 on y tint un concile dans lequel il fut décrété que Pâques serait célébrée un dimanche. Saint Pamphile y subit le martyre avec plusieurs autres chrétiens.

DE CAIFFA A JAFFA
(Suite)

St^on Chemin de fer
Route carrossable
Chemin
Echelle 5 Kil

Abdoûn
El Boureikéh
Khobbeizéh
Summareîn
Sindiyânéh
Oumm esch-Schouf
CROCODILON
84
Kh. el Mâouiyéh
Miamas
Qannir
CROCODILOPOLIS
Oumm el Kharoûs
El Marâh
Kefr Qâra
Qaïsariyéh
Arârah
CESARÉE
216
Kh-es-Soumra
Kh-ez-Zebâdnéh
NAHAL DANA
Nahr ez Zerqa
Karhour 49
Scheikh Hélou
Birket el Balikh
El Mes'adi
Tell el Akdar
Kh. Ibreiktâs
Qouffin 140
Birket Ata
Telled-Dhroûr
Nouzlet el Me'âsfi
El Medjdel
Minet Abou Zabourah
Zelef'éh
Bâqah
Nahr Iskandéroûnéh
Djitt
GITTA
Beit Sâm
Kh. esch Scheikh Mohammed
Djélaméh
Zeita
Aïoun el Dâli
Yemma
Attil 117
Qâqoûn 60
Deir el Ghousoun
Aïoun Abou
Schéboûân
Kefr Sib
Schouéikéh
Schellâlif
Moukhâlid
Bordj el Atôt
Aïn Toubeh
30
Bourin
Dennâbéh
154
El Moughâir
Oumm Soûr
Tout Korm
Irtah
Kefr
Basset el Hindi
Fer'oûna el Lebad
PHARATHON 335
Qalansaouéh
Nahr Fâleq
Fourdisia
Schoûféh
El Taiyibéh 128
Sefârin
Basset et Fâleq
Deir Asfin
Kh. ed Djelaméh
El Medjdel
Kefr Soûr
Kour
Aïoun et Basséh
Kefr Sâ
Kefr Djemmal
Et Tiréh
Kelanuyéh
Kefr Zibâd
Bir Zeid
Miskéh
Djiyous
Arsoûf
APOLLONIA
Tabsoûr
Kh. Sabiyet
Qalqouliyéh
CALGOULIS
Nebi Elias
Kh. Sir
Kefr Lâqif
El Haram Aly
Bahret Qatouriyéh
Kefr Sab
CAPHAR SABA
Azzoûn
Hablêh
El Djelil
JELIL
Bir Adas
26
Djeldjouliyéh
GALGAL
Kh. Kefr Thulth
Scheikh el Ballautâh
Qourâoua
Ibn Hasan
Tell er Reqqeit
AREGON
Ferrekhiyéh
Kefr Qacim
Seniriyéh
Scheikh Mou'annis
El Mirr
Qala'at Ras el Aïn
ANTIPATRIS
Kh. Sirisia
BAALSALISA?
Bidiyéh
Nahr el Meiar
Moulebbis
Zâouiyéh
Serta
Soummeil
El Fedj'éh
Medjdel Yaba
Rafât
Scheikh Abd en Nebi
Béroukin
Sarona
Nebi Tari
Deir Balloût
El Kefr
668
369
Jaffa
MÉDITERRANÉE
PLAINE DE SARON

Vers l'an 250, Origène y fut ordonné prêtre, ainsi que saint Alexandre. Eusèbe Pamphile, le premier historien de l'Eglise, en fut archevêque au commencement du IVᵉ s., et Procope, l'historiographe de Justinien, y vit le jour au VIᵉ s. En 1102, Baudouin s'empara de la place qui devint, dans la suite, le théâtre de luttes acharnées entre Croisés et Sarrasins. Saint Louis y demeura douze mois, de l'an 1251 à l'an 1252, et s'occupa à la fortifier. Le sultan el Aschraf la détruisit définitivement en 1291. Depuis 1884, ses ruines sont habitées par quelques familles musulmanes de Bosnie.



Plan des ruines de Césarée.

Etat actuel. La vaste enceinte de Césarée d'Hérode est encore reconnaissable. Celle bâtie par saint Louis est en partie debout; elle est beaucoup plus restreinte que la première et mesure environ 500 m. du N. au S. et 300 de l'E. à l'O. Au S., on remarque la cathédrale bâtie au XIIᵉ s. sur les ruines du temple d'Auguste, œuvre d'Hérode. Vers le N., on retrouva les vestiges d'une église plus petite.

De *Miâmâs*, la route descend à *el Mesâdi* (11 km.) et traverse le *Ouâdi Qoudeirah* qui vient de la plaine de Dothaïn. C'est ici que, selon toute vraisemblance, passait la frontière de la tribu de Manassé et de celle d'Ephraïm. Dans la Bible elle est indiquée à l'O. par le **nahal Qana,** rivière de Roseaux (Jos., XVI, 8). Au XIIᵉ s., Boha ed Dîn appelle la rivière voisine de Césarée, au S., *Nahr el Qassab*, rivière des Roseaux (*Vie de Saladin*, an 1191). Vinisauf l'appelle la rivière Morte. Aujourd'hui elle porte le nom de *Nahr el Mefdjîr*. Des fourrés de roseaux de diverses espèces couvrent encore ses rives.

Vient ensuite *Djélaméh* (6 km.). A 3 km. plus à l'E. apparaît le village de *Djitt*, peut-être **Gitta**, patrie de Simon le Magicien. *Qaqoûn* (4 km.) est un gros village moderne qui s'est formé autour d'un château fort. Dans son état de délabrement,

celui-ci mesure 15 m. de hauteur sur 20 m. de côté. Le 15 mars 1799, Bonaparte dispersa près de cet endroit les troupes turques qui voulaient l'arrêter dans sa marche sur Saint-Jean d'Acre.

Marin Sanuto appelle ce lieu *Kakon el Anatha*. Burchard de Mont-Sion (1283) l'identifie avec **Michmétha**, ville limitrophe de Manassé et d'Ephraïm (Jos., XVI, 6; — XVII, 7), et attribue la construction du fort aux Sarrasins. A l'O., coule le *Nahr el Faléq*, rivière de la Coupure. Elle a été creusée artificiellement à travers une colline rocheuse, pour permettre aux eaux marécageuses de la plaine de s'écouler dans la mer. Vinisauf l'appelle la *Rochetaillée* et raconte que Richard Cœur de Lion remporta une victoire sur Saladin, au midi du cours d'eau.

Qalansaouéh (8 km.) est un gros village, siège d'un Kaimmakamlik. On peut y trouver un gîte pour la nuit. Au centre du village se dresse une tour carrée en ruines, de 12 m. de côté et d'autant de hauteur. A l'E. de la tour s'élève un grand bâtiment de même structure, mesurant 22 m. sur 16; quelques pans de mur ont conservé une hauteur de 5 à 6 m. Cette forteresse est d'origine sarracénique et remonte au XIIe ou au XIIIe s.

De Qalansaouéh on aperçoit à l'E. le village de *Férôn*, appelé *Farona* par Marin Sanuto. C'est peut-être la ville de **Pharathon** ou **Pirathon** d'Ephraïm, mentionnée dans la Bible (Jg., XII, 15. — I Mach., IX, 50).

Et Tiréh (7 km.), petit village sur un mamelon (83 m.). La voie de Caiffa rejoint bientôt la nouvelle route de Naplouse à Jaffa. A g. de la jonction, se présente *Qalqouliéh*, **Galgoulis** (100 m.).

Kefr Saba (5 km.), village de 1.000 habitants, est sans contredit **Caphar Saba** de Josèphe et des Talmuds; mais ce n'est pas Antipatris.

Antipatris.

Antipatris est la ville fondée par Hérode, qui lui donna ce nom en mémoire de son père Antipater. Saint Paul, arraché des mains des Juifs qui voulaient le mettre à mort, fut conduit sous escorte de Jérusalem à Antipatris, et le lendemain à Césarée (Act., XXIII, 31). Au IVe s., on y érigea un évêché. En 744, les musulmans massacrèrent la population chrétienne et détruisirent la ville, si bien qu'au XIIe s. on n'en connaissait plus l'emplacement. Josèphe (A. J., XIII, XV, 1) dit qu'Antipatris était autrefois appelée *Kefar Saba;* mais dans un autre passage (A. J., XVI, V, 2), il raconte qu'Hérode bâtit la ville « dans la plaine de Chapharsaba, près de la montagne, dans un lieu tellement abondant en eau, que le roi entoura la ville d'un ruisseau ». Les Talmuds continuent à distinguer *Chaphar Saba* d'Antipatris (Neubauer, 86-88). Antipatris est communément identifié avec *Qalâat Râs el Aïn*, localité antique et importante située à 9 km. au S. de *Kefr Saba*. Là se trouve une des sources les plus abondantes de la Palestine; elle forme le *Nahr el Aoûdjéh*. Sur un tertre artificiel s'élèvent les ruines d'un château fort d'environ 80 m. de côté et flanqué d'une tour à chaque angle. C'est une construction musulmane du XIIe au XIIIe s. Le Pèlerin de Bordeaux marque entre Antipatris et Lydda un intervalle de 10 milles; or, on compte en effet 17 km. de *Râs el Aïn* à Lydda. Eusèbe place Antipatris à 6 milles au S. de Galgoulis; or, à 9 km. au N.-N.-E. de *Râs el Aïn* se

dresse le village de *Qalqouliéh*. Pour des raisons qui ne sont guère acceptables, M. V. Guérin identifie Antipatris avec *Medjdel Yaba*, également à 10 milles au N. de Lydda et à 6 milles au S. d'un village appelé *Djildjouliéh*.

On rencontre ensuite *Bir Adas* (3 km.), puis *Ferrikhiyéh* (10 km.), avec un moulin et un pont sur lequel on traverse le *Nahr el Aoûdjéh*, rivière des Méandres, qui naît à Râs el Aîn. C'est une rivière biblique désignée sous le nom de **Me hay Yarqon,** Eaux jaunâtres de Raqqôn dans le texte hébreu, et **Meiarcon** dans la Vulgate (*V.* l'excursion suivante).

A 4 km. plus loin, on arrive au *Nahr el Bâridéh*, rivière Froide, et de là (2 km.) à *Sarôna*, colonie wurtembergeoise. Encore un km. et l'on franchit le chemin de fer, puis on arrive à Jaffa (2 km.).

De Jaffa à Arsouf, Apollonia.

Cette promenade (16 km.) peut se faire à cheval ou en barque.

A 4 km. au N. de Jaffa, s'élève sur le bord de la mer le *Ouéli* du *Scheikh Abd en Nébi*, à l'E. duquel on voit le hameau de *Soummeïl*. A 1 km. 1/2 de là, on arrive à l'embouchure du *Nahr el Aoûdjéh*, rivière des Méandres, et 3 km. plus au N., un monticule de 40 m. de hauteur porte le nom de *Tell er Raqqeit*. On y a constaté l'existence de citernes et de ruines recouvertes par le sable.

Arécon. *Tell er Raqqeit* a été identifié par M. Conder avec la ville biblique de **Raqqôn**, l'**Arécon** de la Vulgate, qui formait la limite septentrionale de la tribu de Dan.

Dans le texte hébreu on lit « me hay yarqôn ve harraqôn, les eaux jaunâtres de Raqqôn et Raqqôn. » Saint Jérôme prit le cours d'eau pour une ville et écrit : « Meiarcon et Arécon, avec le territoire vis-à-vis de Joppé. » (Jos., XIX, 46. — *V.* S. W. P., II, 251).

A 3 km. 1/2 plus loin, apparaît le village d'*el Haram Aly Ibn Aleïm* (33 m.). La mosquée fut construite, disent les habitants, par Bibars Bendoukdar en l'honneur d'un certain Aly qui avait bravement défendu la ville d'Arsoûf.

Apollonia. A 10 min. d'*el Haram*, on rencontre les ruines d'Arsoûf, l'ancienne Apollonia.

Josèphe, Pline et Ptolémée mentionnent Apollonia entre Césarée et Joppé, et les Tables de Peutinger (an 395), marquent son emplacement à 22 km. au S. de Césarée. D'après l'historien juif, cette ville appartenait originairement aux Phéniciens. Elle reçut le nom d'Apollonia, paraît-il, d'Apollonius, fils de Trasé, gouverneur de la Cœlésyrie sous Séleucus Antipator. Au temps d'Alexandre Jannée, elle appartenait au territoire des Juifs (A. J., XIII, xv, 4). Les Romains la trouvèrent en ruines et la rebâtirent l'an 57 de notre ère. A l'arrivée des Croisés, elle portait le nom d'**Arsur** et d'**Azuffium.** Baudouin Ier s'en empara en 1102. Occupée par Saladin en 1191, elle lui fut enlevée par Richard Cœur de Lion après

sa victoire de la Rochetaillée. Saint Louis la fortifia en 1251. Finalement, Bibars l'emporta en 1265, massacra sa population et rasa ses murs.

On y voit encore quelques débris de l'enceinte et du château fort qui s'éleva près d'un petit port tout artificiel. Les deux môles étaient munis d'une tour à leur extrémité.

VOYAGE XXI

De Jaffa à Gaza.

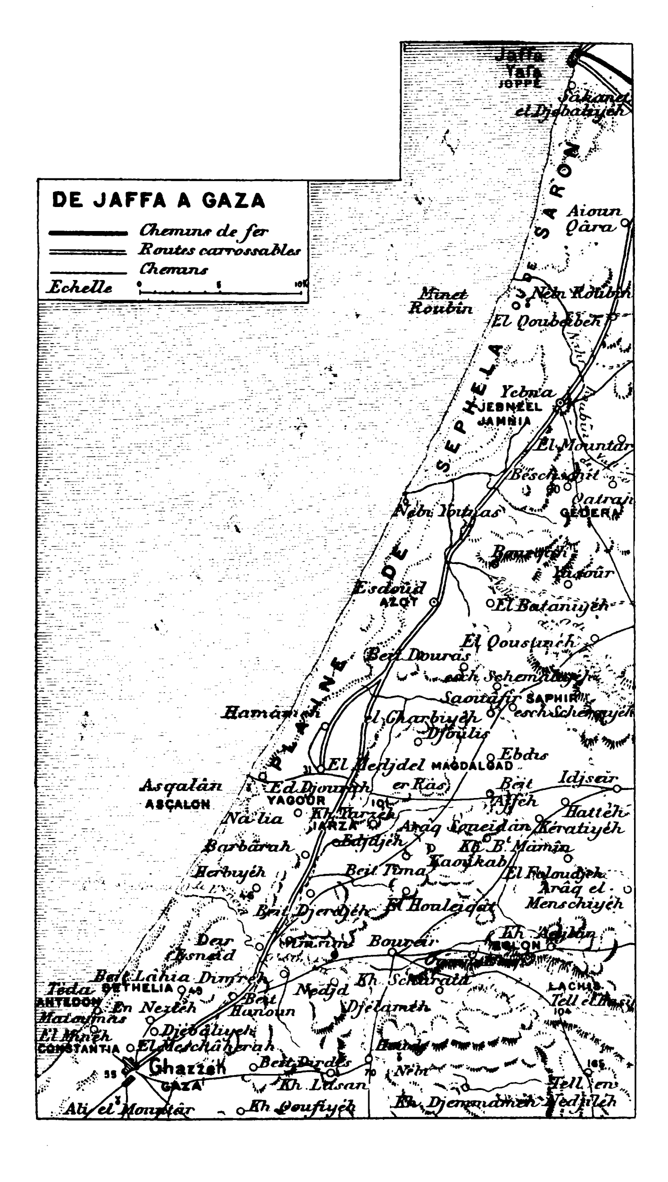
De Jaffa à Gaza par la route carrossable, en mauvais état, 73 km., — en voiture, 9 à 10 h. — Prix de la voiture pour aller et retour en 2 jours, 50 à 60 frs.

A Esdoûd, à peu près à mi-chemin entre Jaffa et Gaza, on trouve un bon petit hôtel tenu par un Allemand. A Gaza, on peut loger, soit à la mission catholique chez Dom Gatt, palestinologue de renom, soit chez les prêtres de la paroisse grecque schismatique.

Au sortir de Jaffa, on suit la route de Jérusalem jusqu'à Yazour, 4 km. 1/2 (*V.* p. 29 et 46). De là, le chemin se dirige vers le S., et, à une distance de 2 km., il rejoint la ligne télégraphique qui longe les dunes. Grâce à l'incurie de l'administration turque, le sable envahit de plus en plus la fertile campagne de la Séphéla. Bientôt on arrive à la florissante colonie israélite, *Richon le Zion*, qui a su transformer cette contrée en un vaste jardin. La vigne surtout réussit à merveille. Le chemin sablonneux traverse une colline et descend dans le fond marécageux du *Ouâdi Ayoûn Dô*, vallée des sources de Lumière, et passe près d'un khan, *Biar el Abboûd*, assis au milieu d'un verger. On laisse à g. le petit village d'*el Qoubeibéh* et l'on arrive au *Djisr el Roubîn*, beau pont qu'on vient de bâtir dans le voisinage d'un autre en ruines. Le *Ouâdi Takhânât*, vallée des Meuniers, que le pont traverse, est la prolongation du *Ouâdi es Sarâr*, la vallée de Sorec de la Bible. La rivière qui coule au fond du ravin est formée par les nombreuses sources du voisinage et porte le nom de *Nahr Roubîn*, rivière de Ruben. Au XII[e] s., les Francs l'appelèrent *Sokrek*[1], nom qui rappelle celui de Sorec.

Le Nahr Roubîn se jette dans la mer à 8 km. au N.-O. du pont. A 20 min. au S.-E. de l'embouchure, s'élève une ancienne mosquée dédiée au *prophète Ruben*. Moudjir ed Dîn, historien arabe du XV[e] s.,

1. Michaud, *H. des Crois.*, IV.


DE JAFFA A GAZA
Chemins de fer
Routes carrossables
Chemins
Echelle
Jaffa
Yafa
JOPPÉ
el Djebaliyeh
Aioun
Qâra
PLAINE DE SARON
Minet
Roubîn
Nebi Roubin
El Qoubeibeh
PLAINE DE LA SEPHELA
Yebna
JEBNEEL
JAMNIA
El Mountar
Beschschit
Qatra
GEDERA
Nebi Youtras
Yasoûr
Esdoûd
AZOT
El Batanîyeh
El Qoustineh
Beit Douras
Saouâfir
SAPHIR
esch Schemmayeh
Hamâmeh
el Gharbiyeh
Djoûlis
Ebdis
El Medjdel
MAGDALGAD
er Râs
Beit
Affeh
Idjseir
Asqalân
ASCALON
Ed Djoureh
YAGOUR
Nâ lia
Kh. Iarzeh
IARZA
Hatteh
Kératiyeh
Kh. B. Mamîn
Barbarah
Kaoukab
Herbiyeh
Beit Tima
El Faloudjeh
Arâq el
Menschiyeh
Beit Djerdjeh
El Houleiqât
Dêr
Esneid
Bourêir
Kh. Adjlân
EGLON
Beit Lahia
BETHELIA
Kh. Schdrata
Nedjd
Teda
ANTEDON
En Nezleh
Beit
Hanoun
Djelameh
LACHIS
Tell el Hasi
Maïoumas
El Mineh
CONSTANTIA
Djebâliyeh
El Meschâherah
Ghazzeh
GAZA
Beit Dirdês
Kh. Lisan
Nebi
Tell en
Nedjîleh
Ali el Mountâr
Kh. Oufiyeh
Kh. Djemmâmeh

dit déjà de ce monument : « A l'O. de Ramléh, près de la mer, on voit un *masdjad* dans lequel est enterré, dit-on, notre seigneur Roubîl, fils de Jacob. C'est un lieu révéré et un but de pèlerinage. Chaque année on y tient un *maousem* qui réunit les habitants de Ramléh, de Gaza et d'autres villes. Ils passent là plusieurs jours et font de grandes dépenses. Notre seigneur et maître Scheikh Schéhâb ed Dîn ibn Arslân a construit la mosquée (au XIII[e] s.) [1]. » Durant le mois lunaire de septembre à octobre, une foule immense de musulmans se rassemblent encore chaque année autour du tombeau fictif du fils aîné de Jacob, pour passer des semaines entières en divertissements de toutes sortes.

Jebnaël. — Jamnia.

A 3 h. 1/2 de Jaffa, à 1 km. du pont, on rencontre ***Yébnah***, gros bourg situé sur une colline au milieu de jardins et de bouquets d'arbres. Les maisons ne sont la plupart que des masures en pisé. Elles sont dominées par deux mosquées. La 1[re], appelée *el Kéniséh*, l'Eglise, occupe effectivement la place d'une ancienne église chrétienne ; son minaret date de l'an 1337. La 2[e], située au pied de la colline vers le S., est dédiée à *Abou Houreiréh* et fut fondée en 1273 par Bibars Bendoukdar. Au N.-O., on montre le tombeau du *Scheikh Wâheb* et celui de sa sœur *Scheika Sâdéh.*

Histoire. Yébnah est la ville chananéenne d'**Iebnaël**. Attribuée d'abord aux enfants de Juda [2], elle fut cédée plus tard à ceux de Dan [3] ; mais de bonne heure elle se trouvait au pouvoir des Philistins. Vers l'an 800 av. J.-C., Osias, roi de Juda, s'en rendit maître et la démantela [4]. Dans le livre de Judith elle figure sous le nom de **Jemnaa**, avec Azot et Ascalon, parmi les villes qui tremblaient à l'approche d'Holopherne. Depuis ce temps-là, elle porte le nom de **Jamnia**. Pline parle de deux Jamnia, l'une intérieure, l'autre maritime [5]. Cette dernière s'élevait près de l'anse appelée aujourd'hui *Mînet el Roubîn,* port de Ruben.

Judas Machabée ayant appris que les habitants de Jamnia méditaient quelqu'acte de cruauté envers les Juifs qui demeuraient dans son enceinte, se rendit de nuit du port de Jaffa dans celui de Jamnia et brûla tous les vaisseaux qu'il contenait (164 av. J.-C.). Vingt ans plus tard, Simon, frère de Judas, s'empara de la place [6]. En 63, Pompée l'enleva aux Juifs et la réunit à la province de Syrie [7]. Mais l'empereur Auguste en fit don à Hérode le Grand [8].

A cette époque-là, Jamnia atteignit l'apogée de sa gloire et de sa prospérité. La foule des Israélites qui vinrent s'établir dans la ville et sur son territoire était tellement considérable que, selon Strabon [9], le canton de Jamnia pouvait mettre sur pied une armée de 40.000 hommes. De plus, Jamnia vit fleurir dans son sein une célèbre école rabbinique et peu d'années avant la ruine de Jérusalem, le grand Sanhédrin y transféra son siège et s'y maintint jusqu'à ce que Barcochébas eut levé l'étendard de la révolte contre la puissance de Rome (132 ap. J.-C.).

Au temps d'Eusèbe, Jamnia possédait une chrétienté assez importante pour être le siège d'un évêché. Son 1[er] évêque s'appelait Macrinus ; le 2[e], Pierre, assista au concile de Nicée (325) [10]. Avec l'invasion des Arabes, Jamnia déchut rapidement, et, au XII[e] s., les Croisés n'y trouvèrent plus

1. *Jérus. et Hébron,* 211. — 2. Jos., XV, 11, — 3. A. J., V, I, 22. — 4. II Par., XX. — 5. *H. N.*, V, 14. — 6. A. J., III, XI, 6. — 7. G. J., I, VIII, 4. — 8. A. J., XVII, VIII, 1. — 9. G. I., XVIII, II, 2. — 10. O. S., 106. — Le Quien, III, 588.

qu'un hameau. Ils le nommèrent *Ibelin*, nom qui semble bien provenir de Iebnaël ; mais les historiens latins la confondirent avec la ville de Geth. Foulques, 4e roi de Jérusalem, y bâtit un château fort, pour l'opposer comme une digue aux sorties et aux déprédations des Ascalonites vers le N. Ibelin forma le fief des seigneurs de Balian.

En sortant de Yébnah, on aperçoit à g. un groupe de villages, Akir, l'ancienne **Accaron** (*V.* p. 38), puis au S.-E., *el Moghar* situé sur une colline rocheuse percée de plusieurs grottes. L'une d'elles renferme cinq bancs funéraires. Les explorateurs anglais sont inclinés à y voir la ville de **Makkeda** ou **Macéda**, appelée *Moqor* dans la version syriaque, où Josué découvrit et mit à mort les cinq rois alliés contre Israël [1]. Pour d'autres savants, Macéda doit être cherchée plutôt dans les montagnes que dans la plaine. *Qathra*, village voisin d'*el Moghar*, répond à la ville de **Géderoth** ou Gédéra [2]. Plus loin, mais plus près de la route, on voit le hameau d'*el Beschît*.

A 7 km. de Yébnah, on rencontre à dr. un khan en ruines du nom de *Haud Soukereir*, et 5 km. plus loin on arrive au pont d'*Esdoûd*, qui traverse le *Nahr Soukereir*, rivière qui se jette à la mer à 5 km. au N.-O. du pont. Près de son embouchure, un mamelon rocheux est couronné par le *Oueli Nébi Younès*, sanctuaire du prophète Jonas. Le *Ouâdi el Medjmâh*, vallée de l'Assemblée, est la prolongation du *Ouâdi es Sant*, qui est la vallée du Térébinthe où David tua Goliath [3].

Avant d'arriver au *Djisr Esdoûd*, on aperçoit à 3 km. de la route, vers l'E., le village de *Barka*, où l'on vénère le tombeau d'un santon nommé *Nébi el Barak*, le prophète Eclair. Eusèbe indique un village du nom de *Barakai* près d'Azot ; il ajoute que c'était la ville de Barach du livre de Josué (XIX. 45) [4]. Il a tort, en premier lieu, de diviser la ville de Bané-Barach de la Bible en deux localités distinctes. En second lieu, Bané-Barach est une ville de la tribu de Dan et non de Juda. Bané-Barach répond fort bien à Ibn-Ibrak, village situé à l'E. de Jaffa (V. p. 29).

A 4 km. plus loin, également à l'E., apparaît un village nommé *Yasour*. Eusèbe indique une localité du nom d'**Asor** « sur la frontière d'Ascalon à l'E. [5] ». M. V. Guérin suppose que l'écrivain voulait dire *Azot* au lieu d'*Ascalon*, et propose d'identifier cet *Yasour* avec Hatsor-Hadattah, l'Asor Nova du livre de Josué (XV, 25) [6]. Ici encore nous faisons remarquer que l'Asor (Jos., XV, 23) et l'Asor-Nova (Jos., XV, 25) appartiennent au groupe des villes situées au midi de Juda.

On traverse ensuite une belle avenue de gigantesques nopals, ou cactus, qui servent de haies infranchissables à de fertiles jardins et, à 3 km. du pont, on entre dans le gros village d'*Esdoûd*.

Azot.

Esdoûd compte 4 à 5.000 habitants. Ses maisons en pisé s'étendent sur le flanc oriental d'un mamelon (43 m.), à 5 km.

1. Jos., X, 16-29. — 2. Jos., XV, 36. — 3. I R., XVII, 2. — 4. O. S., 54. — 5. O. S., 20. — 6. *La Judée*, II, 67.

de la mer. Dans la mosquée *Sîdi Amer*, une antique colonne de marbre blanc soutient les voûtes de l'édifice. Au S. de la mosquée, on remarque les ruines d'un beau caravansérail, et autour du village sont disséminés quelques tronçons de colonnes. Voilà à peu près tout ce qui reste de la célèbre cité qu'Hérodote appelait encore « la grande ville de Syrie. » Les dunes ont envahi les champs du côté de l'O. et le sable couvre partout les ruines de l'antique Azot. Au S., près de l'hôtel de M. Schmidt, un moulin à vapeur rompt la monotonie du paysage. La machine, comme celles que les colons allemands ont établies à Medjdel et à Gaza, est chauffée exclusivement avec de la paille.

Histoire. Azot, en hébreu Aschdôd, la Force, est une des villes de la Séphéla attribuées aux descendants de Juda [1]. Les Hébreux, cependant, ne réussirent pas à en chasser les géants de la race des Enacim qui l'occupaient à leur arrivée [2]. A l'époque des Juges, elle fit partie de la Pentapole des Philistins. Ceux-ci, après avoir remporté une brillante victoire sur les Israélites, s'emparèrent de l'arche d'alliance qui se trouvait dans le camp et la transportèrent à Azot dans le temple de Dagon. Le lendemain, ils aperçurent leur idole étendue à terre devant l'arche sainte. Remise sur pied, elle fut trouvée brisée le jour suivant. En même temps, un mal épidémique frappait les habitants, tandis que des troupes de rats ravageaient la campagne. L'arche fut alors transférée à Geth, puis à Accaron ; mais partout sa présence causa les mêmes calamités. Les gens d'Azot offrirent alors un *téhor* d'or à Jahvé, le Dieu d'Israël ; les quatre autres villes en firent autant, et l'arche sacrée fut renvoyée avec les offrandes aux Israélites [3]. Trois siècles plus tard, Azarias, roi de Juda, (811-760) enleva aux Philistins Azot et Jamnia et en renversa les murailles [4]. D'après les inscriptions cunéiformes, Sargon, roi des Assyriens, marchant à la conquête de l'Egypte, s'empara d'Azot et la peupla de colons amenés de l'Orient [5]. Sous le règne d'Assourbanipal (668-625), Psammétique, pharaon d'Egypte, vint assiéger Azot. Selon Hérodote, ce fut le siège le plus long dont l'histoire fasse mention. Les Egyptiens ne purent s'en rendre maîtres qu'après 29 ans d'efforts, vers l'an 306 [6].

Quand les Perses se furent rendus maîtres de l'Egypte, Azot se trouvait soumise à la même domination que le reste de la Palestine. Cette communauté de gouvernement favorisa les mariages des Juifs avec les filles païennes d'Azot, dont se plaint Néhémie [7]. Le gouverneur de Jérusalem nous apprend à cette occasion que les habitants d'Azot parlaient une langue différente de celle des Juifs. Par la conquête de Gaza, Alexandre le Grand devint maître de toutes les villes maritimes de la plaine. Après sa mort, Azot fut tour à tour au pouvoir soit des Lagides, soit des Séleucides, qui se disputaient avec acharnement la clef de l'Egypte et de la Syrie.

En 163, Judas Machabée pénétra dans la ville, alors au pouvoir des Syriens, et y détruisit les autels des faux dieux [8]. Quelques années plus tard (143), Jonathas et Simon y poursuivirent en vainqueurs le général syrien Apollonius et livrèrent la ville, avec le temple de Dagon, aux flammes [9]. Sous Alexandre Jannée, elle appartenait aux Juifs [10] ; mais Pompée la réunit à la province de Syrie en 63 [11]. Gabinius la releva de ses ruines et la repeupla 8 ans après [12]. Auguste la rendit à Hérode le Grand qui la légua par testament à sa sœur Salomé [13].

1. Jos., XV, 46. — 2. Jos., XI, 22. — 3. I R., V et VI. — 4. II Par., XXVI, 6. — 5. *V. D. B. V.*, I, 1307. — 6. II, 157. — 7. Néh., XIII, 23, 24 — 8. I Mach., V, 68. — 9. I Mach., X, 84. — 10. A. J., XIII, xv, 4. — 11. A. J., XIV, iv, 1. — 12. A. J., XIV, v, 3. — 13. A. J., XVII, viii, 1

L'an 38 de notre ère, l'esprit de Dieu transporta le diacre Philippe dans cette ville, après qu'il eût baptisé l'eunuque de Candace, reine d'Éthiopie. Le diacre évangélisa ensuite « toutes les villes, depuis Azot jusqu'à Césarée [1]. » Au IV° s., Azot était le siège d'un évêché. Son premier évêque, Silvanus, assista au concile de Nicée en 325, et son dernier, Lazare, prit part au synode de Jérusalem en 536 [2]. Au dire d'Eusèbe, Azot était restée une ville importante ; mais après l'invasion des Arabes, elle déchut si rapidement que les Croisés n'y trouvèrent plus qu'un misérable village [3].

Port d'Azot. D'après un document du VI° s. [4], il y avait aussi une Azot Maritime, **Azotus Paralias,** avec un évêché distinct de celui de la ville proprement dite appelée **Azotus Hippum.** En effet, à l'O. d'*Esdoûd*, s'ouvre une rade appelée par les Arabes *Minet el Qalâah*, port du Château. Tout autour apparaissent, à travers le sable, des vestiges de constructions. On y remarque notamment un château fort rectangulaire de 54 m. de long sur 34 de large, flanqué d'une tour ronde à chaque angle, ce qui dénote une construction franque. En 1118, les Croisés campèrent trois mois près d'Azot et attendirent en vain l'armée égyptienne. Il est vraisemblable que le port d'Azot a été fortifié par Foulques d'Anjou en 1148, avec Ibelin et Gaza. Les voiliers fréquentent encore cette rade en été, pour charger des céréales, principalement de l'orge.

La montagne d'Azot, où Judas Machabée trouva la mort, est située au N. de Jérusalem (*V.* p. 321).

Au S.-O. de la bourgade, s'étend un lac marécageux d'environ 400 m. de pourtour. A une petite heure de la route vers l'E., on aperçoit le village de *Batâni el Garbiéh*, l'Occidental, et de *Batâni el Scharqiéh*, l'Oriental. Puis à 4 km. d'Esdoûd, on rencontre à dr. du chemin un arbre sacré, *Sidret el Haririyéh*, l'Accacia des ouvriers en soie, et à 3/4 de lieue vers l'E., apparaît le village de *Beit Darâs*, qui, comme tous les précédents, est entouré de vergers et renferme quelques vestiges d'antiquités.

Saphir. Un peu plus loin vient un groupe de trois villages qui portent tous le nom de *Souâfir* avec l'adjonction de *er Garbiéh*, l'occidental, *es Scherqiyéh*, l'oriental et *es Schemaliyéh*, le septentrional. Le premier possède un grand nombre de tronçons de colonnes en marbre, et le dernier des citernes de caractère antique. C'est l'emplacement de la ville de **Saphir** de la Bible, le **casal Zéophir** des Croisés.

Eusèbe et saint Jérôme disent que de leur temps Saphir, la Belle-Ville, mentionnée par le prophète Michée (I, 11), était un village situé entre Eleuthéropolis et Ascalon [5]. En 1110, le roi Baudouin donna en fief à l'évêque de Bethléem « le casal Zéophir du territoire d'Ascalon [6]. »

3 km. plus loin, on rencontre, à dr., une petite construction

1. Act., VIII, 40. — 2. Le Quien, III, 660. — 3. Jacques de Vitry, XLI. — 4. Not. Ant. et Hier, patriar. — 5. O. S., 156. — 6. Guil. de Tyr, XI, XII.

qu'on garnit journellement d'eau potable pour les passants. Elle est appelée *Miska, abreuvoir, el Souleiman Agha.* En cet endroit, une route se détache de celle de Gaza et se dirige au S.-O. à *Medjdel*, d'où l'on arrive à Ascalon.

Les voyageurs qui ne veulent pas visiter les ruines d'Ascalon, continuent la route vers Gaza, le long des poteaux télégraphiques.

A 3 km. du *Miska*, on passe près d'un gros village d'environ 2.000 habitants, qui possède une mosquée construite avec des matériaux antiques. *Hamâmeh,* Colombe, qui est le nom de ce village, rappelle l'oiseau sacré des Ascalonites. D'après la légende, Sémiramis, une des principales divinités d'Ascalon, fut nourrie dans son enfance par des colombes. On continue la route bordée de haies immenses qui servent de clôtures à des jardins bien cultivés. A dr., on aperçoit un moulin à vapeur et, à 3 km. de *Hamâméh*, on arrive à Medjdel.

Migdalgad. *Medjdel* est une ville de plus de 8.000 habitants. Elle est environnée de jardins qui se distinguent par leur luxuriante végétation, par leurs grands sycomores et leurs sveltes palmiers. La mosquée, dont le minaret octogonal ne manque pas d'élégance, est construite avec des colonnes en marbre, sur le modèle de la grande mosquée de Gaza. La ville est pourvue d'un bazar bien approvisionné et compte plusieurs métiers pour le tissage du coton. Elle répond à la ville biblique de **Migdal-Gad** ou Magdalgad, Tour de Gad ou de la Fortune, nom d'une divinité chananéenne.

Magdalgad est classée dans le 2e groupe des villes de la Séphéla attribuée à Juda, avec Hadassa [1]. Les explorateurs anglais proposent d'identifier cette dernière ville avec *Ebdis* ou *Eddîs,* village situé à 11 km. à l'E. de *Meǎjdel* [2]. Eusèbe et saint Jérôme disent que Migdalgad s'appelait Magdal à leur époque [3].

A Medjdel, on descend de voiture, pour parcourir à dos d'âne les 4 km. qui séparent la ville des ruines d'Ascalon. En 35 min. on arrive, par des chemins sablonneux, à *el Djorâh*, village de 700 habitants situé près de la mer. *Djorâh* semble être la ville de **Yagour** dont parle le Talmud quand il dit : « Dès l'origine les environs d'Ascalon furent déclarés impurs depuis la grande tombe jusqu'à Yagour, Gouba et Tarin [4]. » D'*el Djorâh*, on descend vers le S. aux ruines d'Ascalon.

Ascalon.

Ascalon, en arabe Asqâlon ou Asqoulân, a été détruite en dernier lieu par Bibars en 1270. Elle n'a plus été rebâtie depuis, et aujourd'hui, on n'y rencontre pas une habitation.

1. Jos., XV, 37. — 2. S. W. P., II, 409. — 3. O. S., 130. — 4. Neubauer, *op. cit.*, 69.

Histoire. Ascalon, en hébreu Asqelon, passe pour une des plus anciennes villes du monde. D'après Hérodote, elle possédait le premier temple construit en l'honneur de Dercet[1], l'Atergatis des Grecs, déesse au visage de femme et au corps de poisson. C'est là que, d'après la mythologie, elle donna le jour à Sémiramis, l'Aphrodite Uranie, qui portait aussi le titre de reine du ciel[2]. A l'époque d'Origène[3] et d'Eusèbe, on y montrait des puits célèbres qui remontaient, disait-on, jusqu'au temps d'Abraham. Puis, d'après Justin[4], la ruine de Sidon aurait été l'œuvre d'un roi d'Ascalon, un an avant la guerre de Troie, au XIIe s. av. J.-C. (*V.* p. 495 et 534).

Il est probable que, lors de leurs expéditions vers le N., Thoutmès Ier et Thoutmès III se sont rendus maîtres d'Ascalon. Elle est représentée sur les murs du temple de Karnak assiégée par les troupes de Ramsès II, l'an 9 de son règne[5]. Puis, d'après les tablettes de Tel Amarna, son roi, Yadaya Dagontacala, était vassal du pharaon Aménhotep[6].

Les Hébreux, à leur arrivée, n'ont pas pu soumettre cette ville « aux hautes murailles ». Après la mort de Josué seulement, elle tomba sous la domination des enfants de Juda[7]. Ce ne fut, toutefois, que pour une courte durée ; car à l'époque des Juges, nous la voyons au pouvoir des Philistins. C'est là que se rendit Samson pour tuer trente hommes, et donner leurs dépouilles aux Philistins de Thamnata, qui avaient appris le secret de sa force grâce à la perfidie de sa jeune femme[8]. La suprématie reconquise par Israël sur le territoire d'Ascalon sous le règne d'Azarias (811-760 fut également transitoire.

En 701, elle fut prise par Sennachérib et passa plus tard sous la domination des Perses, puis sous celle d'Alexandre le Grand. Après la mort de ce dernier, elle eut pour maîtres d'abord les Ptolémées d'Egypte[9], puis les Séleucides de Syrie. Du temps des Machabées, elle ouvrit ses portes à Jonathas, vainqueur d'Apollonius (147)[10] et réussit ensuite, grâce aux divisions des Séleucides, à se constituer en ville libre sous le protectorat de Rome (104)[11].

Hérode le Grand naquit à Ascalon. Bien que la ville ne lui appartînt pas, il l'embellit par des thermes, des fontaines et d'autres somptueuses constructions. Lorsqu'éclata la rébellion de la Palestine contre les Romains (65), les Juifs d'Ascalon mirent le feu à la ville ; mais, par représailles, 2.500 d'entre eux furent égorgés.

Le christianisme eut de la peine à pénétrer dans cette ville si profondément attachée au paganisme, et lorsque Julien l'Apostat chercha à relever le culte des faux dieux, la haine des Ascalonites contre les chrétiens éclata avec une férocité barbare[12]. Cependant, dès le IVe s., Ascalon eut un évêché. Son premier évêque s'appelait Longinus, et son deuxième, Sabinus, assista au concile de Nicée. La prospérité d'Ascalon dura longtemps et les premiers historiens arabes purent encore l'appeler « la Fiancée de la Syrie ». Mais à partir du VIIe s., le christianisme y fut étouffé.

Godefroy de Bouillon ne put se rendre maître d'Ascalon, malgré la brillante victoire qu'il avait remportée sous ses murs le 12 août 1099. Ce ne fut que 54 ans plus tard que Baudouin s'empara de la place, après un siège de cinq mois. En 1177, Baudouin IV infligea une sanglante défaite aux Mameluks qui, conduits par Saladin, voulurent assiéger la ville. Après la bataille de Hattîn, elle tomba au pouvoir de Saladin (1187. Celui-ci démantela la place à l'approche de Richard Cœur de Lion (1191). Mais l'année suivante, les troupes anglaises se mirent à relever les murailles. Cependant, à la suite de la trêve de trois ans et demi conclue entre les Croisés et les Sarrasins, les travaux encore inachevés furent

1. I, CV. — 2. Cf. *Jér.*, VII, 8. — 3. *C. Cels.* III. — 4. XIII, 3. — *V. D. B. V.*, I, 1063. — 5. Lepsius Denkm., III, pl. 145. — 6. Conder, *T. T. A. T.* — 7. Jg., I, 18. — 8. Jg., XIV, 14. — 9. A. J., XII, IV, 5. — 10. I Mach., X, 86 ; — XI, 60. — 11. Pline, V, 14. — 12. *Chron. pasch.*, a. 361.

abandonnés. En 1270, Bibars Bendoukdar détruisit la ville de fond en comble.

Visite des ruines. Strabon fit déjà la remarque que la ville d'Ascalon était de médiocre grandeur, mais dans une position très forte. En effet, les hautes falaises de la mer forment un haut plateau dont la crête est couronnée par les remparts. Ceux-ci représentent un demi-cercle dont la corde s'étend le long du rivage sur un espace de 1.200 m. Les murailles flanquées de nombreuses tours, rondes et carrées, étaient percées de quatre portes. L'ensemble de ces ruines a un aspect imposant, au N. surtout.

En entrant dans l'enceinte, on est frappé d'un spectacle inattendu. Loin d'y trouver un amas confus de décombres, comme on se l'imagine naturellement, on y rencontre presque partout des jardins d'une végétation luxuriante, arrosés par l'eau tirée d'une centaine de puits et citernes. Chaque puits a sa margelle et son auge construits avec des débris de marbre.

On y remarque les vestiges de trois églises, d'un théâtre et d'autres édifices importants. A côté de l'église qui occupait le centre de la ville, un trou de 10 m. de diam. porte le nom de *Bir Ibrahim el Haurâni*, puits d'Abraham le Hauranien. Une autre église située dans la partie orientale de la cité avait remplacé un temple païen et avait elle-même été transformée en mosquée, comme l'ont démontré les fouilles pratiquées par Lady Stanhope en 1854. La 3e église, dans l'angle N.-O., a conservé quatre piliers, flanqué chacun d'une colonne de marbre sur deux de ses faces. Au N.-O. de ces ruines s'élève un oratoire musulman dédié à Elie, *el Khôdr*, le Verdoyant. Tout auprès, on remarque un ancien aqueduc.

Le port s'ouvrait vers le S. de la ville et était formé de deux môles bâtis avec de nombreuses colonnes en granit gris. Il était protégé par de puissants bastions, dont on voit encore des pans de mur considérables.

Le vin d'Ascalon est vanté par Alexandre de Tralles. Ses cypres (le *kopher* des Hébreux et le *henné* des Arabes) sont mis par Dioscoride et par Pline sur le même rang que ceux de Canope. Enfin l'ognon d'Ascalon (*allium ascalonium*) a été introduit en Italie sous le nom de *scalogno*, en France sous celui d'échalote et en Allemagne sous celui de *schalotten*. La vigne, le henné et l'échalote croissent encore aujourd'hui dans les jardins d'Ascalon à l'état sauvage.

D'Ascalon on retourne à *el Medjdel*, d'où, par un chemin carrossable se dirigeant vers le S.-E., on rejoint la route de Gaza. La plaine se montre de plus en plus fertile. A dr. et à g. de la voie, on découvre un grand nombre de villages qui ne sont le plus souvent qu'un assemblage de huttes entourées de

formidables barrières de cactus. Ils portent, pour la plupart, des caractères d'antiquité ; mais on ignore leur histoire. A l'O., on aperçoit *Nalia*, *Barbarâh*, *Herbiéh* et *Deir Esneid*, et à l'E., *Edjéh*, *Beit Djerdjéh*, *Simsim* et *Toûmrah* ou *Beit-Dimréh*.

A 17 km. d'*el Medjdel*, on passe entre les villages de *Beit Hanoûn*, à l'E., et de *Beit Lahia*, à l'O. Ce dernier est la **Béthélia** que Sozomène appelle « village des Gazéens. » C'est là que vécurent ses aïeux et qu'ils embrassèrent la foi chrétienne. Cet endroit, ajoute l'historien, possédait un temple célèbre par sa beauté et son antiquité (V, 15). A partir de là, on traverse une véritable forêt plusieurs fois séculaire de sycomores, de caroubiers, d'oliviers, auxquels se mêleront plus loin les palmiers et diverses espèces d'arbres fruitiers. Cette splendide avenue se prolonge jusqu'à Gaza, sur une longueur de 7 km.

Gaza.

Gaza occupe une colline de 30 m. de hauteur située au milieu d'une vallée ou d'une dépression large de 5 km. de l'E. à l'O., et de 10 du N. au S. La ville est assise au milieu de jardins et de bosquets d'une merveilleuse beauté, à une distance de 3 km. 1/2 de la mer.

Histoire. Gaza, en hébreu *'Azzâh*, la Forte, en arabe *Ghazzéh*, est l'une des plus anciennes cités mentionnées par la Bible. La Genèse en parle au sujet des limites du pays de Chanaan et nous apprend qu'elle était occupée par les Hévéens[1].

Thoutmès III fit de Gaza sa base d'opération contre la Syrie et, avant l'arrivée des Hébreux, Yatibiri, roi d'*Azati*, Gaza, était vassal du pharaon[2]. Les Raphaïm et les Enacim expulsés des montagnes par Josué se réfugièrent dans Gaza. Josué étendit ses conquêtes jusqu'à cette ville, mais sans pouvoir s'en emparer ; la tribu de Juda la possédait de droit, mais non de fait[3]. Les Philistins réussirent bientôt à en faire l'une de leurs cinq satrapies, d'où ils molestaient sans cesse les Israélites. Après 40 ans d'oppression, Samson se leva comme le vengeur de son peuple et devint la terreur des Philistins. Gaza fut le théâtre de son dernier triomphe et de sa mort glorieuse[4]. Salomon[5] et plus tard Ezéchias[6] ont réussi à établir leur prépondérance sur cette ville, mais sans pouvoir la maintenir longtemps.

Le pharaon, qui monta à Gézer[7], et Sésac ou Scheschonq, qui gagna Jérusalem[8], passèrent l'un et l'autre par Gaza. Mais l'an 735, Téglath-phalasar, roi de Ninive, s'en empara et la rendit tributaire de l'Assyrie. Elle se révolta bientôt contre ses nouveaux maîtres. Un de ses rois, Hanon (720), appela à son secours le pharaon Chabak et alluma cette lutte gigantesque entre l'Asie et l'Egypte dont Gaza resta le centre. Sargon vint châtier les rebelles. Gaza continua à rester soumise à Sennachérib, à Asarrhadon et à Assourbanipal. Mais après la chute de l'empire des Sargonides, Néchao II s'en empara de vive force[9]. Puis, le pharaon ayant été défait à Carchemis par Nabuchodonosor en 605, Gaza

1. Gen., X, 19. — Deut., II, 23. — 2. Conder, *T. T. A. T.*, 199. — 3. Jos., I, 22. — 4. Jg., XVI. — 5. III R., IV, 24. — 6. IV R., XVIII, 8. — 7. II R., IX, 16. — 8. III R., XIV, 25. — 9. Jér., XLVII, 1.

dut reconnaître la suprématie de Babylone. Après la chute de la Babylonie, Cambyse s'avança à la conquête de l'Egypte, Gaza seule osa lui résister et ne fut réduite à se soumettre aux Perses qu'après un siège très long (529) [1]. Elle s'opposa également à Alexandre le Grand, vainqueur de Darius III à Issus, lorsqu'il marcha contre l'Egypte, et sut se défendre dans ses murs pendant deux mois contre les habiles et formidables attaques du puissant guerrier. Mais quand celui-ci l'eut réduite, il fit massacrer impitoyablement tous les hommes, et emmener les femmes et les enfants en esclavage (322) [2]. De nouveaux colons remplirent l'enceinte de Gaza qui cessa d'être ville philistine pour devenir cité hellénique.

Après la mort d'Alexandre, le territoire de Gaza devint pendant deux siècles un véritable champ de bataille pour les armées égyptiennes, syriennes et juives. Deux fois (305 et 306) Antigone enleva la ville à Ptolémée. Celui-ci la reprit deux fois, toujours les armes à la main; elle resta près d'un siècle sous la domination égyptienne [3]. Les Syriens la dévastèrent de nouveau en 198. En 145 Jonathas Machabée vint incendier ses faubourgs et força les habitants à demander la paix [4]. Les Juifs, cependant, furent de nouveau maltraités à Gaza. C'est pourquoi Alexandre Jannée s'en empara après un siège d'un an. Il fit passer les habitants au fil de l'épée et ruina la place de fond en comble (96) [5].

Pompée et Gabinius la relevèrent [6] et lui permirent de reprendre son ancienne prospérité sous la domination romaine [7]. Auguste la rendit à Hérode, qui nomma préfet de Gaza et de l'Idumée son beau-frère, Costabar, de la famille des prêtres du dieu Coze [8].

Gaza était un centre de paganisme hellénique et, par conséquent, peu disposée à embrasser le christianisme. Malgré cela, une communauté chrétienne s'y forma de bonne heure. Philémon, auquel saint Paul adressa une de ses épîtres, passe pour en avoir été le premier chef ou évêque. Un autre évêque, saint Silvanus, souffrit le martyre en 310 d'après Eusèbe [9]; Asclépias de Gaza assista au concile de Nicée. Les miracles de saint Hilarion de Thabatha (bourg situé à 5 milles au S. de la ville), le zèle de saint Porphyre, 3ᵉ ou 4ᵉ évêque, et surtout les édits impériaux en extirpèrent le paganisme au commencement du vᵉ s. Les sanctuaires des faux dieux furent détruits, et le célèbre temple circulaire du dieu Marnas remplacé par une basilique en forme de croix. Vers la fin du vıᵉ s., Antonin de Plaisance y trouva « une ville splendide possédant cinq belles églises et habitée par des gens pleins de prévenance pour les étrangers. » Mais l'an 634, elle tomba entre les mains d'Abou Bekr, général du calife Omar, et au xııᵉ s., les Croisés la trouvèrent à peu près déserte.

En 1149, Baudouin III y construisit une forteresse, afin de réprimer les incursions des Ascalonites, et la confia aux chevaliers du Temple. Après la bataille de Hattin, Gaza se soumit au vainqueur.

En 1244, l'armée chrétienne et l'armée sarrasine, alors unies dans une cause commune, essuyèrent une sanglante défaite de la part des Kharismiens dans le vallon de Gaza. Enfin, l'an 1516, les Turcs y écrasèrent les Mameluks. Cette victoire ouvrit l'Egypte à Sélim III, surnommé *el Mest*, l'Ivrogne. Aly Bey occupa Gaza en 1771 et Bonaparte en 1799.

Les chroniques franciscaines du xıvᵉ s. rapportent qu'un Religieux franciscain, Jean de Naples, étant allé de Jérusalem à Gaza prêcher la foi chrétienne en 1370, on lui fit endurer un cruel martyre [10]. Puis, en 1555, deux pèlerins français furent arrêtés à Gaza et, sur leur refus de renoncer à la religion du Christ, ils furent mis à mort. Leurs corps, recueillis par les chrétiens, furent ensevelis dans l'église grecque [11].

1. Polype, XVI. — 2. Arrien, II, xxxvi. — Quinte Curce, IV, xxxiii. — 3. Diodore de Sic., XIX, 94. — 4. I Mach., XI, 61. — 5. I Mach., XIII 43-48. — 6. A. J., XIV, iv, 4; — v, 3. — 7. A. J., XIV, iv, 4. — 8. A. J. XV, vii, 9. — 9. *H. E.*, VIII, viii. — 10. Barthélemy de Pise, *Conf.*, I. — 11. Quaresmius, II, 697.

Etat actuel.

Pour visiter la grande mosquée, il faut en demander l'autorisation au Kaimmakam, qui habite le Séraïl, à quelques pas au N.-E. du monument. Il fait accompagner les visiteurs par un *saptiéh,* sergent de ville, auquel on donnera 1/4 de medjidiéh ou plus si le groupe est considérable. A Gaza, la piastre n'a à peu près que la moitié de la valeur de celle de Jaffa et de Jérusalem.

Gaza est une des plus grandes villes de la Palestine. Elle compte environ 40.000 habitants, dont 1.000 sont Grecs non-unis, 150 Israélites, 100 catholiques de rites divers et 50 protestants. Tout le reste est musulman. Elle est le siège d'un Kaimmakam et possède un bureau de poste et de télégraphe international, avec une petite garnison.

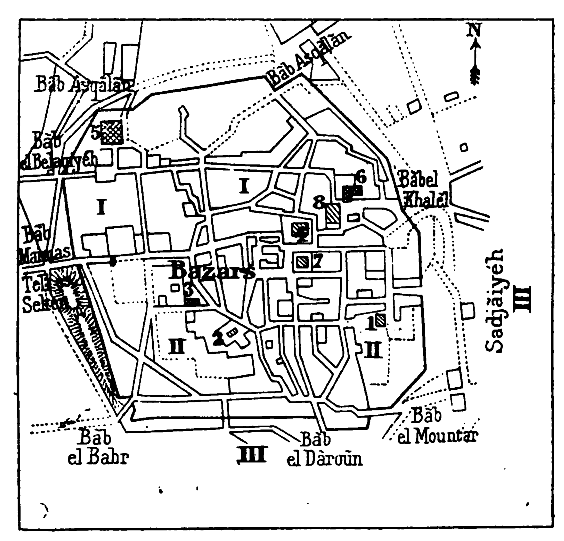
La cité, aussi laide à l'intérieur qu'elle est belle vue à distance, se compose de deux parties : la ville haute, l'ancienne place forte, qui occupe la colline, et la ville basse, ou les faubourgs qui s'étendent dans la plaine à l'E. et au S. Celle-ci est appelée la Gaza-Nouvelle par les historiens du moyen âge ; en temps de guerre, elle était généralement déserte ou détruite.

La ville haute renferme au S. (II) le quartier chrétien avec l'oratoire et l'école de la mission catholique (1), le vaste établissement de la mission protestante anglaise (3) et la paroisse grecque non-unie (2), dont l'intéressante petite église renferme le tombeau de saint Porphyre. Elle a été construite au ve s., rebâtie au xiie et restaurée au siècle dernier. Du monument primitif, elle a conservé le plan et deux colonnes en marbre gris avec chapiteaux corinthiens, qui eux-mêmes proviennent d'un édifice plus ancien.

La Grande mosquée, *Djâmia el Kébir*, s'élève au sommet de la colline, au centre de la ville haute (4). C'était une splendide église du xiie s. dédiée à saint Jean-Baptiste et servant de cathédrale à l'évêque grec. Elle a probablement remplacé la basilique que l'impératrice Eudocie fit élever à l'emplacement du Marnéion. Les colonnes de marbre gris veiné de bleu qui ornent les quatre faces des piliers cruciformes sont remarquables. Dans la nef centrale, à la hauteur des chapiteaux des colonnes voisines, elles se terminent par un gros bourrelet rond d'où s'élance un nouveau fût de même module, jusqu'à la naissance des voûtes. L'un des fûts supérieurs porte en relief un candélabre à sept branches avec une inscription hébraïque. Il appartient, comme le pense M. Clermont-Ganneau, à l'une des trente colonnes envoyées par Eudocie, et provient probablement de la synagogue de Césarée. Les trois absides ont disparu pour faire place à un grandiose minaret octogonal. Au N., les musulmans ont ajouté une 4e aile, dans laquelle s'ouvre la façade. Le grand porche qui précède le magnifique portail de l'O., la disposition

des piliers à l'intérieur et la forme particulière des contreforts à l'extérieur accusent l'architecture indigène influencée par l'art des Francs.

Au N.-O. de la ville haute (5), s'élève la belle mosquée du *Nébi Hachem*, grand-père de Mahomet ; il mourut à Gaza, où il s'était rendu pour affaires de commerce. Les superbes colonnes



Plan de Gaza (ville haute).
I. I. *Quartiers musulmans.* — II. II. *Quartiers chrétiens.*
III. III. *Faubourgs musulmans.*
1. *Eglise latine.* — 2. *Eglise grecque.* — 3. *Mission protestante.* — 4. *Grande Mosquée.* — 5. *Nébi Hachem.* — 6. *Sérail.* — 7. *Khan ez Zeit.* — 8. *Télégraphe.*

qu'on y voit, principalement dans les galeries de la cour, proviennent d'Anthédon. *Djâmia Bâb el Daroûm*, dans la ville haute, *Djâmia Baïazéh, Djâmia Abou el Othman* et trois autres mosquées méritent également d'être visitées, soit pour les beaux débris antiques qui entrent dans leur construction, soit pour les gracieuses arabesques dont plusieurs sont ornées.

Au S.-E. de la ville haute, au *Bâb el Mountâr*, on montre l'emplacement traditionnel de la porte de la cité, dont Samson emporta les battants pour les transporter sur la montagne voisine, *Djêbel el Mountâr*. Tout auprès, une mosquée recouvre le

prétendu tombeau du héros danite, appelée par les Arabes *Abou Lasm*, Père énergique, ou bien encore *Aly Mérouân*, Aly le Prisonnier. On indique aussi le lieu où se serait élevé le fameux temple de Dagon, que Samson fit écrouler, en secouant les deux colonnes du centre, et qui, dans sa chute, écrasa le Juge d'Israël avec 3.000 Philistins [1]. L'enceinte de la ville a complètement disparu. On peut néanmoins la suivre avec ses sept portes, grâce au cercle de décombres formé par les ruines.

Le *Hâret es Sedjaiyéh*, situé à l'E. de la colline, forme un des quartiers les plus populeux et possède, comme la ville haute, un bazar bien achalandé en denrées de toutes sortes. Gaza est pourvu aussi de plusieurs moulins à vapeur.

Le Djêbel el Mountâr est une belle colline isolée, haute de 82 m., à 20 min. de la ville, vers le S. Elle est couverte de tombes musulmanes et dominée par un *Ouéli* dédié à *Aly el Mountâr*, Aly la Tour de Garde. C'est là, d'après une tradition locale très respectable, « la montagne qui regarde Hébron, » sur laquelle Samson transporta pendant la nuit une des portes de la ville (Jg., XVI).

Dans un jardin situé entre le *Djêbel el Mountâr* et la ville, on montre l'endroit où la sainte Famille se serait arrêtée à son retour d'Egypte.

Maïoumas. Sur le bord de la mer, les ruines de *Tell et Tinéh* et celles d'*el Minéh*, le Port, indiquent l'emplacement de **Maïoumas**, le faubourg maritime de Gaza. Les habitants de Maïoumas, raconte Sozomène, se convertirent au christianisme. C'est pourquoi l'empereur Constantin lui accorda son autonomie, la dota d'un siège épiscopal et lui donna le nom de Constantia, en l'honneur de l'un de ses fils. Julien l'Apostat lui retira ces privilèges et la réunit de nouveau à Gaza sous le nom de *Quartier maritime* [2]. Elle conserva cependant son évêché jusqu'au VIII[e] s. Aujourd'hui on n'y voit plus que le *Ouéli* d'un santon, *Scheikh Hassan*.

La rade de Gaza est encore fréquentée pendant l'été par des bateaux à vapeur et des voiliers qui emportent, bon an mal an, de l'orge et du froment pour la valeur d'un million et demi de francs.

Anthédon. A une faible distance de la rade, du côté du N., on rencontre des ruines appelées *Thédâh*. C'est l'emplacement de la ville d'Anthédon, d'après les indications de Ptolémée [3] et de Sozomène. Son nom ne figure pas dans la Bible. Josèphe raconte qu'elle tomba au pouvoir d'Alexandre Jannée. Auguste la donna ensuite à Hérode, qui changea son nom en celui

1. Jg. XVI, 22-31. — 2. *H. E.*, V, VIII. — 3. V, XVI.

d'*Agrippias*, pour plaire à l'empereur Agrippa[1]. Du IV[e] au V[e] s. de notre ère, elle apparait de nouveau sous son ancien nom. Elle possédait alors un siège épiscopal. A partir de la domination musulmane, il n'est plus question de cette ville.

VOYAGE XXII

D'Hébron à Beit Djibrîn et à Gaza.

D'Hébron à Beit Djibrîn, 5 à 6 h. à cheval, et de là à Gaza, 8 à 9 h. à cheval. A Beit Djibrîn, on pourra loger chez le Scheikh ou au Khan ; mais on n'y trouvera pas l'agrément d'une nuit passée sous la tente.

Au sortir d'Hébron, on quitte la route carrossable pour entrer dans une ancienne voie romaine, à g., jusqu'au *Balloûtet Sebtâ* de l'Hospice russe (*V.* p. 250).

Ce chemin continue jusqu'à Beit Djibrîn ; mais celui qui passe un peu plus au N. est plus intéressant. C'est celui que nous suivrons.

Arrivé près du térébinthe de l'Hospice russe, on monte vers le N. jusqu'au *Khirbet en Nasâra*, d'où le chemin fléchit à l'O. A 1 h. 1/2 d'Hébron, on rencontre à dr. *Beit Kâhel,* Maison de l'Oculiste, misérable village, mais antique localité. Eusèbe l'appelle *Kéla ;* mais il a tort de la confondre avec **Ceila,** ville conquise par David.

Beththaphua. Au S., on aperçoit au sommet d'une montagne un village du nom d'*et Teffouah*, les Pommiers. C'est l'antique Beththaphua, Maison des Pommes, du livre de Josué (XV, 35), citée parmi les villes des montagnes de Juda, immédiatement avant Hébron. Cette localité ne doit pas être confondue avec **Thaphua** (Jos., XII, 15; — XV, 34), appelée Taapphou au temps d'Eusèbe et située dans la Séphéla près des frontières d'Egypte.

Tricomias. De Beit Kâhel on arrive près de *Terkoumiyéh*, village assis sur une colline rocheuse à g. du chemin. C'est la ville de Tricomias des historiens ecclésiastiques.

Après avoir dépassé la source d'*Aïn Kouf* et le village de *Taiyibéh*, le Bon, la vallée s'élargit. A 1 km. au N., on remarque une localité déserte, *Khirbet Beit Nasîf*, avec une forteresse médiévale en ruines; 20 min. plus loin, apparait sur le faite d'une colline (605 m.) le village de *Beit Oula*, où l'on remarque

1. A. J., XIII, XIII, 3. — G. J., I, XXI, 8.

d'antiques citernes et des caveaux pratiqués dans le roc. Il est possible que ce soit la **Béthel de Juda,** dont Josué tua le roi (XII, 16), et à laquelle David envoya une part du butin après sa victoire sur les Amalécites (I R., XXX, 27). Mais, on ne doit pas confondre *Beit Oula* avec **Béthul** ou **Béthuel** (Jos., XIX, 4. — I Par., IV, 30), qui appartenait à la tribu de Siméon.

Nébo. A 20 min. de *Beit Oula*, vers le N., existe un village du nom de *Nouba*. Il répond à la ville de **Nébo,** au N. d'Hébron, dont les habitants sont montés à Jérusalem au temps de Néhémie (VII, 33). Elle est différente de la ville de **Nombé** des Septante (I R., XXX, 30) qu'il faut chercher au S. d'Hébron.

Iédna. Au bout d'une demi heure, on aperçoit au S., à 3 km. de distance, un village nommé *Idnah*,qui domine le pittoresque et fertile *Ouâdi Afrandj*, vallée des Francs. Les maisons sont en partie construites avec des pierres de taille provenant d'antiques édifices et, dans le voisinage, une grotte profonde conduit à une chambre circulaire autour de laquelle rayonnent huit cercueils à four (S. W. P., III, 330). *Idnah* est le bourg de **Iedna** qu'Eusèbe et saint Jérôme indiquent à 6 milles d'Eleuthéropolis (Beit Djibrin).

Bientôt le chemin rejoint la route romaine d'Hébron à Beit Djibrin. A 1 km. de la bifurcation, un vallon, *Kallet el Amléh*, mène en 35 min. aux ruines de *Beit Lâm*, maison de Lām (538 m.).

Nésib. A 500 pas de *Beit Lâm*, on aperçoit les ruines de *Beit Nésîb*. C'est la ville de **Netsib,** dans la Vulgate **Nésib,** du livre de Josué (XV, 43). Saint Jérôme l'indique, en effet, « à 7 milles d'Eleuthéropolis sur la voie d'Hébron. » (O. S., 136).

Ceila. A 2 km. au N.-E. de *Khirbet Beit Nésîb*, un village en ruines porte le nom de *Kila*. C'est **Keila** ou **Ceila,** ville que le livre de Josué mentionne immédiatement après Nésib.

Ceila fut occupée par les Philistins. David vint l'assiéger et en chassa l'ennemi. A cette nouvelle, le roi Saül s'avança vers Ceila pour s'emparer de la personne de David. Le jeune héros crut prudent de quitter la ville et d'aller se réfugier à Hachila dans le désert de Ziph (I R., XXIII). Après la captivité de Babylone, les deux chefs de Ceila concoururent au rétablissement des remparts de Jérusalem (Néh., III, 17-18). Au IVe s., la tradition indiqua en ce lieu le tombeau du prophète Habacuc et celui du prophète Michée.

La campagne devient de plus en plus riante. On laisse à gauche les ruines de *Sénâbréh*, et l'on passe au pied d'une colline escarpée sur laquelle est perché le hameau de *Deir Nachchâs*, Monastère du Bouvier. C'est peut-être la ville de **Nahash** ou **Naas,** fondée par Thinna (I Par. IV, 12).

Une demi-heure plus tard, on arrive, enfin, à travers un magnifique bois d'olivier au N.-E. de Beit Djibrin (282 m.).

Beit Djibrîn.

Begabris. *Beit Djibrîn*, village de 1.000 habitants, est situé entre trois collines et occupe à peine la 8e partie de l'emplacement d'une ville plus ancienne. Celle-ci n'est pas mentionnée dans la Bible, quoique ses sépulcres dénotent une ancienne ville judaïque. Josèphe (G. J. IV, VIII, 5) la nomme **Begabris,** la table de Peutinger (395) **Beto-Gabra** et le Talmud **Beit-Gubrin**.

Eleuthéropolis. En 202, Septime Sévère combla cette ville de privilèges et lui imposa le nom d'**Eleuthéropolis,** Ville-libre. Elle fut aussi appelée *Lucia Septima Severiana*. Eusèbe nous apprend qu'elle était le chef-lieu d'un grand district et le siège d'un évêché. Détruite par les Sarrasins en 796, elle se releva de ses ruines sous son nom primitif légèrement modifié, *Beit Djibrîn*, Maison de Gabriel. En 1134, les Croisés y élevèrent une forteresse sous le nom de *Gibelin*. En 1187, elle tomba entre les mains de Saladin. Elle fut reprise par Richard Cœur de Lion en 1191 et rasée par Bibars en 1264. Les Turcs relevèrent la forteresse en 1551.

Etat actuel. Les fortifications des Croisés ne sont visibles qu'au N. Le mur est flanqué à chaque extrémité d'une grosse tour. La citadelle, *el Qalâah*, qui s'élève à l'angle N.-O., est carrée et mesure 58 m. de côté. Au S., on remarque une partie d'un beau cloître enclavé dans des maisons arabes. D'après les habitants, il appartenait à une église, probablement dédiée à l'archange saint Gabriel ; car le terrain avoisinant est sacré pour les musulmans en l'honneur du *Nébi Djibrîn*, le prophète Gabriel. La tour de l'E., en grande partie occupée par un cimetière turc, offre encore une porte fort belle, avec un bassin et plusieurs fûts de colonnes.

Environs de Beit Djibrîn. Dans le voisinage du bourg, on rencontre 14 grottes, *arâk*, taillées dans une roche tendre, d'une manière remarquable. Ce sont pour la plupart des chambres arrondies, de 7 à 20 m. de diam. et de 8 à 12 m. de hauteur, recouvertes par des voûtes en forme de bouteille, dont le centre est percé d'une grande ouverture. Quelques-unes de ces grottes sont garnies de petites niches destinées à recevoir des lampes ; d'autres présentent des niches plus grandes semblables à des *columbaria ;* l'une d'elles en a 240 disposées sur six rangées. Dans deux de ces grottes coule une source de bonne eau. Il n'est pas douteux que ce ne soient là des habitations de troglodythes. Saint Jérôme raconte déjà que ces souterrains servaient de demeures aux Horréens, habitants de cavernes, puis aux Edomites. L'une ou l'autre grotte a été élargie

par leurs habitants aux dépens de sépulcres à *kokim* ou fours à cercueil.

Sandahanna. A 20 min. du village, au S.-E., se dressent au sommet d'une colline les ruines pittoresques de l'église de Sainte-Anne, *Sandahanna*, construite du v[e] au vi[e] s. L'abside, encore assez bien conservée, appartenait, de même que d'autres pans de mur, à un édifice romain du iii[e] s. Comme l'abside était tournée vers le N., les chrétiens la démolirent et la reconstruisirent pièce par pièce dans la direction de l'E. M. Clermont-Ganneau a retrouvé son emplacement primitif marqué dans le sol rocheux par un demi-cercle de même rayon [1]. Le *Tell Sandahanna* est lui aussi percé d'intéressantes grottes, dont la principale, *Moghâret Sandahanna*, est un véritable labyrinthe qui s'ouvre en face de l'église.

Marésa. A quelques min. du *Tell Sandahanna*, vers le S., une colline oblongue couverte de ruines porte le nom de *Khirbet Mérasch*. Ce lieu répond à la ville de **Marésa** de la tribu de Juda [2], fortifiée par Roboam [3]. C'est dans la vallée de **Séphata** de Marésa que le roi Asa remporta une éclatante victoire sur Zara l'Ethiopien [4]. Marésa est la patrie du prophète Eliézer, fils de Dodau [5].

Judas Machabée saccagea Marésa, alors au pouvoir des Edomites (163 av. J.-C.). Jean Hyrcan l'enleva aux Syriens et obligea ses habitants à se soumettre à la circoncision (110). Pompée lui rendit son indépendance (63) et le proconsul Gabinius la fortifia. L'an 40 av. J.-C., elle fut complètement détruite par les Parthes alliés à Antigone contre Hérode, et ne se releva plus de ses ruines. Eusèbe, qui place Marésa à 2 milles d'Eleuthéropolis, dit que de son temps elle était déserte.

Eglon. En avançant de 16 km. dans la direction du S.-O., on arrive à une colline (137 m.) portant le nom de *Khirbet Adjlân*. Adjlân répond bien au nom d'**Eglon**, ville de Juda, dans la Séphéla ; mais les ruines du *Tell* n'ont ni l'étendue, ni le caractère d'une ville très ancienne. On croit qu'Eglon se trouvait au *Tell Nedjiléh* remarquable par ses ruines, mais situé à 8 km. au S. d'*Adjlân*. Les habitants auraient, dans ce cas, abandonné ce site et donné son nom à la ville nouvellement fondée, comme c'est arrivé pour Lachis.

Dabir, roi d'Eglon, entra dans la coalition des rois chananéens contre Josué et trouva avec eux la mort dans la grotte de Macéda [6]. Elle n'est plus mentionnée après le retour de la captivité de Babylone. Les Septante l'appellent Odollam au lieu d'Eglon. Eusèbe suivit cette confusion quand il en détermina l'emplacement.

Lachis. A 4 km. à l'O. du *Tell Adjlân*, une colline couverte de ruines peu importantes porte le nom de *Oumm Laqis*. Ce nom est bien celui de la célèbre ville de **Lachis** qu'il faut cher-

1. *Arch. res.*, II, 447-451. — 2. Jos., XV, 44. — 3. II Par., XI, 8. — 4. II Par., XIV, 9-15. — 5. II Par., XX, 37. — 6. Jos., X, 5. — XII, 19.

cher dans ces parages. Le *Tell el Hésy*, à 3 km. au S. du Tell Adjlân, attirait depuis longtemps l'attention des voyageurs. C'est un cône tronqué formé de débris de constructions de diverses époques. Les fouilles commencées dans ce tertre en 1890 par M. Flinders Pétrie, et continuées par M. Bliss en 1898, ne permettent plus de douter que *Tell el Hési* ne soit le site de la ville chananéenne de Lachis mentionnée dans la Bible et dans les documents égyptiens et assyriens. Pour des motifs qu'on ignore, ses habitants l'abandonnèrent quatre siècles av. J.-C. et donnèrent son nom à la ville qu'ils fondèrent à une lieue plus loin.

A *Tell el Hési* on a trouvé par couches successives les débris de huit cités bâties l'une sur l'autre dans l'espace d'environ douze siècles. Les constructions consistant principalement en briques cuites au soleil, l'accumulation des ruines a élevé le sol à une hauteur de 18 m. La partie la plus basse renfermait, entre autres objets, de la poterie dite amorrhéenne. Dans la 2e cité, on trouva des scarabées et des cylindres égyptiens de la XVIIIe et XIXe dynastie. Des objets de même provenance vinrent à la lumière dans la 3e ville, avec une tablette en caractères cunéiformes de la même époque que celles de Tell Amarna. Dans la 4e, on releva deux inscriptions phéniciennes qui remontent à 7 ou 8 siècles av. J.-C. La 5e ville offrit des constructions en pierre et des ustensiles en bronze et en fer ; la 6e, des fragments de poterie phénicienne ou hébraïque avec des inscriptions ; la 7e fut détruite par un incendie ; on y recueillit beaucoup de poterie grecque ainsi que dans la 8e.

Avant l'arrivée des Hébreux, Lachis était vassale de l'Eypte. Le nom d'un de ses rois, Zimridu, figure dans la tablette trouvée à *Tell el Hesi* et dans une autre de Tell Amarna. Lorsque Josué envahit la Palestine, Japhia, roi de Lachis, s'unit à ceux de Jébus, d'Eglon, de Jérimoth et d'Hébron pour combattre les Israélites. Roboam répara ses murs. Amasias, chassé de Jérusalem par une conspiration, se réfugia dans cette ville et y fut assassiné (IV R., XIV, 19). Sennachérib assiégea Lachis et fit représenter la reddition de la ville sur un de ses monuments à Ninive. Nabuchodonosor s'empara de la place à son tour et mena ses habitants en captivité à Babylone.

Le chemin suit le *Ouâdi el Hesi* et passe par *Boureir* (7 km.), gros village entouré de quelques palmiers, et *Simsin* (3 km.) situé au milieu d'une forêt d'oliviers. Là, il coupe le vallon et se dirige sur *Nedjed* (2 km.), *Toumrâh,* (3 km.) et *Beit Hanoùn* (4 km.) situé sur la route qui vient de Jaffa. De là à Gaza, il y a encore 7 km. à parcourir. (*V.* p. 508).

VOYAGE XXIII

De Caiffa à Nazareth par Acre, Schef Amr et Sepphoris.

De Caiffa à Saint-Jean d'Acre, voir le Voyage suivant, p. 521.
De Saint-Jean d'Acre à Nazareth à cheval, 7 h.

Au sortir de Saint-Jean d'Acre, on suit pendant 8 min. la route de Caiffa. Près d'un cimetière musulman, on prend le chemin qui traverse les jardins dominés au N. par le *Tell Fokhar* et, au bout de 4 km., on traverse le *Ouâdi el Hazoûn*.

Beth Dagon. Deux km. plus loin, on atteint un tertre couvert des débris d'un khan arabe, appelé *Khirbet Daoûq*, qui répond à **Beth Dagon**, ville limitrophe de la tribu d'Aser (Jos , XIX, 27).

Zabulon. A 6 km. plus loin, on traverse le *Ouâdi el Adasiéh*, appelé aussi *Ouâdi Abillîn*; puis, en 3/4 d'heure on arrive à *Abillîn*, village entouré d'une vieille enceinte flanquée de tours. Cet endroit, qui compte encore un millier d'habitants, Grecs catholiques, Grecs non-unis et musulmans, a été fortifié par Hadj Yousef, de la famille des Zeidaniyîn, comme le rapporte une inscription qu'on lit sur la mosquée. Au N. du bourg, se déroule un vaste espace couvert des ruines d'une ville opulente. C'est la superbe place forte de Zabulon, qui, d'après Josèphe (G. J., II, XVIII, 9), séparait la Galilée du territoire de Ptolémaïs et qui a été livrée aux flammes par Cestius Gallus, préfet de Syrie. Il est question de cette ville dans le livre de Josué (XIX, 27), quand il est dit : « La frontière d'Aser... touchait, vers l'occident, au Carmel et à Sihor-Labanath ; puis elle tournait à l'orient vers Beth Dagon, atteignait Zabulon et la vallée de Jephtahel au nord de Beth Emec et de Néhiel et se prolongeait vers Caboul, à gauche. »

Caboul. A 3 km. au N. d'Abillîn, on rencontre le village de *Toumrah* (140 m.) ; puis 2 km. plus loin vient celui de *Kaboul*. C'est la bourgade **Chabôlô** que Josèphe (*Vita*, 43, 44, 45) indique sur les confins de Ptolemaïs, à 40 stades (lisez 50) de Iotapata. C'est aussi la ville de Caboul du livre de Josué (XIX, 27). Mais il est très douteux que ce pays soit « le territoire de Chabal » que Salomon céda avec vingt villes à Hiram roi de Tyr. Ce territoire, se trouvait au N. de Nephtali, dans la Galilée des gentils.

Schef Amr. A 3 km. au S.-O. d'Abillîn, on rencontre **Schef Amr**, la **Schefaram**, Hauteur d'où l'on voit, des Talmuds. Le grand Sanhédrin vint y établir sa résidence au IIe s., après avoir quitté Ouscha. Aujourd'hui, Schef Amr est une grosse bourgade située sur les flancs et le plateau d'une haute colline.



DE CAÏFFA A S^T JEAN D'ACRE
ET TYR
Route de Caïffa à Beyrouth
Route carossable
Chemin
Echelle
0
5
10 Kil.
Sour
TYR
Palaetyr
Râs el Aïn
Semmayeh
El Mansourah
Ras el Abiad
Kh. Iskandérouneh
ALEXANDROSCHENE
En Nagourah
Râs en Nagourah
SCALA TYRIORUM
Lebbouna
Kh. Hanoun
Kh. el Mouscheïrifeh
O. Kerkera
Kh. Hamsin
Ez Zib
ACHZIBA
Kh. el Amoud
AMAAD
El Kabry
Kh. Djatoun
El Ghasiyeh
Nahr Mefschouk
El Mezraah
Es Semiriyeh
Somelaria
Nahr Semiriyeh
AKKA
St Jean d'Acre
ACCHO PTOLEMAÏS
ACHSAPH
El Mekr
El Menschiyeh
Tell el Fokkar
SIHOR LABANATH
Tell Da'ouk
BETHDAGON
Er Rouess
Belus
Tell Kourdaneh
Cison
Couvent
CARMEL
CAÏFFA
HEPHA
Djidrou
Kh. Scherta
ZABULON
SCHEFARAM
Vallée de Jephtahel
Kefr Menda
Kaboul
CABUL
Tamrah
BETHEMEC
Kefr Yasif
Yerka
Djoulis
HALCATH
BETEN
GABARA
NEHIEL
ABDON
CHALI
HANOUTA
HOSA
Teir Harta
Tell Belat
El Medjdel
Zoubkin
Abbasiyeh
Bordj esch Schemali
MEDITERRANÉE

à S

Elle c
400 m
tants.
bâti e
Le mê
l'E., e
Râs.

A l'
un bel
au jou
nant
ium.

A un
porte l
nhéd
oute d
aram
n pro
nterré

Au
rête
huit
de Za
P. p.

Iota.
res e
une c
Djé
s deu
Gab
ettre
s'en
rban
nalen
La
mme
ssib
enti

Ro
our
Phili
Rom
ont
n'
ai

Elle compte environ 2.500 habitants, savoir, 705 Grecs unis, 400 musulmans, 300 Druses, 80 Israélites et quelques protestants. La localité est dominée par un château fort en ruines, bâti en 1761 par Dhaher el Amer, pacha de Saint-Jean d'Acre. Le même Scheikh fit élever un fortin sur une colline voisine, à l'E., et un autre au S. ; ce dernier porte le nom de *Bordj er Râs*.

A l'orient de la bourgade, les Dames de Nazareth possèdent un bel établissement fondé en 1866. Dans le jardin, elles ont mis au jour deux beaux sépulcres juifs taillés dans le roc et renfermant chacun deux auges sépulcrales recouvertes d'un *arcosolium*.

A une lieue au S.-O. de Schef Amr, une ancienne localité en ruines porte le nom de *Khirbet Kouschéh.* C'est la ville d'**Ouscha** où le grand Sanhédrin s'établit, après avoir quitté Jamnia, *Yébnah,* peu avant la chute de Bittir. Le Talmud l'indique à deux mesures sabbatiques de Schefaram (Neubauer, 198). Les musulmans y ont bâti un *Oueli* en l'honneur du prophète Osée ; mais, d'après la tradition rabbinique, celui-ci est enterré à Safed.

Au sortir de Schef Amr, on suit pendant quelque temps la crête des collines et, après une heure de marche vers l'E., on jouit d'un beau coup d'œil sur la *sahel el Battouf*, la plaine de Zabulon de la Bible, l'**Azochis** des Grecs et des Romains. (*V.* p. 405).

Iotapata. A 2 lieues vers le N., s'élève une colline entourée de précipices et dominant les alentours de 180 m. On y voit encore les restes d'une citadelle et les fondements d'une tour. Cette colline, appelée *Khirbet Djéfât,* portait la ville forte de Iotapata. Josèphe, devenu gouverneur des deux Galilées, fortifia cette cité. Vespasien, après s'être rendu maître de Gabara (probablement Kabrès à 16 km. au N. de Khirbet Djéfât), vint mettre le siège devant Iotapata défendue par le gouverneur en personne, et s'en empara au bout de 40 jours. Josèphe échappa à la mort en se cachant dans un puits communiquant avec une caverne. Il se rendit finalement au vainqueur qui lui avait offert la vie sauve.

La Mischna mentionne ce lieu sous le nom de *Yodapath ha Ichna,* comme une ville de la Galilée fortifiée par Josué (Neubauer, 203). Il est possible, dit A. Reland (533 et 867), que *Khirbet Djéfât* soit aussi *Iotabe* mentionnée en 536 comme siège épiscopal.

Rouma. En poursuivant sa route, on laisse à dr. *Khirbet Rouméh* l'ancienne ville de **Rouma,** patrie de Nétiran et de Philippe qui aidèrent Josèphe à défendre Iotapata contre les Romains (G. J. III, VII, 4). **Ruma** est aussi la patrie de Pédaiah, dont la fille devint la mère du roi Joakim (IV R., XXIII, 36). Il n'est toutefois pas certain si cette Ruma se trouvait dans la plaine de Zabulon. Mais *Khirbet Rouméh* est la ville de Roma, où, d'après le Targum et les rabbins, devait venir le Messie (*Q. St.* 1876, 98).

Un peu plus loin apparaît le village de *Roummanéh*, l'ancienne **Rimmon.** (*V.* p. 404). Encore 13 km. et l'on atteint *Seffouriyéh.*

Sepphoris.

Seffourieh n'apparait pas dans la Bible ; mais un siècle avant notre ère, c'était une des villes les plus importantes de la Galilée. Josèphe l'appelle **Sepphoris** et le Talmud **Tsippori**, nom qui dérive de Tsippor, oiseau. Les Romains lui donnèrent le nom de **Diocésarée.**

Histoire. Gabinius partagea la nation juive en cinq divisions, créa autant de synodes ou tribunaux et en établit le 5e à Sepphoris (A. J., XIV, v, 4). Ce fut l'an 65 avant notre ère. En 39, Hérode le Grand, en guerre contre Antigone, enleva la place sans coup férir, la garnison s'étant enfuie (A. J. XIV, xv, 4). L'an 3 de notre ère, Judas, fils d'Ézéchias qu'Hérode avait fait mettre à mort sous le règne d'Hyrcan, se mit à la tête d'une multitude d'hommes perdus de crimes et s'empara de Sepphoris. Bientôt Acétas, roi de Pétra et allié de Quintilius Varus, fondit sur la ville, la livra aux flammes et vendit les habitants comme esclaves. L'année suivante, Hérode Antipas, tétrarque de Galilée et de Pérée, releva la ville de ses ruines, la fortifia et lui imposa le nom de **Diocésarée** en l'honneur d'Auguste (A. J., XVIII, ii, 1). Lorsqu'éclata la révolte des Juifs contre les Romains (66), les Sepphoritains secouèrent le joug du gouverneur Josèphe et invitèrent Cestius Gallius, préfet de Syrie, à occuper la ville avec ses troupes.

Vers l'an 180 ap. J.-C., le grand Sanhédrin quitta Schefamar et vint s'établir à Sepphoris. Saint Epiphane nous apprend que, sous Constantin, Joseph, comte de Tibériade, y construisit une basilique chrétienne (*V.* p. 368). A la suite d'un soulèvement des Juifs contre l'empire, la ville fut de nouveau détruite en 339. Toutefois, elle se releva bientôt de ses ruines, d'après Eusèbe.

L'empereur Valens (364-378) fit jeter une centaine d'anachorètes en prison à Diocésarée. Mélanie l'Ancienne quitta Jérusalem et vint secourir et consoler ces confesseurs de la foi. Elle-même fut arrêtée et jetée dans les fers. Mais, lorsque Valens eut appris qu'elle était une des premières matrones de l'empire romain, il lui fit ses excuses, et la laissa libre d'exercer sa charité envers les prisonniers chrétiens.

En 536, Cyriaque, évêque de Diocésarée, assista au concile de Jérusalem. Sepphoris joua un grand rôle pendant les Croisades. La ville, il est vrai, était à peu près déserte, et l'acropole seule était parfois occupée par une garnison latine. Mais les abondantes sources qui coulent à une demi-heure de distance, au S.-O., étaient le rendez-vous naturel des armées chrétiennes, pour attendre l'attaque des Sarrasins qui arrivaient de la rive orientale du Jourdain. Amaury, Baudoin IV et Guy de Lusignan avaient rassemblé leurs troupes autour des sources de Sepphoris. Six siècles plus tard, Kléber et Junot choisirent le même camp.

Seffourieh s'étend sur le penchant d'une haute colline et compte une population de 3 à 4.000 habitants, tous mahométans. Le château fort posté au sommet de la colline mesure 15 m. 50 de côté. Dhaher el Amer le construisit en 1725, avec les matériaux de la forteresse judaïque et de celle des Croisés, qui s'élevait à cette même place.

Basilique. A l'O. du château fort, un mur d'enceinte, construit il y a quelques années par les Pères Franciscains, renferme les ruines de l'église bâtie au ive s. par Joseph de Tibériade et restaurée au xiie s., probablement par les chrétiens du pays.

Deux tronçons de colonnes en granit sont encore en place ; ils mesurent 0 m. 55 de diam. La largeur totale de l'église est de 19 m. 50; la nef du milieu est large d'axe en axe de 9 m. 85 et se termine par un hémicycle d'un diam. de 7 m. 15; sa conque ou voûte en quart de sphère est encore bien conservée. La nef septentrionale se termine par une chambre carrée de près de 5 m. de côté; elle sert aujourd'hui de chapelle. A l'extrémité de la nef méridionale, on voit une abside qui remonte au XII[e] s. A l'extérieur, le chevet forme un mur droit dans toute la largeur de l'édifice. Près de la 1[re] baie au N., un escalier pratiqué dans l'épaisseur du mur, conduit sur la terrasse, d'où la vue est très belle.

Au VI[e] s., Antonin de Plaisance visita cette même basilique et y vénéra, entre autres reliques, le siège occupé par la sainte Vierge, lorsqu'à Nazareth elle reçut la visite de l'archange Gabriel.

D'après la tradition recueillie au temps des Croisades (Burchard de Mont-Sion, 1285), Sepphoris était le lieu d'origine de saint Joachim, père de la très sainte Vierge.

A 700 m. du village, du côté de l'O., on peut visiter la caverne de l'Enfer, *Moghâreth el Djehennem.* C'est une grotte en partie artificielle, en partie naturelle, de 225 m. de longueur, qui servait anciennement de réservoir d'eau. Elle était alimentée par un aqueduc qui partait de la source d'*el Djinnân,* à 6 km. de distance et passait au S.-O. d'*el Meschhed.*

Le chemin prend la direction du S. et à 30 min. de distance on traverse une petite forêt d'oliviers. De là, on s'engage dans une petite gorge qui conduit en 30 min. sur une hauteur en vue d'*er Reinéh* (*V.* p. 397). Pour arriver à Nazareth, on peut suivre soit la route de Cana (20 min.), soit le sentier qui passe près du *Oueli* de *Nébi Saïn.*

VOYAGE XXIV

De Caiffa à Saint-Jean d'Acre, Tyr, Sidon et Beyrouth.

On peut se rendre de Caiffa à Saint-Jean d'Acre en barque (1 h. 1/2), si la mer est calme. Mais la route de terre (16 km.) est beaucoup plus agréable.

De Caiffa à Saint-Jean d'Acre, on peut profiter des voitures publiques dont le service est régulier (1/4 de medjidié ou 1 fr. 10 par personne pour aller et autant pour revenir). Il est cependant bien plus commode de prendre une voiture particulière, (aller et retour 8 à 10 frs).

De Saida à Beyrouth, il est également possible de voyager en voiture.

Mais le chemin entre Saint-Jean d'Acre et Saida devra se faire à cheval, (2 jours).

Deux fois par semaine un petit bateau à vapeur fait le service de Beyrouth, Saïda, Tyr (Soûr), Acre (Akka) et Caiffa ; mais on ne doit s'en servir que lorsque la mer est bien calme. Les bateaux égyptiens et ceux d'autres compagnies se rendent parfois soit de Caiffa, soit de Beyrouth à Saïda ; mais le service n'est pas régulier.

Au sortir de Caiffa, on longe tout le temps le rivage de la baie. Après avoir franchi le chemin de fer, puis le *Nahr el Mantnéh*, ruisseau d'eau croupissante comme l'indique son nom *Puant*, on laisse à dr. une belle plantation de palmiers, d'orangers et d'autres arbres fruitiers. Au delà de ces vergers, le *Nahr el Moqatta*, le Cison, large de 18 à 20 m., roule majestueusement ses eaux, courant parallèlement à la mer sur une distance de 500 m. avant de s'y jeter. (*V.* p. 362 et 488).

A 3 km. de la ville, on franchit le Cison à son embouchure, en passant par la mer, et l'on se dirige au N.-N.-E. le long des dunes. Après un parcours de 10 km., on arrive en vue des premiers vergers de Saint-Jean d'Acre, et 1 km. plus loin, on passe à gué l'embouchure du *Nahr Namein*.

Sihor Labanath. Bélus. Le *Nahr Namein* est très probablement le Sihor Labanath, fleuve Blanc, de la Bible, et certainement le Bélus ou Pagida des anciens historiens. Sur le bord de cette rivière les Phéniciens firent la découverte du verre transparent.

La rivière n'a qu'un parcours de 10 km. et s'échappe d'un marais, *Basset el Hardâneh*, situé au S.-S.-E., où jaillissent des sources d'une grande abondance. Pline l'appelle *Palus Cendevia*. La frontière de la tribu d'Aser « touchait, vers l'occident, au Carmel et à Sihor Labanath ». (Jos,, XIX, 26).

Sur le bord du fleuve Balaeus, à deux stades de Ptolémaïs, s'élevait, au dire de Josèphe, le monument de Memnon, géneral d'Artaxerxès II. (*V.* p. 523). Là, raconte-t-il, fut inventé le verre. Strabon rapporte cette découverte en ce même lieu. Pline dit que bien des siècles avant lui, un vaisseau chargé de nitre abordait en cet endroit. Pour cuire leur repas, les marchands placèrent la marmite sur quelques morceaux de nitre, posés sur le sable en guise de pierres. Le nitre, se fondant avec le sable sous l'action du feu, produisit un liquide transparent. Ce fut l'origine du verre. (*H. N.*, XXXVI, 26). Bélus vient du nom de Bel ou Baal, divinité phénicienne. Pagida semble être la même rivière que la *Figah* du Talmud (Neubauer, 32). Il est possible aussi que *Namein* dérive de Memnon. Il ne reste plus de trace du mausolée qui, d'après Josèphe, avait 50 m. de côté ; mais Godefroy de Vinisauf le mentionne encore en 1191. C'est surtout dans le sable du *Nahr Namein* qu'on trouve encore le *murex brandaris* et le *murex trunculus*, coquillages épineux dont on extrayait la fameuse pourpre de Tyr.

On continue à suivre le bord de la rade vers le N.-O., laissant à dr. le *Tell Fokhar* ou *Tell el Frandji*, colline des Francs, distant de 800 m. de l'ancienne ville et de 1.500 m. de la ville actuelle. Là s'élevait le **Toron,** fort des Croisés. Bonaparte y établit aussi sa batterie en 1799.

Encore 2 km. et l'on est en face de l'unique porte que la ville de Saint-Jean d'Acre possède aujourd'hui dans son enceinte extérieure.

Saint-Jean d'Acre.

Cette ville est mentionnée pour la première fois dans les tablettes de Tell Amarna sous le nom d'**Acca**. Un de ses rois, vassal de l'Egypte, s'appelait Surata, et un autre Zitatna (Op. cit. n°s 17 et 32). Dans l'Ecriture sainte, elle est citée en premier lieu par le livre des Juges (I, 31), comme ville de la tribu d'Aser, sous le nom d'**Accha**, en grec *Ace*. A l'époque des Ptolémées, elle reçut le nom de Ptolémaïs. Les Arabes l'appellent *Akka*.

Histoire. Les Israélites, ne possédant pas de flotte, n'étaient pas en état de s'emparer d'Accho. Elle fut prise par Sennachérib (704-681), et confiée ensuite au roi de Tyr par Assarhaddon (A. J., IX, XIV, 1). Après avoir appartenu aux Assyriens, elle passa sous la domination des Perses. Artaxerxès II (405-359) en fit sa base d'opération contre l'Egypte. A la mort d'Alexandre le Grand, elle devint la propriété de Ptolémée Soter, qui l'appela Ptolémaïs. Antiochus le Grand y pénétra par trahison en 218. En 163, Simon Machabée poursuivit les Syriens du centre de la Galilée jusque sous les murs de Ptolémaïs, mais sans pouvoir prendre la ville [1]. Onze ans plus tard, Alexandre Bala s'en rendit maître, grâce toujours à la trahison [2]. Démétrius Nicator la céda au grand-prêtre Jonathas [3]; mais lorsque le pontife voulut en prendre possession, il fut tué traîtreusement par Tryphon [4]. Assiégée par Alexandre Jannée, elle fut secourue par Ptolémée Lathyre roi de Chypre et fils de Cléopâtre, re ne d'Egypte [5]. Celle-ci s'en empara par les armes et la rendit aux Syriens [6]. Après avoir été quelque temps au pouvoir des Parthes, elle passa sous la domination des Romains et devint une colonie romaine avec le titre de *Claudia Cesar Ptolemais*. Hérode le Grand y construisit un gymnase [7].

Saint Paul, venant de l'Asie Mineure, débarqua à Tyr, puis à Ptolémaïs. Après avoir passé un jour dans cette ville avec les disciples du Christ, il poursuivit sa route par terre jusqu'à Jérusalem [8]. Le christianisme fleurit rapidement à Ptolémaïs. Déjà en 198, un évêque de cette ville, Clarus, assistait au concile tenu à Césarée et un autre, Aenéas, apposa sa signature aux actes du concile de Nicée, en 325.

Elle avait repris son ancien nom sous la forme actuelle *Akka*, quand en 638 elle tomba au pouvoir des mahométans.

En 1099, l'armée des Croisés s'arrêta deux jours sur les bords de Bélus, mais sans attaquer la ville. Quatre ans plus tard, Baudouin Ier assiégeait la place depuis cinq mois, lorsque l'arrivée d'une flotte musulmane le força à se retirer. Il revint à la charge en 1104 et, grâce à la flotte génoise, il emporta la forteresse au bout de vingt jours. Saint-Jean d'Acre devint un des principaux boulevards de la domination chrétienne en Palestine et l'entrepôt commercial entre l'Europe et l'Asie. Un archevêché latin y fut aussitôt créé.

En 1187, après la funeste bataille de Hattîn, elle se rendit à Saladin sans résistance. Mais deux ans plus tard, le roi Guy de Lusignan réunit 9.000 hommes et, secondé par la flotte des Pisans, il investit la place. Saladin avançait avec une armée formidable, lorsqu'une nouvelle flotte amena au roi latin un renfort de 12.000 guerriers de la Frise et du Dane-

1. I Mach., V, 21, 22. — 2. A. J., XIII, II, 1; — XIV, I, 2. — 3. I Mach. X, 39, — 4. A. J., XIII, VI, 2. — 5. A. J., XIII, XII, 4. — 6. A. J., XIV, XIV, 4. — 7. G. J., I, XXI, 1. — 8. Act., XXI, 7.

mark. Cette flotte fut suivie de près par une troisième qui portait un grand nombre de guerriers anglais et flamands, les premiers conduits par l'archevêque de Cantorbéry, les seconds par Jacques d'Avesnes. Des combats meurtriers furent livrés de part et d'autre, mais sans résultat décisif. Au printemps suivant, Melek el Adel, frère de Saladin et sultan d'Egypte, vint au secours de l'armée sarrasine, tandis que Frédéric II, duc de Souabe, amena 5.000 hommes pour renforcer l'armée chrétienne. Il fut suivi par Richard Cœur de Lion et Philippe-Auguste. Après quelques nouvelles grandes batailles livrées sous les murs de la ville, celle-ci capitula. Ce fut le 12 juillet 1191. C'est pendant ce siège mémo-



Plan de S.-Jean d'Acre au xiie s.

rable que les hospitaliers de l'Hôpital de Sainte-Marie des Allemands à Jérusalem fondèrent l'ordre militaire des chevaliers teutoniques.

En 1202, la cité eut beaucoup à souffrir d'un tremblement de terre. Pendant un siècle, Saint-Jean d'Acre jouit de la plus grande prospérité, défiant les Mongols en 1259 et Bibars Bendoukdar en 1272. Mais au commencement d'avril 1291, le sultan Melek el Aschraf vint d'Egypte et investit la place avec 140.000 fantassins et 60.000 cavaliers. Les chrétiens repoussèrent héroïquement plusieurs assauts : mais le 18 mai, l'ennemi pénétra dans l'enceinte et mit tout à feu et à sang. Rien ne fut épargné : ni le sexe ni l'âge n'échappèrent à la brutalité sanguinaire des vainqueurs. La forteresse fut ensuite rasée.

En 1749, le brave Scheikh Dhaher el Amer releva les fortifications d'Akka et en fit sa résidence. Il périt en 1775, trahi par un de ses lieutenants, qui prit sa place. C'est le fameux Ahmed, mieux connu sous le nom de Djezzar Pacha, le Boucher, à cause de son extrême cruauté. Celui-ci continua à fortifier la ville, bâtit la grande mosquée et amena les eaux d'*el Qabry* dans la place, au moyen d'un aqueduc.

Le 20 mars 1799, Akka fut investie par Bonaparte. L'amiral anglais

Sidney Smith fournit à Djezzar Pacha, non seulement des ingénieurs et des canonniers, mais encore l'artillerie de siège qui fut expédiée d'Alexandrie par mer à l'armée française, et que la flotte anglaise réussit à capturer. Le 20 mai suivant, après plusieurs assauts infructueux, entre lesquels il avait détruit l'armée turque accourue de Damas, Bonaparte leva le siège et retourna en Egypte.

Le 27 novembre 1831, Ibrahim Pacha vint attaquer la ville à son tour et l'emporta d'assaut après un siège de 6 mois, grâce aux talents d'un ingénieur napolitain que son père Méhémet Aly lui avait envoyé. Mais au commencement de l'automne 1840, elle fut bombardée par la flotte alliée de l'Angleterre, de l'Autriche et de la Turquie. Le 3 novembre, l'explosion de la poudrière. qui entraîna la mort de 2.000 soldats égyptiens, décida Ibrahim Pacha à se retirer en Egypte. Trois ans plus tard, le gouvernement turc restaura les remparts, les tours et les bastions. Aujourd'hui la forteresse est dans un triste état de délabrement.

Etat actuel. Akka est le siège d'un Moutesarrif et la résidence d'un évêque Melchite. Elle compte une population d'environ 12.000 habitants, dont 170 Latins, 500 Grecs unis, 1.000 Grecs non-unis, quelques Maronites, quelques centaines de Juifs et un petit nombre de protestants. Les autres sont musulmans.

La ville avait autrefois deux ports, l'un intérieur, l'autre extérieur. L'intérieur était délimité par un môle défendu par plusieurs tours, dont les assises inférieures sont encore visibles dans l'eau. Il est ensablé et n'a plus qu'un mètre et demi de profondeur. Le port extérieur sert aujourd'hui de rade aux vaisseaux marchands. Du côté de la terre, l'enceinte, aujourd'hui beaucoup plus restreinte qu'elle ne l'était au moyen âge, a un double rempart flanqué de tours et de bastions, tous en mauvais état. Au N. se trouve la citadelle. Tout auprès s'élève l'hôpital militaire dont les assises inférieures datent des Croisades et appartenaient, croit-on, au château des chevaliers de Saint-Jean. Puis vient le Sérail et **la mosquée de Djezzar Pacha**, le principal monument de la ville. Elle a été construite avec des colonnes et d'autres matériaux enlevés aux ruines de Tyr, de Césarée et de *Kaifa el Atica*. A dr. de la porte d'entrée, on voit une gracieuse fontaine ; une autre moins belle se rencontre dans l'intérieur de la cour. Le portail de la mosquée est orné de deux superbes colonnettes torses. D'autres belles colonnes antiques soutiennent les galeries intérieures. A dr. du bâtiment, on montre sous un *Oueli* à double coupole le tombeau de Djezzar Pacha et celui du mameluk Souleiman.

Le khan le plus remarquable est celui de Djezzar Pacha, près du port. On y entre en passant sous une belle tour moderne à horloge turque. Au centre, un bassin de marbre sert d'abreuvoir. Le khan occupe, croit-on, l'ancien couvent des **Pères Dominicains** ; mais les colonnes de granit et de vert antique qui soutiennent les portiques proviennent d'édifices gréco-romains. Un autre khan appelé *Schouardi* passe pour occuper l'ancien monastère des **Clarisses.**

Lorsqu'en 1291 les Sarrasins pénétrèrent en ville, les Sœurs de Sainte-Claire prirent toutes la magnanime résolution de se trancher le nez avec un rasoir, pour sauver leur virginité. En effet, à la vue de leurs visages mutilés et ensanglantés, les musulmans les massacrèrent toutes jusqu'à la dernière. Ce fut aussi le sort des moines, des prêtres et de tous les autres chrétiens qui ne réussirent pas à s'embarquer et à se sauver par mer.

Les **Pères Franciscains** possèdent un couvent dans le khan des *Frandji*, l'ancien quartier des marchands européens. Ils y tiennent une école pour les garçons et un hospice où, au besoin, les pèlerins peuvent recevoir l'hospitalité. L'église paroissiale latine qu'ils desservent se trouve à une certaine distance de là.

En 1219, saint François d'Assise débarqua à Saint-Jean d'Acre et y fonda la première maison de son ordre en Palestine (Jacques de Vitry). Jusqu'en 1291, elle forma la maison principale de la Province de Terre sainte (Rubriquis, *Itin.*, 393. — Salimbene, *Chron.*, 5-6). Sous le règne de l'émir Fakher ed Dîn, en 1620, les Franciscains rentrèrent à Akka ; mais après la mort de l'émir, ils en furent expulsés. Ils y retournèrent en 1729 et construisirent l'habitation qu'ils occupent aujourd'hui.

Les Dames de Nazareth y ont fondé dès 1861 une école et un pensionnat pour filles. La *Church Mission* y tient aussi une école et un hôpital.

Bâbistes. Saint-Jean d'Acre est la résidence du Scheikh Abbas, un Persan qui se croit une incarnation vivante de la divinité. La secte des Bâbistes dont il est le chef, compte environ 200 membres dans cette ville. Il est permis aux voyageurs de visiter leur magnifique jardin à l'E. de Saint-Jean d'Acre.

La secte des Bâbistes, fondée en Perse par un *illuminé*, pratique une religion qui est un mélange de christianisme et de mahométisme. Ses chefs ont été proscrits de la Perse et exilés à Akka, où ils restent sous la surveillance de la police turque.

De Saint-Jean d'Acre à Tyr.

En sortant de Saint-Jean d'Acre, on suit le premier chemin à g. et l'on se dirige vers le N., le long de l'aqueduc. Arrivé à une distance de 2 km., on voit à dr. les villages d'*el Menschiyéh, el Mekr, Djoudeidéh, Abîl Sénân* et *Kefr Yasîf*.

Achsaph. *Kefr Yasîf* (83 m.), à 6 km. 1/2 de la route, est un village de 700 habitants, tous Grecs schismatiques. Il est généralement identifié avec **Achsaph,** ville frontière de la tribu d'Aser. Son roi est du nombre de ceux qui furent battus par Josué[1].

Halcath. A 4 km. à l'E. de *Kefr Yasîf, Yerka,* un gros village de Druses s'élève au sommet d'une haute colline (324 m.). MM. Schwarz, V. Guérin et d'autres l'identifient avec **Halcath,** en hébreu **Helqat,** ville de la tribu d'Aser, assignée aux lévites de la famille de Gerson. Dans la liste parallèle des cités lévitiques[2], elle est appelée Iacac, et dans la Vulgate, Hucac.

1. Jos., XIX, 20, 25, 26. — 2. I Par., VI, 75.

Après avoir dépassé *el Menschiyéh*, puis *el Badjèh*, on passe sous une arche de l'aqueduc, laissant à dr. le château d'Abdallah Pacha, successeur de Djezzar Pacha.

Séméron. A 5 km. d'Akka, on franchit le pont du *Nahr es Semîriyéh* et, 1 km. 1/2 plus loin, on traverse le joli village de même nom. *Es Simîriyéh* est le **casal Somelaria** des Croisés et très probablement la ville de **Séméron**, qui dans la Bible vient immédiatement avant Achsaph, et dont le roi fut vaincu par les Israélites à Mérom [1].

Bethémec. A dr., on aperçoit à 5 km. de la route deux villages, *Koueikat* et *el Amqa*. Ce dernier est l'**Amiqo** du Talmud [2]. On l'identifie aussi avec **Bethémec**, en hébreu *Beth ha émeq*, Maison de la vallée, ville occidentale de la tribu d'Aser [3]. Un peu plus loin, apparaissent *Scheikh Danoûn*, *Scheikh Daoûd*, *el Gabsiyéh*, *el Kaouéh* et *el Qâbri* (120 m.). Les belles sources de ce dernier village fournissent les eaux à Saint-Jean d'Acre au moyen de l'aqueduc qu'on a rencontré sur la route.

D'*es Simîriyéh* on arrive près d'*el Mezraah* (1 k. 1/2). On passe ensuite sur le pont du *Nahr Mefschoukh* (2 km.). On laisse à dr. les villages de *Khirbet Oumm el Ferdj* et de *Dar Djébakani*, pour arriver (4 km.) en face de *Khirbet el Amoud*, ruines des Colonnes, que quelques-uns proposent d'identifier avec **Amaad**, ville d'Aser [4].

Achzib. 20 min. plus loin, au N.-O., on rencontre le village d'*ez Zîb*, gracieusement perché sur une colline artificielle au bord d'une petite baie. Ses vergers sont ornés de quelques beaux palmiers. C'est **Achzib ou Achazib**, ville d'Azer [5], dont les Israélites ne purent s'emparer [6]. Dans les tablettes cunéiformes, on la trouve sous le nom d'*Ak-zi-bi*, et dans les œuvres des écrivains grecs et latins sous celui d'**Ecdippe.**

Pendant qu'Antigone cherchait, avec l'aide des Parthes, à usurper le trône de son frère Hyrcan II, roi et grand-prêtre, celui-ci se rendit en Galilée, avec Phasaël, frère d'Hérode et gouverneur de la Judée, pour traiter des conditions de la paix. Sur l'instigation d'Antigone, les Parthes les emmenèrent à Ecdippe, où ils coupèrent les oreilles au grand-prêtre pour le rendre inapte aux fonctions sacrées. Phasaël, jeté en prison, se suicida en se brisant la tête contre les murs [7].

Au sortir d'*ez Zîb*, on traverse le *Ouâdi Qoureïn*, qui, 3 km. plus à l'E., renferme les ruines de *Khirbet Hamsin* (90 m.), avec une colonne encore debout marquant un sépulcre phénicien de la dernière époque.

M. Rey [8] voit dans le *Khirbet Hamsin* le **château d'Imbert** ou **Lamberti** des Croisés. Là, le 3 mai 1232, l'armée de Henri de Lusignan,

1. Jos., XII, 20. — 2. Neubauer, 273. — 3. Jos., XIX, 27. — 4. Jos., XIX, 26. — 5. Jos., XIX, 29. — 6. Jg., I, 31. — 7. A. J., XIII, 10. — G. J., I, XIII, 4. — 8. *Bull. de la Soc. des Ant.*

roi de Chypre, fut défaite par Richard Filangieri, maréchal de l'empereur Frédéric II. Dans la même vallée, à 8 km. plus loin, s'élèvent les ruines grandioses du *Qalâat Qoureïn*, le célèbre château de **Montfort** ou de **Starkenberg** (320 m.), boulevard des chevaliers teutoniques. Bibars Bendoukdar en fit le siège en 1266, mais sans succès. Il y revint en 1271, força la place à capituler et la démantela ensuite.

Abdon. A une faible distance au N.-E. de *Khirbet Hamsin* se trouve le *Khirbet Abdéh* occupant une colline cultivée en terrasse (160 m.). Dans les débris d'antiques constructions qui jonchent le sol, on voit généralement **Abdon**, ville de la tribu d'Aser [1], cédée aux lévites de la famille de Gerson.

Maséréphoth. Du *Ouâdi Qoureïn* on arrive (8 km.) à l'*Aïn Mouscheirifiyéh*, belle source qui forme un ruisseau, après avoir irrigué des bosquets d'orangers et autres arbres fruitiers. « Israël battit (les rois), est-il dit dans le livre de Josué (XI, 8), et les poursuivit jusqu'à Sidon la Grande et jusqu'aux eaux de Maséréphoth. » Comme l'*Aïn Mouscheirifiyèh* est située au midi du territoire de Sidon, quelques voyageurs proposent d'y voir **Maséréphoth.**

On laisse à dr. le gros village d'*el Bassèh* où habitent 4.000 Maronites et Grecs catholiques, et on commence à gravir les pentes du *Djêbel Mouschaqqah* qui, en s'avançant dans la mer, forme le cap de *Naqoûrah*. Sur la crête de la montagne on aperçoit le *Khirbet Daniân*, qu'on ne doit pas confondre avec le **Dan Yan** de Joab [2].

Amma. A 8 km. à l'E. du rivage, la montagne porte sur son sommet le hameau d'*Ama es Schaoûb*, qui est probablement la ville d'**Amma** de la Bible [3].

Horma. Dix km. plus loin, *Ramèh*, petit village de 200 habitants, occupe le sommet d'une montagne haute de 644 m. Les flancs sont parsemés de citernes et de tombeaux creusés dans le roc. Selon toute apparence, c'est la ville de **Horma**, en hébreu ha Râmâ, Elévation, de la tribu d'Aser [4].

Ras en Naqoûrah (1 km. 1/2) est appelé par les anciens **Scala Tyriorum**, Echelle des Tyriens. La route n'est, en effet, qu'une suite de marches taillées dans le roc. Du sommet du cap, on voit au S., Saint-Jean d'Acre au milieu d'une mer d'azur, avec le mont Carmel au fond, et au N., la ville de Tyr.

2 km. plus loin, on franchit un torrent d'hiver sur le *Djisr el Medfoûn*, pont de construction romaine. Après avoir parcouru 2 autres km., on arrive près du *Khan en Naqoûrah*, petit village pourvu d'une source d'eau excellente. Dans les environs se trouvent plusieurs sépulcres taillés dans le roc et des sarcophages.

Hamon. Avant d'atteindre le *Ouâdi ez Zerka* (2 km.), on rencontre à dr. l'*Aïn el Hamoûl* dans un ravin de même nom.

1. Jos., XXI 30. — 2. II R., XXIV, 6. — 3. Jos., XIX, 30. — 4 Jos., XIX, 19.

Puis, à quelques pas de là, près de la mer, se dresse une colline, *Khirbet el Amoûd*, couverte de ruines importantes sur une longueur de 1.000 m. et une largeur de 800 m. Ces ruines, explorées surtout par M. Renan, proviennent principalement d'édifices de caractère égypto-phénicien. Là s'élevait, d'après une inscription grecque, l'une des trois villes nommées **Laodicée.** Celle-ci disparut avant la domination romaine. Parmi les inscriptions phéniciennes trouvées dans les ruines, l'une commence par ces mots : « A Malak-Astarté, dieu Hammon... » D'autres lisent : « A Malak-Astarté, le dieu d'Hammon... » Hammon serait, dans ce cas, l'ancien nom de la ville. Quoiqu'il en soit, M. Guérin et d'autres savants voient dans l'*Aïn Hamoûl* une réminiscence du nom de la ville biblique d'**Hamon,** en hébreu **Hammon,** et dans le *Khirbet el Amoûd*, son emplacement. Le livre de Josué (XIX, 28) mentionne Hamon entre Rohob, aujourd'hui *Tell Rahîb* à 15 km. à l'E.-S.-E. de *Râs en Naqoûrah*, et Cana d'Aser, aujourd'hui *Qana*, à 16 km au N.-E. du *Khirbet el Amoûd.*

Alexandroschène. Continuant son chemin, toujours entre la mer et une rangée de collines couvertes de chênes-verts et de broussailles, on atteint *Iskanderoûna* (3 km.), l'ancienne **Alexandroschène,** Tente d'Alexandre. La ville reçut ce nom, semble-t-il, d'Alexandre Sévère (222-235), qui fit tailler la route à travers le rocher. En 1116, Baudouin I[er] reconstruisit la forteresse, pour avoir une base d'opération contre Tyr. Les Croisés nommèrent cette place *Scandalium*. Foucher de Chartres l'appelle *Campus Leonis*, Champ du Lion, peut-être parce que, d'après une légende racontée par Nicéphore Callixte (XIV[e] s.), saint Zozime, allant de Tyr à Ptolémaïs, fit porter ses bagages par un lion qui venait de dévorer son âne.

D'*Iskanderoûna* on arrive à *Râs el Abyad*, cap Blanc (1 km.). C'est le *promontorium Album* de Pline. La route qui le gravit est parfois très étroite et suspendue au-dessus des flots ; aussi, est-il prudent de descendre de cheval. On passe ensuite près du *Khan el Hamira*, ancienne tour de garde (1 km.) et, arrivé au sommet de la montagne (1 km.), on voit à dr. sur une colline conique (402 m.) le *Qalâat esch Schéma,* château fort construit par Dhaher el Amr au XVIII[e] s. Quelques familles musulmanes se sont nichées dans ses ruines. La descente devient assez pénible. Après avoir laissé à dr. les villages de *Biyoûd es Seiïd* et d'*el Mansourah*, on franchit le *Ouâdi el Ezziyéh* en aval d'un vieux pont (4 km. 1/2).

Hosa. Sur le bord septentrional de la vallée *el Ezziyéh*, se dessine une colline qui portait un village du nom d'*el Aziéh.* On y voit des sépulcres et des matériaux d'antiques construc-

tions. M. Conder [1] et d'autres palestinologues pensent que c'est **Hosa,** ville limitrophe des possessions de Tyr, dans la direction d'Achzib [2].

Cana. On laisse, à dr. le village de *Leiléh*, puis à 8 km. du rivage celui de *Qana* sans contredit l'ancienne **Cana** d'Aser [3]. C'est un village habité par 600 Métoualis et 100 Grecs unis. Dans le voisinage, les rochers sont partout perforés d'hypogées. On y voit aussi l'une des plus belles sépultures tyriennes. Les parois rocheuses du *Ouâdi el Aqqab* sont couvertes d'innombrables sculptures protophéniciennes.

Ras el Aïn. Laissant à dr. les villages d'*es Semmaiyéh*, *Deir Kanoûn*, *Beit Houléh*, *Kenaouéh* et *el Qoureih*, on atteint *Râs el Aïn*, cap de la Source (1/2 km.). On y voit quatre immenses réservoirs s'élevant tous à plus de 5 m. au-dessus du sol. Le plus grand, situé à l'O., est de forme octogonale irrégulière de 22 m. de diam. Les murs ont 3 m. d'épaisseur et 7 m. 50 de hauteur au-dessus du sol. Au fond du bassin jaillissent plusieurs sources bouillonnant avec force. Jadis, un aqueduc de structure romaine et un autre construit par les Arabes amenaient les eaux à trois autres bassins d'où elles étaient envoyées à Tyr. D'après Ménandre cité par Josèphe [4], Salmanasar IV (726-721) avait déjà ruiné les aqueducs de Tyr. Au moyen âge, on les appelait *Vasques de Salomon*.

Palaetyr, le Vieux Tyr, s'étendait, selon Strabon, à 30 stades (5 km. 1/2) au S. de Tyr. D'après Pline, toute la ville de Tyr et de Palaetyr n'avait qu'une circonférence de 19 milles et une longueur de 22 stades. Il est difficile d'en déterminer l'emplacement, parce que les ruines ont disparu sous une forte couche de sable.

On laisse à dr. le chemin qui conduit à un mausolée phénicien, *Qâbr Hairân*, Tombeau de Hiram, et au village de *Qana*, et, après 5 km. de marche, on arrive à Tyr.

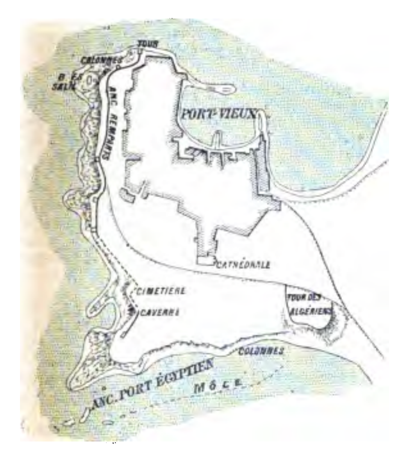
TYR.

Histoire. Tyr, en hébreu **Zor** et en arabe *Soûr*, qui signifient l'un et l'autre Rocher, a été construite 2.750 ans av. J.-C., à en croire les prêtres tyriens de Melkart [5]. Mais l'histoire de son origine appartient à la mythologie. Son nom ne figure pas dans la liste des villes conquises par Thoutmès III, seize siècles av. J.-C.; mais deux siècles plus tard, le mohar égyptien la mentionne parmi celles qu'il a visitées au temps de Ramsès II. Dans les tablettes de Tell Amarna, elle apparaît sous le nom de *Zuru* et *Zurri*. Elle passe pour une place forte dans le livre de Josué (XI, 8), et le prophète Isaïe (XXIII, 12) l'appelle « fille de Sidon. » En effet, sur ses monnaies Sidon prétend être la mère d'Hippone, de Citium et de Tyr, et

1. S. W. P., I, 51, 60. — 2. Jos., XIX, 29. — 3. Jos., XIX, 28. — 4. A. J. IX, XIV, 1. — 5. Hérodote, II, 44.

lorsque celle-ci eut éclipsé sa mère, les navigateurs tyriens restèrent longtemps désignés sous le nom de Sidoniens.

Avant le siège de Troie, environ XII s. av. J.-C., les Philistins, conduits par le roi d'Ascalon, allèrent détruire Sidon, pour châtier ses habitants de s'être emparé de la ville de Dor [1]. (V. p. 495). La plupart des Sidoniens se réfugièrent à Tyr, qui devint ainsi la première ville de la Phénicie et étendit sa domination sur tout le Liban. A la place des juges qu'ils avaient eus jusqu'alors, les Tyriens se donnèrent un roi, Abibaal, dont le fils, Hiram Ier, est resté célèbre dans l'histoire des Israélites, par son alliance avec David et Salomon. Il fournit aux deux rois des cyprès et des cèdres, avec d'habiles ouvriers, pour la construction de leurs palais et surtout pour celle du Temple du Très-Haut. En retour, Salomon lui céda Caboul, district septentrional de la Galilée, renfermant 20 petites villes [2].



Plan de Tyr (Soûr).

Zor s'élevait jusqu'alors sur une rangée de grands rochers émergeant des flots. Le plus grand des îlots (celui dont la ville actuelle occupe l'emplacement), portait le temple de Melkart ; un autre renfermait un sanctuaire que les Grecs croyaient dédié à Jupiter Olympien. Hiram réunit ces deux petites îles par un môle et les rattacha à la plaine d'**Eurycore** au moyen d'une chaussée, par laquelle un aqueduc amenait les eaux de *Râs el Aïn* dans la ville. Grâce à ces travaux, deux ports se formèrent, l'un au N., celui des Sidoniens, l'autre au S., celui des Egyptiens. Pendant les 34 années du règne d'Hiram, Tyr imprima un nouvel essor à sa puissance commerciale et à son influence civilisatrice dans le monde connu.

Après la mort d'Hiram, les intrigues de cour troublèrent la ville par une suite de révolutions sanglantes. Un grand prêtre d'Astarté s'empara du pouvoir et régna 32 ans sous le nom d'Ithobaal ou Ethbaal. Il donna sa fille Jézabel en mariage à Achab, roi d'Israël. Après la mort d'Ithobaal Ier, les dissensions intestines se réveillèrent. Elissar, fille du roi Mutton, secondée par l'aristocratie de Tyr, ourdit une vaste conspiration contre le trône. Découverte, elle s'empara de la flotte et alla fonder en Afrique *Qiriath Qadeschkdt* dont les Grecs ont fait *Karkèdôn* et les Romains *Carthage*. Les amiraux de Tyr avaient alors établi des colonies jusqu'au Maroc et au Sénégal, et exploré les côtes de l'Espagne et de la Grande-Bretagne, sans parler des pays baignés par la Méditerranée. Mais sous l'instigation de Carthage, l'empire punique se rendit indépendant de l'empire phénicien, et Tyr, jusqu'alors la métropole commerciale du monde entier, s'achemina vers sa décadence. Salmanassar assiégea Tyr sans succès pendant cinq ans (726-721). Sennachéritb ne fut guère

1. Justin, XVIII, 3. — 2. III R., IX, 13.

plus heureux ; mais en 664, Asourbanipal la prit d'assaut et la rendit tributaire. Les habitants de Tyr détruisirent ensuite la chaussée d'Hiram et surent se défendre admirablement contre les attaques du continent. Ils soutinrent un siège de treize ans contre les Chaldéens, au bout desquels Nabuchodonosor accepta de traiter avec leur roi Ithobaal III. Le plus grand événement de l'histoire de Tyr est sa capture par Alexandre le Grand, l'an 322. Le conquérant employa les matériaux de la ville de Palaetyr pour construire une chaussée de 60 m. de largeur et de 600 m. de longueur qui réunit l'île au continent. La ville fut prise après un siège de sept mois ; ses murs furent détruits, 6.000 citoyens périrent par le glaive, 2.000 furent crucifiés et 30.000 vendus comme esclaves. Malgré ce désastre, elle se releva si vite que 18 ans après, Antigone ne put la réduire qu'au bout de 13 mois de siège. Au pouvoir des Egyptiens en 287, elle passa sous la domination des Séleucides en 198, puis sous celle des Romains en 65, avec le titre de ville libre. Hérode le Grand y éleva un temple et orna les places publiques.

A l'avènement du Messie, les Tyriens furent du nombre de ceux qui accouraient en Galilée pour voir et entendre le Christ [1]. Jésus visita leurs côtes, et déclara que si ce peuple eût été favorisé comme bien des cités de la Galilée, il aurait fait pénitence sous le cilice et la cendre. On reconnaît d'ailleurs l'influence de la parole de Dieu dans le charmant trait raconté par saint Luc : « Nous abordâmes à Tyr, où le navire devait déposer sa cargaison. Nous trouvâmes les disciples et nous restâmes là sept jours, et ils disaient à Paul, par l'Esprit de Dieu, de ne point monter à Jérusalem. Mais au bout de sept jours, nous nous acheminâmes pour partir, et tous, avec leurs femmes et leurs enfants, nous accompagnèrent jusqu'au dehors de la ville. Nous nous mîmes à genoux sur le rivage pour prier ; puis, après nous être dit adieu, nous montâmes sur le vaisseau, tandis qu'ils retournèrent chez eux [2]. »

Au IIe s. déjà, la chrétienté de Tyr était présidée par un évêque, Cassien, qui en 198 assista au concile de Césarée. L'évêque saint Tyranios fut martyrisé dans cette ville avec d'autres chrétiens sous Dioclétien ; saint Méthode, son successeur, mourut martyr en Grèce l'an 311. Au IVe s., Tyr était de nouveau la plus florissante ville de la Phénicie, au dire de saint Jérôme ; elle continua à prospérer jusqu'au jour où elle tomba au pouvoir des musulmans.

L'an 1124, Baudouin II s'en empara avec l'aide de la flotte vénitienne. En 1188, le marquis de Montferrat la défendit vaillamment contre Saladin. Mais en 1192, il fut assassiné dans la rue par deux émissaires du Vieux de la Montagne. Après la chute de Saint-Jean d'Acre, Tyr fut détruite par les Sarrasins pour ne plus se relever.

Etat actuel. Tyr est le chef-lieu d'un Qada du Liva de Beyrouth et le siège d'un évêque Grec Melchite. La population s'élève à environ 6.500 habitants, dont 3.400 sont Métouélis et musulmans, et les autres catholiques. Ceux-ci se répartissent en 200 Latins, 2.200 Grecs-unis et 350 Maronites. Il y a aussi une centaine de Juifs et quelques protestants.

Les Franciscains s'étaient établis à Tyr, avant l'an 1255, d'après une lettre du pape Alexandre IV datée du 1er mars 1255 [3]. Expulsés de la ville en 1291, ils y retournèrent sous Fakher ed Din, puis de nouveau en 1866. Ils y ont un couvent avec église paroissiale et école pour les garçons. Les sœurs de Saint-Joseph tiennent l'école paroissiale pour les filles. Les Grecs ont égale-

1. Marc, III, 8. — Luc, III, 17. — 2. Act., XXI, 3-6. — 3. Sbaraglia, *Bull. franc.*, II, 18.



DE TYR A SAIDA
ET BEYROUTH
Chemins de fer
Routes carrossables
Chemins
Echelle
0
5 Kil.
MÉDITERRANÉE
Nahr ed-Damour
Tamyras
Râs Damour
LEONTOPOLIS
El-Mit
Makzabeh
El Djeyeh
PORPHYRION
Khan
Nébi Younas
Bkestin
Djouliyeh
Daraya
A'azoun
Qaardaniyeh
Schehin
Roumeileh
Mezbond
Schoumaneh
Maghariyeh
MAARA?
Biriba
Nahr el-Aoualeh
Almoun
Djiouân
Deires-Saadet
Bostrenus
Temple
d'Asclépeion
Azour
El-Hélaliyeh
Abrah
Marous
Saida
SIDON
Kefr Djerrah
Houmsiyeh
Kefr Falous
Nahr Bargoût
ASCLÉPIOS
Mioumiyeh
Libah
Djinsiniya
Birteh
Rimmât
Deh es Sin
Zahalteh
Moghdoucheh
Marbiyeh
Hasraniyeh
Ghaziyeh
Moudjeidil
Djeba a
Tambourit
Hatta
Kefr Milkeh
Nahr Djessariyeh
Zeita
Mamriyeh
Qala'at Serba
Aïn el Bourak
El Djariyeh
Kouineiterah
Djerdjou'a
El Adousiyeh
Kh. Sarfend
SAREPTA
El Bohhiyeh
El Mourouaniyeh
Roumin
Zifteh
Arab Salim
Zekzekiyeh
Babliyeh
Deir Zaherany
Habbousch
Kariseh
O. Kafour
Kh. Roumân
Esch Scharqiyeh
Adloun
Khou Zaniyeh
El Kfour
ORNITHOPOLIS
Zare
Nasâr
Toul
Zebdine
el Tahta
Nabathiyeh el Foqa
El Doueir
Qala'at Meis
Harouf
Kh. Tibnit
Khartoum
Haridba
Djoubschit
Khan el-Qasimiyeh
El Ouesta
Brêqa
Arnoûn
Zerariyeh
Harziyeh
Kh. Sâr
Qala'at esch-Schoukif
Qouseibeh
Mgheriyeh
Kahaiyeh
Bahhour
Aïn Abou Abdallah
Leontes
Djedeideh
Yahmour
Bordj Rahhâl
Bedias
Teir Filsih
Teir Sambeh
Abbasiyeh
El Hallousiyeh
Almân
Torah
Houmeireh
Fouroun
El Qouseir
Deir es Souriân
Sour
TYR
Bislat
Djannata
Maroub
El Qantarah
Atschit
Teir Doubbeh
Deir Daghiya
Sarifa
Et Tayyibeh

ment leur école, ainsi que la Mission anglaise et les musulmans.

Partout on voit les vestiges de l'enceinte des Croisés ; mais le seul monument digne d'être visité est l'ancienne cathédrale, au S. de la ville. La basilique primitive qui s'élevait à la même place servit de lieu de sépulture à Origène, mort à Tyr en 224. Détruite en 303 sous Dioclétien, elle fut rebâtie par Paulin, évêque de la ville, puis en dernier lieu par les Croisés. Frédéric Barberousse y fut enseveli en 1190. Les ports sont ensablés et le commerce est insignifiant. La partie occidentale de la presqu'île, autrefois protégée par d'immenses môles, est submergée aujourd'hui. Le *Tell Maachoûk* à l'E., vers lequel se dirigeaient les aqueducs de *Râs el Aïn*, formait un des principaux centres de la ville continentale ou de Palaetyr.

De Tyr à Sidon.

En longeant la mer dans la direction du N., on arrive à une belle source *Birket Baqboûq* (2 km. 1/2). On laisse à dr. les villages de *Toûra* et de *Bidjâs*, et, 6 km. plus loin, on traverse le *Nahr el Qasimiyèh* sur un pont d'une seule arche, construit par Ibrahim Pacha. C'est l'antique **Léontès**, qui coule entre le Liban et l'Antiliban sous le nom d'*el Leïtâni* (*V.* p. 441).

Ornithopolis. Un km. plus loin, on arrive au *Khan el Qasimiyéh*. On franchit ensuite le *Nahr Abou el Asouâd*, à côté d'un pont en ruines (4 km. 1/2) et l'on passe près d'*Adloûn*, l'ancienne **Ornithopolis**.

Strabon indique cette ville entre Tyr et Sidon, Pline, moins exactement, entre Sidon et Sarepta. Sur le littoral, le sol est couvert de débris d'anciens édifices, et les rochers voisins renferment de nombreux hypogées. Près de l'emplacement de la porte septentrionale de l'ancienne cité, M. E. G. Rey trouva un monument où est représenté un oiseau en cage, l'emblème d'Ornithopolis.

Sarepta. On laisse à dr. le village d'*el Ansâriyéh*, et, après avoir passé le *Ouâdi Haizerâni*, on arrive au petit village de *Sarfend*. C'est l'antique **Zarephat** ou **Sarepta**, que saint Luc (IV, 26) indique « dans le pays de Sidon. »

Originairement Zarephat appartenait aux Sidoniens, qui y fabriquaient le verre. Elle semble même avoir reçu son nom de ses verreries, *zaraph* signifiant fondre. Sarephat et Sidon favorisèrent l'expédition de Salmanasar IV contre Tyr, 722 av. J.-C. Les Tyriens, par revanche, se rendirent maîtres de Zarephat. Mais en 701, Sennachérib la soumit à l'Assyrie.

Pendant une grande famine, le prophète Elie alla, sur l'ordre du Seigneur, se réfugier à Sarepta chez une veuve et empêcha sa farine et son huile de diminuer aussi longtemps que dura le fléau. Il ressuscita également son fils [1]. Jésus rappela dans la synagogue de Nazareth les faveurs que Dieu avait faites à l'étrangère de Sarepta ; l'application qu'il fit de ces faits aux enfants de Dieu lui attira la haine de ses compatriotes [2].

1. III R., XVII, 8-14. — 2. Luc., IV, 25-28.

C'est probablement dans cette même ville que Jésus guérit la fille de la **femme chananéenne** ou syro-phénicienne, dont il loua si hautement la foi (*V.* Marc, VII, 24-30, **n° 22**).

Les ruines de l'ancienne ville s'étendent le long de la mer sur une longueur de 1.500 m. Au XIIe s., il y eut un évêché latin. Le cap de *Sarfend* fut appelé par les Croisés cap *Saint-Raphaël*. Le *Oueli el Khôdr*, du Verdoyant, qu'on voit au S. des ruines, occupe probablement le sol de la chapelle que les Croisés construisirent à l'emplacement traditionnel de la maison où logea le prophète Elie.

Deux km. au N. du *Oueli el Khôdr*, on passe le *Ouâdi el Aqbiyèh* et, 1 km. plus loin, le *Nahr el Djessariyéh* près d'un pont en ruines. Puis, on franchit le *Nahr ez Zéraniyéh*, rivière des Fleurs (3 km.). Les bornes milliaires qu'on rencontre sur le chemin remontent au temps de Septime Sévère et de Caracalla. On laisse à dr. le gros bourg d'*el Ghaziéh*, assis au sommet d'une colline, puis le village maronite de *Derb es Sîn*, et l'on franchit le *Nahr Sénik* près d'un khan de même nom (2 km.). La route s'éloigne un peu du rivage et conduit dans les jardins de Saïda. On traverse le *Nahr Barghoût*, l'ancien **Asclépios** et l'on arrive au cimetière des Métouelis, qui borde la ville au S. (2 km.). On entre dans Saïda par la porte d'Akka, à l'angle S.-E. de la ville.

Sidon.

Histoire. Sidon, en arabe Saïda, doit sa puissance maritime et sa prospérité commerciale, comme Tyr et Jaffa, au banc de rochers qui s'étend à une faible distance du rivage, formant deux ports excellents. Elle passe pour la plus ancienne cité de la côte phénicienne. Josèphe[1] prétend qu'elle fut fondée par Sidon, fils aîné de Chanaan[2]. Quoiqu'il en soit, la Genèse la mentionne déjà sous ce nom[3].

Les Sidoniens, célèbres comme marins et commerçants, ne l'étaient pas moins comme astronomes et calculateurs, sachant naviguer de nuit. Leurs verreries, leurs tissus de lin et leurs étoffes de pourpre excitaient l'admiration sur toutes les côtes de la Méditerranée, où ils avaient établi des comptoirs ou fondé des colonies. Les poèmes homériques vantent l'habileté des artisans de Sidon « en toute chose », mais surtout dans la métallurgie.

Pour avoir enlevé la ville de Dor aux Philistins, à cause de ses coquillages de pourpre, sa flotte fut détruite par celle des Ascalonites et elle-même réduite en cendres. (*V.* p. 531). La suprématie passa à la ville de Tyr ; elle conserva toutefois le titre de *métropole de Chanaan*.

Vers 877, Sidon dut reconnaître la suzeraineté d'Assurbanipal. Sa tentative de secouer le joug des Assyriens sous Salmanasar IV (727), amena Sennachérib à envahir la Phénicie (701) et, vers 670, Assarhaddon s'empara de la ville et démolit la citadelle. Le roi Abd Melkart fut décapité, et la population qui avait échappé au glaive fut transportée en Assyrie. La ville reçut le nom d'*Ir-Assarhaddon* et fut peuplée de colons venus de la Chaldée et de la Susiane. Lorsqu'à la chute de l'empire assyrien Tyr releva la tête, Sidon se ligua avec elle et les autres

1. A. J., I, x, 2. — 2. Gen., X, 15. — 3. Gen., X, 19.

villes phéniciennes pour former une coalition autant contre l'Egypte que contre Babylone. Nabuchodonosor, vainqueur du pharaon Néchao II à Carchémis en 605, envahit la Phénicie et lui imposa un joug si pesant et si humiliant que les Phéniciens, à l'instar des Israélites, regrettaient le joug de l'Egypte. Cette attitude causa la ruine complète de Tyr, et permit à Sidon de recouvrer la suprématie sur les villes de la côte.

Par la chute de l'empire babylonien (538), la Phénicie passa sous la domination des Perses. Cyrus se montra très clément envers Sidon; mais en 351 celle-ci, s'apercevant de la décadence de la Perse, organisa la révolte contre Artaxerxès Ochus. Le châtiment qui s'ensuivit fut terrible. Elle fut prise et réduite en cendres; 40.000 personnes périrent dans les flammes avec le roi Tennes ou Tabnith [1].

A la suite de la bataille d'Issus (333), Sidon se soumit sans résistance à Alexandre le Grand. Après la mort du conquérant, elle passa à tour de rôle des Séleucides de Syrie aux Ptolémées d'Egypte, jusqu'à ce qu'en 198 elle restât au pouvoir des Syriens. Ceux-ci l'hellénisèrent rapidement et la dotèrent d'une école de philosophie. Sous les Romains, elle prit le titre de *Nauarchis,* de *Colonia Augusta* et de *Metropolis.* Elle eut ses archontes, son sénat et une assemblée du peuple. Hérode le Grand y bâtit un théâtre [2].

Les Sidoniens comme les Tyriens se rendirent en foule en Galilée pour voir et entendre Jésus-Christ [3]. Après avoir guéri la fille de la Chananéenne, le Sauveur passa par Sidon [4], et déclara plus tard qu'au jour du jugement cette ville serait traitée avec moins de rigueur que Corozaïn et Bethsaïda [5]. Saint Paul, en voyage pour Rome, débarqua à Sidon et alla voir ses amis, les disciples du Christ [6].

Zenobius, prêtre et médecin martyrisé à Antioche sous Dioclétien, était, au dire d'Eusèbe, natif de Sidon, et Théodore, évêque de cette ville, assista au concile de Nicée en 325. Après le tremblement de terre de l'an 551, la célèbre école de Loi et de Jurisprudence de Beyrouth fut transférée à Sidon qui continua à rester « la ville fleurie », jusqu'à l'arrivée des musulmans.

En 1107, Sidon traita avec les Croisés pour conserver son indépendance; mais, en 1111, Baudouin s'en empara pour la châtier de son manque de foi. Après la bataille de Hattîn, Saladin la démantela. Reprise par les Francs en 1197, elle tomba la même année au pouvoir de Mélek el Adel qui la ruina. Les Francs la reconstruisirent en 1228; mais les Sarrasins la dévastèrent de nouveau en 1249. Le roi saint Louis la restaura en 1253, et, peu après, les Templiers l'achetèrent de Julien, son seigneur. Ravagée par les Mongols en 1260, elle fut relevée par les Templiers, puis abandonnée après la chute de Saint-Jean d'Acre en 1291. Le sultan el Aschraft la fit raser.

Saïda revit une époque brillante avec Fakher ed Dîn, émir des Druses, qui y attira les Européens, particulièrement les Français, en protégeant le commerce. La ville servait de port à Damas et devint le centre du commerce de la soie. En 1791, Djezzar Pacha chassa les Français de Saïda. La tyrannie du Pacha et la concurrence d'Alep et de Beyrouth mirent fin à la prospérité de Saïda. Le 26 septembre 1840, les flottes alliées, turque, autrichienne et anglaise, commandées par le commodore Napier, bombardèrent la forteresse du port, occupée par les troupes d'Ibrahim Pacha.

Etat actuel. Saïda est le chef-lieu d'un Qada et la résidence d'un évêque Maronite et d'un évêque Melchite. Elle compte environ 12.000 habitants, dont 1.200 Grecs catholiques, 1.000 Maronites, 250 Latins, 800 Juifs et 200 protestants. Les autres sont ou musulmans ou des Métouélis. L'Angleterre, l'Autriche,

1. Diodore de Sic., XXVI, 42-44. — 2. G. J., I, I, 16, — 3. Marc, III, 8. — 4. Marc, VII, 31. — 5. Matth., XI, 21-22. — 6. Act., XXVII, 3.

les Etats-Unis, la France et la Russie y sont représentés par des vice-consuls. Saïda est pourvue d'un bureau de télégraphe international et de poste turque. Les Pères Franciscains y possèdent un couvent avec l'église paroissiale et une école pour les garçons.

Les Franciscains se sont établis à Saïda au XIII[e] s. d'après les documents de l'époque[1]. Ils y retournèrent en 1640. Vers la fin du XVIII[e] s., leur asile fut saccagé par des hordes d'Arabes. Ils reconstruisirent le couvent en 1827 et agrandirent l'église paroissiale latine en 1854. Ils dirigent aussi une école à *Deir Mamâs,* à 2 heures à l'E. de la ville.

Les Sœurs de Saint-Joseph tiennent l'école paroissiale pour les filles, avec un orphelinat. Les Pères Jésuites ont ouvert un collège pour les garçons. Les Maronites, les Grecs et la Mission américaine y possèdent aussi des écoles, ainsi que les musulmans. Il y a en outre une école de l'Alliance israélite.

Commerce. Saïda est entourée du côté du continent de vastes et délicieux vergers d'orangers, de citronniers, de palmiers, de bananiers, de figuiers et d'abricotiers, et, plus loin, d'oliviers, qui constituent sa principale ressource. Son port est fréquenté par une moyenne annuelle de 200 bateaux à vapeur avec 30.000 tonnes de denrées et de 800 voiliers dont la cargaison monte à 12.000 tonnes. L'exportation consiste en 2.000 tonnes de figues, 150.000 caisses d'oranges, 80.000 caisses de citrons, 2,000 ballots de tabacs, 120 tonnes de coton et 100 tonnes d'huile d'olive, etc.

Visite de la ville. La ville proprement dite n'offre que peu d'intérêt à l'archéologue. Après y avoir pénétré par la porte d'Acre, située à l'angle S.-E., on rencontre à g. le *Qaâlat el Mezzéh*, ruines d'un château fort du XIII[e] s., que les chrétiens appellent **Château de Saint-Louis.**

A l'extrémité occidentale de la ville, entre les deux ports, on débouche sur une grande place où s'élevait le palais de Fakher ed Dîn. On y voit à présent une école musulmane et la grande mosquée, *Djâmia el Kébir*, qui remplace l'église de Saint-Jean. Plus loin, s'élève la mosquée d'*Abou Nakhlé* à la place de l'église Saint-Michel. Puis viennent plusieurs khans, dont le principal est le *Khan Fransaoué*, des Français. C'est un grand bâtiment carré à plusieurs étages ; la cour intérieure est entourée d'un portique. C'est l'œuvre de Fakher ed Dîn. Il renferme aujourd'hui le couvent des Pères Franciscains et l'église paroissiale, le consulat de France et l'établissement des Sœurs de Saint-Joseph. Au S. du khan, s'ouvre la grande place de la ville avec le Sérail, la poste et le télégraphe.

En traversant les bazars au N. du *Khan Fransaoué*, on arrive au *Qalâat el Bahr*, château fort du XII[e] s., élevé sur un rocher isolé au milieu de la mer. Il est relié à la ville par un pont

1. V. Rohricht, *Z. D. P. V.*, X, 317.

de neuf arches. Les Croisés l'appelaient la **tour de Sagette**, parce que Saïda était au XII[e] s. le chef-lieu de la seigneurie de Sagette, une des quatre grandes baronies du royaume latin.

Nécropoles de Saïda. La plus grande nécropole est située au S. E. de la ville, à 1 km. de la porte d'Akka. Après avoir traversé le *Nahr el Barghoût*, on arrive à la *Moghâret el Abloûn*, caverne d'Apollon. En cet endroit, on découvrit en 1855 le sarcophage en basalte d'Echmounazar, aujourd'hui au musée du Louvre à Paris. En 1861 et 1862, M. Gaillardot retrouva une centaine de caveaux funéraires, mais tous violés. Les plus intéressants de ces sépulcres s'ouvrent à la surface par un puits vertical de 8 à 9 m., creusé dans le roc. Au fond du puits, où le terrain est sablonneux, on rencontre une chambre rectangulaire dont une paroi est percée d'une porte carrée donnant accès au caveau sépulcral. En 1887, on découvrit à 1.200 m. au N.-E. de Saïda, près d'*el Hélâliyéh*, au fond des caveaux à puits, 17 sarcophages. Quelques-uns sont phéniciens, d'autres sont grecs. Parmi les premiers, se trouve celui de Tennès ou Tabnith, probablement le père d'Echmounazar ; parmi les seconds, on remarque surtout le soi-disant sarcophage d'Alexandre le Grand, vrai chef-d'œuvre de l'art grec. Ils ornent aujourd'hui le musée de Constantinople. Une société allemande continue à explorer les alentours de Saïda.

De Saïda à Beyrouth.

De Saïda à Beyrouth par la route carrossable, 48 km. — En voiture, 5 h.

On sort de Saïda par la porte de Beyrouth, laissant à g. le *Khan ed Dobbâghâh* et à dr. celui de *Bertrand* et l'on suit la côte entre la mer et de splendides jardins. A 3 km. de distance, on arrive au pont du *Nahr el Aouéléh*, qui est le fleuve de **Bostrenus**, près duquel les anciens plaçaient *Sidon la fleurie*. Du pont, on voit à dr. un grand jardin dans lequel on découvrit en 1902 les fondements du **temple d'Eschmoûn**, l'**Asclépéion**. A l'endroit où la rivière sort de la gorge des montagnes, part l'aqueduc qui arrose les jardins de Saïda.

A 3 km. du pont, on laisse à dr. le village de *Roumeiléh*, avec une antique nécropole. Se présentent ensuite le *Nahr el Bordj*, puis le *Ouâdi es Sekke* (3 km. 1/2), où se trouve un khan avec quelques maisons.

Porphyrion. On contourne le promontoire du *Râs Djédia* et l'on atteint le gros village d'*el Djiyéh* assis au milieu de beaux jardins (7 km.). Là devait se trouver la ville de **Porphyrion**, ainsi nommée à cause de la pêche de la pourpre qui se faisait spécialement sur cette côte. Près de Porphyrion, Antiochus le Grand défit l'armée de Ptolémée Philopator, 218 ans av. J.-C.

Au S. du village, on voit le *khan en Nébi Younès*, du prophète Jonas.

D'après la légende musulmane, le prophète Jonas (en arabe *Doun-Yoûn*, l'homme du poisson), fut rejeté en ce lieu par le monstre marin, lorsqu'il allait par mer de Joppé à Tarse.

Tamyras. A 2 km. de là, la route passe devant le village de *Maksabéh*, puis contourne le *Râs ed Damoûr* et arrive au *Nahr ed Damoûr* (5 km.), laissant à dr. le village de *Dilkmiyèh*. A 12 min. de l'embouchure, on traverse la rivière sur un pont en fer. Le *Nahr ed Damoûr* est l'ancien fleuve de **Tamyras.** C'est près de cette rivière qu'il faut chercher la ville de **Léontopolis** de Strabon.

Après avoir dépassé le village maronite d'*ed Damoûr*, puis ceux de *Malléqat* et de *Deir en Naiméh*, on arrive au *Khan el Khaldèh* (8 km.). *El Khaldèh* est appelé par le Pèlerin de Bordeaux **Heldua.** Dans le voisinage on rencontre un grand nombre de sarcophages. Un km. plus loin, la route s'éloigne de la mer, fait un grand détour vers le N.-E. et, à travers des bosquets d'oliviers, elle passe à *es Schoueifât*, gros village habité par des Druses (5 km.). Au S.-E., on aperçoit le couvent des Grecs catholiques, *Deir el Karkaféh*, près du village de *Kefr Schimâ*. On atteint ensuite *el Hadet* (2 km. 1/2), station du chemin de fer de Beyrouth à Damas. De là, la route se dirige au N.-N.-O., laisse le mont *es Schiâh* à g., traverse une petite forêt de pins et débouche à Beyrouth (8 km.). (*V.* p. 432).

VOYAGE XXV

De Beyrouth au Nahr el Kelb, à Djounéh, Djébeïl et aux cèdres du Liban.

Entre Beyrouth et Djounéh circule un tramway à vapeur toutes les trois heures, dans les deux directions, (1 h. 25). — Prix des places : De Beyrouth au Nahr el Kelb, Ire classe, 1 fr. 95 ; — IIe cl., 1 fr. 20. — De Beyrouth à Djounéh-Maâmiltein, Ie cl., 2 fr. 55 ; — IIe cl., 1 fr. 55. Chaque train a aussi des wagons de IIIe cl. En prenant un billet d'aller et retour, on obtient une réduction de 30 %.

De Beyrouth au Nahr el Kelb, Djounéh et Djébeïl, la route est carrossable. La beauté du paysage et les monuments archéologiques qu'on rencontre près du fleuve du Chien donnent un charme particulier à cette excursion faite en voiture. — Prix de la voiture de Beyrouth au Nahr el Kelb, aller et retour, 8 à 10 frs. ; — jusqu'à Djounéh, 12 à 15 frs. ; — de Djounéh à Djébeïl, 9 à 10 frs. De Djébeïl à Tripoli et aux cèdres, l'excursion se fait à cheval.

De Beyrouth, le chemin de Tripoli, *Derb en Nahr*, suit les côtes sinueuses de la mer, presque parallèlement à la ligne du

chemin de fer. Elle contourne la montagne de Saint-Dimitri à dr., et laisse à g. l'usine à gaz, les bâtiments de la quarantaine et la chapelle des Maronites, où la légende localise la lutte de saint Georges avec le dragon. Après avoir dépassé la gare centrale et croisé la ligne de Beyrouth à Damas, elle traverse le *Nahr Beroût* qui débouche d'une riante vallée. C'est la rivière de **Magoras** mentionnée par Pline. Sur ses deux rives s'élevait la Béryte des Phéniciens et des Grecs. Cette rivière forme la frontière entre le Vilayet de Beyrouth et le Liva du Liban ; les soldats, qui montent la garde sur la rive droite, sont chrétiens et appartiennent à la milice libanaise. Le pont jeté sur le torrent a été restauré par Fakher ed Din.

On s'achemine ensuite entre de nombreuses villas entourées de verdoyants jardins et de grandes plantations de mûriers, tandis que les flancs de la montagne sont parsemés d'un grand nombre de villages et de hameaux. A g., on aperçoit la gare d'*ed Dora* (4 km.), puis on franchit le ruisseau d'*el Adaouiyéh*. Au bout de 10 min., on traverse le village d'*ed Djédeidéh ;* 5 min. plus loin, on passe la rivière d'*el Môt*, et une demi-heure après, celle d'*Antéliâs* Le gros village d'*Antéliâs*, qui semble tirer son nom de Saint-Elie, titulaire de l'église paroissiale, occupe la rive dr. du cours d'eau. A 25 min. de l'endroit, vers l'E., jaillit la principale source du *Nahr Antéliâs*. Tout auprès, s'ouvre une grotte de 60 m. de longueur et de 6 à 9 m. de hauteur, où l'on a recueilli un grand nombre d'ustensiles en silex.

Tout en jouissant d'une vue superbe sur le Liban, on arrive en 30 min. aux maisons éparpillées de *Débâiyéh*. Là, fonctionne l'usine pour la filtration des eaux amenées par un aqueduc du *Nahr el Kelb* et envoyées ensuite à Beyrouth.

Près d'un khan, la route traverse la voie ferrée et contourne le promontoire rocheux qui s'avance jusqu'à la mer et qui est couronné par le pittoresque couvent maronite, *Mar Yousef el Bordj*. Au bout de 20 min., elle croise de nouveau la ligne et atteint le pont du *Nahr el Kelb*.

Nahr el Kelb.

Le Nahr el Kelb, fleuve du Chien, répond au **Lycos**, Loup, nom sous lequel les Grecs désignaient ce cours d'eau. Il prend sa source au mont Sannin (2.608 m.) (*V*. p. 480), et se rend à la mer par une gorge profonde et étroite tapissée de verdure. Ce défilé a joué un rôle important dans toutes les expéditions militaires de la Syrie, depuis le XIVe s. av. J.-C. jusqu'à notre époque. Au-dessus de la route actuelle, une voie a été taillée dans le roc et pavée de dalles sous le règne de l'empereur Marc-Aurèle (161-180 ap. J.-C.). Un peu plus haut, on observe les

traces d'une voie beaucoup plus ancienne. Elle est marquée par une série de stèles égyptiennes et assyriennes creusées dans la paroi du rocher en forme de cadres, à une profondeur de 11 à 15 ctm.; ils mesurent 1 m. 50 à 2 m. 30 de hauteur sur 0 m. 70 à 1 m. 30 de largeur. Les premières stèles se rapportent, croit-on, aux expéditions de Ramsès II, le Sésostris d'Hérodote, (du XIVe au XIIIe s. av. J.-C.), et les secondes à celles de Salmanasar II (859-825) et d'Assarhaddon (670 av. J.-C.). Sur l'un de ces derniers cadres, le promontoire porte le nom de **Ba-li-râs.** D'autres inscriptions remontent à l'époque romaine, et une à l'expédition française de 1860 à 1861. On remarque aussi, dans le voisinage, des inscriptions arabes.

C'est du pont qu'on voit le mieux l'ensemble de ces sculptures, aujourd'hui fort dégradées. On remarque d'abord un cadre entouré de corniches et de moulures; mais le panneau est vide. Puis vient une épitaphe française gravée en 1861 sur la table d'une inscription égyptienne dédiée à Ptah, dieu de Memphis. A 5 m. de celle-ci, vers le S., une stèle de 2 m. de hauteur porte quelques lettres cunéiformes et représente un roi assyrien, le bras levé en signe de prière. Les cadres assyriens sont tous arrondis au sommet, tandis que les égyptiens ont la forme carrée. Une figure assyrienne, dont il ne reste plus que la tête, apparaît dans un tableau distant du précédent de 2 m. à peine, toujours vers le midi.

En amont, frappent le regard d'abord une figure assyrienne, puis une inscription latine et enfin une inscription grecque. Un peu plus haut, on voit de nouveau un personnage assyrien, et, à côté, une table égyptienne. Celle-ci représente un pharaon sacrifiant à Ra, dieu du soleil; c'est probablement Ramsès II. Puis, 30 pas plus loin, se présente une inscription cunéiforme avec le bas-relief d'un roi en assez bon état. A la même distance, mais beaucoup plus haut, une belle moulure encadre un tableau représentant un pharaon en adoration devant Ammon, le dieu thébain. Tout auprès, figure Assarhaddon offrant un sacrifice, avec une inscription assyrienne assez bien conservée.

De l'autre côté de la rivière, entre le pont neuf et l'ancien pont, on découvrit en 1882 une nouvelle inscription cunéiforme, mais très détériorée. Enfin, une inscription arabe mentionne la conquête de la Syrie par le sultan Sélim Ier (1512-1520), et une autre rappelle que l'émir Beschir construisit en 1828 le pont, aujourd'hui délabré, qu'on remarque à cent pas en amont de celui qu'on traverse.

Sur la rive g., au khan du Nahr el Kelb, et sur la rive dr., sont installés des cafés-restaurants arabes. Le chemin de corniche continue à s'avancer le long de la voie ferrée, tantôt à dr., tantôt à g. de la ligne.

A 15 min. de la rivière, une route monte par le *Ouâdi Antoûra* au village de *Souq Masbah,* puis à *Antourâ* (3 km. 1/2), où les Lazaristes dirigent un florissant collège installé dans un beau bâtiment construit par les Jésuites vers la fin du XVIIe s.

On laisse à dr. le village de *Souq Méqaîl* et celui de *Ghadir. Sarbâ*, station méridionale de Djounéh, s'étage au pied de la montagne.

Djounéh.

La rade s'arrondit en majestueux amphithéâtre, entouré de montagnes à pentes abruptes couvertes de hameaux, de cou-

vents et de villas. Djounéh, à 16 km. de Beyrouth, compte environ 8.000 habitants. Ses maisons s'étendent le long de la baie qui forme le port du Liban ; toutefois, les voiliers seuls sont autorisés par la Sublime-Porte à y faire escale. Elle est le siège d'un Kaimmakam et possède un bureau de poste et de télégraphe international.

De Djounéh, une route carrossable monte en zigzags les flancs de la montagne opposée ; elle laisse à dr. *Deir Bkerki,* résidence du patriarche maronite, le village de *Déraoûn*, et à g. ceux d'el Alma et de *Chananîr.* Près de ce dernier, s'élève le grand couvent maronite d'*Aïn Ouarka.* On passe ensuite par le petit village de *Ghousta* et l'on rencontre sur la crête (450 m.) le hameau de *Harissa.* A g. de la route, on remarque la maison de campagne du Délégué apostolique de Beyrouth, et, à une faible distance de là, le petit couvent des Pères Franciscains, avec une école pour les garçons.

Au N.-E. de la rade (3 km.), on arrive à *Maâmiltein,* station terminus du tramway à vapeur.

Une nouvelle route se détache de la voie principale pour monter en serpentant au gros village de *Ghazîr,* où les Pères Jésuites tiennent un collège et les Pères Capucins un petit couvent. A 20 min. de là, apparaît *Mar Antânious,* couvent arménien.

On franchit le *Nahr Maâmiltein* sur un pont d'une seule arche d'origine romaine, et l'on monte sur le sommet d'un promontoire (30 min.), d'où l'on descend au village de *Berdja* assis sur le bord d'une petite baie (15 min.). Après avoir dépassé le hameau d'*el Baouar* (15 min.), on atteint le *Nahr Ibrahim* (8 min.).

Adonis. Nahr Ibrahim, profondément encaissé dans une gorge sauvage, est la rivière d'Adonis des anciens. Sa principale source sort d'une grotte profonde et forme plusieurs cascades près d'*Afqa,* l'ancienne ville d'**Aphèca,** célèbre par son temple dédié à Vénus. L'empereur Constantin le fit détruire. C'est là que la mythologie a localisé la fable de Vénus et d'Adonis. Une substance minérale communique à l'eau une teinte rougeâtre, dans laquelle les païens voyaient le sang d'Adonis déchiré par un sanglier.

Du pont du torrent jusqu'à Djébeil, il reste encore à parcourir 9 km., toujours le long de la mer. On rencontre plusieurs khans ; à dr., au sommet d'une colline, on aperçoit *Deir Mar Djirdjis,* couvent de Saint-Georges, puis le village de *Hâlât,* le hameau de *Fédâr* et de nombreuses grottes sépulcrales.

Gébal.

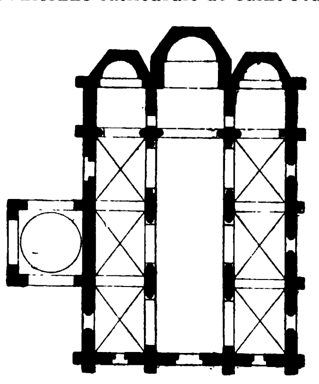
Djébeil est l'antique ville phénicienne de **Gébal.** Les Grecs changèrent son nom en celui de **Byblos** et les Croisés l'appelèrent **Giblet.** Djébeil est aujourd'hui un village sans importance; sa population, moitié chrétienne, moitié musulmane, atteint à peine un millier d'âmes. Depuis un demi-siècle, cependant, Djebeil a attiré l'attention du monde savant par ses antiquités, surtout par ses nécropoles.

Histoire. Le livre de Josué (XIII, 5) mentionne la ville des **Gébalites.** Le IIIe livre des Rois (V, 18) rapporte que pendant la construction du Temple de Salomon les **Gibliens** « taillaient et préparaient le bois et les pierres. » Le prophète Ezéchiel (XXVII, 9) nous apprend que les habitants de Gébal étaient d'habiles constructeurs de vaisseaux.

Sanchoniaton, écrivain phénicien cité par Philon de Byblos, raconte que le roi des dieux, El, céda Byblos à son épouse Baaltis (l'Astarté phénicienne). Celle-ci avait un amant, Elioun, qui fut tué par El, d'après une version, ou à la chasse par un sanglier, d'après une autre. Baaltis est l'Istar, et Elioun est le Tammous de la mythologie babylonienne. Les Grecs en ont fait Vénus et Adonis. Le culte de ce dernier naquit à Byblos. C'est là surtout qu'on célébrait les fêtes des lamentations sur sa mort, avec des rites qui dégénéraient en infâmes orgies.

Gébal avait exercé longtemps une réelle suprématie sur les côtes phéniciennes ; mais elle fut éclipsée d'abord par Sidon, puis par Tyr, et passa ensuite par les mêmes vicissitudes que ses deux rivales. D'après Appien, elle fut prise par Alexandre le Grand, puis par Pompée. A l'époque du christianisme, elle devint le siège d'un évêché. En 1109, Hugues de Lambriac, secondé par la flotte génoise, enleva la ville aux Sarrasins. Reprise par Saladin en 1188, elle retourna au pouvoir des Francs en 1192. Mais en 1266, Bibars Bendoukdar réussit à s'en rendre maître et la démantela.

Eglise de Saint-Jean. Au centre de la ville, on rencontre l'ancienne cathédrale de Saint-Jean, qui sert d'église paroissiale aux Maronites. C'est une construction remarquable du XIIe s. Son plan, ses chapiteaux et sa décoration offrent des particularités qu'on ne trouve pas dans les monuments de la même époque. A l'extérieur, contre le mur septentrional, est adossée une gracieuse chapelle baptismale. La coupole hémisphérique sans tambour repose sur quatre arcades ogivales, dont chacune est ornée d'une manière différente.



Plan de l'église de St-Jean.

Citadelle. A l'angle S.-E. de la ville, se dresse une citadelle longue de 50 m. et large de 45, entourée d'un fossé. Son enceinte est flanquée d'une tour à chaque angle et au centre s'élève un gros donjon. On y remarque beaucoup de gros blocs de pierre taillés en bossage. Ce château a été bâti par les Croisés avec de vieux matériaux et sur des substructions fort anciennes. L'enceinte de la ville, longue de 320 m. et large de 250, est également l'œuvre des Francs. Il n'en reste plus que les assises inférieures, sur lesquelles on a bâti des maisons. Partout on rencontre des tronçons de colonnes en granit,

des débris de chapiteaux et d'autres sculptures en marbre, qui dénotent l'opulence de l'ancienne cité.

Nécropoles. Aux environs de Djébeil on a découvert plusieurs vastes nécropoles, avec des sépulcres de formes diverses; mais les caveaux évidés dans le roc ont une grande analogie avec les anciens tombeaux juifs qu'on voit à Jérusalem. Partout l'on a mis au jour des sarcophages, des cippes dont l'un est décoré d'un globe ailé, motif babylonien, des inscriptions phéniciennes dont l'une porte le mot *Yehavmélek* qui a tant intéressé le monde savant, des antiquités égyptiennes, grecques, romaines, etc.

Les dunes de sable, qui s'étendent le long de la mer vers le S., recouvrent une vraie catacombe à deux étages de tombeaux, dont la rangée supérieure est souvent en partie creusée dans le roc, en partie complétée par la maçonnerie. De la falaise, la nécropole s'étend à 15 min. à l'E. de la route jusqu'au village de *Kassouba.* Là, un ancien caveau, dans lequel on descend par un escalier, a été transformé en église, *Saïdet Mar Nouhra*, dès les premiers siècles de notre ère. Derrière le village, on rencontre les fondements d'un temple spacieux, probablement dédié à Adonis. A une lieue à la ronde, on coudoie des sépulcres, ainsi que de nombreuses chapelles maronites construites avec les débris d'édifices antiques.

Aux cèdres du Liban.

Les cèdres, appelés *arz* en hébreu comme en arabe, offrent aux touristes la plus grande attraction dans la région du Liban, déjà si remarquable par la grandeur et la beauté incomparable de ses sites.

Les points culminants de cette majestueuse chaîne de montagnes sont le *Djébel Makmal* (3.052 m.) et le *Dahr el Qodîb* (3.063 m.), qui se dressent entre Tripoli et Baalbek. Le *Djêbel el Arz*, montagne des Cèdres (2.348 m.), s'élève en face du *Djêbel el Qodib* et c'est entre les deux, à une altitude de 1.925 m., qu'on rencontre le plus beau bouquet de cèdres. C'est un groupe d'environ 400 arbres, dont les plus vieux occupent le centre. Leur masse permet de croire qu'ils sont contemporains des temps bibliques. Quatre d'entre eux ont plus de 13 m. de circonférence, et l'un en a 14,50 à hauteur d'appui. Sous leurs vastes branches, les Maronites ont élevé une chapelle, vrai but de pèlerinage.

Plusieurs chemins conduisent au *Djêbel el Arz;* mais quelle que soit la route que l'on suive, on admirera des paysages pittoresques, des points de vue ravissants, des beautés sauvages, comme aussi des ruines historiques et des chapelles qui ont remplacé d'anciens temples païens. Un

bon guide est indispensable. Aussi nous contentons-nous d'indiquer les principaux chemins qu'on suit généralement.

1° De Beyrouth aux cèdres par Reifoûn, 28 h. (On peut aussi atteindre Reifoûn de Djounéh).

Reifoûn 6 h. — Aqoûra 10 h. 30. — Hasroûn 7 h. — Bcharrèh 3 h. — Les cèdres 1 h. 30.

2° De l'embouchure de la vallée du *Nahr Ibrahim*, route fatigante, mais pittoresque, 21 h.

Michenèh 3 h. — Billaas 1 h. 50. — Kartaba 1 h. 30. — Temple de Ghairéh 1 h. 45. — Aqoûra 1 h. 25. — Les cèdres 11 h. 30.

3° De Djébeïl aux cèdres 13 h. 30.

Eddéh 35 min, — Toûla 2 h. — Douma 3 h. 45. — Tamourîn 1 h. — Bcharrèh 4 h. 40. — Les cèdres 1 h. 30.

4° De Tripoli aux cèdres pour le *Ouâdi el Qadischa*, vallée des Saints, 10 h. 1/2.

5° De Baalbek aux cèdres par le col du Liban, 8 h. 30.

VOYAGE XXVI

De Rayak à Baalbek.

A Rayak, un chemin de fer se détache de la ligne de Beyrouth à Damas et se dirige vers le N. à Baalbek (27 km.), Homs, Hama et Alep. Le train entre en gare à Rayak vers 11 h. du matin, avant l'arrivée du train de Damas et de celui de Beyrouth, et il part pour Baalbek et Alep, après le passage de ces deux trains, vers 1 h. du soir (*V.* p. 441). De Rayak à Baalbek. 1 h. 7 min. — Prix des places, Iʳᵉ classe, 2 frs 10 ; — IIᵉ classe, 1 fr. 55.

La ligne traverse la *Béqaa*, la **Cœlésyrie,** plaine fertile, mais monotone, complètement dépourvue d'arbres. En été, elle ressemble à un désert. Le regard se repose à dr., sur la chaîne de l'Antiliban, *Djêbel esch Scherki*, et à g., sur le *Djêbel Sannîn* (2.608 m.) et le *Djêbel Moûnteirah* (2.807 m.), les cimes orientales de la chaîne du Liban. A l'œil, elles n'offrent pas une telle hauteur, parce que la plaine est elle-même à 1.000 m. d'altitude.

Au km. 4, on aperçoit à dr. le village de *Sérîn*, et 3 km. plus loin, au sommet d'une montagne, *Nébi Schîit* (*V.* p. 441). Puis on rencontre du même côté le village de *Rmâdi*, *Taréya Hourtaliyéh*. Au km. 18, on remarque à g. *Talliyéh* et à dr. *Béreitân*. Ce dernier endroit répond à la ville de **Bérothai,** où David, vainqueur du roi Hadadézer, prit une grande quantité d'airain (II R., VIII, 8). On franchit ensuite un petit vallon à l'entrée duquel on aperçoit le village de *Tayîbéh* et, 5 km. plus loin, on voit celui de *Medjdeloûn*, à g., et celui de *Douris* à dr. Près de ce dernier s'élève un oratoire musulman formé de huit colonnes antiques en granit. On laisse enfin le village d'*Haousch Barâda* à g., et l'on arrive à la station de Baalbek.

Baalbek.

Baalbek (1.170 m.) est située à 15 min. de la gare, vers le N.-E. A mi-chemin, on rencontre le *Grand New Hôtel*, puis à l'entrée de la bourgade, l'*Hôtel Victoria* et au centre, l'*Hôtel de Palmyre*. Les directeurs de ces trois hôtels sont des Grecs du pays. Un Européen vient d'ouvrir l'*Hôtel Allemand*. Le prix de la pension est de 8 à 12 fr. par jour, les vins non compris. On fera bien de s'entendre d'avance avec les maîtres d'hôtel pour fixer les prix.

Histoire. Baalbek est certainement une ville très ancienne ; mais on ignore son origine, ainsi que son histoire avant l'ère chrétienne. Les écrivains arabes en attribuent la fondation à Salomon, le constructeur de la ville de Palmyre ; mais elle figure déjà dans les inscriptions égyptiennes et assyriennes sous le nom de *Baalbiqi*, qui dérive, peut-être, de *Baal Biqa*, Baal de la Vallée. Les Grecs, identifiant Baal avec Hélios, dieu du soleil, l'appelèrent **Héliopolis**. Les monnaies frappées au Ier s. de notre ère la représentent comme une colonie romaine. Sous Antonin le Pieux (138-161) et Caracalla (211-217), on éleva, dans une antique enceinte sacrée, un temple grandiose aux trois divinités d'Héliopolis, Jupiter, Mercure et Vénus, et, tout auprès, un autre plus petit en l'honneur de Bacchus.

Sous l'empereur Théodose (371-395), une basilique chrétienne fut construite dans la vaste cour qui précède le grand temple. Après la conquête de Damas, Abou Obéida s'empara d'Héliopolis qui venait de reprendre son ancien nom de Baalbek, et les Arabes s'empressèrent de transformer l'ancienne acropole en citadelle. L'émir Zenghi s'empara de la ville en 1139 ; mais Saladin la reprit en 1175. Sous la conduite d'Houlagou, les Mongols saccagèrent Baalbek en 1260, et sous celle de Tamour Lenk, en 1400, ils la détruisirent de fond en comble. Ses belles ruines ont été secouées par plusieurs tremblements de terre, notamment en 1759.

Etat actuel. Baalbek n'est plus qu'une bourgade de 5.200 habitants, dont environ 1.500 sont musulmans et autant Métouélis (*V.* p. 14). Les autres sont catholiques et se répartissent entre Maronites et Grecs Melchites. La ville est administrée par un Kaïmmakam et possède une petite garnison, un bureau de poste et un bureau de télégraphe turcs. Elle est aussi le siège d'un évêque Grec uni. Les Sœurs de Saint-Joseph y tiennent une école de filles ; une autre a été ouverte par les protestants anglais.

Le bourg est adossé contre un des contreforts de l'Antiliban. Les rues sont tortueuses et malpropres ; mais, on y trouve de nombreux jardins arrosés par un ruisseau qui serpente entre les maisons ; il prend naissance au Râs el Aïn, à 20 min. des habitations, vers l'E., et actionne un grand nombre de moulins. De l'enceinte qui entourait la ville sur une périphérie de 3 km., on remarque encore quelques pans de mur flanqués de tours, surtout au S.-O. de l'endroit. Baalbek doit toute sa célébrité aux ruines gigantesques de son acropole.

Acropole.

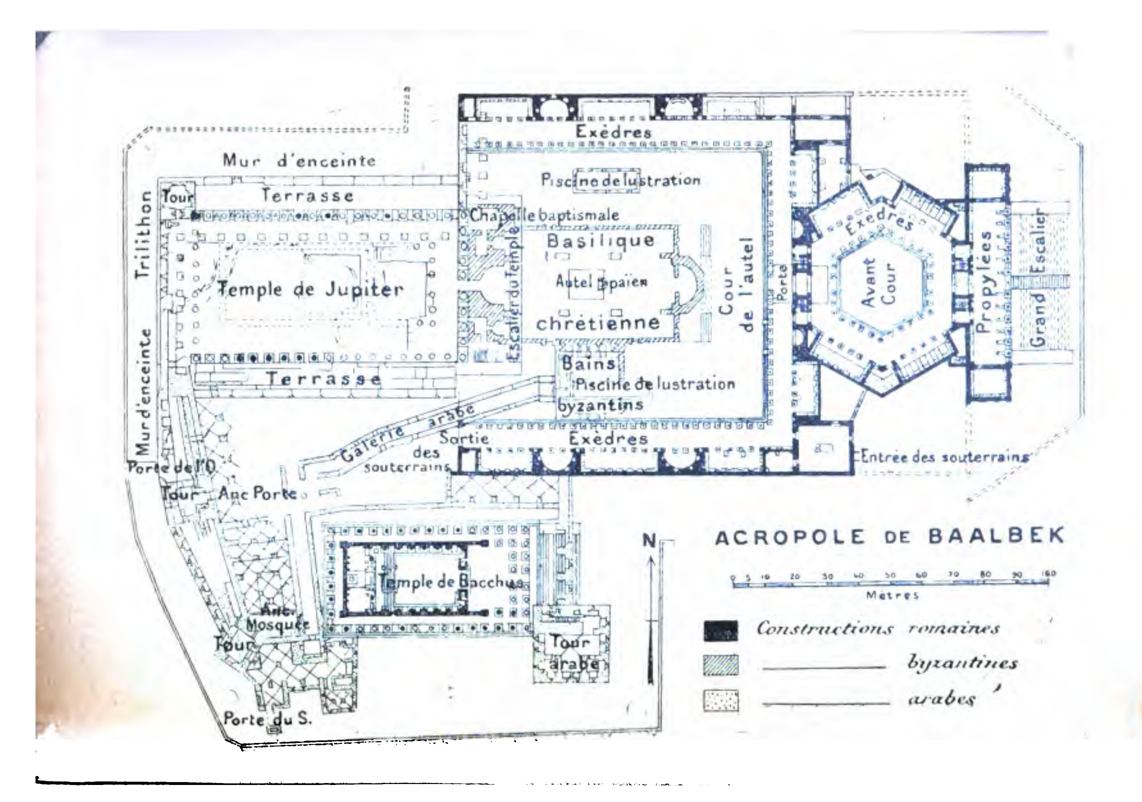
Mur d'enceinte. L'acropole est située à l'O., dans la plaine. Son enceinte, longue d'environ 300 m. et large de 180, renferme un **grand temple** devant lequel s'étendent deux vastes cours, l'une rectangulaire et l'autre hexagonale, entourées de galeries et d'exèdres. A l'entrée de ce dernier parvis s'élèvent de larges propylées, auxquelles on montait par un escalier monumental de 7 m. de hauteur et d'environ 50 m. de largeur. Au S. du grand temple, le même enclos en contient un second appelé **petit temple**, malgré ses proportions gigantesques.

Tous ces édifices reposent sur une plateforme artificielle formée par des substructions voûtées. La terrasse, qui supporte les propylées et les cours, a 7 m. 50 de hauteur au-dessus du niveau de la plaine et celle qui soutient le grand temple en a 13 m. 50.

L'enceinte n'est pas de structure homogène. Les Arabes ont converti l'acropole en forteresse et l'ont entourée d'un fossé aujourd'hui transformé en jardin. Mais on reconnaît aisément leur œuvre, non seulement par son architecture militaire, mais surtout par sa construction en blocs rapportés et irrégulièrement agencés. L'enceinte et les substructions au S., à l'E. et au N.-E. dénotent l'appareil et l'art romains. Mais au N.-O., on voit des murailles cyclopéennes formées de blocs d'une grandeur colossale, restes d'une enceinte sacrée ou *téménos*, qui avait au moins 93 m. de longueur sur 73 de largeur. La base, haute de 7 m., se compose de pierres qui ont en moyenne 9 m. de longueur, 4 de hauteur et 3 d'épaisseur. Puis vient une assise dont il ne reste plus que trois blocs gigantesques du côté occidental. L'un mesure 19 m. 52, le 2ᵉ 19 m. 45 et le 3ᵉ 19 m. 21; les trois ont plus de 4 m. de hauteur et 3 m. d'épaisseur; chacun constitue une masse de 240 mètres cubes. Sur leur surface, on remarque des trous carrés destinés à l'insertion des instruments qui ont servi à manier ces masses. On ne connaît pas de plus grosses pierres de construction et l'on ignore à quelle race il faut attribuer ce travail. Plusieurs archéologues y voient l'œuvre des Phéniciens. C'est à ces trois pierres que le grand temple dut le nom de **Trilithon**, sous lequel il est souvent désigné par les historiens romains.

Intérieur de l'acropole. Les ruines contenues dans l'enceinte ne sont pas moins dignes d'admiration.

Autrefois on pénétrait dans l'acropole à l'angle S.-E., en passant par un couloir sombre qui appartient aux substructions de la cour rectangulaire ou de l'autel. On sortait du souterrain entre le petit et le grand temple. Depuis 1900, des ingénieurs allemands ont exploré les ruines sous la direction du professeur Puchstein, grâce surtout à la munificence de l'empereur d'Allemagne. En 1905, ils ont construit un escalier de


Mur d'enceinte
Trilithon
Tour
Terrasse
Temple de Jupiter
Terrasse
Mur d'enceinte
Porte de l'O.
Tour
Anc Porte
Galerie arabe
Sortie des souterrains
Chapelle baptismale
Escalier du Temple
Exèdres
Piscine de lustration
Basilique
Autel païen
chrétienne
Bains
Piscine de lustration
byzantins
Cour de l'autel
Porte
Exèdres
Avant Cour
Exèdres
Propylées
Grand Escalier
Entrée des souterrains
Temple de Bacchus
Anc. Mosquée
Tour
Porte du S.
Tour arabe
N
ACROPOLE DE BAALBEK
0 5 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100
Mètres
Constructions romaines
byzantines
arabes

25 marches de 3 m. de largeur sur les ruines de l'escalier monumental, large d'environ 50 m., qui conduisait aux propylées. On arrive à la nouvelle entrée en traversant un beau verger.

On paie un medjidié, 4 frs 20, d'entrée par personne.

Propylées. L'escalier aboutit aux propylées, vestibule de 50 m. de longueur sur 12 de largeur. Sur le bord de cette terrasse, on observe encore les bases de 12 colonnes. Trois d'entre elles portent des inscriptions latines en mémoire d'Antonin le Pieux et de Caracalla. Des deux côtés du vestibule s'élevaient deux tours carrées. Le soubassement de celle du N. subsiste encore ; les Arabes l'ont surmontée d'une construction crénelée. A l'extérieur, la tour est ornée de pilastres à chapiteaux corinthiens, et à l'intérieur, une chambre longue de 11 m. 60 et large de 9 m. 60 est somptueusement décorée de colonnes corinthiennes, entre lesquelles sont creusées d'élégantes niches destinées à recevoir des statues.

Avant-cour. Des propylées, trois portes, dont celle du milieu était gigantesque, donnaient accès dans une cour de forme hexagonale d'un cercle inscrit de 60 m. de diam. Tout autour régnait un portique de 30 colonnes, pavé de mosaïques. Au N. et au S., s'ouvraient des exèdres, c'est-à-d., deux salles rectangulaires précédées chacune de 4 colonnes en granit rouge, et une pièce irrégulière dans l'encognure. Les Arabes ont transformé la plupart de ces pièces en ouvrage de fortification et les fenêtres en meurtrières. Le Jupiter Héliopolitanus, qu'on remarque vers l'O., provient d'un petit temple situé à l'E. de Baalbek.

Cour de l'autel. Par un grandiose portail à triple baie, dont la septentrionale seule est conservée, on pénétrait de la cour hexagonale dans la cour rectangulaire appelée la cour de l'autel. Elle mesure 135 m. de l'E. à l'O. et 113 m. du N. au S., et était entourée d'un portique de 84 colonnes. Un fût de granit rose d'Egypte, de 7 m de longueur, gît encore sur le sol, au milieu de chapiteaux corinthiens et de fragments d'entablement.

Cette cour était également bordée d'exèdres richement décorés, où les adorateurs allaient s'abriter contre le soleil ou la pluie. Au N. et au S., trois exèdres rectangulaires alternent avec deux semi-circulaires. Ces derniers ont leurs parois divisées par six pilastres corinthiens. Dans la partie inférieure, les intervalles sont garnis d'une niche. Au-dessus de chaque niche se trouve un édicule à fronton triangulaire. La niche et l'édicule étaient jadis ornés d'une statue. L'ornementation des exèdres rectangulaires est moins somptueuse. On n'y voit pas de pilastres et les niches sont remplacées par une rangée d'édicules carrés. A l'entrée des pièces semi-circulaires se dressaient deux colonnes ; les autres en avaient quatre ou six. Quelques-unes de

ces salles possèdent encore de beaux restes de moulures de leur plafond ou de leur voûte en quart de sphère. Les mieux conservées sont celles du N.-O. Le front du mur qui sépare un exèdre de l'autre est orné avec la même richesse que les pièces demi-circulaires, c'est-à-dire, qu'il porte aussi une niche surmontée d'un édicule, entre deux pilastres d'angle de retour.

A l'extrémité occidentale de la cour, un second escalier monumental en marbre à trois paliers, d'une hauteur de 6 m., montait au temple de Jupiter. Au-devant de l'escalier s'élevait l'autel des sacrifices.

Basilique. C'est ici que sous l'empereur Théodose (IVe s.) les chrétiens élevèrent une basilique, dont le sol recouvrait l'autel païen. Elle avait trois nefs supportées par des piliers plus longs que larges. A l'origine, le monument était tourné vers l'O. et les trois absides correspondantes aux nefs s'élevaient sur le premier palier et étaient bâties dans la masse des substructions de l'escalier. Le chevet du chœur s'appuyait contre le soubassement du péristyle qui entourait le temple. Plus tard, du Ve au VIe s., on a élevé une nouvelle abside à l'E., pour donner à la basilique l'orientation alors prescrite par les Constitutions apostoliques. De nouvelles portes d'entrée furent pratiquées au fond des absides, à l'O. Il faut faire remonter à cette même époque la construction de la chapelle baptismale située au N.-O., derrière l'abside latérale.

Autel des sacrifices. En fouillant le sol de la basilique, les ingénieurs ont mis au jour la moitié de l'ancien autel des sacrifices, épargnée par les chrétiens, et les gradins que montaient les prêtres lorsqu'ils allaient sacrifier à leurs divinités. Cet autel, privé de ses parois de marbre et de sa couverture de bronze, a plusieurs mètres de largeur. Au N. de l'autel, on a retrouvé une longue piscine formée de dalles de marbre où figurent en bas-relief des guirlandes, des têtes de lion et autres emblèmes ; elle servait aux lustrations. Une piscine semblable se trouvait au S. de l'autel ; mais elle a été ruinée par l'installation de bains liturgiques au IVe s.

Temple de Jupiter. Par l'imposant escalier et à travers l'abside centrale de la basilique, on arrive au grand temple périptère, dédié à Jupiter, ou mieux aux dieux d'Héliopolis. La cella, qui a complètement disparu, était entourée d'un péristyle de 19 colonnes sur chaque côté, et de 10 sur chaque front. Beaucoup d'entre elles gisent sur le sol ; mais au midi, 6 sont encore debout sur leur stylobate. Elles ont 19 m. de hauteur et 22 m. y compris la base et le superbe chapiteau corinthien. Les fûts, qui sont sans cannelures et sans rétrécissement, ont 2 m. 20 de diam. et se composent de 3 tambours reliés entre eux par des crampons de bronze. Au-dessus des chapiteaux court l'entable-

ment, dont l'architrave, la frise et la large corniche richement sculptées forment une hauteur de 5 m. 30. A la vue de ces majestueuses colonnes, on ne s'étonne plus qu'anciennement le temple du Trilithon ait passé pour l'une des merveilles du monde.

Temple de Bacchus. Ce temple, également de style corinthien, se rencontre au midi, à 50 pas du précédent, mais sur un soubassement différent et moins élevé. Parmi les monuments de l'antique Syrie, il est sans contredit un des plus beaux et des mieux conservés. La cella, dont les 4 murs se dressent encore à mi-hauteur, mesure à l'intérieur 27 m. sur 22,50. A l'extérieur, règne un péristyle de 15 colonnes de flanc et 8 de front, sur un stylobate long de 69 m. et large de 35 m. Le pronaos ou vestibule contient de plus, sur un second rang, 6 colonnes et deux autres sur les côtés, correspondant à celles des antes, ou saillies des murs de la cella ; les colonnes du pronaos seules sont cannelées. L'escalier monumental qui y monte n'est pas précédé de cour.

Le péristyle a conservé debout une rangée de 9 colonnes au N., une de 3 colonnes à l'O. et une autre de 4 au S., où depuis le tremblement de 1759, un fût composé de 3 tambours s'appuie contre le mur de la cella. Chaque colonne, y compris le chapiteau, a 14 m. 20 de hauteur, avec un diam. de 1 m. 80. Au-dessus des chapiteaux règne un riche entablement avec une double frise et une élégante corniche. A chaque colonne, l'entablement est relié au mur de la cella par une architrave de 3 m. de longueur ; l'espace carré resté libre est couvert d'immenses dalles formant des plafonds à caissons. Ces plafonds sont divisés par des figures géométriques, au centre desquelles sont sculptés avec beaucoup d'art des bustes de dieux et d'empereurs, des feuillages, des rinceaux, etc. Dans le vestibule, les jambages de la grande porte de la cella (6 m. sur 12) sont ornés à profusion et avec un art merveilleux, de bacchantes, de satyres, de génies occupés aux vendanges, etc. Au linteau de la porte se voit un aigle tenant dans ses serres un bâton et dans son bec les cordons d'une splendide guirlande, dont les extrémités sont portées par des génies.

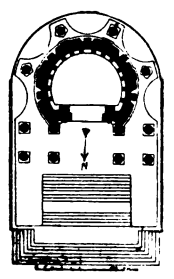
En entrant, on remarque à dr. et à g. de la porte une sorte de pylône avec des escaliers tournants. Celui du N. seul est accessible. Les parois de la nef sont ornées de colonnes engagées de pilastres cannelés surmontés d'un entablement, et de deux rangées de niches, richement décorées. La paroi septentrionale est divisée par 7 colonnes et 3 pilastres. Au milieu, la niche supérieure porte une plaque commémorative de la visite de l'empereur d'Allemagne en 1898. Un escalier de 6 marches, qui occupe toute la largeur de la salle, mène à un perron. Là, un

escalier de 7 marches placé entre deux colonnes conduit à l'*Adyton* ou sanctuaire. Les balustrades de l'escalier sont couvertes de bas-reliefs représentant Bacchus accompagné de bacchantes.

Tour arabe. Au S.-E. du temple de Bacchus, s'élève une tour arabe construite avec d'anciens matériaux. La porte est en stalactites. Des trois étages que le bastion avait originairement, il n'en reste plus que deux.

Souterrains. Dans la galerie du N. et celle du S. (*V.* p. 546) se trouve une chambre, jadis accessible du dehors. Elle est richement décorée à l'instar des exèdres supérieurs.

Temple de Vénus. A environ 300 pas de l'acropole, au milieu de maisons arabes, s'élève un temple circulaire, de style corinthien, assez bien conservé. Il était dédié à Vénus, et pendant quelque temps transformé en chapelle grecque. L'escalier y monte du N. et aboutit à 4 colonnes qui appartiennent au péristyle. Sur cette façade rectiligne s'ouvre la cella circulaire dont l'entrée est flanquée de deux colonnes ; l'une d'elles, un monolithe, est encore debout. L'intérieur est décoré de la même manière que les exèdres semi-circulaires de l'acropole. Extérieurement, 4 niches sont pratiquées dans l'épaisseur du mur ; elles sont séparées l'une de l'autre par un pilastre qui répond à une des colonnes du péristyle. La corniche, au lieu de suivre la cella par une bande circulaire comme au temple de Vesta à Rome, forme des arcs de cercle rentrants. Cette disposition est en elle-même très gracieuse ; mais elle ne rachète pas la lourdeur de l'édifice surchargé d'ornements. Ce monument appartient au IIIe s., époque de la décadence de l'art romain.



Plan du temple de Vénus.

Mosquée. Au N. du village, existe une grande mosquée construite avec des colonnes provenant probablement des propylées de l'acropole. La mosquée est ruinée et abandonnée.

Anciennes carrières. A 10 min. au S.-O. de Baalbek, du côté de la gare, on rencontre les anciennes carrières d'où ont été tirés les matériaux gigantesques de l'acropole. On y voit encore un bloc de pierre parfaitement équarri, mais qui n'a pas été entièrement détaché du sol. Il mesure 21 m. 35 de long, 4 m. 33 de haut et 4 m. de large, soit un volume de 370 m. cubes. Il a été taillé évidemment à la même époque que les trois pierres qui forment le trilithon et était destiné au même mur d'enceinte. On n'a aucune idée des moyens employés pour transporter de telles masses.

EXTRAITS DE L'ANCIEN & DU NOUVEAU TESTAMENT

Psaumes

N° 1. En arrivant à Jérusalem (Ps. CXXII, Vulgate cxxi).

Cantique des montées. De David.

1 J'ai été dans la joie quand on m'a dit :
« Allons à la maison de Jéhovah ! »
2 Nous voilà debout
A tes portes, Jérusalem !
3 Jérusalem, tu es bâtie comme une ville
Où tout se tient ensemble.
4 Là montent les tribus, les tribus de Jéhovah,
Selon la loi d'Israël,
Pour louer le nom de Jéhovah.
5 Là sont établis des sièges pour le jugement,
Les sièges de la maison de David.
6 Faites des vœux pour Jérusalem ;
Qu'ils soient heureux ceux qui t'aiment !
7 Que la paix règne dans tes murs,
La prospérité dans tes palais !
8 A cause de mes frères et de mes amis,
Je demande pour toi la paix ;
9 A cause de la maison de Jéhovah, notre Dieu,
Je désire pour toi le bonheur.

N° 2. Au départ de Jérusalem (Ps. CXXXVII, Vulgate cxxxvi).

1 Au bord des fleuves de Babylone
Nous étions assis et nous pleurions,
En nous souvenant de Sion.
2 Aux saules de ses vallées
Nous avions suspendu nos harpes.
3 Car là nos vainqueurs nous demandaient nos cantiques,
Nos oppresseurs des chants joyeux :
« Chantez-nous un cantique de Sion ! »
4 Comment chanterions-nous le cantique de Jéhovah
Sur une terre étrangère ?
5 Si jamais je t'oublie, Jérusalem,
Que ma droite oublie *de se mouvoir !*
6 Que ma langue s'attache à mon palais,
Si je cesse de penser à toi,
Si je ne mets pas Jérusalem
Au premier rang de mes joies !
7 Souviens-toi, Jéhovah, des enfants d'Edom,
Quand, au jour de Jérusalem,
Ils disaient : « Détruisez, détruisez-la
Jusqu'en ses fondements ! »
8 Fille de Babylone, vouée à la ruine,
Heureux celui qui te rendra
Le mal que tu nous as fait !
9 Heureux celui qui saisira tes petits enfants
Et les brisera contre la pierre !

Evangile selon S. Matthieu.

N° 3. Naissance de Jésus-Christ (I, 18-25).

18 Or voici de quelle manière le Christ vint au monde. Marie, sa mère,
étant fiancée à Joseph, il se trouva, avant qu'ils eussent habité ensemble,
qu'elle avait conçu par la vertu du Saint-Esprit. 19 Joseph, son mari, qui
était un homme juste, ne voulant pas la diffamer, résolut de la renvoyer
secrètement. 20 Comme il était dans cette pensée, voici qu'un ange du
Seigneur lui apparut en songe, et lui dit : « Joseph, fils de David, ne
crains point de prendre avec toi Marie ton épouse, car ce qui est formé
en elle est l'ouvrage du Saint-Esprit. 21 Et elle enfantera un fils, et tu lui
donneras le nom de Jésus ; car il sauvera son peuple de ses péchés. »
22 Or tout cela arriva afin que fût accompli ce qu'avait dit le Seigneur par
le Prophète : 23 « La Vierge concevra et enfantera un fils ; et on le nom-
mera Emmanuel, » c'est-à-dire Dieu avec nous. 24 Réveillé de son som-
meil, Joseph fit ce que l'ange du Seigneur lui avait commandé, et prit
avec lui Marie son épouse.
25 Mais il ne la connut point jusqu'à ce qu'elle enfantât son Fils pre-
mier-né, et il lui donna le nom de Jésus.

N° 4. Adoration des Mages (II, 1-12).

1 Jésus étant né à Bethléem de Judée, aux jours du roi Hérode, voilà
que des Mages arrivèrent d'Orient à Jérusalem, 2 disant : « Où est le roi
des Juifs qui vient de naître ? Car nous avons vu son étoile en Orient, et
nous sommes venus l'adorer. » 3 Ce qu'ayant appris le roi Hérode, il fut
troublé et tout Jérusalem avec lui. 4 Il assembla tous les Princes des
prêtres et les Scribes du peuple, et s'enquit d'eux où devait naître le
Christ. 5 Ils lui dirent : « A Bethléem de Judée, selon ce qui a été écrit
par le Prophète : 6 Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre
parmi les principales villes de Juda, car de toi sortira un Chef qui doit
gouverner Israël, mon peuple. » 7 Alors Hérode, ayant fait venir secrète-
ment les Mages, apprit d'eux la date précise à laquelle l'étoile leur était
apparue. 8 Et il les envoya à Bethléem, en disant : « Allez, informez-vous
exactement de l'Enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi
savoir, afin que moi aussi j'aille l'adorer. » 9 Ayant entendu les paroles
du roi, ils partirent. Et voilà que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient
allait devant eux, jusqu'à ce que, venant au-dessus du lieu où était
l'Enfant, elle s'arrêta. 10 A la vue de l'étoile, ils se réjouirent d'une grande
joie. 11 Ils entrèrent dans la maison, trouvèrent l'Enfant avec Marie, sa
mère, et, se prosternant, ils l'adorèrent ; puis, ouvrant leurs trésors, ils
lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. 12 Mais ayant
été avertis en songe de ne point retourner vers Hérode, ils regagnèrent
leur pays par un autre chemin.

N° 5. Fuite de Jésus en Egypte. — Massacre des SS. Innocents. — Retour d'Egypte (II, 13-23).

13 Après leur départ, voici qu'un ange du Seigneur apparut à Joseph
pendant son sommeil, et lui dit : « Lève-toi, prends l'Enfant et sa mère,
fuis en Egypte, et restes-y jusqu'à ce que je t'avertisse ; car Hérode va
rechercher l'Enfant pour le faire périr. » 14 Joseph se leva et, la nuit
même, prenant l'Enfant avec sa mère, il se retira en Egypte. 15 Et il y
resta jusqu'à la mort d'Hérode, afin que s'accomplit ce qu'avait dit le
Seigneur par le Prophète : « J'ai rappelé mon fils d'Egypte. »
16 Alors Hérode, voyant que les Mages s'étaient joué de lui, entra dans
une grande colère, et fit tuer tous les enfants qui étaient dans Bethléem

et dans les environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous, d'après la
date qu'il connaissait exactement par les Mages. 17 Alors fut accompli ce
qu'avait annoncé le prophète Jérémie : 18 « Une voix a été entendue dans
Rama, des plaintes et des cris lamentables : Rachel pleure ses enfants ;
et elle n'a pas voulu être consolée, parce qu'ils ne sont plus. »
19 Hérode étant mort, voici qu'un ange du Seigneur apparut en songe
à Joseph dans la terre d'Egypte, 20 et lui dit : « Lève-toi, prends l'Enfant
et sa mère, et va dans la terre d'Israël, car ceux qui en voulaient à la vie
de l'Enfant sont morts. » 21 Joseph s'étant levé, prit l'Enfant et sa mère,
et vint dans la terre d'Israël. 22 Mais, apprenant qu'Archélaüs régnait en
Judée à la place d'Hérode, son père, il n'osa y aller, et, ayant été averti
en songe, il se retira dans la Galilée 23 et vint habiter une ville nommée
Nazareth, afin que s'accomplît ce qu'avaient dit les Prophètes : « il sera
appelé Nazaréen. »

N° 6. Baptême de Jésus-Christ (III, 1-17).

1 En ces jours-là parut Jean-Baptiste, prêchant dans le désert de Judée,
2 et disant : « Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche. »
3 C'est lui qui a été annoncé par le prophète Isaïe, disant : « Une voix
a retenti au désert : Préparez le chemin du Seigneur, aplanissez ses sen-
tiers. » 4 Or Jean avait un vêtement de poil de chameau, et autour de ses
reins une ceinture de cuir, et il se nourrissait de sauterelles et de miel
sauvage. 5 Alors venaient à lui les habitants de Jérusalem, de toute la
Judée, et de tout le pays qui avoisine le Jourdain. 6 Et, confessant leurs
péchés, ils se faisaient baptiser par lui dans le Jourdain.
7 Voyant un grand nombre de Pharisiens et de Sadducéens venir à son
baptême, il leur dit : « Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère
qui vient ? 8 Faites donc de dignes fruits de pénitence. 9 Et n'essayez pas
de dire en vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père ; car je vous
dis que de ces pierres mêmes Dieu peut faire naître des enfants à Abra-
ham. 10 Déjà la cognée est à la racine des arbres : tout arbre donc qui ne
porte pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu. 11 Moi, je vous baptise
dans l'eau pour la pénitence ; mais celui qui doit venir après moi est
plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de porter sa chaussure ;
il vous baptisera dans l'Esprit-Saint et dans le feu. 12 Sa main tient le
van ; il nettoiera son aire, il amassera son froment dans le grenier, et il
brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteint point. »
13 Alors Jésus, venant de Galilée, alla trouver Jean au Jourdain pour
être baptisé par lui. 14 Jean s'en défendait en disant : « C'est moi qui
dois être baptisé par vous, et vous venez à moi ! » 15 Jésus lui répondit :
« Laissez faire maintenant, car il convient que nous accomplissions ainsi
toute justice. » Alors Jean le laissa faire. 16 Jésus ayant été baptisé
sortit aussitôt de l'eau, et voilà que les cieux lui furent ouverts, et il vit
l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe et venir sur lui. 17 Et du
ciel une voix disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis
mes complaisances. »

N° 7. Les huit Béatitudes (V, 1-13).

1 Jésus, voyant cette foule, gravit la montagne, et lorsqu'il se fut assis,
ses disciples s'approchèrent de lui. 2 Alors, ouvrant sa bouche, il se mit à
les enseigner, en disant :
3 Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux !
4 Heureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre !
5 Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés !
6 Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassa-
siés !
7 Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde !
8 Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu !
9 Heureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu !

10 Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux !

11 Heureux serez-vous, lorsqu'on vous insultera, qu'on vous persécutera, et qu'on dira faussement toute sorte de mal contre vous, à cause de moi. 12 Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, car votre récompense est grande dans les cieux : c'est ainsi qu'ils ont persécuté les Prophètes qui ont été avant vous.

N° 8. Jésus guérit un lépreux (VIII, 1-4).

1 Jésus étant descendu de la montagne, une grande multitude le suivit. 2 Et un lépreux s'étant approché, se prosterna devant lui, en disant : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. » 3 Jésus étendit la main, le toucha et dit : « Je le veux, sois guéri. » Et à l'instant sa lèpre fut guérie. 4 Alors Jésus lui dit : « Garde-toi d'en parler à personne ; mais va te montrer au prêtre, et offre le don prescrit par Moïse pour attester au peuple ta guérison. »

N° 9. Jésus guérit le serviteur du Centurion (VIII, 5-13).

5 Comme Jésus entrait dans Capharnaüm, un centurion l'aborda 6 et lui fit cette prière : « Seigneur, mon serviteur est couché dans ma maison, frappé de paralysie, et il souffre cruellement. » 7 Jésus lui dit : « J'irai et je le guérirai. — 8 Seigneur, répondit le centurion, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit ; mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. 9 Car moi qui suis soumis à des supérieurs, j'ai des soldats sous mes ordres, et je dis à l'un : Va, et il va ; et à un autre : Viens, et il vient ; et à mon serviteur : Fais cela, et il le fait. » 10 En entendant ces paroles, Jésus fut dans l'admiration, et dit à ceux qui le suivaient : « Je vous le dis en vérité, dans Israël même je n'ai pas trouvé une si grande foi. 11 C'est pourquoi je vous dis que beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident et auront place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux, 12 tandis que les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures : c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. » 13 Alors Jésus dit au centurion : « Va, et qu'il te soit fait selon ta foi ; » et à l'heure même son serviteur fut guéri.

N° 10. Jésus guérit la belle-mère de S. Pierre (VIII, 14).

14 Jésus vint ensuite dans la maison de Pierre, et il y trouva sa belle-mère qui était au lit, tourmentée par la fièvre. 15 Il lui toucha la main, et la fièvre la quitta ; aussitôt elle se leva, et se mit à le servir.

N° 11. Tempête apaisée (VIII, 23-27).

23 Il entra alors dans la barque, suivi de ses disciples. 24 Et voilà qu'une grande agitation se fit dans la mer, de sorte que les flots couvraient la barque : lui, cependant, dormait. 25 Ses disciples venant à lui l'éveillèrent et lui dirent : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! » 26 Jésus leur dit : « Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ? » Alors il se leva, commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. 27 Et saisis d'admiration, tous disaient : « Quel est celui-ci, que les vents et la mer lui obéissent ? »

N° 12. Malédictions contre Corozaïn, Bethsaïda et Capharnaüm (XI, 20-24).

20 Alors Jésus se mit à reprocher aux villes où il avait opéré le plus grand nombre de ses miracles, de n'avoir pas fait pénitence. 21 « Malheur à toi, Corozaïn ? Malheur à toi, Bethsaïde ! Car si les miracles qui ont

été faits au milieu de vous, avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence sous le cilice et la cendre.
22 Oui, je vous le dis, il y aura, au jour du jugement, moins de rigueur
pour Tyr et pour Sidon, que pour vous. 23 Et toi, Capharnaüm, vas-tu
t'élever jusqu'au ciel ? Non, tu seras abaissée jusqu'aux enfers ; car si les miracles qui ont été faits dans tes murs, avaient été faits dans Sodome,
elle serait restée debout jusqu'à ce jour. 24 Oui, je te le dis, il y aura,
au jour du jugement, moins de rigueur pour Sodome que pour toi. »

N° 13. Le champ des épis (XII, 1-8).

1 En ce temps-là, Jésus traversait des champs de blé un jour de sabbat, et ses disciples, ayant faim, se mirent à cueillir des épis et à les manger.
2 Les Pharisiens, voyant cela, lui dirent : « Vos disciples font une chose qu'il n'est pas permis de faire pendant le sabbat. » 3 Mais il leur répon-
dit : « N'avez-vous pas lu ce que fit David, lorsqu'il eut faim, lui et ceux
qui étaient avec lui : 4 comment il entra dans la maison de Dieu et man-
gea les pains de proposition, qu'il ne lui était pas permis de manger, non
plus qu'à ceux qui étaient avec lui, mais aux prêtres seuls ? 5 Ou n'avez-
vous pas lu dans la Loi que, le jour du sabbat, les prêtres violent le sabbat
dans le temple sans commettre de péché ? 6 Or, je vous dis qu'il y a ici
quelqu'un plus grand que le temple. 7 Si vous compreniez cette parole :
« Je veux la miséricorde, et non le sacrifice, » vous n'auriez jamais con-
damné des innocents. 8 Car le Fils de l'homme est maître [même] du
sabbat. »

N° 14. Jésus monte dans une barque et parle en paraboles (XIII, 1-9).

1 Ce jour-là, Jésus sortit de la maison et s'assit au bord de la mer. 2 Une
grande foule s'étant assemblée autour de lui, il monta dans une barque, où il s'assit, tandis que la foule se tenait sur le rivage ; 3 et il leur dit
beaucoup de choses en paraboles : — « Le semeur sortit pour semer. 4 Et
pendant qu'il semait, des grains tombèrent le long du chemin, et les oiseaux du ciel vinrent et les mangèrent. 5 D'autres grains tombèrent sur
un sol pierreux, où ils n'avaient pas beaucoup de terre, et ils levèrent aussitôt, parce que la terre était peu profonde. 6 Mais le soleil s'étant
levé, la plante, frappée de ses feux et n'ayant pas de racine, sécha.
7 D'autres tombèrent parmi les épines, et les épines crûrent et les étouf-
fèrent. 8 D'autres tombèrent dans la bonne terre, et ils produisirent des
fruits, les uns cent pour un, les autres soixante, les autres trente. 9 Que
celui qui a des oreilles pour entendre, entende ! »

N° 15. Jésus marche sur les eaux (XIV, 22-33).

22 Aussitôt après, Jésus obligea ses disciples à monter dans la barque et à passer avant lui sur le bord opposé du lac, pendant qu'il renverrait
la foule. 23 Quand il l'eut renvoyée, il gravit la montagne pour prier à
l'écart ; et, le soir étant venu, il était là seul. 24 Cependant la barque.
déjà au milieu de la mer, était battue par les flots, car le vent était con-
traire. 25 A la quatrième veille de la nuit, *Jésus* alla vers ses disciples.
en marchant sur la mer. 26 Eux, le voyant marcher sur la mer, furent troublés, et dirent : « C'est un fantôme, » et ils poussèrent des cris de
frayeur. 27 Jésus leur dit aussitôt : « Ayez confiance, c'est moi, ne craignez point. » 28 Pierre prenant la parole : « Seigneur, dit-il, si c'est vous.
ordonnez que j'aille à vous sur les eaux. » 29 Il lui dit : « Viens ; » et
Pierre étant sorti de la barque marchait sur les eaux pour aller à Jésus.
30 Mais voyant la violence du vent, il eut peur, et comme il commençait
à enfoncer, il s'écria : « Seigneur, sauvez-moi ! » 31 Aussitôt Jésus éten-
dant la main le saisit et lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu
douté ? » 32 Et lorsqu'ils furent montés dans la barque, le vent s'apaisa.

33 Alors ceux qui étaient dans la barque, s'approchant de lui, l'adorèrent
en disant : « Vous êtes vraiment le Fils de Dieu. »

N° 16. La deuxième multiplication des pains (XV, 29-39).

29 Jésus quitta ces lieux et vint près de la mer de Galilée. Ayant gravi
la montagne, il s'y assit. 30 Et de grandes troupes de gens s'approchèrent
de lui, ayant avec eux des muets, des aveugles, des boiteux, des estropiés
et beaucoup d'autres malades. Ils les mirent à ses pieds, et il les guérit ;
31 de sorte que la multitude était dans l'admiration, en voyant les muets
parler, les boiteux marcher, les aveugles voir, et elle glorifiait le Dieu
d'Israël.
32 Cependant Jésus, ayant appelé ses disciples, leur dit : « J'ai compas-
sion de cette foule ; car voilà déjà trois jours qu'ils sont près de moi, et
ils n'ont rien à manger. Je ne veux pas les renvoyer à jeun, de peur que
les forces ne leur manquent en chemin. » 33 Les disciples lui dirent :
« Où trouver dans un désert assez de pains pour rassasier une si grande
foule ? » 34 Jésus leur demanda : « Combien avez-vous de pains ? » « Sept,
lui dirent-ils, et quelques petits poissons. » 35 Alors il fit asseoir la foule
par terre, 36 prit les sept pains et les poissons, et, ayant rendu grâces, il
les rompit et les donna à ses disciples, qui les distribuèrent au peuple.
37 Tous mangèrent et furent rassasiés, et des morceaux qui restaient, on
emporta sept corbeilles pleines. 38 Or le nombre de ceux qui avaient
mangé s'élevait à quatre mille, sans compter les femmes et les enfants.
39 Après avoir renvoyé le peuple, Jésus monta dans la barque et vint
dans le pays de Magédan.

N° 17. Le statère dans la bouche d'un poisson (XVII, 23-26).

23 Lorsqu'ils furent de retour à Capharnaüm, ceux qui recueillaient le
didrachme s'approchèrent de Pierre et lui dirent : « Votre Maître ne
paie-t-il pas le didrachme ? — 24 Il le paie, » dit Pierre. Et comme ils
entraient dans la maison, Jésus, le prévenant, lui dit : « Que t'en semble,
Simon, de qui les rois de la terre perçoivent-ils des tributs ou le cens ?
De leurs fils, ou des étrangers ? » 25 Pierre répondit : « Des étrangers. —
Les fils, lui dit Jésus, en sont donc exempts. 26 Mais, pour ne pas les
scandaliser, va à la mer, jette l'hameçon, et le premier poisson qui mon-
tera, tire-le *sur le rivage ;* puis, ouvrant sa bouche, tu y trouveras un
statère. Prends-le et donne-le leur pour moi et pour toi. »

N° 18. Haceldama (XXVII, 3-10).

3 Judas, qui l'avait livré, voyant qu'il était condamné, fut touché de
repentir, et rapporta les trente pièces d'argent aux Princes des prêtres et
aux Anciens, 4 disant : « J'ai péché en livrant le sang innocent. » Ils
répondirent : « Que nous importe ? Cela te regarde. » 5 Alors, ayant jeté
l'argent dans le temple, il se retira et alla se pendre. 6 Mais les Princes
des prêtres ramassèrent l'argent et dirent : « Il n'est pas permis de le
mettre dans le trésor sacré, puisque c'est le prix du sang. » 7 Et, après
s'être consultés entre eux, ils achetèrent avec cet argent le champ du
Potier pour la sépulture des étrangers. 8 C'est pourquoi ce champ est
encore aujourd'hui appelé Haceldama, c'est-à-dire champ du sang. 9 Alors
fut accomplie la parole du prophète Jérémie : « Ils ont reçu trente
pièces d'argent, prix de celui dont les enfants d'Israël ont estimé la
valeur ; 10 et ils les ont données pour le champ du Potier, comme le
Seigneur me l'a ordonné. »

N° 19. La pierre de l'Ange et les trois Marie (XXVIII, 1-10).

1 Après le sabbat, dès l'aube du premier jour de la semaine, Marie-
Madeleine et l'autre Marie allèrent visiter le sépulcre. 2 Et voilà qu'il se

fit un grand tremblement de terre ; car un ange du Seigneur, étant des-
cendu du ciel, vint rouler la pierre, et s'assit dessus. 3 Son visage brillait
comme l'éclair, et son vêtement était blanc comme la neige. 4 Les gardes
furent frappés d'épouvante, et devinrent comme morts. 5 Et l'ange,
s'adressant aux femmes, dit : « Vous, ne craignez pas ; car je sais que
vous cherchez Jésus qui a été crucifié. 6 Il n'est point ici ; il est ressus-
cité comme il l'avait dit. Venez, et voyez le lieu où le Seigneur avait été
mis ; 7 et hâtez-vous d'aller dire à ses disciples qu'il est ressuscité des
morts. Voici qu'il vous précède en Galilée ; là, vous le verrez ; je vous
l'ai dit. » 8 Aussitôt elles sortirent du sépulcre avec crainte et grande
joie, et elles coururent porter la nouvelle aux disciples. 9 Et voilà que
Jésus se présenta devant elles et leur dit : « Salut ! » Elles s'approchèrent,
et embrassèrent ses pieds, se prosternant devant lui. 10 Alors Jésus leur
dit : « Ne craignez point ; allez dire à mes frères de se rendre en Galilée :
c'est là qu'ils me verront. »

Evangile selon S. Marc.

N° 20. Baptême de Jésus (I, 4-11).

4 Jean parut, baptisant dans le désert, et prêchant le baptême de péni-
tence pour la rémission des péchés. 5 Tout le pays de Judée et tous les
habitants de Jérusalem venaient à lui, et, confessant leurs péchés, ils
recevaient de lui le baptême dans le fleuve du Jourdain. 6 Or, Jean était
vêtu de poils de chameau ; il avait autour de ses reins une ceinture de
cuir, et se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage. Et il prêchait
ainsi : 7 « Il vient après moi, celui qui est plus puissant que moi, et je
ne suis pas digne de délier, en me baissant, les cordons de sa chaus-
sure. 8 Moi, je vous ai baptisés dans l'eau, mais lui vous baptisera dans le
Saint-Esprit. »
9 Or il arriva en ces jours-là que Jésus vint de Nazareth, ville de Gali-
lée, et il fut baptisé par Jean dans le Jourdain. 10 Et, comme il sortait
de l'eau, il vit les cieux s'ouvrir, et l'Esprit-*Saint* descendre sur lui
comme une colombe, et s'y reposer. 11 Et du ciel une voix se fit entendre :
« Tu es mon Fils bien-aimé, en toi j'ai mis mes complaisances. »

N° 21. Guérison d'un paralytique à Capharnaüm (II, 1-12.

1 Quelques jours après, Jésus revint à Capharnaüm. 2 Lorsqu'on sut qu'il
était dans la maison, il s'y assembla un si grand nombre de personnes,
que l'espace même qui était devant la porte ne suffisait plus ; et il leur
prêchait la parole. 3 Alors on lui amena un paralytique porté par quatre
hommes. 4 Et, comme ils ne pouvaient le lui présenter à cause de la
foule, ils découvrirent le toit à l'endroit où il était, et par l'ouverture ils
descendirent le lit où gisait le paralytique. 5 Jésus, voyant leur foi, dit
au paralytique : « Mon fils, tes péchés te sont remis. » 6 Or il y avait là
quelques Scribes assis, qui pensaient dans leur cœur : 7 « Comment cet
homme parle-t-il ainsi ? Il blasphème. Qui peut remettre les péchés, que
Dieu seul ? » 8 Jésus, ayant aussitôt connu par son esprit ce qu'ils pen-
saient en eux-mêmes, leur dit : « Pourquoi avez-vous de telles pensées
dans vos cœurs ? 9 Lequel est le plus facile de dire au paralytique : Tes
péchés te sont remis, ou de lui dire : Lève-toi, prends ton lit et marche ?
10 Mais afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le
pouvoir de remettre les péchés, 11 je te le commande, dit-il au paraly-
tique, lève-toi, prends ton lit, et va dans ta maison. » 12 Et à l'instant
celui-ci se leva, prit son lit, et sortit en présence de tous, de sorte que
tout le peuple était dans l'admiration et rendait gloire à Dieu, en disant :
« Jamais nous n'avons rien vu de semblable. »

Nº 22. Guérison de la fille de la Chananéenne (VII, 24-30).

24 Il partit ensuite de ce lieu, et s'en alla vers les confins de Tyr et de
Sidon. Et étant entré dans une maison, il désirait que personne ne le sût,
mais il ne put demeurer caché. 25 Car une femme, dont la fille était pos-
sédée d'un esprit impur, n'eut pas plus tôt entendu parler de lui, qu'elle
vint se jeter à ses pieds. 26 Cette femme était païenne, syro-phénicienne
de nation ; elle le pria de chasser le démon hors de sa fille. 27 Il lui dit :
« Laissez d'abord les enfants se rassasier, car il n'est pas bien de prendre
le pain des enfants et de le jeter aux chiens. — 28 Il est vrai, Seigneur,
répondit-elle ; mais les petits chiens mangent sous la table les miettes
des enfants. » 29 Alors il lui dit : « A cause de cette parole, allez, le démon
est sorti de votre fille. » 30 Etant retournée à sa maison, elle trouva sa
fille couchée sur son lit ; le démon l'avait quittée.

Nº 22 *bis*. Jésus à Dalmanutha. — Le levain des Pharisiens et d'Hérode (VIII, 10-15).

10 Il monta aussitôt dans la barque avec ses disciples, et vint dans le
pays de Dalmanutha. 11 Survinrent les Pharisiens, qui commencèrent à
discuter avec lui, lui demandant, pour l'éprouver, un signe du ciel.
12 Jésus ayant poussé un soupir dans son esprit, dit : « Pourquoi cette
génération demande-t-elle un signe ? Je vous le dis en vérité, il ne sera
point donné de signe à cette génération. » 13 Et les laissant, il remonta
dans la barque et passa à l'autre bord.
14 Or *les disciples* avaient oublié de prendre des pains ; ils n'en avaient
qu'un seul avec eux dans la barque. 15 Jésus leur donna cet avertisse-
ment : « Gardez-vous avec soin du levain des Pharisiens et du levain
d'Hérode. »

Nº 23. Guérison de l'aveugle à Bethsaïda (VIII, 22-26).

22 Ils arrivèrent à Bethsaïde, et on lui amena un aveugle qu'on le pria
de toucher. 23 Prenant la main de l'aveugle, Jésus le conduisit hors du
bourg, lui mit de sa salive sur les yeux, et, lui ayant imposé les mains,
lui demanda s'il voyait quelque chose. 24 L'aveugle leva les yeux et dit :
« Je vois des hommes qui marchent, semblables à des arbres. » 25 Jésus
lui mit de nouveau les mains sur les yeux, et il commença à voir et il
fut si bien guéri, qu'il voyait distinctement toutes choses. 26 Alors Jésus
le renvoya dans sa maison, en disant : « Va dans ta maison, et si tu
entres dans le bourg, ne parle de ceci à personne. »

Nº 24. Transfiguration de N.-S. (IX, 1-9).

1 Six jours après, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et les con-
duisit seuls, à l'écart, sur une haute montagne, et il fut transfiguré
devant eux. 2 Ses vêtements devinrent étincelants de blancheur, comme
de la neige, et tels qu'aucun foulon sur la terre ne saurait blanchir
ainsi. 3 Puis Elie et Moïse leur apparurent, conversant avec Jésus.
4 Pierre, prenant la parole, dit à Jésus : « Maître, il nous est bon d'être
ici ; dressons trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour
Elie. » 5 Il ne savait ce qu'il disait, l'effroi les ayant saisis. 6 Et une nuée
les couvrit de son ombre, et de la nuée sortit une voix : « Celui-ci est
mon Fils bien-aimé ; écoutez-le. » 7 Aussitôt, regardant tout autour, ils
ne virent plus personne, si ce n'est Jésus, seul avec eux. 8 Comme ils
descendaient de la montagne, il leur défendit de raconter à personne ce
qu'ils avaient vu, jusqu'à ce que le Fils de l'homme fût ressuscité des
morts. 9 Et ils retinrent cette parole, tout en se demandant entre eux
ce que signifiait ce mot : « être ressuscité des morts. »

N° 25. Guérison d'un possédé (IX, 13-28).

13 Etant retourné vers ses disciples, il vit une grande foule autour
d'eux, et des Scribes qui discutaient avec eux. 14 Toute la foule fut sur-
prise de voir Jésus, et elle accourut pour le saluer. 15 Il leur demanda :
« Sur quoi discutez-vous entre vous ? » 16 Un homme de la foule lui
répondit : « Maître, je vous ai amené mon fils, qui est possédé d'un
esprit muet. 17 Partout où l'esprit s'empare de lui, il le jette contre terre,
et l'*enfant* écume et grince des dents et il se dessèche ; j'ai prié vos dis-
ciples de le chasser, et ils ne l'ont pu. — 18 O race incrédule, leur dit
Jésus, jusques à quand serai-je avec vous ? Jusques à quand vous sup-
porterai-je ? Amenez-le moi. » 19 On le lui amena. Et sitôt que l'enfant vit
Jésus, l'esprit l'agita avec violence ; il tomba par terre et se roulait en
écumant. 20 Jésus demanda au père de l'enfant : « Combien y a-t-il de
temps que cela lui arrive ? — Depuis son enfance, répondit-il. 21 Souvent
l'esprit l'a jeté dans le feu et dans l'eau pour le faire périr ; si vous pou-
vez quelque chose, ayez pitié de nous et nous secourez. » 22 Jésus lui
dit : « Si tu peux croire, tout est possible à celui qui croit. » 23 Aussitôt
le père de l'enfant s'écria, disant avec larmes : « Je crois, Seigneur.
Venez au secours de mon incrédulité. » 24 Jésus, voyant le peuple accou-
rir en foule, menaça l'esprit impur, en disant : « Esprit sourd et muet,
je te le commande, sors de cet enfant, et ne rentre plus en lui. »
25 Alors, ayant poussé un grand cri, et l'ayant agité avec violence, il sor-
tit, et l'enfant devint comme un cadavre, au point que plusieurs disaient :
« Il est mort. » 26 Mais Jésus, l'ayant pris par la main, le fit lever, et il
se tint debout.
27 Lorsqu'il fut entré dans la maison, ses disciples lui demandèrent :
« Pourquoi n'avons-nous pu chasser cet esprit ? » 28 Il leur dit : « Cette
sorte de démon ne peut être chassée que par la prière et le jeûne. »

N° 26. Le denier de la veuve (XII, 41-44).

41 S'étant assis vis-à-vis du tronc, Jésus considérait comment le peuple
y jetait de l'argent ; plusieurs riches y mettaient beaucoup. 42 Une pauvre
veuve étant venue, elle y mit deux petites pièces, valant ensemble le
quart d'un as. 43 Alors Jésus, appelant ses disciples, leur dit : « Je vous
le dis en vérité, cette pauvre veuve a donné plus que tous ceux qui ont
mis dans le tronc. 44 Car tous ont mis de leur superflu, mais cette femme
a donné de son nécessaire, tout ce qu'elle possédait, tout ce qu'elle avait
pour vivre. »

N° 27. Jésus chez Simon le lépreux à Béthanie (XIV, 1-9).

1 La Pâque et les Azymes devaient avoir lieu deux jours après ; et les
Princes des prêtres et les Scribes cherchaient les moyens de se saisir
de Jésus par ruse, et de le faire mourir. 2 Car ils disaient : « Que ce ne soit
pas pendant la fête, de peur qu'il n'y ait du tumulte parmi le peuple. »
3 Comme Jésus était à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux,
une femme entra pendant qu'il se trouvait à table. Elle tenait un vase
d'albâtre plein d'un parfum de nard pur de grand prix ; et ayant rompu
le vase, elle répandit le parfum sur sa tête. 4 Plusieurs de ceux qui étaient
là en témoignèrent entre eux leur mécontentement : « Pourquoi perdre
ainsi ce parfum ? 5 On aurait pu le vendre plus de trois cents deniers, et
les donner aux pauvres. » Et ils se fâchaient contre elle. 6 Mais Jésus
dit : « Laissez-la ; pourquoi lui faites-vous de la peine ? C'est une bonne
action qu'elle a faite à mon égard. 7 Car vous aurez toujours des pauvres
avec vous, et toutes les fois que vous voudrez, vous pourrez leur faire
du bien ; mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. 8 Cette femme a fait
ce qu'elle a pu ; elle a d'avance embaumé mon corps pour la sépulture.
9 Je vous le dis en vérité, partout où sera prêché l'Evangile, dans le

monde entier, on racontera aussi ce qu'elle a fait, pour glorifier ma
mémoire. »

Nº 28. Agonie de Jésus au jardin de Gethsémani (XIV, 32-42).

32 Ils arrivèrent en un lieu appelé Gethsémani, et il dit à ses disciples :
« Asseyez-vous ici pendant que je prierai. » 33 Et ayant pris avec lui
Pierre, Jacques et Jean, il commença à sentir de la frayeur et de l'abat-
tement. 34 Et il leur dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ; restez ici
et veillez. »
35 S'étant un peu avancé, il se jeta contre terre ; et il priait que cette
heure, s'il se pouvait, s'éloignât de lui. 36 Et il disait : « Abba, Père, tout
vous est possible, éloignez de moi ce calice ; cependant, que votre volonté
soit faite, et non pas la mienne. » 37 Il vint *ensuite à ses disciples*, et,
les trouvant endormis, il dit à Pierre : « Simon, tu dors ! Tu n'as pu
veiller une heure ! 38 Veillez et priez, de peur que vous ne tombiez en
tentation. L'esprit est prompt, mais la chair est faible. » 39 Il s'éloigna
de nouveau, et fit la même prière. 40 Etant revenu, il les trouva encore
endormis ; car leurs yeux étaient appesantis, et ils ne savaient que lui
répondre. 41 Il revint une troisième fois, et leur dit : « Dormez mainte-
nant, et reposez-vous. — C'est assez ! L'heure est venue ; voici que le Fils
de l'homme est livré aux mains des pécheurs. 42 Levez-vous, allons ;
celui qui doit me trahir est près d'ici. »

Nº 29. Trahison de Judas (XIV, 43-50).

43 Au même moment, comme il parlait encore, arriva Judas Iscariote,
l'un des Douze, et avec lui une grande troupe armée d'épées et de bâtons,
envoyée par les Princes des prêtres, par les Scribes et par les Anciens.
44 Le traître leur avait donné ce signe : « Celui que je baiserai, c'est lui,
saisissez-le, et emmenez-le sûrement. » 45 Dès qu'il fut arrivé, il s'appro-
cha de Jésus, disant : « Salut, Maître ; » et il le baisa. 46 Alors ils jetèrent
les mains sur lui, et l'arrêtèrent. 47 Un de ceux qui étaient là, tirant
l'épée, en frappa le serviteur du grand prêtre, et il lui coupa l'oreille.
48 Jésus, prenant la parole, leur dit : « Vous êtes venus, comme à un
brigand, avec des épées et des bâtons pour me prendre. 49 Tous les jours
j'étais assis parmi vous, enseignant dans le temple, et vous ne m'avez
pas arrêté ; mais *c'est* afin que les Ecritures s'accomplissent. » 50 Alors
tous ses disciples l'abandonnèrent et prirent la fuite.

Nº 30. Résurrection de Jésus et son apparition à Marie-Madeleine (XVI, 1-13).

1 Lorsque le sabbat fut passé, Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques,
et Salomé achetèrent des aromates, afin d'aller embaumer Jésus. 2 Et, le
premier jour de la semaine, de grand matin, elles arrivèrent au sépulcre,
au moment où le soleil venait de se lever. 3 Elles se disaient entre elles :
« Qui nous ôtera la pierre qui ferme l'entrée du sépulcre ? » 4 Et, levant
les yeux, elles aperçurent que la pierre avait été ôtée ; car elle était fort
grande. 5 Elles entrèrent dans le sépulcre, et virent un jeune homme
assis à droite, vêtu d'une robe blanche, et elles furent saisies de frayeur.
6 Il leur dit : « Ne vous effrayez pas ; vous cherchez Jésus de Nazareth,
qui a été crucifié : il est ressuscité, il n'est point ici ; voici le lieu où on
l'avait mis. 7 Mais allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il vous précède
en Galilée ; c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit. » 8 Sortant
aussitôt du sépulcre, elles s'enfuirent, car le tremblement et la stupeur
les avaient saisies ; et elles ne dirent rien à personne, à cause de leur
effroi.
9 Jésus étant ressuscité le matin du premier jour de la semaine, il
apparut d'abord à Marie-Madeleine, de laquelle il avait chassé sept
démons ; 10 et elle alla l'annoncer à ceux qui avaient été avec lui, et qui

s'affligeaient et pleuraient. 11 Quand ils entendirent qu'il vivait et qu'elle
l'avait vu, ils ne la crurent point. 12 Ensuite Jésus se montra en chemin
sous une autre forme à deux d'entre eux qui allaient à la campagne.
13 Ceux-ci revinrent l'annoncer aux autres *disciples*, qui ne les crurent
pas non plus.

Evangile selon S. Luc.

Nº 31. Gabriel promet un fils à Zacharie (I, 5-25).

5 Aux jours d'Hérode, roi de Judée, il y avait un prêtre nommé
Zacharie, de la classe d'Abia ; et sa femme, qui était une des filles d'Aa-
ron, s'appelait Elisabèth. 6 Tous deux étaient justes devant Dieu, marchant
dans tous les commandements et ordonnances du Seigneur, d'une
manière irréprochable. 7 Ils n'avaient pas d'enfants, parce qu'Elisabeth
était stérile, et ils étaient l'un et l'autre avancés en âge.
8 Or, pendant que Zacharie s'acquittait devant Dieu des fonctions sacer-
dotales dans l'ordre de sa classe, 9 il fut désigné par le sort, selon la
coutume observée entre les prêtres, pour entrer dans le sanctuaire du
Seigneur et y offrir l'encens. 10 Et toute la multitude du peuple était
dehors en prière à l'heure de l'encens. 11 Et un ange du Seigneur lui
apparut, debout à droite de l'autel de l'encens. 12 Zacharie, en le voyant,
fut troublé, et la crainte le saisit. 13 Mais l'ange lui dit : « Ne crains
point, Zacharie, car ta prière a été exaucée ; ta femme Elisabeth te
donnera un fils que tu appelleras Jean. 14 Il sera pour toi un sujet de joie
et d'allégresse, et beaucoup se réjouiront de sa naissance ; 15 car il sera
grand devant le Seigneur. Il ne boira ni vin, ni rien qui enivre, et il
sera rempli de l'Esprit-Saint dès le sein de sa mère. 16 Il convertira
beaucoup d'enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu ; 17 et lui-même mar-
chera devant lui dans l'esprit et la puissance d'Elie, pour ramener les
cœurs des pères vers les enfants, et les incrédules à la sagesse des
justes, afin de préparer au Seigneur un peuple parfait. » 18 Zacharie dit
à l'ange : « A quoi reconnaîtrai-je *la vérité* de ces paroles ? Car je suis
vieux, et ma femme est avancée en âge. » 19 L'ange lui répondit : « Je
suis Gabriel, qui me tiens devant Dieu ; j'ai été envoyé pour te parler et
t'annoncer cette heureuse nouvelle. 20 Et voici que tu seras muet et ne
pourras parler qu'au jour où ces choses arriveront, parce que tu n'as pas
cru à mes paroles, qui s'accompliront en leur temps. » 21 Cependant le
peuple attendait Zacharie, et s'étonnait qu'il demeurât si longtemps dans
le sanctuaire. 22 Lorsqu'il sortit, il ne pouvait leur parler, et ils comprirent
qu'il avait eu une vision dans le sanctuaire, ce qu'il leur faisait entendre
par signes ; et il resta muet.
23 Quand les jours de son ministère furent accomplis, il s'en alla en sa
maison. 24 Quelque temps après, Elisabeth, sa femme, conçut, et elle se
tint cachée pendant cinq mois, disant : 25 « C'est une grâce que le Sei-
gneur m'a faite, au jour où il m'a regardée pour ôter mon opprobre
parmi les hommes. »

Nº 32. Annonciation (I, 26-38).

26 Au sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville
le Galilée appelée Nazareth, 27 auprès d'une vierge qui était fiancée à un
omme de la maison de David, nommé Joseph, et le nom de la vierge
tait Marie. 28 L'ange étant entré où elle était, lui dit : « Je vous salue,
leine de grâce ; le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes
es femmes. » 29 Marie fut troublée de ces paroles, et elle se demandait
e que pouvait signifier cette salutation. 30 L'ange lui dit : « Ne craignez
oint, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. 31 Voici que vous
oncevrez en votre sein, et vous enfanterez un fils, et vous lui donnerez

le nom de Jésus. 32 Il sera grand ; on l'appellera Fils du Très-Haut ; le
Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; il régnera éter-
nellement sur la maison de Jacob, 33 et son règne n'aura point de fin. »
34 Marie dit à l'ange : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais
point d'homme ? » 35 L'ange lui répondit : « L'Esprit-Saint viendra sur
vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pour-
quoi le *fruit* saint qui naîtra de vous sera appelé Fils de Dieu. 36 Déjà
Elisabeth, votre parente, a conçu, elle aussi, un fils dans sa vieillesse,
et c'est ici le sixième mois de celle qui était appelée stérile ; 37 car rien
n'est impossible à Dieu. » 38 Marie dit alors : « Voici la servante du Sei-
gneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Et l'ange la quitta.

N° 33. Visitation (I, 39-56).

39 En ces jours-là, Marie se levant, s'en alla en hâte au pays des mon-
tagnes, en une ville de Juda. 40 Et elle entra dans la maison de Zacharie,
et salua Elisabeth. 41 Dès qu'Elisabeth eut entendu la salutation de Marie,
son enfant tressaillit dans son sein, et elle fut remplie du Saint-Esprit.
42 Et élevant la voix, elle s'écria : « Vous êtes bénie entre les femmes, et
le fruit de vos entrailles est béni. 43 Et d'où me vient cet *honneur*, que la
mère de mon Seigneur vienne à moi ? 44 Car votre voix, lorsque vous
m'avez saluée, n'a pas plus tôt frappé mon oreille, que mon enfant a
tressailli de joie dans mon sein. 45 Heureuse êtes-vous d'avoir cru à
l'accomplissement des choses qui vous ont été dites de la part du Sei-
gneur ! » 46 Et Marie dit :
« Mon âme glorifie le Seigneur, 47 et mon esprit tressaille de joie en
Dieu, mon Sauveur, 48 parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante.
Car désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse,
49 parce que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses ; son nom
est saint, 50 et sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le
craignent.
51 Il a déployé la force de son bras ; il a dissipé ceux qui s'enorgueil-
lissaient dans les pensées de leur cœur ; 52 il a renversé de leur trône les
puissants, et il a élevé les petits ; 53 il a comblé de biens les affamés, et
renvoyé les riches les mains vides.
54 Il a pris soin d'Israël, son serviteur, se ressouvenant de sa miséri-
corde, — 55 selon la promesse qu'il en avait faite à nos pères; — *de sa
miséricorde* envers Abraham et sa race pour toujours. »
56 Marie demeura avec Elisabeth environ trois mois, et elle s'en retourna
dans sa maison.

N° 34. Naissance de S. Jean-Baptiste (I, 57-80).

57 Cependant, le temps d'Elisabeth étant venu, elle enfanta un fils.
58 Ses voisins et ses parents ayant appris que le Seigneur avait signalé en
elle sa miséricorde, se réjouissaient avec elle. 59 Le huitième jour, ils
vinrent pour circoncire l'enfant, et ils le nommaient Zacharie, qui était
le nom de son père. 60 « Non, dit sa mère, mais il s'appellera Jean. »
61 Ils lui dirent : « Il n'y a personne dans votre famille qui soit appelé de
ce nom. » 62 Et ils demandèrent par signe à son père comment il voulait
qu'on le nommât. 63 S'étant fait apporter des tablettes, il écrivit : « Jean
est son nom ; » et tous furent dans l'étonnement. 64 Au même instant, sa
bouche s'ouvrit, sa langue se délia ; et il parlait, bénissant Dieu. 65 La
crainte s'empara de tous les habitants d'alentour, et, dans toutes les mon-
tagnes de la Judée, on racontait ces merveilles. 66 Tous ceux qui en
entendirent parler les gardèrent dans leur cœur, et ils disaient : « Que
sera donc cet enfant ? » Car la main du Seigneur était avec lui.
67 Et Zacharie, son père, fut rempli de l'Esprit-Saint, et il prophétisa,
en disant :
68 « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté
son peuple. 69 Il nous a suscité un puissant Sauveur dans la maison de

David, son serviteur, — [70] selon ce qu'il a dit par la bouche de ses saints
prophètes aux siècles passés, — [71] *un Sauveur* qui nous délivrera de nos
ennemis et des mains de tous ceux qui nous haïssent. [72] Il a accompli
la miséricorde *promise* à nos pères, et s'est souvenu de son alliance
sainte, selon le serment [73] par lequel il a juré à Abraham notre père de
nous faire cette grâce, [74] qu'étant délivrés des mains de nos ennemis,
nous le servions sans crainte, [75] dans la sainteté et la justice en sa pré-
sence, tous les jours de notre vie. [76] Et toi, petit enfant, tu seras appelé
prophète du Très-Haut ; car tu marcheras devant la face du Seigneur
pour lui préparer les voies, [77] pour donner à son peuple la connaissance
du salut dans le pardon de ses péchés, [78] par les entrailles de la miséri-
corde de notre Dieu, par lesquelles le Soleil levant nous a visités d'en
haut, [79] pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre
de la mort, et pour diriger nos pas dans la voie de la paix. »
[80] Or l'Enfant croissait et se fortifiait en esprit, et il demeura dans le
désert jusqu'au jour de sa manifestation devant Israël.

N° 35. Naissance de Jésus-Christ (II, 1-7).

[1] En ces jours-là fut publié un édit de César Auguste, *ordonnant* qu'on
fît le recensement *des habitants* de toute la terre. [2] Ce premier recense-
ment a été fait par Quirinius, gouverneur de Syrie. [3] Et tous allaient se
faire inscrire, chacun dans sa ville. [4] Joseph aussi monta de la Galilée,
de la ville de Nazareth, *pour se rendre* en Judée, dans la ville de David,
appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de
David, [5] pour se faire inscrire avec Marie, son épouse, qui était enceinte.
[6] Or, pendant qu'ils étaient en ce lieu, le temps où elle devait enfanter
s'accomplit. [7] Et elle mit au monde son fils premier-né, l'enveloppa de
langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place
pour eux dans l'hôtellerie.

N° 36. Les bergers à la Crèche (II, 8-20).

[8] Il y avait aux environs des bergers qui passaient la nuit aux champs,
gardant leur troupeau. [9] Tout à coup un ange du Seigneur leur apparut,
et la gloire du Seigneur resplendit autour d'eux, et ils furent saisis d'une
grande crainte. [10] Mais l'ange leur dit : « Ne craignez point, car je vous
annonce une nouvelle qui sera pour tout le peuple une grande joie. [11] Il
vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur, qui est le
Christ, *le* Seigneur. [12] Voici à quel signe *vous le reconnaîtrez :* vous
trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. »
[13] Au même instant se joignit à l'ange une troupe de la milice céleste,
louant Dieu et disant : [14] « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix
sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »
[15] Lorsque les anges, remontant au ciel, les eurent quittés, les bergers
se dirent les uns aux autres : « Passons jusqu'à Bethléem, et voyons ce
qui est arrivé, ce que le Seigneur nous a fait savoir. » [16] Ils s'y rendirent
en toute hâte, et trouvèrent Marie, Joseph, et l'Enfant couché dans la
crèche. [17] Après l'avoir vu, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait
été dit au sujet de cet Enfant. [18] Et tous ceux qui les entendirent furent
dans l'admiration de ce que leur disaient les bergers. [19] Or Marie conser-
vait toutes ces choses en elle-même, les repassant dans son cœur. [20] Et
les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils
avaient vu et entendu, selon ce qui leur avait été annoncé *par l'ange.*

N° 37. irconcision (II, 21).

[21] Le huitième jour étant arrivé, auquel l'Enfant devait être circoncis,
il fut appelé Jésus, nom que l'ange lui avait donné avant qu'il eût été
conçu dans le sein *de sa mère.*

Nº 38. Purification (II, 22-38).

22 Quand les jours de sa purification furent arrivés, selon la loi de
Moïse, Marie et Joseph portèrent l'Enfant à Jérusalem pour le présenter
au Seigneur, 23 suivant ce qui est écrit dans la loi du Seigneur : « Tout
mâle premier-né sera consacré au Seigneur ; » 24 et pour offrir en sacri-
fice, ainsi que le prescrit la loi du Seigneur, deux tourterelles, ou deux
petits de colombes.
25 Or, il y avait à Jérusalem un homme nommé Siméon ; c'était un
homme juste et craignant Dieu, qui attendait la consolation d'Israël, et
l'Esprit-Saint était en lui. 26 L'Esprit-Saint lui avait révélé qu'il ne mour-
rait point avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. 27 Il vint dans le temple,
poussé par l'Esprit. Et comme les parents apportaient le petit Enfant
Jésus, pour accomplir à son égard ce qu'ordonnait la loi, 28 il le prit
entre ses bras, et bénit Dieu en disant : 29 « C'est maintenant, Seigneur,
que, selon votre parole, vous laissez votre serviteur s'en aller en paix ;
30 car mes yeux ont vu votre salut, 31 que vous avez préparé devant tous
les peuples, 32 pour être la lumière qui éclairera les nations et la gloire
de votre peuple d'Israël. »
33 Le père et la mère de l'Enfant étaient dans l'admiration des choses
que l'on disait de lui. 34 Et Siméon les bénit, et dit à Marie, sa mère :
« Cet Enfant est au monde pour la ruine et le salut d'un grand nombre
en Israël, et pour être un signe auquel on contredira ; 35 vous-même, un
glaive transpercera votre âme ; — et ainsi seront révélées les pensées
cachées dans le cœur d'un grand nombre. »
36 Il y avait aussi une prophétesse, Anne, fille de Phanuel, de la tribu
d'Aser ; elle était fort avancée en âge, et n'avait vécu, depuis sa virgi-
nité, que sept ans avec son mari. 37 Restée veuve, et âgée *alors* de
quatre-vingt-quatre ans, elle ne quittait point le temple, servant Dieu
nuit et jour dans le jeûne et dans la prière. 38 Elle aussi, survenant à
cette heure, se mit à louer le Seigneur et à parler de l'Enfant à tous ceux
qui attendaient la rédemption d'Israël.

Nº 39. Jésus au milieu des Docteurs (II, 39-52).

39 Lorsqu'ils eurent tout accompli selon la loi du Seigneur, ils retour-
nèrent en Galilée, à Nazareth, leur ville. 40 Cependant l'Enfant croissait
et se fortifiait, étant rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui.
41 Or ses parents allaient tous les ans à Jérusalem, à la fête de Pâque.
42 Quand il eut atteint sa douzième année, ils y montèrent, selon la cou-
tume de cette fête ; 43 et lorsqu'ils s'en retournèrent, les jours de la fête
étant passés, l'enfant Jésus resta dans la ville, sans que ses parents s'en
fussent aperçu. 44 Pensant qu'il était avec leurs compagnons de voyage,
ils marchèrent tout un jour, et *alors* ils le cherchèrent parmi leurs
parents et leurs connaissances. 45 Ne l'ayant point trouvé, ils retournèrent
à Jérusalem pour le chercher. 46 Au bout de trois jours, ils le trouvèrent
dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les inter-
rogeant. 47 Et tous ceux qui l'entendaient étaient ravis de son intelligence
et de ses réponses. 48 En le voyant, ils furent étonnés ; et sa mère lui
dit : « Mon enfant, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous ? Votre père
et moi nous vous cherchions tout affligés. » 49 Il leur répondit : « Pour-
quoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux
choses de mon Père ? » 50 Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait.
51 Alors il descendit avec eux, et vint à Nazareth, et il leur était sou-
mis. Et sa mère conservait toutes ces choses dans son cœur.
52 Et Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et
devant les hommes.

Nº 40. Tentation de Jésus (IV, 1-15).

1 Jésus, rempli de l'Esprit-Saint, revint du Jourdain, et il fut poussé par
l'Esprit dans le désert, 2 où il fut tenté par le démon pendant quarante
jours. Il ne mangea rien durant ces jours-là, et quand ils furent passés,
il eut faim. 3 Alors le démon lui dit : « Si vous êtes le Fils de Dieu, com-
mandez à cette pierre de se changer en pain. » 4 Jésus lui répondit : « Il
est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole de
Dieu. » 5 Et le démon l'emmena sur une haute montagne ; et lui ayant
montré en un instant tous les royaumes de la terre, 6 il lui dit : « Je vous
donnerai toute cette puissance et toute la gloire de ces royaumes ; car
elle m'a été livrée, et je la donne à qui je veux. 7 Si donc vous m'adorez,
elle sera toute à vous. » 8 Jésus lui répondit : « Il est écrit : Tu adoreras
le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul. » 9 Le démon le conduisit
encore à Jérusalem, et l'ayant placé sur le faîte du temple, il lui dit :
« Si vous êtes Fils de Dieu, jetez-vous d'ici en bas. 10 Car il est écrit : Il
a donné pour vous l'ordre à ses anges de vous garder, 11 et ils vous pren-
dront entre leurs mains, de peur que votre pied ne heurte contre la
pierre. » 12 Jésus lui répondit : « Il est écrit : Tu ne tenteras point le
Seigneur ton Dieu. » 13 Après l'avoir ainsi tenté de toutes manières, le
diable se retira de lui pour un temps.
14 Alors Jésus, par le mouvement de l'Esprit, retourna en Galilée, et
sa renommée se répandit dans tout le pays d'alentour. 15 Il enseignait
dans les synagogues, et tous publiaient ses louanges.

Nº 41. Jésus dans la synagogue de Nazareth (IV, 16-30).

16 Etant venu à Nazareth, où il avait été élevé, il entra, selon sa cou-
tume, le jour du sabbat dans la synagogue, et se leva pour faire la lec-
ture. 17 On lui remit le livre du prophète Isaïe ; et l'ayant déroulé, il
trouva l'endroit où il est écrit : 18 « L'Esprit du Seigneur est sur moi,
parce qu'il m'a consacré par son onction ; il m'a envoyé pour évangéliser
les pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé, 19 annoncer aux captifs la
délivrance, aux aveugles *le bienfait de* la vue, pour rendre libres les
opprimés, publier une année favorable du Seigneur et le jour de la rétri-
bution. » 20 Ayant roulé le livre, il le rendit au ministre et s'assit ; et
tous, dans la synagogue, avaient les yeux attachés sur lui.
21 Alors il commença à leur dire : « Aujourd'hui s'est accompli cet
oracle à vos oreilles. » 22 Et tous lui rendaient témoignage, et admirant
les paroles de grâce qui sortaient de sa bouche, ils disaient : « N'est-ce
pas là le fils de Joseph ? » 23 Alors il leur dit : « Sans doute, vous m'allé-
guerez cet adage : Médecin, guéris-toi toi-même ; et vous me direz :
Les grandes choses que nous avons ouï dire que vous avez faites à Caphar-
naüm, faites-les ici dans votre patrie. » 24 Et il ajouta : « En vérité, je
vous le dis, aucun prophète n'est bien reçu dans sa patrie. 25 Je vous le
dis en vérité, il y avait beaucoup de veuves en Israël aux jours d'Elie,
lorsque le ciel fut fermé pendant trois ans et six mois, et qu'il y eut une
grande famine dans toute la terre ; 26 et *cependant* Elie ne fut envoyé à
aucune d'elles, mais à une veuve de Sarepta, dans le pays des Sidoniens.
27 Il y avait de même en Israël beaucoup de lépreux aux jours du pro-
phète Elisée ; et *cependant* aucun d'eux ne fut guéri, si ce n'est Naaman
le Syrien. » 28 En entendant cela, ils furent tous remplis de colère dans la
synagogue. 29 Et s'étant levés, ils le poussèrent hors de la ville, et le
menèrent jusqu'à un escarpement de la montagne sur laquelle elle était
bâtie, pour le précipiter en bas. 30 Mais lui, passant au milieu d'eux,
s'en alla.

Nº 42. Le possédé de Capharnaüm (IV, 31-37).

31 Il descendit à Capharnaüm, ville de Galilée, et là il enseignait les
jours de sabbat. 32 Et sa doctrine les frappait d'étonnement, parce qu'il
parlait avec autorité.

33 Il y avait dans la synagogue un homme possédé d'un démon impur,
lequel jeta un grand cri, 34 disant : « Laisse-nous ; qu'y a-t-il entre nous
et toi, Jésus de Nazareth ? Es-tu venu pour nous perdre ? Je sais qui
tu es : le Saint de Dieu. » 35 Mais Jésus lui dit d'un ton sévère : « Tais-
toi, et sors de cet homme, » Et le démon l'ayant jeté par terre au milieu
de la synagogue, sortit de lui sans lui avoir fait aucun mal. 36 Et tous,
saisis d'épouvante, se disaient entre eux : « Quelle est cette parole ? Il
commande avec autorité et puissance aux esprits impurs, et ils sortent ! »
37 Et sa renommée se répandait de tous côtés dans le pays.

N° 43. Résurrection du fils de la veuve de Naïm (VII, 11-15).

11 Jésus se rendit ensuite dans une ville appelée Naïm ; plusieurs de ses
disciples et une foule nombreuse faisaient route avec lui. 12 Comme il
arrivait près de la porte de la ville, il se trouva qu'on portait en terre un
mort, fils unique de sa mère, et celle-ci était veuve, et beaucoup de gens
de la ville l'accompagnaient. 13 Le Seigneur l'ayant vue, fut touché de
compassion pour elle, et lui dit : « Ne pleurez pas. » 14 Et il s'approcha
et toucha le cercueil ; ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et il dit : « Jeune
homme, je te le commande, lève-toi. » 15 Aussitôt le mort se leva sur
son séant, et commença à parler, et Jésus le rendit à sa mère.

N° 44. La pécheresse pardonnée (VII, 36-50).

36 Un Pharisien ayant prié Jésus de manger avec lui, il entra dans sa
maison et se mit à table. 37 Et voici qu'une femme qui menait une vie
déréglée dans la ville, ayant su qu'il était à table dans la maison du Pha-
risien, apporta un vase d'albâtre plein de parfum. 38 Et se tenant derrière
lui, à ses pieds, tout en pleurs, elle se mit à les arroser de ses larmes et
à les essuyer avec les cheveux de sa tête, et elle les baisait et les oignait
de parfum. 39 A cette vue, le Pharisien qui l'avait invité, dit en lui-même :
« Si cet homme était prophète, il saurait quelle est la femme qui le
touche, et que c'est une pécheresse. » 40 Alors Jésus lui dit : « Simon, j'ai
quelque chose à te dire. » — « Maître, parlez, » dit-il. — 41 « Un créan-
cier avait deux débiteurs : l'un *lui* devait cinq cents deniers, et l'autre
cinquante. 42 Comme ils n'avaient pas de quoi payer leur dette, il la leur
remit à tous deux. Lequel l'aimera davantage ? » 43 Simon répondit :
« Celui, je pense, auquel il a le plus remis. » Jésus lui dit : « Tu as bien
jugé. » 44 Et, se tournant vers la femme, il dit à Simon : « Vois-tu cette
femme ? Je suis entré dans ta maison, et tu ne m'as pas donné d'eau
pour *laver* mes pieds ; mais elle, elle les a mouillés de ses larmes, et les
a essuyés avec ses cheveux. 45 Tu ne m'as pas donné de baiser ; mais
elle, depuis qu'elle est entrée, elle n'a point cessé de me baiser les pieds.
46 Tu n'as pas oint ma tête d'huile, mais elle a oint mes pieds de parfums.
47 C'est pourquoi, je te le dis, ses nombreux péchés lui sont pardonnés,
parce qu'elle a beaucoup aimé ; mais celui à qui on pardonne peu, aime
peu. » 48 Puis il dit à la femme : « Vos péchés vous sont pardonnés. »
49 Et ceux qui étaient à table avec lui dirent en eux-mêmes : « Qui est
celui-ci qui remet même les péchés ? » 50 Mais Jésus dit *encore* à cette
femme : « Votre foi vous a sauvée, allez en paix. »

N° 45. Tempête apaisée (VIII, 22-25).

22 Un jour, il monta dans une barque avec ses disciples, et leur dit :
« Passons de l'autre côté du lac. » Et ils se mirent en mer. 23 Pendant
qu'ils naviguaient, il s'endormit ; et un vent impétueux s'étant élevé sur
le lac, la barque s'emplissait d'eau, et ils étaient en péril. 24 S'approchant
donc, ils le réveillèrent en disant : « Maître, nous périssons ! » S'étant
levé, il commanda au vent et aux flots agités, et ils s'apaisèrent, et il se
fit un grand calme. 25 Puis il leur dit : « Où est votre foi ? » Saisis de

crainte et d'étonnement, ils se disaient les uns aux autres : « Quel est
donc celui-ci, qui commande au vent et à la mer, et ils lui obéissent ? »

Nº 46. Légion de démons chassée à Gérasa (VIII, 26-39).

26 Ils abordèrent ensuite au pays des Gadaréniens, qui est vis-à-vis de
la Galilée. 27 Lorsque Jésus fut descendu à terre, il vint au devant de lui
un homme de la ville qui était depuis longtemps possédé du démon : il
ne portait aucun vêtement et n'avait point d'autre habitation que les
sépulcres. 28 Aussitôt qu'il eut aperçu Jésus, il vint se prosterner à ses
pieds, et s'écria à haute voix : « Qu'y a-t-il entre vous et moi, Jésus, Fils
du Dieu Très-Haut ? De grâce, ne me tourmentez point. » 29 Car Jésus
commandait à l'esprit impur de sortir de cet homme. Depuis longtemps
l'esprit l'emportait avec lui, et quoiqu'on le gardât lié de chaînes et les
fers aux pieds, il rompait ses liens, et le démon l'entraînait dans les lieux
déserts. 30 Jésus lui demanda : « Quel est ton nom ? » Il lui dit : « Je
m'appelle Légion ; » car beaucoup de démons étaient entrés en lui. 31 Et
ces démons priaient Jésus de ne pas leur commander d'aller dans
l'abîme. 32 Or, il y avait là un nombreux troupeau de porcs qui paissaient
sur la montagne ; ils le prièrent de leur permettre d'y entrer, et il le
leur permit. 33 Sortant donc de cet homme, les démons entrèrent dans
les pourceaux ; et le troupeau, prenant sa course, se précipita par les
pentes escarpées dans le lac, et s'y noya. 34 A cette vue, les gardiens
s'enfuirent, et en portèrent la nouvelle dans la ville et dans les villages.
35 *Plusieurs* sortirent pour voir ce qui était arrivé ; ils vinrent à Jésus,
et trouvèrent l'homme de qui les démons étaient sortis, assis à ses pieds,
vêtu et sain d'esprit ; et ils furent remplis de frayeur. 36 Les témoins de
ce fait leur racontèrent aussi comment le démoniaque avait été délivré
de la légion. 37 Alors tous les habitants du pays de Gadara le prièrent de
s'éloigner d'eux, parce qu'ils étaient saisis d'une grande crainte. Jésus
monta donc dans la barque pour s'en retourner. 38 Et l'homme de qui les
démons étaient sortis le priait de l'admettre à sa suite ; mais Jésus le
renvoya en disant : 39 « Retourne dans ta maison, et raconte tout ce que
Dieu a fait pour toi. » Et il s'en alla et publia par toute la ville ce que
Jésus lui avait fait.

Nº 47. Première multiplication des pains (IX, 10-17).

10 Les Apôtres, à leur retour, racontèrent à Jésus tout ce qu'ils avaient
fait. Il les prit avec lui et se retira à l'écart dans un lieu désert, près de
Bethsaïde. 11 Lorsque le peuple l'eut appris, il le suivit ; Jésus les accueil-
lit, et il leur parla du royaume de Dieu, et rendit la santé à ceux qui en
avaient besoin.
12 Comme le jour commençait à baisser, les Douze vinrent lui dire :
« Renvoyez le peuple, afin que, se répandant dans les villages et les
hameaux d'alentour, ils y trouvent un abri et de la nourriture ; car nous
sommes ici dans un lieu désert. » 13 Il leur répondit : « Donnez-leur
vous-mêmes à manger. » Il lui dirent : « Nous n'avons que cinq pains et
deux poissons... à moins peut-être que nous n'allions acheter de quoi
nourrir tout ce peuple ! » 14 Car il y avait environ cinq mille hommes.
Jésus dit à ses disciples : « Faites-les asseoir par groupes de cinquante. »
15 Ils lui obéirent, et les firent tous asseoir. 16 Alors Jésus prit les cinq
pains et les deux poissons, et levant les yeux au ciel, il les bénit, les
rompit et les donna à ses disciples pour qu'ils les distribuassent au
peuple. 17 Tous mangèrent et furent rassasiés, et des morceaux qui res-
taient, on emporta douze corbeilles pleines.

Nº 48. Le bon Samaritain (X, 30-37).

30 Jésus reprit : « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho ; il
tomba entre les mains des brigands, qui le dépouillèrent, et l'ayant

chargé de coups, le laissèrent à demi mort. 31 Or il arriva qu'un prêtre
descendait par le même chemin; il vit cet homme et passa outre. 32 De
même un lévite, étant venu dans ce lieu, s'approcha, le vit et passa
outre. 33 Mais un Samaritain, qui était en voyage, arriva près de lui, et,
le voyant, fut touché de compassion. 34 Il s'approcha, banda ses plaies,
après y avoir versé de l'huile et du vin; puis il le mit sur sa propre
monture, le mena dans une hôtellerie, et prit soin de lui. 35 Le lende-
main, tirant deux deniers, il les donna à l'hôte et lui dit : Aie soin de
cet homme, et tout ce que tu dépenseras de plus, je te le rendrai à mon
retour. 36 Lequel de ces trois te semble avoir été le prochain de l'homme
qui tomba entre les mains des brigands? » 37 Le docteur répondit :
« C'est celui qui a pratiqué la miséricorde envers lui. » Et Jésus lui dit :
« Va, et fais de même. »

N° 49. Oraison dominicale (XI, 1-4).

1 Un jour que Jésus était en prière en un certain lieu, lorsqu'il eut
achevé, un de ses disciples lui dit : « Seigneur, apprenez-nous à prier,
comme Jean l'a appris à ses disciples. » 2 Il leur dit : « Lorsque vous
priez, dites : Père, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive.
3 Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, 4 et remettez-nous
nos offenses, comme nous remettons nous-mêmes à tous ceux qui nous
doivent; et ne nous induisez pas en tentation. »

N° 50. Guérison des dix lépreux (XVII, 11-19).

11 En se rendant à Jérusalem, Jésus passa sur les confins de la Samarie
et de la Galilée. 12 Comme il entrait dans un village, dix lépreux vinrent
à sa rencontre; se tenant à distance, 13 ils élevèrent la voix et dirent :
« Jésus, Maître, ayez pitié de nous. » 14 Dès qu'il les eut aperçus : « Allez,
leur dit-il, montrez-vous aux prêtres. » Et en y allant, ils furent guéris.
15 L'un d'eux, lorsqu'il se vit guéri, revint sur ses pas, glorifiant Dieu à
haute voix. 16 Et il se jeta le visage contre terre aux pieds de Jésus, et
lui rendit grâces : c'était un Samaritain. 17 Alors Jésus dit : « Est-ce que
les dix n'ont pas été guéris? Les neuf autres où sont-ils? 18 Il ne s'est
trouvé que cet étranger pour revenir et rendre gloire à Dieu? » 19 Et il lui
dit : « Lève-toi, va; ta foi t'a sauvé. »

N° 51. Zachée reçoit Jésus à Jéricho (XIX, 1-10).

1 Jésus étant entré dans Jéricho, traversait la ville. 2 Et voilà qu'un
homme nommé Zachée, chef des publicains et fort riche, 3 cherchait à
voir qui était Jésus; et il ne pouvait y parvenir à cause de la foule,
car il était de petite taille. 4 Il courut *donc* en avant et monta sur un
sycomore pour le voir, parce qu'il devait passer par là. 5 Arrivé à cet
endroit, Jésus leva les yeux, et l'ayant vu, il lui dit : « Zachée, descends
vite, car il faut que je loge aujourd'hui dans ta maison. » 6 Zachée se
hâta de descendre et le reçut avec joie. 7 Voyant cela, ils murmuraient
tous en disant : « Il est allé loger chez un pécheur. » 8 Mais Zachée, se
présentant devant le Seigneur, lui dit : « Voici, Seigneur, que je donne
aux pauvres la moitié de mes biens, et si j'ai fait tort de quelque chose à
quelqu'un, je lui rends le quadruple. » 9 Jésus lui dit : « Le salut est
entré aujourd'hui dans cette maison, parce que celui-ci est aussi un fils
d'Abraham. 10 Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui
était perdu. »

N° 52. Entrée de Jésus à Jérusalem (XIX, 29-44).

29 Lorsqu'il approcha de Bethphagé et de Béthanie, vers la montagne
appelée des Oliviers, il envoya deux de ses disciples, 30 en disant : « Allez
au village qui est en face; en y entrant, vous trouverez un ânon attaché,

sur lequel aucun homme ne s'est jamais assis ; déliez-le, et *me* l'amenez.
31 Et si quelqu'un vous demande pourquoi vous le détachez, vous lui
répondrez : Parce que le Seigneur en a besoin. » 32 Ceux qui étaient
envoyés partirent et trouvèrent l'ânon comme Jésus le leur avait dit.
33 Comme ils détachaient l'ânon, ses maîtres leur dirent : « Pourquoi
déliez-vous cet ânon ? » 34 Ils répondirent : « Parce que le Seigneur en a
besoin. » 35 Et ils l'amenèrent à Jésus ; puis, ayant jeté leurs manteaux
sur l'ânon, ils le firent monter dessus. 36 Sur son passage, les gens éten-
daient leurs manteaux sur la route. 37 Lorsqu'il fut près de la descente
du mont des Oliviers, toute la foule, transportée de joie, se mit à louer
Dieu à haute voix pour toutes les merveilles qu'ils avaient vues. 38 « Béni
soit, disaient-ils, le roi qui vient au nom du Seigneur ! Paix dans le ciel,
et gloire *à Dieu* dans les hauteurs des cieux ! » 39 Alors quelques Pha-
risiens, du milieu de la foule, dirent à Jésus : « Maître, faites taire vos
disciples. » 40 Il leur répondit : « Je vous le dis, s'ils se taisent, les pierres
crieront. »
41 Quand il fut proche de Jérusalem, à la vue de cette ville, il pleura
sur elle, en disant : 42 « Si tu connaissais, toi aussi, du moins en ce jour
qui t'est donné, ce qui ferait ta paix ! Mais maintenant ces choses sont
cachées à tes yeux. 43 Viendront sur toi des jours où tes ennemis t'envi-
ronneront de tranchées, t'investiront et te serreront de toutes parts ; 44 ils
te renverseront par terre, toi et tes enfants qui sont dans ton sein, et
ils ne laisseront pas dans ton enceinte pierre sur pierre, parce que tu
n'as pas connu le temps où tu as été visitée. »

N° 53. Institution de l'Eucharistie (XXII, 7-23).

7 Arriva le jour des Azymes, où l'on devait immoler la Pâque. 8 Jésus
envoya Pierre et Jean : « Allez, leur dit-il, nous préparer le repas pas-
cal. » 9 Ils lui dirent : « Où voulez-vous que nous le préparions ? » 10 Il
leur répondit : « En entrant dans la ville, vous rencontrerez un homme
portant une cruche d'eau ; suivez-le dans la maison où il entrera, 11 et
vous direz au maître de cette maison : Le Maître te fait dire : Où est le
lieu où je mangerai la Pâque avec mes disciples ? 12 Et il vous montrera
une grande salle meublée : préparez-y ce qu'il faut. » 13 Ils partirent,
et trouvèrent les choses comme il le leur avait dit ; et ils préparèrent la
Pâque.
14 L'heure étant venue, Jésus se mit à table, et les douze Apôtres avec
lui ; 15 et il leur dit : « J'ai désiré d'un grand désir de manger cette
Pâque avec vous, avant de souffrir. 16 Car, je vous le dis, je ne la man-
gerai plus jusqu'à la Pâque parfaite, célébrée dans le royaume de Dieu. »
17 Et prenant une coupe, il rendit grâces et dit : « Prenez et partagez
entre vous. 18 Car, je vous le dis, je ne boirai plus du fruit de la vigne,
jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit venu. » 19 Puis il prit du pain, et
ayant rendu grâces, il le rompit et le leur donna, en disant : « Ceci est
mon corps, qui est donné pour vous : faites ceci en mémoire de moi. »
20 Après avoir soupé, *il prit* de même la coupe, en disant : « Cette coupe
est la nouvelle alliance en mon sang, qui va être versé pour vous. 21 Seu-
lement voici que la main de celui qui me trahit est avec moi à cette
table. 22 Car le Fils de l'homme s'en va selon ce qui a été décrété ; mais
malheur à l'homme par qui il est trahi ! » 23 Et *les disciples* se mirent
à se demander les uns aux autres quel était celui d'entre eux qui devait
faire cela.

N° 54. Agonie de Jésus (XXII, 39-46).

39 Etant sorti, il s'en alla, selon sa coutume, vers le mont des Oliviers,
et ses disciples le suivirent. 40 Lorsqu'il fut arrivé dans ce lieu, il leur
dit : « Priez, afin de ne point tomber en tentation. » 41 Puis il s'éloigna
d'eux à la distance d'un jet de pierre ; et s'étant mis à genoux, il priait,
42 disant : « Père, si vous le voulez, éloignez de moi ce calice ! Cependant

que votre volonté soit faite, et non la mienne ! » 43 Alors un ange lui
apparut du ciel, pour le fortifier. 44 Et étant en agonie, il priait plus ins-
tamment, et sa sueur devint comme des gouttes de sang découlant
jusqu'à terre. 45 Après avoir prié, il se leva et vint vers les disciples qu'il
trouva endormis de tristesse. 46 Et il leur dit : « Pourquoi dormez-vous ?
Levez-vous et priez, afin de ne point tomber en tentation. »

N° 55. Reniement de Pierre (XXII, 54-62).

54 S'étant saisis de lui, ils l'emmenèrent à la maison du grand prêtre ;
Pierre suivait de loin. 55 *Les soldats* allumèrent du feu au milieu de la
cour et s'assirent, et Pierre s'assit parmi eux. 56 Une servante, qui le vit
assis devant le feu, l'ayant regardé fixement, dit : « Cet homme était
aussi avec lui. » 57 Mais Pierre renia Jésus, en disant : « Femme, je ne
le connais point. » 58 Un peu après, un autre l'ayant vu, dit : « Tu es
aussi de ces gens-là. » Pierre répondit : « Mon ami, je n'en suis point. »
59 Une heure environ s'était écoulée, lorsqu'un autre vint dire avec assu-
rance : « Certainement cet homme était aussi avec lui, car il est de la
Galilée. » 60 Pierre répondit : « Mon ami, je ne sais ce que tu veux dire. »
Et aussitôt, comme il parlait encore, le coq chanta. 61 Le Seigneur, s'étant
retourné, regarda Pierre, et Pierre se souvint de la parole que le Seigneur
lui avait dite : « Avant que le coq chante aujourd'hui, tu me renieras
trois fois. » 62 Et étant sorti, il pleura amèrement.

N° 56. Les saintes femmes au Calvaire (XXII, 49, 55-56).

49 Mais tous ceux de la connaissance de Jésus, et les femmes qui
l'avaient suivi en Galilée, se tenaient là, à distance, regardant ce qui se
passait.
55 Les femmes qui étaient venues de la Galilée avec Jésus, ayant
accompagné *Joseph*, virent le sépulcre, et la manière dont le corps de
Jésus y avait été déposé. 56 Et s'en étant retournées, elles préparèrent
des aromates et des parfums ; le jour du sabbat, elles demeurèrent en
repos, selon la Loi.

N° 57. Jésus à Emmaüs (XXIV, 13-35).

13 Ce même jour, deux disciples allaient à un village nommé Emmaüs,
distant de Jérusalem de soixante stades ; 14 et ils s'entretenaient de tous
ces événements. 15 Pendant qu'ils discouraient, échangeant leurs pensées,
Jésus lui-même les joignit et fit route avec eux ; 16 mais leurs yeux étant
retenus *par une vertu divine*, ils ne le reconnaissaient pas. 17 Il leur dit :
« De quoi vous entretenez-vous ainsi en marchant, que vous soyez tout
tristes ? » 18 L'un d'eux, nommé Cléophas, lui répondit : « Tu es bien
le seul étranger venu à Jérusalem, qui ne sache pas les choses qui y
sont arrivées ces jours-ci ! — 19 Quelles choses ? » leur dit-il. Ils répon-
dirent : « *Ce qui est arrivé* à Jésus de Nazareth, qui était un prophète
puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple :
20 comment les Princes des prêtres et nos Anciens l'ont livré pour être
condamné à mort, et l'ont crucifié. 21 Nous espérions que ce serait lui
qui délivrerait Israël ; mais, avec tout cela, c'est aujourd'hui le troisième
jour que ces choses sont arrivées. 22 A la vérité, quelques-unes des
femmes qui sont avec nous, nous ont fort étonnés : étant allées avant
le jour au sépulcre, 23 et n'ayant pas trouvé son corps, elles sont venues
dire que des anges leur ont apparu et ont annoncé qu'il est vivant.
24 Quelques-uns des nôtres sont allés au sépulcre, et ont trouvé toutes
choses comme les femmes l'avaient dit, mais lui, ils ne l'ont point vu. »
25 Alors Jésus leur dit : « O hommes sans intelligence, et dont le
cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les Prophètes ! 26 Ne fallait-il pas
que le Christ souffrît ces choses, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? »

**27 Puis, commençant par Moïse, et parcourant tous les prophètes, il leur
expliqua, dans toutes les Ecritures, ce qui le concernait.
28 Lorsqu'ils se trouvèrent près du village où ils allaient, il parut vou-
loir aller plus loin. 29 Mais ils le pressèrent, en disant : « Reste avec
nous, car il se fait tard, et déjà le jour baisse. » Et il entra *dans le
village* pour rester avec eux. 30 S'étant mis à table avec eux, il prit le
pain et, après avoir rendu grâces, il le rompit, et le leur donna. 31 Alors
leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent ; mais il disparut de devant
leurs yeux. 32 Et ils se dirent l'un à l'autre : « N'est-il pas vrai que notre
cœur était tout brûlant au dedans de nous, lorsqu'il nous parlait en
chemin, et nous expliquait les Ecritures ? » 33 Se levant à l'heure même,
ils retournèrent à Jérusalem, où ils trouvèrent réunis les Onze et leurs
compagnons, 34 qui leur dirent : « Le Seigneur est vraiment ressuscité,
et il est apparu à Simon. » 35 Eux-mêmes, à leur tour racontèrent ce qui
leur était arrivé en chemin, et comment ils l'avait reconnu à la fraction
du pain.**

N° 58. Ascension (XXIV, 50-53).

**50 Il les conduisit hors de la ville, vers Béthanie, et, ayant levé les
mains, il les bénit. 51 Pendant qu'il les bénissait, il se sépara d'eux, et
il fut enlevé au ciel. 52 Pour eux, après l'avoir adoré, ils retournèrent à
Jérusalem avec une grande joie. 53 Et ils étaient continuellement dans le
temple louant et bénissant Dieu. Amen !**

Evangile selon S. Jean.

N° 59. Les premiers disciples (I, 35-51).

**35 Le lendemain, Jean se trouvait encore là, avec deux de ses disciples.
36 Et ayant regardé Jésus qui passait, il dit : « Voici l'Agneau de Dieu. »
37 Ces deux disciples l'entendirent parler ainsi, et ils suivirent Jésus.
38 Alors Jésus se retourna, et voyant qu'ils le suivaient, il leur dit :
« Que cherchez-vous ? » Ils lui répondirent : « Rabbi (ce qui signifie
Maître), où demeurez-vous ? » 39 Il leur dit : « Venez et voyez. » Ils allèrent,
et virent où il demeurait, et ils restèrent auprès de lui ce jour-là. Or
c'était environ la dixième heure.
40 André, frère de Simon-Pierre, était l'un des deux *disciples* qui
avaient entendu la parole de Jean, et qui avaient suivi Jésus. 41 Il ren-
contra le premier son frère Simon, et lui dit : « Nous avons trouvé le
Messie (ce qui signifie le Christ). » 42 Et il l'amena à Jésus. Jésus, l'ayant
regardé, *lui* dit : « Tu es Simon, fils de Jonas ; tu seras appelé Céphas
(ce qui signifie Pierre). »
43 Le jour suivant, Jésus résolut d'aller en Galilée. Il rencontra Phi-
lippe, et lui dit : « Suis-moi. » 44 Philippe était de Bethsaïde, de la
même ville qu'André et Pierre. 45 Philippe rencontra Nathanaël et lui dit :
« Nous avons trouvé celui dont Moïse a parlé dans la Loi et *que* les
Prophètes *ont annoncé ;* c'est Jésus, fils de Joseph, de Nazareth. »
46 Nathanaël lui répondit : « Peut-il sortir de Nazareth quelque chose de
bon ? » Philippe lui dit : « Viens et vois. » 47 Jésus, voyant venir vers
lui Nathanaël, dit en parlant de lui : « Voilà un vrai Israélite, en qui il
n'y a nul artifice. » 48 Nathanaël lui dit : « D'où me connaissez-vous ? —
Avant que Philippe t'appelât, lui dit Jésus, lorsque tu étais sous le
figuier, je t'ai vu. » 49 Nathanaël lui répondit : « Maître, vous êtes le
Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël. » 50 Jésus lui répondit : « Parce
que je t'ai dit : Je t'ai vu sous le figuier, tu crois ! Tu verras de plus
grandes choses que celles-là. » 51 Et il ajouta : « En vérité, en vérité, je
vous le dis, vous verrez désormais le ciel ouvert, et les anges de Dieu
monter et descendre sur le Fils de l'homme. »**

N° 60. Noces de Cana (II, 1-12).

1 Trois jours après, il se fit des noces à Cana en Galilée ; et la mère de
Jésus y était. 2 Jésus fut aussi convié aux noces avec ses disciples. 3 Le
vin étant venu à manquer, la mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont point
de vin. » 4 Jésus lui répondit : « Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ?
Mon heure n'est pas encore venue. » 5 Sa mère dit aux serviteurs :
« Faites tout ce qu'il vous dira. » 6 Or il y avait là six urnes de pierre
destinées aux ablutions des Juifs, et contenant chacune deux ou trois
mesures. 7 Jésus leur dit : « Remplissez d'eau ces urnes. » Et ils les
remplirent jusqu'au haut. 8 Alors Jésus leur dit : « Puisez maintenant,
et portez-en au maître du festin ; » et ils en portèrent. 9 Sitôt que le
maître du festin eut goûté l'eau changée en vin (il ne savait pas d'où
venait ce vin, mais les serviteurs qui avaient puisé l'eau, le savaient
bien), il interpella l'époux, 10 et lui dit : « Tout homme sert d'abord le
bon vin, et, après qu'on a beaucoup bu, le moins bon ; mais toi, tu as
gardé le bon vin jusqu'à cette heure. » 11 Tel fut le premier des miracles
de Jésus, et il le fit à Cana en Galilée. Il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui. 12 Après cela, il descendit à Capharnaüm avec sa
mère, ses frères et ses disciples, et ils n'y demeurèrent que peu de
jours.

N° 61. La Samaritaine (IV, 5-42).

5 Il vint donc en une ville de Samarie, nommée Sichar, près du champ
que Jacob avait donné à son fils Joseph. 6 Là était la fontaine de Jacob.
Jésus, fatigué de la route, s'assit tout simplement au bord de la fontaine : il était environ la sixième heure. 7 Une femme de Samarie étant
venue puiser de l'eau, Jésus lui dit : « Donnez-moi à boire. » 8 Car ses
disciples étaient allés à la ville pour acheter des vivres. 9 La femme
samaritaine lui dit : « Comment vous, qui êtes Juif, me demandez-vous
à boire, à moi qui suis Samaritaine ? » — Les Juifs, en effet, n'ont pas
de commerce avec les Samaritains. — 10 Jésus lui répondit : « Si vous
connaissiez le don de Dieu, et qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à
boire, vous-même lui en auriez demandé, et il vous aurait donné de
l'eau vive. — 11 Seigneur, lui dit cette femme, vous n'avez rien pour
puiser, et le puits est profond : d'où auriez-vous donc cette eau vive ?
12 Etes-vous plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits,
et en a bu lui-même, ainsi que ses enfants et ses troupeaux ? » 13 Jésus
lui répondit : « Quiconque boit de cette eau aura encore soif ; mais celui
qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus jamais soif ; 14 et l'eau
que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissant en vie
éternelle. » 15 La femme lui dit : « Seigneur, donnez-moi de cette eau,
afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus ici puiser. — 16 Allez,
lui dit Jésus, appelez votre mari, et venez ici. » 17 La femme répondit :
« Je n'ai point de mari. » Jésus lui dit : « Vous avez raison de dire : Je
n'ai point de mari ; 18 car vous avez eu cinq maris, et celui que vous
avez maintenant n'est pas votre mari ; en cela vous avez dit vrai. » 19 La
femme lui dit : « Seigneur, je vois que vous êtes un prophète. 20 Nos
pères ont adoré sur cette montagne, et vous, vous dites que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer. » 21 Jésus dit : « Femme, croyez-moi, l'heure
vient où ce ne sera ni sur cette montagne, ni dans Jérusalem, que vous
adorerez le Père. 22 Vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous,
nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs.
23 Mais l'heure vient, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; ce sont là les adorateurs que le
Père demande. 24 Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent, doivent l'adorer
en esprit et en vérité. » 25 La femme lui répondit : « Je sais que le
Messie (celui qu'on appelle Christ) va venir ; lorsqu'il sera venu, il nous
instruira de toutes choses. » 26 Jésus lui dit : « Je le suis, moi qui vous
parle. »

27 Là-dessus arrivèrent ses disciples, et ils s'étonnèrent de ce qu'il
parlait avec une femme; néanmoins aucun ne *lui* dit : « Que désirez-
vous ? » ou : « Pourquoi parlez-vous avec elle ? »
28 La femme alors, laissant là sa cruche, s'en alla dans la ville, et dit
aux habitants : 29 « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai
fait ; ne serait-ce point le Christ ? » 30 Ils sortirent donc de la ville, et
vinrent à lui.
31 Cependant ses disciples le pressaient, en disant : « Maître, mangez. »
32 Mais il leur dit : « J'ai *à prendre* une nourriture que vous ne con-
naissez pas. » 33 Et les disciples se disaient les uns aux autres : « Quel-
qu'un lui aurait-il apporté à manger ? » 34 Jésus leur dit : « Ma nourri-
ture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son
œuvre. 35 Ne dites-vous pas : Encore quatre mois, et la moisson sera
venue. Moi, je vous dis : Levez les yeux, et voyez les champs qui déjà
blanchissent pour la moisson. 36 Celui qui moissonne reçoit son salaire,
et recueille des fruits pour la vie éternelle, et ainsi celui qui sème et
celui qui moissonne se réjouissent ensemble. 37 Car ici s'applique l'adage :
L'un sème et un autre moissonne. 38 Je vous ai envoyés moissonner où
vous n'avez pas travaillé ; d'autres ont travaillé, et vous, vous êtes entrés
dans leur travail. »
39 Plusieurs Samaritains de cette ville crurent en Jésus sur la parole
de la femme qui avait rendu ce témoignage : « Il m'a dit tout ce que j'ai
fait. » 40 Les Samaritains étant donc venus vers lui, le prièrent de
demeurer dans le pays, et il y demeura deux jours. 41 Et un plus grand
nombre crurent en lui pour l'avoir entendu lui-même. 42 Et ils disaient
à la femme : « Maintenant ce n'est plus sur ce que vous avez dit que
nous croyons ; car nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons qu'il
est vraiment le Sauveur du monde. »

Nº 62. Jésus guérit le fils d'un officier (IV, 46-54).

46 Il vint donc de nouveau à Cana en Galilée, où il avait changé l'eau
en vin.
Or, il y avait à Capharnaüm un officier du roi dont le fils était malade.
47 Ayant appris que Jésus arrivait de Judée en Galilée, il alla vers lui,
et le pria de descendre *en sa maison,* pour guérir son fils qui allait
mourir. 48 Jésus lui dit : « Si vous ne voyez des signes et des prodiges,
vous ne croyez point. » 49 L'officier lui dit : « Seigneur, venez avant que
mon enfant meure. — 50 Va, lui répondit Jésus, ton fils est plein de vie. »
Cet homme crut à la parole que Jésus lui avait dite, et partit. 51 Comme
il était en chemin, ses serviteurs vinrent à sa rencontre, et lui apprirent
que son enfant vivait. 52 Il leur demanda à quelle heure son fils s'était
trouvé mieux, et ils lui dirent : « Hier, à la septième heure, la fièvre l'a
quitté. » 53 Le père reconnut que c'était l'heure à laquelle Jésus lui avait
dit : « Ton fils est plein de vie, » et il crut, lui et toute sa maison.
54 Ce fut le second miracle que Jésus fit, après être revenu de Judée en
Galilée.

Nº 63. Piscine probatique (V, 1-16).

1 Après cela, il y eut une fête des Juifs, et Jésus monta à Jérusalem.
2 Or, à Jérusalem, est la piscine des Brebis, appelée en hébreu Bethsaïda,
et qui a cinq portiques. 3 Sous ces portiques étaient couchés un grand
nombre de malades, d'aveugles, de boiteux et de gens ayant quelque
membre desséché ; ils attendaient le bouillonnement de l'eau. 4 Car un
ange du Seigneur descendait à certains temps dans la piscine, et agitait
l'eau ; et celui qui y descendait le premier après l'agitation de l'eau, était
guéri de son infirmité, quelle qu'elle fût. 5 Là se trouvait un homme
malade depuis trente-huit ans. 6 Jésus l'ayant vu couché, et sachant
qu'il était malade depuis longtemps lui dit : « Veux-tu être guéri ? » 7 Le
malade lui répondit : « Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la
piscine dès que l'eau est agitée, et pendant que j'y vais, un autre descend

avant moi. » [8] Jésus lui dit : « Lève-toi, prends ton lit, et marche. » [9] Et
à l'instant cet homme fut guéri ; il prit son lit et se mit à marcher.
C'était un jour de sabbat.

[10] Les Juifs dirent donc à celui qui avait été guéri : « C'est *aujourd'hui*
le sabbat, il ne t'est pas permis d'emporter ton lit. » [11] Il leur répondit :
« Celui qui m'a guéri m'a dit : Prends ton lit et marche. » [12] Ils lui
demandèrent : « Qui est l'homme qui t'a dit : Prends ton lit et marche ? »
[13] Mais le malade ne savait pas qui c'était ; car Jésus s'était esquivé,
grâce à la foule qui était en cet endroit. [14] Plus tard, le trouvant dans le
temple, Jésus lui dit : « Te voilà guéri ; ne pèche plus, de peur qu'il ne
t'arrive quelque chose de pis. » [15] Cet homme s'en alla et dit aux Juifs
que c'était Jésus qui l'avait guéri. [16] C'est pourquoi les Juifs persécutaient
Jésus, parce qu'il faisait ces choses le jour du sabbat.

N° 64. Discours sur le pain de vie, dans la synagogue de Capharnaüm (VI, 26-70).

[26] « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non parce
que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des
pains et que vous avez été rassasiés. [27] Travaillez, non pour la nouriture
qui périt, mais pour celle qui demeure pour la vie éternelle, et que le Fils
de l'homme vous donnera. Car c'est lui que le Père, Dieu, a marqué
d'un sceau. » [28] Ils lui dirent : « Que devons-nous faire, pour faire les
œuvres de Dieu ? » [29] Jésus leur répondit : « L'œuvre que Dieu demande,
c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. » [30] Ils lui dirent : « Quel
miracle faites-vous donc pour que, le voyant, nous croyions en vous ?
Quelles sont vos œuvres ? [31] Nos pères ont mangé la manne dans le
désert, ainsi qu'il est écrit : Il leur a donné à manger le pain du ciel. »
[32] Jésus leur répondit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne
vous a pas donné le pain du ciel ; c'est mon Père qui vous donne le vrai
pain du ciel. [33] Car le pain de Dieu, c'est le pain qui descend du ciel et
qui donne la vie au monde. »

[34] Ils lui dirent donc : « Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain. »
[35] Jésus leur répondit : « Je suis le pain de vie : celui qui vient à moi
n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. [36] Mais,
je vous l'ai dit, vous m'avez vu, et vous ne croyez point. [37] Tout ce que le
Père me donne viendra à moi, et celui qui vient à moi, je ne le jetterai
point dehors ; [38] car je suis descendu du ciel pour faire, non ma volonté,
mais la volonté de celui qui m'a envoyé. [39] Or la volonté de mon Père
qui m'a envoyé, est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés,
mais que je les ressuscite au dernier jour. [40] Car c'est la volonté de mon
Père qui m'a envoyé, que quiconque voit le Fils et croit en lui, ait la vie
éternelle ; et moi je le ressusciterai au dernier jour. »

[41] Les Juifs murmuraient contre lui, parce qu'il avait dit : « Je suis le
pain vivant qui est descendu du ciel. » [42] Et ils disaient : « N'est-ce pas
là Jésus, le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ?
Comment donc dit-il : Je suis descendu du ciel ? » [43] Jésus leur répondit :
« Ne murmurez point entre vous. [44] Nul ne peut venir à moi, si le Père
qui m'a envoyé ne l'attire ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour.
[45] Il est écrit dans les Prophètes : Ils seront tous enseignés de Dieu.
Ainsi quiconque a entendu le Père et appris de lui, vient à moi. [46] Ce
n'est pas que personne ait vu le Père, sinon celui qui est de Dieu ; celui-là
a vu le Père. [47] En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en
moi a la vie éternelle. [48] Je suis le pain de vie. [49] Vos pères ont mangé
la manne dans le désert, et ils sont morts. [50] Voici le pain descendu du
ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. [51] Je suis le pain
vivant qui est descendu du ciel. [52] Si quelqu'un mange de ce pain, il
vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, *livrée*
pour le salut du monde. »

[53] Là-dessus, les Juifs disputaient entre eux, disant : « Comment cet
homme peut-il nous donner sa chair à manger ? » [54] Jésus leur dit :

« En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du
Fils de l'homme, et ne buvez son sang, vous n'avez point la vie en
vous-mêmes. 55 Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie
éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour. 56 Car ma chair est
vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage.
57 Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi
en lui. 58 Comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et que je vis par le
Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi. 59 C'est là le
pain qui est descendu du ciel : il n'en est point comme de *vos* pères qui
ont mangé *la manne* et sont morts; celui qui mange de ce pain vivra
éternellement. »

60 Jésus dit ces choses, enseignant en *pleine* synagogue à Capharnaüm.

61 Plusieurs de ses disciples, l'ayant entendu, dirent : « Cette parole
est dure, et qui peut l'écouter? » 62 Jésus, sachant en lui-même que ses
disciples murmuraient à ce sujet, leur dit : « Cela vous scandalise? 63 Et
quand vous verrez le Fils de l'homme monter où il était auparavant?...
64 C'est l'esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien. Les paroles que je
vous ai dites sont esprit et vie. 65 Mais il y en a parmi vous quelques-
uns qui ne croient point. » Car Jésus savait, dès le commencement, qui
étaient ceux qui ne croyaient point, et qui était celui qui le trahirait.
66 Et il ajouta : « C'est pourquoi je vous ai dit que nul ne peut venir à
moi, si cela ne lui a été donné par mon Père. »

67 De ce moment, plusieurs de ses disciples se retirèrent, et ils n'al-
laient plus avec lui. 68 Jésus donc dit aux Douze : « Et vous, voulez-vous
aussi vous en aller? » 69 Simon-Pierre lui répondit : « Seigneur, à qui
irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle. 70 Nous avons cru
et nous avons connu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. »

N° 65. La femme adultère (VIII, 1-11).

1 Jésus s'en alla sur la montagne des Oliviers ; 2 mais, dès le point du
jour, il retourna dans le temple, et tout le peuple vint à lui. S'étant
assis, il les enseignait.

3 Alors les Scribes et les Pharisiens lui amenèrent une femme surprise
en adultère, et l'ayant placée au milieu de la foule, 4 ils dirent à Jésus :
« Maître, cette femme vient d'être surprise en adultère. 5 Or Moïse, dans
la Loi, nous a ordonné de lapider de telles femmes. Vous donc, que
dites-vous? » 6 C'était pour l'éprouver qu'ils l'interrogeaient ainsi, afin
de pouvoir l'accuser. Mais Jésus, s'étant baissé, écrivait sur la terre avec
le doigt. 7 Comme ils continuaient à l'interroger, il se releva et leur dit :
« Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre
elle. » 8 Et s'étant baissé de nouveau, il écrivait sur la terre. 9 Ayant
entendu cette parole, et se sentant repris par leur conscience, ils se reti-
rèrent les uns après les autres, les plus âgés d'abord, puis tous les
autres, de sorte que Jésus resta seul avec la femme qui était là au
milieu. 10 Alors Jésus s'étant relevé, et ne voyant plus que la femme,
lui dit : « Femme, où sont ceux qui vous accusaient? Est-ce que per-
sonne ne vous a condamnée? » 11 Elle répondit : « Personne, Seigneur. »
Jésus lui dit : « Je ne vous condamne pas non plus. Allez, et ne péchez
plus. »

N° 66. Guérison de l'aveugle-né, à la piscine de Siloé (IX, 1-39).

1 Jésus vit, en passant, un aveugle de naissance. 2 « Maître, lui deman-
dèrent ses disciples, est-ce cet homme qui a péché, ou ses parents, pour
qu'il soit né aveugle? » 3 Jésus répondit : « Ce n'est pas qu'il ait péché,
ni lui, ni ses parents, mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient
manifestées en lui. 4 Il faut, tandis qu'il est jour, que je fasse les œuvres
de celui qui m'a envoyé ; la nuit vient, où personne ne peut travailler.
5 Pendant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. » —

6 Ayant ainsi parlé, il cracha à terre, fit de la boue avec sa salive, puis il
l'étendit sur les yeux de l'aveugle, 7 et lui dit : « Va, et lave-toi dans la
piscine de Siloé (mot qui veut dire envoyé). » Il y alla, se lava, et s'en
retourna voyant clair.

8 Les gens du voisinage, et ceux qui l'avaient vu auparavant demander
l'aumône, disaient : « N'est-ce pas là celui qui était assis et mendiait ? »
9 Les uns répondaient : « C'est lui ; » d'autres : « Non, mais il lui res-
semble. » Mais lui disait : « C'est moi. » 10 Ils lui dirent donc : « Com-
ment tes yeux ont-ils été ouverts ? » 11 Il répondit : « Un homme, qu'on
appelle Jésus, a fait de la boue, il l'a étendue sur mes yeux, et m'a dit :
Va à la piscine de Siloé, et lave-toi. J'y ai été, je me suis lavé, et j'ai
recouvré la vue. — 12 Où est cet homme ? » lui dirent-ils ? Il répondit :
« Je ne sais pas. »

13 Ils menèrent aux Pharisiens celui qui avait été aveugle. 14 Or c'était
un jour de sabbat que Jésus avait ainsi fait de la boue et ouvert les yeux
de l'aveugle. 15 A leur tour, les Pharisiens lui demandèrent comment il
avait recouvré la vue, et il leur dit : « Il m'a mis sur les yeux de la
boue, je me suis lavé, et je vois. » 16 Sur cela, quelques-uns des Phari-
siens disaient : « Cet homme n'est pas *envoyé* de Dieu, puisqu'il n'observe
pas le sabbat. » D'autres disaient : « Comment un pécheur peut-il faire
de tels prodiges ? » Et ils étaient divisés entre eux. 17 Ils dirent donc de
nouveau à l'aveugle : « Et toi, que dis-tu de lui, sur ce qu'il t'a ouvert
les yeux ? » Il répondit : « C'est un prophète. »

18 Les Juifs ne voulurent pas croire que cet homme eût été aveugle et
qu'il eût recouvré la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir son père et
sa mère. 19 Ils leur demandèrent : « Est-ce là votre fils, que vous dites
être né aveugle ? Comment donc voit-il maintenant ? » 20 Ses parents
répondirent : « Nous savons que c'est bien là notre fils, et qu'il est né
aveugle ; 21 mais comment il voit maintenant, nous l'ignorons ; qui lui a
ouvert les yeux, nous ne le savons pas. Interrogez-le lui-même ; il a de
l'âge, qu'il parle de ce qui le concerne. » 22 Ses parents parlèrent ainsi,
parce qu'ils craignaient les Juifs. Car déjà les Juifs étaient convenus que
quiconque reconnaîtrait Jésus pour le Christ, serait exclu de la syna-
gogue. 23 C'est pourquoi ses parents dirent : « Il a de l'âge, interrogez-le. »

24 Les Pharisiens firent venir une seconde fois l'homme qui avait été
aveugle, et lui dirent : « Rends gloire à Dieu ! Nous savons que cet
homme est un pécheur. » 25 Il *leur* répondit : « S'il est un pécheur, je
l'ignore ; je sais seulement que j'étais aveugle, et qu'à présent je vois. »
26 Ils lui dirent : « Que t'a-t-il fait ? Comment t'a-t-il ouvert les yeux ? »
27 Il leur répondit : « [illegible] vous l'ai déjà dit et vous ne l'avez pas écouté :
pourquoi voulez-vous l'entendre encore ? Est-ce que, vous aussi, vous
voulez devenir ses disciples ? » 28 Ils le chargèrent alors d'injures, et
dirent : « Sois son disciple, toi ; pour nous, nous sommes disciples de
Moïse. 29 Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais celui-ci, nous ne
savons d'où il est. » 30 Cet homme leur répondit : « Il est surprenant que
vous ne sachiez pas d'où il est, et cependant il m'a ouvert les yeux.
31 Nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs ; mais si quelqu'un
l'honore et fait sa volonté, c'est celui-là qu'il exauce. 32 Jamais on n'a ouï
dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. 33 Si cet homme
n'était pas de Dieu, il ne pourrait rien faire. » 34 Ils lui répondirent :
« Tu es né tout entier dans le péché, et tu nous fais des leçons ? » Et
ils le chassèrent.

35 Jésus apprit qu'ils l'avaient ainsi chassé, et l'ayant rencontré, il lui
dit : « Crois-tu au Fils de Dieu ? » 36 Il répondit : « Qui est-il, Seigneur,
afin que je croie en lui ? » 37 Jésus lui dit : « Tu l'as vu ; et c'est lui-
même qui te parle. — 38 Je crois, Seigneur, » dit-il ; et se jetant à ses
pieds, il l'adora. 39 Alors Jésus dit : « Je suis venu dans ce monde pour
un jugement, afin que ceux qui ne voient pas, voient, et que ceux qui
voient, deviennent aveugles. »

N° 67. Résurrection de Lazare (XI, 1-44).

1 Il y avait un homme malade, *nommé* Lazare, de Béthanie, village de
Marie et de Marthe, sa sœur. — 2 Marie est celle qui oignit de parfum le
Seigneur, et lui essuya les pieds avec ses cheveux ; et c'était son frère
qui était malade. — 3 Les sœurs envoyèrent dire à Jésus : « Seigneur,
celui que vous aimez est malade. » 4 Ce qu'ayant entendu, Jésus dit :
« Cette maladie ne va pas à la mort, mais elle est pour la gloire de Dieu,
afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. »
5 Or Jésus aimait Marthe, et sa sœur Marie, et Lazare. 6 Ayant donc
appris qu'il était malade, il resta deux jours encore au lieu où il était.
7 Après cela, il dit à ses disciples : « Retournons en Judée. » 8 Les dis-
ciples lui dirent : « Maître, tout à l'heure les Juifs voulaient vous lapi-
der, et vous retournez en Judée ? » 9 Jésus répondit : « N'y a-t-il pas
douze heures dans le jour? Si l'on marche pendant le jour, on ne se
heurte point, parce qu'on voit la lumière de ce monde. 10 Mais si l'on
marche pendant la nuit, on se heurte, parce qu'on manque de lumière. »
11 Il parla ainsi, et ajouta : « Notre ami Lazare dort, mais je vais
l'éveiller. » 12 Ses disciples lui dirent : « S'il dort, il guérira. » 13 Mais
Jésus avait parlé de sa mort, et ils pensaient que c'était du repos du som-
meil. 14 Alors Jésus leur dit clairement : « Lazare est mort ; 15 et je me
réjouis à cause de vous de n'avoir pas été là, afin que vous croyiez ;
mais allons vers lui. » 16 Sur quoi Thomas, appelé Didyme, dit aux
autres disciples : « Allons-y aussi, afin de mourir avec lui. »
17 Jésus, étant arrivé, trouva que Lazare était depuis quatre jours dans
le sépulcre. 18 Et comme Béthanie était près de Jérusalem, à quinze
stades environ, 19 beaucoup de Juifs étaient venus auprès de Marthe et
de Marie pour les consoler *de la mort* de leur frère. 20 Dès que Marthe
eut appris que Jésus arrivait, elle alla au-devant de lui ; pour Marie, elle
se tenait assise à la maison. 21 Marthe dit donc à Jésus : « Seigneur, si
vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. 22 Mais, maintenant
encore, je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous
l'accordera. » 23 Jésus lui dit : « Votre frère ressuscitera. — 24 Je sais, lui
répondit Marthe, qu'il ressuscitera lors de la résurrection, au dernier
jour. » 25 Jésus lui dit : « Je suis la résurrection et la vie ; celui qui
croit en moi, fût-il mort, vivra ; 26 et quiconque vit et croit en moi, ne
mourra point pour toujours. Le croyez-vous ? — 27 Oui, Seigneur, lui
dit-elle, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes
venu en ce monde. » 28 Lorsqu'elle eut ainsi parlé, elle s'en alla, et appela
en secret Marie, sa sœur, disant : « Le Maître est là, et il t'appelle. »
29 Dès que celle-ci l'eut entendu, elle se leva promptement et alla vers
lui ; 30 car Jésus n'était pas encore entré dans le village ; il n'avait pas
quitté le lieu où Marthe l'avait rencontré. 31 Les Juifs qui étaient dans la
maison avec Marie, et la consolaient, l'ayant vu se lever en hâte et sor-
tir, la suivirent en disant : « Elle va au sépulcre pour y pleurer. »
32 Lorsque Marie fut arrivée au lieu où était Jésus, le voyant, elle
tomba à ses pieds, et lui dit : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère
ne serait pas mort. » 33 Jésus la voyant pleurer, elle et les Juifs qui
l'accompagnaient, frémit en son esprit, et se laissa aller à son émotion.
34 Et il dit : « Où l'avez-vous mis ? — Seigneur, lui répondirent-ils, venez
et voyez. »
35 Jésus pleura.
36 Les Juifs dirent : « Voyez comme il l'aimait ! » 37 Mais quelques-uns
d'entre eux dirent : « Ne pouvait-il pas, lui qui a ouvert les yeux d'un
aveugle-né, faire aussi que cet homme ne mourût point ? »
38 Jésus donc, frémissant de nouveau en lui-même, se rendit au
sépulcre : c'était un caveau, et une pierre était posée dessus. 39 « Otez la
pierre, » dit Jésus. Marthe, la sœur de celui qui était mort, lui dit :
« Seigneur, il sent déjà, car il y a quatre jours qu'il est là. » 40 Jésus lui
dit : « Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez, vous verrez la gloire de

Dieu ? » [41] Ils ôtèrent donc la pierre ; et Jésus, levant les yeux en haut,
dit : « Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé. [42] Pour
moi, je savais que vous m'exaucez toujours ; mais j'ai dit cela à cause de
la foule qui m'entoure, afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé. »
[43] Ayant parlé ainsi, il cria d'une voix forte : « Lazare, sors ! » [44] Et le
mort sortit, les pieds et les mains liés de bandelettes, et le visage enve-
loppé d'un suaire. Jésus leur dit : « Déliez-le, et le laissez aller. »

N° 68. Marie parfume les pieds de Jésus (XII, 1-11).

[1] Six jours avant la Pâque, Jésus vint à Béthanie, où était Lazare, le
mort qu'il avait ressuscité. [2] Là, on lui donna à souper ; Marthe servait,
et Lazare était un de ceux qui se trouvaient à table avec lui. [3] Marie
ayant pris une livre d'un parfum de nard pur très précieux, en oignit les
pieds de Jésus, et les essuya avec ses cheveux ; et la maison fut remplie
de l'odeur du parfum. [4] Alors un de ses disciples, Judas Iscariote, celui
qui devait le trahir, dit : [5] « Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum
trois cents deniers, pour les donner aux pauvres ? » [6] Il dit cela, non
qu'il se souciât des pauvres, mais parce qu'il était voleur, et qu'ayant la
bourse, il dérobait ce qu'on y mettait. [7] Jésus lui dit donc : « Laisse-la
en paix ; qu'elle garde *le reste de* ce parfum pour le jour de ma sépul-
ture. [8] Car vous aurez toujours des pauvres avec vous ; mais moi, vous
ne m'aurez pas toujours ! »
[9] Une foule nombreuse de Juifs surent que Jésus était à Béthanie, et
ils vinrent, non seulement à cause de Jésus, mais aussi pour voir Lazare
qu'il avait ressuscité des morts. [10] Mais les Princes des prêtres déli-
bérèrent de faire mourir aussi Lazare, [11] parce que beaucoup de Juifs se
retiraient à cause de lui, et croyaient en Jésus.

N° 69. Lavement des pieds (XIII, 1-11).

[1] Avant la fête de Pâque, Jésus, sachant que son heure était venue de
passer de ce monde à son père, après avoir aimé les siens qui étaient
dans le monde, les aima jusqu'à la fin.
[2] Pendant le souper, lorsque déjà le diable avait mis dans le cœur de
Judas, fils de Simon Iscariote, le dessein de livrer *son Maître*, [3] Jésus,
qui savait que son Père avait remis toutes choses entre ses mains, et
qu'il était sorti de Dieu et s'en allait à Dieu, [4] se leva de table, posa
son manteau, et, ayant pris un linge, il s'en ceignit [5] Puis il versa de
l'eau dans le bassin et se mit à laver les pieds des disciples, et à les
essuyer avec le linge dont il était ceint. [6] Il vint donc à Simon-Pierre ;
et Pierre lui dit : « Quoi, vous, Seigneur, vous me lavez les pieds ! »
[7] Jésus lui répondit : « Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais
tu le comprendras bientôt. » [8] Pierre lui dit : « Non, jamais vous ne me
laverez les pieds. » Jésus lui répondit : « Si je ne te lave, tu n'auras
point de part avec moi. » [9] Simon-Pierre lui dit : « Seigneur, non seule-
ment les pieds, mais encore les mains et la tête ! » [10] Jésus lui dit :
« Celui que le bain a déjà purifié, n'a besoin que de laver ses pieds ; il
est pur dans tout son corps. Vous aussi, vous êtes purs, mais non pas
tous. » [11] Car il savait quel était celui qui allait le livrer ; c'est pourquoi
il dit : « Vous n'êtes pas tous purs. »

N° 70. Arrestation de Jésus à Gethsémani (XVIII, 1-11).

[1] Après ce discours, Jésus sortit *du cénacle,* accompagné de ses dis-
ciples, et passa au-delà du torrent de Cédron, où il y avait un jardin,
dans lequel il entra avec eux. [2] Judas, qui le trahissait, connaissait aussi
ce lieu, parce que Jésus y était souvent allé avec ses disciples. [3] Ayant
donc pris la cohorte et des satellites des Pontifes et des Pharisiens, il y
vint avec des lanternes, des torches et des armes. [4] Alors Jésus, sachant
tout ce qui devait lui arriver, s'avança et leur dit : « Qui cherchez-

vous ? » 5 Ils lui répondirent : « Jésus de Nazareth. — C'est moi, » leur
dit Jésus. Or Judas, qui le trahissait, était là avec eux. 6 Lors donc que
Jésus leur eut dit : « C'est moi, » ils reculèrent et tombèrent par terre.
7 Il leur demanda encore une fois : « Qui cherchez-vous ? » Ils dirent :
« Jésus de Nazareth. » 8 Jésus répondit : « Je vous l'ai dit, c'est moi ; si
donc c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci. » 9 *Il dit cela*,
afin que fût accomplie la parole qu'il avait dite : « Je n'ai perdu aucun
de ceux que vous m'avez donnés. » 10 Simon-Pierre, qui avait une épée,
la tira, et frappant le serviteur du grand prêtre, il lui coupa l'oreille
droite : ce serviteur s'appelait Malchus. 11 Jésus dit à Pierre : « Remets
ton épée dans le fourreau. Ne boirai-je donc pas le calice que mon Père
m'a donné ? »

N° 71. Jésus devant Anne et Caïphe (XVIII, 12-24).

12 Alors la cohorte, le tribun et les satellites des Juifs se saisirent de
Jésus et le lièrent. 13 Ils l'emmenèrent d'abord chez Anne, parce qu'il
était beau-père de Caïphe, lequel était grand prêtre cette année-là. 14 Et
Caïphe était celui qui avait donné ce conseil aux Juifs : « Il est avanta-
geux qu'un seul homme meure pour le peuple. »
15 Cependant Simon-Pierre suivait Jésus, avec l'autre disciple. Ce dis-
ciple, étant connu du grand prêtre, entra avec Jésus dans la cour du
grand prêtre, 16 tandis que Pierre était resté près de la porte, en dehors.
L'autre disciple, qui était connu du grand prêtre, sortit donc, parla à la
portière, et fit entrer Pierre. 17 Cette servante, qui gardait la porte, dit à
Pierre : « Toi aussi, n'es-tu pas des disciples de cet homme ? » Il dit :
« Je n'en suis point. » 18 Les serviteurs et les satellites étaient rangés
autour d'un brasier, parce qu'il faisait froid, et ils se chauffaient : Pierre
se tenait avec eux, et se chauffait.
19 Le grand prêtre interrogea Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine.
20 Jésus lui répondit : « J'ai parlé ouvertement au monde ; j'ai toujours
enseigné dans la synagogue et dans le temple, où tous les Juifs s'assem-
blent, et je n'ai rien dit en secret. 21 Pourquoi m'interroges-tu ? Demande
à ceux qui m'ont entendu, ce que je leur ai dit ; ils savent ce que j'ai
enseigné. » 22 A ces mots, un des satellites, qui se trouvait là, donna un
soufflet à Jésus, en disant : « C'est ainsi que tu réponds au grand
prêtre ? » 23 Jésus lui dit : « Si j'ai mal parlé, fais voir ce que j'ai dit de
mal ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? » 24 Anne avait
envoyé Jésus lié à Caïphe, le grand prêtre.

N° 72. Pierre renie Jésus (XVIII, 25-27).

25 Simon-Pierre était là, se chauffant. Ils lui dirent : « Toi aussi, n'es-
tu pas de ses disciples ? » Il le nia et dit : « Je n'en suis point. » 26 Un des
serviteurs du grand prêtre, parent de celui à qui Pierre avait coupé
l'oreille, lui dit : « Ne t'ai-je pas vu avec lui dans le jardin ? » 27 Pierre
le nia de nouveau : et aussitôt le coq chanta.

N° 73. Jésus au prétoire de Pilate (XVIII, 28-40).

28 Ils conduisirent Jésus de chez Caïphe au prétoire : c'était le matin.
Ils n'entrèrent pas eux-mêmes dans le prétoire, de peur de se souiller
et de ne pouvoir manger la Pâque. 29 Pilate sortit donc vers eux et dit :
« Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? » 30 Ils lui répon-
dirent : « Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne te l'aurions pas
livré. » 31 Pilate leur dit : « Prenez-le vous-mêmes, et jugez-le selon
votre loi. » Les Juifs lui répondirent : « Il ne nous est pas permis de
mettre personne à mort : » 32 *c'était* afin que s'accomplît la parole que
Jésus avait dite, en indiquant de quelle mort il devait mourir.
33 Pilate étant donc rentré dans le prétoire, appela Jésus, et lui dit :
« Es-tu le roi des Juifs ? » 34 Jésus répondit : « Dis-tu cela de toi-même,

ou d'autres te l'ont-ils dit de moi ? » 35 Pilate répondit : « Est-ce que je suis Juif ? Ta nation et les chefs des prêtres t'ont livré à moi : qu'as-tu fait ? » 36 Jésus répondit : « Mon royaume n'est pas de ce monde ; si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs combattraient pour que je ne fusse pas livré aux Juifs ; mais maintenant mon royaume n'est point d'ici-bas. » 37 Pilate lui dit : « Tu es donc roi ? » Jésus répondit : « Tu le dis, je suis roi. Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité : quiconque est de la vérité écoute ma voix. » 38 Pilate lui dit : « Qu'est-ce que la vérité ? » Ayant dit cela, il sortit de nouveau pour aller vers les Juifs, et il leur dit : « Pour moi, je ne trouve aucun crime en lui. 39 Mais c'est la coutume que je vous accorde à la fête de Pâque la délivrance d'un prisonnier : voulez-vous que je vous délivre le roi des Juifs ? » 40 Alors tous crièrent de nouveau : « Non pas lui, mais Barabbas. » Or Barabbas était un brigand.

N° 74. Jésus flagellé et couronné d'épines (XIX, 1-12).

1 Alors Pilate prit Jésus, et le fit battre de verges. 2 Et les soldats, ayant tressé une couronne d'épines, la mirent sur sa tête et le revêtirent d'un manteau d'écarlate ; 3 puis, s'approchant de lui, ils disaient : « Salut, roi des Juifs ! » et ils le souffletaient. 4 Pilate sortit encore une fois *du prétoire* et dit aux Juifs : « Voici que je vous l'amène dehors, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime. » 5 Jésus sortit donc, portant la couronne d'épines et le manteau d'écarlate ; et Pilate leur dit : « Voilà l'homme. » 6 Lorsque les Princes des prêtres et les satellites le virent, ils s'écrièrent : « Crucifie-le ! crucifie-le ! » Pilate leur dit : « Prenez-le vous-mêmes et le crucifiez ; car, pour moi, je ne trouve aucun crime en lui. » 7 Les Juifs lui répondirent : « Nous avons une loi, et, d'après notre loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait Fils de Dieu. » 8 Ayant entendu ces paroles, Pilate fut encore plus effrayé. 9 Et rentrant dans le prétoire, il dit à Jésus : « D'où es-tu ? » Mais Jésus ne lui fit aucune réponse. 10 Pilate lui dit : « C'est à moi que tu ne parles pas ? Ignores-tu que j'ai le pouvoir de te crucifier, et le pouvoir de te délivrer ? » 11 Jésus répondit : « Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir, s'il ne t'avait pas été donné d'en haut. C'est pourquoi celui qui m'a livré à toi a un péché plus grand. »

12 Dès ce moment, Pilate cherchait à le délivrer. Mais les Juifs criaient : « Si tu le délivres, tu n'es point ami de César ; car quiconque se fait roi, se déclare contre César. »

N° 75. Jésus condamné à mort (XIX, 13-16).

13 Pilate, ayant entendu ces paroles, fit conduire Jésus hors *du prétoire*, et il s'assit sur son tribunal, au lieu appelé *en grec* Lithostrotos, et en hébreu Gabbatha. — 14 C'était *le jour de* la Préparation de la Pâque, et environ la sixième heure. — Pilate dit aux Juifs : « Voici votre roi. » 15 Mais ils se mirent à crier : « Qu'il meure ! qu'il meure ! Crucifie-le. » Pilate leur dit : « Crucifierai-je votre roi ? » Les Princes des prêtres répondirent : « Nous n'avons de roi que César. » 16 Alors il le leur livra pour être crucifié. Et ils prirent Jésus et l'emmenèrent.

N° 76. Jésus mis en croix (XIX, 17-22).

17 Jésus, portant sa croix, arriva hors de la ville au lieu nommé Calvaire, en hébreu Golgotha ; 18 c'est là qu'ils le crucifièrent, et deux autres avec lui, un de chaque côté et Jésus au milieu. 19 Pilate fit aussi un écriteau, et le fit mettre au haut de la croix ; il portait ces mots : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs. » 20 Beaucoup de Juifs lurent cet écriteau, car le lieu où Jésus avait été crucifié était près de la ville, et l'inscription était en hébreu, en grec et en latin. 21 Les Princes des prêtres des Juifs dirent donc à Pilate : « Ne mets pas : Le roi des Juifs ; mets que lui-

même a dit : Je suis roi des Juifs. » 22 Pilate répondit : « Ce qui est écrit,
est écrit. »

N° 77. Division des vêtements (XIX, 23-24).

23 Les soldats, après avoir crucifié Jésus, prirent ses vêtements, et ils
en firent quatre parts, une pour chacun d'eux. *Ils prirent* aussi sa
tunique : c'était une tunique sans couture, d'un seul tissu depuis le
haut jusqu'en bas. 24 Ils se dirent donc entre eux : « Ne la déchirons pas,
mais tirons au sort à qui elle sera : » afin que s'accomplît cette parole
de l'Ecriture : « Ils se sont partagé mes vêtements, et ils ont tiré ma robe
au sort. » C'est ce que firent les soldats.

N° 78. Marie au pied de la croix (XIX, 25-27).

25 Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la sœur de sa mère,
Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine. 26 Jésus, ayant vu sa
mère, et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : « Femme,
voilà votre fils. » 27 Ensuite il dit au disciple : « Voilà ta mère. » Et depuis
cette heure-là, le disciple la prit chez lui.

N° 79. Jésus meurt sur la croix (XIX, 28-30).

28 Après cela, Jésus sachant que tout était déjà accompli, afin qu'une
parole de l'Ecriture s'accomplît *encore*, il dit : « J'ai soif. » 29 Il y avait
là un vase plein de vinaigre ; *les soldats* en remplirent une éponge, et
l'ayant fixée autour *d'une tige* d'hysope, ils l'approchèrent de sa bouche.
30 Quand Jésus eut pris le vinaigre, il dit : « Tout est consommé ; » et
baissant la tête, il rendit l'esprit.

N° 80. Un soldat ouvre le côté de Jésus avec une lance (XIX, 31-38).

31 Comme les Juifs craignaient que les corps ne restassent sur la croix
pendant le sabbat, — car c'était la Préparation, et ce jour du sabbat
était un grand jour, — ils demandèrent à Pilate qu'on rompît les jambes
aux crucifiés et qu'on les détachât. 32 Les soldats vinrent donc, et ils
rompirent les jambes au premier *brigand*, puis à l'autre qui avait été
crucifié avec lui. 33 Etant venus à Jésus, et le voyant déjà mort, ils ne
lui rompirent pas les jambes ; 34 mais un des soldats lui ouvrit le côté
avec sa lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. 35 Et celui qui
l'a vu en rend témoignage, et son témoignage est vrai ; et il sait qu'il dit
vrai, afin que vous aussi, vous croyiez. 36 Car ces choses sont arrivées
afin que l'Ecriture fût accomplie : « Vous ne briserez aucun de ses os. »
37 Et il est encore écrit ailleurs : « Ils regarderont celui qu'ils ont trans-
percé. »

N° 81. Jésus mis au tombeau (XIX, 38-42).

38 Après cela, Joseph d'Arimathie, qui était disciple de Jésus, mais en
secret, par crainte des Juifs, pria Pilate *de lui permettre* d'enlever le
corps de Jésus. Et Pilate le permit. Il vint donc et prit le corps de Jésus.
39 Nicodème, qui était venu la première fois trouver Jésus de nuit, vint
aussi, apportant un mélange de myrrhe et d'aloès, d'environ cent livres.
40 Ils prirent donc le corps de Jésus et l'enveloppèrent dans des linceuls,
avec les aromates, selon la manière d'ensevelir en usage chez les Juifs.
41 Au lieu où Jésus avait été crucifié, il y avait un jardin, et dans le jar-
din un sépulcre neuf, où personne n'avait encore été mis. 42 C'est là
qu'ils déposèrent *le corps* de Jésus, à cause de la Préparation des Juifs,
parce que ce sépulcre était proche.

N° 82. Résurrection (XX, 1-18).

1 Le premier jour de la semaine, Marie-Madeleine se rendit au sépulcre,
dès le matin, avant que les ténèbres fussent dissipées : elle vit qu'on
en avait ôté la pierre. 2 Elle courut donc et vint trouver Simon-Pierre et
l'autre disciple que Jésus aimait et leur dit : « Ils ont enlevé du sépulcre
le Seigneur, et nous ne savons où ils l'ont mis. » 3 Pierre sortit avec
l'autre disciple, et ils allèrent au sépulcre. 4 Ils couraient tous deux,
mais l'autre courut plus vite que Pierre, et arriva le premier au sépulcre.
5 Et s'étant penché, il vit les linceuls posés à terre ; mais il n'entra pas.
6 Simon-Pierre, qui le suivait, arriva à son tour et entra dans le sépulcre ;
il vit les linges posés à terre, 7 et le suaire qui couvrait la tête de Jésus,
non pas avec les linges, mais roulé en un lieu à part. 8 Alors l'autre dis-
ciple qui était arrivé le premier au sépulcre, entra aussi ; et il vit, et il
crut : 9 car ils ne comprenait pas encore que, d'après l'Ecriture, *le Christ*
devait ressusciter des morts. 10 Les disciples s'en retournèrent donc chez
eux.

11 Cependant Marie se tenait près du sépulcre, en dehors, versant des
larmes ; et en pleurant elle se pencha pour regarder dans le sépulcre ;
12 et elle vit deux anges vêtus de blanc, assis à la place où avait été mis
le corps de Jésus, l'un à la tête, l'autre aux pieds. 13 Ils lui dirent :
« Femme, pourquoi pleurez-vous ? » Elle leur dit : « Parce qu'ils ont
enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. » 14 Ayant dit ces
mots, elle se retourna, et vit Jésus debout ; et elle ne savait pas que
c'était Jésus. 15 Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleurez-vous ? Qui
cherchez-vous ? » Elle, pensant que c'était le jardinier, lui dit : « Sei-
gneur, si c'est vous qui l'avez emporté, dites-moi où vous l'avez mis, et
j'irai le prendre. » 16 Jésus lui dit : « Marie ! » Elle se retourna et lui dit
en hébreu : « Rabboni ! » c'est-à-dire Maître. 17 Jésus lui dit : « Ne me
touchez point, car je ne suis pas encore remonté vers mon Père. Mais
allez à mes frères, et dites-leur : Je monte vers mon Père et votre Père,
mon Dieu et votre Dieu. » 18 Marie-Madeleine alla annoncer aux disciples
qu'elle avait vu le Seigneur, et qu'il lui avait dit ces choses.

N° 83. Jésus apparaît à ses apôtres (XX, 19-23).

19 Le soir du même jour, qui était le premier de la semaine, les portes
du lieu où se trouvaient les disciples étant fermées, parce qu'ils crai-
gnaient les Juifs, Jésus vint, et se présentant au milieu d'eux, il leur
dit : « La paix soit avec vous ! » 20 Ayant ainsi parlé, il leur montra ses
mains et son côté. Les disciples furent remplis de joie en voyant le
Seigneur. 21 Il leur dit une seconde fois : « La paix soit avec vous !
Comme *mon* Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. » 22 Après ces
paroles, il souffla sur eux et leur dit : « Recevez l'Esprit-Saint. 23 Ceux à
qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; et ceux à qui vous
les retiendrez, ils leur seront retenus. »

N° 84. Jésus se manifeste à Thomas (XX, 24-29).

24 Thomas, l'un des Douze, celui qu'on appelle Didyme, n'était pas avec
eux lorsque Jésus vint. 25 Les autres disciples lui dirent donc : « Nous
avons vu le Seigneur. » Mais il leur dit : « Si je ne vois dans ses mains
la marque des clous, et si je ne mets mon doigt à la place des clous et ma
main dans son côté, je ne croirai point. »

26 Huit jours après, les disciples étant encore dans le même lieu, et
Thomas avec eux, Jésus vint, les portes étant fermées, et se présentant
au milieu d'eux, il leur dit : « La paix soit avec vous ! » 27 Puis il dit à
Thomas : « Mets ici ton doigt, et regarde mes mains ; approche aussi ta
main et mets-la dans mon côté ; et ne sois pas incrédule, mais fidèle. »
28 Thomas lui répondit : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » 29 Jésus lui dit :

« Parce que tu m'as vu, Thomas, tu as cru. Heureux ceux qui auront cru sans avoir vu ! »

N° 85. Jésus apparaît à ses disciples, près de la mer de Tibériade (XXI, 1-14).

1 Après cela, Jésus se montra de nouveau à ses disciples sur les bords
de la mer de Tibériade : et voici de quelle manière. 2 Simon-Pierre,
Thomas, appelé Didyme, Nathanaël, qui était de Cana en Galilée, les fils
de Zébédée et deux autres de ses disciples, étaient ensemble. 3 Simon-
Pierre leur dit : « Je vais pêcher. » Ils lui dirent : « Nous y allons aussi
avec toi. » Ils sortirent donc et montèrent dans la barque ; mais ils ne
prirent rien cette nuit-là. 4 Le matin venu, Jésus se trouva sur le rivage ;
mais les disciples ne savaient pas que c'était lui. 5 Jésus leur dit :
« Enfants, n'avez-vous rien à manger ? — Non, » répondirent-ils. 6 Il
leur dit : « Jetez le filet à droite de la barque, et vous trouverez *du pois-
son.* » Ils le jetèrent ; et ils ne pouvaient plus le tirer à cause de la
grande quantité de poissons. 7 Alors le disciple que Jésus aimait dit à
Pierre : « C'est le Seigneur ! » Simon-Pierre, ayant entendu que c'était
le Seigneur, mit son vêtement et sa ceinture, car il était nu, et se jeta
dans la mer. 8 Les autres disciples vinrent avec la barque (car ils n'étaient
éloignés de la terre que d'environ deux cents coudées), en tirant le filet
plein de poissons. 9 Lorsqu'ils furent descendus à terre, ils virent sur le
sol des charbons allumés, du poisson mis dessus, et du pain. 10 Jésus
leur dit : « Apportez de ces poissons que vous venez de prendre. »
11 Simon-Pierre monta *dans la barque,* et tira à terre le filet, qui était
plein de cent cinquante-trois gros poissons ; et quoiqu'il y en eût un si
grand nombre, le filet ne se rompit point. 12 Jésus leur dit : « Venez et
mangez. » Et aucun des disciples n'osait lui demander : « Qui êtes-
vous ? » parce qu'ils savaient que c'était le Seigneur. 13 Jésus s'approcha,
et prenant le pain, il leur en donna ; il fit de même du poisson. 14 C'était
déjà la troisième fois que Jésus apparaissait à ses disciples, depuis qu'il
était ressuscité des morts.

N° 86. Pierre, suprême pasteur (XXI, 15-19).

15 Lorsqu'ils eurent mangé, Jésus dit à Simon-Pierre : « Simon, fils de
Jean, m'aimes-tu plus que ne font ceux-ci ? » Il lui répondit : « Oui,
Seigneur, vous savez que je vous aime. » Jésus lui dit : « Pais mes
agneaux. » 16 Il lui dit une seconde fois : « Simon, fils de Jean, m'aimes-
tu ? » Pierre lui répondit : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous
aime. » Jésus lui dit : « Pais mes agneaux » 17 Il lui dit pour la troisième
fois : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? » Pierre fut contristé de ce que
Jésus lui demandait pour la troisième fois : « M'aimes-tu ? » et il lui
répondit : « Seigneur, vous connaissez toutes choses, vous savez bien
que je vous aime. » Jésus lui dit : « Pais mes brebis. 18 En vérité, en
vérité, je te le dis, quand tu étais plus jeune, tu te ceignais toi-même,
et tu allais où tu voulais ; mais quand tu seras vieux, tu étendras les
mains, et un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudras pas. » —
19 Il dit cela, indiquant par quelle mort Pierre devait glorifier Dieu. — Et
après avoir ainsi parlé, il ajouta : « Suis-moi. »

Actes des Apôtres.

N° 87. Ascension de Jésus (I, 9-13).

9 Après qu'il eut ainsi parlé, il fut élevé en leur présence, et une nuée
le déroba à leurs yeux. 10 Et comme ils avaient les regards fixés vers le
ciel pendant qu'il s'éloignait, voici que deux hommes parurent auprès

d'eux, vêtus de robes blanches, 11 et dirent : « Hommes de Galilée, pour-
quoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel ? Ce Jesus qui, du milieu de
vous, a été enlevé au ciel, en viendra de la même manière que vous l'y
avez vu monter. »
12 Ils revinrent alors à Jérusalem, de la montagne appelée des Oliviers,
laquelle est près de Jérusalem, à la distance du chemin d'un jour de
sabbat. 13 Quand ils furent arrivés, ils montèrent dans le cénacle, où ils
se tenaient d'ordinaire.

N° 88. Descente du Saint-Esprit (II, 1-4).

1 Le jour de la Pentecôte étant arrivé, ils étaient tous ensemble en un
même lieu. 2 Tout à coup il vint du ciel un bruit comme celui d'un vent
qui souffle avec force, et il remplit toute la maison où ils étaient assis.
3 Et ils virent paraître comme des langues de feu, qui se partagèrent et
se posèrent sur chacun d'eux. 4 Ils furent tous remplis du Saint-Esprit,
et ils se mirent à parler diverses langues, selon que l'Esprit-Saint leur
donnait de s'exprimer.

N° 89. Pierre guérit un boiteux (III, 1-11).

1 Pierre et Jean montaient ensemble au temple pour la prière de la
neuvième heure. 2 Il y avait à la porte du temple appelée la Belle-Porte
un homme boiteux de naissance, qui s'y faisait transporter et poser
chaque jour, pour demander l'aumône à ceux qui entraient dans le
temple. 3 Cet homme, ayant vu Pierre et Jean qui allaient y entrer, leur
demanda l'aumône. 4 Pierre, ainsi que Jean, fixa les yeux sur lui et dit :
« Regarde-nous. » 5 Il les regarda attentivement, s'attendant à recevoir
d'eux quelque chose. 6 Mais Pierre lui dit : « Je n'ai ni or ni argent ;
mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus-Christ de Nazareth,
lève-toi et marche. » 7 Et le prenant par la main droite, il l'aida à se lever.
Au même instant, ses jambes et ses pieds devinrent fermes ; 8 d'un saut
il fut debout, et il se mit à marcher. Puis il entra avec eux dans le
temple, marchant, sautant et louant Dieu. 9 Tout le peuple le vit mar-
cher et louer Dieu. 10 Et reconnaissant que c'était celui-là même qui se
tenait assis à la Belle-Porte du temple pour demander l'aumône, ils
furent stupéfaits et hors d'eux-mêmes de ce qui lui était arrivé. 11 Comme
il ne quittait pas Pierre et Jean, tout le peuple étonné accourut vers eux,
au portique dit de Salomon.

N° 90. Martyre de S. Etienne (VII, 54-59).

54 En entendant ces paroles, la rage déchirait leurs cœurs, et ils grin-
çaient des dents contre lui. 55 Mais Etienne qui était rempli de l'Esprit-
Saint, ayant fixé les yeux au ciel, vit la gloire de Dieu, et Jésus debout
à la droite de son Père. Et il dit : « Voici que je vois les cieux ouverts,
et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu. » 56 Les Juifs poussèrent
alors de grands cris, en se bouchant les oreilles, et se jetèrent tous
ensemble sur lui. 57 Et l'ayant entraîné hors de la ville, ils se mirent à le
lapider. Les témoins déposèrent leurs vêtements aux pieds d'un jeune
homme nommé Saul. 58 Pendant qu'ils le lapidaient, Etienne priait, en
disant : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit ! » 59 Puis, s'étant mis à
genoux, il s'écria d'une voix forte : « Seigneur, ne leur imputez pas ce
péché. » Après cette parole, il s'endormit dans le Seigneur.
Saul avait approuvé le meurtre d'Etienne.

N° 91. Philippe et l'eunuque éthiopien (VIII, 26-40).

26 Un ange du Seigneur, s'adressant à Philippe, lui dit : « Lève-toi, et va
du côté du midi, sur la route qui descend de Jérusalem à Gaza, celle qui
traverse le désert. » 27 Il se leva et partit. Et voici qu'il y avait là un Ethio-

pien, un eunuque, ministre de Candace, reine d'Ethiopie, et surintendant
de tous ses trésors. Cet homme était venu à Jérusalem pour adorer. 28 Il
s'en retournait, et, assis sur un char, il lisait le prophète Isaïe. 29 L'Esprit
dit à Philippe : « Avance, et tiens-toi près de ce char. » 30 Philippe accou
rut ; et entendit l'Ethiopien lire le prophète Isaïe. Il lui dit : « Comprends-
tu bien ce que tu lis ? » 31 Celui-ci répondit : « Comment le pourrais-je, si
quelqu'un ne me guide ? » Et il pria Philippe de monter et de s'asseoir
avec lui. 32 Or le passage de l'Ecriture qu'il lisait était celui-ci : « Comme
une brebis, il a été mené à la boucherie, et, comme un agneau muet devant
celui qui le tond, il n'a pas ouvert la bouche. 33 C'est dans son humi-
liation que son jugement s'est consommé. Quant à sa génération, qui la
racontera ? Car sa vie a été retranchée de la terre. » 34 L'eunuque dit à
Philippe : « Je t'en prie, de qui le prophète parle-t-il ainsi ? Est-ce de lui-
même, ou de quelque autre ? » 35 Alors Philippe, prenant la parole, et com-
mençant par ce passage d'*Isaïe,* lui annonça Jésus. 36 Chemin faisant, ils
rencontrèrent de l'eau, et l'eunuque dit : « Voici de l'eau : qu'est-ce qui em-
pêche que je ne sois baptisé ? » 37 Philippe répondit : « Si tu crois de tout
ton cœur, cela est possible. — Je crois, dit l'eunuque, que Jésus-Christ est
le Fils de Dieu. » 38 *En même temps,* il fit arrêter son char, et Philippe
étant descendu avec lui dans l'eau, il le baptisa. 39 Quand ils furent
sortis de l'eau, l'Esprit du Seigneur enleva Philippe, et l'eunuque ne le
vit plus, et il continua tout joyeux son chemin. 40 Pour Philippe, il se
trouva *transporté* dans Azot, d'où il alla jusqu'à Césarée, en évangéli-
sant toutes les villes par où il passait.

N° 92. Conversion de Saul (IX, 3-19).

3 Comme il était en chemin et qu'il approchait de Damas, tout à coup
une lumière venant du ciel resplendit autour de lui. 4 Il tomba par terre,
et il entendit une voix qui lui disait : « Saul, Saul, pourquoi me persé-
cutes-tu ? » 5 Il répondit : « Qui êtes-vous, Seigneur ? » Et le Seigneur
dit : « Je suis Jésus que tu persécutes. Il te serait dur de regimber contre
l'aiguillon. » 6 Tremblant et saisi d'effroi, il dit : « Seigneur, que voulez-
vous que je fasse ? » 7 Le Seigneur lui répondit : « Lève-toi et entre dans
la ville ; là on te dira ce que tu dois faire. » Les hommes qui l'accom-
pagnaient demeurèrent saisis de stupeur ; car ils entendaient la voix,
mais ne voyaient personne. 8 Saul se releva de terre, et quoique ses yeux
fussent ouverts, il ne voyait rien ; on le prit par la main et on le con-
duisit à Damas ; 9 et il y fut trois jours sans voir, et il ne mangeait ni
ne buvait.
10 Or il y avait à Damas un disciple nommé Ananie. Le Seigneur lui
dit dans une vision : « Ananie ! » Il répondit : « Me voici, Seigneur. »
11 Et le Seigneur lui dit : « Lève-toi, va dans la rue qu'on appelle la
Droite, et cherche dans la maison de Judas un nommé Saul, de Tarse ;
car il est en prière, 12 et il a vu un homme nommé Ananie, qui entrait et
lui imposait les mains afin qu'il recouvrât la vue. » 13 Ananie répondit :
« Seigneur, j'ai appris de plusieurs tout le mal que cet homme a fait à vos
saints dans Jérusalem. 14 Et il a ici un mandat des princes des prêtres
pour charger de chaînes tous ceux qui invoquent votre nom. » 15 Mais le
Seigneur lui dit : « Va, car cet homme est un instrument que j'ai choisi,
pour porter mon nom devant les nations, devant les rois et devant les
enfants d'Israël ; 16 et je lui montrerai tout ce qu'il doit souffrir pour
mon nom. » 17 Ananie s'en alla, et lorsqu'il fut arrivé dans la maison, il
imposa les mains à Saul, en disant : « Saul, mon frère, le Seigneur
Jésus, qui t'est apparu sur le chemin par lequel tu venais, m'a envoyé
pour que tu recouvres la vue et que tu sois rempli du Saint-Esprit. »
18 Au même instant, il tomba des yeux de Saul comme des écailles, et il
recouvra la vue. Il se leva et fut baptisé ; 19 et après qu'il eut pris de la
nourriture, ses forces lui revinrent.

Nº 93. Apostolat de Paul à Damas (IX, 19-25).

19 Saul passa quelques jours avec les disciples qui étaient à Damas, 20 et
aussitôt il se mit à prêcher dans les synagogues que Jésus est le Fils de
Dieu. 21 Tous ceux qui l'entendaient étaient dans l'étonnement, et
disaient : « N'est-ce pas lui qui persécutait à Jérusalem ceux qui invo-
quent ce nom, et n'est-il pas venu ici dans le dessein de les emmener
chargés de chaînes aux princes des prêtres ? » 22 Cependant Saul parlait
chaque jour avec plus de force, et il confondait les Juifs de Damas, leur
démontrant que Jésus est le Christ.
23 Au bout de quelque temps, les Juifs formèrent le dessein de le tuer,
24 mais leur complot parvint à la connaissance de Saul. On gardait les
portes jour et nuit, afin de le mettre à mort. 25 Mais les disciples le
prirent et le descendirent de nuit par la muraille dans une corbeille.

Nº 94. Pierre guérit Enée à Lydda (IX, 32-35).

32 Or il arriva que Pierre, visitant les saints de ville en ville, descen-
dit vers ceux qui demeuraient à Lydda. 33 Il y trouva un homme appelé
Enée, couché sur un lit depuis huit ans, étant paralytique. 34 Pierre lui
dit : « Jésus-Christ te guérit ; lève-toi, et fais toi-même ton lit. » Et aus-
sitôt il se leva. 35 Tous les habitants de Lydda et de Saron le virent, et
ils se convertirent au Seigneur.

Nº 95. Tabitha ressuscitée par S. Pierre (IX, 36 43).

36 Il y avait à Joppé, parmi les disciples, une femme nommée Tabithe,
ce qui *en grec* signifie Dorcas : elle était riche en bonnes œuvres et fai-
sait beaucoup d'aumônes. 37 Elle tomba malade en ce temps-là, et mou-
rut. Après l'avoir lavée, on la déposa dans une chambre haute. 38 Comme
Lydda est près de Joppé, les disciples ayant appris que Pierre s'y trou-
vait, envoyèrent deux hommes vers lui pour lui faire cette prière :
« Hâte-toi de venir vers nous. » 39 Pierre se leva et partit avec eux. Dès
qu'il fut arrivé, on le conduisit dans la chambre haute, et toutes les
veuves l'entourèrent en pleurant, et lui montrant les tuniques et les
vêtements que Dorcas leur faisait. 40 Pierre fit sortir tout le monde, se
mit à genoux et pria ; puis, se tournant vers le corps, il dit : « Tabithe,
lève-toi ! » Elle ouvrit les yeux, et ayant vu Pierre, elle se mit sur son
séant. 41 Pierre lui tendit la main et l'aida à se lever. Et ayant appelé les
saints et les veuves, il la leur présenta vivante. 42 Ce prodige fut connu
dans toute la ville de Joppé, et un grand nombre crurent au Seigneur.
43 Pierre demeura quelque temps à Joppé, chez un corroyeur nommé
Simon.

Nº 96. Sur l'ordre d'un ange, Corneille envoie chercher S. Pierre (X, 1-8).

1 Il y avait à Césarée un homme nommé Corneille, centurion dans la
cohorte Italique. 2 Religieux et craignant Dieu, ainsi que toute sa maison,
il faisait beaucoup d'aumônes au peuple et priait Dieu sans cesse.
3 Dans une vision, vers la neuvième heure du jour, il vit clairement un
ange de Dieu qui entra chez lui et lui dit : « Corneille ! » 4 Fixant les
yeux sur l'ange et saisi d'effroi, il s'écria : « Qu'est-ce, Seigneur ? »
L'ange lui répondit : « Tes prières et tes aumônes sont montées devant
Dieu, et il s'en est souvenu. 5 Et maintenant envoie des hommes à
Joppé, et fais venir Simon, surnommé Pierre ; 6 il est logé chez un cor-
royeur, appelé Simon, dont la maison est près de la mer. » 7 L'ange qui
lui parlait étant parti, Corneille appela deux de ses serviteurs et un sol-
dat craignant Dieu parmi ceux qui étaient attachés à sa personne, 8 et
après leur avoir tout raconté, il les envoya à Joppé.

N° 97. Vision de S. Pierre à Joppé (X, 9-23).

[9] Le jour suivant, comme les messagers étaient en route et qu'ils s'approchaient de la ville, Pierre monta sur le toit, vers la sixième heure,
pour prier. [10] Ensuite, ayant faim, il désirait manger. Pendant qu'on lui
préparait son repas, il tomba en extase : [11] il vit le ciel ouvert, et
quelque chose en descendre, comme une grande nappe, attachée par les
quatre coins et s'abaissant vers la terre ; [12] là se trouvaient tous les quadrupèdes et les reptiles de la terre, et les oiseaux du ciel. [13] En même
temps une voix lui dit : « Lève-toi, Pierre ; tue et mange. » [14] Pierre
répondit : « Oh non, Seigneur, car jamais je n'ai rien mangé de profane
ni d'impur. » [15] Et une voix lui parla de nouveau : « Ce que Dieu a
déclaré pur, ne l'appelle pas profane. » [16] Cela se fit par trois fois, et aussitôt après la nappe fut retirée dans le ciel.
[17] Or Pierre cherchait en lui-même ce que pouvait signifier la vision
qu'il avait eue, [18] et voici que les hommes envoyés par Corneille, s'étant
informés de la maison de Simon, se présentèrent à la porte ; et ayant
appelé, ils demandèrent si c'était là qu'était logé Simon, surnommé
Pierre. [19] Et comme Pierre était à réfléchir sur la vision, l'Esprit lui dit :
[20] « Voici trois hommes qui te cherchent. Lève-toi, descends et pars avec
eux sans crainte, car c'est moi qui les ai envoyés. » [21] Aussitôt Pierre
descendit vers eux : « Je suis, leur dit-il, celui que vous cherchez ; quel
est le motif qui vous amène ? » [22] Ils répondirent : « Le centurion Corneille, homme juste et craignant Dieu, à qui toute la nation juive rend
témoignage, a été averti par un ange saint de te faire venir dans sa maison et d'écouter tes paroles. » [23] Pierre les fit donc entrer et les logea.
Le lendemain, s'étant levé, il partit avec eux, et quelques-uns des frères
de Joppé l'accompagnèrent.

N° 98. S. Pierre admet le centurion au baptême (X, 24-29, 45-48).

[24] Ils entrèrent à Césarée le jour suivant. Corneille les attendait, et il
avait invité ses parents et ses amis intimes. [25] Quand Pierre entra, Corneille
alla au-devant de lui, et se jeta à ses pieds pour l'adorer. [26] Mais Pierre
le releva en disant : « Lève-toi ; moi aussi je suis un homme. » [27] Et tout
en s'entretenant avec lui, il entra *dans sa maison*, et trouva beaucoup
de personnes réunies. [28] Il leur dit : « Vous savez qu'il est défendu à un
Juif de se lier avec un étranger ou d'entrer chez lui ; mais Dieu m'a
appris à ne regarder aucun homme comme souillé ou impur. [29] Aussi
n'ai-je fait aucune difficulté à venir, dès que vous m'avez envoyé chercher. Je vous prie donc de me dire pour quelle raison vous m'avez fait
appeler... »
[45] Tous les fidèles circoncis qui étaient venus avec Pierre furent étonnés de ce que le don du Saint-Esprit était aussi répandu sur les Gentils.
[46] Car ils les entendaient parler des langues et glorifier Dieu. [47] Alors
Pierre dit : « Peut-on refuser l'eau du baptême à ces hommes qui ont
reçu le Saint-Esprit aussi bien que nous ? » [48] Et il commanda de les
baptiser au nom du Seigneur Jésus-Christ. Après quoi ils le prièrent de
rester quelques jours *auprès d'eux*.

N° 99. Martyre de S. Jacques le Majeur (XII, 1-2).

[1] Vers ce temps-là, le roi Hérode fit arrêter quelques membres de
l'Eglise pour les maltraiter ; [2] il fit mourir par le glaive Jacques, frère
de Jean.

N° 100. S. Pierre délivré de la prison par un ange (XII, 3-17).

3 Voyant que cela était agréable aux Juifs, il ordonna encore l'arres-
tation de Pierre : c'était pendant les jours des Azymes. 4 Lorsqu'il l'eut
en son pouvoir, il le jeta en prison, et le mit sous la garde de quatre
escouades de quatre soldats chacune, avec l'intention de le faire compa-
raître devant le peuple après la Pâque.
5 Pendant que Pierre était ainsi gardé dans la prison, l'Eglise ne ces-
sait d'adresser pour lui des prières à Dieu.
6 Or, la nuit même du jour où Hérode devait le faire comparaître,
Pierre, lié de deux chaînes, dormait entre deux soldats, et des sentinelles
devant la porte gardaient la prison. 7 Tout à coup survint un ange du
Seigneur, et une lumière resplendit dans la prison. L'ange, frappant
Pierre au côté, le réveilla en disant : « Lève-toi promptement ; » et les
chaînes tombèrent de ses mains. 8 L'ange lui dit : « Mets ta ceinture et
tes sandales. » Il le fit, et l'ange ajouta : « Enveloppe-toi de ton manteau
et suis-moi. » 9 Pierre sortit et le suivit, ne sachant pas que ce qui se
faisait par l'ange fût réel ; il croyait avoir une vision. 10 Lorsqu'ils
eurent passé la première garde, puis la seconde, ils arrivèrent à la porte
de fer qui donne sur la ville : elle s'ouvrit d'elle-même devant eux ; ils
sortirent et s'engagèrent dans une rue, et aussitôt l'ange le quitta.
11 Alors revenu à lui-même, Pierre *se* dit : « Je vois maintenant que le
Seigneur a réellement envoyé son ange et qu'il m'a délivré de la main
d'Hérode et de tout ce qu'attendait le peuple juif. » 12 Après un moment
de réflexion, il se dirigea vers la maison de Marie, la mère de Jean, sur-
nommé Marc, où une nombreuse assemblée était en prières. 13 Il frappa
à la porte du vestibule, et une servante, nommée Rhodé, s'approcha pour
écouter. 14 Dès qu'elle eut reconnu la voix de Pierre, dans sa joie, au lieu
d'ouvrir, elle courut à l'intérieur annoncer que Pierre était devant la
porte. 15 Ils lui dirent : « Tu es folle. » Mais elle affirma qu'il en était
ainsi ; et ils dirent : « C'est son ange. » 16 Cependant Pierre continuait à
frapper ; et lorsqu'ils lui eurent ouvert, en le voyant, ils furent saisis de
stupeur. 17 Mais Pierre, leur ayant fait de la main signe de se taire, leur
raconta comment le Seigneur l'avait tiré de la prison, et il ajouta :
« Allez porter cette nouvelle à Jacques et aux frères. » Puis il sortit et
s'en alla dans un autre lieu.

Exercice du Chemin de la Croix

ACTE DE CONTRITION

O Jésus, me voici placé au début du chemin que vous avez suivi en portant votre croix. Je veux le parcourir à la trace sanglante de vos pas, en union avec vous et votre sainte Mère qui vous a accompagné jusqu'au Golgotha.

J'implore de votre infinie miséricorde une parfaite contrition de mes péchés, afin que ce saint exercice soit salutaire à mon âme et que je gagne les indulgences qui y sont attachées. Je vous les offre pour le soulagement des âmes du purgatoire, et vous demande aussi, par les mérites de votre sainte Passion et des douleurs de la Vierge Immaculée, de secourir et de protéger la sainte Eglise, notre Mère.

On commence chaque Station par cette prière :

℣. Adoramus te Christe, et benedicimus tibi.
℟. Quia per crucem tuam redemisti mundum.

On la termine ainsi :

Pater, Ave, Gloria.
℣. Miserere nostri Domine.
℟. Miserere nostri.
℣. Fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace.
℟. Amen.

D'une Station à l'autre on dit :

Sancta Mater, istud agas,
Crucifixi fige plagas
Cordi meo valide.

Ire STATION

Jésus est condamné à mort.

Ce sol que nous foulons, c'est celui où jadis s'élevait le prétoire de Pilate. Nous sommes donc au lieu où s'accomplit le premier acte du drame sanglant de notre rédemption. C'est ici que le Fils de Dieu fut amené en qualité de criminel, au tribunal d'un juge païen ; ici qu'il se vit préférer à Barabbas, flageller, couronner d'épines et puis tourner en dérision. C'est ici que retentirent les clameurs d'une populace en délire qui demanda impétueusement sa mort sur le bois de la croix. O péché, voilà ton ouvrage !

IIe STATION

Jésus est chargé de la croix.

Sur le lithostrotos, où par une dernière sentence le juge inique livra l'innocente Victime à ses ennemis, le divin Sauveur, ce nouvel Isaac, est chargé de porter la croix pesante sur laquelle il doit expirer.

O Jésus, en vous voyant embrasser avec tant d'amour, pour sauver mon âme, l'instrument du suppplice que vous ont infligé mes péchés, j'accepterai avec résignation et en esprit de pénitence toutes les afflictions qu'il vous plaira de m'imposer dans l'intérêt de mon salut.

IIIe STATION

Jésus tombe pour la première fois.

Après avoir fait quelques pas, Jésus, épuisé par la perte de son sang et anéanti par l'excès des souffrances physiques et morales qu'il a endurées, s'affaissa sous le poids de la croix.

Cette chute si douloureuse me rappelle mes propres fautes dans la voie du devoir. Par les mérites de votre épuisement divin, accordez-moi la grâce, Seigneur, de vivre désormais sans défaillance dans votre amour!

IVe STATION

Jésus rencontre sa très sainte Mère.

Le sinistre cortège s'arrêta autour du divin Agneau, gisant dans la poussière et faisant des efforts pour se relever sous les coups et les imprécations de ses bourreaux. Profitant de cet instant d'arrêt, Marie perça la foule et arriva jusqu'à son divin Fils. Elle échangea avec lui un de ces regards où passa toute leur âme, mais qui pénétra les deux cœurs comme d'un glaive.

O Jésus, ô Marie, c'est moi qui, par mes iniquités, ai déchiré vos cœurs ; mais puisque vous ne m'avez pas rejeté, faites que les larmes de mon sincère repentir soient un baume qui console un peu la poignante douleur de votre rencontre et me mérite de rentrer dans votre amitié.

Ve STATION

Simon le Cyrénéen aide Jésus à porter sa croix.

Pendant la poignante entrevue de Jésus et de Marie, Simon de Cyrène rentrait des champs. Les satellites lui imposèrent la corvée humiliante et pénible de porter l'instrument de supplice du divin Condamné. Jésus accepta avec reconnaissance les services de cet étranger.

Vous vous survivez parmi nous, Seigneur, sous le voile des misères humaines. Ce que l'on fera au dernier des vôtres, on le fait à vous-même. A l'exemple du Cyrénéen, je vous aiderai donc à porter la croix, en soulageant les pauvres, en consolant les affligés et en me montrant toujours prêt à secourir toutes les infortunes temporelles et spirituelles.

VIe STATION

Une pieuse femme essuie la face de Jésus.

Véronique fendit la foule et, tenant dans ses mains un linge trempé d'eau fraîche, elle le porta respectueusement au visage de Jésus, tout couvert de sang et de poussière. Le divin Maître l'appliqua sur son front et, pour récompenser cet acte de générosité, il y laissa les traits de sa face auguste.

Divin Sauveur, si je veux imprimer vos traits sacrés dans mon âme, il me faut aussi fouler aux pieds tout respect humain et tout intérêt matériel en opposition avec votre sainte loi. Faites-moi la grâce de marcher droit, au mépris de tous les obstacles, dans la voie de vos prescriptions évangéliques.

VIIe STATION

Jésus tombe pour la deuxième fois.

Accablé de malédictions, Jésus sort de la ville déicide ; mais en franchissant la porte, il fit une nouvelle chute plus douloureuse que la première.

Ah ! divin Sauveur ! Vous avez voulu expier les rechutes nombreuses que j'ai faites dans le chemin de la vertu, malgré mes bons propos, et me mériter la force de me relever. Pénétré d'une profonde douleur, je

vous promets, aidé de votre grâce, de mieux veiller sur moi et de marcher d'un pas plus ferme dans la voie du ciel.

VIIIe STATION

Jésus s'adresse aux femmes de Jérusalem.

Arrivé en pleine campagne, Jésus rencontre un groupe de femmes tout en larmes : « Filles de Jérusalem, leur dit-il, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et vos enfants. » Dans sa prescience divine, il vit le terrible châtiment prêt à frapper la ville déicide et la nation tout entière.

Ne pleurons pas sur Jésus outragé par l'impiété ; il est hors d'atteinte. Ne gémissons pas sur l'Eglise persécutée par l'enfer : elle est immortelle. Mais plaignons les pauvres pécheurs, individus, familles et nations, parce que leurs péchés et leurs crimes amoncellent sur leur tête la colère divine et pour le temps et pour l'éternité.

IXe STATION

Jésus tombe pour la troisième fois.

Au pied du Calvaire, les forces trahissent de nouveau l'innocente Victime, qui tombe pour la troisième fois.

Vous saviez, Jésus, combien la volonté de l'homme est chancelante. Mais l'abîme de votre clémence est sans fond. Vous nous avez fait dire par votre prophète que nos iniquités, fussent-elles rouges comme l'écarlate et nombreuses comme les grains de sable de la mer, elles obtiendraient toujours grâce devant un véritable repentir. Confiant en votre bonté, je lève vers vous les yeux pleins de larmes d'une douleur sincère, répétant sans cesse : Jésus, miséricorde ! Mon Jésus, miséricorde !

Xe STATION

Jésus est dépouillé de ses vêtements.

On est arrivé au lieu du dernier supplice. Jésus se vit arracher violemment la tunique qui adhérait à la chair toute meurtrie par les coups reçus à la flagellation. Les plaies se rouvrent, le sang coule, et, dans l'état humiliant pour son âme infiniment pure, l'Agneau de Dieu murmure une prière et souffre ce nouveau supplice sans se plaindre.

O Jésus, dépouillez-moi de mes iniquités et de mes mauvais instincts qui enveloppent mon âme comme d'une tunique empoisonnée. Donnez-moi de ne plus rechercher mes aises et la satisfaction de mes désirs et de renoncer entièrement aux sensualités de ma vie, que vous expiez s durement par ce cruel dépouillement.

XIe STATION

Jésus est attaché à la croix.

Le divin Sauveur s'étend sur la croix ; il offre tour à tour ses mains et ses pieds que les bourreaux perforent et attachent au gibet avec de gros clous. Soulevée avec effort, la croix retombe lourdement dans le trou creusé pour la recevoir, et cause à la Victime sacrée d'indicibles souffrances. Le regard fixé sur Dieu, son Père, Jésus gardait le silence. Dans la personne des forcenés acharnés à le faire souffrir, il voyait les instruments de la colère divine contre le péché. « Je me suis tu, avait-il dit par la bouche du prophète, parce que c'est vous, mon Dieu, qui avez agi. »

Quelle leçon vous me donnez, ô Jésus ! Moi, si impatient dans la moindre souffrance, si emporté en face de la moindre contrariété, comment puis-je bien me dire votre disciple ? Ouvrez, Seigneur, ouvrez les yeux de ma foi, et faites que je voie votre action dans tout ce qui contrarie en moi la nature.

XII° STATION

Jésus meurt sur la croix.

A travers les spasmes de l'agonie, Jésus pardonne à ses bourreaux, promet le paradis au bon larron, lègue sa Mère à son disciple bien-aimé et par lui au genre humain et exprime la soif des âmes dont brûlait son cœur. Enfin, après un tendre et filial appel à son Père, il remet son âme entre ses mains.

A ce spectacle, resterai-je plus insensible que ce rocher, qui, lui, du moins, se fendit, tandis que le Christ expira ? O mon Jésus ! vous qui vous êtes donné tout entier à moi, je veux pareillement me donner tout à vous. Vous serez dorénavant mon unique bien, mon unique amour, mon tout : *Deus meus et omnia.*

XIII° STATION

Le corps de Jésus est descendu de la croix.

Joseph d'Arimathie et Nicodème remirent à Marie le corps inanimé de son divin Fils. Ce fut alors surtout que le glaive prédit par le vieillard Siméon transperça son cœur maternel.

O Marie, vous êtes la Mère du Juste par excellence, mais vous êtes en même temps la Mère de l'homme coupable. Imprimez dans mon cœur l'image sacrée du divin Crucifié, pour que j'y trouve à jamais l'horreur du vice et l'amour de la vertu. Faites que désormais je sois pour vous un fils aimant et que je ne vive plus que pour plaire à votre divin Fils.

XIV° STATION

Jésus est mis au tombeau.

La dépouille mortelle de Jésus est déposée dans le caveau d'un sépulcre neuf, dans l'attente d'une glorieuse résurrection.

Que mon âme devienne aussi le tombeau de Jésus par la sainte communion ! Mais faites-en, Seigneur, un sépulcre tout neuf en le purifiant de ses souillures, un sépulcre taillé dans le roc, par ma fermeté dans votre service, un sépulcre glorieux, en ne permettant pas que j'aie le malheur de vous donner la mort par le péché. O Marie, qui avez veillé sur le sépulcre de Jésus, gardez aussi mon âme pour que Jésus ne cesse de vivre en elle.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Les noms arabes sont écrits en lettres cursives.

B

C

D

E

F

G

H

I

J

N

O

P

Q

IMPRIMERIE
F. PAILLART
Abbeville

